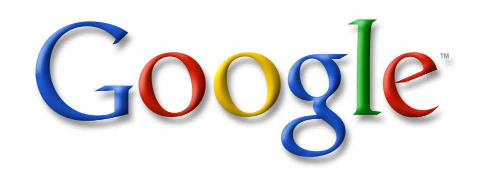
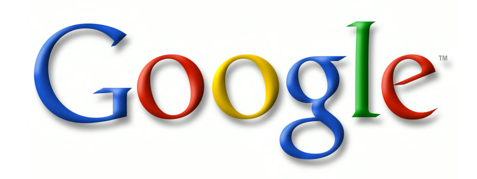
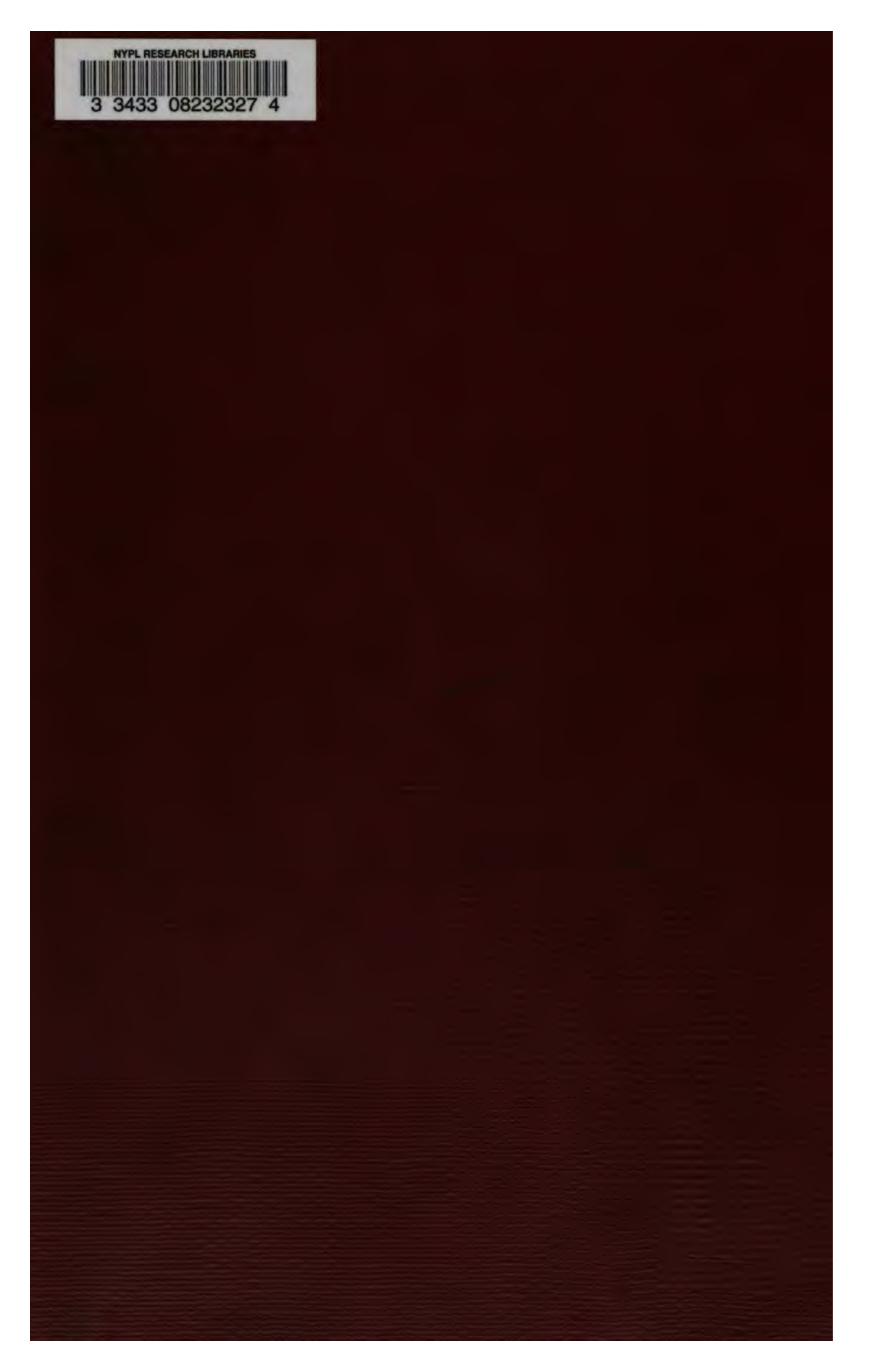
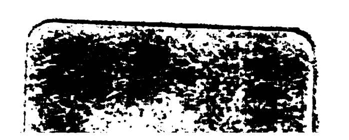
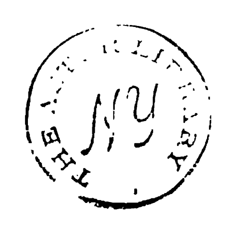






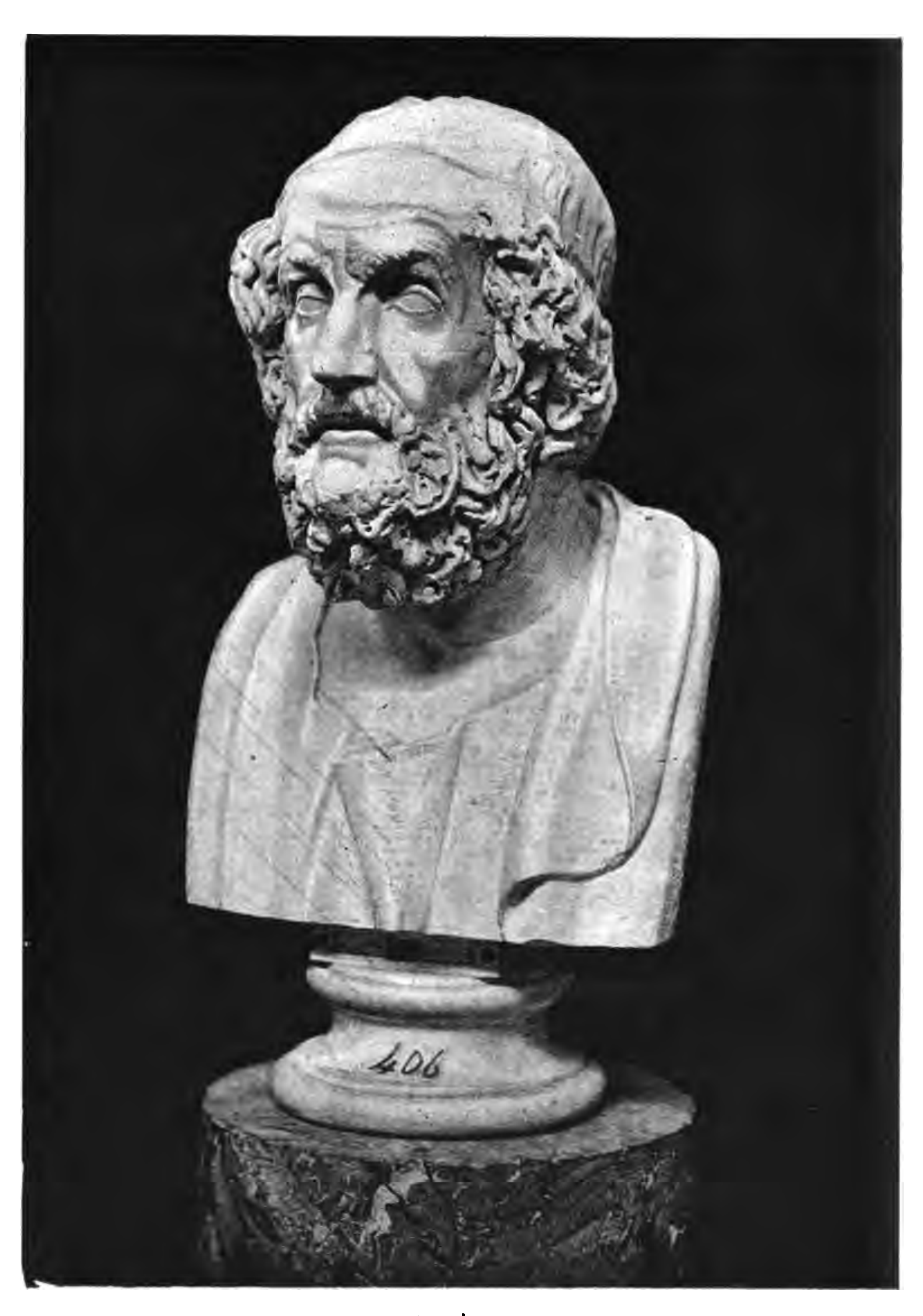



Duruy
3VC



HISTOIRE

DES GRECS



HOMÈRE

D'après un buste en marbre du Musée de Naples.

HISTOIRE

DES GRECS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, AUGMENTÉE

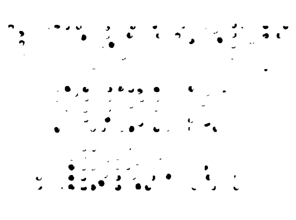
ET ENRICHIE D'ENVIRON 2000 GRAVURES DESSINÉES D'APRÈS L'ANTIQUE

ET 50 CARTES OU PLANS

TOME Ier

FORMATION DU PEUPLE GREC

CONTENANT 808 GRAVURES, 9 CARTES ET 5 CHROMOLITHOGRAPHIES





PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887


JAN

AVANT-PROPOS

Il y a plus d'un demi-siècle, élève de troisième année à l'École normale, j'avais, avec l'ambition ordinaire à cet âge, formé le projet de consacrer ma vie scientifique à écrire une Histoire de France en huit ou dix volumes. Devenu professeur, je me mis à l'œuvre; mais, en sondant notre vieux sol gaulois, j'y rencontrai le fond romain, et, pour le bien connaître, je m'en allai à Rome. Une fois là, je reconnus que la Grèce avait exercé sur la civilisation romaine une puissante influence; il fallait donc reculer encore, et passer de Rome à Athènes.

Les chroniqueurs racontent de Godefroy de Bouillon que, lorsqu'il entrait dans une église aux riches sculptures et aux vitraux resplendissants, quelque affaire qui le pressât, il restait à contempler les vénérables images, et il oubliait les heures à lire les devises des saints, à se faire raconter les merveilleuses légendes. Il regardait, écoutait et ne partait plus; même chose m'advint dans les deux métropoles du génie humain. Je restai si longtemps à y contempler de grandes ou belles choses, que ce qui ne devait être qu'une étude préliminaire a été l'occupation de ma vie. Les deux préfaces sont devenues deux ouvrages : « l'Histoire des Romains » et « l'Histoire des Grecs ».

Celle-ci a paru pour la première fois en 1851; mais, depuis ce temps, bien des livres ont été écrits sur ce peuple, bien des

fouilles ont été faites dans les terres helléniques; d'innombrables inscriptions ont été trouvées, dont quelques-unes jettent un jour nouveau sur des points jadis obscurs; je devais à l'Académie française, qui a couronné ce livre en 1861, de chercher à le rendre moins indigne de l'approbation qu'elle lui avait accordée.

La Grèce a deux histoires : celle des faits politiques et sociaux; celle des idées et de l'art. J'ai revu avec soin la première, j'ai beaucoup développé la seconde, en donnant une plus grande place aux poètes, aux philosophes, aux artistes, et j'ai multiplié les citations, pour marquer l'influence des génies supérieurs sur les transformations de la religion et de l'esprit helléniques [1].

[1] J'adresse d'avance mes remerciements à MM. Babelon, du Cabinet de France, et Haussoullier, professeur à l'École des Hautes Études, qui veulent bien me prêter leur concours pour la recherche et l'explication des médailles et gravures. Ce livre sera, en effet, *illustré*, comme l'a été l'*Histoire des Romains*, par la reproduction de monuments authentiques.

HISTOIRE

DES GRECS

CHAPITRE PREMIER

LE SOL[1]

I. — POSITION GÉOGRAPHIQUE ET CONFIGURATION GÉNÉRALE DE LA GRÈCE.

« Qu'entendez-vous par la Grèce? demande ironiquement Philippe de Macédoine aux Étoliens quand ceux-ci lui reprochent d'être un roi barbare. Où placez-vous ses limites? Et vous-mêmes, pour la plupart, êtes-vous Grecs? »

Ce nom eut la même fortune que celui d'Italie : tous deux voyagèrent d'une extrémité à l'autre de la péninsule qu'ils servirent plus tard à désigner tout entière. Un petit canton de l'Épire, celui de Dodone, s'appela d'abord ainsi; mais le mot gagna de proche en proche, et s'étendit peu à peu sur la Thessalie, les pays au sud des Thermopyles et le Péloponnèse. Dans la suite, il comprit encore l'Épire, l'Illyrie jusqu'à Épidamne, enfin la Macédoine. Par une autre singularité, le

[1] Principaux ouvrages à consulter : pour l'antiquité, Strabon et Pausanias; parmi les modernes : Poucqueville, *Voyage en Grèce;* Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque en Grèce;* Dodwell, *Travels in Greece;* Gell, *Itin. of Greece, Journey in the Morea;* colonel Leake, *Morea* et *Northern Greece* (1830-5); Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine* (1831); l'*Expédition scientifique de Morée*, avec les excellents travaux géographiques de Puillon Boblaye que cette publication renferme. Voyez aussi l'*Atlas* de Kiepert et le tout récent ouvrage de C. Neumann et Partsch, *Physikalische Geographie von Griechenland mit besonderer Rücksicht auf das Alterthum,* Breslau 1885. Mais, à ces travaux géographiques, il est indispensable de joindre ceux des membres de l'École d'Athènes, qui les complètent ou les rectifient, et qu'on trouvera dans les *Archives des missions littéraires* ou dans leurs publications particulières. L'École continue, par son *Bulletin de Correspondance hellénique,* à nous tenir au courant de toutes les découvertes qui se font en Grèce.

nom de Grèce était inconnu à la Grèce : elle se nommait *Hellas*, le pays des Hellènes, et nous ne savons pas quels motifs ont fait prévaloir le mot de *Graecia* dans la langue romaine[1]. Nous-mêmes nous désignons les peuples d'outre-Rhin par un autre nom que celui qu'ils se donnent, comme les pays qui s'étendent de l'Himalaya au cap Comorin ont été appelés d'un nom d'origine persane, l'Hindoustan.

La Grèce est l'une des trois péninsules qui terminent l'Europe au sud. Si l'on mesurait son étendue au bruit qu'elle a fait dans le monde, elle serait une vaste région; en réalité, elle est le plus petit pays de l'Europe. Sa superficie, les îles comprises, est loin d'égaler celle du Portugal; mais ses rivages sont si bien découpés, que leur développement surpasse celui de tout le littoral espagnol. Il n'y a pas de pays au monde qui, à surface égale, présente tant d'îles, de golfes, de péninsules et de ports, et où par conséquent s'accomplisse mieux cette union de la terre et des eaux qui est pour la nature la suprême beauté, et pour l'homme la meilleure condition du progrès social. Aussi la mer a-t-elle été de tout temps la grande route des Grecs, si bien qu'ils n'en ont guère connu d'autres. La forte expression latine *struere viam*, qui rappelle une des gloires de Rome, ses grandes voies militaires, ne trouverait pas à s'appliquer en Grèce, quoique les prêtres eussent la charge de veiller à l'entretien des routes qui menaient aux sanctuaires nationaux, afin d'en faciliter l'accès[2]. Ce fait seul montre la différence profonde des deux peuples : l'un qui a pris possession de la terre par son agriculture, ses routes monumentales, ses forteresses, et y a gagné ses rudes vertus, sa vie grossière, toutes ses victoires et sa domination pesante; l'autre qui a eu la mer pour domaine, le commerce pour mobile, les arts pour parure et toutes les curiosités de la pensée.

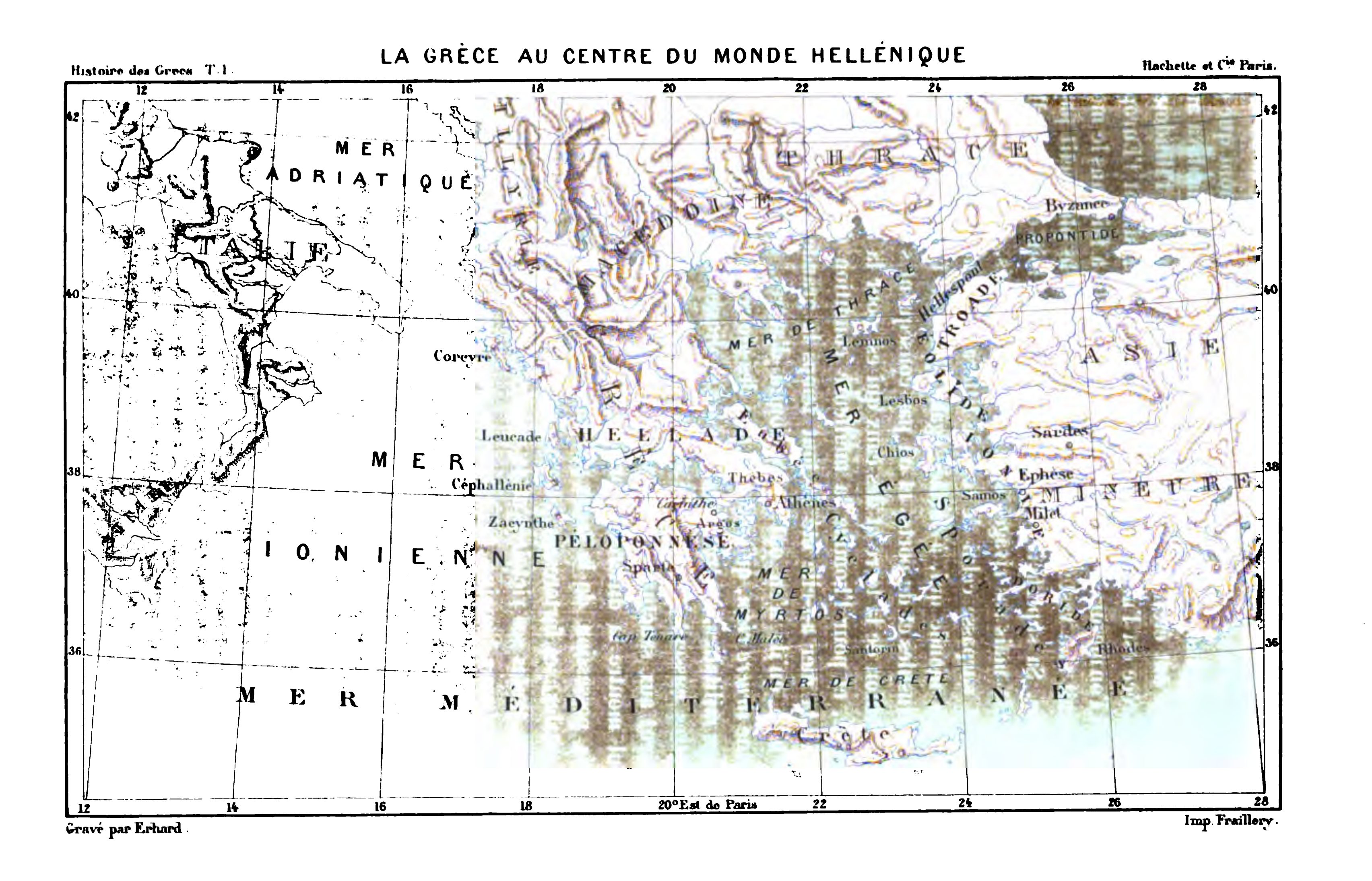
Au nord, la Grèce tient au massif des Alpes orientales, qui l'isolent,

[1] Le mot *Grec* paraît signifier vieux : γραῦς, γραῖα; Fréret (*Observations sur l'origine des premiers habitants de la Grèce*, p. 87) donnait le même sens au mot *Pélasges*. Les deux noms de Grec et d'Hellène étaient, suivant Aristote (*Météorol.*, I, 14), originaires des environs de Dodone et des bords de l'Achéloos, contrée à la fois couverte de marécages et de montagnes : Ἑλλὰς ἡ ἀρχαία δ' ἐστὶν ἡ περὶ τὴν Δωδώνην καὶ τὸν Ἀχελῷον... ᾤκουν γὰρ οἱ Σελλοὶ ἐνταῦθα καὶ οἱ καλούμενοι τότε μὲν Γραικοί, νῦν δὲ Ἕλληνες. Le nom de Grecs, que gardèrent sans doute plusieurs peuplades de l'Épire, fut étendu par les Italiens aux Hellènes placés derrière elles, de la même manière que nous avons donné aux Germains le nom d'Allemands, qui n'appartient qu'aux peuples de la Souabe, les *Alamanni*, avec qui nos populations gallo-franques eurent les premiers rapports. Les Romains ont fait de même pour les Rhasénas, qu'ils appelaient *Etrusci* ou *Tusci*. Les prêtres de Jupiter à Dodone sont appelés Σελλοί par Homère (*Iliade*, XVI, 234), et Ἑλλοί par Pindare, ce qui est le même mot.

[2] *Corpus inscriptionum Graecarum*, n° 1688.

LA GRÈCE AU CENTRE DU MONDE HELLÉNIQUE

Hachette et Cie Paris.

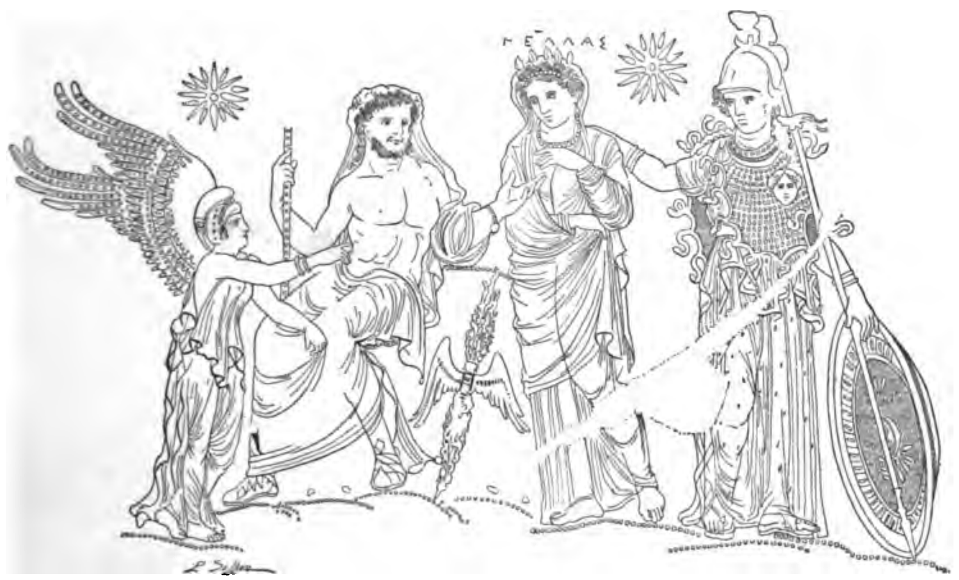


Gravé par Erhard.

Imp. Fraillery.


THE ASTOR LIB...Y
NY

par des obstacles presque insurmontables, de la vallée du Danube, la grande route des migrations asiatiques en Europe. Aussi ces invasions ont-elles passé près d'elle sans la toucher, de même qu'elle n'a porté de ce côté ni ses colonies, ni sa civilisation, ni sa langue. Par sa configuration, la Grèce regarde au sud. Elle plonge par trois pointes dans la Méditerranée, presque sous la latitude de Gibraltar et en face d'une des plus fertiles provinces de l'Afrique, la Cyrénaïque. Séparée par la mer de l'Asie, de l'Afrique et de l'Italie, elle s'en rapproche par



La Grèce (*Hellas*) entre Jupiter et Minerve, et accompagnée de la Victoire[1].

ses îles. Les Cyclades, qui commencent près du cap Sunion, vont se mêler aux Sporades, lesquelles touchent à l'Asie. Par un temps clair, un navire a toujours la terre en vue. De Corcyre on peut apercevoir l'Italie; du cap Malée, les cimes neigeuses de la Crète, et de cette île, les montagnes de Rhodes et de la côte asiatique[2]. Deux journées de navigation menaient de la Crète à Cyrène; il en fallait trois ou quatre pour atteindre l'Égypte. Comment s'étonner que la Grèce ait rayonné bien au delà de ses frontières maritimes par son commerce, ses colonies et sa civilisation, lorsque, devant elle, s'ouvraient tant de routes où les étoiles d'un ciel habituellement sans nuages guidaient, la nuit, les navires? La géographie prépara l'histoire. Des deux côtés

[1] D'après le vase dit de Darius, au musée de Naples. (*Monum. dell' Inst. archeol.*, IX, pl. 50-51.)

[2] La Crète est même reliée à Cythère et au Péloponnèse par des bancs sous-marins.

et en face du continent grec, l'antiquité connut : à l'orient, une Grèce asiatique; à l'occident, une Grèce italienne; au midi, sur le vaste promontoire, aujourd'hui désert, de la Cyrénaïque, une Grèce africaine[1]. Que d'échanges d'idées et de produits entre ces quatre pays, et quelle intensité de vie dans celui qui, placé au centre, était comme le foyer où tous les rayons partis de ce cercle lumineux venaient s'unir en décuplant leur force!

II. — MONTAGNES ET COURS D'EAU.

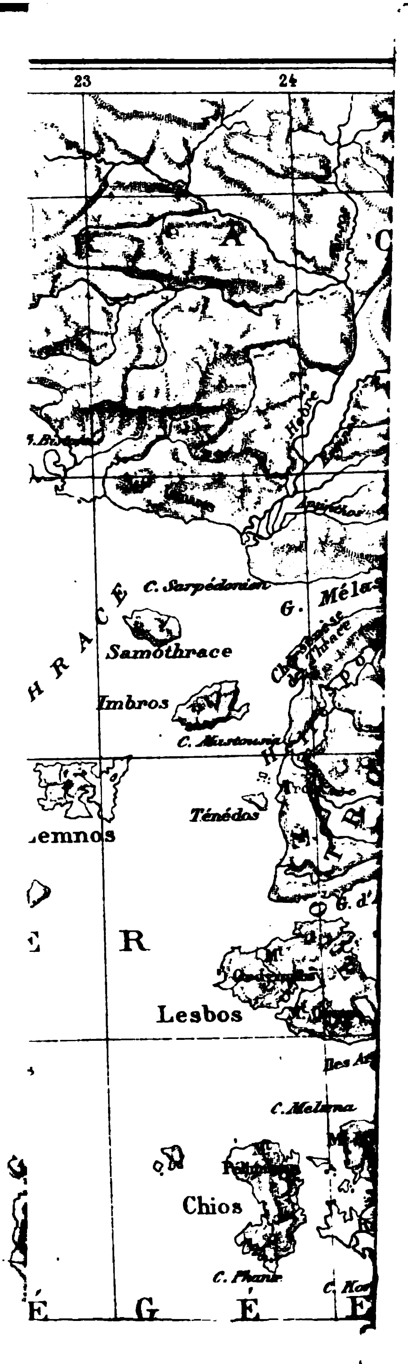
Les géologues, qui sont en train d'écrire la grande histoire de la terre, montrent l'Italie et la Grèce méridionale comme les parties de notre continent que la nature a remaniées les dernières[2]. Sa terrible puissance y agit encore. Si la Grèce n'a ni le Vésuve ni l'Etna, les yeux des hommes y ont vu des îles surgir du sein des flots bouillonnants ou disparaître dans les gouffres de la mer. Santorin n'est que le bord d'un cratère immense dont le fond se trouve à 400 mètres au-dessous des eaux, mais qui, à plusieurs reprises, a vomi des îles brûlantes[3]. Milo, Cimolo, Thermia, Délos, s'élevèrent au-dessus de l'abîme, en même temps que le Taygète sortit des entrailles du Péloponnèse et que le cap Ténare éleva au-dessus des vagues son front rugueux, que la tempête fouette et déchire.

Les anciens Grecs eurent la révélation instinctive de ces grandes révolutions. Ces montagnes entr'ouvertes et aux flancs déchirés, ces rochers entassés au hasard, ces îles où se voit encore la trace des feux qui les formèrent, leur rappelaient la lutte des Titans contre Jupiter, les combats des puissances infernales contre les forces célestes; et, en célébrant les exploits de leurs dieux, ils faisaient l'his-

[1] M. Gaudry a recueilli à Pikermi, près d'Athènes, des ossements fossiles d'éléphants, de rhinocéros, d'antilopes, d'hyènes, de girafes, etc. : ces débris d'animaux africains étaient empâtés dans l'argile rougeâtre, qu'on retrouve encore sur les rivages de l'Afrique, preuve qu'un temps a existé où la Grèce tenait à ce continent, ainsi qu'elle tenait à l'Asie Mineure. Les nombreuses îles de la Méditerranée orientale sont comme les *témoins*, laissés au milieu des flots, de cette antique union des trois continents.

[2] C'est la révolution qu'ils appellent le *soulèvement du Ténare*.

[3] La dernière, la *Nouvelle* ou la *Grande-Brûlée* (Νέα, Μέγα ἡ καυμένη) n'a commencé à paraître qu'en 1707; Παλαιὰ καυμένη date du second siècle avant J.-C., Μικρὰ καυμένη du commencement de l'empire romain. De nouvelles éruptions ont encore eu lieu de 1866 à 1870. Cf., sur cette éruption, le très intéressant rapport de M. Fouqué, aux *Archives des missions scientifiques*, t. IV, p. 223.



LE CAP TÉNARE

d'après Stackelberg, *la Grèce, vues pittoresques et topographiques*

et en face du continent grec, l'antiquité connut : à l'orient, une Grèce asiatique; à l'occident, une Grèce italienne; au midi, sur le vaste promontoire, aujourd'hui désert, de la Cyrénaïque, une Grèce africaine[1]. Que d'échanges d'idées et de produits entre ces quatre pays, et quelle intensité de vie dans celui qui, placé au centre, était comme le foyer où tous les rayons partis de ce cercle lumineux venaient s'unir en décuplant leur force!

II. — MONTAGNES ET COURS D'EAU.

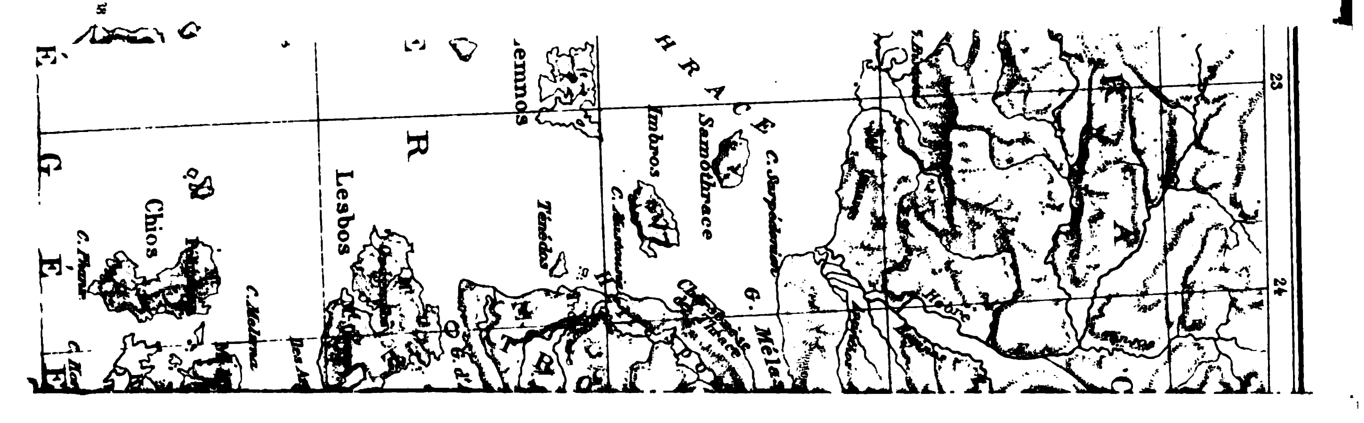
Les géologues, qui sont en train d'écrire la grande histoire de la terre, montrent l'Italie et la Grèce méridionale comme les parties de notre continent que la nature a remaniées les dernières[2]. Sa terrible puissance y agit encore. Si la Grèce n'a ni le Vésuve ni l'Etna, les yeux des hommes y ont vu des îles surgir du sein des flots bouillonnants ou disparaître dans les gouffres de la mer. Santorin n'est que le bord d'un cratère immense dont le fond se trouve à 400 mètres au-dessous des eaux, mais qui, à plusieurs reprises, a vomi des îles brûlantes[3]. Milo, Cimolo, Thermia, Délos, s'élevèrent au-dessus de l'abîme, en même temps que le Taygète sortit des entrailles du Péloponnèse et que le cap Ténare éleva au-dessus des vagues son front rugueux, que la tempête fouette et déchire.

Les anciens Grecs eurent la révélation instinctive de ces grandes révolutions. Ces montagnes entr'ouvertes et aux flancs déchirés, ces rochers entassés au hasard, ces îles où se voit encore la trace des feux qui les formèrent, leur rappelaient la lutte des Titans contre Jupiter, les combats des puissances infernales contre les forces célestes; et, en célébrant les exploits de leurs dieux, ils faisaient l'his-

[1] M. Gaudry a recueilli à Pikermi, près d'Athènes, des ossements fossiles d'éléphants, de rhinocéros, d'antilopes, d'hyènes, de girafes, etc. : ces débris d'animaux africains étaient empâtés dans l'argile rougeâtre, qu'on retrouve encore sur les rivages de l'Afrique, preuve qu'un temps a existé où la Grèce tenait à ce continent, ainsi qu'elle tenait à l'Asie Mineure. Les nombreuses îles de la Méditerranée orientale sont comme les *témoins*, laissés au milieu des flots, de cette antique union des trois continents.

[2] C'est la révolution qu'ils appellent le *soulèvement du Ténare*.

[3] La dernière, la *Nouvelle* ou la *Grande-Brûlée* (Νέα, Μέγα ἡ καυμένη) n'a commencé à paraître qu'en 1707; Παλαιὰ καυμένη date du second siècle avant J.-C., Μικρὰ καυμένη du commencement de l'empire romain. De nouvelles éruptions ont encore eu lieu de 1866 à 1870. Cf., sur cette éruption, le très intéressant rapport de M. Fouqué, aux *Archives des missions scientifiques*, t. IV, p. 223.



LE CAP TÉNARE

d'après Stackelberg, *la Grèce, vues pittoresques et topographiques*

et en face du continent grec, l'antiquité connut : à l'orient, une Grèce asiatique; à l'occident, une Grèce italienne; au midi, sur le vaste promontoire, aujourd'hui désert, de la Cyrénaïque, une Grèce africaine[1]. Que d'échanges d'idées et de produits entre ces quatre pays, et quelle intensité de vie dans celui qui, placé au centre, était comme le foyer où tous les rayons partis de ce cercle lumineux venaient s'unir en décuplant leur force!

II. — MONTAGNES ET COURS D'EAU.

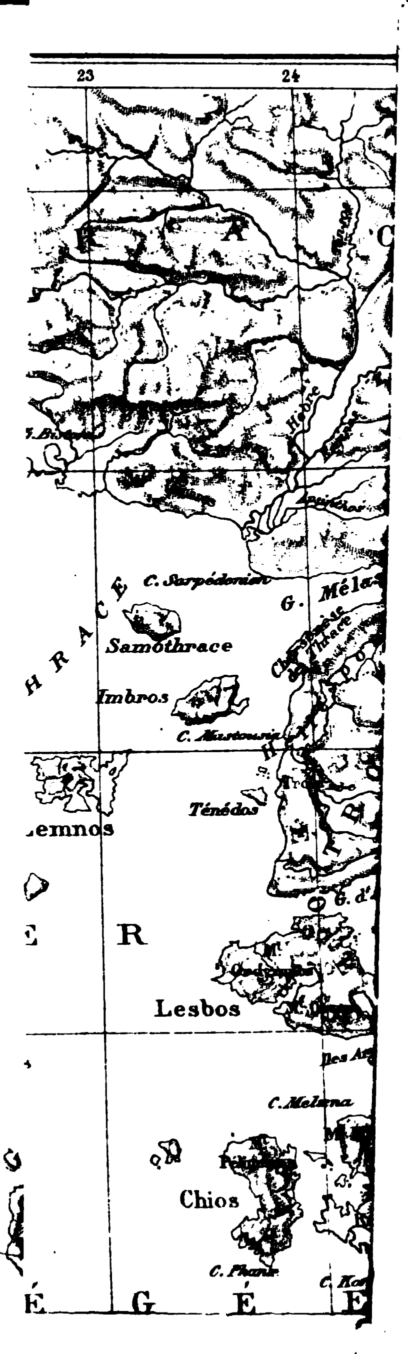
Les géologues, qui sont en train d'écrire la grande histoire de la terre, montrent l'Italie et la Grèce méridionale comme les parties de notre continent que la nature a remaniées les dernières[2]. Sa terrible puissance y agit encore. Si la Grèce n'a ni le Vésuve ni l'Etna, les yeux des hommes y ont vu des îles surgir du sein des flots bouillonnants ou disparaître dans les gouffres de la mer. Santorin n'est que le bord d'un cratère immense dont le fond se trouve à 400 mètres au-dessous des eaux, mais qui, à plusieurs reprises, a vomi des îles brûlantes[3]. Milo, Cimolo, Thermia, Délos, s'élevèrent au-dessus de l'abîme, en même temps que le Taygète sortit des entrailles du Péloponnèse et que le cap Ténare éleva au-dessus des vagues son front rugueux, que la tempête fouette et déchire.

Les anciens Grecs eurent la révélation instinctive de ces grandes révolutions. Ces montagnes entr'ouvertes et aux flancs déchirés, ces rochers entassés au hasard, ces îles où se voit encore la trace des feux qui les formèrent, leur rappelaient la lutte des Titans contre Jupiter, les combats des puissances infernales contre les forces célestes; et, en célébrant les exploits de leurs dieux, ils faisaient l'his-

[1] M. Gaudry a recueilli à Pikermi, près d'Athènes, des ossements fossiles d'éléphants, de rhinocéros, d'antilopes, d'hyènes, de girafes, etc. : ces débris d'animaux africains étaient empâtés dans l'argile rougeâtre, qu'on retrouve encore sur les rivages de l'Afrique, preuve qu'un temps a existé où la Grèce tenait à ce continent, ainsi qu'elle tenait à l'Asie Mineure. Les nombreuses îles de la Méditerranée orientale sont comme les *témoins*, laissés au milieu des flots, de cette antique union des trois continents.

[2] C'est la révolution qu'ils appellent le *soulèvement du Ténare*.

[3] La dernière, la *Nouvelle* ou la *Grande-Brûlée* (Νέα, Μέγα ἡ καυμένη) n'a commencé à paraître qu'en 1707; Παλαιὰ καυμένη date du second siècle avant J.-C., Μικρὰ καυμένη du commencement de l'empire romain. De nouvelles éruptions ont encore eu lieu de 1866 à 1870. Cf., sur cette éruption, le très intéressant rapport de M. Fouqué, aux *Archives des missions scientifiques*, t. IV, p. 223.



LE CAP TÉNARE

d'après Stackelberg, *la Grèce, vues pittoresques et topographiques*

et en face du continent grec, l'antiquité connut : à l'orient, une Grèce asiatique; à l'occident, une Grèce italienne; au midi, sur le vaste promontoire, aujourd'hui désert, de la Cyrénaïque, une Grèce africaine[1]. Que d'échanges d'idées et de produits entre ces quatre pays, et quelle intensité de vie dans celui qui, placé au centre, était comme le foyer où tous les rayons partis de ce cercle lumineux venaient s'unir en décuplant leur force!

II. — MONTAGNES ET COURS D'EAU.

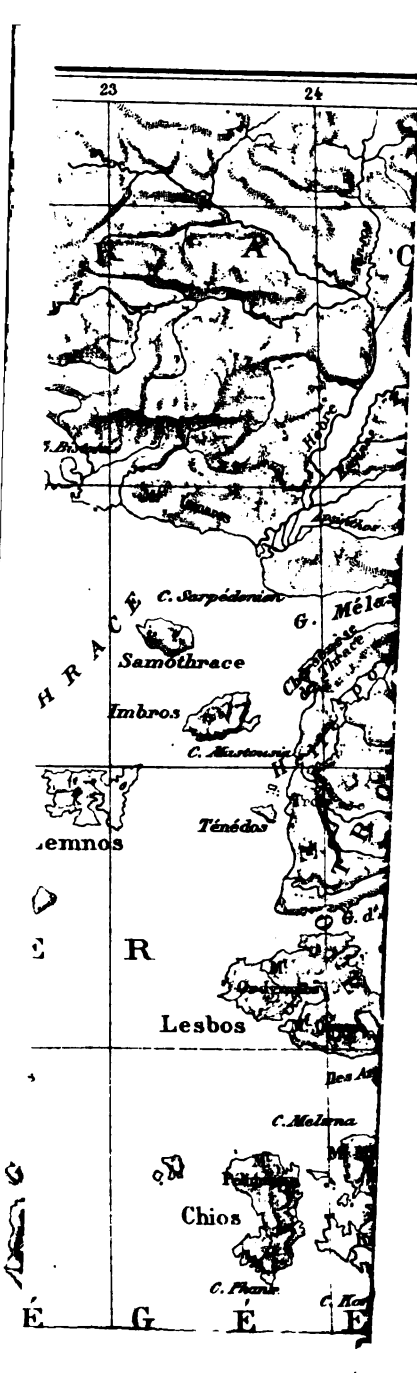
Les géologues, qui sont en train d'écrire la grande histoire de la terre, montrent l'Italie et la Grèce méridionale comme les parties de notre continent que la nature a remaniées les dernières[2]. Sa terrible puissance y agit encore. Si la Grèce n'a ni le Vésuve ni l'Etna, les yeux des hommes y ont vu des îles surgir du sein des flots bouillonnants ou disparaître dans les gouffres de la mer. Santorin n'est que le bord d'un cratère immense dont le fond se trouve à 400 mètres au-dessous des eaux, mais qui, à plusieurs reprises, a vomi des îles brûlantes[3]. Milo, Cimolo, Thermia, Délos, s'élevèrent au-dessus de l'abîme, en même temps que le Taygète sortit des entrailles du Péloponnèse et que le cap Ténare éleva au-dessus des vagues son front rugueux, que la tempête fouette et déchire.

Les anciens Grecs eurent la révélation instinctive de ces grandes révolutions. Ces montagnes entr'ouvertes et aux flancs déchirés, ces rochers entassés au hasard, ces îles où se voit encore la trace des feux qui les formèrent, leur rappelaient la lutte des Titans contre Jupiter, les combats des puissances infernales contre les forces célestes; et, en célébrant les exploits de leurs dieux, ils faisaient l'his-

[1] M. Gaudry a recueilli à Pikermi, près d'Athènes, des ossements fossiles d'éléphants, de rhinocéros, d'antilopes, d'hyènes, de girafes, etc. : ces débris d'animaux africains étaient empâtés dans l'argile rougeâtre, qu'on retrouve encore sur les rivages de l'Afrique, preuve qu'un temps a existé où la Grèce tenait à ce continent, ainsi qu'elle tenait à l'Asie Mineure. Les nombreuses îles de la Méditerranée orientale sont comme les *témoins*, laissés au milieu des flots, de cette antique union des trois continents.

[2] C'est la révolution qu'ils appellent le *soulèvement du Ténare.*

[3] La dernière, la *Nouvelle* ou la *Grande-Brûlée* (Νέα, Μέγα ἡ καυμένη) n'a commencé à paraître qu'en 1707; Παλαιὰ καυμένη date du second siècle avant J.-C., Μικρὰ καυμένη du commencement de l'empire romain. De nouvelles éruptions ont encore eu lieu de 1866 à 1870. Cf., sur cette éruption, le très intéressant rapport de M. Fouqué, aux *Archives des missions scientifiques*, t. IV, p. 223.



LE CAP TÉNARE

d'après Stackelberg, *la Grèce, vues pittoresques et topographiques*

et en face du continent grec, l'antiquité connut : à l'orient, une Grèce asiatique; à l'occident, une Grèce italienne; au midi, sur le vaste promontoire, aujourd'hui désert, de la Cyrénaïque, une Grèce africaine[1]. Que d'échanges d'idées et de produits entre ces quatre pays, et quelle intensité de vie dans celui qui, placé au centre, était comme le foyer où tous les rayons partis de ce cercle lumineux venaient s'unir en décuplant leur force!

II. — MONTAGNES ET COURS D'EAU.

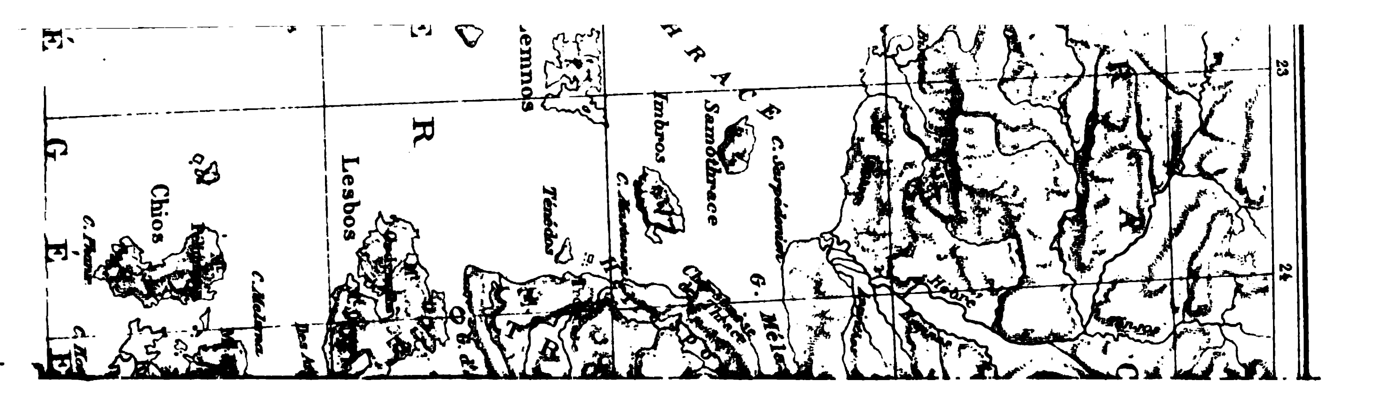
Les géologues, qui sont en train d'écrire la grande histoire de la terre, montrent l'Italie et la Grèce méridionale comme les parties de notre continent que la nature a remaniées les dernières[2]. Sa terrible puissance y agit encore. Si la Grèce n'a ni le Vésuve ni l'Etna, les yeux des hommes y ont vu des îles surgir du sein des flots bouillonnants ou disparaître dans les gouffres de la mer. Santorin n'est que le bord d'un cratère immense dont le fond se trouve à 400 mètres au-dessous des eaux, mais qui, à plusieurs reprises, a vomi des îles brûlantes[3]. Milo, Cimolo, Thermia, Délos, s'élevèrent au-dessus de l'abîme, en même temps que le Taygète sortit des entrailles du Péloponnèse et que le cap Ténare éleva au-dessus des vagues son front rugueux, que la tempête fouette et déchire.

Les anciens Grecs eurent la révélation instinctive de ces grandes révolutions. Ces montagnes entr'ouvertes et aux flancs déchirés, ces rochers entassés au hasard, ces îles où se voit encore la trace des feux qui les formèrent, leur rappelaient la lutte des Titans contre Jupiter, les combats des puissances infernales contre les forces célestes; et, en célébrant les exploits de leurs dieux, ils faisaient l'his-

[1] M. Gaudry a recueilli à Pikermi, près d'Athènes, des ossements fossiles d'éléphants, de rhinocéros, d'antilopes, d'hyènes, de girafes, etc. : ces débris d'animaux africains étaient empâtés dans l'argile rougeâtre, qu'on retrouve encore sur les rivages de l'Afrique, preuve qu'un temps a existé où la Grèce tenait à ce continent, ainsi qu'elle tenait à l'Asie Mineure. Les nombreuses îles de la Méditerranée orientale sont comme les *témoins*, laissés au milieu des flots, de cette antique union des trois continents.

[2] C'est la révolution qu'ils appellent le *soulèvement du Ténare*.

[3] La dernière, la *Nouvelle* ou la *Grande-Brûlée* (Νέα, Μέγα ἡ καυμένη) n'a commencé à paraître qu'en 1707; Παλαιὰ καυμένη date du second siècle avant J.-C., Μικρὰ καυμένη du commencement de l'empire romain. De nouvelles éruptions ont encore eu lieu de 1866 à 1870. Cf., sur cette éruption, le très intéressant rapport de M. Fouqué, aux *Archives des missions scientifiques*, t. IV, p. 223.



LE CAP TÉNARE

d'après Stackelberg, *la Grèce, vues pittoresques et topographiques*

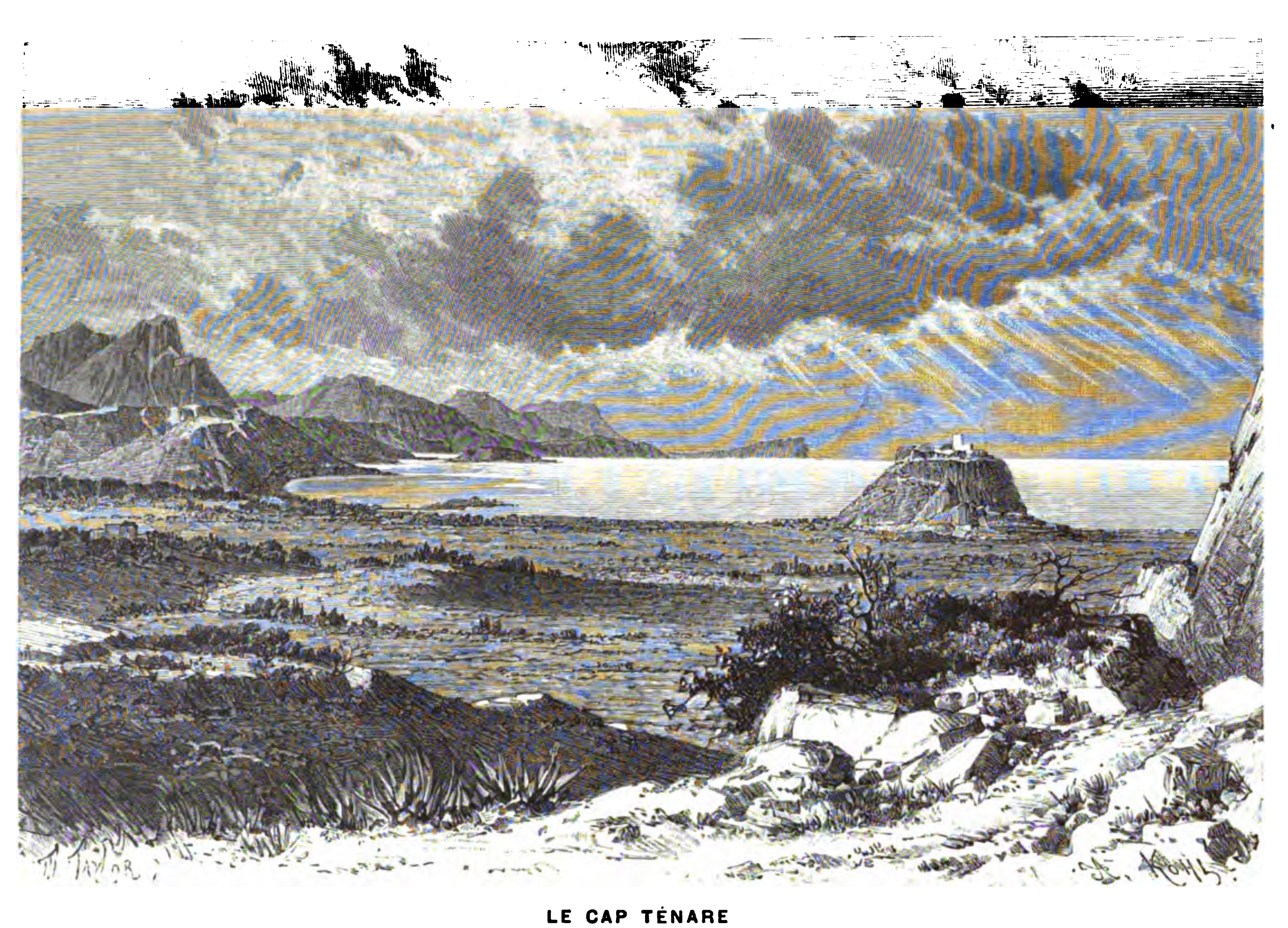
e
l
e

t
n
p
y
o
d
d
M
n
q
la

re
re
fe
Ju
le

rh
en
qu
Le
de

qu
me
cet
t. I



LE CAP TÉNARE

d'après Stackelberg, *la Grèce, vues pittoresques et topographiques*



toire de leur terre. Écoutez la *Théogonie* d'Hésiode[1] : « Voilà les Titans, fils de la Terre, qui combattent contre les Centimanes, fils du Ciel. Autour d'eux, la mer sans bornes mugit avec fracas; sous leurs pieds, la terre gronde profondément; le vaste ciel s'agite et gémit; l'Olympe même tremble jusqu'en ses fondements, et les abîmes du Tartare retentissent du bruit des rochers qui s'écroulent. Jupiter déploie alors sa puissance. Des hauts sommets de l'Olympe, il lance des feux étincelants. Les foudres sortaient sans relâche de sa main redoutable. La terre s'embrasa, les vagues de l'Océan roulaient du feu, et des vapeurs étouffantes enveloppaient les Titans. Éblouis par la foudre, les yeux brûlés par l'éclair, ils sont précipités dans les abîmes de la terre. Briarée, Gygès et les autres fils du Ciel les y enchaînent de liens indestructibles; sur eux reposent les fondements de la mer et des continents, qu'ils essayent parfois d'ébranler encore. »



Les Titans[2].



Jupiter[3].

Cependant ces montagnes forment, en plusieurs points, des chaînes continues. Ce que l'Apennin est pour l'Italie, le Pinde l'est pour la Grèce. Il se détache des Alpes orientales comme l'Apennin des Alpes maritimes, descend au sud, en séparant l'Illyrie de la Macédoine, l'Épire de la Thessalie, et couvre la péninsule d'innombrables ramifications. Les monts Cambuniens s'appuient, au nord des sources du Pénée, sur cette chaîne centrale et courent droit à l'est, vers les bords du golfe Thermaïque, où ils se relèvent pour former la masse colossale de l'Olympe : montagne haute de 3000 mètres, qui présente, en beaucoup d'endroits, l'aspect d'une muraille taillée à pic. Au midi, ses pieds baignent dans le Pénée; de l'autre côté du fleuve se dresse l'Ossa, qui garde longtemps aussi, dans l'été, les neiges de l'hiver.

Quelque convulsion du globe a violemment séparé les deux montagnes. Leurs flancs déchirés se correspondent, et Neptune « qui

[1] *Théogonie*, 678 et suiv.

[2] Deux Titans anguipèdes, tenant chacun un quartier de rocher et se donnant la main au moment où ils vont attaquer Jupiter. Au-dessus d'eux, on voit le maître des dieux assis sur son trône. (Revers d'une monnaie de bronze frappée par l'empereur Maximin à Brusus de Phrygie.)

[3] Jupiter sur un quadrige au galop, tenant un sceptre et foudroyant les Titans. (Camée d'une collection inconnue, publié par Charles Lenormant dans la *Nouvelle galerie mythologique*, pl. IV, fig. 3.)

ébranle la terre » pourrait, en les rapprochant, les unir. Des roches énormes pendent encore à demi déracinées, mais, dorées par les rayons du soleil, elles offrent de vives couleurs qui tranchent sur la sombre verdure des bois, et donnent à ces beaux paysages un éclat incomparable. Entre le pied des deux monts, le Pénée s'est frayé une route jusqu'à la mer. Il coule lentement, entre des rives gazonnées qu'abritent d'énormes platanes, l'arbre des fleuves grecs. Mais, sur un espace de cinq mille pas, son bassin n'a souvent que quelques mètres de largeur : c'est la vallée de Tempé, célèbre dans l'antiquité par sa grandeur sauvage. Un petit nombre d'hommes arrêteraient une armée dans cette étroite fissure des monts, le seul passage fréquenté qui menât de Grèce en Macédoine.

Comme les monts Cambuniens ferment la Thessalie par le nord, le mont Œta la ferme par le sud et se termine aussi, sur le golfe Maliaque, entre des marais et des rochers à pic, par un défilé que l'histoire a rendu fameux, celui des Thermopyles[1]. Le long de la côte, le Pélion se rattache à l'Ossa et, par un chaînon qui contourne le golfe Pagasétique ou de Volo, va rejoindre l'Othrys, qui sépare le bassin du Pénée de celui du Sperchéios. Le nord de la Thessalie est donc bien ce que l'appelait Xerxès, un vallon qu'il serait facile de noyer sous les eaux, si on leur fermait la seule issue par où elles s'échappent, la vallée de Tempé.

Les Grecs avaient trouvé dans cette région quelques-unes de leurs plus gracieuses ou plus terribles légendes, et la moitié de la poésie homérique en était sortie. Cette vallée de Tempé, c'était le bras du fils d'Alcmène ou le trident de Neptune qui l'avait ouverte. Sur la cime de l'Olympe et de ses neiges presque éternelles, au milieu des nues qui l'enveloppent et que déchire la foudre, s'élevaient les trônes des douze grands dieux. Là les géants avaient combattu les maîtres de l'Olympe et voulu mettre Pélion sur Ossa, pour escalader le ciel; là les Muses étaient venues aux noces de Thétis et de Pélée prédire la naissance d'Achille et la ruine de Troie. Le laurier d'Apollon croissait d'abord à Tempé[2], et le dieu y avait des autels, Ἄπλουνι Τεμπείτᾳ[3]; sur le Pélion

[1] La description de ce passage sera donnée plus loin quand sera raconté le combat des Thermopyles.

[2] Tous les neuf ans, Delphes chargeait une *théorie* solennelle d'aller, en suivant la *voie Sacrée*, par où le dieu s'était rendu dans la Phocide, couper à Tempé, le berceau de son culte, une branche de laurier. (Otf. Müller, *die Dorier*, 2e édit., t. I, p. 204.) Les Grecs regardaient Delphes comme le centre de la Grèce et du monde, ὀμφαλὸν τῆς γῆς (Pausan., *Phoc.*, 16).

[3] *Corp. inscr. Graec.*, n° 1767.

furent coupés les arbres dont on fit le navire Argo, auquel Minerve donna pour mât un des chênes fatidiques de Dodone, et les héros qui le montaient s'embarquèrent au port thessalien de Pagase.

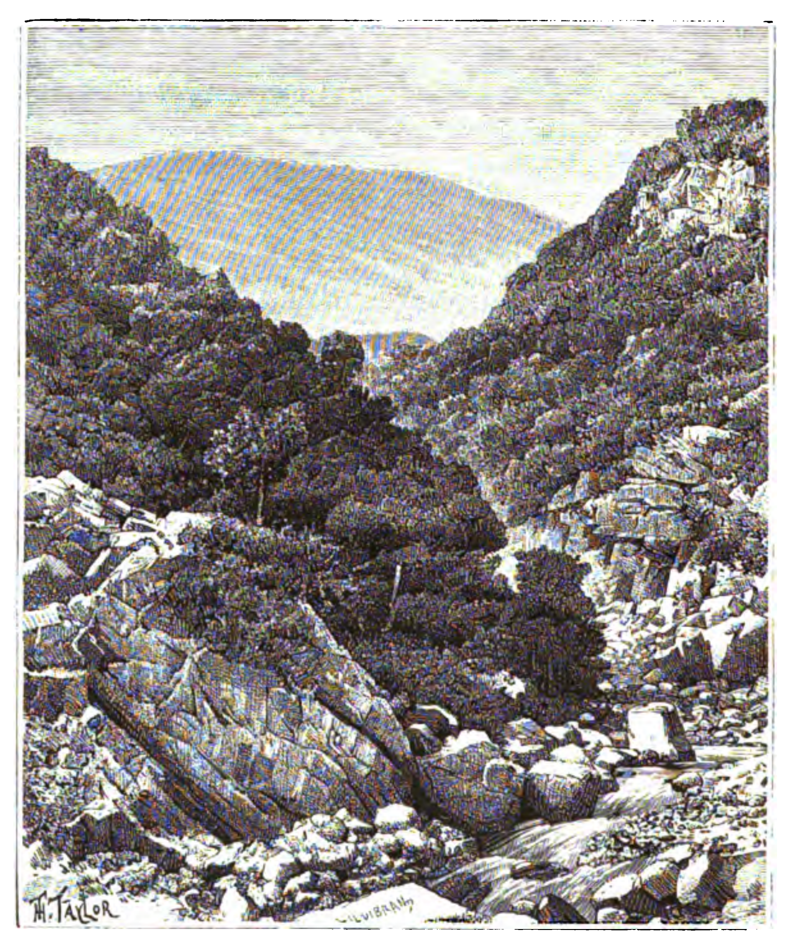
Au sud de la Thessalie et au sud-est de l'Épire, la Grèce centrale est couverte d'un inextricable réseau de montagnes qui part du mont Tymphrestos. Une chaîne, qu'on peut regarder comme la continuation du Pinde, descend jusqu'au golfe de Corinthe, entre l'Étolie et la Locride. Une autre se détache de celle-ci dans la Doride, court à l'est et comprend des monts célèbres : le Parnasse, qui portait Delphes sur ses pentes, et d'où la légende faisait descendre une race nouvelle pour repeupler la Grèce après le déluge de Deucalion ; l'Hélicon, séjour des Muses, qui, disait-on, n'avait jamais produit une plante vénéneuse ; le Cithéron où Œdipe tua Laïos, et qui, réuni au Parnès, couvrait l'Attique contre la Grèce centrale ; enfin, derrière Athènes, le Pentélique, dont un roc détaché portait l'Acropole, et l'Hymette, que le Laurion semble continuer jusqu'au promontoire de Sunion, au sommet duquel se voient, encore debout, quinze colonnes d'un temple écroulé [1].

Cette chaîne, souvent brisée, envoie vers le sud, entre les golfes Saronique et Corinthien, un puissant rameau, qui forme une seconde péninsule à l'extrémité de la première et s'y étale circulairement, de sorte que le Péloponnèse a presque la figure d'un cône tronqué, dont le sommet est à 6 ou 7000 pieds au-dessus de la mer : c'est la hauteur des montagnes autour de l'Arcadie [2]. Au nord, sur la frontière de l'Achaïe et de l'Élide, l'Érymanthe, où Hercule accomplit un de ses douze Travaux, s'élève à 2259 mètres ; à l'est, près de Sparte, le Taygète en a 2567, et, vu du golfe de Messénie, dont il n'est éloigné à vol d'oiseau que de 4 kilomètres, il s'élève majestueusement dans les airs ; aussi les Grecs le croyaient-ils une des plus hautes cimes du monde.

[1] Altitude des principales montagnes de la Grèce : l'Olympe, 2985 mètres ; l'Ossa, 1953 ; le Pélion, 1618 ; les monts Cambuniens, 1000 à 1500 ; le Pinde, 2100 ; les monts Acrocérauniens, 2025 ; le Tymphrestos, 2319 ; en Étolie, 2495 et 2512 ; le Callidrome, 1374 ; les plus hauts sommets du Parnasse, qui gardent huit mois de l'année les neiges de l'hiver, 2459 ou 2517 ; le Cithéron, du côté d'Élatée, 1411 ; la route de Platée à Mégare s'élève à 836 ; celle de Platée à Athènes, à 585 ; le Parnès, 1413 ; sur les trois routes conduisant de l'Attique en Béotie et à l'Euripe, que défendaient les forteresses Panacton, Phylé et Décélie, on a mesuré des altitudes de 727, 700 et 688 ; le Pentélique, 1110 ; l'Hymette, 1027 ; le Laurion, 357 ; le Lycabette, 277 ; l'Acropole, 154 ; le Muséion, 147 ; la colline de l'Aréopage, le Pnyx et la colline des Nymphes, 80 à 100.

[2] Au nord, le Krathis a 1904 mètres ; à l'est, le Cyllène en a 2374, les hauteurs à l'orient d'Orchomène, 1821, le Kréion 1623 ; au sud, le Parnon 1958, le Doréion 1105 ; à l'ouest, le mont Eira (Ira) 1417, et le Lampéia 1823.

Par cette disposition de ses montagnes, la Grèce est, si j'ose dire, un piège à trois fonds. Les monts Cambuniens et l'Olympe s'élèvent au nord, comme une première barrière. Si ce difficile obstacle est franchi ou tourné [1], l'assaillant sera arrêté par l'Œta, aux Thermopyles, et



Gorge dans l'Érymanthe [2].

enfermé dans la Thessalie. Ce passage encore forcé, la Grèce centrale n'est plus défendue, parce que les hauteurs n'y forment point une chaîne continue; mais la résistance peut reculer jusque vers l'isthme de Corinthe, où elle trouve de nouveau, excepté sur l'isthme même, une formidable position : des montagnes d'accès difficile ne laissant, entre leurs flancs abrupts et la mer, que deux routes dangereuses suspendues au-dessus des flots.

[1] On pouvait le tourner par les cols nombreux mais difficiles que présentent les monts Cambuniens plus à l'ouest. (Boué, *Voyage en Turquie*, t. I, p. 199.)

[2] D'après une photographie.

Les eaux intérieures de la Grèce pouvaient être également fermées aux navires des peuples anciens sur trois points : au nord de l'Eubée, pour couvrir les Thermopyles ; près de l'Euripe[1], pour défendre les approches de l'Attique ; dans le détroit de Salamine, pour protéger l'isthme de Corinthe.



L'Achéloos personnifié[2]

La mer se trouvant partout à une faible distance des montagnes, la Grèce n'a que des cours d'eau peu étendus. Les plus considérables sont le Pénée et l'Achéloos (150 à 175 kilomètres de longueur) ; presque tous ont le caractère capricieux des torrents. Les pluies d'automne et d'hiver, tombant sur des montagnes décharnées, descendent rapidement vers les vallées qu'elles inondent. Avec l'été arrive la sécheresse, car le schiste et le calcaire siliceux des montagnes, ayant peu absorbé, ne rendent rien ; les sources s'épuisent, et le fleuve, naguère furieux, n'est plus qu'un ruisseau caché sous les lauriers-roses, quand il n'est pas un torrent desséché. Plusieurs de ces fleuves, l'Eurotas, l'Alphée, le Styx et le Stymphale, poursuivent sous terre une partie de leur cours ; l'Alphée allait même plus loin. Le Fleuve aimait la nymphe Aréthuse, qui avait fait jaillir une source limpide dans l'île d'Ortygie. Touché de cet amour, le dieu de la mer d'Ionie laissait l'Alphée traverser les flots amers et mêler ses eaux pures à celles de la nymphe sicilienne.

La Grèce véritable ne dépasse point, au nord, le 40e degré de latitude. A ce point, le climat, parfois rigoureux, arrête le myrte, l'olivier et la flore méridionale, qui s'épanouit plus au sud. Comme l'habitant de ces régions plus froides avait d'autres cultures et d'autres besoins, l'histoire y trouve d'autres mœurs et d'autres idées : c'est la Macédoine, qui ne put se faire comprendre dans le corps hellénique qu'au temps où ce corps se mourait ; à côté d'elle, l'Illyrie,

[1] L'Euripe est le détroit, large de 65 mètres, qui sépare l'Eubée de la Béotie, et où les marées ont des variations singulières. Sur cette question, voyez Neumann, *Physikal. Geogr.*, p. 150, et *le Problème de l'Euripe, C. R. de l'Acad. des sciences*, t. LXXXIX, II, 1879, p. 859-861. Un rocher, qui porte un petit fort, sépare le canal en deux parties. Le grand bras du côté de la Béotie est aujourd'hui couvert par un pont d'une cinquantaine de pieds de longueur ; au-dessus du petit bras, qui est le plus profond, a été jeté un pont de bois tournant de 10 mètres. C'est de la vingt et unième année de la guerre du Péloponnèse que date le premier pont sur l'Euripe.

[2] L'Achéloos, sur une monnaie de Thyrrhaeon en Acarnanie. — Le génie du fleuve est représenté avec une tête de taureau à face humaine ; derrière, un nom de magistrat : ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ. Le revers de cette pièce représente un Apollon assis, tenant son arc. (Argent.) — Pour l'explication de cette monnaie, voy. *Histoire des Romains*, t. I, p. 480, n. 2.

qui, n'ayant ni ports sur ses rivages ni plaines dans ses montagnes, par conséquent sans beaucoup de cultures et sans commerce, resta toujours barbare.

De l'Olympe au cap Ténare, les montagnes, couvrant la majeure partie de la Grèce, lui donnent une grande variété de climats et de productions. Les flancs des monts, les chaudes vallées qu'ils abritent, les côtes qui reçoivent les tièdes effluves de la mer, offrent, à de courts intervalles, une végétation différente. Tandis que les essences de nos bois couvrent le Pinde, le palmier qui balance, en quelques endroits des Cyclades, son gracieux panache de verdure, mûrit à peu près ses dattes en certains points de la Messénie, et le citronnier, l'oranger, importés sur les côtes de l'Argolide, y forment des forêts. La nature n'exerce donc pas en ce pays l'influence despotique qui, en d'autres contrées, condamne l'homme à une vie uniforme et aux mêmes pensées. Sur cette terre variée et sur sa mer hospitalière, le Grec a trouvé cet esprit alerte et curieux qui a voulu tout savoir et qui a su tout exprimer.

III. — DIVISIONS NATURELLES ET POLITIQUES.

A voir le grand nombre de divisions politiques faites en ce pays, on les croirait arbitraires; presque toutes ont été dessinées sur le sol par la nature même. Des montagnes courant en sens contraire se sont soudées les unes aux autres et, en se réunissant, ont enfermé, comme entre de hautes murailles généralement stériles, parfois inexpugnables, les plaines de la Phocide, de la Béotie, de l'Attique, de la Mégaride, de la Corinthie, de l'Argolide, de la Laconie et de Mantinée. De là, la division du peuple grec en tant de petits États, l'ardent patriotisme dont chaque cité était animée et sa haine contre la cité voisine qui, placée dans une autre vallée, semblait être dans un autre monde. La géologie a fait la constitution politique de l'ancienne Grèce.



Monnaie des Thessaliens, *in genere*[1].

[1] Tête laurée de Jupiter, à droite. ℞. ΘΕΣΣΑΛΩΝ. Pallas debout à droite, combattant avec la lance et le bouclier; noms de deux magistrats : ... ΑΛΟΥ. ΘΕΜΙΣΤΟ. (Argent.)

Le terme in genere *que nous expliquons ici une fois pour toutes, signifie que la médaille a été frappée pour l'ensemble d'une province ou d'un peuple, et non pas seulement pour une ville déterminée de cette province ou de ce peuple.*

Parcourons quelques-unes de ces régions naturelles.

La *Thessalie* a formé parfois un seul État, malgré l'Othrys qui la coupe en deux, parce que cette montagne, assez haute pour être la ligne de partage des eaux, ne l'est pas assez pour être la ligne de démarcation des hommes. Seulement, la vie a été bien autrement active aux bords des golfes Maliaque et Pagaséen, qui s'ouvrent sur la



L'Euripe.

Grèce, que dans le bassin solitaire du Pénée. Les villes s'y pressent comme les légendes.

Les deux *Locrides*, opuntienne et épicnémidienne, couvrent les pentes qui descendent à la mer Eubéenne; la *Béotie*, celles qui s'inclinent à l'intérieur vers le lac Copaïs[1] : sol gras et humide, climat brumeux sous lequel on s'étonne que Pindare ait chanté. Mais la Béotie avait deux jours sur la mer : par le pays d'Aulis, sur l'Euripe,

[1] Ce lac est encore à 95 mètres d'altitude.

où Agamemnon s'embarqua[1], et, par les vallées de Creüsis et d'Aphormion, sur le golfe de Corinthe.

La *Phocide*, plus haut dans la montagne, enveloppait la Béotie et, comme elle, touchait aux deux mers : à la mer Eubéenne par Daphnous, au golfe de Corinthe par Cirrha, où commençait la route des pèlerins qui montaient au temple d'Apollon.




Monnaie des Phocidiens, *in genere*[2].

La *Doride*, haute et froide vallée entre l'Œta et le Parnasse, aurait pu n'être que le commencement de la Phocide.

Le canton montagneux des *Locriens Ozoles* offrait à ce peuple d'inexpugnables retraites. Pausanias tire leur nom de l'odeur de leurs vêtements en peaux de bêtes non préparées; un de leurs poètes, des fleurs qui embaumaient l'air de leurs montagnes. Je crains que le poète n'ait tort; leur vie grossière donne raison à Pausanias.

Leurs voisins à l'ouest, les *Étoliens*, habitaient un pays sauvage, où les villages bâtis sur la pente des rocs restaient, l'hiver, sans communication entre eux. Ces hauteurs sont les dernières ramifications du Pinde et de l'Œta qui viennent mourir d'une part sur les bords du fleuve Achéloos, de l'autre sur ceux du golfe de Corinthe, au point le plus étroit de cette mer, là où la côte du Péloponnèse n'est qu'à 1600 mètres de distance. C'est par là que les Étoliens iront, dans les derniers temps, ravager si souvent la presqu'île, comme ils passeront entre le Pinde et l'Œta pour piller la Thessalie. Ils n'avaient que ces deux portes ouvertes sur la Grèce.




Monnaie des Étoliens, *in genere*[3].

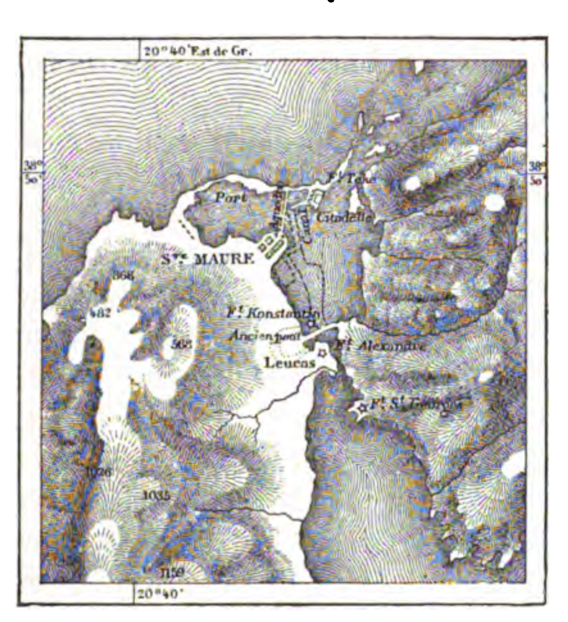
L'Achéloos, dont le delta grandit sans cesse par les alluvions que le fleuve apporte, les séparait de l'*Acarnanie*, autre région montagneuse, mais composée d'un calcaire poreux qui ne tient pas l'eau. Aussi l'appelle-t-on aujourd'hui le pays sec, Xéroméros. Pas une rivière ne circule à sa

[1] Aulis semble avoir occupé, à 3 milles au sud de Chalcis, une péninsule rocheuse qui s'étend entre deux baies, dont la plus méridionale est à un mille du village moderne de Vathy, nom probablement dérivé de celui de βαθὺς λιμήν, le port profond, qu'on donnait au port d'Aulis.

[2] Tête de bœuf de face. ℞. ΦΟΚΙ. Tête diadémée de femme, à gauche, dans un carré creux. (Argent.)

[3] Tête d'homme, laurée, à droite. ℞. ΑΙΤΩΛΩΝ. Pâtre étolien debout, à gauche, s'appuyant de la main droite sur un long bâton, le pied droit posé sur un rocher, ayant son pétase rejeté sur le dos, et son péplos sur la jambe; dans le champ, NI, initiales d'un nom de magistrat. (Argent.)

surface. La mer a beau lui envoyer de trois côtés des nuées pluvieuses, les torrents à peine formés par un orage disparaissent en des gouffres profonds. Le sol prend tout et ne rend rien, si ce n'est au bas des collines où les nappes intérieures reviennent au jour et s'étendent en lacs et en marais. Un autre trait de la géologie de cette région est une chaîne de montagnes hautes de 1600 mètres qui borde la mer Ionienne et n'y laisse point de place aux populations pour vivre et s'étendre, aux cités pour s'élever; de sorte que le côté par où l'Acarnanie pouvait le plus aisément recevoir l'influence de la Grèce s'est trouvé hermétiquement fermé. Comment s'étonner qu'elle ait vécu à l'écart? Au temps de Périclès, on y trouvait les mœurs de l'âge héroïque; il n'y avait qu'à regarder un Acarnane pour savoir comment un héros d'Homère était fait. Jusqu'à ce jour, ils n'ont guère changé; quelques-uns se nourrissent encore du gland amer des chênaies[1].



Canal de Leucade.

Le nord-est de l'Acarnanie, d'accès fort difficile, fut cependant envahi par les tribus de l'Épire. Les Amphilochiens, qui l'habitaient, étaient à demi Grecs et à demi barbares. A l'ouest s'établirent les colons de Corinthe. De ce côté s'étend l'île de Leucade (Sainte-Maure), qui d'abord tenait au continent par un isthme de 3 stades. Les colons, pour se mettre en sûreté contre les brigandages des Acarnanes, creusèrent un canal,





Monnaie de Leucas d'Acarnanie[2].

[1] Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 239.

[2] Diane, debout à droite, tenant dans la main droite un *acrostolion*, symbole de la navigation; à son côté, un cerf; derrière elle, un sceptre surmonté d'un oiseau. Le tout dans une couronne de laurier. ℞. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ ΠΟΛΕΜΑΡΧΟΥ. Proue de navire; dans le champ, partie antérieure d'un cheval galopant, et la marque d'atelier AE. (Argent.)

le *Dioryctos*. La mer fit le reste, mais c'est le plus modeste et le plus calme des détroits : on le traverse en quelques minutes, dans un bac et à la perche, comme un obscur ruisseau. Il faut plus de façons pour l'Euripe[1].

A l'extrémité opposée de la Grèce centrale s'étend une presqu'île bien mieux dessinée, l'Attique, que le Cithéron et le Parnès séparent de la Béotie, que le Pentélique et l'Hymette partagent en deux versants, et qui s'incline vers trois mers. Malgré ces directions divergentes, c'est une des contrées les mieux faites de la Grèce et où l'unité était le plus facile, car les Athéniens, qu'Eschyle appelle « les constructeurs de routes qui ont apprivoisé la terre sauvage[2] », en relieront tous les points par des voies que la nature sèche du sol rendra toujours praticables, sans qu'elles aient besoin de la solide grandeur des voies militaires de Rome. L'Attique eut beaucoup de villages, mais une seule ville, l'asile commun, le marché et la forteresse du pays : Athènes, entre l'Ilissos et le Céphise, au pied de rocs escarpés qui lui servirent de citadelle, à 8 kilomètres du Pirée, dont les trois ports pouvaient abriter quatre cents vaisseaux. Toute la vie de l'Attique devait se porter en ce point; elle s'y concentra. Tous les échos de l'Asie vinrent y retentir, toutes les affaires du monde s'y traiter, toutes les doctrines, tous les arts, s'y épurer et y grandir. Le genre humain salue encore avec reconnaissance la patrie de Socrate, de Phidias et de Sophocle.

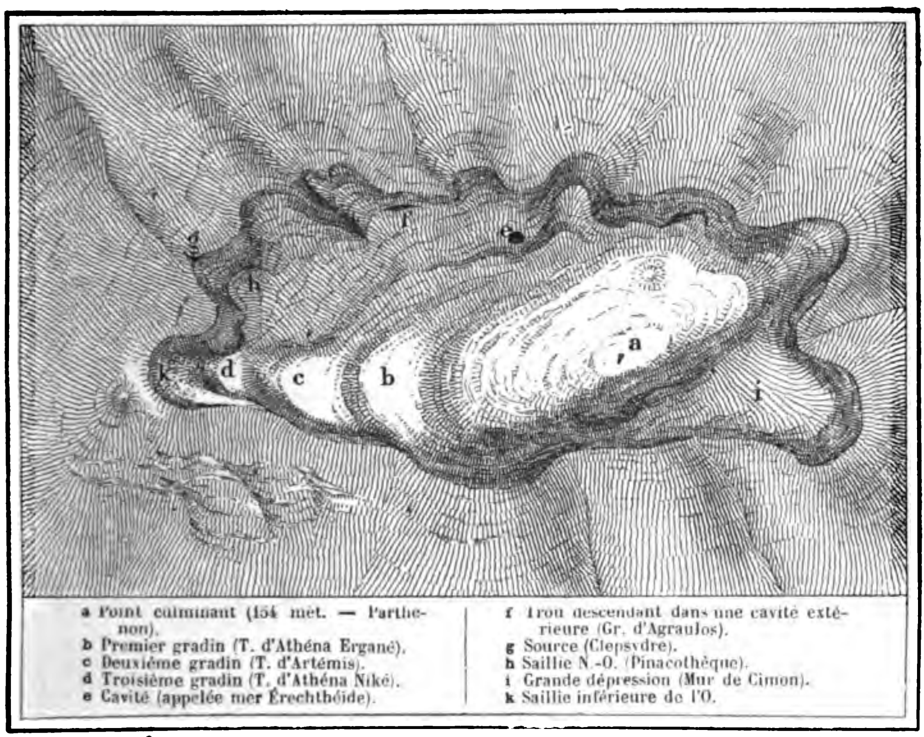
En suivant la côte qui regarde Salamine, on trouve dans un fertile vallon Éleusis, qu'Athènes attira et retint sous son influence, et entre deux rochers Mégare qui, protégée par ses montagnes, échappa à cette attraction. Les Mégariens n'avaient qu'un sol stérile : « Ils labourent des pierres », dit Socrate; mais leur ville était la porte de l'isthme. Pindare compare cet isthme à un pont jeté par la nature au milieu des mers pour lier ensemble les deux principales parties de la Grèce. Malheureusement les abords de ce pont, au nord, sont hérissés de montagnes qui rendent le passage difficile : en mille endroits, quelques hommes résolus y tiendraient tête à une armée. Cette position de Mégare et ses deux ports sur les golfes Saronique et corinthien, faisaient toute son importance. Mais, dans l'une de ces mers, elle trouvait la marine rivale de Corinthe;

[1] Les Romains construisirent à Leucade un pont de pierre qui existait du temps de Strabon (X, 2, 9).

[2] *Euménides*, 13-14.

dans l'autre, celle d'Athènes : redoutable concurrence qui devait la tuer.

Entre Cenchréæ et Léchéon, l'isthme corinthien a de 5 à 6 kilomètres de largeur, et le point culminant est assez bas pour qu'on ait pu transporter par terre les vaisseaux d'un de ces ports à l'autre,



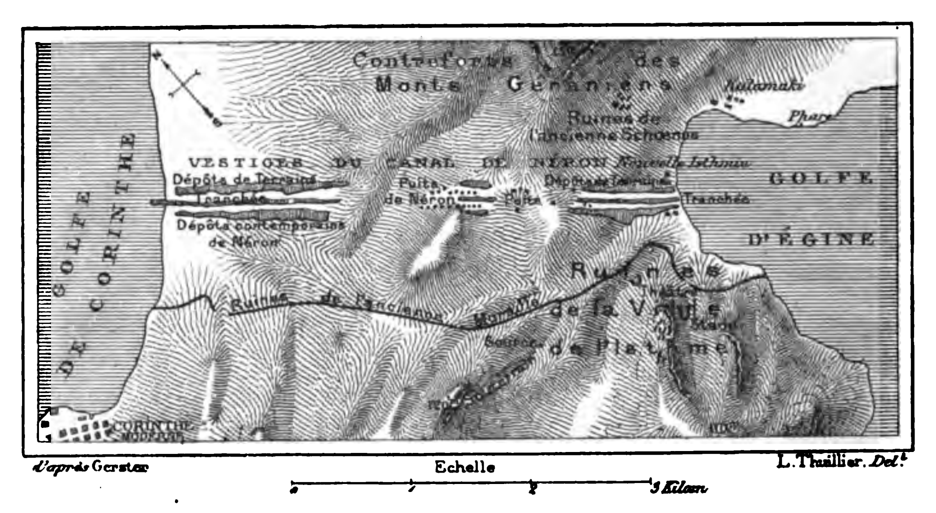
Rocher de l'Acropole à l'état primitif.

afin d'éviter les longueurs et les périls d'une navigation autour du Péloponnèse. Démétrius Poliorcète, César et Néron songèrent à creuser en cet endroit un canal[1].

Le Péloponnèse a trois régions bien caractérisées : le plateau central, ou l'Arcadie; la Laconie, ou le bassin de l'Eurotas; la Messénie, ou le bassin du Pamisos. Je parlerai plus loin des deux dernières, que le Taygète sépare et que la mer enveloppe de trois côtés; quant à l'Arcadie, entourée d'un cercle de hautes montagnes qui ne s'ouvre

[1] J'ai traversé l'isthme en voiture, très commodément et en quarante minutes environ. On le traverse maintenant en chemin de fer, et bientôt on le traversera en bateau à vapeur.

qu'à l'ouest, du côté d'Olympie, en un étroit défilé par où l'Alphée s'échappe, elle présentait l'aspect d'un chaos de monts verdoyants et de fraîches vallées couvertes de bourgades, avec quelques rares plaines où s'élevaient les villes. C'était le pays le plus divisé de la Grèce : aussi ses habitants n'arrivèrent à l'union politique que fort tard et pour un moment; c'était aussi le mieux arrosé : il avait des lacs à des hauteurs de 600 à 800 mètres au-dessus de la mer, comme le Phénéos, dont l'altitude est de 753 mètres; et il en résultait un singulier phénomène géologique. Ces lacs servaient de



L'isthme de Corinthe.

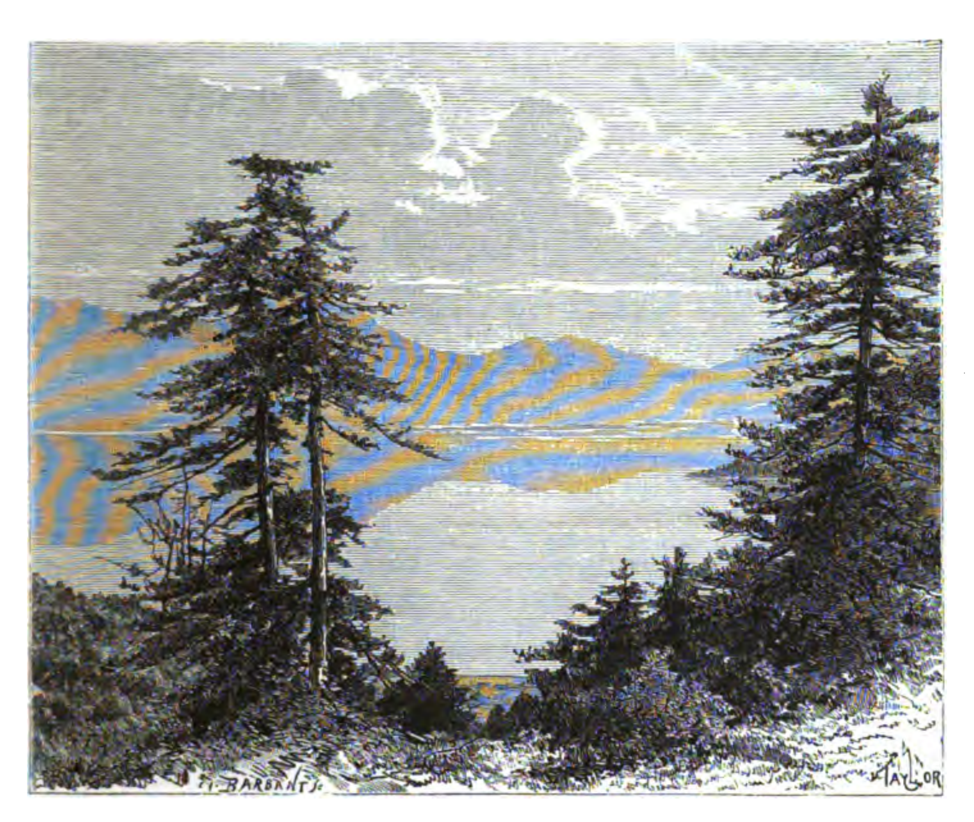
réservoirs aux eaux du Péloponnèse; alimentés par les ruisseaux descendus des hautes cimes, ils se déchargeaient par les conduits souterrains ou *katavothra* qui existaient naturellement à travers les montagnes, et formaient au delà les rivières de la zone maritime. L'Eurotas, l'Alphée, le Styx et le Stymphale ont ainsi sous terre une partie de leur cours; on compte dans l'Arcadie plus de trente de ces katavothra, mais aussi il arrivait souvent que ces canaux souterrains s'engorgeaient et alors se produisaient de redoutables inondations[1].

Le reste du Péloponnèse, c'est-à-dire le littoral du nord, n'est qu'une suite de courtes vallées descendant à la mer, chacune avec une

[1] Les lacs ou marais d'Orchomène et de Caphyes étaient à une altitude de 643 mètres; les goulfres de Mantinée et de Tégée à 639; le lac Stymphale à 620.

ville qui formait un État à part. Les anciens y distinguaient cependant trois régions : l'Élide, la plus fertile contrée de la péninsule[1], l'Achaïe et l'Argolide. Ils ne faisaient habituellement, sur cette côte, d'exception que pour Sicyone et Corinthe, en donnant le nom de chacune de ces villes au pays environnant.

L'Argolide, presqu'île entre trois mers, reproduit presque la figure de l'Attique. Mais la capitale n'est pas au centre; son port était mau-



Lac de Phonia ou de Phénéos[2].

vais, même pour les navires des anciens; son littoral était marécageux, et elle avait Sparte à ses côtés. Aussi, après avoir jeté un vif éclat dans les temps primitifs, elle ne joua, comme Thèbes, qu'un rôle secondaire, sans avoir, ainsi que cette autre rivale de Sparte et d'Athènes, la gloire éclatante de Leuctres et de Mantinée pour dédommagement de sa longue obscurité[3].

[1] Le blé y rend 10 et même 13 pour 1. (Leake, *Morea*, I, 14.)
[2] D'après une photographie.
[3] Clinton a calculé, dans ses *Fasti Hellenici*, d'après la carte d'Arrowsmith, la super-

IV. — INFLUENCE DU SOL ET DU CLIMAT.

Les montagnes de la Grèce couvrent les neuf dixièmes de sa surface et ne laissent à découvert qu'un très petit nombre de plaines, dont les

ficie des diverses régions de la Grèce. Nous reproduisons ses chiffres en kilomètres carrés.

Thessalie avec la Magnésie	14 638
Acarnanie	4 053
Étolie	3 006
Phocide	4 051
Béotie	2 887
Attique	1 858
Mégaride	370
Total pour la Grèce centrale	30 863
Achaïe, Sicyonie et pays de Phlionte	2 025
Élide et Triphylie	2 528
Arcadie	4 389
Argie, Corinthie, pays d'Épidaure, de Trézène et d'Hermione, Cynurie	3 372
A reporter	12 314

Report	12 314
Laconie	4 912
Messénie	2 998
Total pour le Péloponnèse	20 224
Eubée	3 638
Corcyre	544
Leucade	299
Céphalonie	988
Ithaque	57
Zacynthe	395
Cythère	325
Égine	106
Salamine	72
Total pour les îles	6 424
TOTAL GÉNÉRAL	57 511

Pour l'Épire, sa superficie, que Clinton ne calcule pas, est estimée par Sickler à 500 milles géographiques carrés = 27 500 kilomètres carrés, et la Macédoine (celle de Philippe) à 1200 = 66 000 kilomètres carrés.

Quant à la population, Clinton l'évalue, pour les temps compris entre les guerres Médiques et Alexandre, à plus de 3 500 000 âmes : dans ce nombre, l'Attique entre pour 527 660, esclaves compris; il en donne à Thèbes 75 000; au reste de la Béotie, 55 500; à la Laconie avec la Messénie, 300 000 (35 000 Spartiates, 66 000 périèques, 170 500 hilotes, etc.); à l'Arcadie, 161.750, à l'Achaïe, 61 800; à Sicyone, 46 160; à Phlionte, 31 000; à Corinthe, 100 000; à Argos, 110 000, et aux autres villes de l'Argolide, 52 500; à l'Élide, 186 000; en tout, 1 050 000 pour le Péloponnèse. Il est inutile d'ajouter qu'il n'y a probablement dans ces chiffres d'autre vérité que celle du rapport qu'ils établissent entre les diverses cités. Pour l'antiquité, toute cette arithmétique est à peu près impossible. Ainsi, deux hommes très compétents, Bœckh et Letronne, pensent : le premier, que l'Attique pouvait nourrir 500 000 habitants; le second, que 240 000 y auraient vécu à peine. Il y a mieux, un passage de Démosthène donne le produit d'une terre de l'Attique, 1000 médimnes de blé, mais quelle était l'étendue de cette terre? 40 stades de *superficie*, dit Letronne; de *circonférence*, dit Bœckh. C'est une virgule placée avant ou après un mot qui doit décider de l'existence de 100 000 hommes. Or, parmi les éditeurs, les uns mettent cette virgule avant le mot fatal, les autres après; d'autres encore, comme les anciens Grecs, n'en mettent pas du tout. En face de problèmes où se trouvent tant d'inconnues, le plus sage est de s'abstenir. M. Wallon, qui a discuté cette question dans son *Histoire de l'Esclavage* (t. I, p. 211-283), arrive, pour l'Attique, au chiffre d'environ 300 000 âmes, dont 67 000 citoyens, femmes et enfants compris, 40 000 métèques et environ 200 000 esclaves. On trouvera, au chapitre XIX, le chiffre authentique des citoyens athéniens au temps de Périclès, et au chapitre XXVII, on verra combien était petit le nombre de Spartiates au quatrième siècle. — Quant à la fertilité de l'Attique, Bœckh estime que la production moyenne y était de 2 800 000 médimnes (1 méd. = 51 lit. 79). M. Foucart réduit cette moyenne à 1 600 000 ou même à 1 200 000 médimnes, ce qui répondrait, pour le dernier chiffre, à 621 480 hectolitres. (*Bull. de Corr. hellén.* pour 1884, p. 211-214.) Toutes ces évaluations sont douteuses, et il faut se résigner à ne pas tout savoir.

plus grandes se trouvent en Thessalie. Il en résulta que cette province fut la seule qui nourrit une bonne et forte race de chevaux. Ces montagnes, aujourd'hui privées de leurs antiques forêts, ne sont pas plus riches que celles de l'Italie en métaux précieux. Cependant on tirait du cuivre et de l'amiante de l'Eubée; du fer de la Béotie, du Taygète et des îles de Mélos, de Sériphos et d'Eubée; Chalcis en fabriquait des armes excellentes, et ses ouvriers se vantaient d'avoir su les premiers travailler le cuivre. Il y avait de l'argent en Épire, en Chypre, à Siphnos et dans l'Attique, où Athènes, aux jours de sa puissance, occupa 20 000 hommes dans ses mines du Laurion[1]. Dans l'Hémus et l'Orbélos, dans la Thessalie, au mont Pangée, entre la Macédoine et la Thrace, et dans les îles de Siphnos et de Thasos, on trouvait de l'or. L'Hèbre de Thrace en roulait dans ses flots. L'Attique et les îles, surtout Paros, avaient des marbres renommés[2].





Monnaie de l'Élide, *in genere*[3].

Dans les pays montagneux, les plaines sont ordinairement d'une extrême fertilité. La Thessalie, la Messénie, le nord de l'Élide et l'Eubée, qui fut le grenier d'Athènes, ne démentaient pas ce principe. La Béotie devait aussi à ses nombreux cours d'eau et à leurs dépôts longtemps accumulés une grande richesse, surtout la vallée inférieure du Céphise, fécondée, comme l'Égypte, par des inondations périodiques. Mais les habitants, gâtés par cette nature trop généreuse, s'engourdirent dans les plaisirs sensuels. Tandis que l'Attique, si pauvre, se couvrait d'une active et ingénieuse population, la Béotie nourrit un peuple dont la paresse d'esprit devint proverbiale, quoiqu'il ait compté parmi ses enfants Hésiode, qui, bien loin d'Homère, tient encore une grande place dans la poésie grecque, et Pindare, dont Horace a dit : « Un souffle vigoureux soutient le cygne de Dircé lorsqu'il monte dans la région des nues. » Les cantons élevés de

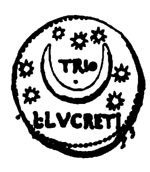
[1] On trouve encore grand profit à en exploiter aujourd'hui les scories.

[2] Le plus célèbre des marbres antiques était le marbre blanc de Paros, dont est faite la Vénus de Milo. Le marbre saccharoïde du Pentélique était d'une teinte moins unie, mais d'un grain plus fin, qui recevait et gardait le poli bien mieux que tous les autres marbres. Dans les édifices anciens d'Italie, les détails de la sculpture sont rarement intacts ; ceux d'Athènes présentent fréquemment des arêtes aussi vives que si l'artiste venait de les achever. Le *vert antique* venait de Thessalie et d'Eubée.

[3] Tête laurée de Jupiter, à droite. ℞. FA, initiales de FAΛΕΩΝ (avec un digamma) forme archaïque de HAΕΩΝ. Aigle debout à droite; devant, une couronne; dans le champ, PI, initiales d'un nom de magistrat; derrière, un foudre. (Argent.)

l'Arcadie avaient pour habitants une race d'hommes qui ont quelques traits de ressemblance avec les Suisses par leurs mœurs simples et pastorales, leur esprit belliqueux, leur amour du gain et leur dispersion en de nombreux villages.

Prise dans son ensemble, la Grèce n'était pas assez fertile pour nourrir ses habitants dans l'oisiveté, et elle n'était pas assez pauvre pour les contraindre à dépenser toute leur activité dans la recherche des moyens de subsistance. La diversité du sol, plaines et montagnes, celle du climat, qui varie des neiges du Pinde aux cultures presque asiatiques du Péloponnèse, leur imposaient cette multiplicité de travaux qui développe les facultés et provoque la variété des idées par celle des connaissances, c'est-à-dire la civilisation. De leur sol les Grecs reçurent bien plus qu'aucun autre peuple l'obligation d'être à la fois pâtres et laboureurs, surtout marchands. Avec du blé et du bétail, un peuple peut vivre enfermé chez lui. Les Grecs en avaient peu, mais ils produisaient beaucoup de vin et d'huile, denrées essentiellement échangeables et qui exigent une main-d'œuvre intelligente. Le commerce fut donc pour eux une nécessité. Les Phéniciens leur avaient de bonne heure appris à construire « le cheval de mer » et à l'armer d'une voile, pour soulager les rameurs. La nuit, ils le guidèrent sur les flots d'après la plus brillante des constellations qui tournent autour du pôle, la Grande Ourse[2]. Ajoutez qu'ils habitaient en face ou à proximité des contrées alors les plus civilisées et les plus riches, la Lydie, l'Ionie, la Phénicie, l'Égypte et, plus loin dans l'est, la Chaldée, dans l'ouest, Carthage; de sorte qu'ils eurent le spectacle des mœurs les plus différentes, quand eux-mêmes étaient forcés de se donner les aptitudes les plus diverses. Quel vaste champ ouvert à l'imagination et à l'intelligence, et combien ce peuple avait de motifs pour se croire né de la terre qui le portait!



La Grande Ourse[1].

Comme leur sol encore, les Grecs avaient une constitution sèche qui les rendit agiles et nerveux. Leur large poitrine était celle de l'homme des montagnes qui respire à pleins poumons; quoiqu'ils

[1] La constellation de la Grande Ourse sur un denier d'argent de la république romaine portant le nom de L. Lucretius Trio. Le croissant lunaire est entouré des sept étoiles.

[2] Les Phéniciens avaient su reconnaître le seul astre qui paraisse immobile dans notre firmament, l'étoile Polaire; la constellation du Chariot, ou Grande Ourse, est beaucoup plus brillante, mais elle décrit autour de la Polaire un cercle dont le diamètre est trop grand pour qu'elle puisse donner d'aussi sûres indications aux navigateurs.

ne fussent pas de grande taille, ils étaient forts à la lutte, résistants à la fatigue, rapides à la course; après avoir garanti leur indépendance, ces qualités militaires les rendirent maîtres de l'Asie. La nature avait mis la beauté sur leur visage; la vie au grand air, de continuels exercices, développèrent les élégantes proportions de leur corps, et les artistes n'eurent qu'à regarder autour d'eux pour trouver des modèles.

Ajoutez que sur ce sol découpé, où pas une vallée ne ressemble à l'autre, il y eut une telle variété de mœurs et d'institutions que l'agitation fut partout, à l'agora et dans les esprits, partout l'effort et la lutte. Nul peuple n'a autant vécu.

Un pays, en Grèce, résume par excellence les défauts et les avantages du sol hellénique et de la configuration de ses côtes, où la terre et la mer se marient harmonieusement; c'est la stérile Attique, avec ses fertiles campagnes de Marathon et d'Éleusis qui rendaient soixante pour un de semence, avec ses oliviers, son miel parfumé de l'Hymette, ses marbres du Pentélique, ses mines du Laurion, son atmosphère si pure, qu'on prétendait apercevoir du cap Sunion l'aigrette et la lance de la Minerve de l'Acropole; et, mieux que tout cela, avec la mer qui, de trois côtés, lui sert de ceinture. Lorsqu'ils montaient au Parthénon, les Athéniens découvraient ces îles nombreuses semées autour d'eux sur les flots, comme pour devenir leur domaine ou les mener aisément, par « les routes humides », aux côtes de Thrace, d'Asie et d'Égypte. Chaque matin se levait le vent du nord qui conduisait doucement leurs navires aux Cyclades; chaque nuit soufflait le vent contraire qui en quelques heures les ramenait au port, sous un ciel tout semé de feux étincelants que ne voilent jamais les brumes épaisses de nos mers. « Douce et suave est notre atmosphère, dit un poète athénien; l'hiver est pour nous sans rigueur, et les traits de Phœbus ne nous blessent point[2]. »



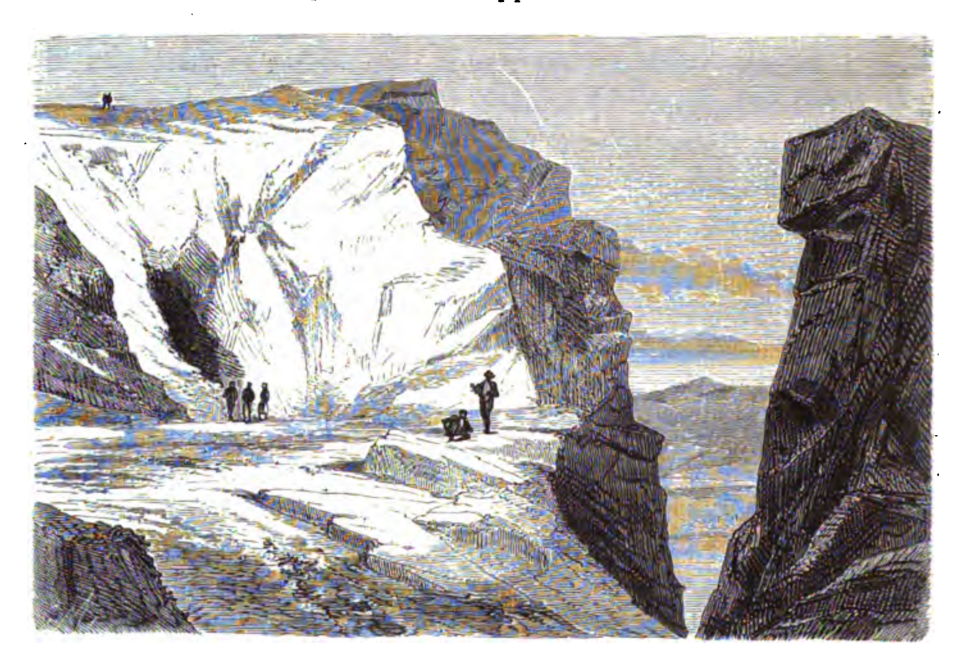
Vue de l'Acropole, sur une monnaie d'Athènes[1].

[1] On aperçoit les Propylées avec leur fronton, le Parthénon et la statue colossale de Minerve Promachos, qui en dépasse le sommet. Sur le flanc de la colline, à mi-côte, la grotte de Pan; enfin l'escalier de la fontaine Clepsydre. En légende : AΘHN[AIΩN]. (Revers d'une monnaie de bronze.)

[2] En effet, la température moyenne de Corinthe et d'Athènes est de 17 degrés centigrades; mais, dans la seconde de ces villes, si le thermomètre ne descend pas au-dessous de 2°,22, il monte quelquefois jusqu'à 40 degrés. La brise de mer aide à supporter cette température élevée et exceptionnelle. La température moyenne est : en janvier, de 8°,2; en juillet, de 27°,0.

Cependant, au milieu de ces îles, autour de ces caps et dans les nombreux golfes du littoral, les courants marins et atmosphériques changent fréquemment de direction; dans la haute mer surviennent des sautes de vent dangereuses. Au sud du Péloponnèse et vers la côte d'Asie, la navigation avait ses dangers[1]. C'étaient des conditions favorables pour former d'habiles marins.

La Grèce était donc un magnifique théâtre préparé à l'activité humaine. Que le despotisme eût approché de cette terre et de ces



Carrières du Pentélique.

hommes, que Darius et Xerxès eussent vaincu à Marathon ou à Salamine, et les heureuses influences du sol et du climat étaient neutralisées; la Grèce ancienne fût devenue ce que les empereurs et les sultans de Byzance ont fait de la Grèce moderne, une terre de désolation. Mais le génie de la liberté s'assit au foyer de ce petit peuple victorieux; il éleva l'âme des Grecs, que la servitude eût dégradée; il les aida à tirer de leur sol et d'eux-mêmes tous les trésors qu'une

La différence entre ces deux moyennes n'est donc que de 18°,8. On reste à peine trois jours dans l'année sans voir le soleil, et trois nuits sans que les étoiles brillent. (Neumann, *op. cit.*, p. 17 et 24.) Il ne tombe, à Athènes, que 558 millimètres de pluie; dans les montagnes, on en compte jusqu'à 1017 millimètres.

[1] *Mediterranean Pilot*, t. IV.

nature bienfaisante y avait déposés, que des institutions mauvaises et des circonstances contraires eussent rendus stériles; et comme cette force vient du sol, elle s'y trouve encore.

Il y a soixante ans, Byron, parcourant ce pays couvert des ruines faites par quatre siècles d'esclavage, s'écriait : « Que tu es belle encore dans ta vieillesse douloureuse, patrie déshéritée des dieux et des héros! » Libres aujourd'hui, les Hellènes aspirent à de nouvelles et glorieuses destinées. Mais, au voisinage d'États puissants et jaloux de toute vie qui s'éveille près de leurs frontières, pourront-ils réaliser ce qu'on disait de la Grèce il y a cinquante ans : « C'est une grande chose qui commence! »



Hélios ou le Soleil sur son char. (Métope du temple d'Athéna, à Ilion.)





PREMIÈRE PÉRIODE.

HISTOIRE LÉGENDAIRE (2000-1104?)[1].

FORMATION DU PEUPLE GREC.

CHAPITRE II

LES PÉLASGES ET LES IONIENS.

I — LA GRÈCE PRÉHISTORIQUE

Eschyle, qui, à titre de grand poète, est un voyant, décrit avec une étrange fidélité la vie des premiers hommes, avant que Prométhée leur eût apporté le feu et les arts : « Dans le principe, les hommes avaient des yeux, et ils ne voyaient pas, des oreilles, et ils n'entendaient point. Durant des milliers d'années, tout resta pour eux confus et brouillé; ils étaient comme les fantômes qui flottent en nos songes. Ni maisons de briques ouvertes au soleil ni charpentes; pour abris, des trous où,

[1] Il est nécessaire de rappeler qu'il n'y a pas dans l'histoire grecque une seule date certaine antérieurement à l'année 776, où commence l'ère des Olympiades. Avant cette époque, la chronologie n'est déterminée que par des généalogies mythologiques, principalement par celles des Héraclides de Lacédémone, et l'on suppute les années d'après le nombre des générations en donnant à chacune trente-deux ou trente-trois ans, de manière que trois générations remplissent un siècle. Jusqu'aux guerres Médiques, beaucoup de dates sont encore douteuses. Il ne faut donc pas accorder à celles que nous donnerons jusqu'au cinquième siècle de valeur positive; elles ne sont qu'un moyen d'établir une relation chronologique entre les événements. Nous suivons généralement les *Fasti Hellenici* de Clinton. — Les Histoires grecques les plus récentes et les plus complètes sont : en Angleterre, celle de Grote; en Allemagne, celle de Curtius; toutes deux ont été traduites en français. — Il y aurait place dans cet ouvrage pour d'innombrables citations et des discussions sans fin. J'ai cherché à donner le dernier état de la science, mais j'ai écarté tout ce qui aurait inutilement grossi ces volumes de choses qui se rencontrent dans une foule de manuels archéologiques. Le plus récent est celui de M. Salomon Reinach, *Manuel de philologie classique*, auquel il est bon d'ajouter son *Traité d'Épigraphie grecque*.

comme la fourmi au corps allongé, ils se glissaient au fond des grottes sombres[1]. » C'est bien l'homme des cavernes que nous n'avons reconnu que depuis une trentaine d'années. Homère en parle de même dans l'*Odyssée*[2]; ses Cyclopes habitent des grottes au sommet des monts. Ils n'ont ni outils pour travailler la terre, ni navires « aux proues rouges » pour porter les denrées « aux villes des hommes ». Point de chevaux; seulement des brebis et des chèvres; pas même de dieux. Lorsqu'Ulysse réclame de Polyphème l'hospitalité, au nom de Zeus « protecteur des suppliants », le cyclope répond : « De Zeus, je n'ai nul souci, et pas davantage de vos dieux immortels. »


Prométhée formant l'homme[3].

La littérature classique a gardé comme un écho de ce premier âge du monde, qui subsiste encore pour quantité de peuples sauvages, et Lucrèce semble avoir pressenti quelques-uns des résultats de l'archéologie préhistorique lorsqu'il a tracé le tableau des mœurs primitives[4]. Si l'on dépouillait Hercule de l'auréole divine que les poètes lui ont donnée, le rude lutteur parcourant la Grèce, armé de sa massue et couvert d'une peau de lion, serait encore le représentant de ces premiers hommes qui ont commencé la lutte contre les fauves et préparé, sur la terre, la place pour une humanité moins malheureuse.

Le problème des origines de la population hellénique a été, en ces derniers temps, compliqué plutôt qu'éclairci par le résultat de fouilles exécutées dans la Grèce et ses îles; car elles ont révélé l'existence d'hommes ayant déjà parcouru plusieurs étapes de civilisation, depuis les silex taillés jusqu'à des œuvres d'un art délicat. On a même reconnu quelques-unes de leurs demeures sous d'énormes amoncellements de ruines, comme à Hissarlik, et sous d'épaisses couches de lave, comme à Santorin. Les géologues font remonter jusqu'à vingt siècles au moins avant J.-C. l'effroyable cataclysme qui, secouant cette île comme un chêne fouetté par l'ouragan, en a précipité une

[1] Dans le *Prométhée enchaîné*. C'est à ces premiers habitants de la Grèce qu'appartenaient les nombreux objets en pierre, flèches, couteaux, haches, marteaux, qui ont été extraits du sol hellénique et qu'on a pu voir dans la collection préhistorique de M. Finlay à Athènes, dont la municipalité de cette ville a en partie hérité.

[2] IX, 108, 113, 128.

[3] Prométhée sculptant le corps du premier homme, au revers d'une monnaie de bronze frappée, sous l'empereur Maximin, à Nicée de Bithynie. Légende : ΝΙΚΑΙΕΩΝ. Prométhée, assis sur un siège, met la dernière main à la statue humaine placée devant lui sur un escabeau, et à laquelle il ne manque plus que le souffle vital.

[4] V, 92 et suiv.

partie dans un abîme profond de 400 mètres, tandis qu'une autre était soulevée jusqu'à une hauteur de 800 mètres (le mont Saint-Élie)[1]. Dans cette Pompeï de la Grèce antélégendaire, on a recueilli des armes et des instruments en silex, des poids en lave, des vases en



Carte de Santorin.

terre cuite faits au tour, et couverts de dessins grossiers, etc. Il existait donc à Santorin, deux mille ans avant notre ère, des hommes qui possédaient les premiers éléments de la civilisation et qui trafiquaient avec les îles voisines.

[1] Fouqué, *Santorin et ses éruptions*, 1879; A. Dumont, *les Céramiques de la Grèce propre*.

Hérodote commence ainsi son histoire : « Les hommes les plus instruits parmi les Perses disent que les Phéniciens ont été les premiers auteurs de l'inimitié entre la Grèce et les Barbares. Adonnés à la navigation, ils transportaient les productions de l'Égypte et de la Syrie chez les autres nations. Dans une de leurs expéditions, ils abordèrent à Argos et étalèrent sur le rivage leur chargement; ils l'avaient presque entièrement vendu, lorsque, le cinquième ou le sixième jour après leur arrivée, plusieurs femmes, et parmi elles Io, fille du roi Inachos, s'approchèrent des navires pour acheter quelques marchandises. Les Phéniciens se jetèrent sur elles, enlevèrent Io avec ses compagnes et les conduisirent en Égypte[1]. »

Voilà le commerce ancien, celui que nous avons fait longtemps sur les côtes d'Afrique, et l'ancienne piraterie, comme naguère on exerçait la traite à la côte de Guinée[2].

L'enlèvement d'Io n'a pas été, ainsi que le dit le bon vieil historien, la cause de la guerre de Troie; mais le récit d'Hérodote est le souvenir de relations anciennement établies par les Phéniciens au pourtour du grand lac grec que forme la mer Égée. Les Assyriens, eux aussi, ces premiers-nés de la civilisation occidentale, avaient touché les bords de cette mer, en portant leur domination et quelques-uns de leurs arts jusque dans la Lydie; à leur tour, les Grecs préhistoriques en visitaient les rivages asiatiques, et il a dû se trouver des Pélasgo-Ioniens parmi « ces peuples de la mer » qui envahirent l'Égypte au dix-septième siècle. Des deux parts, on enlevait des captifs, qui apportaient dans leur nouvelle patrie des arts, des croyances et des dieux. Au palais de Priam, dans l'Ithaque d'Ulysse, le grand voyageur, on voit des Sidoniennes occupées à de merveilleux ouvrages de broderie. La piraterie et le commerce mêlaient les trois mondes entre lesquels courent les flots de l'archipel et de



Io, sur une monnaie de Gaza[3].

[1] *Clio*, 1.

[2] Dans l'*Iliade*, le commerce se fait encore par échanges, et un détail montre son étendue : le Troyen Dolon est revêtu de la peau d'un ours blanc, apportée évidemment de bien loin dans le Nord; comme l'ivoire dont parle Homère venait de bien loin dans le Sud, et l'étain, de l'extrême Occident, où il était exploité aux îles Cassitérides. A Mycènes, on a trouvé de l'ambre identique à celui de la Baltique. — A cette époque, la piraterie n'est pas déshonorante. Polyphème dit à Ulysse : « Parcourez-vous les mers pour négocier, ou êtes-vous des pirates qui, au risque de votre vie, portez le ravage chez les étrangers? » (*Odyss.*, III, 72; IX, 253.)

[3] Revers d'une monnaie de Gaza, de Judée, à l'effigie de Septime Sévère. Io donne la main au Génie de la ville, tourelé et tenant une corne d'abondance; derrière Io, on lit ΕΙΩ, et, derrière le Génie, ΓΑΖΑ. A l'exergue, la date 254. (Bronze.)

la mer de Syrie [1]. On en a la preuve par le résultat des fouilles faites en ces dernières années à Hissarlik, Santorin, Ialysos, Spata,



Poteries d'Hissarlik [2].

Knossos, et qui ont révélé une Grèce antérieure à la Grèce d'Homère.

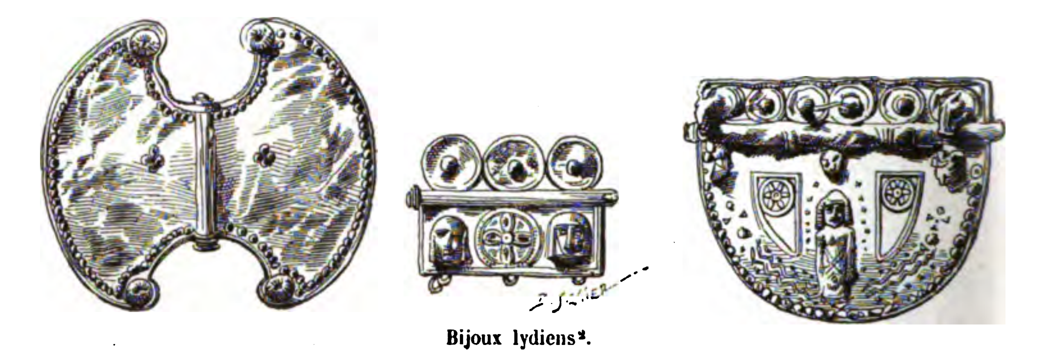


Vases d'Ialysos (île de Rhodes) [3].

A Hissarlik, « la petite forteresse », sur un plateau long de

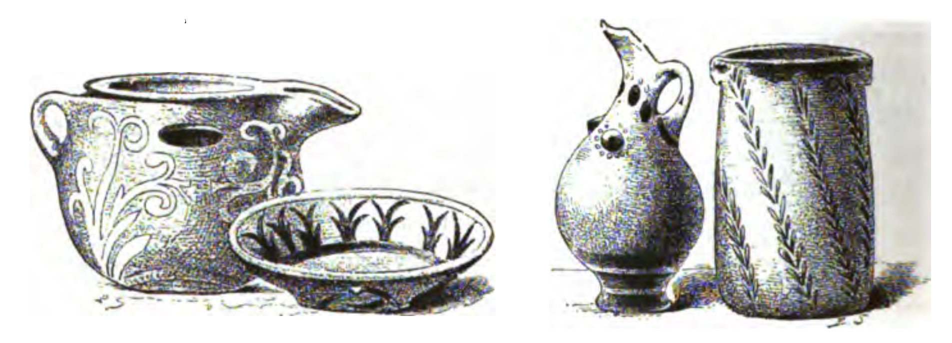
[1] L'*Iliade* (XXIII, 741) parle d'une urne d'argent sidonienne qui arriva aux mains de Patrocle.
[2] D'après A. Dumont et Chaplain, *les Céramiques de la Grèce propre*, I, p. 7, 9 et 11. — Sur le premier vase à gauche sont reproduits grossièrement quelques traits de la figure humaine : les yeux, le nez, les seins. Le collier autour du cou, l'écharpe sur la poitrine complètent l'ornementation du vase.
[3] D'après *les Céramiques de la Grèce propre*, I, pl. III. — Sur le premier vase, en avant à gauche, le dessin trois fois répété paraît reproduire le *murex*, coquillage de la pourpre. On le rencontre à Mycènes, à Spata, à Knossos. Sur le vase à droite est dessinée la pieuvre, qu'on rencontre également à Mycènes et en Crète.

170 mètres, large de 140, moins grand par conséquent que l'aire de l'Acropole d'Athènes, M. Schliemann a cru retrouver Troie, qui était peut-être plus loin, à Bounarbachi[1]. La pioche de ses ouvriers y a rencontré, en traversant 16 mètres de décombres, les débris de plusieurs villes successivement détruites et rebâties. Le mode des plus



Bijoux lydiens[2].

anciennes constructions ressemble à celui des maisons préhistoriques de Santorin et des villages de l'Asie Mineure décrits dans l'*Anabase* de



Vases trouvés à Santorin[3].

Xénophon. On a exhumé de ce vieux sol beaucoup d'instruments de

[1] Le site de Troie a été l'objet de controverses nombreuses qui se résument en deux opinions : l'une met Troie à Hissarlik, le théâtre des curieuses fouilles de M. Schliemann ; l'autre place la cité troyenne renversée par les Grecs d'Agamemnon sur le rocher qui domine les sources du Scamandre et le village de Bounarbachi, « *Tête des eaux.* » Curtius, dans la dernière édition de son *Histoire grecque*, s'est rallié à cette opinion. Mais le procès n'est pas terminé et sans doute ne le sera jamais.

[2] D'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, III (1879), p. 129 (A. Dumont). — La disposition de la coiffure sur les trois têtes de femme rappelle les statues égyptiennes. L'attitude et le costume de la femme, sur la pièce de droite, se retrouvent sur de très anciens monuments grecs où l'on reconnaît l'influence de l'Orient.

[3] D'après *les Céramiques de la Grèce propre*, I, pl. I et II. — Nombre d'ornements sont empruntés au règne végétal, feuilles et fleurs. On reconnaît également, comme à Hissarlik, une imitation lointaine du corps humain.

pierre, mais aussi du bronze dont l'étain venait de bien loin, et des objets en métaux précieux, que M. Schliemann a appelés le Trésor de Priam. Ils avaient dû être achetés en Lydie, où le Pactole charriait des paillettes d'or[1]. Comme dans ces débris rien ne rappelle l'art phénicien, ni les terres émaillées, les scarabées avec hiéroglyphes et la faïence d'Égypte, que l'on rencontre à Mycènes, à Ialysos, dans l'île de Rhodes, et à Spata, près d'Athènes; comme enfin on ne voit sur



Fragment de vases trouvés à Mycènes (en dehors des tombeaux)[2].

les vases les plus anciens que l'ornement géométrique, dans ce qu'il a de plus rudimentaire, et quelques essais très grossiers d'imitation de la figure humaine sur les vases dits à tête de chouette, il faut admettre que la première civilisation d'Hissarlik représente une époque antérieure à celle de Santorin et de Mycènes; mais on peut y voir la civilisation primitive de l'Orient hellénique.

[1] L'or se trouvant à l'état natif, sa couleur brillante et sa dureté le faisaient aisément reconnaître, aussi a-t-il été travaillé très anciennement.

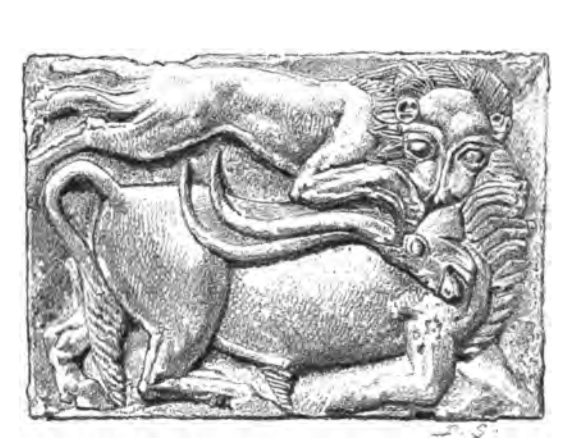
[2] D'après Schliemann, *Mycènes*, fig. 213. — Cinq guerriers coiffés d'un haut casque, armés d'un bouclier échancré à la partie inférieure et d'une longue lance, marchent à la file, suivis d'une femme qui a le bras gauche levé, dans l'attitude de la douleur. L'objet qui pend à la lance est peut-être la corde qui servait à tirer l'arme à soi, quand elle avait été jetée.

La seconde étape est marquée par les objets découverts à Santorin. Cette île, autrefois ronde et qui n'a plus aujourd'hui que la forme d'un croissant, fut ébranlée, à l'époque que nous avons marquée plus haut, par une effroyable éruption volcanique. Toute la partie centrale s'effondra et fut remplacée par un gouffre où la sonde descend à 400 mètres, tandis qu'une couche de ponce, épaisse de 30 mètres, recouvrait ce qui restait de l'île. C'est sous ce linceul qu'on a découvert les habitations des victimes et les débris d'une industrie avancée : des vases contenant de l'orge carbonisée et de la paille hachée pour la nourriture des moutons et des chèvres dont les squelettes gisaient à côté; des meules, des moulins à huile, des





Fragments de vases trouvés à Knossos[1].





Objets trouvés à Spata (Attique)[2].

poids de 250, 750 et 3 kilogrammes environ, progression qui suppose un système régulier de mesures; des enduits colorés qui recouvraient

[1] D'après la *Revue archéologique*, 1880, pl. XXIII (B. Haussoullier). On retrouve sur ces fragments les mêmes principes d'ornementation.

[2] D'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, II (1878), pl. XVI et XVIII (B. Haussoullier). — Objets en ivoire. Le lion bondissant sur un animal qu'il terrasse est un des sujets qu'on rencontre fréquemment à Mycènes. — La tête, haute de plus de 7 centimètres, rappelle, par la disposition de la barbe, de la chevelure séparée sur la nuque en trois masses formant trois étages, et par la coiffure, les figures assyriennes. Le personnage semble coiffé d'une mitre conique.

les murs[1]; l'emploi de la chaux et de la pouzzolane pour ciment, et partout des dessins et des figures, qui montrent d'abord le goût de l'ornementation géométrique, puis celui de la décoration florale et maritime, enfin un certain sentiment de l'esthétique.

Ces poteries révèlent des relations avec les plus anciennes popu-



Objets trouvés à Spata[2].

lations de Rhodes, de Chypre, de Milo et de la Grèce continentale, par conséquent un commerce déjà actif.

[1] Le docteur Schliemann a aussi trouvé à Tirynthe des restes de peintures murales pour lesquelles, outre le blanc et le noir, trois couleurs avaient été employées, le rouge, le bleu et le jaune. Ces peintures *al fresco* représentent des spirales, des rosaces, des dessins d'ornement, même des figures ailées, un taureau par exemple et un homme qui le saisit par une de ses cornes.

[2] D'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, II, pl. XV, XVI, XIX. — Objets en ivoire et en pâte de verre; fragments de poteries. Les animaux marins et les coquillages dominent : dauphin dans la mer, dont les flots sont représentés par des lignes ondulées qui servent d'ornement à la plaque; coquillage de la bucarde, de la toupie dont les spires et les nodosités sont bien indiquées, du nautile surmonté de trois tentacules, de la pourpre. Le sphinx est coiffé d'un calathos bas, d'où s'échappe une sorte de long plumet : la disposition des ailes est tout assyrienne.

La ville rhodienne d'Ialysos, qui se trouvait au voisinage des grands foyers de la civilisation égyptienne et orientale, a un art plus avancé et probablement plus récent qui relie les types de Santorin à ceux de Mycènes.

Les heureuses fouilles faites dans cette dernière ville par M. Schliemann ont été une autre révélation. Si l'on ne peut affirmer qu'il a réellement retrouvé, ainsi qu'il le croit, le corps d'Agamemnon, il a mis au jour des sépultures royales où les morts portent des masques d'or et avaient des vêtements, des armes, qui attestent la richesse d'un puissant royaume. Les vases ont des formes et des dessins qui rappellent ceux de Santorin et d'Ialysos, mais avec un tour de main plus habile; et des fragments de porcelaine égyptienne, des bagues, des pierres gravées, un œuf d'autruche orné de dessins, attestent des rapports avec l'Égypte et l'Assyrie par l'intermédiaire des Phéniciens.

Malheureusement les tombes de Spata, près d'Athènes, avaient été violées avant qu'on les retrouvât en 1877. Les débris laissés par les maraudeurs : objets en ivoire, pâtes de verre semblables à celles d'Ialysos, bijoux recouverts d'une feuille d'or, représentation du lotus et du sphinx, tête tout orientale coiffée d'une mitre conique[1], suffisent cependant à faire reconnaître que, dans l'Attique des anciens jours, l'influence orientale fut plus grande que dans l'Argolide.

Ces découvertes, qui sont d'hier, mais qui vont certainement se multiplier, montrent les vieilles nations de l'Asie et de l'Égypte éveillant en Grèce la vie civilisée d'un nouveau peuple. C'est le fait que la géographie indiquait, que l'archéologie confirme et que l'histoire doit retenir[2].

II. — LES PÉLASGES ET LES IONIENS

Des hommes qui habitaient Santorin dix ou douze siècles avant Homère, nous ne saurions rien dire, l'archéologie préhistorique n'ayant point d'inscriptions qui révèlent l'origine de ces peuplades par le caractère de leur langue. Il nous faut donc passer par-dessus ces

[1] Voyez p. 36.

[2] La sourde et lente propagation, au milieu de peuples différents et à travers les siècles, de procédés industriels, de croyances superstitieuses, même de simples récits populaires, retrouvés bien loin de leur patrie d'origine, est un fait mis de nos jours en pleine lumière par les philologues et les historiens.

temps qu'enveloppe une obscurité profonde pour interroger une autre science, la philologie, et d'autres hommes, les poètes et les logographes.

On a vu, au chapitre précédent, que la Grèce est, pour ainsi dire, réunie à l'Asie par une foule de péninsules et d'îles qui vont comme à la rencontre du grand continent oriental; ajoutez qu'une race, au fond la même, s'est assise sur ces beaux rivages, et que les relations rendues nécessaires par la nature des lieux furent facilitées par la similitude des idiomes et des mœurs. Ces pays n'ont même jamais changé d'habitants : depuis les jours de Priam, la race hellénique est restée en possession de son patrimoine; car les Turcs, chassés de la Grèce, sont campés sur les côtes de la Thrace, plutôt qu'ils n'en ont pris fortement possession. La tente d'Osman y est déployée, mais qui peut dire qu'un ouragan ne l'emportera pas?.

Qu'était cette race? Les Grecs ne connaissaient pas leurs aïeux et se croyaient nés du sol, autochthones. La question d'origine est pour toutes les populations primitives très difficile à résoudre, car elles existent durant des siècles avant d'avoir une histoire. Une seule science peut entrer dans ces ténèbres, une lumière à la main, la philologie. L'étude comparée des langues a révélé que les Indiens, les Perses, les Grecs, les Italiens, les Celtes, les Germains et les Slaves ont eu des ancêtres communs, dont la Bactriane et les pays voisins étaient le berceau. Quelques efforts en sens contraire n'ont pu encore détruire cette révélation de l'unité originelle de la race aryane[1].

Les Grecs sont donc un rameau de la grande race indo-européenne. Mais une foule de peuples établis sur les côtes de l'Asie Mineure et dans la péninsule orientale de l'Europe, sous des dénominations bien différentes, ont droit de revendiquer ce nom illustre, soit parce que leurs descendants directs l'ont porté à Salamine et à Platée, à Sparte et à Athènes, à Milet et à Syracuse; soit parce que, sans être entrés jamais dans le cercle brillant de la vie hellénique, ils ont eu cependant dans leurs veines le sang, et sur leurs lèvres l'idiome des Hellènes.

Aux premières lueurs, bien vacillantes encore, que l'histoire ou, plutôt, que la poésie projette sur ces vieux âges, se montre perdu dans la nuit des temps un grand peuple, les Pélasges, qui semble avoir couvert l'Asie Mineure, la Grèce et une partie de l'Italie, où il laissa sa langue, qui a formé le grec et le latin, et ses dieux, que les Hellènes

[1] Voyez un des derniers ouvrages où cette doctrine a été soutenue, celui de Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, 1873.

et les Italiotes adoptèrent[1]. Le plus ancien oracle de la Grèce était celui de Jupiter dodonéen, qu'Homère appelle le Pélasgique. Dans les anciennes traditions, ces Pélasges sont divisés en une multitude de tribus qui formaient peut-être, au sud du Danube, entre l'Adriatique et la mer Noire, trois groupes principaux, les ILLYRIENS, les THRACES et les PÉLASGES, que nous appellerons HELLÉNIQUES pour les distinguer de ceux qui passèrent en Italie. Tous les peuples établis dans ces régions paraissent en effet avoir eu, à l'origine, d'étroits rapports. Dans les légendes, ils sont fréquemment associés, et bien des divinités qu'ont adorées les premiers peuples de la Grèce semblent être venues par la Macédoine et la Thessalie.

Les Illyriens s'étendirent le long de la côte orientale de l'Adriatique, depuis l'Épire jusqu'aux bouches du Pô, et sur les rivages opposés de l'Italie. Les Dardaniens s'arrêtèrent aux frontières de la Macédoine; les Pannoniens, plus au nord, étaient de cette race, dont il ne reste qu'un faible débris, les Albanais ou Arnautes de l'empire turc[3]. L'Épire était le point de contact des deux populations illyrienne et pélasgico-hellénique.




Hermès, sur une monnaie d'Ænos, de Thrace[2].

Les Thraces, dit Hérodote[4], sont, après les Indiens, la plus grande de

[1] Hérodote (I, 57) croit que les Pélasges parlaient une langue différente du grec; mais il ne regarde bien souvent qu'à la surface des choses, et ses connaissances philologiques n'allaient pas très loin. L'idiome que parlaient ceux qu'il appelle les Pélasges de son temps pouvait avoir gardé des formes vieillies qui l'empêchèrent de reconnaître un dialecte hellénique.

[2] Tête d'Hermès, à droite, coiffée d'un pétase orné d'un rang de perles. ℟. AINI (pour AINION). Bouc marchant à droite; à ses pieds, un vase. (Monnaie d'argent.)

[3] Cf. les *Albanesische Studien* (1854), de von Hahn, consul d'Autriche en Grèce. L'auteur pense que les Albanais ne sont ni Pélasges ni Thraces, encore moins Gètes, mais de la race des Macédoniens, avant que ceux-ci se fussent hellénisés, qu'enfin ils appartiennent à la même grande famille de peuples que les Aryas d'Orient et le reste des nations indo-européennes. M. Benloew (*La Grèce avant les Grecs* et *Analyse de la langue albanaise*) est d'une opinion différente; pour lui, les Pélasges n'ont aussi rien de commun avec les Hellènes, si ce n'est d'avoir habité avant eux la Grèce. M. D'Arbois de Jubainville (*Les premiers habitants de la Grèce*) met les Pélasges en dehors de la race indo-européenne. Je confesse mon incompétence à trancher de pareilles questions qui ne regardent qu'indirectement l'histoire politique de la Grèce et que j'avais déjà refusé de discuter dans mon *Histoire des Romains* (t. I, p. XXXVI, n. 1); ce qui ne m'empêche pas d'applaudir aux efforts que font les érudits pour dissiper ces ténèbres. Schœmann (*Griechische Alterthümer*, t. I, p. 4) applique le nom de Pélasges à la masse des premiers habitants de la Grèce, quelle que fût leur origine; mais il reconnaît que les populations des côtes occidentales de l'Asie Mineure et celles de la Grèce et de l'Italie étaient de même sang.

[4] Liv. V, 3.

toutes les nations. S'ils n'avaient eu qu'un chef, ou s'ils avaient su s'entendre, ils eussent été invincibles. Ils habitaient à l'orient des Illyriens et dans l'Asie Mineure, où les Phrygiens, les Mysiens et les Bithyniens étaient de leur sang. Il paraît qu'un rameau de ce peuple s'étendit à travers la Macédoine jusque dans la Piérie, où il serait arrivé à un développement relativement avancé de civilisation, et d'où il exerça une influence considérable sur la Grèce. Il honorait Arès, le dieu des combats, figuré par un fer de lance ou un glaive sanglant[1], et Hermès, le dieu des pâtres, pour qui l'on entassait les pierres en monceaux au bord des chemins.



Apollon hyperboréen[2]

Les dieux de la Grèce lui sont arrivés de deux côtés, par mer dans le Sud, par terre dans le Nord, et il n'est pas toujours facile de reconnaître quel courant apporta telle légende et tel dieu. De la Thrace paraissent être venues :

Les Muses, chastes déesses, nées dans la Piérie macédonienne, mais dont Hésiode croyait entendre les chœurs gracieux sur l'Hélicon de Béotie;

Tête d'Orphée[3].

Jupiter, que les Grecs faisaient siéger au-dessus des nuages qui couvrent la cime de l'Olympe;

Apollon, divinité asiatique qui, par certains rites de ses fêtes, se rattache aux pays du Nord;

Bacchus, enfin, ou Dionysos, qui eut des adorateurs dans la Thrace et la Macédoine bien longtemps avant d'en avoir dans la Grèce.

On faisait naître encore parmi les Thraces d'anciens poètes : Orphée,

[1] Voy. *Histoire des Romains*, t. VII, p. 429, le culte de la hache.

[2] Peinture de vase, d'après Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*, II, pl. V. — Le dieu monté sur un griffon, tenant sa lyre de la main gauche, une branche de palmier de la droite, quitte ou gagne la région des Hyperboréens. Chaque année, au printemps, il quittait cette contrée mystérieuse et lointaine, pour se rendre dans ses sanctuaires de Delphes et de Délos, où son retour était célébré par des fêtes.

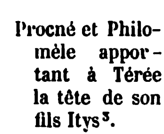
[3] Tête diadémée d'Orphée, à droite, sur une monnaie d'Antissa de Lesbos. Le revers porte la légende ANTIΣ (Ἀντισσαίων), avec une tête barbue coiffée d'une haute tiare. (Monnaie de bronze.)

Musée et Eumolpos. Homère ne connaît pas ces premiers chantres de la Grèce, qui n'ont sans doute nulle réalité historique[1], mais il



Thamyris jouant de la lyre[2].

nomme Thamyris, le musicien thrace qui osa défier les Muses au combat du chant et qu'elles punirent de sa défaite en brisant sa lyre et en lui ôtant la voix.



Procné et Philomèle apportant à Térée la tête de son fils Itys[3].

A une époque postérieure, quand la Grèce avait déjà la plupart de ses peuples, ces Thraces pénétrèrent, dit-on, avec leurs dieux et leurs légendes jusqu'à Daulis, dans la Phocide, où les poètes plaçaient la tragique histoire de Philomèle, et celle du festin sanglant de Térée, un de leurs rois[4]; ils se seraient établis sur les pentes de l'Hélicon, où l'on montrait le tombeau d'Orphée et le temple des Muses, peut-être même jusque dans l'Attique, où ils au-

[1] Les chants attribués à Orphée, notamment sa *Théogonie*, furent l'œuvre des écoles orphiques du sixième siècle. Il ne nous reste rien de la poésie antérieure à Homère, quoiqu'il soit bien certain qu'il y a eu avant lui beaucoup de chantres et beaucoup de poésie, car une littérature ne débute point par un chef-d'œuvre : l'*Iliade* est une fin et non pas un commencement. Aristote ne croit pas à l'existence d'Orphée, que Platon admettait.

[2] Peinture de vase, d'après le *Museo Gregoriano*, II, pl. XIX, 2 a. — Thamyris ou Thamyras (ΘΑΜΥΡΑΣ), coiffé du bonnet phrygien et couronné de laurier, chante en s'accompagnant de la lyre devant trois Muses.

[3] Pierre gravée du Cabinet de France, n° 1806 du Catalogue (grenat d'Orient de 20 mill. sur 13). — Térée est assis devant un trépied, au pied d'un arbre sur lequel sont perchés une hirondelle (Procné), un rossignol (Philomèle), une huppe (Térée) et un chardonneret (Itys).

[4] Voici le résumé de cette légende que nous ont conservée Anacréon, Apollodore et Ovide : Pandion, roi d'Athènes, donna sa fille Procné en mariage à Térée, roi de Thrace. Philomèle

raient institué, à Éleusis, le culte de Cérès[1]. Les Athéniens prétendaient avoir sur une de leurs collines le tombeau de Musée.

Contre ces poétiques traditions s'élèvent les récits d'Hérodote sur les Thraces de son temps. « Les Gètes, dit-il, sont les plus nobles et les plus justes des Thraces, et ils se croient immortels parce qu'ils s'imaginent que celui qu'ils perdent ne meurt pas, mais va retrouver leur dieu Zalmoxis. Tous les cinq ans, ils tirent au sort quelqu'un de leur nation et l'envoient auprès de Zalmoxis porter de leurs nouvelles et représenter leurs besoins. Voici comment se fait la députation. Trois d'entre eux sont chargés de tenir chacun un javelot la pointe en haut, tandis que d'autres saisissent par les pieds et par les mains celui qu'on envoie à Zalmoxis. Ils le mettent en branle et le lancent en l'air de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, ils croient que la divinité leur est propice; s'il n'en meurt pas, ils l'accusent d'être un méchant. Quand ils sont las de lui faire des reproches, ils en députent un autre vers leur dieu, de la même manière, et lui donnent aussi leurs ordres, tandis qu'il est encore en vie[2]. » Ce récit ne montre pas des mœurs bien douces, mais il attesterait que les Gètes avaient sur l'immortalité de l'âme une plus ferme croyance que celle des Grecs aux anciens jours, et l'on s'étonnera moins de voir arriver plus tard de la Thrace les idées qui formeront le fond de l'orphisme[3].

Quant aux tribus qui peuplèrent la Grèce proprement dite, elles sont connues sous les noms fameux de Pélasges et d'Hellènes, les premiers précédant les seconds, et ceux-ci héritant de ceux-là, que peu à peu ils chassent, exterminent, ou absorbent, de manière à rester seuls maîtres du pays : révolution lente, qui n'est pas encore pleinement accomplie au temps d'Homère.

Les Grecs désignaient, sous la dénomination générale de Pélasges,

suivit sa sœur. Térée, durant le voyage, la déshonora, lui coupa la langue, et l'enferma dans une demeure écartée. Elle retraça ses malheurs sur la toile avec une aiguille, et les révéla ainsi à sa sœur qui, pour se venger, fit manger à Térée son propre fils Itys. A la fin du repas, Philomèle jeta à Térée la tête de son enfant. Les deux sœurs s'enfuirent, et furent changées l'une en hirondelle, l'autre en rossignol.

[1] S'il fallait accepter ces traditions, il serait nécessaire de distinguer ces Thraces primitifs de ceux qu'Hérodote (V, 3 et suiv.) connut et qu'il trouva encore livrés à toute la férocité des âges barbares : les femmes enterrées avec leurs maris, les enfants vendus par les pères ; surtout si, comme il semble convenable de le faire, on leur adjoint les Gètes, qui, de son temps, faisaient encore des sacrifices humains.

[2] Liv. IV, 93-94.

[3] Voyez, plus loin, chap vi, § 6, le *Culte des morts*, et, au chap. xv, l'*Orphisme*.

les peuplades qui les avaient précédés sur le sol de la Hellade. Mais ils avaient aussi pour chacune d'elles des noms particuliers, ceux de *Dryopes* ou *hommes des forêts*, de *Léléges* ou *troupes choisies*(?), de *Caucones* qui laissèrent leur nom à une partie de l'Élide, de *Lapithes*, de *Perrhèbes*, qui avaient un sanctuaire dodonéen avec ses chênes sacrés sur l'Olympe, de *Phlégyens*, d'*Aones*, de *Hyantes*, etc.



Les Corybantes et Zeus enfant[1].

D'après les traditions et les probabilités historiques, mais sans aucune certitude, on peut dire que les Pélasges helléniques descendirent des régions du Nord, dans la Grèce. Après avoir traversé la Thrace et la Macédoine, ils occupèrent l'Épire et la Thessalie; de là ils gagnèrent, de proche en proche, la Grèce centrale et le Péloponnèse, où l'Attique et l'Arcadie passèrent pour avoir donné naissance à toute la race. Dans les îles, qu'ils occupèrent aussi, ils durent admettre au partage les *Curètes*, les *Corybantes*, les *Dactyles Idéens* et les *Telchines*,

[1] Bas-relief d'un autel du Capitole, d'après le *Museo Capitolino*, IV, tav. VII, et Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, Atlas, pl. IV, 1. — De chaque côté du dieu enfant, qu'allaite la chèvre Amalthée, dansent les Corybantes ou Curètes. Ils frappent leur épée contre leur bouclier pour empêcher Kronos d'entendre les cris de son fils, qu'il veut dévorer. A gauche est assise une femme, peut-être la nymphe Adrasteïa, qui veillait sur Zeus, avec sa sœur Ida.

qui leur apprirent à travailler les métaux. Mais ceux qu'on désigne sous ces noms étaient moins des tribus étrangères que des colonies de Pélasges ou d'Hellènes asiatiques plus avancés en civilisation, et qui apportaient leur industrie et des notions religieuses plus développées à leurs frères restés barbares, dans leur long voyage autour de la mer Égée. Ces peuples disparurent de bonne heure, et leur nom ne subsista que pour désigner les prêtres de certains dieux. Peut-être ne furent-ils jamais autre chose.

III. — RENSEIGNEMENT PRÉHISTORIQUES FOURNIS PAR LES LÉGENDES.

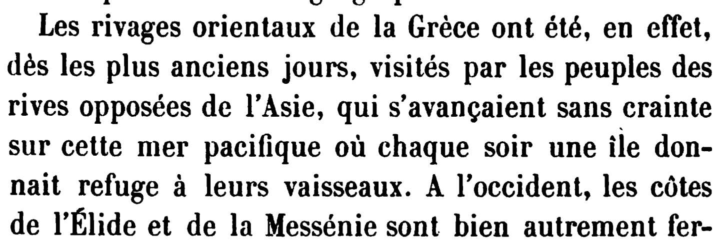
Quelle confiance faut-il accorder aux légendes conservées par les poètes ou recueillies par les écrivains des âges postérieurs?

Comme la mer joue, le long de ses rivages, avec les rochers que la falaise lui jette; comme elle les roule incessamment sous ses flots, les use et les brise, ou les transforme en les couvrant de toutes les richesses de la double vie qu'elle peut faire éclore, ainsi l'imagination des peuples et la fantaisie des poètes jouent avec les noms et les faits que la tradition leur apporte, les divisent ou les unissent, les mélangent d'éléments étrangers ou les enveloppent des plus riches parures: et l'histoire se perd sous la fiction. Lorsqu'à cette puissance créatrice de l'imagination populaire, qui ne se plaît qu'aux récits merveilleux, succède la réflexion, qui remplace la foi au surnaturel par l'analyse patiente et la comparaison des faits; quand la critique, en un mot, veut interpréter les particularités de la légende et expliquer les traditions des vieux âges, alors naît le chaos des systèmes. A ne voir que les détails, on reste dans l'incertitude; à regarder l'ensemble, on peut découvrir une vérité générale et suffisante.

L'histoire doit donc étudier ces légendes par le motif qui vient d'être dit, et aussi par un autre : c'est que la Grèce a vécu de ces fictions, et qu'elles ont inspiré ses artistes et ses poètes, qui ont transmis aux générations les plus reculées des types que nous retrouvons partout autour de nous. Si les littératures modernes parlent moins qu'au siècle dernier d'Apollon, des Muses et des Nymphes, les peintres et les sculpteurs n'ont encore oublié ni Homère ni Phidias, qui ont consacré, l'un par ses vers, l'autre par le marbre ou le bronze, les grandes aventures des héros et des dieux.

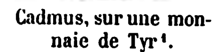
La vérité générale que révèlent les récits relatifs aux plus anciens

temps de la Grèce nous semble être l'existence d'une période pélasgico-ionienne qui vit la formation des premières villes ainsi que des premiers cultes, et où étaient déjà unis par des liens étroits le continent grec et cette côte asiatique entre lesquels les îles de la mer Égée s'élevaient comme les arches brisées d'un pont. L'histoire répond ainsi à la géographie.



Cadmus, sur une monnaie de Tyr[1].

Les rivages orientaux de la Grèce ont été, en effet, dès les plus anciens jours, visités par les peuples des rives opposées de l'Asie, qui s'avançaient sans crainte sur cette mer pacifique où chaque soir une île donnait refuge à leurs vaisseaux. A l'occident, les côtes de l'Élide et de la Messénie sont bien autrement fertiles : c'est pourtant à celles d'Argos et d'Athènes que se sont attachées les plus anciennes légendes, preuve certaine que la vie s'y est éveillée d'abord. Les Grecs des âges postérieurs trouvant ce fait dans leurs traditions ont, selon l'habitude, remplacé ces mille voyages obscurs par quelques expéditions fameuses, et attribué à un petit nombre d'hommes les effets produits par l'influence de relations dix fois peut-être séculaires.



Cadmus consultant l'oracle[2].

Ces personnages, devenus les représentants de l'influence orientale sur la Grèce, sont surtout Cadmus, qu'on a fait Phénicien, Danaüs et Cécrops, qu'on a faits Égyptiens. Voici en quelques mots leur légende.

Le premier, fils d'Agénor, roi de Tyr et de Sidon, avait pour frères Phénix et Cilix (les Phéniciens et les Ciliciens), et pour sœur Europe, que Jupiter enleva et transporta en Crète, où, en face de l'Asie, l'Europe commence. Cadmus poursuivit sa sœur; pour la trouver, il voyagea longtemps et visita maint pays. Arrivé en Grèce, il consulta l'oracle de Delphes. « Ne cherche plus ta sœur, répondit Apollon, mais suis la première génisse qui se trouvera sur ton chemin et fonde une ville au lieu où elle s'arrêtera. » Elle le conduisit en Béotie, auprès de la fontaine Arcia. Un dragon gardait ses eaux sacrées;

1 Revers d'une monnaie de bronze de l'empereur Gallien, frappée à Tyr. — Cadmus, debout, tient une patère et une haste, son péplos est sur le bras gauche; à ses pieds, une vache couchée; plus haut, l'enceinte murée de la ville de Thèbes, avec une grande porte; dans le champ, on lit ΘΗΒΕ. En légende : COL. TYRO. METRO. Le coquillage placé devant la vache est le *murex* avec lequel on fabriquait la pourpre; c'était le symbole de la ville de Tyr.

2 Pierre gravée du Cabinet de France (jaspe noir de 12 mill. de haut. sur 10 de larg.). — Le héros, casque en tête, bouclier et lance au bras, fait un geste interrogatif; devant lui est un autel autour duquel s'enroule un serpent. (Chabouillet, *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibl. Impériale*, etc., n° 1794.)

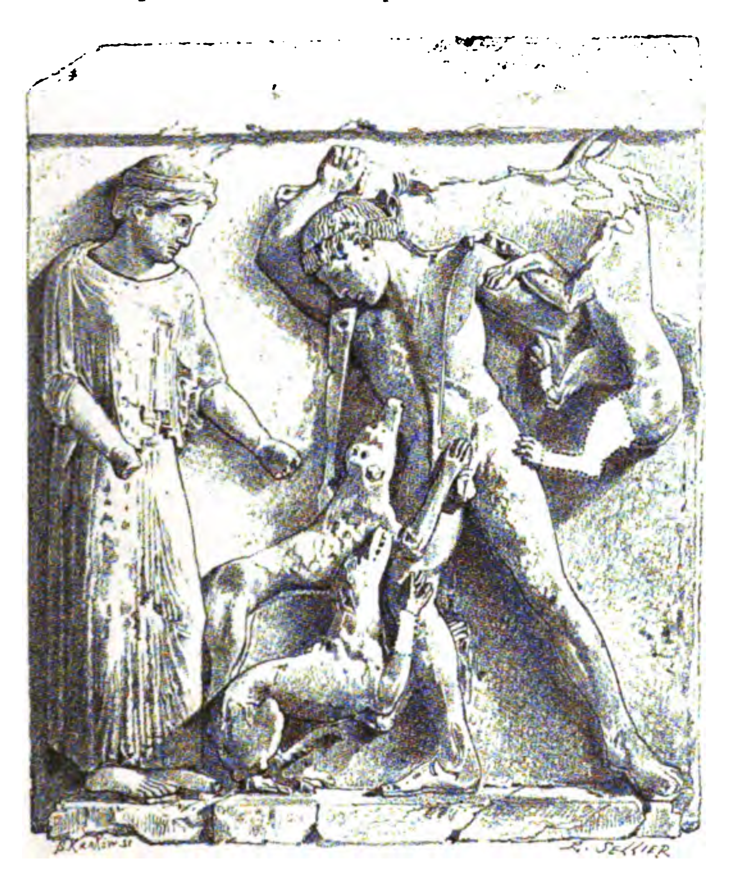


CADMUS COMBATTANT LE DRAGON.

Peinture de vase, d'après Gerhard, *Etruskische und kampanische Vasenbilder*, Taf. C. — Cadmus (ΚΑΔΜος) s'avance, l'épée à la main, contre le dragon. Le héros, comme s'il avait déjà remporté la victoire, porte une couronne sur la tête : une autre pend à sa ceinture. Debout, au centre de la scène, Athéna (ΑΘΗΝΑ), en armes, tend une couronne à Cadmus, ainsi que la déesse de la Victoire (ΝΙΚΗ). Derrière lui est assise Harmonie (ΑΡΜΟΝΙΑ), la fille de Mars et de Vénus, qu'épousera le héros vainqueur; devant lui, Théba (ΘΗΒΑ), aux pieds de laquelle un Génie ailé dépose une couronne, personnifie la ville de Thèbes dont Cadmus deviendra le fondateur. Les dieux assistent au combat : à gauche, Neptune (ΠΟΣΕΙΔΑΝ), armé de son trident; à droite, Déméter (ΔΑΜΑΤΗΡ), un sceptre à la main, et sa fille Coré (ΚΟΡΑ), tenant deux torches. Apollon, Artémis, Hermès, sont représentés sur la partie du vase que ne reproduit pas notre gravure. Selon la légende, tous les dieux assistèrent aux noces de Cadmus et d'Harmonie. Deux trépieds, des lauriers, un faon, complètent l'ornementation de ce beau vase.



Cadmus le tua, et sema ses dents sur la terre. Il en sortit des hommes armés qui aussitôt s'attaquèrent; tous périrent, excepté cinq, qui l'aidèrent à bâtir une forteresse, la Cadmée, autour de laquelle Thèbes plus tard s'éleva, et qui devinrent les chefs des cinq plus nobles maisons thébaines. Cadmus avait apporté l'alphabet phénicien, que les Grecs adoptèrent[1], l'art d'exploiter les mines et de fondre les



Actéon dévoré par les chiens de Diane[2].

métaux. Ses descendants furent célèbres par leurs malheurs : Penthée, que les Bacchantes mirent en pièces; Actéon, le rival de Diane à la

[1] Le plus ancien alphabet grec était composé de vingt-deux lettres phéniciennes. Plus tard, après la guerre du Péloponnèse, en 403, les Athéniens adoptèrent l'alphabet ionien, qui comprenait deux lettres de plus et qui devint commun à toute la Grèce.

[2] Métope d'un temple de Sélinonte, d'après une photographie. Le visage et les parties nues du corps de la déesse sont en marbre : tout le reste est en pierre. La représentation est conforme à la légende d'Actéon, telle qu'elle était racontée par le poète Stésichore d'Himère. Voulant empêcher l'union de Sémélé et d'Actéon, Diane jeta sur lui une peau de cerf et les chiens de la déesse, ainsi trompés, le dévorèrent. Sur la métope on distingue encore nettement la peau et les cornes de l'animal. Actéon se défend avec son épée.

chasse, qui, un jour, osa la regarder se baignant dans une fontaine et fut par la déesse irritée changé en cerf, puis dévoré par ses propres chiens; enfin Sémélé, que Jupiter aima. Sur le perfide conseil de Junon, elle voulut voir le dieu dans l'éclat de sa majesté, au milieu des éclairs et des tonnerres, mais le feu céleste la consuma. L'enfant



Bacchus et Sémélé [1].

qu'elle portait dans son sein ne périt pas : Jupiter le prit et le plaça dans sa cuisse, jusqu'au moment fixé pour sa naissance : c'était

[1] Gravure sur un miroir étrusque, d'après Gerhard, *Etruskische Spiegel*, I, pl. LXXXIII. — Sémélé (*Semla*), penchée en avant, presse doucement sur son sein le jeune Dionysos, dont elle tient le thyrse; celui-ci, la tête rejetée en arrière, enlace sa mère. Une légende voulait que, après une longue séparation, le dieu eût retrouvé sa mère aux Enfers et l'eût ramenée dans l'Olympe. Apollon (*Apulu*), une branche de laurier à la main, contemple la scène, que complète un jeune satyre jouant de la double flûte. Une couronne de lierre encadre cette gracieuse composition.

Dionysos, ou Bacchus, qui donna l'ivresse joyeuse, mais aussi l'exaltation farouche, quand les initiées à ses mystères, courant par les montagnes, échevelées, demi-nues, déchiraient les proies vivantes et buvaient leur sang[1].

Lycos, Amphion à la lyre harmonieuse, Laïos et Œdipe sont nommés parmi les successeurs de Cadmus, lesquels payèrent souvent tribut à la puissante ville d'Orchomène. Notons en passant que les tragiques Grecs, qui se sont tant occupés des malheurs de la postérité de Cadmus, ne savent rien de l'origine phénicienne de cette race.

Argos, au bord de son golfe hospitalier, fut peut-être la plus ancienne cité de la Grèce, le point où se rencontrèrent les indigènes et



Les Danaïdes[2].

les étrangers. On a vu que, selon Hérodote, les Phéniciens ravirent Io sur ce rivage, par représailles de l'enlèvement d'Europe. Ces noms sont faux, mais le fait est vrai, en ce sens que l'homme et la femme étaient alors et restèrent longtemps le principal objet de la piraterie et des échanges. La tradition établissait de nombreux rapports entre Argos et l'Égypte. C'est de la Libye que les Argiens avaient reçu le blé qui leur servit de semence; c'est au bord du Nil qu'Io termina ses courses aventureuses, de là enfin qu'arriva Danaüs avec ses cinquante filles, qui tuèrent, sauf un, leurs cinquante époux, et furent condamnées, dans les Enfers, à remplir éternellement un tonneau sans fond. Fils de Bélus, Cadmus propagea le culte d'Apollon, et sa galère à cinquante rameurs apprit aux indigènes à se risquer sur les îlots. Après lui, on voit, dans l'Argolide, Prœtos qui appelle les Cyclopes de Lycie[3]

[1] Voyez, ci-dessous, le chap. xv, et les *Bacchantes* d'Euripide.
[2] Bas-relief d'un autel du Vatican, d'après le *Musée Pie-Clémentin*, III, pl. XXXVI.
[3] Ce peuple asiatique des Cyclopes n'était, bien entendu, qu'un mythe. Pour Hésiode, les

pour construire les murailles de Tirynthe; le héros Palamède, fondateur de Nauplie et l'inventeur des poids, des mesures, des lettres et du calcul[1].

Dans l'Attique, c'est un sage d'Égypte, Cécrops, qui, chassé de Saïs sa patrie, par la guerre civile, aborde au Pirée, épouse la fille du roi du pays et lui succède après sa mort. Les habitants vivaient encore épars, il les réunit en douze bourgades, leur enseigna à cultiver l'olivier. à extraire l'huile de ses fruits et à retirer de la terre diverses espèces de grains. Afin de mieux resserrer les liens du nouvel



Naissance d'Erichthonios[2].

État, Cécrops institua les lois du mariage, les rites funéraires, qui consacrèrent la mémoire des morts, et le tribunal de l'Aréopage, qui siégea sur la colline de Mars (Arès) et dut prévenir les violences par des jugements équitables. Avant de mourir, Cécrops bâtit, à 8 kilomètres de la mer, sur une masse de rochers largement aplanie à son sommet et pourtant inaccessible, si ce n'est du côté de l'ouest, la forteresse imprenable qui porta son nom, *Cecropia*, et au pied de laquelle se forma peu à peu la ville d'Athènes. Au nombre de ses seize successeurs on compte : Amphictyon, qui réunit tous les peuples

Cyclopes étaient la personnification de la foudre et des feux souterrains. Plus tard, on en fit les ouvriers de Vulcain; plus tard encore, et par conséquence, des géants, auxquels on attribua toute construction considérable; on les fit venir de Lycie parce que c'était la contrée volcanique la mieux connue des anciens Grecs.

[1] Les poids en lave trouvés à Santorin sont en corrélation systématique; les hommes qui s'en servaient étaient pourtant bien antérieurs à l'époque d'Homère, et ils les avaient certainement reçus de la côte d'Asie. L'alphabet grec était aussi une importation phénicienne. Mais, avec leur goût de la simplicité et de la personnification, les Grecs ont attribué à Palamède toutes les inventions connues dans l'âge héroïque.

[2] Peinture de vase, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, X, pl. XXXVIII. — Devant Cécrops (ΚΕΚΡΟΨ), moitié homme, moitié dragon, qui s'appuie sur un sceptre et porte une couronne sur la tête, sa mère (ΓΕ ou la Terre) sortant à demi de la terre, tend Érichthonios (ΕΡΙΧΘΟΝΙΟΣ) à Athéna (ΑΘΗΝΑΙΑ). La protectrice d'Athènes reçoit l'enfant dans ses bras. Derrière Athéna se trouve Héphaïstos (ΗΦΑΙΣΤΟΣ), le père d'Érichthonios, puis accourt Hersé, fille de Cécrops (ΕΡΣΕ). Sur l'autre côté du vase, que nous ne reproduisons pas en entier, sont représentés deux femmes et trois hommes, d'abord Aglauros ([Ἄγ]ΛΑΥΡΟΣ), fille de Cécrops, puis Érechthée (ΕΡΕΧΘΕΥΣ), Pandrose (ΠΑΝΔ[ροσος]), fille de Cécrops, enfin Égée et Pallas.

voisins des Thermopyles dans une ligue à laquelle il donna son nom; Érichthonios, qui immola sa fille pour obtenir une victoire; Érechthée[1], qu'on dit chef d'une nouvelle colonie égyptienne de laquelle Triptolème apprit une méthode plus sûre pour semer et recueillir le blé; enfin Égée, père de Thésée.

Triptolème[2].

Les Mégariens nommaient aussi parmi leurs anciens princes un Égyptien du nom de Lélex.

Ces traditions sont aujourd'hui abandonnées. La plupart des écrivains de l'antiquité regardent Cécrops comme un indigène de l'Attique; il faudrait probablement aller plus loin et



Triptolème[3].

ne voir en lui, comme dans Érichthonios, le dieu serpent, dans

[1] Érichthonios et Érechthée ont été longtemps réunis en un seul personnage. Platon, dans le *Critias*, semble les avoir, pour la première fois, séparés. Homère ne connaît qu'Érechthée comme roi d'Athènes (*Iliade*, II, 547; *Od.*, VII, 81).

[2] Triptolème, debout sur un char conduit par deux dragons ailés. Revers d'une monnaie d'argent frappée à l'effigie de Caracalla, dans la ville de Tarse en Cilicie; en légende : ΔΩΡΕΑ. CITOY. AΠO. C. Γ. Y. TAPCΩ. (*Gratification de blé accordée à la ville de Tarse par l'empereur, consul pour la troisième fois*).

[3] Peinture d'un vase de la fabrique d'Hiéron, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, IX, pl. XLIII. Triptolème (TRIΠΓΤΟΛΕΜΟΣ), tenant une patère dans la main droite et des épis dans la main gauche, est assis sur un char ailé d'où s'élancent deux serpents. Devant lui, Proserpine (ΦΕΡΟΦΑΤΤΑ) tient de la main gauche une torche, de la droite une œnochoé, qu'elle incline vers la patère de Triptolème. Derrière le char est Déméter (ΔΕΜΕΤRΕ), une torche et des épis dans les mains. Porté sur son char, le héros s'apprête à parcourir le monde, qu'il initiera aux bienfaits de l'agriculture.

Triptolème, l'inventeur de la charrue et de l'agriculture, et dans la plupart des personnages de ces vieilles légendes, que des allégories personnifiées, des idées dont la poésie a fait des rois, des héros ou des dieux[1]. Thucydide dit bien qu'avant la guerre de Troie les Cariens et les Phéniciens avaient occupé une partie des îles, mais il ne fait aucune mention de ces colonies de Danaüs et de Cadmus venues de l'Égypte et de la Phénicie sur le continent grec, et, à la différence d'Hérodote, qui, d'après le témoignage intéressé des prêtres de Memphis, sait tant de choses de ces vieux âges, le sévère historien doute que, pour ces temps, on puisse rien affirmer[2]. Enfin ces étrangers qui fondent des maisons royales, et qui, pour y parvenir, ont dû être nombreux, parlaient des langues profondément distinctes de celle des Hellènes. Si leur influence avait été assez grande pour qu'ils saisissent la suprématie politique, elle leur aurait donné la force de dominer aussi l'idiome national. Ce ne sont pas d'ordinaire les conquérants d'un pays, supérieurs aux vaincus en civilisation comme en puissance, qui désapprennent leur langue. Le grec n'ayant gardé que bien peu de traces des langues sémitiques, c'est que les Sémites, s'ils sont jamais venus dans l'Hellade, en ont disparu sans avoir pu fonder les dynasties puissantes et durables qu'on leur attribue. Ajoutons que les ruines les plus anciennes de la Grèce ne révèlent pas un art égyptien, quoiqu'on y ait trouvé beaucoup d'objets apportés de ce pays et de la côte phénicienne.

Il est vrai qu'au temps où l'on met l'arrivée de ces émigrants orientaux, il y avait en Asie de grands mouvements de peuples: que les traditions font passer tour à tour les Phrygiens d'Asie en Europe, puis de Thrace en Asie, et qu'elles amènent les Amazones jusque dans

[1] La cigale, qui semble naître de la terre, était le symbole de l'autochthonie; son nom en grec est κερκώπη, d'où par transposition *Cécrops*. Les Athéniens, en signe qu'ils étaient autochthones, portaient dans leurs cheveux des ornements en forme de cigale. (Thucyd., I, 6.) Érichthonios, fils d'Héphaïstos et de la Terre, était représenté moitié homme et moitié serpent; Érechthée était un surnom de Neptune; une inscription, récemment trouvée, porte Ποσειδῶνι Ἐρεχθεῖ. Son temple s'élevait, sur l'Acropole d'Athènes, au lieu où, disait-on, Neptune avait frappé la terre de son trident. Le nom de Triptolème signifie *celui qui retourne trois fois la terre*. Danaüs, dont le nom est grec, δανός (?) *sec*, *bon à brûler*, est une personnification du sol aride de l'Argie, Ἄργος ἄνυδρον (Hésiode, *Fragm.* 69), et ses filles, avec leur tonneau sans fond, sont les pluies qui arrosent inutilement cette terre qui ne garde rien de l'humidité versée à sa surface. Du reste, il est bien certain que l'Attique et la côte orientale du Péloponnèse ont dû, par leur position même, recevoir une partie de leurs habitants par mer.

[2] Liv. I, 1 et 20. Les identifications établies entre les dieux de l'Égypte et ceux de la Grèce, dont parle Hérodote, ne remontent pas au delà du septième siècle avant notre ère, époque où commencèrent les communications régulières des Grecs avec l'Égypte.



GUERRIERS GRECS COMBATTANT CONTRE LES AMAZONES.

Relief d'un sarcophage du Vatican d'après une photographie (cf. le *Musée Pio-Clémentin*, V, pl. XXI). — Les Amazones combattent à cheval, armées de la lance ou de l'épée courte et d'un bouclier échancré : toutes ont un sein nu. Au centre, Achille soutient Penthésilée blessée. La reine des Amazones, accourue au secours des Troyens, avait été mortellement blessée par Achille, et le héros, frappé de sa beauté, avait aimé la vierge mourante.

l'Attique, Memnon jusque dans la Troade, les Cariens dans les Cyclades et sur les côtes du golfe Saronique, les Telchines de Rhodes à Sicyone; qu'enfin, vers le même temps, eurent lieu en Égypte ce qu'on appelle la sortie des Hébreux et la proscription des *impurs*, puis les grandes expéditions des Pharaons, qui ébranlèrent l'Asie jusqu'à l'Inde. Autour de la mer Égée, tout était donc en mouvement; quelque chose de ce bruit a pu retentir en Grèce, quelques-uns de ces hommes y venir, quelques-unes des idées et des coutumes de l'Asie y être portées.

Ce n'est pas le fait de la venue de colons orientaux qui est invraisemblable, mais la patrie qu'on leur donne. Les côtes de l'Asie Mineure étaient couvertes, ne l'oublions pas, de populations helléniques; montées sur leurs « coursiers marins » et guidant leur marche d'après les étoiles, elles chassèrent peu à peu les Phéniciens des îles de la mer Égée et arrivèrent à leur suite sur presque tous les rivages que baigne la Méditerranée orientale. Dès le onzième siècle, les Hébreux connaissaient le nom des fils de Javan (Ioniens) « qui habitent les côtes et les îles de la grande mer », et ce nom, on le lit encore dans les inscriptions hiéroglyphiques des Pharaons de la dix-huitième dynastie[1]. On peut donc admettre une période, pour nous inconnue, durant laquelle les Grecs asiatiques préludèrent à leur fortune, en nouant des rapports avec les riches nations de l'Orient. Quelques-uns de leurs chefs, habitués à négocier avec l'Égypte et la Phénicie, auront, dans les moments de révolution, quitté leur pays troublé pour se fixer dans la Grèce pélasgique au milieu de peuples de même langue, auxquels ils apportèrent les connaissances qu'ils avaient acquises dans leur commerce avec les nations de l'Est et du Sud. Mille choses nous montrent les liens étroits qui unissaient les deux continents. L'histoire la plus reculée des Grecs nous ramène constamment en Asie, où ils ont pris la plupart de leurs dieux[2]. Quelques-uns de leurs procédés d'art et certains types fort anciens peuvent être regardés comme des imitations orientales. La porte aux Lions, de Mycènes, rappelle les gardiens symboliques de la citadelle de Sardes et du palais

[1] C'est le même groupe d'hiéroglyphes, lus *uinim*, qu'on retrouve dans les inscriptions des Ptolémées pour désigner les Grecs. Les Cariens, qui dominèrent dans les Sporades et les Cyclades, semblent avoir été un mélange de Grecs asiatiques et de Phéniciens. Lassen les tient pour un peuple cananéen, par conséquent de race sémitique (*Ueber die alten Sprachen Kleinasiens*). C'est également l'opinion de Movers. Les Lydiens sont aussi, pour Lassen, des Sémites. A Santorin, on a trouvé des objets d'origine phénicienne que le commerce y avait apportés.

[2] Guigniaut. *Religions de l'antiquité*, II, p. 1063.

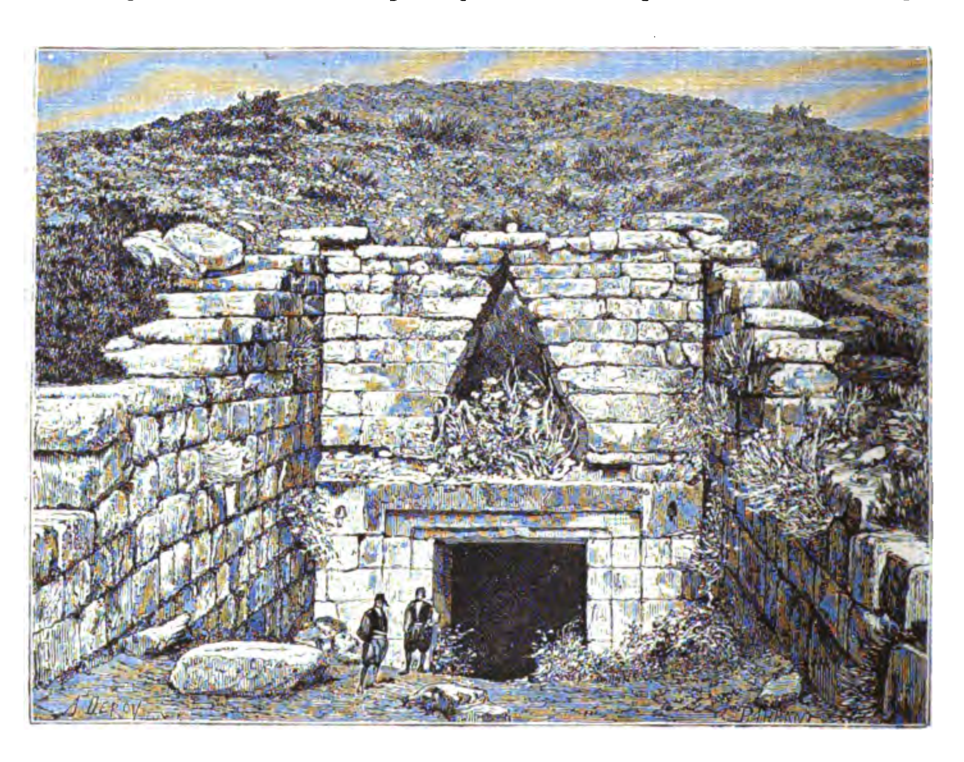
de Ninive, tandis que les *Trésors* de Minyas et d'Atrée semblent un souvenir des édifices à demi souterrains de la Phrygie[1]. On a vu que l'alphabet primitif des Hellènes était un emprunt fait aux Phéniciens, comme le fut leur système métrique.



Minos[2].

Une autre légende, celle du Crétois Minos, prise aussi dans sa généralité, confirme le fait de ces antiques relations entre la Grèce et l'Asie.

Ce sage roi, dit-elle, le plus puissant des princes de son temps,



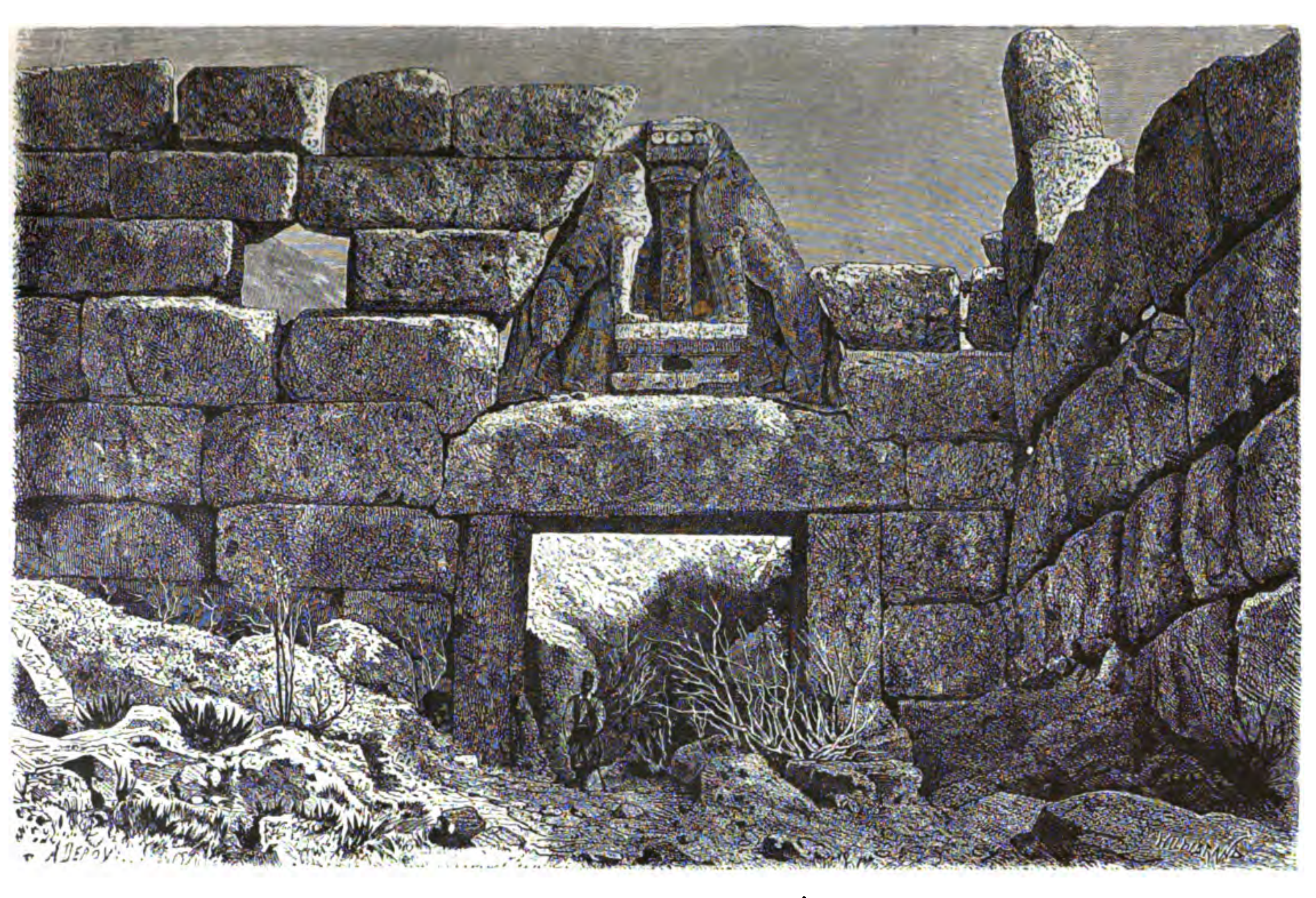
Porte du Trésor d'Atrée, à Mycènes[3].

régnait dans la Crète, dont il avait réuni tous les peuples sous sa

[1] On sait que ces prétendus *Trésors* sont des tombeaux. — « Les constructions cyclopéennes de la plaine d'Argos, dit M. Bertrand (*Voyage d'Athènes à Argos*, p. 226 et 230), ont le plus grand rapport avec celles qu'on trouve sur les côtes de Lycie et qui portent d'ordinaire le nom de *camps des Lélèges*. Le tombeau de Tantale en Phrygie et un certain nombre de monuments des contrées voisines présentent exactement les mêmes caractères de style et de construction que ceux de Mycènes. C'est ainsi que les murs de Tirynthe étaient la reproduction exacte des constructions lyciennes. »

[2] Minos debout regardant à gauche; il tient une branche d'olivier et un sceptre; en légende, MINΩ. Revers d'une petite monnaie de bronze, autonome, de Gaza en Judée.

[3] D'après une photographie.



LA PORTE AUX LIONS, A MYCÈNES.
D'après une photographie.



domination, et où il avait fondé trois villes : Cnosse, Cydonie et Phœstos. Ses lois reposaient sur un principe étranger aux législations orientales, que les citoyens sont égaux entre eux. Si ce qu'on lui attribue ne fut pas une importation postérieure d'une colonie dorienne, il aurait interdit la propriété privée et voulu que des tables communes, dressées en des lieux publics, réunissent tous les habitants. En temps de guerre, la puissance royale était illimitée : dans la paix,

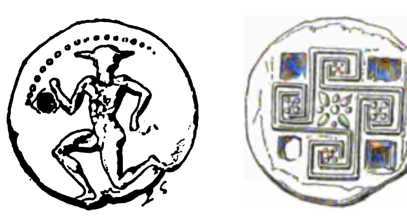


Vue de la baie de la Sude sur les bords de laquelle s'élevait la ville de Minoa[1].

un sénat administrait l'État. Aux esclaves seuls était remis le soin de cultiver la terre. Les jeunes Crétois, délivrés des travaux matériels, étaient soumis à une éducation sévère qui avait pour but de développer leurs forces et de leur inspirer les vertus qui font les citoyens utiles. Minos fut aussi un conquérant; il créa une flotte et chassa de l'Archipel les pirates cariens et léléges qui l'infestaient. Toutes les îles, depuis la Thrace jusqu'à Rhodes, reconnurent son pouvoir, et les colonies qu'il fonda dans quelques-unes, ou qu'il établit sur les côtes de l'Asie, en assurèrent la durée. Mégare et l'Attique lui payèrent tribut. Une expédition contre la Sicile échoua; il y périt lui-même. Pourtant on connaît dans l'île une ville de son nom, Minoa. Son tombeau s'y trouvait à côté d'un sanctuaire de Vénus,

[1] D'après Spratt, *Travels and Researches in Crete*, II, p. 131. La ville de Minoa était située à l'entrée nord de la baie de la Sude, en face d'Aptéra.

l'Astarté de Tyr, dont les Phéniciens lui avaient transmis le culte, qu'ils portèrent aussi dans l'île de Cythère. Jupiter, pour récompenser sa justice, le chargea avec ses frères, Éaque et Rhadamante, de juger aux Enfers les ombres des morts.



Le Minotaure et le labyrinthe de Crète[1].

Plus tard, on se trouva embarrassé de toutes les aventures mises sur le compte de Minos, et, par un procédé fort habituel aux écrivains qui voulaient, comme Plutarque avoue l'avoir fait pour Thésée, donner à la légende l'apparence de l'histoire, on dédoubla ce person-



Astarté et le temple d'Astarté de Mycènes[2].

nage et l'on fit vivre, une génération après le législateur de la Crète, un second Minos sous lequel aurait paru l'industrieux Dédale, et qui aurait bâti le Labyrinthe pour enfermer le Minotaure, que Thésée tua avec l'aide d'Ariane[3]. Sous Minos II, la Crète était la plus grande

[1] Le Minotaure, agenouillé et tourné à gauche, tenant un globe dans la main droite levée, et peut-être une fleur de lotus dans la gauche. ℞. Le Labyrinthe en croix, orné au centre d'un astre et de quatre carrés creux aux cantons de la croix. (Monnaie d'argent, de Knossos, en Crète.)

[2] D'après Schliemann, *Mycènes*, fig. 268 et 423. — Plaques en or repoussé. La déesse est représentée nue, les mains sur la poitrine : une colombe est posée sur sa tête, deux autres s'envolent de ses épaules. — La façade du temple, avec un autel au centre et une colombe sur chacun des angles, rappelle les monnaies de Paphos, en Chypre, où est représenté un temple avec une colombe sur chaque pignon.

[3] Selon Pausanias (IX, 3), on donnait le nom de Dédale à toutes les statues de bois, δαίδαλα,

puissance de la Grèce; mais, après lui, cette domination tomba : Idoménée, le petit-fils du premier roi de la mer, ne put conduire contre les Troyens que quatre-vingts navires.


Ariane[1].

Nous nous garderons bien de rien affirmer touchant cette histoire de Minos, mais il nous semble qu'ici encore se dégage sans peine de l'ensemble des traditions un fait incontestable, celui d'une grande puissance exercée, aux premiers jours de la Grèce, par les Crétois.


Thésée tuant le Minotaure. — La fuite de Dédale[2].

Ajoutons que cette domination maritime et insulaire qui s'établit

ce qui a fait conjecturer par O. Müller (*Manuel d'archéologie*) que le nom de Dédale était l'appellation générique des anciens statuaires.

[1] Tête d'Ariane, à droite, placée dans un cercle où l'on a voulu voir les détours du Labyrinthe. ℞. ΚΝΩΣΙΩΝ. Jupiter assis à gauche. (Monnaie d'argent, de Knossos, en Crète.)

[2] Peinture de vase, d'après la *Gazette archéologique* IX (1884), pl. I-II (O. Rayet). — Thésée, figuré comme un homme d'âge mûr, transperce de son épée le Minotaure, qu'il a saisi par une corne; le fourreau de son épée est pendu à son épaule gauche. Derrière lui, Ariane, immobile dans ce lourd manteau qu'on retrouve sur les statues des Branchides et sur l'Héra de Samos, tient le fil qui doit permettre à Thésée de retrouver la porte du labyrinthe. Sur la partie du vase que ne reproduit pas notre gravure sont groupés sept couples de captifs athéniens, dont le sort va se décider : deux des jeunes filles sont visibles à droite de la seconde scène, où Dédale ailé échappe à la poursuite d'un cavalier armé (Minos?).

avant toutes les autres était inévitable. On a distingué dans l'histoire de la formation de notre globe la période insulaire qui précéda celle où apparurent les grands continents. Dans l'histoire de la Grèce, il fut aussi un temps où la vie la plus active était dans les îles et sur les côtes de la mer Égée. La Crète, placée au centre de ce mouvement, le maîtrisa et lui donna sa plus grande force. Voilà le règne de Minos, je veux dire : un effort fait du haut de cette terre qui domine la mer Égée comme une citadelle, pour organiser ce monde mobile et violent, réprimer la piraterie, mettre le commerce à sa place et reconnaître les mers de la Grèce jusqu'à la grande île de l'Occident, qui était alors l'*Ultima Thule*, la Sicile.

Hérodote serait d'accord, au fond, avec cette interprétation des anciennes choses de la Grèce, puisqu'il fait des Ioniens les descendants des Pélasges[1]. Il faut toujours tenir grand compte des paroles du vieil historien, qui était si curieux de recueillir les traditions populaires. Or cette parenté s'explique par ce qui vient d'être exposé. Les Pélasges couvrent les premiers la Grèce; les Ioniens d'Asie y arrivent ensuite par mer, en petit nombre, comme cela doit être pour des temps où la navigation était si précaire, et sans femmes, ce qui oblige à prendre celles du pays. D'abord ils pillent, ravissent ou tuent; puis, peu à peu, ils s'établissent sur ces côtes orientales où nous ramènent toutes les traditions de l'âge primitif, se mêlent aux Pélasges, rameau séparé de leur race depuis plusieurs siècles, et font naître la première civilisation du pays.

IV. — LES MONUMENTS CYCLOPÉENS.

Les lieux où elle se développa furent en Épire les environs du temple de Dodone, qui, avec ses chênes fatidiques et ses colombes sacrées, semble avoir été pour les Pélasges ce que Delphes fut pour les Hellènes, le sanctuaire et l'oracle le plus vénéré; la Thessalie, qui prit une telle avance sur les autres provinces, qu'une partie de la

[1] Liv. I, 56. Je sais bien qu'Homère ne prononce qu'une seule fois le nom des Ioniens (*Iliade*, XIII, 685); je prends ce mot pourtant de période pélasgico-ionienne comme Curtius et Schœmann, parce qu'il montre d'une manière nette le fait que je veux exprimer. Par une singulière fortune, ce vieux nom d'*Ioniens*, Ἰάονες, dont les Athéniens rougissaient quand Aristophane le leur donnait par dérision (*Achamiens*, 104), est aujourd'hui celui par lequel les Turcs désignent les Grecs du royaume indépendant, *Iounan*; les Grecs raïas sont pour eux les *Roumi*. Les Arabes ne les ont non plus jamais nommés que *Iounân*.

poésie homérique y est née et que les Muses en sont sorties; la Béotie, où s'éleva, dans les environs du lac Copaïs, la puissante cité d'Orchomène, dont les habitants, les Minyens, creusèrent, disait-on, à travers une montagne, des canaux d'écoulement pour se préserver des inondations du lac Copaïs : travail immense et qui accuserait des con-



Pallas. Joueuse de flûte.

Bronzes trouvés à Dodone[1].

naissances déjà bien avancées, si la nature n'en avait pas fait elle-même tous les frais[2].

[1] D'après Carapanos, *Dodone et ses ruines*, pl. XI, 4 et X, 1 *bis*. — Pallas, coiffée d'un casque à haut cimier, est vêtue d'une double tunique sans manches et d'une égide sans gorgonéion ni serpents. — La joueuse de flûte est vêtue d'une tunique talaire à manches courtes et serrée à la taille par une ceinture. La disposition remarquable de la coiffure se rencontre sur nombre de statues archaïques. On reconnaît la bande de cuir (φορβειά) qui servait à adoucir le son et qui est retenue par une bandelette au sommet de la tête. A son bras gauche est suspendu le sac qui renfermait les flûtes.

[2] Le lac Copaïs est à 98 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il couvre dans les basses eaux une surface de 150 kilomètres carrés : dans les crues ordinaires 230. On compte, de l'ancienne Copaïs aux ruines d'Haliarte, jusqu'à treize *katavothra* ou conduits naturels, qui ont leur issue dans le canal de l'Eubée. Il n'y a que 6 kilomètres du gouffre du Céphise, un des plus grands *katavothra* du lac, au fond de la baie de Larymna, et ces deux points ne sont séparés que par un col de 35 mètres d'altitude. Strabon (IX, 2,18) raconte qu'Alexandre chargea Cratès d'un travail de réparation, que les paroles du géographe, τὰ ἐμφράγματα ἀνακαθαίρων,

L'Attique, peuplée de bonne heure, n'a pourtant rien gardé des temps pélasgiques, si ce n'est une partie des murs de son Acropole. Les Arcadiens prétendaient que Lycosure était la plus vieille cité du monde; il est vrai qu'ils croyaient être nés eux-mêmes avant que la lune envoyât à la terre ses pâles rayons. Mais la contrée qui semble avoir joué alors le rôle le plus important est l'Argolide, où subsistent



Murailles de l'acropole de Tirynthe[1].

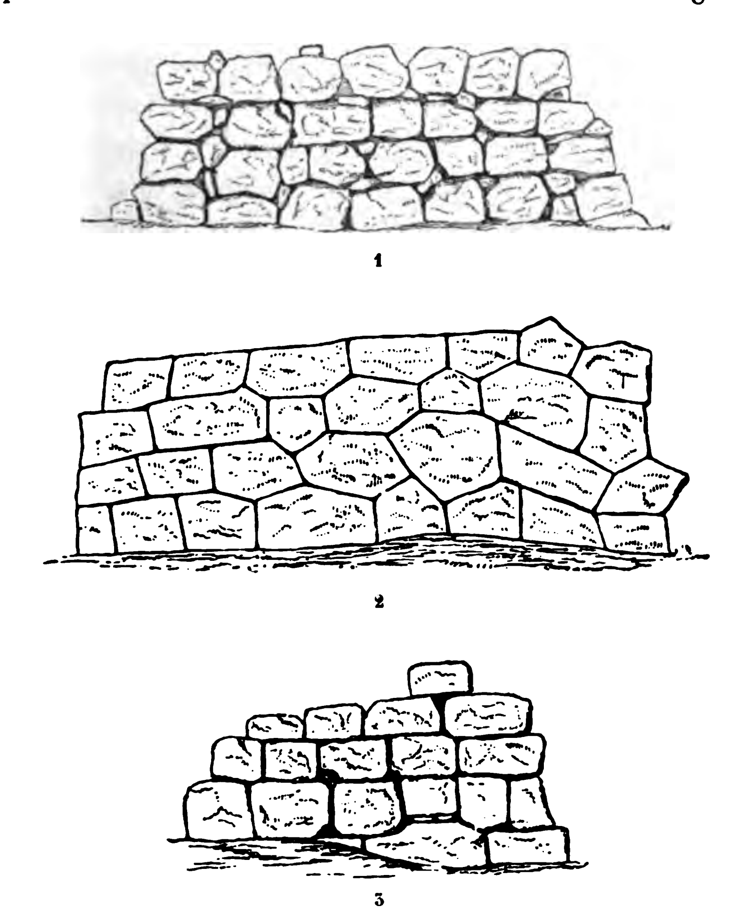
tant de traces de ces vieux âges, et où vivaient tant de souvenirs d'antiques relations avec l'Orient.

A cette période antéhistorique se rapportent des monuments d'une construction particulière, que les générations postérieures attribuaient à une race de géants, les Cyclopes. On voit encore des restes de ces constructions cyclopéennes à Mycènes, à Argos dont les Lyciens avaient, dit-on, bâti les murs, à Tirynthe, à Athènes, à Orchomène, à Lycosure, et peut-être dans deux cents autres villes helléniques. Ce sont d'énormes

ne laissent pas bien comprendre, et qu'une sédition arrêta. On voit encore aujourd'hui, sur les deux cols qui séparent le lac Copaïs de la baie de Larymna et du lac Hylica, seize grands puits que les Minyens avaient creusés pour nettoyer la conduite du Céphise et enlever les éboulis qui s'y étaient produits. Cf. Émile Burnouf, *Archives des missions*, t. I, p. 145.

[1] D'après une photographie.

quartiers de roc souvent bruts, quelquefois taillés, mais toujours placés les uns sur les autres, sans ciment, en polygones irréguliers[1]. Les plus remarquables de ces monuments sont les murs et les galeries de



Murs cyclopéens de systèmes différents[2].

Tirynthe, bâtis de pierres dont deux chevaux attelés ne pourraient ébranler la plus petite, et l'édifice appelé le Trésor d'Atrée, à Mycènes,

[1] Le Dr Schliemann a trouvé du mortier dans les murs des maisons de Tirynthe. (*Tirynthe*, p. 238 et suiv.)

[2] D'après Schliemann, *Mycènes*, fig. 17-19. — Les murs 1 et 2 sont d'appareil polygonal. Les blocs, dans les murs du premier système, sont bruts et souvent énormes; entre ces gros blocs sont interposées des pierres beaucoup plus petites : par exemple, dans les murs des acropoles de Tirynthe et de Mycènes. Dans les murs du second système, les blocs sont taillés sur les joints, le parement est aplani et l'ensemble est d'aspect très imposant : par exemple, dans la muraille ouest de l'acropole de Mycènes, dans la muraille de l'acropole d'Athènes, derrière l'aile sud des Propylées, et dans celle de la terrasse qui soutenait le temple de Delphes. Dans le troisième système, les blocs, ordinairement rectangulaires, sont disposés par assises horizontales : par exemple, à la porte aux Lions de Mycènes.

dont la porte a pour linteau une pierre, longue de 8m,25 sur 5m,10 de largeur, qui est la plus considérable qu'on ait jusqu'à présent trouvée dans une construction régulière. Une partie des murs de Mycènes et une porte surmontée de deux lions offrent le même genre d'architecture. Ces lions, gardiens farouches de l'acropole, sont le plus ancien bas-relief qui existe en Europe. Leurs deux têtes, peut-être en bronze, mais à coup sûr rapportées, comme le prouvent la coupure nette du cou et les trous qu'on y voit, ont disparu; tournées, sans doute, aux anciens jours, vers ceux qui approchaient de l'enceinte, elles les regardaient d'un œil menaçant[1].

L'Acarnanie est encore couverte de ces monuments en appareil cyclopéen ou polygonal, dont l'usage s'est très certainement maintenu fort tard dans cette province. Du reste il est à remarquer que les Grecs, qui trouvaient la pierre partout sous leur main, employèrent rarement dans leurs murailles la brique et le mortier. Ils les formaient de pierres posées les unes sur les autres, se maintenant en équilibre par leur disposition et leur poids. Même à Éleusis, on a découvert un tombeau qui reproduit en de plus petites proportions le Trésor d'Atrée, avec le passage en ogive, la salle ronde et l'appareil cyclopéen des murailles de Tirynthe[3].




Monnaie de Tirynthe[2].

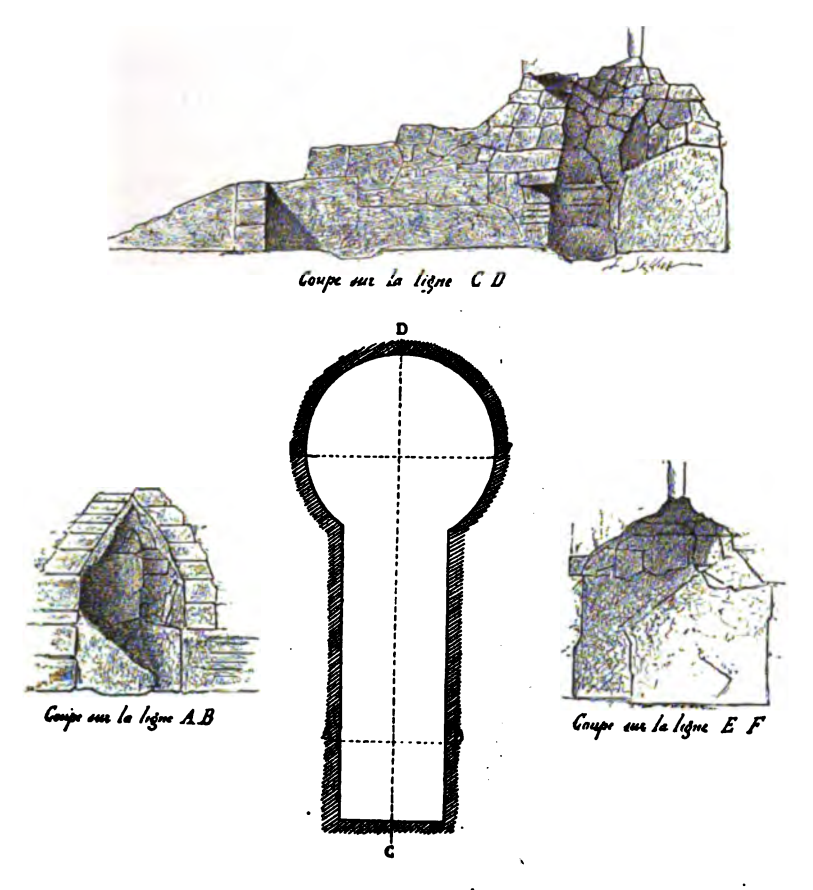
Ces monuments, qui ont un même caractère général, marquent cependant, par quelques détails, des époques différentes. Ainsi on a cru pouvoir attribuer aux Pélopides le Trésor d'Atrée ou tombeau d'Agamemnon, et la porte aux Lions, qui attestent un art plus avancé, surtout plus asiatique. Mais comment de telles masses ont-elles été remuées avec le seul instrument que ces peuples connussent, le levier? Des constructions qui ont exigé une telle dépense de force musculaire, et par conséquent d'hommes, doivent appartenir à une époque de servitude publique, sous des chefs militaires ou sous une caste dominante de prêtres guerriers, que les traditions laissent entrevoir; et les Pélasges furent sans doute condamnés par leurs maîtres à de pénibles corvées, comme les Romains, sous Tarquin le Superbe, quand ils construisirent le grand Cloaque et le Capitole; comme les Égyptiens,

[1] Schliemann, *Mycènes*, p. 87. Voyez cette porte, ci-dessus, p. 59.

[2] Monnaie de Tiryns (Tirynthe). Tête diadémée de Junon, à droite. ℞. ΤΙΡΥ (pour Τιρυνθίων). Palmier. (Bronze.)

[3] F. Lenormant, *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1866, p. 59.

quand ils bâtissaient leurs pyramides et leurs temples; comme les habitants de la Gaule, quand ils dressaient les alignements de Karnac et d'immenses cromlecs. L'influence orientale à laquelle les Grecs



Tombeau pélasgique, à Éleusis[1].

devaient arracher le monde durait donc encore parmi les tribus pélasgiques[2].

[1] D'après la *Gazette archéologique*, VIII (1883), pl. 42.—Ce tombeau, découvert par F. Lenormant sur le flanc de l'acropole d'Éleusis, offre des analogies frappantes avec les Trésors de Mycènes (Trésor d'Atrée, Trésor dit de Mme Schliemann), avec le Trésor d'Orchomène et les chambres sépulcrales de Ménidi (près de l'ancienne Acharnes) et de Palamidi (près de Nauplie). Le plan et la forme sont les mêmes.

[2] M. Curtius rapporte les constructions dites cyclopéennes à toute l'époque héroïque, et, s'appuyant de la tradition qui fait venir les Cyclopes de Lycie, pense que ce genre de construction fut en Grèce une importation phénicienne; mais il distingue les enceintes cyclopéennes d'Argos, de Tirynthe, de Mycènes et de Midée, qu'il attribue aux princes de la race de Persée, des tombes royales et des chambres souterraines, appelées *Trésors*, qu'il reconnaît pour l'œuvre des Pélopides. Voy. cette intéressante discussion, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 118 et sqq. C'est aussi l'opinion de M. A. Bertrand, *Études de mythologie et d'archéologie grecques, d'Athènes à Argos.*

Notons toutefois que les murailles cyclopéennes ne servaient pas à enfermer un dieu ou à garder une momie de roi, comme les fastueux monuments qu'éleva aux bords du Nil l'orgueil des prêtres et des monarques; ce n'étaient pas non plus, comme en Gaule, d'inutiles constructions dont le but est resté pour nous une énigme. Ni temple, ni insolent tombeau, ni forteresse imprenable d'un chef, mais cité de tout le peuple, ces ruines nous disent que, dès l'époque la plus reculée, la Grèce commença la vie urbaine qui a fait sa grandeur. Ses premiers peuples fondèrent les villes où s'est élaborée plus tard la civilisation du monde.



Lion en or, trouvé à Mycènes. (Schliemann, *Mycènes*, fig. 532.)

CHAPITRE III

LES ÉOLIENS ET LES ACHÉENS.

I. — DEUCALION ET LES HÉROS ÉOLIENS.

Lorsqu'on demandait aux Grecs d'où ils venaient, leur réponse était bien simple : Prométhée, disaient-ils, était fils de la Terre et fut père de Deucalion. Celui-ci régnait sur la Thessalie, quand Jupiter, irrité des crimes des hommes, envoya un déluge qui fit périr toute la population. Deucalion échappa seul au fléau, avec sa femme Pyrrha, dans un navire qu'il avait construit d'après les conseils de Prométhée. Au bout de neuf jours, l'arche s'arrêta sur la cime du Parnasse. Lorsque les eaux se furent retirées, Deucalion et Pyrrha consultèrent l'oracle de Thémis, qui leur commanda de jeter derrière eux les os de leur grand'mère en se voilant le visage. Deucalion comprit le sens de l'oracle : ils ramassèrent les pierres de la terre et les lancèrent par-dessus leurs épaules. Celles de Pyrrha se changèrent en femmes, celles de Deucalion devinrent des hommes, et la Grèce put se repeupler[2]. Ce Deucalion fut l'auteur de la race



Deucalion et Pyrrha[1].

[1] Deucalion et Pyrrha dans une barque carrée flottant sur les eaux; devant, un homme et une femme debout; sur le devant de la barque, on lit le mot ΝΩΕ; un oiseau se tient perché au-dessus de la barque, et plus loin, un autre oiseau volant. En légende : ΑΠΑΜΕΩΝ. ΕΠΙ ΑΓΩΝΟΘΕΤΟΥ ΑΡΤΕΜΑ Γ (*Artémas étant chargé de présider aux jeux pour la troisième fois*). Le droit de cette pièce est à l'effigie de Septime Sévère. (Monnaie de bronze frappée à Apamée de Phrygie.)

[2] Homère, que l'on fait vivre vers l'an 900, et qu'Éphore fait naître à Smyrne de parents originaires de Cyme, ne fait aucune allusion à cette tradition et ne nomme même ni Deucalion ni Ogygès. Aristote (*Météorol.*, I, 14), qui connaît Deucalion, place le déluge en Épire, où se trouvait, près de Dodone, une *Hellas*. Mais la légende de Deucalion, que Pindare rapporte (*Olymp.*, IX, 66), était bien vieille en Grèce; elle faisait partie de la tradition générale que tant de peuples de race aryane et sémitique ont conservée sur un grand cataclysme, et qu'ont

hellénique, car il eut pour fils Hellen, lequel engendra Doros, qui eut la Grèce centrale; Éolos, à qui échut la Thessalie; et Xuthos, le père d'Ion et d'Achéos, qui posséda le Péloponnèse. La vanité grecque ne se contenta pas de cette descendance. Sans respect pour



L'oracle de Thémis[1].

Deucalion et les mœurs de sa maison, elle fit naître Hellen de Pyrrha et de Zeus; Pandore, autre femme de Deucalion, eut pa-

pu raviver en Grèce quelques faits particuliers, comme un débordement du lac Copaïs pour Ogygès, et pour Deucalion un mouvement des eaux qui, selon Hérodote, couvraient primitivement toute la Thessalie. Plus tard, la tradition chaldéenne, que la Bible a gardée, se mêla à la légende grecque, comme on peut le voir dans Plutarque et Lucien. Sur l'ensemble des traditions relatives au grand cataclysme, dont le souvenir se retrouve dans le nouveau monde comme dans l'ancien, et jusque dans l'Océanie, voyez l'ouvrage de M. Renan, *Histoire générale et système des langues sémitiques*, t. I, p. 458 et suivantes.

[1] Peinture de vase d'après Conze, *Vorlegeblätter für archäol. Uebungen*, série A, Taf. XI, 2. Sous le portique d'un temple, indiqué par une colonne surmontée d'une frise, se tient Thémis (ΘΕΜΙΣ). Elle est assise sur le haut trépied delphique, la tête voilée, une patère dans la main gauche, une branche de laurier dans la main droite. Selon la légende, Thémis aurait reçu de la Terre la propriété de l'oracle de Delphes et l'aurait donnée à Apollon. Devant Thémis est Égée (ΑΙΓΕΥΣ), couronné de laurier : le roi d'Athènes vint consulter l'oracle, parce qu'il était sans postérité.

reille aventure et fut mère de Graïcos[1]. Une fille de Deucalion reçut le même honneur : des œuvres de Zeus, elle enfanta l'ancêtre des Macédoniens. Les Grecs tenaient à avoir pour auteur de leur race, même des races voisines qui n'étaient qu'à demi hellénisées, celui qu'ils nommaient à bon droit le père des hommes et des dieux.

Sur cette renaissance de l'humanité courait une autre légende, celle de Prométhée formant l'homme[2]. On savait même de quel limon il s'était servi, et, en Phocide, l'on en montra les restes à Pausanias[3] :



Prométhée et Atlas[4].

c'était la vase que les eaux du déluge de Deucalion avait laissée en se retirant.

Les tribus nouvelles dont la Grèce pélasgique devenait le domaine étaient animées d'un esprit plus libre, plus héroïque, accordant moins aux dieux, davantage à l'homme. Le prêtre allait céder la place au guerrier. C'est donc avec justice que les Hellènes mettaient à la tête

[1] Hellanicus, fr. 10, dans les *Fragm. Hist. Græc.* de Didot, et Hésiode, fr. 23 et 26.
[2] Voyez, ci-dessus, p. 30.
[3] X, 4, 4.
[4] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserles. Vasenbilder*, Taf. LXXXVI. — Prométhée est enchaîné par les bras et par les jambes à une colonne sur laquelle est posé un oiseau. L'aigle de Zeus lui déchire le foie d'où tombent des gouttes de sang. Devant lui est Atlas supportant péniblement son lourd fardeau figuré comme un rocher. Le serpent sert simplement à combler un vide. La lourde colonne qui supporte toute la scène l'isole du monde, bien loin duquel elle se passait. Pour Atlas, voyez la métope d'Olympie donnée plus loin, p. 86.

de leur race, comme père de Deucalion, le Titan qui avait ravi le feu du ciel pour le donner aux hommes et faire, par l'invention des arts, d'une race dégradée la rivale des dieux. Aussi Jupiter foudroie Prométhée, il l'enchaîne au sommet du Caucase, et un aigle lui déchire le foie incessamment; mais le Titan vaincu espère encore et prédit la victoire. « Jupiter tombera, dit-il, du vieux trône des cieux, précipité par un géant indomptable qui trouvera un feu plus puissant que la foudre, des éclats plus retentissants que le tonnerre, et qui brisera dans la main de Neptune le trident dont il soulève l'Océan et fait bondir la terre[1]. »

Mais si le mythe est d'accord avec le génie national, il l'est peu avec les faits.

Malgré cette généalogie si bien dressée, qui partage la race hellénique en quatre branches et qui la montre submergeant en une seule génération la Grèce entière, nous ne voyons dans la société grecque de l'âge historique que deux groupes bien distincts de population hellénique, les *Ioniens* et les *Doriens*, lesquels diffèrent, comme on le verra, par les institutions politiques et sociales, le dialecte et l'art, architecture, musique, poésie, même par leurs doctrines philosophiques. Mais ces peuples laissent, pour les temps anciens, la première place aux tribus éolo-achéennes. Si les Ioniens sont alors un des éléments considérables de la population hellénique, ils n'ont pas un rôle distinct ni une renommée particulière. Les Doriens aussi restent dans l'ombre : les deux autres tribus apparaissent seules au milieu des lueurs trompeuses de l'époque légendaire.

Qu'étaient les Éoliens? Nous ne savons s'il ne faut pas, comme leur nom l'indique[2], voir en eux un mélange de Pélasges et d'Hellènes fait à des époques inconnues, en divers lieux et dans des proportions différentes. Ceux, en effet, que les anciens appelaient de ce nom, ne paraissent pas avoir été une seule et même tribu, comme le dialecte dit *éolien* semble moins un rameau distinct de la langue grecque que le mélange de toutes les formes de l'idiome hellénique qui n'étaient ni ioniennes ni doriennes. Il a été en outre reconnu d'une manière certaine que les affinités les plus grandes du latin et du grec se trou-

[1] Eschyle, *Prométhée*, 916-925. Prométhée fut, pour les Grecs, la personnification des débuts de la civilisation hellénique. « Le premier, lui fait dire Eschyle, j'ai mis les bêtes de somme sous le joug pour décharger les hommes des plus durs travaux et j'ai construit les chars aux voiles de lin qui courent sur la mer. » (Vers 462-468.)

[2] Éolien, Αἰολεύς, du mot αἰόλος, nuancé de diverses couleurs.

vent dans le dialecte éolien, qui, bien plus que les autres, se rapproche de leur type commun et renferme sans doute les éléments de la langue la plus anciennement parlée en Grèce et en Italie.

On voit les Éoliens s'étendre sur une zone presque partout maritime du nord-est au sud-ouest; on les trouve aux environs du golfe Pagasétique, dans une partie de la Béotie, dans la Phocide, l'Étolie, la Locride, l'Élide et la Messénie. Podalire, Machaon, Philoctète, Ulysse, Nestor et Ajax, fils d'Oïlée, étaient de cette race; les légendes y rattachent Jason, le grand chef de mer; le devin Mélampos, qui comprenait le chant des oiseaux et savait guérir les plus cruelles blessures; le présomptueux Salmonée et son frère, le rusé Sisyphe, fondateur de Corinthe, qui, aux Enfers, doit, en punition de crimes mal définis, poser au sommet d'une montagne un roc énorme, sans cesse retombant; enfin Athamas, le puissant roi des Minyens, le gendre de Cadmus, qui fut père de Mélicerte, dont le nom rappelle un dieu tyrien. Athamas fut père aussi de Phryxos et d'Hellé, qu'il voulut immoler et que Jupiter sauva en leur envoyant un bélier à la toison d'or pour les transporter hors d'Europe.


Mélampos et les Prœtides [2].

Les Achéens ont une physionomie encore moins distincte. Les anciens les rattachaient aux Éoliens [1], avec lesquels ils finirent par se confondre, et il n'est nulle part question d'art ou de dialecte achéen. Ils ne formaient donc pas une tribu particulière. Comme les Éoliens encore, ils préféraient les lieux maritimes; et leur histoire regarde à l'orient. Teucer, un de leurs héros, a le même nom qu'un roi de la Troade, et on trouve des Achéens en Chypre et dans la Crête. Mais ils s'élevèrent à un plus haut degré de puissance, et c'est par eux, à vrai dire, que l'histoire de la Grèce commença.

[1] Strabon le dit expressément (liv. VIII, 1, 2).

[2] Les trois filles de Prœtos, roi d'Argos, atteintes de folie, sont guéries par le devin Mélampos, qui immole un porc au-dessus de leurs têtes. Deux autres personnages, une nymphe et un acolyte, assistent à la cérémonie. [Camée donné par M. le baron de Witte au Cabinet de France (16 millim. sur 15).] Pour l'explication du mythe, voyez l'intéressant mémoire de M. de Witte, dans la *Gazette archéologique*, 1879, p. 121 et suiv.

II. — LES HÉROS ACHÉENS : ACHILLE, BELLÉROPHON, PERSÉE, HERCULE, THÉSÉE, ETC.

Leur premier séjour fut peut-être la Phthiotide, riche vallée entre l'Othrys et l'Œta que le Sperchéios féconde et où leur capitale, attachée comme un nid d'aigle aux rochers, portait un nom pélasgique, Larisse « la pendante ». Là avait vécu Pélée, le héros chéri des dieux, auxquels



Achille et le centaure Chiron[1].

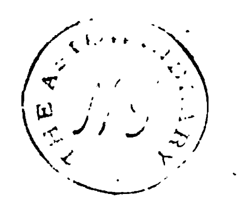
il offrait des hécatombes de béliers, et que Thétis, la déesse aux pieds d'argent, aima. Leur fils fut Achille, que le sage centaure Chiron éleva sur les montagnes. Grand cœur, force invincible, courage indomptable, ami tendre et fidèle, il traversa rapidement la vie et fut moissonné dans sa fleur. La poésie a entouré son nom d'une gloire immortelle et a fait de lui l'idéal des héros de la race hellénique. « Telle était la ferveur du culte rendu à sa mémoire, telle était l'abondance des monuments qui lui étaient consacrés, qu'on pourrait presque recomposer toute son histoire à l'aide de ceux de ces monuments qui nous restent, quelque faible qu'en soit le nombre, relativement à tout

[1] Peinture de vase, d'après l'amphore de Panphaïos au Louvre. — Chiron (XIPON) porte dans la main droite Achille enfant (AXIVEV[;]) ; de la main gauche, il tient, appuyée sur son épaule, une branche d'arbre à laquelle pend un lièvre. A la différence des autres centaures, Chiron, l'ami des dieux et des héros, avait les jambes d'un homme et était vêtu comme un homme.



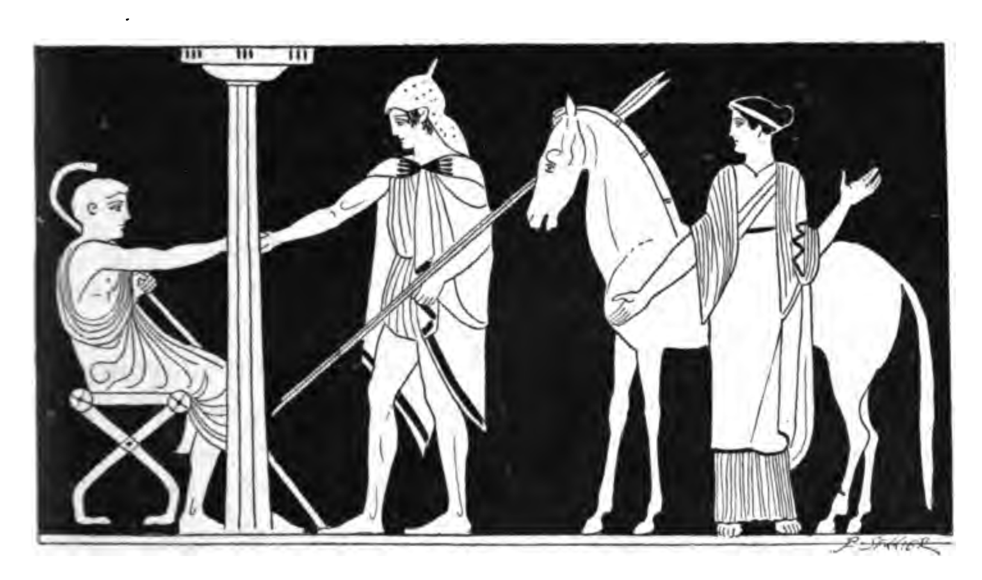
NOCES DE THÉTIS ET DE PÉLÉE.

Sarcophage de la villa Albani, d'après Zoega, *li Bassirilievi di Roma*, tav. LII. — Le héros est assis à droite à côté de son épouse : il est vêtu d'un manteau qui laisse à découvert sa poitrine et ses jambes; Thétis est enveloppée dans son long vêtement qu'elle a ramené sur son visage et qu'elle tient de la main droite. Vers ce couple, plein de gravité, s'avancent en lente procession des dieux chargés de présents. C'est d'abord Vulcain, qui remet à Pélée une épée et un bouclier, puis Minerve, qui lui apporte un casque et une lance. Suivent quatre femmes, dont les noms ne sauraient être déterminés avec certitude. Peut-être faut-il y reconnaître les quatre déesses des saisons (Ὧραι), chargées de fleurs, de fruits et de gibier. La scène se passait sur le mont Pélion, et les arbres qu'on voit à gauche servent à le rappeler. Suivent un jeune garçon portant une torche, un jeune homme couronné de feuillage, qui tient une amphore de la main droite et peut-être une torche de la gauche. Les deux dernières figures (Amour poussant une femme, peut-être Vénus) ne sont pas tournées du même côté et ne semblent pas faire partie de la procession. La légende voulait que tous les dieux se fussent rendus aux noces de Thétis. et cette visite solennelle est représentée sur le célèbre vase François, au Musée de Florence.



ce que l'antiquité en possédait. Il n'est aucune circonstance de sa vie qui ne puisse être constatée, à défaut d'un témoignage écrit, par quelque ouvrage de l'art; et, de même qu'on a fait un livre de la seule indication des passages d'écrivains grecs et latins, poètes et prosateurs, qui ont rapport à Achille, on pourrait en faire un autre, au moins aussi considérable, du seul catalogue des monuments qui le concernent[1]. »

Les circonstances de la vie du héros dont les artistes et les poètes se sont tant occupés, sont surtout : la purification d'Achille par sa mère Thétis, qui essaye de le rendre invulnérable, soit en le plon-



Départ d'Achille[2].

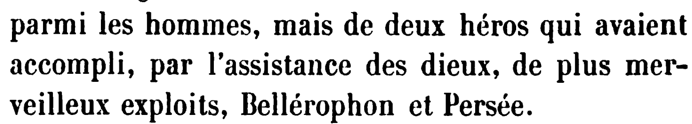
geant dans les eaux du Styx, qui baignent tout son corps, excepté le talon par où elle le tient, et où la flèche de Pâris le blessera du coup fatal, soit en le plaçant au milieu des flammes, après l'avoir baigné d'ambroisie, pour détruire en lui tout ce qu'il y avait de mortel; son éducation par le centaure Chiron, qui le nourrit, au milieu des forêts du Pélion, de la moelle des lions et des sangliers; son séjour dans l'île

[1] Raoul-Rochette, *Monuments inédits d'antiquité figurée*, p. 2. Homère donne le nom d'Hellènes aux seuls guerriers qu'Achille amena devant Troie, et toute la Thessalie est, pour lui, « la plaine pélasgique ».

[2] Peinture de vase, au Louvre. — Un jeune guerrier, coiffé d'un casque, vêtu d'une tunique courte et d'une chlamyde, et tenant en main deux lances, prend congé d'un vieillard : celui-ci est assis sur le seuil de sa demeure indiquée par une colonne. Derrière le jeune homme, on voit un cheval, et une jeune femme contemple la scène. Il est clair que le nom d'Achille, ordinairement donné au guerrier dans ces scènes d'adieux, n'est pas le seul qui lui convienne.

de Scyros, où sa mère l'avait caché parmi les filles de Lycomède[1]; la ruse d'Ulysse qui le découvre en mêlant aux présents qu'il offre aux jeunes filles des armes, qu'Achille saisit aussitôt; son arrivée à Aulis, où il ne peut empêcher le sacrifice d'Iphigénie; ses exploits et sa colère sous les murs de Troie; la vengeance qu'il exerce sur le cadavre d'Hector; sa victoire sur la reine des Amazones, Penthésilée, dont le casque en roulant de sa tête découvre la merveilleuse beauté; les pleurs d'Achille sur ce triomphe funeste; les railleries du lâche Thersite, que le héros assomme d'un coup de poing; enfin, ses fiançailles avec Polyxène, une des filles de Priam; la trahison de Pâris, qui le frappe par derrière; et l'immolation expiatoire de Polyxène que l'ombre d'Achille demande aux Grecs.

Les Achéens du Sud se glorifiaient, non d'un chef aussi fameux parmi les hommes, mais de deux héros qui avaient accompli, par l'assistance des dieux, de plus merveilleux exploits, Bellérophon et Persée.





Bellérophon domptant Pégase[2].

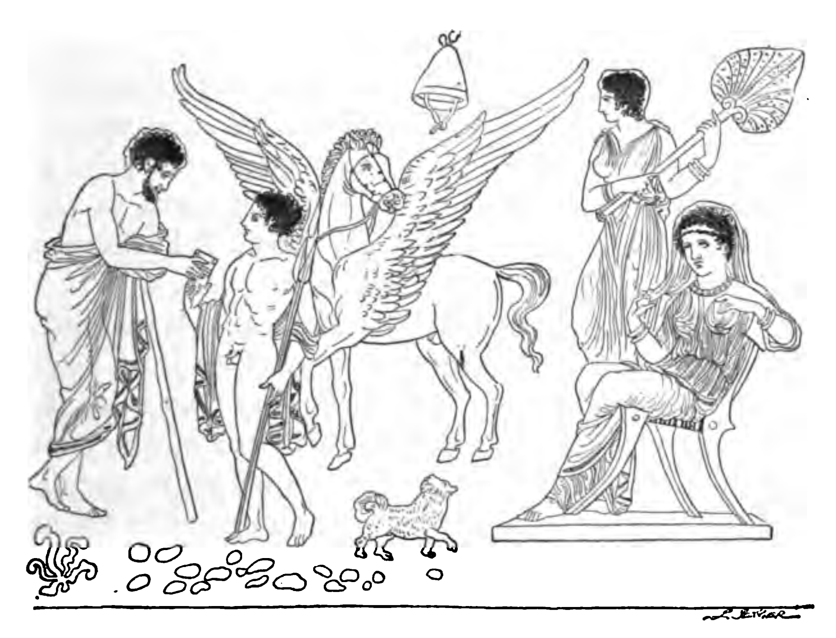
Le premier était petit-fils du roi de Corinthe, Sisyphe, le plus rusé des mortels. Un meurtre que commit Bellérophon l'obligea de quitter Corinthe; il se rendit à Tirynthe, auprès du roi Prœtos, descendant de Danaüs, qui le purifia du sang versé. La reine se prit d'amour pour lui et, offensée d'un refus, l'accusa auprès de son époux. Prœtos ne voulut point souiller ses mains du sang de son hôte. Il l'envoya auprès de son beau-père Iobate, roi de la Lycie, avec une tablette pliée où il avait tracé des signes de mort : c'était une recommandation à ce prince de se défaire de Bellérophon[3]. Le roi reçut magnifiquement l'étranger. Pendant neuf jours, il lui donna des festins, et chaque matin il immola aux

[1] Voyez dans Roux, *Herculanum et Pompéi*, t. II, pl. III et LXXII; t. III, pl. XCV, etc. Ces peintures, dues à des artistes grecs, sont d'une trop basse époque pour que nous les reproduisions ici.

[2] Revers d'une monnaie de bronze, à l'effigie de l'empereur Hadrien, frappée à Corinthe. En légende, on lit : COL. L. IVL. COR. (*Colonia Laus Julia Corinthus*).

[3] *Iliade*, VI. On a conclu de ce passage que du temps d'Homère on ne connaissait pas encore l'écriture. Un autre du chant VII confirme cette opinion. « Aux reproches de Nestor, neuf guerriers se lèvent;... tous veulent combattre Hector, mais Nestor leur dit : Agitez les sorts... Chacun des héros trace un sort et le jette dans le casque d'Agamemnon. » Ces textes peuvent être discutés; ceux de Strabon (VI, 1) et de Servius (*ad Aen.* I, 507), portant qu'il n'y eut pas de lois écrites avant celles de Zaleucos (environ 664 av. notre ère), ne sont pas encore une preuve décisive. Lorsqu'on trouve sous les laves de Santorin des *mesures* et, dans les localités préhistoriques de la Grèce, tant de preuves de communications avec les pays orientaux, où l'écriture fut très anciennement employée, on est conduit à penser que les Grecs ont dû la connaître de bonne heure, quoiqu'elle soit restée longtemps chez eux d'un usage très restreint.

dieux un taureau pour les remercier de sa bienvenue. Le dixième jour seulement il lui demanda son message, et, après en avoir pris connais-



Prœtos remettant à Bellérophon les tablettes fatales[1].

sance, lui ordonna d'aller tuer la Chimère, qui avait la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre, et dont la gueule béante lançait des tourbillons de flammes. Le héros tua le monstre avec l'aide de Minerve, qui lui donna le cheval ailé Pégase, fils de Neptune et de Méduse. Iobate lui commanda ensuite de combattre les Solymes et les Amazones[3] : il les vainquit encore, et le roi, désespérant de réussir par la force ouverte, mit en embuscade les plus braves de son peuple; mais pas un de ces guerriers ne revit jamais sa demeure. Alors Iobate reconnut le favori des dieux et lui



Bellérophon.



La Chimère[2].

[1] Peinture de vase, d'après les *Monum. dell' Instit. archeol.*, IV, tav. XXI. Bellérophon est représenté sous les traits d'un jeune homme : derrière lui est Pégase, qui va l'emporter en Lycie. La reine, dont le héros a repoussé l'amour, assiste à son départ : elle est assise à gauche, et de la main droite tient son voile. A côté d'elle, une servante porte un flabellum.

[2] Bellérophon, monté sur Pégase galopant à droite; dessous, le koppa Ϙ, lettre initiale du nom de Corinthe. ℞. La Chimère, à droite; dessous, ΔI, marque d'atelier. (Monnaie de Corinthe. Argent.)

[3] Ces femmes guerrières ne sont, bien entendu, qu'une conception mythologique qui eut son point de départ dans le culte homicide de l'Artémis Taurique; la Chimère paraît être la personnification d'une région volcanique, celle qu'on appelait la Phrygie brûlée.

donna sa fille en mariage. Sur la fin de sa vie, le héros voulut, monté sur Pégase, escalader l'Olympe, et se laissa choir. Son corps fut brisé, mais son coursier divin alla former une constellation parmi les étoiles.

Acrisios, roi des Argiens, et, comme Prœtos, descendant de Danaüs, avait une fille, Danaé, que Jupiter aima. De cette union naquit Persée. Un oracle avait prédit à Acrisios qu'il serait privé par son petit-fils de la couronne et de la vie. Dès qu'il apprit sa naissance, dit Simonide dans son ode admirable à Danaé, il l'enferma avec sa mère en un coffre qu'on jeta au milieu des flots.

« Dans le coffre artistement façonné grondent et le vent qui souffle « et la mer agitée. Danaé, saisie de frayeur et les joues baignées de « larmes, entoure Persée de ses bras, et s'écrie : « O mon enfant, quelle « douleur j'endure! mais toi, tu n'entends rien; tu dors d'un cœur « paisible dans cette triste demeure aux parois jointes par des clous « d'airain, dans cette nuit sans lumière, dans ces noires ténèbres. Tu « ne t'inquiètes pas du flot qui passe au-dessus de toi sans mouiller « ta longue chevelure, ni du vent qui résonne, et tu reposes enve- « loppé de ta couverture de pourpre, visage de beauté. Ah! si ce qui « m'effraye t'effrayait aussi, tu prêterais à mes paroles ta charmante « oreille. Allons, dors, mon enfant; dorme aussi la mer; dorme notre « immense infortune; mais, ô Jupiter, puissent mes yeux voir tes « desseins me redevenir favorables! Ce vœu que « je t'adresse, il est présomptueux peut-être; par- « donne-le-moi, par grâce pour ton fils! »



Persée et la Gorgone[1].

Les vagues les portèrent sur l'île de Sériphos, dont le roi les délivra de leur prison. Persée grandit vite en force et en courage. Sa première entreprise fut dirigée contre les Gorgones qui avaient des serpents entrelacés dans leur chevelure et changeaient en pierres tous ceux que rencontrait leur regard; mais Pluton donna au jeune héros un casque qui le rendit invisible, Minerve lui céda son bouclier, Mercure ses ailes et une épée de diamant. Il surprit les Gorgones endormies et coupa la tête de Méduse. Du sang de la Gorgone naquit Pégase dont Persée s'empara. Atlas, roi de

[1] Revers d'une monnaie de bronze autonome, d'Amisos du Pont. Persée est debout de face, coiffé d'un bonnet phrygien, tenant de la main droite la harpè, et de la main gauche la tête de la Gorgone, qu'il vient de couper; à ses pieds, on voit étendu le cadavre du monstre décapité. En légende : AMIΣOΥ et un monogramme.

Maurétanie, lui refusant l'hospitalité, il lui présenta la tête de Méduse qui le changea en montagne. Sur la côte de Palestine, il délivra Andromède exposée à un monstre marin et l'épousa; mais Phinée, oncle de la princesse, vint troubler, avec ses partisans, le festin nuptial : la tête de la Gorgone les pétrifia. Le roi de Sériphos, qui voulait contraindre Danaé à le prendre pour époux, eut le même sort. Après ce dernier exploit, le héros rendit aux dieux les armes qu'il avait reçues d'eux et attacha sur l'égide de Minerve la tête de Méduse. De retour dans la Grèce, il tua son aïeul d'un coup de disque lancé au hasard et fonda, à la place où tomba son glaive, Mycènes, dont il fit bâtir les murs par les Cyclopes de la Lycie, comme Prœtos leur avait fait construire ceux de Tirynthe. Après un long règne, il mourut de la main d'un fils d'Acrisios qui vengea sur lui son père.

Les Achéens revendiquent un personnage plus fameux, qui devint pour les Grecs le héros national, mieux encore, une divinité siégeant parmi les immortels, Hercule, fils d'Alcmène et d'Amphitryon. Tous deux descendaient de la race divine de Persée, et Amphitryon était le légitime héritier du royaume de Tirynthe. Forcé de fuir, après le meurtre involontaire de son oncle Électryon, il se rendit à Thèbes, où Jupiter prit ses traits pour tromper la tendresse d'Alcmène. Hercule naquit. Junon, qui ne pardonna pas à Alcmène de lui avoir ravi l'amour de son époux, envoya deux serpents pour tuer l'enfant dans son berceau : il les saisit et les étouffa de ses puissantes mains. Adoucie par les prières de Pallas, la déesse consentit à lui donner le sein pour le rendre immortel, mais il la mordit avec tant de violence que le lait jaillit jusqu'à la voûte céleste, où il forma la Voie lactée. L'enfance d'Hercule se passa au milieu des rudes exercices des pâtres du Cithéron. Il commença ses glorieux travaux en délivrant les campagnes de Thespies d'un lion énorme qui les ravageait; il affranchit Thèbes du joug des Orchoméniens, et, fermant les issues du lac Copaïs, changea la plaine d'Orchomène en un vaste marais. Jupiter s'aida de son bras contre les Titans qui voulaient escalader le ciel, mais n'en laissa pas moins son fils soumis aux capricieuses volontés d'Eurysthée, roi de Mycènes, soit en accomplissement d'un serment imprudemment fait par le



Hercule étouffant les serpents[1].

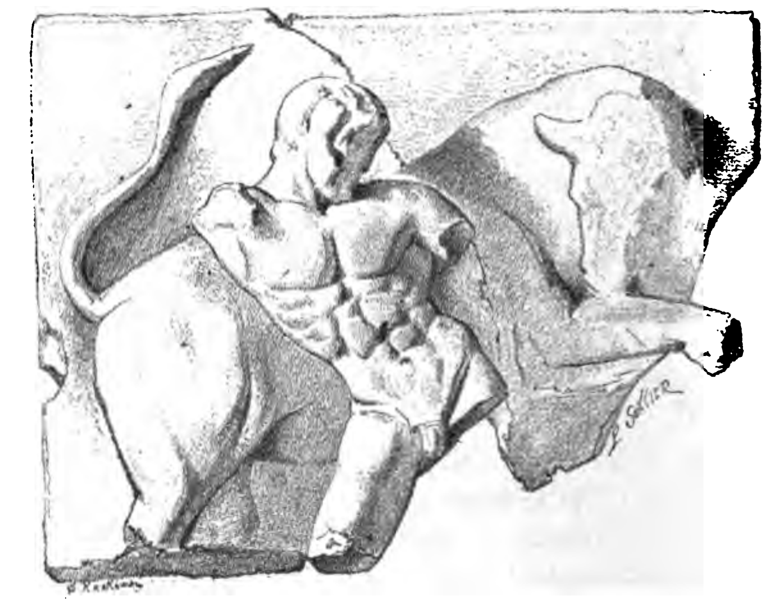
[1] Hercule enfant, agenouillé à droite, étouffe les serpents. En légende : ΣΑΜΙΩΝ. Revers d'un tétradrachme de Samos. Au droit de cette monnaie est un mufle de lion, de face.

dieu, soit en expiation d'un meurtre commis par le héros. Hercule eut à combattre le lion de Némée, l'hydre de Lerne, dont les têtes



Hercule et les oiseaux de Stymphale[1].

Hercule tuant Diomède[2].



Hercule luttant contre le taureau crétois[3].

repoussaient si on ne les coupait que l'une après l'autre, le sanglier d'Érymanthe, les oiseaux gigantesques du lac Stymphale et le taureau de la Crète. Il saisit à la course, après l'avoir poursuivie une année entière, la biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or du mont Cérynée, nettoya les étables d'Augias en y détournant l'Alphée, fit manger par ses propres chevaux le roi thrace, Diomède, qui les nourrissait de chair humaine, ravit les pommes d'or du jardin de Hespérides, malgré le dragon qui les gardait, tua le triple Géryon et enchaîna Cerbère, pour délivrer Thésée retenu chez Pluton.



Hercule combattant l'hydre de Lerne[4].

[1] Hercule agenouillé, tirant avec son arc sur les oiseaux du lac de Stymphale; derrière lui, sa massue et sa peau de lion. (Pierre gravée du Cabinet de France. Cornaline de 13 mill. sur 17. Chabouillet, *Catalogue*, etc., n° 1764.)

[2] Hercule, armé de sa massue, a terrassé Diomède, roi des Bistoniens de Thrace. Hercule a la tête nue et porte la peau de lion; Diomède est casqué et armé d'un bouclier. (Pierre gravée du Cabinet de France. Cornaline de 19 mill. sur 15. Chabouillet, *Catalogue*, etc., n° 1771.)

[3] Métope du temple de Jupiter, à Olympie (au Louvre). Hercule s'apprête à frapper le taureau de sa massue. Rendu furieux par Neptune, qui l'avait fait sortir de la mer, à la prière de Minos, l'animal dévastait les environs de Knossos.

[4] Hercule debout à gauche, armé de sa massue, avec la peau de lion sur le bras et com-

Ce furent là ses douze travaux, mais il en accomplit bien d'autres dans ses longs voyages à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Il délivra Hésione, sœur de Priam, qu'un monstre marin, envoyé par Neptune, allait dévorer, prit Troie, tua, sur l'Aventin, le brigand Cacus et, dans la Libye, Antée, qu'il étouffa en l'enlevant dans ses bras puissants; car, chaque fois qu'il terrassait le géant, il l'avait vu retrouver



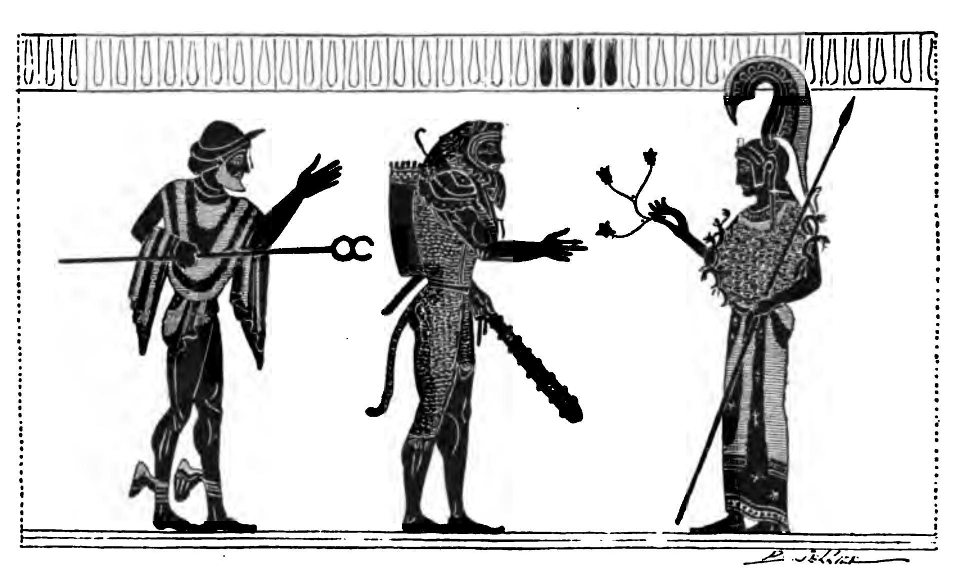
Hercule et Atlas [1].

de nouvelles forces en touchant la Terre, sa mère. Il extermina les Centaures, délivra Alceste des mains de la Mort et Prométhée du vautour qui lui rongeait le foie; il aida Atlas à porter le ciel, et ouvrit le détroit que bornent les colonnes d'Hercule. Exilé pour un meurtre, il fut vendu 3 talents en Lydie par Mercure et fila aux pieds d'Omphale. De retour en Grèce, il secourut les Doriens contre les

battant l'hydre de Lerne; à ses pieds, un crabe. ℞. ΦΑΙΣΤΙΩΝ. Vache marchant à droite. (Tétradrachme de Phaestos, de Crète.)

[1] Métope du temple de Jupiter, à Olympie, d'après un moulage. Au centre, portant sur un double coussin la voûte céleste, se tient Hercule, qui remplace Atlas : celui-ci, debout devant le héros, lui présente les pommes qu'il vient de cueillir dans le jardin des Hespérides. Derrière Hercule, une Hespéride aide le héros à porter le ciel.

Lapithes, s'empara des États d'Amyntor, roi d'Orchomène, et tua le roi d'Œchalie avec tous ses enfants, à l'exception d'Iole. A la vue de cette belle jeune fille, Déjanire, femme d'Hercule, comprit qu'elle allait perdre l'amour de son époux; pour le retenir, elle lui envoya, suivant le perfide conseil de Nessus, une tunique teinte du sang du Centaure et imprégnée du venin de l'hydre de Lerne. Dès que le héros s'en est revêtu, un feu secret et terrible le dévore. Il veut



Hercule dans l'Olympe[1].

l'arracher, sa chair tombe en lambeaux; vaincu par le mal, il se fait dresser un bûcher au sommet de l'Œta et y monte, après avoir confié ses flèches à Philoctète. C'était la dernière épreuve. Les dieux reçoivent dans l'Olympe le héros purifié par la douleur et l'amour, et lui donnent la jeune Hébé pour sa compagne immortelle.

Les exploits de Bellérophon et de Persée ont surtout l'Orient pour théâtre; la légende d'Hercule est plus nationale, bien que le héros porte par tout le monde alors connu sa force invincible, et que le Tyrien Melkarth n'ait pas peu contribué à enrichir son histoire; celle de Thésée est presque exclusivement grecque.

Ce héros, fils d'Égée ou de Neptune, naquit à Trézène, au milieu des Achéens. Égée avait placé son épée et sa chaussure sous une énorme pierre. A seize ans, Thésée se trouva assez fort pour enlever ces

[1] Peinture de vase, au Louvre. Le héros vêtu de la peau de lion, la massue dans la main gauche, le carquois et l'arc à l'épaule gauche, s'avance vers Minerve en armes, qui tient une fleur à la main : derrière lui est Mercure.

signes qui devaient le faire reconnaître de son père, mais il ne voulut se montrer à Athènes qu'après s'être rendu digne du trône par ses exploits. Des brigands infestaient l'Argolide, l'isthme de Corinthe et l'Attique : Sinnis, qui attachait les étrangers tombés dans ses mains à deux pins courbés en sens contraire, puis laissait les arbres se redresser et déchirer les victimes; Sciron, qui les précipitait du haut des rochers dans la mer[1]; Cercyon, qui les forçait de lutter avec lui et les tuait quand il les avait vaincus; Procruste, qui les attachait sur un lit de fer, coupant les extrémités à ceux qui en dépassaient la mesure, allongeant avec des courroies ceux dont les membres étaient trop courts. Thésée les tua, et, arrivé enfin à Athènes, il se fit reconnaître d'Égée, malgré la magicienne Médée, qui, répudiée par Jason, s'était réfugiée dans la cité de Minerve, sur un char attelé de serpents ailés.


Thésée et le Minotaure[2].

Dans l'Attique, le héros trouva encore à montrer sa force et son courage; il vainquit les Pallantides, qui voulaient dépouiller son père, et prit vivant le taureau qui désolait les plaines de Marathon. Athènes payait à la Crète un tribut de sept jeunes filles et de sept jeunes garçons, que le Minotaure dévorait. Thésée s'offrit à être du nombre des victimes. A l'aide du fil qu'Ariane lui donna, il pénétra dans le labyrinthe de Dédale, tua

[1] Les Mégariens, loin de faire de Sciron un brigand, l'honoraient comme un bienfaiteur. Mais le passage des roches Scironiennes fut toujours chose dangereuse. Naguère encore il était bon de s'y faire accompagner. Lorsque, en janvier 1870, je traversai l'isthme de Corinthe, avec des voyageurs venus d'Athènes, des soldats étaient échelonnés de loin en loin, le long de la route, pour protéger contre de fâcheuses surprises la caravane qui passait là à jour fixe.

[2] Groupe en marbre de la villa Albani, d'après Clarac (*Musée de sculpture*, planches, V, pl. 811 A, n° 2071 R.). — Thésée est représenté sous les traits d'un homme jeune, et armé de la massue, comme Hercule : aussi a-t-on pu voir dans ce groupe le combat d'Hercule contre le fleuve Achéloos. Pour la figure du monstre, on peut la comparer avec la monnaie de Knossos donnée plus haut, p. 60

le monstre[1] et revint, avec Ariane, qu'il abandonna dans l'île de Naxos. Il avait oublié d'ôter à son vaisseau les voiles noires qu'il portait au départ; Égée, à la vue de ce signe de deuil, crut son fils mort et se précipita dans la mer qui prit son nom. Thésée hérita de son pouvoir et donna de sages lois à l'Attique. Il institua des fêtes en l'honneur de Minerve et d'Apollon, et, chaque année, le navire qui l'avait ramené de la Crète porta des offrandes à Délos. Entretenu avec un soin religieux, ce vaisseau, sans cesse réparé et toujours le même, vécut des siècles. Mille ans plus tard, il conduisait encore à Délos la *théorie* sacrée.


Thésée[2].

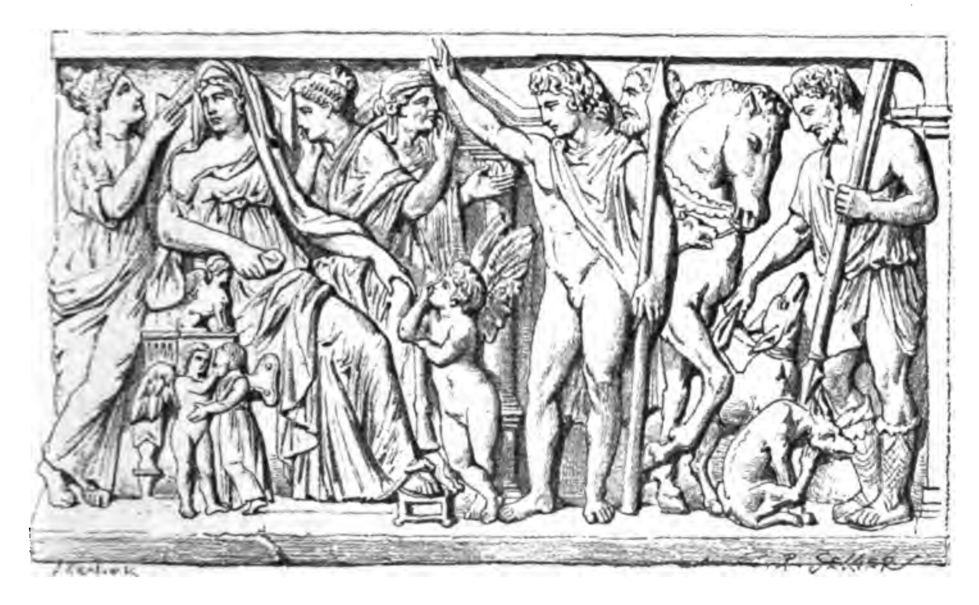
Cependant le goût des aventures rejeta Thésée dans la vie errante. Il prit part à la chasse du sanglier de Calydon et à la conquête de la toison d'or : il combattit les Amazones sur les bords du Thermodon, enleva Hélène et voulut aider son ami Pirithoüs à ravir Proserpine. Mais Pirithoüs fut mis en pièces par Cerbère, et Thésée, retenu aux Enfers, ne fut délivré que par Hercule. Rentré dans Athènes après deux ans d'absence, il reçut les plaintes de Phèdre contre Hippolyte et prononça sur son fils innocent des malédictions que Neptune entendit : un monstre marin, sorti des flots, effraya les coursiers du jeune prince qui, renversé de son char et embarrassé dans les rênes, expira, déchiré par les rocs où ses chevaux furieux le traînaient. Dès lors tout se tourne contre Thésée. Malgré ses services, le héros perd l'amour du peuple; les Athéniens le chassent, une tempête le repousse de la Crète sur l'île de Scyros, et le roi de cette île le fait périr en trahison. Cimon rapporta plus tard ses cendres, et les Athéniens l'honorèrent comme un demi-dieu.

Il y a peu à prendre pour l'histoire dans les légendes de Bellérophon et de Persée, si ce n'est comme un écho d'anciens rapports entre l'Argolide et les pays à l'orient et au sud de la Grèce. Dans celle d'Hercule, il y a certainement des faits historiques; mais comment les détacher du merveilleux qui les enveloppe, comment faire la part des temps et des peuples qui, chacun, ont apporté leur tribut pour augmenter la gloire et les travaux du héros par excellence? Homère le connaît mal, mais les poètes cycliques en savent bien long sur lui. D'abord il faut

[1] Cette légende et celle d'Hercule, tuant le lion de Némée, sont un souvenir de scènes souvent représentées sur les cylindres et les monuments de l'Assyrie et de la Chaldée.

[2] Tête de Thésée, coiffé comme Hercule de la peau de lion; en légende : ΘΗCΕΑ. ΝΙΚΑΙΕΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze frappée à l'effigie de Caracalla, à Nicée de Bithynie.)

reconnaître plusieurs Hercules : le héros grec et le dieu phénicien; celui-ci accomplit les voyages autour de la Méditerranée; il est le soleil ou le représentant du peuple navigateur dont les comptoirs couvrirent les côtes de l'Afrique, de l'Espagne et de la Gaule. Dans le héros grec il y a plusieurs personnages. L'un, celui qui brise les rochers et qui détourne les fleuves, qui fend les montagnes pour faire écouler les eaux et qui détruit les bêtes féroces, appartient au

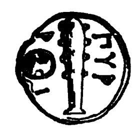


Phèdre et Hippolyte[1].

temps de la civilisation primitive, aux premiers efforts d'une société naissante contre le monde matériel, même à l'imagination de tous les vieux peuples qui, dans leurs théogonies, aiment à placer un dieu exterminateur des monstres. L'autre qui, à la tête de compagnons dévoués, défend le faible contre le fort, punit les tyrans, renverse les oppresseurs et fait don de leurs royaumes aux braves, était d'un

[1] Relief d'un sarcophage du musée de Latran, à Rome, d'après les *Monum. dell' Instit. archeol.*, VIII, tav. XXXVIII. Les personnages sont répartis en deux groupes : d'un côté, Phèdre, ses servantes et sa nourrice; de l'autre, Hippolyte et ses serviteurs. Phèdre est assise, non loin d'un temple dont on distingue à l'arrière-plan une colonne et le fronton. La tête couverte d'un voile et rejetée en arrière, elle semble en proie à sa douleur, et ses deux servantes s'empressent autour d'elle, tandis que la nourrice adresse encore la parole à Hippolyte. Celui-ci, debout et le bras droit levé, semble la repousser. Derrière lui sont deux serviteurs, ses chiens et son cheval sur lequel est jetée une peau de bête dont on distingue la tête. Aux pieds de Phèdre, un Amour appuyé sur sa torche renversée et plus à gauche le petit groupe d'Éros et de Psyché rendent en quelque sorte visible la passion de Phèdre.

âge moins reculé, de l'époque où les tribus helléniques se disputaient la possession de la Grèce. Enfin on pourrait encore distinguer l'Hercule thébain, qui apparaît comme un chef puissant, comme un conquérant invincible, et l'Hercule de Mycènes, soumis, on ne sait pour quelle cause, au capricieux vouloir de son cousin Eurysthée.



Hercule thébain[1].

Mais pourquoi chercher de l'histoire là où ne se trouve que de la poésie légendaire, enrichie de nouveaux détails à chaque nouvelle génération de poètes, même de philosophes? Ceux-ci mêlèrent des idées purement mythiques à des récits d'aventures humaines, et Hercule devint la personnification d'agents physiques, de forces morales et d'idées astronomiques[2]. Ainsi il fut le héros sauveur, luttant sans relâche pour le salut du monde. En Béotie, on l'honora comme le dieu qui chasse les maux (*ἀλεξίκακος*) et qui donne la santé (*σωτήρ*). Il fut la source de la vie et de la force, l'air pur et l'atmosphère lumineuse. Tandis que les uns ne voyaient en lui que le vaillant à qui nul et rien ne résistaient; d'autres, dans l'âge postérieur, firent de lui l'idéal de la perfection humaine et, de sa vie entière, une passion soufferte pour le salut du genre humain[3]. Hercule fut alors l'homme divin sur lequel tous les autres devaient prendre exemple. De là l'allégorie fameuse que Prodicus nous a conservée : cette apparition au fils d'Alcmène, prêt à débuter dans la vie active, de deux femmes, l'une majestueuse et sévère, c'est la Vertu; l'autre riante et douce, c'est la Volupté. Chacune s'efforce de l'attirer à soi et de lui faire prendre la route qu'elle suit. Il se décide pour la première.

Thésée est resté un homme, un héros. Malgré sa naissance à Trézène et sa jeunesse passée dans l'Argolide au milieu des Achéens, il semble personnifier une époque de puissance que l'Attique aurait eue avant sa grande histoire. La légende qui conduit Hercule dans tous les pays de la Grèce ne lui donne rien à accomplir dans cette province. Les Athéniens s'en dédommagèrent en faisant de Thésée le héros de l'At-

[1] Tête d'Hercule imberbe, coiffé de la peau de lion, à droite. ℞. ΠΥΡΡΙ.... (nom de magistrat). La massue d'Hercule et le bouclier béotien. (Monnaie de Thèbes. Bronze.)

[2] Ses douze travaux rappelaient la marche du soleil à travers les douze signes du zodiaque.

[3] Voyez, par exemple, l'*Hercule furieux* de Sénèque, vers 762 et suiv., et mon *Histoire des Romains*, t. V, p. 714.

tique, comme Hercule était celui des peuples de l'Argolide et de la Béotie, par son origine, et celui des Doriens, qui prirent ses fils pour chefs et eurent toujours des Héraclides pour rois. On verra plus loin, au commencement du chapitre IX, les institutions qu'on attribue à Thésée.

Ajax relevant le corps d'Achille[1].

Si l'on voulait passer en revue tous les personnages des temps héroïques, on trouverait encore : à Mycènes, les Pélopides Atrée et Thyeste, et leur sanglant festin; — à Sparte, Tyndare et Léda, qui fut aimée de Jupiter et donna le jour aux Dioscures Castor et Pollux, fameux par leur amitié fraternelle, et à leurs sœurs Hélène et Clytemnestre, beautés fatales; — dans Égine, Éaque, le plus juste des mortels, et ses fils Télamon et Pélée, moins illustres l'un et l'autre que leurs enfants, Ajax et Achille; — à Corinthe, le rusé Sisyphe, qui enchaîna la Mort et trompa Pluton en s'obstinant à vivre une seconde fois, quand le dieu lui eut permis de revenir pour quelques jours sur la terre, et Pirène, la mère inconsolable dont les larmes avaient formé la source de l'Acrocorinthe; — à Sicyone, la plus antique race royale; — en Arcadie, Atalante, la hardie chasseresse qui devançait à la course les plus rapides des Grecs et les tuait après les avoir vaincus. Elle fut cependant vaincue elle-même par Hippomène, qui, pour ralentir la course de la vierge indomptable, jeta devant elle trois pommes d'or du jardin des Hespérides, que Vénus lui avait données.



Atalante[2].

Les traditions plaçaient encore à Pylos le sage Nestor, fils de Nélée, échappé seul au massacre fait par Hercule de tous les siens; — dans l'Attique, Érechthée, qui, pour obtenir une victoire, immola


Céphale ? (voy. p. 92) [3].

[1] Ajax, casqué, armé de la lance et du bouclier, se penche pour relever Achille, qui s'affaisse devant lui. (Pierre gravée du Cabinet de France. Améthyste de 15 mill. sur 12. Chabouillet, *Catalogue*, etc., n° 1818.)

[2] Atalante combattant le sanglier de Calydon, qu'elle perce de sa lance; derrière le sanglier, un arbre. A l'exergue, la légende : ΤΕΓΕΑ. (Revers d'une monnaie de bronze frappée à l'effigie de Julia Domna, à Tégée d'Arcadie.)

[3] Statuette de bronze du Cabinet de France. Hauteur 19 cent. 1/2. Céphale (?) assis sur un ro-

ses trois filles, victimes volontaires; — Céphale, l'amant de l'Aurore, et Orithye que Borée enleva, comme elle jouait avec ses compagnes sur les bords de l'Ilissos. Dans l'Étolie, c'est Méléagre, qui tua le sanglier de Calydon envoyé par Diane pour désoler le pays, et Tydée, père de Diomède; dans la Thessalie, Pirithoüs et la lutte, tant de fois



Orithye enlevée par Borée [1].

reproduite par les artistes grecs, des Lapithes et des Centaures; dans la Phthiotide, Pélée, avec son fils Achille, né de Thétis, une des Océanides, et le centaure Chiron, qui connaissait tous les simples des montagnes et savait lire la destinée des hommes dans les étoiles, au

cher, y appuie sa main gauche. De la droite mutilée, M. Chabouillet (*Catalogue général*, etc., n° 3054) suppose qu'il tenait un javelot. La pose de cette statuette est identique à celle du célèbre Mercure en bronze du musée de Naples. (Voy. *Gazette archéol.*, 1876, p. 144.)

[1] Peinture de vase, sur une œnochoé du musée du Louvre. (Cf. *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, 1874, pl. 2.) Le dieu vêtu d'une tunique courte serrée à la taille et d'une chlamyde à la riche bordure, emporte la jeune fille qui se ramasse en vain dans un dernier effort : celle-ci est vêtue d'un long et riche péplos d'étoffe transparente. La jambe droite de Borée tendue en avant, les plis de la chlamyde et du péplos que le vent soulève et rejette en arrière marquent la rapidité du mouvement qui entraîne le couple divin.



MORT D'ALCESTE.

Bas-relief d'un sarcophage de la villa Albani, d'après Zoega, *li Bassirilievi di Roma*, I, tav. XLIII. — Le bas-relief comprend trois scènes distinctes correspondant à trois moments successifs de ce drame plus d'une fois représenté sur les sarcophages : 1° l'arrivée d'Admète ; 2° les derniers moments d'Alceste ; 3° la descent d'Alceste aux enfers. — 1° Admète, vêtu d'une chlamyde, apprend d'un vieillard que son épouse va rendre le dernier soupir. A ses côtés sont deux de ses compagnons armés d'une lance ; derrière lui est un groupe de deux femmes dont l'une semble retenir les sanglots de l'autre. Cf. un sarcophage d'Ostie dans Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. XXVIII, et *Histoire des Romains*, t. IV, p 77 ; et un sarcophage de Saint-Aignan dans la *Gazette archéol.*, I (1875), pl. XXVII qui représentent le même sujet. — 2° Alceste mourante est étendue sur un lit aux pieds duquel s'appuient ses deux enfants, sa fille et son fils, en proie à la plus vive douleur. Elle remet à un vieillard les tablettes qui renferment ses dernières volontés : ce vieillard n'est autre que le pédagogue, et dans les deux femmes qui se penchent sur le lit, on peut reconnaître la nourrice et une des servantes d'Alceste. — 3° La dernière scène est, sur le sarcophage de la villa Albani, moins complète que sur les deux monuments cités plus haut. Elle ne comprend que deux personnages : Mercure entraînant Alceste aux enfers.

milieu desquelles, après sa mort, il alla former la constellation du Sagittaire; enfin, à Phères, Admète, qui dut offrir à son beau-père Pélias, en présent de noces, un char attelé d'un lion avec un sanglier sauvage[1], et dont la femme, Alceste, se dévoua volontairement à la mort pour lui conserver la vie.

Pour raconter les légendes relatives à tous ces personnages, l'espace me manquerait; mais deux d'entre eux, Castor et Pollux ont droit à quelques détails, car ils ont joué un grand rôle dans la plastique grecque et romaine. Homère ne voit en eux que des hommes, l'un dompteur de chevaux, l'autre invincible au pugilat, et il ne les amène pas devant Troie, « parce que la terre renfermait déjà, dans Lacédémone, les deux héros ». Du chantre d'Achille à celui des vainqueurs aux jeux nationaux, la légende s'est développée; dans sa dixième *Néméenne*, Pindare donne leur histoire : Castor, né de Tyndare, était mortel; Pollux, né de Jupiter, pouvait jouir de l'immortalité des dieux. Le premier ayant été tué dans un combat, le second voulut mourir avec lui. « Il implore le fils de Saturne : O mon père! fais, dieu puissant! que la Mort m'enlève avec lui.... » Le dieu répondit : « Je te laisse le choix. Veux-tu habiter l'Olympe avec Athéna et Arès à la sombre lance, ou aimes-tu mieux te dévouer pour ton frère? Si tu es résolu à partager tout avec lui, tu vivras la moitié du temps sous la terre, l'autre moitié dans les palais d'or du ciel. » Pollux accepta ce partage. D'autres légendes représentaient les Dioscures, comme les protecteurs des marins, les gardiens des lois de l'hospitalité et des règles des jeux gymniques : Castor était par excellence le dompteur des chevaux, et Pollux le maître des pugilistes. On leur donnait aussi un caractère guerrier : les rois de Sparte emportaient à la guerre leur image, et les Romains prétendirent les avoir vus dans leurs rangs au grand combat du lac Régille[2]. Ces divinités secourables, θεοὶ σωτῆρες, étaient très populaires, et leurs temples nombreux. Durant l'expédition des Argonautes, ils avaient sauvé les héros en apaisant une tempête; et l'on avait vu, à ce moment, une étoile briller sur leur tête. Aussi mettait-on leur séjour au ciel dans la constellation des Gémeaux.

[1] Voyez, sur ce sujet, la belle mosaïque trouvée à Nîmes en 1883 (*Hist. des Rom.*, t. VII, p. 548).
[2] *Hist. des Rom.*, t. I, p. 55.

III. — GUERRES DE THÈBES; LES ARGONAUTES.

Les poètes ont réuni presque tous les chefs de la Grèce héroïque dans quatre entreprises fameuses, les deux guerres de Thèbes, l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie.

Le roi thébain Laïos, effrayé par des oracles sinistres, avait fait exposer son fils Œdipe sur le mont Cithéron. Des pâtres recueillent l'enfant et le portent à Corinthe, où le roi Polybe, dont le mariage a été stérile, l'adopte et l'élève comme s'il était né dans sa maison. Arrivé à l'âge d'homme, Œdipe apprend qu'il doit être fatal à tous les siens. Pour fuir sa destinée, il s'éloigne en toute hâte de Corinthe et de ceux dont il se croit le fils. Dans les montagnes de la Béotie, il rencontre un vieillard qui, d'une voix impérieuse, veut l'écarter de sa route; une querelle s'engage, et le vieillard tombe mortellement blessé. Œdipe arrive à Thèbes. Un monstre, tête et poitrine de jeune fille, corps de lion, ailes de l'aigle, avec ses puissantes serres, le Sphinx, monstre venu d'Orient, est aux portes de la ville, proposant aux passants ses indéchiffrables énigmes, et mettant en pièces ceux qui ne les peuvent deviner. Créon a promis la main de sa sœur Jocaste, veuve de Laïos, à celui qui débarrasserait la cité de ce terrible voisinage. Œdipe tente l'aventure : il trouve le sens de l'énigme, et le monstre vaincu se précipite du haut des rochers et meurt. Œdipe, époux de Jocaste et roi de Thèbes, devient ainsi le meurtrier de son père, le mari de sa mère, le frère de ses enfants.

Instrument innocent d'une fatalité implacable, il en est aussi la victime.

Une peste décime la ville; Œdipe cherche, en consultant les dieux, à savoir quel est le moyen d'apaiser leur colère et de sauver son peuple. Il apprend avec épouvante que les Thébains sont punis à cause de ses crimes, qu'il connaît alors pour la première fois. Jocaste ne veut pas survivre à l'horrible révélation : elle s'étrangle, et celui qui est à la fois son fils et son époux se condamne lui-même à perdre la lumière. Il s'arrache les yeux, puis abandonne ce palais souillé. Accompagné de sa fille Antigone, qui guide pieusement ses pas, il erre longtemps en divers pays, objet d'effroi pour tous ceux qui le rencontrent et partout repoussé dès qu'il est reconnu. Il arrive enfin, après de longues misères, à Colone, près

d'Athènes, « la seule ville, dit le poète, qui soit secourable à l'étranger[1]. »

L'oracle lui avait annoncé qu'il ne trouverait de repos qu'auprès des Euménides, les déesses des vengeances divines. A Colone, un bois leur était consacré. Œdipe pénètre, malgré les larmes de sa fille, dans l'en-



Œdipe et le Sphinx[2].

ceinte redoutable et supplie les déesses « vénérables et terribles » d'accomplir la parole qu'Apollon a prononcée sur lui : « Je vous invoque, douces filles des antiques ténèbres, et toi, cité qui porte le nom de Pallas, noble Athènes; ayez pitié d'Œdipe ou de ce qui reste de lui. » Les dieux exaucent sa prière : la foudre éclate et il disparaît. Thésée seul connaît le lieu de sa sépulture, et les chefs du gouvernement

[1] Sophocle, *Œdipe à Colone*, 261. Voy. ci-dessous, au chapitre xx.

[2] Peinture de vase (*cylix* de Vulci, au Vatican), d'après une photographie. (Cf. *Museo Gregoriano*, II, tav. LXXXIV, 1 *b*). Œdipe (ΟΙΔΙΠΟΔΕΣ), coiffé d'un pétase et vêtu de la chlamyde est assis sur un rocher : entre ses jambes croisées est son bâton de voyage. Devant lui se dresse, sur une colonne ionique, le Sphinx, à tête de femme : il parle et l'inscription KAITRI se rapporte à l'énigme qu'il propose. On peut, en effet, lire et compléter : καὶ τρί[πουν], et qui a trois pieds.

athénien se transmettront mystérieusement ce secret redoutable auquel les dieux ont attaché la fortune de la ville[1].

Cependant ses deux fils, Étéocle et Polynice, se disputaient son trône; le dernier, chassé par son frère, se retira auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna une de ses filles en mariage et le ramena sous les murs de Thèbes, avec une armée commandée par sept chefs illustres (1214?). Ménécée, fils de Créon, sauva la ville en se livrant volontairement à la mort, pour offrir à Mars le sang royal que le devin Tirésias demandait en son nom. Tous les chefs, race impie, périrent,



Étéocle et Polynice[2].

à l'exception d'Adraste qui échappa aux Thébains victorieux, grâce à son coursier Arion, que Neptune avait fait sortir de la terre d'un coup de son trident. Capanée, un d'eux, avait osé braver Jupiter, et le dieu l'avait frappé de la foudre; sa femme Évadné, pour ne pas lui survivre, se jeta, comme une suttie hindoue, sur le bûcher où l'on brûlait le corps de son époux.

Thèbes aussi perdit son roi, victime de la fatalité qui poursuivait la race des Labdacides. Quand le Chœur des jeunes Thébaines avait voulu empêcher Étéocle d'aller au combat, il lui avait répondu : « Depuis

[1] Sophocle, *Œdipe à Colone*, 1518-19.

[2] Urne étrusque du musée de Florence, d'après la *Gazette archéol.*, VII (1881-1882), pl. LXIV. (E. Babelon.) L'artiste a représenté les derniers instants du combat : mortellement blessés, les frères ennemis tombent en arrière, soutenus par un valet d'armée (σκευοφόρος); au-dessus de la scène plane Thanatos, le Génie de la mort.

longtemps les dieux nous ont rejetés. Notre sang est la seule offrande qui leur plaise : le Destin le veut. Pourquoi le tromperai-je par de lâches complaisances[1]? » Il s'était précipité hors des portes, et le double fratricide, préparé par les imprécations d'Œdipe, s'était accompli. Les deux frères s'étant tués en combat singulier, la couronne resta à leur oncle Créon, qui défendit de donner la sépulture aux morts. Antigone osa enfreindre cet ordre barbare ; le tyran la fit mourir[2] ; mais Thésée, gardien et vengeur des lois morales, déclara la



Phrixos et Hellé (voy. p. 100)[3].

guerre à Créon et le tua. Plus tard, les fils des sept chefs, les *Épigones*, marchèrent contre Thèbes (XIIe siècle?) et la prirent après de sanglants combats. Laodamas, fils d'Étéocle, fut tué, ou s'enfuit en Thessalie avec une partie des Thébains, et Thersandre, fils de Polynice, régna sur Thèbes désolée. La terrible légende s'arrête ici. Tirésias, qui

[1] Eschyle, *les Sept contre Thèbes*, 702-704. Pour la croyance au *Destin*, voy. ci-dessous, chap. VI, § II.

[2] Voy. au chapitre XIX, l'*Antigone* de Sophocle.

[3] Peinture de vase, signée d'Asstéas, d'après le *Bullett. archeolog. Napolet.*, N. S., VII, tav. III. — Phrixos et Hellé ([ʽEλ]ΛΗ) traversent la mer sur le bélier qui doit les sauver. La mer est indiquée au-dessous d'eux, dans la partie du vase que ne reproduit pas notre gravure, par un triton, par Scylla et par des poissons : au-dessus brille le soleil, dont on voit le disque radié. Phrixos se tient de la main droite aux cornes du bélier : du bras gauche il tient sa sœur enlacée. Celle-ci a le bras droit passé sur les épaules de son frère, et de la main gauche retient son voile qui flotte au vent. Elle penche la tête en arrière, tandis que Phrixos regarde derrière lui. Devant le bélier, Néphélé (ΝΕΦΕ[λη]) protège la fuite de ses deux enfants : du corps de la déesse des nuages, on ne voit que la partie supérieure. Elle tient déployé son manteau comme pour dérober les fugitifs à la vue de leurs persécuteurs.

en avait prédit les épouvantables incidents, finit avec elle; il avait vécu sept âges d'homme.

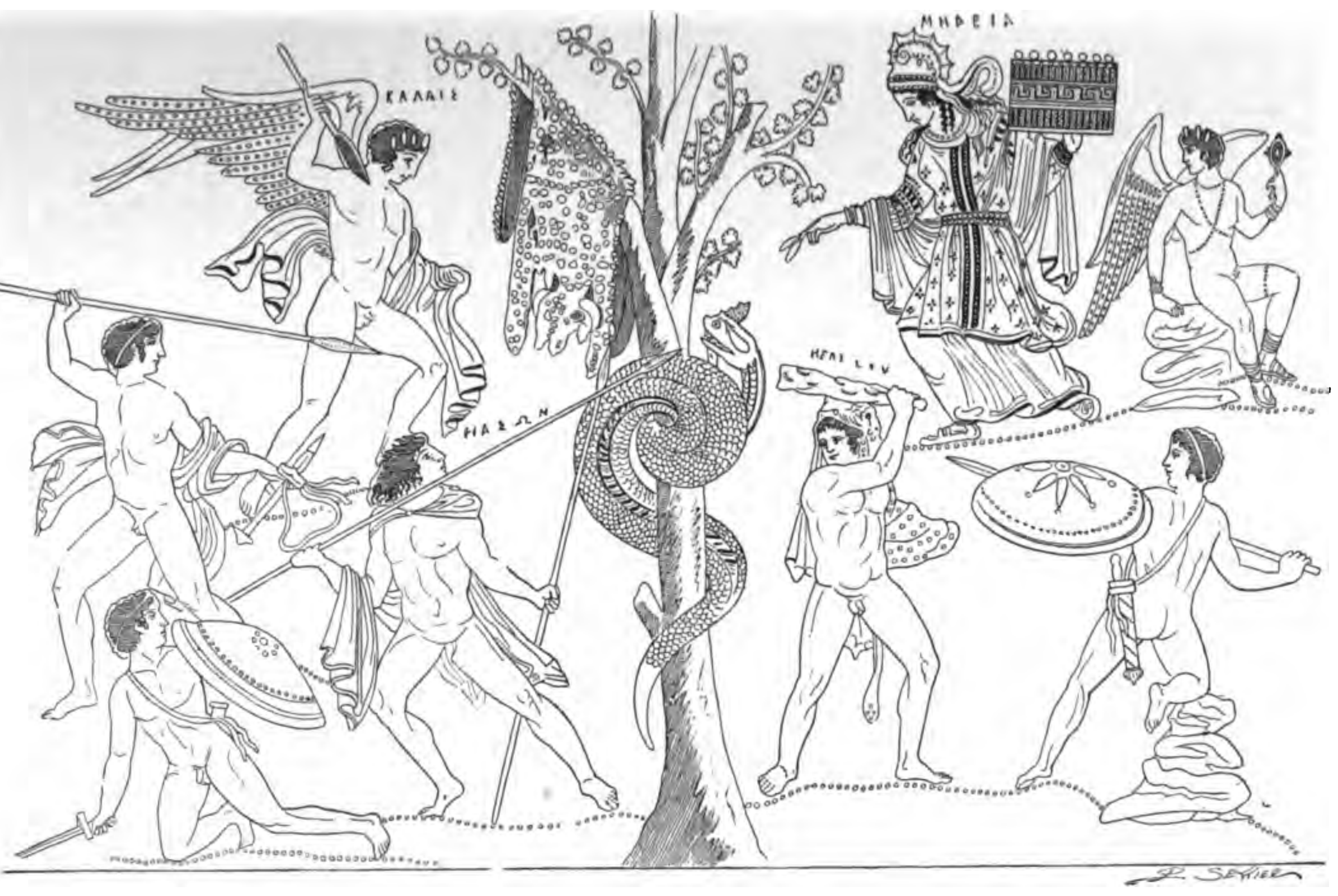
L'expédition des Argonautes nous mène aux confins, non seulement de la Grèce, mais du monde connu des Hellènes. La renommée avait répandu au loin le bruit des immenses richesses d'Éétès, roi de la Colchide, et la poésie les avait symbolisées sous la forme d'une toison d'or consacrée à Mars et gardée par un dragon; c'était la dépouille du bélier que Jupiter avait donné à Phrixos et à Hellé pour fuir le courroux de leur père Athamas. En passant, portés par lui, le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, Hellé se laissa choir dans la mer qui garda son nom; Phrixos parvint en Colchide, immola le bélier à Jupiter et en donna la toison au roi du pays. Elle devint comme le palladium de la Colchide, le gage de sa richesse et de sa grandeur. Jason, fils du roi d'Iolchos, Éson, que son frère Pélias avait privé du trône, se proposa de reconquérir la précieuse toison. Il arma le navire *Argo*, dont Minerve dirigea la construction; le mât, fait d'un chêne fatidique de Dodone, rendait des oracles. Cinquante guerriers le montèrent; les plus illustres furent : Hercule, qui abandonna l'expédition; Thésée, Pirithoüs, Castor et Pollux, Méléagre, Pélée, le poète Orphée qui, par ses chants aimés des dieux, bannissait la discorde, et le médecin Esculape, fils d'Apollon, à qui aucun mal ne pouvait résister. Le Phénicien Phinéos, qui gardait l'entrée de l'Hellespont, leur révéla la route à suivre : entendez que les Phéniciens avaient précédé les Grecs dans ces mers et qu'ils connaissaient les richesses qu'on pouvait trouver sur leurs bords.


Le navire Argo[1].

« Lorsqu'ils eurent, dit Pindare[2], levé l'ancre qu'ils suspendirent au-dessus de l'éperon du navire, le chef de tant de héros, debout sur la poupe, une coupe d'or dans la main, invoque Jupiter qui brandit la foudre, puis les vents impétueux, les flots rapides, et il leur demande des nuits sereines et les routes de la mer, des jours heureux et la douce destinée du retour. Du sein des nues embrasées, le tonnerre lui répond par des éclats propices, et les héros respirent, confiant dans les signes du dieu. Le devin crie de laisser

[1] Le navire Argo dans lequel se voient cinq rameurs; revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Gordien le Pieux, frappée à Magnésie d'Ionie. On lit en légende rétrograde : **ΑΡΓΩ ΜΑΓΝΗΤΩΝ.**

[2] *Pythiques*, IV, 340 et suiv.



JASON ET HERCULE COMBATTANT LE DRAGON AVEC L'AIDE DE MÉDÉE. (Voy. p. 103, n. 2.)


THE ASTOR LIBRARY

tomber les avirons; leurs bras infatigables impriment aux rames un mouvement rapide, et ils se lancent sur les routes humides[1]. » Au départ de la flotte athénienne pour la Sicile, les mêmes cérémonies s'accompliront, et Scipion, en quittant Syracuse pour aller détruire Carthage, les renouvellera.

Après maintes aventures, Jason arrive en Colchide et gagne l'affection de la fille du roi, Médée, puissante magicienne, pour qui les plantes n'ont point de secret. Elle lui révèle tous les périls qui l'attendent, mais lui enseigne les moyens d'en triompher. Aidé de son art redoutable, il saisit et dompte sans peine deux taureaux aux pieds et aux cornes d'airain qui vomissaient des flammes; il les attelle à une charrue d'acier, enfonce dans leurs vastes flancs l'aiguillon douloureux et laboure quatre arpents d'un champ consacré à Mars. Des dents d'un dragon, qu'il sème, naissent des hommes armés qui l'attaquent: mais il jette une pierre au milieu d'eux, et ils tournent leurs armes contre eux-mêmes. Jason s'approche alors du monstre qui gardait la toison merveilleuse; il l'endort à l'aide d'un breuvage magique, le tue et ravit le trésor[2]. Médée le suit sur son navire; mais, pour échapper à l'ardente poursuite d'Éétès, les Argonautes prennent une route nouvelle; ils remontent par le Phase jusqu'au fleuve Océan qui enveloppe comme un anneau immense le disque de la terre, côtoient les rivages de l'Orient, et, par le Nil, rentrent dans la Méditerranée.

D'autres récits conduisaient les hardis navigateurs au nord et à l'ouest dans la région fortunée où les Macrobiens vivaient douze mille siècles sans infirmités; dans celle des Cimmériens qu'enveloppaient des ténèbres éternelles; enfin dans la mer de glace et l'Océan occidental jusqu'aux colonnes d'Hercule. Ceux qui s'efforçaient de rapprocher la légende de l'histoire leur faisaient seulement remonter le Danube,

[1] *Hymne à Apollon.*

[2] Voy., p. 101, une peinture de vase, d'après les *Monum. dell' Instit. archeol.*, V, tav. XII. Au centre de la scène se dresse un arbre qui la divise en deux parties égales où les personnages sont distribués dans deux registres. Aux branches pend la toison d'or : autour du tronc est enroulé le dragon qui la garde. Jason (ͰΙΑΣΩΝ) à gauche, Hercule (ΗΡ[ακλῆς]) à droite, s'apprêtent à frapper le monstre, l'un de sa lance, l'autre de sa massue. Derrière les héros et prêts au combat sont trois des Argonautes, leurs compagnons. Dans le registre supérieur, à gauche, le fils de Borée et d'Orithye, Kalaïs (ΚΑΛΑΙΣ), porté par ses ailes, est venu prendre part au combat. A droite, Médée (ΜΗΔΕΙΑ), couverte de splendides vêtements asiatiques, aide les combattants de son pouvoir magique : de la main gauche elle tient une cassette, de la droite elle s'apprête à jeter des feuilles sur le dragon. Derrière elle, et correspondant à la figure de Kalaïs, est un Amour ailé : il est assis sur un rocher, tient un miroir de la main gauche et regarde la magicienne.

d'où, en traînant leur navire, ils passaient dans l'Adriatique, puis dans le fleuve Éridan, dans le Rhône et la mer de Toscane. Circé, l'enchanteresse, si fatale plus tard aux compagnons d'Ulysse, secourt, au contraire, ceux de Jason ; les Néréïdes soulèvent de leurs mains le vaisseau pour lui faire traverser le dangereux détroit de Charybde et de Scylla. Les Sirènes les appellent de leurs voix harmonieuses, mais Orphée détruit l'enchantement fatal par les accords de sa lyre. Une tempête les jette sur la côte d'Afrique ; ils visitent le jardin des Hespérides, dont Hercule vient d'enlever les pommes d'or, traversent encore la mer de Crète et rentrent enfin dans la Grèce, que Médée épouvante de ses fureurs.

Durant le voyage, près d'être atteinte par son frère, elle l'avait livré aux coups de Jason, puis, mettant son corps en pièces, elle avait semé les chairs livides et les ossements brisés le long de la route que suivait son père, pour arrêter sa poursuite. A Iolchos, elle rajeunit par son art le vieil Éson et fait déchirer Pélias par ses filles, en leur promettant que ses membres, mêlés dans une chaudière bouillante à des herbes magiques, retrouveront une vie nouvelle. Cependant Jason la délaisse ; alors elle égorge ses propres enfants, donne à Créuse, sa rivale, une tunique empoisonnée, et, s'élevant dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés, elle se réfugie dans l'Attique où elle devient l'épouse d'Égée.



Jason combattant[1].

Dans cette légende, qui en renferme deux mal fondues l'une dans l'autre, la grande magicienne éclipse les héros sur qui se portait d'abord l'attention. En racontant la lointaine expédition de ceux-ci, les poètes avaient voulu résumer les diverses entreprises des Grecs vers la mer Noire, comme les courses de l'Hercule de Tyr résumaient tous les voyages des Phéniciens vers l'Ouest. Quant aux détails du retour, on vient de voir qu'ils se multiplièrent à mesure que s'étendirent les connaissances et les hypothèses des Grecs sur les régions du Nord et de l'Occident.

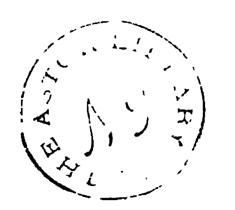
Il est remarquable que les Grecs aient eu deux cycles de légendes nationales sur les contrées lointaines : l'*Odyssée* et les *Argonautiques*.

[1] Jason, armé du casque, de la lance et du bouclier, est sur le point de transpercer un ennemi renversé à terre ; à ses pieds, on lit IACO. En légende ΕΠΙ. CTPA. ΚΑ. ΝΙΚΟΜΗΔΟΥC ΝΕΟΚΟΡΩΝ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ. (Revers d'une monnaie en bronze de Pergame, à l'effigie de Commode.)



LA VENGEANCE DE MÉDEE.

Bas-relief d'un sarcophage, au Louvre, où se distinguent quatre groupes correspondant à autant de scènes de ce drame, rendu si populaire dans l'antiquité par les tragédies d'Euripide et de Sénèque. — 1° Créuse, assise à côté de sa nourrice, reçoit les présents que lui offrent Jason, représenté debout entre les colonnes du palais, et les deux enfants que le héros avait eus de Médée. Derrière les enfants est un compagnon de Jason. — 2° A la première scène calme et tranquille fait suite une scène violente. — Créuse a revêtu la tunique empoisonnée, et déjà le feu magique la dévore : la tête rejetée en arrière, le bras levé comme pour écarter la flamme, elle veut s'élancer. Impuissants, son père Créon et, derrière lui, Jason assistent à ce supplice qu'Euripide s'est plu à décrire longuement. — 3° La vengeance de Médée n'est pas encore complète; elle va frapper ses deux fils. Ceux-ci sont représentés courant : peut-être sont-ils occupés à jouer, ainsi que les montre Euripide; peut-être s'enfuient-ils du palais auquel se sont communiquées les flammes qui dévorent Créuse. Il faudrait alors voir une colonne renversée dans le cylindre qui est à terre aux pieds des enfants. Derrière eux est leur mère qui, sur des bas-reliefs analogues, tient un poignard à la main. Pas plus qu'Euripide, le sculpteur n'a voulu représenter le meurtre même. — 4° La magicienne est victorieuse et va disparaître : on la voit s'élevant sur un char traîné par des serpents ailés. Elle retourne la tête en arrière, comme pour jouir encore de sa vengeance. Cf. Clarac, ***Musée de sculpture***, Texte, t. II. 1re partie. p. 540 et suiv



Les Romains ne montrèrent jamais une curiosité si ardente. Loin de s'enfermer dans les bornes étroites de leur horizon, les Grecs cherchèrent à en reculer les limites et en sondèrent sans relâche les profondeurs inconnues. Cette passion est bien celle du peuple voyageur par excellence, qui rechercha sur les flots de la mer d'Ionie les traces d'Ulysse, sur les vagues de l'Euxin celles de Jason, et dont on retrouve les colonies sur tous les rivages.

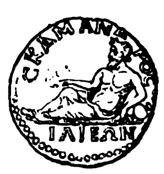
IV. — GUERRE DE TROIE (1193-1184?).

La guerre de Troie laissa de plus grands souvenirs dans la mémoire des Grecs et exerça sur l'art et la poésie une plus durable influence. Cet événement est certainement historique; il marque le moment où la Grèce, après avoir souffert durant des siècles l'invasion qui s'opérait d'Orient en Occident, réagit à son tour et commença le mouvement en sens contraire. Quelques-unes des circonstances qu'on rattache à cette guerre ont même un degré de certitude plus grand qu'aucun des faits de l'expédition des Argonautes ou des guerres de Thèbes. Mais la poésie a recouvert tous les incidents de détails merveilleux que l'*Iliade* a pour jamais consacrés[1].

De l'ensemble des traditions il résulte qu'un État puissant s'était formé en face de la Grèce, sur la côte orientale de la mer Égée. Aux temps primitifs, le premier besoin est la sécurité. Troie, la capitale de ce royaume, n'était pas sur le rivage dépourvu de ports, mais que l'île de Ténédos protège contre les tempêtes de l'ouest. Comme Athènes, Argos et Corinthe, elle était assez loin de la mer

[1] Les chants des anciens poètes, n'ayant été confiés qu'assez tard à l'écriture, se sont long temps transmis par la tradition orale avec de nombreuses variantes. Un de ces chantres, Homère, émule heureux de Démodocos et de Phémios dont il est parlé dans l'*Odyssée*, aura pris pour sujet particulier de ses vers un des épisodes du *Cycle troyen*, la *Colère d'Achille*, et cet épisode nous est parvenu augmenté par des retouches successives. Un autre, ou plusieurs autres, car on a distingué, dans l'*Odyssée*, plusieurs parties, le *Nostos* ou Retour d'Ulysse, la *Télémachie*, etc., aura composé l'*Odyssée;* ces deux œuvres sont la dernière forme d'une poésie populaire bien autrement vaste qui avait célébré les hauts faits des héros de la Grèce. (Sur la 1re édition des poèmes homériques, voy. le chap. x.) Quant à Hésiode, on n'est même pas assuré que la *Théogonie* soit de lui. Mais ce sont là affaires de philologues; ce ne sont pas les nôtres. Il nous suffit que l'ouvrage soit fort ancien, et personne n'y contredit. La thèse de F. A. Wolf reprend faveur; M. G. Christ (*Homeri Iliadis carmina sejuncta*, etc.) croit que l'*Iliade* est un groupe de chants, plutôt qu'un poème conçu du commencement à la fin par Homère, et M. M. Croiset (*Ann. de la Soc. des Études grecques*, 1884, p. 66) pense de même. Sur la littérature de cette question, voy. S. Reinach, *Man. de philol.*, t. I, p. 168, n. 2.

pour n'avoir pas à craindre une attaque subite des pirates. Comme ces villes encore, elle s'adossait à un roc abrupt haut de 400 pieds, dont les escarpements sont souvent à pic, et qui portait sa citadelle, Pergame, où le peuple, en cas d'alarme, pouvait se réfugier. Le Simoïs, descendu de l'Ida, l'entourait, à l'est, de ses replis, et le Scamandre, formé par les sources nombreuses qui sortent du rocher de Bounarbachi, fécondait la vallée où paissaient les troupeaux des rois. Différents peuples ou des dominations différentes s'y succédèrent; la dernière fut celle des Dardaniens, dont l'empire s'étendit jusqu'au Caïcos, vers les frontières de la Lydie, et qui avaient pour alliés plusieurs peuples de la péninsule. Priam y régnait alors; sa capitale, Troie ou Ilion, était célèbre pour la force de ses murailles, les richesses et le luxe de ses habitants, dont les mœurs et la religion étaient, comme la langue, les mêmes que celles des Hellènes, mais à un degré plus avancé de développement. Apollon était leur dieu protecteur; c'était sur l'Ida que trois déesses avaient remis à Pâris le droit de décerner le prix de la beauté et qu'Aphrodite avait donné pour fils à Anchise le pieux Énée.



Le Scamandre personnifié[1].



Le roi Priam[2].

Cependant une haine nationale invétérée séparait les Grecs des Troyens et les arma, un jour, les uns contre les autres.

De mutuels outrages ne suffisent pas à expliquer cette rivalité mortelle. Hérodote y a vu une première lutte de la Grèce pauvre et guerrière contre l'Asie riche et civilisée. D'autres ont représenté la cité de Priam comme une ville pélasgique, et sa ruine, par la main des Hellènes, comme le dernier terme d'une lutte de deux races qui, après avoir eu la Grèce pour champ de bataille, avait fini d'une éclatante manière sur un plus vaste théâtre. Hérodote, plus près des événements, paraît aussi plus près de la vérité.

Pour la légende, la haine des deux peuples n'est plus que celle de deux familles : les fils de Priam soutenus par Apollon, le dieu asiatique, et ceux de Pélops que protège la déesse d'Argos, Héra ou Junon, dont

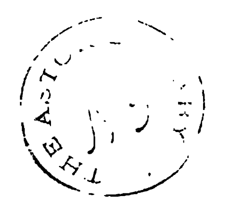
[1] Le Génie du Scamandre, couché à gauche, tenant de la main droite un roseau et s'appuyant de la gauche sur une urne renversée d'où s'échappent des flots. En légende : CKAMANΔΡΟC IΛIEΩN. (Revers d'une monnaie de bronze frappée à Ilium par l'empereur Commode.)

[2] Priam coiffé d'un bonnet phrygien, assis sur un trône et tenant un sceptre; en légende : ΠΡΙΑΜΟC ΙΛΙΕΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze frappée à Ilium par l'empereur Commode.)



LE JUGEMENT DE PARIS.

Peinture d'un vase de la fabrique d'Hiéron, d'après Conze, *Vorlegeblätter für archäol. Uebungen*, série A, V. — La signature du céramiste est gravée sur l'anse gauche (ΗΙΕΡΟΝΕΠΟΙΕΣΕΝ, Hiéron a fabriqué) : Hiéron florissait au vᵉ siècle avant notre ère. Le jugement de Pâris est un des sujets favoris des artistes, particulièrement des peintres de l'antiquité, peintres de fresques ou de vases. Ici Pâris Alexandre (ΑΛΕΧΣΝΔΡΟΣ *sic*) est assis à gauche sur un rocher de l'Ida, au milieu d'un troupeau de chèvres. Le jeune berger est couronné de feuillage et tient en main une cithare. Devant lui se sont arrêtées, guidées par Hermès, les trois déesses : Hermès, reconnaissable à ses talonnières et à son pétase (cf., p. 40, une monnaie d'Ænos), tend une fleur à Pâris. Les trois déesses tiennent également une fleur en main : c'est d'abord Athéna (ΑΘΕΝΑΙΑ), portant l'égide ; puis Héra (ΗΕΡΑ), le sceptre en main ; enfin, Aphrodite (ΑΦΡΟΤΙΔΕ *sic*), entourée de quatre Amours ailés qui lui présentent fleurs et couronnes, et tenant une colombe de la main gauche.



le culte ne fut jamais populaire sur la côte d'Asie. Cette haine datait de loin, du temps où les deux royaumes de Troade et de Phrygie se disputaient la prépondérance dans l'Asie Mineure.

En Phrygie régnait Tantale; un jour qu'il reçut les dieux à sa



Carte de la Troade.

table, il voulut éprouver leur puissance : il immola son fils Pélops dont il leur servit les membres déchirés. Jupiter voit le crime et cette audace sacrilège; il précipite le coupable aux Enfers où, au milieu de l'abondance, il souffrira éternellement d'une soif et d'une faim cruelles.

Les Grecs ne craignaient pas de prêter à leurs êtres divins de mauvaises passions qui les rapprochaient de l'humanité : dans la légende de Niobé, les dieux punissent la fille de Tantale pour un noble sentiment, l'orgueil maternel. Mais les artistes surent gré aux poètes de leur avoir fourni un magnifique sujet de groupe sculptural. Fière des douze enfants qu'elle avait donnés au roi de Thèbes, Amphion, Niobé blessa Latone en opposant son heureuse fécondité à la couche stérile de la déesse, qui n'avait mis au jour que les deux jumeaux nés dans l'errante Délos, Apollon et Artémis. Pour venger leur mère iras-



Mort d'Œnomaos et triomphe de Pélops [1].

cible, le dieu destructeur des monstres et la vierge farouche lancèrent contre les Niobides ces flèches qui jamais ne manquaient leur but. Tous périrent, et Niobé fut changée, sur le mont Sipyle, en une source formée de ses larmes, que les rayons du Soleil tarissaient avant qu'elle arrivât dans la plaine, comme les traits d'Apollon avaient tari les sources de la vie dans le sein des Niobides.

Au festin de Tantale, Cérès, absorbée dans la douleur que lui causait la perte de sa fille Proserpine, avait mangé une épaule de Pélops, sans reconnaître ce mets détestable. Jupiter ranima l'enfant et lui donna une épaule d'ivoire, dont le seul contact devait guérir tous les maux, mais qui n'assura pas la victoire au nouveau roi de Phrygie, lorsqu'il attaqua les Troyens. Vaincu par Tros, roi d'Ilion, Pélops est contraint de fuir en Grèce. Il emporte d'immenses trésors et emmène de braves compagnons. En Élide, il veut obtenir la main d'Hippodamie, fille du roi de ce pays. Treize prétendants ont déjà péri, car Œnomaos, averti

[1] Bas-relief d'un sarcophage, au Louvre. — 1° Dans la première scène à gauche, Pélops est en conversation avec Œnomaos : derrière le roi se tient un serviteur armé. — 2° Suit la course, qui



MASSACRE DES NIOBIDES.

Bas-relief d'un sarcophage du Vatican (musée Pio-Clem., Galerie des Candélabres, n° 204), d'après une photographie. — Diane à gauche, Apollon à droite, percent de leurs traits les enfants de Niobé. Le mouvement de la déesse se retrouve sur plusieurs statues de Diane chasseresse. Les Niobides, sans défense, succombent sous les coups répétés des deux divinités. C'est en vain que le pédagogue s'efforce de protéger le plus jeune des enfants qui s'attache à lui, en vain que la vieille nourrice s'empresse auprès d'une des jeunes filles déjà blessée : la vengeance des dieux s'accomplira tout entière et, dans le registre supérieur, l'artiste nous montre dix cadavres étendus à terre, appuyés les uns contre les autres.

par l'oracle que son gendre causerait sa mort, défie à la course ceux qui prétendent à la main de sa fille; il est sûr de les vaincre avec ses chevaux rapides, et il les tue après les avoir vaincus. Pélops gagne le cocher d'Œnomaos, qui ôte la clavette des roues; le char se renverse dans la lice, Œnomaos meurt, et Pélops lui succède. Selon d'autres,



Masque en or, de Mycènes (voy p. 117)[1].

Neptune lui avait donné un char d'or et des chevaux ailés. Son autorité ou son influence s'étendit sur les îles voisines et sur la péninsule

se déroule dans la plaine de Pise, que personnifie la nymphe étendue à terre; à côté d'elle se trouvent, dans une corbeille, les branches de palmier réservées au vainqueur à la course. Œnomaos, vaincu, est renversé sous ses chevaux, dont il tient encore les rênes : auprès de Myrtilos qui l'a trahi, un serviteur effrayé lève la main au ciel. Pélops, vainqueur, a son fouet en main, et à sa gauche est un homme qui s'apprête à le couronner. Cette dernière figure et celle du cavalier qui précède le char sont empruntées aux représentations du cirque romain, ce qui donne à ce monument une date très basse. — 3° Pélops a reçu le prix de sa victoire : guidé par l'Amour, il entraîne Hippodamie, qu'encourage sa vieille nourrice.

[1] D'après Schliemann, *Mycènes*, fig. 474. Ces masques étaient appliqués sur les visages des morts. Le corps tout entier, dans certaines tombes, était littéralement enseveli sous les bijoux (Schliemann, *ibid.*, p. 294) : masque sur le visage, diadème sur le front, plastron sur la poitrine, aux doigts des bagues et des bracelets, à la ceinture un baudrier, enfin des jambières, sans compter les ornements fixés aux vêtements, tout était en or.

Apia qui prit son nom : le pays de Pélops avec ses îles, νῆσος, ou Péloponnèse.

Mais ce favori des dieux a une abominable postérité : Thyeste souille la couche de son frère; Atrée renouvelle le festin de Tantale, en servant à Thyeste les membres de ses enfants; Agamemnon et Ménélas furent ses petits-fils. Égisthe, né de l'inceste de Thyeste avec sa fille Pélopée, égorgea Agamemnon et tomba sous les coups d'Oreste, qui frappa aussi sa mère Clytemnestre. Telle est la famille des Atrides dont les crimes et les malheurs ont si longtemps défrayé la poésie et l'art.



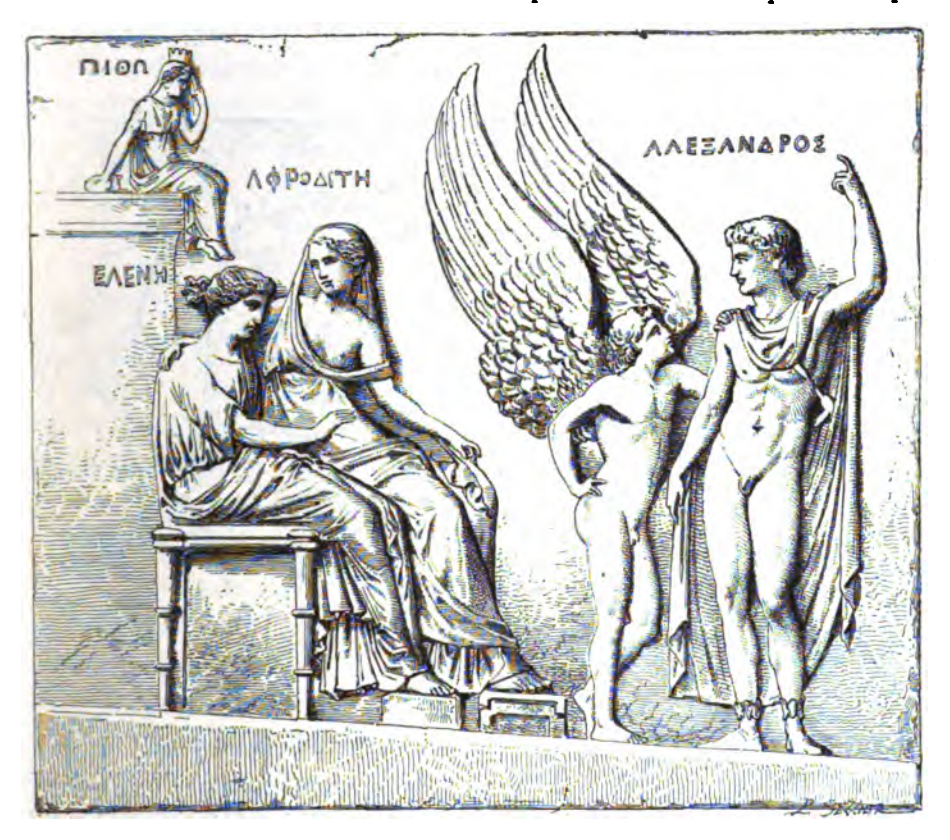
Enlèvement d'Hélène[1].

Après avoir conquis ou obtenu le pouvoir sur les côtes occidentales du Péloponnèse, les Pélopides avaient, à la suite d'événements que nous ignorons et que la tradition présente sous la forme de conventions pacifiques, transporté sur les côtes orientales le siège de leur puissance, et remplacé dans l'Argolide la race royale des fils de Persée.

[1] Peinture de vase, d'après la *Gazette archéol.*, VI (1880), pl. VIII (de Witte). Le vase porte les signatures du céramiste Hiéron et du peintre Macron (MAKPON EΛPAΦSEN, Macron a peint). — Hélène a cédé aux inspirations de l'Amour, de Vénus et de la Persuasion (que nous reverrons dans le bas-relief du musée de Naples, mis à la page 117), et Pâris l'entraîne. Devant le héros, marche Énée (AINEAς), qui, par l'ordre d'Aphrodite, avait accompagné Pâris en Grèce : il est armé comme Pâris. Celui-ci (ALEXSANΔPOS) conduit de la main gauche Hélène (HEVENE) vers laquelle il se retourne, et lui serre fortement le poignet droit, d'un geste qu'on retrouve souvent sur les monuments anciens. Hélène marche lentement, la tête légèrement inclinée, la main gauche posée sur la poitrine : sur le double chiton, elle porte un ample péplos de mariée. L'Amour lui attache une couronne sur la tête, tandis qu'Aphrodite (AΦ[P]OΔITE) ajuste le péplos et le ramène sur le front de la jeune épouse. Pitho (ΓΕΙΘΩ) suit Vénus, une fleur à la main.

Atrée, Thyeste et Agamemnon régnèrent successivement à Mycènes, alors la capitale du pays, Ménélas à Sparte et dans la Laconie, par son hymen avec Hélène, fille de Tyndare. Leur influence s'étendit sur toute la péninsule Apia, et nombre d'îles leur furent soumises. C'étaient de grands chefs sur terre et sur mer. Les découvertes faites à Mycènes prouvent leur richesse et leur puissance (Voy. p. 115).

Pâris, fils de Priam, venu en Grèce pour sacrifier à Apollon Daph-



Aphrodite persuadant Hélène[1].

néen, s'arrêta à Sparte; il y vit Hélène, une de « ces victimes de Vénus » pour qui les Grecs avaient tant d'indulgence[2], et l'enleva. Une fable postérieure à Homère, comme à Hésiode, contait que Vénus

[1] Bas-relief du musée de Naples, d'après le *Museo Borbonico*, III, tav. XL. — Debout devant Hélène assise est Pâris (Alexandros), vêtu d'une chlamyde. Trois divinités secondent le héros dont elles favorisent la passion, l'Amour, Vénus et la déesse même de la Persuasion. L'Amour s'appuie sur Pâris. Vénus, assise à côté d'Hélène, que la déesse domine de sa haute taille, s'efforce de la persuader avec l'aide de Pitho (ΠΙΘΩ). Cf. la peinture de vase donnée p. 116 (*Enlèvement d'Hélène*).

[2] Ainsi Médée, Ariane, Pasiphaé et toutes celles que Jupiter aima.

lui avait promis la plus belle des femmes, lorsqu'il lui avait adjugé la pomme d'or, prix de la beauté que cette déesse, Junon, et même la sage Minerve, se disputaient. Ce rapt insolent réveilla la haine des Atrides, ils la firent partager à la Grèce entière, et de la Crète à la Macédoine tous les chefs s'armèrent et se réunirent « sur la presqu'île pierreuse » qui portait la petite ville béotienne d'Aulis. Onze cent quatre-vingt-six vaisseaux furent rassemblés dans son port[1]; mais des vents contraires les y retinrent longtemps, et Calchas déclara qu'on n'en obtiendrait de



Iphigenie en Tauride[2].

favorables qu'après que la fille du roi d'Argos aurait été immolée sur l'autel d'Artémis. L'armée exigea que le sacrifice fût accompli, et le prêtre frappa, mais à ses pieds tomba une biche blanche qu'Artémis

[1] Remarquons que, dans Homère, il n'est pas encore question d'un seul combat naval.

[2] Bas-relief, au Louvre. On y retrouve deux des scènes racontées par Euripide dans la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*. — 1° A gauche, Oreste, l'épée à la main, s'affaisse, soutenu par Pylade : derrière est une Furie, la torche et le fouet à la main. Dans la tragédie, un bouvier raconte à Iphigénie que deux étrangers ont été capturés sur le rivage inhospitalier : l'un d'eux, pris d'un accès de fureur, s'est précipité sur les troupeaux, croyant combattre les Érinnyes (V. 281 et suiv.). L'artiste a représenté le moment où Oreste, épuisé de fatigue et revenant à la raison, s'affaisse entre les bras de son ami. — 2° Les deux captifs doivent être immolés à Diane, mais Iphigénie a reconnu son frère et, portant dans ses bras l'image de la déesse, elle annonce au roi Thoas qu'elle veut purifier dans les flots de la mer l'idole et les captifs (V. 1157 et suiv.). Sur le bas-relief, elle porte l'idole voilée et assiste au combat d'Oreste contre les gens de Thoas. Dans Euripide, l'apparition de Minerve met fin au drame, et Thoas renonce à poursuivre les fugitifs.

avait substituée à la royale victime. Iphigénie, transportée dans la Tauride et consacrée au service de la farouche déesse, n'oublia pas, au milieu de ses tristes honneurs, sa famille et sa patrie. « Oiseau qui, sur les falaises escarpées, chante la douleur et l'éternel regret de l'époux perdu, Alcyon, comme toi, je chante ma peine; mais, oiseau sans ailes, je ne puis prendre l'essor dans la voie resplendissante du soleil et arrêter mon vol au-dessus de la maison paternelle, où, vierge destinée à un noble hymen, je me mêlais à la troupe joyeuse des jeunes filles pour leur disputer le prix de la grâce et des riches parures[1]. »

La flotte grecque, délivrée par le sacrifice d'Iphigénie, conduisit en Asie plus de cent mille guerriers, résolus, dit le sage Nestor, à punir le crime de Pâris en infligeant à tous les Troyens la honte de Ménélas[2]. Priam put à peine leur opposer la moitié de ce nombre, bien qu'il lui fût venu des secours de la Thrace, de la Macédoine, et jusque de l'Éthiopie[3].

Les Grecs avaient accepté pour chef l'Atride Agamemnon. Près de lui était son frère Ménélas, roi de Sparte, l'époux outragé d'Hélène; Achille, qu'Ulysse avait découvert dans l'île de Scyros, caché par Thétis parmi les filles du roi; Patrocle, son ami; Diomède; les deux Ajax, l'un roi des Locriens, l'autre roi de Salamine et, après Achille, le plus beau et le plus brave des Grecs; le sage Nestor; Ulysse, le rusé roi d'Ithaque; Philoctète, le possesseur des flèches d'Hercule; l'Étolien Thersite, aussi lâche qu'insolent railleur. Parmi les Troyens, le vaillant Hector éclipsait tous les chefs; Énée ne venait qu'après lui.



Hector combattant[4].

Le premier des Grecs qui mettrait le pied sur le sol troyen devait périr : les dieux l'avaient ainsi décidé. Protésilas, pour faire cesser l'indécision des chefs, se jeta le premier au rivage. Le destin s'accomplit : il tomba

[1] Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 1089-1152. Voy. ci-dessous, au chap. XX, § III, des extraits de l'*Iphigénie à Aulis*.

[2] *Iliade*, II, 355-356.

[3] La date la moins improbable pour la prise de Troie, mais sans qu'elle ait la moindre certitude, est celle que donne Ératosthène, 407 années avant la première olympiade, ou 1184 avant J.-C. Pour Homère, il y avait dix-huit traditions sur la date de sa naissance, qui varie de 24 à 400 ans après cette guerre.

[4] Hector armé du casque, de la cuirasse, de la lance et du bouclier, debout sur un char de guerre traîné par ses quatre coursiers, à droite. En légende : ΕΚΤΩΡ ΙΛΙΕΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze frappée par Caracalla à Ilium.)

sous les coups d'Hector. Cependant les Grecs, débarqués, gagnèrent une bataille qui leur permit de se construire un camp, qu'une partie de leurs troupes garda, tandis que le reste alla piller les villes du voisinage ou cultiver la Chersonèse pour fournir des vivres à l'armée. Cette division des forces grecques et les querelles qui, plus d'une fois, éclatèrent permirent aux Troyens de faire une longue résistance. Leurs ennemis restèrent dix ans en face des murs de l'imprenable cité.

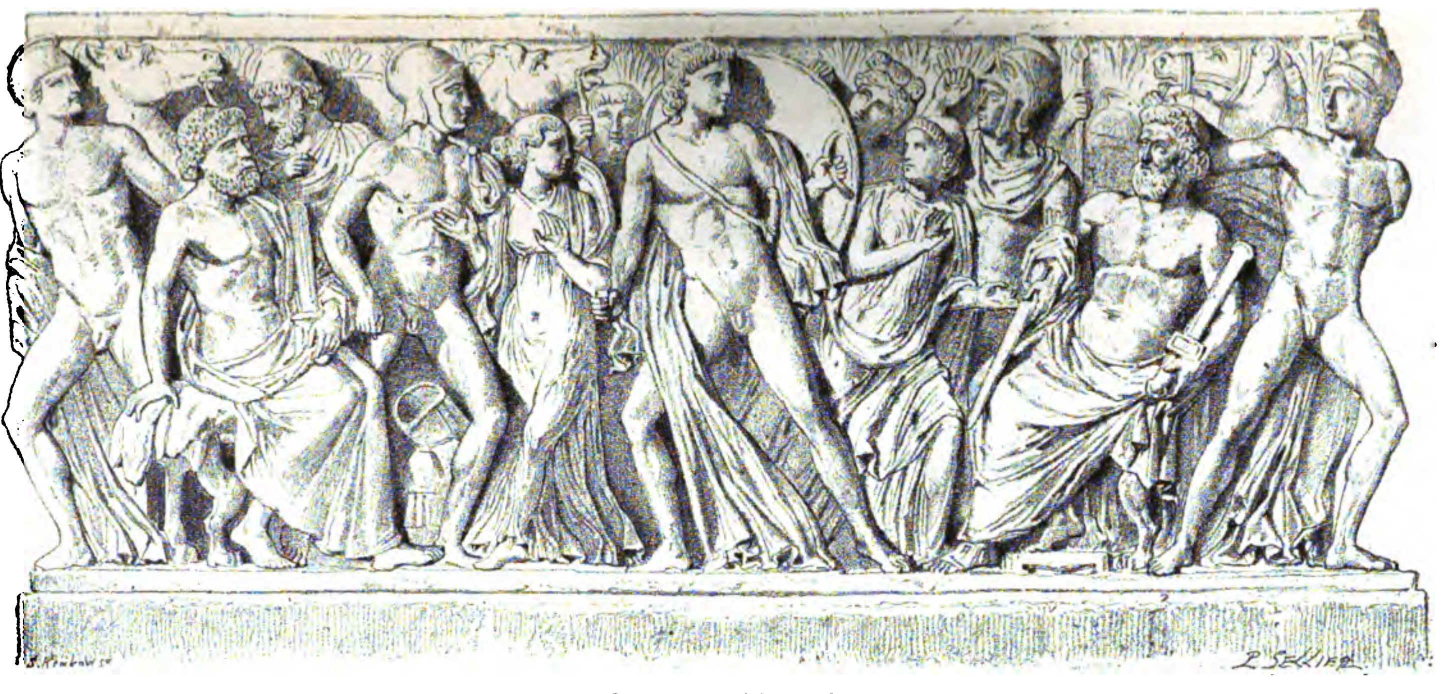
C'est dans la dixième année seulement que l'*Iliade* commence, car



Enlèvement de Briséis[1].

Homère n'a chanté que la colère d'Achille et les incidents qu'elle amène. Irrité qu'Agamemnon lui ait enlevé Briséis sa captive, le héros se retire sous sa tente et appelle la colère des dieux sur le chef qui lui ravit celle qui, après avoir été sa part de butin, est devenue sa compagne bien-aimée. Jupiter écoute sa prière; les Grecs sont battus et rejetés dans leur camp, qu'ils sont réduits à fortifier d'un mur et d'un fossé pour mettre leurs navires à l'abri d'Hector. Alors ils cherchent à apaiser Achille et lui envoient des députés pour réclamer le secours de son bras; il reste inexorable.

[1] Peinture d'un vase de la fabrique d'Hiéron, au Louvre. — Agamemnon (AA[a]MENMO[v] *sic*) entraîne Briséis. Dans Homère, il avait seulement menacé Achille de se rendre en personne à sa tente et d'enlever de sa main la jeune captive : ce sont des hérauts qui la lui amènent. Briséis, la tête couverte d'un voile, suit lentement le roi. Pour le geste d'Agamemnon et l'attitude de Briséis, voir l'enlèvement d'Hélène sur un vase peint de la même fabrique, donné p. 116. Derrière Briséis marchent le héraut Talthybios (ΘALΘVBIOS), en tout semblable à Mercure, puis Diomède (ΔIOMEΔES).



ACHILLE A SCYROS.

Haut-relief d'un sarcophage, au Louvre. — Achille, qui s'est emparé déjà des armes apportées par Ulysse (voy. p. 80 et 119), occupe le centre de la composition. Il s'élance vers la gauche, entouré des filles surprises du roi Lycomède. Celui-ci est assis à droite, et le héros tourne vers lui la tête. A gauche est assis un homme d'âge mûr, peut-être Nestor, chef de l'ambassade envoyée au roi de Scyros : à ses pieds est une cuirasse que doit revêtir Achille. A côté de Nestor se tient Ulysse, reconnaissable à son ***pilos***. Pour les autres guerriers, on ne saurait les nommer avec certitude : l'artiste s'est surtout préoccupé de donner à sa composition le plus de régularité possible, et les groupes sont symétriques. L'interprétation de cette scène a d'ailleurs donné lieu à de nombreuses discussions ; des savants y reconnaissent la dispute d'Achille et d'Agamemnon, au sujet de Briséis : les deux personnages assis seraient Agamemnon, à droite, et Ménélas, à gauche. (Pour les représentations analogues, voy. Overbeck, ***Die Bildwerke zum thebischen und troïschen Heldenkreis***, p. 287 et suiv.)

Cependant le combat recommence avec fureur. Junon protège les Grecs, et le maître des dieux, assis au sommet de l'Ida, d'où il contemple la bataille, encourage les fils de Priam. Ils vont triompher, lorsque Junon, empruntant à Vénus sa ceinture, vient charmer et séduire son époux. Une nuée d'or les enveloppe; les fleurs parfumées s'épanouissent autour d'eux, et le Sommeil, « qui dompte les dieux et les hommes[1] », endort Jupiter dans les bras de la déesse. Cependant les Troyens tombent en foule; mais Jupiter se réveille; il reproche à Junon sa ruse et verse au cœur des Troyens une ardeur nouvelle; ils



Colère d'Achille[2].

franchissent le fossé, le mur, qui défendent le camp des Grecs et font tomber nombre de chefs sous leurs coups. Les Achéens cherchent un refuge sur leurs vaisseaux, où Hector veut porter l'incendie.

A cette vue, Achille s'émeut. Patrocle, son ami le plus cher, le supplie de secourir les Achéens, ou tout au moins de lui prêter ses armes. Il n'accède qu'à la dernière prière; mais, après maint exploit, Patrocle rencontre celui qui n'a de rival qu'Achille et périt de sa

[1] L'Océan seul échappe à sa puissance : « Il n'oserait, dit Homère (*Iliade*, XIV, 245), tenter d'endormir son courant éternel. »

[2] Peinture de vase, au Louvre. Revers de la coupe d'Hiéron, où est représenté l'enlèvement de Briséis. — Achille (['Αχι]VVEVS) occupe le centre de la scène, et vers lui se portent les regards des autres personnages. Le héros est assis sur un *okladias* ou siège pliant : enveloppé dans son vêtement, il semble tout entier à sa douleur. Son épée et son *pilos* pendent au mur. Devant lui se tiennent Ulysse (OVVTTEVS), le chef de l'ambassade envoyée par Agamemnon, et Ajax (AIAS) ; derrière est le vieux Phénix (ΦOINI[ξ]), l'ami dévoué d'Achille. (Voyez le chant IX de l'*Iliade*, et Overbeck, *ouvr. cité*, p. 408.)

main. Cette nouvelle rend Achille furieux de douleur. Il ne peut se précipiter dans la mêlée, puisqu'il n'a plus d'armes; il s'avance, du moins, jusqu'au rempart et pousse par trois fois un cri terrible. Les Troyens ont reconnu la voix du héros, et trois fois ils reculent épouvantés. Les Grecs peuvent ressaisir le corps de Patrocle.

Achille implore sa mère, Thétis, qui accourt du fond des grottes marines avec le cortège éploré des Néréides, afin d'adoucir la douleur de son fils; il lui demande des armes pour remplacer celles que Patrocle a perdues, et la déesse obtient de Vulcain qu'il forge une armure complète et un bouclier merveilleux[1]. Revêtu de ces armes divines, « le fougueux Éacide » court aux Troyens, qui fuient devant lui comme un troupeau timide. Les dieux se jettent encore dans la mêlée : « Junon descend près de la flotte des Grecs, avec Minerve, Neptune, qui entoure la terre de ses flots, Mercure, à l'esprit subtil, et le robuste Vulcain. Les Troyens ont pour eux Mars, au casque étincelant, Phébus-Apollon, à la longue chevelure, Diane, fière de ses flèches, Latone, Xanthos, Vénus, qui aime les sourires. Sous leurs pas, la terre tremble, les cimes des monts s'agitent, et Pluton craint que son royaume souterrain ne s'entr'ouvre pour montrer aux mortels les demeures ténébreuses et redoutables, dont les dieux eux-mêmes ont horreur[4].



Combat autour du corps de Patrocle[2].


Antiloque annonçant à Achille la mort de Patrocle[3].

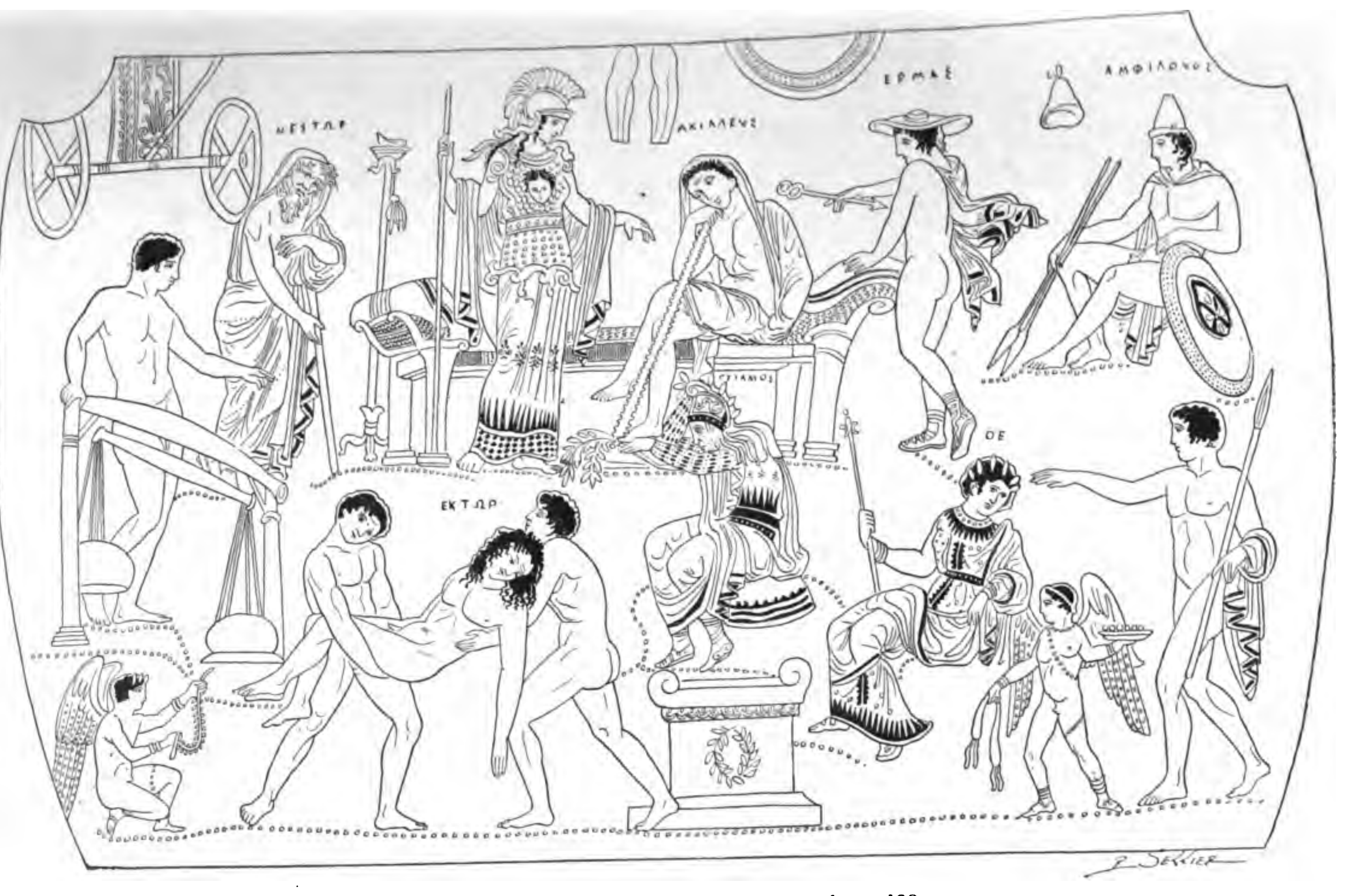
Cependant l'action s'engage, Énée est sur le point de périr; Nep-

[1] Ce n'est pas ici le lieu de répéter la description d'Homère (*Iliade*, XVIII, 478-608). J'y note un seul trait : Arès et Athéna, qui conduisent une troupe de soldats, ont une taille plus haute que celle des hommes. Les artistes ont reproduit cette différence qui aide souvent à distinguer, sur les vases et dans les bas-reliefs, les êtres divins des mortels ou des ombres conduits par Hermès aux Champs élyséens. Hésiode, ou plutôt un véritable poète qui avait le génie épique, a fait aussi une description du bouclier d'Hercule.

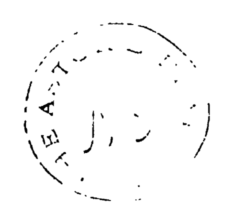
[2] Hector luttant contre deux guerriers grecs qui s'empressent de relever le corps de Patrocle. En légende : ΕΚΤΩΡ ΙΛΙΕΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze d'Alexandre Sévère frappée à Ilium.)

[3] Camée, d'après Winckelmann, *Monum. ant. ined.*, fig. 129. — Achille, assis à la porte de sa tente, s'abandonne à sa douleur. Debout devant lui est Antilochos, son ami et le plus rapide des Grecs, qui vient de lui apprendre la mort de Patrocle.

[4] *Iliade*, XX, 1-66.



LA RANÇON D'HECTOR (voy. la n. 1, p. 128).



tune le sauve en l'enveloppant d'un nuage. Le fleuve Xanthos a beau gonfler ses ondes, il ne peut arrêter le héros. Mais il s'unit au Simoïs et inonde la plaine. Achille va reculer enfin devant les deux divinités, lorsque Junon envoie Vulcain et ses flammes puissantes qui tarissent les deux fleuves, et la poursuite recommence. Hector veut couvrir la retraite des Troyens; Achille l'atteint, et un mémorable combat s'engage. La lutte est longtemps incertaine. Déjà, pour la quatrième fois, ils reviennent près des fontaines, lorsque le père des dieux et des hommes, pesant dans la balance d'or les jours des deux héros, voit que le Destin a condamné le fils de Priam[1]. Achille le frappe de sa lance à la gorge et l'étend mort à ses pieds. Il le dépouille



Combat d'Achille et d'Hector[2].

de ses armes, lui perce les talons, attache le cadavre par une courroie à son char, puis le traîne trois fois autour de la ville. Rentré au camp, il fait à Patrocle de magnifiques funérailles, immole douze jeunes captifs sur son bûcher et célèbre en l'honneur de son ami des jeux funèbres. Il avait juré de laisser aux chiens et aux oiseaux de proie les restes d'Hector; mais la nuit suivante, Priam, le vieux roi, paraît dans sa tente : « Il s'arrête près d'Achille; il embrasse ses genoux; il baise les mains terribles qui lui ont tué plus d'un fils et le supplie en ces termes : « Souviens-toi de ton père, Achille égal « aux dieux. Il a mon âge; il est, comme moi, sur le seuil funeste « de la vieillesse. Peut-être qu'en ce moment des voisins l'attaquent « et que personne n'est là pour écarter de lui la guerre et la mort. « Du moins il sait que tu vis; il espère chaque jour te revoir. Moi « malheureux, je n'espère plus rien. J'avais engendré, dans la grande

[1] *Iliade*, XXII, 208-213.

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, Taf. CCIV. — Hector (HEKTOP), mortellement blessé, s'affaisse. Apollon (AΠOVVON), son protecteur, l'abandonne et se retire, tandis qu'Athéna (AΘENAIA) excite Achille victorieux (AXIVVEVS). (Voy. le chant XXII de l'*Iliade* et Overbeck, *ouvr. cité*, p. 448.)

« Troie, de vaillants fils. Et pas un ne me restera. Ils étaient cin« quante, quand arrivèrent les Achéens, dix-neuf nés du même sein; « des femmes m'avaient donné les autres dans mes palais. L'impé« tueux Mars a brisé leurs genoux. Celui qui défendait la ville et nous« mêmes, voilà que tu l'as tué. Et moi je viens maintenant vers les « vaisseaux des Achéens apportant une immense rançon[1] pour racheter « son corps. Respecte les dieux, Achille; aie pitié de moi, au souvenir « de ton père. Je suis bien plus que lui misérable, car j'ai eu le « courage de faire ce que nul autre mortel n'a jamais fait : j'ai ap« proché de ma bouche la main de l'homme qui a tué mes enfants. »

Au souvenir de son père, Achille s'attendrit; il relève doucement le vieillard et tous deux pleurent, l'un sur Hector, l'autre sur Patrocle et son père[2].

L'*Iliade* ne va pas plus loin, mais la tradition continue. Avec Hector, Troie avait perdu son plus ferme boulevard; cependant, secourue par Penthésilée, reine des Amazones, et par l'Éthiopien Memnon, elle résista encore. Achille, à son tour, tomba percé au talon d'une flèche partie de l'arc de Pâris et qu'Apollon avait dirigée. Ajax et Ulysse se disputèrent ses armes; l'assemblée des Grecs les adjugea au second, et Ajax, à la fois furieux et désespéré, se jeta sur son épée.

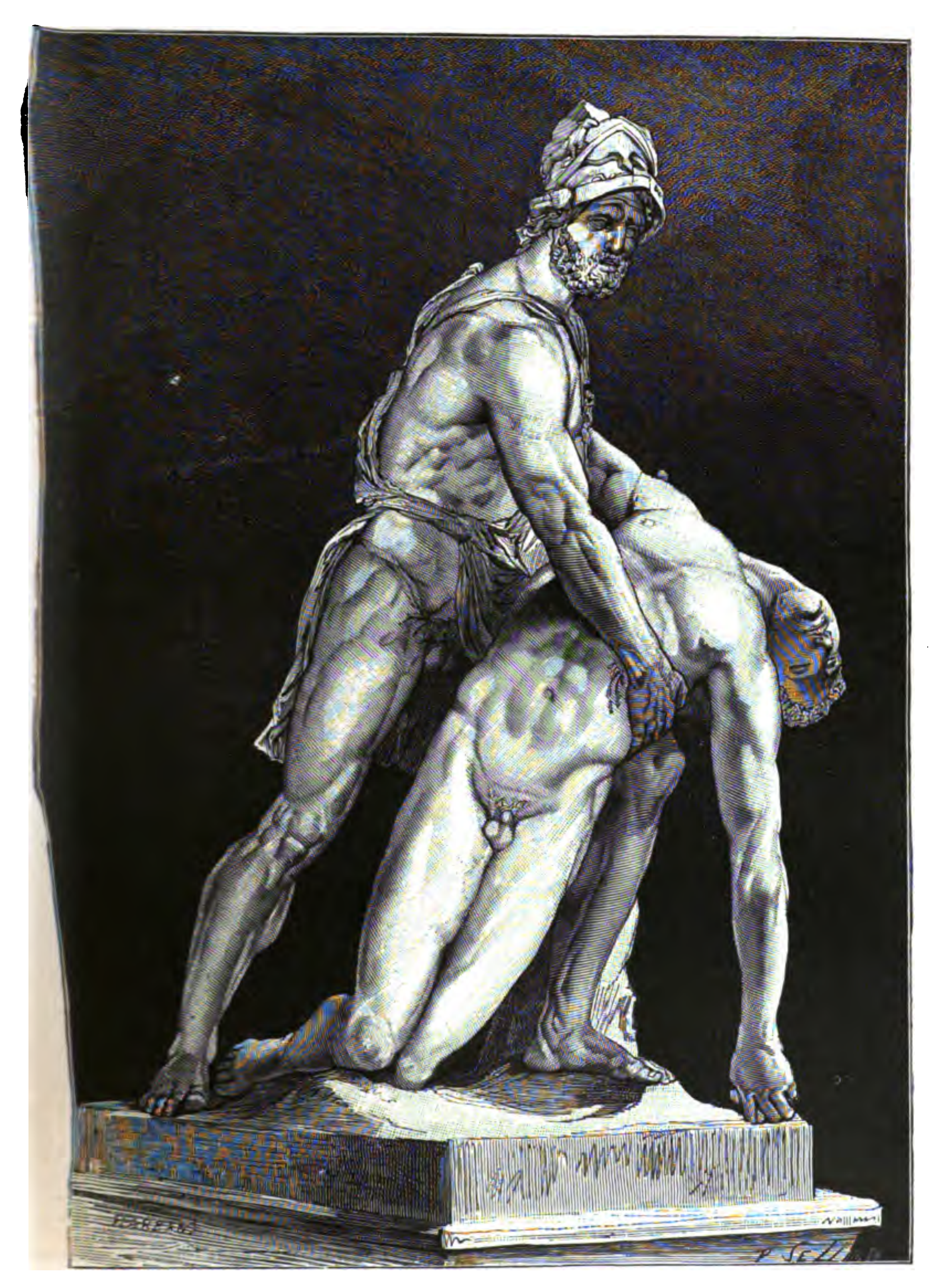

Ajax se perçant de son épée[3].

Troie ne pouvait être prise que si une statue, le Palladium, que

[1] Voyez p. 126, cette scène dessinée d'après les *Monum. dell' Instit. archeol.*, V. tav. XI. (Le revers de ce beau vase a été donné plus haut, p. 101.) — Achille (ΑΧΙΛΛΕΥΣ) est assis sur un lit de repos, en proie à la douleur : son vêtement est ramené sur sa tête en signe de deuil, et l'artiste l'a peint la tête rasée, car il a coupé sa belle chevelure et l'a jetée sur le bûcher de Patrocle. Autour de lui, les dieux, Athéna et Hermès (ΕΡΜΑΣ), s'efforcent de fléchir le héros resté sourd à la voix de Nestor (ΝΕΣΤΩΡ) et de son fils Antilochos (ΑΜΦΙΛΟΧΟΣ *sic*). Au mur sont suspendus son *pilos*, son bouclier, ses cnémides; à gauche, on voit le char auquel a été attaché Hector. — Au-dessous d'Achille est Priam (ΠΡΙΑΜΟΣ). Le vieillard, revêtu d'un riche costume phrygien, tient de la main gauche une branche d'olivier, mais il ne la tend pas en suppliant au meurtrier de son fils, il est tout entier au spectacle qui s'offre à ses yeux. Le cadavre d'Hector (ΕΚΤΩΡ) est devant lui, porté par deux hommes qui se dirigent à gauche vers la balance où sera pesée la dépouille du héros troyen. Derrière le roi, est Thétis (ΘΕ[τις]), mère d'Achille, et un jeune homme, peut-être un Myrmidon. Les deux génies ailés semblent des génies funèbres : l'un s'apprête à couronner le cadavre d'Hector, l'autre lui apporte des bandelettes et un plateau chargé de fruits. — Le peintre s'est inspiré d'Homère (*Iliade*, XXIV) et de la tragédie, aujourd'hui perdue, d'Eschyle, intitulée *les Phrygiens* ou *la Rançon d'Hector* : c'est au poète tragique qu'appartient l'idée de faire peser le cadavre. (Voyez Overbeck, *ouvr. cité*, p. 464 et suiv.)

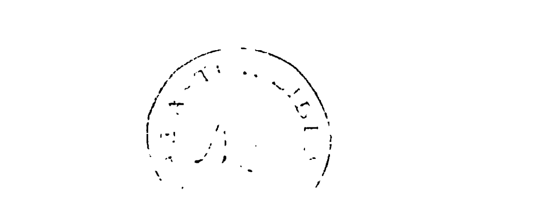
[2] *Iliade*, chant XXIV, v. 477-512.

[3] Ajax agenouillé, se perçant de son épée ; à ses pieds, son bouclier. (Revers d'une monnaie de bronze de Prusa de Bithynie, à l'effigie de Caracalla ; en légende, ΠΡΟΥΣΑΕΩΝ.)



AJAX PORTANT LE CADAVRE D'ACHILLE

D'après un moulage. Groupe en marbre conservé à Florence dans la Loggia de' Lanzi, et connu sous le nom du *Pasquino*. Il en existe plusieurs répliques antiques (Voy. Overbeck, *Bildwerke*, p. 551).



Jupiter avait donné à Dardanos, lui était enlevée, et si Philoctète, le possesseur de l'arc d'Hercule, était amené au camp des Grecs. Le héros, blessé au pied par une des flèches dont la pointe avait été trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, avait été abandonné par les Grecs dans l'île de Lemnos, à cause de l'insupportable odeur qui s'échappait de sa blessure. Pyrrhus, fils d'Achille, vainquit sa résistance; Machaon le guérit, et Pâris tomba sous une de ses flèches. Mais le Palladium était enfermé dans la citadelle de la ville, et les Troyens, pour qu'on ne pût le ravir, en avaient fait plusieurs images



Philoctète dans l'île de Lemnos[1].

semblables. Ulysse, déguisé en mendiant, pénétra dans la cité et, malgré tous les obstacles, rapporta au camp des Grecs la statue fatale.

Cette guerre héroïque finit pourtant par une ruse. Les chefs, cachés dans les larges flancs d'un cheval de bois, perfide offrande qu'ils avaient laissée en faisant embarquer leurs soldats, furent, avec lui, introduits dans la place par les Troyens eux-mêmes, malgré les sinistres prévisions de Laocoon. Les dieux, résolus à perdre Troie, avaient puni sa patriotique prudence en envoyant contre lui deux serpents qui l'étouffèrent, avec ses deux fils, dans leurs replis tortueux, au pied même de l'autel où il sacrifiait. La nuit suivante, les cent

[1] Peinture de vase, d'après L. A. Milani, *Il mito di Filottete* (Florence, 1879), fig. xxiv et p. 80. — Philoctète, la tête tristement inclinée sur la poitrine, est assis sur un rocher, à l'ombre d'un arbre. Son pied gauche est enveloppé de bandages. A sa droite et à portée de sa main sont le carquois et l'arc d'Hercule, qui doivent décider un jour des destinées de Troie.

chefs enfermés dans les flancs du colosse en sortirent pour ouvrir les portes à leurs compagnons revenus en toute hâte. Troie fut détruite,



Vulcain et Épéios fabriquant le cheval de Troie[1]

Priam égorgé, Hécube et ses filles emmenées en captivité; une d'elles, Polyxène, immolée sur le tombeau d'Achille: Andromaque, la veuve d'Hector, donnée à son fils Pyrrhus, et Cassandre, autre fille de Priam, à Agamemnon. Énée, fils de Vénus et d'Anchise, et Anténor échappèrent seuls au carnage ou à la captivité (1184?).



Énée portant son père Anchise[3].

Troie cependant n'avait pas été détruite, ou elle se releva une seconde fois; car le vieil historien Xanthos[2] racontait qu'elle était tombée longtemps après sous les coups des

[1] Gravure sur un miroir étrusque du Cabinet de France (Chabouillet, *Catalogue*, n° 3134). Vulcain (*Sethlans*), à gauche, et Épéios (*Etule*), à droite, sont occupés à terminer le cheval de bois (*Pecse*-Pégase). Le cheval est attaché par la jambe droite, comme l'étaient quelquefois, dans les temples, les statues des dieux, et l'inscription *Hlins*, qu'on lit à droite, fait partie de la dédicace : les Hellènes [à Minerve]. Vulcain, vêtu de la chlamyde, tient peut-être un bloc de poix de la main gauche; Épéios a le costume et le bonnet phrygiens. Cf. Gerhard, *Etruskische Spiegel*, III, p. 219.

[2] Strabon, liv. XII, 8, 3, et XIV, 2, 14. Sur les découvertes de Schliemann en 1873, voy., ci-dessus, p. 33-35.

[3] Énée, armé en guerrier troyen, fuit en emportant son vieux père sur son épaule. Il est

Phrygiens. Alors ce fut pour toujours. Ses ruines mêmes disparurent[1], et le voyageur, les cherchant en vain, put aisément remplir cette solitude des grandes scènes que le poème immortel y déroule. La puissante cité est effacée de la surface de la terre, et la voix d'un poète aveugle et mendiant brave les siècles.

Mais de terribles expiations attendaient les vainqueurs de Troie. Ulysse erra dix ans sur les flots avant de revoir son Ithaque. Ménélas fut pendant huit années battu par les tempêtes. Agamemnon périt



Mort de Priam[2].

assassiné par Égisthe et par sa femme Clytemnestre, qui, à leur tour, tomberont sous les coups d'Oreste dont Apollon conduira la main. Diomède, menacé à Argos d'un sort pareil, s'enfuit en Italie. Minerve, poursuivant de sa colère Ajax, fils d'Oïlée, brisa son vaisseau. Réfugié sur un rocher, il s'écriait : « J'échapperai malgré les dieux. » Neptune fendit le roc d'un coup de son trident et précipita le blasphémateur dans l'abîme. Teucer, repoussé par la malédiction paternelle pour

précédé de Créuse, sa femme, qui, détournant vers lui la tête, fuit, en portant leur fils. En légende AINEAΣ ; dans le champ, une rosace. Au revers, un carré creux. (Tétradrachme d'Ænea, en Macédoine, frappé vers l'an 600 av. J.-C. L'exemplaire unique est au musée de Berlin. Voy. *Zeitschrift für Numismatik*, t. VII, 1880, p. 221.)

[1] .... *Etiam periere ruinæ* (Lucain, *Phars.*, IX, 969).

[2] Bas-relief sur une urne en marbre, au Louvre. — Pyrrhus, un poignard à la main, va frapper Priam, qu'il tient renversé sur l'autel de Zeus Herkéios, près d'un palais ou d'un temple dont on voit l'entablement. Derrière ce groupe est une Furie, la torche à la main. Pyrrhus a la tête tournée vers une des filles de Priam qui, à genoux devant l'autel, regarde son père et supplie en même temps Agamemnon. Celui-ci s'avance, sans doute l'épée levée, contre Priam. Derrière lui, Ulysse, reconnaissable à son *pilos*, et un autre guerrier se tiennent immobiles et contemplent la scène.

n'avoir pas vengé la mort d'Ajax, son frère, alla fonder, dans l'île de Chypre, une nouvelle Salamine. La tradition conduisait encore Philoctète, Idoménée et Épéios sur les côtes de l'Italie, qui offrit aussi un asile au Troyen Anténor et au fils d'Anchise. Les poètes avaient chanté ces malheurs des héros, et leurs récits formaient tout un cycle épique, dont il ne reste que l'*Odyssée* qui ne semble ni de la même époque ni de la même main que l'*Iliade*. En voici l'analyse succincte.

Depuis bien longtemps déjà Troie avait été prise, et Ulysse, roi d'Ithaque, n'avait pu voir encore s'élever la fumée de son île natale. Pénélope n'a pas cessé un jour de pleurer son époux, et elle ne sait plus comment résister aux obsessions des prétendants; ils lui demandent impérieusement de choisir parmi eux celui qui régnera sur elle et sur Ithaque, et, en attendant, établis dans le palais d'Ulysse, ils dévorent ses richesses.

Elle a un fils qui arrive à l'âge d'homme, Télémaque. Minerve, reportant sur lui l'affection qu'elle a toujours eue pour son père, lui conseille d'assembler le peuple, de lui dénoncer les indignités que les prétendants commettent, puis d'aller lui-même chercher à Pylos et à Lacédémone, auprès de Nestor et de Ménélas, des nouvelles de son père.

Ulysse languissait dans l'île d'Ogygie, où le retenait la déesse Calypso[1], fille du farouche Atlas, qui soutient les colonnes du ciel. Le souvenir de la patrie lui fait enfin, avec l'aide des dieux, rompre le charme. Il construit un radeau et se lance sur les flots. Mais une tempête brise son frêle navire; il lutte deux jours et deux nuits contre les vagues furieuses qui le jettent, mourant de faim et de fatigue, sur l'île des Phéaciens. Il y voit la belle Nausicaa qui, entourée de ses compagnes, leur faisait laver au fleuve les riches vêtements de son père Alcinoos, le puissant roi des Phéaciens. La vierge accueille le héros comme un envoyé des dieux, et Minerve, sous la figure d'une enfant, le conduit elle-même au palais du roi, où Ulysse paye la somptueuse hospitalité d'Alcinoos en lui racontant ses longs malheurs. Il lui dit comment, poursuivi par la colère « du dieu qui ébranle la terre », il a été poussé tour à tour sur les côtes inhospitalières des Lotophages



Nausicaa[2].

[1] De καλύπτω, cacher.
[2] Tête de Nausicaa, sur une monnaie de bronze de Lesbos. En légende, ΝΑΥCΙΚΑΑΝ ΗΡΩΙΔΑ. Le revers de cette médaille représente Sappho assise et jouant de la lyre.

et des Cyclopes. Un de ceux-ci, Polyphème, fils de Neptune, a enfermé le héros et ses compagnons dans l'antre qui lui sert de demeure et il les mange l'un après l'autre. Ulysse l'enivre avec du vin, lui crève son œil unique avec un pieu durci au feu et s'échappe en s'attachant à la laine du ventre des moutons énormes que, chaque jour, le géant mène paître dans la montagne. Il arrive chez Éole, le dieu des vents, qui lui donne enfermés dans une outre ceux qui seraient contraires à sa navigation. Ses compagnons veulent savoir ce



Vue d'Ithaque[1].

que renferme cette outre précieuse et l'ouvrent; il en sort d'affreuses tempêtes qui rejettent leur navire bien loin de sa route. Ulysse échappe pourtant encore. Mais c'est pour aborder dans l'île de Circé, l'enchanteresse qui se plaît à changer les hommes en bêtes, par certains breuvages dont le rusé roi d'Ithaque se garantit. Dans la contrée des ténèbres, il évoque les âmes des morts; près des rochers des Sirènes, il se fait attacher au mât de son vaisseau, après avoir pris soin de boucher les oreilles de ses compagnons pour qu'ils n'entendent pas leurs chants séducteurs et homicides; il évite Charybde

[1] D'après l'*Énéide* de la duchesse de Devonshire, qui a fait reproduire par la gravure les principaux sites mentionnés dans le poëme (Bibliothèque nationale).

et Scylla et leurs gueules dévorantes, et il aborde à l'île du Soleil, dont ses compagnons égorgent imprudemment les bœufs. Le dieu, dans sa colère, soulève la tempête qui le jette seul sur l'île des Phéaciens.


Ulysse et le monstre Scylla[1].

Alcinoos, charmé de ces longs récits où les Grecs retrouvaient toutes les traditions merveilleuses qui avaient cours parmi eux touchant les pays de l'Occident, comble le héros de présents et lui donne un de ses vaisseaux rapides qui, sous la main de ses pilotes, n'avaient jamais dévié de leur route. Les Phéaciens le déposent endormi sur les rivages d'Ithaque et s'éloignent. A son réveil, il se croit encore abandonné, et il maudit les perfides; peu à peu l'image de la patrie se révèle, il se rend chez Eumée, le gardien de ses troupeaux, et apprend de ce fidèle serviteur tout ce qui s'est passé en son absence.


Ulysse mendiant[2].

A ce moment même, Télémaque revenait de Lacédémone. Il échappe aux embûches des prétendants qui veillaient sur son retour pour le faire périr. Ulysse s'ouvre à lui, puis se rend à son palais sous les haillons d'un mendiant. Nul ne le reconnaît, excepté son vieux chien mourant et sa nourrice.

Cependant Pénélope a soumis les prétendants à une dernière épreuve : celui qui pourra tendre l'arc d'Ulysse sera son époux. Aucun n'y réussit. Ulysse demande à essayer; on se rit du mendiant; on l'outrage, et sa colère est près d'éclater; mais il se contient, tend sans peine l'arc qu'on lui a remis par dérision, avec le carquois plein de flèches, et, répandant à ses pieds les traits rapides, il frappe tous les prétendants qui tombent sous ses coups.

Le favori de Minerve a expié par ses longs malheurs le supplice

[1] Le monstre Scylla, entouré de chiens, dans un bige traîné par deux dauphins à longue queue relevée, tient un gouvernail de la main gauche, et de la main droite saisit par les cheveux le pilote du navire d'Ulysse. Le roi d'Ithaque, casqué, se précipite à la défense de son compagnon; sur le navire, on voit plusieurs guerriers, et dans les flots, d'autres compagnons d'Ulysse déjà submergés. (Revers d'un médaillon contorniate; au droit, la tête de Rome casquée.)

[2] Pierre gravée (onyx), d'après Overbeck, *Bildwerke*, Taf. XXXIII, n° 9. — Ulysse porte une épée sous sa besace, et semble adresser la parole à quelque interlocuteur.

qu'il a infligé au fils de Neptune; maintenant arrive la récompense : il redevient maître de sa femme, de ses biens et de son île, malgré les divinités ennemies, les hommes contraires et presque malgré le Destin, dont il triomphe par sa persévérance indomptable et la souplesse ingénieuse d'un esprit qui n'est jamais à court de bonnes paroles ni d'expédients utiles. Ulysse est le symbole de la sagesse rusée des Grecs, comme Achille était pour eux le type de la force



Ulysse reconnu par sa nourrice[1].

invincible et de la bravoure éclatante. Dans les siècles historiques, l'un s'appellera Thémistocle, l'autre Alexandre, et à toutes les époques il y aura de l'Ulysse et de l'Achille dans les héros de ce peuple.

C'est là une des raisons qui ont rendu immortelles l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

[1] Bas-relief en terre cuite de la villa Albani, d'après Winckelmann, *Monumenti antichi inediti*, t. II, part. II, n° 161 et p. 217. — En lui lavant les pieds, Eurykléia, la vieille nourrice, a reconnu la cicatrice d'une blessure que son maître avait reçue à la chasse. Elle se lève, mais Ulysse lui ferme la bouche et l'empêche de le nommer au vieil Eumée, qui s'avance en mendiant. A côté d'Ulysse est couché son chien fidèle, Argos.

[2] Ulysse rentrant à Ithaque, est coiffé du casque conique et tient à la main le bâton des voyageurs; son chien bondit à ses pieds. (Revers d'un denier d'argent de la République romaine, portant le nom de C. Mamilius Limetanus.)



Ulysse reconnu par son chien[2]

CHAPITRE IV

LES DORIENS.

— MOUVEMENTS DE PEUPLES EN GRÈCE APRÈS LA GUERRE DE TROIE.

La guerre de Troie avait, suivant la légende, duré dix ans; c'était un chiffre fatidique qu'on donnera encore à la guerre sainte de Cirrha, à une époque, pourtant, où commencera l'histoire plus certaine. Fût-ce cette longue absence des chefs, les tragiques aventures du retour, la dispersion ou la ruine de la grande armée, qui déterminèrent de nouveaux mouvements de peuples? On ne le sait; mais un fait important se révèle sûrement : la Grèce a changé de face. Avant cette guerre, la suprématie appartenait aux Achéens et, parmi eux, aux Pélopides, qui avaient voulu conquérir l'Asie et s'étaient épuisés dans l'effort, à ce point que leur affaiblissement permit à de nouvelles tribus de saisir la prééminence. Les bouleversements intérieurs recommencèrent; la plupart des anciennes maisons royales disparurent, et une partie de la population émigra vers d'autres pays.

Ce qu'on appelle l'invasion des Doriens marque donc une période nouvelle dans l'histoire de la Grèce[1]. La prépondérance, jusqu'alors exercée par les tribus maritimes de la côte orientale, qui étaient demeurées en rapport constant avec les populations asiatiques, passa aux tribus de l'intérieur et du Nord. La vie grecque, si brillante et déjà si expansive dans Homère, se resserre et s'efface. Les ténèbres, que la poésie avait à demi dissipées, redescendent sur le monde hellénique et l'enveloppent pour six siècles. Au travers

[1] C'est l'époque où Éphore et Callisthène plaçaient le commencement de l'histoire certaine de la Grèce. Mais que d'incertitudes encore du douzième au sixième siècle! Les Grecs comptaient ainsi les événements de cette époque : invasion des Thessaliens, 50 ans après la prise de Troie; établissement des Arnéens en Béotie, 60; retour des Héraclides, 80; colonies éoliennes 130; ioniennes, 140. D'après cette chronologie fabriquée pour mettre dans la main de l'Histoire un fil conducteur, l'invasion dorienne aurait eu lieu en 1104; des critiques la rapprochent d'un siècle, même de deux; pour moi, dans ces ténèbres, je doute.

de cette nuit de l'histoire, on ne voit passer que des lueurs vacillantes projetées par un petit nombre d'événements. Trop faibles pour tout éclairer, elles suffisent cependant à nous montrer les peuples qui se lèvent et marchent, et une grande révolution qui s'accomplit.







Fragments de bronzes trouvés à Dodone[2].

Le mouvement partit de l'Ouest, de la région où les noms de Grecs et d'Hellènes étaient indigènes, et où s'élevait le sanctuaire antique de Dodone[1]. Bien des fois, les hommes de ce pays, gravissant les cimes du Pinde, avaient jeté des regards d'envie sur les riantes et fertiles plaines que de là ils voyaient s'étendre à leurs pieds aux bords du Sperchéios et du Pénée. Le défilé de Gomphi leur ouvrait une route facile vers cette terre de promission, et beaucoup y avaient passé. Ces migrations, qu'atteste l'autorité du dieu de Dodone dans la contrée qu'on appelait alors l'Hæmonie, n'ont pas laissé de trace dans la mémoire des hommes. La légende, fidèle à ses habitudes de faire dériver chaque peuple d'un héros, ne nous parle que d'un descendant d'Hercule, Thessalos, dont les fils, jetés par la tempête, au retour de la guerre de Troie, sur les côtes de l'Épire, s'y étaient établis et avaient donné à leurs sujets le nom de Thessaliens. Ce qui veut dire, sans doute, qu'une de ces bandes héracléennes

[1] Voy. ci-dessus, p. 4, n. 1.
[2] D'après Carapanos, *Dodone et ses ruines*, pl. XVI. — Scènes de combat. Sur la troisième

qui avaient suivi le héros mythique, ou plutôt qui vivaient l'épée à la main, prit la prépondérance dans l'Épire.

Tandis que les habitants de l'Hæmonie s'amollissaient au milieu de l'abondance, les Thessaliens, dans les sauvages vallées de l'Épire, ne connaissaient que la chasse et la guerre, avec les mœurs violentes que leurs voisins de l'Étolie gardèrent jusqu'aux derniers jours de la Grèce.





Monnaie des Béotiens[1].

A une époque impossible à déterminer, mais qu'on place vers 1154, ces Thessaliens franchirent en grand nombre le Pinde et se jetèrent sur les Éoliens d'Arné[2], qui se donnaient pour chef éponyme le héros Boïotos, et se nommaient eux-mêmes Béotiens. Les Thessaliens les vainquirent sans peine, puis se partagèrent le pays et les captifs. Ceux-ci tombèrent, sous le nom de Pénestes ou pauvres, à la condition de serfs de la glèbe.

Une partie du peuple vaincu préféra l'exil à la servitude sous des maîtres impérieux; ils descendirent au sud, emportant leurs dieux, Neptune et Minerve Itonienne, avec ce qu'ils purent sauver de leurs richesses et de leurs troupeaux. L'Œta franchi, ils trouvèrent dans la vallée du Copaïs un site qui leur rappelait celui d'Arné : de fertiles campagnes et des eaux abondantes. Deux peuples y dominaient, les Cadméens de Thèbes et les Minyens d'Orchomène, tous deux affaiblis par la guerre récente des Épigones. Les Béotiens, de gré ou de force, s'établirent entre ces deux villes, sur la rive méridionale du lac Copaïs, où ils élevèrent une nouvelle Arné qui, en peu de temps, prévalut sur ses voisines. Une inondation du Copaïs détruisit leur ville, mais celles du pays leur étaient maintenant ouvertes et soumises, à l'exception de Thespies et de Platée; et cette région, qui avait été jusqu'alors sans nom commun, s'appela, de ses nouveaux maîtres, la Béotie.

D'autres exilés sortirent de l'Hæmonie. Les Doriens, qui habitaient au pied de l'Olympe, plutôt que de se soumettre, traversèrent vaillamment tout le pays, et, de fugitifs se faisant conquérants, enlevèrent

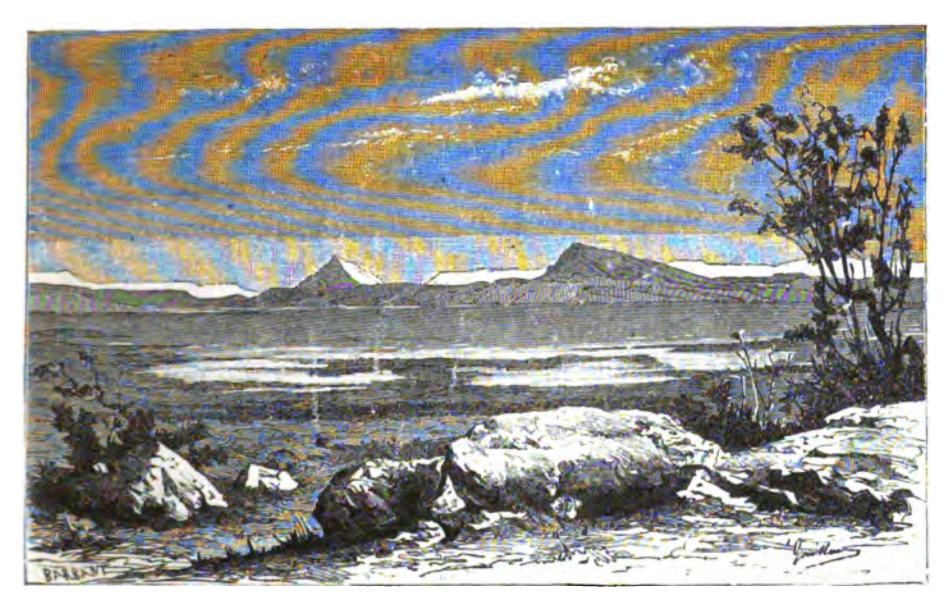
plaque, on reconnait deux des travaux d'Hercule : Hercule luttant contre le taureau crétois et contre Achéloos ou l'hydre de Lerne.

[1] Monnaie d'argent des Béotiens, *in genere*. — Tête laurée de Jupiter, à droite ℞. ΒΟΙΩΤΩΝ. La Victoire debout à gauche, tenant une lance et une couronne. Dans le champ, le monogramme d'un nom de magistrat.

[2] Kiepert place Arné à Kiérion, sur un affluent du Pénée, au sud-ouest de Krannon, dans la région nommée plus tard Thessaliotide.

aux Dryopes les hautes vallées qui s'étendent de l'Œta au Parnasse, et qu'ils gardèrent à jamais. Ils avaient aussi apporté de la vallée de Tempé leur dieu national, Apollon, qu'ils regardaient comme le père du chef de leur race, Doros, et dont ils furent toujours les plus zélés adorateurs. La route sainte qui conduisit plus tard de Delphes à Tempé passa par leur territoire.

Ainsi, la Grèce du Nord changea d'habitants et de constitution politique : elle perdit, à cette révolution, l'importance qu'elle avait eue



Le lac Copaïs [1].

dans l'âge héroïque. L'Hæmonie avait été un des principaux foyers de la vie hellénique, la patrie des dieux, des héros et des plus anciennes légendes; presque toute la poésie d'Homère en sort. Sous ses nouveaux maîtres, elle se sépara de la vie commune. L'Hellade se resserra. Les Thermopyles devinrent, au lieu de la vallée de Tempé, la porte de la Grèce, et le Parnasse, au lieu de l'Olympe, le centre religieux de la société nouvelle.

[1] D'après *le Tour du Monde*, t. XXXIII, p. 104. On a commencé (juin 1886) le dessèchement de ce lac.

II. — RETOUR DES HÉRACLIDES (1104?).

Un mouvement de peuples plus considérable, à cause de ses conséquences, fut ce qu'on appela le retour des Héraclides. Les poètes contaient qu'Eurysthée, persécuteur des fils d'Hercule, après l'avoir été de leur père, les avait privés de leur héritage et chassés du Péloponnèse. Thésée, le fidèle compagnon du héros, vivait encore; les Héraclides se retirèrent près de lui, dans l'hospitalière Attique, et habitèrent la plaine de Marathon, qu'à cause de ce souvenir les troupes de Lacédémone, durant la guerre du Péloponnèse, eurent ordre de respecter. Eurysthée somma le roi d'Athènes de lui livrer les fugitifs, et, sur son refus, envahit l'Attique; mais l'armée qu'il conduisait fut détruite; atteint lui-même au milieu de l'isthme de Corinthe par Hyllos, fils aîné d'Hercule[1], il périt avec tous ses enfants, et de la race divine de Persée il ne resta qu'Hyllos et les siens.

Le passage de l'isthme forcé, les Héraclides se répandirent, victorieux, dans la péninsule; mais une peste terrible les décima, et l'oracle consulté répondit qu'ils étaient revenus avant l'époque fixée par les destins. Suivant une autre tradition, une nombreuse armée d'Ioniens, d'Achéens et d'Arcadiens leur aurait barré le passage. Hyllos proposa de décider la querelle par un combat singulier, à condition que les Héraclides s'éloigneraient pendant trois générations s'il était vaincu. Il fut tué par Ékhémos, roi des Tégéates (1204?); ses compagnons retournèrent dans l'Attique, tandis que le Pélopide Atrée, gendre d'Eurysthée, succédait à son beau-père sur le trône de Mycènes. De nouveaux efforts tentés par eux ne firent qu'accroître la puissance des Pélopides, autour desquels plusieurs peuples du Péloponnèse vinrent se ranger, pour défendre l'entrée de la presqu'île contre ceux qui s'y présentaient en conquérants. Aux royaumes de Mycènes et de Tirynthe, les Pélopides joignirent celui de Sparte, quand Ménélas épousa la fille et l'héritière de Tyndare, la belle Hélène: Corinthe aussi reconnut leurs lois, de même que Sicyone et sept villes des environs de Pylos. Les Héraclides, désespérant alors de réussir, quittèrent l'Attique où, d'ailleurs, Thésée ne régnait plus, et se retirèrent parmi les Doriens, qui, en souvenir des services jadis rendus par Hercule à leur race

[1] Dans les mythographes, Persée, fils de Jupiter et de Danaé, a pour fils Sthénélos, père d'Eurysthée, et Électryon, père d'Alcmène, qui fut mère d'Hercule.

contre les Lapithes, les accueillirent avec honneur, épousèrent leur querelle, et quatre-vingts ans après la guerre de Troie les mirent à leur tête pour la faire triompher.

Oreste, après avoir vengé sur Égisthe et Clytemnestre le meurtre de son père Agamemnon et ressaisi la couronne de Mycènes (1176?), avait encore réuni les royaumes de Sparte et d'Argos et soumis une portion de l'Arcadie. Après un long règne, il avait laissé à son fils Tisaménos une domination qui s'étendait sur plus de la moitié du Péloponnèse.



Le Parnasse, vu de la côte de l'Égialée (Achaïe)[1].

C'est contre ce Tisaménos que les Doriens marchèrent, guidés par l'Étolien Oxilos, et sous la conduite de trois chefs Héraclides, trois frères, Téménos, Kresphontès et Aristodémos.

Avertis par un oracle, ils renoncèrent à passer par les montagnes de l'isthme de Corinthe, si faciles à défendre; de ce côté, ils ne firent qu'une démonstration, qui trompa les Pélopides, tandis que le gros de leurs forces, réuni à Naupacte, où le golfe n'a plus que 8 à 10 stades de largeur, y construisait une flottille de radeaux, sur laquelle montèrent vingt mille guerriers[2]. Ils traversèrent rapidement l'Égialée

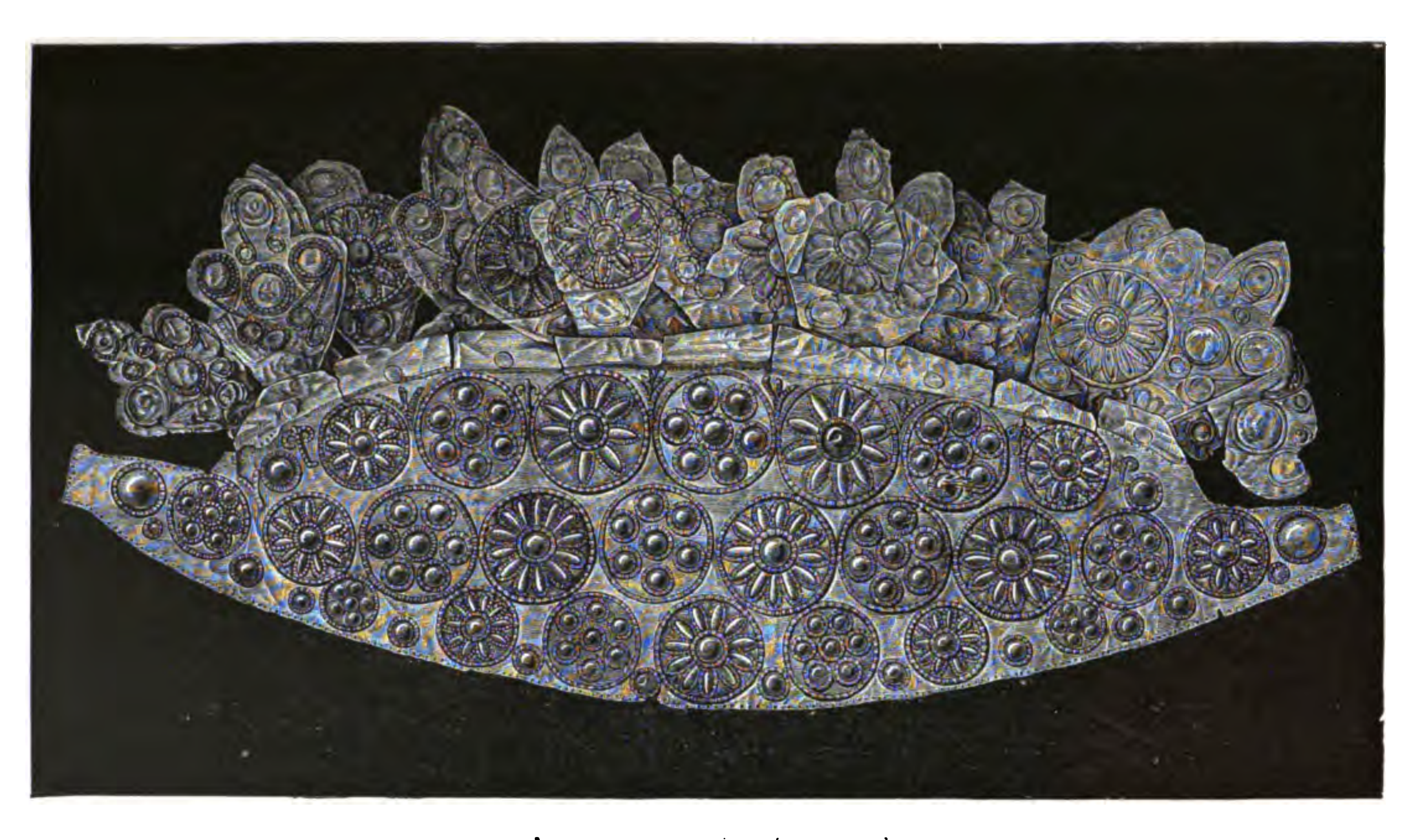
[1] D'après Stackelberg, *La Grèce*. La vue est prise en face du golfe de Crissa et du Parnasse, non loin de l'emplacement présumé de Gonoussa, ville située sur le golfe de Corinthe, entre Sicyone et Ægira.

[2] La largeur du détroit entre Rhion et Antirrhion est, d'après Dodwell et Leake, d'environ 1 mille 1/2; Thucydide ne lui donnait que 7 stades, Strabon, 5, et Pline 1 mille romain.

et l'Arcadie, prirent possession, sans combat, de la Laconie et de l'Argolide, d'où s'exila Tisaménos, chassèrent de la Messénie Mélanthos, descendant de Nestor, puis firent, par le sort, le partage de leur conquête. Téménos obtint « la royale Argos », et ses descendants dominèrent à Trézène, Épidaure, Égine et Phlionte. Kresphontès obtint par ruse « la belle Messénie » et se fixa à Sténykláros; Eurysthénès et Proklès, les deux fils d'Aristodémos, mort durant l'expédition, eurent la Laconie. Un quatrième descendant d'Hercule, Alétas, régna plus tard à Corinthe. Sicyone fut le patrimoine d'un autre Héraclide. Enfin l'Élide reçut, sans opposition, Oxylos et ses Étoliens, qui avaient la même origine que les anciens habitants du pays. L'Arcadie conserva son indépendance, mais fit un pacte avec les nouveaux maîtres du Péloponnèse.

Quant à Tisaménos, après avoir abandonné aux conquérants ses fortes places de l'Argolide, il se jeta sur l'Égialée, en chassa les Ioniens et s'y établit avec ses Achéens, qui donnèrent leur nom au pays. Les Ioniens dépouillés se retirèrent dans l'Attique, où les avait déjà précédés Mélanthos, avec les Éoliens expulsés de la Messénie, et une partie des habitants de Phlionte, de Corinthe et d'Épidaure.

Ainsi la Thessalie, la Grèce centrale et le Péloponnèse changeaient d'habitants ou du moins de maîtres. Deux pays seulement ne furent pas atteints par ce bouleversement, les deux presqu'îles par où se termine la Grèce à l'ouest et à l'est : l'Acarnanie, qui garda si longtemps les mœurs de l'âge héroïque, et l'Attique, qui les perdit si tôt. C'est que l'Attique, si elle ne vit l'invasion la menacer qu'au dernier jour, en reçut dès le principe le contre-coup. Les Minyens, les Tyrrhènes et les Géphyréens de Béotie y cherchèrent un refuge, après l'invasion éolienne; les fugitifs de Trézène y peuplèrent les dèmes de Sphettos et d'Anaphlystos. D'Égine vinrent les Éacides, dont Miltiade et Cimon descendaient; de Messénie, les Néléides, qui formèrent les puissantes familles des Alcméonides, des Pisistratides et des Péonides. L'Attique fut comme l'asile des fugitifs du Péloponnèse et de la Grèce centrale. Les Doriens, après quelques années, voulurent les y poursuivre; sur leur route, ils s'emparèrent de Mégare, mais, arrêtés par le dévouement de Codrus, ils rentrèrent dans leur presqu'île (1066?). Au milieu de l'isthme qui la séparait de la Grèce centrale, une colonne fut plus tard élevée qui, sur la face regardant le Péloponnèse, portait ces mots gravés : « Ici sont les Doriens, » et sur l'autre regardant l'Attique :



DIADÈME EN OR TROUVÉ A MYCÈNES

(d'après Schliemann, fig. 281).

« Là est l'Ionie. » Une longue et désastreuse rivalité devait prouver cette différence.

Telle est la tradition généralement suivie sur ce qu'on appelle le retour des Héraclides. Ce récit circonstancié peut se ramener à des faits plus simples : les compagnons d'Hercule, ou les bandes armées qui se glorifiaient du nom de descendants d'Hercule, et, comme lui, vivaient d'aventures, rallièrent, dans la Dryopide, les Doriens qui s'étaient fait jour jusque-là. Les Étoliens se réunirent à eux, et tous



Coupe d'or, trouvée à Mycènes[1].

ensemble résolurent de quitter leurs vallées sauvages et leurs montagnes désolées, pour aller chercher fortune dans la grande et riche presqu'île, où, à en croire les terribles légendes qui couraient sur les Pélopides, cette maison royale avait perdu l'affection des peuples. La conquête ne fut ni aussi aisée ni aussi prompte que les traditions le disent. Les Achéens avaient joué, quelques générations auparavant, un trop grand rôle pour qu'ils aient cédé dès les premiers coups, et nous savons que plusieurs peuples ne quittèrent les solides remparts de leurs cités qu'après une longue résistance. Il n'y eut point de combats pour Sicyone, Épidaure, Cléone, Phlionte et Trézène; mais Amyclées, Argos

[1] D'après Schliemann, fig. 346. La description que donne Homère de la coupe de Nestor (*Iliade*, XI, 632-635) convient en plus d'un point au vase de Mycènes, où l'on retrouve, par exemple, les colombes en or qui ornaient les anses de la « coupe magnifique du vieillard ». Voy. W. Helbig, *Das homerische Epos aus den Denkmälern erläutert*, p. 272.

et Corinthe ne se soumirent qu'après des attaques répétées; Mycènes même et Tirynthe jamais. Ces deux villes gardèrent, avec leur indépendance, leurs souvenirs : chaque année, durant des siècles, elles célébrèrent une fête funèbre en l'honneur d'Agamemnon, et, à l'époque de l'invasion des Perses, elles supplièrent les anciens héros du pays de les aider dans la grande guerre de l'indépendance.

Dans la Messénie, les descendants de Nestor restèrent également libres à Pylos; et si Lacédémone, ville ouverte, tomba au pouvoir des conquérants, il semble qu'ils restèrent longtemps à sortir de la vallée supérieure de l'Eurotas : on sait, par exemple, qu'ils ne s'emparèrent que fort tard de la côte orientale, depuis l'Argolide jusqu'au cap Malée. Incapables d'enlever une place entourée de bonnes murailles, les Doriens s'arrêtaient dans quelque forte position du voisinage, comme au *Téménion*, près d'Argos, au *Solygion*, près de Corinthe, et de là tenaient la cité dans de perpétuelles alarmes, attendant que la famine, une surprise, ou une trahison, leur en ouvrissent les portes.

Une des plus graves conséquences de tous ces bouleversements fut la fondation de colonies dans les îles de la mer Égée et sur les côtes de l'Asie Mineure. On verra plus loin l'histoire de ces établissements; dans le Péloponnèse même, la conquête dorienne eut des effets qui se firent sentir pendant toute la durée de la vie historique de la nation. Une partie seulement des vaincus, les familles royales ou aristocratiques, émigrèrent, et presque partout, à l'exception de l'Élide, où la fusion fut complète, les deux peuples restèrent en présence, l'un dominateur, l'autre dominé. Cette superposition d'un peuple conquérant à un peuple conquis donna naissance, là où elle eut lieu, à des gouvernements aristocratiques; et cette organisation sociale, sortie d'une nécessité politique, entra si avant dans les mœurs de la race dorienne, qu'elle en forma le principal caractère. On la retrouve dans la Thessalie, chez les Béotiens, et même à Athènes; car ce fut à cette époque un fait général, comme les commotions qui l'avaient produit, bien qu'on ne l'étudie d'ordinaire qu'à Sparte, parce que la séparation des deux races et l'asservissement de l'une à l'autre devint, dans la cité de Lycurgue, le principe même de la constitution.

Une aristocratie puissante et un peuple asservi, tel est le point de départ de l'histoire des Grecs, au onzième siècle avant notre ère, et la cause de tous leurs déchirements intérieurs, jusqu'à leur dernier jour. Cette histoire a deux grands représentants, le peuple spartiate et le peuple athénien : l'un qui monte jusqu'à l'aristocratie la plus étroite,

l'autre qui descend jusqu'à la démocratie la plus large, tous deux qui conçoivent différemment la vie, l'art, la science, et qui parlent des dialectes différents.

Mais, avant d'étudier ces deux imposantes figures de la race grecque, arrêtons-nous encore aux temps héroïques pour en voir les mœurs, la religion et l'organisation sociale.

[1] D'après Schliemann, *Mycènes*, fig. 335. La scène est gravée sur le chaton d'une bague en or massif.



Scène de combat. (Intaille de Mycènes[1].)

CHAPITRE V

MŒURS DES TEMPS HÉROÏQUES.

I. — ORGANISATION SOCIALE.

Les Grecs ont de très bonne heure renoncé à la vie nomade, s'ils l'ont jamais pratiquée. La religion domestique qu'ils avaient apportée de l'Asie a dû les ramener toujours à la vie sédentaire et à la propriété privée, puisqu'il fallait à chaque famille un lieu lui appartenant en propre pour y dresser le tombeau des morts et le foyer des vivants. Mais il est difficile de retracer cette première organisation sociale. Ce qui vient d'être dit des événements, il faut le répéter des mœurs. Si l'on doit renoncer à dégager des anciennes traditions une histoire certaine et se contenter d'accepter quelques faits pris dans leur généralité, on ne peut arriver à une précision plus grande pour les institutions politiques et sociales. Cependant, à cet égard, la légende renferme aussi une portion de vérité : c'est l'impression que nous laissent du caractère de ces temps les récits qui en proviennent, et surtout, pour une époque relativement moderne, les deux poèmes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Considérée dans son ensemble, la poésie légendaire se rapporte à deux époques. L'une peint la Grèce se débattant dans la vie barbare contre les fléaux physiques et les bêtes des forêts, contre les rapines des forts et les violences des puissants. C'est le temps des héros, des travaux d'Hercule et de Thésée. L'autre montre un état plus civilisé, une vie plus stable, des races royales respectées, et les luttes intestines momentanément suspendues pour une grande entreprise. Au lieu de tribus hostiles, on voit un peuple dont la guerre de Troie a pour jamais rattaché l'une à l'autre les diverses fractions. Évidemment, dans la première période se continue la lutte des Hellènes et des Pélasges, ou des tribus nouvelles contre les peuplades primitives; dans la seconde, la victoire des Hellènes est assurée, l'unité de la nation

établie, quoiqu'elle n'ait encore d'autre nom général dans Homère que celui de Panachéens.

L'indépendance du caractère grec se montre déjà dans ce poème. Point de castes. Les nobles sont les plus forts, les plus agiles et les plus braves ou les plus éloquents. C'est parce qu'ils possèdent ces qualités qu'on les croit fils des dieux et qu'on leur accorde respect et obéissance. Mais cette origine, tous peuvent la revendiquer s'ils la prouvent par leur courage. Entre le peuple et les nobles, il n'y a pas d'infranchissable barrière; personne ne vit paresseusement de la gloire de ses aïeux. Comme il arrivera chez les Scandinaves, tout appartient au brave. Malgré la prétendue descendance des dieux, l'homme se fait à lui-même sa place, pour le moment par la force, plus tard par l'intelligence. A quelle distance sommes-nous déjà de l'immobile Orient? C'est une civilisation nouvelle qui va naître, une seconde vie de l'humanité qui commence. En Orient, où les dieux régnaient, tout devait rester immuable comme la divinité. Ici l'homme commande, tout sera mouvement, passion, désirs sans bornes, efforts audacieux; pour lui, Prométhée a dérobé le feu du ciel, et en lui donnant l'inspiration, en lui enseignant les arts, il a brisé ses chaînes.

Moissonneur coupant les épis[2].

Ces « nourrissons » des dieux[1], qui ont reçu de Jupiter le sceptre et qui le transmettent à leur fils aîné, passent pour être les intermédiaires entre leur peuple et le ciel. Qu'ils gouvernent bien, et la terre noire produit d'abondantes moissons, les arbres plient sous le poids des fruits, les brebis sont fécondes et la mer est riche en poissons. Que les rois, « mangeurs de présents[3] », rendent des sentences iniques, et Jupiter, dans son courroux, déchaîne l'ouragan; les fleuves débordent, les torrents se précipitent des montagnes et les champs sont dévastés[4]. Voilà l'idéal poétique; en réalité, ces rois ne sont que les chefs militaires et religieux de leur peuple; les plus puissants ont pour palais, où ils s'enferment, au besoin, avec leurs richesses, une de ces enceintes en pierres énormes, que les Pélasges leur ont léguées, ou qu'à leur exemple ils ont construites. En toute affaire, ils consultent les nobles qui les entourent. S'ils

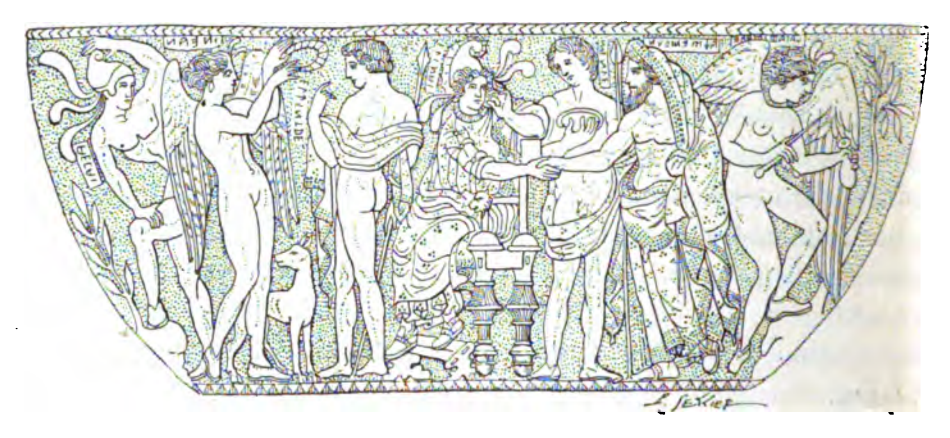
[1] Διοτρεφέες ou διογενέες.

[2] Sur une monnaie d'or d'attribution incertaine. On a parfois donné à ce moissonneur le nom de Lityersès, héros phrygien, fils de Midas, qui moissonnait lui-même ses blés.

[3] Βασιλῆας δωροφάγους (Hésiode, *Les travaux et les jours*, I, 38).

[4] *Odyss.*, XIX, 109-114; *Iliade*, XVI, 384-392.

jugent, c'est avec le concours des Anciens et des sages; et, par Anciens, il ne faut pas entendre les plus âgés, mais les plus nobles. Ce sont ceux-ci qui, devant Troie, convoqués par Agamemnon, envoient des députés à Achille pour fléchir sa colère. Les revenus des rois sont des dons volontaires, les fruits de leurs domaines, une part plus grande dans le butin, et, dans les sacrifices, une double portion de la chair des victimes[1]. Pour se faire reconnaître, ils n'ont d'autre insigne que le sceptre, d'autres gardes que les hérauts, et aux réunions la place la plus honorable. Nulle trace de cette adoration, de



Agamemnon reçu par Hélène dans l'île de Leucé[2].

ces formes serviles qu'imposent les rois de l'Orient à ceux qui les approchent.

Si, dans l'*Iliade*, Agamemnon, le roi des rois, paraît avoir une autorité plus grande, c'est qu'une expédition loin des foyers et une lutte dangereuse exigent une plus grande concentration du commandement. D'ailleurs Agamemnon joignait au titre ce qui, dans ce temps, le faisait surtout respecter, la force; il était parmi les plus vaillants, et ses soldats étaient les plus nombreux. Voyez pourtant comme Achille le brave,

[1] Ce dernier usage se reproduit dans toute l'histoire de la Grèce et de Rome, même dans les premiers siècles du christianisme.

[2] Gravure sur un miroir étrusque du Cabinet de France (*Catal.*, n° 3124). — Hélène (*Elinai*), revêtue d'un riche costume phrygien et assise sur un trône, tend la main à Agamemnon (*Achmemrun*) qu'elle accueille dans son royaume, l'ile de Leucé, l'un des séjours des bienheureux. Entre les deux personnages est Ménélas (*Menle*) sous les traits d'un homme jeune et tenant de sa main droite une phiale, de sa main gauche une lance. Derrière Agamemnon est une Lasa ou divinité secondaire (*Lasa Thimrae*), qui tient un petit vase et un stylet. De l'autre côté d'Hélène est Pâris Alexandre (*Elchsntre*), que couronne une divinité ailée (*Mecn*), accompagnée d'une biche. Suit Ajax (*Aefas*). Cf. Gerhard, *Etrusk. Spiegel*, III, p. 177.

et comme Thersite l'insulte; voyez aussi, dans l'*Odyssée*, en quel état tombaient ces rois de l'âge héroïque, quand ils fléchissaient sous le poids des ans, comme Laërte, et qu'ils n'avaient pas pour retenir le respect des hommes le souvenir de grands exploits ou la parole harmonieuse de Nestor. Bien souvent Ulysse est moins le chef que l'égal de ses compagnons; et le roi des Phéaciens est, comme lui. entouré dans son île de ceux que le poète grec nomme βασιλῆες, les rois, ou ἄνακτες, les maîtres, et qu'on appelle aussi « les bons, les justes » ; ce sont les mem



Achille s'armant [1].

bres de certaines familles aimées des dieux, dont elles descendent, et qui d'eux reçoivent, comme par droit héréditaire, la force, la bravoure et l'éloquence, c'est-à-dire des familles qui ont conquis leur noblesse par leur courage, et qui la conservent par leurs exploits [2]. Du reste, ils ne prétendent, sur le champ de bataille, qu'aux postes les

[1] Bas-relief, au Louvre.—Le héros est représenté au milieu de guerriers : il a déjà revêtu sa cuirasse, mis son casque, et un serviteur est occupé à attacher une cnémide à sa jambe droite. Dans le personnage coiffé du *pilos*, à gauche, on reconnaît Ulysse.

[2] Aristote (*Pol.*, IV, 6) regarde comme l'attribut essentiel de la noblesse la possession héréditaire de la richesse et de la vertu. Mais on sait ce que les anciens appelaient vertu. Pour les Grecs, ἀρετή vient d'Ἄρης, comme chez les Romains *virtus*, *vir*, *vis*, ont le même radical.

plus dangereux, aux combats singuliers avec les plus braves des ennemis; dans la cité, à quelques prérogatives honorables plutôt qu'utiles. Dans l'intervalle des combats, ils s'exercent aux jeux, image de la guerre. Quelques-uns jouent de la lyre, à l'exemple d'Amphion et d'Orphée, et



Amphion et Zéthos[1].

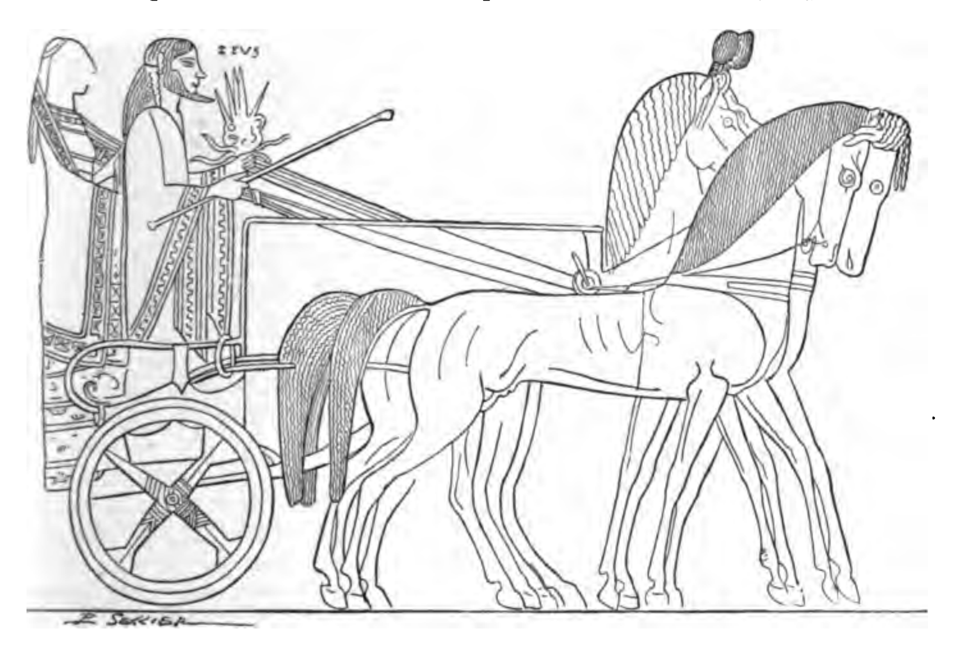
chantent les hauts faits des braves, ou écoutent les rhapsodes, qui étaient tenus en grand honneur; car, en conservant la généalogie

[1] Bas-relief en marbre, du palais Spada, d'après Braun, *Zwölf antike Basreliefs*, Taf. III. — Amphion est debout, la lyre à la main, devant son frère Zéthos, assis auprès d'un autel d'Artémis. Artistes et poètes s'étaient plu à peindre le contraste entre les caractères des deux fils jumeaux d'Antiope, les Dioscures béotiens : l'un ami des chants et même le plus ancien des chanteurs; l'autre, rude chasseur, qui honorait surtout Artémis et ornait ses autels.

des héros, ils conservaient la gloire des familles. Cependant ces guerriers ne dédaignent pas plus les travaux manuels que Vulcain, le fils du maître des dieux. Un d'eux, tué devant Troie, est célébré par Homère comme très habile en toutes sortes d'ouvrages, et pour cela particulièrement aimé de Minerve. Ulysse se sert de la hache aussi bien que de la lance. C'est lui qui construit sa couche et son vaisseau. Achille lui-même fait tous les apprêts du festin; et les charpentiers habiles sont admis à la table des rois, à côté des voyants, des médecins et des chantres inspirés des Muses.


Ulysse construisant un vaisseau[1].

Cependant cette aristocratie vivra des siècles. C'est qu'elle n'a point seulement pour elle la force et le respect traditionnel des peuples, mais


Char des temps héroïques[2].

aussi la richesse. La massue d'Hercule et sa peau de lion ne suffisent plus aux guerriers; il leur faut un char de guerre, des chevaux fou-

[1] Pierre gravée, d'après Overbeck, *Bildwerke*, Taf. XXXI, n° 8. — Ulysse, abandonné dans l'île d'Ogygie, est occupé à construire l'avant d'un vaisseau : il a un marteau en main.

[2] Char de Zeus, sur le vase François, d'après les *Monum. dell' Instit. archeol.*, IV, tav. LIV-LV, et W. Helbig, *Das homerische Epos aus den Denkm. erläut.*, fig. 18, p. 101. — Sur l'essieu porte la cage (δίφρος), qui ne protégeait les guerriers debout sur le char que jusqu'aux genoux. La cage n'est pas pleine et la pièce de bois recourbée qui la termine à la partie supérieure sert de balustrade : on l'appelait ἄντυξ, et c'est là que, le char arrêté, on attachait les rênes

gueux et une armure, si coûteuse qu'on la croit souvent un don des dieux, si forte que, dans la mêlée, elle assure au chef un immense avantage sur la multitude livrée sans défense à ses coups. Plus que



Cuirasse antique en bronze, trouvée dans le lit de l'Alphée[1].

tout cela, ces nobles ont les fonctions religieuses : ils prient, ils

Le timon (ῥυμός) part de la partie inférieure de la cage et se termine au joug : il est également relié à la partie supérieure de la cage par une tige en bois recourbé qu'on voit à la hauteur de la main droite de Zeus. Le joug (ζυγός) se posait à l'extrémité du timon : on l'y fixait par une cheville et par des courroies (ζυγόδεσμος). De larges courroies (λέπαδνα) passées au cou des chevaux les rattachaient au joug.

[1] D'après le *Bull. de Corr. hellén.*, VII (1883), pl. I-III (W.-J. Stillman). — De la cuirasse il ne reste que la face postérieure où l'on remarque, sur la ligne de l'épine dorsale et au cou d'un des personnages de gauche, des trous qui ont peut-être été faits par des flèches. Elle est entièrement décorée au trait de dessins de style archaïque. A la partie supérieure, sur les saillies qui protègent les omoplates, sont deux lions et deux taureaux : entre ces saillies sont deux groupes de sphinx et de lions affrontés. La disposition de ces animaux par zones parallèles et la manière dont ils sont traités rappellent les peintures de vases de style oriental. A la partie inférieure sont six figures humaines : on reconnaît à droite Apollon suivi de deux déesses, Latone et Artémis (?). Devant le dieu, qui tient une lyre à la main, s'avancent trois personnages, dont le premier, la tête ceinte d'une bandelette, porte la main droite en avant, dans l'attitude de l'adoration.

sacrifient pour tout le peuple, car leurs dieux domestiques sont les dieux de la cité. La religion consacre leur prééminence, et quand les rois de l'âge héroïque disparaîtront, les Eupatrides seront pour longtemps les maîtres de l'État. Mais leur morale est courte; la vertu est alors la vaillance que Mars accorde, et la piété, la crainte que Némésis inspire.

Au-dessous des nobles, composant le conseil du roi et, dans la bataille, la ligne des chars de guerre, est la foule des hommes libres; plus bas, les mercenaires, θῆτες, et un petit nombre d'esclaves. Les premiers forment, dans toutes les occasions importantes, une assemblée qui se réunit autour du cercle de pierres polies[1] où les chefs siègent avec le roi, au milieu de l'agora. S'ils ne prennent point encore part à la délibération, du moins ils entendent discuter devant eux tous les graves intérêts, et ils influent par leurs murmures, favorables ou contraires, sur la décision à prendre. Quand un roi a parlé, « l'assemblée émue est comme les grandes vagues de la mer Icarienne, soulevée par l'Eurus et le Notus qui se précipitent des nues, ou comme la vaste moisson dont un vent impétueux agite et courbe les épis ». Aussi Homère veut-il que Calliope soit la compagne assidue des rois, pour adoucir par l'éloquence les emportements populaires[2].

Nous trouvons donc, si loin que nous remontions dans l'histoire de la Grèce, l'habitude des assemblées et de la discussion publique. La nécessité de convaincre avant de commander aiguisa l'esprit de ce

[1] Nous donnons, p. 159, comme spécimen de ces constructions, l'agora de Mycènes, d'après Schliemann, pl. VI. Dans ce cercle entouré d'un banc qui servait à la fois de siège et de clôture, M. Schliemann reconnaît « le cercle de l'agora » (Euripide, *Oreste*, 919). C'est dans cette enceinte circulaire, située à l'extrémité ouest de l'acropole, qu'ont été découverts les tombeaux si riches en objets d'or.

[2] Dans la description du bouclier d'Achille, Homère montre un jugement rendu par les Anciens. « On voyait, dit-il, le peuple se pressant dans l'agora où s'était élevée une querelle, à la suite d'un meurtre. Deux hommes se disputaient pour le prix du sang. L'un prétendait avoir tout payé et le déclarait au peuple, l'autre niait avoir rien reçu. Ils se décident à aller devant des arbitres pour y terminer leur différend. Le peuple acclamait, ceux-ci l'un, ceux-là l'autre, car chacun d'eux avait ses partisans. Des hérauts contenaient le peuple. Les Anciens étaient assis sur des pierres polies, dans l'enceinte consacrée, et leurs bâtons étaient dans les mains des hérauts dont la voix faisait retentir les airs. Ils se levaient ensuite en prenant ces bâtons et prononçaient à tour de rôle leur sentence. A terre, au milieu d'eux, étaient deux talents d'or, pour donner à celui d'entre eux qui rendrait le jugement le plus droit. » (*Iliade*, XVIII, 497-508.) Voy., dans l'*Annuaire de la Société pour l'encouragement des études grecques*, année 1884, p. 90, le commentaire juridique de M. Dareste sur ce passage. —Le bâton ou sceptre que prennaient les Anciens avant de parler était le signe qu'ils remplissaient à ce moment une fonction publique. Cet usage se conservera en se transformant : Athènes aura aussi des orateurs officiels

peuple; toutes ses facultés furent ainsi tenues en haleine et prêtes pour le plus brillant essor.

Il est encore à noter que la condition de ceux qui forment le peuple, δῆμος, est meilleure au temps de la royauté homérique qu'elle ne le sera sous les gouvernements aristocratiques : voyez, dans l'*Odyssée*, les rapports d'Ulysse avec le pâtre Eumée, un ancien esclave.

Ce peuple, déjà si libre dans sa constitution politique, l'était plus encore dans son organisation religieuse : point de prêtres, ou, pour mieux dire, point de clergé constitué à part, et point de livre saint, comme la Bible, les Védas ou le Zend-Avesta, c'est-à-dire point de corps de doctrines consacrées : double fait fondamental dans l'histoire du développement intellectuel des Hellènes[1]. Comme tout chef de famille est le prêtre de sa maison, le roi est le premier pontife de la cité : « Tu veilles sur le foyer de ce pays », disent les filles de Danaüs au roi d'Argos[2]. C'est lui, en effet, qui immole la victime pour son peuple, sans se croire investi d'un caractère sacré[3]; quand il sacrifie au nom de la ville, il remplit une fonction publique.

Mais la superstition est un des instincts les plus naturels de l'homme, et jamais encore le culte ne s'est borné à un acte d'adoration et de reconnaissance envers l'Être souverain. Tous les peuples ont voulu arracher à l'avenir les secrets qu'il gardera toujours, et tous ont eu des sorciers, des magiciens ou, comme les Grecs, des devins qui interprétaient les signes célestes, des hallucinés qui voyaient le monde invisible, des convulsionnaires, comme la Pythie de Delphes, qui sentaient le dieu s'agiter en eux et exprimaient ses volontés. Les Grecs croyaient

[1] Voyez ci-dessous.

[2] Eschyle, *les Suppliantes*, 370 et suiv.

[3] Il faut faire une exception pour le grand prêtre des Cabires de Samothrace, qui était en même temps souverain de l'île, comme peut-être aussi celui d'Apollon à Délos, au moins dans les anciens temps. Mais ceux qui avaient même des sacerdoces héréditaires n'en étaient pas moins, pour tout le reste, citoyens. Une plus grande pureté de mœurs leur était imposée. Beaucoup de sacerdoces étaient remplis par des femmes : la prêtresse de Cérès avait la tête couronnée de pavots et d'épis; celle de Minerve, à Athènes, portait l'égide, la cuirasse et le casque. Le temple de Bacchus au Marais, aussi à Athènes, était desservi par quatorze vierges, comme les Vestales de Rome. Beaucoup de ces prêtresses étaient astreintes à faire vœu de chasteté, comme le montrent vingt endroits de Pausanias. Les prêtres de Diane, à Éphèse, étaient des eunuques. Du reste, ces privations, comme quelques autres abstinences, n'avaient aucun rapport avec l'idée chrétienne de la macération de la chair. Sur cette question, voy. Maury, tome II, chap. XIV. Plus tard, il exista beaucoup de confréries religieuses dont il sera parlé aux chapitres XV et XXVII.

AGORA DE MYCÈNES.



ces prophètes en relation directe avec la divinité et les consultaient en toute confiance. Ainsi le temple de Dodone avait ses colombes sacrées et ses chênes séculaires que le vent faisait parler en passant dans leur feuillage : trois prêtresses, les Péléiades, interprétaient ces sons confus. Les oracles d'Apollon à Delphes, reçus par la Pythie, étaient traduits par la bouche de ses prêtres; et Orphée accompagna les Argonautes pour charmer par ses chants leur long voyage, mais aussi pour expliquer les signes célestes. Les plus fameux devins furent Amphiaraos, auprès des sept chefs dans la première guerre de Thèbes,



La Pythie de Delphes[1].



Amphiaraos, Tydée et Adraste[2]

Tirésias et sa fille Manto chez les Thébains, enfin Calchas, qui suivit les Grecs dans la guerre de Troie.

[1] Tête de la Pythie delphique, sur un tétradrachme de Syracuse. Les cheveux sont hérissés et la tête ceinte de bandelettes; autour, des dauphins. (Voyez A. de Longpérier, *Œuvres*, publiées par G. Schlumberger, t. III, p. 409.)

[2] Gravure sur un miroir étrusque, d'après Gerhard, *Etruskische Spiegel*, I, Taf. CLXXVIII, et

On croyait aussi que les dieux envoyaient aux hommes, dans les songes ou par les éclats de la foudre, des avis salutaires, des menaces ou des espérances[1]. Certaines familles passaient même pour avoir par droit héréditaire l'inspiration divine ou le privilège d'être plus agréables aux dieux dans l'accomplissement des mystères[2]. Elles étaient sans doute les restes survivants d'anciennes races théocratiques que les révolutions avaient dépouillées de leur pouvoir temporel. Dans la croyance des Grecs, quelque dieu se trouvait toujours à l'origine de ces familles respectées. Pindare, célébrant un vainqueur aux jeux Olympiques, qui comptait parmi ses aïeux un devin iamide, raconte comment vint à cette race le don de voir l'avenir : « Évadné, la jeune fille aux cheveux couleur de la violette, vivait aux bords de l'Alphée. C'est là qu'aimée d'Apollon elle goûta pour la première fois les douces amours; là aussi un jour, venue pour puiser de l'eau, elle fut contrainte de déposer sa ceinture de pourpre avec son vase d'argent. Aussitôt le dieu à la blonde chevelure envoya près d'elle Ilithyie qui calme les souffrances, et l'enfant de ses entrailles et de ses chères douleurs, Iamos, parut à la lumière. Brisée par la souffrance, elle le laissa à terre; mais, par l'ordre des dieux, deux serpents aux yeux verts le nourrirent du suc des abeilles... Quand l'aimable jeunesse eut mis sur son front la couronne d'or, il descendit au milieu de l'Alphée et invoqua son aïeul, le puissant Neptune, ainsi que le dieu à l'arc redoutable qui protège Délos, son sanctuaire. Il leur deman-



Sacrificateur portant un veau[3].

p. 171. Devant Adraste (*Atrste*), assis à gauche, sont Tydée (*Tute*) et Amphiaraos (*Amphiare*), qui lui adressent la parole. Tydée est debout et tient un bracelet à la main : peut-être faut-il y voir une allusion à la trahison d'Ériphyle, sœur d'Adraste et femme d'Amphiaraos. Celle-ci, pour un collier d'or, découvrit à Polynice la retraite de son époux : le devin savait, en effet, qu'il périrait devant Thèbes, et se cachait.

[1] Le tonnerre tombant à droite était un signe favorable (*Iliade*, II, 353.

[2] Ainsi chez les Éléens, les Telliades, les Clytiades et les Iamides; à Éleusis, les Eumolpides et les Céryces; à Athènes, les Étéobutades; à Thèbes, les Ægides; à Sparte, à Sicyone, les prêtres d'Apollon Carnien; à Delphes, les descendants de Deucalion.

[3] Statue archaïque en marbre, découverte sur l'Acropole d'Athènes; d'après une photographie. Le vêtement, dont le relief est très faible, était sans doute rehaussé de couleurs, ainsi que la barbe : les yeux étaient de quelque matière différente.

dait de ceindre sa tête de la bandelette vénérée des peuples. Son père lui donna un double trésor de science prophétique; dès lors il entendit la voix qui jamais n'a proféré le mensonge et il put annoncer l'avenir sur l'autel du grand Jupiter[1]. »

Mais ces devins, même les collèges de prêtres qui exerçaient, à l'exclusion des laïques, certains sacerdoces, comme ceux de Jupiter à Dodone et d'Apollon à Delphes, ne formèrent point un corps séparé du reste des citoyens, et ne jouèrent jamais, comme tels, un rôle politique; les Grecs, en un mot, n'eurent pas plus de caste sacerdotale qu'ils n'avaient de caste militaire.

II. — LA FAMILLE, L'INDUSTRIE

Comme en toute société barbare, la violence devançait la justice, et les meurtres étaient fréquents. « Nos pères, dit Aristote, marchaient toujours armés. A Cumes, la loi sur le meurtre exigeait, pour la condamnation, que l'accusateur produisît en témoignage un certain nombre de ses parents[2]. » Ce sont les *cojuratores* des lois germaniques, et cette coutume atteste que, s'il fallait des témoignages pour obtenir justice, il était nécessaire d'avoir aussi des lances pour se défendre contre la *vendetta* de la famille du condamné. Naturellement les mœurs étaient simples parce qu'on était pauvre, mais avec une liberté inconnue à l'Orient, parce que chacun avait besoin de tous. Dans la Grèce héroïque, c'est à peine si la classe servile existe; ceux qu'on a pris à la guerre ou achetés sont moins des esclaves que des serviteurs. Alceste mourante tend la main à ses esclaves pour l'adieu suprême. Eumée espérait qu'Ulysse, rentré dans



Ulysse[3].

[1] *Olympiques*, VI, 50-117.
[2] Aristote, *Polit.*, II, 6.
[3] Statuette en bronze, du Cabinet de France (Chabouillet, *Catalogue*, n° 3057), où l'on a cru reconnaître Ulysse coiffé du pilos et portant sur le bras gauche un bélier, en souvenir du bélier de Polyphème, qui le sauva. Selon M. Chabouillet, la main droite tenait sans doute le pieu qui lui servit à crever l'œil du Cyclope.

Ithaque, lui donnerait une maison, un champ et une femme, et, s'il rencontre le fils de son maître, il le baise au front et sur les yeux; mais déjà le vieux pâtre dit le mot que toute la Grèce, même celle des philosophes, répétera : « Les dieux ôtent à l'homme la moitié de sa vertu, le jour où ils le font esclave[1]. »

La condition de l'esclave est douce[2], celle de la femme est honorée. Ici la société domestique, la famille, est mieux constituée que chez les peuples orientaux, les Juifs exceptés[3], gage certain que la société politique aura aussi une constitution meilleure, plus juste et plus libre[4]. La polygamie est interdite, mais non le concubinat. Si la femme grecque est encore achetée[5], elle n'est plus condamnée à l'obscurité et à la solitude du harem; elle vit au grand jour, du moins dans les premiers temps; plus tard, son existence semblera plus sévère : à Athènes, on l'enfermera dans le gynécée, et elle restera dans une condition juridique inférieure à celle de son mari[6]. Exclue de l'héritage de son époux, pupille de ses fils, elle sera toujours mineure. Les anneaux de la chaîne qu'avait nouée autour d'elle l'ancienne servitude n'étaient pas tous brisés. Cependant il y aura, même alors, progrès pour elle, car la dot qui deviendra sa propriété assurera son avenir. A l'époque où nous sommes, quelques-unes ont déjà la dignité sévère de la matrone romaine et ne souffrent point de rivales[7]. Laërte achète Euryclée, « mais, dit Homère, quoiqu'elle fût très jeune, il n'en fit point sa compagne, craignant son épouse[8]. » Comme le héros ne dédaigne point les travaux manuels, la femme a

[1] *Odyss.*, XVII, 322.

[2] Voy. dans l'*Odyssée* la condition des serviteurs d'Ulysse; il promet à ceux qui lui resteront fidèles de les traiter comme s'ils étaient les frères de Télémaque.

[3] Il faudrait aussi faire une exception pour l'Égypte où, selon M. Paturet (*La condition juridique de la femme dans l'ancienne Égypte*, 1885), la femme était l'égale du mari.

[4] Aristote, *Polit.*, liv. II, 5, 11 : « Nos pères trafiquaient entre eux de leurs femmes. » Agamemnon dit à Achille qu'il lui donnera en mariage une de ses filles sans exiger de présents, ἀνάεδνον (*Iliade*, IX, 146), et Hector donna à Andromaque μυρία ἕδνα (*ib.*, XXII, 472). Cf. Pausanias, liv. III, chap. XII.

[5] Je note, d'après l'*Hymne à Vénus*, que l'usage des nourrices chargées d'enseigner aux enfants une langue étrangère était déjà pratiqué au temps où vivait l'auteur inconnu des *Hymnes homériques*.

[6] Euripide, s'inspirant des coutumes de son temps, dit, au contraire (*Médée*, 232), que la femme achète son mari χρημάτων ὑπερβολῇ, c'est-à-dire avec sa dot.

[7] Voy., dans les *Sept chefs* d'Eschyle, les dures paroles d'Étéocle aux jeunes Thébaines. A Athènes, les femmes n'assistaient à aucun repas, et Solon mit des conditions à leur sortie par la ville. Il y avait des magistrats chargés de veiller à leur conduite et elles ne pouvaient paraître en public que vêtues d'une certaine manière.

[8] Athénée, XIII, 2. « Il n'est pas bon, dit Euripide (*Androm.*, v, 672), qu'un homme ait deux femmes. »

pour sa part les soins domestiques. Les filles des rois vont elles-mêmes puiser l'eau aux fontaines, comme la belle Nausicaa, comme



Polyxène, fille de Priam, et Troïlos à la fontaine[1].

Polyxène, fille de Priam. Andromaque donne leur nourriture aux chevaux d'Hector; Hélène travaille à de merveilleuses broderies, et Péné-



Ulysse se découvrant à Nausicaa[2]

lope ne dompte l'impatience des prétendants qu'en leur montrant le dernier vêtement qu'elle prépare pour le vieux Laërte, ce voile qu'elle tisse le jour et qu'elle défait la nuit : « Que diraient les femmes

[1] Peinture de vase, d'après les *Annali dell' Instituto*, 1850, tav. d'agg., E, F, 1. — Polyxène et son frère Troïlos, le plus jeune des fils de Priam, s'approchent de la fontaine, où l'une vient remplir l'hydrie qu'elle porte dans ses bras, l'autre vient abreuver ses chevaux. Au-dessus de la fontaine est un corbeau dont la présence et les cris annoncent le malheur qui menace Troïlos : Achille est, en effet, caché derrière la fontaine, et Troïlos ne pourra lui échapper. Cf. Overbeck, *ouv. cité*, p. 339.

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserles. Vasenb.*, III, Taf. CCXVIII. — Ulysse, entièrement nu, apparaît devant un arbre auquel sont suspendus des vêtements que viennent de laver Nausicaa et ses compagnes. Le héros, suppliant, est couronné de feuillage et tient en main des branches : à côté de lui est sa protectrice, Pallas Athéna, qui doit rendre courage à la fille d'Alcinoos. Celle-ci s'apprête à fuir, mais non sans tourner la tête vers Ulysse, tandis que sa compagne effrayée se dirige en courant à droite vers un groupe de trois femmes qui sont occupées à laver. Cf. *Odyssée*, VI, 127 et suiv., et Overbeck, *ouv. cité*, p. 756.

de la Grèce si je laissais ce héros sans linceul, quand la Parque cruelle l'aura livré à la mort? » Et quelle scène que celle des adieux d'Andromaque et d'Hector!

Cependant, dans cet âge où la force et l'audace sont honorées, l'infidélité à la foi promise n'est pas un crime impardonnable[1] : le mot *νόμος*, qui signifie la loi morale, ne se trouve pas dans Homère et pas davantage celui d'Éros. Du moins les contemporains du poète ne connaissent pas les ardeurs dépravées que l'Asie et les institutions gymni-





Achille et Briséis[2]

ques communiqueront plus tard à la Grèce. La femme est le seul objet des affections de l'homme ; mais, pour elle, l'amour se borne aux désirs que Vénus fait naître avec sa ceinture, « où se trouvent tous les attraits et les mots qui captivent même l'âme du sage[3] ». Les passions violentes que l'amour allume sont d'un autre âge, et ce

[1] L'adultère ne fut même jamais puni très sévèrement. La femme coupable était seulement notée d'infamie ; elle ne pouvait porter certaines parures ni assister aux sacrifices publics. Si elle n'observait pas ces défenses, on pouvait arracher sa parure, déchirer ses vêtements, la frapper même, mais non la blesser. (Eschine, *Adv. Timarch.*, 74.) Quant à l'homme adultère, le châtiment était plutôt humiliant et grotesque que pénal.

[2] Peinture de vase de la fabrique d'Euxithéos, d'après Gerhard, *Auserles. Vasenbild.*, III, Taf. CLXXXVII. — Achille (AX[ιλλε]VS) est complètement armé. Briséis ([Βρι]SEIS), couverte de riches vêtements, tient une fleur à la main.

[3] *Iliade*, XIV, 216-217.

seront d'autres poètes qui les chanteront. Hélène, revenue à Sparte, dans la demeure de Ménélas, y est traitée en épouse et en reine. Si Andromaque et Pénélope sont pour Homère des modèles de piété conjugale, il ne connaît pas Alceste, Laodamie, Évadné qui meurent pour leur époux ou ne veulent pas lui survivre. Clytemnestre, Antée, Phèdre, Alcmène et toutes les femmes enlevées ou séduites par les héros et par les dieux, montrent l'indulgence des hommes de ce temps pour des faiblesses qu'ils avaient tant de fois provoquées[1]. Une amende était le châtiment du coupable, et l'on avait déjà peu de compassion pour l'époux malheureux. « En voyant Arès et Aphrodite pris au piége artificieux dont Héphaïstos les a enveloppés, dit le poète irrévérencieux, un rire inextinguible s'élève parmi les immortels, et ils se disent entre eux : Héphaïstos obtiendra l'amende due pour l'adultère[2]. »



Pénélope[3]

L'époux ne promettait pas une fidélité rigoureuse; les captives formaient pour les chefs une sorte de harem. Il s'en trouvait beaucoup dans le palais de Priam, quoique « l'auguste Hécube » eût seule, comme Pénélope à Ithaque, le titre et les honneurs d'une épouse et d'une reine. En sa demeure, Ulysse avait cinquante captives, et il y a de la jalousie dans sa colère contre celles qui se sont abandonnées aux prétendants. Lorsque, avant de s'être fait reconnaître, il entend leurs rires et leurs cris de joie, « son cœur murmure », et il voudrait les

[1] On montra à Pausanias (VIII, XII, 5 et 6), près de Mantinée, un tombeau que la tradition locale disait être celui de Pénélope. Chassée d'Ithaque par Ulysse, elle serait venue là cacher son déshonneur et terminer sa vie. N'écoutons pas ces mauvaises langues et croyons le poète.

[2] *Odyssée*, VIII, 343 et suiv.

[3] Statue en marbre, du Vatican (*Mus. Pio-Clem.*), d'après Raoul Rochette, *Monuments inédits d'antiquité figurée*, pl. XXXII, 1, et Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 834, n° 2090. Le nom donné à cette statue est justifié par une série de monuments analogues, mais plus complets, où l'on voit à côté de Pénélope sa corbeille remplie de laines. L'expression de tristesse répandue sur tout le visage est aussi significative. Cf. Overbeck, *ouvr. cité*, p. 807.

tuer sur l'heure; mais ce serait compromettre son entreprise. Se frappant la poitrine, il dit sourdement : « Patience, ô mon cœur! n'as-tu pas supporté des maux plus cruels [1]? » Les prétendants morts, il fait pendre douze des coupables : c'est une scène de sérail.

Malgré ces trop fameux exemples, les liens de la famille étaient forts, l'autorité du père respectée, même par les fils arrivés à l'âge mûr, car sa malédiction entraînait des malheurs inéluctables. Prêtre de la maison, il faisait les libations au tombeau des aïeux et il entretenait au foyer domestique le feu qui ne devait s'éteindre que si la famille disparaissait dans la ligne mâle. Les enfants partagent également entre eux l'héritage, car la propriété individuelle, principe de tout progrès social, était reconnue dès ces vieux âges. Si un meurtre est commis, le prix du sang, *τὰ ὑποφόνια*, est payé, même par le roi; et quand les parents de la victime refusent de le recevoir, le meurtrier n'a plus qu'à fuir devant la vengeance conjurée de la famille ou de la tribu, car tous les membres sont solidaires de l'offense [2].

Ces haines que le sang seul apaise nous reportent au fond des forêts de la Germanie et du nouveau monde. Mais les guerriers farouches d'Odin et du Grand-Esprit n'ont rien à faire avec les héros d'Homère, avec ce peuple grec qui se fait toujours aimer malgré ses fautes, ses ruses et ses violences, parce que nul autre n'a mieux développé les sentiments affectueux et poétiques de notre nature. Lorsque la nourrice d'Ulysse, à la vue des prétendants étendus morts, éclate en cris de joie, son maître l'arrête et lui dit : « Réjouis-toi dans ton cœur, mais contiens-toi. Il est impie de se glorifier sur des morts. » Même le froid et austère Aristote s'écrie : « Est-il un plaisir plus pur que de secourir ses semblables et de répandre des bienfaits sur ses amis, ses compagnons et ses hôtes [3]? » Avec cette vive imagination qui leur fit créer si tôt une poésie enchanteresse, avec ce cœur ouvert aux plus nobles sentiments, les Grecs semblent doués d'une éternelle jeunesse. Comme chacun de nous à ce moment de l'existence, ils aiment passionnément toute belle chose et jettent aux quatre vents du ciel la vie et le sentiment, si pleins en eux qu'ils débordent sur la nature entière et l'animent. Point de longs repas et de grossiers plaisirs, comme chez les peuples du Nord; point d'ivresse [4]. Comme dans leurs

[1] *Odyssée*, XX, 18.
[2] Cf. *Iliade*, IX, 632, discours d'Ajax, fils de Télamon, à Ulysse, et ci-dessus, p. 164.
[3] *Politique*, II, 3.
[4] C'est encore aujourd'hui, comme il y a trois mille ans, un des traits des mœurs grecques

banquets que charment la lyre d'Apollon et le chant des muses, ses dieux ne goûtent qu'au nectar et à l'ambroisie qui font couler dans leurs veines un sang pur et immortel, le Grec n'aime qu'une nourriture sobre et légère. A peine l'a-t-il donnée au corps qu'il veut des jeux, des exercices, des danses, des bardes pour lui chanter la gloire des héros ainsi que les nouveaux aèdes lui chantent aujourd'hui les exploits des Klephtes[1]. Que l'étranger frappe à sa porte, et il sera



Joueuses de lyre et de flûte[2]

fêté sans curiosité indiscrète, même le banni, même l'homicide, « car l'hôte et le mendiant sont envoyés par Jupiter; » la religion lui en fait une loi : « Le misérable qu'on repousse, dit Alcinoos, cache peut-être un dieu[3]. » Sa colère est terrible. Sur le champ de bataille

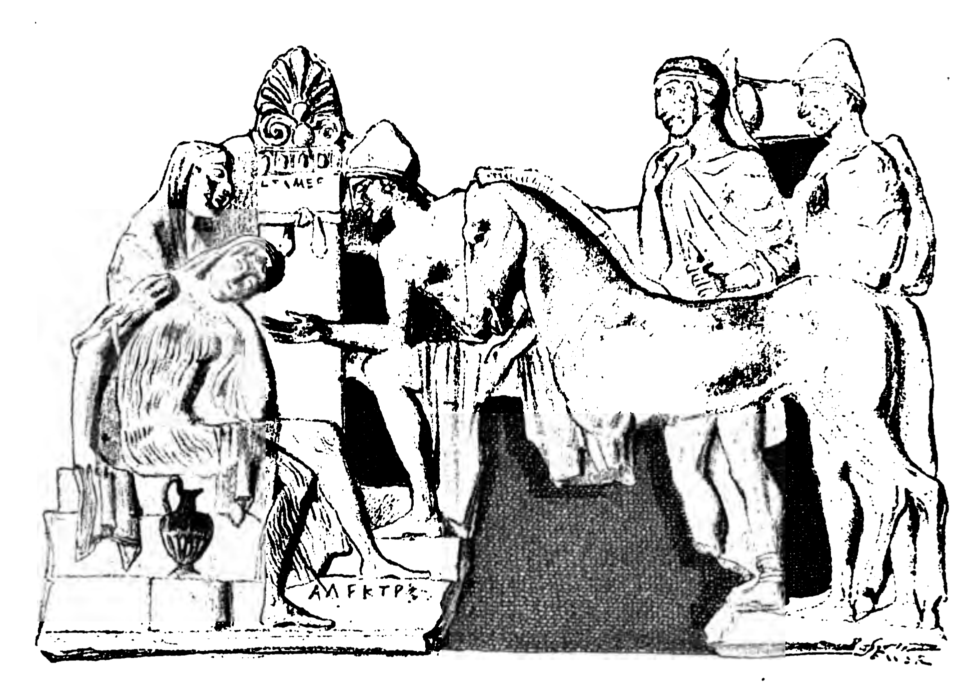
que la religion a fortifié. Il n'y a que cent trente jours dans l'année où l'on ne fasse pas abstinence par prescription religieuse.

[1] Voy. au chant XXIII de l'*Iliade* les jeux qu'Achille fait célébrer aux funérailles de Patrocle et dans l'*Odyssée*, VIII, ceux qu'ordonne Alcinoos pour fêter l'arrivée d'Ulysse : le pugilat, la lutte, le saut et la course.

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserles. Vasenbild.*, IV, Taf. CCCV-CCCVI, 2. — A la partie supérieure de la lyre est attaché le *plectron*, avec lequel on frappait les cordes. Pour la joueuse de flûte, voy. une statuette de Dodone, ci-dessus, p. 65.

[3] A Delphes, tous les neuf ans, se célébrait le *Stepterion*, ou fête commémorative de Charila. Pendant une disette, les Delphiens, avec leurs femmes et leurs enfants, étaient venus en suppliants à la porte du roi, qui avait distribué à la foule de la farine et des légumes. Malgré les instances et les cris, il n'avait pu en donner à tous, faute d'une provision suffisante, et il avait repoussé durement une orpheline, nommée Charila; même, irrité de ses importunités, il lui avait jeté sa chaussure au visage. Humiliée de cet affront, abandonnée de tous, la jeune fille s'était retirée dans la montagne et, avec sa ceinture, s'était pendue. Les dieux la vengèrent: une peste survint et ne cessa qu'après qu'on eut, sur l'ordre de la Pythie, apaisé l'ombre

il n'épargne pas l'ennemi abattu, et livre son cadavre aux outrages et aux vautours: mais il n'a point de haine qu'on n'apaise, point de vengeance qu'on ne détourne avec des présents et des prières, « ces filles boiteuses mais infatigables du grand Jupiter, qui suivent l'Injure, pour guérir les maux qu'elle a faits et qui savent toujours fléchir le cœur des vaillants ». Avec sa nature expansive, le Grec a besoin



Oreste et Électre près du tombeau d'Agamemnon[1].

d'amis; chaque guerrier a un frère d'armes, Hercule et Iolaos, Thésée et Pirithoüs, Oreste et Pylade, qui veulent mourir l'un pour l'autre, Achille et Patrocle, Idoménée et Mérion, Diomède et Sthénélos forment ces indissolubles amitiés dont le dévouement est la première

de Charila par un sacrifice, et l'institution d'une fête où il était fait à tous, aux étrangers comme aux citoyens, une distribution de farine et de légumes.) Plutarque, *Questions grecques*, 12.)

[1] Plaque estampée en terre cuite, au Louvre (les inscriptions sont sans doute modernes). — Électre est assise au pied de la stèle qui s'élève sur la tombe de son père Agamemnon. Elle est venue pour offrir des libations à ses mânes, comme l'indique le vase placé à côté d'elle, et s'abandonne à sa douleur. Derrière elle se tient la servante ou sa nourrice qui l'a accompagnée, et qui semble, autant qu'on en peut juger à sa bouche grande ouverte, pousser des gémissements. Devant Électre, et penché vers elle, est Oreste qui lui adresse doucement la parole : car le frère ne s'est pas encore fait connaître de sa sœur, et l'artiste l'a représenté au moment où il arrive de Phocide. A sa gauche est son cheval, et derrière lui se tiennent Pylade et un serviteur, qui porte un paquet sur ses épaules. Pour les représentations analogues, voy. Overbeck, *ouvr. cité*, p. 683-693.

loi. Dix ans après son retour à Lacédémone, Ménélas s'enfermait encore dans son palais pour pleurer les amis qu'il avait perdus sous les murs d'Ilion.

Plus tard se développeront deux traits fâcheux du caractère hellénique, la vénalité et la ruse. Dans tout Achille, il y aura du Sinon; jamais au moins du Thersite.

Dans les funérailles, on plaçait une obole entre les dents du mort,



Hermès psychopompe et Charon[1].

pour qu'il pût payer son passage à Charon, le sombre nocher du Styx, et parfois, dans ses mains, un gâteau de miel pour apaiser Cerbère[2]. Le corps, bien lavé et enduit de parfums, était revêtu de ses plus beaux habits, la tête couronnée de fleurs, et exposé sur un lit de parade, les pieds tournés vers la porte, restée ouverte, puisque le mort allait partir pour le grand voyage. Alors commençaient les lamenta-

Cerbère[3].

[1] Peinture sur un lécythe blanc d'Athènes, d'après E. Pottier, *Étude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires*, pl. III. — Hermès, reconnaissable à ses talonnières et à son caducée, saisit de la main gauche un éphèbe enveloppé dans son manteau et lui montre Charon : le nocher est debout dans sa barque et s'appuie sur sa gaffe. On sait que, dans les tombeaux, on trouve presque toujours, entre les dents du mort, une monnaie, prix du passage.

[2] Aristophane, dans *Lysistrata*, 600-607, énumère les cérémonies des funérailles.

[3] Cerbère à gauche ; dessous, un thon. Au revers, un carré creux. (Hémi-statère d'electrum, de Cyzique.)

tions funèbres, θρῆνοι [1], usage qui subsiste encore chez bien des peuples.

A l'entrée de la maison, on plaçait un vase rempli d'eau lustrale dont s'aspergeaient ceux qui sortaient, usage que nous avons aussi gardé, comme tant d'autres de ces rites antiques que le christianisme n'a pu ou n'a pas voulu enlever aux populations. Le matin du troisième jour, le corps, toujours assis sur son lit de parade, était porté par les proches au lieu de sa sépulture; en avant marchaient



Exposition d'Archémoros [2].

les joueurs de flûte, faisant entendre des airs lugubres sur le mode phrygien; derrière eux les pleureuses volontaires ou gagées [3]. L'usage

[1] Voy. dans Homère, les funérailles d'Hector (XXIV, 719 et suiv.).

[2] Peinture d'un vase du musée de Naples, d'après Gerhard, *Akademische Abhandlungen*, Atlas, Taf. I-IV. (Notre dessin ne reproduit qu'une des scènes peintes sur cette grande amphore). — Au centre, étendu sur un lit de parade et enveloppé dans un drap, est le jeune Archémoros (ΑΡΧΕΜΟΡΟΣ), tué tout enfant par un dragon. A côté du cadavre, une vieille femme s'apprête à déposer une couronne sur son front ; sous le lit est une œnochoé. Au-dessus du mort, une suivante tient une ombrelle ouverte pour le garantir des ardeurs du soleil. (Les deux personnages derrière la femme qui tient l'ombrelle sont des restaurations modernes). A droite accourt le vieux pédagogue (ΠΑΙΔΑ[γωγ]ΟΣ) appuyé sur un bâton recourbé et tenant en main une lyre, allusion aux leçons qu'il donnait à son élève. Suivent deux serviteurs qui portent chacun sur la tête une table couverte d'objets. Le premier tient de la main droite une bourse, qui renferme peut-être les osselets ayant appartenu à l'enfant et quelques menus objets qu'il va déposer dans la tombe ; sur sa table sont cinq vases, ornés de bandelettes, qui vont servir aux libations. Le second serviteur a dans la main gauche le strigile et la fiole d'huile dont se servait Archémoros ; sur sa table sont des vases destinés sans doute à être placés dans la tombe. Voy. Overbeck, *ouvr. cité*, p. 116 et suiv.; Heydemann, *Vases du Museo Nazionale à Naples*, n° 3255, p. 586.

[3] Scène de lamentation funèbre, d'après une plaque peinte, en terre cuite, trouvée en Attique et maintenant au Louvre. (Cf. Benndorf, *Griechische und Sicilische Vasenbilder*, Taf. I, p. 3 et suiv. Le fragment qui complète la plaque à la partie supérieure, à droite, manquait lors de la publication de cet ouvrage). — Le peintre a représenté l'exposition du mort ou πρόθεσις, qui a lieu dans l'intérieur de la maison, ainsi que l'indique une colonne, à gauche. Autour du cadavre, étendu sur un lit de parade richement orné, sont groupés les membres de la famille, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Auprès du lit sont la



EXPOSITION ET LAMENTATION FUNÉRAIRE. (Voyez la note 3 de la page 172.)

d'enterrer les morts précéda l'incinération que Lycurgue interdit à Sparte, et qui, étant plus coûteuse, resta toujours moins générale[1]. A côté du mort, on mettait, sans doute aux temps anciens, de grossières idoles pour le protéger dans sa vie d'outre-tombe, plus tard de gracieuses figurines rappelant ses jeux d'enfance ou les serviteurs qu'il avait aimés et qui devaient le distraire ou le servir encore[2]; et l'on suspendait aux tombeaux les couronnes et les guirlandes que nous aussi nous y mettons. Souvent, aux funérailles des morts illustres, il était célébré des jeux funèbres. Au retour, un repas était pris dans la maison du mort ou chez le plus proche parent, comme cela a lieu dans nos campagnes et comme on le voyait à Paris même il n'y a pas bien longtemps[3]. Le deuil durait trente jours à Athènes, moins longtemps à Sparte; le troisième, le neuvième et le trentième, il était fait des sacrifices et des libations au mort; de même à l'anniversaire du décès. Eschyle donne aux Perses les coutumes de la Grèce, lorsqu'il fait raconter par Atossa aux vieillards de Suse les rites qu'elle est venue accomplir au tombeau de Darius: « Je partis de ma maison pour porter au père de mon fils un breuvage sacré, le lait, le miel transparent, rosée de l'amie des fleurs, l'eau d'une fontaine virginale et le suc de vieilles grappes de raisin. Allons, amis, entonnez l'hymne solennel et appelez l'ombre majestueuse de Darius, tandis que la terre boira lentement mes offrandes. »

On pourrait tracer encore, à l'aide d'Homère et d'Hésiode, le tableau des connaissances et des arts que les Grecs possédaient dans ces vieux âges. Ils n'avaient qu'une charrue de bois pour ouvrir le sein de la terre, et ne demandaient à celle-ci qu'une abondante moisson d'orge,

mère (METEP) et la grand'mère (ΘETE), puis des tantes (ΘETIS) dont l'une, immédiatement derrière la mère, est peut-être la tante paternelle (ΘETIS ΠPOS ΠATP[ός]) ; en avant sont les jeunes sœurs (AΔEVΦE) du défunt. Toutes expriment vivement leur douleur par des gestes de désespoir : ou elles portent une main à leur chevelure comme pour l'arracher et tendent l'autre vers le mort, ou elles se prennent la tête entre les mains. Plus loin, à gauche, est le chœur des hommes : père (ΠATEP) et frères (AΔEVΦOS). Tous tendent le bras droit en avant et, la tête haute, chantent « l'hymne lamentable » qu'a entonné le père et qu'il dirige, tourné de leur côté. L'une des femmes les regarde, attendant sans doute qu'ils aient fini de chanter pour donner le signal au chœur des femmes. Ainsi se passera la triste journée. (Voy. les funérailles d'Hector, *Iliade*, XXIV, 719 et suiv.). Parmi les autres inscriptions, tracées dans le champ, il en est qui traduisent des exclamations de douleur, comme οἴμοι, hélas! deux fois répété ; d'autres VOVVTOS, O. EΛOSA, n'ont pas reçu d'explication satisfaisante.

[1] Cicéron, *de Legibus*, II, 22.

[2] Bien des opinions ont été émises au sujet des figurines trouvées dans les tombeaux. Aucune explication absolument satisfaisante n'a encore été donnée.

[3] Du moins en ai-je vu encore dans mon enfance, aux portes de Paris.

quelques légumes : pois, fèves et oignons; un peu de blé, de vin, d'huile et de miel; des fruits : figues, olives, poires, pommes et grenades. Les gerbes étaient foulées par des bœufs; le grain écrasé à la main par les femmes entre deux larges pierres; les grappes de raisin, séchées au soleil ou mises au pressoir; l'huile ne servait que dans les aliments ou pour oindre le corps. La nourriture ordinaire était des gâteaux d'orge, des légumes et des poissons frais ou salés; on ne mangeait guère du pain de froment et de la viande fraîche que les jours de fête et dans les sacrifices. Ils savaient tondre les brebis et tisser la laine; ils travaillaient l'or, l'argent, le cuivre, plus rarement le fer, dont l'exploitation est difficile[1]; leurs armes étaient de bronze, et le bronze était à l'or comme neuf est à cent[2]. Des emblèmes ornaient les boucliers des chefs[3], et c'est avec la lance, qui frappe de près, qu'ils ont vaincu les porteurs d'arc de l'Asie. La monnaie était encore inconnue : un taureau servait de terme de comparaison pour les échanges. Une captive, habile aux travaux d'aiguille,



Figurine de Tanagra de la belle époque[4].

[1] Πολύκμητός τε σίδηρος. (*Iliade*, VI, 48.)

[2] *Iliade*, VI, 236. Ces armes d'airain se faussaient facilement. (*Ibid.*, III, 348, 363; XI, 257 : ...μόλιβος ὣς.) Au IX[e] chant de l'*Odyssée* (392), il est question de la trempe du fer : ...εἰν ὕδατι ψυχρῷ.

[3] Voy., dans les *Sept contre Thèbes*, le récit de l'espion et la description des boucliers. Étéocle parle aussi de devises qui se lisent sur le bouclier de Polynice, « où le métal bouillant les a tracés en lettres d'or ». Cet usage est attesté par Homère, Pindare, Eschyle, Euripide, etc.; des Grecs il a passé aux Romains. Cf. *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 256, n. 2.

[4] Terre cuite de Tanagra, au Louvre. — Jeune femme en toilette de ville, enveloppée dans sa *calyptra* (ou long voile) et tenant de la main droite un éventail en forme de palmette. Cf. Heuzey, *Les figurines de terre cuite du musée du Louvre*, pl. XXX et p. 19.

en valait quatre[1]; la jeune et belle Euryclée en coûta vingt à Laërte[2], et Lycaon se racheta au prix de cent bœufs[3]. Ils pouvaient élever de vastes et solides constructions, mais ils ne savaient point tailler le marbre[4]. Dans leurs temples, une pierre informe ou un tronc d'arbre à peine façonné représentaient même l'Amour et les Grâces; les tableaux du bouclier d'Achille ne sont qu'un rêve du poète. La musique naissait : les temps héroïques avaient entendu, disait-on, les sons harmonieux de la lyre d'Amphion et d'Orphée; Achille, sur son vaisseau, charme ses longs loisirs par les sons de la phorminx.



Achille citharède[5].

Le centaure Chiron avait découvert ou appris les propriétés médicales de certaines plantes : toute la science de Podalire et de Machaon consistait en des incisions et une médicamentation externe. Esculape lui-même, pour adoucir la douleur, croyait moins aux médicaments qu'aux chants harmonieux et aux paroles mystiques. Par ce côté, la méde-

[1] *Iliade*, XXIII, 704-705.

[2] *Odyssée*, I, 429-431.

[3] *Iliade*, XXI, 79.

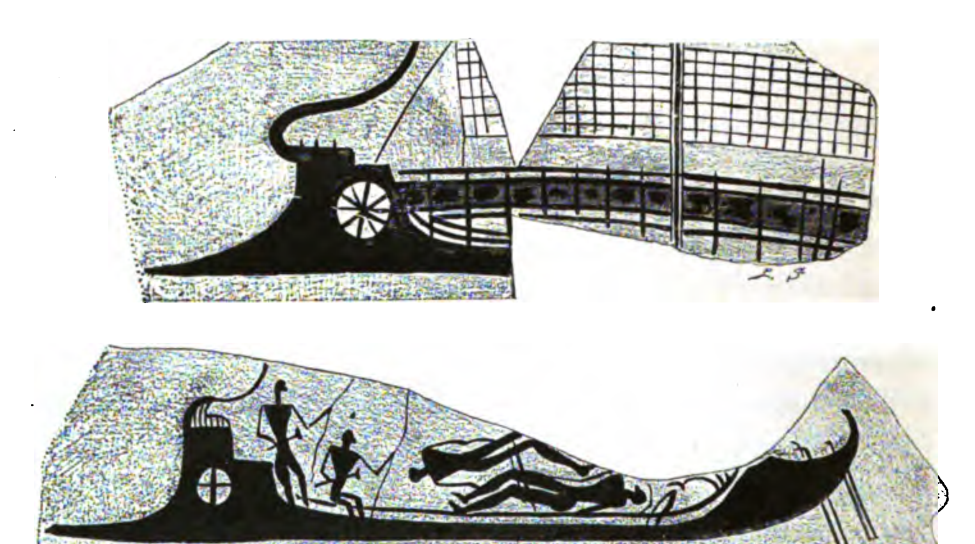
[4] Parmi les outils, Homère cite le vilebrequin, le rabot, la hache, le niveau, mais il ne paraît pas connaître la scie, l'équerre, le compas. Nos Kabyles de l'Algérie étaient moins avancés, le rabot et la scie leur étaient inconnus. Sur le bouclier d'Achille (*Iliade*, XVIII, 490-572), Vulcain a représenté quelques-unes des connaissances industrielles et des habitudes de la vie civique dans les temps homériques. Il est une autre industrie qui commença de bonne heure, comme l'ont montré nos gravures des premières pages, celle de la céramique. M. Heuzey en a résumé l'histoire d'après la *Céramique grecque* d'Albert Dumont. « D'abord l'ancien ornement géométrique associe ses combinaisons ingénieuses au style oriental, caractérisé par la représentation des animaux et des divinités fantastiques, comme on le voit principalement à Rhodes. Puis, le décor asiatique devient de plus en plus envahissant : c'est le caractère des premières poteries corinthiennes, des vases à reliefs de l'Étrurie, et aussi, dans une proportion différente, de la céramique chypriote.

« Enfin, les progrès de l'art grec, qui adopte résolument pour thème favori la figure humaine, introduisirent dans la décoration des vases un élément nouveau et original, qui commence par s'associer aux deux autres classes d'ornements, par exemple dans les poteries de l'île de Milo. Sous l'impulsion de la poésie héroïque des Hellènes, ce principe fécond se développe rapidement. Avec la seconde époque de la céramique corinthienne, la peinture des vases est devenue comme une illustration populaire de l'épopée nationale. Le caractère, en quelque sorte littéraire de cette décoration, se marque davantage encore par l'introduction des inscriptions qui expliquent les scènes légendaires. Une nouvelle imagerie se trouve ainsi constituée, vraiment digne de la brillante imagination de la race grecque : elle s'étend non seulement à la céramique, mais à l'art décoratif tout entier. »

[5] Pierre gravée (améthyste de 17 mill. sur 14) du Cabinet de France (*Catal.*, n° 1815), signée du nom de Pamphilos (ΠΑΜΦΙΛΟΥ). Le héros est assis sur un rocher et chante en s'accompagnant sur la cithare. Ses armes sont disposées autour de lui de manière à remplir les vides; son baudrier et son épée sont suspendus à un arbre.

cine était une partie de la religion, et les médecins une sorte de corporation religieuse.

Malgré la guerre de Troie et l'expédition des Argonautes, la navigation et l'art de construire les vaisseaux étaient dans l'enfance. Quelques constellations avaient été nommées : la Grande et la Petite Ourse, les Pléiades, les Hyades, Orion, l'étoile du Chien « et Hespéros (Vénus), le plus brillant des astres qui parcourent le ciel ». Mais le



Vaisseaux, sur des vases archaïques[1].

navigateur n'osait s'éloigner des côtes, et tirait chaque soir son navire au rivage. La terre était toujours un corps immense que Jupiter tenait suspendu à une chaîne d'or au-dessus de l'abîme, et qui, pour ceinture, avait l'Océan. De grandes colonnes appuyées à la terre et soutenues par Atlas portaient le ciel. Cependant les connaissances géographiques s'étendaient à chaque poème qui chantait les courses vagabondes d'un

[1] Fragments de vases peints archaïques, découverts à Athènes, au Dipylon; d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, IX, tav. XL, 3, 4. (Cf. *Annali*, etc., 1872, p. 178-181 et Helbig, *Das Homerische Epos*, p. 56). Les deux vaisseaux sont armés d'un éperon de combat (ἔμβολον) : à la proue est percé un « œil » (ὀφθαλμός), par où passait la corde de l'ancre. Sur le second vase était représenté un combat naval et les deux hommes étendus au pied du mât, sont des blessés ou des morts. Deux matelots, à l'avant, sont occupés à la voile. A l'arrière, on distingue les deux larges avirons qui servaient de gouvernail. — Sur le premier fragment, se voient le mât tout entier, la voile, et les cordages qui permettaient de la manœuvrer. Ni l'un ni l'autre de ces vaisseaux n'est ponté (ἄστρωτος); sur le second, une muraille en bois protège les flancs des rameurs : il est κατάφρακτος.

héros, de Jason, d'Ulysse ou de Ménélas. Le rhapsode, vivant écho de la muse populaire, recueillait tous les bruits, y ajoutait ses fictions, et par ses chants où tout se mêlait, morale, art et religion, il était à la fois et le produit et le peintre de cette société sauvage, mais non grossière, pleine de violences, mais aussi de poésie, parce que, retenue encore près de la nature, elle y trouvait l'inspiration des jeunes années. Chez cette race, la nature humaine ne perd jamais tous ses droits : çà et là on en retrouve les bons côtés. Quels honnêtes sentiments que ceux d'Eumée! quelle charmante figure que celle de Nausicaa !

Homère et Hésiode, ou les ouvrages réunis sous leur nom, résument la poésie des anciens bardes, mais reflètent deux faces de cette société et comme deux âges différents de la vie du peuple grec; aussi chacun d'eux semble-t-il n'avoir rien connu de l'autre. Cette différence était si bien sentie, qu'elle se montrait jusque dans la récitation de leurs œuvres; le dialecte qu'ils parlaient est le même; mais on lisait gravement les vers de l'un; on chantait joyeusement ceux de l'autre sur la cithare. Hésiode, le poète aimé du laboureur et de l'artisan, le poète des hilotes, comme l'appelait dédaigneusement Cléomène, qui le chassait de Sparte où il ne laissait entrer qu'Homère, le chantre des héros et de la guerre, commence son poème des *Œuvres et des Jours* par l'éloge du travail, et fait découler de là toutes les vertus. Comme cette morale pratique nous met loin du brahmanisme hindou, qui fait consister la dignité et la puissance de l'homme, non dans les œuvres, mais dans la méditation oisive et stérile des perfections de la divinité! L'Orient, tout en donnant quelques-uns de ses dieux aux Hellènes, n'a pas réussi à faire pénétrer son mysticisme dans la Grèce, où une civilisation nouvelle va commencer avec un peuple ami du travail et de l'effort humain.

[1] Homère assis sur un siége et tenant l'*Iliade;* en légende, OMHPOC. (Revers d'une monnaie de bronze autonome de Cymé d'Éolide.)



Homère[1].

CHAPITRE VI

RELIGION DE L'AGE HÉROÏQUE.

I. — LES DIEUX[1].

Il est deux sortes de religions, celles du Livre révélé et celles de la Nature. Les juifs, les chrétiens, les musulmans, ont celles-là; l'Orient et la Grèce eurent celles-ci. Les premières ont leurs racines en un Dieu solitaire et jaloux, qui ne tolère rien en dehors de son sanctuaire. Les secondes plongent dans le sein de la nature, d'où sort le grand courant de la vie universelle, et leurs temples s'ouvrent à toute idée revêtue de formes divines. Pour les cultes venus du Sinaï, de Jérusalem et de la Mecque, le développement religieux se fait par le prophétisme, commentaire d'un texte sacré; dans la Grèce, les révélateurs sont les poëtes. Les rocs décharnés et nus qui ne montrent plus

[1] Les anciennes divinités italiotes différaient beaucoup des dieux de la Grèce par leur caractère et leurs fonctions. Mais quand l'influence de la civilisation hellénique eut gagné l'Italie, les Romains réunirent ces deux peuples de dieux et leur donnèrent des noms qui ont passé dans notre langue. Il serait plus exact dans une histoire de la Grèce de n'employer pour les divinités helléniques que leurs noms grecs; mais un lecteur français préfère les dénominations que la littérature et les arts lui ont rendues familières, et comme la science ne perd rien à ce goût, nous nous y conformerons, tout en nous servant parfois, pour la commodité du discours, de noms empruntés à l'une ou à l'autre langue. Dans les traductions, par exemple, nous conserverons les noms grecs. Voici du reste les deux nomenclatures pour les divinités principales :

Cronos	Saturne	Hephaistos	Vulcain
Rhéa	Ops ou Cybèle	Hestia	Vesta
Zeus	Jupiter	Poséidon	Neptune
Héra	Junon	Hadès	Pluton
Athêna	Minerve	Déméter	Cérès
Apollon	Apollon	Koré ou Perséphoné	Proserpine
Artémis	Diane	Dionysos	Bacchus
Hélios	Le Soleil	Asclépios	Esculape
Hermès	Mercure	Héraklès	Hercule
Arès	Mars	Léto	Latone
Aphrodite	Vénus	Éos	l'Aurore
Éros	l'Amour		

aujourd'hui que le squelette de l'Hellade, étaient alors couverts d'une végétation luxuriante. A l'ombre des bois erraient les fauves; des monts descendaient les ruisseaux et les fleuves avec des murmures qui semblaient des voix : la vie était partout et la nature conservait sa majesté. Les premiers Grecs, ne pouvant encore faire sortir d'elle des lois, en faisaient sortir des dieux, que leur imagination jeune et souriante avait découverts derrière le monde visible. Ils les multipliaient à l'infini, et ils modifiaient leur histoire, en recouvrant de parures incessamment enrichies les conceptions nées du spectacle



Combat d'Hercule contre le fleuve Achéloos[1].

toujours changeant de la nature ou des traditions apportées de lointains pays.

La poésie, qu'un de nos vieux écrivains appelait « la grande imagière », reflète toute impression en une image et, à un certain âge de civilisation, toute image devient une personne. Les dieux des Grecs sont des forces de la nature ou les manifestations de l'activité physique et morale; mais ce sont aussi des hommes bons et mauvais, comme nous le sommes; et c'est parce qu'ils représentent l'humanité qu'ils ont vécu si longtemps. Même dans le christianisme, les personnages les plus vivants sont le Fils qui s'est fait homme et la Vierge qui est femme et mère[2].

[1] Peinture sur un vase de la collection de Witte. (Cf. *Gazette archéol.*, I (1875), p. 84). — Le fleuve Achéloos est figuré sous la forme d'un taureau à face humaine. (Sur les formes des fleuves, voy. A. de Longpérier, *Œuvres*, éd. Schlumberger, III, p. 118.) Hercule, armé de sa massue, a déjà arraché une corne à son ennemi. La légende racontait qu'Hercule la lui rendit en échange d'une de celles de la chèvre Amalthée, qui devint la corne d'abondance. Derrière Hercule est le roi de Calydon, Œnée, dont les deux combattants se disputaient la fille, Déjanire.

[2] Havet, *Le Christianisme et ses origines*, t. I, p. 51; Aristote, *Polit.*, I, 1, *ad fin.*, dit : « L'homme a fait les dieux à son image, il leur a aussi donné ses mœurs. »

Hérodote regarde les poèmes d'Homère et d'Hésiode comme la source de toutes les croyances religieuses de la Grèce. L'aimable et crédule conteur nous rapporte qu'il fit aux prêtresses de Dodone ces impertinentes questions : « D'où chaque dieu est-il venu? Ont-ils tous et toujours existé? Quelle est leur forme? » Et il ajoute : « De tout cela, on n'a rien su à vraiment parler jusqu'à une époque très récente; car je crois qu'Homère et Hésiode ne sont guère que de quatre cents années plus anciens que moi[1]. Or ce sont eux qui ont fait la théogonie des Grecs, qui ont donné aux dieux leurs noms, leurs honneurs et leur forme. »



Hérodote[2].

Nous en savons un peu plus que l'écrivain d'Halicarnasse; mais il est vrai que, de la religion grecque, nous ne connaissons bien que sa forme dernière, celle qu'elle prit quand le temps et la réflexion eurent mis l'ordre dans le chaos des anciennes créations; quand les conceptions spontanées des premiers âges eurent été recouvertes et remplacées par les combinaisons poétiques et l'arrangement artificiel des temps postérieurs; quand l'*Iliade* enfin fut devenue la Bible hellénique. S'il est difficile de décomposer par l'analyse cette synthèse des siècles et de retrouver les éléments primitifs, d'en déterminer le caractère



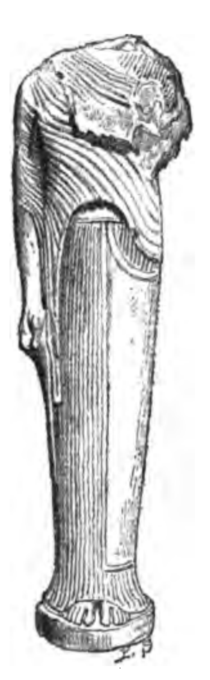
Dispute d'Hercule et d'Apollon[3].

[1] II, 53. Hérodote était né vers 484. Les critiques d'Alexandrie ont mis, au contraire, un intervalle d'un siècle au moins entre les deux poètes, et rapprochaient Hésiode de l'ère des Olympiades, quoique sa *Théogonie* se rapporte à des croyances plus vieilles que celles d'Homère. Leur génie est aussi bien différent; Quintilien n'est que juste lorsqu'il dit du poète d'Ascra : « Il s'élève rarement, mais il a d'utiles sentences, et de la douceur dans le style. On lui donne la palme pour le genre tempéré. » Mais toutes les œuvres qui portent son nom sont-elles de lui? C'est difficile à croire.

[2] Revers d'une monnaie de l'empereur Hadrien, frappée à Halicarnasse; en légende, ΗΡΩΔΟΤΟϹ ΑΛΙΚΑΡΝΑϹϹΕΩΝ. (Bronze.)

[3] Bas-relief sur une plaque de bronze de Dodone, d'après Carapanos, *Dodone*, pl. XVI, 1. — La dispute d'Hercule et d'Apollon pour la possession du trépied de Delphes est l'un des sujets le plus souvent traités par les artistes de l'antiquité.

et l'origine, il ne l'est pas de s'apercevoir que les Olympiens sont des dieux de seconde formation, qu'Homère a perdu le sens du naturalisme antique et que ses personnages divins vivent au travers de fictions ingénieuses ou brillantes, parfois même irrévérencieuses, qui auraient blessé la foi courte et robuste des hommes de l'ancien temps.



Héra (Junon); statue archaïque[4].

La reine des cieux, Junon, « aux brodequins d'or », est parfois bien maussade, et la punition que Jupiter lui inflige, en la suspendant au milieu de l'éther par une chaîne d'or avec deux enclumes aux pieds[1], est d'un sultan punissant une des femmes du harem. Elle aussi est bien dure pour Diane, qu'elle frappe au visage « et qui, fondant en larmes, s'enfuit comme la colombe à la vue de l'épervier[2] ». Pour récompenser Autolycos des nombreux sacrifices qu'il lui offre, Mercure lui enseigne l'art de tromper[3]. Vulcain a de fâcheux accidents; Vénus, de trop aimables complaisances; Mars, des fureurs brutales, et tous les dieux du poète subissent d'étranges misères. Vulcain est le personnage comique de l'Olympe, où il joue d'autant mieux son rôle qu'il le remplit très sérieusement, sans se douter qu'Homère l'introduit là pour égayer les dieux: soit qu'il les rende témoins de ses infortunes conjugales, en leur montrant Mars et Vénus pris dans ses filets; soit qu'il excite « un rire immense », lorsque, échanson improvisé, il leur verse, en claudicant, le nectar, ou qu'il leur raconte sa malencontreuse intervention dans une querelle de ménage entre Junon et Jupiter qui, le prenant par les pieds, le lança du « seuil sacré » à travers l'espace où il tourbillonna tout un jour avant de tomber à demi mort chez les Sinties de Lemnos, qui le guérirent. Aristophane se souviendra des

[1] *Iliade*, XV, 18.
[2] *Iliade*, XXI, 489 et suiv.
[3] *Odyssée*, XIX, 395-397.
[4] Statue en marbre découverte dans l'île de Samos, auprès du temple d'Héra, aujourd'hui au musée du Louvre. (Cf. dans le *Bull. de Corr. hellén.*, IV (1880), l'article de P. Girard, p. 483-493). La déesse est nommée dans l'inscription tracée verticalement sur la partie du manteau qui se rattache à la ceinture : « Χηραμύης μ'ἀνέθηκεν τῆρηι ἄγαλμα, Chéramuès m'a consacrée (moi) statue à Héra. » Les caractères de l'inscription accusent la fin du sixième ou les premières années du cinquième siècle. Héra est vêtue d'une tunique d'étoffe très légère, d'une sorte de châle croisé sur la poitrine, enfin d'un lourd manteau qui s'attache par devant à la

libertés que les vieux poètes avaient prises avec les dieux et dont les dévots s'étaient scandalisés. Aux Enfers. Pythagore, racontait-on, avait vu l'ombre d'Hésiode enchaînée à une colonne d'airain et celle d'Homère pendue à un arbre au milieu de serpents, en expiation de leurs outrages envers les dieux; sur la terre, Héraclite et Platon humilièrent le chantre d'Achille : l'un l'excluait des concours et aurait voulu qu'on le souffletât à cause de son impiété; l'autre répand des parfums sur sa tête et le couronne de bandelettes, mais le chasse de sa république[1]. Xénophane, plus dur encore, a contre lui une haine de théologien[2]. Homère ne représente donc pas le temps de la foi naïve; avec lui commence, sinon la révolte de l'esprit, du moins l'insoucieuse irrévérence qui mènera plus tard à la négation. Déjà ses héros ne craignent pas de combattre les immortels; Ajax s'écrie : « Avec les dieux, le lâche même peut vaincre; moi, je me passerai d'eux; » et il repousse l'assistance de Minerve. Un personnage d'Eschyle répond aux Argiennes qui le menacent de la colère de leurs protecteurs divins : « Je ne crains pas les dieux de ce pays et je ne leur dois rien[3]. »

Bien que, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, les puissances célestes se mêlent incessamment à la vie des héros, les deux poèmes sont, par-dessus tout, la glorification de la force, du courage ou de la souplesse d'esprit des humains. S'ils montrent les dieux ayant sur la terre des amitiés et des haines, protégeant les uns, poursuivant les autres, c'est pour des actes qui, parmi les hommes, feraient naître la faveur ou la colère : aucun d'eux ne joue le rôle de Satan ou d'Ahriman. Eschyle a tracé un portrait hideux des Érinnyes, « ces chiennes enragées de l'Enfer dont les yeux distillent du sang, horribles à voir, même pour les bêtes sauvages[4] ». Mais, entre elles, qui ne poursuivent que des coupables, et Satan, qui travaille à perdre l'humanité, la différence est grande. Il est, lui, le génie du mal, et elles sont la justice divine[5].

ceinture et couvre toute la partie postérieure du corps. De la main droite, elle tient son manteau; dans la gauche elle portait sans doute une grenade. Je donnerai plusieurs statues archaïques, malgré leur laideur, pour que le lecteur puisse mesurer la distance parcourue par l'art grec pour arriver à la parfaite beauté.

[1] Diog. Laërte, VIII, I, 21, dans la *Vie de Pythagore*, et Platon, au IIIe livre de sa *République*.

[2] Il attribue aux dieux, dit-il, tout ce qui, chez les hommes, déshonore : le vol, l'adultère, le mensonge. (Sextus Empiricus, *Adv. Mathem.*, IX, 19.)

[3] *Les Suppliantes*, 858.

[4] *Les Choéphores*, 276.

[5] Voyez plus loin, à notre chapitre xx, la magnifique explication qu'elles donnent de leur pouvoir et de leur rôle.

Le ciel de la Grèce n'est donc pas assombri par les monstrueuses apparitions qui ont rempli d'autres cieux[1] et jeté sur la terre tant de pieuses terreurs ; la dernière parole des mourants exprime le regret de « quitter la douce lumière du jour ». Homère est heureux au milieu des combats, le Grec au milieu de la vie.

Cette joie de vivre que le Grec moderne a gardée n'avait pas été le partage de ses premiers aïeux. Au temps de ceux-ci, la lutte pour l'existence était trop rude, et leur religion ne pouvait être riante, comme elle le devint plus tard sur les beaux rivages de l'Ionie. Celle des plus anciens habitants du pays ne fut qu'un naturalisme grossier ; quand les dieux, se détachant des éléments au milieu desquels ils étaient confondus, devinrent des êtres vivants et passionnés, la trace de leur premier caractère demeura reconnaissable jusqu'au milieu du riche développement de la mythologie hellénique. Parmi les rites et les légendes des héros et des dieux, on retrouve le culte plus ancien des forêts, l'adoration des montagnes, des pierres, des vents et des fleuves. Agamemnon, dans l'*Iliade*, invoque encore ceux-ci comme de grandes divinités, et



Agamemnon, Épéios et Talthybios [2].

[1] Polygnote est le premier qui, dans une de ses peintures, ait représenté un mauvais démon. (Girard, *op. laud.*, p. 356.)

[2] Bas-relief en marbre, découvert dans l'île de Samothrace ; au musée du Louvre. — Aga-

Achille consacrait au Simoïs sa chevelure. Durant toute la vie de l'Hellénisme, le chêne resta consacré à Jupiter, le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le myrte à Vénus, etc. Les serpents, après avoir joué un rôle menaçant dans les anciens jours, quand Apollon, Hercule, Cadmus, Jason, luttaient contre eux, devinrent des démons bienfaisants à Delphes, à Épidaure, Athènes (Érichthonios). Enfin certaines pierres étaient des images divines. Ainsi, Hercule était représenté à Hyettos en Boétie par une pierre brute; Jupiter à Tégée par une pierre triangulaire[1]: et il y en avait bien d'autres. Voilà d'où l'art grec est parti pour monter au Parthénon, et voilà aussi le fétichisme qui est devenu la morale de Socrate et le spiritualisme de Platon.



Figurine archaïque[4].

Du temps de Tacite[2], à Paphos, on adorait Vénus sous la forme d'une pierre[3]; mais cette Vénus n'était pas celle de la Grèce, et cette pierre était un symbole fort répandu dans l'Asie occidentale. Ce naturalisme dura même plus que le paganisme : on découvrirait encore dans la Grèce moderne des gens qui croient à un esprit des eaux[5], comme au temps

Où le ciel, sur la terre,
Marchait et respirait dans un peuple de dieux.

memnon (ΑΓΑΜΕΜΝΩΝ) est assis à gauche sur son siège royal : debout derrière lui se tiennent le héraut Talthybios (ΤΑΛΘΥΒΙΟΣ), le caducée à la main, et Épéios (ΕΠΕ[ιος]). Le bas-relief date de la seconde moitié du sixième siècle.

[1] Pausanias, IX, 24; VIII, 48.

[2] *Hist.*, II, 3.

[3] Voy., *Hist. des Romains*, t. III, p. 72, une monnaie de Chypre, et p. 236, une peinture de Pompéi, représentant le temple de Vénus à Paphos, avec le simulacre de la déesse; *ibid.*, t. VI, p. 385, deux pierres coniques représentant l'Hercule phénicien.

[4] Terre cuite de Tanagra, au Louvre. Elle appartient à la série des « figurines en galette », dont le corps se compose d'une maquette plate, ou cylindrique et évasée vers le bas. Pincée à la hauteur des épaules, la maquette forme de chaque côté un appendice qui ressemble à un croissant et devient le bras. La tête, façonnée de la même manière, sans bouche ni menton, a les apparences d'un bec d'oiseau. Voy. J. Martha, *Catalogue des figurines en terre cuite du musée de la Société archéologique d'Athènes*, p. XVII.

Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, II, 79.

Mais les Pélasges n'avaient pas égaré et perdu le long du chemin toutes les idées qu'ils avaient conçues au fond de l'Asie avec les Aryas leurs frères. Maintenant que nous connaissons les Védas, nous pouvons suivre la destinée voyageuse de certaines divinités, comme à l'aide du sanscrit nous avons retrouvé la filiation des langues[1]. Par cette influence des souvenirs, le culte de la Nature se mélangea de la conception de forces physiques, qu'une abstraction facile tirait de la matière, et d'idées cosmiques que suggérait la vue de l'ensemble des choses.

Ainsi les Pélasges paraissent avoir, comme les Arcadiens des temps postérieurs, honoré l'Être suprême, sans temple et sans image. « Ils ne connurent longtemps, dit Hérodote, le nom d'aucun dieu[2]. » La cime neigeuse des monts servait d'autel à celui qui, étant la pure lumière du ciel, deviendra Zeus, « le Brillant[3] ». Quand ils voulurent le rapprocher d'eux, ils l'appelèrent le Père des choses vivantes, *Zeus Pater*, d'où le nom romain de *Jupiter*. Son culte était dominant en trois des lieux que l'histoire nous montre comme les plus anciennement habités de la Grèce : à Dodone en Épire, où le chêne à glands doux et le hêtre aux fruits nourriciers lui étaient consacrés; sur le Lycée, la plus haute cime de l'Arcadie, et sur le mont Dicté, dans la Crète. Les Crétois ne faisaient même pas difficulté de raconter sa naissance et de montrer son tombeau.



Jupiter Crétagènes, foudroyant[4].

Cette adoration silencieuse du « Dieu pur », du « Dieu père », auteur de toute vie, révèle une conception monothéiste qui ne dura pas, mais

[1] C'est ce que M. A. Maury a fait dans son *Histoire des religions de la Grèce antique*, 3 vol. in-8, 1857-1859. La donnée première de ce savant livre est la ressemblance des plus anciennes divinités de la Grèce avec celles des Védas. Cette découverte fut le triomphe de la philologie comparée; aujourd'hui les *Folkloristes* veulent entrer au moins en partage avec les philologues dans le grand travail de l'*histoire des religions*. Dans l'Introduction qui précède sa *Mythologie grecque*, M. Decharme a fait l'histoire des divers systèmes d'interprétation soutenus par les mythographes. Voy. aussi M. J. Girard, *Le Sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle*, et E. Havet, *Le Christianisme et ses origines*, t. I, chap. I, *d'Homère au VIe siècle*.

[2] II, 52.

[3] *Zeus* est le même mot que θεός, *deus*, dieu, dont le radical sanscrit *div* signifie briller. Ζεὺς πατήρ, *Dies-piter* est exactement le mot sanscrit *Dyâushpitar*, Jupiter. M. Maury l'identifie avec l'Indra du *Rig-Véda*. *Juno* est la forme féminine de Zeus en passant par Dioné, qui, à Dodone, était son épouse. On l'appelait Ἥρα, la maîtresse. Même dans les âges postérieurs, Zeus resta surtout le dieu des lieux hauts; ses autels couronnaient la cime des monts dans la Mégaride, l'Attique et l'Arcadie, comme son trône était sur l'Olympe.

[4] Le Jupiter crétois, debout, tenant le foudre de la main droite élevée, le bras gauche enve-

que la philosophie retrouvera. Au culte du Ciel fut associé celui de la Terre. « Le Ciel pur, dit Eschyle, aime à pénétrer la Terre, et la Terre aspire à cet hymen. La pluie qui tombe du ciel la féconde; alors elle produit pour les mortels les pâturages des troupeaux et les moissons. La même pensée se trouvait dans l'invocation adressée à Zeus par les Péléiades de Dodone : « La Terre produit des fruits, honore-la du nom de Mère. » On l'appela Terre-Mère, γῆ (ou γᾶ) μήτηρ, en dorien Δα-μάτηρ, d'où le nom de *Déméter*, une des épouses de Zeus, que les Grecs Siciliens et Italiotes nommèrent Cérès. A Mantinée, on entretenait sur son autel un feu perpétuel, comme celui de Vesta à Rome. Les hymnes chantés dans ses temples la faisaient venir de la Crète: elle arrivait de bien plus loin, car elle est la déesse voyageuse qui fait naître les moissons sous ses pas[1]. A Éleusis, on attribuait aux Thraces la fondation de ses mystères. Zeus, Apollon, Dionysos, Athéna et Poséidon, peut-être Artémis, sont de même entrés dans la Grèce de deux côtés, par le nord et le sud, par la terre et la mer. Les dieux ont naturellement suivi le double chemin des nations. La nuée lumineuse que le Dieu jaloux d'Israël envoya pour guider son peuple n'éclaira rien derrière elle; les hôtes divins que les Grecs emmenèrent avec eux, sur les flots de la mer Égée et sur les côtes de la Thrace, jalonnèrent le chemin avec les autels qu'ils s'y firent élever et les souvenirs qu'ils y laissèrent. L'histoire des dieux devient ici comme une contre-épreuve de celle des hommes.



Monnaie d'Éleusis[2].


Hélios (le Soleil)[3].

Au dieu du Ciel, Hélios, « qui donne aux immortels et aux

loppé dans son *péplos;* autour de lui, les sept étoiles de la Grande Ourse; en légende : ΤΑΝ ΚΡΗΤΑΓΕΝΗϹ. (Revers d'une monnaie de bronze de l'empereur Domitien, frappée en Crète.) Le mot TAN est la forme crétoise du nom phénicien ZAN, pour ΖΕΥΣ. Voy. *Nouvelle galerie mythologique*, p. 19-20.

[1] Il y avait, par exemple, de grands rapports entre le culte de Cérès et celui de l'Égyptienne Isis, la femme aussi du Jupiter égyptien. Osiris, et comme Déméter, la terre féconde. Hérodote (II, 4) raconte, d'après les prêtres d'Héliopolis, que les Grecs avaient emprunté aux Égyptiens les noms de leurs dieux, et Apulée le répète : « L'Égypte est le temple du monde » (*Asclépias*, 24). La science moderne a changé tout cela.

[2] Monnaie d'Éleusis. — Déméter assise à gauche, sur un char traîné par deux dragons ailés. ℟. ΕΛΕΥΣΑ. Porc debout à droite. (Bronze.)

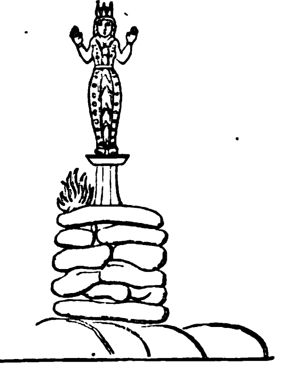
[3] Le Soleil éclairant le monde. Il est représenté sous les traits d'un homme jeune, la tête environnée de rayons, accroupi, et tenant de chaque main la bride de ses deux chevaux, qui s'élancent au galop; au-dessous, un thon, emblème de la ville de Cyzique. (Face d'un statère en électrum, de Cyzique; le revers est un carré creux.)

hommes la lumière[1] », sont opposés les dieux de la terre : Saturne ou Cronos, « le grand semeur », dont le culte disparut de bonne heure, sauf en Élide, au profit de Déméter, dont l'importance et les honneurs s'accrurent, et Pluton ou Hadès, qui, n'étant dans l'origine



Sacrifice auprès d'un autel[2].

que le roi des espaces souterrains[3], devint aisément le dieu des morts qu'on dépose dans la terre, puis celui des richesses qu'on trouve dans son sein. On comprend, d'après cette conception première de Pluton, comment on fut amené à donner au dieu de la terre pour épouse la fille de la déesse des moissons, Proserpine (Perséphoné), qui était elle-même une personnification de la puissance végétative.



Autel de pierres amoncelées[4].

L'anthropomorphisme se dégagea lentement de l'ancien naturalisme ; les mariages et la génération des dieux vinrent plus tard encore. Ainsi Junon (Héra) fut longtemps, non pas l'épouse du maître des dieux, mais la vierge céleste, Παρθένια, qui régnait à Argos[5]. L'Artémis d'Éphèse, aux cinquante mamelles, symbole

[1] *Hymnes homériques*, XXXI. Il n'est question ni dans Homère ni dans Hésiode du char du Soleil, de ses chevaux, qui se nourrissaient de l'herbe poussant dans les îles Fortunées, ni du navire d'or qui, chaque nuit, le ramenait par-dessous la terre, de l'occident à l'orient.

[2] Peinture sur un vase de la collection Campana, au Louvre. — La flamme brille sur l'autel que protège une sorte de toit, et l'on amène, aux sons de la double flûte, la victime qui doit être sacrifiée.

[3] L'Adité des Védas, dont le nom indien se retrouve dans le *Jupiter infernalis* des Latins (*Dis, Ditis*).

[4] Peinture de vase, d'après A. de La Borde, *Collection des vases grecs de M. le comte de Lamberg*, I, pl. XXIII. — Une inscription peinte au-dessus de l'idole nous apprend le nom de la divinité ainsi représentée : Chrysé.

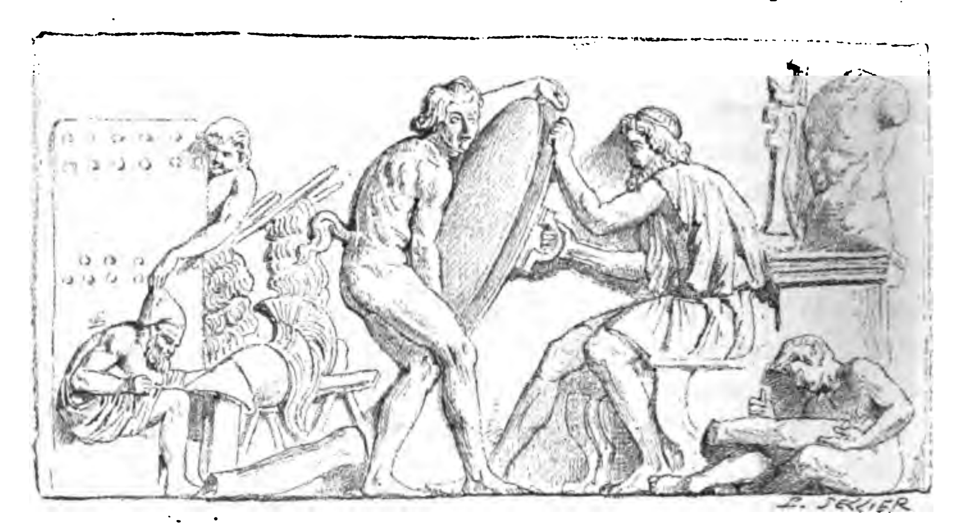
[5] Héra n'a une grande existence que dans Homère. Hésiode l'invoque seulement comme la

de la fécondité, ne pénétra jamais dans la Grèce européenne, pas plus que l'Artémis farouche de la Tauride. Mais l'Arcadie donnait ce nom à une vieille déité pélasgique qui humanisait, par la musique et les chants, les rudes pâtres de ses montagnes, sans qu'elle fût cependant la Diane Chasseresse, sœur d'Apollon et aussi belle que lui.



Vulcain [2].

Aux croyances des temps primitifs se rattache le culte du feu, Vesta (Hestia), celui qui brûlait au foyer domestique, sur l'autel des dieux et au foyer public des États[1], ou celui qui sortait mystérieusement de la profondeur des terres volcaniques, Vulcain



Les forges d'Héphaistos[3].

(Héphaistos). Ce dieu, l'Agni (*ignis*) des Védas, était le grand artisan

déesse poliade d'Argos; Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, la connaissaient à peine. Au temps de Strabon, ses temples tombaient en ruines. Héra n'a retrouvé son rôle, comme épouse du maître des dieux, et de grands honneurs qu'à Rome où, sous le nom de Junon, elle devint le type idéal de la matrone sévère et vénérable.

[1] Après la victoire de Platée, pour offrir le sacrifice, on alla prendre, à Delphes, le feu qui brûlait toujours au foyer du sanctuaire national. C'était au palais des Prytanes, à Athènes, qu'était le foyer public, au centre d'une salle circulaire. A Rome, le temple de Vesta eut aussi cette forme, peut-être pour rappeler le feu brûlant au centre du monde, dont les volcans attestaient l'existence.

[2] Tête de Vulcain, coiffé du *pilos* conique, sur une grande monnaie de bronze de l'île de Lipari.

[3] Bas-relief en marbre, au Louvre (cf. Clarac, *Musée de Sculpture*, II, 1re partie, p. 356). — Héphaistos, assis à droite, est occupé à ajuster l'anse d'un lourd bouclier que lui présente un

de l'univers, idée aryane, qui ne se développa point dans la Grèce, mais qu'on retrouve dans les mystères pélasgiques de Samothrace. Son culte était localisé à Lemnos, où de tout temps on forgea des armes.

Pan, Hermès[1], dieux des pâtres de l'Arcadie qui représentaient ces divinités par une image ou des attitudes obscènes, n'étaient que des personnifications particulières et locales du principe de la génération.



Mur et porte pélasgiques à Samothrace[2].

Le procédé le plus habituel de la légende ultérieure fut, en effet, de prendre une des idées contenues dans la conception générale d'un dieu, pour la transformer en une divinité nouvelle qui commençait une vie particulière où l'élément primitif se confondait au point de se perdre dans le mélange avec des éléments nouveaux. L'esprit des

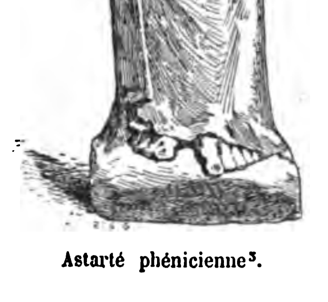
de ses aides : celui-ci, par un caprice de l'artiste, est traité en faune. Derrière le dieu, la cuirasse et l'épée terminées sont placées sur une base. Des deux autres ouvriers, l'un, à droite, achève une cnémide; l'autre, à gauche, auprès de la porte, martèle un casque. Un jeune satyre est caché derrière la porte et cherche à enlever le *pilos* du vieux forgeron.

[1] Hermès était aussi un dieu thrace : « Les Thraces n'adorent qu'Arès, Dionysos et Artémis; mais les rois honorent principalement Hermès, dont ils se croient descendus, et ne jurent que par lui. » (Hérodote, V, 7.) Si l'Artémis de la Tauride eut un temple à Brauron dans l'Attique (Hérod., VI, 138), ce fut moins une importation de la déesse scythique qu'un souvenir de la légende d'Iphigénie et d'Oreste. (Pausanias, I, 33, 1; III, 16, 7.)

[2] D'après A. Conze, *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres*, Taf. XIV et p. 57.

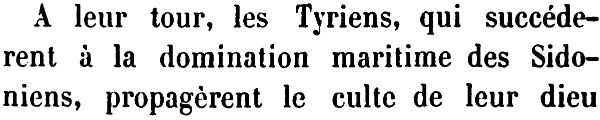
Grecs fut un miroir à mille facettes dont chacune réfléchit un des aspects infinis de la nature.

Voilà ce qu'on peut donner comme l'apport des Pélasges dans la religion hellénique, et les dieux qui leur durent le droit de cité dans l'Olympe.



Astarté phénicienne[3].

Les Phéniciens de Sidon répandirent le culte de leur divinité protectrice, Astarté ou Aphrodite; son image ornait la proue de leurs navires[1], pour les protéger contre les flots, ce que les Grecs exprimèrent poétiquement en disant que Vénus était née de la blanche écume des ondes amères. D'Ascalon, elle passa dans Chypre et de là à Cythère « l'île empourprée[2] », où les Phéniciens lui bâtirent un temple. Mais son culte se répandit lentement : à l'époque homérique, il était encore très restreint. Plus tard, la déesse syrienne, devenue la déesse de l'amour, fut la plus charmante création de l'esprit religieux des Hellènes; elle eut partout des autels, des images, qui réalisèrent le type accompli de la beauté féminine, et de trop nombreux adorateurs.



A leur tour, les Tyriens, qui succédèrent à la domination maritime des Sidoniens, propagèrent le culte de leur dieu national Melkart, qui se transforma en Hercule.

[1] Images bien grossières, car le sentiment de l'art manqua toujours aux Phéniciens. Dans Homère, il y a des bois sacrés, mais il n'y a pas de statues des dieux et point de fêtes périodiques. Il n'est question que de la fête nationale d'Apollon à Ithaque et du sacrifice annuel offert par les Athéniens à Érechthée. Il ne faudrait pas conclure de ce silence qu'il n'y eût pas alors un culte, des enceintes consacrées, des temples, et des images divines. Mais ces images ne furent longtemps que des pierres brutes ou simplement équarries, des troncs d'arbres ou des pièces de bois à peine taillées. Sur ce point les témoignages abondent; quelques-unes de ces grossières images subsistèrent jusque sous l'empire romain, objets d'une adoration persévérante. Voy. p. 93, n. 1, et p. 109, n. 2.

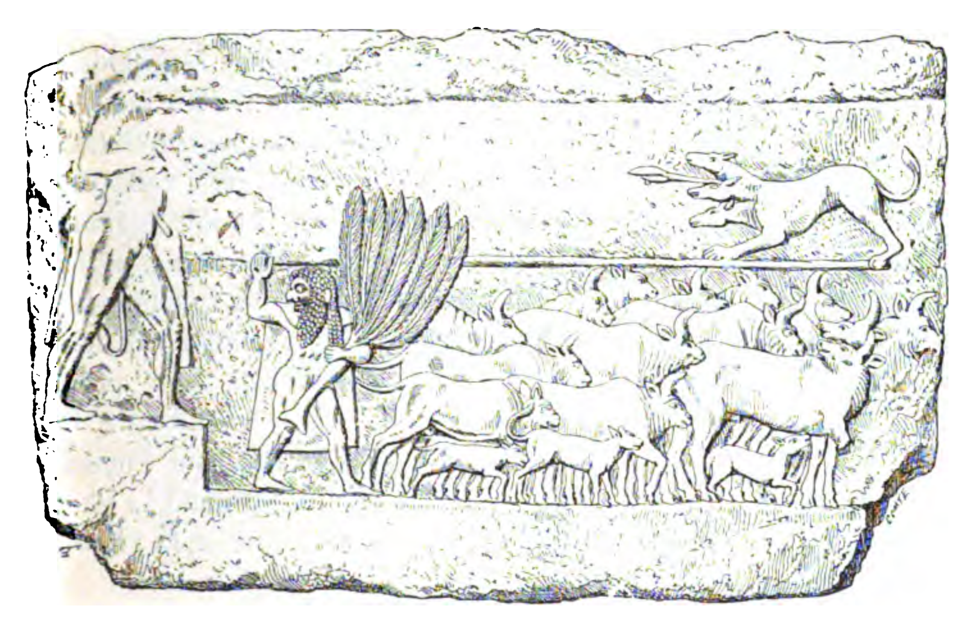
[2] Le *Murex brandaris*, dont on tirait la « pourpre des îles », y pullulait en telle quantité, qu'à une certaine époque l'île prit le nom de *Porphyrocssa*. (Maspero, *Hist. Anc. de l'Orient.*)

[3] Terre cuite du Louvre. Cf. G. Perrot et C. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, III, p. 200 et fig. 142. La déesse presse une colombe sur sa poitrine.

Poséidon ou Neptune[1], le dieu de la mer qui veut des sacrifices humains et des immolations de chevaux, doit être une des plus vieilles divinités du pays, apportée sans doute par les Grecs d'Asie et des îles avec Rhéa, la Cybèle phrygienne, et Minerve (Athéna). L'une ne joua jamais en Grèce qu'un rôle effacé, l'autre eut pour emblème l'olivier, qui est indigène sur les côtes asiatiques. Delphes, Olympie et Athènes semblent avoir primitivement honoré Poséidon d'un culte particulier, et les Ioniens le regardaient comme leur dieu national : en



Naissance de Vénus[2].



Hercule et le troupeau de Géryon[3].

Asie, ils tenaient leurs assemblées générales dans son temple. Par

[1] L'ancienne forme de son nom en dialecte dorien, était Ποτειδάν.

[2] La déesse, complètement nue, la tête et le corps renversés en arrière, les cheveux en désordre et ruisselants d'eau, tenant un ample péplos dont elle semble vouloir s'envelopper, est retirée de l'onde par Éros, qui se tient debout sur un rocher. On lit en lettres rétrogrades ΑΦΡΟΔΙΤ. (Plaque d'argent doré, de grandeur originale, trouvée à Galaxidi, en Locride. Musée du Louvre. — Voy. J. de Witte, dans la *Gaz. archéol.*, 1879, p. 171 et pl. XIX, n° 2.)

[3] Bas-relief cypriote d'Athiénau, d'après Ceccaldi, *Monuments antiques de Chypre*, pl. V (cf. G. Perrot et C. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, III, p. 573 et fig. 387). Le dieu, à gauche, occupe presque toute la hauteur du bas-relief, qui est divisé en deux registres. Dans le registre supérieur, le chien Orthros, pourvu de trois têtes et armé d'une pique, menace Hercule; dans le registre inférieur, le troupeau de Géryon s'enfuit, poussé par le berger Eurytion; celui-ci

contre, il fut peu en honneur auprès des Doriens, excepté à Corinthe. Les légendes postérieures firent naturellement de Poséidon l'époux de Déméter : l'élément humide fécondant la terre.


Neptune (Poséidon) [1].

Athéna ne fut pas, aux premiers jours, le symbole des qualités morales que Minerve représenta plus tard, mais une personnification des eaux, ce qui la mettait en rapport naturel avec Neptune, non toutefois pour l'hymen, car, stérile comme l'onde amère, elle resta vierge inféconde. Plus tard, elle fut la divinité guerrière qu'Homère nous montre couvrant les héros de son égide, au milieu de la bataille. Mais il était inévitable que la déesse des eaux incorruptibles et de l'air impalpable devînt aussi celle de la chasteté et de la pureté morale, quand le polythéisme grec, échappant au naturalisme par le progrès des idées, se spiritualisa en substituant, à la personnification des forces fatales de la matière, celle des qualités morales qu'on mit dans les dieux à mesure qu'on les découvrait dans l'homme. Alors Pallas-Athéna, sortie du cerveau de Jupiter, comme sa pensée divine, devint la déesse industrieuse et la force intelligente à laquelle rien ne saurait résister[2].

Athéna [3].

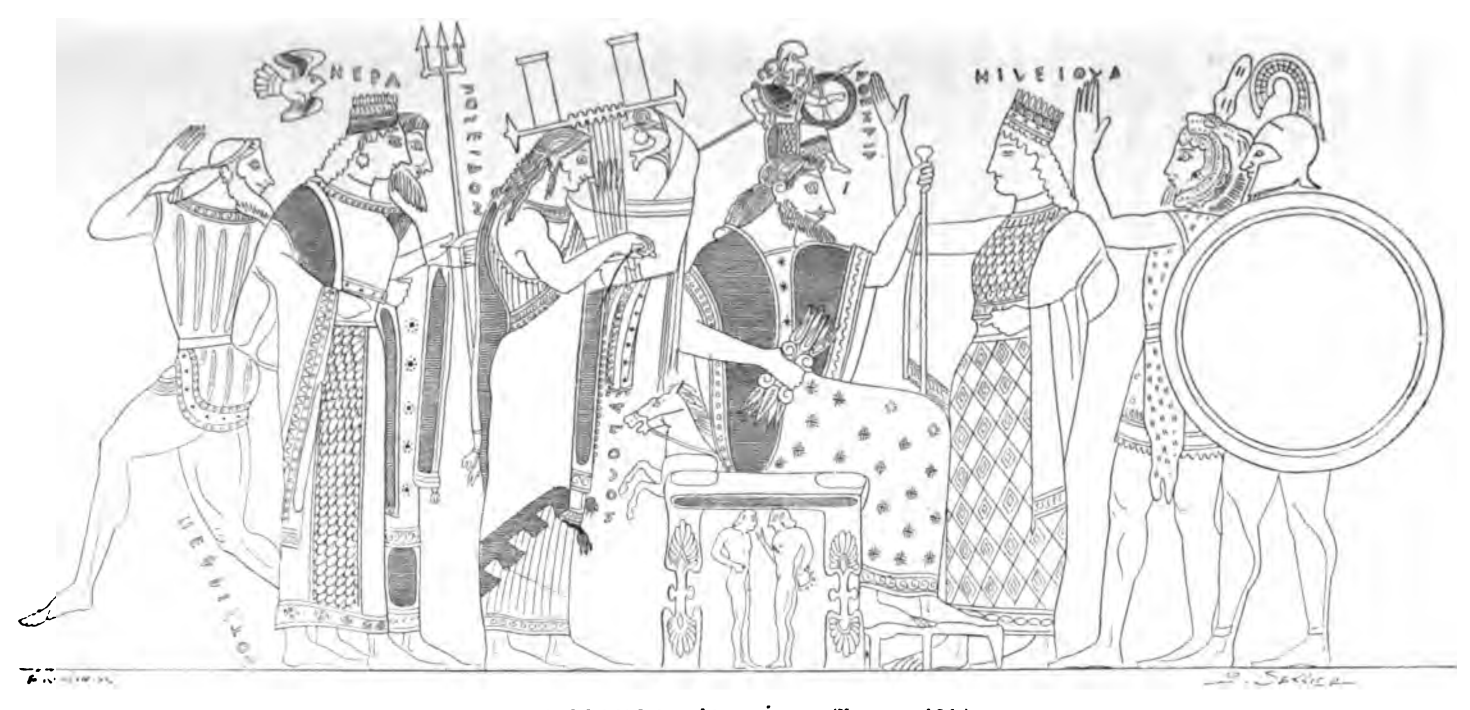
Dionysos (Bacchus), le dieu de la vigne, qui apparaît d'abord dans l'île de Naxos, et que les Thraces adorèrent de tout temps; Artémis (Diane), au culte homicide et aux mœurs farouches comme celles des Amazones, qui eut à Éphèse un sanctuaire fameux, et dans la Tauride des autels redoutés, enfin Arès (Mars), le dieu du

tient sur son bras gauche un arbre tout entier et de la main droite levée fait un geste d'effroi.

[1] Statuette de bronze du Cabinet de France, Catalogue n° 3027.

[2] Le nom grec de Minerve varie beaucoup dans les auteurs; je prends la forme Athéna qui distingue la ville de sa déesse poliade.

[3] Tête d'Athéna, à droite, avec un casque à cimier orné de feuilles d'olivier. (Tétradrachme archaïque d'Athènes.) Le revers porte la légende ΑΘΕ, avec la chouette, symbole d'Athéna, debout sur une amphore.



NAISSANCE D'ATHÉNA. (Voy. p. 194.)

Peinture de vase, d'après les ***Monumenti dell' Inst. archeol.***, III, tav. XLIV. Zeus (Ζ[εύς]), foudre et sceptre en main, est assis au centre sur un trône orné de reliefs (deux athlètes, dont l'un tient une couronne; partie antérieure d'un cheval, qui forme dossier). Déjà Héphaistos a fendu le crâne du dieu et Pallas-Athéna (ΑΘΕΝΑΙΑ) s'élance, tout armée, à la lumière du jour. De chaque côté de Zeus sont symétriquement groupées les divinités qu'on retrouve ordinairement associées à Pallas : devant lui est Ilithyie (ΗΙΛΕΙΘΥΑ) qui préside aux naissances; derrière, Apollon (ΑΠΟΛΟΝ) joue de la lyre à sept cordes. Vient le groupe de Poséidon (ΠΟΣΕΙΔΟΝ) et d'Héra (ΗΕΡΑ), auquel correspond celui d'Héraklès et d'Arès. (Ces deux dernières figures, comme celle d'Ilithyie sont presque entièrement modernes : ce qui en reste à la partie supérieure justifie pleinement la restauration proposée.) Enfin Héphaistos (ΗΕΦΑΙΣΤΟΣ), à gauche, s'enfuit effrayé : la figure d'Hermès, le messager des dieux, lui correspondait sans doute à droite. (Cf. Gerhard, *Auserles. Vasenb.*, I, Taf. I, II, III, IV.) Derrière Héra, vole un oiseau de bon augure.

carnage, et peut-être la principale divinité de la Thrace, sont évidemment d'origine étrangère[1].

Mais la plus importante de ces nouveautés religieuses fut la tardive introduction en Grèce du culte d'Apollon[2], le dieu éternellement jeune et beau, personnification de la lumière radieuse qu'il a créée, λυκηγενής. Il est en rapport avec Neptune, car tous deux travaillent à relever les murs de Troie; tous deux aussi sont les grandes divinités des villes établies sur les côtes de l'Asie Mineure, et c'est un insulaire, le Crétois Minos, qui porte partout avec lui le nouveau dieu. En Grèce, le culte d'Apollon n'était pas encore populaire au temps de la guerre de Troie, quoique dans l'*Iliade*, Agamemnon aille consulter l'oracle delphique; mais on lui donne déjà un double berceau : la vallée de Tempé où il commença humblement, puisque Apollon, selon la légende thessalienne, servit d'abord comme berger chez Admète, et l'île d'Ortygie, « la pierreuse Délos, » au centre des Cyclades, qui l'entouraient comme d'une brillante couronne[3]. Les poètes contaient « que les chantres harmonieux de Phœbus, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole, étaient venus tourner sept fois autour de l'île sainte pour



Apollon Ptôos[4].

[1] Hérodote dit (II, 52) que Dionysos fut longtemps inconnu à la Grèce entière, Apollon à l'Arcadie. Dans les temps homériques, le culte de Dionysos était encore très restreint, et Zeus dans Homère (*Iliade*, V, 890) appelle Arès ἔχθιστος θεῶν. Ce dieu farouche est le moins grec des hôtes de l'Olympe. Pour l'histoire de Bacchus, voy. le *Dictionnaire des Antiquités de Saglio*, s. v. M. A. Bertrand (*Essai sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade*) met dans le camp grec Héra, Pallas-Athéna, quoiqu'elle ait dans Ilion un temple où elle soit grandement honorée, Poséidon, Hermès et Héphaistos; dans le camp opposé, Apollon, Artémis, Aphrodite, Arès, Xanthos et Latone. C'est presque la division en dieux anciens et en divinités nouvelles. Au-dessus d'eux s'élève, dans le poème, comme dans la croyance populaire, la figure majestueuse de Zeus, le dieu suprême.

[2] Tardive, sans doute, mais cependant fort ancienne, car l'*Iliade* parle de la rocheuse Pytho ; il est vrai que ces mots peuvent être une interpolation.

[3] Délos est moins une île qu'un grand écueil : en une heure de marche, on la traverse dans sa plus grande longueur.

[4] Statuette archaïque en bronze, découverte sur l'emplacement du sanctuaire d'Apollon Ptôos, en Béotie (fouilles de M. Maurice Holleaux), d'après le *Bull. de Corr. hellén.*, X (1886), pl. IX et p. 190. Le dieu tenait l'arc de la main gauche et sans doute une flèche de la droite. Sur la jambe gauche est gravée la dédicace suivante qui justifie le nom donné à cette statuette : Εὐϝιτίας ἀνέθεκε τ(ῦ) Πτωιο(ῖ). « Eufitias a consacré à (Apollon) Ptôos ». Cf. l'Apollon de Naxos, *Archäologische Zeitung*, XXXVII (1879), pl. VII.

célébrer la naissance du fils de Latone[1] ». Les premiers autels d'Apollon, dans l'Hellade, s'élevèrent donc sur l'Olympe et sur le rocher de Délos[2]. Un troisième, qui effaça en renommée les deux autres, fut celui que les Crétois passaient pour lui avoir dressé à Crissa, au bord du golfe de Corinthe, et qu'on porta plus tard au milieu des rochers du Parnasse, en un site majestueux plus favorable à la sécurité des prêtres et à la foi des pèlerins. Quand les Doriens de l'Olympe s'établirent au voisinage de la Phocide, ils confondirent dans une même vénération les deux sanctuaires de Delphes et de Tempé, et chaque année une procession religieuse alla de l'un à l'autre.




Monnaie de Délos[3].



Les Grâces[4].

Apollon se trouva ainsi la grande divinité des deux moitiés du monde hellénique, des Ioniens à Délos. des Doriens à Delphes, et par excellence le dieu civilisateur de la Grèce, le destructeur des monstres (Python); celui qui, plus que tout autre, exigeait la pureté physique et morale; qui, entouré du chœur des Muses et des Grâces, charmait les Immortels par ses chants et les sons de sa lyre, révélait aux hommes les choses futures et frappait le méchant de ses flèches d'or. « J'aimerai, s'écrie le fils de la glorieuse Latone, j'aimerai l'agréable cithare et l'arc recourbé, et j'annoncerai aux mortels les desseins de Zeus[5]. »

Sous l'influence des idées attachées au culte d'Apollon, une civilisation plus haute se montre[6] et un âge nouveau de la vie grecque

[1] Callimaque, *Hymne à Délos, ad fin.* L'auteur de l'*Hymne à Apollon*, que Thucydide attribue à Homère, mais que la critique moderne lui conteste, bien qu'il soit certainement d'une époque reculée, raconte les voyages du dieu « lorsqu'il descendit de l'Olympe cherchant le lieu où il rendrait ses oracles », puis son étrange rencontre avec un navire crétois qu'il amène dans le port de Crissa, pour faire des hommes de l'équipage les serviteurs de son temple. Cette vieille poésie montre, à la manière d'un récit des *Mille et une Nuits*, le double courant que suivit le culte delphien. Pindare (*Pythiques*, I, 77) appelle Apollon « roi de Lycie et de Délos ».

[2] M. Heuzey (*Olympe et Acarnanie*, p. 60) a retrouvé sur cette montagne les traces d'un temple d'Apollon.

[3] Tête laurée d'Apollon à gauche. ℞ ΔΗ. Lyre. (Monnaie d'argent.)

[4] Camée sur sardoine à deux couches (20 mill. sur 22). Cabinet de France, n° 46.

[5] *Hymne à Apollon.*

[6] Sur la légende relative à la lutte d'Apollon et du serpent Python, c'est-à-dire du soleil contre les miasmes mortels des contrées marécageuses, voyez la curieuse discussion de M. Maury (t. I, 130-142) : « Il n'y a pas un point; dans la mythologie grecque, dit-il, où se laisse entrevoir avec plus d'évidence l'origine védique des idées grecques.... Les premières

commence. La société s'organise mieux; la vie urbaine se développe, et les temples s'élèvent pour les dieux[1]. Les chants, la musique, remplacent les cris sauvages. Les dieux se rapprochent de l'homme et lui révèlent leurs desseins par la voix des oracles, car Jupiter avait donné à Apollon l'inspiration divine, et l'avait fait asseoir sur le trône prophétique[2]. Les mœurs s'adoucissent. Le coupable n'est plus condamné à une mort certaine, et le crime cesse d'être une tache héréditaire qu'il faille punir jusque dans la postérité du coupable. L'expiation peut effacer le péché, et le remords brise la puissance vengeresse des Erinnyes. C'est le monde de l'harmonie, de la lumière, de l'intelligence et de la grâce qui remplace celui du chaos, des ténèbres, de la force et de la terreur. Delphes en est le centre, comme de tout l'univers, et de là le dieu répand sur la race hellénique l'inspiration des vers, de la musique et des arts, ainsi que la révélation, qui ne s'arrête jamais, de la pensée divine.


Apollon sur l'*omphalos*[3].


Apollon de Théra[4].

Toutes les tribus helléniques adoptèrent son culte; et, au pied de ses autels, se rencontrèrent, dans la même prière et dans la même foi, l'homme de sang dorien et le Grec de race

populations de la Grèce étaient en possession des idées naturalistes, dont les Hindous nous ont conservé, dans le *Rig-Véda*, le résumé le plus pur et le plus antique. »

[1] Les premiers sanctuaires étaient la cime des monts, l'ombrage des chênes, comme à Dodone; ou des lieux consacrés par une enceinte de grosses pierres, comme sur le mont Lycée en Arcadie; des grottes, comme celle de Pan, sur le Parnasse, de Zeus, en Crète. Dans cette île, la construction des premiers temples ne remontait pas au delà d'Épiménide. Homère n'en mentionne pas pour la Grèce, et Callimaque dit, dans l'*Hymne à Apollon*, 59 : « Dès l'âge de quatre ans, ô Phœbus, tu construisis sur les bords charmants du lac d'Ortygie, le premier édifice sacré qu'aient vu les mortels! »

[2] Eschyle, *Eumén.*, 15.

[3] Apollon nu, assis à gauche sur l'*omphalos* du temple de Delphes, tenant de la main droite une flèche et de la main gauche son arc. En légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ; dans le champ, deux monogrammes. Le droit porte la tête d'Antiochus Ier, roi de Syrie. (Tétradrachme.)

[4] Statue en marbre, découverte à Théra, d'après un moulage du musée du Trocadéro. — L'attitude du dieu, avec les bras collés au corps et les jambes à peine séparées, rappelle la

ionienne. Sparte ne faisait rien sans consulter, à Delphes, son oracle, et Athènes, avec toute l'Ionie, l'honorait à Délos par des fêtes solennelles. Les Milésiens établirent son culte dans toutes leurs colonies, depuis Naucratis, au bord du Nil, jusqu'à la Tauride, au fond de l'Euxin. Les autres dieux restèrent des divinités poliades, Apollon seul et Jupiter furent les grands dieux nationaux. De bonne heure on plaça, dans les temples d'Apollon, des statues d'Artémis; une de celles-ci récemment trouvée à Délos, atteste par sa laideur une vénérable antiquité[1].



Artémis ailée de Délos[1].



Base de la statue d'Artémis ailée de Délos[1].

Une plus haute fortune attend même le dieu de Delphes pour les derniers jours du paganisme, quand l'empereur Aurélien l'appellera le *Deus certus* et que Julien le fera roi du ciel et du monde. Bien avant eux, Pindare lui avait déjà donné quelques-uns des traits du Jéhovah mosaïque : « Dieu puissant, dit-il, tu connais la fin dernière et les voies de toutes choses; tu sais le compte des feuilles que le printemps fait éclore et des grains de sable que les flots et les vents impétueux roulent dans la mer; tu

description que donne Pausanias de la statue de l'athlète Arrachion qui fut vainqueur avant la LIV° olympiade (564 av. J.-C.). La statue de Théra n'est donc pas postérieure à la première partie du VI° siècle. Le nom d'Apollon lui a été contesté, depuis surtout qu'il a été prouvé que l'Apollon de Ténéa avait été découvert au-dessus d'un tombeau et n'était autre que l'image d'un mort (*Archäologische Zeitung*, XXXIX (1881), p. 54). Mais les récentes découvertes de M. Holleaux au sanctuaire d'Apollon Ptôos et les inscriptions gravées sur ces marbres ou ces bronzes montrent qu'on ne peut voir dans toutes ces statues de simples images de mortels.

[1] Statue en marbre, découverte à Délos (fouilles de M. Th. Homolle), d'après un moulage du musée du Trocadéro. (Cf. *Bull. de Corr. hellén.*, III (1879), p. 393 et pl. VI-VII.) — La déesse n'est qu'à demi agenouillée : le corps ne porte pas sur le genou gauche, mais sur la pointe du pied gauche, tandis que la jambe droite est pliée et tendue par l'effort. C'est l'attitude que les sculpteurs anciens et les peintres de vases donnent le plus souvent aux figures emportées par une marche précipitée. Telle est la statue de Délos qui porte en outre des ailes aux épaules

vois clairement ce qui doit être et quelle en sera la cause[1]. » L'idée monothéiste flottait vaguement au milieu des nuages du polythéisme.

Hésiode, à une époque où l'on voulait coordonner des légendes plus vieilles qu'Homère et en former un système, a tracé dans sa *Théogonie*, sorte de Genèse hellénique, le tableau de la famille des Olympiens.



Artémis de Délos[4].

« Avant toutes choses fut le Chaos, ensuite la Terre au large sein, demeure inébranlable de tous les êtres, et le ténébreux Tartare dans les profondeurs de la terre immense, et l'Amour, le plus beau des immortels, qui règne sur les dieux comme sur les hommes, amollit les âmes, change le cœur et dompte les résolutions les plus sages[2]. Du Chaos naquirent l'Érèbe et la Nuit sombre. La Nuit, fécondée par les caresses de l'Érèbe, enfanta l'Éther et le Jour. La Terre produisit d'abord Ouranos, le Ciel étoilé, égal en grandeur à elle-même, afin qu'il la couvrît tout entière et qu'il fût éternellement l'inébranlable demeure des divinités bienheureuses. Ensuite, elle produisit les grandes montagnes avec leurs cimes élevées, retraites gracieuses des Nymphes qui habitent les monts aux gorges profondes. Elle enfanta aussi, mais sans avoir goûté les charmes du plaisir, Pontos, la mer stérile[3] aux flots bouillonnants, et, ayant partagé la couche d'Uranus, elle donna le jour à Océanos qui habite

et aux talons. Le nom d'Artémis est justifié par l'inscription gravée sur la base. (Cf. *Bull. de Corr. hellén.*, VII (1883), p. 254.) Il y est dit que « Mikkiadès (MIKK[ιάδης]) et Archermos ([Ἀ]ΡΧΕΡΜΩΣ) ont fait et dédient cette statue à la déesse qui lance au loin ses traits ; eux, les Chiotes (ΟΙ ΧΙΟΙ), pratiquant l'art héréditaire de Mélas » (dernière ligne). Ces trois noms sont célèbres dans l'histoire de la statuaire grecque à ses débuts : ils ont été portés par trois sculpteurs de la même école et de la même famille : Mélas de Chio, l'un des premiers qui aient travaillé le marbre, vivait vers la XL° olympiade. Son fils Mikkiadès, son petit-fils Archermos, ses arrière-petits-fils, Boupalos et Athénis, héritèrent des secrets de son art et de sa renommée,

[1] *Pythiques*, IX, 80-86.

[2] Éros, qu'Homère ne connaissait pas, est pour Hésiode un des éléments primitifs du monde ; c'est l'Amour qui anime la nature entière, en semant la vie sur la terre, au milieu des Océans et dans l'humanité. Pour les philosophes, ce sera le sentiment qui produit l'unité en rapprochant les êtres et les choses opposées, puisque aimer est chercher l'autre moitié de soi-même, de son cœur, de sa pensée et, par conséquent, mettre en soi l'harmonie.

[3] Dans Homère, au contraire, c'est de l'Océan que naissent tous les êtres et la science moderne lui donne raison, en montrant que la vie a commencé dans la mer.

[4] Statue en marbre, découverte à Délos (fouilles de M. Th. Homolle), d'après un moulage

les gouffres profonds, à Cæos, à Créos, à Hypérion et à Japet, à Thæia et à Rhéa, à Thémis et à Mnémosyne, à Phœbé qui porte la couronne d'or et à l'aimable Thétys. Après tous ces dieux, elle mit encore au monde l'astucieux Cronos (Saturne), le plus terrible de ses enfants, qui devint l'ennemi de son vigoureux père; enfin elle enfanta les Cyclopes : Brontès (le tonnerre), Stéropès (la foudre), Argès (l'éclair), qui servirent de ministres aux puissances d'en haut; les Titans et les Centimanes, qui régnèrent les uns sous la terre, les autres dans les profondeurs de l'océan. »

Le poète raconte ensuite la querelle d'Ouranos et de ses fils. La Terre forge une faux d'airain, et Saturne s'en arme pour mutiler son père. Mais la blessure est une source de vie. Le sang du mutilé produit d'autres dieux : les Géants, les Érinnyes et la gracieuse Aphrodite.

« De la mer fécondée par le sang d'Ouranos, s'élève une blanche écume d'où sort une jeune fille, ravissante de beauté. Elle s'élance sur la rive cyprienne. L'Amour et le Désir l'accompagnent; sous son empire qui s'étend aux dieux et aux hommes sont placés les caresses virginales, les regards séducteurs, la douce volupté, la beauté et les grâces enchanteresses. »

Ce premier Olympe est, comme la terre des anciens jours, une demeure pleine de violences. Saturne, vainqueur d'Ouranos, est forcé par Titan, son frère aîné, de dévorer ses enfants, Poséidon et Hadès; Rhéa leur rend la vie et sauve Jupiter qui, aidé des Titans, renverse Saturne et saisit l'empire du monde. Pour le conserver, il lui faut bientôt lutter contre ses anciens alliés : effroyables combats auxquels la nature entière prend part. La terre tremble, l'océan mugit, le ciel s'agite convulsivement. Les Titans entassent les montagnes pour escalader l'Olympe, et répondent aux coups de tonnerre par des rocs énormes qu'ils lancent contre le ciel. Mais ils tombent foudroyés, les dieux anciens sont vaincus; les dieux nouveaux triom-



Le Tonnerre[1].

du musée du Trocadéro. (Cf. *Bull. de Corr. hellén.*, III (1879), p. 99 et pl. I.) — Cette statue présente le type de ces idoles primitives en pierre polie ou ξόανα, vénérées des Grecs qui leur attribuaient souvent une origine surnaturelle. Ce type ne nous était connu jusqu'à présent que par des peintures de vases ou des monnaies. La statue de Délos est une œuvre originale d'un sculpteur naxien qui vivait sans doute à la fin du VII[e] siècle. Une inscription métrique (*Bull. de Corr. hellén.*, III, p. 3), gravée sur le côté droit de la statue, nous apprend qu'elle a été consacrée à Artémis par Nicandra, fille de Déinodikos, de Naxos. L'école de sculpture de Naxos est une des plus anciennes de la Grèce.

[1] Le foudre ailé, sur une monnaie d'or d'Agathocle, roi de Syracuse, avec la légende ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ ΒΑΣΙΛΕΟΣ. Au droit, figure la tête casquée d'Agathocle.

phent et un des Titans, Atlas, est condamné à porter éternellement le ciel où les vainqueurs résident.

C'est ainsi que le vieillard d'Ascra cherchait à s'expliquer l'énigme du monde[1].

La lutte dont il parle est-elle un souvenir de l'opposition religieuse des populations? C'est possible. On en trouve un écho jusqu'au



Kronos et Rhéa[2].

milieu des âges récents; la dualité religieuse se reconnaît encore dans les drames d'Eschyle, auxquels aboutissent les conceptions religieuses d'Homère et d'Hésiode. Et les nouveaux dieux ne sont pas toujours, pour le grand tragique, les divinités les plus morales, témoin le Jupiter du *Prométhée enchaîné*[3]; dans les *Euménides*, les Érinnyes disent à Apollon : « Nouveau dieu, tu outrages d'antiques

[1] *Théogonie*, vers 664 et suiv. Voy. la gravure de la p. 205 et p. 204 la note qui l'explique.

[2] Bas-relief de l'autel de Zeus, au Capitole, d'après Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, Taf. III, n° 24. — Kronos, assis à droite, reçoit la pierre enveloppée de langes que Rhéa lui remet à la place de son enfant, Zeus. (Cf. Overbeck, texte, I, p. 326.)

[3] Tout le drame du *Prométhée enchaîné* repose sur l'opposition des anciens et des nouveaux dieux, sur l'usurpation de Zeus, qui a conquis le trône du ciel, d'où, à son tour, il sera précipité.

déesses[1]. » Mais, cette fois, le nouveau dieu fait prévaloir l'équité sur le droit impitoyable des anciens jours[2].

On a soutenu[3] que des croyances pélasgiques, écho des grands systèmes théologiques de l'Orient, s'étaient conservées dans les mystères. Il n'en est rien. Les mystères ont une origine plus récente et différaient moins par le fond que par la forme de la religion populaire. Celle-ci n'enfermait pas ses dieux dans un impénétrable sanctuaire, elle voulait les voir et les toucher. « L'homme a été fait à l'image de Dieu, » dit la Genèse, et elle explique nos imperfections présentes en racontant la chute du premier homme. Le polythéisme grec faisait ses dieux à l'image de l'homme : il les douait seulement de qualités supérieures : Mars fut plus fort, Apollon plus adroit, Vénus plus belle que ceux qui leur offraient des victimes. Dans cette différence du point de départ des deux religions, hébraïque et grecque, se trouvait d'avance l'opposition des deux civilisations qui sont sorties d'elles.

Remarquez encore que, dans la théogonie hellénique, les dieux ne sont pas les créateurs, mais seulement les administrateurs de l'univers. Il fut un temps où ils n'étaient pas. Fils du Ciel et de la Terre,

[1] *Eumén.*, 727. Ailleurs le poète appelle Apollon le quatrième des dieux venus à Delphes.

[2] Voy. notre chap. XX.

[3] C'était l'opinion d'Otfried Müller; mais ni Homère ni Hésiode ne parlent des plus fameux de ces mystères, de ceux d'Éleusis, qui passaient pour les plus anciens. Lobeck a montré dans son *Aglaophamus* qu'ils n'avaient point de révélations bien hautes à faire à leurs initiés sur Dieu, l'homme, le monde, et qu'il n'y avait de mystérieux que le secret dont on entourait la célébration des rites. Chacun était libre de se faire initier. Sur les mystères grecs, voyez plus loin au chapitre XV.

[4] La lutte des dieux et des géants est représentée page 205, d'après une coupe de la fabrique d'Erginos peinte par Aristophanès. (Les signatures du céramiste et du peintre sont au fond de la coupe). Gerhard. *Trinkschalen und Gefässe des kön. Museums zu Berlin* (*Trinkschalen*, Taf. II-III). Tous les grands dieux prennent part au combat, luttant chacun contre un géant et symétriquement groupés sur chacune des faces de la coupe. D'un côté, c'est Zeus (ΙΕΥΣ) luttant contre Porphyrion, (ΠΟΡΦΥΡΙΩΝ) ; de l'autre Apollon (ΑΠΟΛΛΩΝ) contre Éphialte (ΕΦΙΑΛΤΕΣ). Puis Athéna (ΑΘΕΝΑΙΑ) contre Encélados (ΕΚΕΛΑΔΟΣ), Héra (ΗΕΡα) contre Rhoïtos (ΦΟΙΤΟΣ *sic*). Enfin, au groupe d'Artémis (ΑΡΤΕΜΙΣ) et d'Ægæon ([Α?]ΓΑΙΩΝ) correspondent Arès (ΑΡΕΣ) et Mimas ([Μί]Μ[ας]). Au fond de la coupe est représenté le combat de Poséidon (ΠΟΣΕΙΔΩΝ) contre Polybotès (ΠΟΛΥΒΩΤΕΣ) ; derrière le dieu apparaît la Terre ou Gæa (ΓΕ) : l'expression de son visage et ses gestes trahissent sa douleur et son épouvante. (Pour la représentation de la Terre, voy. p. 52.) La peinture est très soignée, et l'artiste a introduit autant de variété qu'il a pu dans les costumes et les armes. Les dieux combattent avec leurs armes préférées : Zeus avec le foudre, Artémis avec ses torches, Poséidon avec son trident; Apollon a son arc en main. Pour les géants, l'un, Porphyrion, est armé d'une pierre, l'autre, Polybotès, d'une lance : la plupart se défendent avec une épée courte. Seul Ægæon n'est pas armé : de son bras gauche, enveloppé d'une peau de bête, il cherche à se faire un bouclier.



COMBAT DES DIEUX CONTRE LES GÉANTS. (Voy. p. 202, 203 et 204, note 4.)



ils ont trouvé le monde tout fait et en représentent les forces diverses et périssables. Aussi ne sont-ils, pas plus que les phénomènes qu'ils expriment, des êtres nécessaires et éternels. « Vous mourrez », leur dit Prométhée; et un jour les peuples entendront une voix qui criera : « Les dieux sont morts! »

Ces dieux de l'Olympe homérique, sensibles à la joie et à la douleur, et sans cesse en communication par les oracles et les songes avec les habitants de la terre, avaient tous les défauts de la nature humaine, toutes nos passions, la colère, la haine, la violence, même nos misères. Apollon et Neptune, furent esclaves de Laomédon. Les Aloïdes tinrent pendant treize mois Mars enfermé dans une prison d'airain. « La servitude, s'écrie un poète, mais Cérès l'a soufferte. Ils l'ont soufferte aussi, et le forgeron de Lemnos, et Neptune, et Apollon à l'arc d'argent, et le terrible Mars. » Dans les combats devant Troie, Vénus, Mars, Pluton, Junon même, la reine de l'Olympe, furent blessés par des mortels[1]. « Leur sang coule, dit Homère, mais un sang tel qu'est celui des dieux, semblable à la rosée, une sorte de vapeur divine; car les dieux ne se nourrissant ni des dons de Cérès ni des présents de Bacchus, n'ont pas un sang terrestre et grossier comme le nôtre; aussi jouissent-ils de l'immortalité. »

Homère, qui aime encore les conceptions gigantesques des anciens jours, quand le dieu était caché dans le phénomène qu'ensuite il représenta, donne à ses divinités et à leur force physique des proportions énormes. Lorsque Minerve s'arme pour le combat, son casque d'or est assez vaste pour couvrir les nombreux bataillons d'une armée que cent grosses villes auraient mise sur pied; et d'un bond ses coursiers franchissent autant d'espace qu'un homme assis sur un cap élevé, par un temps calme et serein, pourrait en embrasser du regard sur l'immense étendue de la plaine azurée.

Dans un autre endroit de l'*Iliade*, Jupiter, pour donner aux Olympiens une idée de sa puissance, leur dit : « Attachez au ciel une chaîne d'or, et, tous, dieux et déesses, suspendez-vous à elle; en dépit de vos efforts, vous n'entraînerez pas vers la terre Jupiter, le suprême ordonnateur. Que moi seul je tire cette chaîne, et avec elle je tirerai la terre et la mer, que j'attacherai au sommet de l'Olympe, de sorte que tout l'Univers restera suspendu, tant je suis supérieur aux dieux et

[1] Voy., dans l'*Iliade*, 374 et suiv., le modeste discours de Dionée à Vénus, blessée par Diomède et qui s'était enfuie de la bataille en pleurant comme une enfant.

aux hommes[1]. » Avec ce bravache, nous sommes dans un monde encore bien petit et bien loin du dieu qui réglera tout par sa tranquille et souveraine intelligence, lorsque la philosophie et la science



Neptune et Apollon à Troie[2].

auront pénétré dans les profondeurs infinies des cieux.

Cependant ces dieux qui représentent, chacun, une des faces de la

[1] *Iliade*, VIII, 19-27.

[2] Peinture de Pompéi, malheureusement bien médiocre. (Cf. Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, Taf. XII, n°24). — Neptune et Apollon, révoltés contre Zeus, se sont mis au service de Laomédon et surveillent la construction des murs de Troie. Selon la légende, pendant que Poséidon construisait les murs de la ville, Apollon gardait sur le mont Ida les troupeaux du roi. (*Iliade*, XXI, 446, et VII, 452.)

nature n'ont qu'un empire limité : toute ville a le sien qu'elle honore d'un culte plus particulier. Minerve régnait à Athènes, Cérès à Éleusis, Junon à Argos. Apollon à Delphes, Bacchus à Thèbes, Vénus en Chypre. Ailleurs ils recevaient des honneurs limités, et parfois ne trouvaient que l'indifférence : « Je ne crains pas les dieux de ce pays, dit le héraut dans les *Suppliantes* d'Eschyle, car je ne leur dois ni la vie ni l'âge que j'ai déjà atteint[1]; » et Iolas, dans les *Héraclides* d'Euripide[2] : « Les dieux qui combattaient pour nous ne le cédaient pas à ceux des Argiens. Si Héra les protège, Athéna est notre déesse; une divinité plus vaillante, plus vertueuse, garantit sûrement la victoire. » Ces divinités jalouses, implacables, avaient, comme le Jéhovah hébreu, leur peuple favori et tenaient les autres pour des ennemis. Tous les maux des Troyens vinrent, selon le poète, de la colère de Junon et de Minerve irritées contre Pâris qui avait donné à Vénus le prix de la beauté; et Neptune vengea sur eux la fraude de Laomédon : sentiment haineux qui leur était rendu par les hommes. « O Phœbus, s'écrie Achille, ô le plus cruel des dieux! tu m'as privé d'une grande gloire en sauvant les Troyens. Ah! comme je me vengerais sur toi, si j'en avais la force[4]. » De là aussi l'alliance des cultes qui suivait celle des peuples. Les villes unies par des traités s'envoyaient de solennelles ambassades aux jours de fête de leurs « dieux paternels ».


Junon d'Argos[3].

Le sentiment religieux perdait à ce morcellement de la divinité; mais de cet abaissement des dieux aux passions des hommes résulta le riche développement de la poésie légendaire. Chaque divinité ayant ses poètes, ceux-ci, tout en respectant les traits généraux de l'histoire du dieu qu'ils chantaient, l'augmentaient de mille incidents qui,

[1] Vers 893-4.
[2] Vers 347 et suiv.
[3] Buste de Héra d'Argos, la tête ceinte du *polos*, les cheveux tombant sur les épaules. (Camée du Cabinet de France (sardonyx à trois couches; hauteur 7 cent.; largeur 5 cent.) Chabouillet, *Catalogue des Camées*, etc., n° 9.)
[4] *Iliade*, XXII, 15.

durant des siècles, défrayèrent, avec les aventures des héros, l'imagination populaire et le théâtre.

Cependant cette mythologie qui personnifiait tous les phénomènes du monde matériel et qui personnifia plus tard tous ceux du monde moral, garda toujours la trace des théologies orientales et du naturalisme d'où elle était sortie; ses dieux restèrent, jusqu'à un certain point, identifiés avec les puissances de la nature. Jupiter ne fut pas seulement le maître de l'Olympe, l'époux de Junon, le héros de mainte aventure où le père des dieux daignait s'abaisser jusqu'aux filles de la terre : il fut aussi l'air qui enveloppe toute la création. Apollon, le dieu de la poésie et des arts, était encore le soleil, Hélios, et Neptune, l'océan qu'il parcourt sur son char d'or, tandis que les monstres marins bondissent autour de lui. De nombreuses divinités tour à tour confondues avec l'élément auquel elles présidaient, et séparées de lui pour prendre une forme et des passions tout humaines, peuplaient les fleuves, les bois et les montagnes. Ainsi la Naïade était à la fois la source même et la déesse chaste et craintive qui se cachait au fond des grottes obscures[1].



Naïade ou Nymphe[2].

Les divinités qui comptaient le plus d'adorateurs étaient les douze grands dieux de l'Olympe, dont la théogonie des derniers temps restreignit l'empire et précisa les fonctions :

[1] Les nymphes, ou déesses des eaux et des lieux humides, ont peut-être eu, dans les époques reculées, un rôle important, comme représentation de l'élément humide si nécessaire à la production ; mais, plus tard, elles n'occupèrent qu'un rang intermédiaire entre les hommes et les dieux, jouissant d'une longue vie et non de l'immortalité, bien que se nourrissant d'ambroisie (Pausanias, X, 31,10). Plutarque savait au juste leur âge : elles devaient mourir à 9620 ans. (*De la cessation des oracles.*)

[2] Statue en marbre découverte à Rome. (Vatican, *Museo Pio-Cl.*, I, pl. XXXV.)

Jupiter, le dieu suprême[1] à qui les autres obéissent, le protecteur de toute la race des Hellènes, Ζεὺς Πανελλήνιος[2], qui s'appelle aussi, comme le Jéhovah mosaïque, le très haut, ὕψιστος;

Junon ou Héra, la reine du ciel, qui avait le paon pour symbole, parce que les yeux brillants de son plumage étendu rappelaient le firmament constellé;

Neptune, le dieu des eaux;

Apollon, le soleil qui éclaire et l'intelligence qui inspire;

Minerve, la sagesse et la science. qui donne aux hommes les prudentes pensées, qui enseigne aux femmes les beaux ouvrages et les sages résolutions[3];



Minerve[4].

Vénus, la beauté;

Mars, la guerre;

Vulcain, les arts utiles;

La chaste Vesta, qui présidait aux vertus domestiques;

Cérès, qui faisait mûrir les moissons;

Diane, « la sœur divine de Phœbus, » comme lui sans hymen et, comme lui encore, « amie des flèches rapides »;

Mercure, dont le caractère primitif est incertain, mais qui de bonne heure dut donner aux hommes l'éloquence artificieuse et l'habileté pour la ruse, le mensonge et les larcins hardis, toujours en honneur dans les temps barbares. Homère fait déjà de lui le messager des dieux; il fut aussi le conducteur des morts[5] et peut-être,

[1] Cette liste des douze grands dieux est celle que donne le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, *ad Argon.*, II, 535. Elle ne fut, bien entendu, arrêtée qu'à une époque récente.

[2] Pausan., I, 18,9. Les trois Péliades ou prêtresses de Dodone l'invoquaient ainsi : Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἔστι, Ζεὺς ἔσσεται, ὦ μεγάλε Ζεῦ. (Id., X, 12, 10.) Dans l'Attique, dans le Péloponnèse, on lui donnait souvent les surnoms d'ὕπατος, ὕψιστος. (Id., I, 26, 5; III, 17, 6; V, 15, 5, etc.)

[3] *Odyss.*, VII, 110. Pour Homère, Minerve n'est pas encore la protectrice d'Athènes, mais celle d'Alalcomène, ville béotienne sur les bords du lac Copaïs (*Iliade*, IV, 8). Avant d'être la divinité poliade d'Athènes, elle fut la divinité protectrice des Étéobutades qui fournirent toujours la prêtresse de la déesse. (Cf. Eschine, *Des prévarications de l'Ambassade*.)

[4] La déesse est casquée et porte l'égide. (Camée sur sardoine à 2 couches (7 cent. sur 6). Cabinet de France, n° 26 du Catalogue.)

[5] La gravure de la page 213 représente Mercure, conducteur des morts, sur un bas-relief en marbre, du musée de Naples, d'après une photographie. Orphée (ΣΥΕΦΡΟ) fait ses adieux à Eurydice (ΕΥΡΥΔΙΚΗ) qu'Hermès (ΗΡΜΗΣ *sic*) va ramener aux Enfers. Il existe deux répli-

dans cette double fonction, n'était-il que la personnification du vent qui transmettait au loin les divines paroles et emportait à l'abîme souterrain les âmes, pauvres feuilles desséchées. Mais pourquoi et comment devint-il l'Hermès ithyphallique et, plus tard, la Raison divine, le Logos envoyé par les dieux à la terre[1]? Le temps met des choses bien différentes sous un même nom, et l'histoire des reli-



Neptune et Amphitrite[2].

gions est pleine de ces transformations qui sont une des conditions de leur vitalité.

Il y avait bien d'autres dieux que les grands Olympiens : Pluton, né de Saturne, comme Jupiter et Neptune, comme Cérès et Vesta; Bacchus ou Dionysos, divinité d'origine récente[3], venu d'Asie sur son char

ques anciennes de ce bas-relief : l'une, dans la villa Albani, ne porte aucune inscription. (Cf. Zoega, *Bassirilievi antichi di Roma*, I, tav. XLII.) L'autre, au musée du Louvre, porte les inscriptions suivantes ZETVS, ANTIOPA, AMPHION, qui datent de la Renaissance. (Cf. Clarac, *Musée de sculpture*, texte, II, 1re partie, p. 515.) Voy. Gerhard et Panofka, *Neapels antike Bildwerke*, p. 67, n° 206

[1] Voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 164, et t. VII, p. 49.

[2] Peinture de vase, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, V, tav. XLIX. Amphitrite ([Ἀμφιτρί]TH) est assise au pied du lit sur lequel est étendu Poséidon (ΝΟΣΕΙΔΩΝ *sic*) : en avant du lit est la table du repas. Amphitrite tient de la main gauche un vase à parfums et y trempe un pinceau qu'elle portera ensuite à sa chevelure ou à son visage.

[3] Pour Dionysos, voy. p. 194, 197, n. 1, et au chap. XV. Le Bacchus archaïque est viril et barbu. Le type féminin de Bacchus ne paraît pas être antérieur à Praxitèle. Quant à Silène, ce compère joyeux et égrillard, au nez écrasé, aux oreilles velues, au ventre rebondi, il est une



MERCURE, ORPHÉE ET EURYDICE.



attelé de panthères et entouré d'un thiase de Nymphes, de Satyres et de Bacchantes, que Silène suit en chancelant; et tous les dieux secondaires des campagnes, des forêts et des eaux; Pan, les Faunes, les Satyres, les Dryades, les Naïades, et les Océanides, les Néréides, les Tritons, qui accompagnaient, en jouant sur les flots, le char de Nérée et d'Amphitrite; Éole et les Vents; les Muses et les Parques, etc. Le polythéisme grec, divinisant les phénomènes de la nature et les passions des hommes, les biens et les maux, était conduit à multiplier les dieux à l'infini.



Bacchus (Dionysos) et Ariadne[1].

Cependant le chaos divin se coordonne; l'univers se partage en trois royaumes; Zeus a le ciel et la terre; Poséidon, l'élément liquide; Hadès, le monde souterrain; et par la supériorité que les frères de Zeus lui reconnaissent, la trinité hellénique se résout dans l'unité, croyance qui avait commencé dès les temps les plus anciens. Jupiter, le maître de l'univers qu'il ébranle d'un froncement de ses sourcils[2], réunit autour de lui sur l'Olympe les grands dieux, sa famille et son conseil. Au moment où les Troyens et les Grecs s'arment pour la lutte suprême, « il ordonne à Thémis, la personnification de l'ordre et la future déesse de la justice, de descendre des sommets de l'Olympe et de convoquer l'assemblée des immortels. D'un vol rapide, elle court à tous les dieux et les invite à se rendre près de Jupiter. Océanos seul s'abstient, mais tous avec

répétition du dieu grotesque des Phéniciens, Bès, « la plus antique des caricatures populaires », dit M. Heuzey (*Bull. de Corr. Hellén.*, 1884, p. 161). Esculape est aussi un dieu récent. Dans Homère, il n'est encore qu'un homme, ou du moins il n'est pas tout à fait un dieu. A Épidaure, on l'adora sous la forme d'un serpent qu'on nourrissait dans son temple. Cet étrange symbole, qui fait penser aux animaux sacrés de l'Orient et de l'Égypte, révèle une importation étrangère. Sur les cures merveilleuses opérées dans ses temples, voy. Maury, II, 458 et suiv. On parlait aussi, bien entendu, de morts rappelés à la vie. Les moyens curatifs variaient beaucoup; un des plus singuliers était le service que des chiens entretenus aux frais du dieu rendaient aux malades en léchant leurs plaies. Voy. S. Reinach, *Rev. Arch.*, 1884, II, p. 129: *Les chiens dans le culte d'Esculape.*

[1] Dionysos et Ariadne, dans un char traîné par deux centaures dont l'un joue de la lyre. La marche est guidée par Hymen, reconnaissable à son flambeau; Tros arrange une draperie qui couvre les deux époux. Dans la partie inférieure, Océan, assis à côté de Thétis; une Océanide semble venir leur annoncer le mariage de Dionysos. (Camée du Cabinet de France. Sardonyx à deux couches. Haut. 42 mill.; larg. 46 mill. Chabouillet, *Catalogue des Camées*, etc., n° 61.)

[2] *Ibid.*, I, 528.

les Fleuves et les Nymphes qui habitent les forêts, les sources et les prairies verdoyantes, arrivent au palais de l'assembleur des nuages et prennent place devant l'éclatant portique que Vulcain a construit pour son redoutable père. Neptune lui-même, docile à la voix de la déesse, est sorti des flots et s'est mêlé aux autres dieux. » Le grand Olympien leur communique ses ordres, et ils y obéissent[1]. Homère



Thétis et Achille[2].

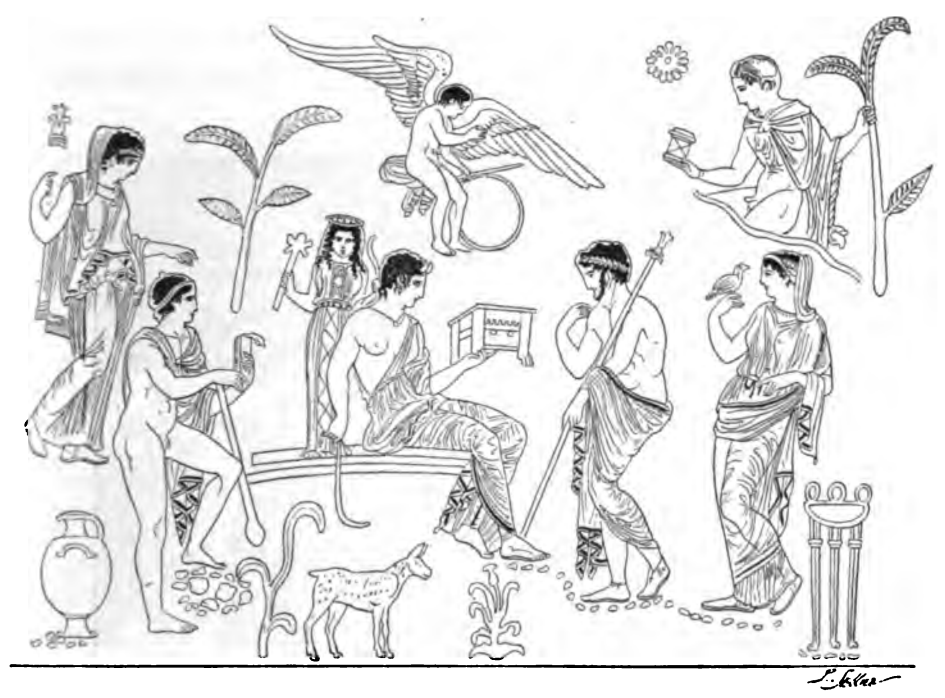
appelle déjà Zeus le suprême ordonnateur, ὕπατος μήστωρ. De ces notions obscures d'un pouvoir suprême, Socrate, Platon et Aristote tireront un jour l'idée d'un dieu unique, qui maintiendra l'ordre et l'harmonie dans les deux mondes de l'esprit et de la matière, mais à qui les peuples refuseront longtemps de sacrifier leurs divinités locales[3].

[1] *Iliade*, XX, *initio*.

[2] Gravure sur un miroir étrusque, du Cabinet de France. (*Catalogue*, n° 3133. Cf. Gerhard. *Etruskische Spiegel*, pl. CCXXXI et tome III, p. 217). Thétis (*Thethis*), nue et ailée, a la main droite appuyée sur l'épaule d'Achille (*Achle*) qui, couvert de son armure, s'apprête à quitter les siens. Néoptolème (*Nectlane*) est à côté du héros. Derrière Thétis est assise Déidamie, épouse d'Achille et mère de Néoptolème.

[3] De très savants hommes, par exemple Karsten (*Xenophanis reliquiæ*, p. 114), ont remarqué

Mais comment les Grecs accordaient-ils leurs imaginations avec la réalité? C'est qu'ils avaient résolu le problème de faire vivre les divinités au milieu d'eux sans les voir, en leur attribuant un corps d'une nature particulière, impalpable, incorruptible, qui pouvait prendre toutes les formes et ne jamais perdre cette fleur de la beauté



Jupiter et Io[1]. (Voy. p. 218.)

qui, pour les mortels, se fane si vite. Ils soumettaient ces corps à la nécessité de l'alimentation, leur donnant pour nourriture, dans les banquets sur les sommets de l'Olympe, le nectar et l'ambroisie; sur la terre, la fumée des chairs brûlées à leurs autels; et ils croyaient gagner d'autant mieux leurs bonnes grâces qu'ils enverraient pour eux plus de cette fumée vers le ciel. Appelée par son fils, Thétis sort des

que la langue des Grecs se prête mal à l'expression de l'unité divine. S'il en était ainsi, c'est que leur esprit fut longtemps réfractaire à cette idée.

[1] Peinture de vase, d'après Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, Atlas, Taf. VII, 8 (cf Texte, I, p. 467). — Au centre, Io est assise auprès d'une idole d'Héra. Elle a deux petites cornes au front et tient de la main gauche une cassette, de la main droite un attribut qu'on ne peut déterminer. Devant elle s'est arrêté Jupiter, couronné de myrte et le sceptre en main : la déesse de l'amour, Aphrodite, l'accompagne, une colombe à la main. Au-dessus vole l'Amour et paraît un Satyre. De l'autre côté d'Io, l'on voit Argos qui la garde et peut-être Héra elle-même. — Peinture d'explication difficile et incertaine.

profonds abîmes de la mer; « c'est une vapeur légère qui s'élève au-dessus des flots blanchissants ». Minerve veut envoyer Nausicaa vers Ulysse, elle se glisse « comme un souffle léger » dans la riche demeure où dort la vierge royale et elle prend, pour lui parler, les traits d'une de ses compagnes. Voyez, dans l'*Iliade*, comment les dieux se rendent invisibles, ou de quelles apparences ils se couvrent, lorsqu'ils vont se mêler aux combats devant Troie.

Ainsi, pour la foi, les dieux étaient partout présents, sans pouvoir



Enlèvement d'Europe[1].

être nulle part reconnus, si ce n'est par les pensées qu'ils faisaient naître dans les âmes. Pour la légende qui voit tant de choses dans le lointain des âges, ils empruntaient toutes les formes, celles, par exemple, qui servirent à Jupiter dans les nombreuses séductions auxquelles succombèrent Europe, Alcmène, Léda, Io, Antiope et Danaé.

Une dernière remarque. La vie religieuse de la Grèce a été un culte d'intérêt et ne fut jamais un culte d'amour. Comme il fallait aux ombres des morts goûter au sang d'un sacrifice pour retrouver une vie d'un moment, les dieux étaient supposés avoir besoin de victimes et

[1] Peinture de vase, d'après Lenormant et de Witte, *Élite des Monuments céramographiques*, I, pl. XXVII. — Europe est emportée par le taureau puissant au-dessus de la mer; dans les flots on voit deux astéries, au-dessus un poisson, etc. L'Amour ailé suit Europe, une longue ténie à la main. Sur le rivage, à droite, se tient Zeus lui-même, appuyé sur son sceptre. Cf. Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, I, p. 438, n° 19. Ce dédoublement du dieu, à la fois spectateur et acteur, sera expliqué au chapitre XXI.

d'honneurs, pour conserver leur rang dans l'Olympe et leur crédit parmi les hommes. Aussi étaient-ils favorables aux cités qui célébraient pour eux les fêtes les plus magnifiques; mais parmi les dons que leur accordaient les hommes n'était point la bonté, qui a conquis le monde à un autre Dieu. De son côté, le suppliant leur demandait pour sa vie terrestre, en retour de ses dévotions, des biens solides; de sorte que les pompes religieuses cachaient un marché : « Donne et tu recevras. » Dans Homère, Chrysès exige qu'Apollon le défende, parce qu'il lui a



Apprêts d'un sacrifice[1].

sacrifié beaucoup de gras taureaux; et, pour se venger d'Œnoé qui négligeait son autel, Diane envoya dans son royaume le sanglier farouche qui dévasta les campagnes « de la riante Calydon[2] ». Eschyle exprime donc le sentiment qui était au fond de tous les cœurs lorsqu'il met cette prière dans la bouche du roi thébain que menacent de puissants ennemis : « O dieux qui habitez parmi nous! si vous donnez le succès à nos armes, si notre ville est sauvée, j'arroserai vos autels du sang des brebis et des taureaux[3]. » Rome pensera de même : elle promettra à Jupiter des jeux magnifiques, à condition qu'il la fasse triompher du roi de Macédoine[4]. Les Grecs n'ont pas eu

[1] Peinture de vase, signée de Polygnotos, d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, Taf. CCXLIII. — Une prêtresse, couronnée de lierre, orne de bandelettes la tête d'un taureau. Derrière se dresse un trépied élevé.

[2] *Iliade*, I, 37; IX, 532.

[3] *Les Sept chefs*, 252. Cf. Eurip., *les Phénic.*, 573.

[4] *Hist. des Rom.*, tome II, p. 94, et tome VII, p. 509. Chez les Égyptiens, la prière était une

pour leurs dieux un respect filial; ils les honoraient par crainte, les sachant envieux de toute prospérité humaine, et jamais ils ne les ont aimés[1]. Lorsque Télémaque voit son père transfiguré par Minerve, il le prend pour un dieu, et ses premières paroles expriment l'effroi : « Apaise-toi; nous te ferons d'agréables sacrifices et des offrandes d'or travaillé avec art; mais épargne-nous[2]. » Les chiens du vieil Eumée, qui ont reconnu la déesse, éprouvent la même terreur. Au lieu d'aboyer, ils s'enfuient en gémissant. Comme des solliciteurs que rien ne rebute, les Grecs cherchaient chaque jour à gagner leurs dieux par des présents, afin qu'ils détournassent l'infortune de leur maison ou de leur cité; mais ils n'attendaient pas d'eux, pour la vie d'outre-tombe, la béatitude que des religions différentes promettent à leurs adorateurs, et ils ne mettaient pas le bonheur éternel dans la contemplation des perfections divines. Sans doute l'amour divin, comme tous les autres, excepté l'amour maternel, est intéressé, mais il exalte les âmes, il fait des martyrs, et l'hellénisme n'en a pas fait. La cité en a eu, point le temple : la piété d'un Grec était le patriotisme. Il est vrai que la cité et le temple étaient tout un : en mourant pour sa ville, il mourait aussi pour son foyer et pour ses divinités poliades.

II. — LE DESTIN[3].

Au-dessus de tous les dieux de l'Olympe hellénique règne le Destin, dieu sans vie, sans légende, même sans figure, qui, sur la terre, n'a point d'autel et qui, du fond de l'Empyrée où il est inaccessible à la prière, maintient l'équilibre du monde moral et le soustrait aux caprices des autres déités[4]. Ce dieu qui distribue à chacun son lot de

incantation magique qui contraignait le dieu, rassasié par le sacrifice qu'on lui avait offert, à concéder ce qui lui était demandé. (Maspéro, *Bull. de l'Inst. Égypt.*, 1885, p. 23-24.)

[1] « La crainte seule ou le besoin d'un appui qu'ils jugent indispensable à leur faiblesse inspire la piété aux Grecs d'Homère.... Grecs et Troyens sacrifient aux dieux, sans qu'aucun mélange d'amour ennoblisse ces hommages serviles de la faiblesse à la force, sans qu'aucun élan de ferveur rapproche des objets de leur culte ces âmes humiliées et ployées par la crainte. » (Tournier, *Némésis*, p. 24.)

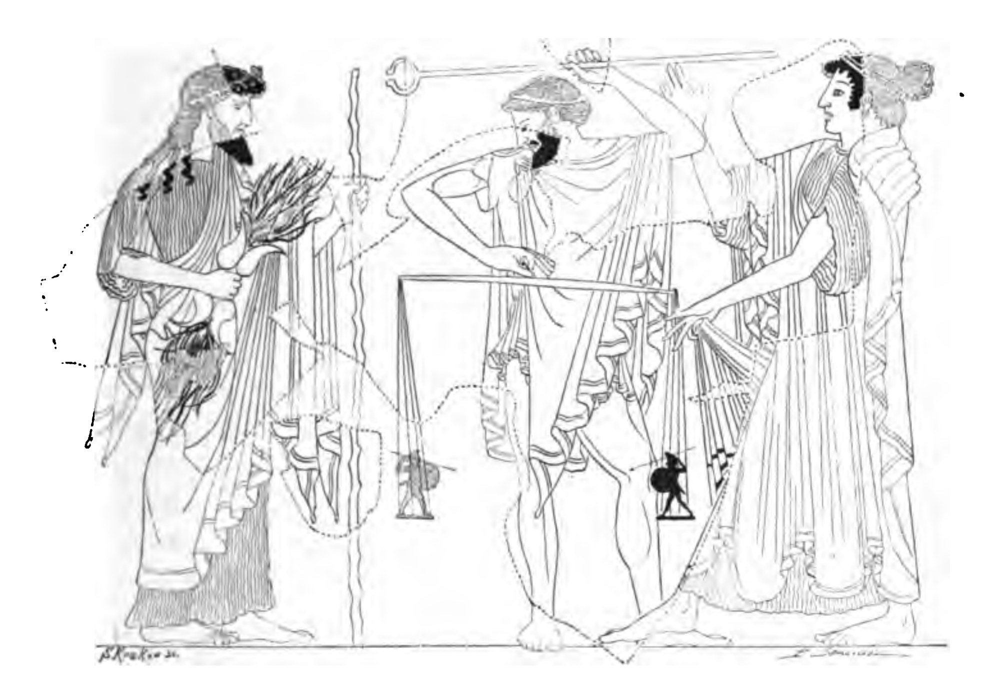
[2] *Odyss.*, XVI, 183.

[3] Le nom du Destin en grec est féminin, mais, pour la commodité du discours, je lui conserve le nom qui, pour nous, le caractérise le mieux.

[4] Le Destin, en grec Αἶσα, la part, ou Μοῖρα, la portion qui convient, donne à tout homme dès sa naissance le lot de bien ou de mal qui lui revient, et ce lot ne peut être changé. « Les hommes, dit Zeus, ont tort de nous occuper de leurs maux. C'est leur perversité et le Destin qui attirent sur eux l'infortune. » (*Odyss.*, 32.)

bien et de mal avait été créé, ou plutôt était né de la conscience troublée des hommes, pour expliquer l'inexplicable et faire comprendre l'incompréhensible, c'est-à-dire les causes lointaines et cachées des événements et les motifs d'ordre supérieur qui les faisaient accomplir. Hérodote, racontant une iniquité qu'il ne comprend pas, y voit un acte divin et s'incline[1].

Toutes les divinités, Zeus lui-même, étaient soumises à la loi du



Psychostasia ou pesée des âmes[2].

Destin. Quand la lutte suprême entre Achille et Hector va commencer, le maître des dieux prend la balance d'or où sont comptés les jours des deux héros; le plateau d'Hector penche vers la demeure d'Hadès, et Apollon, le protecteur du fils de Priam, aussitôt l'abandonne. Zeus aussi n'avait pu sauver son fils Sarpédon des coups de Patrocle, mais, en signe de douleur, « il avait répandu du haut de l'éther une

[1] VII, 137.

[2] Peinture d'un vase de la collection de Luynes. (Cf. *Monum. dell' Inst. archeol.*, II, tav. X). — Hermès, au centre, reconnaissable à son caducée, tient la balance dans les plateaux de laquelle se voient les εἴδωλα de deux guerriers. Deux témoins l'assistent, un dieu et une déesse : à gauche Zeus même, armé du foudre et appuyé sur un sceptre; à droite Thétis, la mère d'Achille, ou plutôt Éôs, la mère de Memnon. Dans l'*Iliade*, Athéna seule intervient, et ce n'est certainement pas cette divinité qu'a représentée le peintre. (Pour les représentations analogues, cf. Overbeck, *Bildwerke*, p. 526.)

rosée sanglante[1]. » Tous deux acceptaient donc en silence l'arrêt souverain.

Ces divinités impuissantes devant le Destin, qui emporte ceux qu'elles aiment, c'est l'impassible nature assistant à nos funérailles, sans couvrir d'une ombre de deuil les fêtes qu'elle se donne à elle-même par l'épanouissement continu de la vie qui, cependant, pour elle aussi, ne se fait qu'à la condition de la mort.

La fatalité est donc au fond des croyances de la Grèce; mille ans après Homère, elle se retrouve dans Lucien. On a vu quelle preuve de sa puissance Jupiter donne aux Olympiens : cette chaîne d'or qu'il a dans la main et à laquelle il pourrait attacher la terre et les mers. Lucien reprend cette image, mais en montrant, au-dessus du maître des dieux, les Parques qui le tiennent lui-même au bout de leur fuseau, ou plutôt l'homme avec ses ambitions et ses espérances suspendu au fil léger que couperont les divinités capricieuses[2].

Pourtant ce dogme, qui était la négation de la providence divine et de la responsabilité humaine, s'adoucit; poètes et historiens cherchèrent à le justifier en donnant à ses arrêts l'apparence d'une expiation.


Cassandre se réfugiant auprès du Palladium[3].

Lorsque Clytemnestre vient d'abattre d'un coup de hache Agamemnon et la captive troyenne, Cassandre « qui, comme le cygne, a chanté le chant plaintif de sa mort », elle dit au chœur des vieillards d'Argos : « Ce n'est pas moi qui les ai tués et ne m'appelle pas la femme d'Agamemnon. Accuse le Génie trois fois terrible de cette race. C'est lui qui a pris ma forme, lui l'antique et cruel vengeur du festin d'Atrée.... Allez, vieillards, rentrez dans vos demeures; le Destin commandait, il fallait que ce qui a été fait fût accompli[4]. »

« Lorsque Crésus, dit Hérodote, fit déposer sur le seuil du temple de Delphes ses chaînes de captif pour reprocher sa défaite au dieu qui

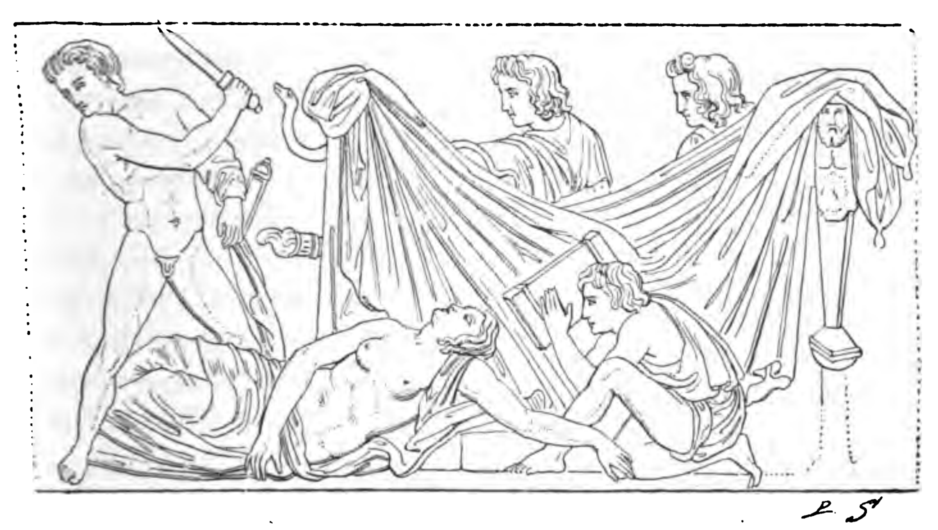
[1] *Iliade*, XXII, 209 et XVI, 459. Platon, dans le *Cratyle*, dit qu'afin de ne plus prononcer le nom redouté d'Hadès, on réserva ce mot pour désigner le royaume du monde inférieur, dont le sombre maître, alors appelé Pluton, Πλούτων, fut aussi Plutus, Πλοῦτος, le dieu de la richesse, à cause des métaux précieux que la terre renferme. Aristophane emploie les deux noms pour le même dieu, dans le *Plutus*, Πλοῦτος, qu'il appelle au vers 727 Πλούτων.

[2] Dans le *Jupiter confondu*. Mais ce grand rieur ne pouvait rester longtemps aussi grave : dans l'*Assemblée des dieux*, il se moque du Destin et des Parques, ses prétendus ministres, et il a raison de le faire.

[3] Pierre gravée (Cornaline de 17 mill. sur 15). Cabinet de France, Chabouillet, n° 1825.

[4] Eschyle, *Agamemnon*, ad fin.

lui avait promis la victoire, l'oracle répondit : « Il est impossible, « même à un dieu, d'écarter le sort marqué par le Destin. Crésus est « puni pour le crime de son cinquième ancêtre, Gygès, qui tua le roi « Candaule. Le dieu aurait voulu que le châtiment tombât sur le fils de « Crésus, le Destin ne l'a pas permis. Du moins Apollon a-t-il retardé « de trois ans la captivité du roi. » Quand les Lydiens eurent rapporté ces paroles à Crésus, il reconnut que lui seul était coupable et non



Les Érinnyes et Oreste[1].

le dieu[2]. » Sophocle expliquera de même, par une ancienne faute, les malheurs d'Œdipe, ce qui donnera au Destin un caractère moral, tout au moins d'une moralité qui s'accordait avec les idées religieuses des Grecs.

La Nécessité, Ἀνάγκη, est une abstraction; les Grecs du premier âge ne pouvaient se contenter de ce dieu sans forme et sans nom; ils lui donnèrent des ministres : les Parques qui tissent la trame de l'existence, avec les événements irrésistibles dont cette existence sera remplie, puis coupent le fil au moment marqué par le Destin et par les Érinnyes « à la mémoire fidèle[3] ». Ces « filles lugubres de la Nuit »

[1] Fragment d'un bas-relief qui décore un sarcophage du Vatican, d'après le *Musée Pie-Clémentin*, V, pl. XXII. — L'artiste a représenté la vengeance accomplie : Clytemnestre est étendue morte aux pieds d'Oreste, qui tient encore son poignard à la main. Mais déjà les Furies le poursuivent et le menacent de leurs torches et de leurs serpents : deux d'entre elles apparaissent derrière la tenture qui les cache à demi, et Oreste épouvanté détourne la tête. A genoux près du cadavre, le pédagogue arrache à sa base l'autel du foyer d'Agamemnon, pour qu'il ne soit pas souillé du sang de la victime. (Cf. Overbeck, *Bildwerke*, p. 700.)

[2] Hérodote, I, xci.

[3] Eschyle, *Prom.*, 516.

punissaient toutes les fautes que n'atteignent pas les lois civiles[1]. Elles étaient le remords qui déchirait le cœur du coupable et elles poursuivaient jusqu'aux Enfers ceux qu'avaient frappés les arrêts du Destin. « A leur approche, la gloire des hommes, celle même qui s'élevait resplendissante jusqu'aux cieux, tombe à terre et s'anéantit[2]. » Pourtant ces déités redoutables qui jettent la terreur dans les âmes sont respectées. Gardiennes de l'ordre naturel des choses, elles ne frappent que ceux qui transgressent la loi, la justice. « Si le Soleil, dit Héraclite, sortait de ses voies, les Euménides, vaillantes compagnes de la Justice, l'y ramèneraient; » et Pindare : « Les Parques ont en horreur ceux qui brisent par l'inimitié les liens de la famille[4]. » Il ne faudra donc pas s'étonner de voir dans Eschyle les Érinnyes changées en Euménides, les Furies devenues les déesses vénérables et bienfaisantes[5].



Les trois Furies[3].

Les Hellènes du vieux temps ne connaissaient pas une divinité qui sera très honorée à Rome, la Fortune debout sur sa roue mobile et changeante; son nom grec, Τύχη, ne se trouve pas dans Homère; mais il sera dans Pindare, quand le progrès de l'anthropomorphisme et de l'art aura donné une figure à la vieille déité sans forme : « O fille de Zeus libérateur, dit le poète thébain, Fortune, toi qui fais voler sur les flots les rapides navires, qui présides aux combats et aux délibérations des mortels, tu te joues de leurs fragiles espérances et tu les portes au sommet de la roue ou tu les en précipites[7]. » Le Destin lui-même n'avait point de caprices. Représentant


La Fortune[6].

[1] Dans les sociétés primitives, la tribu ne punit que les fautes commises contre elle; les crimes contre les individus regardent la famille.

[2] *Euménides*, l'Hymne des Furies, vers 373 et suiv.

[3] Les Furies, au revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Julia Domna, frappée à Laodicée de Phrygie. On voit les trois Euménides debout, vêtues de longues robes, coiffées du *modius*, tenant des torches enflammées et des poignards; à leurs pieds est un chien et un serpent. En légende on lit : ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ.

[4] *Olympiques*, XII.

[5] Plutarque, *De l'Exil*, ch. XI; Pindare, *Pythiques*, IV, 145.

[6] Némésis-Panthée, debout, avec les ailes de la Victoire, la coiffure d'Isis, le serpent et la patère d'Hygie, et, à ses pieds, la roue, attribut spécial de Némésis. (Pierre gravée (cornaline) du Cabinet de France. Haut. 40 mill.; larg. 16 mill. Chabouillet, *Catalogue des Camées*, etc., n° 1720.)

[7] Ci-dessous au chap. XX.

les lois générales du Cosmos et l'harmonie du monde, il oblige les dieux à y obéir, sans leur interdire d'en être attristés ou d'en retarder parfois l'exécution. « Ils ne sont pas inflexibles, dit le conseiller d'Achille. Le suppliant, même coupable, les apaise par les sacrifices, les libations et la fumée des victimes. Até, déesse du malheur, née de Zeus, qui pourtant la précipita de l'Olympe, « marche sur la tête des hommes[1] » ; mais les Prières sont filles aussi du grand Jupiter; elles la suivent d'un pas boiteux et guérissent les tourments qu'elle inflige[2].

Par cette poétique croyance se trouvent justifiées toutes les dévotions pieuses, les prières et les vœux que les hommes adressent à la divinité, les offrandes qu'ils lui font, l'espérance qu'ils mettent dans sa protection; et cette confiance, qui rendait à la liberté morale une partie de ses droits, empêchait les Grecs de s'abandonner paresseusement aux volontés du sort. Malgré leur croyance au Destin, ils ont agi comme s'ils étaient les maîtres d'eux-mêmes. Dans l'esprit de ces grands logiciens, qui ont été si lents à mettre la logique d'accord avec la raison, et qui ont aimé la liberté jusque dans ses abus, la fatalité se mélange, dans des proportions mal déterminées, et par cela même plus efficaces, avec la loi morale qui impose à l'homme le travail et l'effort, en lui promettant des récompenses ou en exigeant des expiations. Lorsque Xanthos annonce à Achille sa fin prochaine : « Je le sais bien », répond le héros; et il se rejette au plus épais de la bataille, opposant au Destin son énergie indomptable. Eschyle montre partout les dieux et les hommes dominés par la divinité fatale; cependant au *Prométhée enchaîné*, il dit : « Zeus est libre »; et Solon, qui écrit : « Nos biens et nos maux viennent du Destin[4] », réforme les lois de son pays, parce que, tout en croyant au dieu aveugle et sourd, il croit aussi à la sagesse humaine[5].



Clotho, une des Parques[3] (Voy. p. 223)

[1] *Iliade*, XIX, 87 et suiv. Ἄτη signifie fatalité, malheur. Dans Eschyle, *Choéphores*, 381, elle se confond avec Némésis et les Erinnyes, ou la juste vengeance.

[2] *Iliade*, IX, 497. Dans le mazdéisme, la Prière est fille aussi d'Ahura-Mazda.) J. Darmesteter, *Ormuzd et Ahriman*, p. 24.)

[3] Clotho, assise et filant la quenouille fatale. (Cornaline gravée du Cabinet de France; haut. 10 mill., larg. 9 mill. Chabouillet ; n° 1714 du Catalogue.)

[4] Voy. l'*Invocation aux Muses*.

[5] Saint Augustin, et bien d'autres après lui, accepteront cette heureuse contradiction qui sauve en même temps la foi religieuse et la liberté morale. Pour bien croire, on admettra la prescience divine, autre forme de la fatalité; et, pour bien vivre, on gardera le libre arbitre.

Liberté, fatalité, idées tenaces dont l'humanité ne se sépare point, parce qu'elles sont à la fois sa force et sa faiblesse. Aristote, le plus grand esprit de la Grèce, tiendra pour l'une, les stoïciens pour l'autre, tout en rachetant leur énervante croyance à la fatalité par de grandes vertus et des morts héroïques. Du monde antique, ces idées passeront, sous d'autres formes, dans le monde chrétien, avec les deux doctrines opposées de la grâce et des œuvres : l'une qui correspond au Destin, puisque c'est Dieu qui la refuse ou la donne; l'autre qui vient de la liberté morale, puisque c'est l'homme qui, volontairement, accomplit les œuvres méritoires, condition de son salut.

III. — L'ENVIE DES DIEUX.

Nous n'avons point encore parlé d'une croyance singulière qu'Homère laisse entrevoir, qu'Hésiode développe, et qui a régné longtemps en Grèce, l'Envie des dieux.

Assis comme Jupiter au sommet de l'Ida, Homère voit les dieux et les hommes combattre dans la plaine, et il entend la terre qui tremble sous leurs pas; il descend à « la prairie d'asphodèles » pour écouter les lamentables récits des âmes; ou bien il contemple Nausicaa, aussi belle que Diane, trempant dans l'eau limpide du fleuve des Phéaciens les riches vêtements de son père, le roi Alcinoos. C'est un poète qui donne aux dieux, aux hommes et à la nature entière la grâce et la grandeur, sans s'inquiéter de coordonner en un système toutes les idées qu'il exprime. Hésiode, au contraire, est un moraliste et un théologien qui prétend tout savoir, la genèse des dieux et celle des hommes, les différents âges de l'humanité et les maux déchaînés sur elle par l'Ève hellénique et la jalousie des dieux. Sa théorie des âges est une croyance orientale qui a fait fortune en bien des pays; parce que cette conception de l'âge d'or pour la jeunesse du monde et de l'âge de fer pour les siècles vieillissants répond à une disposition de notre esprit, qui, si souvent, met le bonheur dans le passé pour échapper au sentiment de maux présents ou imaginaires. A cette croyance et à celle de l'envie des dieux contre les hommes se ratta-



Prométhée dérobant le feu du ciel [1].

[1] Prométhée s'inclinant pour dérober le feu sur l'autel de Jupiter. Au-dessus de l'autel, un papillon, symbole de l'âme. (Cornaline gravée, de 13 mill. sur 11. Cabinet de France, n° 1709.)

chent les mythes fameux de Pandore et de Prométhée avec lesquels nous fermerons le cycle poétique de l'époque légendaire.

Les hommes et les dieux, dit Hésiode, naquirent ensemble[1]; les



Héra et Prométhée[2].

premiers étaient mortels, mais ils vivaient comme les dieux, libres de souci, de travail, de souffrance et amis de la vertu. Tous les biens étaient autour d'eux et, affranchis de la cruelle vieillesse, ils mou-

[1] *Les Travaux et les Jours*, I, 108. Pindare répète cette pensée au commencement de la *Sixième Néméenne*; Julien la redira dans ses *Lettres* et croira que l'homme juste va retrouver les dieux dans les astres. Cf. *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 386. Les stoïciens aussi diront : « L'homme est un dieu mortel. »

[2] Peinture de vase, d'après les *Monum. dell' inst. archeol.*, V, tav. XXXV. (Cf. *Annali*, 1851, p. 279-289.) Héra (HPA *sic* pour HEPA) est assise à gauche : d'une main elle tient un sceptre et des fleurs, de l'autre elle tend une phiale à Prométhée (ΠΡΟΜΕΘΕΣ), faisant ainsi gracieux accueil à ce dernier qui a été admis au nombre des dieux.

raient en s'endormant d'un doux sommeil. Ce fut l'âge d'or[1]. Quand la terre eut enfermé cette première génération dans son sein, ces hommes devinrent les gardiens tutélaires des mortels; enveloppés d'un nuage, ils parcouraient la terre en y semant l'abondance.

Les habitants de l'Olympe produisirent une nouvelle race, bien inférieure à la première, celle des hommes de l'âge d'argent qui vivaient de longues années. Jupiter, cependant, les anéantit, parce qu'ils refusaient d'adresser aux immortels de pieux hommages; ils formèrent la seconde classe des génies terrestres.

Après eux parurent les hommes de l'âge d'airain[2], dont le cœur eut la dureté de l'acier. Leur force était immense et ils se plaisaient aux jeux sanglants de Mars; la mort pourtant les saisit, et ils quittèrent la brillante lumière du soleil.

La quatrième race fut celle des héros que la guerre moissonna devant Thèbes aux sept portes ou qui, armés pour Hélène à la belle chevelure, furent, au pied des murs de Troie, enveloppés par les ombres de la mort. Le puissant fils de Saturne les plaça aux confins de la terre. Exempts de toute inquiétude, ils habitent les îles Fortunées par delà les gouffres profonds de l'Océan, et, trois fois par an, la terre féconde leur prodigue des fruits délicieux.



Vénus et la Pudeur[3].

Ainsi les premiers hommes avaient gagné la vie bienheureuse par la justice, et les héros, par le courage. Mais le ciel et la terre s'assombrissent. « Plût aux dieux, ajoute le poète, que je ne vécusse pas au milieu de la cinquième génération : c'est l'âge de fer. Les hommes travaillent et souffrent durant le jour; la nuit, ils se corrompent, et les dieux leur envoient de terribles calamités. L'Envie à la face blême, monstre odieux qui répand la calomnie et se réjouit du mal, poursuivra sans relâche les humains. La Pudeur et Némésis[4], enveloppant leurs corps

[1] C'est pour la Grèce cet Éden où presque toutes les religions placent le berceau de l'humanité naissante.

[2] ... γένος χάλκειον... χαλκῷ δ' εἰργάζοντο· μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος. Hésiode croyait donc, comme nos archéologues, que les hommes avaient connu le bronze avant le fer. Il donne aux hommes de cet âge ἀδάμαντος θυμός. Mais Hésiode connaissait-il déjà l'acier ?

[3] Génie ailé de la Pudeur s'échappant des mains de Vénus, agenouillée près d'un masque de Silène. Devant le génie ailé, un autel allumé. Derrière Vénus, Silène tenant le Van rempli de fruits, symbole de la fécondité. Vénus semble prête à découvrir un objet caché sous le masque. Cette explication, malgré l'autorité de Winckelmann, n'est pas incontestable. (Camée du Cabinet de France. Sardonyx à deux couches. Haut. 15 mill.; larg. 25 mill. Chabouillet, *Catalogue des Camées*, etc., n° 85.)

[4] Pour les écrivains postérieurs, Némésis est la déesse des justes vengeances, celle qui

gracieux de tissus éclatants de blancheur, s'envoleront vers la tribu des immortels, et il ne restera aux humains que les chagrins dévorants. »



Naissance de Pandore (p. 227 et 230)[1].

D'où viennent ces misères? De l'envie des dieux. Le ciel réflète la

punit tous les excès de fortune ou d'orgueil; dans ce passage d'Hésiode, elle est la gardienne des lois morales, et, effrayée par les crimes des hommes, elle s'enfuit au ciel. — Quand Ulysse demande à Ilos du poison pour y tremper ses flèches, Ilos refuse par crainte de Némésis, qui ne peut tolérer un combat déloyal (*Odyss.*, I, 261-263).

[1] Peinture de vase, d'après Lenormant et de Witte, *Élite des Monuments céramographiques*, III, pl. XLIV. — Héphaistos (HEΦA[ι]ΣΤΟϟ) vient d'achever son œuvre : de la main gauche il tient encore le marteau qui lui a servi à façonner le corps de la jeune fille; de la main droite il fixe un bandeau sur sa tête. Pandore tourne la tête vers Athéna (AΘENAA), qui lui attache un riche vêtement sur les épaules. Elle est ici désignée par le nom de NEϟIΔORA. Il n'est pas nécessaire en effet de compléter Ἀ]νησιδώρα, comme le proposait Gerhard : il faut, avec Braun, rapprocher ce nom nouveau de la glose d'Hésychius : Νῆσις· σώρευσις, mot à mot *accumulation*. Le nom correspond ainsi à la scène qu'a peinte l'artiste : Minerve et Vulcain comblant Pandore

terre : la jalousie des hommes contre tout ce qui s'élève a fait croire à la jalousie des dieux contre tout ce qui grandit. « Les immortels, dit Hésiode, cachèrent aux hommes le secret d'une vie frugale qui, en un jour de travail, aurait trouvé de quoi subvenir aux besoins d'une année entière. Irrité contre Prométhée, qui avait dérobé le feu du ciel pour l'apporter aux mortels, Jupiter lui dit : « Fils de Japet, tu te réjouis d'avoir trompé ma sagesse, mais ton vol sera fatal à toi-même et aux hommes, car je leur enverrai un funeste présent. Aussitôt il commande à Vulcain de faire, avec de l'argile et de l'eau, une vierge d'une beauté ravissante; à Minerve, de lui apprendre à façonner de merveilleux tissus; à Vénus, de répandre sur elle la grâce enchanteresse; à Mercure, de lui souffler un esprit perfide. Les dieux obéissent. Du limon de la terre, Vulcain forme un corps accompli[1]; la déesse aux yeux bleus lui donne une riche ceinture; les Grâces et la Persuasion, des colliers d'or; les Heures, une couronne de fleurs printanières; Pallas, de magnifiques parures, et le messager des dieux, l'art du mensonge, les paroles séduisantes et perfides. Il l'appela Pandore, parce que chacun des dieux lui avait fait un don pour la rendre funeste aux hommes industrieux. Par ordre de Zeus, Mercure la conduisit à Épiméthée, qui, malgré les conseils de Prométhée son frère, accepta le dangereux présent[2]. Pandore tenait un vase; elle l'ouvrit; mille maux s'en échappèrent pour se répandre sur le monde, et les dieux s'en réjouirent. »



L'Espérance [3].

On dirait un écho lointain de la légende biblique : la femme perdant l'humanité, qu'elle charme au contraire de sa grâce et de son dévouement maternel, et Dieu condamnant l'homme au travail, qui a été sa force et son salut.

Cependant, au milieu de cette désespérance du vieux poète, se glisse un rayon de soleil : sur le bord du vase de Pandore, l'Espérance

de leurs dons. (Cf. Gerhard, *Festgedanken an Winckelmann*, 1841, et Braun, *Bullett. dell' Inst. archeol.*, 1849, p. 98.)

[1] On a vu, p. 30 et 73, que Prométhée forme aussi le premier homme du limon de la terre.

[2] Selon les Grecs, les deux noms de Prométhée et d'Épiméthée signifient le sage et l'imprudent. Mais le Prométhée hellénique n'est autre chose que le *Pramathyus* hindou, dont le nom veut dire : celui qui obtient du feu par le frottement.

[3] L'Espérance, debout à gauche, tenant une fleur de la main droite, relève de la main gauche les plis de sa *stola*. En légende, on lit : EAΠIC CEBACTH. Dans le champ, la date L IA (an 10). (Revers d'une monnaie de bronze de l'empereur Domitien, frappée à Alexandrie d'Égypte.)

s'est arrêtée et elle ne s'envole pas. Mais Hésiode la montre plutôt qu'il ne la donne aux hommes, et ceux-ci restent consumés, le jour et la nuit, par la fatigue et le chagrin, tandis que « les Muses charment les immortels en chantant de leurs voix mélodieuses l'éternelle félicité des dieux et les souffrances des humains[1] ». Les Grecs appelleront la peste une maladie divine[2].

C'est ainsi, sans théologie ni métaphysique, mais par de gracieuses images, que les Grecs expliquaient l'origine du mal. Pour eux, il venait du ciel, et, en effet, il en est souvent descendu, puisque Ahriman et Satan ont été aussi des dieux ou des anges révoltés. Mais on connaît ces génies malfaisants pour ce qu'ils sont, et les dieux grecs n'ont jamais eu ce caractère. Ils ne font pas le mal par plaisir : Némésis punit, pour ramener au bien, le coupable par l'expiation, les autres par l'exemple. Nés de la terre comme les hommes et en même temps qu'eux[3], les dieux n'ont acquis leur puissance qu'après de grands combats, et ils sont jaloux de la garder. Une fortune trop haute leur semble une diminution de leur dignité, peut-être une menace. Prométhée n'a-t-il pas fait trembler Jupiter, et les Titans, ces autres fils de la Terre, n'ont-ils pas mis en danger les maîtres de l'Olympe? Le génie même leur est suspect; ils n'aiment pas que les voiles qui cachent les secrets de la terre et du ciel



Mars frappant le géant Mimas (épisode de la guerre des dieux contre les Titans)[4].

[1] *Hymne à Apollon delphien*, 190 et suiv. Dans l'*Iliade*, Jupiter s'écrie : « Parmi tous les êtres qui respirent et qui se meuvent sur la terre, il n'en est pas de plus misérable que l'homme. » (*Il.*, XVII, 443.) Et il « agite en son esprit comment il fera périr, près des vaisseaux, une foule de héros Achéens » (*Il.*, II, 6), ou il assiste tranquille et radieux au combat, « contemplant l'éclat de l'airain, ceux qui tuent, ceux qui sont tués » (*Il.*, XI, 78), et « goûtant les charmes du spectacle » (*Il.*, XX, 22). Dans l'*Odyssée*, Neptune irrité contre les Phéaciens, marins habiles qui bravent ses tempêtes, change en rocher celui de leurs navires qui, malgré les flots furieux, a ramené Ulysse dans Ithaque (*Od.*, VIII, 504; XIII, 163). Une des raisons qui, selon Hérodote (VII, 203), décidèrent les Grecs à combattre aux Thermopyles, fut que Xerxès, arrivé au comble de la fortune, était réservé à une grande calamité. Plutarque, au second siècle de notre ère, croit encore à la haine des dieux pour les hommes. (*De la cessation des oracles*, 4.)

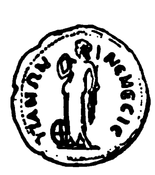
[2] Littré, *Œuvres d'Hippocrate*, t. I, p. 75.

[3] Ajoutez que les dieux Grecs ne sont pas des créateurs. (Voy. ci-dessus, p. 204.)

[4] Camée sur sardonyx à 3 couches; hauteur 6 cent. sur 5 de largeur. Cabinet de France, n° 37 du Catalogue.

soient levés[1]. La Pythie défend aux Cnidiens de couper leur isthme; ce serait prétendre refaire l'œuvre divine[2], et le Darius d'Eschyle reconnaît que Xerxès a été justement puni à Salamine pour avoir voulu enchaîner par un pont la mer qui courait librement de Sestos à Abydos.

Cependant, au fond, ces dieux jaloux ont exercé une action morale par la croyance à l'expiation nécessaire dans cette vie ou dans l'autre[3], et par la crainte qu'inspirait à la présomption ou à l'orgueil, l'envie divine, cette Némésis qui s'attachait à ceux dont le bonheur n'était pas mérité[4]. On demandait à Ésope : « A quoi donc s'occupe Jupiter? — A humilier ce qui est élevé, à relever ce qui est abaissé[5]. » Et il y a du vrai dans cette doctrine, à la condition de remplacer les dieux par l'homme. Celui qui monte trop haut, sans être au besoin retenu par un ferme esprit, est pris de vertige et se perd. Alcibiade accusait de ses malheurs un démon jaloux de sa gloire; il ne devait accuser que lui-même.



Némésis[6].

La croyance à l'envie des dieux et plus tard à l'influence de démons malfaisants, κακοδαίμονες, s'enracina dans le polythéisme gréco-romain, pour rendre compte des malheurs immérités et des chutes fameuses. Crésus se proclame le plus heureux des hommes; en punition de cet orgueil, dit Hérodote, la vengeance des

Les deux Némésis[7].

[1] Hérodote, II, 32; Xénophon, *Mémor.*, IV, 7.

[2] Hérodote, I, 174.

[3] Cette doctrine n'est pas dans Homère, mais elle est dans Eschyle; ce sont les mystères et l'orphisme qui l'ont fait prévaloir.

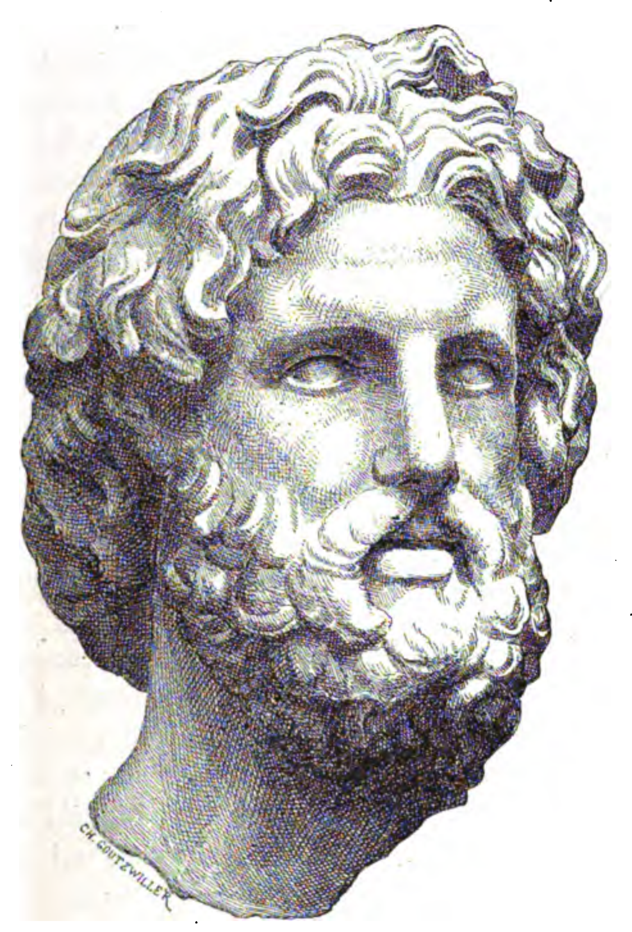
[4] Dans les représentations postérieures de Némésis, on lui donna pour attribut le niveau et le frein; ou bien le doigt fut rapproché de la bouche pour marquer la modération dans la parole, et le bras disposé de manière à figurer une coudée, c'est-à-dire encore le grand conseil d'observer la mesure, afin d'éviter l'excès. (Cf. Pausan., VII, 5 et I, 33, 6.) La justice divine eut aussi un autre nom qui, dans les tragiques, se joint à celui de Jupiter, Zeus Alastor, le vengeur des mauvaises actions. (Eschyle, *Agam.*, 1425, 1479, 1508; *Perses*, 343; Sophocle, *Trach.*, 1092.) Euripide, qui ne croit plus guère à Jupiter, fait d'Alastor le mauvais génie des individus, σὸς ἀλάστωρ.

[5] Diog. Laërte, I, 3, *s. v. Chilo.* — Luther dira encore, deux mille ans plus tard, à propos du pape : « Sa grandeur actuelle est une preuve que la fin est proche. »

[6] Revers d'une monnaie d'Antonin à Tium de Bithynie. Légende NEMECIC TIANΩN. Némésis debout, à gauche, à ses pieds la roue. (Cabinet de France, n° 1016.)

[7] Les deux Némésis, au revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Géta, frappée à Smyrne. — Les deux Némésis sont debout en face l'une de l'autre, portant la main droite à leur sein; l'une tient le sistre, et aux pieds de l'autre se voit une roue. En légende : ΕΠΙ СΤΡΑ ΡΟΥΦΙΝΟΥ СΟΦ... СΜΥΡΝΑΙΩΝ.

dieux éclata sur lui d'une manière terrible. Polycrate de Samos, moins confiant, jette à la mer ce qu'il a de plus précieux, afin de conjurer la colère des divinités jalouses; il n'en est pas moins précipité. Pour Eschyle, c'est la trop grande fortune de la Perse et l'insolent orgueil de ses rois « qui ont été punis, aux champs de



Tête de Zeus[1].

Platée, par la lance dorienne[2]. » Pindare, dans ses Odes, rappelle aux vainqueurs, tout en portant leur gloire jusqu'aux nues, que c'est de là que part la foudre qui frappe surtout les grands chênes[3], et

[1] Marbre trouvé à Milo et conservé au Musée Britannique; d'après une photographie. Suivant quelques archéologues, cette tête représente Esculape. (Pour les bustes et têtes de Zeus, cf. Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, Atlas, Taf. II et III).

[2] Dans les *Perses*, 817. Même pensée dans *Agamemnon*, 750 et suiv.

[3] Hérodote (VII, 10) fait dire même chose à Xerxès par Arbatan en un discours où se trouve cette parole très significative pour des Grecs : « Dieu ne permet l'orgueil à personne,

Ménandre, avec la grâce du génie grec, répète la mélancolique parole que Solon avait déjà fait entendre au roi de Lydie : « Le mortel aimé des dieux meurt jeune. »

Cette idée passera de la religion dans la politique : l'ostracisme, établi à Athènes, Argos et Syracuse, ne sera autre chose que la jalousie craintive du peuple contre des citoyens trop grands.


Niobides[2].

Les Romains ne connurent pas ce moyen d'échapper à l'ambition des hommes supérieurs, mais, comme leurs anciens frères, les Hellènes, ils craignaient Némésis. Camille, vainqueur des Véiens, redoute les maux réservés à trop de prospérité, et le consul romain mettait sous son char de triomphe l'objet, *fascinum*, qui devait détourner de lui les traits de l'envie divine[1]. Même César, tout incrédule qu'il fût, accomplit, pour se concilier Némésis, ou plutôt pour satisfaire la foule superstitieuse, un acte d'humilité qui ne le sauva pas des ides de Mars : rentrant à Rome après ses grandes victoires, il monta à genoux les marches du Capitole[3]. Plus noble avait été le dévouement des Decius s'offrant à la mort pour conjurer les divinités contraires.

Le christianisme a supprimé l'envie des dieux, mais les hommes l'ont gardée; quelques-uns en sont même restés à l'âge de fer d'Hésiode et « aux soucis dévorants », qui hâtent la décadence progressive de l'humanité ; tels ces vieillards décrépits en pleine jeunesse, qui ne croient plus à l'amour, à l'art, à la poésie, à l'action, et qui, sans l'excuse du moine bouddhique ou chrétien qui met le but de la vie dans un autre monde, appellent la mort comme une délivrance. Qu'ils écoutent ce que la Grèce répondait aux désespérés, il y a vingt-quatre siècles, par la bouche du plus tragique de ses poètes.

Le religieux Eschyle sait que le fils d'Alcmène a été condamné par Junon à de terribles épreuves; que la fille d'Inachos, poursuivie par un taon funeste à travers l'Europe et l'Asie, jusqu'aux rives du Nil,

si ce n'est à lui-même. » Le pieux Nicias, dans Thucydide, VII, 77, espère, après les désastres devant Syracuse, que si quelque dieu a été contraire à l'expédition de Sicile, il sera clément pour les Athéniens « devenus plus dignes de sa pitié que de sa haine ». Voy. dans le *Plutus* d'Aristophane, vers 87-92, comment ce dieu traite Jupiter, ἀνθρώποις φθονῶν.

[1] Pline, XXVIII, 4, appelle le *fascinum*, le *medicus invidiæ*.

[2] Niobé et sa plus jeune fille, voy. p. 237, n. 1.

[3] *Hist. des Rom.*, III, p. 376.



LES NIOBIDES. (Voy. p. 237, n. 1.)

fut aussi son innocente victime, et que les Niobides[1] ont péri par la jalousie de Latone. Dans le plus simple, mais aussi le plus grandiose de ses drames, il montre Vulcain clouant, à un rocher du Caucase, Prométhée, le fils de la Justice divine[2]. « Le chien ailé, le terrible convive que nul n'invite, lui ronge le foie et, tout le jour, se repaît de son noir et sanglant festin. » Quel est le crime du Titan? Il



Les trois Zeus[3].

a trop aimé les hommes : il leur a donné le feu, les arts, la science des nombres, qui les feront maîtres de la nature[4]. La grande vic-

[1] Voyez ci-dessus, p. 113, le massacre des Niobides, d'après un sarcophage du Vatican et p. 234 et 235 leurs statues, d'après les moulages de l'École des Beaux-Arts. — Ces statues, découvertes à Rome en 1583 et transportées en 1772 à Florence, où elles furent restaurées et où elles sont encore aujourd'hui, ne sont que les copies des originaux qui décoraient, au temps de Pline l'Ancien, le temple d'Apollon Sosianus à Rome. C. Sosius les y avait sans doute apportées d'Asie Mineure, et l'on se demandait, au temps de Pline, s'il fallait les attribuer à Scopas ou à Praxitèle. Quel qu'il soit, l'auteur de ce groupe célèbre s'est surtout efforcé, comme eût fait un poète dramatique, de rendre attachantes les malheureuses victimes de Latone : l'attitude désolée, mais sans faiblesse, de la mère est particulièrement remarquable. Pour la disposition des statues qui, selon les uns, décoraient le fronton d'un temple, et, selon les autres, étaient placées contre les colonnes d'un portique et isolées, voy. K. B. Stark, *Niobe und die Niobiden*, p. 312 et suiv.

[2] Il était né de Thémis.

[3] Peinture d'un vase de Chiusi, d'après l'*Archäologische Zeitung*, IX (1851), taf. XXVII (Th. Panofka). Zeus-Poséidon à droite est reconnaissable au trident sur lequel il s'appuie; de la main gauche il tient le foudre. Ses deux frères, Zeus-Hadès et Zeus tiennent le foudre de la main droite et l'éclair de la main gauche. On a rapproché cette curieuse peinture du passage de Pausanias (II, 24, 4 et 5) où il est dit que Zeus règne à la fois dans le ciel, sous la terre (voy. Homère, *Iliade*, IX, 457) et dans la mer.

[4] Voy., au *Prométhée enchaîné*, la brillante énumération qui se termine par les mots : « Tous les arts sont venus aux hommes par Prométhée. » Cf. ci-dessus, p. 74, n. 1. Son nom

time qui, pour l'humanité, souffre les plus cruelles tortures, reste obstinée dans un fier silence. Aux offres de pardon et de délivrance que Zeus lui fait porter, il répond par de mystérieuses menaces. L'usurpateur du ciel s'en irrite. L'ouragan se déchaîne, tous les vents bondissent, le ciel et la mer se confondent; de sa rauque voix, le tonnerre mugit et l'éclair brille en serpents de feu. « Ah! Zeus me livre l'assaut suprême! O ma mère! O ciel, commune lumière où roule l'immensité! voyez ce que je souffre pour la justice. » La terre déracinée tremble sur sa base; le roc où Prométhée est enchaîné s'écroule[2], mais avant d'être précipité au Tartare, le Titan a jeté aux hommes une dernière parole : « La divinité haineuse tombera du ciel, et le règne de la justice arrivera[3]. »


L'Espérance [1].

L'espérance qu'Hésiode laissait dans le vase de Pandore, Eschyle l'a mise au cœur de l'humanité et nous la gardons[4].

signifie « le prévoyant »; Plutarque, dans son traité de la *Fortune*, fait de lui le Génie de l'idéal humain, du bon sens et de la raison : Ὁ Προμηθεὺς τουτέστιν ὁ λογισμός.

[1] Figure debout, diadémée, relevant le pan de sa tunique de la main gauche et tenant de la main droite une fleur. (Camée du Cabinet de France. Sardonyx à trois couches. Hauteur 37 mill.; largeur 23 mill.; n° 94 du Catalogue.)

[2] Je ne sais si Horace s'est souvenu d'Eschyle, mais il y a comme un écho des vers du poète grec dans l'ode magnifique, III, III :

Justum et tenacem propositi virum
. . . .
Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

[3] Une légende, à certains égards analogue, se trouve dans Pindare, *Isthmiques*, VII, 69 et suiv. Thétis, dit-il, refusa l'hymen avec Jupiter ou Neptune, parce que le Destin avait décidé que la déesse des mers donnerait le jour à un fils plus puissant que son père. C'est pour cela qu'elle épousa Pélée, qui fut père d'Achille. La croyance à une menace suspendue par le Destin, même sur la tête du maître de l'Olympe, à plus forte raison sur les États et sur les mortels, avait donc cours encore en ce temps-là dans la Grèce; et quelle grandeur tragique elle prend dans Eschyle! Mais un siècle à peine passera que Thucydide n'y croira plus. Voy. au chap. XX, le paragraphe relatif à Thucydide.

[4] Théognis, le poète de Mégare, est aussi un vaincu, un désespéré; lui encore, cependant, garde l'espérance. Voy., au chap. XI, le paragraphe relatif à Mégare, et, au chap. XX, le tableau que trace Sophocle des heureux effets de l'activité humaine

IV. — LES HÉROS ET LES DÉMONS.

Pas plus que les Romains, les Grecs n'ont eu des livres sacrés contenant le dogme ni une caste sacerdotale chargée de l'enseigner. La croyance ne fut donc jamais fixée par un texte immuable ; elle resta livrée aux caprices de l'imagination populaire et aux fantaisies des poètes et des artistes, les seuls théologiens de l'hellénisme. Les poètes qui aiment les images, le peuple qui, comme l'enfant, en voit partout, ne pouvaient concevoir un Olympe qui se perdît dans l'infini des cieux; ils le mirent près de la terre et ils diminuèrent encore la distance qui séparait les dieux des hommes, en peuplant les avenues de l'Olympe de demi-dieux et de héros : ainsi ont fait presque tous les peuples de race aryane.

Les Grecs donnèrent le nom de héros à des hommes qu'ils crurent, sur la foi de leurs poètes, nés de dieux et de créatures humaines, ou devenus célèbres par leurs exploits et leurs services. A ces « fils de Zeus », ils rendaient un culte qui fut d'abord sans libations ni sacrifices, mais avec des prières et des honneurs funèbres ; ils les vénéraient comme des génies tutélaires qui veillaient sur leurs adorateurs, les secouraient dans l'infortune et leur envoyaient des songes prophétiques. Tels étaient non seulement Hercule, Thésée, Jason, Persée, etc., mais des chefs de migrations, des fondateurs de villes, des patrons de familles ou de corporations, même des hommes qui n'avaient été remarquables que par leurs qualités physiques ou par leur beauté[1]. On comprend qu'à ce compte chaque cité, chaque bourgade ait eu ses patrons divins. Les dix tribus d'Athènes honoraient les héros dont elles portaient le nom, et les rois de Sparte recevaient après leur mort les honneurs héroïques[2]. Même au fond de la Phocide, Pausanias trouva des légendes merveilleuses auxquelles il n'a manqué, pour venir jusqu'à nous, que d'être nées en des cités moins obscures. L'oracle de Delphes fut habituellement chargé de prononcer la canonisation, en ordonnant de sacrifier au nouveau dieu. Onésilos, ayant soulevé Chypre contre les Perses, fut vaincu et tué par les Amathontins qui suspendirent sa tête au-dessus d'une des portes de leur ville. Quand elle fut desséchée, des abeilles s'y

[1] Voyez, pour cette déification en faveur de la beauté, notre chapitre XXI.
[2] Xénophon, *Rép. de Lac.*, ch. XV; Pausanias, I, v, 2.

logèrent et y dressèrent leurs rayons. La Pythie, consultée sur ce prodige, commanda aux gens d'Amathonte d'ensevelir cette tête et d'offrir annuellement à Onésilos, les sacrifices réservés aux héros. Ils obéirent, et l'historien ajoute : « Cela se fait encore de mon temps[1] .» Les Athéniens élevèrent à la condition de héros un médecin dont



Ex-voto à Thésée[2].

nous ne savons pas même le nom; ils lui donnèrent un prêtre, et il lui arriva beaucoup d'offrandes qui attestaient ses cures merveilleuses[3]. Hippocrate à Cos, Brasidas à Amphipolis, reçurent aussi les honneurs divins[4]. C'était le culte des saints, et quelques-uns des nôtres

[1] V, 114.

[2] Bas-relief athénien, au musée du Louvre. — Devant le héros désigné par une inscription (ΘΗΣΕΥΣ), s'avancent deux personnages, dans l'attitude de l'adoration, sans doute Sosippos et son fils. C'est en effet Sosippos, fils de Nauarchidès, qui a consacré ce bas-relief (ΣΩΣΙΠΠΟΣ : ΝΑΥΑΡΧΙΔΟ ΑΝΕΘΗΚΕΝ).

[3] S. Reinach, *Épigraphie grecque*, p. 71

[4] Pline, VII, 37, et Thucydide, V, 2.

passent pour guérir certaines maladies. Ce culte a existé presque partout, parce que cette conception religieuse répond à un besoin de la nature humaine : l'Islam même a des saints dans son ciel désert[1].

Comme nos saints encore, les héros intercédaient pour les humains auprès des grandes divinités. Hélène, fille de Jupiter, fait rendre la vue au poète Stésichore; Éaque obtient de Zeus, son père, la cessation d'une famine dont Égine souffrait. A Marathon, à Salamine, des héros combattent pour leur peuple, car on les supposait toujours tenus de défendre la cité où ils avaient trouvé leur dernière demeure. Athènes croyait que les ossements d'Œdipe et de Thésée éloigneraient d'elle tous les maux, et elle ne s'inquiétait pas de rechercher si la légende d'Œdipe à Colone était une fantaisie de poète et la trouvaille de Cimon à Scyros une fraude politique. Orchomène n'avait pas plus de scrupule au sujet des restes du héros Actæon, ni Tégée et Sparte pour ceux d'Oreste. Hésiode même, qui n'avait point compté sur tant d'honneur, devint, par l'intervention de la Pythie, le protecteur divin des habitants d'Orchomène, qui allèrent chercher ses os à Naupacte.

Mais il faut bien le reconnaître : les saints de la Grèce n'avaient pas gagné l'apothéose par leur vertu. La valeur morale comptait pour peu; la force, le courage, l'adresse, pour beaucoup. En un mot, on vénérait ceux qui semblaient, de quelque manière que ce fût, avoir dépassé la commune mesure.

Les apparitions étaient presque aussi fréquentes que dans notre moyen âge. Avec les yeux de l'esprit, dont la vue est si perçante qu'elle pénètre l'invisible, on reconnaissait les dieux, les demi-dieux et les héros, descendus du ciel ou sortis de la tombe pour assister leurs adorateurs, ou simplement pour attester qu'eux-mêmes n'avaient pas cessé de vivre. Dans les feux du soleil couchant, Achille, toujours jeune et beau, apparaissait couvert de son armure d'or aux marins qui longeaient l'île de Leucé, où l'on montrait son tombeau.

[1] A son dernier jour, comme suprême appel au patriotisme qui se mourait, la Grèce fit encore d'Aratus et de Philopœmen des héros divinisés. On a dit, dans un livre plein de talent et dont, par cela même, la doctrine a gagné beaucoup de partisans, que toutes les unités sociales : familles, phratries, dèmes, tribus, avaient été formées par la religion. Il est évident qu'elle en a été le lien, mais en fut-elle le principe? Homère et Aristote sont absolument contraires à ce système, l'un par la société qu'il nous montre, l'autre par les raisons qui lui ont fait écrire le premier chapitre de sa *Politique : De la Formation des sociétés.* On ne voit pas davantage au moyen âge, qui nous est mieux connu que les siècles obscurs de la Grèce où ces associations se sont établies, que ce soit le saint qui ait donné naissance à la famille, ni le patron au village. Le fait matériel a dû précéder partout le fait religieux, et les fréquentes canonisations ordonnées par l'oracle de Delphes montrent que, souvent, le lien religieux s'est formé très tard.

Quand deux peuples faisaient alliance, il arrivait souvent qu'afin de montrer leur union fraternelle, chacun d'eux honorât les héros de l'autre, en associant ceux-ci à son culte national. Par contre, les patrons de deux cités rivales, comme certains saints de deux villages ennemis, au moyen âge, ne s'entendaient guère. Hérodote [1] nous a conservé la curieuse histoire de la lutte d'un tyran de Sicyone, Clisthénès, contre le héros Adraste. Ce roi d'Argos, ancien chef des confédérés dans la guerre thébaine, avait, à Sicyone, une chapelle où des chœurs dithyrambiques célébraient, chaque année, ses exploits et ses malheurs durant une fête qui était la plus brillante de la ville. Clisthénès résolut de l'en chasser pour faire affront aux Argiens, ses ennemis; mais la chose était grave. Il essaya de s'y faire autoriser par l'oracle de Delphes. La Pythie lui répondit qu'Adraste était roi des Sicyoniens [3], et lui un brigand. Obligé de renoncer à la force ouverte, Clisthénès imagina de contraindre Adraste à déguerpir de lui-même. Il fit demander aux Thébains le héros Mélanippos, mort quatre ou cinq cents ans auparavant, c'est-à-dire les rites de son culte; quand il les eut obtenus, il lui consacra une chapelle au Prytanée et le plaça dans l'endroit le plus fort, afin qu'il pût mieux se défendre. Mélanippos avait été le mortel ennemi d'Adraste, dont il avait tué le gendre et le frère. Clisthénès transporta au nouveau venu les fêtes et les sacrifices qu'on avait jusqu'alors célébrés au nom du roi d'Argos, fit passer ses chœurs au culte de Bacchus [4], et ne douta pas qu'Adraste, humilié de son délaissement et des honneurs rendus à son rival, ne retournât de lui-même à Argos. Il faut sans doute entendre qu'avec lui s'exilèrent ses partisans : la lutte religieuse doit cacher une lutte politique.



Monnaie de Sicyone [2].

On n'était pas toujours bien assuré de la condition faite à ces personnages, placés entre ciel et terre, sans être tout à fait de l'un ni de l'autre. Un mot du pieux écrivain d'Halicarnasse montre l'incertitude où l'on restait à leur égard, même quand il s'agissait du plus illustre d'entre eux. « Le résultat de mes recherches, dit Hérodote, prouve

[1] Hérodote, V, 67.

[2] Tombeau entre deux hermès et deux cyprès; en légende : ΣΙΚΥΩΝΙΩΝ. Revers d'une monnaie de bronze de Sicyone, à l'effigie de l'impératrice Plautilla, femme de Caracalla.

[3] Les dieux, les héros, portent souvent, dans l'ancienne poésie, le titre de rois.

[4] On a vu dans ces « chœurs tragiques ». attribués par Clisthénès à Dionysos, l'origine du drame lyrique d'où la tragédie est, plus tard, sortie



SCÈNE DIONYSIAQUE.

Peinture d'un vase de la fabrique d'Hiéron, d'après Gerhard, *Trinkschalen und Gefässe des königlichen Museums zu Berlin. Trinkschalen*, Taf. IV-V. — Au centre est un hermès de Dionysos, revêtu de riches vêtements et orné de branches de lierre, de grappes de raisin et de ces coussinets tressés (σπεῖραι) que les porteurs de fardeaux mettent sur leur tête. En avant de l'image du dieu est l'autel où lui sont offerts les sacrifices. A droite et à gauche, quatre Ménades, aux cheveux dénoués, dansent aux sons de la double flûte. L'une d'elles porte un thyrse : la joueuse de flûte est derrière l'hermès du dieu. Sous l'anse qui porte la signature du céramiste est un grand cratère enguirlandé de lierre

clairement que, parmi les Grecs, ceux-là agissent avec discernement qui ont deux temples d'Hercule : l'un où ils lui sacrifient comme à un Olympien, l'autre où ils lui rendent les honneurs dus à un héros[1]. »

Les héros, qui tenaient une si grande place dans la vie religieuse des Grecs, en avaient une encore dans leur vie politique : ils intervenaient dans les traités. Une des clauses de la convention fameuse qui porte le nom de Nicias (421) stipula que toutes les conditions en seraient fidèlement observées, « à moins qu'il n'y ait empêchement de la part des dieux et des héros[2] ».

Enfin on verra la postérité des morts illustres, gardienne de leurs tombeaux et des rites de leur culte, former la classe des Eupatrides qui restera si longtemps maîtresse du gouvernement des cités.

Aux héros qui, nés des dieux et de femmes mortelles, relient le ciel à la terre, se rattachent les démons dont Hésiode nous a déjà parlé et que nous allons retrouver dans le culte des morts.

A certains égards, les Grecs eurent de bonne heure une idée confuse de la puissance divine, prise en elle-même, indépendamment des personnages qui se partageaient les fonctions surnaturelles. Le δαίμων d'Homère, comme le *numen* des Latins, n'est pas toujours un être divin particulier; il correspond souvent à la croyance instinctive en un pouvoir supérieur et indéterminé, τὸ δαιμόνιον, ou, comme dit Cicéron, *divinum quiddam*, qui produit les incidents tristes ou joyeux dont les hommes sont surpris, sans qu'ils puissent les attribuer à un dieu spécial[3]. Qui souffle à Télémaque, en face de Nestor, les paroles de prudence, ou fait tomber l'arc des mains de Teucer, quand il est sur le point de frapper Hector? Qui inspire à Achille son obstination funeste? De quel démon parle Andromaque quand, au départ d'Hector, elle sourit à travers ses larmes, et Priam lorsqu'il se rend à la tente d'Achille? Homère ne le sait pas : c'est une force divine et innommée qui agit en eux. Les dévots l'appelleront plus

[1] II, 44.
[2] Thucydide, V, 30.
[3] Voyez ce qui est dit au chapitre XXI, paragraphe 2, au sujet de la croyance à la *présence réelle* des divinités poliades dans leurs statues. Cette distinction passa de la religion dans la politique. Les Romains de l'empire séparèrent le tribunat et la puissance tribunitienne, le proconsulat et l'autorité proconsulaire. Ils élurent, chaque année, des tribuns et des proconsuls, mais ils donnèrent à Auguste, pour sa vie durant, la *potestas tribunicia* et l'*imperium proconsulare*.

tard la Providence, les indifférents le Hasard ou la Fortune[1] et les philosophes n'y verront que l'impulsion inconsciente de la volonté[2].

Pour Homère, les démons sont donc, quand ce mot ne s'applique pas à un Olympien, une puissance supraterrestre, sans nom et sans forme, qui n'a point de place dans la hiérarchie céleste, mais qui participe de la divinité. Hésiode condense ces souffles divins en personnages réels. Ses démons sont des hommes de l'âge d'or qui ont obtenu l'immortalité et, au nombre « de trois fois dix mille, parcourent, enveloppés d'un nuage, la terre féconde. Zeus a fait d'eux les gardiens de la justice. » Mais, comme ils n'ont point de ces poétiques légendes que tous les héros possèdent, comme ils gardent quelque chose de l'abstraction d'où ils ont été tirés, ils seront moins populaires. « Hésiode, dit Plutarque, a le premier clairement établi les quatre classes d'êtres doués de raison qui peuplent l'univers : au sommet les dieux, puis un grand nombre de bons génies, ensuite les héros ou demi-dieux, enfin les hommes[4]. »



Zeus [3].



Agathodémon (monnaie d'Alexandrie d'Égypte).

Le besoin d'avoir ce que le christianisme appellera des anges gardiens fera aussi de morts honorés des génies bienfaisants, εὐδαίμονες, dont l'orphisme multipliera le nombre. Zeus sera même par excellence « le Bon démon », Agathodémon[5]. Plus tard, les philosophes, pour expliquer le mal, imagineront les mauvais démons, κακοδαίμονες, et le règne de Satan commencera. Hélas! anges gardiens et démons sataniques existent de tout temps, car ils sont en nous; et le ciel où ils habitaient n'était qu'un reflet de la terre qu'ils n'ont jamais quittée.

[1] La « Bonne Fortune » eut cependant assez tôt un temple à Athènes; son nom était mis, au quatrième siècle, en tête des décrets, comme mot de bon augure : Ἀγαθῇ Τύχῃ.

[2] Voy., au chap. XXVII, le démon de Socrate.

[3] Jupiter sur son trône, tenant le sceptre; l'aigle à ses pieds. (Cornaline gravée de 12 mill. sur 10. Cabinet de France, n° 1419.)

[4] *De la cessation des oracles*, 10; Hild, *des Démons*, p. 106.

[5] Pausanias (VIII, 36) vit, en Arcadie, sur la route de Mégalopolis au Ménale, un temple Ἀγαθοῦ Θεοῦ. Dans la syncrétique Alexandrie, Agathodémon, sans doute Sarapis, le grand dieu guérisseur, est représenté sous la figure d'un serpent, le fidèle compagnon d'Esculape. Notre monnaie, à l'effigie de Néron, a été frappée à Alexandrie d'Égypte et porte la légende NEO. ΑΓΑΘΟ ΔΑΙΜΩΝ. Cabinet de France, n° 911.

V. — LA RELIGION DOMESTIQUE : LES MORTS ET LE FOYER.

Platon fait naître la parenté « de la communauté des mêmes dieux domestiques[1] ». Ces dieux se trouvaient au tombeau des aïeux et au foyer de la maison. Il faut donc ajouter cette religion de la famille, aussi ancienne que la race aryane[2], à celle qui formait le culte public de l'État.

Homère regarde la mort comme le mal suprême[3], et elle lui inspire de mélancoliques pensées : « Les générations des hommes ressemblent à celles du feuillage des bois. Le vent jette les feuilles à terre et la forêt féconde en produit d'autres au nouveau printemps. Ainsi passent les races humaines : l'une vient, l'autre s'en va[4]. » Pindare même est pris de tristesse, au milieu de ses odes triomphales : « Que sommes-nous, s'écrie-t-il? Que ne sommes-nous pas? Le rêve d'une ombre[5]. » Des traditions, venues du plus lointain des âges, sans doute du fond de l'Asie, l'horreur de la destruction et les songes dans lesquels s'étaient montrées de chères ou terribles apparitions, lui avaient appris que les morts commençaient dans la tombe une seconde existence. Le lien qui, durant la vie, attachait l'esprit au corps était relâché, mais non rompu ; l'âme, plus libre, errait la nuit autour des lieux qu'elle avait habités, ou elle descendait aux champs stériles que couvre l'asphodèle, la plante des morts. Ainsi Achille régnait sur les ombres, tandis que son corps reposait sous le tumulus élevé dans la plaine troyenne ou à l'île de Leucé dans le Pont-Euxin. Ulysse voit aux enfers Hercule qui lui raconte ses malheurs; et il sait que le héros, passé dieu, réside dans l'Olympe « comme l'heureux époux de la jeune Hébé[6] ». L'âme de Phryxos, dit Pindare, vint de la Colchide demander à Pélias de rapporter ses restes en Grèce[7].

Cette séparation des deux moitiés de l'homme, cette survivance de

[1] Ξυγγένειαν δὲ καὶ ὁμογνίων θεῶν κοινωνίαν. (*Lois*, V, t. I, p. 334, édit. Didot.)

[2] Dans l'Inde, les rites des funérailles, qui rappellent en beaucoup de points ceux de l'ancienne Grèce, s'accomplissent encore. Si le fils ne fait pas les *çraddhas* qui délivrent l'âme des ancêtres, ceux-ci errent tristement entre le ciel et la terre. Cf. Monier Williams, *Hinduis*, p. 68 et 158 (1882), et *Religions Thought and live in India* (1885).

[3] *Iliade*, XVI, 453, et 572.

[4] *Iliade*, VI, 145-149.

[5] *Pythiques*, VIII, 135.

[6] *Odyssée*, XI, *ad fin*. Voy. ci-dessus, p. 86.

[7] *Pythiques*, IV, 284.

la personnalité, après que le corps n'est plus que poussière, sont des croyances qu'on retrouve à l'origine de toutes les religions. En voyant, pour le guerrier tombé dans la bataille, succéder aux bouillonnements de la vie, l'immobilité glacée et l'effrayant silence de la mort, on hésitait à penser que tant d'énergie eût été soudainement et à jamais détruite. Mais l'idée d'une seconde existence fut d'abord bien grossière; on donnait au mort ce qui pouvait lui servir : ses chiens favoris, ses chevaux, ses captifs qu'on égorgeait sur son bûcher[1]. Nos Gaulois avaient cette coutume, et l'Indien des prairies la suit encore, pour que rien ne manque au guerrier sur le terrain de la chasse funèbre[2].

Les morts qu'Homère appelle les têtes vides, *νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα*[3], ne pouvaient attendre de lui un sort bien heureux. Formes impalpables, les âmes erraient silencieuses, avec une conscience obscure et en obéissant moins à de libres volontés qu'à des habitudes instinctives. Minos continuait à juger, comme dans son île de Crète; Nestor racontait ses exploits, et Orion chassait les bêtes fauves qu'il avait tuées jadis sur la montagne; mais tous avec le regret de l'existence terrestre et un incurable ennui. Le glorieux Agamemnon porte envie à ce roi d'Ithaque que Neptune poursuit depuis dix ans de sa colère, et Achille dit à Ulysse : « Ne me console pas de la mort. J'aimerais mieux cultiver la terre au service de quelque pauvre laboureur que de régner ici sur les ombres[4]. »

Lorsque Circé conseille à Ulysse de descendre dans le royaume d'Hadès, « le plus détesté des dieux[5] » : « Perséphoné, dit-elle, accorde au seul Tirésias de garder l'intelligence et le souvenir; les autres morts ne sont à côté de lui que des ombres muettes. » Encore faut-il que le devin, pour qu'il puisse entendre et répondre, boive le sang des victimes qu'Ulysse immolera[6]. Eschyle est bien voisin d'Homère par le génie, il l'est aussi par ce qu'il croit de l'autre vie. Lorsque Darius rentre au tombeau dont le poète l'a fait sortir, c'est en disant aux vieillards de la Perse : « Quels que soient les maux qui vous accablent sur la terre, livrez-vous chaque jour à la joie, car on n'emporte pas sa

[1] Voyez au livre XXIII de l'*Iliade*, les funérailles de Patrocle.
[2] On sait quelle place occupait le *double* dans les rites funéraires et dans les croyances des Egyptiens.
[3] *Odyssée*, X, 521.
[4] *Odyss.*, XI, 487.
[5] ... θεῶν ἔχθιστος ἁπάντων. (*Iliade*, IX, 159.)
[6] *Odyssée*, XI, 96-99.



Dansecorges chromolith. Imp. Fraillery

VASE CORINTHIEN (MUSÉE DU LOUVRE)

Funérailles d'Achille.

fortune chez les morts[1]. » Et Sappho : « Il ne restera de toi nul souvenir, écrit-elle contre une rivale, car tu n'as pas cueilli les roses de la montagne des Piérides (les Muses), et tu descendras ignorée dans les demeures d'Hadès, auprès des morts aveugles[2]. » Le dieu de la mort, Θάνατος, est frère du Sommeil et finira par se confondre avec lui[3].

Longtemps les Grecs pensèrent comme le fils de Pélée; sans compter ceux qui croyaient qu'après la mort il ne subsistait qu'un peu de cendre. Même dans Eschyle, on lira : « Les morts ne sont capables ni de joie ni de douleur; c'est donc s'abuser étrangement que prétendre leur faire du bien ou du mal[4]; » pour Euripide : « Les morts sont insensibles[5]; et Anacréon chante : « Buvez, amis, avant que la mort fasse de vous un peu de poussière. »

Il ne faut pas demander beaucoup de logique à l'imagination populaire; elle se plaît aux contradictions. Parallèlement aux croyances attristées qui viennent d'être rappelées, d'autres, plus riantes, s'étaient établies. Hésiode faisait arriver les morts aux extrémités de l'Occident, dans les îles Fortunées qu'éclairaient, non pas les lueurs blafardes du séjour sombre, mais un vivant soleil[6].

Les Olympiens n'aimaient pas à rencontrer du regard ce qui était ou allait être un cadavre. Apollon s'éloigne d'Alceste mourante, afin de n'avoir pas à se purifier d'une souillure; et Artémis quitte Hippolyte que la vie abandonne, en lui disant : « Il ne m'est pas permis de voir des morts[7]. » Ces dieux de la nature étaient impassibles comme elle en face de la douleur; le Dieu de la mort, qui les remplacera, sera, au contraire, plein de compassion pour ceux qui arrivent au terme inévitable, et cette pitié lui gagnera les vivants.

Plus charitables que ses dieux, le peuple aimait ses morts, voulait les garder près de lui et organisa pour eux un culte qui fut la seconde religion de la Grèce.

[1] *Perses*, 840.

[2] *Poetæ lyrici Græci*, éd. Bergk, p. 615.

[3] Tous deux, Thanatos et Hypnos, emportent en Lycie Sarpédon tué devant Troie. (*Iliade*, XVI, 671.) Voyez la gravure de la page 250.

[4] *Phryges*, fr. 2.

[5] *Antigone*, fr. 16. Dans les *Héraclides*, 592-3, il fait dire par Macarie : « Quel sentiment reste-t-il sous terre? Et plût au ciel qu'il n'y en ait pas! La mort est le remède de tous les maux. »

[6] Homère connaissait déjà l'île des Bienheureux (*Od.*, IV, 561), mais il ne semble pas avoir connu le culte des morts.

[7] Euripide, *Hippol.*, 1437 : ... ἐμοὶ γὰρ οὐ θέμις φθιτοὺς ὁρᾶν.

Il y avait deux sortes de morts, selon que les rites funèbres avaient été accomplis ou négligés[1]. Ceux qui avaient péri dans un naufrage ou que le vainqueur abandonnait aux chiens et aux vautours, le criminel, le traître dont le cadavre avait été jeté hors des frontières, les morts



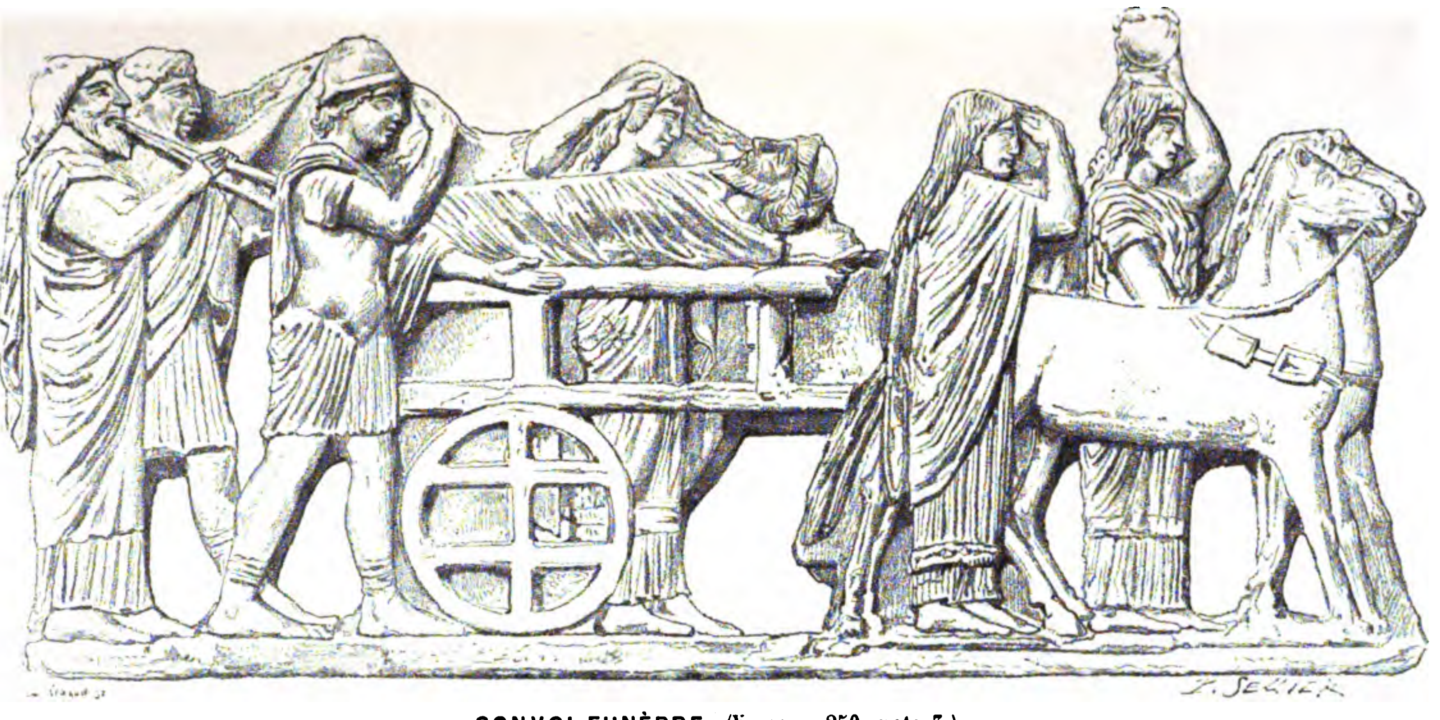
La déposition au tombeau[2].

enfin qui n'avaient pas reçu ou à qui leurs proches ne continuaient pas les honneurs funéraires[3], erraient sans fin, comme les âmes

[1] C'est ce qu'un ancien appelle τὴν ἀτύμβευτον ὕβριν. Onosander, *Strategic.*, c. 36.

[2] Peinture sur un lécythe blanc d'Athènes, d'après A. Dumont et Chaplain, *Les Céramiques de la Grèce propre*, I, pl. XXVII-XXVIII. — Les génies ailés du Sommeil et de la Mort (Thanatos et Hypnos) soutiennent le corps d'une jeune femme et s'apprêtent à le déposer au pied d'une stèle ornée de palmettes et de feuillage. Un éphèbe, coiffé du pétase et vêtu d'une chlamyde, regarde la scène en portant la main gauche à sa tête : c'est un parent de la morte. Pour les représentations analogues, voy. E. Pottier, *Études sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires*, chap. II.

[3] La gravure de la page 251 représente un convoi funèbre, d'après une plaque en terre cuite, provenant d'un tombeau du Pirée, et aujourd'hui dans la collection Belon à Rouen. Nous voyons ici « Le second acte des funérailles », le transport du mort au lieu de la sépulture (ἐκφορά). Le cadavre, la tête découverte, le corps enveloppé d'un manteau, est étendu sur le lit où il a été exposé la veille (voy. p. 173). Ce lit est placé lui-même sur le tablier d'une charrette attelée de deux chevaux, et dont les roues sont construites de la manière la plus ancienne, avec des traverses au lieu de rayons. Tout autour s'avancent les personnes admises par la loi à faire partie du convoi : d'abord une femme, l'ἐγχυτρίστρια, portant sur la tête le vase (χυτρίς) destiné aux libations; puis deux parentes, vêtues, comme l'*enkhytristria*, du costume le plus solennel, deux tuniques superposées et un *himation*. Celles-ci, les cheveux dénoués, joignent leurs gestes de douleur à la lamentation funèbre. Deux jeunes gens, en costume de guerre, les fils peut-être, marchent à leur suite et semblent, comme dans les μυριολόγια de la Grèce moderne, interpeller le mort et lui reprocher d'avoir abandonné les siens. La marche est fermée par le joueur de double flûte, chargé d'accompagner des sons les plus



CONVOI FUNÈBRE. (Voyez p. 250, note 3.)

qu'entraîne dans le Purgatoire de Dante un tourbillon perpétuel[1]; ou bien, irrités et rendus méchants par leur malheur, ils envoyaient la maladie dans les familles, la stérilité dans le pays et l'épouvante parmi les vivants, lorsqu'ils remplissaient la nuit de cris sinistres et d'apparitions menaçantes.

« Ulysse, disent Pausanias et Strabon, s'étant arrêté à Temesa, sur la côte de Bruttium, un de ses compagnons, Politès, outragea une jeune fille et fut lapidé par les habitants. Ulysse ne fit rien pour venger ce meurtre et apaiser les mânes du héros, aussi le spectre de Politès revenait chaque nuit jeter l'effroi et la mort parmi les gens de Temesa. Afin d'échapper à sa colère, ils allaient abandonner leur ville, quand la Pythie leur révéla qu'ils apaiseraient le héros s'ils lui construisaient un sanctuaire et lui livraient chaque année la plus belle de leurs filles. L'édicule fut élevée au fond d'un bois d'oliviers sauvages, et le dur sacrifice s'accomplit jusqu'au jour où un athlète fameux de Locres, Euthymos, entra dans le temple, vit la jeune fllle et, touché à la fois de compassion et d'amour, se résolut à combattre, la nuit suivante, le démon. Il le vainquit, le chassa du territoire et le força de se précipiter dans les flots de la mer Ionienne. Depuis lors, oncques ne reparut le spectre fatal; mais longtemps subsista le proverbe : Gare le héros[2]. »

Pour prévenir la colère des morts privés des honneurs funèbres, le droit national des Grecs avait stipulé que la sépulture serait donnée aux guerriers tombés sur un champ de bataille, excepté durant les guerres où les vaincus étaient des sacrilèges que la terre même repoussait. La coutume imposait à celui qui trouvait un cadavre sur son chemin l'obligation de le couvrir de terre[3]; des lois sévères

plaintifs de son instrument le thrène psalmodié par la famille. » (*Catalogue de la collection d'antiquités grecques de M. O. Rayet*, n° 26).

[1] Dans un fragment de Pindare on lit : « Au-dessous de la voûte céleste, à l'entour de la terre, volent les âmes des impies dans de cruelles douleurs, sous l'étreinte de maux qu'on ne peut finir. Mais, habitantes du ciel, les âmes des justes chantent harmonieusement dans des hymnes le grand bienheureux (Jupiter). » (Villemain, *Essai sur le génie de Pindare*, p. 25.) On trouve dans le droit romain de l'empire, au *Code*, IX, 19, 6, et *Novelle* LX, *in proœmio*, la trace d'une coutume ancienne dont les textes ne parlent ni pour la république ni pour l'époque grecque : je veux dire le droit pour le créancier d'empêcher que son débiteur reçoive les honneurs funèbres. Cette vengeance contre un mort doit provenir des vieilles croyances qui privaient le coupable d'un tombeau.

[2] Pausanias, VI, 6, 7-11 ; Strabon, VI, p. 255; Suidas, *s. v.* Εὔθυμος; Élien, *Hist. var.*, VIII, 18. Voy. *Hist. des Rom.*, au règne de Tibère, l'histoire de la matrone livrée par les prêtres d'Isis au dieu Anubis.

[3] L'*Antigone* de Sophocle est l'éclatante démonstration de cette idée et le supplice des généraux vainqueurs aux Arginuses (voy. au chap. xxvi) en sera la consécration terrible. Cf. Élien, *Hist. var.*, V, 14.

punissaient la violation des sépultures, et une des conditions requises dans Athènes pour arriver à l'archontat était d'avoir un tombeau de famille, où l'on accomplissait chaque année les sacrifices offerts aux dieux[1]. Cette préoccupation de s'assurer une dernière demeure était si vive, qu'Hector abattu par Achille le supplie de ne pas lui ravir les honneurs funèbres, et qu'Aristophane montre les plus pauvres épargnant chaque jour une obole pour mettre de côté l'argent nécessaire à l'achat d'une bière[2]. Une preuve terrible de la force qu'avait ce sentiment sera le sort des généraux vainqueurs aux Arginuses; une autre, celle-là consolante, est la solennité qui, six cents ans après la bataille de Platée, se célébrait aux tombeaux de ceux qui avaient payé de leur vie la délivrance de la Grèce : un repas funèbre leur était encore offert comme au lendemain de la victoire[3].

Si les morts ensevelis avec leurs vêtements[4], leurs armes et tout ce qu'ils avaient aimé[5], étaient, au jour des funérailles et aux anniver-

[1] Voy. au chap. XIX, la troisième question adressée aux candidats à l'Aréopage, au moment de la δοκιμασία, ou examen.

[2] « Ce qui devait payer mon cercueil » dit un personnage des *Acharniens*, « l'amende me le prend. » Un roi de la Commagène, probablement Antiochus Ier, qui régnait du temps de Lucullus, fit construire sur une des cimes du Taurus un monument colossal qui contiendrait son tombeau et où, deux fois l'an, des fêtes seraient célébrées, comme nous l'apprend une longue inscription découverte par Sester, publiée par l'Académie de Berlin et traduite en français par Hamdy-bey et Osgan-effendi. (*Le Tumulus de Nimroud-dagh*, p. XIV-XVII. Cf. *Rev. Arch.* de 1884, p. 271.) Elle rappelle que, si on oublie les rites prescrits, Némésis punit de peines inexorables le mépris de la loi concernant les mânes. Le culte des aïeux était donc en pleine vigueur dans la Grèce asiatique, au moment où Lucrèce et César y renonçaient à Rome.

[3] Voici le récit de Plutarque (*Aristide*, 21) : « Le seizième jour du mois Mémactérion (partie d'oct. et de nov.) que les Béotiens appellent Alalcomène, dès le point du jour une théorie se forme. En tête, un trompette sonne un chant guerrier; derrière lui s'avancent des chars remplis de myrtes et de couronnes, un taureau noir et des jeunes gens portant des amphores pleines de lait et de vin pour les libations funèbres, ou des fioles d'huile et d'essence. Ils sont tous de condition libre, car il n'est permis à aucun esclave de prêter son ministère à une cérémonie consacrée à des hommes morts pour la liberté. A la fin du cortège marche l'archonte des Platéens. En tout autre temps, il lui est interdit de toucher à du fer, et il est vêtu d'une robe blanche; mais, ce jour-là, il est ceint d'une épée sur une tunique de pourpre; il porte un vase qu'il remplit à la fontaine publique et se rend aux tombeaux. Il en lave les colonnes, les frotte de myrrhe, égorge le taureau sur le bûcher, et, adressant une prière à Jupiter et à Mercure Souterrain, il appelle au festin et à l'effusion du sang les hommes courageux morts pour le salut de la Grèce. Ensuite il remplit une coupe de vin et de lait et la verse en disant : « J'offre cette coupe aux guerriers qui sont morts pour la liberté des « Grecs. » Voilà ce qu'observent aujourd'hui encore les Platéens. »

[4] Solon défendit d'enterrer un mort avec plus de trois vêtements. (Plutarque, *Solon*, XXIX. Cf. l'inscription d'Iulis, dans l'île de Céos, relative aux funérailles et le commentaire de M. R. Dareste sur cette loi dans la *Nouvelle Revue de législation*, 1877.)

[5] Voy. ci-dessus, p. 171. Un tombeau trouvé dans la petite île de Chélidromia, une des Sporades, contenait un squelette encore intact, deux petites coupes, deux monnaies de cuivre,

saires, honorés par des sacrifices et un repas funèbre[1], si les libations de lait et de vin, répandues autour de la tombe, avaient pénétré jusqu'à leurs lèvres avides, ils devenaient les protecteurs des parents, des amis, qu'ils avaient laissés sur la terre[2]. On les vénérait comme des démons



Offrande au tombeau[3].

bienfaisants; on leur adressait des prières et l'on pensait être secouru

un miroir de bronze, des vases en terre cuite pour l'eau et l'huile, même une lampe d'argile; presque tout un ameublement de ménage.

[1] Ci-dessus p. 175. MM. E. Pottier et S. Reinach, qui, en 1881, ont fouillé à Myrina plusieurs milliers de tombes sont arrivés à cette conclusion, « que le mobilier de la tombe s'explique par une seule et même idée religieuse, celle d'assurer au mort dans son existence souterraine la possession ou la compagnie des objets familiers au milieu desquels il avait passé la vie. » (*Bull. de Corr. hell.*, mars 1885, p. 166.) A Athènes, la fête générale des morts se célébrait chaque année au mois anthestérion qui répondait à février et mars.

[3] Peinture d'un lécythe blanc d'Athènes, au musée du Louvre. — A droite et à gauche de la stèle se sont arrêtés deux hommes : l'un, âgé, barbu, s'appuie sur un bâton; l'autre, un éphèbe, tient deux lances de la main gauche, et, de la main droite, un petit oiseau qu'il vient offrir au mort. Tous deux sont tournés vers le personnage qui est assis sur les degrés de la stèle, une lyre à la main : celui-ci n'est autre que le mort lui-même dont l'âme est encore représentée sous la forme d'un petit εἴδωλον qui voltige auprès de la stèle. Un miroir suspendu à droite, un alabastron et le bas d'un bouclier et d'une épée à gauche, figurent des offrandes apportées au tombeau. Cf. Pottier, *ouvr. déjà cité*, pl. IV et p. 51 et suiv.

[2] Électre, dans les *Choéphores*, 149 et 164, faisant des libations au tombeau d'Agamemnon, lui dit : « Reçois ces libations »; et après le chant funèbre, elle ajoute : « Les libations ont pénétré la terre, mon père les a reçues. » Voyez, dans l'*Odyssée*, X, 504-540, par quels moyens, libations et sang des victimes, Ulysse parvient à faire parler les morts. Dans un temple de l'époque macédonienne, à Samothrace, on a trouvé près d'un autel intérieur une excavation préparée pour recevoir la libation et le sang des victimes qui allaient dans les profondeurs de la terre solliciter la bienveillance des divinités infernales.

par eux dans ses tristesses ou dans ses malheurs. « O mon père, s'écrie Électre sur le tombeau d'Agamemnon, sois avec ceux qui t'aiment! Je t'appelle, entends-nous; parais au jour; contre tes ennemis, sois avec nous! Pour libation d'hyménée, je t'apporterai de la maison paternelle l'offrande de tout mon héritage, et cette tombe restera le premier objet de mon culte. »

Platon respectait cette vieille croyance aux démons bienfaisants : « D'après nos plus anciennes traditions, disait-il, il est incontestable que les âmes des morts prennent encore quelque part aux affaires humaines[1]. » Mais elles refusaient de répondre si, aux funérailles, tout n'avait pas été accompli selon les rites. Périandre, veuf de sa femme Mélisse, la fit consulter au sujet d'un trésor. La morte refusa de répondre : « J'ai froid, dit-elle, je suis nue; les vêtements qu'on a mis en terre avec moi n'ayant pas été brûlés, ne me servent à rien. » Cet usage était ancien : Homère le mentionne. Quant à ces libations faites à des morts, à ces aliments déposés près des tombeaux, ce n'était pas plus extraordinaire pour des Grecs que la fumée des sacrifices envoyées aux dieux pour les nourrir[2].

Avec le temps et les progrès de la pensée, surtout par l'action des mystères[3], où des promesses de béatitude seront faites aux initiés, la demeure ténébreuse s'éclairera. Homère n'accordait aux morts qu'une triste condition. Aristophane et Plutarque les verront mener gaiement leur vie d'outre-tombe, sous une lumière éclatante et dans l'air le plus pur, au milieu de jeux et de danses animés par l'harmonie des chœurs[4]. A ces plaisirs matériels qui rappellent ceux des îles Fortunées, Pindare ajoute ce qui serait pour nous la suprême récompense : « la connaissance du commencement et de la fin de la vie[5] », ou la science complète et toutes les joies de l'intelligence. Le *Phédon* donne même aux initiés, c'est-à-dire aux élus, « la contemplation des dieux,

[1] Au livre XI des *Lois*, t. II, p. 471, éd. Didot.

[2] Hérodote, V, 92. *Iliade*, XXII, 512. Est-ce la même pensée qui engageait, chaque année, les Platéens à consacrer, avec les solennités d'usage, des vêtements sur les tombeaux des Grecs tués dans la grande bataille (Thucyd., III, 58), et les colons des villes romaines, où passait Agrippine portant les cendres de son époux, à brûler en l'honneur de Germanicus des vêtements et des parfums?

[3] Voy. notre chap. xv. Les mystères sont de date récente; il n'y en a trace ni dans Homère ni dans Hésiode.

[4] Aristophane, *Grenouilles*, 324; Plutarque, dans le traité Ὅτι οὐδὲ ζῆν ἔστιν ἡδέως κατ' Ἐπίκουρον, t. IV, p. 1329, éd. Didot. Mais ce sont les initiés seulement qu'Aristophane fait danser à l'approche de Dionysos, ce qui ne prouve pas que le poète sceptique crût à ses propres paroles.

[5] *Fragm.*, 114, éd. Bergk. Voy. un autre fragment à la p. 134, note 4.

en qui ils habiteront et vivront ». On ira encore plus loin : « Quand tu auras abandonné ta dépouille mortelle, disent les *Vers dorés*, tu



Offrandes aux morts héroïsés [1].

t'élèveras dans l'air libre et tu deviendras un dieu incorruptible. »

[1] Bas-relief découvert à Chrysapha, en Laconie, aujourd'hui au musée de Berlin ; d'après un moulage du musée du Trocadéro. — Le mort et la morte, héroïsés, sont assis sur un trône

Le mort usurpait parfois sur les dieux; un tombeau où deux enfants avaient été ensevelis, les représentait sous les traits de Diane et d'Apollon[1]. Un autre donnait à la défunte les traits de l'Espérance, avec les attributs de Vénus et de la Fortune[2]. L'épitaphe d'un jeune Grec porte même ces mots qui ne sortent plus de l'imagination d'un poète ou d'un philosophe : « Ma mère, ne me pleure pas; à quoi bon? Vénère-moi plutôt, car je suis devenu l'astre divin qui paraît au commencement du soir[3]. » Au quatrième siècle de notre ère, les grands païens croyaient encore que l'âme des justes remontait au ciel pour jouir d'un éternel séjour dans les astres[4].

Les Grecs avaient chargé un dieu, Hermès Psychopompe[5], de conduire les âmes aux Champs Élyséens, et, par le droit d'assistance et de châtiment qu'ils reconnurent à leurs morts, ceux-ci semblèrent participer de la divinité; ils devinrent les auxiliaires des déités chthoniennes, et furent appelés des dieux. Au temps où le polythéisme se mourait, Cicéron écrivait très sérieusement : « Nos ancêtres ont voulu que les hommes qui avaient quitté cette vie fussent mis au nombre des dieux.... Rendez aux mânes ce qui leur est dû; tenez-les pour des êtres divins »; et lui-même voulut consacrer un temple à sa fille Tullia. Tous les tombeaux romains portaient l'invocation : *Diis Manibus*[6], et bien souvent ces mots : *Sit tibi terra levis*, ou, mieux encore : *Ave et vale*[7]. Il n'y a pas bien longtemps que, dans quelques-unes de nos provinces, au repas des funérailles, on buvait à la santé du « pauvre mort ».

Rapprochez maintenant les paroles qu'Homère prête à l'ombre d'Achille de celles que prononça Julien mourant[8], et vous verrez que

derrière lequel se dresse un serpent, l'un des attributs des « héros ». L'homme a le visage de face : il tient un canthare de la main droite et porte la gauche en avant. La femme a le visage de profil : elle tient de la main droite une grenade et de la gauche l'extrémité de son voile. En avant du couple divinisé sont deux mortels, homme et femme, qui lui présentent des offrandes. De la main droite, l'homme tient un coq, la femme une fleur : de la main gauche l'un et l'autre tiennent une grenade.

[1] Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 236.

[2] Wilmanns, n° 240 ; Orelli, 4585.

[3] Inscription du deuxième siècle avant notre ère, trouvée en 1880 dans l'île d'Amorgos. (*C. R. de l'Acad. des inscript.*, 1884, p. 520.)

[4] Cf. *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 385 et 469.

[5] *Odyssée*, XXIV, *initio*. Voyez la gravure de la page 259.

[6] Voyez, p. 103 et suiv., le culte des Héros.

[7] La formule *sit tibi terra levis* se trouve déjà dans l'*Alceste* d'Euripide, aux vers 463-4 : κούφα σοι χθὼν ἐπάνωθε πέσοι.

[8] *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 387

l'hellénisme, en idéalisant peu à peu la mort, est arrivé jusqu'aux confins du christianisme.

Le culte des morts, qui ne se pratiquait qu'aux anniversaires, était la



Hermès Psychopompe entraînant Myrrhine aux enfers[1].

partie extérieure de la religion domestique; le culte du Foyer en

[1] Relief sur un vase funéraire en marbre, découvert à Athènes, d'après un moulage au musée du Trocadéro. — Hermès, reconnaissable à ses talonnières, entraîne Myrrhine (ΜΥΡΡΙΝΗ). Le dieu se retourne vers la jeune femme dont la démarche lente et triste contraste avec le mouvement du ravisseur. Tout d'ailleurs dans cette belle figure, et la lenteur de sa démarche et l'inclinaison de sa tête, trahit une profonde douleur. Réunis pour le dernier adieu, ses parents assistent à cette scène : ils sont à l'arrière-plan, et la morte les

fut la partie intime et discrète, et il s'accomplissait à tous les instants du jour.

Des souvenirs inconscients, que les Grecs gardaient du vieil Orient, les avaient conduits à l'adoration du feu. Une de leurs plus vieilles légendes montrait Prométhée dérobant au ciel cet agent primordial de la nature qui mit aux mains de l'homme une puissance presque égale à celle des dieux. Une étincelle de ce feu brillait jour et nuit au foyer de chaque maison, mais il était plus pur que celui qui assouplissait les métaux, car il représentait Vesta (Hestia), la déesse vierge et la sœur aînée de Jupiter. L'image se confondant avec l'être représenté, ce feu était Vesta elle-même, la gardienne de la maison, la protectrice de la famille. Devant elle ne se disaient point les paroles que la chaste déesse ne devait pas entendre et il ne se faisait rien qu'elle ne dût pas voir[2]. Le père, seul prêtre du culte domestique, lui donnait les prémices de chaque repas; il répandait pour elle des libations de vin et d'huile, et la flamme alimentée par cette offrande s'élevait plus brillante : la déesse remplissait la maison de ses purifiantes clartés.


Prométhée dérobant le feu[1].

Elle était associée aux joies de la famille. Le cinquième jour après la naissance d'un enfant, la nourrice, portant le nouveau-né dans ses bras et suivie de toute la parenté, faisait trois fois le tour du foyer, ἀμφιδρόμια. C'était là, près de l'autel de Vesta, que l'enfant entrait véritablement dans la vie, car, de ce jour, cessait pour le père le droit d'abandonner son fils[3]. Là aussi venait s'asseoir l'esclave nouvellement reçu dans la maison; sur sa tête, on répandait des figues sèches, des dattes, des gâteaux, qu'il partageait avec ses compagnons de servitude[4] : Vesta leur donnait un jour de fête.

Pour les Grecs et les Romains, il n'y avait point de repas sans sacrifice[5], comme il n'y en a pas pour les chrétiens sans prière.

domine de sa haute taille. Pour la dernière fois, l'image agrandie de Myrrhine va passer devant leurs yeux. Cf. O. Benndorf, *Mittheilungen des deutschen archäolog. Institutes in Athen*, IV (1879), p. 183. — F. Ravaisson, *Gazette archéologique*, t. I (1875), p. 21; *Histoire des Rom.*, t. IV, p. 35.

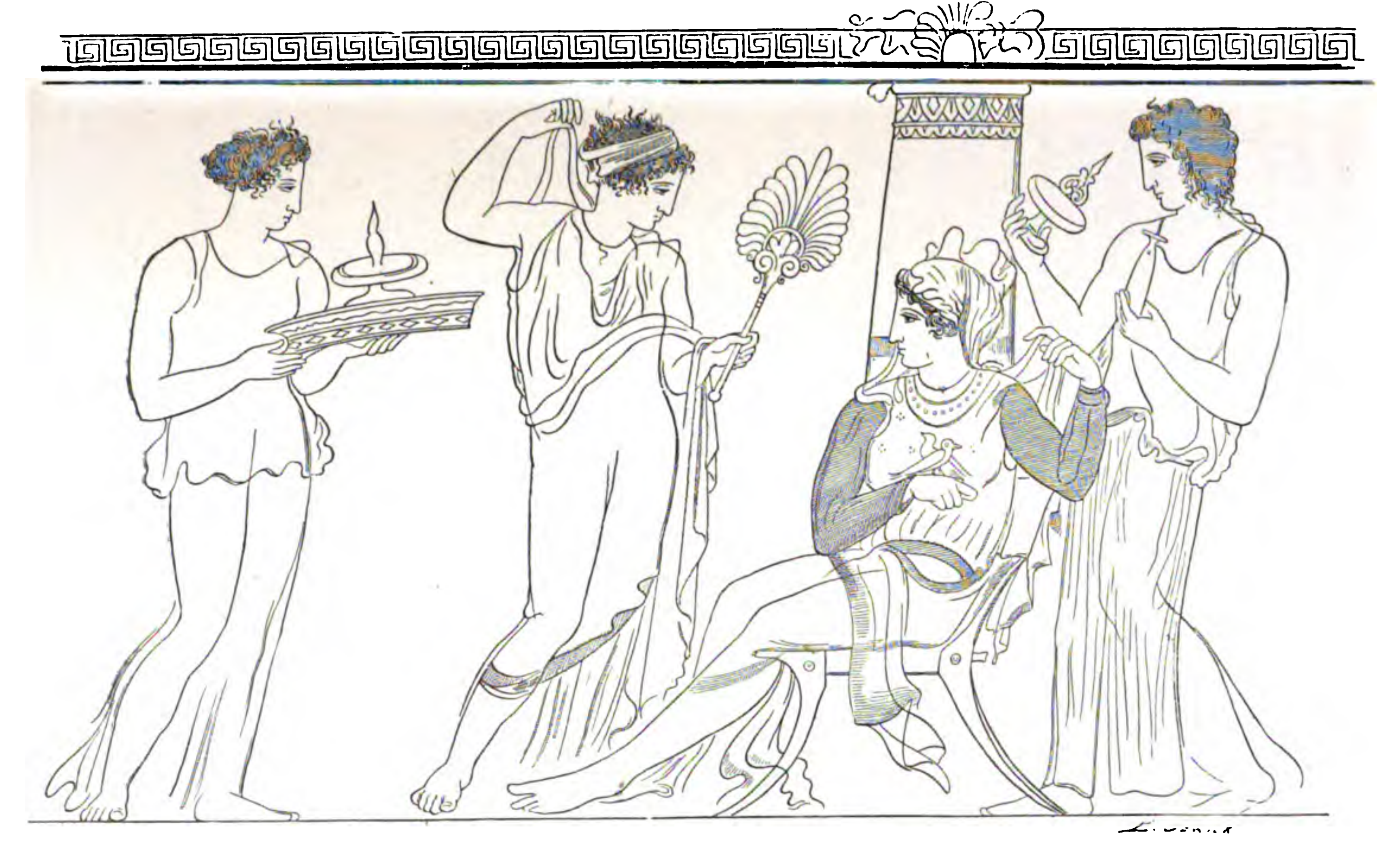
[1] Prométhée, à demi nu, s'inclinant pour dérober le feu sur l'autel de Jupiter; au-dessus de l'autel, un papillon, symbole de l'âme. (Cornaline gravée du Cabinet de France; haut. 13 mill., larg. 19 mill.; n° 1709 du Catalogue.)

[2] Hésiode, *Travaux et Jours*, 678.

[3] Les Romains avaient pareil droit : voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 241.

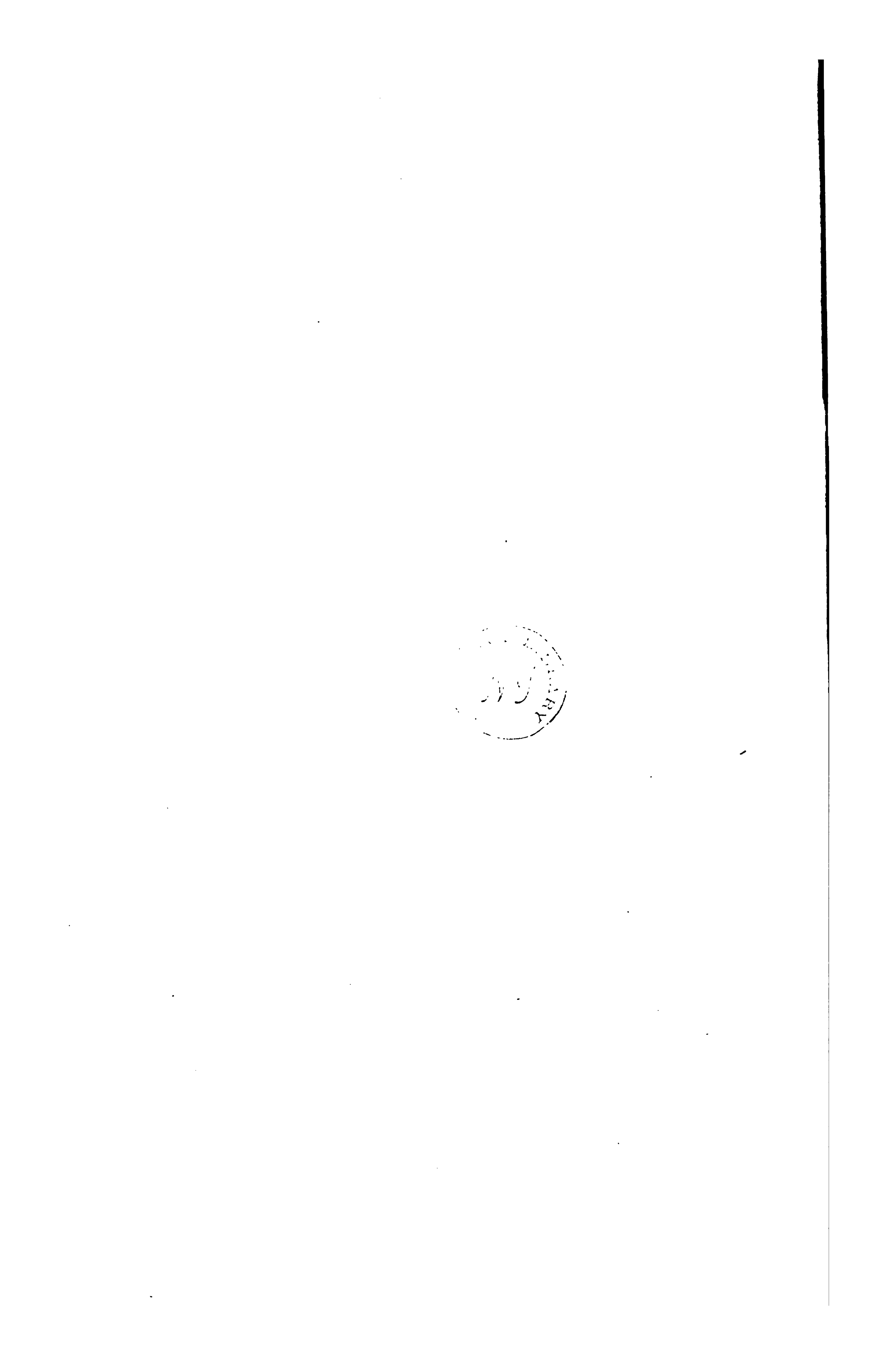
[4] Scholies d'Aristophane, *Plutus*, 768.

[5] Athénée, *Deipnosophistes*, V, 19.



OFFRANDE AU TOMBEAU.

Peinture sur un lécythe blanc d'Athènes, d'après A. Dumont et Chaplain. *les Céramiques de la Grèce propre*, I, pl. 25-26. — La morte assise au pied de sa stèle, et tenant à la main ses oiseaux favoris, reçoit les présents des survivants.



L'autel de ce culte domestique était le foyer; et comme, dans ces intelligences, traversées tout à la fois de lueurs éclatantes et d'ombres épaisses, le sentiment religieux ne distinguait pas la réalité de la fiction poétique, le foyer devint un objet sacré, un être divin. C'est à lui qu'Alceste mourante adresse ses dernières supplications et Agamemnon son premier salut, au joyeux retour de Troie; à lui encore que la pieuse femme de Mégare confie les ossements de Phocion, en attendant qu'ils puissent être rendus au tombeau des aïeux. Dans la description d'un banquet, on lit : « Au centre de la salle du festin s'élève un autel chargé de fleurs; la maison retentit d'acclamations joyeuses. D'abord on chante le dieu avec de chastes paroles et par des libations, des prières, on lui demande le pouvoir de vivre selon la justice[1]. »

Cette religion de la famille avait même la sanction de l'État : elle était une des conditions du droit de cité complet. Qui perdait sa propriété et par conséquent n'avait plus ni foyer héréditaire, ni tombeau des aïeux, ne pouvait aspirer aux charges publiques, même à celles dont les titulaires étaient tirés au sort. Celui-là semblait abandonné des dieux, et devenait comme un étranger dans sa ville.

La cité, ou la famille agrandie, avait son foyer public, et toute ligue possédait un foyer central : ceux de Delphes et d'Olympie servaient à la Grèce entière. Les sacrifices, même pour les dieux les plus honorés, ne commençaient qu'après une prière et une libation à l'autel de Vesta. Quand le Mède eut été chassé de la Grèce, la Pythie ordonna d'éteindre, dans tous les prytanées, les feux qu'avait souillés la présence des barbares et de les rallumer avec la flamme prise à Delphes, au foyer national[2]. A Sparte, la coutume était qu'on portât en tête de l'armée « le feu sacré qui ne s'éteint jamais », afin qu'en toute circonstance, à l'entrée dans le pays ennemi et au moment du combat, le roi pût faire un sacrifice et connaître les signes favorables ou contraires[3]. De même, au départ d'une colonie, les émigrants emportaient du feu pris au foyer public de la métropole, et à ce feu s'allumaient tous ceux des nouveaux autels.

Comme, dans la maison, Vesta présidait au repas de la famille, elle

[1] Xénophane, ap. Bergk, *op. cit.*, p. 356.

[2] La nature volcanique de la Grèce et de ses îles avait fait naître l'idée d'un feu central. Aussi était-ce au centre d'une salle circulaire qu'on plaçait le foyer public dans les prytanées grecs et, à Rome, l'autel où brûlait éternellement le feu de Vesta.

[3] Xénophon, *la République de Sparte*, XIII.

présidait, dans le πρυτανεῖον, au repas des prytanes et des citoyens qui avaient obtenu, par décret public, l'honneur d'être nourris aux frais de l'État. Chez certains peuples, il existait des tables communes. Ces agapes fraternelles, nécessité des anciens jours, étaient un acte religieux, autant que politique, une communion avec les dieux et avec la cité, qui donnait au patriotisme une singulière énergie[1]. Pour les vieux poëtes, la cité est l'endroit où se font les sacrifices aux dieux[2].



Vesta (Hestia)[4].

Vesta, « la déesse bienfaisante et secourable[3] », avait un autre privilège : son autel était un asile inviolable. Au moment de l'assaut suprême, Priam se retire près de son foyer : « Tes armes, dit Hécube au vieux roi, ne te défendront pas[5], mais cet autel nous protégera. » Thémistocle, menacé de mort, se réfugie chez son ennemi le roi des Molosses; de retour dans son palais, Admète trouve le proscrit assis à son foyer : il refuse de le livrer et le sauve. A Rome, les vierges de Vesta délivraient le condamné mené au supplice, si elles le rencontraient par hasard, ce qui veut dire : si la déesse les avait conduites sur le chemin du malheureux.

[1] Voy. Aristote, *Polit.*, VII, 11, et au livre III de l'*Odyssée*, *initio*, les neuf longues tables dressées pour tout le peuple de Pylos, partageant avec ses dieux l'hécatombe qui leur avait été offerte. Le philosophe Xénophane voulait que l'on terminât chaque repas par une prière aux dieux pour leur demander la sagesse.

[2] *Odyss.*, V, 101.

[3] Voy. les *Hymnes homériques*, XXIII et XXIX, et l'*Hymne orphique*, LXXXI.

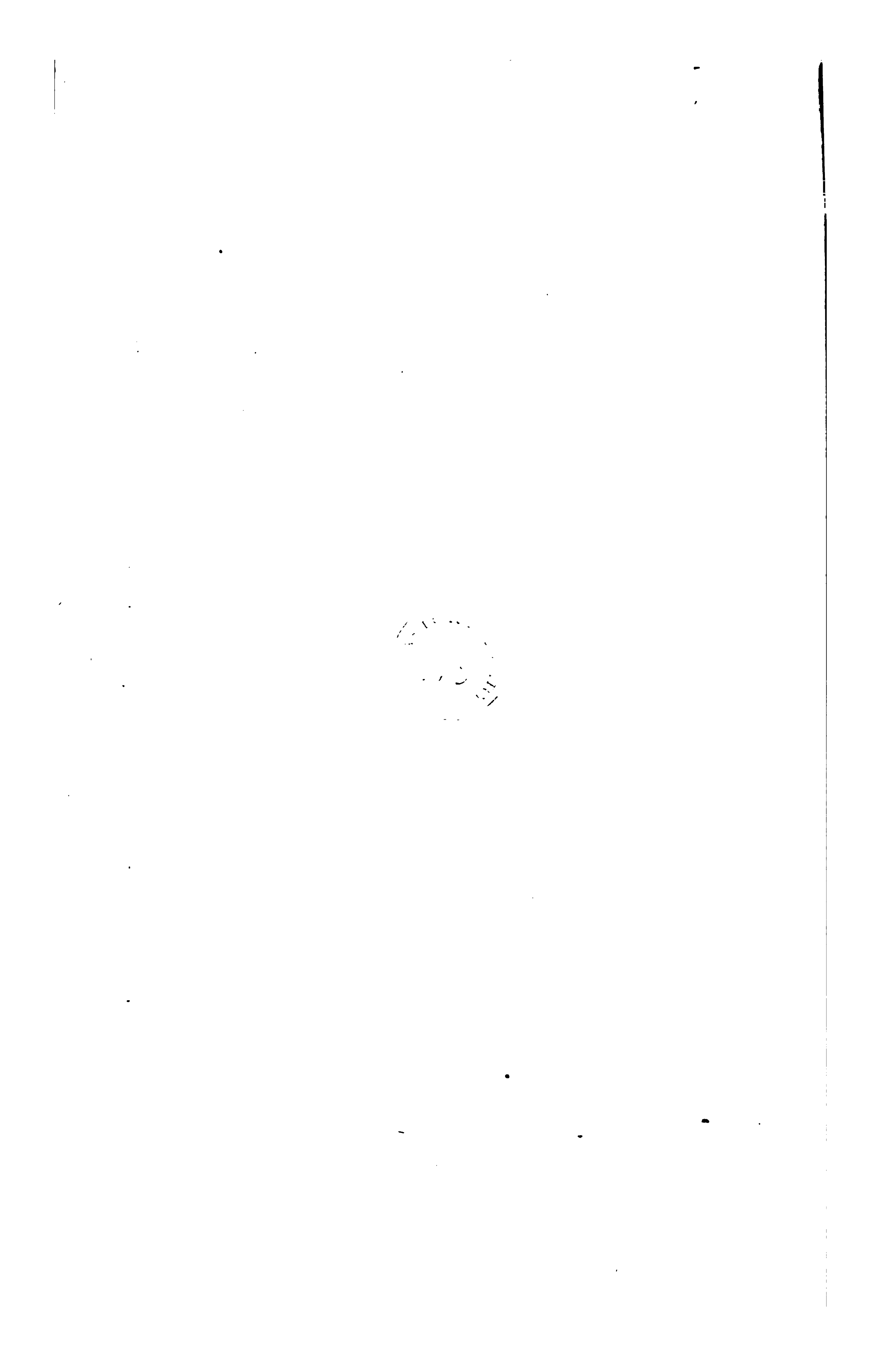
[4] Statue en marbre dite Vesta Giustiniani; elle fait partie de la collection Torlonia, à Rome. — La déesse tenait un sceptre de la main gauche. La tête est couverte d'un voile, le corps disparait tout entier sous un vêtement aux plis lourds et réguliers comme les cannelures d'une colonne. L'artiste a su donner à cette belle figure la gravité et la chasteté qui convenaient à la déesse vierge, à la gardienne du foyer.

[5] La gravure de la page 265 reproduit une peinture de vase du musée de Naples (Heydemann,





MORT DE PRIAM ET ENLÈVEMENT DE CASSANDRE. (Voy. la note 5 de la page 264.)



La société gréco-latine avait une double assise, la pierre du foyer et la pierre du tombeau. Autour de l'une s'était formée la famille sous l'autorité morale et religieuse du père; autour de l'autre se conservaient le respect des aïeux et le culte héréditaire.

Nos races latines ont gardé le culte des morts. Puisse-t-il durer toujours pour rappeler le lien moral qui doit unir les générations qui s'en vont avec celles qui arrivent, puisqu'il existe entre elles une étroite solidarité pour les fautes commises et pour l'expiation inéluctable! Mais souvent le mal sort du bien. L'antique et pieuse coutume d'honorer les morts comme des êtres divins conduisit les Grecs, puis les Romains, à décerner l'apothéose à des princes. La divinisation des rois et des empereurs, qui nous est justement odieuse, ne l'était pas plus aux contemporains que la canonisation ne l'est aux catholiques. C'est parce qu'on n'a pas reconnu une croyance pieusement enracinée durant des siècles au cœur des populations, qu'il a été écrit tant de déclamations contre les honneurs rendus aux *divi Augusti*[1].

Catalogue, n° 2422, p. 298), d'après le *Museo Borbonico*, XIV, tav. XLI-XLIII et Birch, *History of ancient Pottery*, p. 287 et 289. — Autour du Palladion et de l'autel de Zeus Herkéios se groupent les scènes les plus dramatiques de l'Ilioupersis ou Destruction de Troie. — I. Au centre, assis sur l'autel de Zeus Herkéios, est le vieux Priam. Déjà blessé à la tête et à l'épaule droite, il tient sa tête de ses deux mains : sur ses genoux est étendu le cadavre d'Astyanax ; à ses pieds est le cadavre de Politès. Néoptolémos, l'épée levée, va égorger le vieillard qu'il a déjà saisi par l'épaule. Derrière Néoptolémos, un Grec à genoux se défend contre Andromaque qui s'apprète à le frapper d'un lourd pilon. — II. Derrière l'autel, au pied d'un palmier, est assise une Troyenne qui s'est réfugiée auprès du Palladion. La statue, de forme archaïque (ξόανον), se dresse sur une base; la déesse porte le casque, est armée du bouclier et brandit la lance : on dirait qu'elle prend part au combat. Derrière le Palladion est assise une Troyenne; devant est agenouillée Cassandre, qui s'y attache de la main gauche et tend, en suppliante, la main droite vers Ajax. Le héros l'a déjà saisie par la tête : à ses pieds est étendu Corœbos. — III. Deux scènes moins violentes terminent à droite et à gauche cette composition singulièrement ordonnée. A gauche, Énée s'enfuit, portant sur son dos son père Anchise et accompagné de son fils Ascagne. Énée seul est armé : tous trois tournent la tête en arrière vers leur ville qu'ils abandonnent. — IV. A droite, les Théséides sont représentés reconnaissant leur aïeule Æthra, assise derrière Andromaque. La dernière figure, plus petite que toutes les autres, est celle d'Hélène : assise sur une pierre, Hélène pleure à la vue des malheurs qu'elle a causés.

[1] Voy. *Hist. des Rom.*, t. IV, p. 18-42 et 151.

VI. — LA MORALE RELIGIEUSE

Dans toutes les religions, même dans les meilleures, la morale n'a été, pour un grand nombre de croyants, que la piété extérieure, c'est-à-dire l'observance des rites. Le polythéisme grec, qui soumettait les êtres divins à toutes les faiblesses humaines et qui les montrait jaloux, vindicatifs, cruels, aurait eu peu d'influence morale, si ces maîtres de l'Olympe tant occupés de leurs plaisirs, de leurs colères et de leurs vengeances, n'avaient été aussi, dans la pensée populaire, par une heureuse contradiction, les gardiens vigilants de la justice. Ils passaient pour veiller à la sainteté des serments et leurs autels étaient l'asile des suppliants. Sombres et inexorables ministres des vengeances célestes, les Érinnyes (Furies) s'attachaient aux coupables, vivants ou morts. Les cheveux entrelacés de serpents, une main armée d'un fouet de vipères, une torche dans l'autre, elles jetaient l'épouvante dans son âme et la torture dans son cœur. L'étranger, l'impie, qui, par ignorance, pénétraient dans leur temple, étaient aussitôt saisis d'une frénésie furieuse. Quand les vieillards de Colone sont contraints d'approcher de l'enceinte redoutable où Œdipe, poussé par le Destin, s'est réfugié près de leur sanctuaire, ils marchent, dit Sophocle, sans regarder, sans parler, adressant des lèvres une prière muette aux déesses qu'on appelle les Euménides, ou les Bienveillantes, pour ne pas prononcer leur nom redoutable.

Déifications terribles des remords et gardiennes de la justice dans la famille et dans la cité, les Érinnyes étaient d'autant plus nécessaires. comme sanction morale, à cette religion, que celle-ci fut d'abord peu explicite sur la vie à venir. S'il y avait pour certains morts, Sisyphe. Tantale, Ixion, les Danaïdes, des supplices et des récompenses, combien la brillante imagination des Grecs, même celle d'Homère, était stérile, lorsqu'il fallait décrire les joies des Champs Élyséens !

Hésiode ne jette pas sur l'autre vie plus de clarté. Son poème les *Travaux et les Jours* est d'une morale très pure; le vice y est puni, la vertu récompensée, mais sur cette terre. De la vie d'outre-tombe, il ne s'occupe pas, si ce n'est en quelques vers pour les héros du quatrième âge qui jouissent en paix du bonheur dans les îles Fortunées, sur les bords du profond Océan. Ils cueillent trois fois par an des fruits doux comme le miel sur des arbres toujours en fleur. C'est mieux que



LES ENFERS.

Peinture de vase, d'après l'*Archäologische Zeitung*, XLII (1884), Taf. XVIII. — Au centre de la scène, entre Hadès à droite et une Érinnye à gauche, est assise Perséphoné. Le dieu s'appuie sur son sceptre; l'Érinnye porte deux torches, et derrière elle est une panthère. Ces trois personnages ont les yeux tournés à gauche vers Orphée et Eurydice. Le chantre porte un bonnet phrygien et tient en main sa lyre : il a obtenu des dieux des enfers le retour d'Eurydice, et déjà il l'a saisie par le bras pour l'entraîner à la lumière du jour. Vers lui vole un petit génie ailé les deux bras tendus comme pour l'embrasser. A droite sont Diké et Péirithoos : ce dernier est enchaîné à un rocher pour avoir voulu ravir Kora La déesse de la justice, dont le nom nous est connu par une inscription sur un fragment de vase qui porte une représentation analogue, surveille et garde, l'épée à la main, le héros coupable. (Cf. un tableau de Polygnote, décrit par Pausanias, X, 29. 8). (Voy. *Hist. des Rom.*, V, 319, une autre représentation du royaume d'Hadès.)

l'Enfer du poète de Chios, mais quelle mélancolique demeure, et que de vides dans cette existence alanguie, où ne se trouve rien de ce qui fait le charme de la nôtre : l'effort pour l'action ou pour la pensée! Deux ou trois siècles plus tard, Pindare accorda aux morts quelque chose de plus : il leur envoya un rayon de la gloire humaine. « Va, Écho, va porter par delà les sombres murs de Proserpine, aux pères des vainqueurs de Delphes et d'Olympie, la nouvelle des victoires de leurs fils[1]! » Et ailleurs : « Il faut donner aux morts une part de gloire; la poussière qui les recouvre n'arrête pas le bruit des exploits accomplis par leur race[2]. »

Cette religion, reflet de l'ancien état social, dispense parcimonieusement l'immortalité; elle la promet seulement aux héros; pour la foule, elle ne doit compter que sur les biens et les maux d'ici-bas. Ceux qu'on voit aux Enfers récompensés ou punis sont, comme Tantale et Sisyphe, des rois qui avaient offensé les dieux ou des chefs à qui leur naissance et de glorieux exploits avaient valu le privilège de goûter les tristes plaisirs de la seconde existence. Pindare n'ouvre ses Champs Élyséens qu'aux puissants ou aux victorieux qui ont eu dans les veines quelques gouttes du sang divin, et il ne s'inquiète pas plus qu'Homère des petits et des humbles. La persévérance de ce sentiment fait comprendre la longue durée du pouvoir des Eupatrides, descendants des dieux ou des héros, et la violence des luttes qui éclateront entre les deux partis que Théognis appellera le parti « des Bons » et celui « des Mauvais ». En parlant ainsi, le poète aristocratique de Mégare prononçait des paroles de haine et de division; mais, dans l'Hellade des anciens jours, prévalait un sentiment contraire, celui qui se forme naturellement dans les sociétés barbares où, l'autorité publique étant faible, l'union dans la tribu doit être forte. Un lien de solidarité attachait alors les uns aux autres tous les membres d'une même famille, d'une même cité. On croyait que les fils étaient punis ou récompensés jusqu'à la troisième génération pour les fautes ou les vertus des pères, les peuples pour les rois, les rois pour les peuples; qu'un crime individuel attirait la famine ou la peste, et que la piété les éloignait; croyance précieuse, à défaut d'un mobile plus énergique, et frein puissant pour la famille et la cité. L'histoire des Alcméonides en montrera l'importance politique.

[1] *Olympiques*, XIV, 28.
[2] *Ibid.*, VIII, 101.

« Quand les hommes, dit Homère, au mépris des lois de Jupiter, violent la justice dans les places publiques et la font esclave de leurs passions, le dieu irrité déchaîne les tempêtes sous lesquelles la terre gémit. Les fleuves, ministres de sa colère, débordent; les torrents arrachent des montagnes, arbres et rochers, et les champs du laboureur ne sont plus que misère et désolation[1]. » Hésiode dit mieux encore : « O Persès, écoute la Justice.... Couverte d'un nuage elle suit les peuples pour châtier les méchants.... La cité qui l'honore prospère: la paix nourricière l'habite, car Jupiter qui voit tout n'envoie jamais la guerre impitoyable ni la famine au milieu des hommes justes. Pour eux, la terre porte de riches moissons; le chêne donne ses fruits, les brebis leur toison pesante et les femmes des fils semblables à leurs pères. Mais souvent une ville tout entière est punie à cause d'un seul méchant qui machine de criminels projets. Du haut du ciel, le fils de Saturne lance sur eux un double fléau, la peste et la famine; et les peuples périssent, les femmes n'enfantent plus, les familles décroissent. Ou bien il détruit leur vaste armée, renverse leurs murailles, et se venge sur leurs navires qu'il engloutit dans la mer. O rois! vous aussi, songez à ces vengeances; car trente mille génies, ministres de Jupiter, ont les yeux ouverts sur les actions des hommes et parcourent incessamment la terre; la Justice, vierge immortelle, est assise à côté du maître des dieux[2].

Ainsi, selon la croyance à l'expiation, la famille répond pour l'individu, la cité pour le citoyen.

La même pensée se trouve trois siècles plus tard dans Eschyle[3] et dans Hérodote[4]. La Pythie, consultée sur un dépôt qu'un Spartiate voulait nier, lui répond : « Songe que du serment naît un fils sans nom, sans mains, sans pieds, qui d'un vol rapide fond sur l'homme parjure et ne le quitte point qu'il ne l'ait détruit, lui, sa maison et sa race entière; au lieu qu'on voit prospérer les descendants de celui qui a religieusement observé sa parole[5]. » Toute la poésie dramatique d'Athènes

[1] *Iliade*, XVI, 385 et suiv., et il représente tous les malheurs des Grecs devant Troie comme des châtiments pour les fautes ou l'impiété des chefs.

[2] *Œuvres*, v. 238, 257.

[3] *Les Sept Chefs*, v. 577 et suiv.

[4] VI, LXXXVI.

[5] Voyez dans l'*Iliade*, au chant III, avec quelle solennité les Grecs et les Troyens jurent le traité de paix proposé par Agamemnon à Priam. Plus loin, au chant XIX, Homère parle des maux dont les dieux punissent le parjure. Longtemps le parjure fut regardé comme un crime demi-religieux et demi-civil. Charondas, le législateur de Catane et des villes achéennes de

montrera le crime suivi de l'expiation. « La justice, s'écrie Solon, finit toujours par triompher[1]; » aux derniers jours de l'hellénisme, Plutarque écrira encore un traité fameux sur les *Délais de la Justice divine*. Si donc les Grecs n'avaient, comme les anciens Juifs, qu'une idée vague et confuse de l'autre vie, ils croyaient à l'intervention du ciel dans la vie présente, et cette croyance à la responsabilité personnelle ou héréditaire, si l'on ne considère que l'influence morale, rendait l'autre moins nécessaire, car, bien acceptée, elle ferait comprendre qu'un lien d'étroite solidarité attache les uns aux autres les membres de toute association civile ou naturelle. La science moderne n'a-t-elle pas reconnu que beaucoup de choses s'expliquent pour les individus par l'hérédité physique ou morale et, pour les sociétés, par le passé de fautes ou de gloire qu'elles traînent derrière elles?

Lorsque Créon reproche à Antigone d'avoir violé son ordre royal qui interdisait d'accomplir pour Polynice les cérémonies funèbres, la noble fille répond au tyran en invoquant « ces lois éternellement vivantes, qu'aucune main n'a écrites, mais que les dieux et la Justice, leur compagne, ont gravées au cœur de tous les hommes[2].» C'est le cri de la conscience que révolte l'iniquité, et ce cri les persécutés de tous les temps l'ont jeté à la face des persécuteurs[3]. Aux anciens jours nul ne pensait à cette opposition entre la loi naturelle et la loi civile, dont les résultats marquent le mouvement de la civilisation. Tout en répétant les histoires légères qui couraient sur les mœurs de l'Olympe, comme pour justifier à ses yeux ses propres faiblesses[4], le Grec avait la crainte des dieux, vengeurs de l'injustice, et s'il violait un serment prêté avec les imprécations solennelles, il redoutait les Érinnyes, gardiennes des lois morales, qui poursuivaient sans relâche les parjures[5]. Le dieu même qui manquait à sa promesse, après avoir

Sicile et de la Grande-Grèce, introduisit dans ses lois une disposition formelle contre les faux témoins. (Arist., *Polit.*, II, 10, *ad fin.*)

[1] Voy., ci-dessous, une longue citation de Solon sur le même sujet.

[2] Aristote cite dans sa *Rhétorique*, I, 13, 15, ces belles paroles de Sophocle, lorsqu'il établit une distinction entre les lois particulières des cités et les lois communes à tout le genre humain. Cicéron s'en est aussi particulièrement souvenu, quand il écrivit sa magnifique définition de la loi naturelle. Cf. *Histoire des Romains*. tome II, p. 270.

[3] *Hist. des Rom.*, t. VI, p. 218.

[4] Ces aventures galantes ne choquaient personne en un pays où l'on adorait la puissance productive de la nature. Quelques esprits délicats ou sincèrement religieux, comme Pindare, hésitaient à répéter « ces misérables histoires des poètes », où les dieux ne paraissaient pas à leur avantage (Cf. *Olymp.*, IX), et les philosophes les condamneront.

[5] Au quatrième siècle on croira encore à Némésis, témoin ce père qui se tue pour attirer la vengeance céleste sur les deux Lacédémoniens qui ont outragé et égorgé ses filles. (Plut. *Amator. Narrat.*, ch. III, p. 945 (Didot).)

juré par le Styx et les divinités infernales, était exclu de l'Olympe pour neuf années[1]. Le serment, si fortement consacré par la religion, sera aussi le lien, longtemps respecté, de la société civile et politique.

Sans doute le culte autorisait des rites scabreux, des représentations par trop naturalistes, et avec les dieux de la Grèce, avec la morale célébrée par les poètes, il était de fâcheux accommodements. Apollon, qui fait tuer Clytemnestre par son fils, recommande à Oreste d'em-



Chute du Styx[2].

ployer le mensonge et la ruse contre les meurtriers d'Agamemnon; et à côté d'Achille qui hait le mensonge « autant que les portes de l'enfer[3] », Homère célèbre, pour son adresse à tourner tous les obstacles, Ulysse, le fils de Sisyphe, et, comme lui, le grand trompeur.

Mais il ne faut pas s'arrêter seulement aux détails trop libres des légendes divines. Si les poètes aimaient à les conter, le père de famille

[1] Hésiode, *Théog.*, 793.
[2] D'après Stackelberg, *La Grèce*, etc.
[3] *Iliade*, I, 312.

respectait la chaste Vesta, protectrice de sa maison; Cérès, « la Thesmophore[1] », n'inspirait que de sérieuses pensées; Junon veillait à la sainteté des mariages que la Vénus Pudique embellissait de ses grâces; Diane commandait aux adolescents la pureté des mœurs[2]; Minerve donnait la sagesse, et Jupiter apparaissait, à ceux qui le regardaient avec les yeux de Phidias, comme le défenseur des saintes lois de la justice, de la piété filiale et de l'hospitalité, comme le gardien des serments et le vengeur de l'iniquité. En réunissant tous les attributs que lui donnait la croyance populaire, la philosophie, oubliant l'amant d'Alcmène et de Léda, fera de Zeus le Dieu unique, l'Intelligence suprême qui gouverne le monde. Enfin quelque vagues que fussent les craintes et les espérances d'outre-tombe, la certitude que Némésis gardait la porte par où l'on allait chez les morts devait exercer une bienfaisante influence. Il y avait donc assez de morale dans la religion hellénique pour que les honnêtes gens trouvassent en elle de quoi s'aider à marcher droit dans la vie. Malheureusement, ces honnêtes gens sont toujours les moins nombreux.

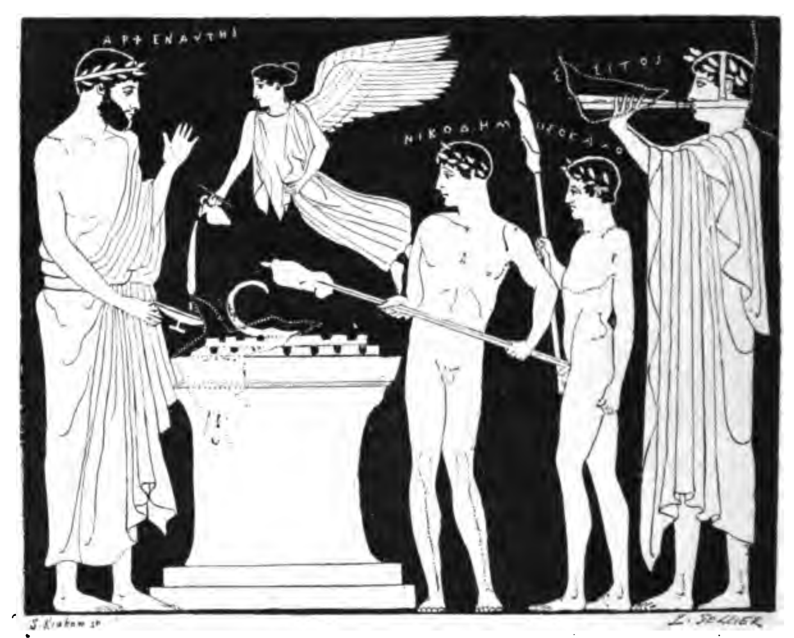

Ulysse et son chien[3].

VII. — LE CULTE PUBLIC.

L'espérance dans la protection des esprits ou des dieux a été partout l'origine du culte. Les Grecs ont cru, comme les autres peuples, qu'ils pouvaient apaiser ou séduire leurs divinités par de pieuses offrandes et des prières, par des vœux et des sacrifices; quelquefois, dans les anciens temps, par des sacrifices humains[4]. Si l'odeur des victimes

[1] Ou la *Législatrice*.
[2] Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, vers 1302, elle dit de Cypris qu'elle est odieuse à toutes les déesses qui aiment la virginité, τῆς ἐχθίστης θεῶν ἡμῖν, ὅσαισι παρθενεία ἡδονή.
[3] Pierre gravée, d'après Tischbein, *Homer nach Antiken*, III.
[4] En Crète, on immolait des enfants à Kronos. Cécrops passait pour avoir aboli les sacrifices humains en Attique; cependant Pausanias (I, 5, 2) rapporte qu'un des héros éponymes, Léos, immola ses deux filles pour obéir à un oracle qui avait déclaré ce sacrifice nécessaire au salut de l'État. (Voy. aussi Euripide, *Ion*, 277-8, et Plutarque, *Pélop.*, 21.) Durant la première guerre de Messénie, l'oracle demande aussi la mort d'une vierge du sang d'Epytos (ci-dessous, chap. VIII). Les hommes suivent l'exemple des dieux à qui ils ont donné leurs mœurs : Achille égorge sur le bûcher de Patrocle douze jeunes Troyens; Thémistocle immole trois prisonniers mèdes avant la bataille de Salamine, et Hérodote (VII, 197) parle de sacrifices humains en Thessalie. Le plus fameux de ces récits est celui qui concerne la fille d'Agamemnon.

brûlées sur les autels était pour les dieux un délicieux parfum, c'est que l'oblation faite par le fidèle d'une portion de son bien montrait un cœur humble et repenti, le désir de leur plaire par un don, ou celui d'effacer une faute par une expiation volontaire. C'était aussi, c'était surtout parce que de nombreuses victimes offertes sur le même autel flattaient l'orgueil du dieu, en attestant quels honneurs lui étaient



Scène de sacrifice[1].

rendus sur la terre et garantissaient sa protection. Du reste, il permettait à ses adorateurs, comme un père débonnaire à ses enfants, de s'asseoir au festin qui lui était servi et de partager avec lui la victime. Un sacrifice était un repas sacré, une sorte de communion religieuse entre la divinité, les prêtres et les fidèles. Ceux-ci, pour faire

[1] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserles. Vasenb.*, Taf. CLV. Au centre est l'autel sur lequel ne brille pas encore la flamme; on y voit un objet arrondi, peut-être une des cornes de la victime. A gauche est le personnage qui offre le sacrifice; il est couronné de laurier, a la main gauche levée en signe d'adoration et tient une coupe de la main droite. Niké, la déesse de la Victoire et du Succès, y verse la liqueur qui servira à la libation. (Sur le nom que porte ce personnage, ΑΡΧΕΝΑΥΤΗΣ, mot à mot *celui qui commande le navire*, voy. Gerhard, *ibid.*, III, p. 21 et suiv. Le savant reconnaît dans cette scène un sacrifice offert par l'un des Argonautes.) A droite sont deux aides couronnés de laurier : ils tiennent en main une longue baguette qui sert de broche et à laquelle sont piquées les chairs de la victime. Vient ensuite un joueur de flûte, également couronné : l'inscription Σ[ύ]ΣΣΙΤΟΣ qu'on a justement rapprochée de Παράσιτος, indique qu'il prendra part au repas sacré.



BANQUET ET SACRIFICE. (Voy. p. 279, note 2.)

honneur au dieu, consommaient le plus possible de viandes saintes, de gâteaux sacrés et de vin ayant servi aux libations. Μεθύειν, dit Aristote, signifiait d'abord boire après le sacrifice; les pieux excès, si souvent renouvelés, lui valurent le sens de s'enivrer[1].

L'usage romain de coucher les statues divines sur un lit pour leur offrir un repas sacré, existait aussi en Grèce. Un grand nombre de bas-reliefs représentent cette cérémonie et des inscriptions la mentionnent[2].



Le lit des dieux (*Lectisternium*)[3].

Le sacrifice le plus complet, mais le plus rare, était l'holocauste, où la victime réservée au dieu seul était brûlée tout entière; le plus solennel, l'hécatombe; le plus efficace, celui où avait coulé le sang le plus précieux, comme dans l'immolation d'Iphigénie, la vierge fille du roi des rois. Le pauvre qui n'avait pas de victimes offrait de petites images en pâte, et ce sacrifice n'était pas le moins bien reçu. Apollon surtout exerçait sur ses fidèles une action morale. Un riche Thessalien immole à Delphes cent bœufs aux cornes dorées, tandis qu'un pauvre citoyen d'Hermione s'approche de l'autel et y jette une poignée de farine. « Des deux sacrifices, dit la Pythie, le dernier est de beaucoup le plus agréable au dieu[4]. » Les philosophes des derniers temps parle-

[1] Athénée, II, 12. « On ne sacrifiait pas tous les animaux à tous les dieux; on n'offrait ni chèvres à Minerve, ni porcs à Aphrodite, mais on sacrifiait le porc à Cérès, parce qu'il détruit les fruits de la terre, et le bouc à Bacchus, parce qu'il nuit aux vignes. Les victimes devaient avoir un certain âge, et leur sexe était généralement celui de la divinité à laquelle on les offrait. Les victimes blanches étaient réservées aux dieux supérieurs, les noires aux dieux de la terre et de la mer. » (Salomon Reinach, *Manuel de philologie classique*, tome I, p. 263.)

[2] P. Girard, *Bull. de corresp. Hellén.*, tome II, p. 74. L'inventaire du mobilier de Héra, à Samos, mentionne une table avec sa nappe, des couteaux, des coupes, etc. Voy. ci-dessous, p. 287, n. 3. Le bas-relief, reproduit p. 279 d'après l'*Expédition scientifique de Morée*, II, pl. 62, est encastré dans l'église de Merbaka près d'Argos. — C'est un ex-voto à Esculape et à Hygie. Esculape est étendu sur un lit au pied duquel est assise Hygie : tous deux goûtent les mets placés devant eux sur une table, tandis qu'un *cadmile* (ou serviteur des dieux), debout à droite, plonge dans le cratère un vase plus petit et s'apprête à leur verser à boire. A gauche, est la famille des suppliants, la main droite levée dans l'attitude de l'adoration (προσευχή). Au-dessus des suppliants, apparaît dans une lucarne une tête de cheval : elle semble regarder dans le temple qui est figuré par deux pilastres surmontés d'une architrave. La présence du cheval dans ces ex-voto n'a pas encore été expliquée d'une façon satisfaisante. Sur cette question et sur cette série de bas-reliefs, voy. F. G. Welcker, *Alte Denkmäler*, II, p. 232 et suiv. — P. Girard dans le *Bull. de Corr. hellén.*, II (1878), p. 68 et suiv.

[3] Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de l'empereur Maximin, frappée à Nicomédie de Bithynie. Le lit des dieux est surmonté de palmes et de couronnes ; dessous, on voit une figure de chaque côté d'un grand vase. En légende : ΝΙΚΟΜΗΔΕΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ.

[4] Porphyre, *de Abstin.*, II, 15. Sur des abstinences plus méritoires, parce qu'elles étaient plus difficiles, voyez Maury, *op. cit.*, au chapitre VII.

ront ainsi et ne tiendront nul compte de l'ostentation des sacrifices fastueux. Mais, avant eux, Euripide avait écrit : « Des hommes apportent au temple de chétives offrandes, et ils sont peut-être plus religieux que ceux qui immolent de grasses victimes. » La Grèce qui, dans son premier âge, croyait que les grands seuls étaient écoutés des dieux, ouvrira donc, dans le temps de sa maturité, les temples et le ciel à l'indigent obscur. Cette révolution morale correspondra à la révolution politique qui donnera des droits à ceux qui, aux premiers jours, n'en avaient pas.

Les offrandes devaient être pures, les victimes parfaites, le prêtre ne pas avoir un défaut dans son corps, le suppliant une pensée mauvaise dans son esprit, et l'on ne s'approchait des autels qu'après s'être purifié par l'eau, symbole de la purification morale. A la porte du temple se tenait un prêtre qui répandait l'eau lustrale sur les mains et la tête des fidèles; quelquefois même on recourait à une sorte de baptême par immersion[2]. Dans toutes les religions, la purification est l'acte nécessaire pour approcher du dieu. « Mais, dira la Pythie, si, pour purifier l'homme de bien, une goutte de cette eau suffit; pour le méchant, l'Océan tout entier ne suffirait pas » : et les prêtres d'Asclépios (Esculape), à Épidaure, avaient écrit sur son temple : « Ce sont les pensées saintes qui font la pureté véritable. »




Monnaies d'Épidaure[1].

Pour expier un meurtre, même involontaire, il fallait des purifications solennelles. La légende en imposait à Apollon après qu'il eut tué le serpent Python et percé les Cyclopes de ses flèches. Un meurtrier se présente à Delphes, l'oracle le repousse et lui prescrit, comme pénitence publique, d'aller, dans un temple du cap Ténare, se soumettre aux cérémonies expiatoires. Les villes mêmes, afin d'éloigner un fléau ou de conjurer la colère d'un dieu, devaient être purifiées; ainsi Athènes le sera par Épiménide et Délos par les Athéniens.

Un rite plus singulier se pratiquait à Samothrace. Les Cabires obli-

[1] Tête laurée d'Esculape, à droite. ℟. Esculape assis sur un trône à gauche, appuyé de la main gauche sur un long sceptre, et donnant, de la main droite, à manger à un serpent qui se dresse devant lui. Dans le champ, la lettre E, initiale du nom d'Épidaure; sous le trône, un symbole incertain. (Monnaie d'argent.)

[2] *Anthologie Palatine*, XIV, 71.

geaient le suppliant à se confesser d'abord à leurs prêtres. Même exigence à Delphes : le coupable devait avouer son crime au prêtre d'Apollon et promettre le repentir[1].



Apollon devin[2].

Dans une invocation à Zeus « qui habite la froide Dodone », Achille parle des Selles, « ses interprètes, qui couchent sur la terre nue et dont l'eau ne lave jamais les pieds ». Mais les Grecs n'ont guère connu l'ascétisme et ne lui attribuaient aucun


Sacrifice à Esculape[3].

mérite. Ils voulaient bien prier les dieux et leur faire des of-

[1] Plutarque, *Apophthegmata Laconica : Antalcidas*, t. III, p. 265, éd. Didot, et *Lysandre*, *ibid.*, p. 282. Je lis dans la *Religion du Mexique*, de M. Réville, p. 176, que les Mexicains avaient aussi la confession.

[2] Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Gordien le Pieux, frappée à Patara de Lycie. Apollon, dans ses fonctions de devin, est représenté debout, tenant une branche d'olivier ; à côté de lui, on voit un trépied surmonté d'un serpent, et un corbeau perché sur une petite éminence.

[3] Bas-relief découvert à Athènes dans les fouilles de l'Asklépiéion, d'après une photographie. — La scène se passe dans le temple, en présence du dieu qui est assis à gauche et de sa fille Hygie, debout auprès de lui. La victime est auprès de l'autel et derrière elle on voit la famille des suppliants. Au dernier rang une femme porte sur la tête une grande ciste cylindrique, à demi-recouverte d'un morceau d'étoffe : cette ciste contient sans doute les gâteaux (πόπονα)

frandes; ils n'entendaient pas leur sacrifier les joies de la vie[1].

Ces dieux, nés de la terre, passaient pour rester en communication constante avec les hommes. A chaque instant des signes se montraient dans l'air, dans le corps des victimes, et des oracles parlaient dans tous les temples. Deux aigles planant sur l'assemblée que Télémaque avait convoquée dans Ithaque et se déchirant le cou de leurs ongles, prédirent aux prétendants le sort qui les attendait. Les entrailles des victimes, dont un défaut de conformation était un signe funeste, la direction de la flamme et de la fumée du sacrifice, le vol des oiseaux, surtout de ceux, messagers célestes, qui, descendant des hauteurs de l'atmosphère, semblaient en rapporter des ordres suprêmes, l'éclair qui déchire le ciel, les songes envoyés par Jupiter, des sons inattendus, des rencontres fortuites d'hommes et d'animaux, des mots prononcés au hasard, car le hasard était la volonté divine, révélaient aussi l'avenir. Des devins interprétaient les présages et les prêtres faisaient parler les dieux[2]. Il y avait donc comme un dialogue continuel entre le ciel et la terre. Tout en gardant son fond d'esprit rationaliste. le Grec crut avoir, dans les oracles, une révélation permanente de la volonté divine. Heureusement la sagesse politique les interprétait et les intérêts de l'État n'en souffriront pas. L'Hellène, non plus, ne courbera pas son intelligence, ainsi que fera le Romain, devant tous les signes dont l'aruspice cherchera le sens. Agamemnon s'irrite contre Calchas, « prophète de malheur, qui n'aime qu'à prédire le mal. » Polydamas, pour détourner les Troyens d'attaquer les vaisseaux des Grecs, leur annonce un signe funeste : un aigle au vol altier planait à gauche, tenant dans ses serres un dragon couleur de sang qu'il laissa tomber avant d'avoir atteint son aire et nourrit ses aiglons de cette proie vivante. Hector lui répond avec un dédain superbe et un vers héroïque: « Je ne m'inquiète point si des oiseaux volent à ma droite du côté de l'aurore et du soleil, ou à ma gauche vers

qu'on doit faire griller sur l'autel avant d'égorger la victime, et les offrandes précieuses. (Voy. *Bull. de Corr. hellén.*, II (1878), p. 70 et suiv.)

[1] Voyez cependant ci-dessus, p. 154, n. 1. Le stoïcisme qui viendra à la suite de Platon recommandera les pratiques d'ascétisme, et l'Église les prescrira : divorce entre l'âme et le corps, qui ne vaut rien, quel que soit celui des deux principes de la vie complète qui sera sacrifié. De leur union, au contraire, naîtra, par l'art et la pensée, la glorieuse civilisation de la Grèce.

[2] Sur la divination chez les Grecs, voyez le savant livre de M. Bouché-Leclercq, ***Hist. de la divination dans l'antiquité.*** Je ne donne pas les détails des rites qu'on accomplissait dans les sacrifices, ils sont partout. On en trouvera, dans l'***Iphigénie en Aulide*** d'Euripide, une poétique description.

les ténèbres immenses, le meilleur des augures est le combat pour la patrie[1]. »

J'ajouterai certains détails qui conviennent moins aux temps héroïques qu'aux siècles suivants, mais sur lesquels je n'aurai pas l'occasion de revenir.

Le temple, aux anciens jours, était soit une grotte obscure où des bruits mystérieux étaient pris pour des oracles, soit un tronc d'arbre qui portait, cachée sous son épais feuillage, une image informe de la divinité; Pausanias, au second siècle de notre ère, a vu encore des temples de cette sorte. Celui des âges postérieurs se composait d'une vaste enceinte limitant le terrain sacré, et que ne devaient jamais franchir ceux à qui il était interdit de participer aux sacrifices communs[2]. Au centre, s'élevait sur une solide assise, le sanctuaire véritable, la *cella* tournée vers l'Orient, qui contenait l'image du dieu et souvent celles des divinités ou des héros que le dieu principal consentait à admettre dans sa demeure. Ainsi, dans nos églises, des saints ont leurs chapelles particulières. Près de la porte, le vase renfermant l'eau lustrale que l'on conservait pure en y jetant du sel; sous le parvis, πρόναος, ou au bas des degrés par lesquels on montait au temple, l'autel qui, dans l'origine, n'était qu'un tertre ou un monceau de pierres et qui plus tard fut une table de marbre entourée de guirlandes de fleurs et décorée de bas-reliefs. A Olympie, on ramassait chaque jour les cendres des victimes, on les gardait avec soin, et au bout de l'an, après les avoir délayées avec de l'eau puisée dans l'Alphée, on en enduisait le grand autel, qui prit ainsi peu à peu des proportions énormes. Quand Pausanias le vit, il avait cent vingt-cinq pieds de circonférence et vingt-deux de hauteur. L'autel d'Apollon Spodios, à Thèbes, était également fait de la cendre des victimes.

A l'intérieur des temples, on suspendait les offrandes des citoyens, des villes et des rois, nombre aussi d'*ex-voto*, surtout dans les *Asclépions*, en reconnaissance d'une guérison miraculeuse ou d'un salut inespéré[3]. Souvent l'État et les particuliers mettaient sous la garde

[1] *Iliade*, XII, 243.

[2] Homère ne mentionne que les temples de Minerve à Athènes et d'Apollon à Delphes (*Odyss.*, VIII, 80), mais il y avait partout de grossiers sanctuaires. (*Ibid.*, VI, 9.)

[3] Voyez ci-dessus, p. 277, le bas-relief de Merbaka qui est un de ces *ex-voto*. Cf. Beulé, *l'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 298. Des *ex-voto* représentaient, dans les temples d'Esculape, les parties du corps qui avaient été guéries. Voy. Le Bas, *Inscript. des îles de la mer Égée*, n° 280, p. 208, et au *Bull. de Corr. hellén.*, t. I, p. 156-169, t. II, p. 66, le curieux catalogue des *ex-*

du dieu, à côté des richesses du temple, le trésor public ou leur fortune privée.

Au nombre des plus précieux objets étaient les reliques des héros: à Olympie, l'épaule de Pélops, dont le contact guérissait certaines maladies: à Tégée, les ossements d'Oreste, qui donnèrent aux Tégéates la victoire tant qu'ils surent les garder. Lorsqu'ils les eurent perdus par la fraude pieuse de Lichas, il leur resta les cheveux de Méduse, qui, placés sur leurs murs, suffisaient à mettre en fuite l'armée ennemie; l'orteil de Pyrrhus fera aussi merveille[2].




Méduse[1].

Les statues des dieux devaient, pour le moins, posséder autant de vertus que les reliques des héros. Elles en avaient de particulières: l'une guérissait les rhumes, l'autre la goutte. L'image d'Hercule à Érythrées avait rendu la vue à un aveugle; à Trézène, la massue du héros tombée à terre était devenue un magnifique olivier sauvage. Plus souvent, les simulacres se couvraient de sueur, agitaient les bras, les yeux, leurs armes; c'étaient de grands signes. Dans ces temples, foyers de la superstition populaire, tout s'animait et parlait; il y avait même des miracles périodiques: à Andros, le jour de la fête de Bacchus, l'eau se changeait en vin.




Monnaie d'Andros[3].

Instruments dociles ou acteurs intéressés de ces merveilles, à la fois complices des fraudes pieuses et adorateurs convaincus des miracles qu'ils opéraient[4], les prêtres gagnaient, à faire parler les dieux, de la considération et du bien-être. Ils recevaient leur part

voto dernièrement découverts sur la pente méridionale de l'Acropole d'Athènes. Deux stèles contenant le récit de guérisons miraculeuses ont été exhumées par Carvadios à Épidaure et traduite par M. S. Reinach, *Rev. Arch.*, 1884, II, p. 278; 1885, I, p. 265. « A Agrigente, dit Cicéron (*in Verrem*, IV, 43), se trouve une statue dont la bouche et le menton ont été usés par les baisers de ses adorateurs. »

[1] Tête de la Gorgone; au revers, lion qui guette ou qui dévore. (Tétradrachme attique très archaïque.) Cf. Beulé, *les Monnaies d'Athènes*, p. 24 et suiv.

[2] Plutarque, *Pyrrhus*, 3, et Pline, *Hist. nat.*, VII, 2.

[3] Tête de Bacchus couronnée de lierre, à droite; derrière, la lettre Φ, marque d'atelier. ℟. ΑΝΔΡ. Panthère debout, à droite. (Argent.)

[4] On a constaté dans plusieurs temples que le mur renfermait une galerie aboutissant à l'endroit où la statue s'élevait: ainsi au temple d'Isis, à Pompéi, dans un temple de Nîmes, etc. L'abbé de Guasco (*De l'usage des statues chez les anciens*, 1768) a relevé beaucoup de merveilles accomplies par les statue des dieux et les moyens employés pour les produire.

des victimes, quantité d'offrandes, soit en objets précieux pour la décoration du temple ou de la statue d'un dieu, soit en terres dont le produit leur appartenait, sous la surveillance d'un conseil de fabrique[1], et sous la condition d'employer ces revenus à l'entretien du sanctuaire et aux dépenses du culte. Delphes avait des domaines aussi grands qu'une province. L'Athénien Nicias donna un jour au temple de Délos un palmier de bronze pour le dieu et une terre de 10 000 drachmes pour les prêtres, qui s'obligèrent en retour à célébrer chaque année un festin sacré en son honneur et à prier pour lui[3] : on dirait une de nos fondations de messe perpétuelle. Diodore de Sicile parle d'un temple dont les prêtres nourrissaient trois mille bœufs dans leurs prairies. Des esclaves étaient aussi donnés aux dieux ; ils devenaient alors hiérodules, ou serviteurs du temple, et cette condition leur assurait un sort préférable même à celui de l'affranchi[4] : peu de travail, grasse nourriture et aucun souci d'avenir[5].



Offrandes[2].

Xénophon nous a conservé les détails d'une de ces fondations pieuses. Lorsque les Dix-Mille furent arrivés à Cérasonte, on partagea le butin en réservant la dîme d'Apollon et de Diane que les généraux reçurent en dépôt pour l'offrir aux dieux. Xénophon partagea l'argent qu'il reçut à ce titre en deux portions : de l'une il fit une offrande à Apollon Delphien et la déposa dans le trésor des Athéniens; avec l'autre, il acheta, près de Scillonte, un territoire qu'il consacra à Diane : « Il y érigea un temple et un autel, et depuis ce temps il a toujours offert à la déesse un sacrifice et la dîme des productions de ses terres. Tous les citoyens de Scillonte, tous les habitants du voisinage, hommes et femmes, prennent part à la fête. La déesse fournit aux assistants de la farine d'orge, du pain, du vin, des fruits, une portion des victimes engraissées dans les pâturages sacrés et du

[1] Ἱερὰ γερουσία. (Inscr. de Bœckh, n° 2693 *c* et 2693 *f*.) Voyez au chap. XIX, les *Clérouquies* fondées par Athènes au cinquième siècle.

[2] Un Silène assis, joue de la double flûte, au pied d'un platane derrière lequel est placée une statue de Priape sur une colonne; une jeune fille apporte des offrandes, des fruits sur une patère et du vin dans une œnochoé; une vieille femme voilée présente au dieu un objet incertain, peut-être une guirlande. (Camée sur sardonyx à deux couches; 22 mill. de hauteur sur 27 de largeur. Cabinet de France. Chabouillet, *Catalogue des Camées*, etc., n° 84.)

[3] Plutarque, *Nicias*, 4.

[4] *Bull. de corresp. hellén.*, t. III, p. 96, et t. VIII, p. 63 et suiv.

[5] Strabon (XII, p. 535) en vit plus de dix mille attachés au service de la déesse Ma, à Comana de Cappadoce.

gibier; car les fils de Xénophon et les autres habitants faisaient, pour cette fête, une grande chasse à laquelle assistaient tous ceux qui le souhaitaient. On prenait, soit sur le domaine de la déesse, soit sur celui de Pholoé, des sangliers, des chevreuils et des cerfs. Dans l'enceinte consacrée à Diane sont des bocages et des montagnes couvertes d'arbres, où l'on peut élever des porcs, des chèvres, des bœufs et des chevaux. Les chevaux de ceux qui viennent à la fête y sont abondamment nourris. Autour du temple même, on a planté un verger d'arbres fruitiers qui donnent toutes sortes d'excellents fruits selon les saisons. Le temple ressemble, en petit, à celui d'Éphèse; mais, à Éphèse, la statue de la déesse est d'or; ici, elle est de cyprès. Près du temple est une colonne avec l'inscription suivante : « Ces terres sont consacrées à Diane. Que celui qui les occupera et en recueillera les fruits en offre tous les ans le dixième, et que du reste il entretienne ce temple : s'il le néglige, la déesse y pourvoira. » Chez les anciens, la religion se mêlait à tous les actes de la vie; Xénophon, quoiqu'il appartînt à un âge où le scepticisme gagnait bien des esprits, restait un croyant : il commençait son *Manuel du commandant de cavalerie* par ces mots : « Avant tout, il faut sacrifier aux dieux.... »

« L'autel des dieux, dit Euripide, est le refuge commun[1]. » Avant lui, Eschyle avait écrit de son style énergique : « L'autel vaut mieux qu'un rempart; c'est une armure impénétrable[2]. » Les temples avaient donc, ainsi que nos églises du moyen âge, le droit d'asile. S'ils se fermaient devant l'excommunié, ils s'ouvraient, par une touchante exception, pour le suppliant. Celui qui portait les bandelettes de laine ou les rameaux verts, signes du malheur et de l'invocation adressée à la protection divine, avait toujours le droit de les déposer sur l'autel, près duquel il s'asseyait lui-même, sous l'œil et la main du dieu. Pour lui, les bois sacrés où le prêtre seul avait droit d'entrer devenaient une retraite inviolable. Parfois la protection de l'asile le suivait hors du temple, et le débiteur, l'esclave, réfugiés dans l'enceinte sacrée, y laissaient, en sortant, l'un sa dette, l'autre sa servitude. « Il suspendait ses chaînes, dit Pausanias, aux arbres du bois sacré, et il était affranchi d'esclavage[3]. » Ailleurs le maître était forcé de composer avec lui.

[1] *Les Héraclides*, 260. Les droits de l'hospitalité étaient sous la garde de Jupiter Xénios.
[2] *Les Suppliantes*, 185.
[3] Liv. II, ch. XIII, 4, au sujet du temple d'Hébé à Phlionte. Même chose dans celui d'Hercule.

L'usage des quêtes pieuses n'était pas inconnu. Pour la reconstruction du temple de Delphes, on quêta par toute la Grèce et jusqu'en Égypte[1]. Nombre d'amendes étaient prononcées au profit des dieux; elles allaient, avec la dîme du butin, et chez quelques peuples avec celle des fruits de la terre, grossir le trésor des temples: au cinquième siècle, celui de Minerve à Athènes recevra un soixantième du tribut des alliés, soit chaque année 10 talents. Aussi les temples seront souvent assez riches pour faire la banque en prêtant à gros intérêts[2]. On ne voit pas cependant que le sacerdoce païen ait jamais eu à son usage privé des biens considérables comme notre ancienne Église. Les prêtres étant, dans la vie ordinaire, citoyens ou magistrats, et pontifes seulement à l'autel de leurs dieux, les biens restaient attachés au temple sous une administration séculière[3], et

à Canope. Du moment que l'esclave fugitif avait reçu les stigmates divins, il devenait le serviteur du dieu. (Hérodote, II, 113.) Pour la question de l'esclavage, voyez l'ouvrage classique de Wallon.

[1] Hérodote, V, 62.

[2] Une grande inscription du milieu du cinquième siècle, trouvée en ces derniers temps à Éleusis, est un décret du peuple athénien qui règle « κατὰ τὰ πάτρια καὶ τὴν μαντείαν τὴν ἐκ Δελφῶν », que les Athéniens et leurs alliés offriront aux dieux d'Éleusis $\frac{1}{6}$ pour 100 médimnes d'orge récolté, $\frac{1}{12}$ pour 100 médimnes de blé. « Si quelqu'un récolte annuellement plus ou moins, qu'il offre les prémices en proportion. » Le décret ajoute que l'hiérophante et le dadouque, lors des mystères, inviteront les autres cités helléniques à envoyer aussi les prémices de leurs récoltes et que le conseil d'Éleusis fera porter partout cette invitation. Ces orges et froments, gardés dans des silos, étaient successivement vendus et, avec le produit, on achetait des victimes pour les déesses et des offrandes pour leur temple. L'inscription se termine par l'annonce d'un autre décret sur les prémices de l'huile. On voit que le temple d'Éleusis était bien renté, puisque les *prémices* auxquelles il avait droit dépassaient la *dîme* que notre ancien clergé prélevait sur les récoltes; mais on avait eu soin de fixer quelle serait, sur ce revenu, la part prélevée par les prêtres et les prêtresses, ce qui ne se faisait pas dans nos églises et nos couvents. Cf. Foucart, *Bull. de Corr. hellén.*, t. IV, p. 225, et t. VIII, p. 194.

[3] A Athènes, l'administration des biens de Minerve était régie par dix trésoriers annuellement élus, un par tribu. Ils dressaient l'inventaire des richesses du temple en or, argent, étoffes précieuses et tout ce qu'on appelait le κόσμος de la déesse, et ils le remettaient à leurs successeurs, en séance du conseil des Cinq Cents. Les statues les plus anciennes et souvent les plus vénérées étaient informes; on les couvrait de bijoux, de tuniques, de voiles, de bandelettes, et leur toilette, κόσμησις, était fréquemment changée. Aussi le vestiaire d'une déesse était-il très encombré. L'inventaire du temple de Junon, à Samos, qui nous reste, est fort long et très curieux. Outre sa garde-robe, la déesse avait son service de table, ποτήρια, pour les repas sacrés. Voy. Karl Curtius, *Inschriften*, n° 6; Foucart, *les Clérouquies*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, 1879, p. 387 et suiv.; *Bull. de Corr. hell.*, VI, p. 111-2. Des monnaies de Samos montrent que l'usage de costumer ainsi la vieille statue de bois qui représentait Héra durait encore sous l'empire romain. Cet usage, qui existe toujours dans l'Inde (Monier Williams, *Religious thought in India*, p. 144 et suiv.), était pratiqué pour toutes les divinités, comme il l'est encore pour les nôtres. Apulée (*Mét.*, XI) représente Isis



Monnaie de Samos.
(Cabinet de France.)

servaient de ressource à l'État dans les nécessités publiques, au lieu de devenir la propriété d'une caste sacerdotale qui n'exista jamais en Grèce.

Les femmes grecques, étant toujours en tutelle, ne pouvaient disposer de leurs biens sans l'autorisation de leur κύριος; une exception paraît avoir été faite pour les donations pieuses[1]; et l'on peut être assuré que les temples en reçurent beaucoup.

Certaines familles, à cause des légendes formées autour de leur nom, possédaient des sacerdoces héréditaires, ceux des dieux et des héros regardés comme les auteurs de leur race, ou dont elles avaient apporté le culte dans la cité. Mais cette hérédité religieuse qui, aux anciens jours, avait fait leur puissance, ne leur valut, dans l'époque historique, que des honneurs et ne les affranchit d'aucun des devoirs du citoyen. Gardiens de la divinité, de son temple, de ses trésors et des traditions de son culte, les prêtres n'étaient que des fonctionnaires religieux. Ils guidaient les citoyens dans l'accomplissement des rites et ils repoussaient de l'autel national l'étranger qui n'avait pas le droit de sacrifier aux divinités poliades.

Ainsi, à Athènes, la prêtresse interdit au roi spartiate Cléomène l'entrée du temple d'Athéna. Une des conditions pour exercer un pontificat était de n'avoir aucun défaut corporel[2], règlement qui passera dans l'Église chrétienne.

Autre conséquence de ce fait important, l'absence en Grèce d'un corps sacerdotal : il n'y eut pas plus de dogme pour gêner les philosophes, qu'il n'y avait de « temporel d'Église » pour gêner l'État. Le *Credo* n'ayant pas été mis sous la garde jalouse d'une classe intéressée à le retenir au fond d'un sanctuaire, derrière des portes

ayant sur la tête une couronne de fleurs et un nimbe lumineux, vêtue d'une robe à couleurs changeantes et d'un manteau noir semé d'étoiles, et on a les inscriptions d'une *Ornatrix Dianæ*, Murat., 104, 4, et, à Nîmes, d'une *ornatrix fani*. (*Rev. épigr. du midi de la Fr.*, 1885, n° 36, p. 149.) Ce n'était pas la déesse seule que ses fidèles couvraient de voiles magnifiques. Tout autour d'elle et au-dessus de sa tête étaient suspendues des tapisseries richement brodées. Voyez le curieux livre de M. de Ronchaud, *La tapisserie dans l'antiquité; le Péplos d'Athéné; la décoration intérieure du Parthénon*, 1884. Singulière rencontre des idées et des coutumes. Le roi de Syrie, Antiochus Épiphane, enleva du temple de Jérusalem le voile qui devait toujours cacher le Saint des Saints, et en fit offrande au Zeus d'Olympie, comme le sultan et le khédive en offrent un chaque année au sanctuaire de l'Islam. (De Saulcy, *Hist. de l'art judaïque*, p. 374; Clermont-Ganneau, *The veil of the temple of Jerusalem at Olympia*, 1878.

[1] H. Lewy, *De condicione mulierum Græcarum*, 1885, p. 18-22.

[2] ... ὁλόκληρον. (Platon, au livre VI des *Lois*, t. II, p. 355 éd. Didot.) Cette règle était générale. Voy. Foucart, *Inscr. inédite de l'île de Rhodes*, n° 60 : Le Bas et Waddington, *Inscr. d'Asie Mineure*, n° 339; O. Rayet, *Revue archéol.*, 1874, II, p. 106.

d'airain, la Grèce deviendra, par excellence, le pays de la libre recherche dans le domaine de la pensée.

Ce clergé, si faible politiquement, était cependant armé d'un droit considérable : il pouvait exclure un coupable des sacrifices communs et appeler la malédiction divine sur la tête d'un sacrilège. Debout et la tête tournée vers l'occident, le prêtre le maudissait en secouant sa robe sacerdotale, comme s'il le rejetait du temple et de la cité[1]. Mais cette excommunication différait de la nôtre en un point essentiel : les divinités étant nombreuses et diversement honorées dans chaque ville, la condamnation prononcée en leur nom n'avait pas le caractère redoutable des sentences portées au nom d'un Dieu unique, par une Église universelle, qui ne laissait point de refuge au condamné. L'excommunication grecque frappera quelquefois toute une ville, même un peuple entier, que d'autres peuples feront mettre au ban de la Grèce; alors auront lieu les longues guerres et les abominables égorgements qui sont habituels dans les luttes religieuses.

Durant plus d'un siècle, les Alcméonides furent exposés à de pieux ressentiments pour n'avoir pas épargné les amis de Cylon, suppliants de Minerve; les Phocidiens seront, comme nos Albigeois, voués à l'extermination, et si Alcibiade était rentré dans Athènes, après que les prêtres l'eurent excommunié, il eût été jeté au barathron.

Tels étaient les traits généraux du polythéisme grec. Malgré les réserves qui ont été faites, aux pages 274-275, touchant l'influence heureuse que pouvaient exercer certaines croyances, il faut bien reconnaître qu'une religion qui représentait la plupart des dieux comme livrés aux plus honteuses passions, commettant le vol[2], l'in-

[1] Lysias, *Contre Andocide*, 50-51. Voyez, dans Egger, *Mémoires de littérature ancienne*, la formule d'imprécation des Téiens et, dans son *Mémoire sur les traités publics*, celle des Amphictyons. Voici la dernière qui nous a été conservée par Eschine, *Contre Ctésiphon*, § 109-113 : « Si quelqu'un, soit ville, soit simple particulier, soit nation, contrevient à ce serment, qu'on maudisse cette personne, cette ville, cette nation, comme exécrables et dignes de toute la vengeance d'Apollon, d'Artémis, de Latone et de l'Athéna Pronaïa. Que leurs terres ne produisent aucun fruit; que leurs femmes n'accouchent point d'enfants qui ressemblent à leurs pères, mais de monstres; que, dans leurs troupeaux mêmes, aucune bête ne mette bas que des animaux formés contre nature. Qu'ils aient toujours le dessous et à la guerre, et dans leurs procès, et dans les délibérations publiques; qu'ils soient entièrement exterminés, eux, leurs maisons et leur race; qu'ils ne sacrifient jamais saintement à Apollon, à Artémis, à Latone, à l'Athéna Pronaïa, et que jamais ces divinités n'aient leurs offrandes pour agréables. » Deux mots inexacts ont été corrigés dans la citation.

[2] Durant les fêtes de Mercure, à Samos, il était permis de voler. (Plutarque, *Questions grecques*, § 55.)

ceste, l'adultère, respirant la haine, la vengeance, et qui obscurcissait la notion du juste, en légitimant le mal par l'exemple de ceux qui auraient dû être la personnification du bien, n'avait point la vertu nécessaire pour aider beaucoup au perfectionnement moral de l'individu. Il est même permis de voir en elle une cause active de la démoralisation qui se développa dans les âges postérieurs.



Vénus[2].

Le fond du polythéisme étant l'adoration des forces productives de la nature, il y eut toujours dans son culte des rites dangereux et des images qui devinrent obscènes, parce qu'on voulut figurer, par des symboles matériels, les diverses conceptions du naturalisme[1]. Pour quelques-uns qui, dans le signe extérieur, ne voyaient que l'idée, combien finirent par ne plus voir que la représentation qui plaisait à leurs sens et qui leur semblait justifier le désordre en le divinisant. Aussi Aristote dira-t-il, en parlant non pas d'une loi existante, mais d'une loi à faire : « Il ne doit être permis qu'aux pères de famille de célébrer les rites où la pudeur des enfants serait compromise, et il sera défendu à ceux-ci d'assister aux représentations des comédies et des drames satyriques jusqu'à ce qu'ils aient l'âge nécessaire pour se préserver eux-mêmes des mauvaises influences. » Ces lé-

[1] Voyez, dans les *Acharniens* d'Aristophane, le sacrifice de Dicéopolis à Bacchus, v. 245 et suiv., et, dans Origène (*adv. Celsum*, IV, 48), les paroles de Chrysippe au sujet de l'union de Jupiter et de Junon. Aristote (*Politique*, VIII, 4) demandait qu'on proscrivît les représentations obscènes, mais on ne l'écouta pas. Les courtisanes de Corinthe avaient des fonctions religieuses (Athénée, XIII, 32), et le dieu sévère de Delphes acceptait, dans son temple, une statue dorée de « Phryné la Thespienne », commandée par ses amants (Pausanias, X, 14, 7).

[2] Statuette en bronze, de la collection de Luynes au Cabinet de France. La déesse tient une pomme de la main droite et de la gauche relève les plis de son vêtement. La tête est ornée d'une haute *stéphané* garnie de grandes palmettes. Cf. *Gaz. archéol.*, V (1879), pl. 16 et p. 94.

gendes des dieux, toutes remplies de leurs amours, forcèrent la piété et la poésie à s'arrêter avec complaisance sur des détails voluptueux et impurs[1], dont le moindre mal fut de priver les Grecs d'une des grâces les plus charmantes de l'art, de la pensée et du sentiment, la pudeur. Les adorateurs de Vénus n'ont guère connu l'amour chaste, et leurs poètes n'ont chanté que le plaisir. Alors il arriva, par le développement parallèle, mais en sens contraire, des légendes divines et de la raison humaine, que le polythéisme tomba à cette condition, mortelle pour un culte, que la religion fut d'un côté et la morale de l'autre: car les idées religieuses sont transitoires et changeantes comme toutes les conceptions de l'esprit, au contraire des instincts moraux qui sont éternels comme l'humanité, et qui se développent à mesure que la conscience de l'homme s'élève et s'épure. La lutte entre ces deux forces, quand elle éclate, est nécessairement fatale à la première.



Vénus[2].

[1] Je n'en rapporterai qu'un seul. Au temps de Pausanias, on montrait près de Nauplie la fontaine Κανάθος. Ἐνταῦθα τὴν Ἥραν φασὶν Ἀργεῖοι κατὰ ἔτος λουμένην παρθένον γίνεσθαι. (II, 38, 2.)

[2] Statuette en bronze, de la collection de Luynes, au Cabinet de France. La déesse porte un collier d'or. Cf. *Gaz. archéol.*, I (1875), p. 33 et pl. CXXVII.

[3] Deux personnages sacrifiant un quadrupède. Cornaline gravée du Cabinet de France, n° 1673; haut. 10 mill., long. 12 mill.



Sacrifice[3].

DEUXIÈME PÉRIODE

DE L'INVASION DORIENNE AUX GUERRES MÉDIQUES (1104-490)

ISOLEMENT DES ÉTATS. — RÉVOLUTIONS INTÉRIEURES. — COLONIES.

CHAPITRE VII

SPARTE ET LYCURGUE.

I. — LA LACONIE; SES PREMIERS ROIS.

De la masse confuse des montagnes de l'Arcadie se détachent les deux chaînes du Taygète et du Parnon, qui se prolongent, vers le sud, jusqu'aux caps Ténare et Malée que fouette souvent la tempête. « Lorsque tu vas tourner le cap Malée, disaient les matelots, oublie ce que tu as laissé à la maison[1]. » Entre ces montagnes coule l'Eurotas qui descend en torrent jusqu'au-dessous de Sparte[2], là il rencontre une plaine légèrement inclinée où son cours ralenti le mène plus lentement à la mer.

Une vallée, resserrée entre les versants abrupts des montagnes comme entre deux murailles, accidentée de collines nombreuses et brûlée en été par les ardeurs d'un soleil presque tropical que ne tempèrent pas les brises marines, tandis qu'on aperçoit au-dessus de sa tête les pics du Taygète, souvent couverts de neige : voilà le pays de la *Creuse Lacédémone*[3].

[1] Strabon, VIII, VI, 20. Mézières, *Description de la Laconie*, dans les *Archives des missions*, t. III, p. 379.

[2] Homère ne connaît d'autre nom pour cette ville que celui de Lacédémone. (*Iliade*, II, 581; III, 239, 244, etc.) Sparte était à 20 stades ou à moins d'une lieue au nord d'Amyclées, une des plus célèbres cités du Péloponnèse dans les temps héroïques, la demeure de Tyndare et des Dioscures.

[3] Κοῖλην Λακεδαίμονα.... *Iliad.*, II, vers 581. Les chiffres suivants justifient l'épithète homé-



VALLÉES DE L'EUROTAS (d'après tackelberg).

Ce pays, par sa nature et son climat, devait rendre les hommes énergiques et durs. Il n'est pas infertile, mais ne livre ses dons qu'en retour de pénibles travaux: c'est sur les flancs des montagnes qu'il



Carte de la vallée de l'Eurotas.

faut pousser la charrue, car il n'a qu'une seule plaine, délicieuse, il est vrai, celle que baigne l'Eurotas dans son cours inférieur. Du reste, jusqu'au sommet du Taygète, la vigne croît au milieu de forêts de pla-

rique. Le Parnon mesure, sur la frontière de la Cynurie, 1958 mètres; à l'est de Lacédémone, 1549; les montagnes du côté de l'Arcadie en ont 1154, le Taygète 2567; sur la côte, les hauteurs sont encore de 823 vers Tyros, de 1138 vers Zarax, de 1805 au-dessus du cap Malée, de 929 vers Hélos, de 1302 dans la petite chaîne du Ténare.

tanes, et produit, sur certains coteaux, des vins célébrés par Alcman et Théognis; en d'autres parties, tout près de la plus riche végétation. on trouve un sol aride et ferrugineux.

Pour un peuple guerrier, les mines de fer de la Laconie étaient une précieuse ressource. Le pays était aussi admirablement disposé pour porter la guerre chez les autres sans la recevoir chez soi, véritable forteresse où l'on ne pouvait entrer qu'au nord-ouest, par la vallée de l'Eurotas, très facile à défendre, et au nord-est par celle de Sellasie, presque impraticable à son extrémité supérieure[1]. Du côté de la Messénie, il n'existait qu'un sentier étroit et dangereux à travers le Taygète. Toutes ces routes aboutissaient à un même point, Sparte. — Euripide peint en deux vers la Laconie : « Pays riche en productions, mais difficile à labourer; enfermé de tous côtés par une barrière d'âpres montagnes; presque inaccessible à l'ennemi. »





Monnaie de Sparte[2]

Le premier roi qu'on donnait à la Laconie était un autochthone, Lélex, ce qui veut dire qu'un peuple de ce nom avait laissé là les plus anciens souvenirs. Certains traits de la mythologie locale rattachent ces Léléges à l'Orient et aux peuples navigateurs de la mer Égée. Ainsi, c'était au cap Ténare que régnait un fils de Neptune, l'argonaute Euphémos, si léger à la course, qu'il effleurait de ses pas la cime des vagues; c'était sur les roches de Thalamées qu'étaient nés les Dioscures, ces gémeaux qui, pour guider les marins, allumaient au ciel leurs feux protecteurs avant même que le Soleil eût éteint ses derniers rayons. Le petit-fils de Lélex, Eurotas, fit creuser une sorte de canal pour conduire à la mer l'eau stagnante de la plaine. N'ayant pas de postérité mâle, Eurotas donna sa fille Sparta et son royaume à Lacédémon, fils lui-même de Taygète et de Jupiter. Telle est la facile imagination des peuples jeunes, que quelques noms leur suffisent pour créer tout une histoire et de longues généalogies.

Un des successeurs de ce Lacédémon, Tyndare, fut l'époux de Léda.

[1] « Le chemin qui conduit de la Laconie dans l'Argolide était dans l'antiquité ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus rudes et des plus sauvages de la Grèce. » (Chateaubriand, *Itin.*, p. 87.)

[2] ΣΠΑΡΤΗ. Tête diadémée de Sparte, à gauche. ℞. ΛΑ (pour ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ). ΕΠΙ ΕΥΡΥΚΛΕΩΣ. Les Dioscures à cheval, la lance en arrêt, galopant à droite, la tête surmontée d'une étoile. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.) Sur les Dioscures, voy. p. 95.

la mère des Dioscures, d'Hélène et de Clytemnestre. Hippocoon, son frère, lui ayant ravi le trône, Hercule le lui rendit, à condition qu'il le laisserait à sa mort aux Héraclides. Mais il oublia sa promesse et donna ses États avec sa fille Hélène à l'Atride Ménélas; Hermione, héritière de ce prince, épousa Oreste. Sous leur fils Tisaménos, les Héraclides vinrent réclamer le trône promis à la postérité d'Hercule. La Laconie échut par le sort aux fils d'Aristodémos, Eurysthénès et Proclès. Comme ils étaient jumeaux, on décida qu'ils seraient tous deux rois. La Pythie l'avait ainsi ordonné. Ils fondèrent les deux maisons



Vallée de Sparte[1].

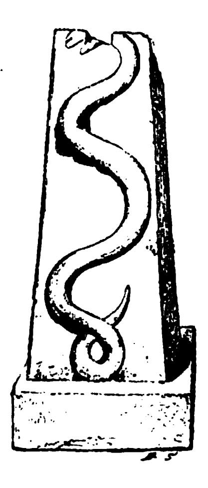
royales des Agides et des Eurypontides, qui régnèrent simultanément à Sparte pendant plus de neuf cents ans. La branche aînée prit le nom du fils d'Eurysthénès, Agis; la branche cadette, celui du petit-fils de Proclès, Eurypon[2].

[1] D'après le *Tour du Monde*, XXXV, p. 321.

[2] Suivant une conjecture très vraisemblable de Curtius, qui s'appuie sur un fragment d'Éphore, il y aurait eu dans la Laconie, après l'invasion dorienne, une sorte d'*hexapole* formée par les six villes de Sparte, Amyclées, Pharis, Ægys, Las et Bœées ou Geronthrées, qui avaient chacune son prince ou roi. Ces six royaumes se seraient peu à peu trouvés réduits à un seul, celui de Sparte : mais deux familles royales auraient survécu. De là cette singularité des deux rois de Lacédémone. (Hérodote, V, 72.) Il est certain que cette double royauté, qu'on ne retrouve point parmi les autres États doriens, a dû provenir de quelque circonstance qui nous échappe. Les Talthybiades, qui conservèrent héréditairement la charge de hérauts publics, prétendaient aussi descendre du héraut d'Agamemnon (voyez, p. 185, la gravure et la note 2), et bien des usages, bien des traditions de l'époque achéenne, c'est-à-dire du temps des Pélopides, furent conservés à Sparte. Ces faits confirmeraient l'opinion de Schœmann, qui croit que l'hexapole dont parle Éphore était constituée du temps des Pélo-

Les nouveaux maîtres de la Laconie, au lieu de se disperser dans les campagnes, se concentrèrent en un lieu semé de collines faciles à défendre, à Sparte, afin de se tenir en garde contre toute surprise. Ils avaient d'abord laissé leurs lois aux anciens habitants; sous le règne d'Eurysthénès, les Laconiens jouirent même de l'égalité avec les conquérants. Mais Agis retira cette concession. Les Doriens ou Spartiates eurent seuls des droits politiques; les Laconiens, devenus leurs sujets, n'eurent que des droits civils. La plupart acceptèrent ce changement de condition; les habitants d'Hélos, qui le repoussèrent, furent







Bas-reliefs spartiates[1].

vaincus et réduits en servitude. Tous ceux qui les imitèrent eurent un pareil sort.

Tel est le récit ordinaire. On a déjà vu que les Doriens n'occupèrent

pides. Il pense aussi que la capitale dorienne fut un assemblage de cinq bourgades, voisines les unes des autres, mais séparées, et dont une portait le nom de Sparte. Enfin il se peut qu'il faille faire descendre la date de l'invasion dorienne du onzième au neuvième siècle.

[1] Bas-reliefs très-archaïques en marbre bleuâtre, découverts à Magoula, près de Sparte, et conservés au musée de Sparte. D'après les *Annali dell' Instit.*, 1861, tav. d'agg. C. — Les figures, lourdes et trapues, rappellent celles des plus anciennes métopes de Sélinonte. Les deux scènes n'ont pas encore reçu d'explication satisfaisante : les uns reconnaissent, dans la première, Amphiaraos et Ériphyle (Ériphyle tiendrait à la main le bracelet pour lequel elle trahit son époux. Voy., ci-dessus, p. 161). Les autres y voient Oreste retrouvant et reconnaissant Électre; d'autres Zeus et Alcmène. Dans la seconde scène, les uns voient Alcméon, le fils d'Amphiaraos, vengeant sur sa mère le meurtre de son père; les autres, Oreste égorgeant sa mère Clytemnestre; d'autres, Ménélas menaçant Hélène, après la prise de Troie. Enfin d'autres savants se fondent sur la présence des serpents, sculptés sur chacun des petits côtés, pour reconnaître dans cette stèle un monument funéraire. Voy. H. Dressel et A. Milchhöfer, *Die antiken Kunstwerke aus Sparta und Umgebung*, dans les *Mittheilungen d. d. archäol. Instit. in Athen*, II (1877), p. 301, n° 6.

d'abord que la haute vallée de l'Eurotas, par où ils étaient venus. Pausanias parle de la longue résistance de plusieurs cités, de Géronthrées, de Pharis et surtout d'Amyclées, l'antique capitale des rois achéens, qui ne fut prise que sous le règne de Téléclès, une génération avant la première olympiade. L'existence de deux rois dans une même cité fait soupçonner la réunion de deux peuples dans une même ville; ainsi en arriva-t-il à Rome sous Romulus et Tatius. Les Doriens avaient sans doute été contraints de faire cette concession aux Achéens. De là ces deux rois qui conservaient quelques prérogatives de la royauté héroïque, mais qui, contrairement à la tradition, n'étaient point de la même famille, puisqu'ils ne mêlèrent jamais leur sang ni leurs tombeaux. Un jour, à Athènes, on refusait à l'Agide Cléomène l'entrée du temple de Minerve, parce qu'il était de race dorienne : « Non, répondit-il, je suis Achéen [1]. »



Guerrier péloponnésien[2].

Les Spartiates n'avaient pas le vif et mobile esprit des hommes de l'Ionie. Essentiellement conservateurs, ils gardèrent leur double royauté, même quand elle ne répondit plus à une nécessité politique, c'est-à-dire après la soumission de toute la Laconie. Ils eurent alors le caractère de race dominante et oppressive qui provoqua des haines dont ils ne purent contenir l'explosion que par une continuelle vigilance, et ils s'en imposèrent la nécessité en ne s'enfermant point derrière des murailles. Sparte fut une ville ouverte et son peuple resta toujours sous les armes, astreint à une sévère discipline, comme une armée campée en pays ennemi. Les Spartiates formèrent seuls l'État; seuls ils eurent le droit d'assister aux assemblées où se faisaient les lois et d'aspirer aux charges publiques. Au-dessous d'eux étaient leurs sujets : dans

[1] Hérodote, V, 72.

[2] Statuette en bronze, trouvée en Laconie, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Sélinonte; d'après les *Mittheilungen d. d. archäolog. Instit. in Athen*, III (1878), Taf. I, n° 2. — Le guerrier, armé d'un casque, d'une cuirasse et de jambières, est représenté marchant. Sur la plinthe est gravée, en caractères de la fin du sixième siècle, l'inscription suivante : Καρίλλες ἀνέθεκε τοῖ Μαλεάται, « Charillos a consacré à (Apollon) Maléatès. » Cette petite figurine est donc un *ex-voto*.

les bourgs de la plaine ou dans ceux du Taygète, les *Laconiens* propriétaires de leurs champs, mais astreints à payer aux rois des redevances; dans les campagnes, les *Hilotes*, esclaves de la glèbe, condamnés à labourer pour leurs maîtres.

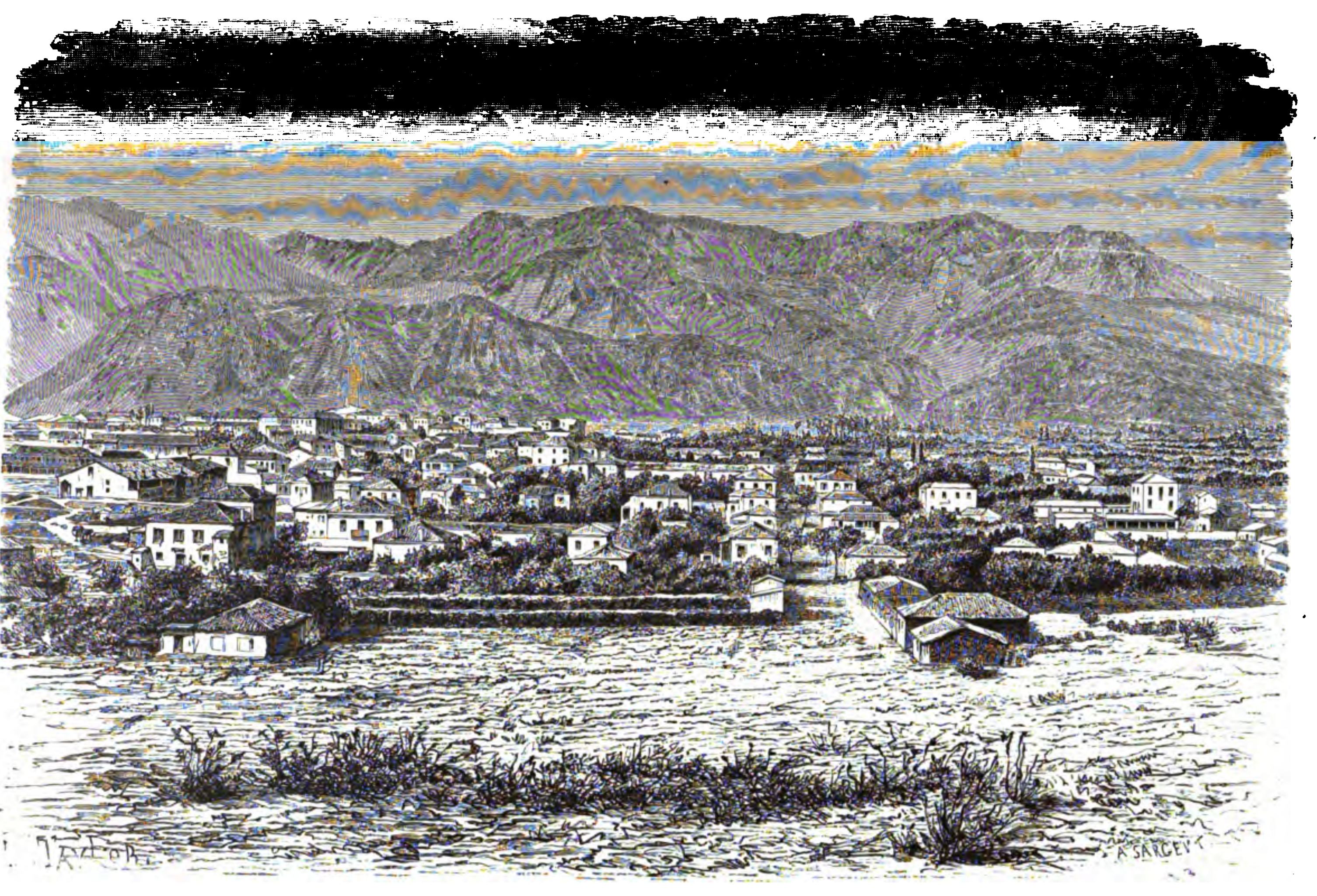
Les deux premiers rois, Eurysthénès et Proclès, vécurent en perpétuelle mésintelligence. Rien n'était plus propre à affaiblir leur pouvoir, mais ce fut cette faiblesse qui le sauva. L'aristocratie dorienne garda cette double royauté, nécessairement inoffensive, comme les patriciens de Rome eurent deux consuls pour n'avoir pas un maître. A l'exemple des deux maisons régnantes, toutes les familles se divisèrent; l'égalité établie après la conquête par un premier partage des terres disparut dans les fortunes comme dans les conditions, et même parmi la race dominante, il y eut des oppresseurs et des opprimés, des riches et des pauvres. De là des secousses qui ébranlèrent l'État et chassèrent du pays quelques-uns des conquérants. Un petit-fils de Tisaménos, Théras, conduisit une colonie dans l'île qui prit son nom; d'autres allèrent se fixer à l'ouest du Péloponnèse, dans la Triphylie. Cependant, malgré ces discordes, Sparte, dans la vigueur de la sève barbare, trouva le moyen de faire des conquêtes; elle attaqua les Cynuriens, qui pillaient tour à tour l'Argolide et la Laconie, et les chassa de leur territoire. Les Argiens ayant voulu s'emparer de ce petit pays, elle se tourna contre eux et les battit. Ce fut l'origine d'une querelle qui dura plusieurs siècles.

Cette situation des conquérants de la Laconie, entourés d'ennemis au milieu de leur conquête et menacés sur leurs frontières par des peuples belliqueux, leur imposait l'obligation de vivre étroitement unis. Des dissensions intestines pouvaient compromettre cette discipline et augmenter le péril extérieur. Lycurgue se donna la tâche de la raffermir, en resserrant les liens qui enchaînaient les citoyens à l'État.

II. — LYCURGUE ET SES LOIS.

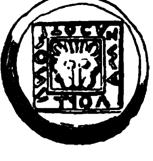
Il y a sur Lycurgue comme sur ses lois des incertitudes que la critique moderne n'a pu dissiper; ce qui va suivre tient donc plus de la tradition que de l'histoire; il en est de même pour la plupart des faits antérieurs aux guerres Médiques[1].

[1] Plutarque dit, au commencement de sa vie de Lycurgue : « On ne peut rien dire de cer-



SPARTE ET LE TAYGÈTE (d'après le *Tour du Monde*, t. XXXV, p. 325).

On croit que Lycurgue naquit dans le neuvième siècle[1], du roi Eunomos. Son père, en voulant séparer des gens qui se battaient, reçut un coup de couteau dont il mourut. Son frère aîné, Polydectès, eut de même une fin prématurée et Lycurgue fut roi tant qu'on ignora la grossesse de la reine, sa belle-sœur; celle-ci lui offrit de faire périr l'enfant qu'elle portait dans son sein, à condition qu'il l'épouserait. Il trompa ses désirs coupables et sauva le fils de son frère. Les grands, irrités de la sagesse de son administration pendant la minorité du jeune Charilaos, le forcèrent à s'exiler. Il voyagea longtemps pour converser avec les sages et étudier les coutumes des nations étrangères. Dans l'île de Crète, il se fit instruire des lois de Minos par le poète Thalétas qui chantait ses vers sur la lyre, et il l'appela ensuite à Sparte pour qu'il l'aidât à apaiser les esprits. De l'Asie Mineure il n'emporta que les poésies d'Homère; mais les prêtres égyptiens le comptèrent parmi leurs disciples. Les Spartiates des derniers temps voulaient qu'il fût allé jusque dans l'Inde interroger l'antique sagesse des brahmes, et visiter ces lieux, berceau du jour, d'où il semblait aux anciens que devait sortir toute lumière. C'étaient de bien grands et difficiles voyages pour les hommes de ce temps; Lycurgue ne les a point faits, et les prêtres de l'Égypte ou de l'Inde ne lui ont rien appris.

Monnaie de Gortyne, en Crète[2].

Lycurgue[3].

Le rapport des institutions de Sparte avec celles de la Crète est évident. La division en esclaves, en vaincus de condition libre et en con-

tain sur lui. Son origine, ses voyages, sa mort, ses lois même et la forme du gouvernement qu'il établit sont rapportés diversement. »

[1] Ératosthène fait Lycurgue contemporain d'un roi d'Élide nommé Iphitos, qui aurait renouvelé l'institution des jeux olympiques attribuée à Hercule et à Pélops, 108 ans avant l'olympiade de Corœbos, laquelle est fixée à l'an 776, ce qui fait fleurir Lycurgue en l'année 884. Selon Thucydide (I, 18), la législation dite de Lycurgue serait « antérieure de quatre cents ans et plus à la fin de la guerre du Péloponnèse ». Cette guerre ayant fini en 404, il faut remonter quelque peu au delà de 804 pour avoir l'établissement de la constitution spartiate, d'après Thucydide. Mais cette législation ne fut jamais écrite.... *Solitum est ut Lacedæmonii.... ea quæ pro legibus observarent, memoriæ mandarent.* (*Institutes* de Justinien, liv. I, tit. 2, § 10.)

[2] Au droit, Europe sur le taureau : effrayée, elle tient les bras étendus. Sous le taureau est un dauphin, pour indiquer la mer. — Au revers, tête de lion dans un carré creux. Tout autour, en caractères archaïques, l'inscription : Γόρτυνος τὸ παῖμα « frappe de Gortyne », du verbe παίω, frapper. (Monnaie d'argent.) Voy. Friedländer et Sallet, *Das königliche Münzkabinet*, Berlin, 1877, n° 42, p. 59.

[3] Buste du législateur de Sparte, la tête nue et portant une longue barbe. (Améthyste gravée du Cabinet de France, montée en bague; n° 2039 du Catalogue.)

quérants, le partage de ces derniers en trois tribus, les repas publics, l'influence des vieillards, et un sénat d'anciens se retrouvent dans cette île. Mais ils existaient chez tous les peuples doriens, par suite d'usages communs à la race entière et de nécessités politiques provenant de situations analogues. Lycurgue n'inventa donc point sa législation, pas plus qu'il ne l'importa toute faite des pays étrangers, car les lois qui durent naissent des mœurs, et ce n'est qu'ensuite que les législateurs les rédigent. Il fit revivre et coordonna d'anciennes coutumes, précisa ce qui était vague, compléta ce qui était imparfait, et forma d'éléments épars, mais vivaces, un corps de lois rigoureusement enchaînées.

A son retour, après une absence que l'on fait durer dix-huit ans, Lycurgue trouva la ville pleine de troubles; le peuple sentait lui-même le besoin d'une réforme. Le moment était donc favorable. Afin d'ajouter à l'autorité de son nom celui d'Apollon Delphien, le dieu national des Doriens, il consulta l'oracle sur ses projets. La Pythie le salua du nom d'ami de Jupiter.

Fort de l'appui du dieu, gagné ou complice, il commença par intéresser à ses desseins un parti nombreux et puissant, de sorte qu'il pût compter au besoin sur la force pour faire accepter ses lois. Charilaos était un de ses plus zélés partisans.

Tous les maux de Sparte provenaient de l'anarchie qu'enfantaient l'extrême richesse des uns et l'extrême pauvreté des autres, mises face à face et se déchirant sous les yeux des vaincus, qui espéraient sans doute profiter de ces discordes pour briser un joug détesté. Le mal dont l'État se mourait étant l'inégalité, Lycurgue prétendit le guérir par l'égalité.

Au lendemain de l'invasion, les Doriens avaient, suivant l'usage, partagé entre eux, par le sort, les terres conquises. Mais l'égalité des lots, κλῆρος, avait été bien vite troublée; Lycurgue se proposa de la rétablir en renouvelant cette vieille coutume agraire. Il divisa les terres réservées aux Spartiates en portions égales. Suivant Plutarque, il partagea la Laconie en 39 000 parts, dont 30 000 pour les Laconiens et 9000 pour les Spartiates; celles-ci beaucoup plus considérables que celles-là et comprenant les meilleures terres du pays, mais à peu près égales entre elles, sinon pour l'étendue, du moins pour la valeur et les revenus[1].

[1] Les auteurs diffèrent sur le chiffre des lots. Ces variantes et le silence d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Platon et d'Aristote ont fait penser à MM. Lachmann, Kortum, Kopstadt et Grote que ce partage n'a jamais eu lieu; le dernier n'attribue même à Lycurgue

Les personnes formaient trois classes : *Spartiates*, *Provinciaux* ou *Périèques*, *Hilotes*. Les Spartiates, le peuple souverain, étaient les descendants des conquérants doriens; ils vivaient réunis à Sparte, et s'appelaient les égaux, οἱ ὅμοιοι. Les Provinciaux ou *Périèques* étaient les anciens Achéens qui n'avaient pas fui avec Tisaménos vers l'Égialée, les étrangers qui avaient accompagné les conquérants, même des Doriens qu'une cause ou une autre, l'impossibilité, par exemple, de donner ce que chacun devait fournir pour les repas publics, avait fait tomber du rang des citoyens.

Le Spartiate et l'Hilote ne peuvent être séparés; ils se complètent l'un l'autre.

Les Laconiens ou Provinciaux qu'on nommait les Périèques, « ceux qui habitent autour de la cité sans y être compris, » cultivaient les flancs des montagnes et les bords de la mer. Ils occupaient les « *cent villes de la Laconie* », misérables hameaux, pour la plupart représentés, à Sparte, par une hécatombe annuelle. Ils n'avaient point de droits politiques, étaient soumis pour l'administration de leurs communes à la surveillance des Spartiates, devaient un tribut, la moitié, probablement, du produit de leurs terres[1], et le service militaire; 10 000 combattront à Platée, à côté des 5000 Spartiates, et Léonidas en aura 700 aux Thermopyles. Les éphores, et sans doute avant eux les rois, avaient le droit de les faire exécuter sans jugement[2]. Leur situation était

que des lois concernant l'éducation des enfants et les repas publics. « *Lykurgus*, dit-il, *is the trainer of a military brotherhood, more than the framer of a political constitution.* » (T. II, p. 525.) J'accorde que Lycurgue n'a pu partager toutes les terres de la Laconie, puisque cette contrée n'était pas de son temps conquise tout entière; mais la constitution de Sparte et les idées qu'on s'en formait dans l'antiquité reposant sur l'égalité des biens, je ne doute pas que cette égalité n'ait été un certain jour établie par un partage des terres. C'est l'opinion soutenue dans la plupart des écrits où cette question se rencontre, ceux d'Hermann, de Tittmann, de Wachsmuth, de Manso, d'O. Müller, de Schœmann, de Thirlwall et de Curtius. L'amour de l'argent, un des traits du caractère spartiate qu'Aristote met en relief, prouverait au besoin que ce grand désir d'avoir de la richesse mobilière provenait de la difficulté d'avoir une richesse immobilière, à laquelle pourtant beaucoup d'hommes, à Sparte, finirent par arriver. De quelle manière, puisque ces lots sont généralement regardés comme ayant été inaliénables et indivisibles? Avant la guerre du Péloponnèse, par l'extinction d'un grand nombre de maisons primitives; depuis cette guerre, par la loi de l'éphore Épitadéos, qui autorisait le père à disposer de son bien comme il l'entendait. Aristote (*Polit.*, II, 7) dit que vendre ou acheter un lot de terre, c'était blesser profondément le sentiment public, mais qu'il y avait la plus grande liberté pour les legs et les donations. Cette liberté suffisait pour amener la concentration des biens en un petit nombre de mains.

[1] C'est la redevance que les Messéniens vaincus durent payer. (Tyrtée, *ap.* Pausanias, IV, 14, 3.)

[2] Il doit y avoir quelque exagération dans le tableau qu'Isocrate (*Panathén.*, 178) trace de la condition des Périèques.

cependant adoucie par certains avantages : s'ils n'avaient pas les droits des Spartiates, ils n'étaient pas condamnés à leurs mœurs austères, l'industrie et le commerce, dédaignés par les conquérants, leur appartenaient; c'était peu de chose, car tout luxe était interdit aux Spartiates, mais ils trouvaient une ressource dans la magnificence que l'État déployait pour ses temples et ses solennités. Même au dehors, on recherchait certains produits de leur industrie. Brasidas montra dans ses expéditions loin du Péloponnèse quels services ils pouvaient rendre; quand Sparte eut des flottes, ils en formèrent les équipages. Ces services et la richesse qui ne leur était pas interdite permirent à quelques-uns d'entre eux de s'élever aux dignités. On prétend que Lysandre, Callicratidas et Gylippos étaient de cette classe; il est certain que plusieurs des vainqueurs d'Olympie et quelques artistes en faisaient partie. Avant la guerre du Péloponnèse toute trace physique d'une différence originelle entre les Périèques et les Spartiates s'était effacée. Tous parlaient dorien, quoique les lignes de démarcation politique fussent sévèrement maintenues.



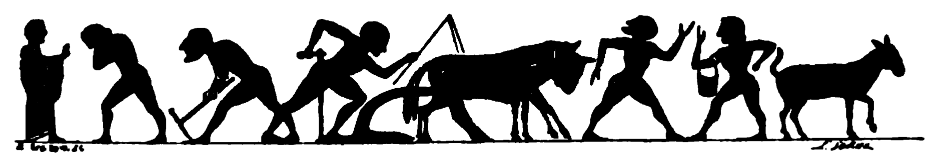
Apollon[1].

Il ne faut pas chercher à Lacédémone la politique qui fut une des causes actives de la fortune de Rome : la facile concession du droit de cité. Tout l'esprit de sa constitution y était contraire. Hérodote assure que deux hommes seulement obtinrent ce titre : le devin Tisaménos et son frère Hégias. Tisaménos, à qui l'oracle de Delphes avait promis de grands succès, se trouvait dans l'armée des Grecs à Platée. Les Spartiates, très superstitieux surtout à l'égard de leur dieu national, Apollon, voulurent que cet

[1] Statuette en bronze du Cabinet de France (*Catalogue*, n°2940). Elle a été découverte à Bologne : les caractères de l'inscription, Καφισόδορος Αἰσχλαπποι, sont ceux de Corinthe, de Mégare et de leurs colonies. Cette figurine est connue sous le nom d'Apollon, mais l'inscription prouve qu'elle est un ex-voto à Esculape, et qu'elle a été consacrée par un certain Kaphisodoros : Καφισόδορος Αἰσχλαπποι. Cf. Rœhl, *Inscriptiones Græcæ antiquissimæ*, n° 549, p. 158. Letronne

homme prédestiné devînt un des leurs, pour partager avec lui sa fortune. Le devin n'y consentit qu'à la condition que son frère fut fait aussi citoyen de Sparte[1]. Toute aristocratie fermée est destinée à périr; attendons-nous donc à voir Sparte tomber faute d'hommes, ὀλιγανδρία, dit Polybe.

On a vu l'origine des Hilotes. Ils étaient en plus grand nombre que les esclaves d'aucune autre cité grecque, et ils représentaient l'esclavage dans sa forme la plus complète[2]. Cette servitude est double; l'Hilote a deux maîtres : le Spartiate, dont il cultive la terre, et l'État; il appartient à tous et à un seul. Sa volonté et sa vie sont dans les mains de Sparte, qui de l'une et de l'autre fait ce qui lui plaît. Mais



Scène de culture[3].

une limite est imposée à la puissance du maître; il ne peut ni tuer ni vendre hors du pays ses Hilotes, qui restent attachés à la terre comme le seront les serfs du moyen âge; cette position fixe est même pour eux la source d'un certain bien-être. Comme le Spartiate a un régime de vie simple et invariable, il se borne à exiger des Hilotes qui cultivent sa terre une redevance en nature toujours la même, suffisante pour le nourrir lui et les siens: au delà, il ne demande rien, et ce qui reste des produits demeure à l'esclave, qui peut s'en former un pécule et se rendre plus douces les conditions matérielles de la vie.

a démontré qu'une statue d'un dieu était très souvent offerte à un autre dieu. Cf. S. Reinach, *Épigr. grecque*, p. 381.

[1] Hérodote, IX, 33. Cependant il nomme un troisième étranger fait Spartiate, Clytiadès d'Élis. (*Ibid.*) Aristote, je crois, parle de nombreux citoyens faits par les premiers rois. Les étrangers étaient autorisés à assister aux fêtes de Sparte : Lichas tenait pour eux table ouverte. (Xénophon, *Memor.*, I, 2, *ad fin.*)

[2] J'ai donné, à la page 22, le chiffre des Hilotes d'après Clinton; Schœmann le porte beaucoup plus haut, jusqu'à 224 000; mais il y a toujours beaucoup d'incertitude pour les chiffres fournis par les anciens ou établis d'après leurs données. Disons seulement que le nombre des Hilotes était très supérieur à celui des Spartiates. On a fait venir le mot Hilotes de la ville d'Hélos; d'autres de Ελῶτες, les prisonniers. La ville d'Hélos ne fut prise qu'après Lycurgue.

[3] Peinture de vase, d'après une coupe de la collection Campana, au Louvre. — Au centre un laboureur pousse la charrue traînée par deux bœufs. Derrière lui deux hommes sont occupés à briser les mottes avec des hoyaux. (Il semble que le peintre a oublié de dessiner le hoyau du second). Vient ensuite un surveillant. A droite, derrière le mulet, on voit un semeur, sa corbeille passée au bras droit : vers lui s'avance à grands pas un homme également nu.

L'espoir de la liberté ne lui est pas non plus à jamais interdit : il peut s'y élever par l'affranchissement et mériter l'affranchissement par des services à l'intérieur ou par son courage dans la guerre, car l'État l'emploie à ses travaux et souvent l'appelle à l'honneur de combattre pour la commune patrie. Les Hilotes affranchis formaient la classe des Néodamodes.

Cette position n'aurait pas été intolérable, et le mot d'Hilote ne serait pas devenu l'expression de tout ce qu'il y a de plus affreux dans l'esclavage, si leur condition eût été simplement telle que nous venons de la décrire. Mais cette classe active, industrieuse, nombreuse surtout, tenait les Spartiates en de continuelles alarmes. Il est dangereux à l'esclave de faire peur à son maître. Sparte eut contre les siens un code plus atroce que notre code noir. D'abord elle les dégrada ; un vêtement, qu'ils ne pouvaient quitter, servait à les reconnaître ; défense leur était faite de chanter les hymnes guerriers des Spartiates ; et pour se faire un jeu de leurs vices, ou y trouver une leçon que ceux-ci estimaient bonne à donner aux enfants, ils forçaient des Hilotes à s'enivrer. De plus, chose horrible ! Sparte affaiblissait cette classe redoutée en lui tirant du sang. Chaque année, à en croire certains récits, on lâchait sur les Hilotes les jeunes Spartiates armés de poignards pour leur faire la main et les habituer au sang. Tous les malheureux qui, passé une certaine heure, étaient trouvés sur les routes, tombaient égorgés ; cette chasse aux hommes avait un nom officiel, elle s'appelait la *cryptie*. Quelquefois, au lieu de se faire en détail, l'exécution se faisait en masse. Thucydide raconte qu'à une certaine époque, « Sparte ayant quelques raisons de redouter une insurrection des Hilotes, invita par déclaration publique tous ceux qui, par leurs services passés, croyaient avoir mérité d'être affranchis, à venir réclamer la récompense à laquelle ils avaient droit. Les plus braves et les plus ambitieux de liberté se présentèrent ; sur le nombre total, deux mille furent choisis comme les plus dignes ; dans leur joie, ils se réunirent, la tête couronnée de fleurs, autour des temples, afin de remercier les dieux. Peu de temps après, les Lacédémoniens les firent disparaître. On ne sut point quel avait été leur sort, mais on ne les



Monnaie de Sparte[1].

[1] Tête laurée et barbue d'Hercule, à droite. ℞. Amphore debout entre les bonnets des Dioscures surmontés de deux étoiles ; dessous ΛΑ(ΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ). Le tout dans une couronne de laurier. (Drachme.)

revit jamais. » Ce fait, rapporté sans aucune hésitation par un historien qui n'est point hostile aux Spartiates, force de croire qu'il n'y a pas trop d'exagération dans ce que les anciens nous disent de la *cryptie*. Un habile critique[1] ne voit dans cette étrange institution qu'une loi de couvre-feu comme il en a été tant de fois rendu, une mesure de police contre les vagabondages et les réunions nocturnes; ici, seulement, avec une pénalité atroce. L'explication est bonne; Sparte, en effet, ainsi qu'une place forte assiégée, avait besoin pour se défendre de plus dures rigueurs que n'en ont jamais établi les lois militaires. Aristote, que l'on n'accusera pas de tendresse pour les esclaves, disait : « Les traitements barbares infligés aux Hilotes en font autant d'ennemis et de conspirateurs[2]; » aussi conspiraient-ils sans cesse. On les verra profiter de tous les périls de Lacédémone[3].

Le Spartiate n'est pas complet sans l'Hilote. Il combat, s'exerce ou délibère; mais dès qu'il a quitté le camp, le plataniste ou le conseil, son labeur est fini et il a tout le loisir qu'Aristote exigeait pour le citoyen parfait. Afin de le mieux garder toujours prêt à son service, la cité lui interdit, même alors qu'elle ne lui demande rien, toute occupation domestique; il faut donc que l'Hilote travaille pour lui et le nourrisse, en lui donnant la moitié du produit de ses terres. Supprimez l'Hilote, et il n'y a plus de Spartiates, car les lois de Lycurgue tomberont dès que la hache et la bêche remplaceront la lance dans la main de ses Doriens, dès qu'ils oublieront la guerre pour l'agriculture et le commerce. Le labeur des uns est la conséquence du loisir des autres. Voilà comment cet esclavage resta jusqu'au dernier jour la condition nécessaire de l'existence même de Sparte; il s'aggrava à mesure que Sparte fléchissant devint plus soupçonneuse.



Lycurgue, sur une monnaie de Sparte[4].

Mais le Spartiate ne garde lui-même son titre et son rang qu'à deux conditions : il faut qu'il se soumette à la sévère discipline de Lycurgue et qu'il fournisse ce que la loi exige de lui pour les repas publics. S'il ne remplit pas ses obligations, il est destitué de ses droits. Tout Spartiate a une part assurée dans le gouvernement,

[1] M. Wallon, *Recherches sur la cryptie*.
[2] *Pol.*, II, 7.
[3] Les mots *Spartiates* et *Lacédémoniens* ont été souvent confondus. Le premier désignait plutôt la classe dominante; le second, les maîtres de la Laconie et les Périèques; cependant il arrivait aussi qu'on donnât le nom de Lacédémoniens aux seuls Spartiates.
[4] ΛΥΚΟΡΓΟΣ. Tête barbue de Lycurgue à droite. ℞. Massue formant la hampe d'un caducée;

comme roi, comme sénateur, ou comme simple citoyen. En effet le gouvernement de Sparte est démocratique, c'est-à-dire que les Spartiates, considérés seuls, forment une société d'égaux; mais si vous considérez tout l'empire de Sparte, c'est une aristocratie qui tourne même à l'oligarchie, tant il y a disproportion entre la masse des habitants du pays et le nombre, relativement fort petit, de ceux qui gouvernent[1].

J'ai dit que tous les Spartiates étaient égaux. Lycurgue voulut encore qu'ils fussent étroitement unis par une sorte de fraternité d'armes. Il les divisa ou plutôt conserva la division en trois tribus sœurs: Hylléens, Dymanes, Pamphyliens, qui ne se distinguaient entre elles que par l'unique privilège qu'avait la première de posséder les familles royales. Chaque tribu fut partagée en 10 sections appelées *obées*, subdivisées chacune en 30 *triacades*, en tout 30 obées et 900 triacades. Chaque triacade comprenait 10 familles; on trouve ainsi le nombre de 9000, qui était celui des lots de terre destinés aux Spartiates et des citoyens en état de porter les armes.



Monnaie de Sparte[2].

Chaque mois, à la nouvelle lune, se réunissait l'assemblée publique : un Héraclide n'y avait pas plus d'influence légale que le dernier des citoyens. Cette assemblée votait sans délibérer, par *oui* ou par *non*, sur les propositions qui lui étaient présentées par les magistrats. Ce n'est que plus tard que s'introduisit l'usage de la discussion et des amendements : encore fallut-il que l'orateur obtînt des magistrats l'autorisation de parler. Plus tard aussi il y eut la petite et la grande assemblée; la première se réunissait pour nommer les magistrats et les prêtres, la seconde pour régler les grandes questions, comme la paix et la guerre, les changements à la constitution, la succession au trône vacant.

dans le champ, ΛΑ(ΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ) et deux monogrammes de noms de magistrats. Le tout dans une couronne de laurier. (Monnaie de bronze.)

[1] M. Wallon (*Histoire de l'esclavage*, etc., t. I, chap. III, p. 108) pense qu'au temps de la bataille de Platée il y avait environ 8000 Spartiates, ou, avec les femmes et les enfants, 31 400 personnes, 120 000 Périèques et 220 000 Hilotes. Ce qui donne une population sujette dix fois plus nombreuse que la classe dominante. Les chiffres de Clinton (voy. ci-dessus, p. 14) diffèrent beaucoup de ceux-là, sans être plus certains. L'énorme disproportion qui existait entre les deux classes n'en est pas moins hors de doute.

[2] Têtes accolées des Dioscures, à droite, surmontées de deux étoiles. ℞. Deux amphores debout; au-dessus, les lettres ΣΙ, initiales d'un nom de magistrat. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.)

Au-dessus de cette assemblée fut placé un sénat dans la véritable acception du mot, γερουσία. Il était d'institution démocratique, puisqu'on ne demandait à ses membres ni condition de naissance ni condition de fortune; il avait cependant quelque chose d'aristocratique : on exigeait un cens d'années : il fallait, pour y entrer, avoir 60 ans. A cause de cette condition qui n'y laissait accès qu'aux vieillards, ce sénat eut un esprit particulier qui se retrouve dans la politique habituelle de Sparte où domine la lenteur, la circonspection, une prudence souvent excessive et une égale méfiance à l'égard des hommes et de la fortune.

Le sénat se composait de 30 membres pris dans les 30 obées. De ce nombre étaient les rois qui représentaient chacun leur obée et n'avaient du reste d'autre privilège que celui d'une voix prépondérante accordée au roi Agide. Le sénat délibérait sur les propositions à présenter à l'assemblée, jugeait au criminel et exerçait une partie des fonctions censoriales qui furent ensuite envahies par les éphores. Ses membres étaient élus d'une singulière façon : on faisait défiler tour à tour les candidats devant le peuple, qui saluait chacun d'eux par des acclamations plus ou moins fortes. Des vieillards, enfermés dans une chambre voisine, d'où ils ne pouvaient rien voir, notaient ceux qui avaient obtenu les plus fortes acclamations, et ceux-là étaient déclarés sénateurs. Nommés à vie, ils étaient inamovibles et irresponsables, ce qui contribuait à leur donner un caractère aristocratique, rien n'étant plus contraire à la démocratie qu'une fonction politique conférée en viager, et qu'une assemblée dont les membres ne rentrent pas, au bout d'un certain temps, dans la foule.

Les deux rois, qui ne devaient avoir aucune infirmité corporelle, furent maintenus. On vient de voir dans quelles étroites limites se renfermait leur influence, soit au sénat, soit à l'assemblée : c'était à peu près celle qu'avaient eue les rois de l'âge héroïque; en gardant ce caractère, la royauté se sauva à Sparte, alors qu'elle succombait partout ailleurs. Soumis au même régime et aux mêmes costumes que les simples citoyens, ils ne se distinguent de ceux-ci que par des prérogatives dont quelques-unes rappellent la royauté des anciens jours. Ils commandent l'armée, où une garde de cent hommes les suit, et, hors de la Laconie, ils exercent un pouvoir à peu près absolu[1]; ce qui les rend très par-

[1] Là aussi ce pouvoir fut plus tard limité par des éphores, qui envoyèrent deux de leurs collègues à l'armée, et en 418 par un conseil de dix Spartiates, qui fut placé à côté du roi dans toute expédition.

tisans de toute guerre, puisqu'ils sont affranchis au camp des entraves qui les gênent dans la cité. Si leurs prérogatives publiques sont faibles, le peuple respecte profondément en eux les descendants d'Hercule, et attache une idée religieuse au maintien de leur maison et de leur titre. Sparte croyait pouvoir compter sur l'appui des dieux tant qu'elle aurait des Héraclides à sa tête. Aussi ont-ils la garde des oracles et sont-ils, avec les officiers pythiens attachés à leur personne, les intermédiaires entre la cité et le temple de Delphes. Le premier et le septième jour de chaque mois l'État leur donne une victime; car, prêtres de Jupiter, ils lui sacrifient, dans les cérémonies publiques, au nom de tous les citoyens; mais ils doivent offrir ce sacrifice dès la pointe du jour, « afin d'être les premiers à obtenir la bienveillance du dieu », qui lui semblait devoir céder, comme un roi débonnaire, aux instances du plus empressé des solliciteurs. A chaque portée de truie, il leur appartient un porc, afin qu'ils ne manquent pas d'offrandes lorsqu'il faut consulter la volonté des dieux, ce qu'on fait à Lacédémone plus fréquemment qu'ailleurs[1]: et, aux repas, ils ont double portion, par honneur et pour qu'ils puissent envoyer de leur table à ceux qu'ils voudraient distinguer, mais aussi pour que, mangeant davantage, ils soient dans le combat les plus forts[2]. On se tient debout en présence du roi, excepté les éphores, qui demeurent assis, et à tout sacrifice public fait par un citoyen, ils ont la place la plus honorable. Chaque mois ils renouvellent le serment d'être fidèles aux lois de la république. Leur mort amène un deuil public de dix jours; leur avènement, des fêtes et une remise de toutes dettes pour les débiteurs de l'État.

Ces prérogatives sont des honneurs, non du pouvoir; on a même pris soin qu'ils n'aient pas la tentation d'y rien changer. Les rois de l'âge héroïque se cantonnaient dans une forteresse d'où ils bravaient au besoin les ressentiments populaires; ceux de Sparte habitèrent en des maisons tout ouvertes comme celles des particuliers. Aussi Hérodote ne trouve point que Sparte ait un gouvernement monarchique, et Aristote n'y voit qu'une aristocratie[3].

[1] Les devins étaient fort en crédit à Sparte; rien ne se faisait sans eux. Ils suivaient les armées, et l'État avait deux devins officiels. (Thucydide, V, 54, 55; VI, 69.) En campagne, les rois emportaient l'image des deux Tyndarides, patrons de Lacédémone. (Hérodote, V, 75.)

[2] Les Romains eurent aussi leurs *duplicaires*. Voyez *Hist. des Rom.*, t. V, p. 146. Cet usage se trouve dans Homère, *Iliade*, VII, 321; VIII, 162, et Platon l'introduira dans sa République, liv. V, p. 96, éd. Didot : « Ce sera, dit-il, pour les guerriers une distinction et un moyen d'augmenter leur force.

[3] Hérodote, V, 92; Aristote, *Pol.*, V, 12.

Je ne dis rien ici des éphores qu'on retrouve chez d'autres peuples doriens, et dont les attributions, fort obscures et restreintes sans doute dans l'origine à la surveillance des marchés, devaient s'accroître considérablement jusqu'à « forcer les rois, dit Polybe, à les respecter comme leurs pères ». Ils étaient au nombre de cinq et annuellement élus, d'une manière bizarre, qui permettait au dernier des citoyens d'arriver à ce poste. Leur création est placée par Aristote un siècle



Acropole de Sparte[1].

après Lycurgue, sous les rois Théopompos et Polydoros. Il en sera parlé plus tard[2].

Jusqu'à présent on n'a rien vu qui appartienne exclusivement à Lycurgue ou à Sparte. Les intentions du législateur paraissent mieux dans les institutions relatives à la vie privée. Le principe qui les domine est celui de toute l'antiquité : le citoyen naît et vit pour l'État : son temps, ses forces, ses facultés lui sont dus. Mais nulle part ce principe ne fut pratiqué avec autant de rigueur qu'à Sparte. Lycurgue y ramena sévèrement toutes les vieilles coutumes qui pouvaient s'y prêter et toutes les innovations qu'il introduisit. « Il dénatura l'homme, dit Rousseau, pour renforcer en lui le citoyen. »

Il avait fait une répartition égale des terres, mais ne conféra pas aux Spartiates tous les droits que donne la propriété. On pourrait dire

[1] D'après Stackelberg, *La Grèce*, etc. — A droite sont les hauteurs de Sparte, à gauche le Taygète et les ruines de la ville franque de Mistra.
[2] *Pol.*, V, 2.

qu'il n'existait réellement pas de propriétaires à Sparte, car ce qui constitue par essence la propriété, c'est le droit de disposer de son bien, et le Spartiate n'a pas cette liberté. Comme chez les Hébreux, les lots de terre sont incommutables. La loi juive permettait d'aliéner le lot, sauf à rétablir les choses dans le premier état, quand venait le jubilé. A Lacédémone, toute aliénation de patrimoine fut défendue; un Spartiate n'avait le droit ni de vendre ni d'acheter de la terre. Le père ne pouvait même diviser son héritage. Ce n'est qu'au quatrième siècle[1] qu'il lui fut permis d'en disposer par testament : il fallait qu'il laissât son κλῆρος, ou lot primitif, à son fils aîné, son héritier nécessaire, et, à défaut de mâle, à sa fille aînée. C'était ce que nos lois modernes appellent un majorat ou une terre substituée.

Ainsi, la liberté du citoyen, comme propriétaire, est considérablement atteinte, mais l'immobilité est assurée à l'état des terres.

Elle l'est aussi à l'état de la population, par certaines mesures qui doivent maintenir au même niveau le nombre des citoyens. La grande préoccupation des législateurs et des politiques de l'antiquité est de conserver la cité dans son cadre, sans lui permettre jamais de rester en deçà ou de s'étendre au delà. A l'excès de citoyens, Lycurgue remédie par l'exposition des enfants faibles ou mal conformés. Mais, chez un petit peuple guerrier, où tout citoyen est soldat et sert, les combats suffisent, et de reste, pour limiter la population, et l'on doit bien plutôt songer à l'empêcher de s'épuiser : le législateur y pourvoit par les peines portées contre le célibat, et par l'espèce de déshonneur qui atteint les citoyens sans enfants. Un jour Dercyllidas, général de grande réputation, se présente à une assemblée : un jeune Lacédémonien ne se lève point à son approche, comme c'était l'usage: le vieux guerrier s'en étonne. « Tu n'as point d'enfants, dit le jeune homme, qui puissent un jour me rendre le même honneur. » Personne ne le blâma. Plus tard, le gouvernement accorda des récompenses aux citoyens qui avaient le plus d'enfants, et il favorisa les adoptions et les mariages entre les riches héritières et les citoyens pauvres. Les rois qui devaient sanctionner toutes les adoptions et qui disposaient de la main des orphelines, quand le père n'avait pas fait connaître sa volonté, purent aussi, pendant quelque temps, sauver de l'indigence un citoyen utile et empêcher l'accumulation des richesses dans les mêmes mains.

[1] Voy. dans Plutarque, *Agis*, 6, la loi de l'éphore Épitadéos et ci-dessus, p. 304, n. 1.



GORGE DU TAYGÈTE

Langadha de Magoula (*Tour du Monde*, XXYV. p. 345) (Voy. p. 317).



Tout citoyen doit donc à la patrie des enfants. Celui dont l'union est stérile peut prêter sa femme et remplir ainsi l'obligation de donner à la patrie de futurs soldats, c'est si bien une dette que les enfants appartiennent plus à la cité qu'au père. En sortant du sein de sa mère, le jeune Spartiate tombe dans les mains de l'État; le père doit l'aller exposer dans la Lesché, lieu de réunion des vieillards. En vain il voudrait sauver son fils : si les vieillards le trouvent faible ou mal constitué, il est précipité du sommet du Taygète, et le pauvre petit est puni de mort au premier jour de sa vie parce qu'il ne promet pas un assez robuste guerrier. Cruel et monstrueux usage que des philosophes et des politiques, à commencer par Platon et Aristote, acceptaient comme une nécessité!

Après cette terrible inspection sur ceux qui doivent être ses membres, l'État rend le fils à sa mère et le lui laisse jusqu'à sept ans; à cet âge, il le reprend pour ne plus le lâcher, et la vie de l'enfant n'est depuis ce moment qu'un long apprentissage de la patience, de la sobriété, même de la douleur. Il est aussitôt classé dans les *bandes* que des instituteurs, choisis parmi les jeunes hommes les plus braves, dirigent sous la surveillance d'un magistrat appelé *pédonome*. On les exerce à la palestre, à la course, au maniement des armes, à tout ce qui peut donner à leur corps force et agilité; à leur âme, courage et patience. « Vous trouverez difficilement, dit Xénophon, des hommes mieux constitués et plus souples de corps que les Spartiates : ils exercent avec un même soin et le cou, et les mains, et les jambes. Point de chaussures; même vêtement été comme hiver; pour lit, des roseaux coupés par eux-mêmes dans l'Eurotas : peu de nourriture, afin de les forcer à dérober par ruse et adresse de quoi satisfaire leur appétit. » Il est étrange de voir ainsi enseigner le vol; mais, à cause de la communauté qui unit les Spartiates, ce n'est point un vol véritable. Celui qui se laisse prendre est châtié, non comme coupable, mais comme maladroit. A la guerre, ils se souviendront, pour dépister l'ennemi, des ruses qu'enfants ils auront pratiquées pour trouver leur nourriture. Un d'eux avait volé un jeune renard; voyant venir quelqu'un, il le cacha sous sa robe, et aima mieux se laisser ronger le ventre et les entrailles, sans pousser un seul cri, que de se trahir. Pour les endurcir à la souffrance, on les soumettait à de rudes épreuves, comme font encore les Indiens du nouveau monde; ils étaient battus de verges devant l'autel de Diane, et c'était à qui supporterait le mieux la douleur et mériterait le titre de « vainqueur de l'autel », βωμονίκης : on en vit expirer sous

les coups, sans qu'un gémissement eût décelé leurs souffrances[1]. A ces exercices il s'en mêlait d'une autre sorte : on leur apprenait à jouer de





Exercices des Ephèbes[2].

la flûte et de la lyre, à chanter des hymnes sacrés ou des poésies guer-

[1] Du reste, c'était moins un moyen pédagogique qu'une coutume religieuse qui, selon Pausanias (III, 16, 10), avait été substituée par Lycurgue à celle des sacrifices humains faits à Artémis : « De cette manière, l'autel de la déesse était encore arrosé de sang. » A Aléa, en Arcadie, dans le temple de Bacchus, les femmes étaient fouettées durant la cérémonie.

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, Taf. CCLXXI, 1 et 2. — I. Deux éphèbes combattent à coups de poing; le maître, à droite, s'efforce de les séparer avec sa longue baguette. Derrière, accourt un éphèbe, ses haltères à la main. A gauche, un autre, ramasse une longue corde, sans doute pour l'attacher au javelot qu'il va s'exercer à lancer. — II. Deux éphèbes luttent à main plate, sous la surveillance d'un juge ; à gauche est suspendu un sac. Derrière le juge, un éphèbe, son vêtement noué autour des reins, tient une pioche en main : peut-être va-t-il marquer sur le sol l'endroit où se placera l'un de ses camarades pour lancer le javelot : notre dessin ne reproduit pas ce cinquième personnage, qui est semblable à la dernière figure de gauche sur l'autre face de la coupe.

rières. Homère, Tyrtée et toute poésie virile qui élève et fortifie l'âme étaient fort en honneur; mais les vers d'Alcée, qui avait honteusement chanté sa fuite et son bouclier laissé à l'ennemi, étaient proscrits. Après le dévouement à la patrie, la vertu qu'on leur enseignait le plus était le respect de la vieillesse : rien n'était plus nécessaire dans une cité où presque tous les magistrats étaient des vieillards, et où la loi, qui ne fut pas écrite, devait s'exprimer par la bouche des anciens. Il leur semblait obéir aux dieux en honorant ceux que la Divinité avait jugés dignes d'une longue vie. Un jour, au théâtre d'Athènes, un vieillard cherchait une place parmi la foule et parcourait les bancs, repoussé des uns, raillé des autres; des députés lacédémoniens l'aperçurent, et, se levant de leurs sièges, lui firent signe de venir prendre place au milieu d'eux; on applaudit : « Je vois bien, dit le vieillard, que les Athéniens savent ce qui est beau; mais les Lacédémoniens seuls le pratiquent. »


Jeune fille d'Élide, victorieuse à la course[1].

A vingt ans, le jeune homme était admis dans l'armée et faisait le service soit à l'intérieur, soit au dehors. A trente, il devenait époux et exerçait ses droits de citoyen, mais en restant soumis à toute la sévérité de la discipline spartiate. A soixante, sa carrière militaire était finie, il s'occupait alors de l'administration des affaires publiques et de l'éducation des enfants.

[1] Statue en marbre du Vatican (*Mus. Pio Cl.*), d'après un moulage. — Aux jeux Héréens, que les femmes célébraient dans l'Élide en l'honneur d'Héra, les jeunes filles, divisées en trois bandes, selon leur âge, se disputaient le prix de la course. Pausanias, qui nous l'apprend (V, 16, 2), décrit leur costume : « Voici, dit-il, comment elles sont vêtues pour la course : leurs cheveux sont épars, leur tunique ne vient qu'un peu au-dessus du genou, et elles ont le sein et l'épaule droite découverts... Le prix de la victoire est une couronne d'olivier. » Cette description convient de tout point à la statue du Vatican : nous voyons en outre que la tunique était serrée sous les seins par un large *strophium*. La palme sculptée sur le tronc qui sert à soutenir la figure est l'emblème de la victoire.

L'éducation des Lacédémoniennes était à peine moins dure. Au lieu de les condamner à l'existence sédentaire au fond d'un gynécée, Lycurgue remit aux femmes esclaves le soin de filer la laine et de préparer les vêtements[1]; quant aux jeunes Spartiates, il voulut qu'elles se missent en état de donner un jour de robustes enfants à la patrie.



Jeune fille de Laconie[2].

Il établit pour elles, comme pour les hommes, des exercices du corps, des courses, des luttes, qui les rendaient saines et fortes. Les Phainomérides s'y livraient sous les yeux des citoyens, presque sans

[1] Xénophon, au contraire, dans sa *République de Lacédémone*, 1, oppose l'éducation donnée, de son temps, aux jeunes filles de Sparte à celle qu'elles recevaient dans les autres cités de la Grèce : « Elles mangent du pain en très petite quantité et fort peu de mets assaisonnés; ne boivent point de vin et sont assujetties à des travaux sédentaires pour filer la laine et confectionner les vêtements. »

[2] Fragment d'un bas-relief en marbre découvert en Laconie, d'après les *Mittheil. d. d. archäologischen Instit. in Athen*, VIII (1883), Taf. XVI. Le sujet est le même que sur le bas-relief de Chrysapha, donné ci-dessus, p. 257 : c'est encore une offrande au mort héroïsé, qui tient à la main le canthare où la jeune fille verse une libation. Mais l'œuvre marque un progrès très sensible, et la figure entière est d'une grâce peu commune aux bas-reliefs spartiates.

autre voile que leur vertu[1], jusqu'à la vingtième année, âge habituel du mariage. Alors commençaient les soins domestiques qui leur laissaient une grande liberté, sans que les mœurs en souffrissent, parce qu'elles vivaient sous les yeux de tous et qu'elles ne cherchaient point à amollir l'austérité farouche de la cité. Cette éducation, qui élevait leurs sentiments et leur courage, leur assura longtemps une influence enviée par les autres femmes de la Grèce. « Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes, disait une étrangère à la femme de Léonidas. — C'est que nous sommes les seules, répondit-elle, qui mettions au monde des hommes. »

Sparte voulait être l'unique objet de l'affection de ses enfants; afin de n'en rien perdre, elle avait, par ses lois, détruit l'amour du père pour le fils, du mari pour l'épouse. Il était honteux qu'un homme se laissât voir dans la compagnie de sa femme et d'être aperçu entrant chez elle ou en sortant[2]. Aussi la déesse des douces voluptés était bannie de Lacédémone. Aphrodite y avait un temple pourtant : c'était celui de Vénus, armée non de ses grâces, mais du glaive, et représentée assise, avec un voile sur la tête et des fers aux pieds[3].

Cependant la vie de famille existait à Sparte, comme dans toute la Grèce : chaque famille avait son foyer, son dieu domestique et son tombeau[4]. La femme Spartiate était traitée avec respect, et elle montra souvent, aux beaux jours de Lacédémone, une grandeur de caractère, qui fait d'elle la digne rivale de la matrone romaine. « Elle est bien courte, disait un jeune soldat à sa mère en lui montrant son épée. — Fais un pas de plus », répondit-elle. Une autre donnant le bouclier à son fils pour une expédition lui dit : « Reviens dessus ou dessous », c'est-à-dire : « Tue ou sois tué » ; mais point de déshonneur; mieux vaut la mort. Une autre, Démænéta, envoie ses huit fils au com-

[1] Aristote dit que, de son temps du moins, ce voile était fort léger. (*Pol.*, II, 6; t. I, p. 511, éd. Didot.)

[2] Cette coutume ne regardait sans doute que le jeune Spartiate qui devait toute sa journée à l'État pour les exercices militaires. Polybe dit bien qu'un mari qui avait assez d'enfants cédait sa femme à un autre, et que trois ou quatre hommes, davantage quand c'étaient des frères, pouvaient avoir la même femme, dont les enfants restaient alors communs; et il ajoute que cela était καὶ πάτριον, καὶ καλὸν, καὶ συνῆθες (XII, 6, 8). Mais ces coutumes doivent avoir été celles de son temps, quand Sparte n'avait plus qu'un petit nombre de citoyens, dont beaucoup étaient pauvres. Il faut cependant reconnaître que ces mœurs dérivaient naturellement de l'ancienne législation qui ne donnait d'autre but au mariage que la reproduction.

[3] Pausanias, III, 15, 11.

[4] Voy. Fustel de Coulanges, *La propriété à Sparte.* (*Bull. de l'Ac. des sc. mor.*, 1880, p. 645.)

bat; tous y restent. Elle ne répand pas une larme, mais dit : « Sparte, je te les avais donnés afin qu'ils pussent mourir pour toi ! »

Lycurgue voulut que les Spartiates eussent des mœurs austères. Point de luxe; il y mit bon ordre par sa lourde monnaie de fer, dont on ne pouvait transporter la plus petite somme que sur des chariots[1], et qui n'avait point cours au dehors. Mais si Lacédémone ne frappait pas de monnaie d'or[2], elle en recevra beaucoup quand elle sera devenue puissante, et la vénalité spartiate laissera, dans l'histoire de la Grèce, des exemples fameux. Comme Lycurgue chassait le luxe, il chassa le commerce qui l'amène à sa suite. Les étrangers auraient apporté des idées nouvelles : l'entrée de Sparte leur fut interdite, excepté à certains jours. Un Spartiate ne pouvait, non plus, voyager sans la permission des magistrats, et il y avait peine de mort pour celui qui s'établissait en pays étranger : c'était un déserteur.




Monnaie de Sparte[3].

Il tendit au même but par l'institution des repas en commun auxquels tout Spartiate, même les rois, était tenu d'assister sous peine de perdre ses droits politiques, à moins que l'absent n'eût l'excuse d'un sacrifice ou d'une chasse prolongée qui promettait aux convives un présent pour le festin. Ces repas, appelés *phidities*, étaient sobres[5]; chacun




Monnaie de Sparte[4].

[1] Polybe, VI, 40. Cette défense doit être d'une date postérieure à Lycurgue, puisqu'il n'y avait pas encore de monnaie à cette époque en Grèce. (Voy. ci-dessous, au chap. XII.) Athénée (VI, 24) rapporte, d'après Posidonius, qu'il était défendu de garder de l'argent dans la ville et que tout ce que l'État possédait de métal précieux était donné en garde d'abord aux Arcadiens, plus tard au temple de Delphes.

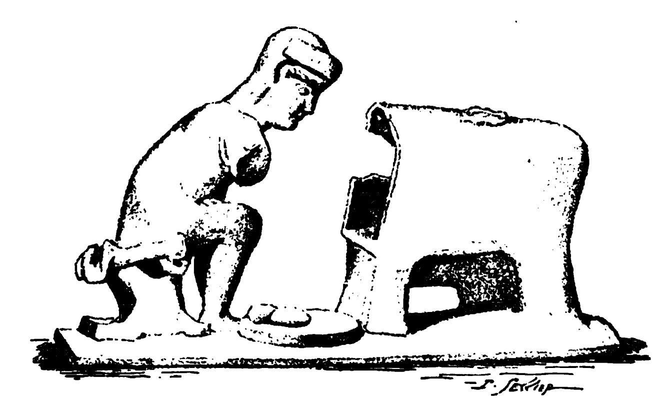
[2] Thorax, un lieutenant de Lysandre, fut condamné à mort parce qu'on trouva de l'or chez lui. (Plutarque, *Lys.*, 23.)

[3] Buste viril, imberbe et diadémé, à droite. ℟. ΛΑ (pour ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ) et ΔΑ. initiales d'un nom de magistrat. Aigle debout à droite. (Bronze du Cabinet de France, n° 1876.)

[4] ΕΦΟΡΩΝ. Tête laurée d'Apollon à droite. ℟. ΛΑ (pour ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ). Diane tenant une torche et s'avançant à droite; à ses côtés, son chien courant. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze du Cabinet de France, n° 1890.)

[5] Suivant Athénée, IV, 19, d'aucuns se dédommageaient de la frugalité du repas public en recommençant chez eux à dîner au sortir de la table commune. Les Spartiates avaient l'habitude de beaucoup manger. D'après les chiffres donnés par Thucydide, IV, 16, la ration d'un hoplite lacédémonien était par jour de 2 chenices de farine = 2 litres, ou en kilog. 1,626 donnant 1,839 de pain, plus 2 cotyles de vin = 0^{lit},54 et un morceau de viande, ce qui dépasse de beaucoup la ration de nos soldats; car ils n'ont pas de vin et seulement 750 gram-

fournissait une part égale de farine d'orge, de vin, de froment, de figues et une légère contribution pour les assaisonnements ou la viande. On ne pouvait y ajouter que le produit de la chasse ou une portion des victimes immolées aux dieux. Celui qui était trop pauvre pour rien apporter était exclu des tables et déchu de ses droits de citoyen. Leur mets favori, par lequel commençait le repas, était ce brouet noir qui fit faire la grimace à Denys de Syracuse. « Il y manque vraiment quelque chose, dit le cuisinier qui le lui avait apprêté. — Et quoi donc? — De vous être baigné dans l'Eurotas. » Les vieillards



Pâtissier devant son four[1].

assistaient à ces repas ainsi que les enfants : on y racontait avec éloge les belles actions, on y flétrissait les actions honteuses, on s'y exerçait à une raillerie agréable et piquante[2].

Cet usage entretenait parmi les Spartiates une confraternité dont s'étonneraient quelques-uns de nos plus hardis utopistes qui, si souvent, prennent pour des nouveautés d'antiques, mais fort peu vénérables, vieilleries. Celle-ci, mauvaise à tant d'égards, avait pourtant un avantage. Des convives d'une même table devenaient, en temps de guerre, les soldats d'une même section, de sorte que chacun, combattant sous les yeux de ses amis, en avait plus d'ardeur[3].

Tout citoyen pouvait châtier les enfants d'autrui. En cas de besoin, il était permis d'emprunter les esclaves d'un voisin, ses chiens de

mes de pain. Les Spartiates, demandant plus que nous à la force du corps, mangeaient davantage. Comme les héros d'Homère, ils prenaient leurs repas assis.

[1] Groupe en terre cuite, de Tanagra, au musée du Louvre. Cf. O. Rayet, *Monuments de l'art antique*, IV[e] livraison, pl. XIII (Cuisinier et coiffeur).

[2] On retrouve ces tables communes non seulement en Crète, mais à Mégare, à Corinthe, jusque chez les Énotriens d'Italie.

[3] Denys, II, 23.

chasse, ses chevaux, à condition de tout remettre dans le même état et à la même place. Les Spartiates poussèrent même quelquefois l'abnégation du propriétaire jusqu'à des conséquences que Xénophon admire beaucoup et qui répugneraient singulièrement à nos idées sur la sainteté des liens de famille [1].

Hormis la guerre et les exercices par lesquels il s'y prépare, les seules occupations du Spartiate sont la chasse et la conversation dans les lieux publics, où il s'habitue à cette façon de parler brève et sentencieuse qu'on a appelée le *laconisme*. Aux tables communes, on se dédommageait de cette réserve apprêtée : on y parlait librement, mais rien de ce qui s'y disait ne devait transpirer au dehors. Celui qui présidait au repas répétait souvent aux convives, en leur montrant la porte : « Par là, pas un mot ne doit sortir. »


Scène de chasse [3].

Une fois quitte de ses devoirs envers la patrie, comme le Spartiate méprise l'industrie, le commerce et tout travail manuel, comme il ne se soucie pas plus de philosophie que de beaux-arts et de littérature, bien qu'on lui apprenne quelques vers et un peu de musique [2], il jouit de cette oisiveté qui lui semble l'apanage de l'homme libre. On raconte qu'un Spartiate, se trouvant à Athènes, apprit qu'un citoyen de cette ville venait d'être condamné à l'amende pour cause d'oisiveté. Il s'étonna fort et demanda à voir celui qu'on punissait pour s'être conduit en homme, par le juste mépris qu'il montrait pour des travaux serviles.

[1] Εἴ γε μέντοι συμβαίη γεραιῷ νέαν ἔχειν........ τῷ πρεσβύτῃ ἐποίησεν, ὁποίου ἀνδρὸς σῶμά τε καὶ ψυχὴν ἀγασθείη, τοῦτον ἐπαγομένῳ τεκνοποιήσασθαι.... Καὶ τούτῳ νόμον ἐποίησεν, ἥντινα (ἂν) εὔτεκνον καὶ γενναίαν ὁρῴη, πείσαντα τὸν ἔχοντα ἐκ ταύτης τεκνοποιεῖσθαι. (*République de Lacédémone*, 1, p. 679, édit. Didot.)

[2] Ils faisaient profession d'ignorer les sciences, et en général ne savaient ni lire ni écrire et rarement compter. (Isocrate, *Panath.;* Platon, *Le premier Hippias.*)

[3] Plaque en bronze, découverte en Crète, aujourd'hui au musée du Louvre. — Deux chasseurs, dont l'un tient son arc à la main, se disputent un bouquetin ou ægagre. Ces deux figures de style très archaïque rappellent les plus anciennes peintures de vases. Cf. Milchhöfer, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, p. 168 et suiv.

Cette uniformité de vie ne donnait pas aux Spartiates l'esprit souple, ingénieux, hardi, plein de ressources et promptement familier avec l'inconnu, que les Athéniens durent à un mélange harmonieux d'exercices physiques et de culture intellectuelle. Aristote les trouve grossiers, Isocrate est bien près de les appeler des barbares[1], et leur histoire les montre très superstitieux. C'était le cas de beaucoup d'autres; mais ils l'étaient à l'excès: mauvaise disposition pour la bonne conduite de la vie, puisque c'est la sagesse remise au hasard et la soumission de la volonté à de prétendues puissances surnaturelles. Ils s'embarrassaient pour peu de chose. Cela se remarque même à la guerre: un siège, la mer, tout ce dont ils n'ont pas l'habitude les déroute. A Platée, il leur faut attendre les Athéniens pour forcer les retranchements de Mardonius; les sièges qu'ils entreprennent ont une durée homérique, Ira, Ithôme.

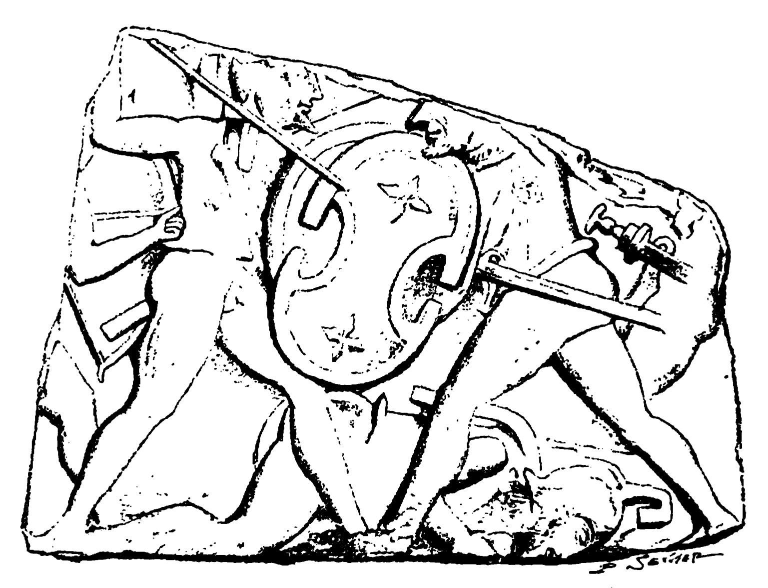
L'organisation militaire des Spartiates a fait, dans l'antiquité, l'admiration d'hommes très compétents, tels que Thucydide et Xénophon. Une discipline rigoureuse fortifiée par le sentiment de l'honneur, une hiérarchie qui, allant du roi au simple chef de file, assurait la régularité des mouvements, une ordonnance avec une cohésion que le bataillon sacré des Thébains et la phalange macédonienne auront seuls à un degré supérieur, enfin, l'aspect imposant de ces beaux hommes aux traits graves et immobiles, de ces rangs hérissés de piques, de ces vêtements écarlates que portent les guerriers, de leurs casques et de leurs boucliers d'airain au sombre éclat, de leurs bataillons qui s'avancent au son des flûtes, d'un pas lent ou pressé, que rien n'arrête, tout cela arrache à Xénophon ce cri d'enthousiasme : « Vous croiriez que la seule république de Sparte a produit de vrais guerriers, tandis que l'art militaire est resté dans l'enfance chez la plupart des nations. » Celles-ci avaient bien des citoyens qui, à l'occasion, devenaient des soldats; Sparte seule posséda ce que nous appellerions une armée régulière et permanente qui lui eût soumis la Grèce entière, si cette ambition, qu'elle conçut après Ægos-Potamos, lui était venue avant Marathon. Platon disait de Sparte qu'elle était moins une ville qu'une armée campée sous la tente.

Cependant on prétend que Lycurgue chercha à modérer l'esprit belliqueux des Spartiates, qu'il leur défendit de faire la guerre pendant certaines fêtes, et qu'il établit des trêves sacrées. Il leur donna du

[1] Aristote, *Politique*, passim, et Isocrate, *Panég.*, 209.

moins pour la guerre quelques maximes fort sages; en voici plusieurs : « Ne pas faire longtemps la guerre au même peuple, » pour ne pas lui apprendre à la bien faire. — « Ne pas poursuivre trop loin l'ennemi vaincu » : c'est lâche et quelquefois dangereux. — « Ne pas dépouiller les morts avant la fin du combat » : c'est imprudent.

La constitution de Lycurgue était surtout propre à faire des héros, et elle en fit. Servir la patrie et mourir pour elle, voilà la plus grande



Scène de combat[1].

ambition des Spartiates. *Victoire ou mort!* était leur cri de guerre; l'honneur était leur loi suprême. « Ce qui mérite d'être admiré dans Lycurgue, dit Xénophon, c'est d'avoir su faire préférer une belle mort à une vie déshonorée. Ce grand législateur a pourvu au bonheur de l'homme brave et a dévoué le lâche à l'infamie. Dans les autres républiques, quand un homme est lâche, on se contente de lui en donner le nom ; du reste, il délibère sur la place publique avec l'homme brave, il s'assied près de lui, il lutte avec lui. A Lacédémone, on rougirait de manger avec un lâche, de toucher ses armes ou sa main; au jeu de paume, les deux camps le repoussent. La dernière place dans les salles de danse et dans les spectacles est la sienne. Dans les rues, il cède le haut du pavé à de plus jeunes que lui. Ses filles partagent sa

[1] Fragment d'un vase en terre cuite, découvert à Magoula en Laconie et acquis par Ph. Le Bas; d'après Le Bas, *Voyage archéologique*, *Monuments figurés*, pl. 105 (*Revue archéologique*.

flétrissure; elles sont exclues des repas publics et ne peuvent trouver d'époux. On lui fait mille outrages. Vêtu de haillons, la barbe rasée d'un côté, il est frappé impunément par ceux qui ne l'évitent pas avec horreur. D'après cela, faut-il s'étonner qu'à Sparte on préfère la mort à une vie condamnée à l'opprobre et à l'infamie? »

Je n'ai pas encore parlé d'une autre singularité : Sparte n'avait pas de murs. Pleins de confiance dans leur courage, pleins de mépris pour leurs sujets, ils n'avaient pas cru nécessaire d'ajouter à la force des collines où ils avaient établi leur principale demeure. Des fortifications qui, d'ailleurs, n'auraient enveloppé qu'un petit espace auraient séparé une partie du peuple de l'autre et peut-être porté atteinte à la commune égalité. Ils estimèrent que les remparts de Sparte étaient le Taygète, les monts d'Arcadie, la mer et surtout, ce que le poète préfère aux plus solides murailles, de vaillantes poitrines. L'événement montra qu'ils avaient raison.

Ce ne fut pas sans orages que Lycurgue parvint à établir sa constitution. Quand il voulut introduire la frugalité avec les repas en commun, les riches, habitués déjà au luxe et à la débauche, firent une sédition et voulurent le lapider; ils le poursuivirent jusque dans un temple et le blessèrent : il eut un œil crevé. Le patriotisme pourtant et le sentiment des dangers que courait la cité à la suite de ces divisions l'emportèrent : les lois furent acceptées.

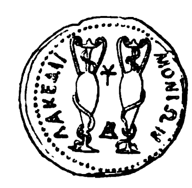
On raconte qu'après les avoir vu adopter, il fit jurer aux rois, aux sénateurs, à tous les citoyens, de n'y rien changer jusqu'à son retour. Puis, s'éloignant, il alla consulter l'oracle d'Apollon. Le dieu répondit que Sparte effacerait la gloire de toute autre cité tant qu'elle conserverait ses lois. Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, fit un nouveau sacrifice, embrassa ses amis et son fils, et, pour ne pas dégager ses concitoyens de leur serment, se laissa mourir de faim.

Le meilleur commentaire des lois de Lycurgue est l'histoire de Sparte; qu'on la lise, l'arbre sera jugé par ses fruits.

Lycurgue, et je réunis sous son nom toutes les lois dont il vient d'être parlé sans examiner si toutes lui appartiennent, Lycurgue avait tout

1844, p. 722.) — On distingue quatre guerriers combattant auprès d'un cadavre étendu à leurs pieds. Ceux qui occupent le centre combattent avec la lance : l'un est armé d'un bouclier rond, l'autre d'un bouclier ovale avec double échancrure. Derrière le guerrier de gauche est un archer. Comme la plaque de bronze décrite ci-dessus, ce fragment, de style très-archaïque, rappelle les plus anciennes peintures de vases. Il faut en rapprocher également la petite statuette en bronze reproduite plus loin, p. 333. — Cf. *Mittheil. d. d. archäol. Instit. in Athen*, II (1877), p. 318, n° 19.

combiné avec une rare sagacité pour rendre Sparte immuable et sa constitution immortelle. Mais il y a un grand ennemi des choses de ce monde qui veulent être éternelles, ce vieillard à tête chauve et à barbe blanche que l'antiquité armait d'une faux. Les législateurs n'aiment pas plus que les poètes à compter avec lui; ils disent volontiers qu'ils ont bâti un édifice plus solide que l'airain : le temps marche, tout s'écroule[1]. Sparte le brava pendant des siècles, mais parce qu'elle sacrifia davantage la liberté de ses citoyens qu'elle tint sous la plus rude discipline. Elle a longtemps duré; elle n'a pas vécu. Dès que cette constitution inflexible et, à certains égards, immorale, qui était établie en dehors des conditions habituelles des sociétés, fut ébranlée, sa décadence fut rapide, irrévocable.

Monnaie de Sparte[2].

Lycurgue avait voulu immobiliser l'homme et la terre, le nombre et la fortune des citoyens; et à la fin, il n'y eut pas de cité où la terre fût plus mobile, la condition des citoyens plus diverse, leur nombre plus réduit[3].

Il avait singulièrement amoindri les droits de la propriété individuelle pour fortifier le pouvoir de l'État; et Aristote dit : « A Sparte, l'État est pauvre, le particulier riche et cupide. »

Il avait méconnu les lois de la nature dans le sort et l'éducation des femmes, et Aristote, accusant leurs mœurs, leur avidité, même leur courage, voit dans leur licence une des causes de la chute de Lacédémone.

Il mit les Hilotes sous la terreur; ils la renvoyèrent à leurs maîtres.

Il défendit les longues guerres, mais il avait rendu la guerre at-

[1] Eschyle dit admirablement bien : « Le temps marche; c'est un grand maître. » (*Prométhée enchaîné*, 981.)

[2] Tête barbue d'Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ. Deux amphores debout, autour de chacune desquelles s'enroule un serpent; dans le champ, deux monogrammes. (Bronze du Cabinet de France, n° 1908.)

[3] Les acquisitions faites à la suite de guerres heureuses donnèrent aux Spartiates d'autres terres que le domaine primitivement accordé à chacun d'eux et qui, n'étant pas soumises aux conditions du premier allotissement, purent, sans doute, être distribuées par les pères à leurs fils puînés, ou cédées et vendues. De la sorte, il s'opéra une concentration des propriétés qui, se combinant avec d'autres causes, eut pour résultat d'enrichir les uns et d'appauvrir les autres. Dès le temps de Tyrtée, il y avait à Sparte des riches et des pauvres. (Aristote, *Pol.*, V, 6, t. I, p. 573; de même, Hérodote, VII, 134, et Thucydide, 1, 6.) Lichas, qui tenait table ouverte à Sparte pour les étrangers accourus à ses fêtes, fit en 420 courir un char à Olympie; les riches seuls pouvaient se donner ce luxe. (Thucydide, V, 49.)

trayante en délivrant le soldat des règles sévères imposées au citoyen; et ce fut par la guerre, par la victoire que sa république périt.

Il ôta toute liberté d'action à ses concitoyens; il assigna à chaque instant de leur vie son emploi; enfin, pour parler comme Rousseau, qui s'entendait, lui aussi, en paradoxes politiques : « Ses lois dénaturèrent l'homme pour renforcer en lui le citoyen »; et Sparte, devenue une cité révolutionnaire, mourut faute d'hommes; ὀλιγανδρίᾳ[1].

Il avait proscrit l'or et l'argent, pour proscrire la corruption; et nulle part, depuis les guerres Médiques, la vénalité ne fut si ordinaire, si éhontée.

Il bannit les arts[2], excepté pour son temple d'Apollon à Amyclées; en cela il réussit. Pausanias cite bien cinquante temples à Lacédémone, mais il n'en reste pas une pierre. C'est qu'une piété rustique, et non point l'art, les avait construits. Si l'on met à part un certain goût pour la musique, la danse et une poésie sévère, Sparte resta une cité barbare au milieu de la Grèce, un point sombre dans la lumière; elle ne connut même pas bien le seul art qu'elle pratiquât, la guerre; du moins en ignora-t-elle toujours certaines parties.

Aristote l'a dit : faite pour la guerre, Lacédémone se rouilla dans la paix, comme une épée dans le fourreau. Toutes ses institutions lui apprenaient à se battre, aucune à vivre de la vie de l'esprit. Vertu égoïste et farouche, elle a pu contenter l'orgueil de ses enfants et

[1] Aristote, *Pol.*, II, 6, dit de Sparte : ἀπώλετο διὰ τὴν ὀλιγανθρωπίαν, et Xénophon, *Hellén.*, III, 3; *Rép. de Lacéd.*, 1 : ἡ Σπάρτη τῶν ὀλιγανθρωποτάτων πόλεων οὖσα. Ce manque d'hommes ne s'applique pas à la population tout entière mais au corps des citoyens *pleno jure*. A une époque où l'on n'en comptait plus qu'un très petit nombre, les Étoliens emmenèrent de la Laconie, en une seule fois, 50 000 esclaves.

[2] Ou du moins il les interdit aux Spartiates, mais ceux-ci appelèrent quelquefois des artistes étrangers. Dès le sixième siècle, Bathyclès, venu de Magnésie du Méandre, sculpta le trône colossal d'Apollon à Amyclées. Il ne changea pas l'étrange statue du dieu, sorte de pilier de bronze auquel on ajusta une tête, des bras et des pieds; mais il décora le trône de statues et de bas-reliefs dont Pausanias (III, 18, 6) a donné la description. Plus tard, en souvenir de la victoire d'Ægos-Potamos, Aristandros, probablement le père du grand sculpteur Scopas, représenta, dans le même temple, Sparte sous la figure d'une joueuse de lyre. (*Id.*, *ibid.*, 5.) La restauration du trône d'Apollon à Amyclées, donnée p. 331, est celle que fit Quatremère de Quincy, dans son *Jupiter olympien*, pl. VI, p. 196; pl. VII, p. 210. De pareils essais sont particulièrement difficiles, et il n'est pas étonnant que l'interprétation du même texte de Pausanias par Quatremère et par Théod. Pyl dans l'*Archäologische Zeitung*, 1852, Taf. XLIII et p. 465, ait donné lieu à des restitutions différentes. Ce qui est hors de doute, c'est que la statue d'Apollon ressemblait à une colonne de bronze : du corps on ne voyait que le visage, les mains et l'extrémité des pieds. La statue n'était d'ailleurs pas l'œuvre de Bathyclès. Elle avait pour base un tombeau en forme d'autel : celui d'Hyakinthos. Sur tous ces points, Quatremère de Quincy et Pyl sont d'accord : les difficultés commencent avec le trône.

gagner les éloges de ceux qui admirent la force et le succès; mais qu'a-t-elle fait pour le monde? Machine de guerre bonne pour détruire, incapable de produire, qu'a-t-elle laissé? Pas un artiste, pas un homme de génie, pas même une ruine qui porte son nom, tant elle est bien morte tout entière, comme Thucydide l'avait prédit[1], tandis qu'Athènes, si calomniée par les rhéteurs de tous les âges, montre encore les ruines majestueuses de ses temples, où l'art moderne des deux mondes vient chercher l'inspiration, comme nous cherchons dans ses poètes, dans ses philosophes, l'éternelle beauté.

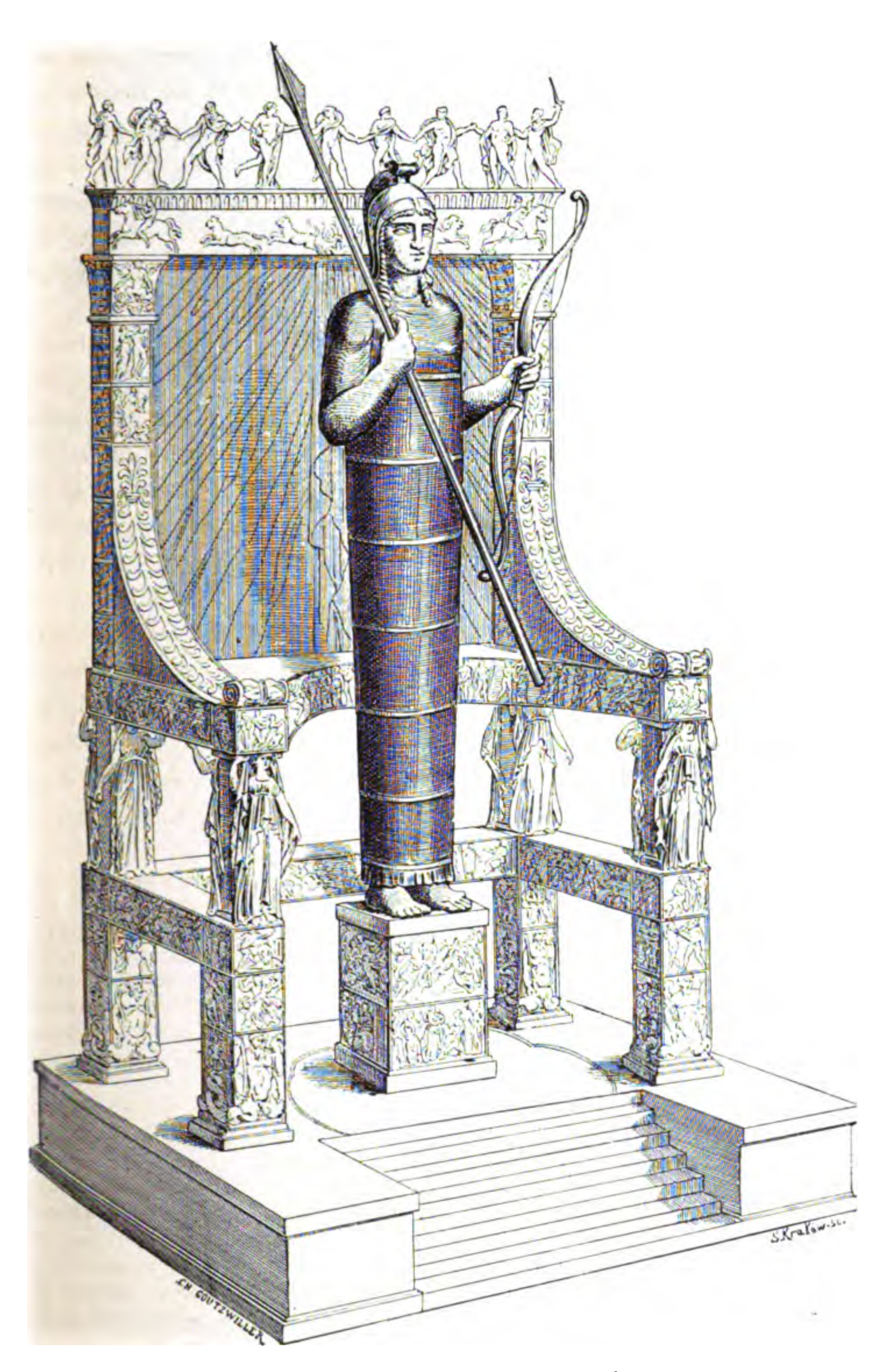
Au résumé, et c'est la leçon qu'il faut tirer de cette histoire : Lycurgue eut beau décréter pour Sparte l'égalité des biens, qui est contraire aux conditions de la nature comme à celles de la société, nulle part, en Grèce, les inégalités sociales ne furent aussi grandes[2]. Mais de sa discipline, il subsista longtemps quelque chose, et ce fut elle qui valut à Lacédémone sa puissance et sa renommée, car cette singulière ordonnance sociale frappa les autres peuples d'étonnement. »

Les Spartiates ont aussi donné un grand exemple de sobriété et de mépris pour les passions, la douleur et la mort. Ils savaient obéir et mourir. La loi était pour eux, suivant la belle expression de Pindare et de Montaigne, « la reine et impératrice du monde[3] ». Reconnaissons-leur encore une vertu qui les honore, le respect pour ceux à qui les années ont mis sur la tête la couronne de cheveux blancs.

[1] *Hist.*, I, 10.

[2] Grote, dans son *Histoire de la Grèce*, chap. VII, *ad fin.*, dit : « Lycurgue imposa à ses concitoyens les mêmes exercices assujétissants, les mêmes habitudes de vie, d'oisiveté d'homme bien né, de vigueur illettrée; il ordonne que toutes choses soient les mêmes partout : chère, costume, travaux, privations, patience, châtiments, subordination; c'est une leçon instructive, du moins, bien que peu satisfaisante, pour les observateurs politiques, de voir qu'avec toute cette égalité de procédés il finit par créer une communauté dans laquelle non seulement l'amour de la prééminence, τὸ φιλότιμον, mais même l'amour de l'argent, τὸ φιλοχρήματον, se sont puissamment et spécialement développés. » (Traduction de Sadous, tome III, p. 347.)

[3] Νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων. (Pindare, *fragm.* 151, édit. Bœckh.) Cf. Hérodote, III, 38. Le *Digeste* (I, 3, 2) attribue ce mot au stoïcien Chrysippe. Montaigne (I, chap. XXII) appelle la loi : « La royne et emperière du monde. » Sparte, pour qui nous sommes si sévères, parce que nous croyons que tout peuple est comptable envers l'humanité, a eu de chaleureux défenseurs : Barthélemy, dans *Anacharsis*, a réuni les jugements favorables. Tous les ennemis d'Athènes et de la démocratie sont pour elle : Thucydide, qu'Athènes punit d'un exil mérité; Xénophon, si odieusement partial pour sa patrie d'adoption; Platon, rêveur sublime, qui plus encore que Lycurgue mit sa république en dehors des conditions de l'humanité; Isocrate, le rhéteur macédonien, etc. Ceux qui comptent Aristote parmi ses partisans n'ont pas lu le chapitre VI du livre II de sa *Politique*. Platon lui-même est bien sévère, au livre VII de la *République*, pour les panégyristes enthousiastes de Lycurgue.



RESTAURATION DU TRÔNE D'APOLLON À AMYCLÉES. (Voy. p. 329, n. 2.)

Le poète aristocratique de la Béotie, qui, comme un autre Dorien, Théognis de Mégare, haïssait la foule populaire, eut de l'admiration pour la cité « où régnait, sous des rois héréditaires, la sagesse des vieillards et les lances des jeunes hommes, les chœurs de la muse et la douce harmonie ». Simonide vit mieux ce qui fit la grandeur de Sparte : il appelait Lacédémone « la ville qui dompte les hommes[1], δαμασίμβροτος. » Cet empire sur soi-même donne habituellement l'empire sur les autres, et, longtemps, les Spartiates les ont eus tous les deux.

[1] Plutarque, *Agés.*, 1.

[2] Statuette en bronze, découverte à Dodone, aujourd'hui au musée de Berlin; d'après une photographie. — Le bras droit levé tenait une lance : du bras gauche, le guerrier se couvre avec un bouclier du type béotien. La statuette offre des analogies frappantes avec les guerriers des frontons d'Égine, qui seront donnés plus loin; elle remonte également aux premières années du cinquième siècle.



Guerrier dorien[2]

CHAPITRE VIII

CONQUÊTES DE SPARTE JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES (743-490).

I — PREMIÈRE GUERRE DE MESSÉNIE (743-723)[1].

Chaque peuple reçoit du sol qui le porte, de ses traditions nationales et des circonstances au milieu desquelles se produit son développement historique un caractère particulier. Tant qu'il reste fidèle à ce caractère, tant qu'il marche dans les voies naturellement ouvertes devant lui, il est fort; car il obéit aux influences qui rendent sa vie régulière et puissante, lorsqu'elles se combinent ensemble harmonieusement; mais qui la troublent et l'épuisent, si elles luttent les unes contre les autres. Dans ce dernier cas, tout effort pour éliminer les éléments contraires et ramener ce peuple dans la voie qu'il suivait, lui rendra sa force première. C'est ce que Lycurgue venait de faire à Lacédémone. Infidèle aux vieilles institutions et aux mœurs, nées du sol même comme les guerriers de Cadmos, Sparte périssait dans l'anarchie. Dès que Lycurgue eut ravivé l'esprit antique, la fortune lui revint.

D'abord, les Spartiates s'occupèrent à soumettre ceux des Laconiens qui n'étaient pas encore domptés, ou qui s'étaient affranchis. Sous Téléclos et son fils Alcaménès, les habitants d'Ægys furent réduits en esclavage, ceux de Pharis, de Géronthrées, d'Amyclées sortirent du Péloponnèse et se rendirent en Italie; Hélos fut ruiné de fond en comble (860-815?). A la même époque, Charilaos, le neveu de Lycurgue, envahit le territoire d'Argos et attaqua les Tégéates sur la foi d'un

[1] La date du commencement de la première guerre de Messénie est donnée par Pausanias, et l'on s'accorde à la faire durer vingt ans. Presque tout le paragraphe relatif aux guerres de Messénie est tiré de Pausanias, qui a suivi, pour la première, le rhéteur Myron de Priène, écrivain inconnu qui vivait 500 ans après les événements qu'il raconte; et, pour la seconde, un poème en l'honneur d'Aristomène écrit trois siècles avant J.-C., par Rhianos de Crète; de là le merveilleux répandu sur cette histoire, qui n'est qu'une légende où il est impossible de séparer le vrai du faux.

oracle : « Je vous donnerai, avait dit le dieu, le territoire de Tégée; vous pourrez le fouler sous vos pieds en dansant et mesurer au cordeau ses belles campagnes. » L'oracle s'accomplit tristement : Charilaos fut fait prisonnier; les Spartiates furent chargés des chaînes qu'ils avaient



Pont sur le Pamisos[1].

eux-mêmes apportées, et on leur mesura au cordeau les terres de Tégée, qu'ils cultivèrent pour leurs vainqueurs.

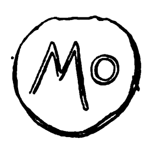
Ce revers tourna d'un autre côté l'ardeur des Spartiates. Le Taygète, qui, au-dessus de Sparte, mesure 2409 mètres, est une muraille longue de 100 kilomètres, presque partout d'égale hauteur et abrupte à l'est, en pente douce à l'ouest. Par delà cette arête rocheuse s'étendait un pays presque aussi vaste et bien plus séduisant que la Laconie : des montagnes moins sauvages, des plaines plus fertiles, celle de Stényclaros surtout, que le limpide Pamisos traverse, et « la plaine heureuse » qui descend vers

[1] D'après l'*Expédition de Morée*, *Antiquités*, I, pl. 48 et p. 47. — Les substructions de ce pont sont, en partie, anciennes : elles sont de même caractère et de même époque que les murs de Messène. Le pont est situé au confluent du Pamisos et d'une autre rivière moins importante; il est divisé en trois branches, dont l'une se dirige au sud-ouest, sur la route de

le golfe Messénien. Les Héraclides avaient occupé ce pays en même temps que la Laconie. Pendant que les compagnons d'Aristodèmos entraient dans la vallée de l'Eurotas, Cresphontès faisait alliance avec les Arcadiens, épousait la fille de leur roi, et, soutenu par ce peuple, pénétrait avec ses Doriens dans la Messénie, où il s'établissait à Sténynclaros. Ce récit était trop simple pour la légende. Afin d'expliquer l'inimitié des Spartiates et des Messéniens, elle rapportait qu'après la conquête faite en commun des deux pays, Cresphontès s'était fait adjuger par ruse, au préjudice de ses neveux Proclès et Eurysthénès, la Messénie, bien autrement fertile et riche que la Laconie. On était convenu de jeter deux boules en un vase plein d'eau; celle qui sortirait la première donnerait le droit de choisir. Cresphontès fit la boule des fils d'Aristodèmos en terre séchée au soleil, et la sienne en terre cuite au feu. La première fut dissoute par l'eau, la seconde sortit seule, et Cresphontès choisit la Messénie. Le temple de Diane Limnatide, placé sur la commune frontière des deux peuples, rappela leur fraternelle origine.




Monnaie des Messéniens *in genere*[1].

Monnaie de Mothoné[2].

Cependant la bienveillance que Cresphontès montra aux vaincus irrita les Doriens; ils le tuèrent, et son fils Épytos s'enfuit de l'autre côté de la Néda, en Arcadie. Mais, parvenu à l'âge viril, il rentra dans le pays, punit de mort les meurtriers, et acquit tant de gloire que le nom d'Épytides remplaça pour ses descendants celui d'Héraclides. Ils continuèrent sa politique : doux aux vaincus, amis de la paix, et tournant les efforts de leur peuple vers l'agriculture et le commerce, ils bâtirent même un port, Mothoné. Une de leurs cérémonies les plus solennelles était la fête arcadienne des « grandes divinités » et le Zeus

Messène, l'autre, au sud-est, sur celle de Mégalopolis, et la troisième, qui se trouve à la pointe formée par la rencontre des deux rivières, au nord vers Andanie.

[1] Tête de Cérès couronnée d'épis, à droite; dans le champ, ΣΩ, initiales d'un nom de magistrat. ℞. ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ. ΑΕΩΝ. ΑΙ (initiales d'un nom de magistrat). Jupiter d'Ithôme, nu, debout à droite, tenant le foudre de la main droite élevée et, sur son poignet gauche étendu, un aigle; devant lui, un trépied. (Tétradrachme.)

[2] Guerrier combattant, à droite, avec un javelot. ℞. MO. (Bronze; n° 1791 de la collection de Luynes, au Cabinet de France.)

pélasgique avait son temple au sommet du mont Ithôme, comme les Arcadiens lui en avaient donné un sur leur mont Lycée. Ces faits et bien d'autres montrent une antique alliance entre les Arcadiens et les hommes de Messénie, qui perdirent leur caractère dorien : de là peut-être la haine que leur portèrent les Héraclides de Lacédémone. Cinq



Vallée de la Néda[1].

générations après, de jeunes Lacédémoniennes s'étant rendues au temple limitrophe de Diane Limnatide, des Messéniens leur firent violence et tuèrent le roi de Lacédémone, Téléclos, qui voulait s'y opposer. Tel était le récit des Spartiates. Les Messéniens soutenaient que ces prétendues jeunes filles étaient de jeunes Spartiates déguisés et armés

[1] D'après le *Tour du Monde*, t. XXXVII, p. 320.

sous leurs robes, qui avaient formé le projet d'égorger les principaux citoyens de la Messénie venus à cette fête et de s'emparer de la contrée.

A la génération suivante, autre grief. Un Messénien, Polycharès, dont un prêtre lacédémonien avait volé les troupeaux et assassiné le fils, vint à Sparte réclamer vengeance; le roi et les éphores ne daignèrent pas l'écouter. Irrité de cette injustice, il se posta sur la frontière et tua tous les Lacédémoniens qui passaient par là. Sparte, à son tour, demanda qu'on lui livrât Polycharès, et essuya un refus. Elle menaça de se faire justice par les armes; les Messéniens offrirent de soumettre le différend aux amphictyons d'Argos ou à l'aréopage d'Athènes. Les Lacédémoniens n'y consentirent point et commencèrent traîtreusement la guerre. Ils s'emparèrent une nuit de la ville d'Amphée qui, par sa position sur un contrefort du Taygète, au-dessus de la plaine de Stényclaros, pouvait leur servir de place d'armes. Les habitants surpris n'avaient pu faire résistance et furent massacrés (743).

Les trois premières années se passèrent en escarmouches et en ravages; car, avant de combattre, le roi messénien Euphaès voulait aguerrir son peuple, qu'une longue paix avait déshabitué des armes. La quatrième année, il engagea une grande bataille. L'ardeur bouillante mais irrégulière des Messéniens ne put triompher de la valeur plus calme et mieux réglée des Spartiates. La victoire resta indécise. Pendant le combat, les esclaves des Messéniens avaient élevé sur les derrières et sur les flancs de l'armée un rempart de pieux qui, la nuit, fut continué sur le front, de sorte qu'Euphaès et ses soldats se trouvèrent à l'abri comme dans un camp retranché. Le lendemain et les jours suivants, les troupes légères des deux partis s'attaquèrent; mais les Messéniens évitèrent d'engager une action sérieuse, et les Spartiates, incapables de forcer le retranchement, se retirèrent dans Amphée. Ils voulaient terminer la guerre, les reproches des vieillards la firent continuer.

L'année suivante une nouvelle bataille eut encore une issue incertaine : aucun des deux partis n'éleva de trophée; ils s'envoyèrent des hérauts, et, d'un mutuel consentement, laissèrent enlever et ensevelir les morts.

Ainsi se traînait la guerre, indécise et cependant désastreuse pour les Messéniens, forcés d'entretenir à grands frais des garnisons dans chaque ville; leurs laboureurs n'osaient cultiver les campagnes, dont les fruits étaient moissonnés par les Spartiates, et leurs esclaves déser-

taient en foule. La famine et, à sa suite, une maladie épidémique firent plus de mal encore. Les Messéniens se décidèrent à abandonner les villes de l'intérieur et se retirèrent dans Ithôme, sur la montagne de ce nom, masse isolée qui commande toute la Messénie comme une forteresse, et que ses pentes escarpées rendent de facile défense (815 mètres). Cependant ils envoyèrent consulter l'oracle, qui répondit : « Choisissez par le sort une vierge pure, du sang d'Épytos, et immolez-

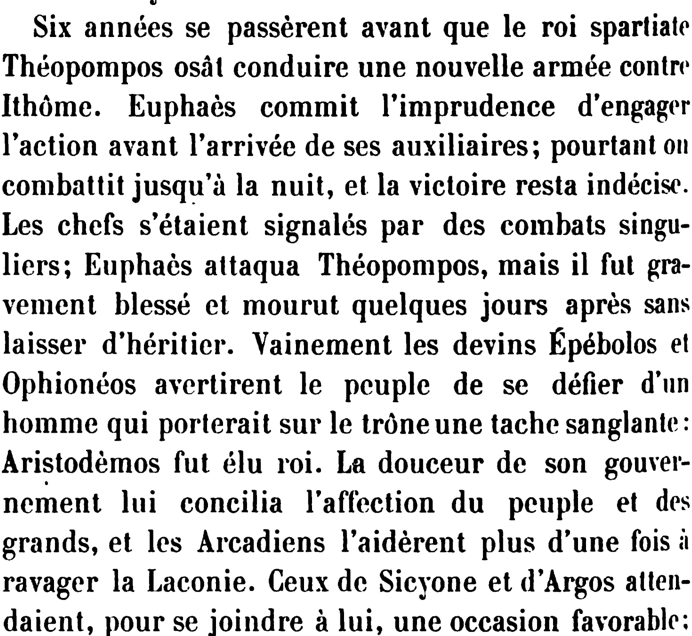
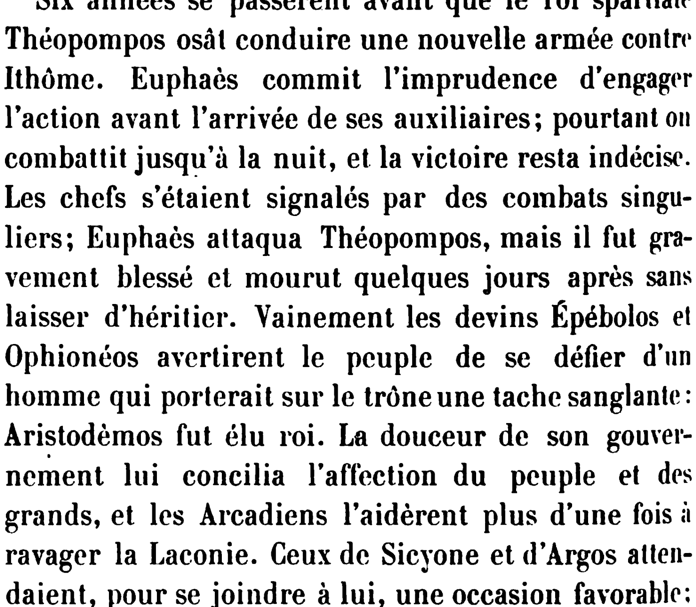


Le mont Ithôme[1].

la pendant la nuit aux divinités infernales. Si le sort tombe mal, une autre victime offerte volontairement suffira. » Le sort désigna la fille de Lyciscos. Dès que le père connut le terrible destin qui la menaçait, il s'enfuit avec elle à Sparte. Le peuple était consterné. Aristodèmos, un des Épytides, homme puissant et guerrier illustre, offrit volontairement sa propre fille; mais elle était fiancée à un Messénien. Pour la sauver, le jeune homme prétendit que lui seul maintenant, et non plus son père, avait le droit de disposer d'elle, que, d'ailleurs, elle ne pouvait satisfaire à l'oracle, puisqu'elle était épouse et mère. Aristodèmos, rendu furieux par cette supposition

[1] D'après Le Bas, *Voyage archéologique*, *Itinéraire*, pl. XIX. — Au premier plan, on voit l'enceinte de Messène; derrière, le mont Ithôme; à droite, la mer.

outrageante, tue sa fille, lui ouvre les entrailles et montre que son sein est vierge. Quoique ce meurtre n'eût pas été commis à l'intention du dieu, on s'empressa de déclarer que l'oracle était accompli. Le peuple, persuadé que l'affreux sacrifice allait apaiser la colère divine, célébra par de joyeux festins sa réconciliation avec le ciel. La même pensée jeta l'effroi dans le cœur des Spartiates, et la guerre fut suspendue. Les Messéniens en profitèrent pour faire alliance avec les Arcadiens et les Argiens que l'ambition de Lacédémone effrayait.



Zeus [1].

Six années se passèrent avant que le roi spartiate Théopompos osât conduire une nouvelle armée contre Ithôme. Euphaès commit l'imprudence d'engager l'action avant l'arrivée de ses auxiliaires; pourtant on combattit jusqu'à la nuit, et la victoire resta indécise. Les chefs s'étaient signalés par des combats singuliers; Euphaès attaqua Théopompos, mais il fut gravement blessé et mourut quelques jours après sans laisser d'héritier. Vainement les devins Épébolos et Ophionéos avertirent le peuple de se défier d'un homme qui porterait sur le trône une tache sanglante: Aristodèmos fut élu roi. La douceur de son gouvernement lui concilia l'affection du peuple et des grands, et les Arcadiens l'aidèrent plus d'une fois à ravager la Laconie. Ceux de Sicyone et d'Argos attendaient, pour se joindre à lui, une occasion favorable: elle ne se présenta qu'au bout de cinq années. Les deux peuples, fatigués d'une lutte si longue, cherchèrent à la terminer par une action générale. Ils appelèrent à eux leurs alliés. Du côté de Sparte, il ne vint que des Corinthiens. Aristodèmos adossa le gros de ses forces au mont Ithôme et plaça en embuscade, dans les replis de cette montagne, des troupes légères qui, se montrant tout à coup au fort du combat, tombèrent sur le flanc de la phalange lacédémonienne et lui firent essuyer des pertes considérables.

Les Spartiates, abattus par cette sanglante défaite, essayèrent de la trahison. Cent de leurs citoyens, bannis avec éclat, se réfugièrent en Messénie. Aristodèmos les renvoya en disant : « Les crimes des Lacé-

[1] Statuette en bronze, découverte à Olympie, d'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, V, Taf. XXVIII.

démoniens sont nouveaux, mais leurs ruses sont bien vieilles. » Ils ne réussirent pas mieux à rompre les alliances que les Messéniens avaient nouées. Mais un oracle releva leurs espérances. La Pythie avait répondu aux Messéniens qui la consultaient : « Les dieux donneront le pays messénien à ceux qui placeront les premiers cent trépieds autour de l'autel de Jupiter Ithomate. » Le temple de Jupiter Ithomate étant dans l'intérieur des murs, il paraissait impossible que les Lacédémoniens pussent accomplir l'oracle. Mais un Delphien le communiqua aux Spartiates. Un de ceux-ci fit tant bien que mal cent trépieds de terre, les cacha dans un sac, et, prenant des filets comme un chasseur, se mêla aux gens de la campagne qui entraient dans Ithôme. La nuit venue, il offrit ses trépieds au dieu, et retourna annoncer à Sparte ce qu'il venait de faire.




Monnaie des Messéniens *in genere*[1].

La vue de ces trépieds jeta le trouble dans le cœur des Messéniens; Aristodèmos s'efforça de les rassurer; mais il reconnut bientôt que le temps marqué pour la ruine de son peuple était arrivé. Un jour qu'il voulait sacrifier à Jupiter Ithomate, les béliers allèrent d'eux-mêmes heurter l'autel de leurs cornes avec tant de violence qu'ils en moururent sur le coup. Ce présage et d'autres aussi menaçants l'effrayaient, quand un songe lui ôta tout espoir. Il se voyait couvert de ses armes et prêt à marcher au combat; devant lui, sur une table étaient les entrailles des victimes, quand sa fille apparut, vêtue d'une robe noire, et lui montrant du doigt sa poitrine entr'ouverte. Elle renversa ce qui était sur la table, arracha les armes des mains de son père, et en échange lui donna le long habit blanc et la couronne d'or dont les Messéniens paraient les morts illustres au jour des funérailles. Ce songe était un signe de fin prochaine. Aristodèmos réalisa lui-même le présage en se tuant sur le tombeau de sa fille. Il avait régné près de sept ans. Privés de cet intrépide chef,


Guerrier grec[2].

[1] Tête diadémée de Jupiter, à droite. ℞. ΜΕΣ. ΠΟΛΥΚΛΗΣ. Trépied. Le tout dans une couronne de laurier. (Drachme. Cabinet de France, n° 1736.)

[2] Statuette en bronze, trouvée à Olympie, d'après *Die Ausgrabungen*, V, Taf. XXVII.

les Messéniens résistèrent encore à l'ennemi et à la famine. Enfin il fallut céder (723). Tous ceux qui avaient des liaisons d'hospitalité à Argos, à Sicyone ou dans quelque ville d'Arcadie, s'y retirèrent. Ceux qui tenaient à la race des prêtres et au culte secret des grandes déesses allèrent à Éleusis. Les Lacédémoniens rasèrent Ithôme jusqu'aux fondements et s'emparèrent des autres cités, à l'exception peut-être de Mothoné et de Pylos. Ils exigèrent des vaincus restés dans le pays le serment de ne jamais se révolter, et, « courbés comme des ânes sous de lourds fardeaux, ils furent dans la dure nécessité



Mothoné (Modon)[1].

de donner à leurs maîtres la moitié des fruits que produisaient leurs champs. » On les obligea, sous des peines sévères, à venir de la Messénie à Sparte pour assister en robes noires aux funérailles des rois et des grands personnages. « Ils pleurent, eux et leurs femmes, lorsque la Parque tranche les jours de quelqu'un de leurs maîtres. » (Tyrtée.)

Il était inévitable que les rois prissent durant cette longue guerre une autorité que la constitution et les mœurs ne leur donnaient pas. Un mouvement de concentration se produisit dans le gouvernement. Pour combler les vides faits par les combats dans les rangs spartiates, les droits politiques avaient été reconnus à beaucoup de Laconiens, qui épousèrent les veuves des guerriers morts. Mais, en même temps, la vieille aristocratie s'était fortifiée contre les nouveaux venus, en

[1] Vue de Modon, d'après Stackelberg, *la Grèce*, etc. — La vue est prise de l'E. S. E. A gauche, on voit l'une des îles Œnoussæ.

décidant que les rois et le sénat auraient le droit d'annuler une résolution de l'assemblée lorsque son vote leur paraîtrait contraire aux intérêts de l'État, et l'oracle de Delphes avait sanctionné ce règlement de son autorité religieuse. Tant que la guerre dura, il put en aller ainsi ; avec la paix, les nouveaux citoyens rentrèrent en force dans la ville. L'aristocratie se débarrassa d'une partie d'entre eux par un expédient fort habituel en Grèce et qui le sera aussi à Rome, mais qui était absolument contraire à l'esprit de la constitution spartiate, l'envoi d'une colonie à Tarente[1]. On promit aux émigrants, appelés dédaigneusement les Partheniens ou « enfants de filles », que si l'expédition ne réussissait pas, ils auraient un cinquième des terres de la Messénie (708). Ceux qui restèrent dans la ville s'irritèrent de la condition inférieure où ils étaient retenus ; des émeutes éclatèrent : une d'elles coûta la vie au roi Polydoros. Le monument qui fut élevé dans Sparte même à son meurtrier et le pouvoir de surveillance et de contrôle dont les Éphores furent investis sur les actes des rois et du sénat prouvent le succès de l'insurrection populaire. Cicéron compare les éphores aux tribuns de Rome ; la ressemblance est vraie à certains égards. Comme ceux-ci, ils étaient tirés du peuple, souvent des derniers rangs, et ils avaient, ainsi que leur nom l'indique, le droit de surveiller la constitution et les mœurs. On verra plus tard à quelle puissance ils arrivèrent[2].

[1] La tradition, qui n'aime pas à laisser les choses dans cette simplicité, racontait que, pendant que les Spartiates étaient retenus par la première guerre de Messénie loin de leurs foyers, les femmes lacédémoniennes contractèrent de nouveaux mariages avec ceux qui n'avaient pas prêté le serment de ne rentrer à Sparte qu'après la victoire. De ces unions illégitimes naquit une génération qu'on appela les *Parthéniens*, et qui, plus tard, ne pouvant supporter les mépris qu'on leur prodiguait, quittèrent la Laconie sous la conduite de Phalantos. Ce seraient là les fondateurs de la grande colonie lacédémonienne (707).

[2] On ne connait pas l'origine des cinq éphores, ou *surveillants*, qui sont probablement antérieurs à Lycurgue et ne furent d'abord que de très humbles magistrats, mais l'élection leur donna le pouvoir que toujours elle communique, et ainsi que les tribuns de Rome, peu à peu ils attirèrent à eux toute l'autorité. Polybe (liv. XXIV, chap. VIII) fait des rois les subordonnés des éphores, qui, plus d'une fois, les traînèrent en prison, et qui restaient assis en leur présence, tandis que les autres citoyens devaient se lever devant eux. Ils tenaient en échec toute autorité, et n'avaient pas eux-mêmes de limites précises à leur pouvoir. Ils décidaient de la paix et de la guerre avec ou sans le sénat et le peuple. Ils commandaient les trois cents jeunes gens chargés de la police de la Laconie, et prononçaient comme juges dans certaines affaires. Quand les éphores auront la plénitude de leur pouvoir, Sparte sera réellement un État gouverné despotiquement par des chefs annuels et électifs pris dans la classe du peuple ; seulement alors le peuple entier, ou les citoyens jouissant des droits politiques, sera un millier d'hommes, à peine.

II. — SECONDE GUERRE DE MESSÉNIE (645-628)[1].

Cependant une génération nouvelle avait grandi en Messénie, avec le souvenir toujours présent des malheurs et des brillants exploits de ses pères. Impatiente du joug honteux qui pesait sur sa tête, elle n'attendait qu'un chef et qu'une occasion.

Alors vivait dans Andania un jeune guerrier de la race d'Épytos, Aristoménès. Résolu à faire remonter son peuple au rang d'où il était tombé, il ne cessait de ranimer l'espoir des bannis et d'exciter la colère des opprimés. Il rattacha à sa cause les anciens alliés de la Messénie : Argos, Sicyone et les Arcadiens. Les habitants de la Pisatide et de la Triphylie promirent des secours. On voulait le proclamer roi; Aristoménès n'accepta que le titre de général. La deuxième guerre de Messénie commença trente-neuf ans après la prise d'Ithôme.

La première bataille se livra dans la plaine de Dérées ; aucun des deux peuples n'avait ses alliés avec lui. La victoire fut incertaine. Les combats isolés furent plus favorables aux Messéniens. Aristoménès montrait dans ces coups de main sa bouillante valeur et son audace. Un jour, il partit seul, traversa le Taygète, entra de nuit dans Lacédémone, et suspendit au temple de Minerve Chalciœcos un bouclier avec cette inscription : « Aristoménès à Minerve, des dépouilles des Lacédémoniens. » Sparte, effrayée, consulta l'oracle de Delphes; le dieu répondit qu'elle devait demander un chef aux Athéniens. Athènes ne voulait pas concourir à la grandeur de Sparte, et n'osait résister aux ordres d'Apollon. Pour obéir, elle envoya à Lacédémone Tyrtée, un maître d'école boiteux qui passait pour fou[3]. Mais ce fou



Minerve Chalciœcos[2].

[1] Dates douteuses, mais acceptées par Curtius.

[2] Minerve casquée, en terme, à droite, tenant dans la main droite un javelot et dans la gauche un bouclier; en légende : ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ; dans le champ, deux monogrammes, marques d'atelier. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de l'empereur Gallien.)

[3] Presque tous les écrivains anciens le font citoyen d'Athènes; quelques-uns de Milet : ses élégies sont en dialecte ionien. Il est douteux que les Spartiates aient demandé un général aux Athéniens; il ne l'est pas qu'ils aient fait venir d'Athènes un poète renommé pour ses chants. Antérieurement, ils avaient déjà appelé Terpandre de Lesbos et Thalétas de la Crète, en leur demandant des chants pour les fêtes d'Apollon Carneios, et pour les gymnopodies, ou danses de jeunes garçons nus.

était un poète; il chanta, et sa mâle poésie ranima tous les courages.

« Il est beau pour un brave de tomber aux premiers rangs de la bataille et de mourir en défendant sa patrie. Mais il n'est pas de plus lamentable destin que d'abandonner sa ville, ses fertiles domaines, et d'aller mendier par le monde, en traînant après soi une mère chérie et un vieux père, et de petits enfants, et une légitime épouse.

« Combattons avec courage pour cette terre et mourons pour nos enfants. Ne soyez plus avares de votre sang, jeunes guerriers; faites-vous dans la poitrine un cœur grand et vaillant, et n'abandonnez pas vos aînés, ces vieux soldats dont les jambes ne sont plus légères: car c'est chose honteuse de voir étendu sur la terre, en avant des jeunes hommes, un vieux guerrier dont la tête est blanchie déjà, et qui exhale dans la poussière son âme généreuse, en retenant de la main ses entrailles sanglantes et ses chairs déchirées. Mais à la jeunesse tout sied. Tant que le guerrier a cette noble fleur de l'âge, on l'admire, on l'aime, et il est beau encore quand il tombe aux premiers rangs de la bataille. »

Ces brûlantes paroles valaient mieux que la froide expérience d'un chef habile. Il faut ajouter pourtant que Sparte reçut des secours plus matériels envoyés par Corinthe et les Lépréates, ennemis d'Élis; mais les Messéniens exilés étaient rentrés dans leur patrie, ramenant avec eux les prêtres réfugiés à Éleusis. Tout le Péloponnèse, moins les Achéens, allait prendre part à cette lutte suprême. Un an après la bataille de Dérées, les Messéniens et les Spartiates, soutenus de tous leurs alliés, livrèrent un nouveau combat dans la plaine de Sténycláros, près du monument du Sanglier. Cette fois, la brillante valeur d'Aristoménès assura la victoire aux Messéniens. Pas un Spartiate n'eût échappé « sans Castor et Pollux, qui arrêtèrent Aristoménès dans la poursuite, en lui faisant perdre son bouclier. Quand le vainqueur revint à Andania, les femmes jetaient des fleurs sur son passage, et chantaient : « A travers les champs de Sténycláros, et jusque sur le




Les Dioscures, sur une monnaie de Tarente[1].

[1] Tête diadémée de Déméter avec un léger voile, à droite ; dessous, ΛΙΚΟΜ. (Λικόμηδος) nom d'un magistrat. ℞. ΔΙΟΣΚΟΡΟΙ. Les Dioscures, Castor et Pollux, à cheval, à gauche, et couronnés. L'un d'eux porte une couronne, et l'autre, une palme à laquelle sont attachés des bandelettes et une couronne. (Monnaie d'or de la collection de Luynes, au Cabinet de France.)

« sommet de la montagne, Aristoménès a poursuivi les Lacédémoniens. »

Abandonné sans doute de ses alliés après ce succès qui rejetait l'ennemi dans sa vallée de l'Eurotas, Aristoménès l'y suivit, rendant inutile toute surveillance par ses marches rapides et imprévues. Un soir, au coucher du soleil, il entre en Laconie, marche sur Pharis, la pille et revient chargé de butin. Sur sa route, il rencontre Anaxandros, roi de Sparte, avec ses hoplites, et les disperse. Il eût pris quée Sparte elle-même, si Hélène et ses deux frères, les Dioscures, ne lui eussent apparu en songe pour l'en détourner. Une autre fois il enlève à Caryes les jeunes filles qui dansaient en chœur, en l'honneur de Diane, et ne les rend qu'au prix d'une forte rançon[1]. A Égila, il fut moins heureux. « Là, Cérès a un temple très vénéré. Aristoménès et sa troupe, sachant que les femmes y célébraient la fête de la déesse, tentèrent de les surprendre; mais ces femmes, animées sans doute par Cérès, blessèrent la plupart des Messéniens avec les couteaux et les broches qui leur servaient aux sacrifices, et Aristoménès, aveuglé par la lumière des torches, fut pris et chargé de chaînes. Il s'échappa néanmoins dans la même nuit. Archimadie, prêtresse de Cérès, fut accusée d'avoir facilité son évasion, entraînée par l'amour que depuis longtemps elle avait conçu pour lui. »



Danseuse dorienne[2].

[1] Vitruve raconte (I, 1) que, pour punir une trahison des Caryens, tous les hommes de la ville avaient été tués, toutes les femmes vendues et qu'afin d'éterniser le souvenir du crime, on avait, dans les temples, représenté ces femmes soutenant des corniches. C'est un conte; mais les caryatides sont un des plus élégants motifs de l'ornementation architecturale. Celle que nous donnons page 347 est une des six caryatides du *Pandrosion* d'Athènes. La tête et l'avant bras ont été restaurés par Thorwaldsen.

[2] Statue en bronze du musée de Naples; d'après une photographie. — La jeune fille saisit et



CARYATIDE

Statue du Vatican (*Braccio Nuovo*, n° 5). D'après une photographie.


THE ASTOR LIBRARY

Encore ce trait tout poétique, puisque nous racontons moins une histoire qu'une légende : Aristoménès tombe un jour entre les mains de sept Crétois au service de Sparte; ils s'arrêtent, sur la route, dans une maison pour y passer la nuit. Là habitait une jeune fille qui, la nuit précédente, avait rêvé qu'elle délivrait un lion que des loups amenaient enchaîné. Frappée de cette rencontre, elle comprend qu'Aristoménès est le lion de son rêve et que les loups sont ses indignes gardiens. Elle enivre ceux-ci et détache les liens du héros; il tue les Crétois et donne la jeune fille pour épouse à l'un de ses fils.

Cependant Tyrtée remplissait en poète ses fonctions de général; ses ordres étaient des chants de guerre, mais aussi des leçons de discipline et de tactique.

« Allons! ô fils de l'invincible Hercule, prenez courage, Jupiter ne s'est pas encore détourné de vous. Ne redoutez point le nombre des soldats. Ne tremblez pas.... Ceux qui restent serrés les uns contre les autres et joignent de près les premiers rangs ennemis meurent en moindre nombre et protègent le peuple qui les suit.... Honte au mort qui gît dans la poussière le dos percé d'une lance acérée. Que les deux jambes écartées, le guerrier tienne ferme, pressant de ses deux pieds la terre, mordant sa lèvre de ses dents, la poitrine à l'abri sous un large bouclier. Qu'il balance dans sa main droite une lance puissante; qu'il agite sur sa tête une crinière terrible; qu'il ne reste point hors de la portée des javelots, mais qu'au milieu des œuvres hardies de Mars il apprenne à combattre; qu'il joigne de près l'ennemi avec sa longue pique, le blesse de son épée et le fasse prisonnier. Pied contre pied, bouclier contre bouclier, aigrette contre aigrette, casque contre casque, poitrine contre poitrine, luttons et combattons, l'épée ou la lance à la main. Et vous, soldats des troupes légères, retirés chacun sous votre bouclier, renversez l'ennemi avec de lourdes pierres, lancez contre lui vos javelots bien polis, tout en restant auprès des panoplites. »

soutient sa robe de la main gauche, tandis qu'elle arrondit légèrement son bras droit au-dessus de sa tête. Cette statue, trouvée à Herculanum, faisait partie d'un groupe comprenant cinq autres figures. O. Rayet y reconnait « des danseuses doriennes, vraisemblablement des Lacédémoniennes, et peut-être des caryatides ». On sait que les danses graves et lentes n'étaient pas inconnues aux Grecs : telle était l'ἐμμέλεια qui consistait surtout en une suite de gestes et de poses. Plusieurs de ces danses sacrées, qui, dans les sacrifices, accompagnaient le chant des hymnes, appartenaient au Péloponnèse, et « les plus célèbres de beaucoup étaient celles que les jeunes filles lacédémoniennes venaient chaque année danser à Caryæ, sur les confins de la Tégéatide, dans le bois sacré d'Artémis Caryatis ». (O. Rayet, *Monuments de l'art antique. Danseuses*....

En même temps que Sparte ramenait la discipline dans son armée, elle préparait la victoire par une trahison. Aristocratès, roi des Arcadiens, gagné par des présents, promit de faire défection à la prochaine bataille. Elle se livra près d'un lieu appelé la Grande-Fosse; on combattait avec ardeur quand Aristocratès, sous prétexte que les victimes présentaient des signes menaçants, retira ses troupes et dégarnit la gauche des Messéniens. Ce mouvement jeta le désordre dans leurs rangs. Malgré sa valeur, Aristoménès dut céder; la cause messénienne ne se releva pas de ce sanglant désastre. Ils se retirèrent sur le mont Ira, comme, dans la guerre précédente, sur le mont Ithôme, et s'y défendirent onze années. Pour les y affamer, les Spartiates changèrent la Messénie en désert et défendirent aux laboureurs des cantons limitrophes, en Laconie, de cultiver leurs champs jusqu'à la fin de la guerre. Cette défense amena la disette dans Sparte même et des troubles éclatèrent; Tyrtée les calma en chantant cette fois la concorde et l'obéissance aux lois.

Mais Aristoménès ne se laissait pas enfermer dans Ira. Une fois, vers la nuit, il sortit avec la troupe d'élite de trois cents hommes qui l'accompagnait toujours, et marcha si rapidement, qu'il atteignit Amyclées avant le lever du soleil, la prit et la pilla; il avait déjà fait sa retraite, quand les secours envoyés de Sparte arrivèrent. Dans une autre expédition, il fut surpris par les deux rois lacédémoniens. Frappé d'une pierre à la tête, il tomba évanoui et fut pris avec cinquante de ses compagnons. On les précipita dans le Céadas, gouffre où l'on jetait les malfaiteurs[1]. Les autres Messéniens périrent brisés; mais quand vint le tour d'Aristoménès, un aigle, dit la légende que nous abrégeons, le soutint dans sa chute sur ses ailes étendues, de sorte qu'il arriva au fond sans blessure. Pendant trois jours il resta dans le gouffre, enveloppé dans son manteau, et attendant la mort. Au bout de ce temps, il entendit un léger bruit; il se découvrit la tête, et comme ses yeux étaient accoutumés à l'obscurité, il vit un renard qui mangeait les cadavres. Imaginant bien que cet animal avait pénétré jusque-là par quelque issue secrète, il le laisse approcher, le saisit d'une main; lui présente son manteau à mordre, le suit ainsi, et arrive jusqu'à un trou qui laisse passer une faible lueur; il le lâche alors, élargit l'ouverture avec ses mains, s'échappe et retourne à Ira.

Aristoménès recommença aussitôt ses courses; il tailla en pièces une

[1] M. O. Rayet croit avoir retrouvé l'emplacement de ce gouffre. Voy. Couat, *La poésie alexandrine*, p. 344, n. 2.

troupe d'auxiliaires corinthiens, et offrit pour la troisième fois à Jupiter Ithoméen le sacrifice appelé *hécatomphonie*, parce qu'il était réservé au guerrier qui avait tué de sa main cent ennemis. Cependant le temps marqué pour la prise d'Ira approchait. L'oracle avait dit : « Lorsqu'un bouc boira dans la tortueuse Néda, je ne défendrai plus les Messéniens. » La Néda est une rivière voisine d'Ira. Pour empêcher la menace de l'oracle de s'accomplir, on en écartait avec soin tous les boucs. Mais il y a dans le pays un figuier sauvage qu'on appelle *tragos* (bouc).



Gorges et chute de la Néda[1].

Il arriva qu'un de ces figuiers poussa horizontalement sur les bords de la rivière, de telle sorte que l'extrémité des branches s'y baignait. L'oracle était accompli : le *tragos* avait bu dans la Néda.

Quelque temps après, par une nuit sombre, comme la pluie tombait à torrents et qu'il n'y avait point sur les remparts d'Ira d'abri où les gardes pussent se mettre à couvert, tous se retirèrent pour attendre que l'orage eût cessé. Un esclave transfuge des Lacédémoniens s'en aperçut, et, saisissant cette occasion de rentrer en grâce auprès de ses anciens maîtres, courut l'annoncer au camp des Spartiates. Ils se

[1] D'après le *Tour du Monde*, t. XXXVII, p. 319.

mirent aussitôt en marche; le bruit de leurs pas était couvert par celui du tonnerre et de la pluie, et ils arrivèrent, sans être remarqués, jusque dans la ville. Les premiers qui les aperçurent furent Aristoménès et le devin Théoclos. Ils crient aux armes, les Messéniens accourent de toutes parts, les femmes montent sur les maisons d'où elles accablent de tuiles les Lacédémoniens. Pendant trois jours on disputa pied à pied le terrain, au milieu de la tempête qui ne cessait pas; mais les Spartiates étaient encouragés par les éclairs qui brillaient à leur droite, présage favorable : ils avaient d'ailleurs l'avantage du nombre. Quand il n'y eut plus d'espoir, Théoclos se jeta au milieu des ennemis et périt en frappant. Pour Aristoménès, il fit signe aux Lacédémoniens qu'il voulait se retirer avec les siens : on n'osa pas pousser au désespoir cette poignée d'hommes héroïques. Aristoménès plaça les vieillards, les femmes, les enfants au milieu des guerriers, et sortit ainsi d'Ira avec la fortune de la Messénie.


Zeus brandissant le foudre[1].

Cet homme infatigable ne désespérait pourtant pas encore. A peine retiré en Arcadie, il propose aux cinq cents Messéniens qui lui restent de pousser vivement en Laconie, et d'aller prendre Sparte, ou au moins d'y saisir des otages. Tous accueillent avec enthousiasme cet audacieux projet, et trois cents Arcadiens se joignent à eux. Mais Aristocratès, par une seconde trahison, avertit les Spartiates et fait tomber cette dernière espérance. « Quand les Arcadiens eurent découvert cette perfidie, ils accablèrent Aristocratès de pierres et pressèrent les Messéniens d'en faire autant : ceux-ci regardèrent Aristoménès, qui baissa les yeux et se mit à pleurer. Les Arcadiens, après avoir lapidé leur roi, jetèrent son cadavre hors de leurs limites, sans lui donner de sépulture; et pendant des siècles, on put lire au sommet du Lycée, près de l'autel

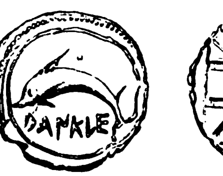
[1] Statuette en bronze, trouvée à Olympie, d'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, IV, Taf. XXIV. Le dieu brandit le foudre de la main droite et sur sa main gauche est posé l'aigle.

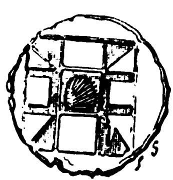
du dieu, une inscription portant ces mots : « Par la grâce de Zeus, le traître a été découvert et puni de son parjure. Aucun crime ne reste caché. »

Les Messéniens furent répartis parmi les Hilotes, mais les habitants de Pylos et de Mothoné montèrent sur leurs vaisseaux et passèrent à Cylléné, chez les Éléens. De là ils proposèrent à ceux de leur nation qui étaient en Arcadie de s'embarquer avec eux pour chercher quelque établissement en pays étranger : ils prièrent aussi Aristoménès de se mettre à leur tête. Le héros répondit que, tant qu'il conserverait un souffle de vie, il combattrait les Lacédémoniens, et qu'il était assuré de leur faire encore beaucoup de mal. Mais il leur donna pour chef son fils Gorgos, sous lequel ils allèrent à Rhégion, où plusieurs Messéniens s'étaient déjà retirés après la première guerre. Deux siècles plus tard, un Messénien, Anaxilaos, devenu tyran de Rhégion, s'empara de Zancle, où il établit les descendants des exilés, qui, en souvenir de la patrie de leurs pères, donnèrent à cette ville le nom de Messène : ce glorieux nom se retrouve encore dans celui de la ville actuelle, Messine.




Monnaie de Rhégion[1].





Monnaie archaïque de Zancle[2].




Monnaie de Messana (Zancle)[3].

Peu de temps après, Aristoménès était à Delphes, quand un roi de l'île de Rhodes vint consulter l'oracle sur le choix d'une femme. La Pythie lui ayant dit d'épouser la fille du plus vaillant des Grecs, il pensa qu'il n'y avait personne dans la Grèce qu'on pût comparer pour la bravoure à Aristoménès, et il lui

[1] Mufle de lion de face; à gauche, une branche d'olivier. ℞. RECINOΣ (en légende rétrograde). Personnage barbu, à demi nu, assis à gauche sur un siège et s'appuyant de la main droite sur un long sceptre; sous le siège, une cigogne. Le tout dans une couronne de feuilles d'olivier. (Monnaie d'argent.)

[2] Dauphin tourné à gauche; au-dessous, l'inscription DANKVE. Le tout dans un cercle orné d'un grénetis. ℞. Carré creux partagé en neuf compartiments; dans le compartiment central, une coquille; dans les autres, des lignes disposées en diagonales. (Monnaie d'argent.)

[3] Mufle de lion de face. ℞. MESSENION. Tête de veau, à gauche. (Monnaie d'argent.)

demanda sa fille. Aristoménès se rendit avec elle dans l'île de Rhodes. Il y emporta sa haine contre Sparte et il cherchait encore quels ennemis il pourrait soulever contre elle, quand la mort vint le condamner à l'éternel repos. Son peuple fut, comme lui, fidèle au souvenir de la patrie perdue, et jamais ne se réconcilia avec ceux qui lui avaient injustement ravi le foyer domestique, les tombeaux des aïeux et la liberté. Tous les ennemis de Sparte, Athènes, Épaminondas, les trouvèrent prêts, partout et toujours, à combattre contre l'éternel ennemi; et quand il n'y avait plus de Sparte, quand il n'y avait plus de Grèce, les derniers des Messéniens chantaient encore, neuf siècles après la chute d'Ira : « A travers les champs de Sténycláros, et jusque sur le sommet de la montagne, Aristoménès a poursuivi les Lacédémoniens. »





Monnaie de Rhodes [1].

III. — GUERRES DE SPARTE CONTRE TÉGÉE ET ARGOS.

Par la législation de Lycurgue et la conquête de la Messénie, Sparte était devenue l'État le plus puissant du Péloponnèse. Mais, après le grand effort contre les Messéniens, elle avait besoin de repos. Ce ne fut qu'en 620 qu'elle reprit les armes et attaqua les Tégéates, qui lui avaient autrefois infligé d'humiliantes défaites. Cette guerre dura avec de longues interruptions, plus de soixante ans, et Sparte n'y éprouva d'abord que des revers.





Monnaie de Tégée d'Arcadie [2].

Ici se place une de ces traditions qu'Hérodote aime tant et raconte si bien. L'oracle, consulté par les Spartiates, répondit qu'ils seraient vainqueurs quand ils auraient rapporté dans leur ville les ossements d'Oreste, ensevelis là où soufflent deux vents contraires, où le type frappe l'antitype, où le mal est sur le mal. Or il arriva qu'un Lacé-

[1] Tête de face du Soleil, les cheveux disposés comme des rayons. ℞. ΡΟΔΙΟΝ. La rose, emblème du nom de l'île de Rhodes; sur la même tige, un bouton de rose; dans le champ, un trident, et la lettre I, marque d'atelier. (Tétradrachme.)

[2] Tête casquée de Minerve, à droite. ℞. ΤΕΓΕΑΤΑΝ. Guerrier armé du bouclier, du casque et de l'épée, combattant à droite. (Drachme.)

démonien nommé Lichas, étant allé à Tégée, entra dans la boutique d'un forgeron; celui-ci lui conta, par hasard, qu'en creusant dans sa cour, il avait trouvé un cercueil d'une grandeur surprenante. Lichas se rappelle, à ces mots, l'oracle : les vents contraires sont bien les soufflets de la forge, le type est le marteau, l'antitype l'enclume, le mal sur le mal est le fer qu'on forge sur le fer : le cercueil est donc celui d'Oreste. Lichas retourne à Sparte, révèle aux magistrats ce qu'il a découvert : on l'exile pour que personne ne prenne défiance de lui. Il retourne à Tégée, loue la cour du forgeron, recueille les ossements et les rapporte aussitôt. Dès ce moment les Spartiates



Os humain avec ruban d'or[1].

crurent à la victoire, c'est le meilleur moyen de l'assurer : ils vainquirent, et la cession, par les Tégéates, des ossements d'Oreste fut sans doute une des conditions de la paix. Tégée conserva son territoire et ses lois, mais elle tomba au rang des peuples que Sparte traînait à la guerre avec elle, et n'eut que le stérile honneur d'occuper l'aile gauche de l'armée fédérale.

Avant ou durant cette guerre, plusieurs cantons peuplés d'Arcadiens furent ajoutés au territoire de Lacédémone. Ainsi la prépondérance, autrefois exercée par les Pélopides sur la péninsule, se rétablissait au profit des Spartiates : la translation des os d'Oreste à Lacédémone montrait ce peuple comme l'héritier de la puissance d'Agamemnon, le grand roi des temps homériques.

Entre Argos et Sparte, le différend avait pour cause la possession de Tyrée et de la Cynurie. Ce pays montagneux aurait été, entre les mains des Argiens, une barrière utile contre les incursions de Sparte; d'ailleurs, il leur servait de communication avec le reste de leur territoire,

[1] D'après Schliemann, *Mycènes*, fig. 459, p. 383-384. — L'os a été découvert dans le cinquième tombeau : un large ruban d'or, décoré de rosaces au repoussé, y était encore attaché. Voy. ci-dessus, p. 115, n. 1.

car ils possédaient toute la côte orientale de la Laconie jusqu'au cap Malée et les îles adjacentes jusqu'à Cythère. Pour épargner le sang, les deux peuples convinrent, vers 547, de choisir chacun 300 combattants : la Cynurie devait être le prix de la victoire. La bataille dura tout un jour. Othryadès survécut seul du côté des Spartiates, mais grièvement atteint et couché parmi les morts; du côté des Argiens, deux guerriers, Alcénor et Chromios, étaient sans blessures. Ne voyant plus d'ennemis devant eux, ils se hâtèrent de porter à leurs concitoyens la nouvelle de leur victoire. Pendant leur absence, Othryadès faisant un dernier effort éleva un trophée avec les armes des ennemis et se perça de son épée pour ne point survivre à ses compagnons. Le lendemain les deux peuples se prétendirent victorieux, et il fallut trancher la question par une bataille générale que les Lacédémoniens gagnèrent. Les Argiens cédèrent les pays disputés, et sans doute aussi la côte orientale de la Laconie, qui, depuis le milieu du sixième siècle avant notre ère, paraît faire partie du territoire lacédémonien.



Othryadès mourant [1].



Victoire érigeant un trophée [2].

La guerre avec Argos se renouvela plus tard, mais sans cesser d'être à l'avantage des Lacédémoniens. En 514, leur roi Cléomène, remporta près de Tirynthe une grande victoire sur les Argiens, s'avança jusque sous les murs de leur ville, dont il brûla le bois sacré; il l'aurait prise, si les enfants, les vieillards, les femmes même, excités par la poétesse Télésilla, n'eussent fait une vaillante défense. Le même prince fit deux invasions dans l'Attique : la première par l'ordre de l'oracle de Delphes, pour chasser les Pisistratides; la seconde pour établir dans cette ville un gouvernement aristocratique. Enfin, en 491, l'autorité de Sparte, franchissant les rivages de la presqu'île, s'étendit jusqu'à Égine, dont les habitants livrèrent des otages.

Elle avait encore occupé un autre boulevard du Péloponnèse,

[1] Le guerrier spartiate est représenté s'affaissant sur lui-même, son bouclier au bras gauche; le trait qui l'a blessé est encore dans sa poitrine. De la main droite il écrit sur un large bouclier le mot VICT. A côté est étendu le cadavre d'un ennemi, et plus loin, on aperçoit la tête d'un autre guerrier. (Pierre gravée inédite. Cornaline, haut. 11 mill.; larg. 14 mill.; n° 117 de la Collection de Luynes, au Cabinet de France.)

[2] Victoire à demi nue, debout à droite, érigeant un trophée; elle tient de la main droite un marteau et de la gauche un clou. Le trophée est formé d'un poteau auquel sont fixées des cnémides et qui est surmonté d'une cuirasse, d'un casque et d'un bouclier; dans le champ, la *triquetra*, emblème de la Sicile, l'île aux trois promontoires; en légende, ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΟΣ. (Revers d'une monnaie d'argent d'Agathocle, roi de Syracuse.)

Cythère, au sud du cap Malée. C'était une île aride et rocailleuse : la légende y faisait aborder Vénus, quand elle sortit du sein des flots, mais elle ajoutait que la déesse des plaisirs s'était bien vite enfuie en Chypre. Les vaisseaux marchands venant d'Égypte et d'Afrique trouvaient là une excellente station navale ; aussi les Spartiates entretenaient-ils une garnison dans la citadelle, et, chaque année, ils envoyaient un magistrat pour gouverner l'île.



Vénus sortant des flots [1].

Sparte était maîtresse par elle-même des deux cinquièmes du Péloponnèse [2], redoutée ou obéie dans le reste, et les peuples répondaient



Vue de Cythère [3].

à son appel quand elle les invitait à suivre son armée hors de la péninsule. Elle était la première puissance militaire de la Grèce : sa réputation pénétrait même en Asie, car, vers l'époque du combat des six cents, une ambassade de Crésus, roi de Lydie, était venue solliciter son secours, et elle se disposait à lui envoyer des vaisseaux et des soldats, lorsqu'on apprit la chute de Sardes. C'est à elle encore que

[1] Vénus Anadyomène, ou Vénus sortant des flots, fait égoutter ses cheveux. (Améthyste gravée, de 12 mill. de hauteur sur 10 de largeur. Cabinet de France, n° 1549 du Catalogue.)

[2] Le territoire de Sparte s'étendait, du côté d'Argos, jusqu'à la rivière Tanos (Luku) ; du côté de l'Élide, jusqu'à la Néda (Buzi).

[3] D'après le *Tour du Monde*, t. XXXII, p. 5.

s'adressèrent les victimes de Polycrate, l'exilé samien Méandrios, les Ioniens contre les Perses, Platée menacée par Thèbes, Athènes enfin qui voulait se venger d'Égine. Elle était donc, avant les guerres Médiques, reconnue par les Grecs et par les barbares, comme la tête de l'Hellade.

[1] Bronze découvert à Olympie, d'après *die Ausgrabungen zu Olympia*, III, pl. XXII.



Tête de Zeus[1].

CHAPITRE IX

ATHÈNES ET LA CONSTITUTION DE SOLON[1].

I. — L'ATTIQUE ET SES ROIS.

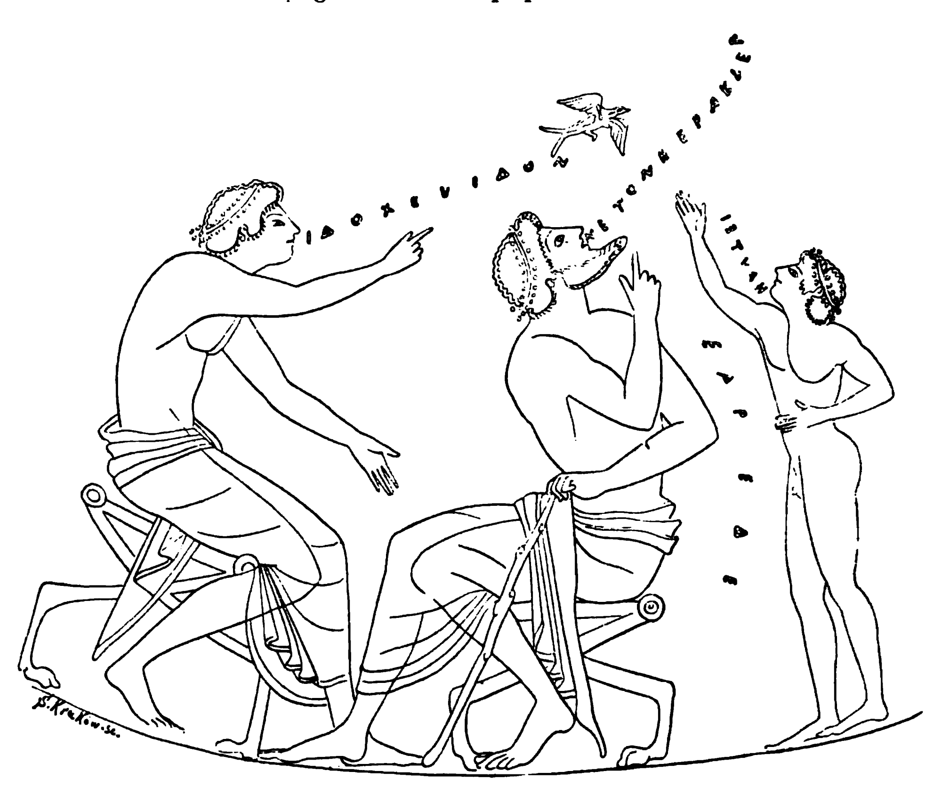
Le petit pays que des montagnes d'accès difficile séparent de la Grèce centrale et qui s'avance en promontoire dans la mer Égée, flanqué à droite par la longue Eubée, à gauche par les îles de Salamine et d'Égine, est l'Attique, le point du monde le plus justement célèbre dans l'histoire de l'esprit humain. Elle est divisée en trois bassins demi-circulaires, les plaines d'Éleusis, d'Athènes et de Marathon, qui semblent fermées de tous côtés par les montagnes et la mer ; mais des communications naturelles s'ouvrent çà et là, et les monts s'abaissent pour laisser passer les routes et les voyageurs, de sorte qu'il se trouve à la fois, dans la conformation de l'Attique, diversité et unité. Sa surface n'égale pas la moitié de celle de nos plus petits départements, et son sol pierreux n'a même pas, sauf en quelques points, la riche végétation de la Béotie sa voisine, quoique la légende y fasse naître Triptolème, l'inventeur de l'agriculture, et qu'après l'adoration de Minerve, le culte principal y fût celui de Cérès : à peine du blé, un peu plus d'orge, des figuiers, des vignes, des oliviers, les abeilles de l'Hymette[2], les carrières de marbre du Pentélique, les mines d'argent du Laurion et les pêcheries abondantes de la côte, voilà, avec sa beauté sévère, mais fine et délicate, toute la richesse du pays, si vous ne comptez pas la plus féconde et la plus glorieuse de toutes, le génie des habitants.

Ce génie, que forma l'influence des lieux, des circonstances histo-

Sur les avantages naturels de l'Attique, voy. Xénophon, *Revenus de l'Attique*, I.

[2] Les Grecs ne connaissant pas le sucre, le miel était un objet important de commerce, car ils l'employaient dans la pâtisserie, même dans les mets; ils le regardaient d'ailleurs comme un aliment nécessaire aux vieillards et propre à prolonger la vie (Athénée, II, 7; III, 25).

riques et d'un climat qui fait le printemps si doux, l'hiver si clément, diffère profondément du caractère spartiate : ouvert et étendu comme l'horizon sans limites qui, du haut de l'Acropole, laisse le regard errer au loin sur la mer Égée[1]; vif et piquant comme la brise marine



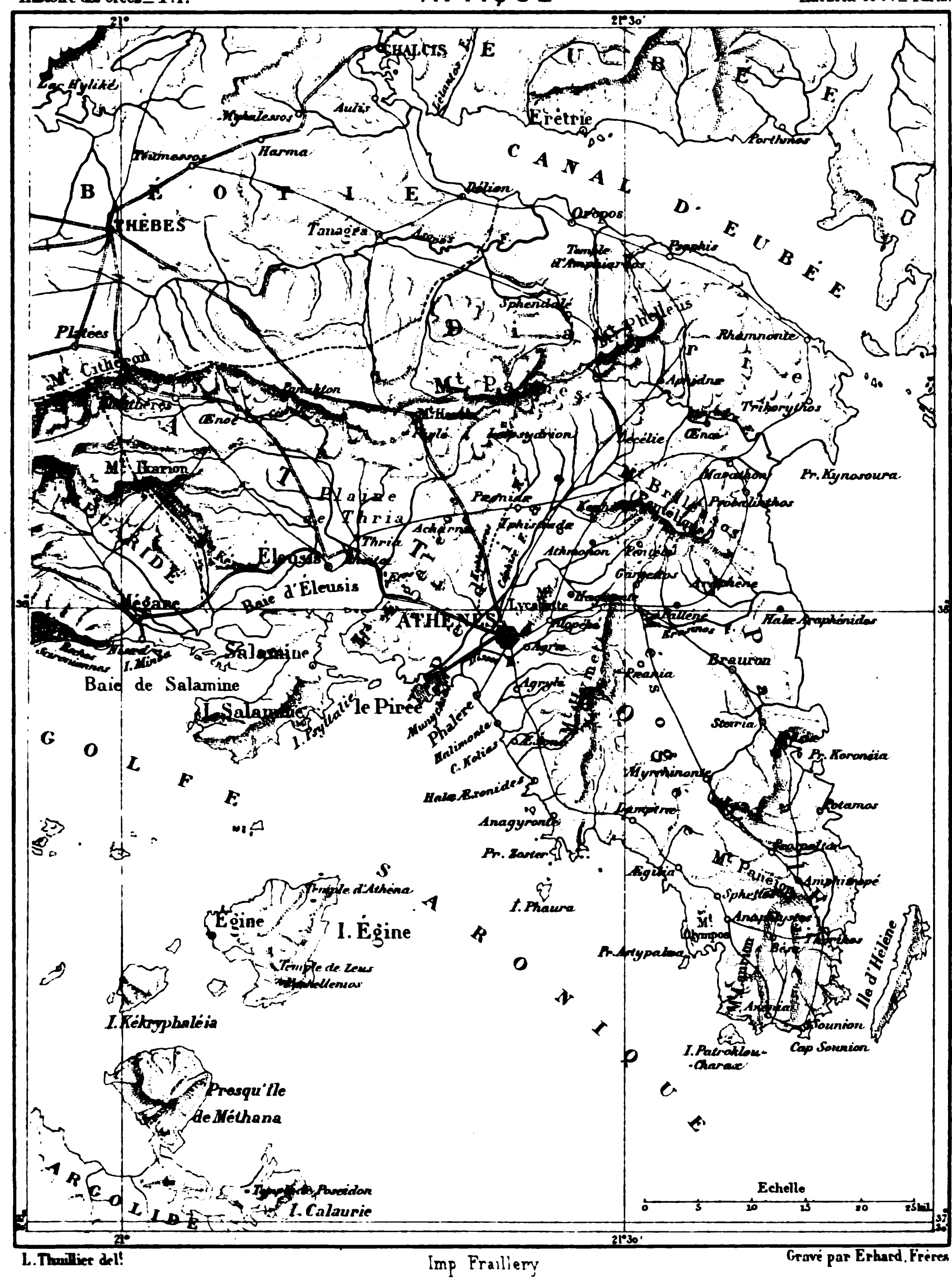
Le printemps et le retour des hirondelles[2].

qui souffle sur les collines empourprées de l'Attique[3]; curieux,

[1] Xénophon, *la République d'Athènes*, II, 7, disait : « Grâce à l'empire de la mer, ils entendent parler toutes les langues ; ils étudient les mœurs et les coutumes les plus différentes et ils ont introduit chez eux un heureux mélange de ce qu'ils ont trouvé de meilleur chez les Grecs et les barbares. »

[2] Peinture de vase, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, II, Tav. XXIV. — Trois hommes, un éphèbe, un vieillard et un enfant, montrent du doigt l'hirondelle qui ramène le printemps, et le dialogue suivant s'engage entre eux. L'éphèbe : « Regarde ! une hirondelle ! » (Ἰδοῦ χελιδών). — Le vieillard : « Oui, par Hercule ! » (Νὴ τὸν Ἡρακλέα). — L'enfant : « La voici ! » (Αὑτηΐ). — Et le vieillard reprend : « Voilà déjà le printemps. » (Ἔαρ ἤδη). Le retour de l'hirondelle « messagère du printemps » donnait lieu à des réjouissances auxquelles les enfants surtout prenaient part : à Rhodes, par exemple, ils allaient de maison en maison chanter l'arrivée de l'hirondelle. Athénée (VIII, 360 C) nous a conservé leur chanson : « Elle est arrivée, elle est arrivée, l'hirondelle, amenant les belles saisons et les belles années, blanche au ventre, noire au dos !... » Et les enfants faisaient une quête. Cf. Aristophane, *les Chevaliers*, 416-418

[3] Ovide dit, de l'Hymette, *purpureos colles* (*Ars amat.*, III, 687), et, en effet, à certains moments du jour, les collines de l'Hymette prennent cette teinte.


CHALCIS
E U B É E
Érétrie
CANAL D'EUBÉE
B É O T I E
THÈBES
Tanagra
Oropos
Platées
Mt Cithéron
Mt Parnès
Rhamnonte
Marathon
Éleusis
Baie d'Éleusis
ATHÈNES
Mégare
Salamine
Baie de Salamine
I. Salamine
le Pirée
Phalère
GOLFE SARONIQUE
Égine
I. Égine
I. Kékryphaléia
Presqu'île de Méthana
ARGOLIDE
I. Calaurie
Ile d'Hélène
Cap Sounion
Brauron
Echelle
21°
21°30'


THE AST

hardi, industrieux, comme l'est souvent l'esprit de l'habitant des côtes qui reçoivent beaucoup d'étrangers, et des régions qui ne se suffisent point à elles-mêmes; sans cesse, enfin, tenu en éveil par la multiplicité des impressions reçues dans cet air pur et sonore, durant ces nuits transparentes, qui ne sont pas les ténèbres, mais l'absence du jour[1]. Les Athéniens étaient sobres à cause de la nature même de leur terroir, où l'on ne trouvait rien en abondance; mais, ce qui valait mieux, ils avaient la sobriété de l'esprit. Chez ce peuple de pensée ingénieuse et délicate, de vie active et pleine, rien d'outré ni d'excessif; tout est netteté, proportion, clarté exquise; rien de lourd, rien de faux; au contraire, une naturelle élégance : Lycurgue n'aurait pas réussi en Attique; les lois pesantes qui tenaient Sparte immobile n'auraient pas eu prise sur ces vives intelligences, sur ces hommes peu disciplinables à une seule règle impérieuse, parce qu'ils tenaient de leur sol tous les genres d'existence et qu'ils avaient dans les veines le sang le plus mêlé[2]. Pélasges, Achéens, Ioniens, Thraces, Éoliens, colons orientaux peut-être, tous étaient venus là se rencontrer, non en conquérants, car cette péninsule rocheuse, sans terre et sans eau, ne valait pas un combat, mais en fugitifs, et dans une proportion telle, qu'une seule tribu n'avait pu asservir toutes les autres. Athènes fut l'asile des races helléniques, comme Rome sera celui des races italiotes. C'est pour cela que ces deux cités sont, chacune à sa manière, la plus complète expression, celle-ci de l'Italie, celle-là de la Grèce, toutes deux de l'ancien monde.

Sparte, l'autre pôle de la société hellénique, ne fit en rien de grands

[1] L'air de l'Attique est d'une extrême transparence, λαμπροτάτου.... αἰθέρος, dit Euripide, (*Médée*, 829), par conséquent aussi d'une extrême sonorité : on y voit et l'on y entend de très loin; de sorte que les sens, ces véhicules des idées, y sont tenus constamment en éveil et y reçoivent des impressions bien autrement vives et multipliées que dans nos climats brumeux. Cicéron dit, dans le *De fato*, IV : *Athenis tenue cœlum; Thebis autem crassum*. Cf. Hippocrate, *De l'air*, cap. LV, et Pline, *Hist. nat.*, II, 80. Curtius (I, 248), reprenant cette idée, dit : « Die Alten als eine besondere Gunst des Himmels anzuerkennen wussten, die trockne und helle Atmosphäre Atticas, welche durch ihre besondere Klarheit geeignet war, den Leib frisch und gesund, die Glieder elastisch zu machen, die Sinne zu schärfen, die Seele heiter zu stimmen, die Kräfte der Geister zu wecken und zu beleben. » Voltaire ne se trompait donc pas autant qu'on le pense lorsqu'il disait : « Il se pourrait que la nature eût donné à Athènes un sol plus propre que la Westphalie et la Champagne à former certains génies. »

[2] Malgré ce que dit Isocrate (*Panégyr.*, 24, 25), que les Athéniens étaient autochthones; mais il ajoute, à ce propos, ce fait curieux, que de son temps encore les peuples grecs envoyaient à Athènes les prémices de leurs moissons, obligés par la Pythie même à accomplir ce devoir religieux, parce que c'était dans l'Attique qu'était née, de l'Attique qu'était sortie l'agriculture pour se répandre dans le reste de la Grèce (*ibid.*, 31, p. 28. Je cite le plus possible les auteurs grecs d'après les éditions de la Bibliothèque grecque-latine de Didot.)

progrès : dans sa longue et âpre vallée de l'Eurotas, qu'elle ferma aux étrangers, elle prit un génie dur et étroit qui ne s'assouplit jamais, et, en politique, elle organisa dès les premiers jours la forme définitive de sa constitution, l'aristocratie. Athènes, qui devait aller jusqu'à la démocratie, même plus loin, eut à parcourir plus de chemin avant de trouver la constitution qui convenait à son génie; aussi n'arriva-t-elle que bien plus tard à la puissance extérieure.


Thésée [1].

Jusqu'aux guerres Médiques, on voit dans l'histoire d'Athènes beaucoup de révolutions, et ces révolutions commencent à Thésée qui succéda à son père Égée, vers 1300, quoique certaines institutions, comme l'Aréopage et la division du peuple en nobles, en laboureurs et en artisans, fussent peut-être plus anciennes. Thésée est, pour ainsi dire, le patron d'Athènes, comme Hercule l'est du Péloponnèse et Quirinus de Rome. C'est un de ces personnages, moitié homme et moitié dieu, dont le souvenir, embelli par l'imagination populaire, plane sur le berceau d'une nation. Son histoire était véritablement nationale en Attique, et les détails merveilleux de sa vie se trouvaient rappelés sur les monuments, dans la religion, dans les fêtes, dans le calendrier même des Athéniens. Ils ont été précédemment racontés, là où ils sont à leur place, dans l'histoire légendaire. On dira seulement ici que Minerve et Neptune, la déesse de l'intelligence et le dieu de la mer, s'étaient disputés pour savoir qui serait la divinité poliade de la nouvelle cité. Athéna l'emporta et lui donna le siècle de Périclès; mais Poséidon lui assura, pour un siècle et demi, l'empire de la mer.


Thésé tuant le Minotaure [2].

On n'insistera que sur le fait politique de la fondation d'Athènes comme métropole de l'Attique.

La terre aux longs rivages, c'est le sens du nom de l'Attique [3], ouverte de trois côtés à la mer, avait reçu par là et par les routes des montagnes béotiennes des habitants d'origine très différente [4].

[1] Thésée nu, debout à droite, soulève avec effort la pierre d'Æthra, sous laquelle son père a caché ses scandales et son épée. Copie d'une statue placée dans l'Érechthéion. En légende, ΑΘΗ[ΝΑΙΩ]Ν. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes.)

[2] Thésée nu, armé de la massue, tue le Minotaure qui s'affaisse devant lui. En légende : ΑΘΗ[ΝΑΙΩΝ]. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes.)

[3] *Acte* (Pline, IV, 7); Ἀττικὴν τὴν χώραν, πρότερον καλουμένην Ἀκταίαν (Pausanias, I, 2, 6.)

[4] Les grands dieux protecteurs de l'Attique révèlent cette différence; c'étaient le Zeus pélasgique, le Neptune éolien, qui, sur le rocher même de l'Acropole, fit jaillir une

Chaque groupe se cantonna à part, et tous refusèrent d'avoir rien de commun entre eux. Il fallut beaucoup de temps et d'efforts pour réduire ces petits États à douze, les amener à s'unir par des mariages, et à porter leurs différends devant un même tribunal. Ce



Dispute de Minerve et de Neptune[1].

premier travail de rapprochement a un nom dans la légende, il s'appelle Cécrops[2]; le second, qui, des douze bourgades, fit une seule cité et constitua l'unité politique, après l'unité civile, en a un autre, il s'appelle Thésée.

source, et Pallas, l'antique divinité des rudes montagnards de Pallène et de la race ionienne.

[1] Ce camée, un des plus beaux du Cabinet de France (sardonyx à 3 couches, hauteur 182 millim., larg. 6 cent. 1/2), fut pris, au moyen âge, pour une représentation d'Ève et d'Adam au paradis terrestre et on y grava en creux, sur le rebord, une inscription hébraïque, le commencement du 6e verset du chapitre III de la *Genèse* : « La femme considéra que le fruit de cet arbre était bon à manger, » etc. (N° 36 du Catalogue.)

[2] Voy. ci-dessus, p. 52.

« Thésée, dit Plutarque, réunit en un seul corps tous les habitants de l'Attique. Dispersés auparavant en plusieurs bourgs, il était difficile de les assembler pour délibérer sur les affaires publiques; souvent même ils étaient en guerre les uns contre les autres. Thésée parcourut les bourgs, pour proposer son plan et le faire agréer. Les simples citoyens et les pauvres l'adoptèrent sans balancer. Afin de déterminer les hommes plus puissants, il leur promit un gouvernement sans roi, dans lequel, ne se réservant que l'intendance de la guerre et l'exécution des lois, il mettrait pour tout le reste une entière égalité entre les citoyens. Il en persuada quelques-uns ; les autres cédèrent par crainte. Il fit abattre dans chaque bourg les prytanées et les maisons de conseil, cassa tous les magistrats, bâtit un prytanée et un palais commun dans le lieu où ils sont encore aujourd'hui, donna à la ville et à la citadelle le nom d'Athènes et établit une fête pour tous les citoyens sous le nom de *Panathénées*[2]. » Leur divinité poliade fut Pallas-Athéna, dont la statue était tombée du ciel [3].


Thésée [1].

En d'autres termes, l'Attique, anciennement divisée en plusieurs États, comme les autres provinces de la Grèce, avait été contrainte de reconnaître la suprématie de celui qui s'était agrandi plus que les autres, parce que son port lui ouvrait la mer[4], et qu'il pouvait tout tenter, ayant en cas de revers un roc aux flancs abrupts, mais à la cime aplanie, qui était pour le peuple et pour ses dieux un refuge inexpugnable[5]. Cette révolution qui mit l'Attique dans « la ville couronnée de violettes »[6], laissa pourtant subsister des divisions que l'on retrouve à l'origine de presque toutes les histoires, les *tribus*, les *phratries* et les *familles*. Il y avait 4 tribus, comptant chacune 3 phratries, subdivisées à leur tour en 30 *γένη*, ce qui faisait 360 familles politiques. Ces familles, comme les *gentes* romaines, ne

[1] Le héros vient de soulever la pierre qui cachait l'épée de son père Égée.) Pierre gravée du Cabinet de France. Sardoine de 14 millim. sur 10; n° 1795 du Catalogue.)

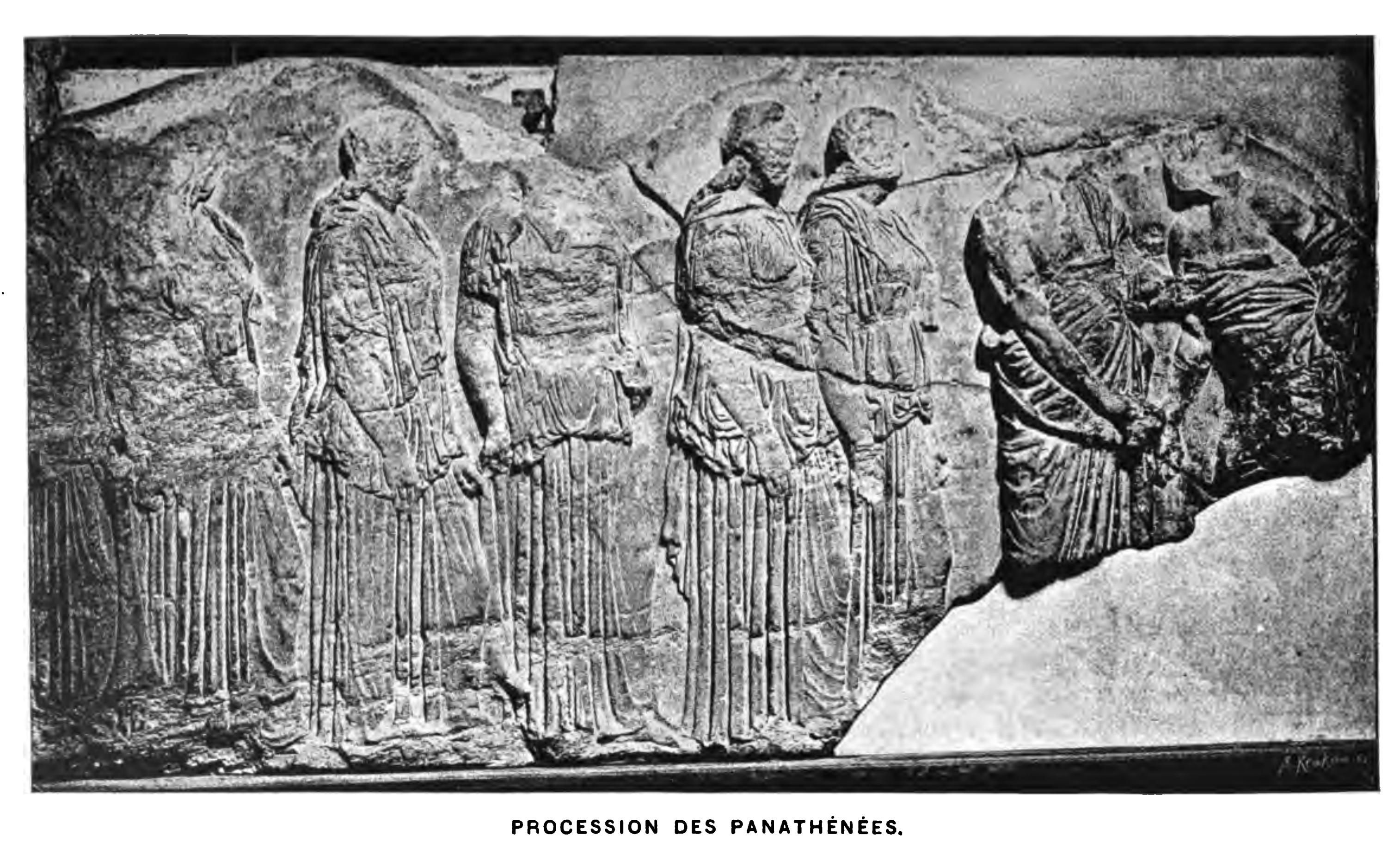
[2] C'est également le récit de Thucydide, II, 15.

[3] Φήμη δὲ ἐς αὐτὸ ἔχει πεσεῖν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ. (Pausanias, I, 6, 6.)

[4] Ce port fut, jusqu'à Thémistocle, celui de Phalère.

[5] L'Acropole est un rocher aplati, de forme ovale (voy. p. 19), long de 900 pieds, large de 400, en ayant 2400 de circuit, et escarpé de toutes parts excepté à l'ouest. Périclès en fera le plus beau lieu de la terre.

[6] A cause de son origine ionienne. En grec ἴον signifie violette. Quand les Athéniens se furent illustrés, ils répudièrent, comme certains parvenus, leur origine et leur nom. (Hérodote, I, 143.)



PROCESSION DES PANATHÉNÉES.

Fragment de la frise du Parthénon, d'après un moulage. (Sur cette frise, voy. ch. xxi.)

renfermaient pas seulement des hommes alliés par le sang, mais aussi des hommes unis par des sacrifices communs en l'honneur du héros ou du dieu qui était supposé l'ancêtre de toute la race, par le droit d'hériter les uns des autres, à défaut d'héritiers du sang, par l'obligation de mutuelle assistance et par la possession d'un autel, d'une sépulture et d'un trésor communs. Chaque γένος renfermait un certain nombre de γεννῆται ou chefs de famille naturelle. Cette organisation reposait sur un sentiment qui malheureusement s'affaiblit dans notre Europe, le culte de la famille, la vénération des aïeux. Athènes regardait comme un malheur public l'extinction d'une seule de ses familles, moins parce qu'elle perdait des citoyens que parce que les ancêtres, les mânes, les dieux tutélaires de cette maison, allaient rester sans honneurs, et peut-être devenir eux-mêmes sans affection pour une cité où le feu des sacrifices ne brûlerait plus sur leurs autels déserts.



Revers d'une monnaie d'Athènes [1].

A côté de cette division religieuse et sociale des phratries et des familles, il y en avait une autre plus politique et beaucoup plus récente. Chaque tribu se subdivisait en trois *trittyes* ou tiers, et en douze *naucraries*. Les quarante-huit naucraries des quatre tribus étaient des divisions territoriales, dans chacune desquelles les naucrares ou principaux propriétaires levaient l'impôt ainsi que le contingent militaire du district, et plus tard se réunirent pour équiper une galère, afin de protéger l'Attique contre les pirates. Les prytanes des naucrares composaient, à Athènes, un conseil suprême.

Ces naucrares appartenaient à la classe des riches, des nobles, qui formaient dans la ville de Thésée une aristocratie assez semblable à celle qu'on trouve dans la cité de Romulus, ici les patriciens, là les eupatrides, les uns et les autres tenant le peuple dans la dépendance. A Rome, où la guerre amena un second peuple en face du premier, les plébéiens furent promptement assez forts pour contraindre les patriciens à compter avec eux; à Athènes, où il n'y eut pas de vaincus qui, introduits dans la cité après leur défaite,

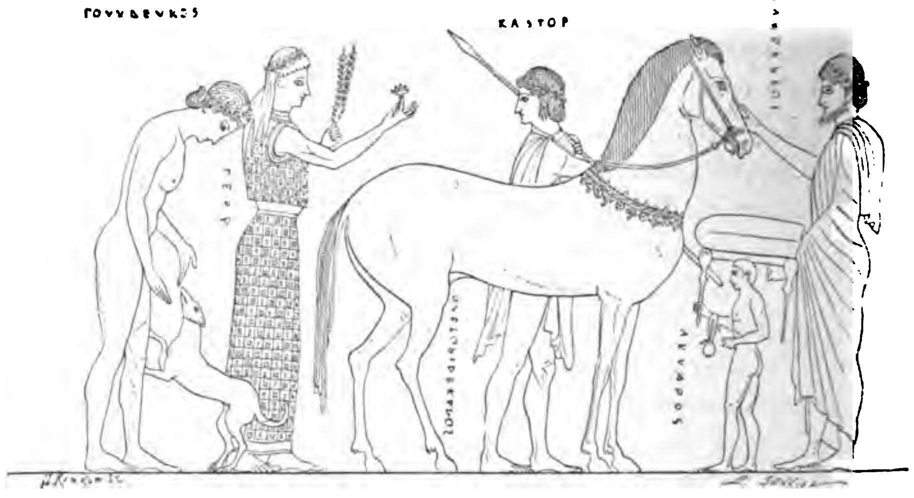
[1] Revers d'un tétradrachme d'Athènes. — Chouette debout sur une amphore renversée. On lit, dans le champ, ΑΘΕ, et les trois noms de magistrats suivants : ΛΥΣΑΝ[ΔΡΟΣ], ΓΛΑΥΚΟΣ. ΚΛΕΟΦΑΝ[ΗΣ]. A gauche de la chouette, une cigale, symbole du nom de Cécrops et de l'autochthonie. Sur l'amphore, Δ; dessous, ME, marques d'atelier. (Beulé, *les Monnaies d'Athènes*, page 326.)

vinssent accroître incessamment le nombre et la puissance du peuple, l'aristocratie resta pendant plusieurs siècles inébranlable.

Selon les légendes recueillies par Plutarque, ce fut cette aristocratie qui renversa Thésée. « Durant une absence du héros, les Tyndarides, Castor et Pollux. envahirent l'Attique pour reprendre Hélène. qu'il avait ravie ; et, dans Athènes même, un mouvement se fit contre lui. Mnesthée, descendant d'Érechthée, essaya de soulever les principaux citoyens contre l'homme qui leur avait ôté l'empire qu'ils exerçaient chacun dans leurs bourgs, et qui,



Tétradrachme d'Athènes portant, au revers, Castor et Pollux [1].


Retour des Dioscures [2].

les renfermant dans une seule ville, les avait rendus ses sujets ou

[1] Au droit, tête de Minerve à droite, avec le casque à crinière orné de griffons et de chevaux au galop. ℞. Chouette debout sur une amphore renversée. Dans le champ, on lit : AΘE et les trois noms de magistrats suivants : NIKΩN, EYPYKAEI[ΔΗΣ], AΣKΛH[ΠΙΑΔΗΣ]. A droite de la chouette, les Dioscures, Castor et Pollux, debout, s'appuyant fraternellement l'un sur l'autre, l'un tient une lance, l'autre une patère. Sur l'amphore, la lettre B, et dessous, ME, marques d'atelier. (Pièce du nouveau style. — Beulé, *op. cit.*, p. 339.)

[2] Peinture sur un vase de la fabrique d'Exékias, peintre et céramiste, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, II, tav. XXII. — Les Dioscures, Kastor (KASTOP) et Pollux (ΓΟVΥΔΕVΚΕS) sont reçus à leur retour par leur père, Tyndare (TVNΔΑPEOS), et leur mère, Léda (VΕΔΑ). Léda tend une fleur à Kastor qui tient son cheval Kylaros (KVVΑPOS) à la main. Devant Tyndare, un jeune esclave porte un siège sur sa tête; une fiole est suspendue à son bras droit.

plutôt ses esclaves. Mnesthée excitait aussi les hommes du peuple, en accusant auprès d'eux Thésée de ne leur avoir laissé qu'une liberté imaginaire, qui, dans le fait, les avait privés de leur patrie, de leurs sacrifices, et, au lieu de plusieurs rois légitimes, bons et humains, leur avait donné pour maître un étranger et un inconnu. » Thésée, de retour, fut contraint de s'exiler à Scyros, où il mourut. Mnesthée atteignit le but de ses intrigues, il régna; mais, après lui, la royauté fut rendue à la famille de Thésée, qui la conserva jusqu'au temps où l'invasion dorienne bouleversa la Grèce.



Vue de Skyros (Scyros)[1]

Ce n'est pas que l'Attique en ait été atteinte; les envahisseurs ne touchèrent qu'au dernier moment sa frontière; mais, dès les premiers jours, elle fut l'asile des vaincus. Après l'invasion éolienne, les Minyens, les Tyrrhènes et les Géphyréens de Béotie cherchèrent un refuge au delà du Cithéron, et y apportèrent, avec le culte de Déméter, l'usage de l'écriture déjà ancien aux environs du lac Copaïs. Les fugitifs de Trézène franchirent le golfe Saronique et peuplèrent les dèmes de Sphettos et d'Anaphlystos, vers cette pointe de l'Attique qui se termine au cap Sunion. D'Égine vinrent les Éacides dont Miltiade et Cimon descendaient; de Messénie, la postérité de Nélée et de Nestor.

Ainsi l'Attique reçut alors des habitants nouveaux, surtout de vieilles familles, puissantes par le nombre de leurs serviteurs, par

[1] D'après *le Tour du Monde*, t. XXXII, p. 79. Le village moderne de Saint-Georges domine toute l'île.

leurs richesses, par les traditions religieuses et héroïques qui s'attachaient à leur nom, et qui se trouvèrent assez fortes pour s'emparer violemment du pouvoir à Athènes. Afin de sauver la vanité nationale, les Athéniens racontaient autrement cette révolution : les étrangers se seraient établis en simples particuliers dans l'Attique ; peu de temps après, un roi de Thèbes, en guerre avec Athènes, provoqua en combat singulier Thymœtès, descendant de Thésée, qui refusa le



Le cap Sunion[1]. (Voyez p. 369.)

défi. Le Messénien Mélanthos l'accepta à sa place, vainquit par une ruse le roi thébain et fut en récompense nommé roi par les Athéniens. Ce qui est certain, c'est que Mélanthos laissa le trône à Codrus, son fils, et que ses frères furent les chefs des Alcméonides, des Pisistratides et des Péonides, trois familles qui tinrent le premier rang à Athènes.

Sous le règne de ce Mélanthos, l'Attique reçut encore, de gré ou de force, les Ioniens de l'Égialée, expulsés de leur pays par les Achéens, et d'autres émigrés d'Épidaure, de Phlionte et de Corinthe. Les nouveaux venus y portèrent un sentiment qui s'y enracina, la haine du nom dorien. Codrus régnait à Athènes lorsque les Doriens, poursuivant les

[1] D'après *le Tour du Monde*, t. XXXIV, p. 352. Dans le fond, on découvre l'île de Zéa, l'ancienne Céos.

peuples qu'ils avaient chassés du Péloponnèse, envahirent la Mégaride et l'Attique. Ici encore l'histoire complaisante cache probablement une défaite sous une tradition héroïque dont il n'était pas permis de douter à Athènes. Un oracle, disait-on, avait révélé que si les assaillants tuaient le roi d'Athènes, leur défaite serait certaine. Ils s'étaient donc promis d'éviter avec grand soin de l'atteindre. Mais Codrus savait le sacrifice exigé par le dieu et l'accepta. Il se rendit, déguisé en paysan, dans la campagne qu'occupaient les ennemis, provoqua la colère d'un de leurs soldats, en le blessant avec sa faux, et se fit tuer. Quand les Doriens apprirent qu'ils avaient frappé le roi d'Athènes, ils désespérèrent du succès et rentrèrent dans le Péloponnèse (1066?).

II. — ABOLITION DE LA ROYAUTÉ; L'ARCHONTAT; LOIS DE DRACON.

Après la mort de Codrus, on prétendit que nul n'était digne de lui succéder, et, sous ce prétexte, la royauté fut abolie (1045 ?). Cette révolution fut faite par les chefs des nouveaux venus, Éoliens et Ioniens, qui, réunis à la vieille noblesse d'Athènes, formaient l'aristocratie politique et sacerdotale des *eupatrides* (nobles) ou des *pédiéens* (hommes de la plaine), par opposition aux anciens habitants refoulés dans les montagnes ou sur les rivages, ce qui les fit appeler *hypéracriens* et *paraliens*. Cantonnés dans Athènes, dont ils occupaient la forteresse, ils se disaient tous de sang royal; ils étaient les chefs militaires et les prêtres du peuple. Ainsi une aristocratie étrangère, de connivence avec l'aristocratie nationale, menaçait d'étouffer les antiques libertés et d'assujettir l'Attique au régime des castes que subissaient les pays situés de l'autre côté de l'isthme. Ce despotisme fut à la longue miné par l'esprit des institutions qu'on attribue à Thésée, et par l'activité laborieuse de cette population qui, forcée de recourir à l'étranger pour sa nourriture, demanda au commerce et à l'industrie les moyens d'échange que son sol ne lui fournissait pas.

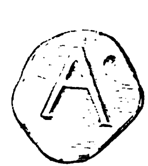
Athènes ne devint pas Sparte, et la Grèce fut sauvée d'une uniformité stérile, par laquelle le monde eût perdu le riche développement de l'esprit athénien.

Jaloux du pouvoir royal qui leur faisait ombrage, bien que depuis l'élection de Mélanthos, ce pouvoir fût aux mains d'un d'entre eux, les eupatrides le dépouillèrent de ses principales prérogatives; ils le transformèrent en une magistrature à vie et responsable, et le titre pompeux

de roi fut remplacé par celui de chef, ou *archonte*. Ils consentirent pourtant à laisser cette autorité affaiblie à Médon, fils de Codrus, et à douze de ses descendants; mais, le principe de l'hérédité une fois aboli, et celui de la responsabilité imposé, nulle barrière ne devait plus arrêter une aristocratie soupçonneuse : en 752, la durée de l'archontat est restreinte à dix ans. Quand sept archontes décennaux se furent succédé, la lente décomposition de la royauté s'acheva. Les eupatrides voulurent avoir, chacun, leur part du pouvoir : ils firent décider que, tous les ans, on élirait neuf archontes, *οἱ ἐννέα* (683).

Trois d'entre eux se partagèrent les anciennes prérogatives de la royauté. Le premier, l'*archonte éponyme*, donna son nom à l'année; représentant l'État, il était le protecteur légal des veuves et des orphelins, le gardien des droits des familles et des phratries. Le deuxième. l'*archonte roi*, avait, comme le *rex sacrificulus* des Romains, des fonctions religieuses, charge qui lui donnait de la considération, comme gardien légal de la religion, mais point d'autorité doctrinale; il présidait l'aréopage et les tribunaux où étaient jugés les crimes d'impiété et d'homicide; enfin il devait avoir épousé une vierge de pur sang athénien, la *βασίλιννα*, qui elle-même offrait certains sacrifices et chaque année, aux Anthestéries, jurait qu'elle n'avait point commis d'adultère[1]. Le troisième, l'*archonte polémarque*, commandait l'armée et décidait dans les différends entre les citoyens et les étrangers. Les six derniers, nommés *archontes thesmothètes*, connaissaient des causes nombreuses qui n'étaient pas du ressort de leurs collègues. Chacun des neuf archontes avait le droit de publier des décrets.

A côté de ces magistrats suprêmes, tous sortis des familles nobles. étaient le prytanée des naucrares, exclusivement composé aussi d'eupatrides, et le sénat de l'aréopage, où seuls encore ils entraient, puisqu'il était formé d'archontes sortis de charge. Ils occupaient donc toutes les magistratures; mais ils allèrent plus loin, et la servitude civile menaça de se joindre pour le peuple à la servitude politique : car elles ont coutume de s'entraîner l'une l'autre.




Jeton de Thesmothète[2].

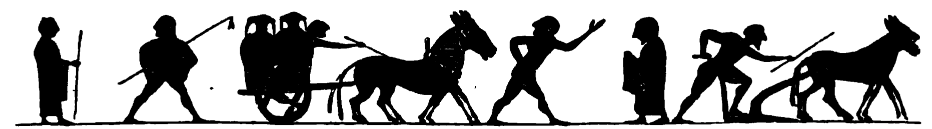
Les nobles possédaient toute la richesse: ils portèrent l'intérêt de

[1] Sur l'archonte βασιλεύς, voy. Hauvette-Besnault, *de Archonte rege*, 1884.

[2] Jeton de plomb, d'après le Παρνασσός, n° de février 1883. — D'un côté, un A, première lettre du nom des Athéniens; de l'autre quatre chouettes, avec une branche d'olivier entre chacun des couples, et l'inscription Θεσμοθετῶν (ΘΕΣΜΟΘΕΤΩΝ).

l'argent jusqu'à l'usure, ou plutôt ils exigèrent de ceux qui labouraient leurs terres des redevances trop élevées. « Les pauvres, dit Plutarque, accablés par les dettes qu'ils avaient contractées envers les riches, étaient contraints de leur céder le sixième du produit de leurs terres; ou bien, réduits à engager leur propre personne, ils se livraient à leurs créanciers, qui les retenaient comme esclaves, ou les faisaient vendre en pays étranger. Plusieurs mêmes vendaient leurs enfants, leurs filles, leurs sœurs, ce qu'aucune loi ne défendait, ou fuyaient leur patrie pour se dérober à la cruauté des usuriers[1]. »

Frappante analogie de la situation de l'Attique à cette époque avec celle de Rome un siècle plus tard! Le pauvre, à la merci du riche, n'a pas de loi écrite à invoquer : quelques coutumes appelées *lois royales*, voilà la règle unique et impuissante que reconnaissent les tribunaux. Les juges, d'ailleurs, ne sont que des eupatrides, puisque leur classe



Scène de culture[2].

remplit seule l'archontat et l'aréopage. Dans une pareille tyrannie l'Attique ne pouvait être heureuse. C'est la classe des hommes libres, des petits propriétaires francs tenanciers, γεωμόροι, qui eût fait la force de l'État, et cette classe ne se formait point, tandis que s'accroissait celle des pauvres. Aussi, pendant cette obscure période de cinq siècles et demi écoulés entre l'abolition de la royauté et la législation de Solon, l'histoire n'a aucun fait à recueillir.

Cependant les pauvres avaient pour eux le nombre; il leur vint même des auxiliaires puissants, quelques eupatrides qui, ne trouvant pas assez grande la part que leur faisaient les nobles, passèrent au peuple. Ainsi les Alcméonides se mirent à la tête des habitants de la côte, et les Pisistratides devinrent les chefs des montagnards. Ces chefs régularisèrent l'opposition populaire qui arracha, en 621, la rédaction d'un code de lois, afin d'échapper à l'arbitraire des tribunaux où les

[1] Sur la véritable condition des pauvres, c'est-à-dire des colons, à cette époque, voyez, plus loin, la réforme de Solon.

[2] Peinture sur un vase de la collection Campana, au Louvre. (Le revers de cette coupe a été donné ci-dessus, p. 307). — La charrue et le chariot sont traînés chacun par deux mulets : sur le chariot sont placées deux grandes amphores fermées. Le dernier personnage à gauche est un surveillant.

eupatrides jugeaient d'après des coutumes que conservait la tradition orale et que, bien souvent, l'intérêt faisait varier. Dracon fut chargé de l'écrire. Il ne toucha pas à la constitution politique, mais il régla la vie du citoyen depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous les délits, assure-t-on, le plus léger larcin comme le meurtre ou le sacrilège, devaient être punis de mort. Il prétendait que les moindres offenses méritaient ce supplice et qu'il n'en connaissait pas d'autre pour les crimes. Ce mot est-il vrai? J'en doute, car on

Δ Ι Ο Λ Ν . Τ Ο Σ Φ Ρ Ε Α Ρ Ρ Ι Ο Σ Ε Λ Ρ Α Μ Μ Α Τ Ε . .
Δ Ι Ο Κ Λ Ε Σ Ε Ρ Χ Ε

. Δ Ο Χ Σ Ε Ν Τ Ε Ι Β Ο Υ Λ Ε Ι Κ Α Ι Τ Ο Ι Δ Ε Μ Ο . Λ Κ Λ . Λ Ν Τ . . . . Ε Υ Ε . . Ο .
Ν Ε Τ Ο Σ Ε Λ Ρ Α Μ Μ Α Τ Ε Υ Ε Ε Υ Ο Ι Δ Ι Κ Ο . . . . . Τ Α Τ Ε . . Ε . . . Λ Ν Ε Σ Ε . Π Ε . Ο .
Δ Ρ Α Κ Ο Ν Τ Ο Σ Ν Ο Μ Ο Ν Τ Ο Μ Π Ε Ρ Ι Τ Ο . . . Ο Λ Ν . Λ Ρ Α . Σ Α . Τ . . . . . Ν . . . Λ Φ Ε
Σ Τ Ο Ν Ν Ο Μ Ο Ν Π Α Ρ Α Λ Α Β Ο Ν Τ Ε Σ Π Α Ρ Α . Ο Ι . . . . Λ Τ Ε Ο
Σ Τ Ε Σ Β Ο Υ Λ Ε Σ Ε Σ Τ Ε Λ Ε Ι Λ Ι Θ Ι Ν Ε Ι Κ Λ . . Λ . Λ . Γ . Τ . . . . Ε . Σ Τ Ο
Λ Σ Τ Ε Σ Β Α Σ Ι Λ Ε Ι Α Σ Ο Ι Δ Ε Π Ο Λ Ε Τ Α Ι Λ . Ο Μ . . . . Μ Ο
Ν Ο Ι Δ Ε Ε Λ Λ Ε Ν Ο Τ Α Μ Ι Α Ι Δ Ο Ν Τ Ο Ν Τ Ο Λ . . . . . - -
ΠΡΟΤΟΣΑΧΣΟΝ
Κ Α Ι Ε Α Μ . Ε Κ . Π Ο Ν Ϲ . . Σ . Τ . . . . Ι

Loi de Dracon sur le meurtre[1].

trouve dans ses lois d'autres châtiments : des amendes, la privation des franchises, et même, en certains cas de meurtre, l'exil.

Dracon constitua ou réorganisa le tribunal des *éphètes*, « ceux qui envoient en exil ». Ils étaient au nombre de cinquante-un, tous chefs de

[1] Fragment d'un décret athénien, d'après le *Corpus inscriptionum Atticarum*, I, 61. En voici le texte et la traduction :

Διόγνητος Φρεάρριος ἐγραμμάτευε· Διοκλῆς ἦρχε. — Ἔδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ· Ἀκαμαντὶς ἐπρυτάνευε, Διόγνητος ἐγραμμάτευε, Εὐθύδικος ἐπεστάτει. Ἀθηνοφάνης εἶπε· τὸν Δράκοντος νόμον τὸμ περὶ φόνου ἀναγραψάντων οἱ ἀναγραφῆς τῶν νόμων, παραλαβόντες παρὰ τοῦ κατὰ πρυτανείαν γραμματέως τῆς βουλῆς, ἐστήλῃ λιθίνῃ καὶ καταθέντων πρόσθεν τῆς στοᾶς τῆς βασιλείας. Οἱ δὲ πωληταὶ ἀπομισθωσάντων κατὰ τὸν νόμον· οἱ δὲ Ἑλληνοταμίαι δόντων τὸ ἀργύριον.

Πρῶτος ἄξων. Καὶ ἐάμ μὴ 'κ προνοίας κτείνῃ τίς τινα, φεύγειν. Δικάζειν δὲ τοὺς βασιλέας αἰτιῶν φόνου ἢ βουλεύσεως τοὺς ἀεὶ βασιλ[εύοντας...

« Diognétos de Phréarrhe était secrétaire, Dioclès archonte. (*La date répond à l'Ol.* 92, 4 : 409-408.) — Le Conseil et le peuple ont décidé. La tribu Acamantide exerçait la prytanie, Diognétos était secrétaire et Euthydicos président. Athénophanès a proposé : La loi de Dracon sur le meurtre sera gravée de nouveau par les graveurs des lois sur une stèle de marbre. La loi leur sera fournie par le secrétaire de la prytanie qui siègera au conseil, et ils l'exposeront en avant du portique royal. Les polètes règleront leur salaire, selon la loi, et les trésoriers de la caisse hellénique fourniront l'argent.

(*Suit la loi de Dracon, empruntée à la première table de Solon.*) — « Première table. — En cas de meurtre commis sans préméditation, la peine sera l'exil. Les archontes rois jugeront les causes de meurtre ou d'intention, chacun pendant la durée de ses fonctions... »

Pour la traduction et le commentaire juridique de ce texte, voyez R. Dareste, *Les Plaidoyers civils de Démosthène*, II, p. 55, n. 29. — Pour les ἄξονες ou tables mobiles de Solon, voyez monnaie donnée ci-dessous.

familles considérables et choisis peut-être par l'archonte roi. Ils siégeaient au Palladion, pour les meurtres involontaires, dont l'auteur était condamné à un exil temporaire; au Delphinion, quand le meurtrier n'avait frappé qu'en se défendant, ou pour punir un flagrant adultère[1]; au Phréattys, sur le bord de la mer, quand l'homme exilé pour un meurtre involontaire en avait commis un second avant de quitter l'Attique. L'accusé ne devant plus fouler le sol de la patrie, plaidait sa cause du bord d'un navire. Leur principale fonction était de réconcilier les parties en faisant payer le prix du sang, τὰ ὑποφόνια. — Au Prytanéion, les *rois* des tribus jugeaient les objets inanimés qui avaient causé mort d'homme et qui étaient rejetés hors des limites du territoire.

Cette organisation était même un adoucissement aux anciennes coutumes; car jusque-là tout meurtre était vengé par les parents de la victime, ce qui produisait des haines héréditaires, ou déféré à l'aréopage, qui, sans examiner les circonstances, prononçait toujours la mort ou l'exil avec la confiscation des biens. Dracon a un tel renom de sévérité, qu'on a dit de ses lois qu'elles avaient été écrites avec du sang. Peut-être faut-il, au contraire, les considérer comme un adoucissement à d'anciennes et cruelles coutumes.

Montesquieu a fait cette remarque, que les lois les plus sévères ne sont pas les plus efficaces : elles exaspèrent ceux qui les subissent, ou elles effrayent ceux mêmes qui les appliquent, et, par ce double motif, elles tombent vite en désuétude. Il en fut ainsi de celles de Dracon; dont quelques une tombèrent en désuétude, et l'Attique se retrouva en proie aux mêmes désordres. Cependant elles avaient produit un bien. Le droit, la loi, n'étaient plus un mystère; le peuple avait compris l'avantage de cette publicité, et il demandera bientôt à Solon de reprendre avec d'autres idées la réforme de Dracon.

III. — CYLON, ÉPIMÉNIDE ET SOLON.

Les pays voisins de l'Attique étaient, en ce temps-là, troublés par de grandes agitations. A Mégare, à Corinthe, à Épidaure, à Sicyone, l'aristocratie qui avait hérité, comme à Athènes, de la royauté

[1] Aux temps héroïques l'adultère n'était puni que d'une amende (voy. p. 167). L'État se consolidant sur la base de la famille, il y eut plus de sévérité pour le crime qui dénaturait celle-ci. Dracon permit le meurtre de l'adultère pris en flagrant délit. Mais les mœurs autorisèrent une réparation pécuniaire, que la loi de Gortyne en Crète fixa à 50 statères ou 100 drachmes, au profit du trésor. Cf. Démosthène, *Contre Arist.*, § 53; *Contre Neera*, § 66.

héroïque, avait vu s'élever au-dessus d'elle, par l'assistance de la foule, des chefs populaires, des tyrans. Cette fortune tenta Cylon. C'était un eupatride riche et illustré par une victoire aux jeux olympiques. Théagénès, tyran de Mégare, lui avait donné sa fille et l'engageait à l'imiter, ce qui eût consolidé sa propre usurpation. Cylon consulta, comme le faisait tout Grec de ce temps-là, l'oracle de



Athéna auprès de son autel[1].

Delphes, et le dieu lui répondit que, le jour de la plus grande fête de Jupiter, il pourrait s'emparer de la citadelle d'Athènes. Il demanda du secours à Théagénès, fit entrer ses amis dans le complot, et, quand arriva la solennité des fêtes d'Olympie dans le Péloponnèse, persuadé que c'était le temps fixé, il s'empara de la citadelle. « Il s'était trompé, dit Thucydide ; le dieu avait voulu parler, non de la fête célébrée par les Éléens, mais de celle que les Athéniens solennisaient à une autre époque de l'année. »

A peine l'audacieuse tentative fut-elle connue, que les Athéniens accoururent en foule de la campagne et investirent la citadelle. Bientôt les vivres et l'eau manquèrent aux assiégés. Cylon et son frère parvinrent à s'évader, les autres s'assirent, en suppliants, près de l'autel de Minerve qui était dans l'Acropole.

[1] Peinture sur une petite amphore panathénaïque, d'après O. Benndorf, *Griechische und*

Il se trouvait alors, parmi les archontes, un homme probablement aussi ambitieux que Cylon et qui, autant que lui, aspirait à la tyrannie, car il descendait des anciens princes de l'Attique, et l'on voit que son fils se mit en relations étroites avec Crésus, roi de Lydie, puis épousa la fille du tyran de Sicyone, Clisthénès. C'était Mégaclès, le chef de la



Meurtre auprès d'un autel [1].

grande famille des Alcméonides. Mais Mégaclès n'entendait pas qu'un autre prît ce qu'il n'avait pu encore saisir, et il s'était mis à la tête des citoyens pour enlever aux rebelles le sanctuaire national. L'Acropole reconquise, il restait à priver les Cylonides de la protection de la déesse. Il leur persuada de se présenter en jugement ; et, comme ils craignaient de perdre le droit d'asile, il leur fit attacher à la statue de Minerve un fil qu'ils tiendraient à la main. Auprès de l'autel des Euménides, le fil se rompit de lui-même. « La déesse, s'écria Mégaclès, refuse sa protection aux traîtres. » On lapida ceux qui furent pris hors du temple, et l'on égorgea sans scrupule, auprès des autels

Sicilische Vasenbilder, Taf. XXXI, n° 20. — Athéna Promachos, armée du casque, de l'égide, du bouclier et de la lance, est debout auprès de son autel.

[1] Une de ces scènes sanglantes est peinte sur une coupe de la fabrique d'Euphronios ;

ceux qui s'y étaient réfugiés. Quelques-uns seulement échappèrent, en allant se jeter en suppliants aux pieds des femmes des archontes (612).

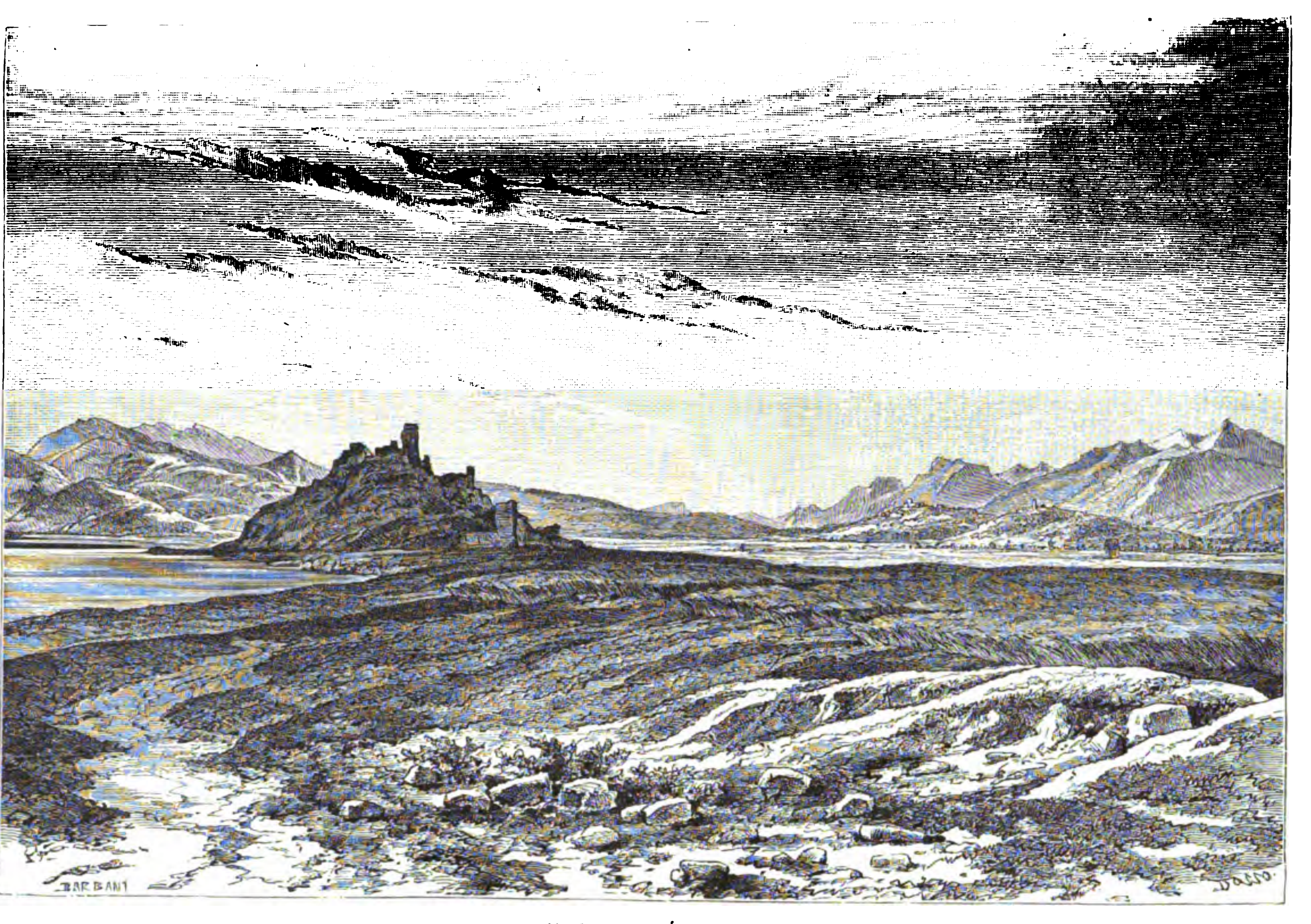
Ce meurtre fit pourtant accuser Mégaclès de sacrilège, et cette accusation pesa sur toute sa maison, celle des Alcméonides, même sur sa postérité. Les partisans de Cylon, ou plutôt les ennemis des grands, étaient nombreux. Ils réclamèrent vengeance, au nom de la religion violée, au nom des dieux, qui allaient cesser d'avoir des regards favorables pour une ville où leurs sanctuaires n'étaient plus inviolables, et les discordes recommencèrent à troubler la cité, se débattant entre la démocratie qui montait et l'aristocratie qui ne voulait pas descendre. Les Mégariens, chez qui, peut-être, Cylon s'était retiré, en profitèrent pour s'emparer de l'île de Salamine, qui commande les approches des ports de Mégare[1] et d'Athènes. Les Athéniens ne pouvaient, sans honte ni péril, la laisser aux mains de leurs ennemis; ils firent de grands efforts pour la reprendre; mais, après des alternatives de succès et de revers, cette guerre traînant en longueur, ils s'en dégoûtèrent à un tel point que, pour n'en plus entendre parler, ils défendirent, sous peine de mort, de proposer une nouvelle tentative.

Dans Athènes se trouvait alors un descendant de Codrus qui vivait, sans distinctions publiques, au milieu de la foule de ses concitoyens. Dans sa jeunesse, il s'était livré au commerce pour réparer les brèches faites à son patrimoine par son père. Il avait beaucoup voyagé, recherchant à la fois, parmi tant de peuples qui passaient sous ses yeux, la fortune par le négoce et la science par l'étude des mœurs et des choses. Il avait la réputation d'un sage, mais d'un sage tempéré, qui ne méprisait point les délices de la vie, la bonne chère, l'amour; qui même chantait ses plaisirs dans des vers assez légers, entremêlés, il est vrai, de bonnes et profondes maximes : il s'appelait Solon.

Il fit d'abord un singulier usage de son talent poétique. Avec toute la jeunesse d'Athènes, il supportait impatiemment la honte de la dernière guerre; mais une menace de mort était suspendue sur la

nous la reproduisons d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, Taf. CCXXVI. — Achille (AXIVEVVΣ *sic*), l'épée levée, s'apprête à frapper le jeune Troïlos (TROIVOΣ) qui s'est en vain réfugié près de l'autel d'Apollon. Sur l'autel est une branche de laurier que Troïlos y a peut-être déposée.

[1] La vue de Mégare (p. 379, d'après Stackelberg, *la Grèce*, etc.) est prise de l'E. La ville et l'acropole occupaient, à droite, au pied des monts Géroniens, les deux hauteurs où l'on voit aujourd'hui les maisons du village moderne. La hauteur sur laquelle on distingue les ruines d'un château fort, au bord de la mer, à gauche, dominait le port de Mégare, Nisæa, qui était relié par des Longs-Murs à la ville.



VUE DE MÉGARE.

tête de quiconque parlerait de Salamine : Solon contrefit l'insensé et joua quelque temps ce rôle. Un jour, il arrive sur la place publique, l'air égaré, et déclame à haute voix des vers qui commençaient ainsi : « J'arrive en héraut de la belle Salamine et je vais vous redire les vers harmonieux qu'Apollon m'a dictés. » On l'écouta : c'était un fou. Mais il arriva que, lorsqu'il eut fini, toute la multitude accourue était folle avec lui et il n'était plus question que de reprendre Salamine, l'île aimable, comme le poète l'appelait. Nommé chef de l'expédition, il vainquit les Mégariens par une ruse, fit dans l'île une descente, et la replaça sous la domination athénienne (604). Cependant cette affaire ne se termina point là ; les Mégariens s'obstinaient à reprendre à leur tour l'île aimable. Après s'être fait beaucoup de mal, les deux partis remirent le différend à l'arbitrage de Lacédémone, qui prononça en faveur des Athéniens, sur la foi, dit-on, d'un vers que Solon avait intercalé dans l'*Iliade* et qu'il donna pour un vers d'Homère.

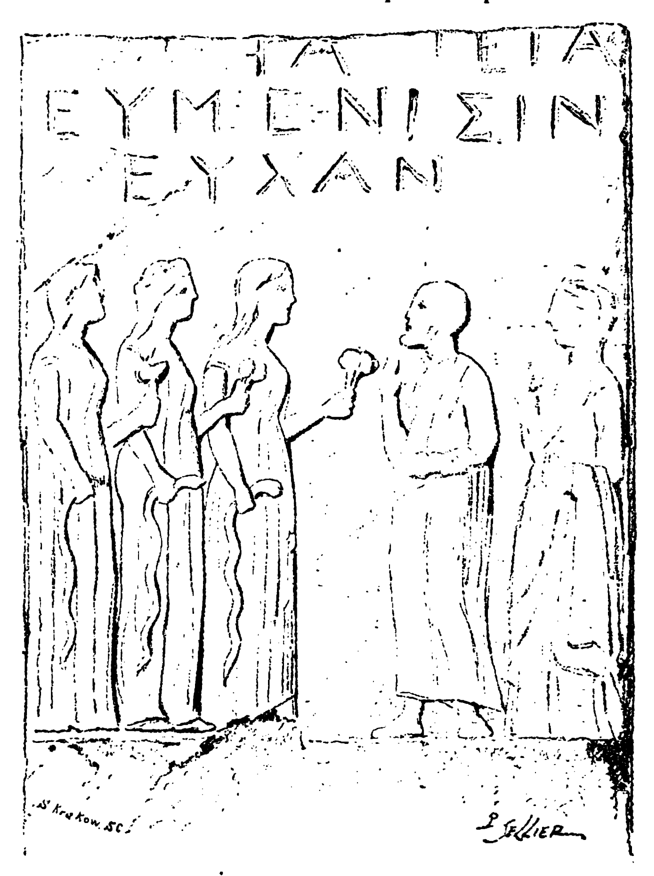
La sagesse et la résolution de Solon décidèrent du succès de cette guerre; mais, pour faire comprendre les idées de ce temps, il faut citer un expédient auquel il recourut et qui fut une ruse de guerre d'un caractère particulier : à force de sacrifices, il gagna les deux héros indigètes qui protégeaient Salamine et qui passèrent du côté des Athéniens[1]. Ceux-ci du moins ne doutèrent pas que les honneurs rendus aux héros salaminiens ne les eussent décidés à favoriser un peuple qui leur croyait tant de crédit pour les affaires humaines. Avant d'attaquer les Platéens, Archidamos invoquera aussi les dieux de cette ville et leur demandera de la lui abandonner.

La part que Solon prit à la guerre de Cirrha accrut la considération dont il jouissait ; c'était, croyait-on, par ses conseils que la ville coupable avait été prise. Il se servit de l'influence que ses services lui donnaient pour calmer les dissensions qui déchiraient toujours la cité. Les parents de Cylon et ceux de Mégaclès se faisaient une guerre acharnée; il persuada aux derniers, qu'on appelait les sacrilèges, de se soumettre au jugement de trois cents des plus honnêtes citoyens de la ville. Ils furent condamnés et bannis; on déterra les ossements de leurs morts et on les jeta hors de l'Attique.

Ce sévère châtiment fit disparaître un élément de discorde; mais il y en avait tant d'autres, que les troubles continuèrent. D'ailleurs on croyait avoir vu apparaître des spectres, des fantômes; et une peste qui

[1] Plutarque, *Solon*, 9 (voyez, p. 239, le culte des héros).

désola l'Attique parut un effet évident de la malédiction des dieux. Les victimes annonçaient qu'il fallait purifier la ville souillée par des crimes et des profanations. Pour calmer l'anxiété des esprits, on fit venir, d'après les conseils de l'oracle de Delphes, le Crétois Épiménide [1]. C'était un ami des dieux; il passait pour fils de la nymphe



Les Euménides [2].

Balté, et on racontait sur lui de mystérieuses histoires. Dans sa jeunesse, un jour que son père l'envoya à la recherche d'une brebis égarée, il entra dans un antre écarté pour éviter la chaleur du jour. Le sommeil l'y surprit; il y dormit cinquante-sept ans. Tout était

[1] Niese (*Zur Geschichte Solons und seiner Zeit*, 1882) soutient que l'histoire d'Épiménide n'est qu'une légende; et cela est vrai au moins pour une partie de ce que l'on raconte.

[2] Bas-relief en pierre calcaire, conservé au musée d'Argos, d'après les *Mittheil. d. d. archäol. Instit. in Athen*, IV (2879), Taf. IX. — Deux personnages, un homme et une femme, à droite, sont représentés debout, dans l'attitude de l'adoration, devant les trois Euménides. Celles-ci tiennent de la main gauche une fleur, de la main droite un serpent. L'inscription, incomplète, donnait les noms de ceux qui avaient offert cet ex-voto aux Euménides : Εὐμενίσιν εὐχάν.

étrange et imposant dans sa personne : ses longs cheveux, son regard sombre et profond, la solennité de ses gestes, sa gravité orientale. Il avait une merveilleuse connaissance des choses de la religion et de la nature. On voulait qu'il connût toutes les propriétés des plantes et qu'il sût lire dans l'avenir.

Son apparition produisit un vif effet sur le peuple curieux d'Athènes. On s'empressa de faire tout ce qu'il ordonna. Il fit conduire sur la colline de l'aréopage plusieurs brebis blanches et noires, et les laissa aller. Chacune fut immolée au lieu où elle s'arrêta, et un autel y fut consacré aux dieux inconnus. Six siècles plus tard, saint Paul devait éloquemment rappeler ce souvenir et montrer aux Athéniens son Dieu dans le dieu inconnu d'Épiménide. Il coûte à dire que ce sage respecté exigea le sacrifice d'une victime humaine; on en trouva deux, assure-t-on : Cratinos et Aristodémos, deux jeunes Athéniens liés d'une étroite amitié, s'offrirent au couteau sacré pour le salut de la patrie. Épiménide fit encore construire sur la colline de Mars un temple des Euménides, près duquel se réunit ensuite l'aréopage. Il introduisit quelques changements dans le culte, et interdit aux femmes, à la mort de leurs époux, ces barbares témoignages de douleur, qui laissaient sur leur corps et sur leur visage de longues et hideuses traces. Quand il eut accompli ses réformes, il partit. On voulait le combler de présents et de richesses ; il n'emporta qu'une branche de l'olivier de Minerve, et un traité d'alliance entre Athènes et Gnosse sa patrie.

La mission d'Épiménide eut pour résultat de ranimer chez les Athéniens le respect des choses saintes, d'abolir, au nom de la religion, certains usages cruels, et surtout de chasser les craintes superstitieuses et vagues. Il avait été éclairé sur les vrais besoins de la cité par Solon, qu'il avait associé à toutes ses mesures, et qui, peu de temps après, fut lui-même appelé à donner des lois à son pays (594).

IV. — LOI SUR LES DETTES; DIVISION DU PEUPLE EN QUATRE CLASSES.

Le génie de Solon était essentiellement humain : humaine aussi fut sa constitution. Il ne considéra pas l'État comme une machine artificielle dont les hommes seraient les pièces, qu'on pourrait combiner et agencer à volonté pour les besoins du service. Sparte était un

camp toujours sous les armes, en face de l'ennemi; il voulut qu'Athènes s'approchât davantage de l'idéal de la cité, qui consiste à associer à l'ordre général la plus grande liberté possible des individus. Ce respect des droits de la nature humaine, cette vue nette du but que la société doit poursuivre, introduisirent dans la constitution de Solon le principe démocratique qui était déjà au cœur de son peuple et donnèrent à ses lois un caractère plus généreux: le citoyen ne fut pas l'esclave de l'État, et l'étranger ne fut point chassé : ceci est capital dans l'histoire d'Athènes et dans celle de la civilisation.

Il y avait trois partis dans la ville : les montagnards, qui voulaient tout changer; les paraliens, qui voulaient changer peu de chose; les pédiéens, qui ne voulaient rien changer du tout. Gagnés par la modération de Solon, ils s'accordèrent tous à remettre entre ses mains les pouvoirs, les charges, les revenus, à l'investir en un mot d'une véritable dictature pendant qu'il constituerait l'État (595). Ses amis le pressaient de la garder, de se faire tyran, plutôt que législateur; il leur répondit par de piquantes railleries et continua son ouvrage.



Monnaie d'or d'Athènes[1].

Avant de songer à la constitution, il fallait remédier au mal présent, les redevances non payées par les pauvres et par les anciens clients des eupatrides, qui devaient abandonner à leurs créanciers ou à leurs propriétaires le sixième du produit des terres qu'ils exploitaient[3]. Solon y parvint à l'aide de sa loi de *décharge*, qui facilita les payements par un changement dans le taux de l'intérêt et dans la valeur nominale des monnaies[4].



Décadrachme d'Athènes[2].

[1] Tête de Minerve, à droite, avec le casque à crinière, orné d'une couronne d'olivier. ℞. ΑΘΕ Deux chouettes séparées par une branche d'olivier.

[2] Tête de Minerve à droite, avec le casque à crinière, orné d'une couronne d'olivier. ℞. ΑΘΕ (rétrograde). Chouette debout, de face, les ailes éployées (ancien style). (Beulé, p. 48.)

[3] Plutarque, *Solon*, 16.

[4] La valeur de la drachme fut diminuée d'un quart; une mine ancienne en renfermait 73; la mine nouvelle en eut 100. Celui donc qui devait 73 drachmes et en donnait 73 nouvelles,

Une autre disposition rendit à la liberté ceux que la misère avait jetés dans l'esclavage, et ôta pour l'avenir au créancier tout droit sur la personne du débiteur[1]. On vit disparaître des champs de l'Attique les bornes, ὅρι, et les écri-



Borne hypothécaire [2].

payait en réalité un peu moins des trois quarts de ce qu'il devait. — Eckhel et M. Beulé (*les Monnaies d'Athènes*) ont remarqué que les monnaies d'Athènes ne sont point comparables, au point de vue de l'art, à celles de Syracuse, par la raison que la monnaie d'Athènes étant acceptée partout, dut conserver les types anciens qui la faisaient partout reconnaître. Le système monétaire établi par Solon prévalut dans tout le monde grec. En voici les principales divisions pour la monnaie d'argent qui longtemps exista seule, la monnaie de cuivre ne paraissant avoir été frappée que vers la fin de la guerre du Péloponnèse, et la monnaie d'or ayant toujours été si rare que Eckhel en a nié l'existence à Athènes. Le décadrachme, égal au demi-statère d'or, pesait 43 grammes; le tétradrachme, 17,20; le didrachme, 8,60; la drachme, 4,30; le triobole ou demi-drachme, 2,15; l'obole, ou sixième partie de la drachme, 0,72. La drachme, d'après son poids d'argent, valait de 92 à 95 centimes (ou, suivant Curtius, 1 fr. 02); la mine, ou 100 drachmes, 92 fr. 68; le talent ou 60 mines, 5560 fr. 80; l'obole ou le sixième de la drachme, 0 fr. 15. Mais à côté de la valeur réelle il faudrait pouvoir placer la valeur relative : chose très difficile, sinon impossible. Au temps de Démosthène, le pouvoir de l'argent était cinq fois moins grand qu'au temps de Solon.




Drachme d'Athènes.

[1] Montesquieu, *Esprit des lois*, I, XX, chap. xv : « La loi ne doit point donner la contrainte par corps, parce qu'elle fait plus de cas de la liberté d'un citoyen que de l'aisance d'un autre. » Pourtant il fait une exception malheureuse pour les négociants. L'intérêt légal à Athènes était de 18 pour 100 et s'élevait dans les transactions particulières beaucoup plus haut. Voy. *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 167, n. 2. On place encore aujourd'hui son argent à la Banque nationale d'Athènes au taux de 12 pour 100.

[2] Borne en marbre, découverte en Attique, d'après l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, 1883, p. 67. — Il faut compléter et lire : Ὅρος χωρίου προικὸς [Ἱ]πποκλείᾳ Δημοχά[ρ]ους Λευκονοιῶς. Τ(αλάντου). Ὅσῳ πλείονος ἄξι[ον], Κεκροπίδαις [ὑπό]κειται καὶ Λυκ[ομί]δαις καὶ Φλυεῦ[σι]. « Borne hypothécaire, placée sur un champ qui appartenait au mari d'Hippokléia, fille de Démocharès de Leukonoé, et cousine germaine de l'orateur Démosthène. Ce champ était la sûreté consentie par le mari pour la garantie de la restitution de la dot. La dot était d'un talent. Mais, en même temps, les créanciers du mari d'Hippokléia avaient fait inscrire leurs droits sur cette borne. Ce n'était pas le champ tout entier qui garantissait la restitution de la dot, mais une partie seulement, de la valeur d'un talent : tout le reste était la sûreté consentie par le débiteur pour la garantie du

teaux qui indiquaient les dettes dont ils étaient grevés; ce fut ce que nous appellerions la mainlevée des hypothèques[1]. Nous avons encore les vers où Solon se vante d'avoir affranchi la terre qui, avant lui, était esclave, *γῆ δουλεύουσα*, et rendu à leur patrie les débiteurs vendus à l'étranger « qui, à force d'errer par le monde, avaient oublié la langue attique. »

Cette loi fit d'abord murmurer; mais on en reconnut la sagesse: toutefois, pendant les trois siècles qu'elle dura, la démocratie athénienne ne revint jamais à la mesure de Solon: c'est une remarque à son honneur. Le respect de la propriété s'enracina si profondément dans les esprits que nul n'osa plus réclamer une abolition des dettes et une dépréciation des monnaies. La réforme de Solon fut, en effet, toute autre chose qu'une simple abolition des dettes. Les paroles énergiques dont il se sert pour la caractériser autorisent à croire qu'il supprima une condition agricole, analogue à celle des colons romains ou de nos serfs de la glèbe[2]; et deux mots d'Aristote nous confirment dans ce sentiment : « Solon fit cesser l'esclavage du peuple[3]. »

Le calme que produisirent ces mesures préliminaires laissa à Solon plus de liberté d'esprit pour ses autres lois. Il y porta la même modération, et s'efforça de concilier les principes et les intérêts contraires, en unissant, comme il le disait, la force à la justice.

Avant tout, il décréta une amnistie dont ne furent exclus que les meurtriers et les traîtres : les Alcméonides purent rentrer.

De l'ancienne constitution, Solon conserva certaines choses et en supprima d'autres : abolition des lois de Dracon, excepté de celles qui regardaient le meurtre, et maintien de l'archontat, de l'aréopage et des quatre tribus avec leurs subdivisions.

paiement de ses dettes. Parmi les créanciers figurent : 1° la tribu Cécropide, 2° la *gens* des Lycomides, 3° le dème de Phlya. » (B. Haussoullier, *la Vie municipale en Attique*, p. 221.)

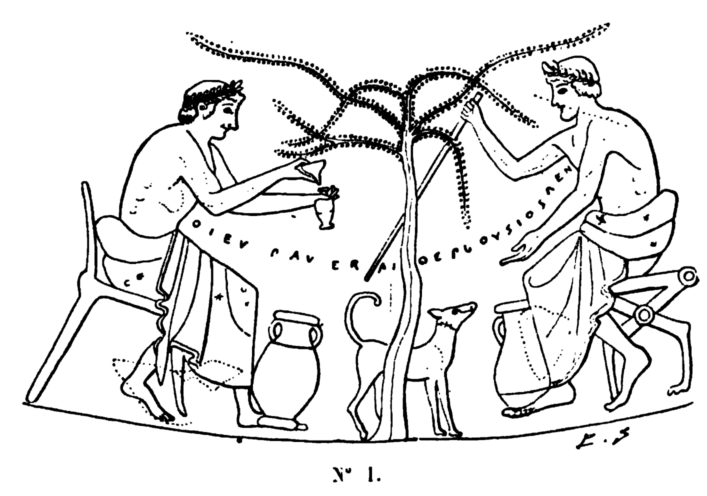
[1] Sur les inscriptions hypothécaires en Grèce, voyez un mémoire de M. R. Dareste dans la *Nouvelle Revue de législation*, 1885. Le même savant disait dans la *Rev. histor. de droit*, 1877, p. 172 : « Les Grecs ne connaissaient ni la saisie immobilière, ni la vente judiciaire, ni la procédure d'ordre. L'hypothèque, telle qu'ils la pratiquaient, ressemble moins à nos hypothèques qu'au *mortgage* du droit anglais. »

[2] C'est l'opinion de Boeckh, de Tittmann, etc., et de F. de Coulanges, *la Cité antique*, p. 315. Le colonat doit avoir été une condition presque générale en Grèce, résultant des anciennes conquêtes et de la domination des eupatrides. Les Hilotes de Sparte, les Messéniens vaincus par elle, les Corynéphores de Mégare, les Pénestes de Thessalie, etc. étaient des colons. D'après la loi de Gortyne, il existait aussi en Crète une classe de colons, attachés à la terre qu'ils cultivaient, mais ayant sur elle certains droits.

[3] .. δουλεύοντα τὸν δῆμον παῦσαι. (*Pol.*, II, 10.)

Il fit deux innovations capitales : par la première, tout citoyen eut une certaine part aux droits qu'implique ce titre; par la seconde, la population fut divisée en quatre classes d'après la fortune. La première inclinait donc l'État vers la démocratie; la seconde était démocratique encore, en ce qu'elle abolissait les privilèges de la noblesse. mais elle était aussi aristocratique en ce sens qu'elle mettait les riches à la tête de l'État.

Les quatre classes furent organisées de la manière suivante : la pre-



N° 1.
Cultivateurs mesurant leur récolte d'huile[1].

mière comprit tous les citoyens possédant au moins un revenu annuel de 500 médimnes ou de 500 drachmes, en produits secs ou liquides[2], et qui s'appelaient pour cette raison *pentacosio-médimnes*[3].

[1] Les gravures des pages 387 et 388 représentent deux scènes peintes sur le même vase, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, II, Tav. XLIV, *b*. — I. De chaque côté d'un olivier sont assis deux personnages, dont l'un, à gauche, est occupé à mesurer sa récolte d'huile. « O Jupiter, s'écrie-t-il, puissé-je devenir riche ! » Ὦ Ζεῦ πάτερ, αἴθε πλούσιος γεν[οίμαν]. — II. La récolte est mesurée et les vœux du cultivateur sont exaucés. « Déjà, déjà, dit-il, nous avons dépassé la mesure. » Ἔδε μὲν, ἔδε (pour ἤδη) πλέον παραβέβακε.

[2] Au temps de Solon un médimne d'orge valait une drachme.

[3] Un médimne égale 2 amphores romaines, ou 52 litres. Les membres de la première classe étaient donc les citoyens à qui leurs terres rendaient annuellement au moins 260 hectolitres de blé, ce qui constituerait aujourd'hui, d'après le prix moyen de l'hectolitre dans les 40 dernières années (20 francs), un revenu brut de 5200 francs, ou 5616 drachmes, puisqu'une drachme sous Périclès est, d'après son poids d'argent de 4363 milligrammes, ou 82 grains, estimée 0 fr. 92 $^{2}/_{3}$. D'autre part, dans les terres crayeuses et brûlées de l'Attique, le rendement moyen de l'hectare ne devait point dépasser 10 hectolitres. Pour en produire 260, il fallait donc 26 hectares, qui, au prix moyen de 1500 francs, auraient chez nous une valeur d'environ 40 000 francs. Pour les Athéniens de Solon, cette terre de 26 hectares ne valait qu'un talent, soit 5560 francs, ce qui engagerait à prendre le chiffre 7 pour multiplier les valeurs de cette époque, afin de les traduire en valeurs actuelles; mais le pro-

L'archontat, les grandes charges, le commandement en chef de l'armée et de la flotte leur étaient réservés.

La deuxième classe fut composée des *chevaliers*, c'est-à-dire de ceux qui avaient un revenu d'au moins 300 médimnes ou 300 drachmes, fortune jugée nécessaire pour pouvoir entretenir un cheval. Cette classe fournissait la cavalerie; on lui accordait quelques fonctions subalternes [1].

La troisième était celle des *zeugites*, ou possesseurs d'un attelage de



N° 2.
Cultivateurs mesurant leur récolte d'huile (voy p. 387, n. 1).

bœufs, ce qui équivalait à un revenu de 150 à 200 médimnes. Ils fournissaient l'infanterie pesamment armée; on leur réservait aussi quelques charges inférieures.

La quatrième classe enfin renfermait, sous le nom de *thètes* ou de mercenaires, tous ceux qui avaient en biens-fonds moins de 150 médimnes, quelle que fût leur fortune mobilière. Ils recrutaient les troupes légères et l'équipage des flottes, en recevant une solde que l'État ne donnait pas aux hoplites tirés des classes supérieures. Enfin ils étaient exclus des charges et des honneurs, mais admis dans l'assemblée du peuple et dans les tribunaux. Parmi eux devaient se trouver

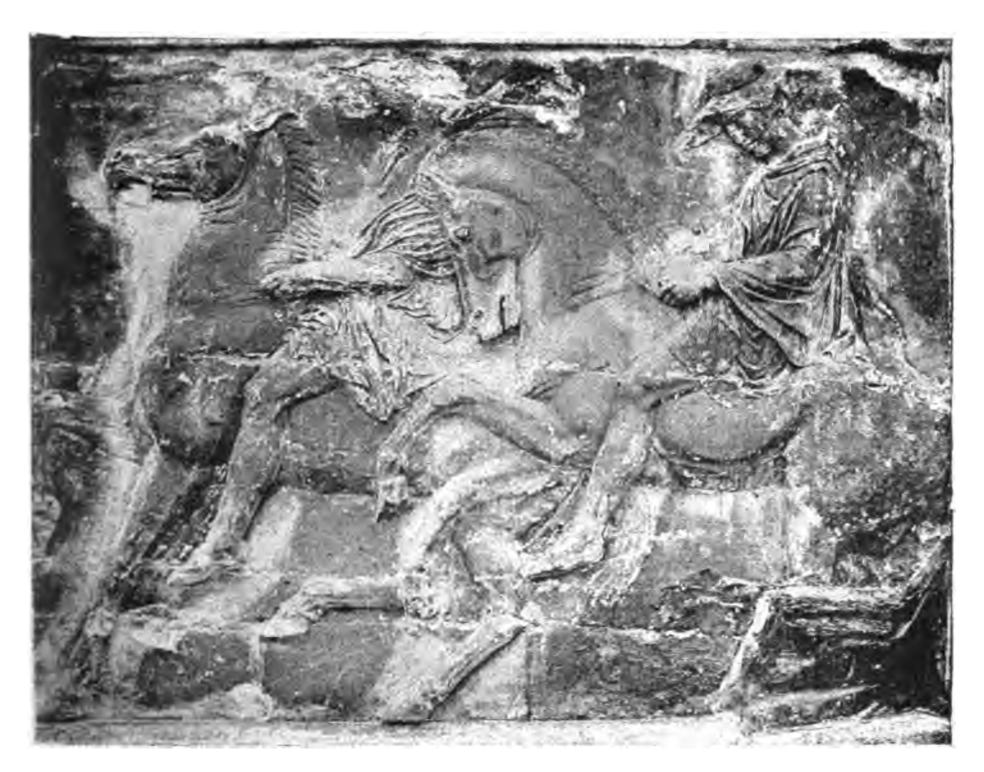
blème est tres compliqué. — Une dernière remarque à faire, c'est que l'Attique était un pays de petites propriétés et de petites fortunes. Il n'y a donc pas à s'étonner de voir un revenu brut de 5000 francs faire arriver à la première classe.

[1] Sophocle parle des chevaux rapides de l'Attique, et Xénophon, dans ses deux livres sur la *Cavalerie*, montre en quel honneur l'équitation y était tenue. On a cru retrouver, dans la race actuelle des chevaux de Thessalie, ceux que Phidias avait fait sculpter sur la frise du Parthénon et que Sophocle et Xénophon ont décrite. Sur les chevaliers, voyez A. Martin, *les Cavaliers athéniens*, 1886.

beaucoup d'anciens clients des eupatrides, comme la plèbe de Rome se forma, pour une bonne part, de la clientèle des patriciens.

Solon sur une monnaie d'Athènes[1].

Cette inégalité dans la répartition des honneurs était compensée par la manière dont l'impôt était organisé. La quatrième classe ne le payait point, tandis que les trois premières étaient taxées suivant une progression qui montre que, dans l'esprit de Solon, les devoirs des citoyens envers la communauté croissaient avec leur fortune. Elles payaient



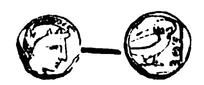
Cavaliers athéniens[2].

en raison de la valeur nominale attribuée à leurs propriétés : mais, tandis que cette valeur était estimée, pour la première classe, au pair de la valeur réelle, elle était réduite pour la seconde d'un sixième et pour la troisième des quatre neuvièmes. Ainsi, une propriété

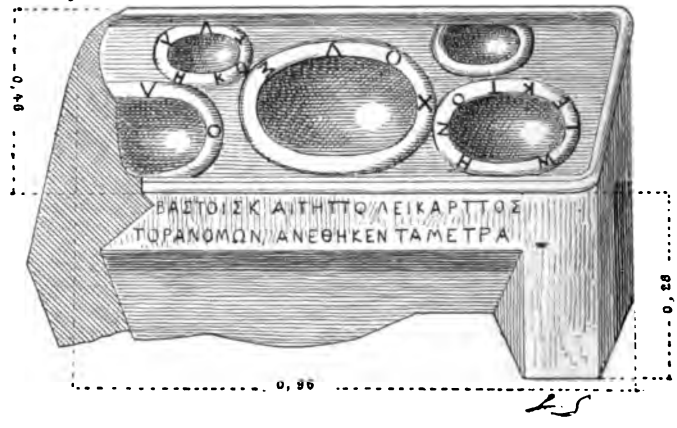
[1] Solon assis à droite et posant la main sur le poteau où sont gravées ses lois. Revers d'une monnaie de bronze de l'époque impériale. (Voyez Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 409.) Les Athéniens conservaient dans le Prytanée les *poteaux tournants* (ἄξονες) sur lesquels étaient gravées les lois de Solon.

[2] Fragment de la frise du Parthénon (d'après un moulage). Voy. ci-dessous.

donnant 500 médimnes de revenu était évaluée 12 fois cette somme, c'est-à-dire 6000 drachmes, ou un talent, tandis que les biens des chevaliers, au lieu d'être estimés 12 fois 300 drachmes, ou 3600, n'étaient portés qu'à 3000 et ceux des zeugites à 1000, au lieu de 1800[1]. Cet avantage était plus apparent que réel, l'impôt direct sur le revenu n'étant établi que dans les cas d'urgente nécessité, tandis que l'impôt indirect sur les marchandises importées était permanent et payé par les pauvres aussi bien que par les riches.



Obole d'Athènes[2].



Monument métrologique[3].

On a vu qu'il existait des poids et mesures dans les villages ensevelis sous les laves de Santorin[4]; à plus forte raison, les cités commerçantes

[1] C'est peut-être à cette différence dans l'impôt et aux diverses charges ou *liturgies* qui pesaient exclusivement sur les riches, et à la gratuité des magistratures qui étaient réservées aux trois premières classes, qu'Aristote pensait lorsqu'il dit, dans sa *Politique*, II, 5, que Solon s'était appliqué à niveler les fortunes.

[2] Tête casquée de Minerve, à droite. ℞. ΑΘΕ. Chouette debout à droite; dans le champ, une pousse d'olivier. Style archaïque. Pour la valeur de l'obole, voyez p. 385, fin de la note de la p. 384.

[3] Table en marbre, trouvée à Gythion en Laconie, d'après Le Bas et Foucart, *Inscriptions du Péloponnèse, Commentaire*, p. 117, n° 241 *b*. C'est un étalon officiel ou σήκωμα, qui portait cinq récipients dont quatre ont pu être mesurés :

Au centre,	le χοῦς.	Diam.	0.270.	Capacité	15 l. 26
A droite,	l'ἡμίεκτον.	—	0.185.	--	3 l. 89
—	l'[ἡμί]ν[α].	—	0.110.	—	0 l. 93
A gauche,	la κοτύλη.	—	0.110.	—	0 l. 93

L'inscription gravée sur le monument, Θεοῖς σε]βαστοῖς καὶ τῇ πόλει Κάρπος... [ἀ]γορανομῶν ἀνέθηκεν τὰ μέτρα, nous apprend que ces mesures ont été consacrées aux empereurs et à la cité par un personnage du nom de Karpos, alors qu'il était agoranome, c'est-à-dire surveillant du marché. Le monument peut être rapporté au IIe siècle de notre ère : il avait, comme toutes les mesures ou poids étalons, un caractère sacré.

[4] Voy. ci-dessus, p. 36.

et industrielles de la Grèce, qui calculaient l'impôt d'après le produit des terres, avaient-elles des étalons officiels. Rome en eut et les gardait dans son Capitole[1], comme nous conservons précieusement les nôtres dans nos grands établissements scientifiques.

V. — INSTITUTIONS POLITIQUES.

Quatre corps politiques formaient le gouvernement : les archontes, l'aréopage, le sénat, l'assemblée.

Les archontes furent toujours au nombre de neuf et, comme les prêtres, ils ne devaient avoir aucune difformité corporelle[2]. Ils se partageaient le pouvoir exécutif, de la manière qui a été indiquée ci-dessus, et répondaient assez à nos ministres. Ils conservèrent aussi leurs fonctions judiciaires, sauf les appels attribués à des tribunaux recrutés dans toutes les classes et dont ils tiraient les membres au sort[3]. A leur entrée en charge, ils juraient de maintenir les lois; lorsqu'ils en sortaient, ils rendaient compte de leur administration à l'assemblée générale et étaient admis dans l'Aréopage. Tant qu'ils étaient fonctions, leur personne était sacrée.

Les deux ancres qui retenaient, dit Plutarque, le vaisseau de l'État, même dans la tempête, étaient l'aréopage et le sénat, ou conseil des quatre cents.

L'Aréopage, ancienne cour de justice fort respectée, siégeait sur la colline de Mars, en plein air, parce qu'il ne pouvait se trouver sous le même toit avec l'homme dont les mains étaient supposées im-

[1] *Hist. des Rom.*, t. V, p. 504.

[2] Lysias, ὑπὲρ τοῦ ἀδυνάτου, 13, édit. Didot, p. 201. Voyez pour les autres causes d'incapacité, le chap. XIX. Anciennement, les archontes devaient être Athéniens de race pure, c'est-à-dire avoir, dans les deux lignes paternelle et maternelle, des ascendants de sang athénien : εἰ Ἀθηναῖοί εἰσιν ἑκατέρωθεν ἐκ τριγονίας. (Pollux, VIII, 85.) Cette obligation disparut peu à peu. Au temps de Démosthène ou du discours contre Néæra, les fils des citoyens naturalisés pouvaient arriver à l'archontat. Quant au mode de nomination, les uns sont pour l'élection, les autres pour le sort, avec des précautions qui, au moins dans les circonstances graves, diminuaient les inconvénients de ce dernier système. Voyez, plus loin, aux réformes de Clisthénès.

[3] Ces tribunaux étaient ceux des *héliastes*, dont il sera parlé p. 399. Plusieurs écrivains refusent d'admettre, malgré l'affirmation positive de Plutarque (*Solon*, 19), qu'on pût appeler des jugements rendus par les archontes. Grote ne croit même pas au pouvoir judiciaire des héliastes avant les réformes de Clisthénès. Sans doute il est fort difficile de distinguer ce qui, dans l'organisation des héliastes, appartient à Solon, à Clisthénès ou au siècle de Périclès; mais, sans les héliastes, le peuple aurait-il eu pour se défendre le bouclier dont Solon se vante de l'avoir armé?

pures. Il jugeait les crimes de meurtre, de mutilation, d'empoisonnement et de trahison, était composé des archontes sortis de charges, par conséquent en général d'hommes âgés et exercés aux affaires. Solon l'érigea en tribunal suprême et le chargea de surveiller toute la cité, les mœurs, l'éducation et la religion, de reviser même les jugements du peuple, avec pouvoir de faire recommencer l'instruction d'une affaire ou d'un procès. Ses membres étaient nommés à vie, mais pouvaient être exclus par une décision de leurs collègues, comme le furent cet aréopagite qu'on avait vu dans un lieu de débauche[2] et un autre, assure-t-on, qui avait etouffé un oiseau réfugié dans son sein pour fuir un épervier. Les formes de la procédure devant l'Aréopage étaient solennelles et sévères. Il siégeait la nuit[3], présidé par le second archonte. Point de digression de la part de l'accusé ou de l'accusateur, qui ne pouvaient se faire assister d'un avocat; point d'appel aux passions, à la pitié, mais le simple récit des faits et avant tout le serment de ne rien dire que de vrai. Pour voter, les aréopagites prenaient un caillou sur l'autel et le déposaient en silence dans l'urne de la Pitié, qui était d'airain, ou dans celle de la Mort, qui était de bois. S'il y avait partage égal de suffrages, le héraut jetait un caillou de plus dans l'urne de la Pitié : c'était le suffrage de Pallas. Minerve avait ainsi, croyait-on, sauvé Oreste. La décision était sans appel, mais le coupable pouvait s'exiler avant que la sentence fût rendue, et



Les deux urnes [1].



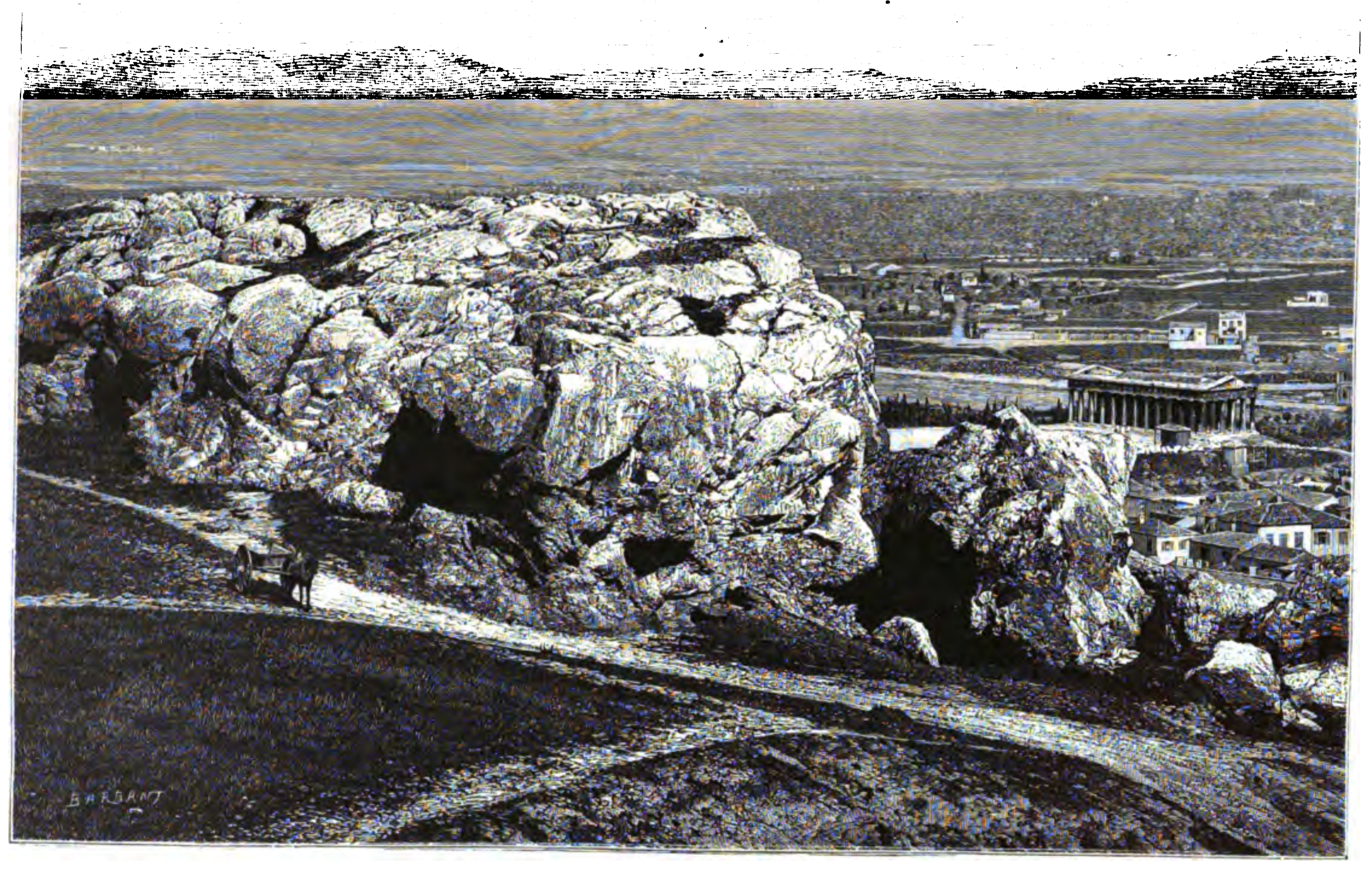
Pallas à l'Aréopage [4].

[1] Bas-relief de la galerie Giustiniani, d'après Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fig. 492, p. 399. — Athéna dépose son vote dans l'urne maitresse (κύριος κάδισκος) en présence d'une des Érinnyes (?). L'autre urne (ἄκυρος κάδισκος) est renversée sur le sol.

[2] Athénée, XII, 21, 233.

[3] Lucien, du moins, le dit, *Hermot.*, 64, mais il est seul à le dire, à moins qu'on ne trouve le même sens aux paroles d'Eschyle citées plus bas.

[4] Camée (agate à trois couches), d'après Caylus, *Recueil d'antiquités*..., II, pl. XLIV, n° II. Voy., pour le récit de cette scène, l'*Orestie* d'Eschyle et le fragment cité à notre chap. xx. — Der-



L'ARÉOPAGE.

D'après une photographie. — On distingue dans le rocher de l'Aréopage les degrés qui conduisaient au plateau. A droite, on voit le temple de Thésée; dans le fond, le bois d'oliviers, et à l'horizon le mont Ægaléos qui ferme, à l'ouest, la plaine de l'Attique.

la loi protégeait sa personne jusqu'à ce qu'il eût atteint la frontière[1]. Ce corps vénéré qu'Eschyle appelle « le boulevard du pays, la sentinelle vigilante qui, pour le salut commun, a les yeux ouverts lorsque tous dorment dans la cité[2] », tirait de l'opinion publique sa principale force; d'où il résulta que son influence diminua avec le respect des Athéniens pour leurs anciennes institutions.

L'Aréopage était le gardien de livres mystérieux où se trouvaient indiqués les moyens d'assurer le salut de la ville[3]. Mais ce peuple, tout superstitieux qu'il était, avait trop d'esprit pour accorder à de vieilles insanités la robuste confiance que les Romains mettaient dans les oracles sibyllins. Les livres de l'Aréopage n'ont joué aucun rôle dans l'histoire d'Athènes.

Les quatre cents sénateurs étaient choisis dans les trois premières classes. Chacune des quatre tribus fournissait cent membres élus à la majorité des voix et plus tard désignés par le sort, dont les erreurs furent alors corrigées par l'épreuve sévère à laquelle on soumit les candidats. Une seule chose marque bien la différence entre le sénat d'Athènes (βουλή) et celui de Lacédémone (γερουσία), en même temps que le caractère des deux républiques. A Sparte, on n'est admis dans le sénat qu'à soixante ans; on y est nommé à vie, et les décisions de l'assemblée sont couvertes par l'irresponsabilité de ses membres. A Athènes, trente ans est l'âge fixé; le sénat est annuel, il est responsable. Nous avons eu occasion d'indiquer combien ceci est de principe démocratique. De plus, quelle différence, pour l'énergique activité du gouvernement, entre les résolutions d'un sénat de vieillards et celles d'un sénat d'hommes dans la vigueur du corps et de l'esprit! — Le sénat préparait les lois qui devaient être soumises à l'assemblée du peuple, s'occupait des finances et de l'administration, rendait des décrets qui avaient force de loi pendant l'année; enfin, il pouvait imposer certaines amendes. Il se divisait en dix commissions de nombre égal appelées *prytanies*, qui successivement avaient pendant 35 ou 36 jours la présidence du sénat et de l'assemblée. La prytanie

rière Athéna, qui dépose son vote dans l'urne, on voit Oreste, attentif et inquiet. Il a le pied droit posé sur la pierre de l'injure (λίθος ὕβρεως) qui servait de tribune à l'accusé; derrière lui est sa sœur Électre, que l'on retrouve avec Oreste sur le vase Corsini où est représentée la même scène. A droite, on voit, au pied d'un olivier, une statue d'Athéna.

[1] On sait que la même coutume existait à Rome.

[2] *Euménides*, 700.

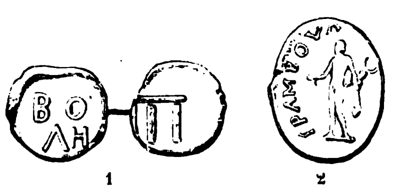
[3] Dinarque, *Discours contre Démosthène*, § 9 : ὃ φυλάττει τὰς ἀπορρήτους θήκας, ἐν αἷς τὰ τῆς πόλεως σωτήρια κεῖται.

en exercice s'assemblait au Prytanée et y prenait les mesures d'intérêt immédiat. Elle y était nourrie aux frais de l'État.

Le sénat était le conseil perpétuel du peuple, mais le peuple était l'unique souverain. L'assemblée populaire, convoquée par le sénat, se composait de tous les citoyens[1]; d'ordinaire un petit nombre seulement se rendaient à l'*Agora*. L'étranger qui s'y serait glissé avant d'avoir obtenu le droit de cité eût été puni de mort ou vendu comme esclave, car il eût usurpé sur la puissance souveraine. L'assemblée se réunissait à l'*Agora*, dont la place n'est pas encore déterminée rigoureusement, ou au *Pnyx*, qui semble, malgré les doutes contraires, devoir être cherché au nord de la colline des Muses, là où le roc a été entaillé de manière à former une tribune. La séance commençait par un sacrifice et une prière[3], puis on lisait à haute voix le sujet mis en délibération, et le héraut invitait à monter à la tribune ceux qui avaient à donner un avis utile à l'État. Le vote avait lieu à mains levées, sans distinction de classes ni de fortune. « Par un mouvement unanime de tout le peuple, dit Eschyle, l'air s'est comme hérissé de mains droites pour sanctionner le décret[4]. » L'assemblée faisait les lois, élisait les magistrats qui devaient lui rendre



Le sénat d'Athènes personnifié[2].



1 2 3

Tessères en plomb, relatives au sénat[5].

[1] Sur le chiffre des citoyens, voyez au chapitre XIX.

[2] Bas-relief en marbre formant l'en-tête d'un décret athénien, probablement d'un traité d'alliance, d'après Schœne, *Griechische Reliefs*, Taf. XXII, n° 94. — Derrière Athéna, coiffée du casque et armée de la lance, se tient le Conseil (ΒΟΛΗ = Βουλή) sous les traits d'une femme qui est de même taille que la déesse : à droite s'avance, dans l'attitude de l'adoration, un personnage plus petit. Il représente sans doute le peuple ou la cité qui fait alliance avec Athènes.

[3] Le lieu où l'assemblée devait se réunir était purifié à l'avance par de l'eau lustrale répandue sur le sol; de là le mot d'Aristophane : ἐντὸς τοῦ καθάρματος (*Acharniens*, 44). Il en était de même pour la réunion des juges (Id., *les Guêpes*, 860).

[4] *Les Suppliantes*, vers 208.

[5] D'après le *Bulletin de Corr. hellén.*, VIII (1884), pl. I, n°s 1, 2 et 3 (A. Engel). — 1. Dans le champ de la première tessère que nous donnons avec le revers, se lit l'inscription ΒΟΛΗ (βουλή) ; au revers, le signe incomplet ou effacé du chiffre 500. — 2. Jeton de secrétaire du

compte à l'expiration de leur charge, délibérait sur les affaires publiques qui lui étaient soumises par le sénat. Elle approuvait, rejetait, modifiait. Tout citoyen avait le droit de porter une proposition devant le peuple, mais nul ne pouvait le faire, même les archontes, que par l'intermédiaire du sénat. Tout citoyen aussi pouvait prendre la



Le Pnyx et la tribune de l'Assemblée du peuple [1].

parole dans l'assemblée dès l'âge de vingt ans; mais les hommes de cinquante ans parlaient les premiers : faible privilège donné à la vieillesse et bien inférieur à la toute-puissance qu'elle exerçait à Sparte. Était-ce accorder assez à l'expérience? N'était-ce pas trop

sénat, avec l'inscription ΓΡΑΜ[ματέως] ΒΟΥΛ[ῆς]. Mercure debout à gauche, tenant une bourse et un caducée. — 3. Jeton de prytane, avec l'inscription [Πρυτ]ΑΝΕΑ (Πρυτανεία). Chouette posée sur un bouclier. Aucun de ces jetons n'a la valeur d'une monnaie : ce sont simplement des cachets, des *armes* de particuliers ou de magistrats.

[1] D'après une photographie. — La tribune est tournée vers le nord L'orateur avait, à main droite, l'Aréopage et l'Acropole. Les niches que l'on distingue dans la muraille à l'est de la tribune étaient destinées à recevoir des ex-voto, et des inscriptions nous apprennent qu'ils étaient surtout consacrés à Zeus. Aussi certains savants ne voient-ils dans le prétendu βῆμα ou tribune qu'un autel de Zeus. D'ailleurs ceux qui soutiennent l'opinion contraire reconnaissent que si cette tribune est celle de Démosthène, elle n'est pas celle de Périclès : nous savons en effet que la tribune de l'ancien Pnyx regardait la mer.

permettre à la fougue de la jeunesse? Un siècle et demi plus tard, Aristophane se plaindra amèrement du dédain que les Athéniens professeront pour les vieillards. Disons pourtant que l'usage était plus sévère que le droit, et qu'on ne voyait d'ordinaire à la tribune que les orateurs de l'État, dix citoyens qui avaient été chargés, après examen public, de défendre par la parole les intérêts de la république. C'était donc une fonction très influente et des plus honorables. Tout citoyen avait le droit de poursuivre un orateur en justice, si sa vie n'était pas irréprochable; s'il avait été mauvais fils ou mauvais soldat; s'il avait proposé un décret contraire aux lois existantes. Dans ce dernier cas, un procès lui était intenté au nom des anciennes lois, et l'orateur pouvait être puni de l'exil ou d'une ruineuse amende[1]. Lorsqu'il était à la tribune, il avait sur la tête la couronne de myrte que portaient les sénateurs et les magistrats : c'était le symbole qui désignait les citoyens agissant ou parlant dans l'intérêt de l'État.

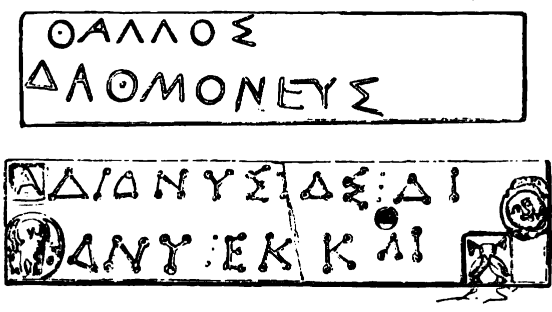
On n'avait point fixé le nombre nécessaire pour rendre valables les décisions de l'assemblée, excepté dans certains cas où il fallait 6000 citoyens. Thucydide remarque que rarement l'assemblée ordinaire s'élevait à 5000 membres : c'est que les Athéniens n'étaient pas, comme les Spartiates, une association oligarchique nourrie par des Hilotes. En Attique, il fallait gagner son pain par l'agriculture, par l'industrie, par le commerce. D'ailleurs la loi qui défendait l'oisiveté et qui obligeait chaque citoyen à déclarer tous les ans de quelle occupation il vivait, était faite pour entretenir l'habitude du travail. On fut même, par la suite, dans la nécessité d'indemniser le peuple pour l'assistance à l'assemblée[2]. Mais alors l'Athénien badaud s'oubliait à babiller au marché pendant que les prytanes, avec quelques fidèles, attendaient en vain dans le Pnyx, et il fallait lancer contre l'oublieux souverain les Scythes entretenus aux frais de l'État pour faire la police de la cité. Ils allaient par les rues, par les marchés, armés d'une corde teinte de vermillon et marquaient les retardataires, qui ne pouvaient plus se présenter au lexiarque, pour toucher leur jeton de présence. A leur approche, c'était à qui courrait le mieux, afin de les éviter et d'arriver à temps dans l'enceinte consacrée. Qu'on juge si ce peuple gai, turbulent, devait s'amuser à une longue séance, dans une assemblée d'où il était défendu, sous peine d'amende, de sortir avant la fin! Aussi dans

[1] C'était la γραφὴ παρανόμων, qu'on pourrait appeler l'action pour cause d'illégalité. Cf. le discours de Démosthène, *contre Timocratès*.

[2] Voyez, au chap. xix, la Constitution d'Athènes au temps de Périclès.

quelles dispositions y allait-on souvent! Voyez, dans le héros des *Acharniens* d'Aristophane, cet ami de la paix, bonhomme au fond, qui s'installe au Pnyx avec le parti pris d'interrompre quiconque parlera de la guerre. Quelle vie! quel mouvement! quels assauts de plaisanteries et de railleries spirituelles! quelles interpellations! quelles interruptions! quel tumulte! Eh! comment rester silencieux quand on vient du Pirée, des querelles des matelots, du mouvement des vaisseaux et de la foule, des cris du port, des bruits de la mer; quand les oreilles et les yeux sont encore pleins de tant de scènes diverses, mobiles, tumultueuses? — Mais, avec Solon, nous sommes bien loin encore du temps où ce tableau sera vrai.

A côté de l'assemblée générale, la puissance populaire s'exerçait



Tablettes d'héliastes[1].

encore par les tribunaux que les archontes présidaient, et par le corps des *héliastes* qui, d'après un règlement postérieur, renfermait 5000 citoyens, âgés de 30 ans au moins et choisis par le sort sans distinction de fortune, mais à condition d'avoir bonne renommée, et de n'être point débiteurs du trésor public[2]. Ces héliastes[3] divisés

[1] D'après l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1878. (O. Rayet.) — C'est au moyen de ces tablettes de bronze, qui leur servaient de cartes, que les citoyens inscrits dans l'Héliée établissaient leur qualité. Outre le nom de l'héliaste et son démotique, elles portent : 1° une lettre de série, indiquant la section de l'héliée dont le possesseur de la tablette faisait partie; 2° un ou plusieurs poinçons, marques de contrôle officiel. Le poinçon manque sur la première de nos deux tablettes : Thallos, du dème d'Athmonon. Le Δ indique qu'il faisait partie de la quatrième section. — La seconde tablette, au contraire, porte trois timbres : à gauche, une chouette de face; à droite, une tête de gorgone et une double chouette à tête unique. Dionysios, fils de Dionysios, du dème de Koïlé (ἐκ Κο[ίλης]) appartenait à la première section (A).

[2] Isocrate, dans son *Panégyrique*, § 40, p. 29, édit. Didot, fait honneur à Athènes d'avoir, la première, parmi les cités grecques, institué les tribunaux pour terminer les contestations par la parole et non plus par la force. (Cf. Dareste, *les Plaidoyers politiques de Démosthène*.) Dans les sociétés primitives, la répression du vol ou du meurtre regarde les intéressés; la tribu ne punit que les crimes commis contre elle : trahison, usurpation de pouvoir, ou lâcheté en face de l'ennemi

[3] Ainsi appelés de la place Héliée où ils tenaient leurs séances, ou de ce qu'ils sié-

en dix sections, ainsi que le peuple sera par Clisthénès partagé en dix tribus, jugeaient, par commission de 500, de 1000, de 1500, les causes les plus graves et les délits politiques. Leur nombre les montrait comme la justice du peuple en action et ne permettait pas aux accusés riches ou puissants de maîtriser par la vénalité et l'intimidation ce tribunal où siégeait la cité presque entière[1]. Le serment qu'ils prêtaient[2] impliquait l'obligation de juger selon les lois et de punir les auteurs de propositions illégales, ce qui leur donnait un droit de contrôle sur les actes de l'assemblée générale, que sa composition ne mettait pas à l'abri des votes téméraires. Cette institution était un complément et une sanction du pouvoir politique exercé par l'assemblée; et comme les héliastes changeaient chaque année. ils étaient bien animés du même esprit que le peuple d'où ils sortaient et où ils rentraient.

Pour prévenir l'encombrement des procès, Solon avait établi que des citoyens âgés de soixante ans et agréés par les deux parties pourraient se constituer en tribunal arbitral dont la sentence serait sans appel. On institua aussi dans les tribus des *diétètes*, sortes de juges de paix qui avaient la décision pour les contestations peu importantes. Ces juges étaient en si grand nombre, qu'une inscription récemment découverte en nomme 104 pour une seule année.

Un tribunal particulier, celui des 51 éphètes, jugeait les meurtres involontaires ou ceux qui n'avaient été commis qu'en cas de légitime défense. Une pierre tombée du haut d'un mur et qui tuait un passant devenait un objet maudit. On instruisait en quelque sorte le procès qui était obligatoire pour tout meurtre et elle était portée par les magistrats hors de l'Attique, comme un criminel exilé. Les éphètes, âgés de 50 ans au moins et tous de noble maison, se réunissaient, suivant les cas, en quatre lieux différents, Delphinion, Palladion, Prytaneion et Phréatto[3]. Les progrès de la démocratie finirent par leur ôter toute importance.

geaient en plein air (ἥλιος). A Athènes, comme à Rome, la procédure était distincte du jugement. Le magistrat faisait l'instruction, le jury décidait.

[1] Les anciennes républiques n'avaient ni corps de magistrature héréditaire ou viager, et assuré du respect de la foule, ni force armée pour protéger le tribunal. Par la composition de ses tribunaux, Athènes fit rendre la justice à peu près de la même manière qu'on faisait les lois; de sorte que le peuple entier semblait avoir jugé et qu'il ne pouvait y avoir recours auprès de lui contre l'arrêt. — Chaque procès ne durait qu'un jour.

[2] La formule de ce serment, conservée dans le discours contre Timocratès, a inspiré des doutes aux philologues.

[3] Pollux, *Onomasticon*, VIII, 125.

Les peines habituelles étaient l'amende, la confiscation des biens, la prison et la mort : une peine particulière, l'*atimie*, enlevait au citoyen une partie ou la totalité de ses droits civiques[1].

On voit que, des trois corps délibérants, l'*assemblée* représentait la démocratie et, comme on dit aujourd'hui, le mouvement; le *sénat*, l'aristocratie de richesse ou la bourgeoisie et la prudence de l'intérêt;



Athéna et le Peuple personnifié[2].

enfin l'*Aréopage*, assez semblable au sénat de Sparte, l'aristocratie d'âge et d'honneurs, l'expérience des affaires, l'esprit de conservation,

[1] On peut distinguer dans la législation relative à la justice criminelle trois périodes. « En premier lieu, les lois relatives à l'homicide, οἱ φονικοὶ νόμοι, vieilles coutumes, encore mélangées de restes religieux. Rédigées par Dracon, au septième siècle avant notre ère, respectées par Solon, elles furent publiées de nouveau sous l'archontat de Dioclès, en 409. Nous trouvons ensuite les lois de Solon, probablement amplifiées par Clisthènès, après le triomphe définitif de la démocratie. De là viennent l'institution des tribunaux populaires, le système des actions populaires, γραφαί, et l'assimilation de la procédure criminelle à la procédure civile. Enfin, dans la seconde moitié du cinquième siècle, la lutte des partis et les rivalités des orateurs multiplient les poursuites politiques. Une nouvelle forme d'instruction criminelle s'introduit, et se répand de jour en jour davantage. A la fois plus rapide et plus énergique, elle contient surtout deux innovations considérables, la mise en accusation par décret de l'assemblée, et l'exercice des poursuites par une sorte de ministère public. » (R. Dareste, *Les plaidoyers politiques de Démosthène*. Introd., p. v.) La principale source pour le droit criminel Athénien est le discours de Démosthène *contre Aristocrate*.

[2] Bas-relief en marbre, servant d'en-tête aux comptes des trésoriers d'Athéna et des autres

qui, porté trop loin par les vieux corps et les vieux partis, peut devenir souvent le désir, le besoin de l'immobilité. Ce régime mixte et tempéré caractérise le génie de Solon et montre les difficultés qu'il eut à résoudre. Il concilia fort habilement des intérêts en lutte : le peuple y gagna beaucoup et pourtant la noblesse n'y fit pas d'opposition, parce que, possédant alors tous les biens, elle ne vit pas la portée de cette substitution démocratique de la richesse à la naissance, de la fortune qui se perd ou se gagne à la noblesse qu'on ne tient que de ses aïeux. C'est la même révolution pacifique que, vers ce temps-là, Servius Tullius opéra dans Rome.

Une magistrature qui jeta un grand éclat à Rome, celle des censeurs, manquait à Athènes. Mais on a vu que la censure n'y manquait point, qu'elle était exercée par l'Aréopage, qu'elle pouvait l'être par tout citoyen, qu'enfin chaque candidat aux fonctions publiques était soumis à un examen, la δοκιμασία, dont les conditions étaient sévères[1]. Il eût mieux valu sans doute que ce pouvoir fût exercé par une magistrature spéciale, mais, à Rome même, la censure n'empêcha rien, quand arriva le débordement des passions mauvaises. La censure la plus efficace est celle des mœurs publiques, lorsqu'elles sont pures. A Athènes, non plus, ne se faisaient ni le cens ni la grande solennité romaine de la *lustratio*[2]. Cependant la purification de la ville avait lieu chaque année, au milieu de cérémonies religieuses, pour expier et effacer ce qui avait pu irriter les dieux contre le peuple[3].

Il est possible que quelques-unes des dispositions réglementaires que nous venons de rapporter aient été introduites postérieurement, surtout depuis Clisthénès; mais, à part ces détails, la législation de Solon se laisse bien saisir dans son ensemble. Comme il le dit dans un de ses pæans, il avait mis un terme à l'irritation des pauvres contre les riches, et donné à chacun des deux partis, non pas une épée pour attaquer et gagner une victoire fatale, mais un bouclier pour se couvrir et se défendre[4].

dieux, de l'année 398/7; d'après le *Bulletin de Corr. hellén.*, II (1878), pl. X. — Le Peuple, de même taille que la déesse et appuyé sur un sceptre, donne la main à Athéna. Pour les représentations analogues, voyez P. Foucart, *ibid.*, p. 39 et A. Dumont, p. 559-569.

[1] Voy. au chap. XIX.

[2] Voy. *Hist. des Rom.*, t. I, p. 106.

[3] Hipponax, *fr.* 60, dans les *Poetæ Lyrici Græci* de Bergk. On a vu plus haut la purification de la ville faite par Épiménide, celle de Délos par Pisistrate, et l'on verra, durant la guerre du Péloponnèse, Délos purifié de nouveau par les Athéniens.

[4] Aristote le loue d'avoir, le premier, établi un gouvernement mixte, καλῶς μίξαντα τὴν πολιτείαν. « En effet, on y trouve l'oligarchie dans l'aréopage, l'aristocratie dans le mode

Remarquons encore que la part faite par Solon, même aux plus pauvres, dans l'assemblée générale et dans les tribunaux, montre que ce vrai sage eut au plus haut degré le sentiment de la dignité de l'homme, et qu'il avait compris que les bonnes lois sont celles qui relèvent le citoyen, non celles qui l'abaissent et le dégradent. A Athènes, il n'y a point de parias politiques : Solon veut que tout citoyen ait une assez nette intelligence des intérêts de la cité pour bien voter à l'assemblée, et des lois de la morale pour bien juger aux tribunaux. Tous, le pauvre comme le riche, le libre comme l'esclave, sont appelés aux fêtes, qui, en même temps qu'elles représentent et développent le sentiment religieux, éveillent celui du patriotisme et de l'art. Quelle éducation pour le peuple que ce continuel exercice des plus hautes facultés! Aussi quand vous verrez les Athéniens appelés encore au concours des poètes, des sculpteurs et des peintres, pour prononcer entre Eschyle et Sophocle, Zeuxis et Polygnote, Phidias et Polyclète, ne vous étonnerez-vous pas qu'ils soient devenus le plus intelligent des peuples du monde!

VI. — INSTITUTIONS CIVILES, INDUSTRIE ET COMMERCE, ÉTRANGERS ET ESCLAVES.

On sent moins à Athènes qu'à Sparte le lien qui unit les institutions civiles aux institutions politiques. Tout ne va pas d'une seule pièce, comme dans la cité de Lycurgue, où l'homme disparaît pour ne laisser voir que le citoyen, partout et toujours enchaîné à l'État.

La propriété n'est pas absorbée à Athènes par l'État, ni gênée par le formalisme étroit des modes d'acquérir qu'on trouvera en Italie; elle existe au contraire dans toute la liberté et l'indépendance qui la constituent véritablement. Solon fonda cette liberté par sa loi sur les testaments. « Jusqu'à lui, dit Plutarque, les Athéniens n'avaient pas eu le pouvoir de tester; tous les biens du citoyen qui mourait sans enfants retournaient à ses *gennètes*. Solon, qui préférait l'amitié à la parenté, la liberté du choix à la contrainte, et qui voulait que chacun fût véritablement maître de ce qu'il avait, permit à ceux qui étaient sans enfants de disposer de leurs biens comme ils le voudraient. Il n'approuva pas indistinctement toute espèce de donation; il n'au-

d'élection des magistrats, et la démocratie dans la forme des tribunaux. Mais quelques-uns lui reprochent, μέμφονταί τινες, d'avoir détruit lui-même cet équilibre en donnant la décision suprême à des juges désignés par le sort. » (*Politique*, II, 10.)

torisa que celles qu'on aurait faites sans avoir l'esprit aliéné ou affaibli par des maladies, des breuvages et des enchantements, sans avoir éprouvé de violence, ou avoir été séduit par des caresses. » Les *gennètes* n'héritaient plus alors qu'en l'absence d'un testament. S'il y avait des enfants, les fils partageaient la succession en portions égales, et conformément à l'ancienne coutume, ils constituaient une dot à leurs sœurs. A défaut de fils, la fille héritait; mais l'absence d'un fils semblait une calamité, parce que la fille ne pouvant continuer la religion domestique, les aïeux allaient manquer des honneurs funèbres nécessaires au repos des mânes. L'enfant illégitime n'avait aucun droit à la succession qui, dans ce cas, retournait aux plus proches parents du mort; il n'était pas même citoyen; mais la recherche de la paternité était permise à l'enfant né d'une mère athénienne. Le père pouvait du reste exhéréder son fils, à condition que le conseil de famille y consentît par une délibération que l'autorité publique homologuait[1].

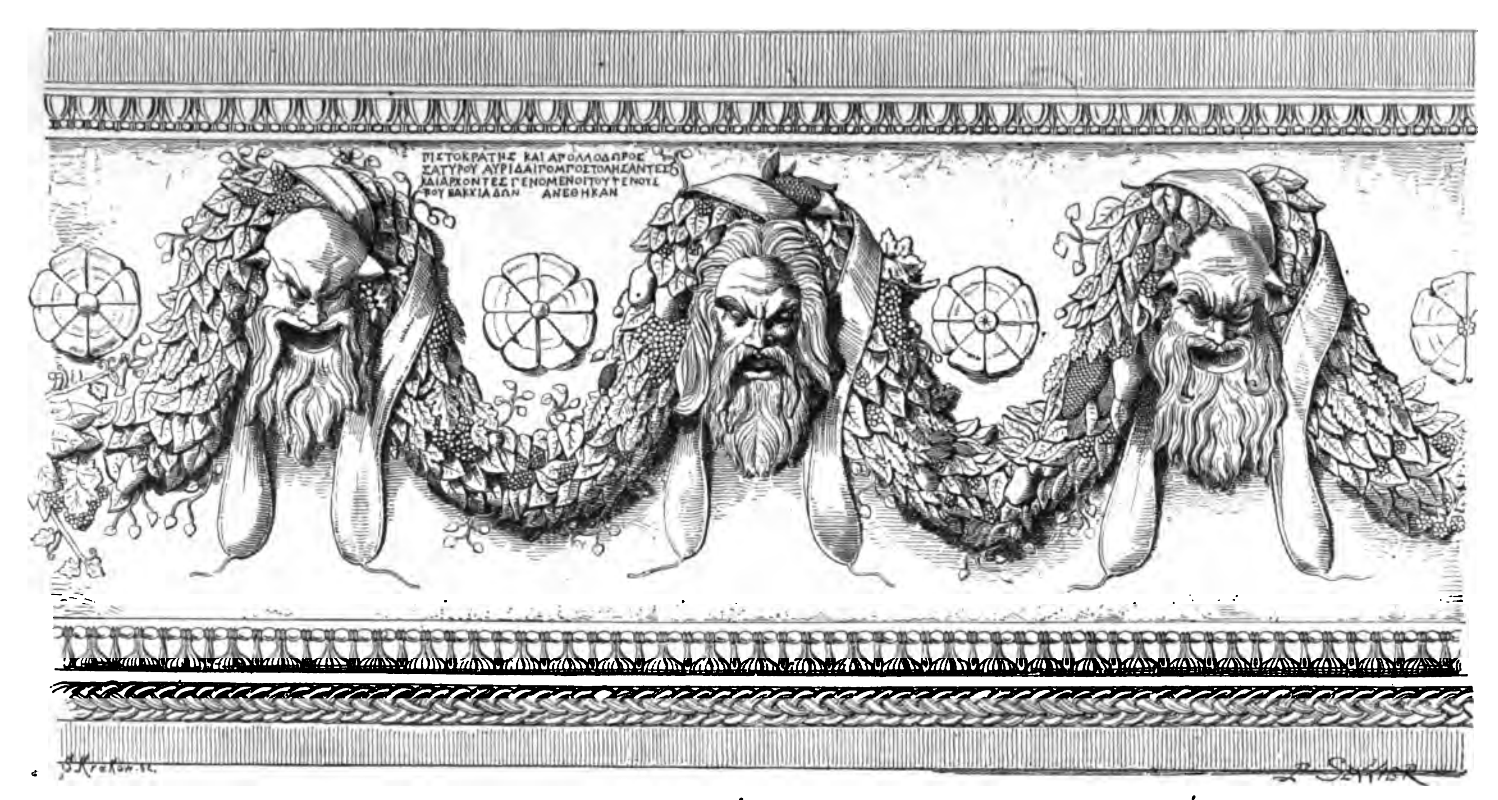
Beaucoup de villes grecques avaient interdit le célibat; Platon répète encore dans ses *Lois* que le citoyen qui n'aura pas contracté mariage avant trente-cinq ans doit être soumis à une amende annuelle de 100 drachmes et qu'il ne pourra réclamer des jeunes hommes les marques de respect et d'honneur dus à la vieillesse[2]. Nous ne savons pas si Solon eut besoin de pareille sévérité. De son temps la religion était encore obéie, et comme elle exigeait que le foyer domestique eût toujours des offrandes, les morts, des libations, elle imposait le mariage. Une famille qui ne se continuait pas, c'était un foyer éteint, un tombeau oublié et des aïeux privés des honneurs qui les consolaient dans leur vie d'outre-tombe.

Les jeunes filles vivant très retirées, le mariage se concluait surtout d'après les convenances des parents, habituellement dans le mois de γαμηλιών, janvier-février, temps où la nature commence à se réveiller du sommeil hivernal[3]. Cette solennité était toujours accompagnée de cérémonies religieuses : d'abord des sacrifices en l'honneur

[1] Caillemer, *Le droit de succession à Athènes*, p. 25; R. Dareste, *Le testament d'Épictéta* (*Nouv. rev. hist. du droit*, 1882, p. 250). Sur l'enfant né après divorce, voyez la savante étude de M. Dareste sur la loi de Gortyne, qui traite de l'état des personnes, de la propriété et des successions en Crète.

[2] Au IV[e] livre des *Lois*, *ad fin.*, et au liv. VI. A Rome les censeurs frapperont aussi les célibataires d'une amende (Val. Maxime, II, 9), et Cicéron trouve très justement que cette abstention d'un devoir civique doit être punie : *Censores*, dit-il, *cœlibes esse prohibento* (*de Leg.*, III, 3).

[3] D'après la loi de Gortyne, ligne 670, la fille pouvait se marier « à douze ans ou plus ».



FRAGMENT D'UNE BASE CONSACRÉE PAR DEUX ARCHONTES D'UN γένος.

Fragment d'une base en marbre, découverte à Athènes près du théâtre de Dionysos (d'après Schœne, *Griechische Reliefs*, Taf. V-VI). — La base est circulaire et décorée de quatre masques de Silènes, reliés par des guirlandes. Elle portait sans doute une offrande à Dionysos. L'inscription, attribuée au deuxième siècle avant J.-C., est ainsi conçue : « Pistokratès et Apollodoros, fils de Satyros, du dème d'Auridai, ayant dirigé la πομπή (ou procession religieuse) et ayant été élus archontes du γένος des Bacchiades, ont consacré. » Les γένη athéniens avaient en effet à leur tête un archonte pris parmi les *gennètes*.

des dieux protecteurs de l'hyménée; puis le bain nuptial dans l'eau sacrée que des jeunes filles avaient puisée à la fontaine Kallirrhoé[1]. Après le dernier repas fait par la fiancée dans la maison paternelle, elle attendait, en habits de fête, son époux, qui l'emmenait sur un char que



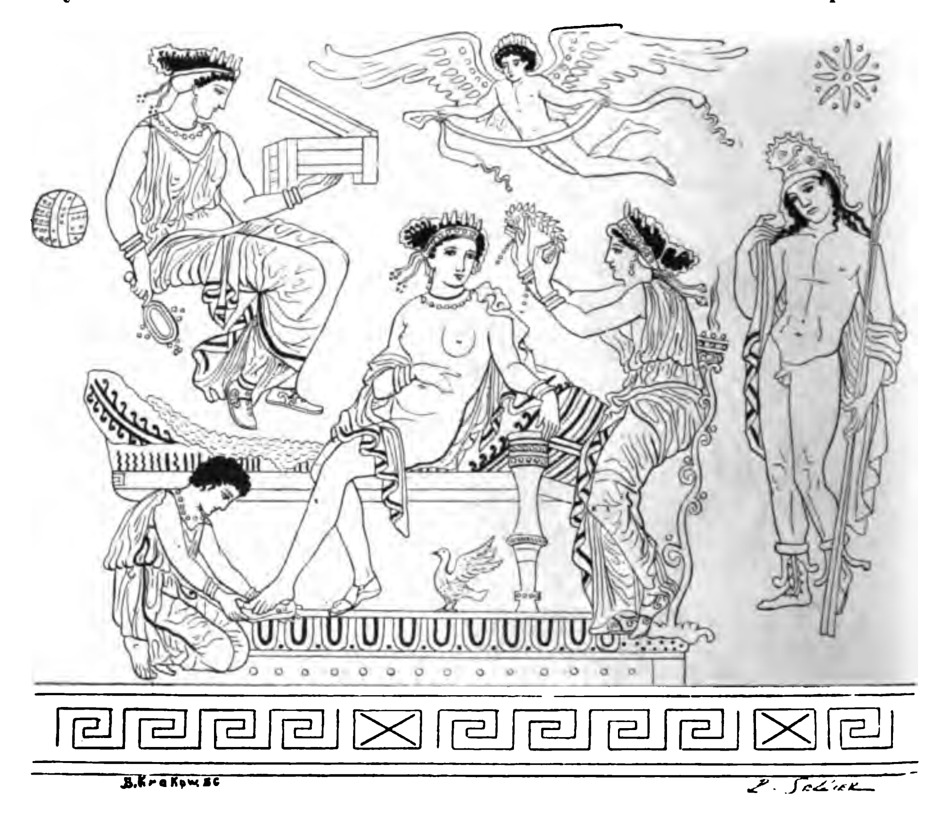
Scène nuptiale : le dévoilement[2].

suivait un cortège de jeunes filles chantant l'épithalame. Théocrite nous en a conservé quelques traits dans le chant nuptial d'Hélène.

[1] La fontaine Kallirrhoé est représentée sur un vase, dont nous reproduisons la peinture page 409, d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, IV, Taf. 307. Six jeunes filles viennent y puiser l'eau du bain nuptial : elles tiennent à la main une branche de feuillage. La fontaine est désignée par l'inscription KAVIPE (*sic*) KPENE (Καλλιρρόη κρήνη), et chacune des jeunes filles est nommée : Σιμυλίς (deux fois répété, à ce qu'il semble), 'Επηράτη ; Κυανή, Εὐηνή, Χορονίκη.

[2] Groupe en terre cuite, découvert à Myrina, dans les fouilles entreprises par l'École française d'Athènes et maintenant au musée du Louvre. Cf. *Bull. de Corr. hellén.*, X (1886), p. 321 et pl. XIV (E. Pottier). — L'époux, à demi nu, se penche vers sa jeune compagne, assise à côté de lui sur un lit richement orné. Celle-ci est étroitement enveloppée dans son péplos et dans un long voile que le jeune homme vient d'écarter de son visage : c'est le « dévoilement » ou ἀνακάλυψις, le premier acte de la soirée des noces. Il faut rapprocher ce très beau groupe de la peinture célèbre des Noces Aldobrandines, que j'ai donnée dans l'*Histoire des Romains*, t. V, p. 268 (hors texte). Les deux œuvres laissent une même impression de recueillement et de gravité sereine.

« Quand le blond Ménélas épousa celle qui, dans toute l'Achaïe, ne voyait point de beauté égale à la sienne, douze vierges, des plus nobles familles de Lacédémone, leur soyeuse chevelure ornée de guirlandes d'hyacinthe, se réunirent devant l'asile heureux des deux époux et,



La toilette d'Hélène [1].

frappant la terre en cadence, elles remplissaient le palais des doux chants d'hyménée.

« Comme la brillante aurore se lève au premier jour du printemps, quand le froid hiver s'enfuit vers les pôles glacés, telle paraissait, au milieu de nous, Hélène au teint de rose.

« Quelle femme a rempli sa corbeille de plus beaux tissus? Quelle

[1] Peinture de vase (amphore de Ruvo), d'après R. Rochette, *Monuments inédits d'antiquité figurée*, pl. XLIX *a*, et Overbeck, *Bildwerke*, Taf. XII, 6. — Hélène, presque nue, est assise sur un lit recouvert de brillantes étoffes. Trois de ses femmes sont occupées à sa toilette : l'une attache une sandale à son pied gauche, l'autre dépose une couronne de myrte sur sa tête; une troisième, à gauche, tient un miroir et le coffret aux bijoux. Au-dessus d'Hélène vole l'Amour, une longue ténie à la main; à ses pieds est une colombe. A droite se tient Pâris, reconnaissable à sa mitre phrygienne et à ses brodequins : le héros, hésitant, s'est arrêté; il est à l'arrière-plan.



LA FONTAINE KALLIRRHOÉ. (Voy. p. 407, n. 1.)



a su mélanger avec plus de goût les laines aux couleurs variées sur des trames délicates et tirer de la lyre des sons harmonieux, ou chanter avec grâce les louanges d'Artémis et d'Athéna? Éros habite dans ses yeux.

« O belle et aimable fille, tu es épouse maintenant. Demain, nous irons dans la prairie cueillir les fleurs nouvelles et former des couronnes odorantes pour en parer un platane que nous arroserons des plus doux parfums.

« Salut à toi, nouvelle épousée! Salut à toi, Ménélas, fils du roi des cieux! Puissent Aphrodite enflammer vos cœurs de mutuels transports et Latone vous donner des enfants dignes de vous!...

« Dormez, couple charmant, mais réveillez-vous avec l'aurore. Dès que le chantre du matin, levant sa crête altière, annoncera le retour d'Apollon, nous viendrons toutes encore chanter en chœur :

« Hymen, Hymen, réjouis-toi de cette belle union! »



Hyménée [1].

Le mariage à Athènes avait plus de vraie dignité qu'à Sparte. Cependant, pour assurer la continuité des familles lorsqu'elle était menacée par la stérilité d'un des époux, Solon conserva dans ses lois de vieilles coutumes en apparence très singulières, celle, par exemple, concernant le vieillard qui, par cupidité, avait épousé une jeune et riche héritière [2]. Il avait pour excuse des idées religieuses très respectables, mais qui ne sont plus les nôtres; aussi nos lois n'ont pas eu besoin, comme à Athènes, d'autoriser une suppléance que le législateur imposait au frère ou à un parent du mari.

En Grèce, les familles ne paraissent pas avoir été nombreuses. L'avortement était fréquent, comme il l'est encore en Orient; le serment hippocratique, par lequel les médecins s'engageaient à ne le point provoquer, en est une preuve, et Aristote le recommande pour que la population ne dépasse pas un chiffre déterminé. La comédie moyenne atteste aussi que les mœurs ne réprouvaient pas l'exposition,

[1] Vénus debout à droite, voilée et la tête surmontée du modius; devant, un vase de fleurs; derrière Éros assis. De chaque côté de la déesse, un cippe sur lequel est placé Hyménée tenant un flambeau allumé. En légende : ΑΦΡΟΔΕΙCΙΕΩΝ. (Revers d'un médaillon de bronze frappé à Aphrodisias de Carie, à l'effigie de l'empereur Gordien le Pieux

[2] Plutarque, *Solon*, XXVI.

surtout pour les filles qui ne pouvaient continuer la famille et le culte domestique. On sait quel était, à Sparte, le sort de l'enfant débile; à Thèbes, la loi ordonnait aux parents trop pauvres de remettre leurs nouveau-nés aux magistrats[1], obligation qui ne doit pas en avoir sauvé beaucoup.

Cependant il ne faudrait pas croire que le mariage grec ne fût qu'un acte religieux d'où l'affection aurait été exclue. Ce serait supposer que les anciens étaient d'une autre nature que nous. Il est vrai qu'alors comme aujourd'hui le législateur se préoccupait des rites, non des sentiments, mais Solon a défini le mariage en des termes qui sont les nôtres : « Une société intime entre le mari et la femme, ayant pour but de fonder une nouvelle famille et de goûter ensemble les douceurs d'une tendresse mutuelle. » De là ses règlements sur les dots. La fiancée ne devait apporter à son mari que trois robes et quelques meubles de peu de valeur[2]. Soigneux de la dignité des femmes, qu'il entendait autrement que le législateur des *phénomérides*, il restreignit leur liberté en faveur de la décence : il régla leurs voyages, leur deuil, leurs sacrifices; il leur défendit de sortir de la ville avec plus de trois robes, de porter des provisions pour plus d'une obole et de traverser le soir les rues autrement que sur un char et précédées d'un flambeau. Il consacra un ancien droit des familles (γένη) : si une jeune fille restait orpheline, le plus proche parent du côté paternel devait l'épouser, tout au moins lui constituer une dot calculée sur l'étendue de ses propres biens et lui trouver un mari. Mais il abolit la loi contre nature qui autorisait le citoyen à vendre son fils, sa fille, ou sa sœur restée sa pupille, à moins que celle-ci n'eût justifié par sa conduite cette sévérité.

La famille conserve ici tout son mystère; elle est respectée et non pas mise à nu, au grand jour, comme à Lacédémone; et elle n'est pas non plus absorbée, comme elle le sera chez les Romains, dans le *paterfamilias*. A Athènes, la puissance maritale et la puissance mater-

[1] Élien, *Var. Hist.* II, 7.

[2] Cette disposition était bonne pour les temps anciens. Quand la richesse se fut développée, la femme athénienne apporta, habituellement, à son mari une dot consistant en choses fongibles ou non fongibles. Dans le premier cas, le mari devenait propriétaire, sauf à reconnaître à la femme un droit de créance que la loi garantissait; dans le second, il n'avait que la jouissance, la propriété restant à la femme et à ses héritiers. Caillemer, *Études sur les antiquités juridiques d'Athènes*. La femme avait donc des biens propres, mais, pour faire un acte de la vie civile, elle avait besoin de l'assistance d'un tuteur. Dans une inscription récemment trouvée à Orchomène, ce tuteur (κύριος) est le mari d'une femme de Thespies, laquelle a prêté 18 000 drachmes à la ville d'Orchomène. (*Bull. de Corr. hellén.*, t. IV, p. 15.)



Nº 1. Nº 2.

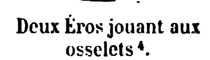
CORTÈGE NUPTIAL.

Peinture d'une amphore athénienne, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, X, Tav. XXXIV. — « Une jeune fille, tournée à droite, étroitement drapée dans un manteau, s'avance la tête inclinée, avec une expression parfaite de grâce et de pudeur; une couronne de myrte est figurée dans le champ au-dessus d'elle. Elle est précédée par une jeune fille vêtue d'un péplos à large bordure, qui tient à deux mains une amphore de même forme que le vase où est figuré le sujet décrit. Devant elle marche un tibicine couronné de myrte et jouant de la double flûte; un Éros ailé vole en avant. Plus loin, une femme (*nympheutria?*), vue de face, tient une torche de chaque main (δᾷδες νυμφικαί). Derrière la jeune fille marche une autre femme drapée dans un himation à riche bordure et tenant un long flambeau. La composition est fermée de ce côté par une femme marchant à droite, et tenant la main droite élevée... » (Collignon, *Catalogue des vases peints du Musée de la Société archéologique d'Athènes*, p. 128, nº 503.) — Les deux figures du nº 2 sont peintes sur la face postérieure de l'amphore.

nelle ne sont que des moyens de protection et de défense. Solon retire même au père le vieux droit de vendre ou de tuer son enfant Celui-ci grandit dans les bras du père et de la mère, sans que l'État vienne indiscrètement porter ses regards dans le sanctuaire du foyer domestique. De là résultent, du père au fils et réciproquement, des relations et des devoirs particuliers tout à fait conformes à la nature. A Sparte, le fils ne doit guère plus de respect à son père qu'à tout autre citoyen d'âge mûr : son père n'est à ses yeux qu'un des vieillards membres de l'État. A Athènes, Solon répète à son insu un mot du Décalogue que Platon redira après lui[1] : « Honore les dieux et respecte ceux qui t'ont donné la vie ; » il oblige le fils devenu grand à nourrir son père infirme, et, avant de déférer une haute magistrature à un citoyen, la loi recherchera s'il a été bon fils, s'il a honoré ses parents pendant leur vie et après leur mort[2].

Jusqu'à seize ans, les parents élèvent l'enfant de la façon qui leur plaît : usage qu'Aristote réprouve parce que cette éducation abandonnée aux parents sera souvent faible, capricieuse et contribuera à dissoudre la cité. A partir de la seizième année, ils se rendaient au gymnase, où l'Hermès *Hégémonios*, celui qui conduit, présidait à leurs exercices. On ne visait pas à remplir l'esprit des enfants d'une foule de connaissances qui surchargent la mémoire, sans développer l'intelligence. Leur éducation était partagée en deux séries d'études : la *Gymnastique*, ou danse, lutte, combats gymniques, pour le corps ; l'*Enseignement des Muses*, ἡ μουσικὴ τέχνη, pour l'âme. On les faisait vivre avec les poètes, dépositaires des légendes héroïques ou sacrées et des maximes salutaires ; avec Homère, Hésiode et les lyriques, qui regardent presque toujours en haut ; avec les gnomiques, qui avaient recueilli toute la sagesse humaine ; et on cherchait à leur inspirer l'esprit d'ordre qui se trouve au fond de la littérature grecque et le goût de l'harmonie que la musique peut donner ; mais on n'accablait point l'esprit par des études trop prolongées et diverses, qui affaiblissent ou ruinent la constitution phy-


Deux enfants luttant en présence de leur pédagogue[3].

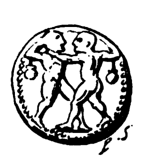

Deux Éros jouant aux osselets[4].

[1] Θεοὺς τίμα, γονέας αἰδοῦ. Euripide le répète dans les *Suppliantes*, 362.
[2] Plutarque, *Solon*, 22 ; Démosthène, *Contre Timocratès*, 106.
[3] Pierre gravée du Cabinet de France, n° 1857 du Catalogue.
[4] Revers d'une monnaie de bronze d'Aphrodisias de Carie : en légende ΑΦΡΟΔΙCΙΕΩΝ. Le droit représente la tête du sénat, avec la légende ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΗ.

sique. Ainsi, pour cet être double, une double éducation : d'une part, « les présents d'Apollon et des Muses[1] »; de l'autre, les exercices favorables au développement de la force, de l'adresse et de la beauté; tel était le système suivi en vue de faire des hommes, des citoyens et des soldats.


Tétradrachme d'Athènes[2].

A dix-huit ans accomplis, majorité civile : le jeune homme peut prendre possession de son patrimoine; il est inscrit sur le livre des *éphèbes* et il va commencer son noviciat politique et militaire. Chaque année, les Athéniens de cet âge se réunissent devant l'autel appelé « le foyer commun du peuple » et, en présence des exégètes, chargés d'interpréter les oracles, du prêtre des Grâces qui a le devoir d'appeler sur la ville la protection de tous les dieux, l'éphèbe prête le serment suivant : « Je ne désho-« norerai pas les armes sacrées que la patrie me donne « et je ne quitterai pas mon compagnon de rang. Je « combattrai pour tout ce qui est saint et sacré, seul ou « avec beaucoup, et je ne rendrai point à ceux qui nous succèderont « ma patrie moindre que je ne l'aurai reçue, mais plus grande et plus « forte. J'obéirai aux magistrats et aux lois, et si quelqu'un détruit « ces lois, ou n'y obéit pas, je les vengerai, seul ou avec mes conci-« toyens, et j'honorerai la religion de mes pères. Je prends les dieux « à témoin de ce serment. »


Deux lutteurs[3].

Après ce serment héroïque, les éphèbes passent sous la surveillance d'un magistrat annuel, le cosmète. Ils assistent à des cours de philosophie, de musique, d'éloquence et de poésie pour former leur esprit; aux fêtes religieuses parce que le culte et la patrie se confondent; aux assemblées du peuple, afin d'étudier les affaires publiques; aux exercices gymnastiques, qui rendront leur corps souple et fort; enfin, comme apprentissage de guerre, ils feront un service de police dans l'intérieur et un service de garde dans les forteresses de la frontière et du littoral. Quelle éducation complète du corps et

[1] Le mot est de Platon au septième livre des *Lois*.

[2] L'Hermès du Gymnase, tenant un caducée, en symbole sur un tétradrachme d'Athènes. Beulé lui donne le nom d'Hégémonios ou Enodios. Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 153.

[3] Deux athlètes de gymnase, entièrement nus, et s'apprêtant à se frapper peut-être avec le ceste; à côté de chacun d'eux est le vase contenant l'huile dont les athlètes se frottaient les membres. (Monnaie d'attribution incertaine. — Percy Gardner, *Types of Greek coins*, pl. IV, 31).

de l'âme[1]! C'est que la guerre sans merci rôde sans cesse autour de la cité et, comme on n'a point de machines pour en défendre les remparts, il faut avoir des hommes forts, lestes, résistants, pour les combats corps à corps, et de fermes esprits résolus à tous les sacrifices que la patrie demandera.

A vingt ans, majorité politique : le jeune homme devient citoyen dans toute l'acception du mot; il vote dans l'assemblée générale, il peut même y prendre la parole. Nous avons indiqué ce que ces orateurs de vingt ans devaient apporter de mouvement et d'activité, mais souvent aussi de turbulence et de désordre, dans les assemblées publiques. Au moyen-âge commence aussi sérieusement le service à l'armée.



Un cosmète[2].

Cette double majorité était bien prématurée : c'était parler au jeune homme trop tôt de ses droits, et pas assez longtemps de ses devoirs. Toutefois ce ne sera que dans la décadence générale des mœurs, alors que les meilleures lois seraient impuissantes, qu'on verra ces jeunes dissipateurs devenus des types sur les scènes grecque et latine.

A trente ans, le citoyen peut entrer au sénat.

A soixante, il est quitte du service militaire et peut se reposer.

L'adoption conférait les mêmes droits que la filiation naturelle et par les mêmes raisons tirées du culte des morts; « Si vous annulez l'adoption faite par Ménéclès, dit un orateur aux juges

[1] Sur cette institution qui ne fut point particulière à Athènes, voy. Alb. Dumont, *Essai sur l'éphébie*, et Collignon, *de Collegiis epheborum apud Graecos excepta Attica*.

[2] Buste en marbre, d'après le *Bull. de Corr. hellén.*, (1877), pl. IV et p. 233. — Ce personnage est Sosistratos, fils de Sosistratos, du dème de Marathon : il a exercé les fonctions de cosmète au deuxième siècle de notre ère, probablement en l'année 137.

d'Athènes, il sera mort sans enfant; personne ne lui fera les libations funèbres, et il n'aura plus de culte[1]. »

J'ai déjà dit que l'Attique est un sol généralement stérile parce que l'eau y manquait. Cependant la rosée y répandait chaque nuit quelque humidité; et les Athéniens qui la voyaient, au matin, en remerciaient l'Aurore. L'agriculture pourtant y était fort en honneur, et les Grecs



L'Aurore versant la rosée sur la terre[2].

disaient que c'était là que le premier grain de blé avait été confié à la terre par Triptolème[3]. Les lois d'Athènes punissaient de mort celui

[1] Isée, plaidoyer pour l'*héritage de Ménéclès*, 10 et suiv.; de même dans le plaidoyer pour l'héritage d'Astyphilos, 7.

[2] Peinture de vase, d'après Millingen, *Ancient unedited Monuments*, pl. VI. — Éos (ΑΟΣ) ou l'Aurore, vêtue d'un long chiton, semé d'étoiles, vole dans les airs, tenant les hydries d'où elle verse la rosée sur la terre.

[3] Cette légende se perpétua. Nous la retrouvons sur le bas-relief en marbre, célèbre sous le nom de « bas-relief d'Éleusis », découvert en 1859 à Éleusis, près des Propylées. Voyez page 419. — Déméter, debout, à gauche, et le sceptre en main, remet au jeune Triptolème le grain de blé, le premier qui fécondera la terre. Koré, debout derrière l'enfant, tient une longue torche de la main gauche et de la droite pose une couronne sur la tête de Triptolème. Peu de sculptures sont plus expressives et rendent mieux le profond sentiment religieux qui a inspiré l'artiste. L'œuvre est du cinquième siècle. — Triptolème instruit par les deux déesses, parcourra le monde sur un char ailé pour l'initier aux bienfaits de l'agriculture. Voy. ci-dessus, p. 53, la gravure et la note 3.



DÉMÉTER, TRIPTOLÉMOS ET KORÉ.



qui tuait un bœuf[1], et cette défense n'était éludée que pour les sacrifices à Jupiter Policus. On plaçait de l'orge sur un autel et on amenait un bœuf tout auprès : lorsqu'il avait touché au grain on l'immolait, mais le victimaire, après avoir frappé, laissait tomber sa hache et s'enfuyait. Les assistants paraissaient n'avoir point vu le meurtrier; ils ramassaient la hache et la portaient au juge, qui condamnait le fer comme auteur du meurtre, et le faisait jeter à la mer[2]. Après Périclès, le travail des champs et la surveillance des cultures était encore la principale occupation des citoyens, même riches. Le bonhomme Strepsiade, dans les *Nuées* d'Aristophane, n'en a pas d'autre.



Bouzygès [3].

Solon n'avait donc aucune prescription à établir pour favoriser l'agriculture. Préoccupé du désir d'encourager l'industrie et le commerce, il voulut que chaque citoyen sût un métier. Jérusalem avait une loi semblable. Singulier rapport! Les deux villes qui ont le plus profondément remué le monde de l'esprit sont celles aussi qui ont le plus honoré le travail des mains. D'après une loi de Solon, le père qui n'avait pas fait apprendre un métier à son fils ne pouvait exiger que celui-ci le nourrît dans sa vieillesse[4]; et l'Aréopage, chargé de s'assurer des moyens d'existence de chaque citoyen, dut punir ceux qui restaient dans l'oisiveté. Ainsi Lacédémone avait proscrit le travail, et Athènes en faisait une loi. Toute la différence de leur destinée et de leur gloire est là.

Afin de tenir les denrées de première nécessité à bas prix, Solon défendit l'exportation des produits du sol, l'huile d'olive exceptée; c'était un encouragement à l'industrie. Une loi interdisait de reprocher à un autre citoyen le gain qu'il avait fait au marché, mais une autre

[1] Varron, *de Re rustica*, II, 5; Pausanias, I, 24,4; Élien, *Hist. Var.*, VIII, 3.

[2] Pausanias, I, XXIV, 4; Élien, *Hist. Var.*, VIII, 3. Dans le temple d'Érechthée, on n'offrait rien en sacrifice qui eût vie. (Pausanias, I, XXVI, 5.) Il en était de même dans le temple de Jupiter Upatos en Arcadie. (*Id.*, VIII, II, 3.) On disait à Athènes que Triptolème avait laissé pour commandement d'honorer ses parents, d'offrir des fruits aux dieux et de ne pas donner la mort aux animaux. La dernière prescription était de celles qui naissent des lieux mêmes. L'Attique a peu de fourrage, c'est-à-dire peu de bétail; de là, avec la sobriété que le climat impose, les lois protectrices des animaux. Les Grecs modernes mangent aussi très peu de viande, et les jeûnes multipliés du rite grec ne leur sont point pénibles. Que de prescriptions religieuses qui ne sont que des lois instinctives d'hygiène!

[3] Bouzygès conduisant devant lui le bœuf laboureur. Légende : ΑΘΗΝΑΙΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes.) On peut voir aussi dans ce type Thésée chassant devant lui le taureau de Marathon jusque dans l'Acropole où il le sacrifia à Minerve.

[4] Plutarque, *Solon*, 22.

loi lui défendait de surfaire en employant le mensonge. C'était une tentative pour donner de la moralité au commerce.

Athènes ne pouvait faire le commerce de terre que vers le nord, avec la Béotie et Mégare. De tous les autres côtés, elle était entourée par la mer. Solon, le conquérant de Salamine, fut un des premiers à reconnaître la belle position maritime de l'Attique, quoiqu'on n'eût point encore apprécié tous les avantages qu'offrait le Pirée. Il conserva



Atelier de forgeron [1].

la division du territoire en quarante-huit *naucraries* ou districts pour la perception de l'impôt et les levées militaires. Les habitants de

[1] Peinture de vase, d'après les *Monum. dell' Instit. archeol.*, XI, Tav. XXIX, 2. Voyez dans les *Annali*, 1881 (p. 105 et suiv.) le commentaire de M. Hugo Blümner. — La scène représente une forge. A gauche on voit le fourneau; au centre est l'enclume sur laquelle un homme entièrement nu appuie, au moyen d'une longue tenaille, un morceau de fer que son compagnon, nu comme lui, va frapper d'un lourd marteau. Un autre marteau et une autre tenaille sont à terre. A gauche sont suspendus au mur les vêtements des forgerons, puis des outils, marteaux et couteaux à manche de bois, une scie, un broc, et au-dessus un ciseau (?). A droite sont assis, le premier sur une petite enclume, le second sur un siège, deux personnages enveloppés dans leur manteau. Peut-être le plus grand des deux est-il le maître de la forge, qui surveille ses ouvriers; M. H. Blümner a très justement reconnu dans l'autre un visiteur, un curieux. On sait que l'Athénien bavard se plaisait à fréquenter les boutiques et les ateliers : les coiffeurs et les parfumeurs, les cordonniers et les forgerons avaient ses préférences. C'était surtout l'hiver, et cela dès le temps d'Homère, qu'on fréquentait les forges : les pauvres y passaient la nuit. (Voy. *Odyssée*, XVIII, 328 et suiv.; Hésiode, *Travaux et jours*, 493 et le Scholiaste).

chacun d'eux étaient tenus d'équiper une galère : ce fut le fondement de la *triérarquie* et de la puissance maritime d'Athènes. A Lacédémone, où tout avait été mis en commun, les jeunes gens étaient exercés au vol pour développer leur adresse. A Athènes, il y eut peine de mort contre celui qui volait, au gymnase, des objets d'une valeur de plus de 10 drachmes.


Hermès Agoræos[1].

Pleine liberté pour le citoyen d'aller et de venir. Il peut s'établir à l'étranger et y porter tout son bien, « si, dit le *Criton* de Platon, nous ou la république ne lui plaisons pas. »

Les peuples commerçants et industrieux n'ont point de fierté dédaigneuse à l'égard des étrangers : ce n'est même que par des relations fréquentes avec eux qu'ils assurent et développent leur prospérité. Loin de fermer l'Attique, Solon ordonna d'accueillir les nombreux émigrants qu'y attirait la liberté dont on y jouissait. Il ne donnait le droit de cité qu'à ceux qui avaient été bannis à perpétuité de leur pays, n'estimant pas qu'il fût meilleur d'avoir deux patries que de servir deux maîtres; mais il jetait dans les fers, même avant le jugement, ceux qui usurpaient ce titre, parce qu'il ne fallait pas que la souveraineté fût viciée à sa source par le mélange confus d'éléments impurs. Ce n'était qu'à la seconde génération que l'archontat et le sacerdoce pouvaient s'ouvrir à la famille du nouveau citoyen.

L'étranger établi à Athènes portait le nom de *métèque* (qui habite avec). Il fournissait une contribution personnelle de 12 drachmes comme chef de famille, en retour de la protection que l'État lui accordait, sous peine, s'il ne l'acquittait pas, d'être vendu comme esclave. C'eût été, par exemple, le sort du philosophe Xénocrate, si un riche citoyen ne l'avait reconnu en passant par le marché aux enchères et n'eût payé sa dette. La taxe de la femme étrangère était moitié moindre; celle du fils exemptait la mère, comme celle du mari exemptait l'épouse. Mêmes conditions pour l'affranchi. Le métèque devait se choisir parmi les citoyens un patron qui répondît de sa conduite et lui servît de caution. Ces obligations remplies, il trafiquait et exerçait librement sa profession. Mais les métèques ne pouvaient acquérir de propriété territoriale, et l'usage s'était introduit de leur imposer dans les fêtes certaines corvées humiliantes; ainsi aux Panathénées, ils

[1] Hermès qui préside au marché, debout à gauche, tenant la bourse et le caducée; en légende : ΑΘΗΝΑΙΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes.)

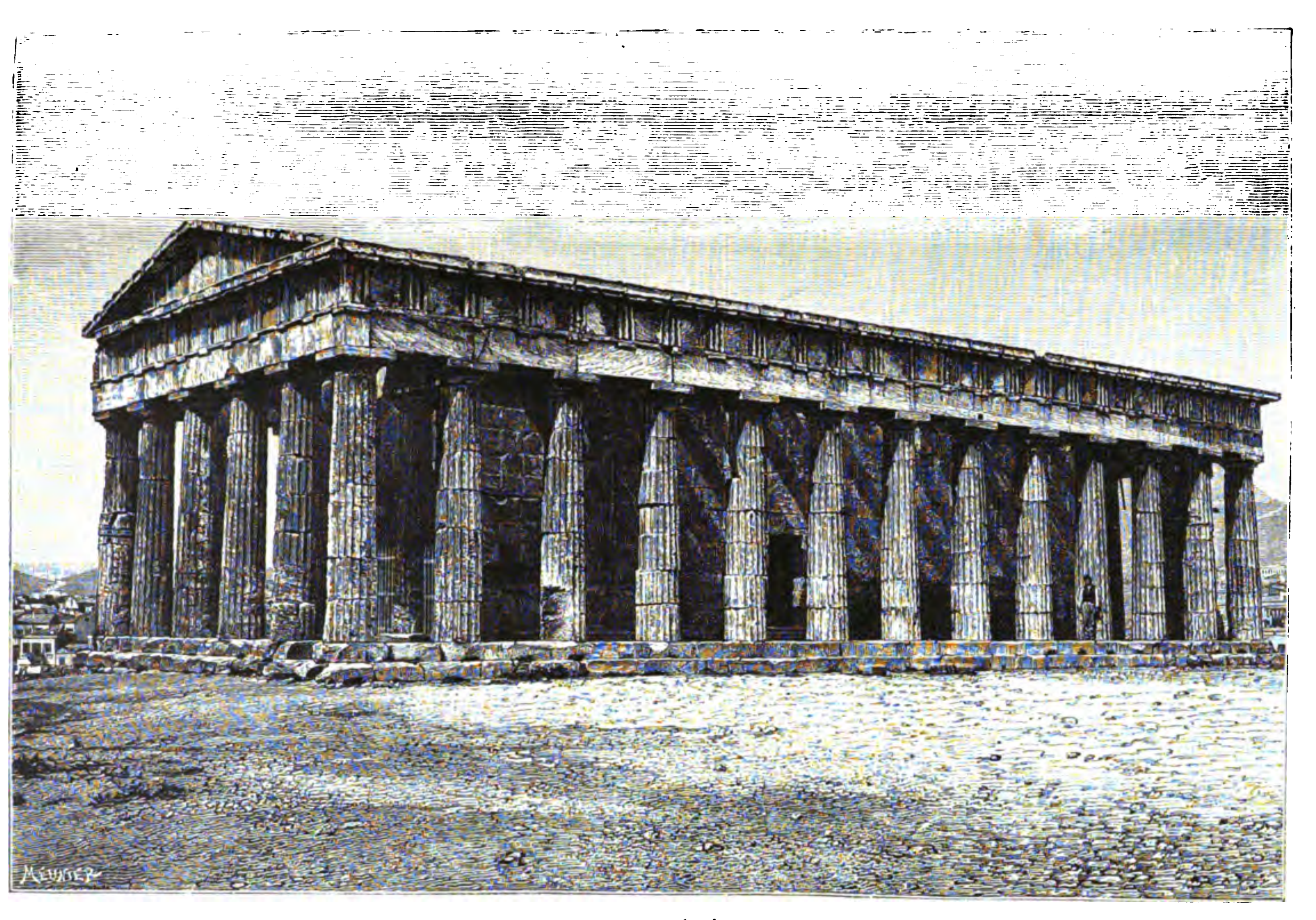
portaient les vases, les ustensiles sacrés, et leurs femmes tenaient le parasol sur la tête des matrones athéniennes. Xénophon souhaita plus tard qu'on abolît ces distinctions irritantes; beaucoup en effet, à la suite de longues guerres, furent admis au rang de citoyen, et la condition générale du métèque fut quelque peu adoucie. Ils l'avaient mérité, car ils prenaient leur part des dangers de la commune patrie, en servant sur sa flotte comme rameurs ou soldats, même dans ses armées de terre comme hoplites, c'est-à-dire au milieu des troupes nationales.

Même esprit libéral à l'égard des esclaves, et pour les mêmes raisons. Solon voulut que, maltraités par leur maître, ils pussent exiger la vente et passer ainsi sous une autorité moins dure. La loi leur assurait un défenseur; et, en attendant le jugement, ils trouvaient dans le temple de Thésée[1] un asile inviolable. Il n'était pas permis au premier venu de les frapper. Leur mort, un outrage même, étaient vengés comme si la victime eût été un homme libre. Et en voici la raison, suivant Xénophon : « Si la coutume autorisait un homme libre à frapper un esclave, un étranger ou un affranchi, le citoyen pourrait bien souvent être victime d'une méprise. Il n'y a rien, soit dans le maintien, soit dans l'habillement, qui le distingue de l'étranger ou de l'esclave. » Démosthène n'a pas cette sécheresse toute spartiate. Il voit là une grande et glorieuse loi d'humanité. « Et que diraient les barbares, s'écrie-t-il, si on leur apprenait que vous protégez même contre l'outrage l'esclave acheté chez les nations qui vous ont pourtant donné un juste motif de haine héréditaire, et que souvent les infracteurs de cette loi ont été punis de mort! » — « La loi, avec raison, dit Montesquieu, ne voulait pas ajouter la perte de la sûreté à celle de la liberté. » Ils pouvaient, comme les étrangers, entrer et prier dans les temples d'où la loi chassait la femme adultère[2], et ils étaient admis à servir la flotte comme rameurs ou soldats de marine. Ceux qui avaient combattu aux Arginuses furent naturalisés.

Ainsi la constitution athénienne stipulait en faveur de l'esclave. Athènes fut récompensée de cette douceur. Jamais, même au temps

[1] L'identification du Théséion avec le monument qui subsiste encore au nord de l'Aréopage (voy. la gravure de la page 425) a donné lieu à de longues discussions. Parmi les savants, les uns soutiennent qu'il a été consacré à Arès, les autres à Hèraklès (le temple serait alors l'Hèrakléion du dème de Mélité) ; d'autres proposent Hèraklès et Thésée, d'autres enfin Héphaistos et Athéna.

[2] Démosthène, *Contre Néæra*, § 115. Si elle y entrait, il était permis de l'en chasser avec des coups, pourvu qu'on ne la frappât pas mortellement. Mais ce discours est-il de Démosthène ?



LE TEMPLE DE THÉSÉE (Théséion).
D'après une photographie; la vue est prise du S. S. O.



de ses plus dures épreuves, elle ne vit éclater contre elle ces guerres serviles, qui, tant de fois, demandèrent à Sparte et à Rome un compte terrible de leur cruauté[1].

L'État avait des esclaves publics : c'était un corps d'archers, appelés les Scythes, qui faisaient la police des rues, gardaient la prison et exécutaient les condamnés. Plus tard, leur nombre s'élèvera de trois cents à six cents, à douze cents et on en emploiera même quelques-uns à l'armée, les hippotoxotes ou archers à cheval.

Un archer[2].

Il faut dire pourtant que l'esclave athénien n'échappait point à toutes les misères de la servitude. Les Grecs n'ayant pas ces machines qui font pour l'ouvrier moderne les plus rudes besognes, l'esclave en tenait lieu et, comme partout, il était soumis aux volontés de son maître quelles qu'elles fussent. En cas de procès, les citoyens libres, qui ne pouvaient être mis à la question, y livraient réciproquement leurs esclaves, sous prétexte d'éclairer la justice. « Prends mon esclave et qu'on le torture », dit un personnage d'Aristophane[3]. L'arsenal du tortionnaire était largement fourni de tout ce qui fait crier la chair. Que le malheureux expirât dans ce supplice, il importait peu : le maître battu au procès payait à son adversaire une indemnité pour l'esclave mort. On conte, ce serait plus odieux si ce récit était vrai, que Parrhasios, pour reproduire dans un tableau les douleurs de Prométhée, aurait fait torturer un vieux captif olynthien qu'il avait acheté[5]. Nous savons aussi que les Athéniens connaissaient les eunuques. J'aime à croire qu'ils les ache-



L'archer crétois[4].

[1] La révolte des esclaves employés dans les mines de Laurion est un fait isolé, local et postérieur de plusieurs siècles. Cependant, à Athènes même, on interdisait aux esclaves, ainsi qu'aux métèques, la musique et la gymnastique, qu'on regardait comme ne convenant qu'à des hommes libres. Les affranchis passaient dans la classe des métèques, mais ne pouvaient devenir citoyens. (Dion Chrysost., *Orat.*, xv.) L'affranchi, convaincu par son patron d'ingratitude, peut être ramené à sa première condition. « Sois esclave, lui dit la loi, puisque tu ne sais pas être libre. » (Valère Maxime, II, 6.)

[2] Revers d'une monnaie d'argent de Cydonia, de Crète, représentant un archer nu, bandant son arc; en légende, KΥΔΩN. Au droit, figure une tête de femme, à gauche.

[3] *Les Grenouilles*, 616.

[4] Archer tenant son arc et accompagné de son chien, chassant dans une forêt de pins. Revers d'une monnaie archaïque en argent d'Eleuthernae de Crète. Au droit, figure Diane chasseresse avec la légende EVENΘEP.

[5] Sénèque, *Controv.*, V, 34. Ce doit être un conte de rhéteur; la loi n'autorisait point une telle cruauté.

taient en Asie et qu'ils ne pratiquaient pas eux-mêmes cette coutume[1].

Toutes les femmes achetées ne restaient pas dans la famille pour tirer la laine et veiller aux soins domestiques. Leurs maîtres avaient le droit d'abuser d'elles et de tirer profit de leurs charmes en les plaçant dans certaines maisons où le vice habite; c'était une industrie de bon rapport. Mais si l'esclavage était la plaie hideuse de tout le monde ancien, du moins eut-il dans Athènes ce caractère particulier d'y être moins dur qu'ailleurs; et l'on ne peut demander aux Athéniens d'avoir fait davantage.

Solon établit comme lien de sa législation la solidarité des citoyens. Ils se devaient une protection mutuelle; le témoin d'un outrage fait à un autre était obligé d'en informer aussitôt les juges; dans le cas de meurtre, les parents du mort, ou à leur défaut, ses *gennètes*, devaient demander aux tribunaux la punition du coupable. Enfin, pour détruire l'indifférence politique, qui dans une république est un mal mortel, il fit cette loi qui lui est particulière : « Tout citoyen prendra les armes dans la guerre civile. » Loi bonne dans une petite cité et chez un peuple très éclairé, parce qu'elle assure le triomphe de la majorité véritable et met aux discordes un terme plus court. Bonne encore partout, aux moments de crise, quand les questions se posent nettement entre le oui et le non. Mauvaise en un grand État dont la vie régulière ne peut être qu'une suite de concessions réciproques obtenues par la persuasion, et où la place du bon citoyen se trouve entre les passions des partis extrêmes. Lors même que l'un d'eux aurait la vérité pour lui, une grande société ne peut aller d'un bond à cette vérité nouvelle sans d'affreux déchirements qu'une transition ménagée lui épargne. Montesquieu approuve que Solon ait voulu « faire rentrer le petit nombre des gens sages et tranquilles parmi les séditieux : c'est ainsi que la fermentation d'une liqueur peut être arrêtée par une seule goutte d'une autre[2]. » J'ajouterai que, dans les républiques anciennes, les magistrats n'ayant pas de force armée qui les protégeât contre le coup de main d'un ambitieux, les amis des lois devaient être toujours prêts à accourir pour les défendre.

Cet ami sincère de la liberté la protégea dans toutes ses manifestations. Il rendit une loi fameuse pour autoriser les citoyens ayant les

[1] Dans le *Protagoras* de Platon, un eunuque est le portier de la maison où le Sophiste est descendu.
[2] *Esprit des lois*, XXI, III. Si Montesquieu vivait aujourd'hui, il serait plus encore de cet avis.

mêmes intérêts à s'unir en corporations[1], et cette loi a passé dans le code romain.

Solon ne crut pas avoir fait une œuvre éternelle, il voulut que sa constitution pût céder au temps sans se rompre, au lieu de se faire briser en lui résistant. Il reconnut à l'assemblée générale le droit de décider, à la première réunion de chaque année, s'il y avait lieu de créer une commission législative, celle des *nomothètes*, pour introduire une loi nouvelle ou pour modifier une ancienne loi. On procédait à ces changements avec toute la solennité d'un jugement public. La proposition était affichée pour que toute la cité la connût. Cinq orateurs étaient chargés de présenter la défense de la loi qu'il s'agissait d'abroger, et la commission législative, dont les membres étaient des héliastes élus ou désignés par le sort, préparait le travail de révision à soumettre au sénat qui en délibérait, puis à l'assemblée générale qui approuvait ou rejetait. Ainsi se maintenait l'ordre et la clarté dans l'ensemble des lois. Si une disposition nouvelle portait le désordre dans la législation, les *nomothètes* provoquaient d'office un second examen. C'est à ces conditions qu'une constitution dure, comme toute chose dans ce monde, en se transformant avec sagesse et prudence; car la vie véritable est le mouvement, l'action, la recherche du bien, même du mieux. Il n'y a de repos absolu que dans la mort.



Buste portant le nom de Solon[2].

Quand Solon eut publié sa législation, on la grava sur des rouleaux

[1] Gaius, au Dig., XLVII, xxi, 4, pense que la loi romaine *de Collegiis et corporibus* n'est qu'une traduction de la loi de Solon : Ἐὰν δὲ δῆμος, ἢ φράτορες, ἢ ἱερῶν ὀργίων, ἢ ναῦται, ἢ σύσσιτοι, ἢ ὁμόταφοι, ἢ θιασῶται, ἢ ἐπὶ λείαν οἰχόμενοι, ἢ εἰς ἐμπορίαν....

[2] Buste en marbre pentélique, conservé au palais des Offices à Florence; d'après Visconti, *Iconografia Greca*, I, Tav. IX, *a*. — La tête n'appartient pas à l'hermès sur lequel a été gravée

de bois tournants, dans l'Acropole, afin que le peuple les eût toujours sous les yeux. Mais il se vit assailli de tant de sollicitations, de tant de prières d'interpréter certaines de ses lois, qu'il demanda à ses concitoyens la permission de s'éloigner, après avoir fait jurer aux sénateurs et aux archontes de conserver ses institutions intactes pendant dix années. C'est alors qu'il visita l'Égypte, où les prêtres lui parlèrent de l'Atlantide, cette grande île de l'Océan qui s'était abîmée sous les flots; il vit Chypre où le roi du pays voulut qu'il fondât une ville de son nom, *Soli*, les côtes de l'Asie Mineure et la cour de Lydie. S'il fallait en croire une tradition qu'Hérodote nous a transmise, il aurait conversé avec Crésus. Ce fameux roi, dit l'aimable conteur, reçut Solon avec une grande distinction et le logea dans son palais. Un jour, il lui fit ouvrir les chambres où l'on gardait ses trésors, et quand l'Athénien eut tout vu : « Quel est l'homme le plus heureux que vous ayez rencontré? » lui demanda-t-il. Crésus ne voulait pas être seulement le plus puissant et le plus riche des princes; il prétendait, parce que rien n'avait été refusé à ses désirs, prendre encore pour lui seul ce trésor que les dieux accordent parfois aux plus pauvres, le bonheur. — « Le plus heureux homme que j'aie connu, dit Solon, c'est Tellus d'Athènes : il a vécu dans une cité florissante; il a eu des enfants beaux et vertueux; et il est tombé dans une guerre, après avoir vaillamment combattu et en voyant l'ennemi repoussé par son courage. Athènes lui a rendu de grands honneurs, l'État a fait les frais de ses funérailles et de son tombeau. » Crésus s'étonne et croit que Solon lui accordera au moins la seconde place. « Après lui, je placerais, continue l'Athénien, deux Argiens, Cléobis et Biton, qui tous deux furent vainqueurs dans les jeux publics. Un jour que leur mère, prêtresse de Junon, devait se rendre au temple, sur un char traîné par une couple de bœufs, l'attelage manqua. Ses deux fils se mirent sous le joug et allèrent ainsi l'espace de quarante-cinq stades, au milieu des acclamations du peuple, qui louait leur piété envers les dieux et leur mère, et félicitait la prêtresse d'avoir de tels enfants. Elle, en accom-



Cléobis et Biton [1].

l'inscription : Σόλων ὁ νομοθέτης. *Solon le législateur.* Elle a été rapportée et l'on croit y reconnaître les traits du poëte Sophocle. Cf. H. Dütschke, *Antike Bildwerke in Oberitalien*, III. p. 179, nº 363.

[1] Cléobis et Biton attelés à un char sur lequel est assise leur mère qu'ils conduisent au temple. En légende : ΑΡΓΕΙΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze d'Argos. — *Archäol. Zeitung*, 1869, pl. 23, n. 13.)

plissant le sacrifice, supplia la déesse d'accorder à ses fils le plus grand bonheur qu'un mortel pût obtenir. Elle fut exaucée : ses fils s'endormirent dans le temple et ne se réveillèrent pas. Les Argiens estimèrent que Junon avait voulu les soustraire, par cette douce mort, aux misères de la vie; ils leur dressèrent des statues qu'ils placèrent au temple de Delphes, pour consacrer à jamais leur mémoire. » — Quant aux deux jeunes Argiens, un médecin d'aujourd'hui trouverait une très facile explication de leur mort; les contemporains de Solon y voyaient un acte divin, comme dans tout ce qui les surprenait.


Cléobis et Biton[1].

Ces récits sont controuvés; l'inexorable chronologie les repousse[2] et tout autant la vraisemblance historique; mais ils plaisaient à l'imagination des Grecs. Crésus et Solon représentaient, à leurs yeux, les deux civilisations contraires de l'Asie et de l'Hellade : l'une agenouillée devant ses rois et l'or; l'autre réservant tout son amour et sa vénération au dévouement pour les dieux et la patrie. Si donc l'entrevue est fausse, il est certain que les Grecs se proposaient ce type de perfection, et qu'à force de le contempler, plusieurs l'ont réalisé. Avec leur esprit net et prompt, ils ont fait, au lieu d'une théorie discutable, une anecdote précise, et Solon méritait d'en être le héros. Bien souvent il se trouve ainsi, à côté de l'histoire réelle, une histoire idéale qui, à certains égards, n'est pas moins vraie que l'autre.

Le nom de Solon est un des plus grands de l'histoire. Action et pensée, politique et poésie, il réunit tout, et sur tout il répand sa douce sagesse et son aimable vertu. Il nous reste bien peu de ses vers : nous ne citerons que son *Invocation aux Muses*. Puisque nous cherchons à faire l'histoire des idées et des sentiments de la Grèce autant que celle de ses révolutions, ce petit poème ouvrira devant nous la conscience de l'homme qui a exercé une grande influence sur ses compatriotes et que la postérité respecte encore.

« Brillantes filles de Mnémosyne et de Jupiter, Muses de la Piérie, écoutez-moi. Faites que j'obtienne des immortels la félicité et des hommes une bonne renommée; que je sois doux à mes amis, redoutable à mes ennemis; qu'aux uns, j'inspire le respect, aux autres la

[1] Cléobis et Biton attelés à un char sur lequel se tient debout leur mère qu'ils conduisent au temple. (Pâte de verre du musée de Berlin. — *Archäologische Zeitung*, 1869, pl. 23, n. 9 *bis*.)

[2] Crésus ne devint roi qu'en 560; à cette date, Solon était à Athènes, où il mourut l'année suivante; mais les défenseurs de la tradition ont dit que Solon put voir le prince, quand il était gouverneur d'Adramytte pour son père Alyatte.

crainte. Je désire la richesse, mais acquise justement, car le châtiment suit de près l'iniquité et les trésors qu'elle amasse ne durent pas; le dominateur éternel les détruit. Après avoir bouleversé les flots jusqu'au fond de la mer inféconde et dévasté les riantes moissons de la terre nourricière, le vent du printemps balaye en un instant les nuages et rend au ciel la sérénité. Aussi soudaine est la vengeance de Jupiter. Cependant sa colère n'éclate pas, comme celle de l'homme, à toute occasion; mais il n'oublie jamais le crime. L'expiation arrive plus tôt pour l'un, plus tard pour l'autre. Si la justice des dieux n'atteint pas le coupable, ses enfants ou sa postérité payeront pour lui[1]. » Ce n'est pas une prière chrétienne, mais ce sont paroles d'honnête homme, avec la croyance salutaire à l'inévitable expiation de toutes les fautes[2].

Rappelons encore ce mot que chacun de nous doit lui prendre : « Je vieillis en apprenant toujours[3]. » Mais il ajoutait, ce qui est moins sage, sauf le dernier mot : « Ce que j'aime encore ce sont les dons de Cypris, de Bacchus et des Muses. »

[1] Vers 1-32. La pièce est beaucoup plus longue, mais la suite n'est que le développement des mêmes pensées.

[2] Voy. ci-dessus, p. 220-239, et *Hist. des Rom.*, t. VII, 505.

[3] Γηράσκω δ'ἀεὶ πολλὰ διδασκόμενος. Plut., *Solon*, 43.

[4] Statuette en bronze, trouvée à Olympie, d'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, III, Taf. XXIV. — Cf. la statue d'Astarté, donnée ci-dessus, p. 192.



Aphrodite[4].

CHAPITRE X

LES PISISTRATIDES ET CLISTHÈNÈS (560-500).

I. — PISISTRATE.

Les principes sur lesquels reposait la législation de Solon étaient bien d'accord avec le caractère et les besoins du peuple athénien ; ses lois, par conséquent, étaient destinées à vivre[1]. Mais il faut du temps pour que les vieux partis abdiquent et laissent les institutions nouvelles agir régulièrement. Le passé ne s'efface point d'un trait. Alors même qu'il est irrévocablement condamné à mourir, il prolonge longtemps encore son influence, et on a vu des sociétés bouleversées jusque dans leurs fondements ne pouvoir l'arracher de leur sein pour commencer librement une vie nouvelle. Dans une certaine mesure cette résistance est légitime, car elle empêche le mouvement de se précipiter, et, pour l'État comme pour la famille, la tradition est un élément qui doit avoir sa part d'influence. Qu'on ne s'étonne donc pas que la sagesse de Solon n'ait pu immédiatement désarmer toutes les ambitions, éteindre toutes les rancunes, réunir tous les partis en un seul, celui de la paix publique et de la grandeur nationale.

Quand, de retour de ses voyages, il rentra dans Athènes, trois factions étaient aux prises. Les hommes de la plaine avaient à leur tête Lycurgos, ceux du rivage l'Alcméonide Mégaclès, les montagnards Pisistrate, qui se vantait de descendre de Nestor. A ces derniers s'était jointe la foule des thètes, ennemis déclarés des riches et que Solon avait trompés dans leur espérance mauvaise d'un partage des terres. On respectait encore la récente constitution, du moins on ne la violait pas ouvertement; mais, de tous côtés, on espérait une révolution au bout de laquelle le plus fort saisirait le pouvoir. Heureusement que

[1] Curtius dit de la législation de Solon : « Es war das gute Gewissen der Athener welches das wankelmüthige Volk immer wieder mit leiser Gewalt zum Guten zurückführte » (t. I, 281).

l'histoire et les dernières lois avaient si étroitement uni les populations, que ces rivalités pouvaient bien conduire à la ruine des libertés publiques, mais non pas au déchirement de l'État. Ainsi, chaque faction avait son chef : seul, le parti de la paix et de la loi n'en avait pas. Solon était tout naturellement désigné pour ce rôle. Reçu avec honneur et respect, il essaya de réconcilier les trois rivaux. Mais il ne tarda pas à distinguer parmi eux un ambitieux habile et dangereux pour la liberté : C'était Pisistrate, que sa bravoure dans les guerres contre Mégare avait rendu populaire, et qui se frayait les voies avec un grand art de séduction.

« Il était, dit Plutarque, d'un caractère aimable, insinuant dans ses propos, secourable envers les pauvres, doux et modéré pour ses ennemis. Il savait si bien simuler les qualités que la nature lui avait refusées, qu'il passait généralement pour un homme modeste, réservé, zélé partisan de la justice et de l'égalité, ennemi déclaré de ceux qui voulaient introduire des nouveautés. » Quand il crut le moment venu de renouveler la tentative de Cylon, il usa d'une ruse singulière. Après s'être fait à lui-même et à ses mules quelques légères blessures, il poussa ces animaux en désordre sur la place publique, fuyant, disait-il, des ennemis qui voulaient le tuer. La foule s'indigne ; aussitôt un des confidents de Pisistrate propose qu'il soit donné une garde de cinquante hommes à l'ami du peuple. Au bruit de cette astucieuse proposition, Solon, malgré son grand âge, accourt sur la place publique et la combat énergiquement ; mais, abandonné par les riches, il est seul au milieu de la foule menaçante des pauvres ; il rentre alors chez lui, prend ses armes et les met devant la porte de sa maison, en disant : « J'ai défendu autant qu'il m'a été possible la patrie et les lois. » Il les défendit encore par ses vers, mais aussi vainement : « Si vous endurez ces maux par votre lâcheté, n'en accusez pas les dieux. C'est vous qui avez fait ces hommes si grands et qui vous êtes mis dans ce honteux esclavage. »

Par la déférence qu'il lui montra, Pisistrate le ramena, sinon à approuver son usurpation, du moins à l'aider quelquefois de ses conseils. Le sage mourut en 559.

Avec la garde qu'il avait obtenue et qu'il porta successivement à quatre cents hommes, Pisistrate s'empara de la citadelle (560). Dès lors il fut le maître d'Athènes, d'où les mécontents sortirent, pour aller fonder, sous la conduite de Miltiade l'Ancien, une colonie dans la Chersonèse de Thrace. Il usa de son pouvoir en habile politique. Con-

ATHÈNES COMPARÉE

Hachette et Cie Paris

L. Thuillier Delt

d'après E. Curtius et J. Kaupert.

Imp. Fraillery

Échelle
0 500 1000 Mètres



tent de tout diriger à son gré, il se comporta, dans le reste, en simple citoyen et maintint les lois de Solon. Accusé de meurtre, il comparut devant l'Aréopage.

Malgré cette modération, il ne réussit pas à garder le pouvoir, qu'il perdit et recouvra plusieurs fois. Mégaclès et les Alcméonides s'étaient d'eux-mêmes exilés. Lycurgos resta dans la ville, se réconcilia avec eux



Athéna montant sur son char[1].

et les deux factions réunies parvinrent à chasser l'ennemi commun. On s'était entendu pour renverser Pisistrate, on ne put s'entendre pour partager ses dépouilles; les alliés se brouillèrent, et la division fut partout, dans le pays comme dans la cité : plus de sécurité, plus de commerce. Pisistrate s'était retiré dans les montagnes et y vivait en chef indépendant. Mégaclès lui proposa, s'il voulait épouser sa fille, de lui laisser reprendre le pouvoir. Il accepta. Son influence était si grande encore dans la ville, qu'il ne s'était trouvé qu'un seul homme après son exil qui eût osé se rendre acquéreur de ses biens mis à l'encan. Pour donner plus d'éclat à son retour, Pisistrate organisa une cérémonie qu'on a mal comprise. « Il y avait dans le bourg de Péania une femme d'une taille remarquable et d'un beau visage. Mégaclès et Pisistrate la revêtirent d'une armure complète et la placèrent sur un char, qui

[1] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, Taf. CXXXVI. — Pallas-Athéna revêtue de l'égide, le casque en tête et une lance à la main monte sur son char : de la main droite

marcha vers la ville. Il était précédé de hérauts qui criaient : « Athé« niens, recevez favorablement Pisistrate, que, de tous les hommes, « Minerve honore le plus, et qu'elle ramène elle-même dans la cita« delle. » Il suivait le char à cheval. Les habitants, persuadés que cette femme était réellement la déesse, se prosternèrent pour l'adorer, et laissèrent rentrer Pisistrate. » Il n'avait pas besoin, avec son influence réunie à celle de Mégaclès, de cette ruse grossière. Les portes lui étaient ouvertes; mais, pour rentrer dans la ville avec plus de solennité, il s'était mis sous la protection de la déesse. Au lieu de faire porter sa statue durant la solennité habituelle, il y avait montré sa vivante image, et il y eut en tout cela si peu de feinte, que la prétendue déesse épousa un de ses fils, après la cérémonie.



Tétradrachme d'Érétrie [1].

Un mariage avec une fille des Alcméonides était la condition imposée à Pisistrate. Mais il ne voulait pas mêler son sang à celui d'une race maudite. Le mépris qu'il montra à la jeune femme rejeta Mégaclès dans le parti de Lycurgos. Pisistrate fut encore obligé de quitter Athènes, et cette fois l'Attique même. Il se retira à Érétrie, dans l'Eubée, une des villes alors les plus prospères de la Grèce. Il s'y trouvait à portée de ses anciens clients, les Diacriens, et au milieu d'un concours considérable de marchands venus de tous les points du monde hellénique. Riche par le produit des mines qu'il possédait sur les bords du Strymon, il tint état de prince et noua sur le continent, dans les îles et jusqu'en Italie, d'étroites relations avec des villes jalouses d'Athènes, comme l'étaient Thèbes et Argos, ou d'autres qu'il gagna par quelques services. Le moment venu, elles prêtèrent de grosses sommes à celui

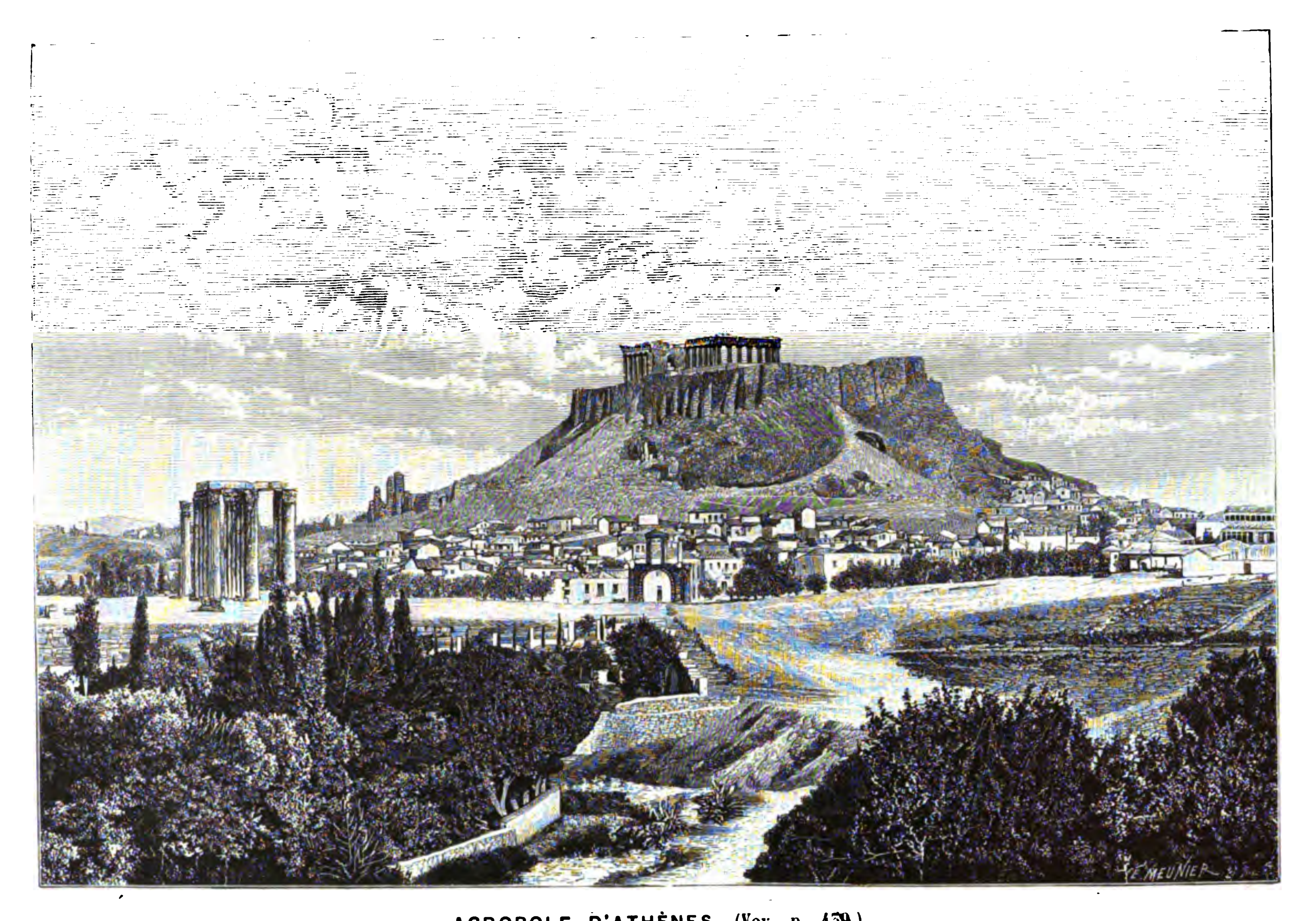


Le Strymon personnifié [2].

elle porte une couronne. A la tête des chevaux se tient Hermès; derrière, sont Héraklès et Apollon. Celui-ci joue de la cithare.

[1] Buste de Diane chasseresse, à droite, avec l'arc et le carquois sur l'épaule. Sur le bandeau qui lie les cheveux, on lit les lettres ΦΑ, initiales du nom de l'artiste qui grava cette belle médaille. ℞. ΕΡΕΤΡΙΕΩΝ. Vache debout à droite, avec une sonnette au cou: dessous, ΔΑΜΑΣΙΑΣ, nom d'un magistrat; le tout dans une couronne de laurier. (Cabinet de France.)

[2] Tête du Strymon, couronnée de roseaux, à droite, sur une monnaie d'argent de la Macédoine, *in genere*. Au revers, un trident et la légende ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ.

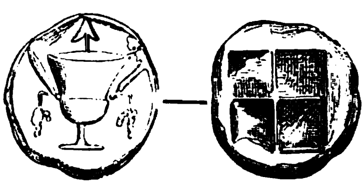


ACROPOLE D'ATHÈNES. (Voy. p. 459.)

D'après une photographie. La vue est prise de l'Est-Sud-Est. On voit au premier plan le lit de l'Ilissos ; à gauche, les colonnes de l'Olympiéion, et plus loin, au milieu, la porte d'Hadrien.

dont tout le monde disait qu'il rendrait bientôt au centuple.

Hippias, son fils aîné, et le devin Amphilytos le décidèrent, en 541, à faire un nouvel effort. Les Argiens lui permirent de lever chez eux un corps de mercenaires, et le Naxien Lygdamis vint le rejoindre avec des soldats et de l'argent. Les Athéniens sortirent pour le combattre, mais en désordre; la victoire fut facile, et Pisistrate entra avec les fuyards dans Athènes, d'où les Alcméonides s'exilèrent encore. Il affermit son pouvoir en promettant à tous amnistie et sûreté, à condition que chacun retournât tranquillement à ses affaires. Mais il ne se fia qu'aux troupes étrangères, qu'il put conserver à sa solde. Il se fit donner d'ailleurs en otage les enfants des principaux citoyens et les relégua dans l'île de Naxos, qu'il soumit et que gouverna son ami Lygdamis. Enfin il enleva aux Athéniens leurs armes, qu'il déposa dans le temple d'Aglaure, et il établit sa résidence sur l'Acropole, roc inaccessible, excepté en un point facile à garder.



Monnaie de Naxos [1].

Sa tyrannie fut du moins intelligente et active[2]. Il rétablit les relations d'amitié avec Thèbes et Argos, et se fit l'hôte de Sparte. Il voulait de ce côté la paix, car, de même que Solon, il comprenait que ce n'était point sur la terre ferme, où Mégare et Thèbes lui barraient la route, qu'Athènes devait chercher la fortune, mais sur cette mer des Cyclades, par où passait tout le commerce de la Grèce avec la côte asiatique, et qui appartiendrait au premier occupant. Il créa une marine puissante, assura aux marchands athéniens le bon accueil des princes de Thessalie et de Macédoine, et inaugura le système qui devait porter si haut la grandeur de l'Attique : des colonies pour servir au dehors de points d'appui à sa domination, et des liens d'affection, noués avec les cités ioniennes, pour les rapprocher d'Athènes et les serrer si l'on peut dire autour de leur métropole. Il enleva aux Mytiléniens dans la Troade la ville de Sigée qui commandait l'entrée de l'Hellespont. Dans ces combats, le poète Alcée avait perdu son bouclier; les Athéniens le suspendirent, comme un trophée de victoire, aux murs du temple

[1] Monnaie d'argent de l'île de Naxos. — Canthare aux anses duquel sont suspendues deux grappes de raisin. ℞. Carré creux divisé en quatre compartiments. (Cabinet de France.)

[2] En grec le mot *tyrannie* n'implique pas l'idée de cruauté, mais celle de pouvoir exercé par un seul là où les lois le confient à plusieurs ou à tous.

d'Athènes. Un oracle ayant demandé la purification de Délos, le vieux sanctuaire des tribus ioniennes, il se chargea d'accomplir la volonté d'Apollon. Sur tous les points de l'île que l'on pouvait apercevoir du sommet du temple, on enleva les tombeaux et on transporta les morts dans un autre lieu.

Le poète Alcée [1].

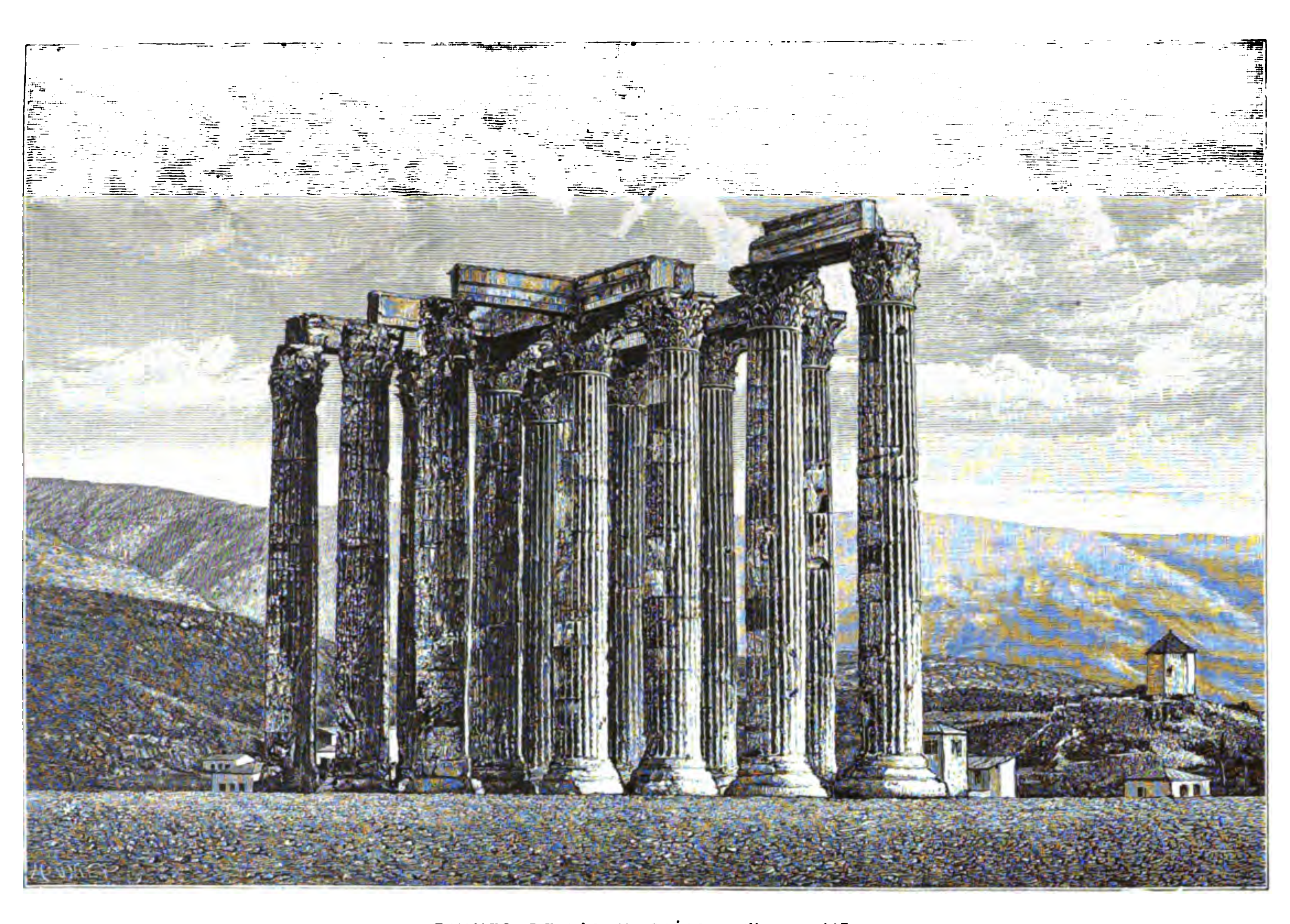
Il ouvrit des routes pour relier la ville avec son port de Phalère et avec les cantons ruraux; elles se réunissaient au Céramique, le faubourg des potiers, c'est-à-dire, de la classe industrielle ou du petit peuple, sur lequel il s'appuyait, et au centre de ce quartier qui devenait la nouvelle Athènes, au nord-ouest de l'Acropole, il éleva un autel aux douze grands dieux. Il conduisit, par des aqueducs souterrains qui subsistent encore,



Potier façonnant un vase [2].

[1] Tête barbue d'Alcée à gauche, sur une monnaie de bronze de Mitylène; en légende : AΛKAIOC. MYTIΛ. Le revers de cette monnaie porte la tête et le nom de Pittacos. (Cabinet de France.)

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Festgedanken an Winckelmann*, 1841, Taf. II, 3-4. — Le potier, un ébauchoir à la main, achève un petit *skyphos*. Sur une étagère, à droite, ou sur un four, sont deux vases déjà terminés.



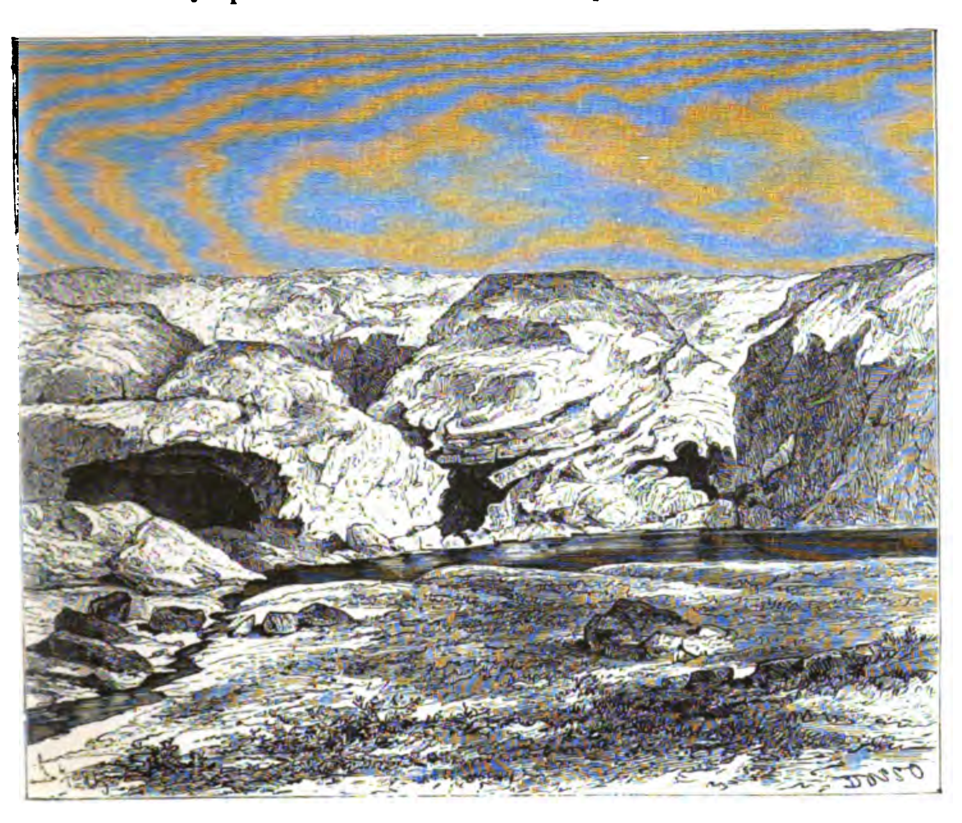
RUINES DE L'OLYMPIÉION. (Voy. p. 445.)

D'après une photographie.



les sources des montagnes jusque dans la ville, où elles alimentèrent les fontaines publiques, de sorte que la source antique de Kallirrhoé, ou « la fontaine aux belles eaux, » put être réservée pour le service des dieux et les cérémonies saintes.

Il commença plusieurs des monuments qui devaient être une des



La fontaine Kallirrhoé[1].

gloires d'Athènes[2] : le Parthénon consacré à Minerve[3], un temple d'Apollon et celui de Jupiter Olympien, qui fut entrepris dans de telles proportions, qu'on ne put l'achever que sept cents ans après, et que

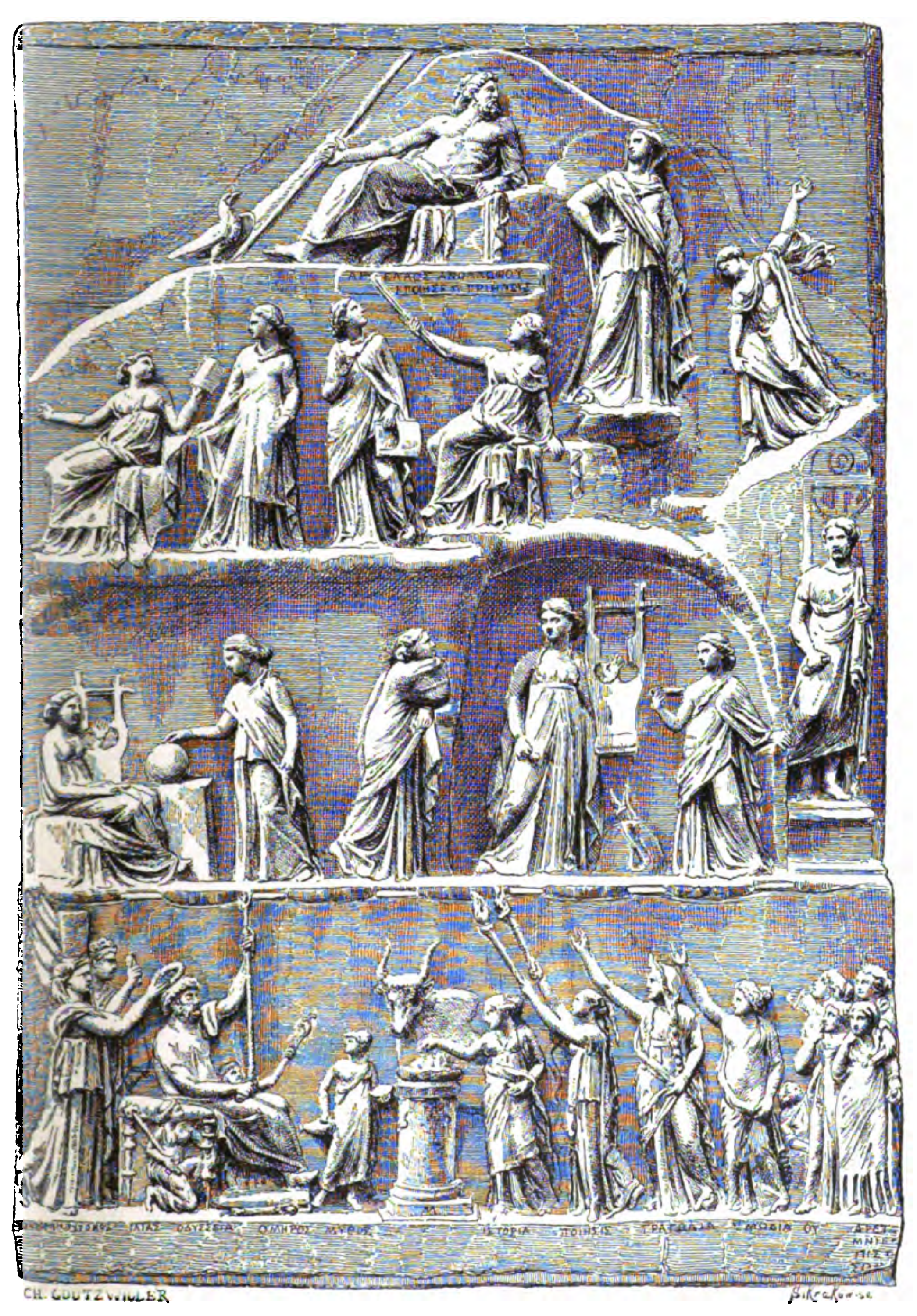
[1] État actuel de la fontaine Kallirrhoé, dans le lit de l'Ilissos, d'après Curtius et Kaupert, *Atlas von Athen*, pl. IX, 3. — Dans la troisième des cavités, à droite, débouchaient des canaux soigneusement travaillés.

[2] Aussi Aristote (*Politique*, liv. V, chap. 11) range-t-il Pisistrate parmi les tyrans qui soumirent leur peuple à de grands travaux, pour être plus sûrs de son obéissance. Il ne voulait pas d'oisifs dans la ville, et il multiplia ce qui devint une des richesses de l'Attique, les plantations d'oliviers.

[3] Ce Parthénon primitif, que les Perses détruisirent et dont les débris se voient encore dans le mur occidental de l'Acropole, contenait le Trésor de Minerve, qui recevait, à chaque naissance et à chaque décès, une obole, une mesure d'orge et une mesure d'avoine.

nul temple, dans l'univers hellénique, si ce n'est celui d'Éphèse, n'égalait pour l'étendue de son enceinte. Il décora enfin le Lycée, beau jardin, voisin de la ville, où la jeunesse allait s'exercer à la palestre, organisa la première bibliothèque qu'on ait vue en Grèce, et l'ouvrit aux étrangers comme aux citoyens. Il fit même ce que nous appellerions une première édition des poèmes d'Homère, que les rhapsodes avaient seuls jusqu'alors conservés par la tradition[1]. De savants hommes, Onomacritos d'Athènes, Zopyros d'Héraclée, Orphéos de Crotone, travaillèrent avec lui à rapprocher les fragments, à épurer le texte, à remplacer des vers qui lui déplaisaient par d'autres qu'il inspira. Le poème immortel reçut alors à peu près la forme sous laquelle il nous est

[1] La gravure de la page 445 représente, d'après une photographie, un bas-relief en marbre, découvert en Italie dans les ruines de Bovillæ, aujourd'hui au Musée Britannique. L'œuvre est signée; on lit en effet à la partie supérieure Ἀρχέλαος Ἀπολλωνίου ἐποίησε Πριηνεύς. Archélaos de Priène n'est sans doute pas antérieur au premier siècle av. J.-C. (Voy. Overbeck, *Geschichte der griechischen Plastik*, II, p. 398 et p. 461, notes 53 et 59). — Le bas-relief comprend deux parties distinctes, dont l'une seulement, la partie inférieure, est consacrée à Homère; dans la partie supérieure sont les Dieux et les Muses qui ont inspiré le grand poète. La scène, à la partie inférieure, se passe sous un portique tendu de draperies : à la partie supérieure, c'est sur le Parnasse même que sont groupés muses et dieux. — I. *Homère* (ΟΜΗΡΟΣ) est assis, à gauche, sur un siège élevé : de la main gauche, il tient sons ceptre; de la droite, le rouleau où sont écrits ses poèmes. Agenouillées de chaque côté de son siège sont l'*Iliade* (ΙΛΙΑΣ) et l'*Odyssée* (ΟΔΥΣΣΕΙΑ) : l'une tient une épée, l'autre, l'aplustre du vaisseau d'Ulysse. L'artiste a même fait allusion au poème de la *Batrachomyomachie :* sur l'escabeau sont, en face l'un de l'autre, un rat et une grenouille. Derrière Homère se tiennent la *Terre* (ΟΙΚΟΥΜΕΝΗ) et le *Temps* (ΧΡΟΝΟΣ) : la Terre, coiffée d'un haut *modius* dépose une couronne sur la tête du poète; le Temps, auquel l'artiste a donné des ailes, élève de la main droite les rouleaux qui contiennent les poésies d'Homère. Devant le poète se dresse un autel sur lequel brille la flamme; à côté est la victime. La *Fable* (ΜΥΘΟΣ), sous les traits d'un jeune garçon, s'apprête à verser des libations. Vers l'autel s'avance, en nombre égal à celui des Muses, le chœur des adorateurs : ce sont d'abord l'*Histoire* (ΙΣΤΟΡΙΑ), la *Poésie épique* (ΠΟΙΗΣΙΣ), la *Tragédie* (ΤΡΑΓΩΙΔΙΑ), la *Comédie* (ΚΩΜΩΙΔΙΑ), qui s'inspireront éternellement des immortels poèmes; puis, derrière un jeune enfant qui personnifie la *Nature* (ΦΥΣΙΣ), se groupent la *Vertu* (ΑΡΕΤΗ), la *Mémoire* (ΜΝΗΜΗ), la *Foi* (ΠΙΣΤΙΣ), la *Sagesse* (ΣΟΦΙΑ), qui caractérisent en quelque sorte les qualités du poète. — II. L'artiste, en représentant le Parnasse, séjour d'Apollon et des Muses, a voulu montrer la source même de cette divine poésie, et ceux des dieux qui ont inspiré le poète et l'ont comblé de leurs dons. Il a représenté la montagne tout entière, depuis le temple de Delphes, qui s'élève à ses pieds, jusqu'au sommet où trône le maître des dieux. On voit d'abord, à droite, en avant du *trépied delphique*, la *statue d'un poète*, des rouleaux à la main : c'est Hésiode ou Orphée. Vient l'*antre corycien*, au fond duquel est *Apollon*, la lyre à la main : devant lui se dresse l'*omphalos*, l'ombilic sacré, sur lequel le dieu a déposé son carquois et son arc. Une femme, peut-être la *Pythie* ou la prêtresse de Delphes, s'avance vers lui, tenant en main une phiale. Vient le chœur des *Muses* dont Apollon est le maître : c'est d'abord *Polymnie*, tournée vers le dieu qu'elle semble écouter; puis *Uranie*, la main sur le globe céleste; *Terpsichore* et, immédiatement au-dessus d'elle, *Clio; Calliope; Érato;* enfin *Euterpe*, avec ses doubles flûtes. Encore plus haut, à la gauche de *Zeus* et tournée vers lui, se tient *Melpomène*, immobile à côté de *Thalie*, qui descend rapidement vers ses sœurs. Le père des dieux et des hommes est assis sur le sommet de la montagne sainte : il tient son sceptre de la main droite et l'aigle est à ses pieds.



CH. GOUTZWILLER

APOTHÉOSE D'HOMÈRE.

parvenu[1]. On fit de même pour les poètes cycliques et pour Hésiode. Quand il eut renouvelé la fête des grandes Panathénées, il voulut qu'on y récitât ces poèmes homériques, qui ne connaissaient pas la démocratie récente, mais qui célébraient les exploits des héros que Pisistrate montrait comme ses aïeux et ceux des rois dont il avait ressaisi le pouvoir. Ainsi l'héritage commun de la Grèce entière devenait le bien particulier d'Athènes, et Pisistrate consacrait déjà la ville où il régnait comme la capitale intellectuelle du monde hellénique. Il envoyait une galère de l'État chercher Anacréon à Téos; il appelait auprès de lui Lasos d'Hermione et Simonide de Céos, qui, à la fin de sa vie, put se vanter d'avoir remporté à Athènes cinquante-six victoires dithyrambiques; enfin il encourageait Thespis, un de ses Diacriens[3], à transformer, par l'alternance du récit et du chant, les chœurs de Dionysos, le dieu des vignobles de l'Attique, en un drame, d'où sortirent la tragédie d'Eschyle et tout le théâtre athénien (535).



Anacréon[2].

Pisistrate n'avait point aboli la dernière constitution, seulement rien ne se faisait, élection, loi ou entreprise quelconque, que par son influence et sous sa direction. A voir les apparences, Athènes était une république; en réalité, elle avait un maître, mais un maître populaire. Cependant il maintint sévèrement les lois qui regardaient la police et obligeaient au travail. Il rendit générale une disposition de Solon en faveur des soldats mutilés à la guerre : tout citoyen estropié ou infirme reçut une obole par jour (15 centimes). Pour conserver sa popularité, il fit des distributions aux pauvres et ouvrit ses jardins au peuple. Anciennement, à la fête des grandes Panathénées, il n'y avait que des courses équestres, et les riches seuls y prenaient part; il y institua des exercices gymnastiques





Exercices gymnastiques (lutteurs et frondeurs)[4].

[1] Il y eut d'autres recensions; les plus fameuses furent celles d'Aristote, au quatrième siècle, et d'Aristarque au deuxième.

[2] Revers d'une monnaie de Téos d'Ionie. Anacréon jouant de la lyre; en légende : CT. TI. ΠΕΙCΩΝΕ. ΤΗΙΩΝ (στρατηγοῦ Τιβερίου Πεισωνείνου Τηΐων). Au droit, la tête de Neptune. (Bronze du Cabinet de France, n° 4934.)

[3] Thespis était du bourg d'Ikaria.

[4] Deux lutteurs; dans le champ : KI, marque d'atelier. ℞. ΕΣΤΓΕΔΙΙΥΣ, nom d'*Aspendus* en caractères pamphyliens. Frondeur; dans le champ, la triquétra. (Monnaie d'argent d'Aspendus de Pamphylie. Cabinet de France.)

où le plus pauvre put disputer la couronne. Ses libéralités étaient intelligentes : pour empêcher la formation d'un prolétariat urbain, cette plaie des grandes villes, il renvoyait les indigents aux travaux des champs, et les mettait à même de se tirer des premiers embarras, en leur donnant du bétail et de la semence.

Il était difficile d'exécuter tant de travaux et de réformes sans que le poids des dépenses publiques s'aggravât : Pisistrate fut obligé d'établir une dîme sur les produits de la terre. On raconte que, voyant un jour un campagnard qui poussait péniblement sa charrue sur le flanc de l'Hymette, il lui demanda ce que lui rapportait son champ : « Bien du mal, répondit le laboureur: mais Pisistrate s'en moque, pourvu qu'il ait sa part des revenus. » Le tyran se mit à rire et fit dégrever le pauvre homme. Il mourut en 527, assez maître du pouvoir pour le transmettre à ses fils.


Charrue sur une tessère de plomb[1].

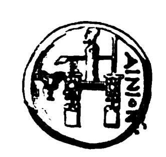
Ainsi la tyrannie devenait héréditaire. Athènes avait déjà parcouru toute la série des transformations politiques dont Aristote expose la théorie et qu'il montre suivie régulièrement dans presque tous les États de l'antiquité : royauté héroïque, aristocratie, oligarchie, démocratie, tyrannie. Tandis que la lente et cauteleuse Lacédémone s'arrêtait au premier pas, entre la royauté héroïque et l'aristocratie, l'impatiente et mobile Athènes courait d'une extrémité à l'autre, essayait toutes les formes de gouvernement et arrivait, au dernier période de cette longue évolution, à la tyrannie. Elle allait bientôt en sortir glorieusement pour pratiquer le vrai gouvernement républicain et démocratique.

II. — LES PISISTRATIDES (527-510).

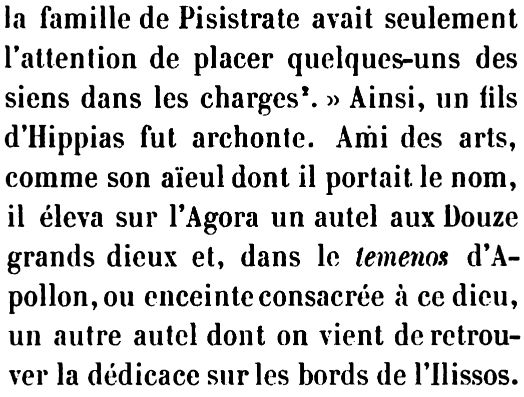
Pisistrate avait laissé trois fils, Hippias, Hipparque et Thessalos, tous trois amis des lettres, mais, parce qu'ils avaient été élevés au sein de la puissance, moins prudents et moins réservés que leur père. Hippias, en qualité d'aîné, était regardé comme le souverain; l'union cependant régnait entre eux, au point que Hipparque semblait associé au

[1] D'après le *Bulletin de Corr. Hellén.*, VIII, (1884), pl. II, n° 35. — Charrue et l'inscription [δέ]KATON. Peut-être l'inscription se rapporte-t-elle à la dîme prélevée par le temple d'Éleusis sur les produits de la terre.

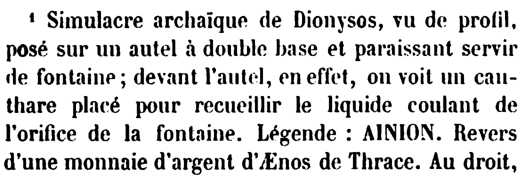
pouvoir. Thucydide, qui peut-être les ménage étant de leur maison, dit : « Ces tyrans affectèrent longtemps la sagesse et la vertu; contents de lever sur les Athéniens le vingtième des revenus, ils embellissaient la ville, soutenaient la guerre, et faisaient, dans les fêtes, les frais des sacrifices. La république, dans tout le reste, jouissait de ses droits, et la famille de Pisistrate avait seulement l'attention de placer quelques-uns des siens dans les charges[2]. » Ainsi, un fils d'Hippias fut archonte. Ami des arts, comme son aïeul dont il portait le nom, il éleva sur l'Agora un autel aux Douze grands dieux et, dans le *temenos* d'Apollon, ou enceinte consacrée à ce dieu, un autre autel dont on vient de retrouver la dédicace sur les bords de l'Ilissos.



Hermès de Dionysos[1].

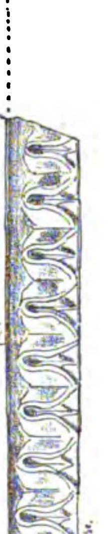


Hipparque s'était fait l'ami d'Anacréon, de Simonide de Céos et d'Onomacritos, moitié poète, moitié devin, qu'il chassa quand il l'eut surpris interpolant les prophéties de Musée. On lui attribue l'établissement de ces hermès qui ornaient les places et les car-



Hermès[3].





Dédicace d'un autel consacré par Pisistrate, fils d'Hippias[4].

[1] Simulacre archaïque de Dionysos, vu de profil, posé sur un autel à double base et paraissant servir de fontaine; devant l'autel, en effet, on voit un canthare placé pour recueillir le liquide coulant de l'orifice de la fontaine. Légende : ΑΙΝΙΟΝ. Revers d'une monnaie d'argent d'Ænos de Thrace. Au droit, figure une tête d'hermès.

[2] Livre VI, chap. LIV.

[3] D'après l'original, au musée du Louvre. — L'hermès est double : d'un côté est la tête de Dionysos, de l'autre celle d'Ariane(?).

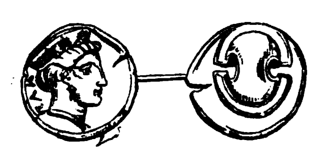
[4] D'après l''Αθηναῖον, VI, p. 149. Sur ce marbre, on lit l'inscription suivante (que cite Thucydide, VI, 54) :

Μνῆμα τόδ' ἧς ἀρχῆς Πεισίστρατος Ἱππίου υἱὸς
θῆκεν Ἀπόλλωνος Πυθίου ἐν τεμένει.

Cette inscription a été découverte au mois de mai 1877, sur la rive droite de l'Ilissos, au sud-ouest de l'Olympiéion. La copie de Thucydide n'en diffère pas d'une lettre. L'inscription est écrite en caractères archaïques. C'est l'alphabet attique, tel qu'il était employé

refours, dans les rues d'Athènes, les bourgs de l'Attique et le long des routes. Il y avait fait graver en vers de beaux préceptes de morale, tels que celui-ci : « Prenez toujours la justice pour guide, » et cet autre : « Ne violez jamais les droits de l'amitié. » De sorte que l'étranger, à son entrée dans l'Attique, reconnaissait qu'il allait fouler une terre où la société civile était bien ordonnée et la culture de l'esprit en honneur. Un ancien compare le temps des Pisistratides aux jours de l'âge d'or : « C'était le règne de Saturne, » est-il dit dans l'*Hipparque*, que l'on met à tort parmi les traités platoniciens; mais le mot n'étonnerait pas dans la bouche de Platon.

Un jour que les Pisistratides descendaient avec tout le peuple au Céramique pour offrir un sacrifice aux douze grands dieux, ils virent des suppliants assis sur les marches de l'autel : c'étaient des Platéens. Ils venaient implorer leur assistance contre Thèbes, qui aurait voulu accomplir en Béotie la révolution faite dans l'Attique au profit d'Athènes, et devenir, comme elle, la métropole et le centre politique du pays. Les Pisistratides oublièrent leurs vieilles relations avec Thèbes pour saisir l'occasion d'étendre leur influence au delà du Parnès et d'assurer leur frontière de terre. L'armée qu'ils envoyèrent vainquit les Thébains et scella entre Athènes et Platée une alliance qui dura autant que ces deux villes (519).



Monnaie de Platée [1].

Cependant, de temps à autre, la tyrannie se montrait. Cimon, le frère de Miltiade, trois fois vainqueur aux jeux olympiques, parut, à cause de sa renommée, un citoyen dangereux : il fut assassiné. Harmodios ayant rejeté l'amitié d'Hipparque pour celle d'Aristogiton, citoyen d'une condition médiocre, le tyran s'en vengea lâchement. « Harmodios, dit Thucydide, avait une jeune

avant Euclide; il n'y a pas de lettres longues : O est employé pour Ω et pour ΟΥ — E pour H — H est le signe de l'aspiration. L'autel des Douze dieux dont il est parlé dans le texte marquait le centre de la ville et le lieu où prenaient naissance les routes nouvelles qui reliaient Athènes aux dèmes de la campagne. Celui que nous donnons, d'après les *Mittheilungen des deutschen archäol. Instit. in Athen*, IV (1879), Taf. XX, a été découvert à Athènes en 1877, et provient également du Céramique intérieur. Il est en marbre pentélique, et appartient encore à la bonne époque de l'art. Huit figures seulement subsistent, nous en donnons p. 451 le développement : Zeus assis sur son trône et la main droite appuyée sur son sceptre; derrière lui, Héra; puis Apollon, la lyre à la main et Artémis; à gauche de Zeus est Athéna, debout devant Déméter : celle-ci est assise sur un boisseau et tient des épis à la main. Suit Poséidon assis sur un rocher : devant lui se tient une déesse.

[1] Tête diadémée de Héra, à droite (peut-être la tête de la Junon de Praxitèle); derrière, ΠΛΑ (pour ΠΛΑΤΑΙΕΩΝ). ℞. Le bouclier béotien. (Drachme.)

sœur : elle fut invitée à venir porter la corbeille sacrée à une fête, et, quand elle se présenta, on la chassa honteusement, en soutenant qu'on ne l'avait pas mandée et qu'elle n'était pas digne



Développement des figures de l'autel des Douze grands dieux.



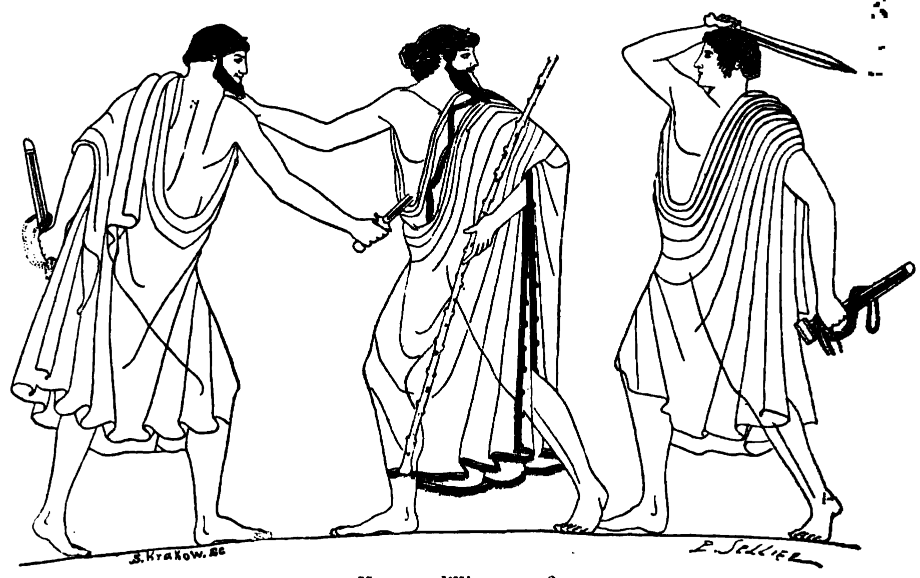
Autel des Douze grands dieux. (Voy. p. 449, note 4.)

de remplir une fonction réservée aux filles des premières maisons. Harmodios fut violemment irrité de cette insulte, et Aristogiton partagea son ressentiment. Ils firent avec d'autres ennemis des Pisistratides le complot de les assassiner, et attendirent, pour l'exé-

cution de leur dessein, la fête des grandes Panathénées, le seul jour où les citoyens se réunissaient en armes. Ce jour arrivé, Hippias, avec ses gardes, rangeait le cortège dans le Céramique, hors de la ville; déjà s'avançaient pour le frapper Harmodios et Aristogiton, armés de poignards qu'ils tenaient cachés sous des branches de myrte, quand ils virent un des conjurés s'entretenir familièrement avec lui, car il se laissait aborder par tout le monde. Ils se crurent dénoncés et voulurent du moins se venger avant de mourir. Ils franchirent les portes, se jetèrent dans



Harmodios et Aristogiton [1].



Meurtre d'Hipparque [2].

la ville et, rencontrant Hipparque dans l'endroit nommé Léochorion, ils le frappèrent à mort [3]. Aristogiton parvint à se soustraire aux

[1] Statère en électrum, de Cyzique (Percy Gardner, *Types of the greek Coins*, pl. X, 4). Les deux types monétaires représentant Harmodios et Aristogiton, que nous publions (voyez, page 456, une monnaie d'Athènes), sont sans doute les images de deux des nombreuses statues qu'on éleva aux tyrannicides après leur mort.

[2] Peinture de vase, d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1883, Taf. XII. — Hipparque est entre les deux meurtriers, et l'un d'eux l'a déjà frappé de son poignard. Au revers sont représentés trois spectateurs ; témoins du meurtre, ils s'enfuient effrayés. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette peinture du groupe de Naples : sans aucun doute le peintre connaissait l'œuvre de Kritios et de Nésiotès.

[3] Voyez, page 453, les statues en marbre des tyrannicides, conservées au musée de Naples (d'après une photographie). — Les deux meurtriers s'avancent rapidement brandissant leurs poignards. On a reconnu dans ce groupe une copie de l'œuvre de Kritios et Nésiotès, reproduite sur la monnaie athénienne donnée p. 456. Le groupe de Kritios était en bronze et avait remplacé, sur le chemin qui montait de l'agora à l'Acropole, les premières statues



LES TYRANNICIDES (musée de Naples)

gardes, tandis qu'ils tuaient Harmodios. Secrètement averti de ce qui venait de se passer, Hippias, au lieu de courir à l'endroit où le meurtre avait été commis, s'approcha des citoyens armés qui escortaient le cortège avant qu'ils eussent rien appris, et, composant son visage pour ne laisser paraître aucune émotion, leur ordonna de gagner, sans armes, un endroit qu'il leur montra. Ils s'y rendirent, dans l'idée qu'il avait quelque chose à leur communiquer. Aussitôt il fit enlever les armes par ses gardes et arrêter tous ceux sur qui l'on trouva des poignards. »



Lion, sur la stèle de Léon de Sinope [1].

Aristogiton, suivant des récits postérieurs, avant d'être mis à mort, fut appliqué à la torture : il dénonça les plus chers amis du tyran, qui commanda de les égorger aussitôt. « Et qui encore? » demanda-t-il. « Il n'y a plus que toi, reprit l'Athénien, dont je voudrais la mort; du moins je t'aurai fait tuer ceux que tu aimais le plus. » Les Athéniens, pour ennoblir ce premier jour de leur liberté, racontaient encore que Lééna, une amie d'Aristogiton, avait été comme lui torturée, que, de crainte de céder à la douleur et de trahir involontairement un de ses complices, elle s'était coupé la langue avec les dents et l'avait crachée au visage du tyran. Après la chute des Pisistratides les Athéniens figurèrent Lééna sous la forme d'une lionne sans langue. Les Grecs, comme les Romains, aimaient à représenter un personnage par l'objet que son nom rappelait : telle est la stèle de Léon de Sinope.

élevées par le peuple athénien aux tyrannicides. Celles-ci étaient l'œuvre d'Anténor : enlevées par Xerxès pendant les guerres Médiques, elles furent restituées aux Athéniens par Alexandre.

[1] Bas-relief athénien en marbre, d'après Le Bas et Waddington, *Voyage archéologique*, pl. 78.

Harmodios et Aristogiton n'avaient pas été poussés au meurtre par une pensée politique; les Pisistratides ne leur avaient paru des tyrans qu'après qu'ils avaient ressenti les effets de la tyrannie : le meurtre d'Hipparque fut la vengeance d'une injure personnelle. Néanmoins les Athéniens firent des deux amis les martyrs de la liberté; ils leur élevèrent des statues; ils accordèrent à leurs descendants des privilèges dont ceux-ci jouissaient encore au temps de Démosthène, et dans les fêtes, dans les festins, ils chantaient :



Harmodios et Aristogiton. (Revers d'une monnaie d'Athènes)[1].

« Je porterai l'épée dans le rameau de myrte, comme firent Harmodios et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran et qu'ils établirent dans Athènes l'égalité.

« Très cher Harmodios, tu n'es point mort; sans doute, tu vis dans les îles des bienheureux, là où se trouvent, dit-on, Achille aux pieds rapides, et Diomède, fils de Tydée.

« Dans le rameau de myrte, je porterai l'épée, comme Harmodios et Aristogiton, lorsqu'aux fêtes d'Athéna ils tuèrent le tyran Hipparque.

« Toujours votre renom vivra sur la terre, très cher Harmodios, et toi, Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité. »

La légende du dévouement patriotique des deux amis s'établit si fortement, que Thucydide, Platon et Aristote[2] ne purent l'ébranler, et elle eut de terribles conséquences. La doctrine de l'assassinat politique gagna de proche en proche la Grèce, les pays barbares et Rome. Tuer le tyran fut la vertu suprême; elle inspira Brutus et elle inspire encore ceux qui cherchent à gagner, par un meurtre de roi, le renom menteur de héros de la liberté.

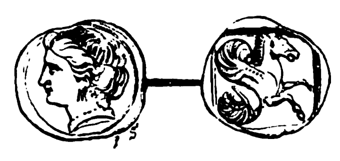
Depuis le meurtre de son frère (514), le caractère d'Hippias sembla

n° 2. — Le lion (λέων), sculpté dans le champ, fait allusion au nom du mort : ΛΕΩΝ. De même, on sculptait un veau (μόσχος) sur la tombe d'un personnage nommé Moschos; un palmier (φοίνιξ) sur la tombe d'un personnage nommé Phénix. Pour Rome, voy. *Hist. des Rom.*, t. I, p. 67.

[1] Revers d'un tétradrachme athénien signé des deux magistrats : ΜΕΝΤΩΡ et ΜΟΣΧΙΩΝ. On voit, dans le champ, à côté de la chouette, les deux meurtriers s'apprêtant à frapper Hipparque. (Beulé, *op. cit.*, p. 335.)

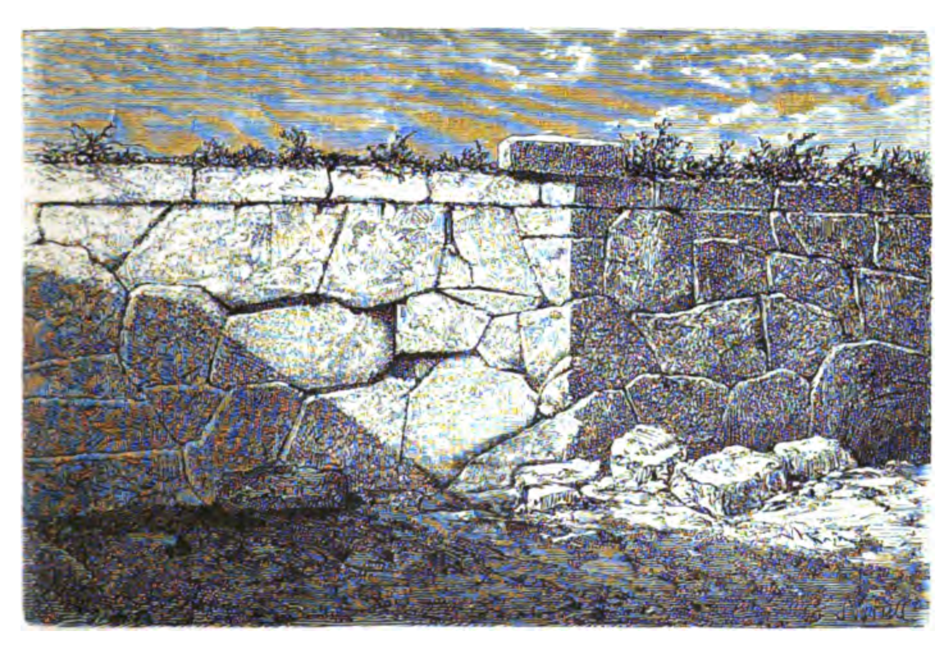
[2] Thucydide, dans son histoire, au livre VI, 59; Platon, dans le *Banquet*, au discours de Pausanias; Aristote, dans sa *Politique*, V, 10. Un décret de l'année 403 autorisa tout Athénien à tuer le citoyen qui aspirerait à la tyrannie, trahirait la république ou chercherait à renverser la constitution. Voy. Andocide, *Sur les mystères*, 95; Lycurgue, *Contre Léocrate*, 126.

changé. Devenu sombre et soupçonneux, il fit périr beaucoup de citoyens, accabla les autres d'impôts et resserra ses alliances au dehors. Son frère Thessalos possédait Sigée, le second Miltiade tenait pour lui la Chersonèse, il s'attacha encore, en lui donnant sa fille, le tyran de Lampsaque qui jouissait d'un grand crédit auprès du roi de Perse. « Lui, Athénien, s'unir à un homme de Lampsaque! » s'écrie Thucydide dans son orgueil attique. La prudence faisait taire l'orgueil. Hippias avait cependant bien d'autres amis, Lacédémone, le roi de Macédoine, Amyntas, et les Thessaliens de Larissa; que pouvait-il craindre?



Monnaie d'or de Lampsaque [1].

Les Alcméonides bannis par Pisistrate avaient fait, pour rentrer de



Mur pélasgique à Delphes [2].

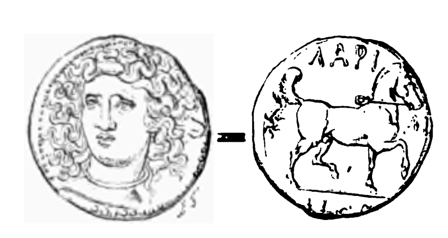
force dans l'Attique, une première tentative qui était restée infructueuse. Ils cherchèrent des alliés. Le temple de Delphes avait été

[1] Tête de femme à gauche, avec des boucles d'oreilles. ℞. Partie antérieure d'un hippocampe ailé, galopant à droite. (Friedländer et Sallet, *op. cit.*, n° 27, p. 56.)

[2] D'après le *Tour du Monde*, XXXIII, p. 147. Ce mur soutient, du côté du sud, la terrasse où s'élevait le temple d'Apollon. (Voy. Foucart, *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*, p 83 et suiv.) Le mur est presque entièrement couvert d'inscriptions, surtout d'actes d'affranchissement. (Voy. E. Curtius, *Anecdota Delphica;* Foucart et Wescher, *Inscriptions recueillies à Delphes ;* B. Haussoullier, dans le *Bulletin de Corr. hellén.*, V (1881), p. 397 et suiv.)

incendié en 548 : on ramassa de l'argent dans toute la Grèce pour le rebâtir, et les Delphiens furent taxés pour leur part à un quart de la dépense, évaluée à 300 talents d'Égine (près de 2 millions de francs). Les Alcméonides firent marché avec les amphictyons pour la reconstruction du temple, et dépassèrent de beaucoup dans l'exécution ce qui avait été convenu. Au lieu de construire le fronton en pierre, ils le bâtirent en marbre de Paros. Les Delphiens furent gagnés par cette générosité, et la Pythie ajouta à ses réponses, lorsque les Lacédémoniens venaient la consulter, soit au nom de l'État, soit dans leur intérêt particulier, l'injonction de rendre la liberté à Athènes. Les Spartiates étaient naturellement portés en faveur du parti aristocratique d'Athènes, représenté par les Alcméonides, et hostiles, au contraire, à cet esprit démocratique qui avait élevé les Pisistratides au pouvoir. En outre, ils n'avaient pas vu sans une secrète jalousie les progrès rapides des Athéniens sous Pisistrate et ses fils, quoiqu'ils eussent fait alliance avec eux. Mais le dieu semblant les en dégager, ils se décidèrent à envoyer par mer une expédition, qui débarqua au port de Phalère. Hippias, allié de la puissante ville de Larissa, en Thessalie, avait reçu un secours de mille cavaliers de ce pays, et il eut la précaution de dégarnir d'arbres et de haies les environs de Phalère. Dès que les Lacédémoniens voulurent sortir dans la plaine, assaillis de tous côtés par les Thessaliens, ils furent rejetés sur leurs vaisseaux avec perte de leur chef et d'une partie de leurs soldats.


Le temple de Delphes[1]

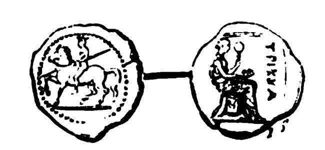

Monnaie de Larissa[2].

Cet échec accrut leur zèle, ils avaient maintenant une défaite à venger. D'ailleurs, à leur tête se trouvait un chef hardi, le roi Cléomène, à qui pesaient, tant qu'il restait à Lacédémone, la surveillance des éphores et le rôle subalterne de la royauté spartiate. Il aimait la

[1] Temple d'Apollon, à Delphes, vu de trois quarts. Les colonnes sont des caryatides; sur le fronton, l'image de l'omphalos; sous le portique, la statue du dieu qui s'appuie sur un cippe. Monnaie de bronze à l'effigie de l'impératrice Faustine mère (*Brit. Mus.*, Catal., pl. IV, 22. *Central Greece.*)

[2] Tête de la nymphe Larissa de face, les cheveux échevelés et portant un collier ℞. ΛΑΡΙΣΣΑΙΩΝ. Cheval bridé, à droite. Didrachme. (Friedländer et Sallet, *Münzkabinet*, n° 198, pl. III.)

guerre, qui lui rendait le commandement; il venait d'humilier Argos[1] et souhaitait d'humilier encore une domination qui, depuis quelques années, faisait trop parler d'elle. Au bout de ces entreprises et de ces succès, il entrevoyait certainement une dernière victoire, celle qui abattrait devant lui les éphores et la constitution de son pays. Il mena donc une nouvelle armée contre Athènes. Cette fois, l'attaque, dirigée par terre, eut un meilleur succès; les Thessaliens furent battus et Athènes assiégée. « Les tyrans, dit Hérodote, s'étaient réfugiés derrière le mur pélasgique, et les Lacédémoniens, n'étant pas en état de les y forcer, n'avaient nulle intention d'entreprendre un siège contre des ennemis pourvus de provisions de toute sorte. Il songeaient même à se retirer, après un blocus de quelques jours, lorsqu'un événement imprévu amena la ruine des Pisistratides. Hippias, pour mettre ses enfants à l'abri de tout événement, voulut les faire embarquer; ils tombèrent aux mains de l'ennemi, qui ne consentit à les rendre qu'à la condition que leur père sortirait de l'Attique dans cinq jours. Il s'y décida (510), et se retira à Sigée avec ses trésors et ses principaux partisans. »


Monnaie de Trikka en Thessalie[2].


Monnaie de Sigée[3].

III. — CLISTHÉNÈS (510).

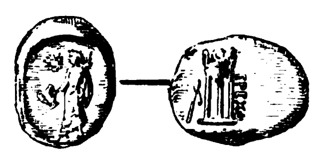
Avec les Alcméonides l'influence des Spartiates et l'esprit de leurs institutions semblaient devoir rentrer dans Athènes. Mais à la tête des émigrés revenus était un homme qui, dans l'exil, avait beaucoup appris, Clisthénès petit-fils du tyran de Sicyone et le vrai fondateur de la démocratie athénienne. Hérodote fait de lui un ambitieux, qui, trouvant un rival dans Isagoras, un des plus riches et des plus nobles

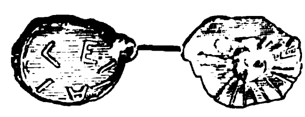
[1] Voy. ci-dessus, p. 356.

[2] Cavalier armé de la lance. ℞. TPIKKA. Femme à sa toilette, elle se regarde dans un miroir et tient dans la main gauche une cassolette. (Monnaie d'argent du musée de Berlin.) Trikka possédait un temple d'Esculape regardé comme le plus ancien et le plus fameux sanctuaire du dieu. (Strabon, VIII, 15, p. 374.)

[3] Tête casquée de Minerve, de face. ℞. ΣΙΓΕ (pour ΣΙΓΕΩΝ). Double chouette à une seule tête; dans le champ, le croissant. (Bronze du Cabinet de France, n° 1811.

citoyens d'Athènes, résolut de s'appuyer, comme Pisistrate, sur le petit peuple et de détruire l'influence des nobles en brisant les liens de la clientèle qui retenaient dans leur dépendance une partie de la population[1]. Peut-être ne fit-il qu'exécuter une patriotique réforme comme celle qui avait été entreprise un peu plus tôt à Rome par le roi Servius, le mélange des anciens et des nouveaux habitants. Solon, en effet, avait conservé les anciennes tribus qui, étroitement fermées par des liens religieux, refusaient, malgré les facilités données par le législateur, de s'ouvrir pour recevoir les étrangers établis en grand nombre dans l'Attique. L'oppression, qui avait pesé sur chacun, rapprocha tous les rangs, confondit les origines, et la révolution était sinon faite, du moins préparée dans les esprits, quand Clisthénès l'accomplit.


Tessère de la tribu Érechthéide[2].


Tessère de la tribu Aigéide[3].

Tessère de la tribu Aïantis[4].

Nommé archonte éponyme, Clisthénès abolit les quatre anciennes tribus et les remplaça par dix tribus nouvelles, dont les héros éponymes eurent leurs statues dans l'*Agora* et sur le Parthénon. Chacune comprit dix dèmes, plus tard davantage, car Strabon en compte jusqu'à cent soixante-quatorze, et on en a trouvé cent quatre-vingts. Les dèmes d'une même tribu n'étaient pas nécessairement dans le même canton. De quatre dèmes, par exemple, qui entouraient le Pirée, trois appartenaient à autant de tribus différentes. Il en résulta cet avantage que la tribu, ne représentant pas un seul intérêt territorial, ne devint jamais le foyer d'une faction politique. Chaque dème, administré par un démarque, avait son registre de citoyens ou démotes, ses assemblées,

[1] Thucydide, après avoir raconté (liv. II, 15-18) la destruction des divers États de l'Attique par Thésée (voy. ci-dessus, p. 364), ajoute : « Mais, même après cette concentration du gouvernement, la plupart des anciennes familles et de celles qui se formèrent ensuite, continuèrent à habiter au sein de leurs domaines et à vivre entourées de tous leurs serviteurs dans les lieux où elles avaient toujours vécu, et où se trouvaient leurs sanctuaires particuliers, et pour ainsi dire leurs pénates domestiques. Quitter ces demeures héréditaires et changer de canton, c'eût été pour eux quitter la patrie. »

[2] Cérès tenant un épi et un canthare ; dans le champ, la tête du Soleil radiée. ℞. ΕΡΕΧΘ. Trépied et thyrse. (Plomb. — Voy. *Bull. de Corr. hellén.*, VIII, pl. I, 16.)

[3] ΑΙΓΕΙΣ. ℞. Tête du Soleil radiée. (Plomb. — Voy. *Bull. de Corr. hellén.*, VIII, pl. I, 15.)

[4] ΑΙΑΝ, autour d'un vase et de deux *calathos* (Plomb. — Voy. *Bull. de Corr. hellén.*, VIII, pl. I, 12.)

ses revenus municipaux, ses dieux et ses fêtes. Les filles étaient inscrites à la phratrie et non pas au dème[1].

Les *phratries*, subdivisions des tribus anciennes, ne subsistèrent que pour les affaires civiles et religieuses. Les droits politiques dérivèrent de l'organisation nouvelle; nul ne put avoir les privilèges du citoyen sans être inscrit dans un dème. Ce changement transformera le peuple athénien, qui sera animé d'un esprit nouveau. Clisthénès l'a soustrait à l'influence que les nobles se transmettaient comme un héritage, dans leurs phratries ou dans leurs γένη, et qui restait de génération en génération, dans les mêmes maisons. Auparavant l'unité politique était le *génos*, composé de citoyens liés les uns aux autres par les traditions et la religion, et placés sous l'influence de chefs héréditaires; depuis Clisthénès ce fut le dème, composé d'hommes réunis seulement par la communauté des intérêts, la proximité des domaines et sous la seule influence du patriotisme. Pour prendre le langage politique moderne, ce n'était rien de moins que l'établissement du suffrage universel. Le citoyen qui changeait de domicile restait attaché au dème où il était inscrit : ainsi fera Rome pour les membres de ses tribus[3].



Jeune fille grecque (athénienne?)[2].

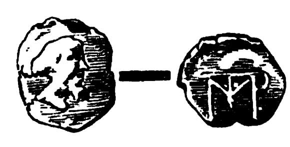
L'augmentation du nombre des tribus fit augmenter le nombre des sénateurs. De 400 on les porta à 500, de manière que 50 membres

[1] Sur l'organisation des dèmes, voyez B. Haussoullier, *la Vie municipale en Attique*, 1884.

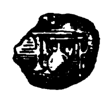
[2] Statuette en bronze du Cabinet de France (Catalogue, n° 3069).

[3] Dans un procès, l'auteur d'un discours attribué à Démosthène produit sept témoins dont six sont inscrits dans six dèmes différents (*Contre Néère*, 71). On voit comme le γένος, l'ancienne unité politique et religieuse, était brisé.

fussent désignés dans chaque tribu, peut-être dès ce moment par la voie du sort[1]. Ce sénat, délégation du corps des citoyens, dut siéger tous les jours, les jours de fête exceptés. Chaque section, à son tour, était en permanence durant un dixième de l'année, et ses membres, nourris pendant ce temps aux frais de l'État, portaient le nom de *prytanes*. La section se subdivisait elle-même en cinq commissions. Chacune, durant sept jours, présidait le sénat sous la direction d'un de ses membres, appelé *épistate*, dont elle tirait le nom au sort. L'épistate gardait les clefs de l'Acropole et du trésor, ainsi que le sceau de l'État. Mais ses fonctions ne duraient qu'un jour. Les autres sénateurs pouvaient siéger avec les prytanes, et il n'y avait de décision valable qu'autant qu'un sénateur au moins de chacune des neuf autres tribus avait pris part à la délibération des prytanes. Ainsi, les représentants de chaque tribu avaient, à tour de rôle, la direction du gouvernement.



Tessère se rapportant aux prytanes [2].



Tessère se rapportant aux prytanes [3].



Hoplite combattant [4].

L'assemblée du peuple fut désormais réunie quatre fois par prytanie (espace de 35 à 36 jours), davantage s'il était nécessaire, sur la convocation du sénat ou des généraux, et sous la présidence des prytanes dont le chef ou épistate indiquait les questions sur lesquelles l'assemblée votait.



Cavalier combattant [5].

Les quarante-huit naucraries furent portées à cinquante, de sorte que l'Attique fut divisée en autant de districts de perception financière. Les héliastes formèrent dix tribunaux[6], et la même division prévalut dans la plupart des corps publics, sauf dans le collège des archontes qui restèrent au nombre de neuf, nommés peut-être à l'élection, et non pas encore désignés par le sort, comme ils le seront certainement plus tard quand ils auront perdu

[1] Sur cette question, voyez ci-dessous, chap. XIX.

[2] Tête barbue à droite. ℟. ΠΡΥΤ. en monogramme. (Plomb. — Voy. *Bulletin de Corr. hellén.*, VIII, pl. I, n° 5.)

[3] En monogramme ΠΡ. Amphore. (Plomb. — Voy. *Bull. de Corr. hellén.*, VIII, pl. I, n° 6.)

[4] Sur une monnaie d'argent d'Aspendus de Pamphylie. Au revers, la légende ΕΣΠ. et un lion avec la triquétra. (Percy Gardner, *Types*, pl. IV, 29.)

[5] Sur une monnaie d'argent de Géla de Sicile. Au revers, la légende ΓΕΛΑΣ et l'avant-corps d'un taureau à tête humaine. (Percy Gardner, *ibid.*, pl. II, 12.)

[6] Voyez p. 399.

les plus importantes des prérogatives que Clisthénès leur avait laissées[1].

La nouvelle organisation fut aussi une organisation militaire : chacune des dix tribus avait ses hoplites, ses cavaliers et son général : chaque naucrarie fournissait une galère et deux cavaliers pour la garde



Jeune cavalier[2].

du pays[3]. Le troisième archonte ou polémarque conserva voix et autorité prépondérantes dans le conseil de guerre. Les généraux ne restaient qu'une année en charge; mais leurs fonctions s'accrurent avec la démocratie. Au temps de Périclès, les archontes seront réduits

[1] Schœmann, chap. III, § 5, et Grote, chap. XIII, croient que les archontes furent tirés au sort dès le temps de Clisthénès. Les anciens ne nous fournissent point de date pour ce changement que je crois pouvoir reporter au temps d'Aristide et d'Éphialte. Voy. ci-dessous.

[2] Bronze de la collection Gréau, d'après l'original nouvellement acquis au musée du Louvre. Il provient de l'Italie méridionale.

[3] Dans la guerre contre les Éginètes, Athènes ne put leur opposer que 50 galères fournies par les Naucrares. (Hérodote, VI, 89.)

à faire la police de la cité et à préparer le jugement des procès, tandis que les généraux, ou stratèges, dirigeront non seulement les affaires de la guerre, mais encore toute la politique étrangère[1].

On attribue aussi à Clisthénès l'établissement de l'ostracisme, qui fut l'application à la politique d'une idée religieuse. On a vu qu'une des croyances les plus invétérées des Grecs, était celle qui représentait la divinité comme envieuse des prospérités humaines, et que cette jalousie était un mélange de crainte et d'orgueil. Les poètes avaient tant de fois répété que renverser ce qui s'élève trop haut était une vengeance divine, que le peuple à son tour eut contre ses grands hommes l'envie qui d'ailleurs se trouve au fond du cœur de toutes les foules. A Athènes, chaque année, durant le sixième mois, la question suivante put être débattue dans le sénat et par-devant l'assemblée : « La sûreté de l'État exige-t-elle qu'il y ait un vote d'ostracisme? » Si cette nécessité était reconnue, le peuple était appelé à voter. On ne lui désignait aucun nom; il écrivait lui-même sur une coquille enduite de cire (ὄστρακον) le nom du citoyen qu'il jugeait utile d'éloigner de la ville, pour maintenir la commune égalité et prévenir toute tentative d'usurpation. Le vote était secret, les archontes faisaient le recensement des suffrages. Le citoyen désigné par la majorité était banni pour dix ans. Sa considération n'en souffrait pas; ses biens n'étaient point confisqués, comme ils l'étaient pour les bannis. il en gardait même la jouissance. Depuis Clisthénès, dix citoyens furent soumis à cette mesure de haute police : Hipparchos, un parent des Pisistratides; Alcibiade, Mégaclès et Callias, trois chefs de puissantes et ambitieuses maisons; Aristide, Thémistocle et Cimon, trois grands citoyens; Thucydide l'Ancien, un chef de faction; Damon, un des maîtres de Périclès; et Hyperbolos, un démagogue vulgaire; après lui, l'ostracisme tomba en désuétude.

Cette institution a servi de texte à beaucoup de discussions. Plutarque est bien près de la condamner, mais Aristote l'absout[2]. Elle lui paraît être un moyen de maintenir l'État dans ces rigoureuses proportions qui ne permettent à personne de s'élever outre mesure dans la cité. « Le peintre, dit-il, ne laissera pas dans son tableau un pied disproportionné, fût-il admirable, et le chef du chœur forcera la plus

[1] Voy. Hauvette-Besnault, *Les stratèges athéniens*, 1885.

[2] Plutarque, *Aristide*, VII; Aristote, *Politique*, liv. III, chap. IX. L'ostracisme exista aussi à Syracuse (le *pétalisme*), où il fit du mal, parce qu'il ne fut pas réglé (Diodore, XI, 87), et à Argos (Aristote, *Politique*, liv. V, chap. III.)

belle voix à se tenir à l'unisson des autres. » On dit qu'Athènes sortait, quand elle l'établit, d'une tyrannie odieuse; que le nouveau gouvernement n'avait pour se défendre aucune force armée; qu'enfin la liberté, tant de fois violée depuis Solon, étant devenue soupçonneuse, tout citoyen qui grandissait trop lui semblait justement à craindre; mais que ses craintes mêmes étaient un hommage : elle honorait alors qu'elle frappait. L'ostracisme était comme le sceau des grandes renommées. Au jugement d'Aristote ajoutons celui d'Aristide : « Il n'y a, disait-il, qu'un moyen de rendre la paix à la ville, c'est de nous jeter, Thémistocle et moi, dans le *barathron*[1]. » Athènes fut plus sage, elle se contenta d'éloigner l'un des deux rivaux. Thémistocle, délivré de cette lutte de chaque jour, fut plus libre de servir sa patrie : il sauva Athènes. Aristide, revenu plus tard, l'honora par ses vertus.

Montesquieu a dit : « Il y a, dans les États où l'on fait le plus de cas de la liberté, des lois qui la violent contre un seul, pour la garder à tous.... Cicéron veut qu'on les abolisse.... J'avoue pourtant que l'usage des peuples les plus libres qui aient jamais été sur la terre me fait croire qu'il y a des cas où il faut mettre pour un moment un voile sur la liberté, comme l'on cachait les statues des dieux[2]. »

Montesquieu a peut-être raison pour les petites cités de la Grèce, et tous les gouvernements modernes qui exilent même des enfants sont de son avis. Mais Cicéron n'a point tort lorsqu'il demande que, dans un grand État, il n'y ait point de loi faite pour ou contre un particulier, *ne privilegia inroganto*[3]. On serait même autorisé à soutenir que ces sortes de lois qui blessent la justice puisqu'elles ne s'appliquent pas à un délit déterminé, n'étaient point nécessaires à Athènes. Pour un vote d'ostracisme, il fallait 6000 votants, c'est-à-

[1] Profonde cavité dont les flancs étaient hérissés de rocs en saillie et où l'on précipitait les criminels, comme à Rome on les jetait du haut de la roche Tarpéienne. Le *barathron* ou *orugma* était situé dans le dème Kéiriade. (Harpocration, *s. v.*, et le Scholiaste d'Aristophane, sur *Plutus*, 431.)

[2] *Esprit des lois*, liv. XII, chap. XIX. Il dit ailleurs, XXVI, 17 : « L'ostracisme prouve la douceur du gouvernement populaire qui l'employait. » Et XXIX : « Il fut à Athènes une chose admirable. » — Les Anglais ont bien pire que l'ostracisme, le *bill of attainder*, qui envoya Strafford et tant d'autres à l'échafaud.

[3] *De legibus*, III, 4. Ces mots sont la traduction d'une loi athénienne. Cf. Démosthène, *Contre Timocratès*, 59; *Contre Stephanos*, II, § 12, et Andocide, *Sur les Mystères*, § 87-89. Le Scholiaste d'Aristophane, sur *les Chevaliers*, 855; Pollux, VIII, 15. Grote et divers érudits disent qu'il fallait 6000 suffrages contraires, ce qui suppose une assemblée bien plus nombreuse qu'Athènes n'en eut peut-être jamais. Plutarque (*Arist.*, 7), Boeckh, Wachsmuth, etc., pensent qu'il suffisait de la majorité qui se formait parmi les 6000 votants; je suis de cet avis. Sur le petit nombre des assistants à l'assemblée générale, voyez notre chapitre XIX.

dire une réunion du peuple entier. La majorité qui décrétait l'exil étant celle qui faisait la loi dans l'assemblée et la justice dans les tribunaux, on pouvait attendre sans péril qu'il se produisît un acte coupable pour en frapper l'auteur. La preuve que cette institution fameuse n'avait point, ou n'eut pas longtemps, l'utilité que de grands esprits lui ont reconnue, c'est qu'elle ne dura pas. L'ostracisme cessa d'être appliqué à partir de 417, au moment où la démocratie athénienne aurait eu grand besoin d'avoir des garanties contre les audaces d'Alcibiade.

IV. — INTERVENTION DE LACÉDÉMONE.

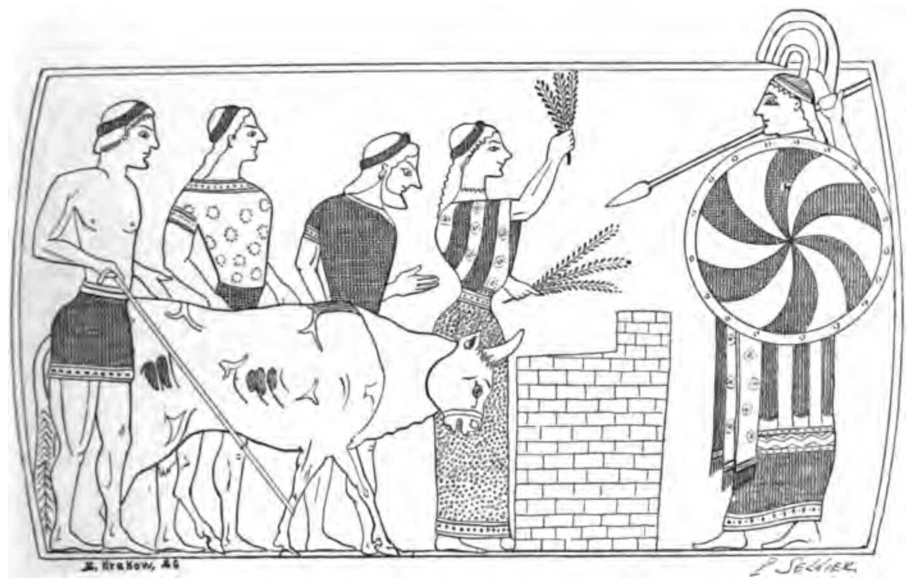
Le clergé de Delphes, dévoué aux Alcméonides, avait sanctionné les réformes de Clisthénès, en désignant les dix héros éponymes des nouvelles tribus. Leurs statues furent dressées sur l'Acropole, et Minerve eut, pour gardiens de son temple, les représentants divins de la cité. Mais l'aristocratique Lacédémone, en ramenant les Alcméonides à Athènes, avait cru renverser un tyran et fonder une oligarchie. Trompée dans son attente, elle accueillit les plaintes d'Isagoras, dont Cléomène avait été l'hôte pendant qu'il assiégeait la citadelle[1], et un héraut vint réclamer le bannissement de Clisthénès, comme membre d'une famille souillée. Clisthénès ne se sentit pas assez fort pour résister et sortit d'Athènes. Cléomène y arriva, chassa sept cents familles que lui désigna Isagoras, supprima le conseil des Cinq-Cents et voulut donner tout le gouvernement à trois cents citoyens de la faction oligarchique. Le sénat, refusant de céder à la violence, appela le peuple à sauver les lois, et les conspirateurs, qui s'étaient emparé de la citadelle, y furent assiégés. Cléomène essaya vainement de gagner à sa cause la prêtresse de Minerve; elle l'arrêta lorsqu'il parut au seuil de la *cella* pour interroger la déesse : « Étranger lacédémonien, lui cria-t-elle, recule et ne pénètre pas dans le sanctuaire; il n'est pas permis aux Doriens d'entrer ici. » Il tint deux jours; le manque de vivres le força de capituler, et Isagoras s'échappa avec lui. Mais ceux qui l'avaient soutenu furent condamnés comme traîtres et exécutés. Pour la seconde fois, Athènes chassait la tyrannie et se retrempait dans la liberté. Elle y trouva une force nouvelle.

[1] On croyait même que Cléomène avait mis dans ses intérêts la femme d'Isagoras. (Hérodote, V, 70.)

Elle en avait besoin, car le péril était grand. Cléomène amassait une armée et allait entraîner Sparte à une guerre ouverte. Chalcis, Égine, jalouses de la marine naissante des Athéniens, voyaient avec joie l'occasion de la détruire; Thèbes, celle de se venger : Hippias se croyait déjà rétabli. Clisthénès tenta une démarche hardie. Son père avait dû une partie de ses richesses à Crésus, il tourna comme lui les yeux vers Sardes et sollicita l'alliance du gouverneur de cette ville. Le Perse Artaphernès ne connaissait d'autre alliance avec le



Monnaie de Chalcis[1].



Sacrifice à Athéna[2].

grand roi que la soumission à ses ordres; il demanda aux envoyés de Clisthénès l'hommage de la terre et de l'eau. Le peuple, moins facile que ses ambassadeurs et peut-être que son chef, à qui cette aventure coûta son crédit[3], rejeta le traité, mais s'arma. Cléomène

[1] Tête diadémée de Chalcis, à droite. ℟. ΧΑΛΚΙ (Χαλκιδέων) ΜΕΝΕΔΗ (Μενέδημος, nom de magistrat). Aigle luttant contre un serpent. (Monnaie d'argent du Cabinet de France.)

[2] Peinture sur une amphore panathénaïque, d'après O. Jahn, *De antiquissimis Minervæ simulacris Atticis*, Taf. II, 1. — En avant de la statue d'Athéna Promachos, se dresse l'autel. Viennent la victime et les trois personnages qui offrent le sacrifice : devant eux est la prêtresse d'Athéna qui, des branches à la main, asperge l'autel.

[3] A partir de ce moment, il disparaît de l'histoire. On ne sait s'il ne fut point banni par l'ostracisme à la suite de cette fausse démarche; Élien (*Historiæ Variæ*, XIII, 25) l'affirme.

arrivait et allait attaquer du côté d'Éleusis, tandis que les Béotiens, réunis aux Chalcidiens, prendraient l'Attique à revers, du côté du nord et les Éginètes sur le littoral.

Les Athéniens coururent à l'ennemi le plus dangereux, au-devant de Cléomène. « Les armées, dit Hérodote, allaient engager l'action, lorsque les Corinthiens, reconnaissant les premiers qu'ils faisaient une guerre injuste, changèrent de dessein et se retirèrent. Leur



Le golfe d'Éleusis, vu de la voie Sacrée [1]

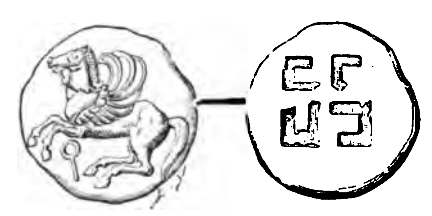
exemple fut suivi par Démarate, second roi de Sparte. Son départ entraîna la retraite de toutes les troupes. Ce fut cette dissidence qui motiva la loi par laquelle il est défendu aux rois de Lacédémone de se trouver tous deux en même temps à l'armée. »

Corinthe avait fait défection, non par amour pour Athènes, mais par jalousie contre Égine, sa rivale, que cette guerre aurait fait grandir, et Démarate, qui n'avait nul souci d'Athènes, s'inquiétait beaucoup de l'ambition de Cléomène. Débarrassés des Spartiates, les

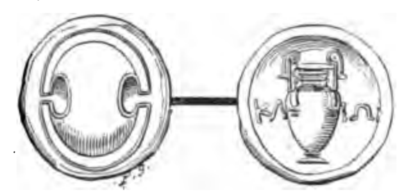
Clisthénès avait-il préparé, pour lui-même, une *tyrannie* populaire? On le dit : mais les faits ne le démontrent pas, et, sans eux, personne n'a le droit de prétendre que le grand réformateur n'était qu'un ambitieux vulgaire.

[1] D'après le *Tour du Monde*, XXXII, p. 33. — La route descend vers le golfe d'Éleusis : l'ancienne voie Sacrée inclinait davantage sur la droite. A l'horizon, à gauche, on voit les monts Géraniens.

Athéniens tombèrent sur les Béotiens avant l'arrivée des gens de Chalcis; ils leur tuèrent beaucoup de monde, firent 700 prisonniers, et le même jour débarquèrent en Eubée, où ils remportèrent une si complète victoire, qu'ils purent envoyer dans l'île 4000 colons ou clérouques entre lesquels furent partagées les terres des plus riches habitants de Chalcis. Gardienne pour Athènes du détroit de l'Euripe, cette colonie contribua beaucoup à la grandeur de sa métropole, par les ressources qu'elle lui procura, soit en blé, soit en chevaux, et par l'influence qu'elle lui donna dans l'Eubée (507).


Monnaie archaïque de Corinthe [1].

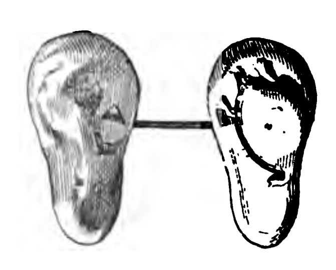
La démocratie inaugurait glorieusement son avènement par deux importantes victoires gagnées en deux jours. Les Athéniens n'en avaient pas tant fait durant les cinquante années qu'avait duré la tyrannie. Aussi en conçurent-ils un juste sentiment d'orgueil. Ils avaient bon nombre de prisonniers et les gardèrent quelque temps enchaînés. Avec la dîme de la rançon de 2 mines par tête (200 francs) qu'ils en tirèrent, ils firent exécuter un quadrige d'airain qui fut placé dans les Propylées et consacré à Minerve. Il portait cette inscription, qui, par sa fierté, annonçait les héros de Marathon : « Les enfants d'Athènes ont dompté les peuples de Béotie et de Chalcis; ils ont humilié dans la prison et les fers l'insolence de leurs ennemis. » On conserva les chaînes des captifs dans l'Acropole; Hérodote, qui les y vit, ajoute : « Depuis cet événement, Athènes ne cessa de s'accroître, et sa prospérité a prouvé, chez elle, comme partout ailleurs, les avantages d'un État où chacun jouit des mêmes droits. En effet, tant que les Athéniens furent soumis aux tyrans, on ne les vit pas supérieurs dans la guerre aux peuples qui les environnaient; mais ils les surpassèrent du moment qu'ils eurent brisé la tyrannie. Pour un maître, ils n'avaient jamais eu le désir de s'illustrer; devenus libres, ils le voulurent et ils y réussirent, parce qu'alors chacun travailla pour soi-même. »


Monnaie des Béotiens, *in genere* [2].

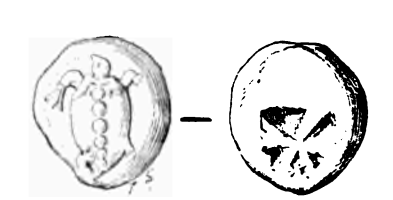
[1] Pégase bridé, volant à gauche; dessous, le koppa, initiale du nom de Corinthe. ℞. Carré creux. (Argent. — Voy. Friedländer, n° 21, pl. I, p. 55.)

[2] Bouclier béotien. ℞. ΚΑΙΩΝ, nom d'un magistrat. Amphore. (Monnaie d'argent du Cabinet de France, n° 439.)

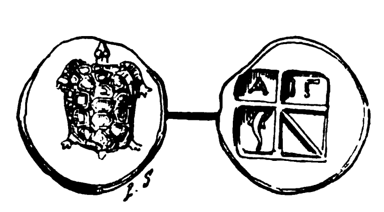
A côté de ces trophées de la victoire s'élevèrent ceux de la liberté. Sur la voie Sacrée qui montait à l'Acropole, où maintenant les dieux seuls résidaient, on dressa les statues d'Harmodios et d'Aristogiton, qui disaient à tout citoyen allant adorer les divinités poliades: « Il est beau de tuer un tyran. » Athènes et la Grèce se complurent dans ce sentiment farouche et le transmirent aux meurtriers de César, ou du moins au plus honnête d'entre eux, à Brutus. Cependant les Béotiens, pour réparer leur désastre, avaient demandé le secours des Éginètes, en se fondant sur cette raison que Thèbes et Égine, filles du fleuve Asopos, qui avaient donné leur nom aux deux cités, étaient sœurs. A cet argument, les Éginètes répondirent d'une façon tout aussi mythologique : ils envoyèrent les statues des héros Éacides au camp des Béotiens. Ceux-ci n'en furent pas moins battus et sollicitèrent un secours plus humain. Comme il y avait entre Athènes et Égine une vieille querelle dont nous parlerons bientôt, les Éginètes se décidèrent à profiter des nouveaux embarras d'Athènes; pendant que les Thébains attaquaient par le nord, ils armèrent une escadre et pillèrent les côtes, avant même d'avoir déclaré la guerre. Athènes prépara aussitôt une grande expédition contre Égine, mais les nouvelles qui lui vinrent du Péloponnèse l'empêchèrent de s'engager plus avant.



Lingot monétiforme d'Égine[1].



Monnaie archaïque d'Égine[2].



Monnaie d'Égine[3].

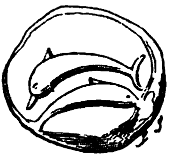
Lacédémone, toujours attachée bien plus à des intérêts qu'à des principes, venait de se décider à défaire ce qu'elle avait fait, à rétablir Hippias qu'elle avait renversé. Elle avait découvert la ruse

[1] Sur la face, la tortue. Au revers, carré creux. Ce lingot, qui offre à peine l'aspect monétiforme, représente la première monnaie grecque d'argent. (Collection de Luynes, au Cabinet de France.)

[2] Cette monnaie, au type de la tortue et du carré creux, est un spécimen du monnayage de l'argent dans sa transformation. (Cabinet de France.)

[3] La tortue. Beau style. ℞. Carré creux dans lequel on voit un dauphin et les lettres AIΓ (Αἰγινητῶν). (Cabinet de France.)

dont s'étaient servis les Alcméonides pour suborner l'oracle de Delphes et provoquer l'expédition de Cléomène. Il lui pesait d'avoir été prise pour dupe, « et de plus, dit crûment Hérodote, elle pensait que l'Attique, libre, deviendrait capable de balancer sa puissance, tandis que, courbée sous le joug, elle resterait nécessairement faible. » Hippias fut appelé de Sigée à Sparte, et les magistrats proposèrent aux alliés une grande expédition pour le ramener dans l'Attique. L'assemblée se tenait à Sparte même (505). Ces députés d'États libres écoutèrent d'abord en silence l'étrange proposition de secourir un tyran. A la fin, l'un d'eux, le Corinthien Sosiclès, se leva. Il rappela les maux que la tyrannie avait infligés à sa patrie et aux autres cités, reprocha aux Spartiates d'aller contre leur propre histoire et déclara que jamais les Corinthiens ne contribueraient à rétablir un gouvernement dont ils avaient eux-mêmes tant souffert. La plupart des alliés se rangèrent à cet avis. La ligue qui se formait fut tout à coup dissoute, et Hippias retourna tristement à Sigée. Il justifiera Sosiclès, en ne cessant de solliciter des Perses une armée qui lui permît de replacer sa patrie sous le joug et de mettre la Grèce aux pieds du grand roi.



Monnaie d'Égine[1].

Nous venons de voir Athènes, après bien des troubles et des révolutions, entrer rapidement dans les voies démocratiques et devenir ce que Solon avait voulu qu'elle fût, une réunion de citoyens au milieu desquels ni familles, ni corporations, ni castes n'avaient de droits particuliers et héréditaires. L'égalité devant la loi, la sécurité des biens et des personnes, le libre accès aux charges, aux tribunaux, à l'assemblée générale; des lois écrites qui empêchaient l'arbitraire; un domaine public qui appartenait vraiment au public, puisque le produit des mines, par exemple, était partagé entre les citoyens, quand la cité ne le réclamait pas pour ses nécessités ; mais la direction des affaires réservée aux riches, parce qu'ils avaient plus de loisir, et qu'ils pouvaient, au besoin, faire de plus grands sacrifices; et, avec toutes ces nouveautés, le respect des grands noms, des vieilles familles et de l'ancienne religion du pays; de sorte que tout lien avec le passé n'étant point brisé, l'État ne pouvait se précipiter témérairement vers un avenir inconnu, et que la noblesse athénienne restait l'ornement et la force de la cité, sans être pour elle une menace et un péril. Voilà

[1] Deux dauphins nageant en sens contraire. Au revers, un carré creux. (Monnaie d'argent du Cabinet de France.)

quelle était l'Athènes de Solon et de Clisthénès, un gouvernement qui poussait à la libre expansion des facultés de chacun et au dévouement absolu de tous pour la grandeur commune[1].

Et cette grandeur commençait. L'ordre une fois établi au dedans, la république avait bien vite grandi au dehors et était devenue en peu



Athéna et le Peuple athénien[2].

de temps assez redoutable pour exciter l'envie de la toute-puissante Lacédémone. Plusieurs peuples, plusieurs aristocraties, se sont ligués contre elle. Dans le but d'arrêter ses accroissements, Sparte essaye

[1] C'est l'opinion d'Hérodote, V, 78, et de Thucydide, I, 17, 18.

[2] Bas-relief servant d'en-tête aux comptes des trésoriers d'Athéna, de l'année 410/409; au musée du Louvre. — A droite et à gauche de l'olivier sacré de l'Érechthéion, se tiennent Athéna, armée de la lance, et le Peuple athénien, appuyé sur un sceptre. Le Peuple est de même taille que la déesse et tient de la main droite une des branches de l'arbre. On a voulu reconnaître dans cette scène Athéna confiant l'olivier sacré au roi Érechthée, mais nous avons déjà rencontré le Peuple sur des bas-reliefs analogues (voy. ci-dessus, p. 401), et l'olivier ne sert ici qu'à désigner le lieu de la scène, qui est l'Acropole

des moyens les plus contraires : tantôt elle chasse les tyrans; tantôt elle les ramène; rien ne réussit. Athènes triomphe de tous les efforts : semblable à un arbre vigoureux dont on tâche vainement de comprimer la sève et d'énerver les rameaux qui vont porter ensemble, comme sous les climats bénis, des fruits et des fleurs.

Sparte n'aurait pas sans doute renoncé à sa haine jalouse, si un grand événement n'avait tout à coup commandé aux Grecs l'oubli de leurs injures et l'union : nous touchons aux guerres Médiques. Avant de les raconter, il faut que le monde hellénique s'offre à nos yeux dans son ensemble et sa variété. Nous allons parler des petits États de la Grèce et des nombreuses colonies qui furent la première cause du grand conflit où l'Asie et l'Europe se heurtèrent, et depuis lors n'ont plus cessé de se mêler.

[1] Tête en marbre de Paros découverte sur l'Acropole d'Athènes en 1885; d'après l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1883, pl. VI. — Le marbre était rehaussé de couleurs, dont il reste des traces nombreuses sur les yeux, sur les boucles d'oreilles, sur le diadème.



Tête d'Athéna[1].

CHAPITRE XI

ÉTATS SECONDAIRES DE LA GRÈCE CONTINENTALE.

I. — ÉTATS SECONDAIRES DU PÉLOPONNÈSE.

Les petits États de la Grèce sont en nombre considérable. Chacun d'eux eut son histoire, puisqu'il eut sa vie propre, mais cette histoire est fort imparfaitement connue. Du reste, elle n'est, en général, pour le mouvement intérieur, qu'une répétition de ce qu'on a vu à Athènes et à Sparte ; pour le mouvement extérieur, elle se trouve aussi liée, le plus souvent, à celle des deux républiques principales. Nous ne voyons qu'un fait commun à tous ces petits peuples, la lente révolution qui les mène de la royauté, telle qu'Homère nous la montrait, à l'aristocratie que çà et là des tyrans renversent pour céder, à leur tour, la place à la démocratie que Thucydide et Hérodote nous dépeignent.

Le gouvernement de l'âge héroïque, avec ses rois descendants des dieux, avec son sénat de nobles, leur conseil, et l'assemblée générale des hommes libres qui rejette ou approuve, sans délibérer, se continua à Sparte et en Épire jusqu'au troisième siècle avant notre ère. Dans le reste de la Grèce, il disparut avec les causes qui lui avaient donné naissance, les guerres continuelles, les invasions subites, les changements de territoire. La société mieux assise eut moins besoin de ces fils des dieux ; et dans toutes les cités, un peu plus tôt, un peu plus tard, la royauté fut abolie. Une oligarchie qui datait de la conquête prit sa place et gouverna par des prytanes ou des archontes dans l'intérêt et au profit des nobles. La transition fut quelquefois ménagée, comme à Athènes, où l'on passa du roi à un archonte viager, puis décennal, enfin annuel. Au septième siècle, cette révolution oligarchique est pleinement accomplie par tout le monde grec, aux colonies comme dans les métropoles.

Une autre alors lui succède, de 650 à 500 ; car, une fois sortie de la

PÉLOPONNÈSE

Histoire des Grecs _ T. I.



L. Thuillier delt.

Gravé par Erhard, Frères.

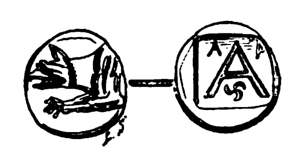
Imp. Fraillery



royauté des fils des dieux, la Grèce ne s'arrêta qu'à l'extrémité opposée, à la démocratie. Les nobles, qui n'avaient plus de maîtres au-dessus d'eux, ne voulurent voir au-dessous que des sujets; mais les sujets, à leur tour, firent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Toutefois, se défiant trop encore d'eux-mêmes pour fonder un pouvoir populaire, ils mirent à leur tête quelqu'un des grands qui était passé de leur côté, et lui donnèrent la puissance pour qu'il leur donnât l'égalité. Ainsi devinrent tyrans : Pisistrate à Athènes, Cypsélos à Corinthe, Panétios à Leontini, Pittacos à Mytilène[1], etc.; tyrannies brillantes et populaires qui faisaient vivre les villes en paix et en prospérité.


Monnaie de Leontini[2].

Toutes les tyrannies ne vinrent point par cette voie et n'eurent pas ce caractère populaire. A Argos, le roi Phidon renversa les entraves qui limitaient son pouvoir, et soumit à ses volontés grands et petits. A Milet et dans toute l'Ionie, des magistrats établis par les nobles s'emparèrent de la toute-puissance. En Sicile, l'Agrigentin Phalaris l'usurpa et l'exerça avec d'autant plus de cruauté que, n'étant le représentant d'aucune classe, toutes lui étaient ennemies. A Géla, Cléandros et Hippocratès la durent à leurs nombreux mercenaires sicules. A Cumes, en Italie, Aristodèmos s'en saisit par la violence. Dans la Chersonèse de Thrace, le premier Miltiade l'obtint comme chef d'une colonie entourée d'ennemis.


Monnaie d'Argos[3].

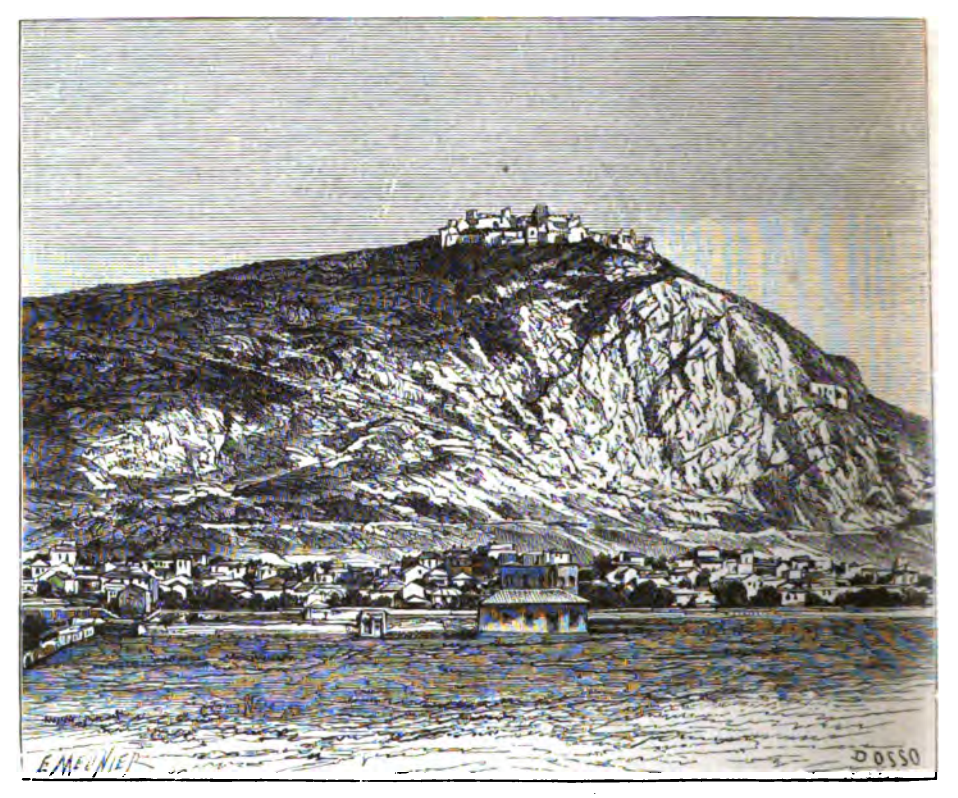
Ces tyrannies passèrent comme les oligarchies qui les avaient amenées, car l'usage prolongé d'un pouvoir irresponsable eut ses conséquences naturelles : les abus, les violences, d'où sortit une révolution nouvelle. Celle-ci achevait de s'opérer quand les guerres Médiques éclatèrent. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce : les

[1] La plupart des manuscrits grecs et latins donnent Μιτυλήνη et *Mitylene*, mais les monnaies et les inscriptions portent Μυτιλήνη, qui est sans doute l'orthographe véritable.

[2] Tête laurée d'Apollon entre deux feuilles de laurier. En symbole, un lion bondissant; légende rétrograde : ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ. ℞. Quadrige au pas; au-dessus, vole une Victoire tenant une bandelette; à l'exergue, un lion accroupi. (Tétradrachme du Cabinet de France.)

[3] La louve s'élançant sur sa proie. Au revers, dans un carré creux, un grand A avec la triquètre et les lettres AP (Ἀργείων). (Drachme du Cabinet de France.)

rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis les tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée ou sur des mercenaires; enfin la cité se gouvernant elle-même, ici en accordant plus aux riches, propriétaires du sol, là en donnant davantage au peuple. Cette dernière transformation devait être la plus heureuse; car de la rivalité des classes naquit cette émulation, cette activité des esprits qui firent la civilisation de la Grèce.



Acropole d'Argos[1].

Comme signe et conséquence de cette révolution politique, une autre s'opéra dans l'organisation militaire, qui rendit la première irrévocable. On eut l'égalité des armes comme on avait l'égalité des droits. Aux guerriers de l'époque homérique, qui combattaient isolément sur des chars de guerre, succédèrent les hoplites rangés en lignes serrées et profondes. Naguère, les héros seuls attaquaient de près, semant autour d'eux la terreur et la mort; maintenant, c'est le peuple qui

[1] D'après une photographie. L'acropole portait, dans l'antiquité, le vieux nom pélasgique de Larisa; celui d'Argos était réservé à la plaine et à la ville.

engage et soutient l'action. Chaque citoyen est armé de toutes pièces, et, au lieu des merveilleux exploits de quelques chefs intrépides, on a le grand spectacle de la cité entière marchant calme, disciplinée et résolue à la victoire ou à la mort. Cette organisation démocratique est celle qui prévalait au temps de l'arrivée des Mèdes, et ce fut elle qui sauva la Grèce.

Nous retrouverons quelques-uns des incidents de ces transformations successives dans l'histoire sommaire de chacun des petits États.

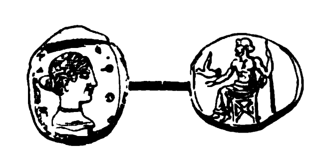


Source du Ladon[1]

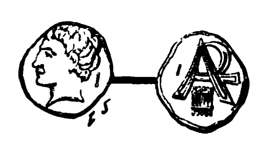
L'*Arcadie*, derrière sa haute ceinture de montagnes, a un sol tourmenté où les eaux n'ont point dessiné de larges bassins, si ce n'est la vallée du Ladon, car elles courent, pressées, dans toutes les directions, se heurtant à chaque pas contre des hauteurs dont elles ron-

[1] D'après une photographie. La source est à deux heures de marche du lac de Phénéos. Voy. Dodwell, *A classical and topographical tour through Greece*, II, p. 442.

gent le pied, ou qu'elles percent, pour s'ouvrir une route souterraine[1]. L'histoire de ce pays, image et comme reflet du sol, est sans unité. Une multitude de bourgades semées dans ces vallées sans nombre y vivaient à l'écart. Mais, grâce à sa pauvreté et à son isolement, l'Arcadie échappa aux révolutions qui changèrent tant de fois la population des autres cantons de la Grèce. « Les Arcadiens, dit Pausanias, ont occupé dès l'origine et occupent aujourd'hui encore le même pays. » Eux-mêmes s'appelaient προσέληνοι, c'est-à-dire plus vieux que la lune, et ils parlaient le plus ancien dialecte de la Grèce, l'éolique. Leurs montagnes gardent encore çà et là, sur d'abrupts sommets, des restes de fortification cyclopéenne, des blocs énormes, qui semblent avoir été comme une première et informe ébauche des murs fameux de Mycènes et de Tirynthe. Leur principale divinité, Jupiter, était adorée sur la cime du mont Lycée, d'où l'on aperçoit la plus grande partie du Péloponnèse. Son autel était un tertre de terre; son temple une enceinte en pierres grossières, et l'on y offrait des victimes humaines. L'entrée en était interdite aux hommes. Celui qui y pénétrait mourait infailliblement dans l'année. Pour assurer la véracité de l'oracle, les habitants lapidaient sur l'heure le coupable, quand ils pouvaient le saisir. Jupiter partageait ses honneurs et ses temples dans toute l'Arcadie avec une divinité très populaire en cette province, et dont le culte était probablement antérieur, Pan, le protecteur des pâtres et de leurs troupeaux de chèvres et de boucs, dont ils lui prêtaient les habitudes lascives, mais en même temps le


Monnaie d'Arcadie[2].


Le mont Olympe d'Arcadie (Lycée)[3].


Pan, sur une monnaie d'Arcadie[4].

[1] « On peut diviser l'Arcadie, par rapport à la géographie naturelle, en deux parties principales : l'une, au levant, est la région des bassins sans issue, à niveaux élevés; l'autre, à l'occident, embrasse tout le bassin de l'Alphée et de ses grands affluents. » (Puillon Boblaye, *Expédition de Morée*, p. 138.)

[2] Tête de femme (peut-être Calisto, mère d'Arcas). En légende : ΑΡΚΑΔΙϘΟΝ. ℞. Le Jupiter d'Arcadie, père d'Arcas, assis, tenant le sceptre et l'aigle. (Drachme du Cabinet de France, n° 2193.)

[3] Olympus appuyé sur son pedum, et assis sur le mont Olympe (Lycée) au pied duquel on lit ΟΛΥΜ. Dans le champ, le monogramme arcadien ΑΡ. (Tétradrachme du Cabinet de France.)

[4] Tête imberbe de Pan, le front orné de petites cornes; derrière I, marque d'atelier. ℞. Le monogramme arcadien AP, avec la syrinx et la lettre I, marque d'atelier. (Argent. Cabinet de France, n° 2229.)



CARTE DE L'ARCADIE.

dieu du feu qui répand la vie sur la terre pour y faire germer les moissons de Cérès, et qu'à cause de cela les Grecs appelaient le suivant de la Grande Mère[1]. Pourtant les Arcadiens le traitaient parfois avec peu de révérence : quand la chasse avait été mauvaise, ils fouettaient à grands coups sa statue[2]. Pan, le dieu des bois solitaires, que les vents emplissent de bruits mystérieux et où le jeu



Pan et les nymphes[3].

des ombres et de la lumière fait apparaître de fantastiques images, était l'auteur des craintes subites et sans cause; il jetait la terreur *panique*.

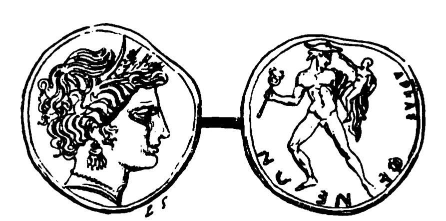
On disait qu'une suite de rois avaient commandé, dans l'origine, à toute l'Arcadie, et on nommait, comme le premier, celui qui lui donna son nom, Arcas. Cypsélos y régnait lors de l'invasion des Doriens, qui ne s'y arrêtèrent pas. Ses successeurs prirent part aux guerres de

[1] Ματρὸς μεγάλας ὀπαδός. (Aristote, *Rhét.*, II, 24.)

[2] Théocrite, VIII, 7.

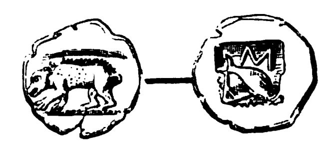
[3] Bas-relief découvert à Mégalopolis, en Arcadie; d'après les *Annali dell' Instit. archeolog.*, 1883, tav. L, 2. La scène se passe dans une grotte. Devant le dieu Pan, assis à droite et jouant de la syrinx, s'avancent en dansant trois nymphes drapées qui se tiennent par leur manteau. La dernière porte des épis et un fruit dans la main gauche. Pour les représentations analogues, voyez A. Michaëlis, *Annali*, 1863, p. 292 et suiv.; E. Pottier, *Bulletin de Corr. hellén.*, V (1881), p. 349 et suiv.

Messénie. Le dernier, Aristocratès II, assura, par sa trahison, la victoire définitive des Spartiates : les Arcadiens indignés le lapidèrent et abolirent la royauté (628).

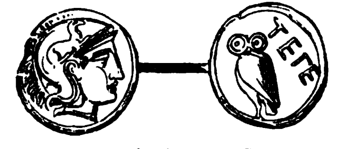


Arcas, sur un tétradrachme de Phénéos d'Arcadie[1].

Deux villes s'élevèrent peu à peu au-dessus des autres bourgades : « l'aimable Mantinée, » où les Argiens favorisèrent la démocratie; « Tégée l'imprenable, » qui, plus voisine de la Laconie, eut de longues guerres avec Sparte, puis resta dans son alliance et dans l'esprit de son gouvernement; de là, entre les deux villes arcadiennes, de longues rivalités et des luttes sanglantes. Les Arcadiens, pauvres et robustes, furent les premiers à aller chercher fortune dans le service étranger. On les tenait pour les meilleurs hoplites du Péloponnèse, mais en les raillant de servir toujours des causes étrangères. C'était une coutume en Grèce de dire de ceux qui travaillaient pour autrui qu'ils imitaient les Arcadiens.



Monnaie de Mantinée[2].



Monnaie de Tégée[3].

Élide. — La côte du nord-ouest, une des plus fertiles régions du Péloponnèse, formait dans l'origine trois petits États, parce qu'elle avait trois vallées s'ouvrant sur la mer d'Ionie : entre l'Alphée et la Néda, la *Triphylie*, dont la capitale, Pylos, au confluent du Pénéios et du Ladon de l'Élide, avait été la ville de Nestor; la *Pisatide*, où se trouvait Olympie, sur la rive droite de l'Alphée; et l'*Élide*, dont la capitale, Élis, avec son acropole bâtie sur une colline



Monnaie de l'Élide, *in genere*[4].

[1] Tête de Déméter couronnée d'épis, à droite. ℞. ΦΕΝΕΩΝ. Hermès, tenant le caducée et coiffé du pétase ailé, emporte le jeune Arcas qu'il tient sur son bras gauche, à moitié enveloppé dans son péplos; derrière Arcas, on lit son nom, ΑΡΚΑΣ. (Cabinet de France.)

[2] L'ours de Mantinée, marchant à gauche. ℞. ΜΑ Dauphin. Carré creux. (Drachme.)

[3] Tête casquée de Pallas. ℞. ΤΕΓΕ (Τεγεατῶν). Chouette. (Bronze. Imitation des monnaies d'Athènes.)

[4] Aigle dévorant un serpent; en légende FA, initiales du mot archaïque FAΛΕΙΩΝ, devenu plus tard ΗΛΕΙΩΝ. ℞. La même légende FA. Foudre ailé posé debout, dans un carré creux. (Argent.)

haute de 500 pieds, commandait la vallée du Pénéios. Oxylos s'y était établi avec des Étoliens, au temps de l'invasion dorienne. La royauté subsista dans la Pisatide jusqu'à la conquête de ce pays par les Éléens, vers 572, après de longues guerres, pour la présidence des jeux, qui furent marquées, comme toutes les guerres religieuses, par

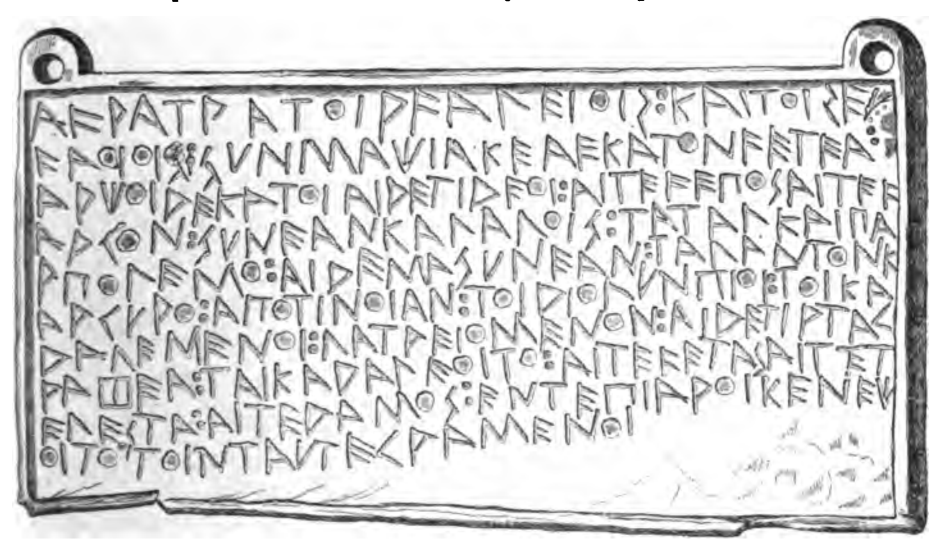


Cascade de la Néda[1]. (Voy. p. 481.)

de sanglantes exécutions. Pise, la ville des excommuniés, fut si bien détruite, qu'il n'en reste pas une pierre et qu'aujourd'hui on cherche vainement la place où elle s'élevait. Le plus célèbre des rois éléens, Iphitos, avait institué ou rétabli les jeux olympiques[2], auxquels les Spartiates prirent part de bonne heure après avoir formé une alliance étroite avec les Éléens. Cette institution détermina le sort de l'Élide :

[1] D'après une photographie. Voyez ci-dessous, p. 551.
[2] Voyez ci-dessus, p. 117, n. 1, et plus loin le chap. xv.

ce pays devint, tous les quatre ans, le lieu de réunion de la Grèce entière, et son territoire fut regardé, pour cette raison, comme sacré. La guerre n'en approchait point; les troupes étrangères qui le traversaient déposaient leurs armes en y entrant pour ne les reprendre



Traité de paix entre les Éléens et un peuple inconnu[1].

qu'à leur sortie. Aussi les campagnes étaient-elles bien cultivées et bien peuplées. De riches citoyens y vivaient à demeure, sans les quitter

[1] D'après Rœhl, *Inscriptiones Græcæ antiquissimæ*, n° 110. — Ce traité, le plus ancien de tous ceux qui existent en langue grecque, est gravé sur une tablette de bronze qui a été découverte à Olympie : celle-ci était fixée, au moyen de deux clous, sur le mur de quelque temple. Voici la transcription du texte en caractères courants et la traduction.

Ἀ Ϝράτρα τοῖρ Ϝαλείοις: καὶ τοῖς ΕὐϜαοίοις:. συνμαχία κ' ε[ἴ]α ἑκατὸν Ϝέτεα :, ἄρχοι δέ κα τοΐ. αἰ δέ τι δέοι : αἴτε Ϝέπος αἴτε Ϝάργον :, συνε[ῖ]αν κ' ἀ[λ]λάλοις :, τά τ' ἄ[λ]λ[α] καὶ πὰρ πολέμο :. αἰ δὲ μὰ συνε[ῖ]αν :, τάλαντόν κ' ἀργύρο : ἀποτίνοιαν : τοῖ Δὶ Ὀλυνπίοι : τοὶ κα[δ]δαλέμενοι : λάτρεϊόμενον :. αἰ δέ τιρ τὰ γράφεα : ταὶ κα[δ]δαλέοιτο :, αἴτε Ϝέτας αἴτε τελεστὰ[ς] : αἴτε δᾶμος :, ἐν τ' ἐπι' ροι κ' ἐνέχοιτο τοῖ 'νταῦτ' ἐγρα[μ]μένοι.

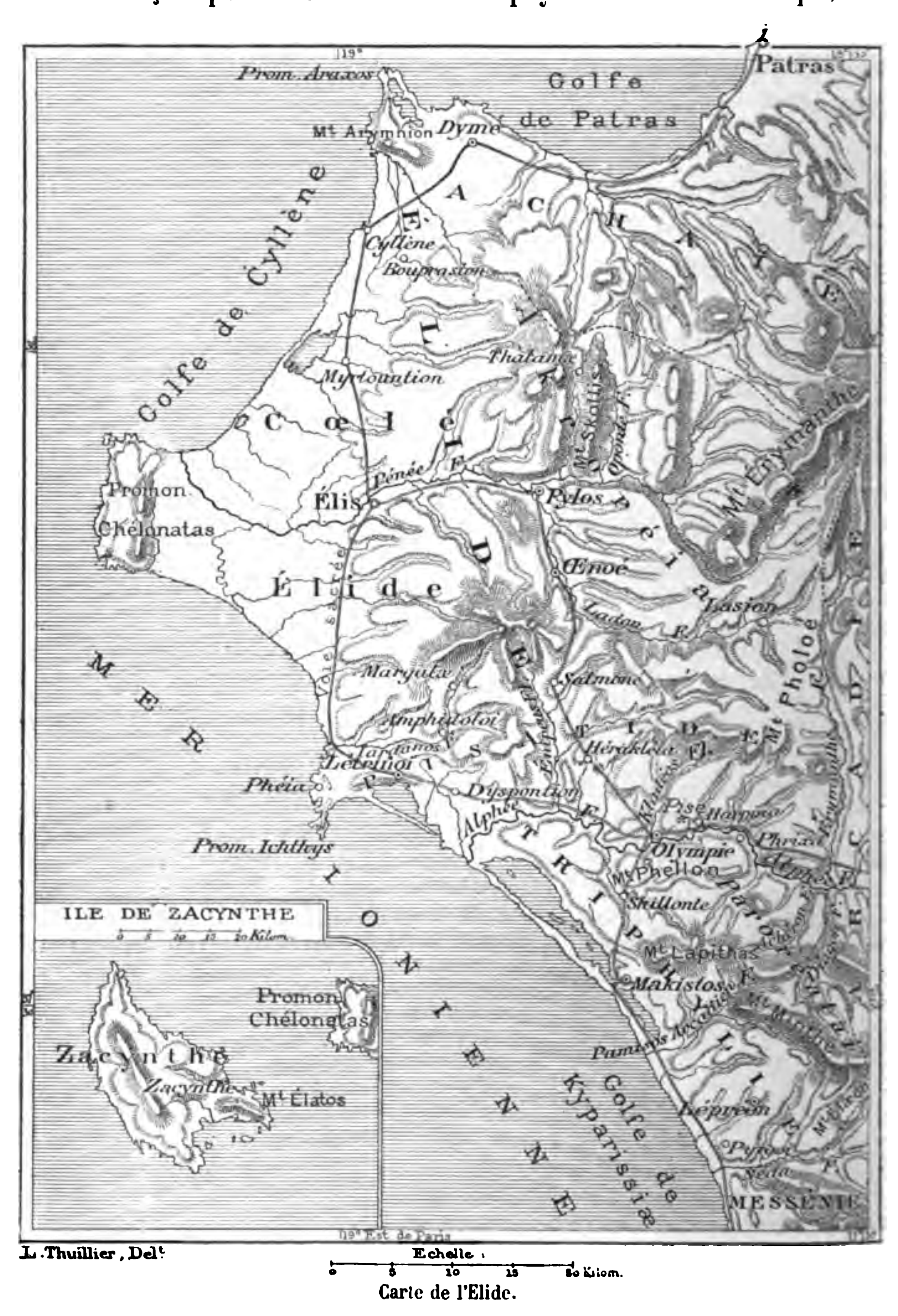
Le dialecte est le dialecte éléen. Transcrit en dialecte attique, le traité serait ainsi conçu :

Ἡ ῥήτρα τοῖς Ἠλείοις καὶ τοῖς Εὐαώοις. Συμμαχία ἂν εἴη ἑκατὸν ἔτη, ἄρχοι δά' ἂν τόδε. Εἰ δέ τι δέ οι εἴτε ἔπος εἴτε ἔργον, συνεῖεν ἂν ἀλλήλοις τά τ' ἄλλα καὶ περὶ πολέμου· εἰ δὲ μὴ συνεῖεν, τάλαντον ἂν ἀργύρου ἀποτίνοιεν τῷ Διὶ [τῷ] Ὀλυμπίῳ οἱ καταδηλούμενοι λατρευόμενον. Εἰ δέ τις τὰ γράμματα τάδε καταδηλοῖτο εἴτε ἔτης εἴτε τελεστὴς εἴτε δῆμος, ἐν τῷ ἐφιέρῳ ἂν ἐνέχοιτο τῷ ἐνταῦθα γεγραμμένῳ.

« Voici le traité entre les Éléens et les Évéens (?). Qu'il y ait alliance pour cent ans et que l'alliance commence cette année. S'il est besoin d'une négociation ou d'un acte, que les deux États s'unissent et pour toute affaire et pour la guerre; s'ils ne s'unissent pas, que ceux qui auront violé le traité paient un talent d'argent à Zeus olympien. Si quelqu'un, soit un simple citoyen, soit un magistrat, soit une commune, porte atteinte à cette inscription, qu'il soit soumis à l'amende sacrée ici spécifiée. »

La date de ce document et le nom du second peuple sont incertains. Le traité ne semble pas postérieur à la première partie du cinquième siècle avant notre ère. Pour le nom du second peuple, voyez Köhler dans les *Mittheilungen d. d. archäolog. Instit. in Athen*, VII (1882), p. 378, n. 2. Cf. S. Reinach, *Traité d'Épigraphie grecque*, p. 14-15.

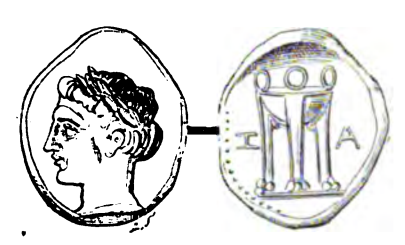
jamais; des tribunaux y jugeaient les différends, de sorte que la capitale n'exerçait point sur le reste du pays cette attraction qui, ail-



Carte de l'Elide.

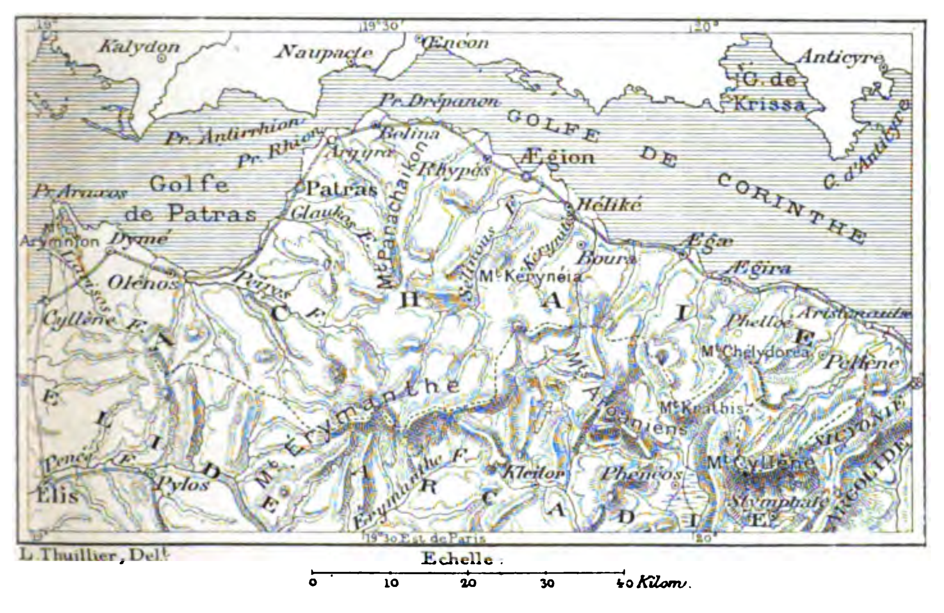
leurs, amenait trop de vie dans les cités et n'en laissait pas assez dans les champs. Le pouvoir appartenait à une troite aristocratie.

Deux magistrats suprêmes, dix plus tard, nommés *hellanodices* ou juges des Hellènes, avaient la surveillance des jeux, dont ils interdisaient l'approche à ceux qui n'étaient pas de pur sang hellénique. Le sénat, composé de quatre-vingt-dix membres nommés à vie, se recrutait de lui-même. Les trois Théocoles ou grands prêtres d'Olympie étaient probablement désignés par le dieu même, c'est-à-dire par le sort, comme les grands prêtres de Delphes, et restaient quatre années en fonctions; fonctions laborieuses, car, « tous les mois, dit Pausanias, les Éléens sacrifient une fois sur chacun des soixante-dix autels qu'ils ont érigés aux dieux. »



Monnaie de Zacynthe[1].

En face de la côte, à 60 stades de distance, s'étendait Zacynthe, que



Carte de l'Achaïe.

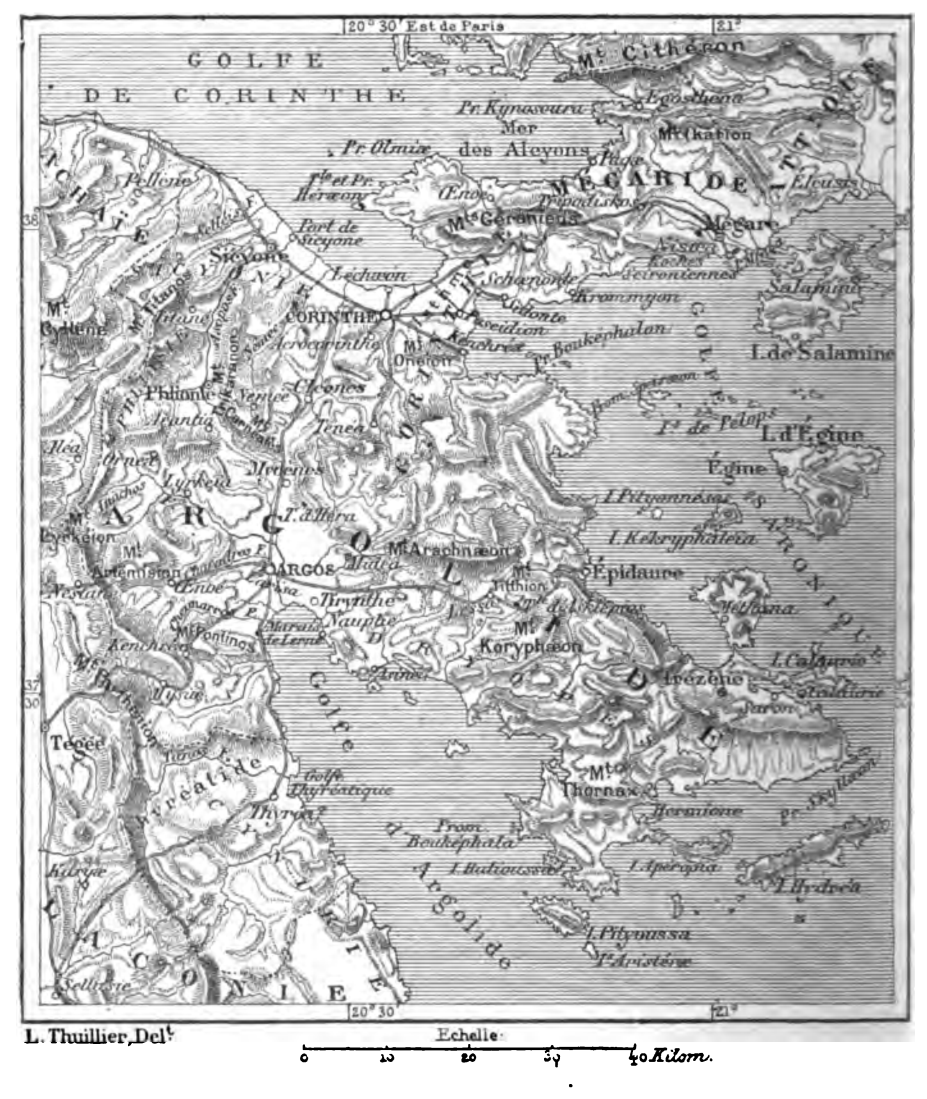
les marins nomment aujourd'hui la fleur de l'Orient[2]. Ses habitants prétendaient descendre des Troyens; Thucydide, qui regarde moins dans les légendes que dans les probabilités historiques, fait d'eux des Achéens. Ils passaient pour avoir fondé Sagonte en Espagne.

A l'est de l'Élide est l'*Achaïe*. Les descendants de Tisaménos y régnè-

[1] Tête laurée d'Apollon à gauche. ℞. ZA(Ζακυνθίων). Trépied. (Tétradrachme du Cabinet de France, n° 1678.)

[2] J'y ai vu des fleurs en plein champ au commencement de janvier

rent jusqu'à un certain Gygès, dont les cruautés firent abolir la royauté. on ne sait à quelle époque. La démocratie s'établit dans le pays, qui forma une confédération de douze villes. L'Achaïe ne prit aucune part

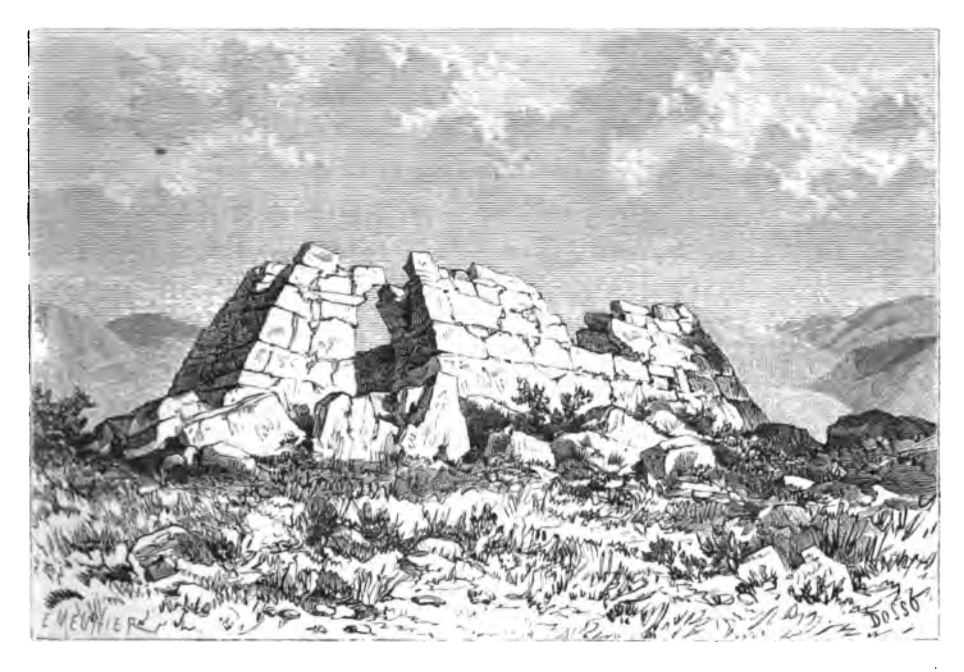


Carte de l'Argolide.

aux affaires générales de la Grèce, et vécut tranquille et heureuse : on vantait sa constitution qui fut imitée par plusieurs peuples; ses villes brilleront un moment aux derniers jours de la Grèce.

De l'Achaïe, nous passons, en tournant Sicyone et Corinthe, dans l'Argolide, grande péninsule sans unité géographique, hérissée de

montagnes, n'ayant ni routes, ni centre commun, ni fleuves qui la fécondent. L'Inachos qui la traverse n'a d'eau qu'en hiver. L'Argie, en particulier, est une terre aride; les Grecs savaient bien pourquoi : Neptune et Héra, disaient-ils, se disputaient la possession de ce pays. Pour mettre un terme à leur différend, ils prirent comme arbitre Phoronée, que les fleuves Céphise, Astérion et Inachos assistèrent. Le juge prononça contre Neptune, qui se vengea en tarissant les rivières et les sources du pays. Depuis ce jour, elles n'ont d'eau que celle que



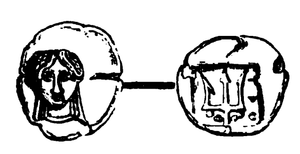
Ruines de la pyramide de Cenchreae (Argolide)[1].

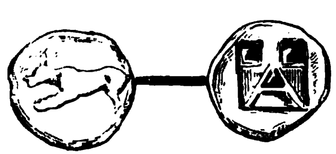
Héra fait tomber du ciel. La légende emprunte de toutes parts, aux choses comme aux hommes, pour accroître son trésor de récits merveilleux.

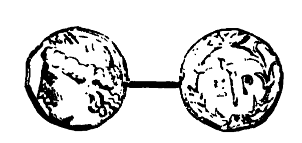
L'Argolide est couverte encore de ruines nombreuses qui montrent que dans ce petit espace ont vécu des cités puissantes, Mycènes, Tirynthe, Midée, Nauplie, Trézène, Hermione, Épidaure; on en peut conclure que ce pays fut longtemps le théâtre d'une lutte entre des races différentes, et l'on comprend pourquoi il ne forma jamais un

[1] D'après une photographie. Cf. l'*Expédition de Morée*, II, pl. 55. — Ce monument, unique en Grèce, est bâti en énormes blocs polygonaux, dont quelques-uns sont joints avec du mortier, et percé d'une entrée sur le côté est. C'était probablement un vaste tombeau.

État uni et fort, comme l'Attique et la Laconie. Il n'y avait pas, en effet, plus d'unité dans la population que dans le sol. Trézène, par exemple, resta presque toute ionienne. Elle conserva comme principales divinités Neptune et Minerve, marqua ses monnaies d'un trident avec une tête d'Athéna, et, quand Xerxès entra dans l'Attique, ce fut à Trézène que les Athéniens confièrent leurs femmes et leurs enfants. Épidaure aussi garda un fond de population ionienne, et tous les Achéens ne suivirent pas Tisaménos dans l'Égialée[2]. Aussi l'Argolide ne fut jamais qu'à demi dorienne, quoique Téménos, le chef de la maison des Héraclides, se fût établi à Argos, et que les Doriens de cette ville eussent colonisé successivement Sicyone, Cléone, Phlionte et Épidaure, qui regardèrent Argos comme leur métropole. Hermione, où l'on montrait une des entrées de l'enfer, ce qui dispensait ses habitants de mettre dans la bouche de leurs morts la pièce d'argent que tous devaient payer à Charon, reconnut aussi cette suprématie, que Nauplie et Asine acceptèrent encore. Argos se trouva à la tête d'une confédération qui embrassa toute la péninsule argienne et dont la divinité protectrice de la ligue ne fut plus la Héra achéenne, mais le dieu dorien Apollon, qui eut son sanctuaire s'élevait dans la citadelle d'Argos. Tous y venaient et devaient y venir sacrifier. Les Argiens, gardiens du temple, avaient le droit d'agir par la force contre celles des cités qui n'envoyaient pas les victimes obligatoires, de même qu'ils frappaient d'une amende ceux des membres de la ligue qui n'en remplissaient pas les conditions. Sicyone et Égine ayant, en 514, donné des secours au Spartiate Cléomène dans son invasion de l'Argie, Argos imposa aux deux cités une grosse amende, et Sicyone reconnut que c'était justice.


Monnaie de Trézène [1].


Première monnaie d'Argos [3].


Monnaie d'Hermione [4]

[1] Tête de femme de face, les cheveux partagés au milieu du front en deux larges bandeaux. ℞. TPO (Τροιζηνίων). Trident. Carré creux. (Drachme.)

[2] Voy. ci-dessus, p. 144.

[3] La louve courant à gauche. Au revers un grand A dans un carré creux. Cette drachme est probablement la monnaie de Phidon.

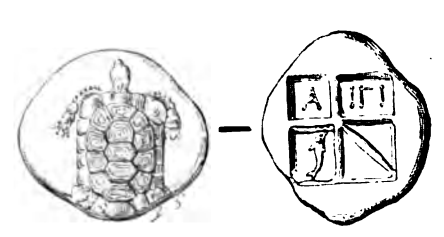
[4] Tête de Déméter, couronnée d'épis, à gauche. ℞. EP et un flambeau, dans une couronne formée d'épis de blé. Bronze.

Cette réunion de tous les Doriens de l'Argolide, sous la direction d'Argos, donna un moment à cette ville, le premier rang dans le Péloponnèse : au temps de son roi Phidon, le dixième descendant de Téménos, vers 750, elle exerça l'influence que Sparte n'acquit que plus tard. Phidon ôta la présidence des jeux olympiques aux Éléens, pour la donner aux Piséens; il soumit toute la côte orientale de la Laconie jusqu'au cap Malée, avec l'île de Cythère, et le premier, sur le continent grec, il fit frapper de la monnaie d'argent pour remplacer la lourde et incommode monnaie de fer et d'airain que Sparte gardait. Le système de poids et mesures qu'il établit et qu'on a appelé le système d'Égine fut adopté par tout le Péloponnèse, la Béotie, la Thessalie et la Macédoine. On voit que ce prince, qui fut presque contemporain de Lycurgue, avait de tout autres idées, parce qu'il trouvait autour de lui de tout autres besoins. Il poussait son peuple au commerce, à la navigation, avec autant de force que le législateur de Sparte en avait mis à retenir le sien dans le cercle étroit de ses rigides et illibérales institutions. Sparte et Argos n'étaient donc pas doriennes de la même façon. Corinthe, ville de luxe et de mollesse, le sera moins encore. C'est qu'il faut donner à l'influence des lieux et des circonstances ce que l'on a trouvé longtemps si commode, pour tout expliquer, de donner à l'influence du sang, à la race.

Après Phidon, la royauté argienne retomba dans la faiblesse d'où il l'avait tirée et ne fut plus guère qu'un titre. Ainsi que dans tous les États doriens, la population était divisée en trois classes : une classe supérieure qui gouvernait, c'étaient les descendants des conquérants; une classe intermédiaire, les vaincus, libres comme les Laconiens; enfin une classe de serfs, comme les hilotes, qu'on appelait par mépris les *gymnésiens* ou hommes nus. Argos, à titre de cité dorienne et aristocratique, eût dû être toujours dans l'alliance de Sparte; mais, avec le souvenir du premier rang qu'elle avait jadis occupé dans la Grèce, elle ne pouvait voir sans jalousie la grandeur croissante de Lacédémone. Elle fut souvent en guerre avec elle pour les frontières, et perdit une partie de la Cynurie. Plus tard, en haine de Sparte, elle se jeta dans le parti d'Athènes et de la démocratie, mais pratiqua ce gouvernement difficile sans les sages tempéraments qu'Athènes y mit longtemps. Cicéron remarque qu'il ne trouve nulle part mention d'un orateur argien.

A l'est d'Argos, dans la presqu'île *Acté*, s'élevait *Épidaure*, sur la côte du golfe Saronique, en face d'*Égine*, qu'elle avait colonisée et dont les

destinées furent longtemps enchaînées aux siennes. A titre de métropole, elle avait obligé les habitants de cette île à porter leurs procès devant ses tribunaux. Elle tomba, au huitième siècle, sous la puissance de Phidon d'Argos et recouvra son indépendance après sa mort. Vers la fin du septième siècle et au commencement du sixième, Épidaure fut encore soumise à un joug étranger. Proclès y régnait alors; Périandre, son gendre, le détrôna. Ce fut sans doute à la suite de cet événement qu'Égine s'affranchit. Il y avait à Épidaure des esclaves semblables aux hilotes et aux gymnésiens : on les appelait *conipodes* (hommes aux pieds poudreux), autre terme de mépris qui marque en même temps leurs occupations rurales.



Monnaie d'Egine[1].

Égine est une des plus petites îles de la Méditerranée. Elle n'a pas 83 kilomètres carrés de surface. Son sol est pauvre : ses rivages aux gracieux contours sont bordés d'écueils, sauf en un point, où se rencontre une excellente rade, et, au centre, s'élève le mont Saint-Élie, d'où il est facile de compter les temples de l'Acropole d'Athènes, et de voir Salamine, Éleusis, Mégare, l'Acrocorinthe et les premières îles de l'Archipel. D'avance, on peut dire qu'Égine dominera le golfe Saronique et la mer des Cyclades, le jour où ce roc insulaire aura des hommes de cœur et d'intelligence, comme il s'en est trouvé sur quelques-uns de ces îlots où les Grecs modernes ont attiré tant de commerce et d'où sont sortis tant de marins redoutables.



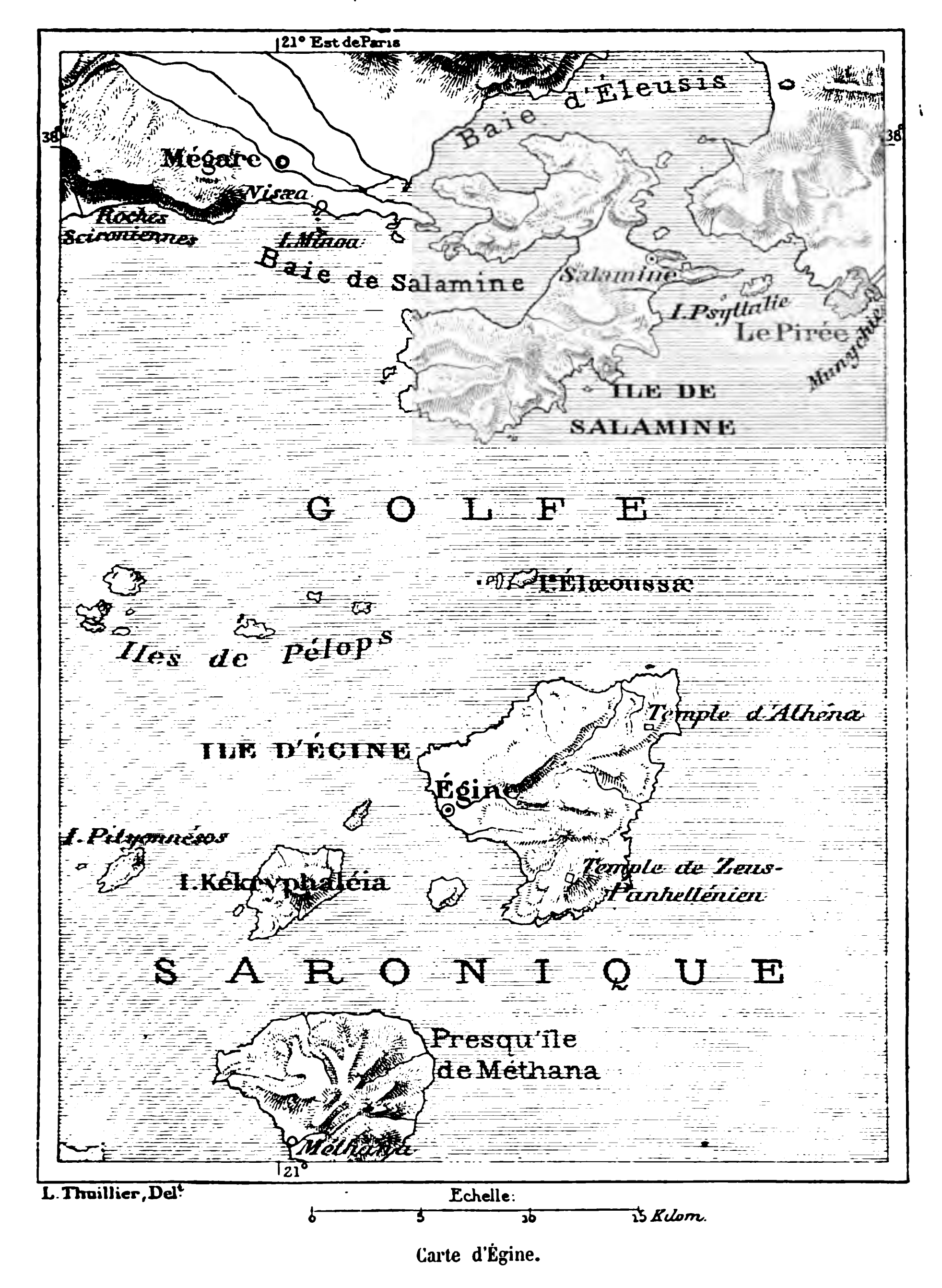
Éaque, juge des morts[2].

Des Pélasges, puis des Achéens myrmidons, furent les plus anciens habitants d'Égine. Les derniers avaient pour chef Éaque, que la légende appelle fils de Jupiter. Une année, dit-elle, que la sécheresse allait faire périr les moissons, les députés de la Grèce accoururent auprès de lui et le supplièrent d'invoquer son père. Il monta au sommet du mont qu'on appelle aujourd'hui Saint-Élie et pria. Aussitôt les nues

[1] Monnaie de la seconde époque. La tortue est remarquablement gravée. Au revers, carré creux en quatre compartiments dans lesquels est un dauphin et la légende AIΓI pour AIΓINHTΩN. (Argent.)

[2] Monnaie du Cabinet de Berlin. En légende AIAKOC. Éaque tenant le sceptre est assis sur son trône; devant lui, comparait un personnage, et plus loin, on voit le Génie de la mort. Thanatos, sur un cippe; dans le champ, une étoile. (Bronze).

s'assemblèrent et la pluie tomba en abondance; les Grecs étaient sauvés. Leur reconnaissance fut lugubre : ils placèrent Éaque aux

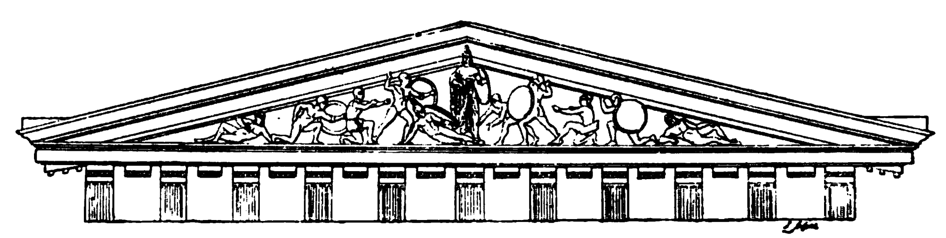


Carte d'Égine.

Enfers pour y juger les morts, avec Minos et Rhadamanthe. Il avait eu deux fils, Pélée qui retourna avec une partie des Myrmidons en Thessalie, où il fut père d'Achille, et Télamon, qui donna le jour à Ajax,

le plus terrible des Grecs après le fils de Thétis. Les Doriens d'Épidaure occupèrent Égine, sans lui donner d'abord beaucoup d'éclat, car elle resta longtemps obscure. Mais son heureuse situation fit naître le commerce, et avec lui quelques industries où l'art se mêla. Ses habitants modelaient des vases élégants, avaient trouvé le bronze le plus estimé après celui de Délos, frappèrent la première monnaie grecque et vendirent longtemps des statues de dieux à toutes les cités, et des statues d'athlètes à tous les vainqueurs d'Olympie, depuis les côtes de l'Asie jusqu'à celles de Sicile. Avant le siècle de Périclès, les artistes d'Égine furent les premiers de la Grèce.

Devenus riches, ils rompirent avec Épidaure, restée pauvre et faible,



Fronton occidental du temple d'Athéna à Egine[1].

mais furent eux-mêmes en proie à des querelles violentes entre l'ancien parti des conquérants doriens et un parti nouveau que le commerce avait formé et enrichi. L'oligarchie l'emporta et garda le pouvoir.

A la suite de ses navires de commerce, Égine avait lancé des navires de guerre, car personne, en ce temps-là, ne faisant la police de la mer, les marchands portaient l'épée et devenaient bien vite conquérants. Égine eut des victoires. En 519 elle vainquit les Samiens; mais elle se garda de l'ambition des conquêtes lointaines; elle ne fonda

[1] Cette gravure et celles de la page 493 sont faites d'après les moulages, à l'École des Beaux-Arts. La disposition rigoureusement symétrique des figures et l'habileté déployée par le sculpteur pour remplir l'espace triangulaire dont le fronton lui imposait la forme sont remarquables. De chaque côté de la déesse Athéna, qui préside au combat et domine les héros de sa haute taille, sont cinq ou, suivant une autre restauration, sept guerriers : sous les angles sont étendus des blessés, sous les rampants sont agenouillés des combattants. Le sujet représenté (voy. les figures, p. 493) est le combat des Grecs et des Troyens autour du corps de Patrocle. (Cf. *Iliade*, XVII, 715 et suiv.) Patrocle, mortellement blessé, s'est affaissé, et les Troyens, à droite, s'efforcent d'enlever son corps : l'archer troyen, qui a le genou droit en terre, porte le costume phrygien : le bonnet et le vêtement collant. A gauche sont les Grecs, et au premier rang les deux héros que les Éginètes honorent d'un culte particulier : Ajax, fils de Télamon, et Teucer. Ces belles sculptures forment la série la plus importante des œuvres de l'époque archaïque. (Musée de Munich.)



HACHETTE ET C



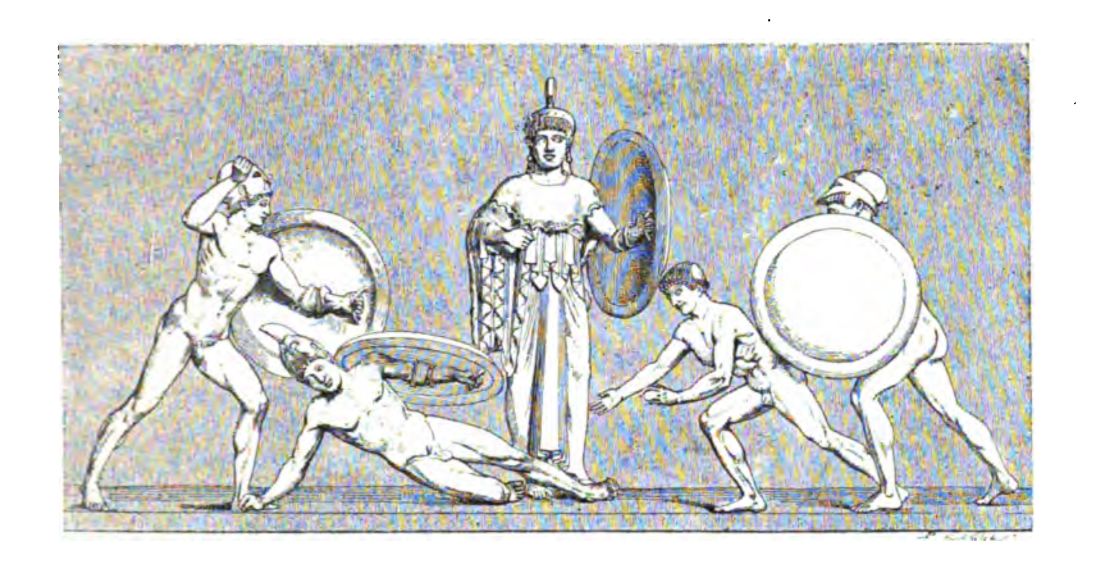
Dameourgez chromolith

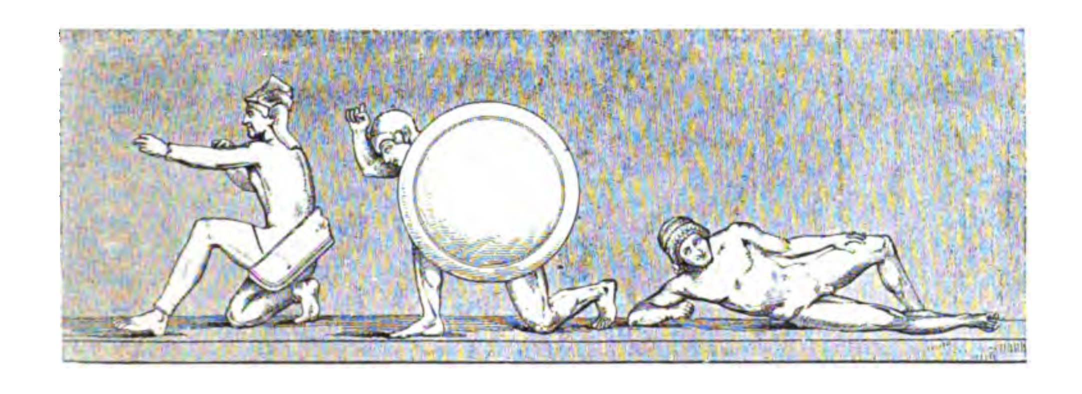
Imp. Fraillery

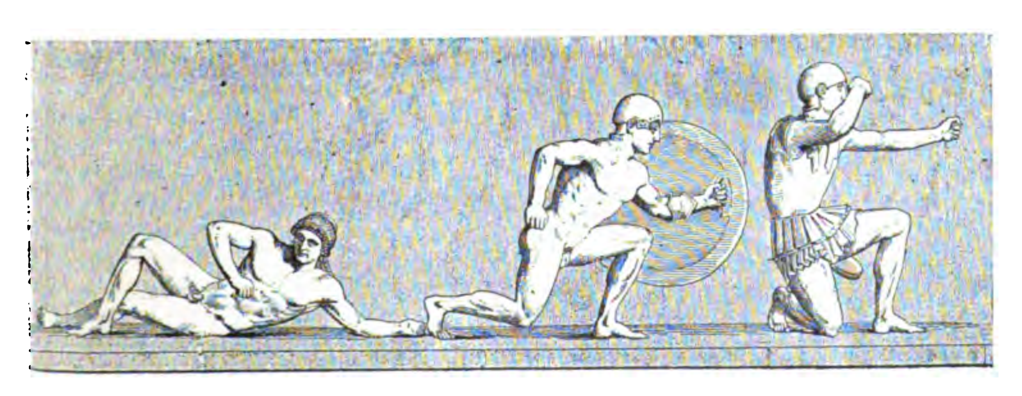
FRONTON OCCIDENTAL DU TEMPLE D'ATHENA, A ÉGINE

RESTAURATION PAR CHARLES GARNIER





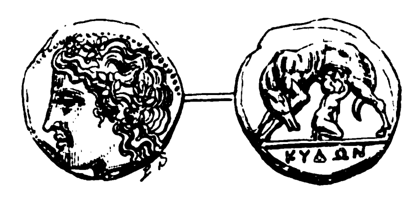




FIGURES DU FRONTON D'ÉGINE. (Voy. p. 492.)



qu'une seule colonie : Cydonie, en Crète, qui est aujourd'hui la capitale de Candie, la Canée. Dès l'année 563, sous le règne du pharaon Amasis, elle avait établi un comptoir à Naucratis, dans le Delta.



Monnaie de Cydonia [1].

Elle eut une autre ennemie, plus redoutable que Samos et qui finit par la tuer, Athènes. Cette haine avait une cause naturelle dans la rivalité de deux peuples séparés seulement par une mer étroite où se rencontraient à chaque instant leurs vaisseaux. Par un bon vent, un navire allait du Pirée à Égine en deux heures. Hérodote,



L'île d'Égine, vûe de Phalère [2].

a comme toujours, pour expliquer cette haine de deux peuples, à nous conter une vieille histoire qui montre les mesquines rivalités, les tracasseries réciproques de ces petits États, et où l'on voit les femmes éterniser les querelles, en conservant le souvenir des injures dans leurs cérémonies et jusque dans la forme de leurs vêtements [3]. « A une époque de disette, les Épidauriens avaient reçu de la Pythie l'ordre de consacrer à Cérès et à Proserpine deux statues en bois d'olivier; pour avoir de ce bois, s'étant adressés, aux Athéniens, dont les oliviers

[1] Tête de femme à gauche, couronnée de fleurs (probablement Acacallis, mère de Cydon). ℟. Louve allaitant le jeune Cydon, héros éponyme de la ville de Cydonia (Cydon était fils d'Hermès et d'Acacallis, fille de Minos). En légende, ΚΥΔΩΝ. (Argent.)

[2] D'après le *Tour du Monde*, t. XXXIV, p. 353. Derrière l'île, à droite et à gauche, on aperçoit les montagnes du Péloponnèse.

[3] Hérodote, V, 82-88. Je ne donne, bien entendu, de ce long récit qu'un très bref résumé.

passaient pour sacrés ils obtinrent la permission d'en prendre à condition qu'ils viendraient tous les ans à Athènes offrir un sacrifice à Pallas et à Érechthée. Les Épidauriens acceptèrent cette condition et l'exécutèrent fidèlement. Mais, plus tard, les Éginètes leur ayant enlevé ces statues, ils cessèrent de se rendre à Athènes. Les Athéniens se plaignirent; on les renvoya à Égine, qui refusa d'exécuter la condition acceptée jadis par Épidaure. Alors Athènes dirigea contre l'île une expédition qui fut si bien vaincue, qu'un seul homme échappa. A peine cet homme eut-il annoncé le désastre, que les femmes de ceux qui avaient péri se jetèrent sur lui, et chacune lui enfonça dans le corps l'aiguille dont elles se servaient pour rattacher leurs robes. Il périt par ce supplice. Les Athéniens eurent horreur de cette cruauté, et, pour punir leurs femmes, ils les obligèrent à quitter l'habillement dorien qu'elles portaient, et à prendre celui des Ioniennes, c'est-à-dire la tunique de lin, pour laquelle elles n'avaient pas besoin d'aiguilles. Depuis cet événement s'établit chez les Argiens et les Éginètes l'usage, qui subsiste encore, de faire les aiguilles à rattacher les robes de moitié plus grandes qu'elles n'étaient autrefois, et c'est encore pour cela que, parmi eux, les offrandes des femmes consistent principalement en ces sortes d'aiguilles qu'elles consacrent. Une loi défend aussi à ces peuples de faire usage, dans les cérémonies publiques, d'aucun ustensile fabriqué dans l'Attique, ni d'employer aucune poterie qui en sorte. » On a vu[1] les Éginètes montrer leur haine persistante contre Athènes lorsque, en 507, ils entrèrent dans la grande ligue formée par Thèbes et Lacédémone pour ruiner à la fois la liberté et la fortune renaissante des Athéniens. Du temple qu'ils élevèrent à Athéna, au temps de leur prospérité, il reste de belles ruines et des sculptures qui, malgré leur caractère encore archaïque, annoncent le prochain avènement de la grande statuaire hellénique[2].

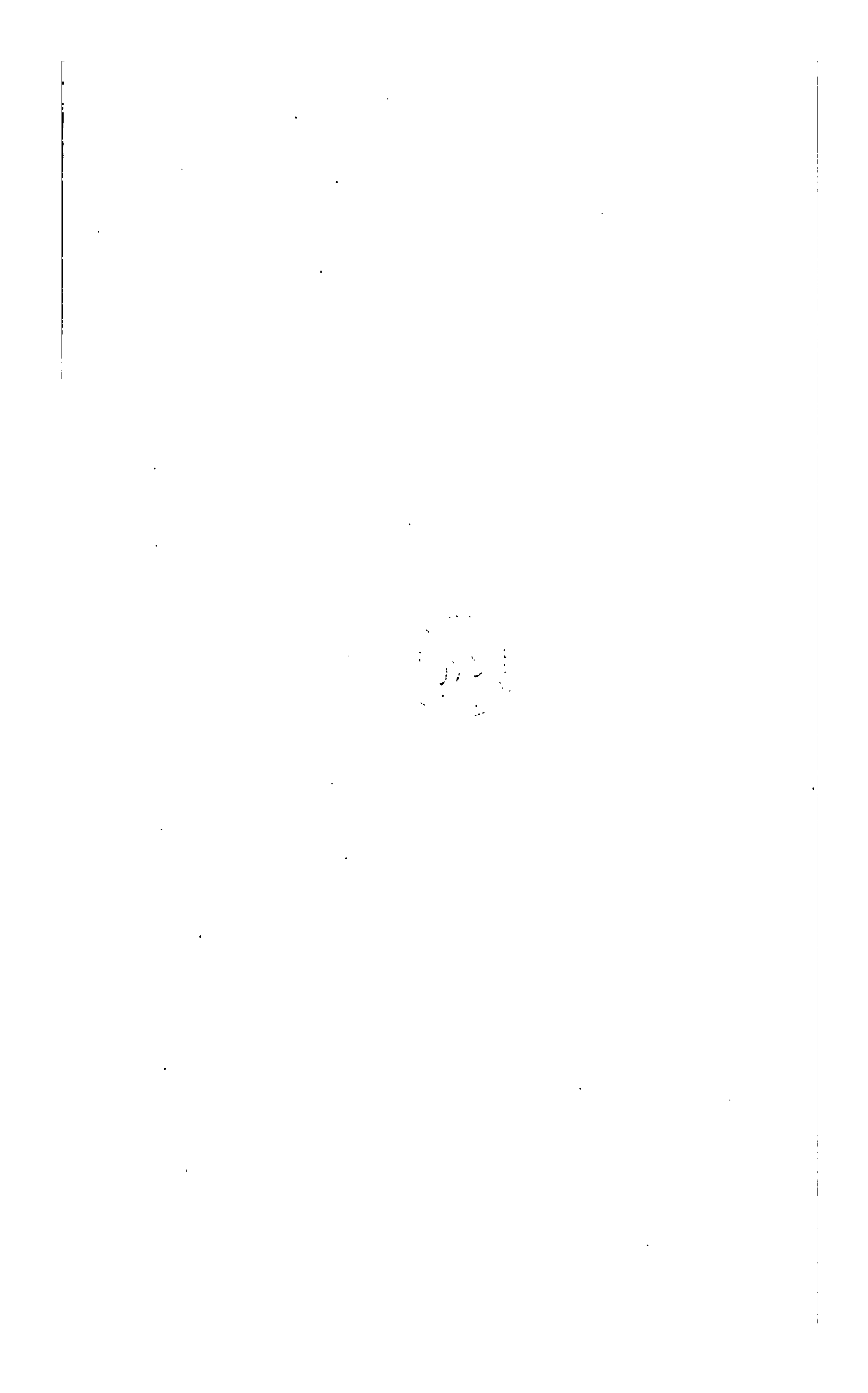
Entre l'Argolide et l'Achaïe, s'élevaient Sicyone et Corinthe. *Sicyone*, bâtie à 20 stades de la mer sur une hauteur abrupte dont le pied est baigné par deux ruisseaux, possédait un territoire très fertile et passait pour être, avec Argos, le siège du plus ancien royaume de la Grèce; elle n'hésitait pas à nommer les princes qui régnaient sur elle dix siècles avant la guerre de Troie, et l'on racontait que c'était là que Prométhée avait trompé Zeus, en lui faisant choisir pour un sacrifice,

[1] Page 466 et suiv.
[2] Voyez pages 492, 493 et 497.



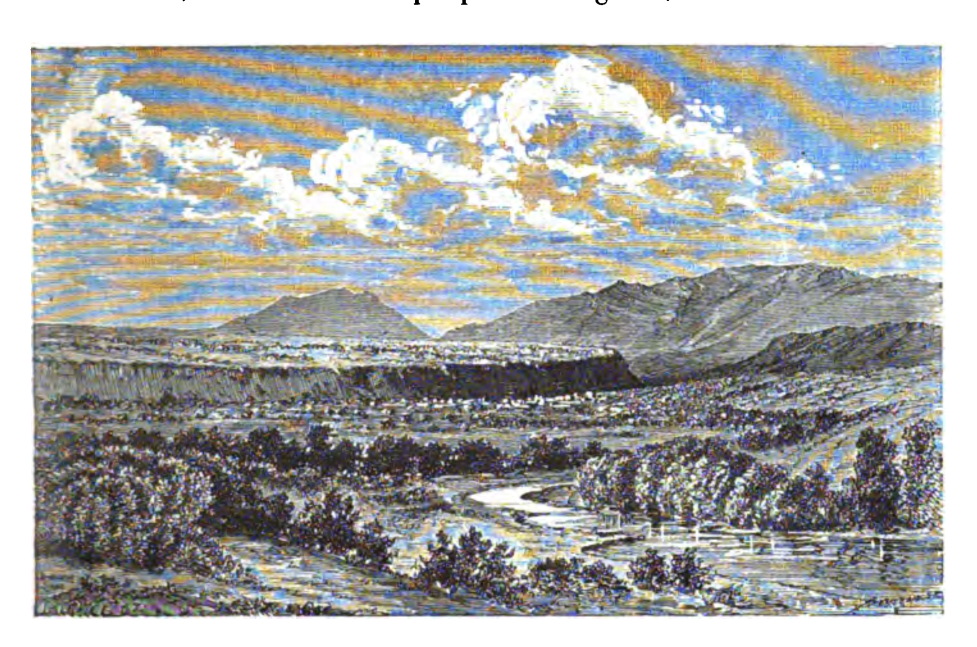
RUINES DU TEMPLE D'ATHÉNA À ÉGINE.

D'après une photographie. — C'est le fronton occidental de ce temple que décoraient les statues publiées ci-dessus, p. 495.



au lieu d'une grasse victime, des ossements décharnés recouverts de la peau d'un bœuf. Au temps légendaire d'Agamemnon, Sicyone fut tributaire de Mycènes. Après le retour des Héraclides, un fils de Téménos s'y établit avec une colonie dorienne. Au-dessous de cette aristocratie, on entrevoit une population d'autre origine, et une classe de serfs appelés par mépris *catônacophores* (porteurs de peaux de brebis), et *corynéphores* (porteurs de bâtons).

Vers 670, un homme du peuple, Orthagoras, s'éleva contre cette



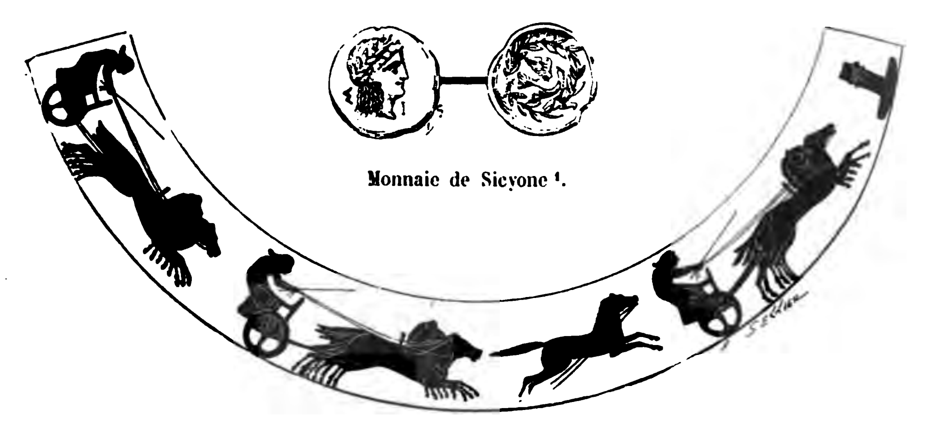
Emplacement de l'ancienne Sicyone[1].

oligarchie et fonda une tyrannie qui subsista un siècle. « Elle se conserva si longtemps, dit Aristote, parce que ces tyrans traitèrent leurs sujets avec douceur, que leur administration fut toujours conforme aux lois et qu'ils surent conserver la faveur du peuple[2]. » Myron, successeur d'Orthagoras, n'est connu que par une victoire aux jeux olympiques, à la course des chars (648); cette lutte, récemment établie, valut à Sicyone beaucoup de couronnes et à sa belle race de chevaux une grande renommée. L'arrière-petit-fils de Myron, Clisthénès, seconda les amphictyons dans la guerre contre Crissa, et, avec les dépouilles de cette ville, orna sa patrie de riches monuments[3].

[1] D'après le *Tour du Monde*, XXXIV, p. 369.
[2] *Polit.*, V, II.
[3] Sur cette guerre, voyez plus loin, p. 243. Clisthénès fut vainqueur aux jeux olympiques vers 582.

Au sujet de ce prince, Hérodote nous a conservé une de ces histoires qu'il raconte si bien, mais que nous ne sommes pas tenus d'accepter tout entières.

Ce tyran de Sicyone, dit-il, homme très puissant et fort riche, avait une fille nommée Agarista, qu'il ne voulait marier qu'au plus accompli des Grecs. Pendant la célébration des jeux olympiques, où il avait été vainqueur à la course des chars, il fit proclamer par un héraut que quiconque se croirait digne de devenir son gendre se rendît à Sicyone dans soixante jours, parce qu'il marierait sa fille un an après le soixantième jour commencé. De nombreux prétendants accoururent



Monnaie de Sicyone [1].

Course de chars [2].

de tous les points du monde grec. Clisthénès, à leur arrivée, s'informa de leur pays et de leur naissance, puis les retint un an auprès de lui. Il les traita chaque jour avec magnificence et étudia leurs inclinations, leurs mœurs, l'étendue de leur esprit et de leurs connaissances, soit dans les entretiens qu'il eut avec eux en particulier, soit dans les conversations générales et dans les festins auxquels il les invitait. Afin de connaître aussi leur adresse et leur force, il les engageait à se livrer aux exercices ordinaires, et il leur avait fait construire tout exprès un stade pour la course et une palestre pour les autres jeux.

De tous les prétendants, celui qui jusqu'au dernier moment parut avoir les chances les plus heureuses, était l'Athénien Hippoclidès. Le jour fixé par Clisthénès pour déclarer son gendre étant venu, ce

[1] ΣΙ. Tête laurée d'Apollon à droite. ℟. Couronne de laurier; au centre, une colombe qui vole en portant une bandelette dans son bec. (Or. — Cabinet de France, n° 1431.)

[2] Scène peinte sur le couvercle d'une amphore (d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, IV, Taf. 267). — Le premier char est près d'atteindre le but où se dresse une stèle ornée de bandelettes; derrière, galope un cheval qui s'est échappé d'un autre char.

prince immola cent bœufs, et invita à ce festin royal non seulement les prétendants, mais tous les Sicyoniens. Après le repas, les prétendants s'entretinrent de musique, d'art et de tout ce qui fait le sujet ordinaire des conversations, chacun s'efforçant de faire briller son esprit. Hippoclidès attirait surtout l'attention, car on avait déjà deviné la secrète préférence dont il était l'objet. A un moment il dit au joueur de flûte de jouer un des airs qui accompagnaient les danses. Mais, au lieu de commencer la *pyrrhique*, danse guerrière, inventée par Achille et fort pratiquée à Lacédémone où elle était une image des combats, il commença une des danses efféminées de l'Ionie. Il espérait assurer son triomphe, en déployant sa grâce et sa légèreté; il ne voyait pas que le prince, indigné de cette mollesse, le regardait d'un œil irrité, et il se laissa aller jusqu'à imiter les gestes des bateleurs. Clisthénès ne pouvant plus se contenir lui cria : « Fils de Tisander, ta danse défait ton mariage. » — « Hippoclidès s'en soucie peu, » reprit l'Athénien emporté par la vanité et trompé par les applaudissements moqueurs de l'assemblée.



Génie ailé jouant de la flûte[1].

Alors Clisthénès, ayant fait faire silence, remercia les prétendants, leur offrit à chacun un talent d'argent pour reconnaître l'honneur qu'ils lui avaient fait en recherchant son alliance et fiança sa fille à Mégaclès, fils de cet Alcméon dont il a été parlé plus haut. De ce mariage naquit un fils; suivant l'usage athénien, il prit le nom de son grand-père, Clisthénès, et, après la chute des Pisistratides il eut

[1] Terre cuite de la Mégaride, au musée du Louvre. (Cf. L. Heuzey, *Les figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, pl. 36.) — Le génie est appuyé contre une colonne corinthienne; sur le chapiteau est posée une petite figure de femme ailée et voilée.

la principale autorité dans Athènes. Une petite-fille de ce Mégaclès fut mère de Périclès.

L'ancienne aristocratie dorienne fit sans doute quelque tentative pour recouvrer le pouvoir dans Sicyone, car on voit Clisthénès dégrader ses tribus en leur appliquant des noms méprisants, tandis qu'il donnait à la sienne celui d'*Archélaëns* ou chefs du peuple. Quand cette dynastie fut tombée, vers 570, et que les Doriens eurent recouvré l'influence, ils prirent, à la place de ces noms humiliants, ceux des trois tribus de Sparte et d'Argos, Hylléens, Dymanes et Pamphyliens; les Archélaëns devinrent alors les Égialéens ou les hommes du rivage. Argos, à ce qu'il semble, avait essayé de soutenir le parti dorien de Sicyone; Clisthénès, pour l'en punir, abolit les jeux où les rhapsodes se disputaient le prix en chantant les vers d'Homère, parce que ce poète avait célébré les Argiens. J'ai raconté précédemment sa lutte singulière contre le héros Adraste qui nous montre tout un côté de la vie religieuse des Grecs, le culte des hommes que leurs exploits avaient *sanctifiés*[1]. Sicyone, qui enverra 3000 hoplites à Platée, ne retrouvera cependant un rôle politique que dans le dernier âge de la Grèce; mais elle eut de bonne heure une école de sculpture que deux Crétois, Dipœnos et Scyllis, y fondèrent vers 560 et qui produisit Canachos et Lysippe. Pline dit de Sicyone : « Elle fut la patrie de la peinture[2]. »

Corinthe[3] avait un territoire stérile, mais aussi, pour sa défense, une acropole imprenable sur un roc escarpé, haut de 575 mètres, et pour sa richesse, deux ports sur deux mers : l'Archipel et la mer Ionienne; celui de l'ouest, le Léchée, était réuni à la ville par une forte muraille, longue de 12 stades. Les difficultés d'une navigation autour du Péloponnèse firent la fortune de la ville qui, par ses ports, mettait en communication le golfe Saronique avec celui de Corinthe et qui pouvait, à son gré, fermer ou ouvrir l'isthme qui porte son nom. Cet isthme, que Pindare appelait un pont jeté sur l'abîme, n'a que 5 à 6 kilomètres de largeur, et le terrain est presque uni, ou du moins il n'a, dans sa partie basse, que des pentes régu-

[1] Voy., ci-dessus, p. 242.
[2] XXXV, II.
[3] On a conjecturé (*Gaz. archéol.*, 1885, p. 404 et suiv.) que la première ville de l'Isthme, celle où les Phéniciens et les Ioniens apportèrent leur dieu Poséidon, fut Éphyra dont il reste quelques traces près des ruines du temple de ce dieu. Après l'invasion dorienne, une nouvelle cité, la véritable Corinthe, fut bâtie au pied de l'Acropole dont la principale divinité fut le dieu dorien Apollon.

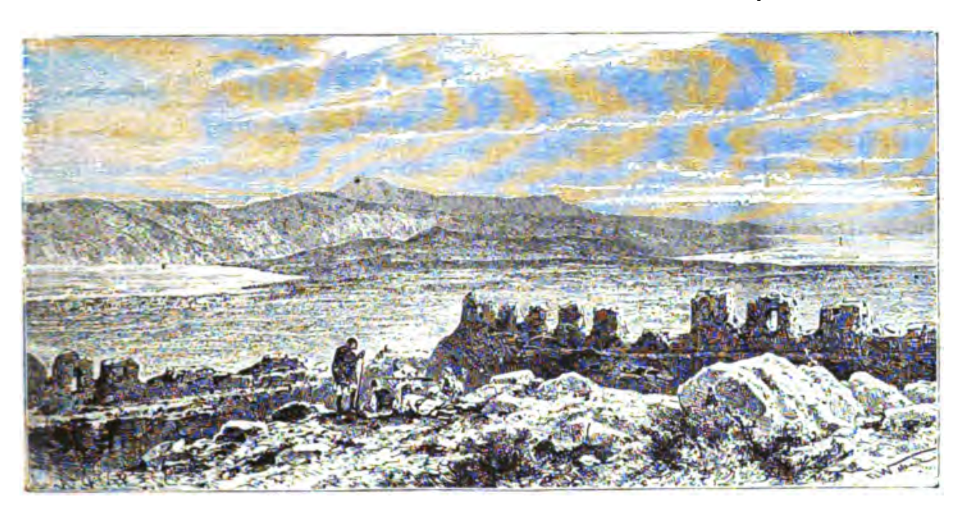
lières qui permettent de s'élever insensiblement à une altitude de 60 à 70 mètres. Aussi les Corinthiens purent-ils y établir une route, le Diolcos, pour les navires qui, placés sur des rouleaux, passaient, à l'aide de machines, d'une mer à l'autre. Les modernes font mieux : ils reprennent l'œuvre de Néron en creusant dans l'isthme un canal[1]. Au sommet et au pied de l'Acrocorinthe coulait une source abondante, la fontaine Pirène, excellente, disait-on, pour la trempe du bronze corinthien, meilleure encore,



L'Acrocorinthe[2].



Pégase buvant à la fontaine de Pirène[3].


L'isthme de Corinthe[4].

en cas de siège, pour garantir les citoyens de la soif. La prospérité de Corinthe datait de loin. Les anciens poètes, dit Thucydide, l'appelaient Corinthe la riche. Dans ses chantiers fut construite, vers 700, la première trirème, et trente-quatre ans plus tôt elle avait donné

[1] Voyez p. 20.

[2] Le rocher de l'Acrocorinthe. Au sommet, le temple d'Aphrodite et Pégase qui s'envole à droite. Au bas de la montagne, le tombeau de Mélicerte à côté d'un pin; à droite, le sanctuaire de la nymphe Pirène; en légende : CLI COR (*Colonia Laus Julia Corinthus*). Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Lucius Vérus. (*Journ. of Hellenic Studies*, 1885, G. CXXXII.)

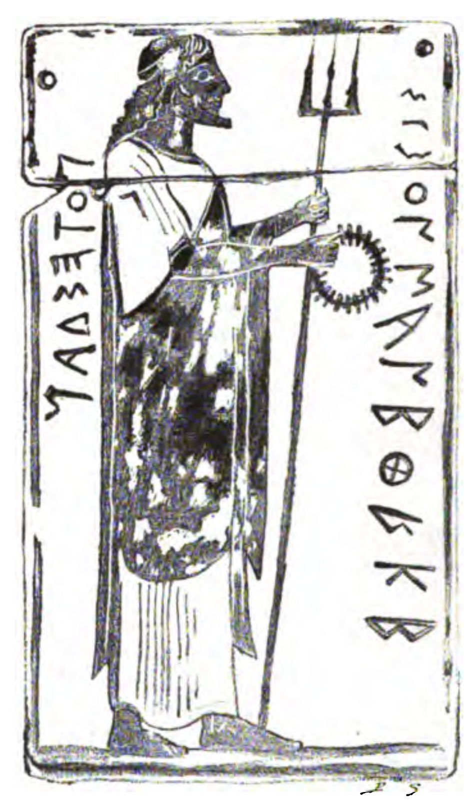
[3] La nymphe Pirène, assise sur un rocher, au pied de l'Acrocorinthe; Pégase boit à la source qu'elle personnifie; au-dessus de l'Acrocorinthe, on voit le temple d'Aphrodite. En légende CLI COR (*Colonia Laus Julia Corinthus*). Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Lucius Vérus. (*Journ. of Hell. Studies*, 1885, F. CVIII.)

[4] D'après le *Tour du Monde*, XXXIV, p. 368. — La vue est prise du sommet de l'Acrocorinthe. On voit, à gauche, les maisons de la ville de Néa-Corinthe.

naissance à deux puissantes villes : Syracuse et Corcyre. Pour protéger son commerce, elle fit la police de la mer contre les pirates, et, en 664, elle livra aux Corcyréens, qui avaient bien vite oublié leur origine, le plus ancien combat naval dont on se souvînt du temps de Thucydide. Corinthe fut aussi la première à mouler des figures, et elle précéda les autres cités grecques dans les arts du dessin. Plus tard, elle donnera son nom au plus riche des ordres d'architecture. Dans ses ateliers furent travaillés la laine la plus fine, les bronzes les plus renommés, des vases peints qu'on rechercha partout et des parfums qui le disputaient à ceux de l'Orient. Mais les fréquentes visites de ses vaisseaux aux ports de la mer Orientale, et l'affluence des étrangers dans ses murs développèrent, avec l'industrie et le luxe, les superstitions et les vices honteux qu'on retrouve dans les cités asiatiques. Comme les villes syriaques et babyloniennes, elle eut de libres prêtresses de Vénus sans avoir l'excuse des croyances qui avaient fait naître les prostitutions sacrées. Un ancien législateur, nommé Phidon, avait cherché en vain à guérir ces plaies.



Le héros Isthmos[1].



Poséidon. (Plaque votive de Corinthe[2].)

Son premier roi dorien avait été l'Héraclide Alétas. La dynastie qu'il fonda fournit onze générations de roi Après eux, les Bacchiades, de la même famille et qui étaient

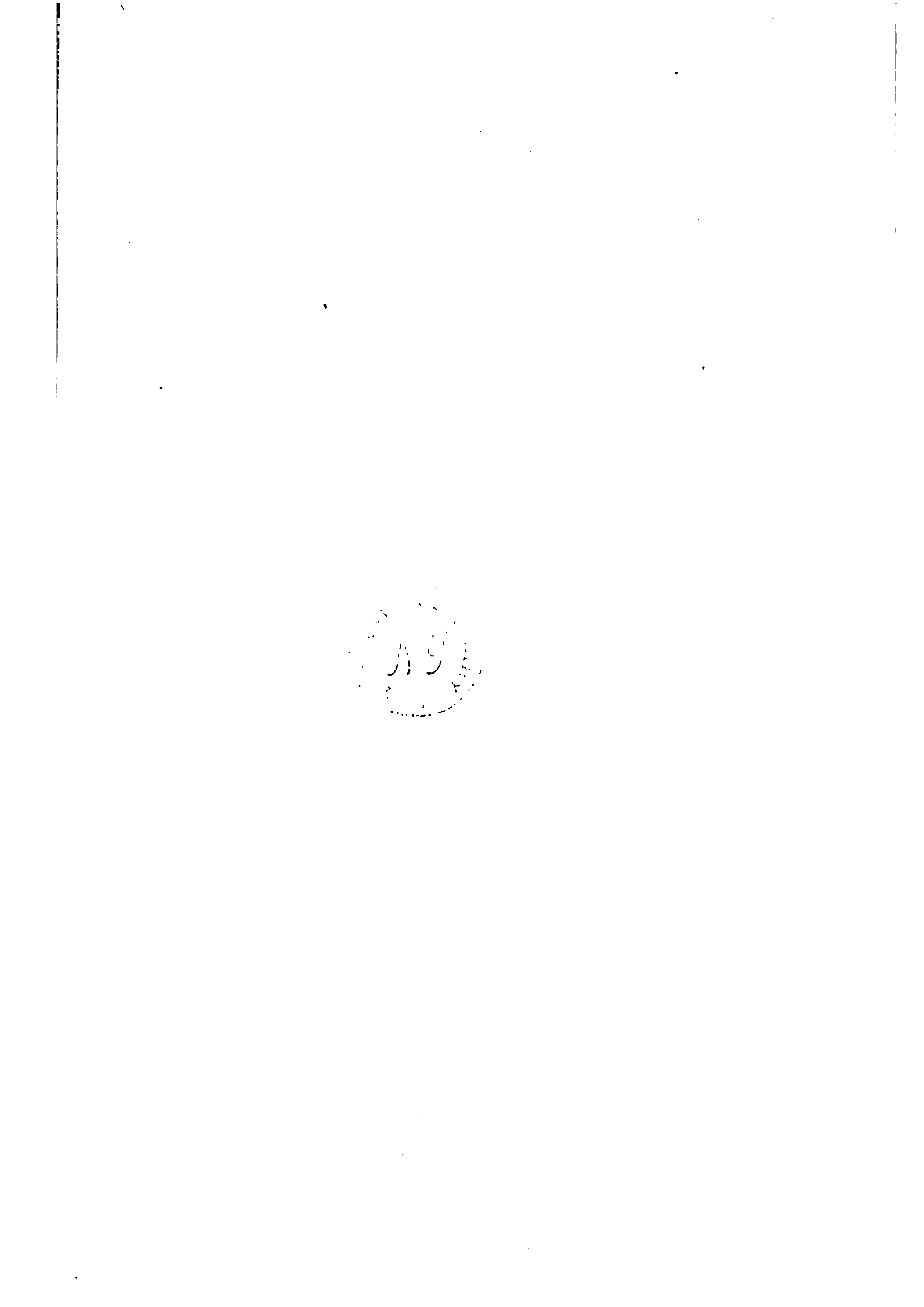
[1] Isthmos, personnifiant l'isthme de Corinthe, sous les traits d'un jeune homme nu, debout, tenant un gouvernail de chaque main. En légende : CLI COR (*Colonia Laus Julia C orinthus*). Revers d'une monnaie de Corinthe à l'effigie de Septime Sévère.

[2] Plaque en argile peinte, découverte à Corinthe; aujourd'hui au musée du Louvre. (Cf. O. Rayet, dans la *Gazette archéologique*, V (1880), p. 104 et suiv.) — Le dieu tient son trident d'une main et de l'autre une couronne. Derrière, est inscrit son nom (Ποτειδάν); devant, est le nom du personnage qui a dédié l'ex-voto : Ἴγρων (?) μ'ἀνέθεκε. Les caractères, à l'exception de l'epsilon de Ποτειδάν, sont ceux de l'alphabet corinthien, l'un des plus anciens de la Grèce.



RUINES DU TEMPLE DE HÉRA A CORINTHE.

D'après une photographie. — Le temple de Corinthe est le plus ancien temple dorique de la Grèce propre. Il est en pierre ; les colonnes sont monolithes et n'ont pas quatre diamètres d'élévation.

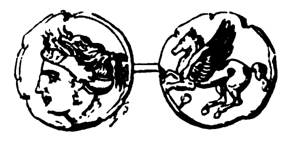


deux cents, s'emparèrent de la royauté, qu'ils abolirent vers le milieu du huitième siècle, mais en gardant l'autorité, qu'ils exercèrent sous le nom de prytanes, magistrats annuels choisis dans leurs rangs. L'assemblée du peuple et le sénat subsistèrent, dominés l'un et l'autre par cette puissante maison.



Monnaie de Corinthe[1].

Cette oligarchie fut renversée en 657 par Cypsélos. Les Bacchiades s'étaient interdit les mariages hors de leur ordre; mais un d'eux eut une fille boiteuse, nommée Labda, qu'aucun des nobles ne voulut accepter pour femme. Irritée de ces dédains, elle s'allia avec un homme étranger à l'aristocratie et Lapithe d'origine. De cette union naquit un enfant que les Bacchiades firent rechercher avec soin pour le mettre à mort, car un oracle avait annoncé que, s'il vivait, il leur serait fatal. Dix d'entre eux se rendirent à la maison de Labda; elle, croyant que ces nobles n'étaient venus la visiter que pour faire honneur à son père, leur laissa prendre son fils : ils avaient résolu en chemin que le premier qui le tiendrait l'écraserait contre terre. Mais l'enfant, remis au bras du Bacchiade, se mit à lui sourire si doucement, que l'homme en fut touché; n'osant le tuer, il le passa à un autre, celui-ci au troisième, puis à un autre encore, car l'enfant toujours leur souriait! Ils sortirent alors de la maison, se



Drachme de Corinthe[2].



Potier. — Plaque votive de Corinthe[3]. (Voy. p. 505.)

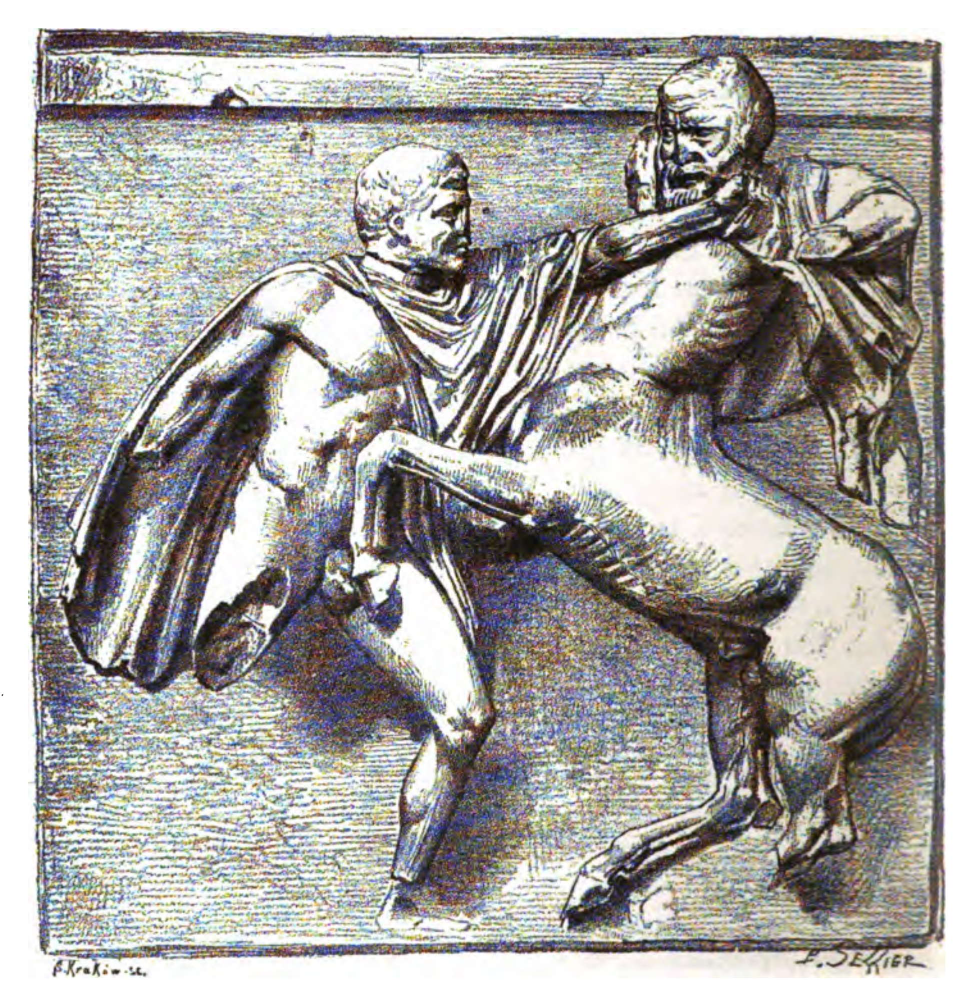
La forme de l'iota et celle de l'epsilon sont particulièrement intéressantes; nous avons également noté le koppa sur des monnaies de Corinthe. (Voy. ci-dessous, p. 507 et p. 469.) — Sur ces tablettes, voyez encore M. Collignon : *Tablettes votives de terre cuite peinte trouvées à Corinthe* (Musée du Louvre), dans les *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, n° 11-13 (1882-1884), p. 23 et suiv.

[1] Le temple rond de Palémon; la coupole, ornée de dauphins qui forment acrotères, est soutenue par six colonnes; devant le temple, le taureau qui doit être sacrifié et un arbre. En légende : CLI COR (*Colonia Laus Julia Corinthus*). Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Septime Sévère.

[2] Tête de Vénus Érycine, à gauche, coiffée du cécryphale. ℟. Pégase volant à gauche; dessous, le koppa, initiale du nom archaïque de Corinthe.

[3] Plaque en argile peinte, conservée au musée du Louvre. (Cf. *Gazette archéologique*,

reprochèrent mutuellement leur faiblesse, et convinrent de rentrer et de frapper tous ensemble Mais la mère avait tout entendu. Elle cacha son fils dans une corbeille à blé, où ils ne purent le trouver. Après



Lapithe luttant contre un Centaure[1]. (Voy. p. 507.)

l'avoir longtemps cherché, ils prirent le parti d'aller dire à ceux qui les avaient envoyés que le meurtre était accompli. L'enfant fut appelé

V (1880), p. 104 et suiv.). — Un potier, assis sur son escabeau, tournasse avec un ébauchoir un *aryballe* posé sur une roue, qu'il fait mouvoir avec la main droite. Dans un coin sont deux mottes d'argile; au mur sont suspendus deux aryballes, semblables à celui qu'il façonne.

[1] Métope du Parthénon, d'après un moulage. — La tête du Lapithe a été récemment retrouvée et reconnue : elle est aujourd'hui au musée du Louvre. Voy. A. Héron de Villefosse, *Tête du Parthénon appartenant au musée du Louvre*, dans les *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, nos 11-13, (1882-1884), p. 1 et suiv.

Cypsélos, du lieu où il avait été sauvé (κυψελίς, coffret), ou plutôt la légende se forma sur le nom qu'il portait[1].

Devenu grand, Cypsélos se mit à la tête du parti populaire et devint tyran de Corinthe. Il imposa de lourdes taxes sur les riches, exila les oligarques, et pendant les trente années de son règne, conserva si bien l'amour du peuple, que jamais il n'eut besoin de gardes. Peut-être cette longue tranquillité fut-elle due aux colonies qu'il envoya au dehors. Sous lui, en effet, Corinthe, pour disputer aux Corcyréens le commerce de l'Épire et s'assurer des stations navales dans la mer d'Ionie, fonda Anactorion et Ambracie, autour du golfe de ce dernier nom, et Leucade, dans une presqu'île que les habitants séparèrent plus tard du continent par un canal.



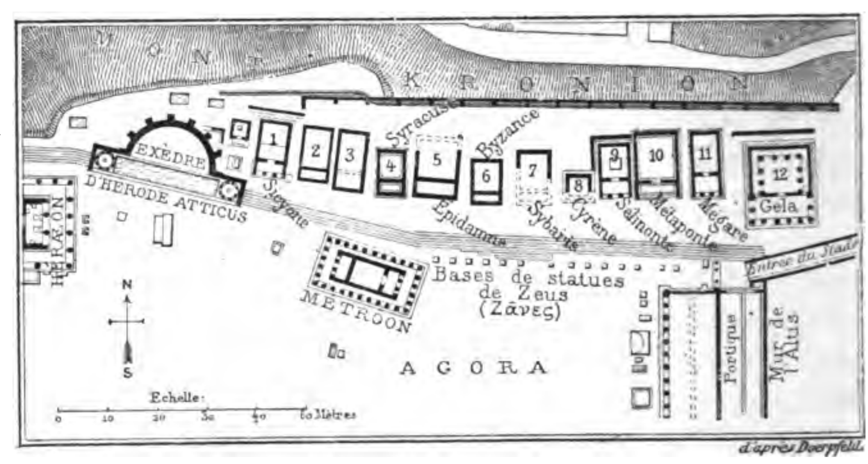
Plaque de bronze avec reliefs analogues à ceux qui décoraient le coffret de Cypsélos[2].

Cypsélos laissa, en 629, le trône à son fils Périandre, dont le caractère nous est montré sous des aspects bien différents. Sans doute il fut, comme son père, aimé du peuple et terrible à l'aristocratie. Il entretenait des relations avec Thrasybule de Milet et, un jour, le consulta sur ce qu'il avait à faire pour assurer son pouvoir. Thrasybule conduisit le messager dans un champ de blé où, avec un bâton, il abattit, en

[1] Hérodote, V, 92. Les Cypsélides firent offrande à Olympie d'un coffret en bois de cèdre, avec sculptures en relief et incrustations d'or et d'ivoire, dont Pausanias donne la curieuse description (V, 17, 18, 19).

[2] Plaque découverte à Olympie, d'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, III, Taf. XXIII. — Un

se promenant, tous les épis qui dominaient les autres, après quoi il le congédia, sans réponse. L'envoyé rapporta ce qu'il lui avait vu faire, ajoutant qu'il s'étonnait qu'on l'eût adressé à un homme



Plan des trésors d'Olympie[1].

assez extravagant pour ruiner son propre bien. Mais Périandre comprit le langage muet de Thrasybule; dès ce jour, il renversa tout ce qui s'élevait dans l'État au-dessus du niveau de la multitude,

des sujets représentés sur le coffret de Cypsélos était Héraklès poursuivant de ses flèches les Centaures. (Pausanias, V, 19, 9.) Le même sujet est traité dans le troisième registre de la plaque d'Olympie : Héraklès vêtu du chiton, armé du carquois et de l'épée, lance une flèche contre un centaure. Celui-ci, comme sur le coffret de Cypsélos, a deux pieds de cheval et deux pieds d'homme. (Pausanias, V, 19, 7.) Mais ce qui frappe surtout Pausanias, c'est la figure d'Artémis. « Je ne sais pourquoi, dit-il, Artémis a des ailes et tient de la main droite une panthère, de la main gauche un lion » (V, 19, 5). C'est le type de l'Artémis persique, aux quatre ailes, que nous retrouvons sur la plaque d'Olympie. Ce petit monument nous donne donc une idée très juste du style des figures qui décoraient le précieux coffret. Dans les registres supérieurs, on voit trois aigles et deux griffons. L'aigle était l'oiseau de Zeus; le griffon figure souvent sur les monuments de l'Orient.

[1] On appelait *Trésors* les édifices construits dans une enceinte sacrée soit par des particuliers, soit par des cités, qui y déposaient les œuvres d'art ou objets consacrés au dieu. Ces édifices avaient le plus souvent la forme d'un petit temple. Les trésors les plus célèbres étaient ceux de Delphes et d'Olympie : Pausanias a consacré un chapitre à ces derniers (VI, 19), et les fouilles récemment entreprises à Olympie ont mis au jour les substructions et des fragments de treize trésors. (Les fondations du treizième ont été retrouvées sous l'exèdre d'Hérode Atticus). Quelques-uns, ceux de Sicyone et de Géla, par exemple, ont été entièrement transportés de la Sicyonie et de la Sicile à Olympie : les pierres ont été taillées dans ces deux régions et seulement assemblées dans l'enceinte de Zeus Olympien. Le trésor des Syracusains portait aussi le nom de trésor des Carthaginois : il avait été bâti par Gélon après sa victoire à Himère. — Sur les trésors d'Olympie, voy. F. Richter, *De thesauris Olympiæ effossis* (*Dissertatio inauguralis*, Berlin, 1885.)

s'entoura de gardes étrangers, fit des lois somptuaires, qui étaient probablement aussi des lois politiques, comme celle qui limitait le nombre des esclaves, et, pour épuiser les ressources des grands, il leur imposa de ruineuses offrandes au temple d'Olympie. La fin de son règne fut signalée par la prise d'Épidaure, d'où il chassa son beau-père Proclès, mais attristée par la fin malheureuse de sa femme Mélissé, qu'il tua, dans un accès de jalousie, et par la douleur de son fils Lycophron, qui lui reprochait ce crime et refusa d'être son héritier.

Périandre avait régné quarante-quatre ans, quand il mourut, en 585. Son successeur Psammétichos ne garda que quatre années le pouvoir[1]. Après lui, l'oligarchie, soutenue par des troupes spartiates, abolit la royauté, vers le même temps où le parti dorien se relevait aussi à Sicyone. Corinthe tomba alors du haut degré de puissance où les Cypsélides l'avaient portée. Elle perdit Corcyre, que Périandre avait tenue jusqu'à sa mort dans l'obéissance, et ses colonies de Leucade, d'Ambracie et d'Anactorion s'affranchirent de toute dépendance; mais elle conserva les avantages que sa position géographique lui donnait, et elle continua de jouer un rôle considérable, par le commerce, les arts, même par la politique, comme le jour où elle s'opposa au rétablissement, par les Péloponnésiens, d'Hippias dans Athènes[2].

II. — ÉTATS SECONDAIRES DE LA GRÈCE CENTRALE.

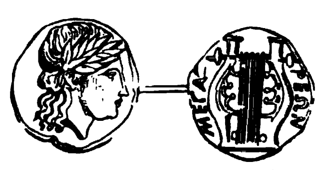
Ce que Corinthe était au sud de l'isthme, Mégare, avec ses deux ports sur les deux golfes, l'était au nord, la clef du passage. Homère ne la nomme pas; pourtant elle semble ancienne. Les légendes et les noms héroïques s'y pressent, comme les races se sont pressées sur ce territoire dans leurs courses aventureuses, chacune y laissant un souvenir, comme chaque flot du golfe Saronique y laisse quelque pierre arrachée aux roches Scironiennes[3]. Un roi d'Athènes, Pandion,

[1] Le neveu de Périandre tenait sans doute son nom égyptien du pharaon Psamméti[k], qui le premier avait ouvert l'Égypte aux Grecs.

[2] Voy. ci-dessus, p. 469.

[3] Éaque et Minos, Télamon et Ajax, Thésée et Pandion, le farouche Térée et l'amazone Hippolyte, Ino et Mélicerte, Nisos, qui donna son nom à un des deux ports, Adraste, les Sept Chefs, Sciron et le pélopide Alcathos, Alcmène et Eurysthée, y avaient leurs tombeaux, des autels ou des lieux consacrés.

y avait son tombeau avec des honneurs divins, et elle paya à Minos la moitié du tribut sanglant imposé aux Athéniens, double signe, peut-être, d'une ancienne dépendance à l'égard de ce peuple. La royauté fut abolie à Mégare avant la conquête dorienne. La ville eut alors des magistrats appelés *esymnètes*, sorte de rois électifs et amovibles. Après le retour des Héraclides, elle fut assujettie par les Corinthiens, et ses habitants furent contraints de venir pleurer aux funérailles des Bacchiades, comme les Messéniens à celles des Spartiates. Elle s'affranchit plus tard avec l'aide d'Argos, mais resta soumise à la domination des riches propriétaires doriens jusqu'en 625, où Théagénès, beau-père de l'Athénien Cylon, s'empara du pouvoir. Ce fut sans doute sous son règne que les Mégariens enlevèrent Salamine aux Athéniens. Cependant il fut chassé et des discordes violentes éclatèrent. Les dettes en étaient la cause; malheureusement il n'y avait pas là un Solon pour contenir les réformes dans les bornes de la modération et de la justice : les créanciers furent forcés non seulement de renoncer à ce qui leur était dû, mais de rendre les intérêts qui leur avaient été déjà payés. Alors il y eut des bannissements et des confiscations. Ceci se passait vers l'an 600. Le poète Théognis, qui vivait en ce temps à Mégare et qui appartenait à la faction aristocratique, nous a laissé des vers où se montre l'animosité des partis aux abois. « Cette cité est encore une cité, mais c'est un autre peuple, fait de gens qui ne connaissaient auparavant ni tribunaux ni lois. Ils portaient autour de leurs flancs des peaux de chèvres, et, comme des cerfs, ils habitaient hors de la ville. Maintenant ils sont les *bons*, et ceux qui jadis étaient les braves sont les *lâches* maintenant. » Comme ces amis ardents du passé qui n'ont d'yeux que derrière la tête, il trouve que tout dégénère et que toute vertu s'en est allée. « La Pudeur est morte; l'Impudence règne, et l'Injure, victorieuse de la Justice, est maîtresse de toute la terre. Faire du bien aux *mauvais*, c'est ensemencer la mer blanchissante. » Dans sa haine farouche il voit déjà s'élever le tyran qui vengera l'aristocratie. « Vienne donc au plus vite, s'écrie-t-il, l'homme qui foulera aux pieds ce peuple insensé, lui fera sentir la pointe de l'aiguillon et appesantira le joug sur son cou. » Pour lui, « il voudrait boire


Monnaie de Mégare[1].

[1] Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΜΕΓΑΡΕΩΝ. Lyre. Argent. Cabinet de France.

le sang noir de ses ennemis[1]. » Le poète de Mégare est un désespéré, et les pessimistes de notre temps n'ont rien à lui envier : « Pour l'homme, le premier des biens, dit-il, serait de ne pas naître; une fois né, ce serait de franchir au plus vite la porte d'Hadès. » Cependant ce désespoir est si contraire à la nature humaine, qu'ailleurs Théognis écrit « qu'il faut espérer toujours et que, dans les sacrifices, l'Espérance doit être invoquée la première et la dernière[2]. » On doit aussi lui tenir compte d'avoir combattu la vieille et dure croyance à l'hérédité de l'expiation, en demandant aux dieux de ne plus punir l'enfant pour la faute du père.



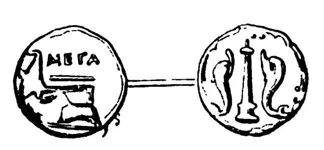
Victoire, trouvée à Mégare[3].

Dans les vers de Théognis contre la démocratie mégarienne, on saisit sur le fait la révolution qui s'opérait : ces hommes à peaux de chèvres, marque de leur condition, ce sont les *catônacophores* que nous avons vus à Sicyone et ailleurs; c'est ce qui répond aux vêtements d'esclave des hilotes laconiens. Remarquez aussi ces comparaisons avec le cerf qui habite loin de la demeure des hommes, avec le bœuf qu'il faut piquer de l'aiguillon et courber sous le joug; elles montrent bien que les vaincus, les *mauvais* étaient mis par les aristocraties doriennes, par ceux qui s'appelaient les *bons*, les *braves*, au niveau des bêtes de somme. Même parmi les dominateurs, les mœurs étaient farouches :

[1] Théognis, vers 53, 69, 291, 349, 846. Sur ceux qui dans la Grèce s'appelaient les *beaux* et les *bons*, voyez le discours préliminaire de Welcker, dans son édition de Théognis, p. xx.
[2] Vers 425 et 1143.
[3] Marbre découvert à Mégare en 1830 et conservé aujourd'hui à Athènes, en avant du Théséion; d'après les *Mittheil. d. d. archäolog. Institutes in Athen*, VI (1881), pl. XI. — La statue, malheureusement très endommagée, est de beau style.

« Mieux vaut, disait un proverbe, être le bélier que le fils d'un Mégarien. »

Malgré ces discordes intérieures, malgré sa réputation quelque peu suspecte à l'endroit de l'esprit, s'il en faut croire les Athéniens, juges très compétents mais prévenus, Mégare semble avoir eu, au sixième siècle, une puissance qu'elle ne retrouvera plus dans la suite. Du moins ses lointaines colonies, en Sicile et jusque sur les côtes de la Bithynie et du Bosphore de Thrace, où elle fonda Byzance, annoncent une population nombreuse et un commerce florissant. Elle lutta contre Athènes et vainquit une fois ceux qui allaient devenir les maîtres de la mer. Une proue d'airain suspendue dans son temple de Jupiter perpétua ce glorieux souvenir. A Platée elle envoya 3000 hoplites. Aujourd'hui, dit Plutarque, la Grèce entière n'en pourrait fournir autant. Plus tard encore, elle donna naissance à une école de philosophie. Mais la base d'une puissance durable lui manquait : elle n'avait pas d'agriculture : « Les Mégariens labourent des pierres », dit Isocrate. De là ces continuelles tentations d'empiéter sur la plaine fertile d'Éleusis. De plus elle était, autant que Sparte, hostile aux étrangers : en offrant son droit de cité à Alexandre, elle prétendit ne l'avoir donné qu'au seul Hèraklès, l'aïeul du héros.



La proue d'airain sur un bronze de Mégare[1].



Monnaie des Béotiens, *in genere*[2].

De la Mégaride nous entrons dans la *Béotie*. Voisine de l'Attique, dont elle n'est séparée que par les défilés du Parnès, la Béotie présente un tout autre aspect : la végétation y est plus forte; la terre, grasse et arrosée de nombreux cours d'eau, a l'apparence de la fertilité et de la richesse; les pâturages abondent; mais dans ce plantureux canton on chercherait en vain les lignes harmonieuses de l'Attique; les contours des montagnes sont moins précis, leurs arêtes moins vives; le regard est partout limité;

[1] La proue d'airain du temple de Jupiter : en légende, MEΓA (Μεγαρέων). ℞. L'obélisque signalé par Pausanias (I, 44, 2) dans l'ancien gymnase de Mégare; de chaque côté, un dauphin.

[2] Tête laurée de Jupiter, à droite. ℞. ΒΟΙΩΤΩΝ. Neptune assis à gauche sur un trône, tenant de la main droite un dauphin et de la gauche un trident. Sous le siège du dieu de la mer, le bouclier béotien. (Tétradrachme du Cabinet de France.)

une atmosphère épaisse et vaporeuse fait regretter la lumière qui illumine le paysage athénien. Le contraste est aussi grand entre les deux histoires qu'entre les deux pays.

La royauté fut abolie en Béotie de très bonne heure, dès le douzième



Monnaie d'Orchomène [1]. Monnaie de Tanagra [2].

siècle. La contrée se partagea alors en autant de petits États qu'il y avait de villes, dix à douze. Orchomène, bien déchue de son antique grandeur, Thèbes, Platée et Thespies, les deux seules cités béotiennes



Plaine de Béotie [3].

qui refusèrent de donner aux hérauts de Xerxès la terre et l'eau, Tanagra où était née Corinne, la rivale de Pindare, enfin Chéronée, étaient les plus considérables. Près de Thespies se trouvait le bourg d'Ascra, patrie d'Hésiode. Chacune de ses villes avait son territoire et son régime particulier. Le gouvernement était généralement oli-

[1] Le bouclier béotien. ℟. EPXO (Ἐρχομενίων). Amphore; au dessus, les lettres EΠI, initiales du nom d'un magistrat. (Argent.)

[2] Le bouclier béotien. ℟. TA (Ταναγραίων). Protomé de cheval galopant à droite, le cou orné d'une couronne de laurier; dessous, une grappe de raisin. (Argent.)

[3] D'après le *Tour du Monde*, t. XXXII, p. 49 et p. 52. — On aperçoit à l'horizon l'Hélicon et, plus loin, le Parnasse couvert de neige.

garchique. Néanmoins des troubles s'élevèrent à Thèbes, au sein même de la classe dominante, à cause de l'inégalité des propriétés. On appela de Corinthe un législateur, le Bacchiade Philolaos, pour rédiger un code de lois. Il essaya d'organiser l'aristocratie d'une manière durable en limitant à un nombre déterminé les familles investies des droits politiques, et en excluant des fonctions publiques tout Thébain qui, dans les dix années antérieures, aurait exercé quelque métier. On voit que ces lois étaient dictées par le plus pur esprit dorien[1]. Une autre preuve de ce même esprit est la répugnance de Thèbes à ouvrir ses portes aux étrangers. Pour elle comme pour Sparte, on connaît très peu de concessions du droit de cité; mais elle diffère de Lacédémone par les troubles que suscitèrent alternativement une oligarchie et une démocratie effrénée[2]. A Thespies, l'exercice d'un métier était aussi regardé comme chose dégradante pour un homme libre.


Sculpture béotienne. (Dermys et Kitylos)[3].

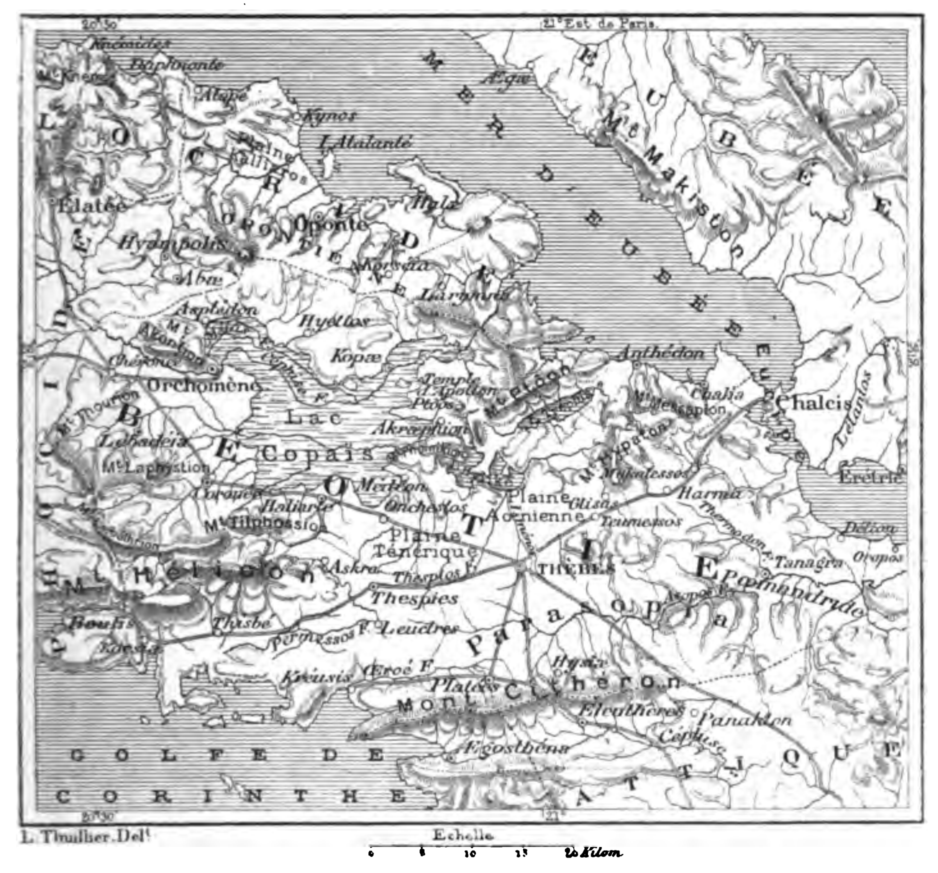
Les villes de la Béotie formèrent entre elles une ligue, à la tête de laquelle Thèbes se plaça; mais cette prééminence finit par devenir une domination absolue. Plusieurs cités, entre autres Platée et Thespies, essayèrent de la repousser; de là des guerres qui amenèrent la destruction de ces deux villes par les Thébains. Les affaires du pays étaient décidées dans quatre conseils se

[1] Cependant il interdisait de tuer les nouveau-nés, droit exercé ou toléré à peu près partout, même à Athènes. Il permettait au citoyen pauvre d'apporter son enfant au magistrat, qui le vendait à un autre citoyen. Celui-ci était obligé de l'élever, mais l'enfant restait son esclave. (Élien, *Variæ Historiæ*, II, 7.)

[2] « Les meurtres sont fréquents à Thèbes, » dit Dicéarque (Περὶ τῶν πόλεων, ap. *Fr. H. G.*, édit. Didot, t. II, p. 258). Ils accordaient la facilité de rachat à tout captif tombé entre leurs mains par le sort des armes, à moins qu'il ne fût né en Béotie, auquel cas ils le faisaient mourir. (Pausanias, IX, 15, 4.)

[3] Relief en tuf. découvert dans une des nécropoles de Tanagra (d'après les *Mittheil. d. d.*

tenant dans les quatre districts dont se composait la Béotie; ils choisissaient onze *béotarques*, qui étaient, comme suprêmes magistrats, à la tête de la confédération et avaient le commandement des armées, à la condition de résigner leurs pouvoirs, à la fin de l'année, sous peine de mort. Thèbes en nommait, à elle seule, deux, dont l'un était le



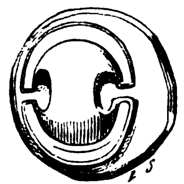
Carte de la Béotie.

président du corps. Des fêtes solennelles réunissaient les membres de la ligue dans les champs de Coronée, autour du temple de Minerve. Les Béotiens, par l'étendue et la population de leur territoire, auraient

archäolog. Instit. in Athen, III (1879), Taf. XIV, et p. 309, n° 4). — Ce monument, l'un des plus anciens et les plus remarquables de la sculpture béotienne, a été élevé par un personnage du nom d'Amphalkès sur la tombe de deux amis, Dermys et Kitylos. C'est ce que nous apprend l'inscription gravée sur la plinthe en caractères archaïques : Ἀμφάλκες [ἔ]στασ' ἐπὶ Κιτύλοι ἠδ, ʼἐπὶ Δέρμυι. Le nom de chacun des personnages est répété le long de la jambe droite de l'un (Δέρμυς), de la jambe gauche de l'autre (Κιτύλος). L'artiste les a représentés entièrement nus, chacun passant un bras autour du cou de son ami; mais le bras, beaucoup trop haut placé, semble tomber de la plinthe supérieure qui forme chapiteau. (Voy. A. Dumont dans la *Gazette archéologique*, V (1878), p. 16.)

pu jouer le premier rôle dans la Grèce, sans leurs mauvaises constitutions et leur jalousie contre Thèbes.

Toute l'antiquité s'est moquée de la lourdeur des Béotiens. Ils ont pourtant donné à la Grèce le plus fameux de ses lyriques, Pindare, Corinne, son émule, et celui qu'on a placé le plus près d'Homère dans la grande poésie, Hésiode. De celui-ci, j'ai déjà cité plusieurs fragments; en voici qui sont remarquables à un autre titre. « Ne faites jamais tort à personne. Aimez qui vous aime; secourez qui vous secourt. Celui qui donne éprouve en son cœur un doux ravissement. » S'il dit encore : « Refusez à qui vous refuse, » il ajoute : « Lorsque votre prochain reconnaît sa faute, rendez-lui votre amitié, » et sans cesse il recommande de protéger le faible, le suppliant, l'hôte, l'orphelin. Jupiter est devenu la justice, la morale est sa loi, et il punit ceux qui la violent. Hésiode promet au juste ce qui était la grande récompense hébraïque, une vieillesse prolongée et heureuse, de nombreux enfants qui lui ressembleront et tous les biens d'ici-bas; enfin, après cette vie, le séjour dans les îles des Bienheureux; au méchant, il réserve le Tartare dont le seuil inexorable est d'airain et gardé par Cerbère.





Monnaie de Thèbes [1].

Il est à remarquer que c'est dans la contrée qui s'étend du Parnasse à l'Attique que s'est opéré le dernier mouvement religieux; là que se sont établis le culte d'Apollon et les mystères d'Éleusis; là qu'est née la légende d'Hercule, le premier des héros; là encore que Bacchus, le dernier venu des grands dieux helléniques, a pris vraiment possession de sa divinité sur le Parnasse, près de Delphes, sur le Cithéron, près de Thèbes, et aux environs d'Orchomène, où se célébrait son culte désordonné. Les femmes, vêtues de la nébride des bacchantes, emplissaient les montagnes du bruit de leurs danses sauvages et illuminaient les bois du feu de leurs torches, en courant à la recherche du dieu.

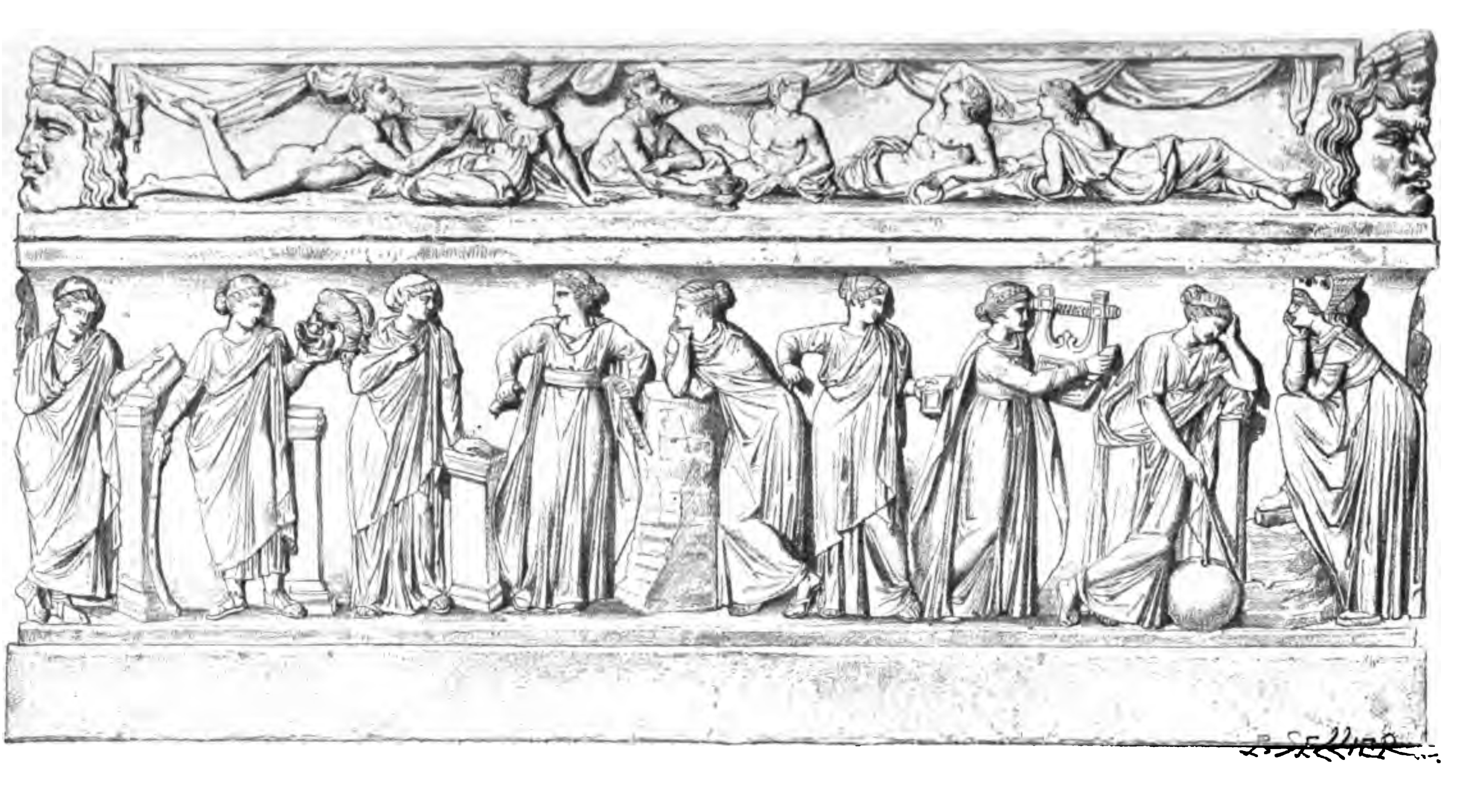


Dionysos [2].

N'oublions pas non plus que les Muses, descendues de l'Olympe,

[1] Bouclier béotien. ℞. ΘΕΒΑΙΟΝ. Hercule nu, bandant son arc. Beau style archaïque. (Monnaie d'argent du Musée Britannique, *Central Greece*, pl. XI, n° 2.)

[2] Tête de face de Dionysos couronné de pampre et de lierre, sur une monnaie de Thèbes. En légende : ΘΕ (Θηβαίων). Au revers, le bouclier béotien.



LES MUSES.

Sarcophage en marbre pentélique, presque intact. Il a été découvert, au commencement du dix-huitième siècle, à peu de distance de Rome, et, du musée du Capitole, a passé au musée du Louvre. (Voy. Fröhner, *Notice de la Sculpture antique au musée national du Louvre*, n° 378.) — Les neuf Muses y sont représentées dans l'ordre suivant, en partant de la gauche : *Clio*, Muse de l'histoire, lit dans un rouleau déployé. *Thalie*, Muse de la comédie et de la poésie bucolique, porte un masque comique dans la main gauche et tient de la main droite abaissée un bâton pastoral (*pedum*). Suit *Érato*, Muse de la poésie érotique. *Euterpe*, Muse de la poésie lyrique, tient deux flûtes. *Polymnie*, Muse des hymnes, a l'attitude méditative que nous a fait connaître l'*Apothéose d'Homère* (ci-dessus, p. 447). *Calliope*, Muse de la poésie épique, tient d'une main ses tablettes de cire et de l'autre le *style*. *Terpsichore*, Muse des chœurs, tenant d'une main sa lyre et de l'autre le *plectron*, ressemble à Apollon Musagète ou conducteur des Muses. (Voyez l'*Apothéose d'Homère*, p. 447 et une peinture de vase donnée ci-dessus, p. 195). *Uranie*, Muse de l'astronomie, trace le mouvement des astres sur un globe posé à terre. Vient enfin *Melpomène*, la Muse de la tragédie : coiffée du masque tragique, relevé sur la tête, et chaussée de cothurnes, elle est vêtue d'une longue robe de théâtre. Sur la frise du couvercle, que termine à droite et à gauche un masque de jeune Satyre, est représenté un festin bachique.



se sont arrêtées sur le Parnasse, et que l'Hélicon, dans ses gracieux replis, cache la fontaine sacrée d'Hippocrène. Enfin, une tradition rapporte qu'Étéocle fonda à Orchomène le culte des Charites : les Grâces, comme les Muses, seraient donc Béotiennes. Il est certain que les arts étaient honorés dans ce pays : son école de peinture, qui vint tard, ne fut pas sans gloire, témoin les noms de Nicomaque et



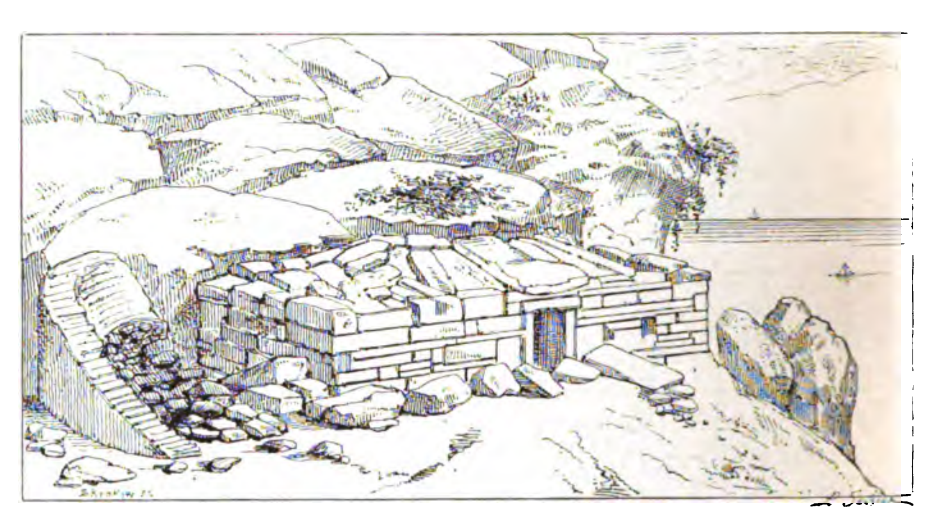
Les trois Grâces[1].

d'Aristide; et la musique y était un goût national : Thèbes est fondée aux accents de la lyre d'Amphion; les joueurs de flûte thébains sont célèbres dans toute la Grèce, et les roseaux les plus propres à la fabrication de la flûte croissent au bord du lac Copaïs. La Béotie ne fut donc pas aussi déshéritée que son mauvais renom pourrait le faire croire.

En face, de l'autre côté de l'Euripe, s'allonge une île montueuse et

[1] Bas-relief en marbre, conservé au Vatican (Musée Chiaramonti); d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1869, Taf. XXII, 1 (O. Benndorf). — Les trois Grâces, Thallo, Auxo, Hégémoné, sont représentées marchant vers la gauche. Sévèrement vêtues, elles n'ont ni le diadème ni le bracelet que leur a donnés l'auteur du bas-relief célèbre de Thasos, publié plus loin, et

étroite, l'*Eubée*, la terre aux riches troupeaux (Εὔβοια)[1]. Sa côte orientale est abrupte et sans port; l'autre, au contraire, facilement accessible en mille points, s'ouvre, au centre, en une grande et fertile plaine, où s'élevaient les deux principales villes, Érétrie et Chalcis :



Ruines du temple du mont Ocha, en Eubée[2].

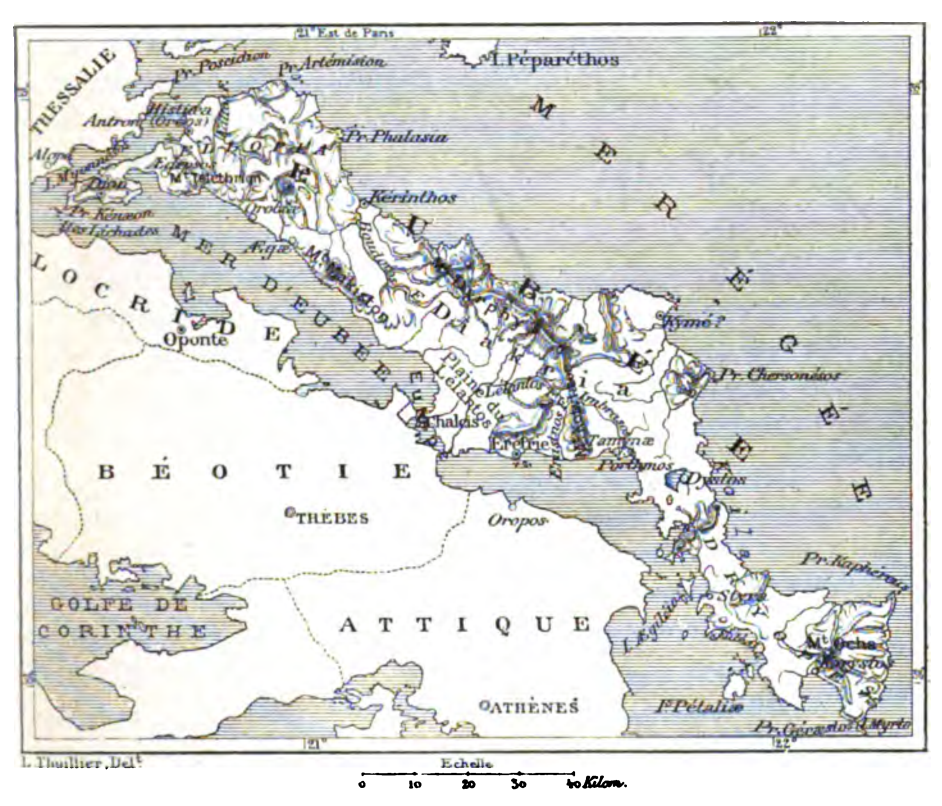
celle-ci, bâtie sur le penchant d'une colline, avait un bon port à ses pieds. Dans l'une et l'autre dominait une oligarchie de riches pro-

leur chevelure ne tombe pas en longues boucles sur leurs épaules et leur poitrine. Toutes trois se donnent la main : la première et la dernière, de la main restée libre, tiennent leur vêtement. Le bas-relief du Vatican fait partie d'une série qui ne compte pas moins de cinq exemplaires, exactement semblables : deux sont à Rome, trois à Athènes. De ces derniers, deux ont été découverts sur l'Acropole même, où nous savons que les Charites étaient adorées. Mais Pausanias nous apprend encore (I, 22, 8 ; IX, 35, 3 et 7) que Socrate qui, dans sa jeunesse, avait exercé l'art de son père, le sculpteur Sophroniskos, était l'auteur d'un groupe des Charites vêtues, placé à l'Acropole, derrière le piédestal d'Athéna Hyghiéia. Le style sévère de ces bas-reliefs convenant bien au cinquième siècle, on peut admettre la supposition de Benndorf qui reconnait dans l'un des marbres de l'Acropole l'œuvre de Socrate, ou croire tout au moins que, si elle est perdue, elle ne différait pas de ces bas-reliefs. Voy. l'article de M. Ad. Furtwängler, dans le *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, de W. H. Roscher, au mot *Charis*, p. 880 et suiv.

[1] Le bœuf était le type ordinaire des anciennes monnaies de l'île. Sa population fut un mélange de Crétois (Curètes), de Phéniciens et de Grecs venus de tous les points du continent, mais où dominait l'élément ionien. (Cf. J. Girard, *Mémoire sur l'Eubée*, dans les *Archives des Missions*, t. II, p. 635.) Homère vante ses vins (*Iliade*, II, 537). Elle avait 1200 stades de long sur 150 de large. L'Eubée donna son nom à un système métrique différent de celui d'Égine (voy. p. 225), qui fut adopté par Athènes et les cités ioniennes.

[2] D'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, III, tav. XXVII, 1. (Cf. le mémoire déjà cité de M. J. Girard, p. 708 et suiv.) Ce temple occupe une petite plate-forme sur le plus haut et le plus méridional des deux sommets de l'Ocha, qui est en même temps le plus voisin de Carystos. C'est une construction du genre des constructions cyclopéennes, bien que les masses de rocher

priétaires appelés *Hippobotes* (qui nourrit des chevaux). Érétrie eut une époque de puissance : elle commandait alors à Andros, Ténos, Céos, et pouvait mettre en ligne trois mille fantassins, six cents cavaliers et soixante chars. Les deux villes furent longtemps en guerre, au sujet de mines qu'elles se disputaient. Ces luttes, dans lesquelles Chalcis représentait l'aristocratie et Érétrie la démocratie, intéres-

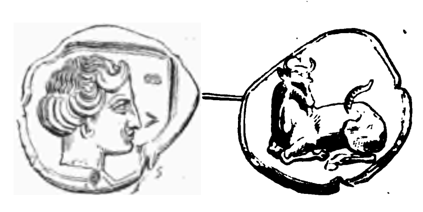


Carte de l'île d'Eubée.

sèrent par cette raison toute la Grèce. Elles furent l'occasion de la première ligue entre des cités lointaines; Milet entra dans l'alliance

irrégulièrement disposées dont les murs sont faits accusent une tendance à former des lignes d'assises. L'édifice se compose d'une *cella* longue de 12^{m},70 sur 7^{m},70; la cella est percée d'une porte sur l'un des longs côtés, et d'une fenêtre de chaque côté de la porte. La porte et la toiture sont particulièrement remarquables. La porte, tournée vers le midi, est formée de quatre pierres : deux grandes pierres minces et larges de toute l'épaisseur du mur, servant de chambranles; deux autres formant le linteau. Le toit se compose de grandes plaques de rocher qui, s'appuyant sur chacun des quatre murs, se superposent et montent en pente douce. Toutes les tuiles aboutissent à un espace vide : si l'on admet qu'il en a toujours été ainsi, le temple du mont Ocha serait le plus ancien exemple d'un temple hypèthre.

d'Érétrie, Samos dans celle de Chalcis. Ce fut, au jugement de Thucydide, la guerre qui agita le plus la Grèce entière entre la chute de Troie et l'invasion persique. Une singulière et loyale convention avait été faite entre les deux États : c'était de ne point se servir de traits ni de projectiles dans les combats. On ne voulait pas que le lâche pût de loin tuer le brave. L'Eubée, fertile et riche, ne sut pas garder sa liberté, elle devint comme la ferme d'Athènes. Mais le contact avec la cité de Minerve n'échauffa pas ces lourdes intelligences : l'Eubée ne produisit ni un philosophe ni un poète. Souvent les pays qui ont la richesse n'ont que cela : Dieu fait aumône aux pauvres : il leur donne le courage ou le génie.


Monnaies des Eubéens, *in genere*[1].


Tétradrachme d'Érétrie[2].

Les Chalcidiens furent tristement fameux par un vice que nous ne comprenons pas, mais que la Grèce pratiqua en grand, qu'elle communiqua à l'empire romain et que l'Orient a gardé ; ils lui avaient donné leur nom *χαλκιδίζειν*. Sur leur place publique, ils avaient élevé un monument somptueux auquel se rattachait, en même temps qu'une tradition héroïque, un souvenir de cette chevalerie amoureuse dont les femmes n'étaient point l'objet. C'était le tombeau de Cléomachos, chef thessalien, qui était venu secourir Chalcis contre Érétrie. On le presse, dans un moment critique, de charger la cavalerie ennemie. « Regarderas-tu le combat, » dit-il à un jeune homme qu'il aimait. Celui-ci jure de ne pas perdre un instant la mêlée des yeux et se jette dans ses bras, puis attache lui-même les



Monnaie de Carystos d'Eubée[3].

[1] Tête de la nymphe Eubœa (Εὔϐοια), à droite ; en légende, EVB (Εὐϐοέων). ℞. Taureau, couché à gauche. (Argent.)

[2] E ('Ερετριέων). Taureau tourné à droite et se grattant la patte. ℞. E ('Ερετριέων). Poulpe. Les Érétriens, au dire de Pausanias, avaient dédié un taureau d'airain à Jupiter Olympien.

[3] Vache allaitant son veau. ℞. ΚΑΡΥΣΤΙΩΝ. Coq debout, à droite. (Argent.)

armes de son ami. Cléomachos s'élance, met en fuite les cavaliers



Scène de banquet [1].

érétriens, écrase ou disperse leurs hoplites, mais est blessé et meurt au sein de la victoire.

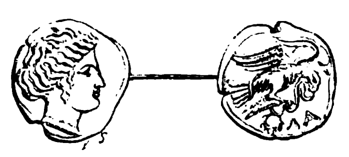
Ce furent des Chalcidiens qui envoyèrent la plus ancienne des colonies grecques de l'Occident, celle de Cumes, en Italie, au onzième

[1] Peinture sur le fond d'une coupe de Tanagra; d'après les *Mittheil. d. d. archäol. Inst. in Athen*, IX (1884), Taf. I. (U. Kœhler). — « Un homme barbu, couronné d'ache, le bas du corps couvert d'une chlamyde..., est couché sur un lit; le dos et le bras gauche sont appuyés sur un coussin; la tête est renversée en arrière; de la bouche entr'ouverte s'échappent les mots suivants qu'on lit dans le champ : ὦ παίδων κάλλιστι. De la main gauche il tient des [crotales ou castagnettes]; la droite, abandonnée et pendante, caresse un lièvre. Dans le champ est suspendue une corbeille... L'inscription précise le caractère du personnage. Le lièvre figure d'ailleurs fréquemment dans les scènes d'érastes et d'éromènes. » (Collignon, *Catalogue des Vases peints du musée de la Société archéologique d'Athènes*, n° 469.) M. Kœhler a fort heureusement retrouvé les vers que chante le personnage. Ce sont deux vers de Théognis, 1365-1366.

Ὦ παίδων κάλλιστε καὶ ἱμεροέστατε πάντων,
στῆθ' αὐτοῦ καί μου παῦρ' ἐπάκουσον ἔπη.

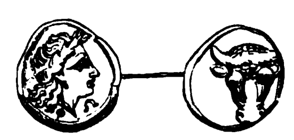
Le repas est terminé : le *symposion* a commencé et le personnage chante.

siècle; eux encore qui, au huitième, pénétrèrent les premiers en Sicile et, plus tard, entrèrent en relations avec Corcyre. Au nord-est, sur les côtes de Thrace, ils pénétrèrent dans la presqu'île qui, de leur nom, s'appela la Chalcidique et ils y bâtirent trente-deux villes, preuve certaine de leur ancienne puissance. Mais la défaite de 508 les ruina[2]. Dans les guerres Médiques, ils furent réduits à emprunter des vaisseaux à Athènes.

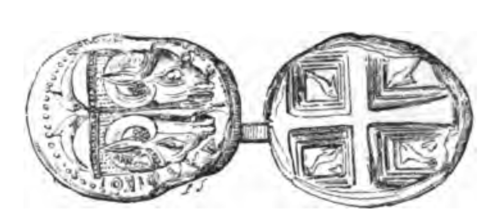


Drachme de Chalcis[1].

On pénètre de la Béotie dans la Phocide en traversant, près de Chéronée, la chaîne du Parnasse et le défilé fameux que les anciens appelaient la « route fendue » par où l'on allait à Delphes, en longeant le profond vallon du Pléistos. Au lieu d'un vaste bassin central, comme le lac Copaïs, autour duquel se sont groupées les villes béotiennes, la Phocide a en son milieu de hautes montagnes qui ont rejeté la vie et les cités à leur pourtour : au nord, dans la vallée supérieure du Céphise, au sud, sur la mer de Corinthe, qui pénètre profondément dans les terres par les golfes de Crissa et d'Anticyre. La Phocide touche même par la ville de Daphnous, entre les deux Locrides septentrionales, à la mer Eubéenne. Elle comprenait vingt ou trente petites républiques confédérées, dont les réunions générales avaient lieu dans un vaste édifice appelé *Phocicon*. Delphes, qui vivait de son temple, voulait rester en dehors de cette union. Sparte l'y aida. Son gouvernement, rigoureusement aristocratique, était entre les mains des familles chargées de l'administration du sanctuaire. Dans les temps reculés, le premier magistrat porta d'abord le titre de roi; plus tard, il s'appela prytane. Un conseil de cinq personnes, de la famille de Deucalion, administrait les affaires de l'oracle.



Drachme s Phocidiens, *in genere*[3].



Tétradrachme archaïque de Delphes[4].

Delphes n'eut pas toujours cette indépendance. Anciennement elle

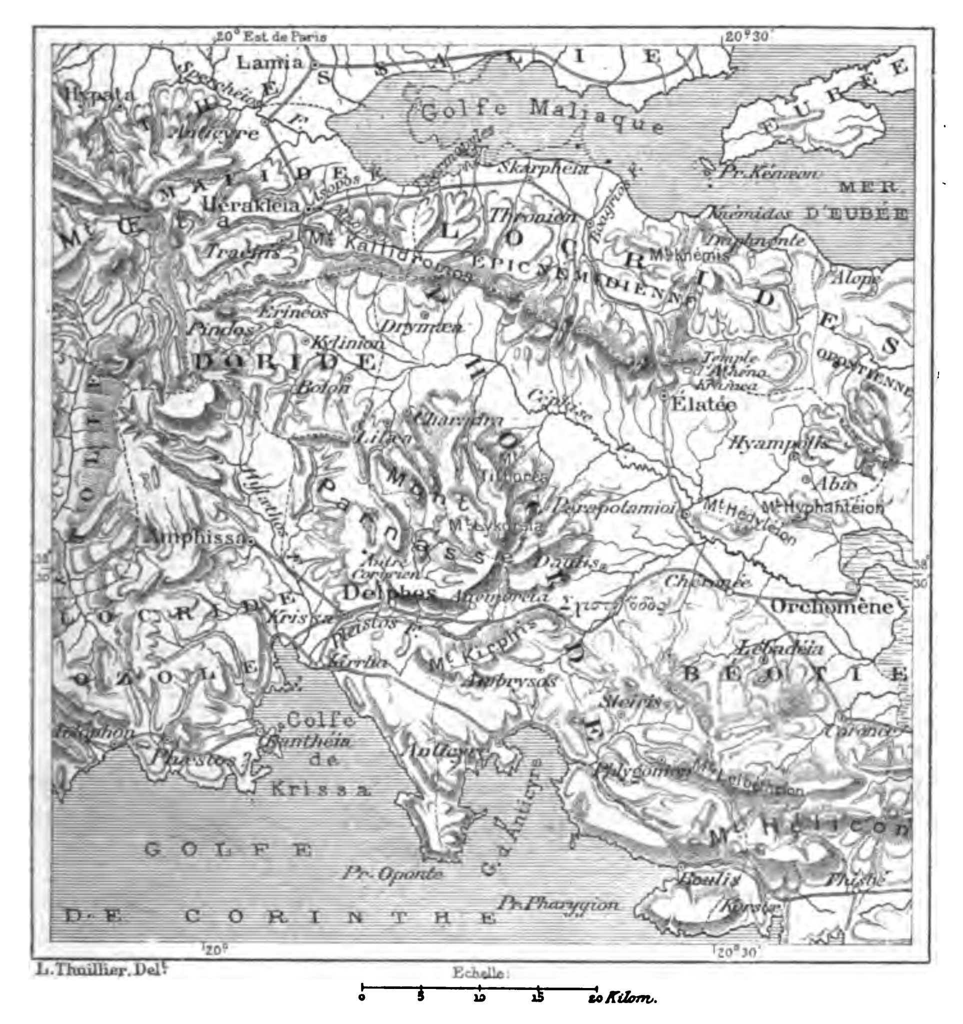
[1] Tête de la nymphe Chalcis, à droite. ℟. XΑΛ (Χαλκιδέων). Aigle à droite, dévorant un serpent; dessous, une couronne de laurier. (Argent.)

[2] Voy., ci-dessus, p. 264.

[3] Tête laurée d'Apollon à droite; en légende, ΦΩ (ΦΩκέων) ℟. Bucrane de face.

[4] Au droit, deux têtes de bélier affrontées; derrière, deux dauphins; en légende ΔΑΛΦΙΚΟΝ. ℟. Carré creux partagé en quatre compartiments dans lesquels on voit des dauphins.

dépendait de Crissa qui, bâtie sur une chaîne détachée du Parnasse, au-dessous des Phédriades, « les roches brillantes », dominait le ravin profond du Pléistos. En approchant de la mer, ce ruisseau, jusque-là très encaissé, traversait une plaine fertile dont les eaux du golfe de



Carte de la Phocide et des Locrides.

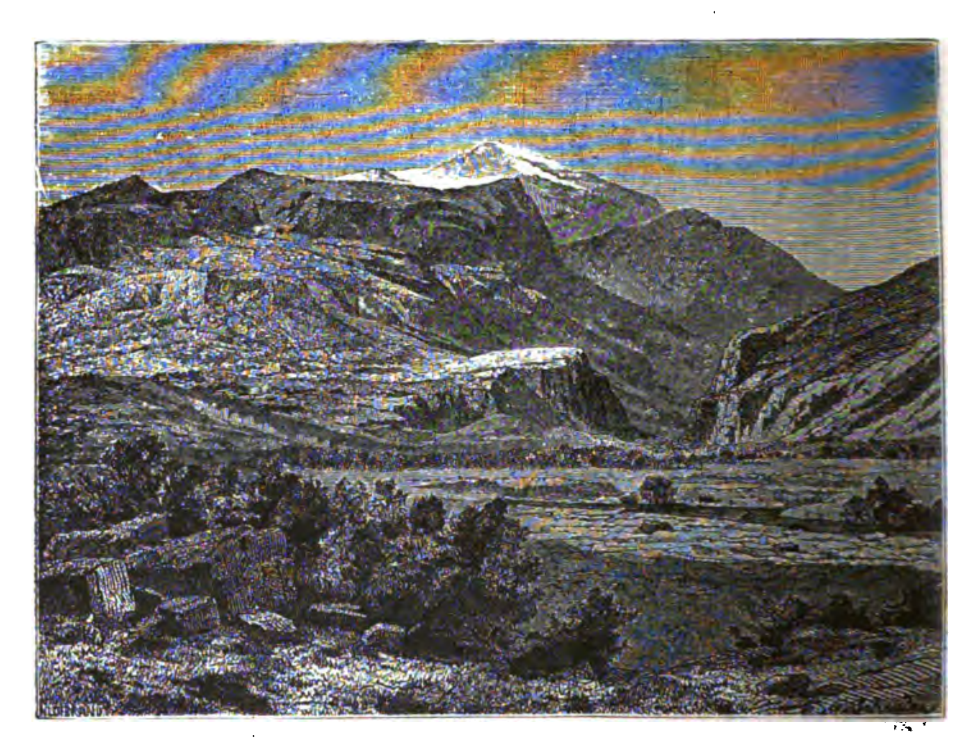
Corinthe avaient échancré le bord en y creusant une baie profonde. Comme tous les fondateurs de villes dans l'âge héroïque, les Crisséens avaient cherché la sécurité dans l'intérieur des terres, sur un roc escarpé et, plus tard, pour les besoins du commerce, ils avaient établi un port à Cirrha. Dans la vallée supérieure du Pléistos, des vapeurs sortaient d'une fissure du sol[1]. Frappés de ce phénomène qui rendit

[1] On n'en voit plus aujourd'hui.

fameux le site de Delphes, ils consacrèrent en cet endroit un temple à Apollon, le dieu qui révélait l'avenir[1]. Ils se trouvaient ainsi à mi-chemin de leur port et de leur sanctuaire. Mais il était inévitable que l'un et l'autre s'accroîtraient à leurs dépens, grâce à la foule des pèlerins arrivant par mer pour consulter l'oracle. Crissa fut abandonné peu à peu de ses habitants, qui allèrent chercher fortune soit à Cirrha, où affluaient les dévots d'Apollon, soit à Delphes, où ils laissaient leurs dons au dieu et beaucoup d'argent à



Les symboles du culte d'Apollon[2].



La plaine de Crissa et le Parnasse[3].

leurs hôtes. Quand les murs cyclopéens de Crissa, dont on voit encore

[1] L'examen des ruines de Crissa et de Delphes prouve, en effet, que les remparts pélasgiques de la première sont antérieurs aux substructions de la seconde, qui sont formées de blocs irréguliers, mais taillés avec soin. Le village de Kastri, qu'on voit à gauche, sur la gravure de la page 529, est en grande partie construit sur la terrasse qui portait le sanctuaire de Delphes. Celui-ci était situé tout en haut de la ville et dominé par les roches Phædriades. Du temple on descendait à la fontaine de Castalie (à droite et au bas des dernières maisons). Au-dessus de la fontaine s'élève la roche Hyampéia, d'où les Delphiens précipitèrent Ésope.

[2] La table agonistique surmontée d'une couronne de laurier, d'un *præfericulum*, d'un corbeau et de pommes. En légende ΠΥΘΙΑ. (Revers d'une monnaie de bronze frappée à Delphes, à l'effigie de Faustine mère.)

[3] D'après le *Tour du Monde*, t. XXXIII, p. 151. — Dans le bas, s'étend la plaine de Crissa que

VUE DE DELPHES.

D'après le *Tour du Monde*, t. XXXIII, p. 149.

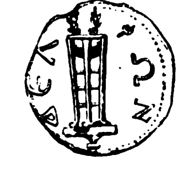


les restes, devinrent déserts, la lutte s'établit entre les habitants du port et ceux du sanctuaire, les premiers exerçant contre les pèlerins des exactions et des violences que les seconds avaient intérêt à empêcher. Cette rivalité amena la première guerre Sacrée (600) que les amphictyons ordonnèrent, que les Thessaliens, les Sicyoniens et les Athéniens conduisirent, et dont le résultat fut la destruction de Cirrha. C'est encore une guerre homérique, je veux dire légendaire : le siège de Cirrha, comme celui de Troie, dura dix ans.



Fleur d'ellébore [1].

Pausanias, dans son *Voyage*, et Frontin, dans ses *Stratagèmes*, content que, sur le conseil de Solon, les alliés avaient jeté de l'ellébore dans la source où les assiégés s'abreuvaient et que ceux-ci, affaiblis par l'usage de ces eaux, avaient, à la fin, laissé tomber leurs armes. Une source qui possédait la même propriété que l'ellébore et qui coule près de la ville a donné naissance à cette histoire. Quant à la longueur du siège, il fallait bien, puisqu'il s'agissait d'une exécution religieuse, que les récits qui coururent en Grèce montrassent quelle persévérance les dévots d'Apollon avaient mise à venger ses injures. Il n'y eut, sans doute, durant plusieurs années que des dévastations périodiques sur le territoire de Cirrha, comme celles que les Lacédémoniens feront en Attique, au temps de la guerre du Péloponnèse. Faute de machines pour battre les murailles, les villes à remparts cyclopéens étaient imprenables, tant qu'il leur restait des vivres.



Le trépied d'Apollon [2].

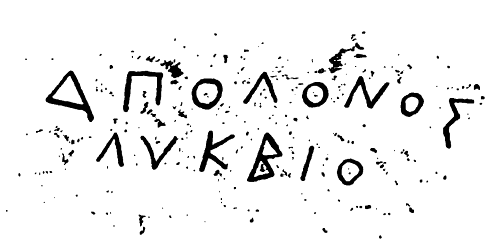
Les dispositions prises par les prêtres de Delphes, après cette sanglante exécution, sont d'une grande habileté. D'abord les dépouilles de Cirrha servirent à instituer les jeux pythiques, qui rivalisèrent d'éclat avec ceux d'Olympie au grand profit du temple et de ses desservants. Puis, pour empêcher qu'une autre ville ne prît la place de la cité détruite, ils consacrèrent à Apollon les terres de Cirrha : elles devaient donc, sous peine de sacrilège, rester incultes et désertes;

domine à gauche le village moderne de Krisso; à droite, s'ouvre la vallée du Pléistos, qui reçoit, sur sa rive droite, les eaux des sources de Delphes; dans le fond s'élève le Parnasse.

[1] Ornement en or découvert dans le tombeau d'une prêtresse de Déméter, à Kertsch (Pantikapée); d'après Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fig. 879, p. 748.

[2] Trépied du sanctuaire d'Apollon, à Delphes; dessus, une couronne de laurier. En légende : ΔΕΛΦΩΝ. Revers d'une monnaie de bronze frappée à Delphes, à l'effigie de Caracalla.

mais elles pouvaient servir au pâturage, car il fallait que les pèlerins trouvassent des victimes à présenter aux autels, l'oracle ne se laissant interroger qu'après un sacrifice dont les prêtres avaient leur part. Aussi les poètes comiques, pour dire que le Delphien vivait au milieu des fêtes et des sacrifices, le représentaient une couronne sur la tête et un couteau à la main[1].


Inscription d'une borne sacrée[2].

Nous ne parlons pas de la *Doride*, petit et triste pays avec quatre villages décorés du nom de villes, mais que Lacédémone honorait comme sa métropole, ni des trois Locrides, pays sans importanc

Au nord de la Phocide s'étend la Thessalie, divisée en quatre districts : Thessaliotide, Pélasgiotide, Phthiotide et Histiéotide. Les Thessaliens proprement dits apparaissent comme un peuple grossier, violent et peut-être étranger à la race hellénique, bien qu'ils parlassent un dialecte voisin de l'éolien. Leur cavalerie était renommée, car leur noblesse servait à cheval, et ils avaient une race de chevaux petits et sobres, mais nerveux et très résistants à la fatigue. Leur infanterie était mauvaise : ils n'avaient que des troupes légères, mal armées et peu belliqueuses, parce qu'elles combattaient pour des maîtres. Ces tributaires étaient les *Pénestes*, c'est-à-dire les *Travailleurs* ou les *Pauvres*, anciens habitants de la Thessaliotide et des régions voisines, qui, comme les hilotes de Sparte, conduisaient les innombrables troupeaux des Thessaliens, cultivaient leurs terres, leur faisaient cortège dans la ville et les suivaient aux combats, mais ne pouvaient être


Cavalier thessalien, sur une monnaie de Pelinna en Thessalie[3].

[1] Athénée, IV, 74.

[2] L'inscription, 'Απολλωνος Λυκείου, est gravée sur une pierre non travaillée, qui a été découverte à Mazi, dans la Mégaride. (Voy. Lebègue, *De oppidis et portibus Megaridis*..., p. 37. — Rœhl, *Inscript. Græcæ antiquissimæ*, n° 11.) Cette pierre n'est autre qu'une borne sacrée, plantée sur un terrain appartenant au dieu : l'inscription constate son droit de propriété. (Voy. Foucart dans le *Bull. de Corr. hellén.*, II (1878), p. 515 et 516.)

[3] Tête voilée de Déméter, à droite. ℞. ΠΕΛΙΝΝΑΙΩΝ. Cavalier coiffé du pétase, armé de la lance, galopant à droite; sous le cheval, la lettre Δ, marque d'atelier. (Bronze de Pélinna en Thessalie.)

ni vendus hors du pays, ni dépouillés sans cause légitime de la ferme qu'ils avaient reçue, ni privés du droit de contracter mariage et d'acquérir. Aussi quelques-uns devinrent-ils plus riches que leurs maîtres. Dans la ville, les Pénestes habitaient un quartier à part, et jamais l'*Agora*, où se rassemblaient les maîtres, ne devait être souillée



Carte de la Thessalie.

par la présence de l'esclave. Comme tant d'autres aristocraties militaires, les Thessaliens étaient débauchés et violents, fastueux et vains. Mais l'élégance de l'esprit et des mœurs leur manquait : la poésie les touchait peu; Simonide ne put se faire écouter d'eux. Autre signe de la grossièreté de ce peuple : en Thessalie, les magiciennes pullulaient; à Athènes, elles étaient punies de mort.

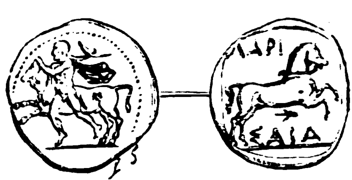
Si les Thessaliens avaient été unis, ils eussent joué un grand rôle; mais cette noblesse turbulente et fière s'affaiblissait par de conti-

nuelles dissensions. Non seulement les grands cantons étaient indépendants, mais chaque canton se subdivisait en districts qui vivaient



Le héros Aleuas[1].

à l'écart. Ainsi le pays des Oétéens était partagé en quatorze districts, et les habitants de l'un pouvaient refuser de suivre à la guerre les habitants des autres. Dans



Didrachme de Larissa[2].

quelques villes, il s'éleva des familles dominantes : à Crannon, les



Stèle funéraire trouvée en Thessalie[3].

Scopades; à Larisse, les Aleuades, qui se disaient descendants d'Hercule, et, pour répandre leur nom dans la Grèce plutôt que par goût

[1] Tête de face et imberbe, coiffée d'un casque de forme conique; à droite, le bipenne; en légende : ΑΛΕΥ. Didrachme de Larissa de Thessalie. Au revers, figure un aigle, avec la légende ΛΑΡΙΣΑΙΑ. (Voy. J. de Witte, dans la *Revue numismatique*, 1842, p. 77.)

[2] Personnage domptant un taureau qu'il saisit par les cornes; son pétase et son péplos flottent sur ses épaules. ℞. ΛΑΡΙΣΑΙΑ. Cheval bridé s'élançant au galop à droite; dessous, un thyrse. (Argent.)

[3] Bas-relief en marbre, trouvé à Pharsale et rapporté au Louvre par M. Heuzey (*Mission archéologique de Macédoine*, par L. Heuzey et H. Daumet, p. 415). —C'est une stèle funéraire : deux femmes échangent des présents. L'une, celle de droite, tient une fleur; l'autre lui tend

pour la poésie, faisaient chanter leur gloire par Simonide et Pindare. Parfois cependant tout le pays se réunissait sous un *tagos*, sorte de dictateur comme ceux de Rome. Deux générations avant la guerre des Perses, il y en eut un qui usurpa le pouvoir à Larisse, mais pour peu de temps. Cette vieille cité pélasgique, la plus riche de la Thessalie, était fameuse par ses courses de taureaux. Dans son voisinage, on célébrait une fête qui rappelle les saturnales de Rome : à certain jour de l'année, les esclaves y étaient servis par les maîtres[1].


Monnaie des Acarnanes[2].

Nous ne ferons que nommer les *Locriens Ozoles*, les *Étoliens*, peuple brigand et à demi sauvage, dont Thucydide ne comprenait pas la langue, et les *Acarnanes*, que les colonies de Corinthe à Anactorion et à Leucade n'avaient pu civiliser. Thucydide dit de ces trois peuples qu'ils conservaient les mœurs de l'âge héroïque, l'habitude du brigandage et celle d'être constamment armés. Plus haut est l'*Épire*, qui, n'ayant point de ports, donna peu de prise à la colonisation grecque; mais déjà nous sortons du monde hellénique et nous sommes chez les barbares[4].


Monnaie des Épirotes, *in genere*[3].

Que ressort-il de ce tableau? D'abord ce fait singulier que la civilisation et la puissance, à peu près également réparties dans toutes

une bourse, analogue à celle que les figurines tanagréennes tiennent souvent à la main. L'œuvre n'est pas postérieure aux premières années du cinquième siècle et relève de l'école ionienne. (Cf. O. Rayet, *Monuments de l'art antique. Fragment de stèle en marbre, trouvé à Pharsale.*)

[1] Athénée, XIV, 44 et 45; il rappelle que le même usage existait en Crète et à Trézène. Le prix d'un esclave était, à Athènes, de 200 drachmes.

[2] Apollon assis sur un rocher et tenant son arc; devant lui, un flambeau allumé. En légende : ΜΕΝΝΕΙΑΣ, nom d'un magistrat. Revers d'une monnaie d'argent des Acarnanes, *in genere*. Le droit est occupé par la tête du fleuve Achéloüs personnifié.

[3] Bustes accolés de Jupiter et de Junon, à droite; Jupiter porte une couronne de feuilles de chêne et Junon est diadémée. Dans le champ, deux monogrammes de noms de magistrats. ℟. ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. Taureau cornupète à gauche. Le tout dans une couronne de chêne. (Argent.)

[4] Thucydide, I, 5. Les Thesprotes, dont le territoire renfermait Dodone et la caverne de l'Achéron où l'on évoquait les morts, et les Molosses sont considérés par Hérodote comme Hellènes; Platon donne ce titre aux Athamanes. Thucydide et Strabon ne voient dans tous ces peuples que des barbares. Au nord de l'Épire, les Albanais ou Skipétars parlent une langue qui n'est pas encore écrite. Voyez ci-dessus, p. 40, n. 3. — Quant à la coutume du brigandage, on la trouvait un peu partout dans le monde grec. (Voyez Egger, *les Traités publics dans l'antiquité*, p. 20-21.) Même à Athènes, Solon fit une loi touchant les associations légitimes, et parmi elles il compte celles ἐπὶ λείαν.

les provinces de la Grèce d'Homère, se sont accumulées et concentrées dans la partie orientale. Les peuples du Nord et de l'Ouest baissent; quelques-uns même se tiennent complètement à l'écart de la vie commune. Le second fait, c'est qu'il n'y eut jamais de pays plus agité que celui des Grecs. Ce peuple a longtemps vécu, mais surtout il a beaucoup vécu. Cherchez dans la vraie Grèce un coin qui soit demeuré enseveli dans le repos et l'apathie : vous ne le trouverez pas. Partout des passions, des ambitions, des luttes, des révolutions. Cette vie était une rude éducation, et pour les esprits et pour les corps. Aussi viennent les Perses, et ces sentiments puissants de liberté, d'émulation, d'amour de la gloire, qui germent de toutes parts, ces corps sains et vigoureux, élevés dans les combats et les exercices, auront bien vite raison de multitudes qui traînent paresseusement leurs longues robes sous les coups de fouet de leurs maîtres.

[1] Tête de la déesse Larissa, fille de Pélasgos, de trois quarts à gauche, diadémée et les cheveux épars. ℞. ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ. Cheval bridé, à droite.



Tétradrachme de Larissa[1].

COLONIES GRECQUES DE L'ASIE MINEURE
ET DE LA MER ÉGÉE.

Hachette et Cie Paris.

Explication des Couleurs

Colonies Éoliennes et Achéennes

id. Ioniennes

id. Doriennes

Echelle

0 50 100 Kilom.

L. Thuillier, Delt.

Gravé par Erhard, Frères

Imp. Fraillery

CHAPITRE XII

FONDATION DES COLONIES GRECQUES

I — COLONIES D'ASIE MINEURE

On vient de voir combien la vie s'était multipliée dans la Grèce continentale. C'est encore l'activité prodigieuse de ce peuple que nous allons trouver sur les rivages et les îles de ces mers qui communiquent l'une avec l'autre, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Palus-Méotide.

Mille causes poussaient les Grecs vers l'émigration : religion, caractère, position géographique, révolutions intérieures, excès de population; plus tard, le désir d'étendre les relations politiques de la mère-patrie et d'occuper au loin pour elle des points d'appui pour son commerce ou sa domination. Confiants et intrépides, le plus léger signe de la divinité, l'oracle le plus obscur les fait monter sur leurs vaisseaux et les lance en pleine mer. Que l'homme d'Orient, tremblant devant ses divinités terribles, se prosterne immobile! les dieux de l'Olympe n'inspirent pas un semblable effroi. Voyez dans Homère comme leurs fidèles s'entretiennent familièrement avec eux. Quand ils les supplient, ils portent la main sur les genoux et au menton de leurs statues, ainsi que l'enfant qui joue avec son père. Le Grec est hardi et les dieux sont bons; sous leurs auspices, il se livre à cette mer qui, par des golfes sans nombre, semble venir le chercher jusqu'au milieu des terres, et il s'abandonne au souffle des vents. Le dieu d'ailleurs le guide, car il aime comme lui ces expéditions lointaines qui multiplient ses autels et ses honneurs; « O Phébus! sous tes auspices, les villes s'élèvent; tu prends plaisir à les fonder et toi-même en poses la première pierre[1]. » Cette tendance expansive, que les Grecs modernes gardent encore, se montre jusque dans les légendes

[1] Callimaque, *Hymne à Apollon*, 55. Cf. Sénèque, *Consolatio ad Helviam*, 6 et 7.

des temps primitifs qui font visiter deux fois tout le monde connu par les anciens héros, les Argonautes et les chefs revenus du siège de Troie[1].

Je ne rentrerai pas, pour les colonies, dans l'histoire légendaire. Il ne sera donc ici question ni des Pélasges, qu'on mène en tant de lieux; ni de Danaé, que Virgile conduit à Ardée dans le Latium; ni de Minos et de son expédition de Sicile; ni de la dispersion des chefs grecs après la guerre de Troie. Je ne parlerai que du grand mouvement d'émigration qui suivit, au douzième siècle, l'établissement des Thessaliens et l'invasion dorienne, lorsque ces deux tribus conquérantes, pressant à la fois, par le sud et par le nord, les populations réfugiées dans la Grèce centrale, les obligèrent à recommencer en sens inverse le voyage que leurs pères avaient autrefois accompli à travers la mer Égée.



Vue du port d'Aulis[2].

Cette mer est un lac grec. Des vents périodiques qui soufflent le matin du nord, le soir du midi, rarement en tempête, portent le navire sans effort d'Athènes à Milet et le ramènent d'Éphèse à Égine. Des iles nombreuses offrent au navigateur des points de relâche, avec

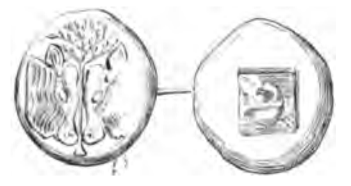
[1] Voy. ci-dessus, p. 51-53.

[2] D'après Stackelberg, *la Grèce*. On découvre, dans le fond, la ville de Chalcis.

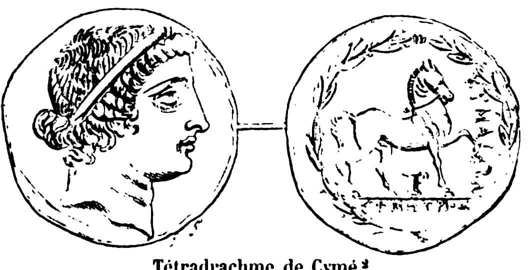
des abris assurés, et au bout de ce facile voyage se trouve l'autre moitié de la Grèce, l'Ionie au doux nom et au climat voluptueux; ceinture d'or attachée aux flancs rugueux de la grande péninsule asiatique.

Celle-ci projette entre trois mers un immense plateau, aride au centre, fertile sur ses bords, surtout à l'ouest, où il s'abaisse doucement vers l'Archipel comme pour engager les populations à y descendre ou, si la mer les effraye, pour recevoir les colons aventureux que les flots et les vents y conduiront. Les ports naturels dont ce littoral est échancré, les saillies de la côte qui multiplient les golfes et les baies, les îles qui les couvrent contre les tourmentes du large, tout prédestinait ces lieux à devenir le séjour de peuples actifs et entreprenants.

La première colonie fut celle des Éoliens (vers 1054.). Chassés de l'Hémonie par les Thessaliens, ils se réunirent à d'autres peuplades, et, sous la conduite du Pélopide Penthilos, s'embarquèrent au port d'Aulis, d'où était partie l'expédition contre Troie. Suivant la même direction, ils abordèrent à la côte nord-ouest de l'Asie Mineure. Une fois cette route frayée, l'émigration continua sous le fils et le petit-fils de Penthilos, et se répandit peu à peu sur toute la Mysie, où les Dardaniens, anciens maîtres du pays, furent refoulés dans les montagnes de l'intérieur. Du haut de l'Ida, les nouveaux venus aperçurent au large, sous le ciel le plus clément, une île magnifique, aux larges ports et séparée de la terre ferme par un canal étroit. C'était Lesbos; ils y passèrent et occupèrent encore Ténédos et Hécatonnèse. Sur le continent, la côte depuis l'Hellespont jusqu'au fleuve Hermos prit le nom d'Éolide; *Cymé* en fut la principale ville. Au temps de la guerre du Péloponnèse, ces colons regardaient encore Thèbes comme leur



Monnaie de Lesbos, *in genere*[1].

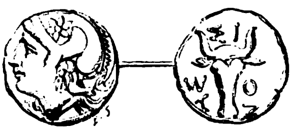


Tétradrachme de Cymé[2].

[1] Deux têtes de veau affrontées et séparées par un olivier. ℞. Carré creux. Tétradrachme archaïque de forme globuleuse.

[2] Tête diadémée d'Apollon, à droite. ℞. Cheval bridé, tourné à droite et levant une jambe; dessous un vase. En légende ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ, nom de magistrat, et ΚΥΜΑΙΩΝ. Le tout dans une couronne de laurier.

métropole. Une colonie de Méthymne ou de Mytilène, Assos, sur le golfe Adramytte, est restée fort obscure dans l'histoire, mais offre au voyageur des ruines remarquables.



Drachme d'Assos [1].

Les Éoliens du continent se livrèrent à l'agriculture plus qu'au commerce. Ceux de Cymé, disaient les anciens, n'ont pas soupçonné que leur ville se trouvait au bord de la mer. Ils avaient apporté des grasses plaines de la Béotie l'esprit court du paysan qui ne voit que son sillon. Aussi les lieux, théâtre de la



Bas-relief d'Assos. — I. Combat d'Héraklès.



Bas-relief d'Assos. — II. Scène de banquet [2].

grande lutte homérique, restèrent pour eux sans écho [3]. Mais les Éoliens

[1] Tête casquée de Minerve à gauche, avec une étoile sur le casque. ℞. ΑΣΣΙΟΝ. Bucrane de face. (Argent.)

[2] Fragments de la frise d'un très ancien temple dorique, à Assos; d'après les originaux conservés au musée du Louvre. — La frise est en pierre noire, très dure. I. Combat d'Héraklès contre Triton : ce dernier tient un poisson ou une conque à la main. A gauche, six Néréides s'enfuient, effrayées. — II. Scène de banquet : deux personnages sont couchés sur un lit et tiennent un canthare de la main gauche : un petit serviteur, debout près d'un grand cratère, leur verse à boire. Ce sont, avec les statues des Branchides (voy. ci-dessous), les sculptures les plus anciennes que nous possédions de la Grèce asiatique. Le sujet de la première plaque est entièrement grec, et la scène est traitée comme sur les plus anciens vases peints à figures noires; à côté, l'on rencontre des zônes d'animaux combattants (lions et taureaux) qui rappellent, au contraire, les monuments assyriens.

[3] Mais il est vrai que l'on compte 200 kilomètres entre Cymé et Troie.

de Lesbos contaient qu'après que les Ménades eurent tué le chantre harmonieux de la Thrace, la tête et la lyre d'Orphée, poussées par les vents et les flots sur leurs rivages, y avaient porté l'inspiration poétique. On verra plus loin de grands poètes justifier cette légende, ou plutôt la faire naître, par la renommée de leurs vers et la douceur de leurs chants.

L'émigration ionienne, la plus considérable qui soit sortie de la Grèce, eut lieu vers 1044 et dans les années suivantes. Chassés de l'Égialée par les Achéens de l'Argolide, les Ioniens séjournaient dans l'Attique depuis plus de cinquante ans, quand la disette, inévitable en un si petit pays surchargé de population, rendit une émigration nécessaire. Un chef s'offrit pour la conduire; c'était Nélée, fils de Codrus, qui, après avoir disputé le pouvoir à son frère Médon, en avait été exclu par un oracle de la Pythie. L'émigration ne se composa pas seulement d'Ioniens; la réputation des chefs attira autour d'eux ou poussa à les imiter des Abantes d'Eubée, des Minyens d'Orchomène, des Thébains, des Phocidiens, des Dryopes, des Molosses, des Épidauriens, même des Pélasges d'Arcadie. Aussi Hérodote retrouvait-il jusqu'à quatre dialectes parmi les Ioniens asiatiques.



Ménade ou Bacchante en extase [1].

Les colons, réunis sous les auspices d'Artémis, partirent du Prytanée d'Athènes, qu'ils regardèrent comme leur métropole. La traversée fut longue, car ils s'arrêtèrent dans les Cyclades pour y

[1] Bas-relief en marbre, au musée du Louvre. — D'une main la Bacchante tient son thyrse terminé par une pomme de pin et orné d'une bandelette ; de l'autre la partie antérieure d'un chevreuil. Cf. Clarac, *Musée de Sculpture*, t. II, 1re partie, p. 431, n° 135.

former des établissements : de là vint que presque toutes ces îles se considérèrent, dans la suite, comme ioniennes. Jusqu'alors les nouveaux venus sur les rivages asiatiques n'avaient pas rencontré d'opposition bien vive, parce qu'il n'y avait plus dans cette région de grande puissance intéressée à en interdire l'accès, et qu'il s'y trouvait, au contraire, des populations de sang hellénique, pour qui les émigrants étaient un secours contre les barbares qui les entouraient. Mais ceux qui débarquèrent à l'embouchure du Caystre eurent de longs combats à soutenir contre les Cariens, les Léléges, les Mygdons; et ils ne devinrent maîtres paisibles du sol qu'après avoir exterminé une partie de la population mâle. « Les Cariennes, dit Hérodote, forcées d'accepter les nouveaux venus pour époux, en gardèrent un long ressentiment. Elles jurèrent de ne partager jamais leurs repas avec leurs maris, de ne jamais leur donner ce nom et elles ont transmis ce serment à leurs filles. » Ces violences étaient ordinaires dans la fondation des colonies : les émigrants, partant seuls d'habitude pour trouver une famille non moins qu'une patrie, prenaient les femmes en même temps que les terres. La première douleur passée, l'union revenait vite, il n'en restait plus que certains usages, comme ceux dont parle Hérodote, qui attestent moins les regrets des femmes, que la fière dignité des hommes traitant ces étrangères plus en servantes qu'en épouses.


Double hache, symbole du Zeus Carien [1].

Les Ioniens occupèrent, au sud des colonies éoliennes, toute la côte qui s'étend depuis l'Hermos jusqu'au Méandre et au delà. Leurs douze cités, dont la plupart existaient avant leur arrivée, étaient, du

[1] Têtes de vache, en or, avec double hache, découvertes à Mycènes. (Schliemann, *Mycènes*, fig. 329-330.) — La double hache était le symbole du grand dieu Carien, Zeus; les Cariens, les Lydiens et les Mysiens possédaient en commun un sanctuaire de Zeus, auprès de Mylasa. Ces doubles haches ont fourni à M. U. Kœhler un argument de plus en faveur de l'attribution aux Cariens des objets découverts dans les tombes de Mycènes. (*Mittheil. des d. archäol. Instit. in Athen*, III, (1878), p. 9.)

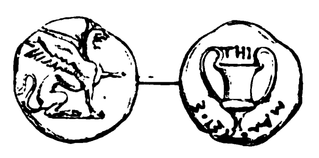
sud au nord : *Samos* et *Chios*, dans les îles de ce nom : *Milet*, avec ses quatre ports, comblés depuis par les alluvions du Méandre, et qui passa pour avoir été fondé par Nélée ; *Myonte*, *Priène*, *Éphèse* bâtie, disait-on, par Androclos, frère de Nélée, et où ses descendants gardèrent de grands privilèges, celui, entre autres, de remplir la charge héréditaire de prêtres de Cérès[3] ; *Colophon*, *Lébédos*, *Téos*, *Érythrées*, *Clazomène* et *Phocée*, qui ne fut admise au Panionion, dit Pausanias, qu'après qu'elle eut mis à sa tête des chefs du sang de Codrus ; dans la suite enfin, *Smyrne* au bord du golfe magnifique dans lequel le Mélès débouche, et où les Ioniens et les Éoliens mélangèrent leur sang, leurs traditions et leur génie, pour enfanter ces merveilles de la



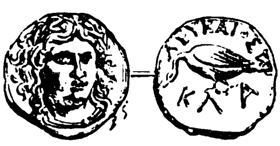
Tétradrachme de Chios [1]. Tétradrachme de Samos [2].



Tétradrachme de Lébédos [4].



Monnaie d'or de Téos [5].



Monnaie d'or de Clazomène [6].

[1] Le sphinx assis à gauche : devant lui, une amphore et une grappe de raisin. ℞. ΗΡΙΔΑΝΟΣ, nom de magistrat, inscrit sur une bande horizontale qui se coupe à angle droit avec une autre bande anépigraphe ; dans le champ : des lignes parallèles.

[2] Mufle de lion de face. ℞. Protomé de bœuf agenouillé, à droite ; derrière, une branche de laurier ; en légende : ΣΑ (Σαμίων). Le tout dans un carré creux.

[3] Le temple de Diane à Éphèse était un des plus vénérés de l'Asie et le centre d'un grand commerce. Quand les Ioniens arrivèrent à l'embouchure du Caystre, ils s'établirent sur un promontoire à 7 stades du sanctuaire, qui resta indépendant de la ville nouvelle et qui gardait encore, à l'époque romaine, son droit d'asile. (Hérodote, I, 26 ; Pausanias, VII, 2, 8.)

[4] Tête casquée de Pallas à droite. ℞. ΛΕΒΕΔΙΩΝ. Entre deux cornes d'abondance pleines de fruits, on voit une chouette debout sur une massue renversée. Au-dessous, un nom de magistrat : ΑΘΗΝΑΙΟΣ. Le tout dans une couronne de laurier.

[5] Griffon accroupi, à droite, levant la patte. ℞. Canthare dionysiaque ; au-dessus, THI (pour Τηίων) ; au-dessous. ΜΑΛΟΥΣΙΟΣ, nom d'un magistrat. (Statère.)

[6] Tête laurée d'Apollon, vue de face, les cheveux échevelés. ℞. ΚΛΑ (pour Κλαζομενίων).

langue et de la poésie grecque qui s'appellent l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

A l'autre extrémité de l'Ionie, dans le voisinage des Cariens, s'éleva la petite ville d'Héraclée du Latmos; elle prétendait garder le tombeau d'Endymion que la déesse Séléné venait chaque nuit envelopper de ses rayons[1].



Diane trouvant Endymion endormi[2].

La plupart de ces villes étaient malheureusement assises sur le bord de fleuves *travailleurs* qui ont comblé leurs ports; de sorte qu'on a peine, en examinant les sites où elles se trouvent, à se rendre compte de leur ancienne prospérité. Éphèse est aujourd'hui à deux heures de la mer; le Méandre a comblé le golfe Latmique et les maigres chevaux des Turcomans paissent là où abordaient les galères de Milet. Priène, qui avait eu deux ports, était déjà du temps de Strabon à 40 stades de la côte. Ces villes vivaient de la mer; le fleuve les a tuées. Les alluvions du Scamandre empêchent de reconnaître la plaine troyenne et

Cygne marchant à gauche; au-dessus, deux noms de magistrats, l'un en monogramme et l'autre en toutes lettres : ΛΕΥΚΑΙΟΣ. (Statère.)

[1] Endymion était l'image du Soleil qui s'endort dans les brumes de l'Occident et que la déesse Séléné, la lune, vient chaque nuit visiter.

[2] Statue du Vatican (*Braccio Nuovo*, n° 50). — La désignation de cette statue est incertaine.

si l'industrie humaine n'intervient pas, l'Hermos fera du plus beau port de cette côte d'Asie, celui de Smyrne, un immense marécage.

Près de ces villes étaient des peuples puissants; le danger venait donc pour elles de l'intérieur. Aussi les avait-on bâties dans les îles de la côte ou sur des péninsules faciles à défendre, de sorte que la nouvelle Ionie, bande de littoral étroite et longue, fut vouée par sa situation au commerce maritime, tout en ayant derrière elle des voies ouvertes au négoce avec les riches États de l'Asie antérieure. La monnaie est un des facteurs considérables de la civilisation; si les Lydiens furent les premiers à en frapper comme Hérodote l'assure[1], les Ioniens durent s'approprier de bonne heure l'heureuse invention, pour échapper aux difficultés du commerce par troc et aux lenteurs des échanges faits à la balance avec des lingots[2]. Leurs villes fabriquèrent des pièces d'argent et d'or d'après les divisions du système métrique des Babyloniens, et la valeur des monnaies se trouvant garantie par cette intervention de la puissance publique, le commerce prit un grand essor. Mais en courant les mers, de la Thrace à l'Afrique, du fond de l'Euxin aux côtes d'Espagne, leurs marins n'échangeaient pas seulement des denrées, ils recueillirent quantité de connaissances et d'arts qui développèrent leur esprit et leur richesse. C'est dans l'Ionie que la civilisation grecque jettera son premier éclat, autour des temples élevés à Poséidon qui apaisait les tempêtes; à Apollon le dieu de la lumière, de la poésie et de l'inspiration divine; à sa sœur Artémis, en Grèce, vierge indomptée, dans la Tauride, divinité farouche, à Éphèse, déesse aux cinquante mamelles et personnification des forces productives de la nature.



Diane taurique[3].

L'émigration dorienne se composa de Minyens, que les Doriens de la Laconie avaient accueillis sur leur territoire, et qui se montrèrent tellement indociles, qu'ils furent obligés de les éloigner. Ils leur don-

[1] I, 94.

[2] « Ce n'est qu'entre deux peuples presque frères, deux peuples de la race helléno-pélasgique, qu'il peut exister une dispute sérieuse pour l'honneur d'avoir inventé la monnaie. Cette invention, si grande et si féconde, qu'elle ait eu Sardes ou Égine pour berceau, après avoir été inconnue à l'Égypte et aux civilisations plus anciennes de l'Asie sémitique ou aryenne, a pris naissance dans la culture qui s'est formée autour de la mer Égée. » (François Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 136.)

[3] La déesse est assise sur un taureau; sa tête est surmontée du croissant et elle a sur le dos l'arc et le carquois. (Calcédoine du Cabinet de France. Haut. 13 millim.; larg. 10 millim., *Catalogue*, n° 1501.)

nèrent deux chefs, Polis et Delphos, et leur promirent de les considérer comme leur colonie. A d'autres époques, des Doriens d'Argos, de Trézène, d'Épidaure, suivirent leurs traces. Les îles de Cythère, de Crète, de Cos, de Rhodes, et toute la côte sud-ouest de l'Asie Mineure furent occupées par eux; le nom de Doride resta à cette partie du continent asiatique. La principale ville de cette région fut Halicarnasse, la patrie d'Hérodote et, sous la domination persique, la capitale d'une dynastie que les noms de Mausole et d'Artémise ont rendue fameuse.


Apollon Lycien[1].


Monnaie de Tarse[2].

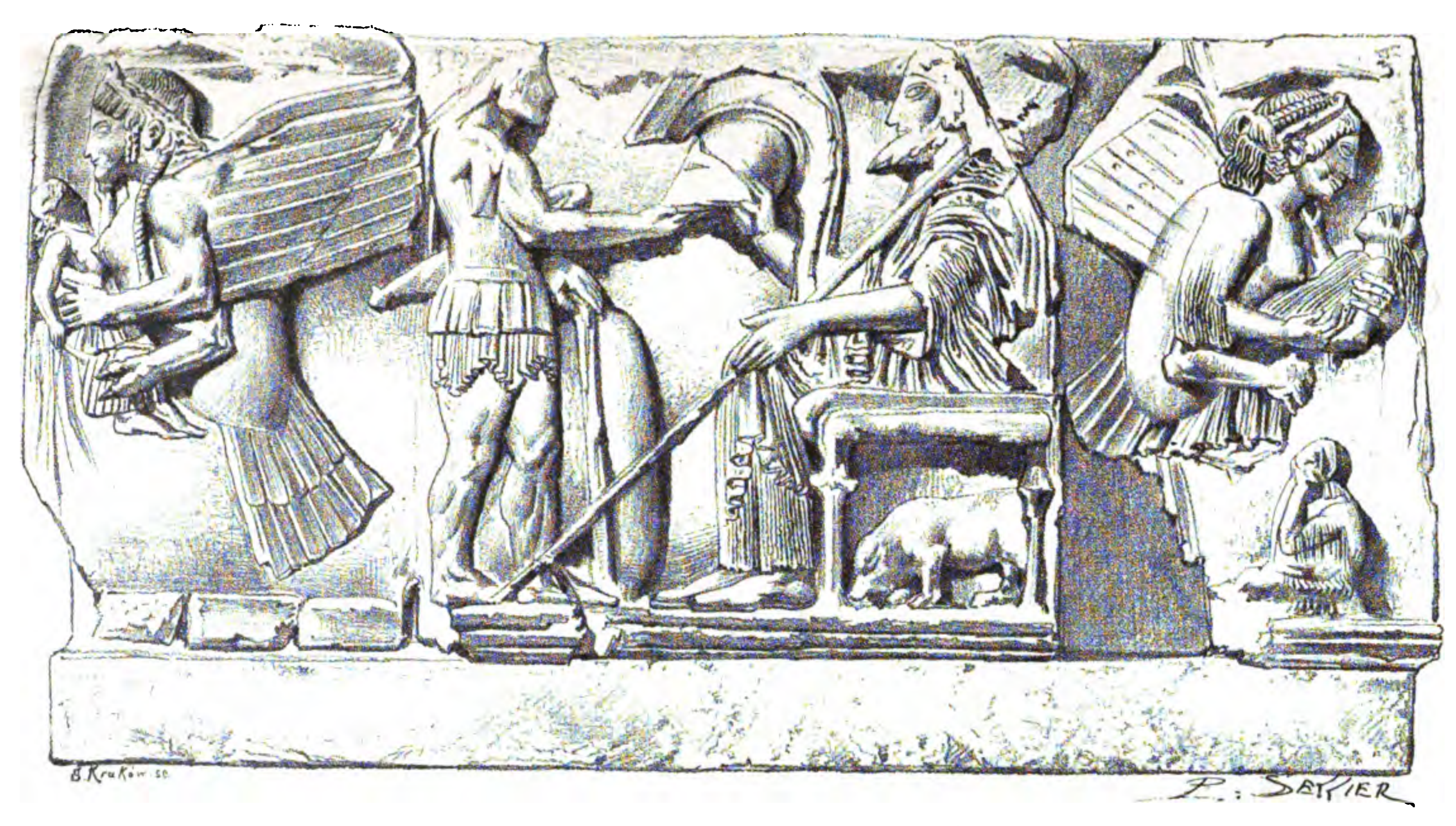
A quelle époque la Lycie reçut-elle des colons Grecs? On l'ignore. La légende de Bellérophon montre que ce pays fut très anciennement en relation avec Argos, et l'on croit y reconnaître des hommes de toutes races : des Sémites, qui y formèrent les tribus des Solymes, et des Crétois, qui honoraient le héros Sarpédon. Près de Patara, s'éleva le premier grand temple d'Apollon, comme dieu de la lumière; de là son surnom de Lycien, qui passa à ses adorateurs[3].

Nous n'en savons pas davantage sur deux villes de Pisidie, *Selgé* et *Sagalassos*, qui se disaient d'origine laconienne; sur *Aspendos* et *Sidé*, en Pamphylie, sur *Tarse* de Cilicie, ancienne ville phénicienne ou

[1] Buste de profil, avec les cheveux retombant en tresses sur le cou et retenus par une bandelette. (Cornaline du Cabinet de France. Haut. 15 millim.; larg. 13 millim. *Catalogue*, n° 1450.)

[2] ΤΕΡΣΙΚΟΝ. Tête d'une divinité (peut-être Aphrodite ou Héra), coiffée d'un haut diadème. ℞. Héraklès nu, agenouillé, étouffant le lion de Némée; à ses pieds, sa massue. (Argent.)

[3] On désigne sous le nom de Monument des Harpyes un tombeau de la ville de Xanthos en Lycie, dont les sculptures sont aujourd'hui conservées au Musée Britannique. (Voy. Ch. Fellows, *An account of discoveries in Lycia*, 1840, p. 170, et O. Rayet, *Monuments de l'art antique, Tombeau de Xanthos* dit *Monument des Harpyes*.) Le bas-relief que nous publions (p. 547) d'après un moulage du Musée du Trocadéro, décore la face nord du monument. « Un personnage assis, dieu ou roi, remet un casque à un jeune guerrier, debout devant lui, et dont l'armement est tout à fait grec, à l'exception d'une pièce, le grand couteau à un seul tranchant dont le manche est orné d'une tête d'oiseau. Sous le trône du dieu est un animal dans lequel Braun et Friederichs ont cru voir un ours, mais qui me paraît être tout simplement un chien gauchement dessiné. Les deux extrémités sont occupées par des oiseaux à tête, à poitrine et à bras de femmes, le corps fait en forme d'œuf, qui s'envolent en emportant entre leurs mains et leurs serres de petites figures féminines de dimensions très inférieures à celles des autres personnages. Le geste de ces femmes ainsi enlevées vivantes indique la terreur et la supplication.... Une cinquième femme est assise à terre, à l'extrémité de droite : la tête dans ses mains, les yeux levés au ciel, dans une attitude d'accablement résigné, elle semble attendre que son tour vienne. » (O. Rayet.) Aucune explication satisfaisante n'a été donnée de ces bas-reliefs : on n'est absolument d'accord que sur le nom de ces oiseaux à tête de femmes, qui ne sont autres



BAS-RELIEF DU MONUMENT DES HARPYES (LYCIE).

D'après un moulage du musée du Trocadéro. (Voy. p. 540, n 3.)

assyrienne; sur *Paphos*, *Salamine* et *Kition*, en Cypre, par lesquelles la plus grande partie de l'île passa des Phéniciens aux Grecs. Mais ceux-ci, en s'emparant de cette terre, prirent aussi quelques-uns des rites licencieux et cruels de la religion punique.

Les villes grecques de Cypre prétendaient ne pas remonter moins haut que la guerre de Troie. C'était une prétention commune aussi à beaucoup de villes d'Italie. *Cumes* voulait dater du siècle qui avait suivi le retour des Héraclides : elle plaçait sa fondation par des habitants de Chalcis, en Eubée, et de Cyme, en



Carte de l'île de Cypre.

Éolide, vers l'an 1050[1]. Sa prospérité fut grande du huitième au sixième siècle. Unie avec Rome contre les Étrusques et les Samnites, elle repoussa plusieurs fois leurs attaques. La tyrannie d'Aristodémos et de cruelles dissensions intestines l'affaiblirent. Elle vainquit cependant en 474, avec l'aide du Syracusain Hiéron, une grande flotte étrusque et peut-être aussi carthaginoise. Mais la conquête de

que des Harpyes. Elles apparaissent ici comme les divinités de la Mort. Ces sculptures comptent parmi les œuvres les plus anciennes de l'école ionienne, à laquelle nous devons les statues des Branchides (Voy. ci-dessous) et la Héra primitive de Samos (p. 183).

[1] Fr. Lenormant (*La Grande-Grèce*, t. I, p. 255) et Helbig (*Das Homerische Epos*, p. 321) placent, avec raison, la fondation de Cumes au huitième siècle.

Capoue par les Samnites et les continuelles hostilités de ces turbu-



Temple de Paphos, sur une monnaie de Cypre (agrandie)[1].

lents voisins amenèrent pour elle une décadence qui ne s'arrêta plus.

II. — COLONIES DU NORD, DE L'OUEST ET DU SUD.

Quand l'impulsion donnée par l'invasion dorienne en Grèce eut cessé de se faire sentir, et que ce pays eut jeté au dehors, durant plusieurs générations, son trop-plein d'hommes, on n'en vit plus partir d'émigrants pendant plusieurs siècles. Au septième, la population s'étant accrue par la paix et un commerce actif ayant développé la prospérité des États, un nouveau courant d'émigration s'établit, qui, cette fois, se porta vers le nord et l'ouest.

Le principal rôle, dans cette seconde époque de la colonisation grecque, fut rempli par Érétrie, Chalcis, Mégare et Corinthe, alors les plus riches cités de la Grèce européenne. L'aristocratie, maîtresse de ces quatre villes, favorisait volontiers l'éloignement des citoyens pauvres, qui allaient occuper, au grand avantage de la métropole, des territoires fertiles ou avantageux pour les relations commerciales.

[1] D'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, fig. 58, p. 120. — Dans le monument dont la façade est ici représentée, on s'accorde à reconnaître le fameux temple de Paphos, tel qu'il existait encore à l'époque romaine. Il faut rapprocher de cette monnaie l'ornement en or découvert à Mycènes et publié ci-dessus, p. 62.

La péninsule qu'enveloppent les golfes Thermaïque et Strymoniaque est riche en métaux, comme la côte voisine de Thrace et, comme elle encore, avait de belles forêts qui donnaient le combustible nécessaire à la fabrication. Renommés dans toute la Grèce pour leur habileté à travailler le cuivre, que leur île fournissait en abondance,



Carte de la Chalcidique.

les Chalcidiens avaient dirigé toute leur force de colonisation vers un pays où se trouvaient les éléments de leur prospérité. Ils y vinrent en tel nombre, que la presqu'île entière prit leur nom, la Chalcidique, et que trente-deux villes reconnaissaient pour leur métropole[1] Chalcis, « la ville d'airain »[2]. On voit encore aujourd'hui les puits de mines et les monceaux de scories qui attestent l'activité de leur industrie métallurgique.

Cependant, des deux villes qui devinrent les plus célèbres de cette région, l'une, *Potidée*, avait été fondée par Corinthe; l'autre, *Olynthe*, par la tribu thrace des Bottiéens; plus tard, l'influence grecque

[1] *Méthoné*, dans la Piérie, *Mendé*, et cinq autres villes dans la fertile péninsule de Pallène, étaient nées d'Érétrie. *Sané*, *Akanthos*, *Stageira*, et *Argilos*, sur le golfe Strymoniaque, devaient leur origine à Andros, elle-même colonie d'Érétrie. De Chalcis relevaient directement huit cités de la presqu'île Sithonia.

[2] L'airain se dit en grec χαλκός.

domina dans cette ville, et l'élément barbare disparut. A l'est du Nestos commençaient les colonies des Grecs d'Asie, qui couvrirent de leurs comptoirs tous ces rivages jusqu'au Bosphore, et du Bosphore jusqu'au Danube. Mégare se fit jour pourtant à travers ces établissements des Grecs asiatiques, et, au milieu du septième siècle, fonda



Bijou du Bosphore (bracelet en or)[1].

Byzance à la place où devait s'élever une de ces cités que leur position fait reines, Constantinople[2].

Les deux îles de la côte de Thrace, *Samothrace* et *Thasos*, furent enlevées, la première aux Pélasges par des Ioniens, la seconde aux Phéniciens par des colons de Paros. Archiloque appelait Thasos un dos

[1] D'après les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, Atlas, pl. XIII, n° 1 ; Texte, t. I, p. 85 et Introduction, p. XI. — Ce bracelet, trouvé à Kertsch (Panticapée), a la forme d'un câble roulé dont les deux bouts se terminent par des sphinx, à tête de femme. Ces sphinx ont un collier au cou et sont engagés dans une virole ornée de filigrane et d'une bordure d'oves en émail bleu ; ils tiennent dans leurs griffes un nœud en fil d'or qui forme le lien du bracelet.

[2] Sélymbrie, sur la Propontide, Chalcédoine, « la ville des aveugles », en face de Byzance, et Héraclée du Pont dont les habitants soumirent les indigènes du voisinage, les Mariandyniens, à la condition des hilotes de Sparte, furent aussi colonies de Mégare.

d'âne couvert de forêts sauvages. Mais sous ces forêts étaient des mines d'or. De plus riches existaient sur la côte voisine, surtout à



Monnaie de Byzance[1]. Monnaie de Thasos[2].

Scapté-Hylé. Les Thasiens, malgré quelques défaites, dans l'une desquelles Archiloque perdit son bouclier, les enlevèrent aux Thraces et



Acropole de Thasos[3]

en tirèrent de tels profits, que dans les bonnes années il leur restait, tous frais faits et sans impôt, 300 talents (1 700 000 fr.).

Corinthe, devancée par Chalcis et Érétrie, n'avait de ce côté que deux villes, *Potidée* et *Enéia;* elle se dédommagea en formant, dans la

[1] Tête casquée du héros Byzas, à droite; en légende: ΒΥΖΑΣ. ℞. Navire à la voile; à l'exergue, ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ; dans le champ, la date ΕΘ ΥΑ (490). Bronze. (Voy. Eckhel, *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 27.)

[2] Tête de Bacchus couronné de lierre, à gauche. ℞. ΘΑΣΙΟΝ. Hercule coiffé de la peau de lion, agenouillé et tirant de l'arc; à ses pieds, une lyre. (Tétradrachme.)

[3] D'après A. Conze, *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres*, Taf. II et p. 10, n. 2. — On découvre à l'horizon la petite île de Thasopoulo et la côte de Macédoine.

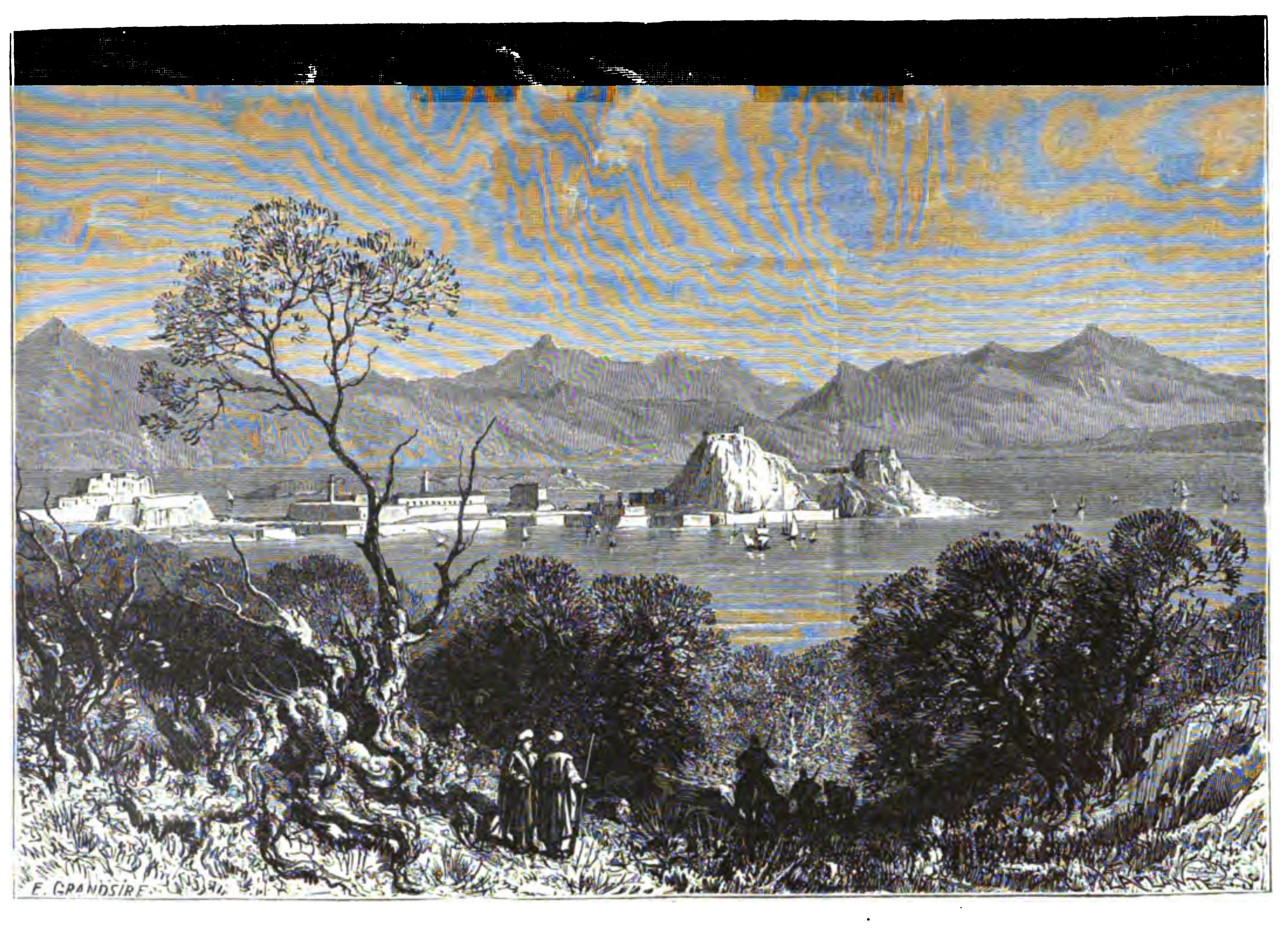
mer d'Ionie et l'Adriatique, un groupe d'établissements exclusivement corinthiens : *Corcyre*, dans l'île de ce nom, et, à l'entrée ou autour du golfe d'Ambracie : *Leucade*, *Anactorion* et *Ambracie;* plus au nord : *Apollonie*, aux bouches de l'Aoüs, et *Épidamne* (Dyrrachium), sur le territoire des Taulantiens. Ces villes exploitaient le commerce de



Korinthos et Leukas (Corinthe et Leucade personnifiées)[1]. (Voy. p. 557.)

l'Épire et de l'Illyrie. Elles tiraient de ces pays les choses nécessaires aux constructions navales, bois, métaux, goudron, beaucoup de bétail

[1] Miroir grec gravé au trait. Il a été découvert à Corinthe et est aujourd'hui au musée du Louvre. — Corinthos (ΚΟΡΙΝΘΟΣ), héros éponyme de la cité, est représenté sous les traits d'un homme dans la force de l'âge, à demi nu et tenant le sceptre en main. Il est assis sur un siège élevé et se tourne vers une jeune femme qui personnifie Leucade, colonie corinthienne (ΛΕΥΚΑΣ). Celle-ci pose une couronne sur la tête du héros. (Voy. Alb. Dumont, dans les *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, 1873.



CORFOU (L'ANCIENNE CORCYRE).

La vue est prise du Sud-Sud-ouest. On découvre la presqu'île rocheuse sur laquelle s'élève la citadelle et, derrière, l'île de Vido. La côte de l'Épire ferme l'horizon.



et d'esclaves: les simples des montagnes d'Illyrie étaient transformés à Corinthe en essences précieuses. Corcyre avait un autre avantage, elle menait à l'Italie. Le détroit qui l'en sépare est moins large que la mer qui s'étend de Cythère à la Crète, et des monts de Chaonie on découvre nettement la cime de l'Apennin. Aussi tous les vaisseaux qui faisaient la traversée de la mer Ionienne s'arrêtaient dans son port. Elle ne joua point cependant le principal rôle dans la colonisation occidentale; l'active et industrieuse Chalcis s'en saisit.

Les brigandages des pirates tyrrhéniens, qui couraient les mers de la Sicile et de l'Italie, et d'effrayantes traditions, rendues populaires par les poèmes d'Homère, sur la taille gigantesque et la férocité des habitants de la Sicile, écartèrent longtemps les Grecs des pays de l'Occident. Un hasard fit tomber cet épouvantail : l'Athénien Théoclès, jeté par les vents sur les côtes de la Sicile, observa que, loin de répondre aux terribles peintures qu'on faisait d'eux, les habitants étaient d'une grande faiblesse et offriraient une proie facile. Au retour, il raconta ce qu'il avait vu, et le beau ciel, la richesse, l'exubérante fertilité de cette île. Une colonie de Chalcidiens, auxquels se joignirent des habitants de Naxos, consentit à le suivre. Ils abordèrent à la côte orientale de la Sicile et, au bord de l'Acésine (Alcantara), au pied de la colline où fut plus tard Tauromenium, ils fondèrent la ville de *Naxos* (735). L'autel d'Apollon qu'ils dressèrent sur la plage fut, durant des siècles, comme un sanctuaire pour tous les Grecs de Sicile, parce que c'était là que la Grèce avait commencé l'occupation du monde occidental. Sur cette côte hospitalière, où le pilote avait pour guide soit les flammes, soit les neiges de l'Etna, les Naxiens s'étendirent librement du détroit de Messine jusqu'au territoire Syracusain, en jalonnant leur route par les cités de Catane et de Léontini.



Apollon, sur une monnaie de Naxos[1].

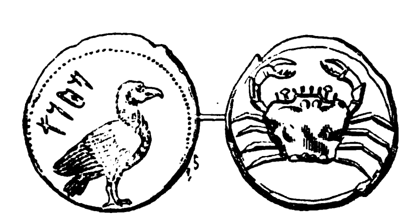
Il y avait en Sicile quatre populations différentes : les Sicanes, tribu ibérienne ou celtique; les Sicules, probablement d'origine pélasgique; les Phéniciens, qui occupaient quelques points de la côte; enfin les Élymiens, population qui se disait d'origine troyenne, mais où l'élément barbare dominait. Les Élymiens, maîtres de la pointe occidentale du triangle sicilien, habitaient les villes d'*Egesta* et

[1] Tête laurée d'Apollon, à gauche; derrière, une feuille de laurier. En légende : ΝΑΞΙΟΝ. Au revers, Silène accroupi. (Argent.)

d'*Éryx*, celle-ci fameuse par le temple bâti sur le rocher qui la domine et qu'Énée, disait-on, avait consacré à sa mère Aphrodite[1]; aussi fut-il, pour les Romains, un des sanctuaires les plus respectés. Devant les Grecs, les Sicules se retirèrent dans l'intérieur de l'île et vers la côte septentrionale; les Phéniciens, qui se fondirent peu à peu avec les Carthaginois, occupèrent *Motya*, *Solous* et *Panormos* (Palerme), le meilleur port de l'île entière.


Vénus Érycine[2].

Les traces de Théoclès furent bientôt suivies par les Doriens. En 734, la peste ravageait Corinthe; la Pythie, consultée, ordonna à un descendant de Téménos, nommé Archias, de s'exiler. Il avait commis un acte de brutale violence contre le jeune et bel Actéon. Le père, n'ayant pu obtenir justice, s'était tué lui-même aux jeux isthmiques, en chargeant Poséidon de le venger. Les Bacchiades redoutèrent l'effet de cette malédiction paternelle et forcèrent Archias d'obéir à l'oracle. Il partit, emmenant avec lui une troupe de Corinthiens, laissa en chemin une partie de ses compagnons dans l'île de Corcyre, et vint aborder à la côte orientale de la Sicile. Il y trouva une île nommée Ortygia, de 3 kilomètres de circonférence, placée à l'entrée d'un vaste port que la mer creusait derrière elle, et si proche de la terre ferme qu'on put, dans la suite, l'y réunir par un pont. Plus tard, une source abondante et pure, la fontaine Aréthuse, y coula et inspira aux poètes de gracieux récits[5]. Archias fonda


Tétradrachme de Motya[3].


Tétradrachme de Syracuse[4].

[1] Voy. *Histoire des Rom.*, t. II, p. 603 et 605.

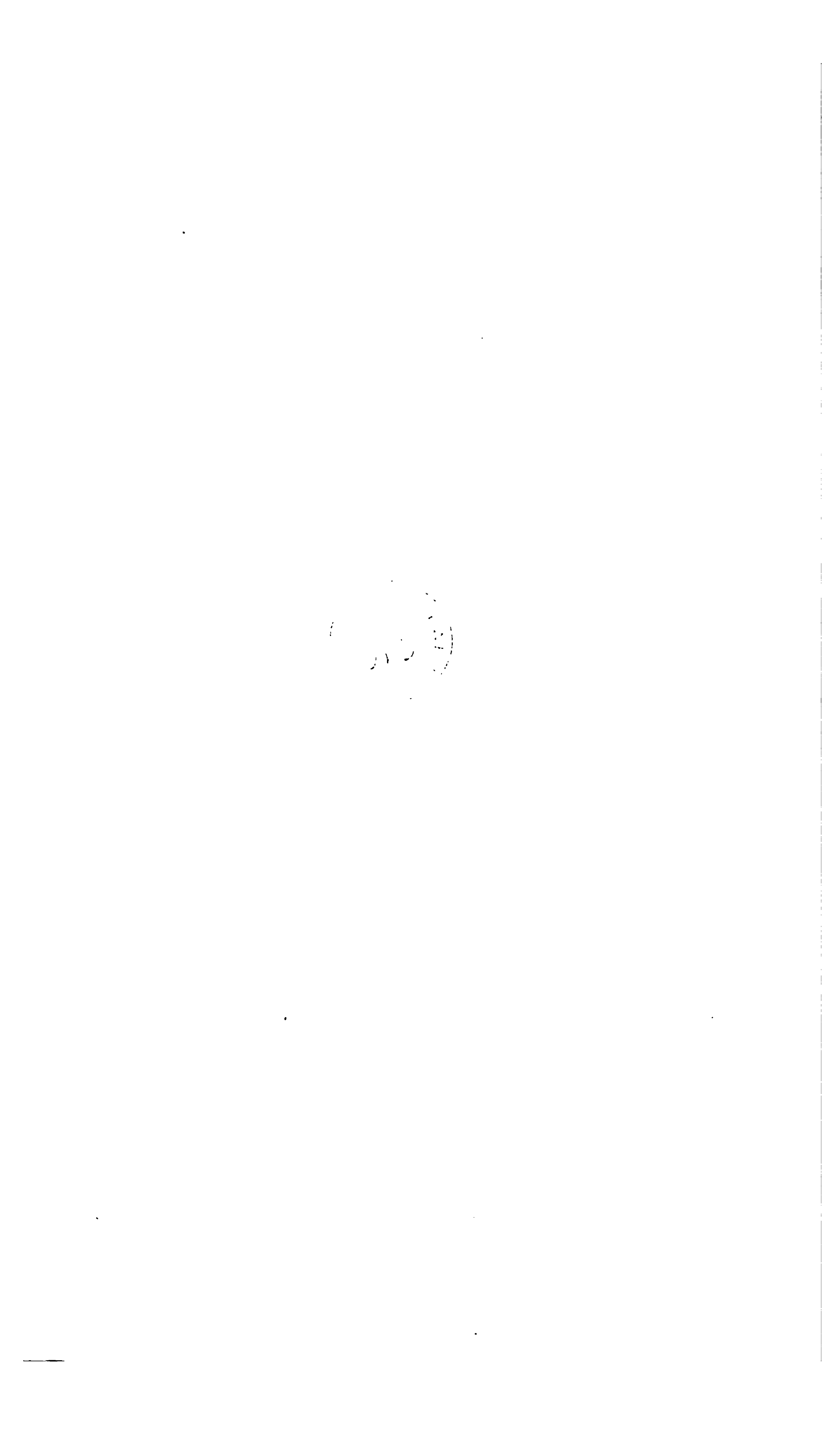
[2] Vénus assise sur son trône, tenant une colombe sur sa main droite; devant elle, Cupidon qui lui tend les bras. En légende: ΕΡΥΚΙΝΟΝ. Tétradrachme d'Éryx. Sur l'autre face, on voit un quadrige couronné par une Victoire.

[3] Aigle debout à droite; en légende phénicienne, מטוא, nom de la ville. Au revers, un crabe. (Monnaie frappée par les Carthaginois.)

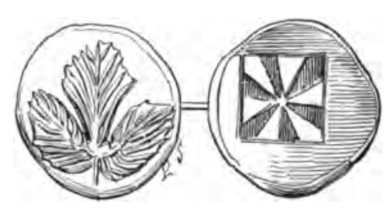
[4] Tête de femme (probablement la nymphe Aréthuse), entourée de dauphins, à droite. En légende : ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. Les cheveux de la nymphe sont enveloppés dans un *cécryphalos* d'une forme particulièrement remarquable. ℞. Personnage barbu dans un char traîné par trois chevaux au pas et au-dessus duquel vole la Victoire. Très beau style.

[5] Cette source arrivait de la terre ferme dans l'île par un conduit sous-marin.


SICILE
ET
GRANDE-GRÈCE
Explication des couleurs
Colonies Doriennes
id Achéennes
id Ioniennes
MER ADRIATIQUE
MER TYRRHÉNIENNE
MER DE SICILE
MER DE LYBIE
Golfe de Tarente
Ie Lipariennes
LUCANIE
CAMPANIE
ROME
Antium
Tarracina
Capoue
Mt Vésuve
Pompei
Sipontum
Canusium
Barium
Brentésion
Tarente
Métaponte
Héraclée
Siris
Sybaris
Thourioi
Crotone
Pr. Lakinion
Pr. Krimisa
Kaulonia
Locres (Epizéphyr)
Pr. Zéphyrion
Pr. Hérakléion
Hipponion
Térina
Témésa
Laos
Poseidonia
Élée
Pr. Poseidion
Pr. Pyxonte
Strongylé
Lipara
Mylæ
Zanklé
Panormos
Solonte
Himéra
Naxos
Catane
Pr. Tauros
Mégare Hyblæa
Syracuse
Plemmyrion
Pr. Pachynos
Camarina
Géla
Agrigente
Hérakléia Minoa
Sélinonte
Pr. Lilybæon
Ie Ægades
Pr. Drépanon
I. de Mélité (Malte)
Kallipolis
Pr. Iapygion
Hydruntum
Scylletique
COLONIES GRECQUES
en Campanie
Champs Phlégréens
Mt Gauros
Liternum
KYMÉ
L. Averne
Lac Lucrin
L. Achérousia
Baïæ
Dikæarchéia
Palæapolis
NÉAPOLIS
Cap Misène
I. Prochyté
Échelle
0
5
10 Kil.



en ce lieu une ville qui fut, du nom d'un lac voisin, appelée *Syracuse*. Elle devint, en peu de temps, par son admirable position, la plus considérable des cités de la Sicile. Deux générations avaient à peine passé qu'elle se trouvait en état de jeter au dehors son trop-plein d'hommes, et fondait sur la côte méridionale de nouvelles cités pour chasser les Phéniciens de ces rivages[2]. L'impulsion était donnée. De toutes parts on accourut vers ce nouveau monde. Comme nous achetons un territoire à quelque roi de la côte africaine, des Mégariens négocièrent, avec un chef sicule, la cession de l'emplacement où ils élevèrent, entre Léontini et Syracuse, *Mégara Hybla*, qui, en 628, donna naissance à *Sélinous* (Sélinonte) « la ville du persil ». Les habiles marins de Rhodes n'abandonnèrent pas aux Grecs des îles et du continent le commerce des mers occidentales. Unis à quelques Crétois, ils bâtirent *Géla* (690), qui fonda en 582, sur un rocher dont l'Acragas baigne le pied, et dans une des localités les plus fertiles de la Sicile (le val Mazzara), Agrigente, aujourd'hui Girgenti, qui devint bien vite la



Le persil, sur une monnaie de Sélinonte[1]



Monnaie de Géla[3].



Décadrachme d Agrigente[4].

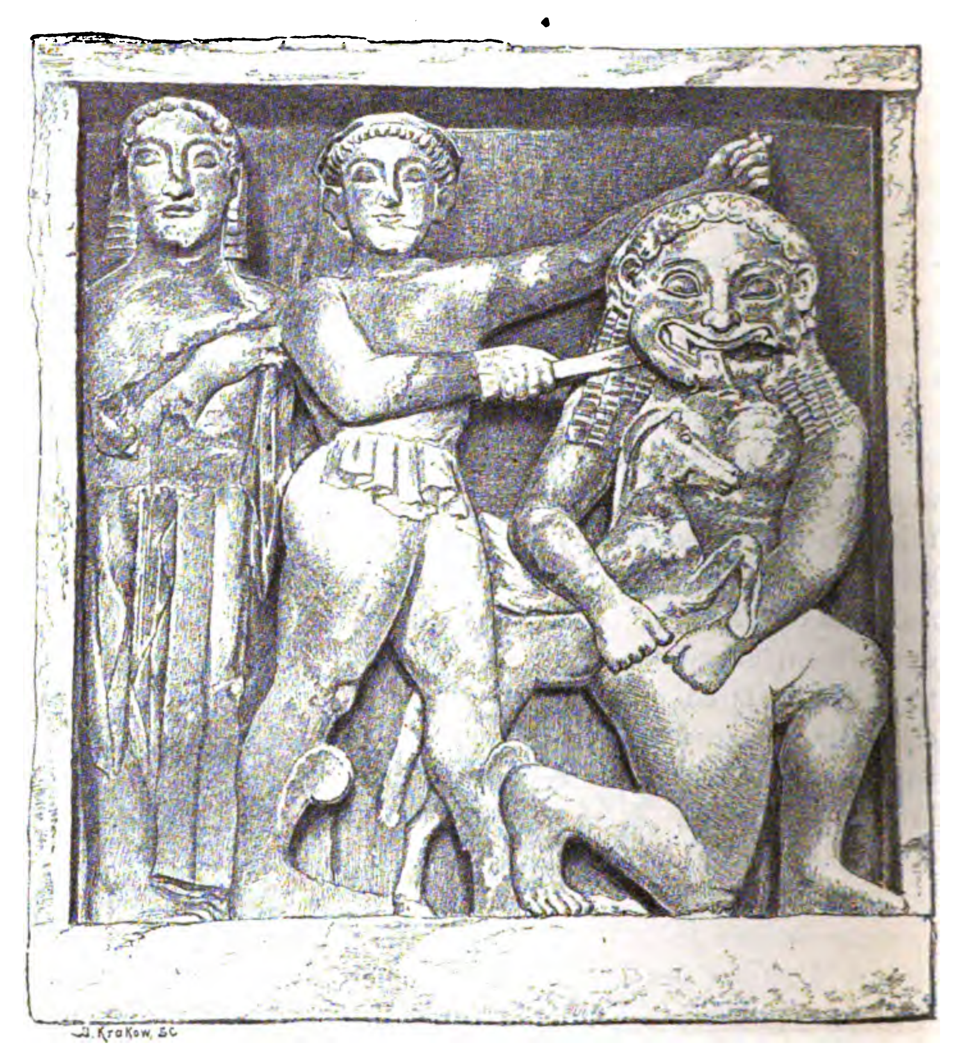
[1] Feuille de persil, étalée. ℟. Carré creux partagé en douze compartiments, dont six en relief. Argent.

[2] Acræ, en 664, Casmène, en 644, Camarina, en 599. Ce qui explique comment une seule ville pouvait donner naissance à tant de colonies, c'est qu'elle appelait de toutes parts des colons. Ainsi les habitants de Zancle, voulant bâtir une ville en Sicile, envoyèrent en Ionie et sans doute ailleurs pour annoncer leur intention et engager à les rejoindre tous ceux qui voudraient concourir à la fondation de la nouvelle cité. (Hérodote, VI, 22.)

[3] Le fleuve Gélas personnifié, sous la forme d'un taureau à tête humaine barbue. En légende CEΛΑΣ. ℟. Femme vêtue d'un long chiton, dans un bige qui passe devant une *meta* qui a la forme d'une colonne ionique. (Tétradrachme.)

[4] Deux aigles se repaissant des entrailles d'un lièvre qu'ils tiennent renversé sous leurs serres; dans le champ, une sauterelle. ℟. En légende : ΑΚΡΑΓΑΣ. Le héros éponyme Acragas,

rivale de Syracuse. Alors, du promontoire Pachynos à celui de Lilybée, la côte méridionale se trouva couverte de villes helléniques, faisant face, par delà le canal de Malte, à Carthage; de sorte que la rivalité



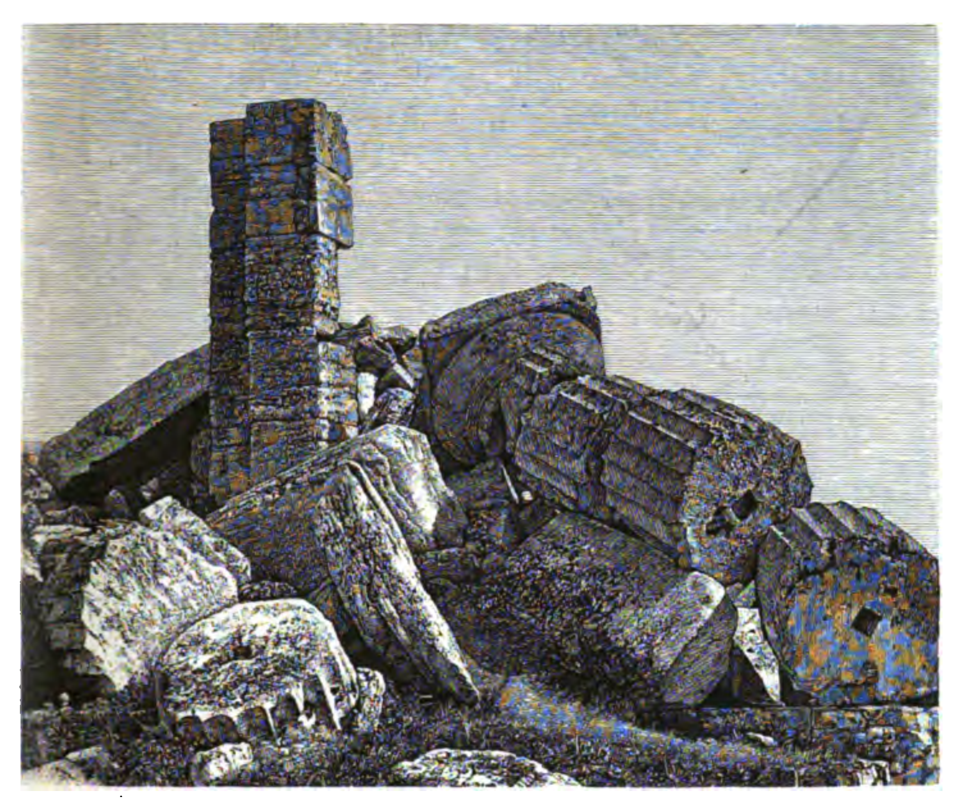
Métope archaïque de Sélinonte Persée tuant la Gorgone[1].

commerciale entre Grecs et Phéniciens, commencée à l'est dans l'Ar-

fils de Zeus et d'Astérope, dans un quadrige lancé au galop; au-dessus du quadrige vole un aigle qui tient un serpent dans ses serres; à l'exergue, un crabe renversé. Ce magnifique médaillon pèse 43 grammes.

[1] D'après un moulage. — Persée a saisi Méduse par les cheveux et s'apprête à la décapiter. Celle-ci est tombée à genoux et tient dans ses bras Pégase qui vient de naître de son sang. Pégase a des ailes. Derrière Persée, se tient une femme, peut-être Athéna. Cette métope, l'un des plus anciens monuments de la sculpture grecque, remonte à la première partie du sixième siècle. (Voy. O. Benndorf, *Die Metopen von Selinunt*, p. 44 et 63.) Celle que nous avons publiée ci-dessus, p. 39, est d'un art beaucoup plus avancé.

chipel, allait se continuer à l'ouest, dans l'autre bassin de la Méditerranée. Remarquons toutefois que cette côte du sud, chargée de montagnes, sillonnée de torrents et où se rencontrent peu de ports, est moins hospitalière que celles du nord et de l'est. La fortune de



Ruines de Sélinonte[1].

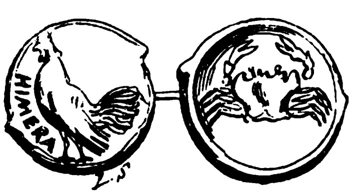
Sélinonte, de Géla et d'Agrigente y fut une exception qui, depuis, ne s'est pas renouvelée.

Au nord de l'île, il n'y eut, jusqu'au temps de Thucydide, que deux établissements grecs : *Zancle* ou la Faucille[2] (Messine), fondée par des habitants de Cumes et de Chalcis, et *Himéra*, que des Syracusains mêlés à des colons de Zancle allèrent audacieusement bâtir près des établissements phéniciens de Solous et de Panormos. Il est

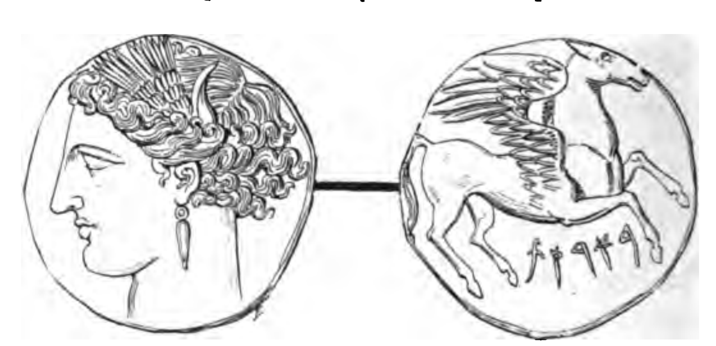
[1] D'après une photographie. — Voy. E. Renan, *Vingt jours en Sicile*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1875 : « Sept temples, dont cinq énormes, sont là gisant sur le sol ; le diamètre des colonnes va à 3m,32, et partout ces merveilleux chapiteaux doriques, la plus belle chose que l'homme ait jamais inventée ! Nulle part on ne saisit mieux qu'ici, pas à pas, les progrès de ces courbes divines arrivant à la perfection. Chaque essai, chaque tâtonnement est visible. »

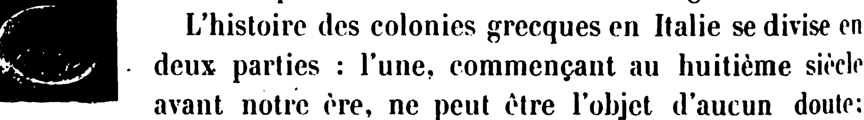
[2] Ainsi appelée à cause de la forme de son port.

juste d'ajouter que la Phénicie, assaillie à cette époque par les rois de Ninive, ne pouvait secourir ses lointains établissements. Sa décadence commençait, et le temps de la grandeur de Carthage n'était pas encore venu. C'est entre ces deux moments qu'eut lieu la facile occupation de la Sicile par les Grecs, moins toutefois l'extrémité occidentale, d'où les Carthaginois ne se laissèrent pas déloger. Là, ils ne tenaient plus la Sicile que par le bord, mais ils la tinrent si bien, qu'il fallut les rudes coups de Rome pour leur faire lâcher prise quatre siècles plus tard. De Lilybée on voit la côte africaine où Carthage s'élève, et au pied de ce promontoire passaient tous les navires qui allaient exploiter cette sorte de mer intérieure qu'enferment les rivages opposés de l'Afrique, de la Sardaigne, de l'Italie et de la Sicile. La colonisation grecque eut toujours grand'peine à se faire jour au travers de ce domaine particulier de la marine carthaginoise.



Monnaie d'Himéra[1]. (Voy. p. 561.)


Monnaie de Carthage[2].


Ulysse et Diomède[3].

L'histoire des colonies grecques en Italie se divise en deux parties : l'une, commençant au huitième siècle avant notre ère, ne peut être l'objet d'aucun doute; l'autre, remontant au douzième siècle, a contre elle toutes les probabilités historiques. Sans doute, il se peut que, dans les temps qui suivirent la guerre de Troie, après ce grand ébranlement de la Grèce, des troupes d'Hellènes, chassés par les révolutions de la mère-patrie, aient débarqué sur les côtes de l'Italie. Mais ce que l'on rapporte de l'établissement de Diomède dans la

[1] En légende HIMERA. Coq tourné à gauche. ℞. Crabe. (Didrachme.)

[2] Tête de Tanit, la Déméter punique, couronnée d'épis, à gauche. ℞. En légende punique, le nom de Byrsa (בארצת). Pégase volant à droite. (Electrum. — Voy., *Hist. des Rom.*, t. I, 419, une monnaie au même type expliquée par M. de Saulcy.)

[3] Ulysse et Diomède agenouillés en face l'un de l'autre; tous deux ont le casque en tête et portent leur bouclier au bras gauche. Les deux héros ont la même attitude que sur

Daunie ou chez les Vénètes, qui du temps de Strabon lui sacrifiaient chaque année un cheval blanc, des compagnons de Nestor à Pise, d'Idoménée à Salente, bien que Knosse dans la Crète montrât son tombeau, de Philoctète à Pétélie et à Thurion, d'Épéios à Métaponte,



Ulysse tendant la coupe à Polyphème[1]. (Voy. p. 564.)

d'Ulysse à Scylacion, d'Évandre, de Tibur, de Telegonus, fils d'Ulysse, dans le Latium, à Tusculum, Tibur, Préneste, Ardée, etc., ces légendes, disons-nous, ne peuvent être regardées que comme des traditions

une peinture de vase qui les représente au moment où ils vont s'emparer du *Palladium*. (Scarabée de sardoine du Cabinet de France. Haut. 9 millim.; larg. 11 millim. *Catalogue*, n° 1832.)

[1] Cylix archaïque, conservée au Cabinet de France. — Polyphème est assis à droite sur un rocher : il est nu et tient dans ses mains les jambes d'un des malheureux qu'il a dévorés. Ulysse, debout, lui présente la coupe et en même temps, avec l'aide de trois de ses compagnons, enfonce un pieu dans l'œil du Cyclope. Le serpent au-dessus, le poisson au-dessous des personnages servent seulement à combler des vides.

poétiques inventées par les rhapsodes, afin de donner à ces villes une origine illustre.

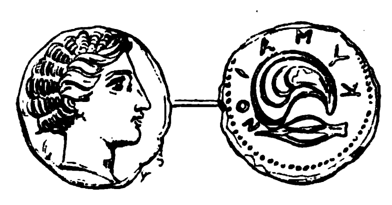
Rien ne manqua pour accréditer ces généalogies glorieuses : ni les chants des poètes, ni la crédulité aveugle ou intéressée des historiens, ni même les reliques vénérées des héros. Sur les bords du Numicius, les contemporains d'Auguste allaient voir le tombeau d'Énée, devenu le Jupiter Indigète, et tous les ans les consuls et les pontifes romains y offraient des sacrifices. Circeii montrait la coupe d'Ulysse et le tombeau d'Elpénor, un de ses compagnons; Lavinium, le vaisseau incorruptible d'Énée et ses dieux pénates; Thurion, l'arc et les flèches d'Hercule donnés par Philoctète; Macella, le tombeau de ce héros; Métaponte, les outils de fer dont s'était servi Épéios pour construire le cheval de Troie; Lucérie, l'armure de Diomède; Maleventum, la tête du sanglier de Calydon; Cumes, les défenses du sanglier d'Érymanthe. Ainsi des Arméniens croient encore que les débris de l'arche de Noé se voient sur la cime du mont Traza.

Personne ne tient plus à ces fabuleuses origines; d'ailleurs, lors même qu'on regarderait comme authentiques les premiers établissements de la race grecque en Italie, on ne pourrait leur accorder aucune importance historique; car, restés sans relations avec la mère-patrie, ils perdirent le caractère de cités helléniques, et quand les Grecs arrivèrent, au huitième siècle, ils ne trouvèrent plus trace de ces incertaines colonies. A cette classe de récits légendaires appartiennent les traditions sur le Troyen Anténor, fondateur de Padoue, et sur Énée apportant dans le Latium le palladium de Troie. Les nobles Romains voulaient dater de la guerre de Troie, comme les nôtres des croisades.

Suivant Hérodote, les premiers Grecs établis dans la Iapygie seraient des Crétois qu'une tempête y aurait jetés. Séduits par la fertilité du sol, ils auraient brûlé leurs vaisseaux et bâti Iria dans l'intérieur des terres. Mais la plus ancienne colonie grecque dont l'établissement soit hors de doute est celle des Chalcidiens, fondateurs de Cumes. Conduits par Hippoclès et Mégasthénès, ils s'avancèrent, dit la tradition, à travers des mers inconnues, guidés le jour par une colombe et la nuit par le son de l'airain mystique[1]. Séduits par la magnificence des golfes de Misène et de Pouzzoles, par la fécondité des terres volcaniques de l'*heureuse* Campanie, ils fondèrent la ville de Cumes, sans

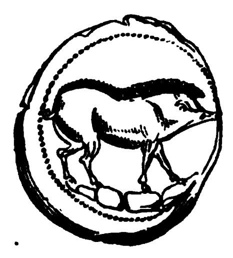
[1] Strabon, V, 4. 4 : πασῶν ἐστι πρεσβυτάτη τῶν τε Σικελικῶν καὶ τῶν Ἰταλιωτίδων. Aux Chalcidiens s'étaient mêlés des colons de Cymé, sur les côtes de l'Asie Mineure, où Homère avait chanté.

s'inquiéter des bruits qui couraient sur le géant Typhon, foudroyé par Jupiter, et dont le corps immense s'étendait des champs Phlégréens jusqu'à l'Etna, où sa bouche vomissait des flammes[1]. Bâtie sur un promontoire qui domine la mer et les plaines voisines, en face de l'île d'Ischia, Cumes eut une prospérité si rapide, qu'elle put devenir métropole à son tour[2], aider, au temps de Porsenna, Rome et les Latins à repousser le joug des Étrusques du Nord et, pour son compte, lutter avec ceux de la Campanie. La bataille navale de l'an 474, livrée par les Grecs italiotes et siciliens aux Étrusques et aux Carthaginois, retentit jusque dans la Grèce, où Pindare la célébra.



Monnaie de Cumes[3].

« Fils de Saturne, je t'en conjure, fais que le Phénicien et le soldat de Tyrrhénie restent dans leurs foyers, instruits par l'outrage que leur flotte a reçu devant Cumes et par les maux que leur fit le maître de Syracuse, alors que, vainqueur, il précipita dans les flots, du haut des poupes rapides, toute leur brillante jeunesse et tira la Grèce du joug de l'esclavage. » Le roi de Syracuse Hiéron fit offrande au Jupiter d'Olympie du casque



Monnaie étrusque (Populonia)[4].

ΗΙΑΡΟΝΟΔΕΙΝΟΜΕΝΕΟΣ
ΚΑΙΤΟΙΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ
ΤΟΙΔΙΤΥΡΑΝΑΠΟΚΥΜΑΣ

Inscription gravée sur le casque consacré par Hiéron[5].

d'un des lucumons tués à cette bataille, avec cette inscription qu'il

[1] Pindare, *Pythiques*, I, 29-50.

[2] Cumes fonda *Dicæarchia* ou *Puteoli*, qui lui servit de port, *Parthenope* ou *Neapolis* (Naples), qui l'éclipsa. Naples comptait aussi parmi ses fondateurs des Athéniens et des Érétriens. Ceux-ci s'étaient d'abord établis dans l'île d'Ischia, d'où ils avaient été chassés par une éruption volcanique. (Strabon, V, 4, 9.)

[3] Tête de nymphe à droite. ℞. ΚΥΜΑΙΟΝ, en légende rétrograde. Coquillage et grain d'orge. (Argent.)

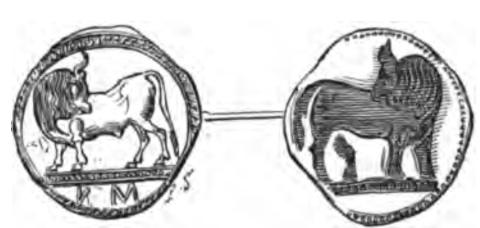
[4] Sanglier marchant à droite. Le revers de cette monnaie d'argent est lisse, c'est-à-dire sans type et sans carré creux. Sur les monnaies à revers lisse, voy. *Hist. des Rom.*, t. I, p. LXIX, et t. II, p. 677, n. 2.

[5] D'après Rœhl, *Inscriptiones Græcæ antiquissimæ*, n° 510. — Il faut lire : Ἱάρων ὁ Δεινομένεος

y avait fait graver : « Hiéron et les Syracusains ont consacré à Jupiter les armes tyrrhéniennes prises à Cumes[1]. »

Mais en 420 les Samnites entrèrent dans la grande cité campanienne. Toutefois, malgré l'éloignement et malgré les Barbares, Cumes resta longtemps grecque de langue, de mœurs et de souvenirs; et, chaque fois qu'un danger menaçait la Grèce, elle croyait, dans sa douleur, voir pleurer ses dieux. Ces larmes payaient les chants de Pindare.

Sur cette terre volcanique, près des champs Phlégréens et du sombre Averne, les Grecs se crurent aux portes des Enfers. Cumes, où, selon Homère, Ulysse avait fait l'évocation des morts, devint le séjour d'une des sibylles et des nécromanciennes les plus habiles de l'Italie; chaque année, de nombreux pèlerins visitaient avec effroi le saint lieu au grand profit des habitants. C'est là aussi, dans ce poste avancé de la civilisation grecque, au milieu de ces Ioniens tout pleins de l'esprit homérique, que s'élaborèrent les légendes qui amenèrent en Italie tant de héros de la Grèce.



Monnaie de Sybaris[2].

Les Doriens, qui dominaient en Sicile, étaient peu nombreux en Italie, mais ils avaient Tarente, sur un golfe où se trouvait en grande abondance et en meilleure qualité qu'en aucun autre point des mers européennes le coquillage qui donne la pourpre[3]. Elle rivalisa de puissance et de richesse avec Sybaris et Crotone et conserva plus longtemps que ces deux villes son indépendance[5]. De riches offrandes, déposées au temple de


Monnaie de Crotone[4].

καὶ τοὶ Συρακόσιοι τῷ Δὶ Τυρ[ρ]άν' ἀπὸ Κύμας; par le mot Τυράν', pour Τυρρηνά, il faut entendre : les armes tyrrhéniennes.

[1] Pindare, *Pyth.*, I, 136 sq. Ce casque a été retrouvé en 1817, dans le lit de l'Alphée, et est aujourd'hui au British Museum. Voy. p. 565 l'inscription qui y est gravée.

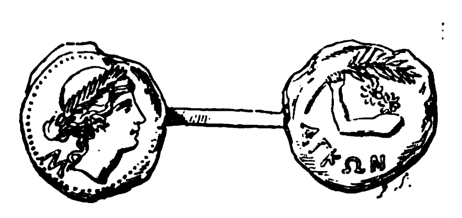
[2] En légende rétrograde : ΣV, initiales du mot Συβαριτῶν. Taureau à gauche détournant la tête. ℞. L'empreinte du même taureau en creux. (Argent.)

[3] Sur la fondation de Tarente, voy. p. 343 et p. 595 le *Murex*.

[4] Tête de Junon Lacinienne, de face, la tête ornée d'une haute stéphané. ℞. ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΑΝ. Hercule nu tenant un vase, assis à gauche, sur un rocher; à ses pieds, sa massue et sa peau de lion. (Argent.)

[5] Tite Live, XXVII, 16. Strabon dit (VI, 3, 4) : ἴσχυσαν δέ ποτε οἱ Ταραντῖνοι καθ' ὑπερβολήν. La

Delphes, attestaient encore au temps de Pausanias ses victoires sur les Iapyges, les Messapiens et les Peucétiens. Aussi avait-elle élevé à ses dieux, en signe de son courage, des statues de taille colossale et toutes dans l'attitude du combat; mais ils ne purent la défendre contre Rome, et le vainqueur qui rasa ses murailles lui laissa par dérision les images de ses belliqueuses divinités. Un Tarentin, Archytas, a pris rang parmi les philosophes et les savants de la Grèce. Comme général, il mena plus d'une fois ses compatriotes à la victoire; Platon le compta au nombre de ses amis, et c'était un grand homme de bien. « Tu es heureux, dit-il un jour à un de ses serviteurs pris en faute, tu es heureux que je sois en colère. » Il fut renommé comme mathématicien, ayant trouvé une méthode pour la duplication du cube, et sa colombe volante passait pour un chef-d'œuvre de mécanique. Nous avons sous son nom soixante fragments, sans être sûrs que tous lui appartiennent.



Monnaie d'Ancône[1].

Ancône, fondée vers 380, dans le Picénum, par des Syracusains qui fuyaient la tyrannie de Denys l'Ancien, était aussi dorienne.

La plus florissante des colonies achéennes fut Sybaris, dont les habitants ne méritèrent pas d'abord la réputation qu'on leur fit plus tard. Leur activité répondit à la fertilité du sol; ils s'assujettirent beaucoup de peuples, s'enfoncèrent hardiment dans les profondeurs de la Sila, forêt redoutée qui couvrait l'Apennin méridional, et allèrent de l'autre côté fonder, au bord de la mer Tyrrhénienne, vingt-cinq colonies. Sybaris pouvait, dit-on, armer trois cent mille combattants, chiffre assurément légendaire. Mais, en 510, elle fut prise et détruite par les Crotoniates. Toute l'Ionie, qui trafiquait avec elle, pleura sa ruine, et les Milésiens prirent des vêtements de deuil. Son territoire rendait cent pour un[2] : ce n'est plus qu'une plage déserte et marécageuse. Laos, que les Lucaniens détruisirent après une grande victoire sur les Grecs confédérés, et Poseidonia, dont les ruines grandioses ont

richesse de Tarente provenait de ses pêcheries, de ses ateliers pour le travail des laines fines du pays, et de son port, qui était le meilleur de la côte méridionale.

[1] Tête laurée de Vénus, à droite; derrière, la lettre M. ℞. ΑΓΚΩΝ. Bras droit tenant une palme; au-dessus, deux étoiles. (Bronze.)

[2] Varron, *de Re rust.*, I, 44.

rendu célèbre la ville aujourd'hui déserte de Pæstum, étaient des colonies de Sybaris. « Soumis par les Lucaniens, dit Athénée[1], les Grecs de Poseidonia laissèrent peu à peu s'effacer leur caractère hellénique; ils oublièrent jusqu'à leur langue et devinrent semblables à leurs maîtres. Cependant ils conservèrent une fête grecque. Chaque année, ils se réunissaient pour réveiller les anciens souvenirs, rappeler



Ruines d'un temple de Métaponte[2].

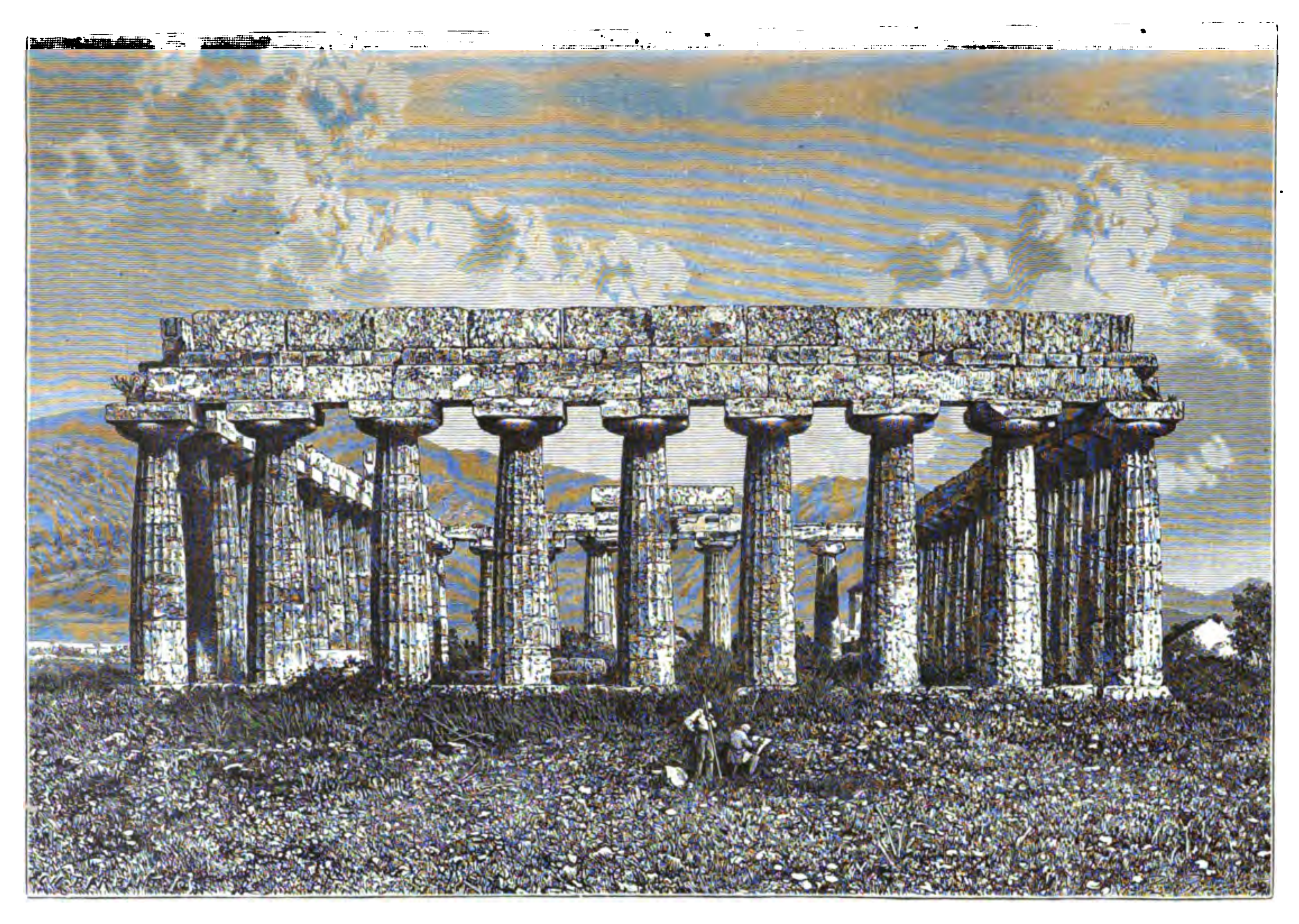
les noms aimés et la patrie perdue, puis se quittaient en pleurant. » Triste et touchant usage qui atteste une bien dure servitude!

D'autres Achéens s'étaient établis à Métaponte, qui dut de grandes richesses à son agriculture et à son port aujourd'hui transformé en lagune[3]. Quinze colonnes encore réunies par leurs architraves marquent la place de son acropole. Crotone eut une prospérité aussi rapide que celle de Sybaris, sa rivale, mais qui se soutint plus longtemps. Son enceinte, double en étendue (100 stades), accuse une population plus nombreuse, que sa renommée pour les luttes du pugilat nous ferait aussi regarder comme plus énergique (Milon de Crotone).

[1] XIV, 31.

[2] D'après *Métaponte*, par le duc de Luynes, pl. III. Ces ruines portent aujourd'hui le nom de *Tavola dei Paladini*.

[3] Lago di Santa Pelagina. Quand les eaux sont basses, on y voit des restes de constructions antiques. (Voy. p. 573.)



BASILIQUE DE PÆSTUM. (Ancienne Poseidonia.)
D'après une photographie.



A 8 milles de ses murs, elle construisit le temple fameux de Junon Lacinienne, dont une colonne est restée debout sur le promontoire qui porte, comme le cap Sunion, le nom de *Capo delle colonne*. Pour exploiter les deux mers qui baignent l'Italie méridionale, elle franchit l'Apennin et établit des colons sur le golfe de Terina, où ils trouvèrent des mines de cuivre anciennement exploitées. Un de ses citoyens, Phayllos, conduisit à Salamine la seule galère venue des mers occidentales, au grand combat pour la liberté. Les tyrans de Syracuse prirent trois fois Crotone, et elle avait perdu toute importance lorsque les Romains l'attaquèrent.



Monnaie de Terina [1].

Les Ioniens n'avaient que deux villes dans la Grande-Grèce : Élée, célèbre par son école de philosophie, et Thurion, dont les Athéniens furent les principaux fondateurs. Ennemi des Lucaniens et de Tarente, Thurion devait entrer de bonne heure, comme sa métropole, dans l'alliance de Rome.



Monnaie de Thurion [2].

Les Locriens bâtirent Locres épizéphyrienne ou l'Occidentale, presque à l'extrémité du Bruttium. On donnait à cette ville une origine pareille à celle de Tarente, fondée qu'elle aurait été par un parti vaincu dans les luttes intestines des Locriens de l'Hellade. A en croire la légende, ses commencements avaient été souillés par une perfidie. On racontait que les Locriens, débarqués dans le pays des Sicules, leur avaient juré qu'ils garderaient la paix tant qu'ils auraient la terre sous les pieds et la tête sur les épaules; mais chacun d'eux avait de la terre dans sa chaussure et une tête d'ail sur les épaules. Croyant s'être mis, par ce stratagème, en règle avec la bonne foi et avec les



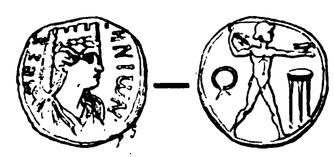
Monnaie de Locres [3].

[1] Tête de femme (peut-être Terina, Τερείνη), à droite; en légende, ΤΕΡΙΝΑΙΩΝ. ℞. La Victoire assise à gauche, sur un cippe, et tenant une colombe sur la main droite. (Argent.)

[2] Tête casquée de Pallas, à droite, le casque orné de la figure du monstre Scylla, anguipède. ℞. ΘΟΥΡΙΩΝ. Taureau cornupète, à droite; à l'exergue, un poisson. (Argent.)

[3] ΖΕΥΣ. Tête laurée de Jupiter à droite. ℞. ΛΟΚΡΩΝ. La Paix assise à gauche, tenant un caducée; à l'exergue, traces de la légende ΕΙΡΗΝΗ. (Drachme.)

dieux, ils attaquèrent les Sicules à la première occasion favorable et les dépouillèrent. Pourtant beaucoup de Sicules furent admis dans la nouvelle cité, qui prit et garda plusieurs de leurs coutumes. Pour obtenir un remède à de longues dissensions, les Locriens consultèrent l'oracle de Delphes; il leur répondit de trouver un législateur. Ce fut au berger Zaleucos[1] qu'ils s'adressèrent. On prétendit que Minerve l'avait inspiré et lui avait dicté ses lois en songe. Il les écrivit et les promulgua en 644, quarante ans avant Dracon, dont il eut toute la sévérité. Elles étaient précédées d'un magnifique préambule sur la divinité. « L'ordonnance de l'univers, disait-il, prouve invinciblement son existence, » et il montrait les vertus que les dieux exigent des citoyens et des magistrats. Le chef de ceux-ci portait un nom, *Cosmopole*, qui devait rappeler à tous que la vie sociale consiste dans l'ordre et l'harmonie. Les Locriens restèrent si attachés à leurs vieilles lois, qu'à en croire Démosthène, le citoyen qui voulait proposer une disposition nouvelle se présentait à l'assemblée une corde au cou. Si sa proposition passait, il avait la vie sauve; si elle était rejetée, on l'étranglait sur l'heure.


Monnaie des Messéniens *in genere*[3].

Les Chalcidiens avaient fondé Zancle[2]; pour être tout à fait maîtres du détroit, ils bâtirent sur l'autre rive une cité dont le nom montre qu'ils avaient reconnu l'antique union de l'île et du continent, Rhégion « la ville du déchirement ». On était alors au temps de la première guerre de Messénie : d'anciens compagnons d'Aristodèmos se mêlèrent aux colons de Rhégion. Son législateur fut celui de Catane, Charondas, contemporain de Zaleucos, et qui comme lui plaça en tête de ses lois un préambule d'une grande élévation


Monnaie de Rhégion[4].

[1] C'est la version de Suidas, *s. v.* Diodore (XII, 20) en fait un homme de bonne famille, ce qui est plus probable.

[2] Voy., p. 353, comment Zancle devint Messine.

[3] ΜΕΣΣΗΝΙΩΝ. Tête voilée et tourelée de Cybèle à droite. ℞. Jupiter d'Ithôme, nu, debout à droite, tenant le foudre de la main droite élevée, et, sur son bras gauche étendu, un aigle : devant lui, un trépied ; derrière, une couronne. (Bronze.)

[4] Têtes accolées d'Apollon et de Diane, à droite; Apollon porte une couronne de laurier et Diane, un diadème. ℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. Le trépied d'Apollon. (Bronze.)



PORT DE MÉTAPONTE. (Voy. p. 568.)

D'après *Métaponte*, par le duc de Luynes, pl. II.



morale. Mais il est à craindre que cette déclaration des devoirs du citoyen ne soit l'ouvrage de quelque pythagoricien d'un âge postérieur.

La grande déesse achéenne, Héra ou Junon, eut, au promontoire lacinien, dans le sud de Crotone, un temple fameux qui fut le principal sanctuaire de la Grande-Grèce et le lieu où se célébraient les fêtes qui scellaient l'alliance des nouveaux venus avec les anciens maîtres du pays.

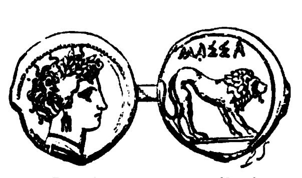
Il est remarquable que toutes ces villes eurent un rapide accroissement et que peu d'années leur suffirent pour devenir des États comptant par cent mille le nombre de leurs combattants. Ce n'est pas seulement l'heureux climat de la Grande-Grèce, la fertilité du sol, qui, dans les vallées et les plaines des deux Calabres, surpassait celle de la Sicile, ni même la sagesse de leurs législateurs, Charondas, Záleucos, Parménide et Pythagore, qui firent ce prodige; mais l'habile politique qui admit dans la cité tous les étrangers[1], et transforma, pour quelques siècles, les populations pélasgiques du sud de l'Italie en un grand peuple grec. Sans doute des distinctions s'établirent, et il y eut probablement dans les capitales des plébéiens et des nobles; dans les campagnes, des serfs de la glèbe, et dans les villes conquises, des sujets; ces différences n'empêchèrent pourtant pas, durant de longues années, l'union et la force. C'est par ce moyen aussi, par cette assimilation des vaincus aux vainqueurs, que Rome grandit. Mais Rome conserva sa discipline, tandis que les villes de la Grande-Grèce, menacées par Carthage et Syracuse, par les tyrans de la Sicile et les rois de l'Épire, sans cesse inquiétées par les Gaulois italiens et les Samnites, surtout par les Lucaniens, n'échappèrent pas aux dissensions intestines, mal

[1] Polybe, II, 39; Diodore, XII, 9. Sybaris commandait à quatre peuples et à vingt-cinq villes (Strabon, VI, 1, 13). Il y a sans doute une bien grande exagération dans le chiffre de trois cent mille combattants, mais le nombre de ses habitants devait être très supérieur à celui des villes de la Grèce propre. A certaines de ses fêtes, Sybaris réunissait jusqu'à cinq mille cavaliers, quatre fois plus qu'Athènes n'en eut jamais (Athénée, XII, 17 et 18; Diodore, fragm. du liv. VIII; Scymne, 340). Il en fut de même à Crotone. Les Pélasges de la Lucanie et du Bruttium montrèrent autant de facilité que ceux de la Grèce à se laisser absorber par les Hellènes, à prendre leur langue et leurs coutumes, par les mêmes raisons, la communauté d'origine, ou du moins la proche parenté. Cette influence des Hellènes fut si forte, que, malgré les colonies romaines postérieures, la Calabre, comme la Sicile, resta longtemps un pays grec. Ce ne fut même qu'au commencement du quatorzième siècle que la langue grecque commença à s'y perdre. Quant à la prospérité de ces villes, elle se rattache, plus qu'on ne l'a montré, à celle des colonies grecques en général. Maîtres de toutes les côtes du grand bassin de la Méditerranée, les Grecs avaient entre leurs mains le commerce des trois mondes. De continuelles relations unissaient leurs villes, et chaque point de ce cercle immense profitait des avantages de tous les autres. La prospérité de Tarente, de Sybaris, de Crotone et de Syracuse, répondait à celle de Phocée, de Smyrne, de Milet et de Cyrène.

endémique des cités grecques, et s'affaiblirent encore en des rivalités qui préparèrent aux Romains une facile conquête.

Les établissements formés par les Grecs, en Italie et en Sicile, ouvrirent à ce peuple, tout à la fois avide et hardi, le bassin occidental de la Méditerranée. Vers 629, un vaisseau samien, poussé par la tempête au delà des colonnes d'Hercule, aborda, aux bouches du Bétis, à Tartessos, pays riche en mines d'argent, et l'un des grands marchés de la Phénicie. Les Samiens y échangèrent leurs marchandises avec un tel profit, que de la dîme de leur gain ils firent exécuter un cratère d'airain du prix de 6 talents, orné de têtes de griffons et soutenu par des figures à genoux, hautes de 7 coudées (3 mètres). Hérodote vit cette offrande dans le temple de Junon. Mais les Samiens ne surent pas profiter de cette découverte. Les Phocéens, moins effrayés d'une navigation dans les mers occidentales, arrivèrent, à leur tour, à Tartessos. Là régnait un roi, Arganthonios, qui, sans doute par haine des Phéniciens, accueillit bien les Grecs. Ce prince, qui vécut cent vingt ans, dit Hérodote, engagea les Phocéens à quitter l'Ionie pour s'établir dans l'endroit de son pays qui leur plairait. Il ne put les y décider; néanmoins il leur donna l'argent nécessaire pour entourer leur ville de fortes murailles.

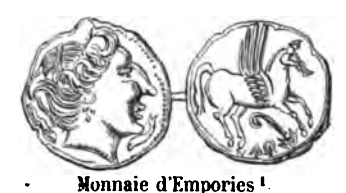
Dans une de ces excursions vers les terres de l'Ouest, les Phocéens furent portés sur les rivages de la Corse et, de là, sur ceux de la Gaule où ils fondèrent *Marseille* (vers 600). Les Grecs plaçaient une gracieuse histoire à l'origine de cette ville. Un marchand phocéen, du nom d'Euxénos, poussé vers la côte gauloise, aborda, disaient-ils, à l'est du Rhône, sur le territoire des Ségobriges. Le roi de ce peuple, Nann, accueillit l'étranger et l'invita au grand festin qu'il avait préparé, ce jour même, pour le mariage de sa fille. A la fin du repas, la vierge parut, portant, suivant l'usage, la coupe qu'elle devait offrir à celui qu'elle choisissait pour époux. Soit hasard, curiosité de jeune fille ou impulsion divine, elle s'arrêta devant l'hôte de son père et lui tendit la coupe. Nann accepta le Phocéen pour gendre et lui donna pour dot le lieu où il avait pris terre. C'est là un fait qui a dû se répéter souvent. Marseille s'éleva autour de ce port naturel et,



Drachme de Marseille[1].

[1] Tête de Diane ou de Flore à droite, avec des boucles d'oreilles et une couronne de feuilles d'olivier. ℞ Lion debout à droite; en légende, ΜΑΣΣΑ (pour Μασσαλιωτῶν).

depuis cet âge reculé, sa prospérité n'a pas cessé de s'accroître : elle est la plus riche des colonies, aujourd'hui survivantes, de l'ancienne Grèce. Cette ville à son tour jeta des établissements sur les côtes de Gaule et d'Espagne : Agde et Empories, la ville double, où le comptoir grec était séparé de la cité espagnole par une forte muraille. Dans ce dernier pays une colonie partie de l'île de Zacynthe fonda encore *Sagonte* à une époque inconnue.


Monnaie d'Empories [1].

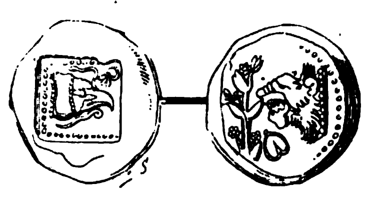
Enfin les Grecs eurent aussi en Afrique un établissement important, de sorte qu'aucun des rivages de la Méditerranée n'échappa à leur génie colonisateur. On a vu que les Doriens avaient occupé l'île volcanique de Théra (Santorin). Grinos, roi de cette île, se rendit à Delphes pour offrir une hécatombe au dieu; parmi ceux qui l'accompagnaient était un citoyen nommé Battos. Quand la Pythie eut répondu à ses questions, elle ajouta qu'il devait bâtir une ville en Libye. « Mais, seigneur, répondit le roi des Théréens, je suis trop vieux et trop pesant pour me mettre en voyage : donnez un tel ordre à un de ces jeunes gens, plus en état que moi de l'exécuter. » En disant ces mots, il indiquait de la main Battos. De retour à Théra, on négligea l'oracle, car les habitants, qui ne savaient pas où la Libye était située, n'osèrent faire partir une colonie pour un lieu inconnu. Cependant il arriva que, durant sept années consécutives, il ne tomba point de pluie dans l'île, et que les arbres y séchèrent tous, à l'exception d'un seul. Les Théréens consultèrent de nouveau l'oracle, et la Pythie leur reprocha de n'avoir pas obéi au dieu. Ils se mirent alors en quête de quelqu'un qui connût la Libye. Après des informations recueillies en Crète, ils équipèrent deux vaisseaux sous la conduite de Battos, qui fonda la ville de Cyrène (632) dans une des plus fertiles et des plus délicieuses régions de l'Afrique. Quatre autres s'y élevèrent bientôt : Apollonie, le port de Cyrène, Barcé, Tauchira et Hespéris. Ces villes


Monnaie de la Cyrénaïque [2].

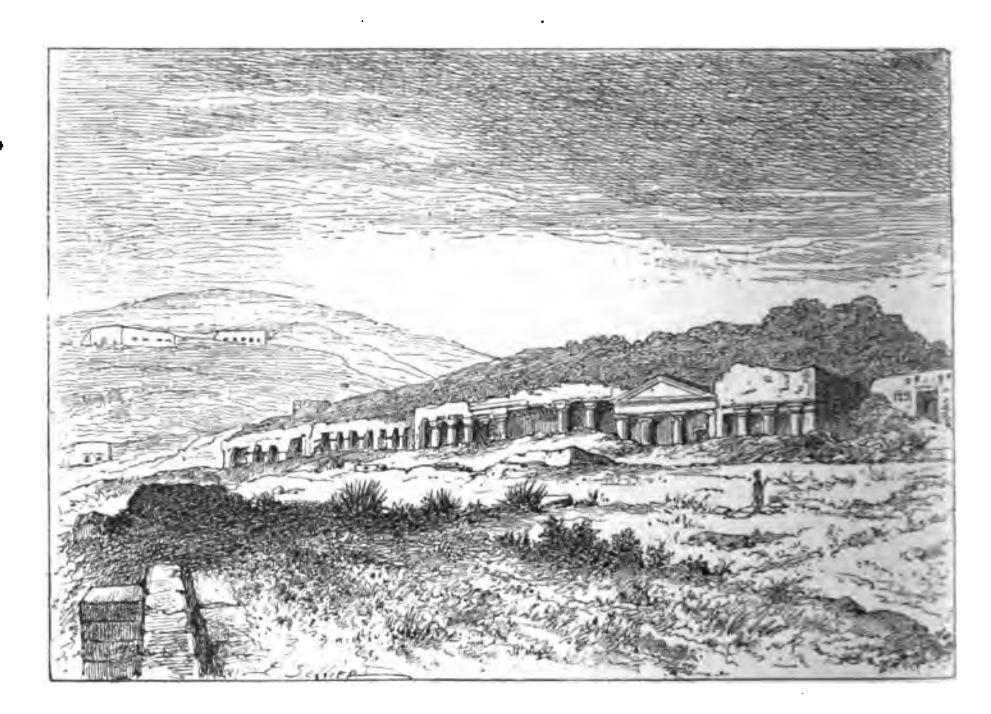
[1] Tête de Cérès à droite, environnée de dauphins. ℞. Pégase galopant à droite; sa tête est formée par un Cabire accroupi et étendant les mains vers ses pieds; dessous, un strigile; en légende, deux lettres celtibériennes. (Drachme.)

[2] L'arbre des Hespérides chargé de fruits; à droite, Hercule debout, couvert de la peau de lion, la main gauche appuyée sur sa massue; à gauche, une des nymphes debout, les bras étendus. ℞. Tige de silphium. (Tétradrachme archaïque.)

soumirent à leur influence les nomades qui les entouraient sur une étendue de trois degrés de longitude, des frontières de l'Égypte à la Grande Syrte. On était alors bien loin du temps où règne la légende : cependant les poètes firent de l'événement un mythe qui courut le monde grec. Ils contèrent que Cyrène était la plus belle des jeunes filles de la Thessalie, qu'Apollon l'aima et, sur un char d'or, la transporta dans la Libye. La puissance créatrice de l'imagination populaire ne s'arrête point, tant qu'elle vit, dans le demi-jour de l'histoire et, au septième siècle, nous ne sommes pas encore en pleine lumière.



Monnaie de la Cyrénaïque [1].



Tombeaux dans la nécropole de Cyrène [2].

Vers 650, des aventuriers de Carie et d'Ionie s'étaient mis au service de Psammétik, un des chefs qui se partagèrent l'Égypte après l'expulsion de la dynastie éthiopienne. Ils l'avaient fait prévaloir sur ses

[1] Tête d'aigle à droite, tenant un serpent dans le bec ; au-dessus, un ornement en forme de fleuron ; le tout dans un carré creux. ℞. Tige de silphium ; devant, une gueule de lion. (Tétradrachme archaïque.)

[2] D'après Smith et Porcher, *History of the recent discoveries at Cyrene* (1864), pl. XVI. — Cette rangée de tombeaux est dans la nécropole nord de Cyrène.



VUE DE L'ILE DE THÉRA (SANTORIN). (Voy. p. 577.)

D'après une photographie, prise pendant l'éruption du mois de décembre 1866.

rivaux, et comme ce prince, d'origine libyenne, n'avait pas pour l'étranger la haine des anciens Pharaons, il reconnut le service de ces Grecs, en leur ouvrant son pays. Un grand nombre accoururent, et quand une partie des guerriers émigra d'Égypte pour fuir leur contact impur, Psammétik les mena à leur poursuite; on lit encore, à Abou-Simbel (Ipsamboul)[1], en Nubie, l'inscription qu'ils gravèrent sur la cuisse du colosse de Ramsès, en souvenir de cette lointaine expédition. Il leur donna des terres dans le Delta, à l'ouest, sur la bouche canopique, où ils fondèrent une ville que, pour rappeler leur première victoire

Inscription gravée à Ipsamboul en l'honneur de Psammétik.

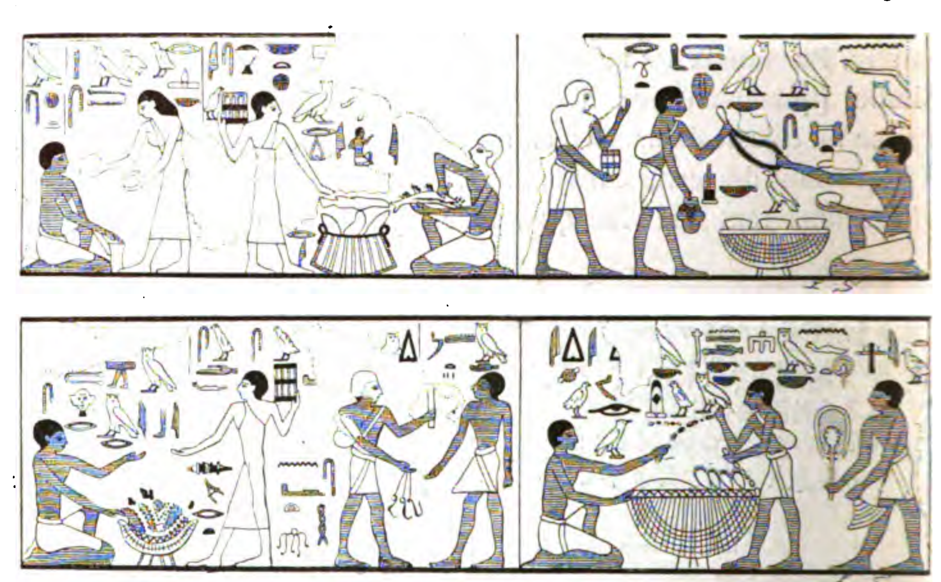
sur le Nil, ils nommèrent Naucratis; il les établit aussi à l'est, tout le long de la bouche pélusiaque, du côté par où il craignait une invasion[2].

Les marchands suivirent les soldats en tel nombre, qu'il parut nécessaire d'établir une classe particulière, celle des interprètes. Tout le commerce de l'Égypte et par conséquent celui de l'Arabie et d'une partie de l'Inde se trouva alors dans les mains des Grecs. Pour l'accroître encore, Nécos projeta un canal entre la mer Rouge et la Médi-

[1] Voyez, p. 583, les colosses d'Ipsamboul, d'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. I, fig. 248, p. 421 (Cf. Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, X, p. 459 et suiv.). — Nous donnons une partie de l'inscription grecque d'après Rœhl, *Inscript. Gr. antiq.*, n° 482. Il faut lire et traduire : Βασιλέος ἐλθόντος ἐς Ἐλεφαντίναν Ψαμ[μ]ατίχου, ταῦτα ἔγραψαν τοὶ σὺν Ψαμματίχῳ τῷ Θεοκλ[έ]ος ἔπλεον. Ἦλθον δὲ Κέρκιος κατύπερθεν [ἐ]ς ὁ ποταμὸς ἀνίη. Ἀλ[λ]ογλώσ[σ]ους δ' ἦχε Ποτασιμτό, Αἰγυπτίους δὲ Ἄμασις. Ἔγραφε δ' ἀμὲ Ἄρχων Ἀμοιβίχου καὶ Πέλεφος Οὐδάμου. — « Le roi Psammétik étant venu à Éléphantine, voici ce qu'écrivirent ceux qui naviguaient avec Psammétik, fils de Théoclès. Ils allèrent au-dessus de Kerkis (?), aussi loin qu'ils trouvèrent le fleuve navigable. Potosimto (?) avait (sous ses ordres) des étrangers, Amasis des Égyptiens. Ce sont Archon et Pélékos qui écrivirent nos noms. » Suivent trois noms, ceux d'un Téien, d'un Ialysien, d'un Colophonien. Cf. Wiedemann, *Rheinisches Museum*, 1880, p. 364, et S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, p. 8.

[2] La grande masse des eaux du Nil s'écoulait alors par les bouches pélusiaque et canopique. Naucratis était exactement pour les Grecs ce que les factoreries de Bergen, de Novogorod, etc., furent au moyen âge pour la Hanse teutonique, ce que sont, dans les temps modernes, Canton et Hong-Kong pour le commerce européen.

terranée, qui déboucha dans le Nil au milieu des cantonnements grecs. Amasis s'inquiéta de cette puissance étrangère qui prenait pied en Égypte et, pour la contenir, il la régla. Il attribua le monopole



Bazar égyptien[1].

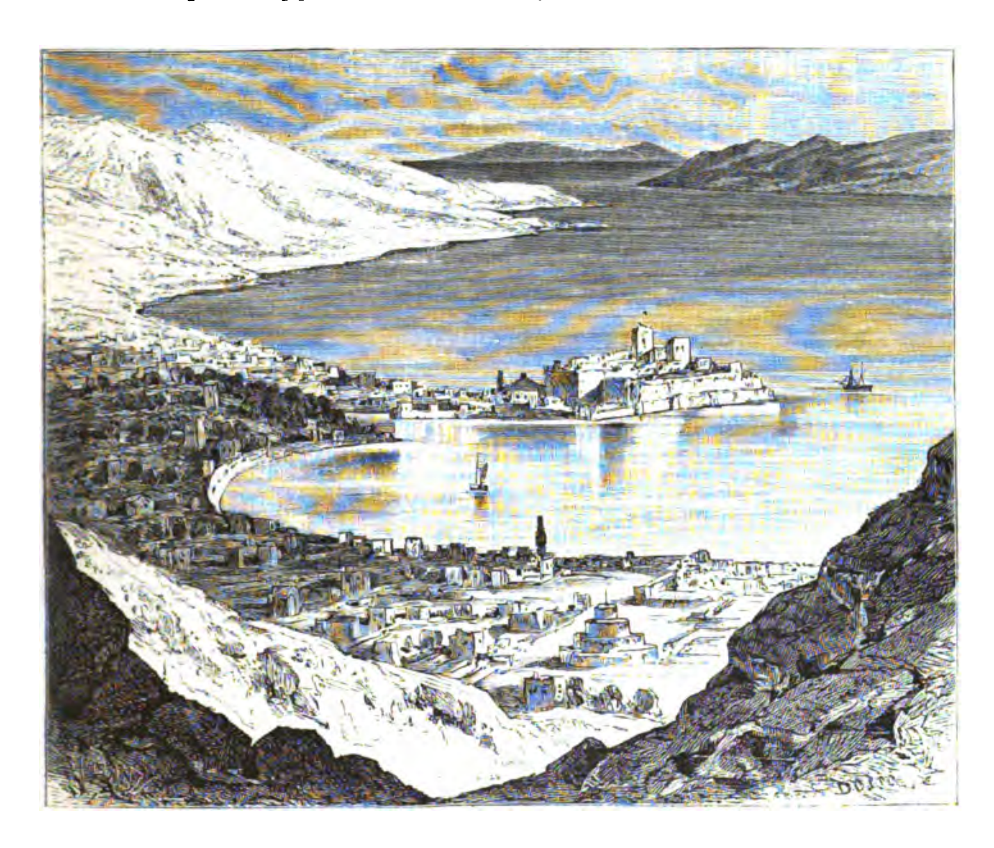
exclusif du commerce à la factorerie de Naucratis. Tout marchand qui abordait à une autre bouche du Nil fut contraint de jurer qu'il

[1] Tableau peint sur les piliers qui décoraient un tombeau contemporain de la Ve dynastie; d'après la *Gazette archéologique*, VI (1880), pl. XVI (G. Maspéro). — I. *Registre supérieur*, en commençant par la droite. Un marchand est accroupi devant un grand panier placé sur un support et contenant trois vases. « Voici pour toi de la liqueur *sat* douce », dit-il à l'acheteur. Et celui-ci, qui tient de la main droite une belle paire de sandales, lui répond : « Voici pour toi des sandales solides. » Un second acheteur s'avance, portant un petit coffret. — Dans les deux scènes suivantes, l'acheteur est une femme. L'une est devant un marchand de poisson qui est occupé à ouvrir et à parer un fort poisson du Nil : dans la nasse posée devant lui sont quatre autres poissons. La femme porte sur son épaule le coffret carré qui renferme ce qu'elle entend donner en échange. L'autre femme tend deux vases blancs largement ouverts à un homme accroupi devant un vase à parfums qu'il semble tourner. — II. *Registre inférieur*. A droite sont deux acheteurs debout devant l'étal qui est toujours un énorme panier posé sur son support. Le panier renferme des légumes. « Donne voir, donne l'équivalent », dit le vendeur au premier acheteur qui a la sacoche passée sous le bras gauche et tient à la main deux fils de verroteries. « Voici pour toi un éventail, évente-toi », dit le second acheteur au marchand; et il tient de la main droite un éventail, de la main gauche un attise-feu. — Deux hommes debout sont en pourparlers : l'un tient trois hameçons de la main droite. La femme qui suit, et qui porte un coffret, marchande des objets dont on ne saurait déterminer la nature, à un homme accroupi devant un panier-étal de forme particulière. Ainsi que le fait remarquer M. Maspéro, le métal paraît être absent de ce marché; mais le savant égyptologue croit que le coffret était une manière de *bourse*, où l'acheteur mettait ses valeurs et qu'il renfermait du métal, soit travaillé en menus objets, soit en lingots pesés à l'avance.



LES COLOSSES DU GRAND TEMPLE D'IPSAMBOUL. (Voy. p. 581.)

n'y était entré que pour échapper à la tempête; après avoir fait ce serment, il lui fallait retourner avec son navire à la bouche canopique, à moins que les vents ne fussent absolument contraires : dans ce cas, il devait transporter ses marchandises, bien scellées, par les canaux du Delta, à Naucratis, seul lieu où il lui fût permis de les exposer et de les vendre. Les Grecs établis dans cette ville formèrent une communauté, qu'on appela l'*Hellénion*, ayant des chefs choisis par elle,



Vue d'Halicarnasse[1].

un temple avec une enceinte consacrée, bâti à frais communs par quatre villes ioniennes, Chios, Téos, Phocée et Clazomène; quatre doriennes, Rhodes, Cnide, Halicarnasse et Phasélis; une éolienne, Mytilène. Les avantages étaient tels pour tous les membres de la communauté, que beaucoup de cités, afin d'avoir le droit de les partager, prétendaient avoir aidé à bâtir le temple de l'Hellénion. Samos,

[1] D'après C. T. Newton, *History of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ*, Frontispice. — La vue est prise de la colline du théâtre qui dominait la ville au nord. On découvre toute la ville de Boudroun et ses ports défendus par le château Saint Pierre.

Égine et Milet, trop puissantes et trop riches pour s'unir à d'autres, avaient formé chacune une factorerie particulière, ayant aussi son temple et ses juges.

Naucratis fut alors ce qu'Alexandrie devint plus tard, une des villes les plus riches et les plus efféminées, le point de contact du monde hellénique avec la civilisation orientale[1]. Par elle certainement passèrent d'abord les légendes dont Hérodote s'est fait l'écho et qui mon-



Vue d'Égine[2].

traient l'Égypte comme la mère-patrie de la religion, des arts, de la science, et même de quelques-uns des anciens chefs de la Grèce.

[1] Les Anglais ont fait tout récemment (1884-1885) d'intéressantes fouilles à Naucratis, et les résultats de la première campagne ont été publiés dans le troisième mémoire de *The Egypt Exploration Fund. Naukratis*, Part. I, 1884-5, by W. M. Flinders Petrie. On a déblayé une grande partie de la ville ancienne, l'enceinte sacrée du temple des Dioscures, du temple d'Apollon, du temple d'Héra, le quartier des potiers, une fabrique de scarabées, et dans ces ruines on a découvert un grand nombre de fragments intéressants, surtout des fragments de vases avec dédicaces à Apollon et aux Dioscures (pl. XXXII-XXXVI), et des poids (pl. XXI-XXIV). Malheureusement, les plans joints au texte (pl. XL-XLIII) sont très imparfaits, et l'auteur nous avertit qu'ils sont déjà incomplets : les résultats de la seconde campagne les ont modifiés en plus d'un point. Nous attendrons donc la suite de l'ouvrage anglais pour donner des ruines de Naucratis un plan plus exact.

[2] D'après Cockerell, *The temples of Jupiter Panhellenius at Ægina and of Apollo Epicurius* (1860), p. 40. — La vue est prise des ruines du temple d'Aphrodite, au nord-ouest de la ville et du port. On découvre, à gauche, la presqu'île de Méthana ; à droite, l'île de Pityonésos, et dans le fond, les montagnes de l'Épidaurie

Athènes ne prit aucune part à ce premier établissement des Grecs en Égypte; mais quand elle envoya plus tard ses flottes et ses armées aux bouches du Nil, ce ne fut pas seulement pour y soutenir la révolte des satrapes ou des indigènes contre le grand roi, c'était aussi pour s'assurer le commerce du Sud et de l'Inde, comme dans l'Hellespont elle avait pris celui du Nord et de la Scythie. Les Grecs voyaient plus loin que nous n'avons l'habitude de le croire.

Nous avons fini le voyage accompli par les colons grecs le long des côtes de l'Euxin et de la mer intérieure. Représentez-vous ces villes, ces temples élevés sur tous les promontoires; les terres assainies, cultivées; les mœurs adoucies; les peuples barbares amenés à la civilisation. Que d'efforts, de courage et d'habileté exigèrent ces fondations audacieuses! Que de Vasco de Gama et de Cortez inconnus sortirent de ces petites cités! Et quelle reconnaissance ne mérite pas cette race entreprenante qui sillonna tant de mers de la proue de ses navires, commença vraiment pour l'homme la conquête de la terre par l'intelligence et la liberté, et alluma, au pourtour de la Méditerranée, tant de flambeaux dont l'éclat illumina le monde!

[1] Camée du Cabinet de France (agate à deux couches, haut. 2 cent. et demi, larg. 3 cent.). *Catalogue*, n° 110.



Tête de Méduse [1].

CHAPITRE XIII

GRANDEUR ET CIVILISATION DES COLONIES GRECQUES.

I. — RAPPORTS DE LA COLONIE AVEC SA MÉTROPOLE; PROSPÉRITÉ COMMERCIALE DES GRECS ASIATIQUES.

Pour les rapports de la colonie avec la métropole, la Grèce et Rome représentent deux politiques contraires. L'une a obéi à l'esprit de



Scène de départ[1].

liberté, et elle y a gagné de la gloire; l'autre, à l'esprit de commandement, et elle y a gagné de la force. Si pourtant la colonie grecque

[1] Peinture sur un vase du musée Biscari, à Catane; d'après O. Benndorf, *Griechische und*

se détachait de la mère-patrie pour se gouverner librement, elle n'était pas affranchie de tout devoir à son égard. Elle lui demeurait unie, comme la jeune épousée à sa mère, par des liens de famille, par un mélange de bienveillance, de respect et de vénération [1].

Ces rapports varièrent selon les temps et les circonstances de la fondation du nouvel État. Les premières colonies, chassées le plus souvent par une race étrangère et conquérante ou par une faction ennemie, brisent complètement avec leur métropole, qui les perd de vue et les oublie. Plus tard, c'est ordinairement sur la foi d'un oracle que la colonie s'éloigne. Elle se sépare de sa mère en paix et bonne amitié, et lui reste attachée par des liens de religion et de piété filiale; elle emporte ses divinités, son culte, son gouvernement, souvent son nom, quelquefois ses prêtres et un symbole d'éternelle union, comme ce feu sacré que les Ioniens prirent au Prytanée d'Athènes, et qu'il n'était permis de rallumer que sur l'autel de la mère-patrie. Si le danger la presse, elle lui demande un chef, un devin, les prêtres de ses dieux, ou des secours de troupes et de vaisseaux. Quand elle-même fondait une nouvelle cité, c'était la mère-patrie qui, d'ordinaire, donnait un chef aux émigrants, οἰκιστής. Aux fêtes de celle-ci, la colonie envoyait des députations et des offrandes; aux siennes, elle réservait une place d'honneur pour les citoyens de la métropole, et c'étaient eux qui goûtaient les premiers à la chair des victimes. Plus tard encore, après les guerres Médiques, l'État revendiqua des droits rigoureux sur les colonies qu'il envoyait. Il ne se contenta plus des antiques rapports de bienveillance réciproque; il ne considéra les nouvelles cités que comme des postes militaires et commerciaux qui devaient étendre son commerce et assurer sa puissance. C'est ce mode de colonisation qu'adoptèrent Athènes au siècle de Périclès, Carthage, et plus sévèrement encore la grande cité qui devait être l'héritière de tout l'ancien monde, Rome.

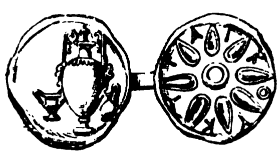

Hercule fondateur (οἰκιστάς), sur une monnaie de Crotone [1].

Sicilische Vasenbilder, Taf. XXXIX, 2. — Un jeune homme, à droite, prend congé d'un vieillard assis sur un siège à dossier élevé. A gauche, une jeune fille s'apprête à verser à boire au jeune héros.

[1] Platon, *Lois*, liv. VI, *initio*.

[2] En légende archaïque : OIKϟMTAM (Οἰκιστάς) surnom d'Hercule fondateur de Crotone. Hercule jeune, assis sur la peau de lion, son arc et son casque posés à terre, s'appuie de la main gauche sur sa massue; devant lui, un autel allumé.

Les rapports des colonies entre elles, lorsqu'elles étaient nées l'une de l'autre, étaient les mêmes que ceux de la colonie avec la métropole : ainsi Épidamne était obligée de rendre à Corcyre les mêmes devoirs que Corcyre devait à Corinthe. Entre colonies d'une parenté plus éloignée, le caractère des relations dépendait de la plus ou moins grande affinité de race. Lorsque cette affinité était fort étroite, elle donnait naissance à des confédérations assez semblables aux amphictyonies. Mais ces confédérations ne se retrouvent que chez les colonies asiati-



Drachme de Corcyre [1].



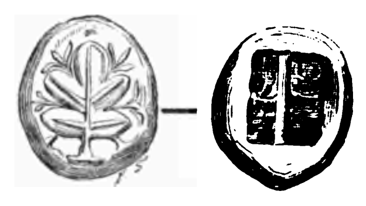
La Chimère sur un vase de Camiros [2].

ques, ce qui semble prouver qu'à l'époque où celles-ci se fondèrent, l'institution amphictyonique était dans toute sa vigueur, et qu'elle perdit plus tard de son influence, puisque les colonies nouvelles n'en emportèrent pas le souvenir. Les onze villes éoliennes avaient probablement un temple commun, celui d'Apollon Grynéen. Les douze cités

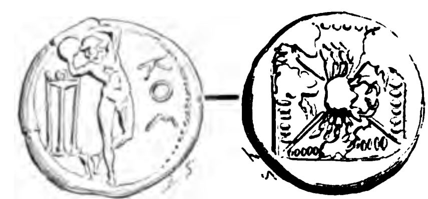
[1] Une grande amphore ; à droite, une œnochoé ; à gauche, un canthare. ℞. Étoile à huit rayons ; entre les rayons, les lettres du mot ΚΟΡΚΥΡΑΙ[ων].

[2] Plat de Camiros, au musée du Louvre ; d'après A. de Longpérier, *Musée Napoléon III.*

ioniennes envoyaient des députés à des époques périodiques, non seulement pour des jeux et des fêtes, mais aussi pour discuter les intérêts de la nation au *panionion*, autour du temple de Neptune qui s'élevait sur le mont Mycale, en face de la mer de Samos. Toutefois, même chez les Ioniens, le lien fut toujours plus religieux que politique; et ce n'est qu'aux rares moments où toute l'Ionie se trouva menacée que ses villes opposèrent à un péril commun une commune défense. Les Doriens avaient une confédération analogue, plus religieuse aussi que politique, dont le centre était le temple d'Apollon Triopios; mais ils n'y admettaient que six villes : Lindos, Ialysos, Camiros dans l'île de Rhodes, Halicarnasse et Cnide sur la côte, Cos dans l'île du même nom. C'est l'hexapole dorienne, qui ne fut plus qu'une pentapole, quand Halicarnasse en eut été exclue pour avoir violé les lois de l'association. A partir de 408, Lindos, Camiros et Ialysos se fondirent en un seul État, dont Rhodes fut la capitale.



Didrachme de Camiros[1].



Tétradrachme de Cos[2].

Les colonies asiatiques précédèrent leurs métropoles dans les voies de la civilisation. On trouverait à ce phénomène plusieurs raisons : la première, c'est que les colons ne tombèrent pas au milieu de barbares qu'il fallut vaincre, puis exterminer ou contenir par une législation sévère, mais qu'ils arrivèrent parmi des peuples de même sang et de même langue qui couvraient toute cette côte, et y avaient développé déjà la vie sociale. Organisés militairement, comme il faut l'être quand on va chercher fortune au loin, les nouveaux venus amenèrent de gré ou de force les indigènes à partager avec eux. Il y eut, somme toute, peu de

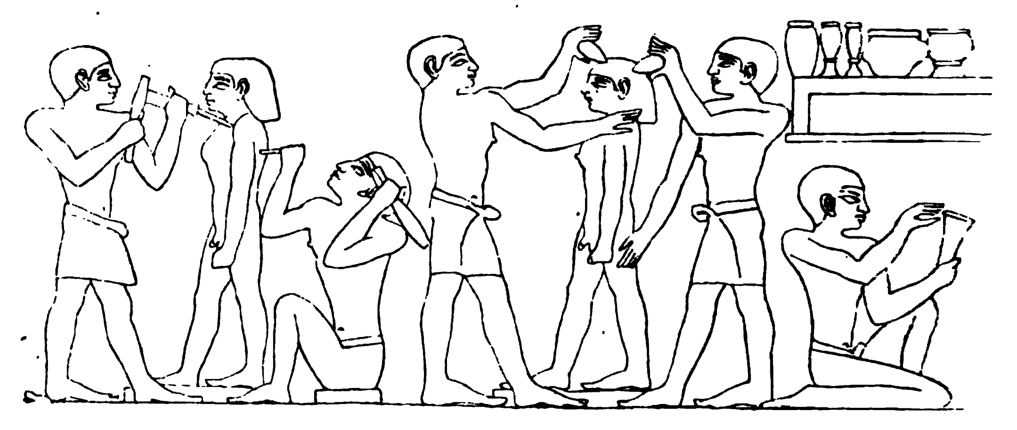
Choix de monuments antiques pour servir à l'histoire de l'art en Orient et en Occident, pl. III. — La Chimère est formée d'un corps de lion sur les reins duquel est entée une tête de chèvre, et dont un serpent forme la queue : de la gueule ou des naseaux des trois animaux sortent des flammes. Ce qui répond complètement à la description d'Homère (*Iliade*, VI, 181). Dans le registre inférieur, on voit un grand poisson, peut-être un espadon, nageant vers la droite. (Voy. ci-dessus, p. 81, la Chimère sur une monnaie de Corinthe, et *Hist. des Rom.*, t. I, p. LVIII, la Chimère de la Galerie de Florence.)

[1] Grande feuille de figuier. ℞. Rectangle partagé en deux compartiments.

[2] Apollon nu, tenant le *tympanon* au-dessus de sa tête et dansant devant le trépied après sa victoire sur le serpent Python ; en légende ΚΟΣ. ℞. Crabe dans un carré creux, coupé par des diagonales et orné d'un grénetis sur son pourtour.

combats, et il se fit le prompt et pacifique mélange des races qui est si favorable aux progrès de la civilisation. Ensuite, tandis que la Grèce s'agitait en convulsions intestines, conséquences de l'invasion dorienne, ou restait immobile sous les soupçonneuses oligarchies, héritières de la royauté héroïque, les colonies trouvaient sur de nouveaux rivages l'indépendance que le génie demande, avec ce qui le développe, la paix au sein d'une activité féconde, et des honneurs qu'une société intelligente et libre prodiguait aux arts qui savaient la charmer.

Une autre cause d'émancipation intellectuelle, sur laquelle nous



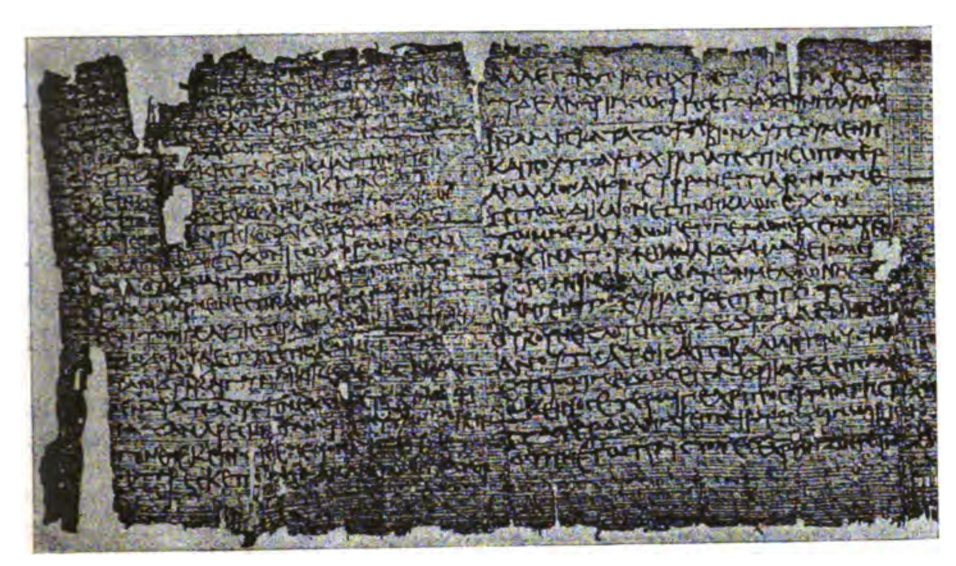
Atelier de sculpteurs égyptiens[1].

insisterons bientôt, fut le voisinage et le contact de civilisations qui allaient périr, mais qui étaient alors les plus avancées du monde, dans la Lydie, à Tyr, en Égypte, même à Babylone, et dans cette Ninive où la France a retrouvé un art dont nul ne soupçonnait la grandeur. Ajoutons l'influence d'un sol admirablement disposé et celle d'un climat enchanteur qui semble fait pour féconder et mûrir les esprits, si des institutions mauvaises ne répandent pas la torpeur et la mort de l'âme là où la nature a si richement semé la vie.

Les cours d'eau descendus du massif montagneux de l'Asie Mineure fertilisent sa côte occidentale, qui s'ouvre par mille ports sur une mer semée d'îles nombreuses. Assises au pied de tous les promontoires, au

[1] Bas-relief d'un tombeau égyptien, représentant la fabrication des statues funéraires : d'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. I, p. 755. — « A gauche, deux ouvriers travaillent à dégrossir une statue ; chacun d'eux tient de la main gauche un outil mince et allongé qui ne peut être qu'un ciseau ; il frappe dessus avec un marteau. Deux autres ouvriers sont occupés à polir la tête d'une autre statue, où le ciseau a déjà fini son œuvre ; on ne saurait dire si les instruments, de forme ovoïde, qu'ils tiennent par un manche, sont en pierre ou en bois. »

débouché de toutes les vallées, au fond de tous les golfes, les colonies grecques étaient, par leur position même, invitées à porter sur leurs navires d'un pays à l'autre les produits propres à chacun d'eux. Elles ne négligèrent pas l'agriculture qui fait vivre, mais elles se livrèrent surtout au commerce qui enrichit, à la navigation qui ouvre l'esprit à de nouvelles idées, comme elle montre aux yeux de nouveaux aspects. Rivaux des Phéniciens, ils les chassèrent de la mer Égée et de l'Euxin,



Fragment de papyrus[1].

et leurs nombreux vaisseaux allèrent échanger partout la laine de la Phrygie, habilement tissée et teinte dans Milet et dans toute l'Ionie; l'huile récoltée le long de la côte d'Asie, les innombrables objets si habilement travaillés par leurs artistes, le papyrus de l'Égypte, les fruits et les vins de la Grèce, dont s'approvisionne encore aujourd'hui la Russie

[1] D'après les *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, 1879 (H. Weil). — Le papyrus dont nous donnons un fragment est sorti du Sérapéum de Memphis et remonte, très probablement, au deuxième siècle avant notre ère. Il contient, entre autres morceaux, quarante-quatre vers inédits d'Euripide. Nous donnons, en caractères courants, les vers suivants qui commencent la seconde colonne :

Ἀλλ' ἔστ' ἐμοὶ μὲν χρηστὸς, ἠπόρηκε δέ.
σὺ δ'ἀνδρί μ', ὡς φὴς, ἐκδίδως νῦν πλουσίῳ,
ἵνα μὴ καταζῶ τὸν βίον λυπουμένη.
Καὶ ποῦ τοσαῦτα χρήματ' ἐστὶν, ὦ πάτερ,
ἃ μᾶλλον ἀνδρὸς εὐφρανεῖ παρόντα με;

C'est le discours d'une femme qui supplie son père de ne pas la séparer d'un époux qu'elle aime pour la marier à un autre homme plus riche.

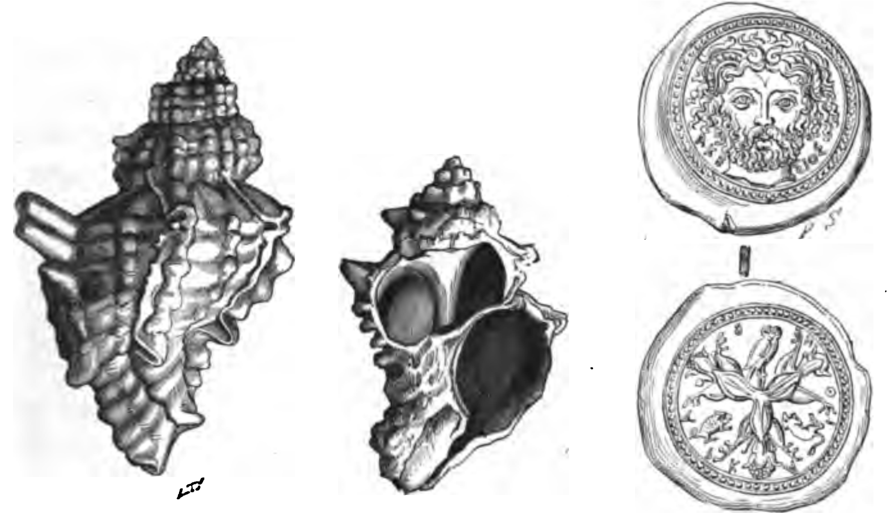
méridionale; les bois de construction de la Thrace, les blés, les peaux; la résine, la cire, le lin de la Chersonèse Taurique et des régions voisines; les salaisons de l'Euxin, la poudre d'or de la Colchide, les métaux de l'Arménie et de l'Oural; l'encens, les parfums de l'Arabie et l'ivoire de l'Afrique, entreposés à Tyr et à Sidon; les pierres précieuses, les perles, la soie de l'Inde et de la



Plant de papyrus dessiné dans le jardin du Luxembourg[1].

[1] G. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, p. 579. Voy. aussi un mémoire de Dureau de la Malle dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, XIX, p. 140-183. (*Mémoire sur le papyrus et la fabrication du papier chez les anciens*, avec 2 planches.) Dureau de la Malle traduit et commente les deux chapitres de Pline: *Histoire naturelle*, XIII, 22 et 23. — Voici comment procédaient les anciens pour obtenir le précieux produit que les Grecs appelaient βίβλος. On partageait d'abord la tige triangulaire du papyrus en rubans très minces, en la fendant longitudinalement. Ces lames fraîches étaient placées en croix, comme dans la trame et la chaîne d'une toile, sur une table humectée avec de l'eau. Quand cette eau devenait trouble, par la décomposition du mucilage que contiennent les lames, elle prenait l'apparence et faisait l'office d'un gluten. La feuille de papier est ainsi formée. On la soumettait alors à l'action d'une presse, on la séchait au soleil, enfin on la roulait.

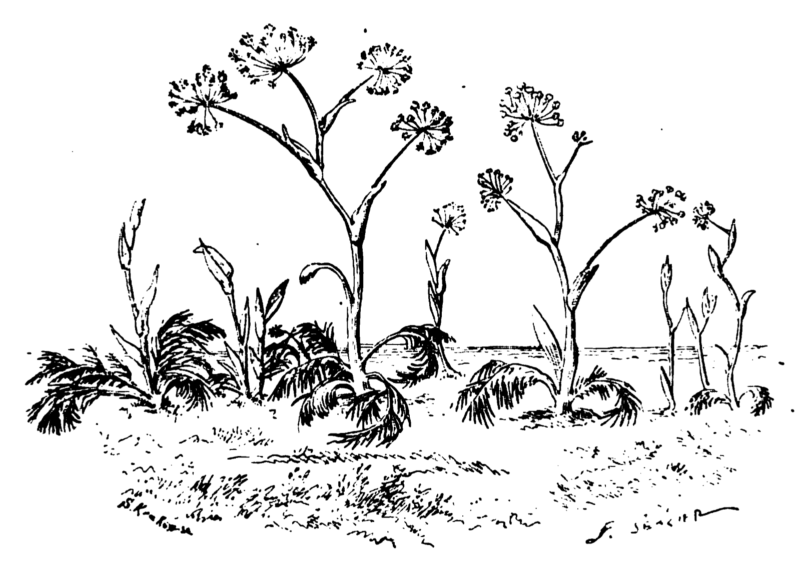
Sérique, venues par caravanes jusqu'à Dioscurias au fond de l'Euxin,



Murex (coquillage qui donne la pourpre)[1].

Le silphium, sur une monnaie de la Cyrénaïque[2]

ou par navires jusqu'aux villes assyriennes du golfe Persique; l'am-



Silphium (*Thapsia Garganica*)[3].

bre que Corcyre allait acheter au fond de l'Adriatique; le silphium

[1] D'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 880. — Voy. ci-dessus le murex sur des vases peints de Ialysos, de Knossos et de Spata, p. 35, 36, 37.

[2] Tête de Jupiter Ammon, de face; en légende : ΑΚΕΣΙΟΣ, nom d'un magistrat. ℞. ΒΑΡΚΑΙΟΝ, en légende rétrograde. Trois tiges de silphium sortant d'un tronc commun; dans les intervalles, une chouette, un caméléon et une gerboise, animaux particuliers à la Cyrénaïque. (Tétradrachme de Barcé.) Voyez aussi p. 577 et 578.

[3] D'après Smith et Porcher, *Recent discoveries at Cyrene*, p. 87, pl. 60. — Le *Thapsia Gar-*

(*laser*) de Cyrène; la poterie d'Athènes; les mille produits enfin de l'industrie des Lydiens, de la Phénicie et de Babylone. N'oublions pas la denrée alors la plus recherchée, l'homme, l'esclave. Celle-là provenait de tout pays.

Monnaie de Phocée [1].

Deux villes marchèrent à la tête des autres dans cette voie, Phocée et Milet. Tandis que la première s'étendait vers l'occident, explorait les côtes de l'Italie, de la Corse, de la Gaule, de l'Espagne, et passait les colonnes d'Hercule,



Poterie d'Athènes : vase et lampes [2].

la seconde, enrichie par ses fins tissus de laine et ses tapis aux vives couleurs, prenait pour son domaine une mer orientale qu'elle appela,

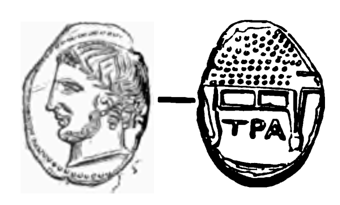
ganica, a été identifié par plusieurs voyageurs et botanistes avec le silphium des anciens : il croît en abondance aux environs de Cyrène et offre de frappantes analogies avec la plante représentée sur les monnaies de la Cyrénaïque. Le silphium fournissait à la fois un aliment et un remède : on mangeait la racine, apprêtée avec du vinaigre, et la tige était un mets délicat. Il servait aussi à assaisonner d'autres aliments. En médecine, le suc du silphium était donné contre le poison, les morsures des serpents, des scorpions, des chiens enragés. C'est à Théophraste, Dioscoridès et Pline l'Ancien que nous devons ces renseignements.

[1] Au droit, un phoque. Au revers, un carré creux. (Argent.)

[2] Petit lécythe athénien et lampes, au musée du Louvre. — La poterie d'Athènes (κέραμος) était renommée. Les potiers occupaient tout un quartier de la ville, auquel ils avaient donné

bien que la navigation en fût périlleuse, la mer hospitalière (Pont-Euxin), comme les Portugais donnèrent au cap des Tempêtes le nom de Bonne-Espérance. Sur les rivages septentrionaux de cette mer pesaient des brumes épaisses et un hiver terrible, mais là aussi se trouvaient d'inépuisables marchés d'esclaves, les terres les plus riches de l'Europe pour les céréales et d'immenses prairies pour l'élève du bétail; à l'est et au sud, des bois propres à la construction des navires, et partout des eaux poissonneuses. Chaque printemps, le thon sort de l'Euxin pour se rendre dans la Méditerranée. Cette pêche, une des plus vieilles et des plus grandes industries des anciens, fournissait l'aliment principal du peuple dans les villes maritimes, et fut peut-être ce qui conduisit de proche en proche les Phéniciens, puis les Grecs, dans cette sombre et orageuse mer qui n'a point d'îles, peu de ports et « qui est si grande, que l'Hellade entière, de l'Olympe au cap Ténare, y flotterait aisément ». Sur les rivages du Sud arrivaient par l'Arménie les denrées de l'Inde et de l'Assyrie, et les eaux du Phase, en ravinant les montagnes, entraînaient les paillettes d'or, qu'on arrêtait avec des toisons étendues au fond de son lit. Plus riches encore étaient les pépites de l'Oural que les Scythes apportaient sur la côte du Nord.


Le thon, sur une monnaie de Cyzique [1].



Drachme de Trapézonte [2].

Ce commerce avait été d'abord aux mains des Phéniciens; Milet le leur enleva et borda ces côtes de plus de quatre-vingts comptoirs : au sud, Sinope, vieille cité assyrienne, Trapézonte et Amisos, sur l'Euxin; Cyzique [3] et Proconnèse, dans la mer à laquelle des îles de marbre ont

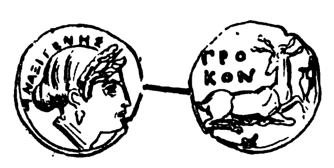
leur nom, *le Céramique*. La forme des lampes (λύχνοι) est la plus simple et la plus commune : la mèche sortait du bec peu allongé et l'huile était versée par un trou pratiqué au centre de la partie supérieure. Un trou plus petit mettait le liquide en contact avec l'atmosphère, dont il subissait la pression.

[1] Tête de Déméter couronnée d'épis, les cheveux enveloppés dans un *cécryphalos*. ℞. Tête de lion à gauche, tirant la langue; dessous, le thon, emblème particulier de Cyzique; derrière, une grappe de raisin; en légende : KYZI (pour Κυζικηνῶν). (Tétradrachme.)

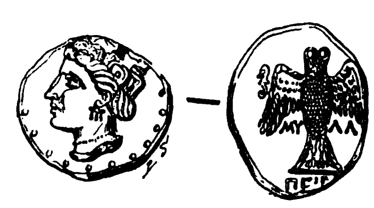
[2] Tête laurée d'Apollon, à gauche. Style barbare. ℞. Table à quatre pieds (τράπεζα), couverte de pièces de monnaie.

[3] Je note, en passant, que Cyzique avait, comme nous, un registre spécial pour les hypothèques.

valu le nom de Marmara; Abydos et Lampsaque, sur l'Hellespont, pour donner un refuge aux navires que la violence du courant des Dardanelles entraîne; au nord, Istros et Tyras, dans le delta du Danube (*Ister*) et le *liman* du Dniester (*Tyras*); Odessos et Olbia, près des embouchures de l'*Hypanis* (le Boug) et du *Borysthène* (le Dnieper), que les anciens comparaient au Nil pour la pureté de ses eaux et la richesse de ses rives; sur les côtes inhospitalières de la Tauride (Crimée), Théodosie (Caffa) et Panticapée (Kertsch), qui, avec Phanagorie, située en face de la presqu'île de Taman, fermait le détroit du Bosphore cimmérien. Enfin, au fond de la mer d'Azof, dans le delta du Tanaïs, une ville du même nom; et, au fond de l'Euxin, Phasis et Dioscurias, qui, placées à la limite extrême du monde hellénique, étaient comme deux coins que la civilisation enfonçait dans la barbarie orientale pour l'entr'ouvrir.



Drachme de Proconnèse [1].



Drachme d'Amisos [2].



Monnaie d'Abydos [3].

La prospérité commerciale des Grecs d'Asie atteint son apogée au septième et au sixième siècle. En 704, les Samiens ne possédaient pas une trirème, et avant 651, pas un vaisseau grec n'avait vu les côtes de Libye; deux générations plus tard, les Ioniens dominent sur la mer Égée; Corcyre et Corinthe, sur la mer d'Ionie; l'Italie méridionale est devenue la Grande-Grèce; la Sicile est hellénisée; Marseille supplante les Phéniciens, et, en Afrique, Cyrène et Barcé sont florissantes, Nau-

[1] Tête laurée de femme, à droite, les cheveux enveloppés dans un *cécryphalos*; derrière, ΑΝΑΞΙΓΕΝΗΣ, nom d'un magistrat monétaire. ℞. ΠΡΟΚΟΝ (pour Προκοννησίων). Cerf couché à droite; devant, une amphore; dessous, une petite proue de navire.

[2] Tête de femme, à gauche, coiffée d'une haute *stéphanè*, portant des pendants d'oreilles et un collier. ℞. Chouette de face, les ailes éployées; en légende, ΜΥΛΑ, initiales d'un nom de magistrat, et ΠΕΙΡ[αέων], ethnique de la ville d'Amisos qui, suivant Strabon (XII, 3, 14), fut appelée Pirée par ses colons Athéniens. (Voyez Friedländer, *Zeitschrift für Numismatik*, t. II, p. 30.)

[3] Tête laurée d'Apollon, à droite. ℞. Aigle debout, à droite; en légende : ΜΟΛΠΑΣ, nom de magistrat, et ΑΒΥ (Ἀβυδηνῶν). Argent.

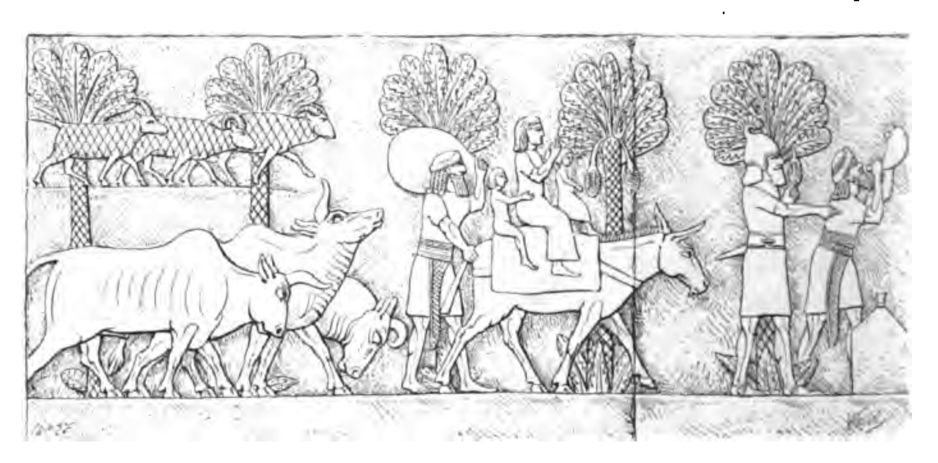
cratis est le marché de toute la Grèce et de la vallée du Nil. C'est que ces villes sont arrivées alors à leur plus haut degré de population et de richesse, et qu'en même temps deux grands événements ont eu lieu : l'ouverture de l'Égypte au commerce grec, vers 630, la décadence de la Phénicie, asservie à cette époque par les Assyriens. Ainsi, par une heureuse coïncidence, au même moment où un



Bijou du Bosphore. (Pendant d'oreille découvert à Kertsch (Panticapée)[1].

[1] D'après les *Comptes rendus de la Commission archéologique de Saint-Pétersbourg,* 1865, pl. II, 2. — Ce pendant d'oreille a été découvert dans le tombeau d'une prêtresse de Déméter, qui renfermait tout un trésor d'objets du plus haut prix, entre autres le bracelet donné ci-dessus, p. 552. Sur le disque, auquel sont attachées les chaînettes, est ciselée la figure d'une Néréide portant une des pièces de l'armure d'Achille : les cnémides.

riche pays se livrait de lui-même à l'exploitation étrangère, les immenses embarras où tombaient les éternels rivaux des Grecs laissaient à ceux-ci le champ libre. C'est encore dans le même temps que se place la grandeur des Grecs italiotes; de sorte que, de l'une à l'autre rive de la Méditerranée, se nouaient des relations actives, et que la



Assyriens conduisant leurs prisonniers [1]. (Voy. p. 599)

prospérité de Sybaris répondait à celle de Milet, la fortune de Crotone à celle de Phocée.

L'asservissement de l'Ionie par les Perses [2], les attaques incessantes des Sabelliens contre les Grecs italiotes, enfin les dangers de la mère-patrie, menacée elle-même dans sa liberté, arrêtèrent ce brillant essor'. Mais les heureux fruits que cette prospérité devait mûrir avaient été déjà cueillis.

II. — INFLUENCE DES CIVILISATIONS ASIATIQUES SUR LE GÉNIE GREC.

La civilisation des peuples commerçants est plus rapide que celle des peuples agriculteurs ou pasteurs, surtout si leurs navires et leurs marchands touchent à des pays civilisés. Comme ils visitent un grand nombre de contrées, ils recueillent partout ce qui leur semble propre à procurer les jouissances d'une vie plus douce. En même temps qu'ils acquièrent la richesse nécessaire pour encourager les arts, leur esprit

[1] Bas-relief de Kouioundjik, d'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II, p. 111.
[2] Pour l'asservissement des Grecs asiatiques aux Lydiens, puis aux Perses, voyez ci-dessous, chap. XIV.

s'ouvre et s'excite par le spectacle de tant de choses, et leur curiosité se plaît aux nouveautés plus qu'elle ne les repousse. Or la jeune civilisation de la Grèce avait beaucoup à prendre aux Égyptiens et aux Assyriens, ces premiers-nés du monde occidental, et elle leur prit beaucoup, non seulement par ses marchands, mais par ses voyageurs et ses bannis. Plus d'un Grec, avant Hérodote, fut curieux des choses de l'Asie; plus d'un soldat, avant Xénophon, alla offrir son courage à ces rois qui avaient assez d'or pour récompenser tous les services. Alcée de Mytilène, qui lui-même visita l'Égypte, célèbre les exploits de son frère « revenu des extrémités de la terre avec un glaive à la poignée d'ivoire enrichi d'or ». Chacune de ces villes était donc un point de contact du monde grec avec les vieilles sociétés de l'Orient; chacune aussi tirait, des pays placés derrière elle, leurs denrées d'abord, puis quelques-unes de leurs coutumes, de leurs croyances[2] et de leurs procédés d'art.



Alcée et Sappho[1].

[1] Plaque en terre cuite, de provenance inconnue, conservée au *Musée Britannique;* d'après une photographie. Alcée est debout devant Sappho, dont il tient la lyre de la main droite. Il est penché vers elle, et les deux poètes, deux compatriotes, conversent. On a rapproché de cette scène l'anecdote contée par Aristote, dans sa *Rhétorique* (I, 9, 20) : Alcée, qui aimait Sappho, lui aurait dit un jour : « Vierge aux boucles sombres, au doux sourire, Sappho, je veux te dire quelque chose, mais la pudeur me retient. » A quoi Sappho aurait vivement répondu : « Si tu avais de nobles ou beaux désirs, si ta langue ne voulait pas dire quelque chose de mauvais, la honte ne se verrait pas dans tes yeux, mais tu parlerais comme il convient. » (Cf. T. Bergk, *Poetæ lyrici Græci*, 3e édit., part. III, p. 887, fragm. 29; p. 948, fragm. 55).

[2] L'orge et le froment cultivés en Grèce sont les mêmes qu'on retrouve dans les tombeaux des rois d'Égypte. Ces deux céréales sont originaires d'Orient. Les deux autres, le seigle et l'avoine, originaires du Nord, n'étaient pas cultivées en Grèce. (Moreau de Jonnès, *Statistique des peuples de l'antiquité*, t. I, p. 441.) Il y avait même mélange entre les populations. Un Grec, tyran d'Éphèse, était beau-frère de Crésus, et Crésus lui-même était fils d'une Ionienne; Amasis épousa une Grecque de Cyrène (Hérodote, II, 181). Tant de Grecs habitaient l'Égypte, qu'il fallut créer une classe d'interprètes (*ibid.*, 154). Mais ces relations entre les deux pays ne datent que de l'époque des rois saïtiques, c'est-à-dire de la seconde moitié

Hérodote, Diodore et Pausanias veulent que tout, art et religion[1], soit venu de l'Égypte à la Grèce. Ce que nous avons récemment découvert de l'art assyrien, ce que nous savons de la science, de l'industrie et de la religion de Babylone, de la Phénicie et des Lydiens, porte à donner un bien plus grand rôle à l'influence asiatique dans la formation de la civilisation grecque.



Stèle avec inscription phénicienne[2].

Les Phéniciens, dont les navires visitaient toutes les côtes de la Mé-

du septième siècle, et surtout du sixième. Homère ne sait à peu près rien de l'Égypte. Cf. un très intéressant article de M. Paparrigopoulos : *Grèce et Égypte aux temps préhomériques*, dans le *Bull. de Corr. hellén.*, V (1880) p. 241-250.

[1] Nous connaissons maintenant les noms des divinités égyptiennes. Ils n'ont rien de commun avec ceux des divinités helléniques, qui tous tiennent par leurs racines aux langues indo-européennes. (Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, partie III, p. 1056, et A. Maury, t. III, p. 363.)

[2] D'après le *Corpus inscriptionum Semiticarum*, t. I, n° 115, tab. XXI et XXIII, 115 a. — Stèle funéraire découverte à Athènes : le nom du mort et celui du personnage qui a élevé la stèle sont donnés dans une double inscription, grecque et phénicienne, gravée à la partie supérieure. On lit : Ἀντίπατρος Ἀφροδισίου Ἀσκαλ[ωνίτης]. | Δομσάλως Δομανῶ Σιδώνιος ἀνέθηκε. L'inscription phénicienne est ainsi traduite dans le *Corpus : Ego Schem, filius Abdastarti, Ascalonites. Quod erexi ego Domsillehus, filius Domhannonis, Sidonius.* Au-dessous de ces deux inscriptions est sculpté un bas-relief : au centre, un homme est étendu sur un lit ; un lion, à gauche, se précipite sur lui, tandis qu'un second personnage, à droite, se penche pour défendre le mort. Derrière, on distingue la proue d'un navire. Cette scène est expliquée

diterranée, ont été les premiers et longtemps les principaux intermé-



Patère phénicienne de Dali[1].

diaires entre l'Orient et l'Occident. N'ayant point d'art national, ils re-

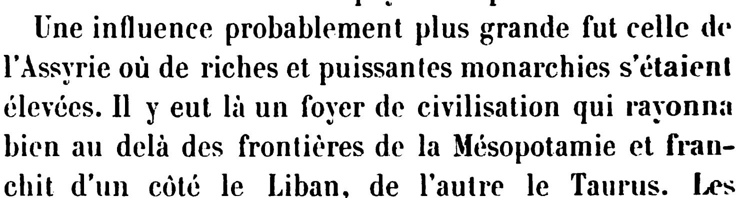
dans l'inscription métrique gravée à la partie inférieure de la stèle. On y lit :

Μηθεὶς ἀνθρώπων θαυμαζέτω εἰκόνα τήνδε,
ὡς περὶ μὲν μελέων, πέρι δ' ἡ πρώρη, 'κτετάνυσται.
Ἦλθε γὰρ εἰχθρολέων τἀμὰ θέλων σποράσαι,
ἀλλὰ φίλοι γ' ἤμυναν καί μοι κτέρισαν τάφον οὕτῃ,
οὓς ἔθελον φιλέων, ἱερᾶς ἀπὸ νηὸς ἰόντες.
Φοινίκην δ' ἔλιπον, τῇδε χθονὶ σῶμα κέκρυμμαι.

« Que nul ne s'étonne de cette image, voyant auprès de moi d'un côté un lion, de l'autre la proue d'un navire. C'est qu'en effet un lion s'est précipité sur moi (sur mon cadavre), voulant me dévorer ; mais, s'élançant de leur navire, mes amis sont venus à mon secours, et ce sont eux qui m'ont enterré ici. J'ai donc quitté la Phénicie, et c'est dans cette terre que repose mon corps. » — De toutes les explications proposées, la plus vraisemblable est celle qui admet qu'Antipater d'Ascalon, mort dans un voyage, en Libye par exemple, avait été arraché par ses amis à un lion : ceux-ci auraient ramené sa dépouille à Athènes et l'auraient enterrée au cimetière du Céramique. La stèle ne semble pas antérieure au second siècle av. J.-C.

[1] Patère en argent doré, au musée du Louvre. Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. III.

produisaient pour leurs articles d'exportation les modèles qu'ils avaient vus en Égypte et en Assyrie, quelquefois sans les comprendre[1], et ils répandaient partout des formes, des types, qui s'acclimataient dans leurs pays d'adoption.





La Gorgone[2].

Une influence probablement plus grande fut celle de l'Assyrie où de riches et puissantes monarchies s'étaient élevées. Il y eut là un foyer de civilisation qui rayonna bien au delà des frontières de la Mésopotamie et franchit d'un côté le Liban, de l'autre le Taurus. Les sculptures de la Cilicie et de la Cappadoce ont certains traits de ressemblance avec celles des artistes assyriens. Les peuples de l'Asie Mineure, maîtres des routes commerciales qui passaient par Comana et Tarse pour atteindre Ninive et Babylone, et ces Hittites qu'on vient de retrouver ont dù servir d'intermédiaires entre l'Asie et la Grèce[3]. Il est impossible de ne pas reconnaître l'influence des grands peuples de l'Orient « dans ces représentations d'animaux fabuleux, de chasses et de combats fantastiques, dans ces ornements bizarres formés de plantes, accompagnés de symboles évidemment asiatiques que l'on remarque sur une classe entière des vases peints



La Chimère sur une monnaie de Tarse[4].

fig. 546, et Clermont-Ganneau, *l'Imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs*, p. XVIII et suiv. — Dans le médaillon central, « un personnage à attributs mythologiques, de style complètement égyptien, debout, de profil, brandit de la main droite une masse d'armes et étend sa main gauche armée d'un arc au-dessus d'un groupe de trois hommes à moitié agenouillés et luttant contre lui. » M. Clermont-Ganneau montre, dans sa remarquable étude, comment cette scène, empruntée par les Phéniciens aux Égyptiens, est ensuite empruntée par les Grecs aux Phéniciens et devient dans leur mythologie le combat d'Hercule contre le triple Géryon. L'image phénicienne était en effet répandue dans tout le monde grec par ces coupes et vases métalliques que le commerce phénicien colportait dans toute la Méditerranée. Sur la frise extérieure se voient douze groupes correspondant aux divers épisodes d'une double lutte : la lutte de l'Hercule phénicien contre le lion, la lutte d'un autre héros contre le lion et le griffon. Dans la frise intérieure se succèdent des griffons et des sphinx ailés, la patte posée sur la tête d'un homme étendu à terre.

[1] Voy. la coupe de Palestrina dans mon *Histoire des Romains*, t. I, p. 175. Même au temps de la grande prospérité du commerce hellénique, les Phéniciens eurent des comptoirs dans beaucoup de villes grecques. Ils eurent un cimetière au Pirée (*Corp. inscr. Semit.*, n° 116), et à Marseille on a trouvé, sur une pierre apportée de Carthage, le tarif des sacrifices faits dans la cité phocéenne (*ibid.*, n° 165).

[2] Tête de Méduse, de trois quarts. (Camée en agate du Cabinet de France, n° 111 du *Catalogue*.)

[3] G. Perrot, *Mélanges d'archéologie*, p. 39 et 67, et *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1886 : *Une civilisation retrouvée*.

[4] Sous un portique, on voit la statue dite de Sardanapale, debout sur une Chimère, telle

les plus anciens et sur beaucoup d'autres objets d'art ciselés et gravés.... La Chimère, les Gorgones, les centaures et les griffons, le sphinx femme et lion, le cheval ailé Pégase, que l'on a, tous deux, reconnus parmi les sculptures assyriennes de Nimroud, sont des



Hérakles portant les frères Cercopes. (Métope archaïque de Sélinonte[1].) (Voy. p. 606.)

emprunts de ce genre, passés des traditions sur les monuments, quelquefois aussi des monuments dans les traditions. Les plus vieilles

qu'on la trouve également représentée sur des cylindres assyriens d'une époque bien antérieure. Le personnage porte sur son épaule l'arc et le carquois; la tête est surmontée du *modius*; il tient dans sa main gauche une couronne dentelée et étend la main droite. (Cette statue est décrite dans Strabon (XIV, 5, 9). En légende : ΤΑΡϹΟΥ·ΜΗΤ[ροπόλεως] et dans le champ, les lettres Α·Μ·Κ·Γ·Β. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Gordien le Pieux.)

[1] D'après un moulage. — Les Cercopes, démons malicieux et méchants, avaient tourmenté et volé Hérakles pendant son sommeil : celui-ci les enchaîna et les porta à Omphale.

monnaies grecques, celles d'Égine, de Corinthe, d'Athènes, remontant aux premières olympiades, offrent dans leurs types symboliques la trace de ces emprunts faits à l'Asie Mineure, à la Phénicie, à l'Assyrie, comme plus tard dans les scènes héroïques sculptées en style ancien sur les temples d'Égine et de Sélinonte, dans les proportions massives des figures, leurs muscles si fortement accusés, leurs ornements, leur coiffure et leur costume, on est tenté de soupçonner encore la même source d'imitation d'où découlèrent tant de pierres gravées et de scarabées dont les sujets et l'exécution rappellent d'une manière si frappante les cylindres babyloniens[2]. »



Hèraklès portant les frères Cercopes [1].

Route de mer, route de terre, toutes deux ont servi à cette transmission de l'influence orientale, et celle-ci est attestée par ce qu'on pourrait appeler l'éclairement successif des pays de langue hellénique. C'est sur les côtes de l'Asie Mineure que paraît d'abord la lumière; elle gagne les Cyclades, puis le continent européen. Les poètes, les philosophes naissent à l'orient de la mer Égée; les premières écoles d'art s'y fondent et les



Monnaie phénicienne d'Aradus [3].

[1] Fragment d'une peinture de vase, qu'il est intéressant de rapprocher de la métope de Sélinonte (d'après Gerhard, *Auserles. Vasenb.*, Taf. CX).

[2] M. Guigniaut, *Notes à Creuzer*, t. II, p. 1063-4. La figure, gravée en relief sur le grand sarcophage phénicien du Louvre, rappelle à la fois les têtes de Khorsabad et les plus anciennes sculptures grecques, surtout certaines figures de terre cuite représentant Géa, et que l'on trouve dans les anciens tombeaux helléniques. C'est du moins l'opinion de M. de Longpérier (voy. sa *Notice des antiquités du musée du Louvre*, 2e édition). Euripide avait déjà dit que les murs de Mycènes avaient été bâtis avec la règle phénicienne (*Hercule en courroux*, v. 945). La porte du Trésor d'Atrée à Mycènes, de forme pyramidale, rappelle, en effet, celle d'une ville cyclopéenne de la Phénicie, Oum-el-Awamid (*la mère des Colonnes*), à 4 lieues au sud de Sour. (De Vogüé, dans l'*Athenæum* du 30 déc. 1854.)

[3] Au-dessus de la proue, le monogramme de la ville, AP et un palmier. La proue se termine par une statue de Pallas armée du casque et du bouclier. Au droit, une tête de Cybèle. (Bronze.)

ÉGYPTIEN HIÉRATIQUE.	PHÉNICIEN.
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	Z
[illegible]	H H H
[illegible]	⊕
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
	[illegible]
[illegible]	O
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	Φ [illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	W
[illegible]	X +

Origine égyptienne de l'alphabet phénicien [1].
(Voy. p. 608.)

PHÉNICIEN.	GREC CADMÉEN.	
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	Y	[illegible]
Z	I	I
H H B	B H	B H
⊕	⊕	⊕
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	K K
[illegible]	L	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
O	O ⊙	O ⊙
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
Φ [illegible]	Φ [illegible]	Φ [illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
W	M	M
X +	T	T T

Origine phénicienne de l'alphabet grec [2].
(Voy. p. 608.)

[1] Tableau dressé par M. de Rougé (d'après le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fig. 230).

[2] Tableau dressé par M. F. Lenormant (*ibid.*, fig. 231). On trouvera des tableaux plus exacts dans le *Traité d'épigraphie grecque* de M. S. Reinach, p. 180-181 et 186-189.

premiers temples s'y élèvent. Les Grecs ont donc reçu des artistes inconnus de l'Orient l'initiation première. Mais, comme ce personnage de la fable qui changeait en or ce qu'il avait touché, ils transformèrent tout ce qu'ils reçurent de l'étranger.

Les lettres grecques, comme l'alphabet latin et celui des Étrusques, sont des caractères empruntés par les Phéniciens à l'Égypte, non seulement pour la forme, l'ordre de succession et la valeur, mais quelquefois pour le nom même, comme *bêta* pour *beth*, *thêta* pour



Poids d'une mine [1].

tet. Mais si « les Phéniciens ont donné l'écriture, ce sont les Grecs qui ont écrit[2] ».

Le plus ancien système métrique qu'on ait suivi dans l'Hellade, celui d'Égine, avec ses divisions en talents, mines et oboles, est identique au système babylonien et phénicien. Le mot mina (*mna*), unité du système, est même d'origine chaldéenne[3]. De là vinrent encore la

[1] Plomb athénien, d'après Le Bas et Waddington, *Voyage archéologique*, *Monuments figurés*, pl. 106, IV. — Sphinx sur une amphore renversée et, dans le champ, l'inscription MNA. La mine pesait 602^{gr},6.

[2] Havet, *Origines du christianisme*, p. 22. Sur l'alphabet grec, voy. Emmanuel de Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, 1874.

[3] Bœckh, *Métrologie*, ch. IV, V, VI. Cf. Vasquez Queipo, *Essai sur les systèmes métrique et monétaire des anciens* (3 vol. Paris, 1859), et ci-dessus, p. 301 *bis*.

division duodécimale du jour, l'usage de la sphère céleste et du gnomon qui sert à mesurer les heures par l'ombre que projette un corps



Façade d'un tombeau de Beni-Hassan[1]. (Voy. p. 610.)

solide sur une surface plane. L'Égypte donna la géométrie pratique, la Chaldée des observations astronomiques[2]; mais ce fut la

[1] D'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. I, fig. 166, p. 255 et 549.

[2] Ptolémée cite treize observations astronomiques des Chaldéens. Eux et les Égyptiens avaient déterminé avec une exactitude suffisante la durée de l'année solaire. Dans un mémoire de Grotefend, lu le 10 janvier 1854 à la Société syro-égyptienne de Londres, sur l'astronomie des Assyriens et des Babyloniens, l'auteur a montré que le Zodiaque est d'origine assyrienne et non égyptienne, car il ne contient pas d'animaux égyptiens. Les Grecs, selon lui, auraient tiré leur astronomie de l'Assyrie par le canal de l'Asie Mineure, ainsi que l'attestent les poèmes d'Hésiode et d'Homère, dans lesquels les constellations

Grèce qui fonda la science, en créant de véritables méthodes scientifiques.

Des trois modes de la musique grecque un est lydien, un autre phrygien. La flûte est de Phrygie, comme Hyagnis qui l'inventa, comme Marsyas, qui osa lutter, disaient les Grecs, avec Apollon: Olympos était Mysien. Mais c'est en Grèce que la musique est devenue un procédé d'éducation et une institution sociale.



Apollon et Marsyas [1].

Deux des trois ordres d'architecture existaient aux bords du Nil et de l'Euphrate avant de se montrer en Grèce. Champollion a trouvé des triglyphes et des colonnes doriques décorant l'entrée des tombeaux de Béni-Hassan, qui sont antérieurs de plusieurs siècles à l'usage des colonnes doriques en Grèce. MM. Layard et Botta ont trouvé la volute ionienne à Ninive, dans le palais de Sargon, qui est du huitième siècle[2].

Dans tout l'Orient, on a fait des statues, on a commencé l'art; mais ce sont les Grecs qui ont réalisé la beauté. Avec une religion qui pesait d'un poids si léger sur les âmes, ils n'avaient pas l'idéal qui emporte l'esprit et le perd dans les régions de l'infini, ou l'abîme au pied d'idoles qui ne disent rien à l'esprit, parce qu'elles veulent trop lui dire. Ils n'eurent ni la forme parfois monstrueuse de l'art indien ou égyptien, qui montre surtout la force et n'impose que par la masse, ni la forme naïve et transparente de



Olympos [3].

d'Hercule et autres sont exactement décrites comme les représentent les marbres de Nimroud.

[1] Apollon, debout à demi-nu, tient sa lyre de la main droite; il refuse la grâce du silène Marsyas à l'élève de ce dernier, le jeune Olympos, qui la lui demande à genoux. L'imprudent Marsyas, qui a osé disputer à Apollon le prix de la flûte, est lié par les mains à un arbre mort; il est assis sur sa nébride, et l'on voit à côté de lui la double flûte. (Camée sur sardonyx à deux couches. Haut. 42 millim. larg. 35 millim. Cabinet de France, n° 14.)

[2] Ker Porter a vu la volute ionienne à Persépolis. Mais, dans ce sanctuaire des Akhéménides, elle était une importation étrangère et comme un retour offensif de l'art grec au centre de la Perside. C'est un des faits qui ont été mis en pleine lumière par un savant livre, *l'Art antique de la Perse*, dont les éléments ont été bravement cherchés au fond de la Perse par M. et Mme Dieulafoy, au milieu de difficultés quelquefois menaçantes.

[3] Olympos jouant de la syrinx, assis sur un rocher, son *pedum* posé à terre; au second



APOLLON ET MARSYAS. — I. DÉFAITE DU SATYRE. II. SON SUPPLICE.

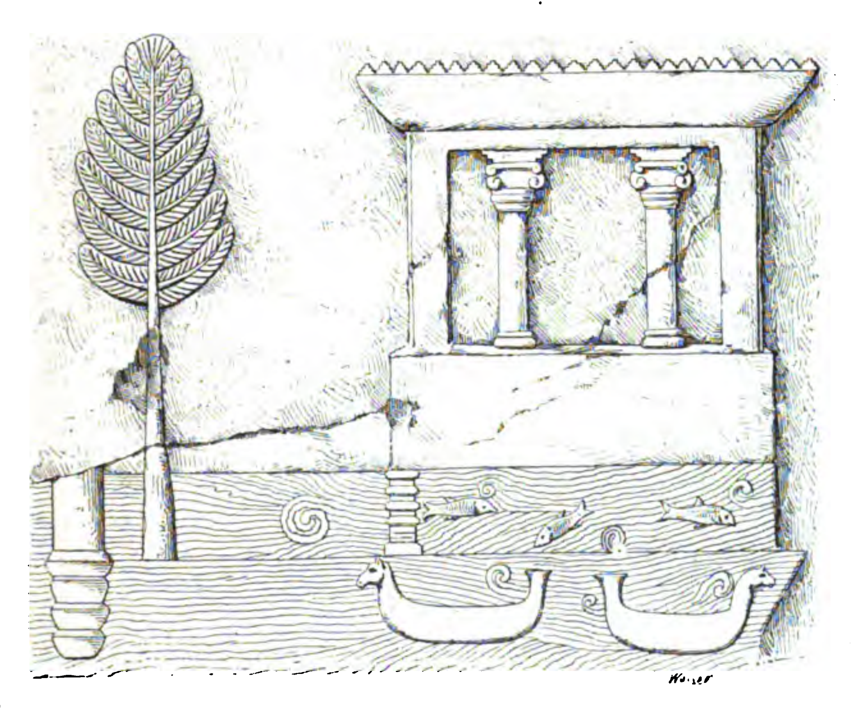
Sarcophage découvert sur la frontière toscane et conservé au Louvre. (Cf. Fröhner, ***Notice de la Sculpture antique***, nº 85.) — I. Entre les deux rivaux debout et jouant l'un de la lyre, l'autre de la double flûte, une femme assise sur un rocher, à l'ombre d'un chêne, semble écouter attentivement : c'est la Muse ou la Nymphe qui jugera le concours dont l'issue ne saurait être douteuse, car le dieu est déjà couronné de laurier et la déesse de la Victoire vole vers lui. Athéna debout, à gauche ; le fleuve Marsyas étendu à terre et appuyé sur une urne, à droite, ainsi qu'un jeune homme, assis à côté de la Victoire, sont les témoins de la lutte. — II. Marsyas vaincu est attaché à un pin par un esclave phrygien, tandis qu'un autre accroupi au pied de l'arbre aiguise son couteau sur une pierre. La pose de cette dernière figure et celle de Marsyas ont été sans doute inspirées par des statues célèbres, dont il existe plusieurs répliques.



l'art chrétien, qui voudra surtout montrer l'âme. Sous l'inspiration d'un heureux génie et d'une nature adoucie et suave, ils achevèrent, en d'harmonieuses proportions, ce que les artistes de Ninive et de Memphis avaient commencé dans des proportions grandioses, mais sans grâce ni beauté. Ils eurent l'art libre et laïque, l'art humain par excellence, le plus parfait équilibre de la forme et de la pensée.

III. — LES ARTS ET LA POÉSIE.

L'Égypte et l'Assyrie avaient élevé des temples à leurs divinités, des palais et des tombeaux à leurs rois. Chez les Grecs des temps his-



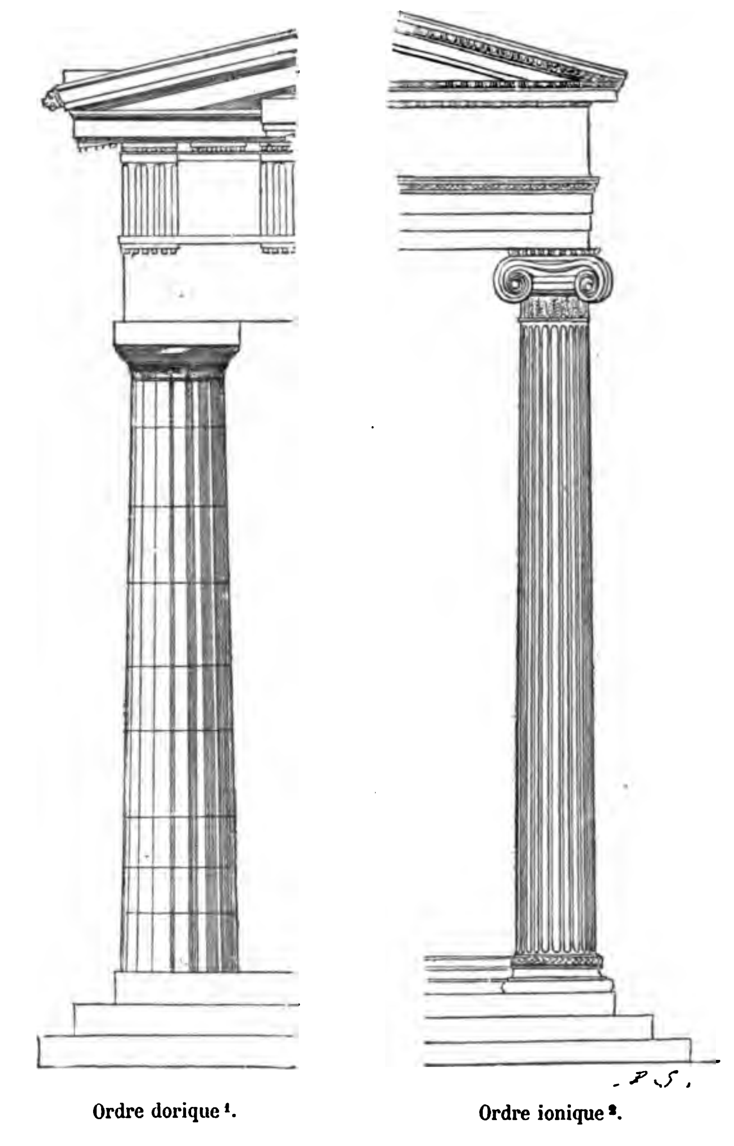
Volutes sur un monument assyrien [1].

toriques, qui n'avaient plus de rois, l'art monumental ne fut d'abord

plan, Pan, reconnaissable à ses cornes et à ses pieds de chèvre, paraît l'écouter attentivement ; dans le lointain, la grotte de Pan placée au-dessus d'un rocher. (Cornaline de la collection de Luynes, au Cabinet de France; haut. 15 mill., larg. 14 mill.)

[1] Bas-relief de Khorsabad, d'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II, fig. 41. — Temple au bord d'une rivière.

qu'au service des dieux; c'est dans les derniers siècles seulement qu'on l'employa à décorer les villes. En arrivant dans l'Hellade, la science architectonique de l'Orient se modifia et s'ennoblit. Avec des procédés qui furent les mêmes, le dessin général fut très dif-

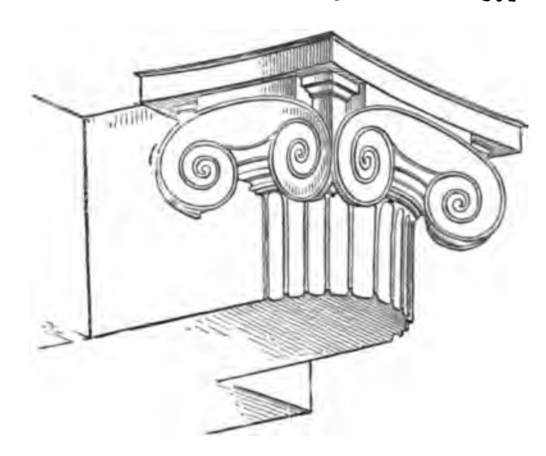


Ordre dorique [1]. Ordre ionique [2].

[1] On appelle ordre (ἐργασία ou κατασκευή, *ratio*) l'ensemble des règles et proportions appliquées aux divers membres d'architecture qui constituent le temple grec. Comme les différents ordres sont surtout caractérisés par la colonnade, le mot ordre (κόσμος, *ordo*) a été aussi employé pour désigner la colonnade. Il y a deux ordres proprement dits, l'ordre dorique et l'ordre ionique; l'ordre corinthien n'est pas un ordre à part : ses proportions peuvent en effet s'appliquer aux temples doriques comme aux temples ioniques. L'ordre dorique le plus parfait est celui du Parthénon, que nous reproduisons ici : il suffira de le comparer à celui des temples de Pæstum et de Corinthe que nous avons publiés plus haut (p. 569 et p. 505) pour saisir tous les progrès accomplis par les architectes depuis le septième siècle jusqu'au cinquième av. J.-C. Les proportions de la colonne et de l'architrave sont plus heureuses; le renflement de la colonne (ἔντασις) est presque insensible; enfin la courbe de l'échine du chapiteau est moins accusée et plus gracieuse. Voy. C. Chipiez, *Histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs*, p. 187 et suiv.

[2] L'ordre ionique n'est pas moins ancien que l'ordre dorique. Nous avons reproduit ici celui de l'Érechthéion d'Athènes, l'un des monuments les plus élégants et les plus riches de toute l'antiquité. A la différence de la colonne dorique, la colonne ionique repose sur une base; elle est également plus élancée : les cannelures sont plus nombreuses, plus profondes

férent, parce que les croyances et les conditions sociales ne se ressemblaient pas. Rien ne rappelle moins les édifices religieux de l'Égypte ou de l'Assyrie que le temple grec, réalisation en pierre d'une idée simple : la demeure du dieu élevée au-dessus de celles des hommes, mais d'un dieu toujours visible par l'ouverture de la *cella;* qui veut, du fond de son sanctuaire, voir son peuple et communier avec ses fidèles par les sacrifices offerts à sa divinité. De nos jours les mots *dorique* et *ionique* servent à désigner deux ordres d'architecture différents, l'un sévère, l'autre plus élégant, quoique grave encore, qui se sont formés dans la Grèce asiatique[2] et dont les Grecs ont arrêté le *canon* ou les règles fondamentales, qu'on a toujours suivies en les variant. Dès le septième siècle, Samos élevait à Junon le plus vaste temple qu'Hérodote ait vu. Le sanctuaire d'Artémis, à Éphèse, était, après celui-là, le plus considérable. Il avait été construit aux frais de toutes les villes grecques d'Asie et passait pour une des sept merveilles du monde. On y travailla deux cent vingt ans[4].



Chapiteau ionique du temple d Apollon Épikourios à Bassæ (près de Phigalie)[1].



Temple de Héra, à Samos[3].

Trois autres temples de la côte d'Asie réunissaient à la grâce de

et ne se terminent pas par une arête vive. Enfin le chapiteau, simplement ornemental, est caractérisé par une volute, dont la spirale va se terminer dans une cavité qu'on appelle l'œil de la colonne.

[1] D'après le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fig. 1758, au mot *Columna*. — Le temple de Bassæ avait été construit par Iktinos, l'architecte du Parthénon. On remarquera que les spirales des volutes sont unies entre elles par une courbe surélevée, non par une courbe fléchissante comme à l'Érechthéion. Voy. C. Chipiez, *ouv. cité*, p. 270 et suiv.

[2] Athènes n'eut que deux temples ioniques, l'Érechthéion et le sanctuaire de la Victoire Aptère, tous deux de petite dimension, mais deux merveilles. Je renvoie d'avance, pour tout ce qui concerne les arts en Grèce, à l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, où toutes ces questions seront traitées avec une double compétence.

[3] En légende : CAMIΩN. La déesse est debout, de face, sous un temple à quatre colonnes; elle a la tête et les mains ornées de ses adminicules. (Revers d'une monnaie de l'impératrice Étruscilla. Bronze.)

[4] Sa longueur était de 425 pieds romains, ou 126 mètres, sa largeur de 220, ou 65 mètres.

l'art ionique la grandeur et la majesté : à Magnésie du Méandre, le sanctuaire d'Artémis Leucophryne, dont plusieurs débris sont au Louvre ; à Priène, celui d'Athéna d'une date plus récente, et, sur le territoire de Milet, celui d'Apollon Didyméen, le rival de l'Artémision d'Éphèse par la richesse de son ornementation, par ses colonnes de 20 mètres, par sa façade d'un développement de 50. Son oracle était consulté par tous les Grecs d'Asie ; plus tard, par les Romains : Dioclétien lui demandera encore si les chrétiens doivent être tolérés ou poursuivis.



Artémis Leucophryne, à Magnésie [1].

Les Grecs, qui aimaient à mettre une histoire gracieuse à l'origine de toute chose, contaient qu'une jeune fille de Corinthe, recevant les adieux de son fiancé, prêt à partir pour un long voyage, avait remarqué que le profil de son amant était projeté en ombre sur la muraille par la lumière d'une lampe. Pour garder ce cher souvenir, elle avait fixé l'image fugitive en passant aussitôt un trait sur les contours ; le dessin était trouvé. Aristote, qui ne se plaît pas à ces sortes d'histoires, se rapprochait de la vérité en disant que le premier peintre avait été



Temple d'Artémis, à Éphèse [2].



Temple d'Apollon Didyméen, à Milet [3].

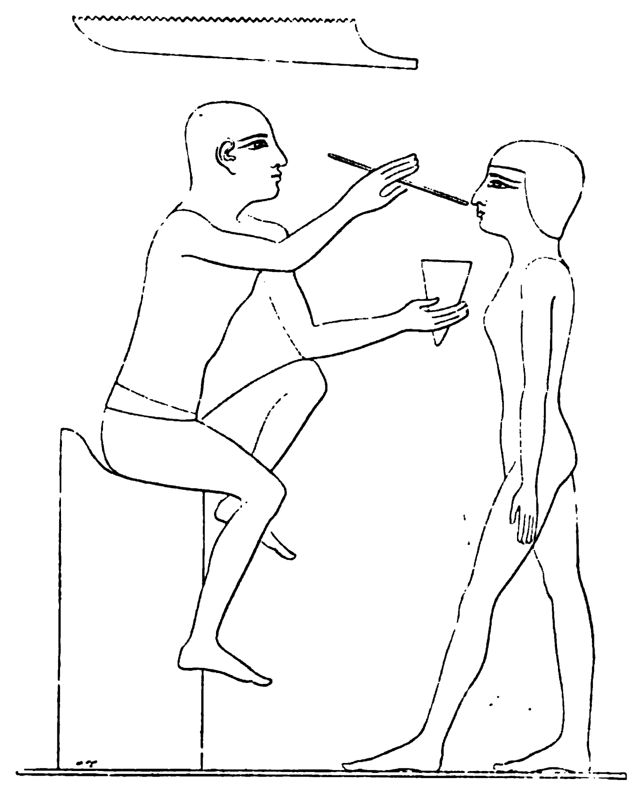
Il avait huit colonnes de face avec un double rang autour de la cella, en tout cent vingt-sept colonnes d'ordre ionique, hautes de 60 pieds, ou près de 18 mètres. Clarac en a donné une description dans les notes du *Voyage dans le Levant* du comte de Forbin, p. 114.

[1] La déesse est représentée debout, de face, avec les mains enchaînées et les attributs de l'Artémis d'Éphèse ; deux Victoires, volant au-dessus d'elle, la couronnent ; à ses pieds, le Méandre et le Léthacos assis ; en légende, ΜΑΓΝΗΤΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Lucius Verus.)

[2] En légende : ЄΦЄCΙΩΝ. La statue de la déesse est debout, de face, parée de ses adminicules, sous un temple à six colonnes. On distingue assez nettement les acrotères et les antéfixes sur le bord du toit, quelques-unes des figures représentées sur le fronton, enfin les figures et les ornements particuliers de la base et du chapiteau des colonnes. (Revers d'une monnaie de bronze de l'empereur Hadrien.) M. Wood a découvert et rapporté au musée Britannique d'importants fragments des sculptures de ce temple. Voyez la statue donnée ci-dessous, p. 665.

[3] Sous un portique tétrastyle, à colonnes torses, on voit Apollon nu, radié, debout sur un piédestal ; il tient sur sa main droite un petit cerf, et son arc de la main gauche ; à ses pieds un autel allumé ; de chaque côté du temple, deux personnages debout, paraissant armés de lances. En légende : ΕΠΙ ΑΡΧ CЄΚΟΥΝΔ [ΟΥ] ΜΙΛΗCΙΩΝ ΝΕΟΚΟΡΩΝ. (Monnaie frappée sous

Eukheir, un parent de ce Dédale qui, pour les mythographes, représentait le génie de l'invention dans les arts. Dédale connaissait l'Égypte, puisque son labyrinthe de Crète passait pour avoir été une copie du labyrinthe égyptien. La vérité est que sur les bords du Nil, comme sur ceux du Tigre et de l'Euphrate, les temples et les tombeaux étaient



Peintre égyptien coloriant une statue [1].

couverts de peintures. Il n'y a donc point à s'étonner que les premiers peintres de la Grèce aient paru en Ionie. On rapporte que Bularchos avait peint à plusieurs couleurs un tableau représentant la destruction de Magnésie sur le Méandre, et que le roi Candaule l'acheta au poids de l'or. Mais on a vu que l'emploi des couleurs pour la décoration des murailles, dans la Grèce européenne, était antérieur même à la guerre de Troie [2].

l'autorité de l'archonte Secundus, à l'effigie des empereurs Balbin, Pupien et Gordien le Pieux. Bronze.)

[1] D'après Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. I, fig. 54, p. 85.

[2] Page 36 et 37, n. 1.

La sculpture devait atteindre la perfection en un pays, le seul qui ait jamais eu des institutions destinées à développer et à fortifier le corps, où pour mieux juger des coups, pour mieux trouver les poses, les attitudes et les gestes nécessaires, les athlètes, les coureurs, les pugilistes, s'exerçaient nus dans le gymnase et combattaient nus dans la lice. Mais deux choses en arrêtèrent longtemps l'essor : l'imperfection des procédés techniques et le respect superstitieux des peuples pour les objets informes de leur adoration. Longtemps on n'eut pour représenter les dieux qu'un tronc d'arbre à peine dégrossi, une pierre brute, puis des plaques de fer ou de bronze rapportées et tenues réunies par des rivets, ce qui ne produisait que de disgracieuses images [1]. Au septième siècle, Théodoros de Samos, qui grava la fameuse émeraude jetée par Polycrate dans la mer, imagina la fonte en creux qui permit de donner au bronze toutes les formes. Un peu plus tard, Glaucos de Chios inventa la soudure du fer, en se servant de métaux plus fusibles que ceux qu'on voulait assembler [2]. Enfin, vers le milieu du sixième siècle, deux artistes crétois, Dipœnos et Scyllis, établis à Sicyone, firent prévaloir pour la statuaire l'emploi du marbre. Une invention très modeste et cependant importante assura aux temples une plus longue durée : un architecte de Naxos imagina de protéger les joints de la toiture par des tuiles de marbre qui empêchèrent les dégradations produites par l'eau des pluies. Le service fut jugé assez grand pour que l'artiste méritât une statue.


Tête d'athlète vainqueur [3].

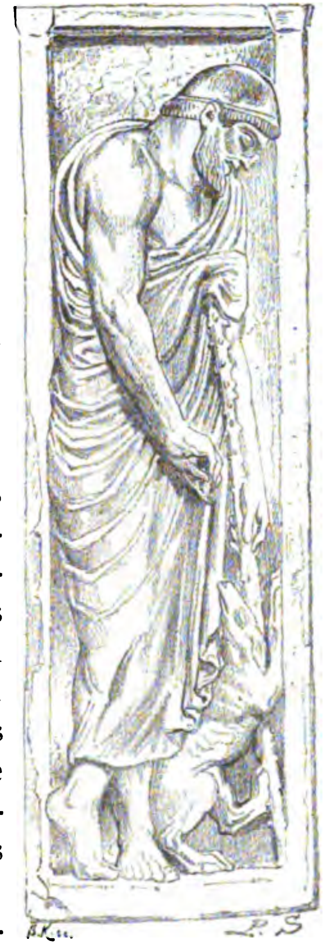
L'art fut alors armé de ses moyens d'action; il lui restait à s'affran-

[1] « Avant la guerre de Troie », dit Pausanias, et il aurait pu ajouter : longtemps après, on ne connaissait point l'art de fondre le métal et de le jeter en moule; on faisait une statue comme un habit, successivement et pièce à pièce, non d'un seul jet, tout à la fois. » (Pausanias, VIII, 14.)

[2] Hérodote, I, 25.

[3] Marbre découvert à Athènes : d'après les *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1877 (O. Rayet). — On reconnaît, aux oreilles déformées par les coups, tuméfiées et plaquées sur le crâne, le portrait d'un pugiliste.

chir des exigences théocratiques pour être libre dans ses conceptions. La piété défendait de changer, même pour les embellir, les images des dieux qui gardaient leurs formes roides et ingrates. Mais l'art laïque, celui qui reproduisait, pour les cités, les traits des vainqueurs aux jeux nationaux, réagit sur l'art religieux, qui devint peu à peu moins sévère. Tout en gardant pour certaines cérémonies les représentations informes des vieilles divinités, les fidèles permirent qu'on donnât aussi la grâce et la beauté aux héros fils des hommes, même aux dieux. Alors des écoles se formèrent : celle de Naxos, entre autres, qui du septième au quatrième siècle fut très florissante, et de véritables artistes parurent. Bathyclès, de Magnésie du Méandre, fit pour le temple d'Amyclées, près de Sparte, un ouvrage considérable où la vieille et informe image d'Apollon eut autour d'elle les statues des Saisons et des Grâces; le trône sur lequel elle était debout avait été décoré de bas-reliefs qui représentaient l'histoire des dieux et des héros[1]. Avant Phidias, Athènes eut aussi une école de statuaires, que Quintilien compare aux étrusques primitifs[2]. A Sicyone, Kanachos fit une Vénus d'or et d'ivoire, et un Apollon dont le musée Bri-



Stèle du sculpteur Alxénor de Naxos[3].

[1] Voy. ci-dessus, p. 331.
[2] XII, 10, 7.
[3] Stèle funéraire en marbre gris de Béotie, découverte près des ruines d'Orchomènes, d'après un moulage au musée du Trocadéro (Körte, *Die antiken Sculpturen aus Boeotien*, dans les *Mittheil. d. d. archäolog. Instit. in Athen*, III (1878), p. 315, n° 8. — Le mort, sous les traits d'un homme barbu, vêtu de l'*himation*, qui laisse l'épaule droite à découvert, et appuyé sur un bâton noueux qu'il tient de la main gauche, tend une cigale à son chien de chasse. La scène ne manque pas de charme, et l'œuvre est soignée dans les moindres détails. Une inscription gravée à la partie inférieure de la stèle nous apprend le nom du sculpteur, Alxénor de Naxos. Ἀλξήνωρ ἐποίησεν ὁ Νάξιος· ἀλλ' ἐσίδεσ[θε]. « Je suis l'œuvre d'Alxénor de Naxos; regardez-moi! » Nous avons déjà dit que l'école de Naxos était l'une des plus anciennes de la Grèce et

tannique et le Louvre possèdent une répétition en bronze. Cicéron reprochait à ce maître de ne s'être pas encore affranchi de la raideur et de l'immobilité archaïques[1]. Son Apollon a cependant plus de souplesse dans les membres, plus de finesse dans le visage qu'on n'en trouve dans l'Apollon de Téméa[2], Mais, à Argos, à Égine, la vie vint enfin animer le marbre et le bronze.



Apollon Didyméen[3].

Agéladas d'Argos, né peut-être en 540, sculpta plusieurs statues de vainqueurs aux jeux olympiques, un Hercule Ἀλεξίκακος, ou Tutélaire, un Zeus pour les Messéniens de Naupacte. C'était un artiste éminent, car il fut le maître de Phidias, de Myron et de Polyclète; il ouvre donc l'époque du grand art sculptural. Son contemporain, Onatas d'Égine, fut célèbre pour ses statues de bronze et ses trophées des vainqueurs olympiques, même pour un tableau peint dans le temple de Platée, consacré à la Minerve Aréia (la Belliqueuse), où les Platéens, par haine contre Thèbes, avaient fait représenter l'expédition des chefs argiens contre cette ville. On l'a quelquefois regardé comme l'auteur des marbres fameux d'Égine. Vers 548, la coutume s'établit, de placer dans l'Altis d'Olympie les images de

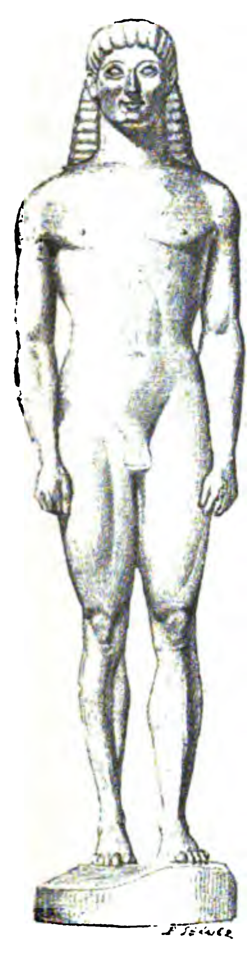
nous avons donné ci-dessus (p. 201) une très remarquable statue d'Artémis due à un artiste de la même école, mais remontant à une antiquité beaucoup plus reculée que la stèle d'Alxénor.

[1] Cicéron, *Brutus*, 18.

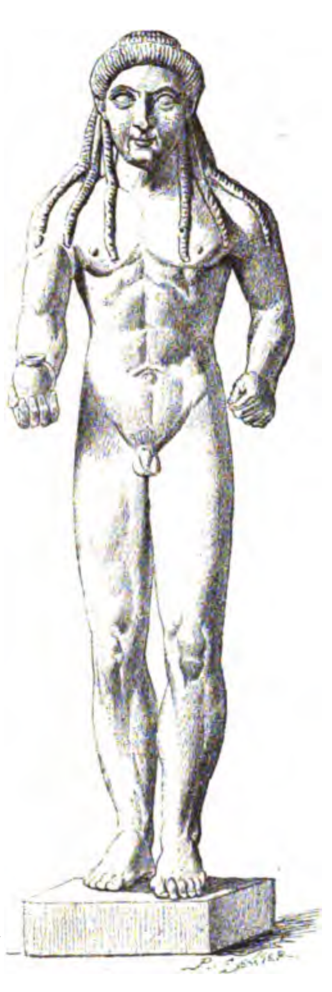
[2] Ténéa, district du territoire de Corinthie. (Strabon, VIII, 6, 22.)

[3] Statue en bronze, découverte à Piombino en Toscane et conservée au Louvre. — Les yeux

ceux qui avaient gagné les prix dans les jeux publics, ce fut un puissant encouragement pour la statuaire. Comme à ces jeux, il y avait des courses de chars, on s'habitua aussi à sculpter des chevaux, et la frise du Parthénon montre à quel point on y réussit[1].



Apollon de Téméa[3].



Apollon de Naxos[2].

Au milieu du sixième siècle, l'art avait donc cessé d'être condamné à reproduire des formes invariables; au lieu de l'imitation servile, il eut la recherche de l'idéal, et le don de la liberté devint pour l'artiste celui du génie, car il avait sous les yeux la plus belle race qui fût au monde. « La figure ionienne, dit Dion Chrysostome, réunit tous les caractères de la beauté », et Hippocrate déclare que le sang ionien était le plus pur de la

étaient d'argent; les lèvres et les boutons des seins sont incrustés en cuivre rouge et sur le pied gauche se lit l'inscription suivante : Ἀθανάα δεκάταν, « Dédié à Athéna, avec le produit de la dime ». On a reconnu dans ce bronze remarquable une très ancienne copie de l'Apollon Didyméen, œuvre célèbre du sculpteur sicyonien Kanachos. L'Apollon Didyméen était figuré debout tenant de la main gauche un arc, de la main droite un cerf; ainsi qu'il est représenté sur la monnaie de Milet publiée page 616.

[1] Je dois dire qu'il reste beaucoup d'incertitude pour toutes ces dates, malgré les nombreux efforts faits pour mettre de l'ordre dans cette chronologie.

[2] Bronze découvert à Naxos; d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1879, Taf. VII. — Il est intéressant de le rapprocher des statues analogues données ci-dessus, et notamment de l'Apollon Ptôos (p. 197). Le dieu tient de la main droite un *aryballe*.

[3] Statue en marbre, découverte sur l'emplacement de Téméa dans la Corinthie, aujourd'hui conservée au musée de Munich; d'après un moulage. La statue a été découverte au-dessus

Grèce[1]. Un fait montre quelle influence le voisinage des cités asiatiques exerça sur le développement des arts dans l'Hellade européenne: on ne trouve d'artistes que sur la côte orientale; la Grèce du nord-ouest n'en produisit pas.

La religion grecque avait remplacé les dieux de l'Orient, abstraits et symboliques comme Brahma et Ormuzd, ou matériels et grossiers comme Apis, par des êtres moraux et personnels. Cette transformation ouvrit un champ immense à la poésie. Tout naturellement l'épopée en sortit d'abord, mais une épopée où nulle part le merveilleux n'écrase l'homme. Cette poésie est fille de l'Ionie. Smyrne et Chios sont les deux villes qui revendiquent avec le plus de vraisemblance l'honneur d'avoir vu naître Homère. A la suite du chantre d'Achille parurent une foule de poètes. Les noms de vingt ou trente ont surnagé, mais à peu près rien de leurs œuvres. On les appelait *cycliques*, parce que leurs poèmes réunis formaient comme un ensemble complet de traditions sur l'âge héroïque. Ils avaient célébré les exploits des anciens héros, ou ceux des incidents de la guerre de Troie, auxquels le chantre d'Achille n'avait pas touché, et ramassé, comme dit Eschyle, les miettes du festin d'Homère.



Monnaie avec inscription ionienne[2].

Les poètes épiques avaient célébré le passé héroïque et religieux de la Grèce. Leurs chants cessèrent quand l'esprit grec, à demi dégagé des liens de la vieille croyance, se prit à s'interroger lui-même et s'occupa moins des dieux, un peu plus de l'homme; moins de la vie

d'un tombeau, et le nom d'Apollon lui a été justement contesté. (Voy. ci-dessus, p. 201, n. 3.) Elle marque sur l'Apollon de Théra un progrès sensible : l'anatomie y est étudiée de plus près, les proportions y sont mieux observées, les formes plus élancées, mais l'attitude est la même, et la vie manque à cette figure immobile et raide.

[1] Le système d'éducation, où la gymnastique tenait une si grande place, tendait à développer les qualités du corps. Voyez, p. 317, ce que dit Xénophon sur les Spartiates. Touchant l'hygiène publique des anciens, si admirablement bien conçue et dont nous avons eu grand tort de ne rien garder, M. Littré dit, dans son *Hippocrate*, t. IV, p. 662 : « On savait au juste ce qu'il fallait pour former un militaire ou pour faire un athlète et en particulier un lutteur, un coureur, un sauteur, un pugiliste. »

[2] Monnaie en électrum, conservée au musée Britannique; d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1879, p. 27. — Cerf paissant, et dans le champ l'inscription Φαινοῦς εἰμι σῆμα. M. Fränkel reconnaît dans le mot Φαινώ une épithète d'Artémis, analogue à l'épithète plus commune de Φωσφόρος, et traduit ainsi la légende : « Je suis la marque, la monnaie d'Artémis. » La monnaie a donc été frappée dans un temple de la déesse. Cf. une monnaie frappée dans le temple d'Apollon Didyméen, avec la légende ἐκ Διδύμων ἱέρη, et au droit la tête d'Apollon, couronnée de laurier. (Millingen, *Sylloge of ancient unedited coins*, p. 70, Taf. II, 47.)

écoulée que l'imagination avait embellie de ses fictions, davantage de la vie présente, que la passion remplissait de ses amours et de ses colères. A la muse épique succéda la muse élégiaque et lyrique, qui commença ses chants aux mêmes lieux où Homère avait paru, et qui les continua durant trois siècles, du huitième au cinquième, avec un éclat que nous pouvons reconnaître dans les faibles débris qui en restent.



Orphée [1].

La liste de ces précurseurs de Pindare est longue, mais il nous reste d'eux à peine quelques fragments.

Terpandre, né à Lesbos, le pays où l'on disait que les vents et les flots avaient apporté la tête et la lyre d'Orphée, et où les rossignols jetaient, dans la nuit, leurs plus harmonieuses chansons, ajouta trois cordes à la lyre, qui d'abord n'en avait eu que quatre. Il avait été vainqueur au premier concours de chant établi à Sparte, vers 676, pour les fêtes d'Apollon carnéen, et les anciens le regardaient comme le législateur de l'art musical. Nous avons trois ou quatre fragments de ses poésies qui étaient des hymnes religieux[2].

[1] Peinture sur un vase de Boétie, d'après A. Dumont et Chaplain, *les Céramiques de la Grèce propre*, pl. XIV. — Orphée est assis et joue de la lyre : autour de lui sont trois de ses compagnons, revêtus comme le chanteur de riches vêtements barbares.

[2] Bergk, *Poetæ lyrici Græci*, p. 537.

Arion, de Méthymne, fut un autre chantre fameux. Il passait pour avoir inventé le dithyrambe, ou poème en l'honneur de Bacchus, et il chantait ses vers sur la cithare. Terpandre avait séduit les Spartiates; Arion fit mieux, il charma les monstres marins. Du moins Hérodote raconte gravement qu'Arion fut jeté à la mer par des pirates, et qu'un dauphin, qu'il avait attiré près du navire par la douceur de ses accents, le sauva[2]. On lui attribue, probablement à tort, un fragment d'hymne à Neptune où il remercie le dieu et ses monstres bondissants : « C'est vous qui m'avez pris sur vos dos inclinés et m'avez conduit vers la terre de Pélops, par un chemin que nulle voie ne sillonne. Des hommes perfides m'avaient jeté, du haut du navire, dans les flots soulevés. » Les anciens croyaient à la puissance de la musique sur les bêtes et les hommes; la fable d'Arion courut parmi eux pour en prouver l'efficacité; et les navigateurs n'en doutèrent plus lorsqu'en doublant la pointe du Péloponnèse, ils virent, au pied du cap Ténare, l'image en bronze d'un homme sur un dauphin[3].



Arion[1].


Sappho[4].

Dans la poétique Lesbos étaient encore nés : Alcée « au plectre d'or », comme dit Horace, qui l'imita souvent, et Sappho, avec

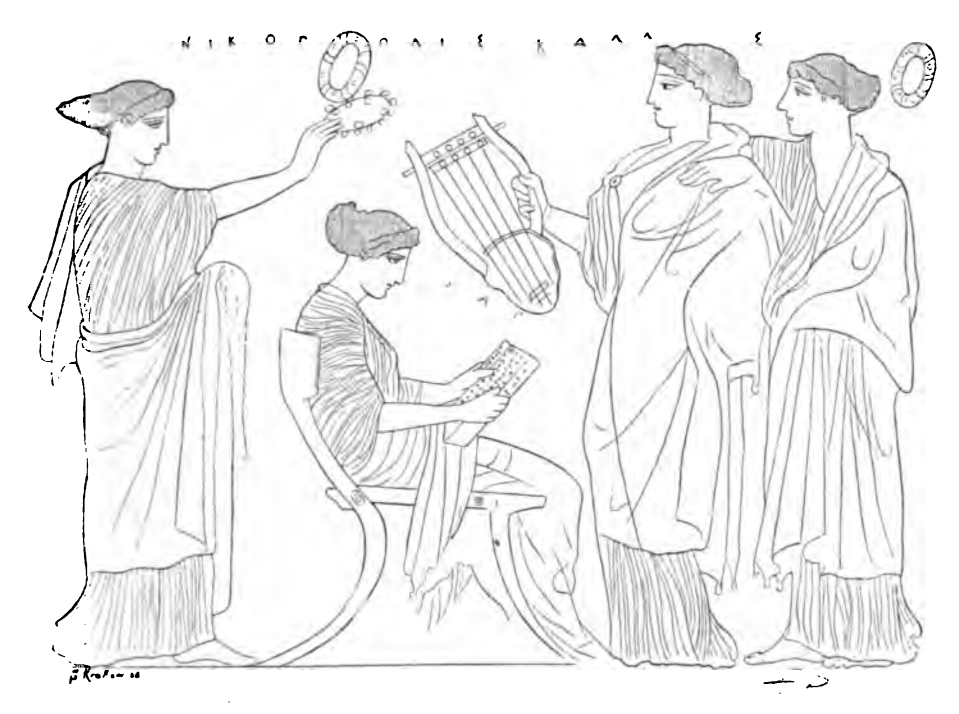
[1] Revers d'un sextans de Brundusium. — Arion, ou peut-être Taras, tenant sa lyre et une petite Victoire, est emporté sur le dos d'un dauphin; en légende : BRVN. A l'exergue, les deux globules qui sont la marque spéciale du sextans sur les monnaies d'Italie et de Sicile. Au droit, une tête de Neptune.

[2] Bergk, *Poetæ lyr. Græci*, p. 566.

[3] Cette statue existait déjà du temps d'Hérodote (I, 24).

[4] Double hermès du musée de Madrid ; d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1871, Taf. L. (Cf. 1872, p. 83 et suiv.), K. Bötticher, E. Hübner, *Die antiken Bildwerke in Madrid* (1862), p. 100,

lui la gloire de Mytilène et de la Grèce entière. A la différence du poète de Tibur, Alcée était un brave, quoiqu'il ait eu, comme lui, un mo-



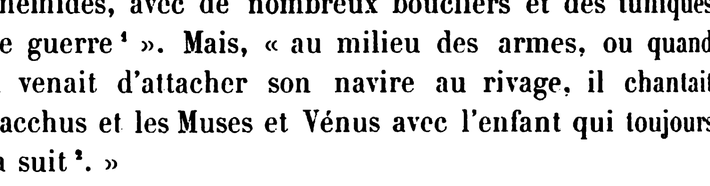
Sappho au milieu de ses compagnes [1].

ment de faiblesse, quand, jeune encore, il jeta ses armes, au combat de Sigée contre les Athéniens (612). « Les hommes, dit-il, sont le meilleur rempart pour les cités; » et il décrit ainsi la demeure d'un

n° 148). Dans la figure de gauche on s'accorde à reconnaître Sappho, dont la tête est reproduite sur plusieurs monnaies de Mytilène, entre autres sur celle qui a été photographiée en même temps que l'hermès; dans la figure de droite, Bötticher reconnaît Phaon, et Gerhard, cité par Hübner (*Archäologische Zeitung*, 1872, p. 87), proposait de reconnaître Corinne. La tête est certainement celle d'un homme.

[1] Vase athénien, d'après A. Dumont et Chaplain, *les Céramiques de la Grèce propre*, pl. VI. Sappho, désignée par son nom au génitif (ϟΑΠΓΩΣ) est assise, tournée vers la droite. Elle tient des deux mains un feuillet manuscrit dont les lettres sont lisibles et présentent un sens presque complet : Θεοὶ, ἠερίων ἐπέων ἄρχομαι ἄλλ[ω]ν?. Sur la marge de droite, on lit ἔπεα; sur celle de gauche, M. Comparetti propose la lecture : πτερὰ ἔχει, qu'il rapproche de la formule homérique ἔπεα πτερόεντα et du mot ἠερίων qui a le même sens. « A droite, devant Sappho, deux jeunes filles en *himation* se tiennent debout et paraissent écouter avec une attention respectueuse. L'une d'elles tient une lyre; l'autre s'appuie sur l'épaule de sa compagne. Une troisième jeune fille placée derrière et tournée à droite... » tient une couronne au-dessus de Sappho. (M. Collignon, *Catalogue des vases peints du musée de la Société archéologique d'Athènes*, n° 517. Cf. D. Comparetti, *Saffo nelle antiche rappresentanze vascolari*, dans le *Museo italiano di Antichità classica*, II (1886), p. 41-80 avec 4 planches.)

guerrier : « Partout l'airain étincelle; les lambris sont ornés de casques à la longue crinière, de cuirasses tissues de lin, de brillantes cnémides, avec de nombreux boucliers et des tuniques de guerre[1] ». Mais, « au milieu des armes, ou quand il venait d'attacher son navire au rivage, il chantait Bacchus et les Muses et Vénus avec l'enfant qui toujours la suit[2]. »





Sappho[3].

Sappho, de quelques années plus jeune qu'Alcée, qui l'aima, fut-elle une vierge chaste, puis une respectable matrone, ou une courtisane avec les passions ardentes et les vices honteux que le soleil d'Ionie peut faire éclore? S'est-elle précipitée du rocher de Leucade, par désespoir de l'abandon de Phaon? Autant de questions où l'on se complaît, mais que nous n'avons pas à décider. Il nous suffira de dire qu'au sentiment de toute l'antiquité, Sappho fut un grand poète. Malheureusement elle est du nombre de ceux à qui nous n'avons rien à demander, pas même son ode à Vénus et ses vers « à une femme aimée ».



Stésichore[4].

Alcman était Lydien, mais vécut à Sparte, où il mérita, par l'énergie de ses vers, d'être fait citoyen. Tout en se félicitant d'avoir changé de patrie, il ne renia pas la ville qui avait été son berceau. « Sardes, antique séjour de mes pères, si j'avais été élevé chez toi, je serais devenu prêtre de Cybèle et, vêtu d'habits tissus d'or, je frapperais les tambours sacrés. Aujourd'hui mon nom est Alcman et je suis citoyen de Lacédémone; j'ai appris



Tétradrachme d'Himéra[5].

[1] Bergk, *Poetæ lyrici Græci*, III, p. 573.

[2] Horace, *Odes*, I, XXXII, 6-10.

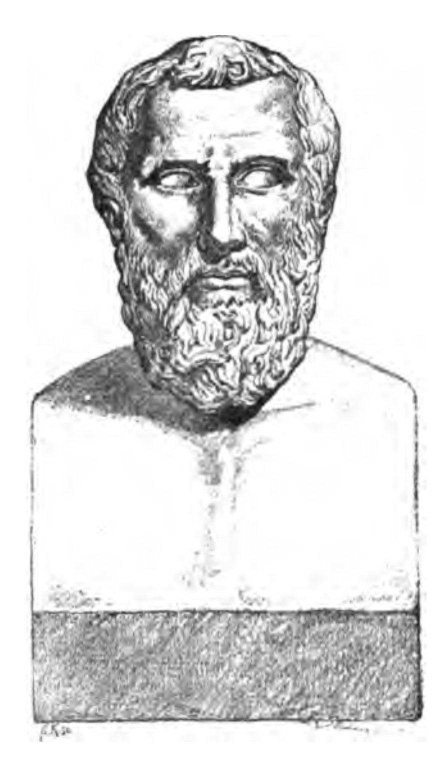
[3] Sappho nue, la jambe gauche enveloppée dans son *péplos;* elle est assise sur un rocher, sa lyre posée à terre. (Camée inédit de la collection de Luynes, au Cabinet de France. Sardonyx de 25 millim. sur 18.)

[4] Stésichore debout, à droite, s'appuyant sur un bâton et tenant un *volumen* à la main; en légende : ΘΕΡΜΙΤΩΝ ΙΜΕΡΑΙΩΝ. Revers d'une monnaie de bronze de Thermae-Himéra. Sur la face est la tête de Héra, à droite.

[5] La nymphe Himéra, debout, drapée dans un long *péplos*, et sacrifiant sur un autel allumé. Derrière la nymphe, une fontaine dont l'orifice est formé par une gueule de lion; Silène nu, s'est approché de la fontaine et reçoit le jet d'eau en pleine poitrine. Dans le

à connaître les Muses grecques et elles m'ont fait plus grand que les rois Dascylès et Gygès. »

Stésichore d'Himère, contemporain d'Alcée et de Sappho, a droit à plus d'attention de notre part. En introduisant dans ses poèmes lyriques l'*épode*, où il célébrait les héros, protecteurs des cités, il prépara une innovation importante, la récitation d'une légende par un personnage distinct du chœur, en un mot l'action, le drame ajouté au chant. La tragédie était là en germe. Quintilien a dit de lui que « chantre de grandes guerres et de chefs illustres, il avait soutenu avec la lyre le fardeau de l'épopée. S'il avait su garder la juste mesure, nul poète n'eût approché plus près d'Homère[1]. » Il nous reste de lui trop peu de ses vers, pour que nous puissions vérifier l'exactitude de l'éloge ou de la critique. Croyons ce que les anciens nous disent de lui. Horace, qui a souvent la dent dure, l'appelle « le disciple des muses sévères[3].



Archiloque de Paros[2].

La muse nouvelle se rapprochait de l'épopée lorsque, avec les poètes lyriques, elle chantait les héros; elle fut l'élégie quand elle exprima des sentiments plus personnels. Callinos d'Éphèse, qui inventa le vers élégiaque, s'en servit, comme Tyrtée, pour des chants guerriers; après lui, Mimnerme de Smyrne ou de Colophon l'employa pour l'expression de la douleur et du plaisir. Un contemporain de Callinos et de Tyrtée, Archiloque de Paros, trouva l'ïambe vers 680, et le fit servir à ses cruelles satires. Malgré sa mauvaise langue et

champ, un grain d'orge. ℞. Un personnage dans un bige, couronné par la Victoire, qui vole au-dessus des chevaux. En légende rétrograde : IMEPAION.

[1] Quintilien, *Inst. or.*, X, 1.

[2] Buste en marbre, d'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. II, n° 6. — Aucune inscription ne désigne Archiloque, mais l'hermès est double et de l'autre côté est la tête d'Homère. Or les anciens ont si souvent rapproché les deux poètes, que Visconti se croit autorisé à mettre sous la seconde figure le nom d'Archiloque.

[3] Horace, *Odes*, IV, IX, 8.

ses vices, même malgré sa défaillance sur le champ de bataille où, sans en rougir, il abandonna son bouclier, les Grecs, gagnés par ses beaux vers, le mirent à côté de leur poëte favori[1]: ils avaient



Ésope[2].

l'ivresse de la poésie et l'adoration des dons de l'intelligence.

[1] *Maximus poeta aut certe summo proximus.* (Valère Max., VI, III, 1.) L'opinion parait singulière après qu'on a lu le jugement sévère que Pindare porte de lui (*Pythiques*, II, 100). L'empereur Julien en interdit la lecture. Voici les vers malheureux qu'il écrivit à propos de son bouclier et qu'Horace imita, ce qui ne lui fit pas beaucoup d'honneur :

Un Thrace est fier de posséder mon bouclier
Que j'ai laissé intact auprès d'un buisson,
Sans doute contre mon gré; mais, en faisant ainsi,
J'évitais la mort. Bonsoir à ce bouclier.
J'en aurai un autre qui ne sera pas plus mauvais

[2] Marbre de la villa Albani, d'après Visconti. *Icon. graeca.* tav. XII.

L'Éphésien Hipponax hérita de la verve et des colères d'Archiloque.

Le sixième siècle finit par les poètes qu'on appela *gnomiques*, ou les diseurs de sentences, de prologues et d'apologues, tels que Phocylide de Milet, Solon d'Athènes, Théognis, le poète aristocratique de Mégare, et Ésope, né sur les côtes de Thrace, mais qui vécut à Samos. Ces poètes marquent la tendance nouvelle de l'esprit grec vers l'observation et l'abstraction philosophiques. C'est à peine si les sentences très morales de Phocylide ont quelques traces de poésie. Un pas de plus dans cette voie, et la prose



Ésope [1].



Anacréon [2].

écrite, libre de tout rhythme, de toute servitude, naîtra : la langue des hommes après celle des dieux.

Anacréon de Téos, qui, ne sachant pas vieillir, mêlait ses cheveux blancs aux tresses blondes des jeunes filles, « comme le lys se marie

Malgré de mâles accents qui se trouvent en d'autres vers de lui, Sparte le chassa de ses murs et elle eut raison de lui infliger cet affront.

[1] Buste barbu d'Ésope, de profil à droite. (Pierre gravée (prase) du Cabinet de France. Haut. 8 mill.; larg. 6 mill., *Catalogue*, etc., n° 2041.)

[2] Coupe de Vulci, conservée au musée Britannique. (*A catalogue of the Greek and Etruscan vases in the British museum*, n° 821); d'après O. Iahn, *Ueber Darstellungen griechischer Dichter auf Vasenbildern*, dans les *Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, III (1861), p. 699 et Taf. III, n° 1. — Anacréon, couronné de feuillage, joue de la lyre devant deux jeunes gens qui viennent à sa rencontre en l'acclamant. Devant et derrière le poète, on lit : Ἀνακρέων καλός. De même pour le premier des jeunes gens, Νύ[μ]φης καλός. Cf. un vase du musée de Berlin, A. Furtwängler, *Beschreibung der Vasensammlung im antiquarium*, n° 2351.

à la rose[1] »; Simonide de Céos, le rival de Pindare et le familier du Pisistratide Hipparque qui fait excuser son usurpation par son culte pour les lettres; Bacchylide, son neveu, poète élégant et pur, qu'Horace a aussi quelquefois imité[2] et dont nos désespérés devraient répéter certains vers, ceux-ci, par exemple : « Il n'est dans ce monde qu'une route qui conduise au bonheur, c'est de ne pas permettre que notre âme s'affaisse sous l'excès de la souffrance, et qu'elle se laisse abattre par les malheurs dont notre vie est assiégée. »

Ces poètes ne sont pas morts tout entiers, bien qu'un petit nombre



Leçon de poésie et de musique, dans une classe athénienne[3].

de leurs vers aient été sauvés; mais s'ils intéressent l'histoire littéraire, ils ne donnent rien à l'histoire politique et nous passons devant eux en les saluant[4].

[1] *Carmina*, 49[34], 7-8.

[2] Notamment dans la belle ode (I, xv). ***Pastor cum traheret per freta navibus.***

[3] Coupe signée du peintre Douris, découverte à Cære et conservée au musée de Berlin (A. Furtwängler, ***Beschreibung der Vasensammlung***, etc., n° 2285); d'après l'***Archäologische Zeitung***, 1873, Taf. I et page 1 (A. Michaelis). — A droite est assis, les jambes croisées, le pédagogue qui vient d'amener son élève. Celui-ci est debout devant le maître de poésie et récite sa leçon. Le maître, assis sur un siège à dossier élevé, tient dans les mains un rouleau qu'il déploie et sur lequel on lit le vers suivant :

Μοῖσά μοι ἀ(μ)φὶ Σκάμανδρον εὔρρων [= εὔρροον] ἄρχομαι ἀείνδειν.

Au-dessus de ces trois personnages sont suspendus une coupe, une lyre et le sac de cuir qui renferme les flûtes; au sac est attachée la petite boite qui contient des embouchures de différentes sortes pour la flûte (γλωττοκομεῖον). Plus loin, l'élève prend une leçon de musique; maître et élève sont assis sur un siège sans dossier. Le maître, la tête haute, regarde l'élève qui, courbé sur sa lyre, semble tout entier à son jeu. Au-dessus sont suspendues une corbeille à trois pieds, une lyre et une coupe. Dans le champ, l'inscription Ἱπ[π]οδάμας καλός.

[4] Nous en retrouverons quelques-uns à notre chap. xxii : ***le Siècle de Périclès hors d'Athènes***

Ainsi toute la sève poétique de cette époque coule et s'épand sur les côtes de l'Asie et dans les îles. Les colonies de Sicile n'ont à citer que Stésichore, et l'inventeur de la comédie, Épicharme, qui, né à Cos, vécut à Syracuse. Sur cette liste d'honneur on pourrait inscrire encore Hésiode, que d'anciens auteurs font naître à Cymé en Éolide, d'où son père vint s'établir dans l'Ascra béotienne. Mais qu'est le poète béotien à côté du divin aveugle que Smyrne et Chios se disputent! Les colonies asiatiques avaient donc reçu tous les dons des muses : l'épopée, l'élégie, la satire, la fable et la musique, compagne inséparable de la poésie, qu'elle discipline au rhythme et à la mesure. Que leur manquait-il en poésie? Le drame, une des gloires réservées à Athènes, et dont les éléments avaient été préparés par le culte des héros, la religion des morts et la croyance à la vertu de l'expiation.

Pendant que les colonies brillaient de l'éclat jeté sur elles par ceux qui ne sont plus pour nous que de glorieux mutilés, la mère-patrie avait eu seulement trois poètes, Tyrtée, Solon et Théognis[1], quatre si nous faisons rentrer dans cette période Pindare, qui y appartient par la nature de son génie et qui, par son âge, est contemporain d'une autre école, celle des grands tragiques d'Athènes. Le temps, qui a maltraité tous ses rivaux, lui a été plus favorable et nous gardons assez de ses œuvres pour lui assigner uue place à part. Ses vers lui ont valu, durant sa vie, la gloire avec la fortune et l'honneur inusité d'un siège dans le temple d'Apollon[2]. Après sa mort, sa popularité s'est continuée jusque parmi nous, qui ne le comprenons pas toujours, mais qui respectons le jugement que les anciens ont porté sur lui[3]. Ce fut un homme heureux. Aussi aima-t-il son temps, sa religion, les assemblées des vieillards qui, dans l'État, règlent tout paisiblement, même ceux qu'Athènes appelait les tyrans, et que lui nomme « les ordonnateurs des cités ». Sa pensée est avec les dieux, dont il accepte toutes les légendes, excepté celles où ils ne paraissent pas à leur avantage; elle est aussi avec les rois, dont la puissance lui semble bonne pour contenir la foule populaire. Il est croyant et il est partisan du pouvoir monarchique et de celui des grands. « Ébranler une cité, dit-il avec

[1] Pour Tyrtée, voy. p. 345; pour Solon, p. 431; pour Théognis, p. 513.

[2] Du moins, du temps de Pausanias (*Phoc.*, 24), on montrait à Delphes une chaire en fer où le poète, disait-on, s'était assis pour chanter ses hymnes. Il confirme lui-même le fait, lorsqu'il dit, dans un des fragments qui nous restent : « Je t'ai supplié, ô divinité à la couronne d'or et aux prédications éclatantes! Reçois-moi dans ta divine enceinte, moi pontife renommé des Muses. »

[3] Ils le mettaient à côté d'Homère. (Cicéron, *l'Orateur*, 1.)

vérité, est chose facile, même pour les plus misérables, mais la rasseoir sur des bases solides est un rude labeur[1]. » Aussi ses affections étaient pour Lacédémone, et il parlait le dialecte dorique. Nous devons noter ce double caractère de Pindare, qui le fait plus vieux que son âge; car, s'il a vécu, comme on le croit, de 522 à 442, il a vu la poésie commencer le divorce avec l'ancienne mythologie et les gouvernements libres remplacer ceux des Eupatrides.

Par suite des relations, de jour en jour plus fréquentes, avec l'Égypte, l'usage du papyrus s'étend; l'écriture y trouve une matière commode, et les ouvrages en prose qu'il est plus difficile de confier à la mémoire que des vers qui se chantent, vont se multiplier. Les premiers prosateurs sortent encore des colonies. Phérécyde de Syros[2] écrit, vers 550, une théogonie, le premier livre en prose dont il subsiste quelques fragments. Cadmos de Milet rédige l'histoire de sa patrie; Hécatée, son compatriote (510-490), Hellanicos de Mytilène, Phérécyde de Léros, précèdent Hérodote, qui, né vers 484, allait, dans les guerres Médiques, écrire ou plutôt chanter le triomphe de la Grèce sur l'Asie.

IV. — LA PHILOSOPHIE.

Cette activité d'esprit, qui poussait les Grecs asiatiques dans toutes les voies de l'art et de la pensée, devait les conduire à la recherche des grands problèmes de la nature de l'homme, de Dieu et du monde, que l'esprit humain se pose toujours et qu'il essaye de résoudre par les seules lumières de sa raison, quand il ne se contente plus des solutions que lui offre la religion populaire. Cette recherche, cette étude, s'appelle la philosophie, et l'Asie Mineure fut encore son berceau.

La Grèce n'ayant pas eu, comme l'Égypte, une classe sacerdotale qui gardât pour elle seule, loin du profane vulgaire, la religion et la science, cachées sous une écriture mystérieuse, chacun put s'abreuver à la source sainte, et de cette source jaillit le libre développement de l'esprit philosophique. Indissolublement unie dans l'Orient à la religion, la science s'en sépara en Grèce. Comme les lettres, comme les arts, elle trouva cette indépendance sans laquelle la civilisation n'eût jamais brisé ses lisières.

[1] *Pyth.*, IV, *ad fin.*
[2] Il y a deux îles de ce nom : Syros (Syra), une des Cyclades et Scyros (Skyros), une des Sporades, où Achille fut caché par Thétis et où Thésée mourut. Voy. p. 119 et 369.

A ses premiers pas, la philosophie apparaît enveloppée des liens de la religion et de la poésie; il n'en pouvait être autrement. Mais, au sixième siècle, la religion perdait déjà de son crédit auprès de quelques hommes qui prétendaient regarder au fond des choses. Le besoin de se représenter la Divinité sous une forme humaine, tendance qu'on a appelée l'anthropomorphisme, avait de nouveau matérialisé les dieux, mais d'une autre façon que par le naturalisme. Ces dieux faits hommes, on les avait enveloppés de légendes de jour en jour plus compliquées, plus merveilleuses, et aussi moins pures. Leur vie s'était chargée d'incidents grossiers et de fictions



Bas-relief égyptien. *Offrande à un hiérogrammate*[1].

graveleuses, que les poètes, les artistes, rendaient plus dangereux encore en les recouvrant de toutes les beautés de l'art.

La foule eut d'autant plus de dévotion à ces dieux obscènes qu'ils légitimaient par leur exemple ses désordres. Mais ceux qui plaçaient plus haut leur esprit et leur cœur cherchèrent par eux-mêmes, au-dessus de ces fables, la vérité obscurcie. Ce premier effort de l'esprit ne consista d'abord qu'en réflexions confuses sur l'homme et la nature, avec une propension singulièrement téméraire à créer des conjectures et des systèmes qui embrassaient le monde entier. A son début, la philosophie veut être la science universelle.

[1] Bas-relief de Memphis, d'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. I, fig. 485. — Devant le hiérogrammate, assis à gauche et tenant d'une main le long bâton de commandement, de l'autre une bandelette, un scribe introduit des personnages, hommes, femmes et enfants, qui lui apportent des offrandes variées.

Quelques-uns de ces philosophes furent appelés *les sages;* ceux-là s'occupaient surtout de morale pratique. On varie sur leur nombre comme sur leurs noms; les uns en nommaient sept, d'autres dix. C'était une légende par laquelle les Grecs marquaient les débuts de l'observation morale. Thalès de Milet, Bias de Priène, Pittacos de Mytilène et Solon d'Athènes étaient les seuls qu'on reconnût généralement. On leur adjoignait d'ordinaire Chilon de Sparte, Cléobule de Lindos et Périandre de Corinthe, qui fut pourtant un cruel tyran. On a conservé quelques-unes de leurs maximes, que Platon, dans son *Protagoras*, appelle « les prémices de la sagesse grecque » : « Connais-toi toi-même; » — « Rien de trop[1]; » — « L'infortune te suit de près; mais plus malheureux est celui qui ne sait pas supporter le malheur; » — « Écoute beaucoup et parle peu; » — « Qui donne la sagesse? L'expérience; » — « La vraie liberté, c'est une conscience pure. » — Et encore le grand précepte : « Ne fais pas toi-même ce qui te déplaît dans les autres. » — Bias, qui mettait les seuls biens dans l'intelligence, disait, sortant nu de sa ville natale prise par l'ennemi : « J'emporte tout avec moi. » Le temple de Latone, à Délos, portait ces mots de Théognis : « Ce qu'il y a de plus beau, c'est la justice. »


Thalès de Milet[2].


Pittacos de Mytilène[3].

[1] Le μηδὲν ἄγαν de Chilon, qui, avec le γνῶθι σεαυτόν, était gravé dans le temple de Delphes, se lit encore sur une pierre d'un petit sanctuaire d'Apollon bâti à Oea (île de Santorin), dans une grotte d'où s'échappait une *moffette* d'air chaud mélangé d'acide carbonique, analogue sans doute à celle de Delphes, qui est aujourd'hui perdue. (*C. R. de l'Acad. des Inscr.* pour 1866, p. 278.)

[2] D'après Visconti, *Icon. gr.*, tav. X a. — Cet hermès ne porte aucune inscription; mais il est double, et Visconti, qui reconnaît Bias dans l'une des figures, propose pour celle-ci le nom de Thalès : tous deux étaient Ioniens, l'un de Milet, l'autre de Priène, et nous savons que les anciens se plaisaient à des rapprochements de cette sorte.

[3] Tête de Pittacos, à gauche; en légende, ΦΙΤΤΑΚΟC. Au revers de cette monnaie de bronze

Pythagore enseignait que les dieux avaient fait à l'homme deux magnifiques présents : la vérité et la bienfaisance; et il aimait à répéter deux salutaires maximes : « Garde la mesure »; c'est le grand conseil de la modération en tout, et : « Respecte-toi toi-même »; ce qui veut dire : honore l'intelligence qui a été mise en toi, en te montrant digne du don que tu as reçu. Kant a fait de ce sentiment un des fondements de la morale, et il a eu raison de le faire.



Périandre de Corinthe [1].

Dans les *Vers dorés* qu'on a attribués à Pythagore et qui, du moins, sont de son école, on lit une excellente règle de perfectionnement : « Ne t'abandonne pas au sommeil avant d'avoir examiné par trois fois ce que tu as fait dans ta journée. Demande-toi : Quelle faute ai-je commise ? A quel devoir ai-je manqué? Interroge-toi ainsi sur chacune de tes actions. C'est le moyen d'arriver à la vérité et au bonheur. » Et ailleurs : « Plus que devant tout autre rougis devant toi-même. — Honore ton père et ta mère, et choisis pour ton ami celui qui sera le meilleur par la vertu. »

Peut-être était-elle d'eux aussi cette inscription gravée sur la porte du temple de Delphes : « *Tu es,* » qui semble un écho de la Genèse, en ne reconnaissant l'existence absolue qu'à la Divinité seule. Si l'on range leurs maximes dans un ordre méthodique[2], on constate que ces sages avaient déjà connu toutes les parties de la morale individuelle et sociale. Ainsi ils recommandent la culture de l'esprit, la tempérance et le courage : morale individuelle; au principe négatif de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il

figure la tête d'Alcée (voy. ci-dessus, p. 440). L'usage, que l'on retroove jusque dans les inscriptions, est d'écrire Mitylène, mais les monnaies portent Mytilène.

[1] D'après Visconti, *Icon. gr.*, tav. IX. — Sur la provenance de cet hermès, voy. p. 636, n. 1. L'inscription porte : Περίανδρος Κυψέλου Κορίνθιος. — Μελέτη πᾶν. « L'étude est tout. »

[2] C'est ce qui a été fait par M. Ad. Garnier, dans son mémoire sur les *Sages* de la Grèce.

fût fait à soi-même, ils joignent le principe actif de servir sa famille, ses amis, sa patrie; aux obligations de *devoir*, ils ajoutent même celles de *charité* : morale sociale. Enfin ils prescrivent de révérer les dieux et de leur rendre un culte public : morale religieuse.



Bias de Priène[1].

Ces sages donnaient une autre preuve de sagesse. Elle est de Bias cette maxime peu métaphysique, mais éloquente dans sa concision : « Au sujet des dieux, dis : Il y a des dieux. » Vingt-cinq siècles ne nous en ont pas appris davantage.

Le fondateur de la première école de philosophie grecque, celle d'Ionie, fut Thalès de Milet, né vers 640 d'une famille originaire de la Phénicie. Sagace observateur, il commença une grande révolution, lorsqu'il apprit à remplacer les connaissances empiriques par la science abstraite, celle qui, sous les faits, cherche les rapports constants des choses. Il trouva ainsi que les angles à la base d'un triangle isocèle étaient égaux, que trois angles d'un triangle valent deux droits et que les triangles équiangles ont leurs côtés homologues proportionnels. Ce dernier théorème lui permit de mesurer la hauteur des pyramides d'Égypte par l'ombre qu'elles projettent[2]. Sa réputation fut assez grande pour qu'on ait prétendu qu'il avait annoncé l'éclipse de soleil dont les Lydiens et les Mèdes, alors aux prises, furent si effrayés.

[1] Hermès en marbre, de travail romain ; d'après Visconti, *Icon. gr.*, tav. X. — Cet hermès a été trouvé en 1780, près de Tivoli, dans la villa de Cassius, avec celui de Périandre et des fragments de ceux de Thalès, de Pittacos et de Cléoboulos. (Voy. Visconti, *Musée Pie-Clémentin*, VI, pl. XXII-XXV.) L'inscription, gravée en caractères archaïsants, porte le nom du sage : Βίας Πρ[ι]ηνεύς, et l'une de ses maximes, que nous ne mettrons pas dans les vérités morales : Οἱ πλεῖστοι ἄνθρωποι κακοί. « La plupart des hommes sont méchants. »

[2] Dans son *Examen* d'un mémoire posthume de Letronne (1854), M. Th. H. Martin établissait que la science mathématique dont on fait honneur aux Égyptiens est une pure chimère; que la géométrie pratique, ou mesure des terres, est un art qui leur appartient; mais que la géométrie spéculative et démonstrative est une science toute grecque. Platon avait déjà dit : « Les Grecs ont un esprit curieux et avide de science, τὸ φιλομαθές, les Phéniciens un esprit de lucre, τὸ φιλοχρήματον. (Éd. Didot, t. I, p. 74.)

Il aurait aussi décidé les marins de l'Ionie à prendre pour guide, non plus la Grande-Ourse, trop éloignée du pôle, mais l'étoile polaire qu'on nommait la *Phénicienne* parce que, depuis longtemps, les Phéniciens dirigeaient d'après elle leur navigation.

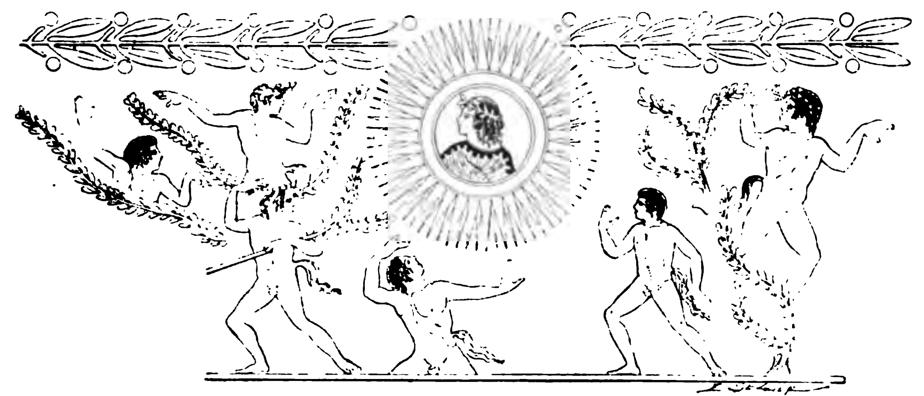
Bias [1].

Les découvertes mathématiques de Thalès sont bien modestes, mais elles ouvraient une route nouvelle. Le génie grec s'y engagea, et, séparant peu à peu la géométrie de la métaphysique qui d'abord l'enveloppait, il s'efforcera de substituer à l'observation des phénomènes la recherche des lois, qui affranchira l'esprit humain des entraves de la théologie. Une grande chose venait donc de se passer à Milet : l'avènement de la science mathématique, qui sera l'auxiliaire puissant des autres sciences, quand celles-ci seront nées



Pythagore [2].

Tout en devançant son temps, Thalès y tenait trop pour ne pas agiter, lui aussi, la question de l'origine de



Satyres effrayés s'enfuyant à la vue du Soleil [3].

la vie, qui est restée, en dehors des religions, une énigme indéchif-

[1] Buste barbu de Bias, à droite; en légende, ΒΙΑΣ. Face d'une monnaie de bronze de Priène, la patrie de Bias. Au revers, la légende ΠΡΙΗΝΕΩΝ, avec une figure debout tenant un sceptre.

[2] Pythagore assis; en légende, ΠΥΘΑΓΟΡΗC. Revers d'un médaillon contorniate romain; au droit, figure la tête radiée du Soleil. (Sabatier, *Médaillons contorniates*, pl. XV, 1.)

[3] Peinture de vase d'après les *Monumenti dell'Instit. archeol.*, II, tav. LV. — Au centre on voit le disque radié du soleil, avec l'image du dieu de la lumière, Hélios. (Cf. Hélios sur son char, ci-dessus, p. 27.) Le soleil brille de tout son éclat et les satyres, amis du silence et de

frable. Nous savons maintenant que tout être vivant vient d'un être vivant et que la vie est une propriété que ne possède pas la matière. Mais l'homme, et c'est son honneur, ne se résigne pas à ignorer. Sur ce point, Thalès rompit avec le monde légendaire; il vit des forces naturelles là où Homère et Hésiode voyaient des dieux. Quelques observations fort simples sur l'humidité et la croyance générale à l'existence du fleuve Océan autour de la terre, furent, selon Aristote, les éléments dont le chef de l'École ionienne composa son système du monde. L'eau fut pour lui, comme elle l'avait été dans les cosmogonies orientales, le principe des choses, parce que, sans forme par elle-même, elle peut les prendre toutes. « Tout en vient, disait-il, et tout y retourne. » La Bible montre, avant la Création, l'Esprit de Jéhovah planant sur les eaux; Homère en fait sortir tous les êtres, même les dieux[1], et si la Vénus Anadyomène était la déesse née de la blanche écume des flots, elle fut aussi la puissance génératrice s'élançant de la mer.


Uranie, muse des mathématiques[2].

Mais si Thalès déterminait le principe composant, il n'en séparait pas le pouvoir formateur. Physicien, il n'osa s'élever au-dessus du monde matériel pour trouver Dieu. Il crut que l'univers était un

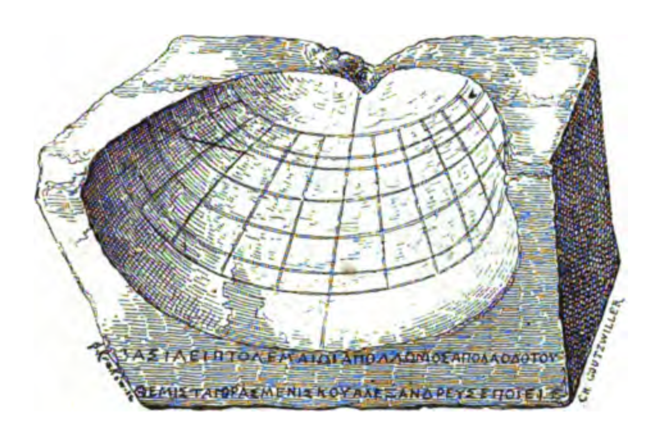
l'ombre, s'enfuient. On a supposé que les trente-six rayons qui entourent le disque (36 grands rayons et 36 plus petits) correspondaient aux trois cent soixante jours qui, selon le calcul des anciens, formaient le cycle annuel du soleil. (*Annali*, X, p. 270.)

[1] *Iliade*, XIV, 201, 246.

[2] Statue du Vatican, d'après Visconti, *Musée Pie-Clémentin*, I, pl. XXV. — Cf. Clarac, *Musée de sculpture*, III, p. 288, n° 1098. Statue en marbre grec découverte dans le bois des oliviers de Tivoli. « Elle fut trouvée très endommagée, mais pouvant facilement, malgré de nombreuses cassures, être rétablie dans son intégrité. Les parties qui lui manquaient n'étaient que des fragments intermédiaires... Le globe lui-même est antique. »

organisme vivant, et les dieux furent pour lui les forces mêmes de la nature, les causes qui produisent les phénomènes. « Tout est plein de dieux, » disait-il [1]

Il était naturel qu'après cette philosophie qui voyait le *cosmos* par les yeux du corps, il en vînt une qui ne voulût le saisir que par les yeux de l'esprit. Les Grecs avaient trop de bon sens pour ne pas regarder autour d'eux dans le monde physique, et ils étaient de trop grands raisonneurs pour ne pas subordonner leurs observations à la dialectique. Avec Anaximandre, la métaphysique commença. Ce philosophe, le compatriote et l'ami de Thalès, qui, le premier en Grèce,



Cadran solaire conique [2].

construisit un gnomon, ou cadran solaire, une sphère, une mappemonde, et calcula l'inclinaison de l'écliptique [3], plaça en tête de son

[1] Aristote, *de l'Ame*, I, 5, πάντα πλήρη θεῶν εἶναι.

[2] Cadran solaire en marbre, découvert par O. Rayet à Héraclée du Latmos. « Il était placé sur un gradin d'une salle hypèthre carrée, voisine de l'agora, et qui servait peut-être de βουλευτήριον, ou lieu de réunion du sénat ; il est actuellement au musée du Louvre, dans la salle des marbres de Milet. » (G. Rayet, *les Cadrans solaires coniques dans l'antiquité*, dans les *Annales de chimie et de physique*, V[e] série, t. VI, 1875). L'inscription suivante, en caractères de l'époque macédonienne, se lit sur la face S. du cadran :

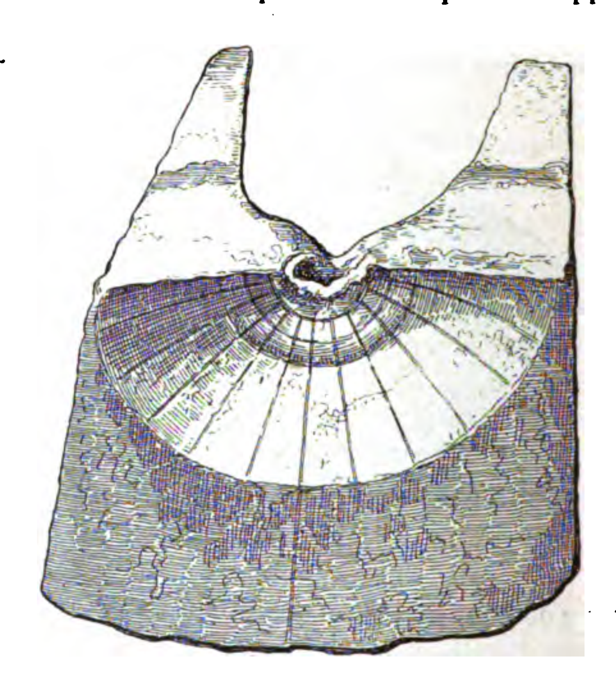
Βασιλεῖ Πτολεμαίῳ Ἀπολλώνιος Ἀπολλοδότου.
Θεμισταγόρας Μενίσκου Ἀλεξανδρεὺς ἐποίει.

Ce cadran solaire a été construit par Thémistagoras, et dédié au roi Ptolémée par Apollonios. Peut-être faut-il voir dans ce dernier personnage « le grand mathématicien Apollonios de Pergé, qui, au témoignage de Vitruve, inventa plusieurs cadrans solaires et qui jouit à Alexandrie d'une grande faveur à la cour des Ptolémées ». (G. Rayet.) Pour la description géométrique du monument, voyez G. Rayet.

[3] Voyez Strabon, I, p. 7, et Diogène Laërte, II, 1. — Hérodote (V, 49) raconte que, « le Milésien Aristagoras apporta à Lacédémone une plaque d'airain sur laquelle étaient gravés le contour de la terre avec toutes les mers et tous les fleuves. » Plus tard les Athéniens firent placer sous un de leurs portiques une carte générale de la Grèce, celle que

système, dans son livre Περὶ φύσεως, l'axiome que rien ne vient de rien, et remplaça l'élément primitif de Thalès par un principe infini, éternel, dont l'essence était de produire, en vertu de sa seule force, la foule infinie des phénomènes. A un principe physique il substituait donc un principe métaphysique, et le raisonnement pur à l'observation, qui pourtant l'avait d'abord si bien servi.

Anaximène, peut-être élève d'Anaximandre[1], rentra dans les voies de Thalès; seulement, à l'eau, il préféra l'air qui enveloppe la terre et



Cadran solaire conique (voy p. 630, n. 2).

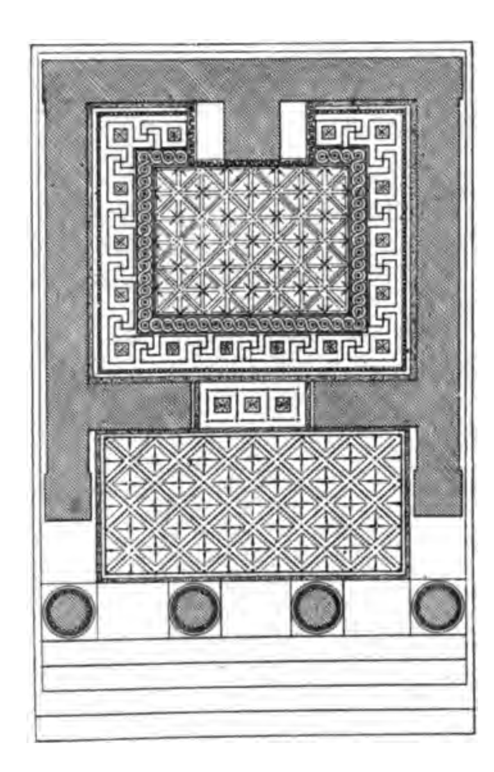
semble la source de toute vie : raréfié, il devient le feu : condensé, il forme les nuages, l'eau, la terre et les pierres.

Héraclite d'Éphèse, qui florissait vers 500, prit un autre agent primordial, le feu, et nia l'existence d'un être supra-sensible; mais il conçut la remarquable idée de la constance des lois générales, malgré la variété infinie des formes : πάντα χωρεῖ, οὐδὲν μένει, « tout se meut, rien ne demeure ». Les variations de la matière étaient pour lui des changements temporaires, un perpétuel *devenir*, comme dira Hegel, un écoulement sans fin, sous des formes changeantes, comme pense-

Socrate fit regarder par Alcibiade en lui disant pour rabattre sa vanité : « Montre-moi donc où sont ces grandes propriétés que tu te vantes de posséder. » Elien, III, 28.

[1] Suivant Diogène Laërte, Anaximandre serait mort vers 547, Anaximène vers 500.

ront les évolutionnistes[1]. Génération et destruction ne signifiaient pas, pour Héraclite, autre chose qu'union et séparation; et l'ordre de la nature était l'équilibre de forces contraires. La science moderne croit avoir révélé deux lois fondamentales : la conservation de la matière et la conservation de l'énergie. Il semble qu'on pourrait, avec de la complaisance, trouver ces idées en germe dans le mouvement perpétuel d'Héraclite[2]. Le philosophe d'Éphèse refusa, dit-on, de donner des lois à son pays, ce qui a fait représenter comme un solitaire misanthrope et désolé le penseur opiniâtre qui ne voulait point être détourné de ses méditations profondes par le souci importun d'intérêts transitoires, et le fier génie qui osait déjà dire : « Ils prient des statues, comme si l'on parlait à des pierres; » ou encore : « Jupiter s'amuse et le monde se fait. » Il ne mettait pas de différence entre la substance des dieux et celle des hommes; l'humanité lui semblait



Plan restitué du temple d'Empédocle, à Sélinonte[3].

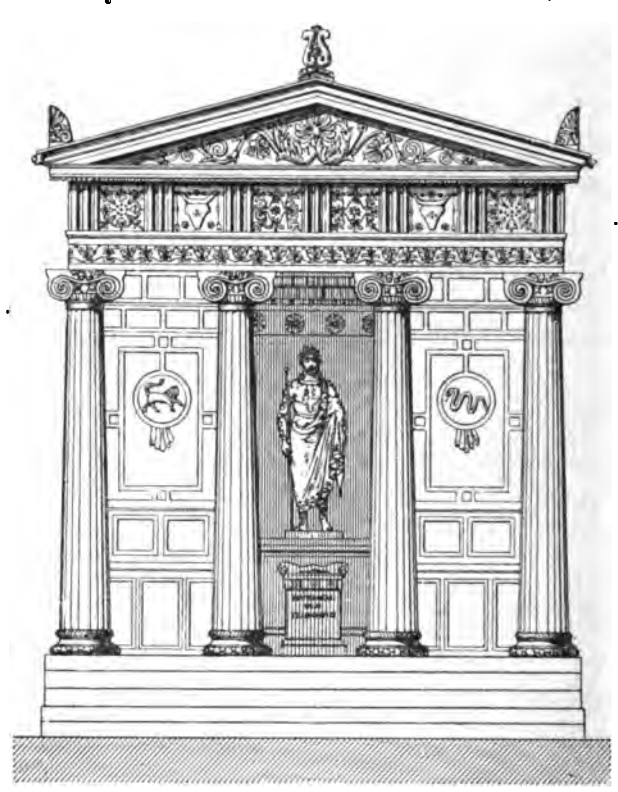
[1] ...οἷον ῥεύματα κινεῖσθαι τὰ πάντα. (Platon, *Théétète*, c. 15, p. 160 D.) Aussi Platon appelait-il ses disciples les Ῥέοντες.

[2] M. Berthelot, dans son savant livre sur les *Origines de l'alchimie*, publié tout récemment, dit des idées d'Héraclite : « Elles ressemblent étrangement à celles qui servent aujourd'hui de fondement à nos théories physiques sur l'échange incessant des éléments dans leurs composés, sur la transformation des forces et sur la théorie mécanique de la chaleur. De même la théorie des atomes de Leucippe et de Démocrite, adoptée plus tard par les Épicuriens, est venue jusqu'à nous et est encore professée aujourd'hui par la plupart des chimistes. » (Pages 252 et 262.) Si Empédocle, qui reliait par des liens intimes toute la nature organisée, eût vécu de nos jours, il eût sans doute été un des fondateurs de la nouvelle physiologie.

[3] D'après J. J. Hittorf, *Restitution du temple d'Empédocle à Sélinonte ou l'architecture chez les Grecs* (1851), pl. I. Cf. Texte, p. 759. — Ce petit temple, situé sur l'acropole de Sélinonte et que l'on suppose dédié à Empédocle, est long (depuis la première marche jusqu'au premier socle, derrière le mur du fond de la *cella*) de 7^{m},60, et large de 4^{m},80. Il est *prostyle-tétrastyle*, c'est-à-dire qu'il n'a de colonnes qu'à sa façade principale, et que celles-ci sont au nombre de quatre. Hittorf a supposé le sol couvert d'un enduit en stuc décoré d'ornements peints.

faite de matière divine : Hésiode l'avait déjà dit ; mais, pour Héraclite, le divin était l'élévation de la pensée au-dessus des sens.

Cinquante ans plus tard, la Sicile eut un homme supérieur, Empédocle d'Agrigente, philosophe, poète et physicien. Au philosophe, ses concitoyens élevèrent une statue voilée, image de l'obscurité de sa doctrine; mais le physicien établit une théorie qui a vécu jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, celle des quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu. Ils sont impérissables, disait-il, et ils se mélangent ou se séparent incessamment, de sorte que les substances persistent sous le perpétuel changement des apparences. Dans ces doctrines, on a cru entrevoir certaines données du système de l'évolution[1]. Ces Grecs, avec leur esprit pénétrant, ont eu des pressentiments de tout et, à isoler quelques-unes de leurs pensées, on les prendrait pour les précurseurs de la science moderne. Mais ils regardaient au fond de leur raison plus qu'au fond de la nature, parce que la grande arme du combat scientifique, la méthode expérimentale, leur manquait. Ils jetaient en prodigues leurs idées, comme le semeur qui répandrait à pleines mains la bonne semence et les herbes folles. Celles-ci ont étouffé celle-là et la moisson n'a levé que vingt siècles plus tard.


Élévation principale du temple d'Empédocle[2]

[1] Nous retrouverons Empédocle plus loin, au chap. XXII.

[2] D'après Hittorf, *Restitution du temple d'Empédocle*, etc., l. II. — La hauteur du temple, depuis le sol jusqu'au sommet de l'antéfixe qui couronne le fronton, est de 6m,50; la hauteur des colonnes est de 3m,50.

Cependant ce ne fut point par leurs seuls écrivains et par leurs artistes que les Grecs furent les initiateurs de la civilisation. En soupçonnant les premiers que l'univers est gouverné par des lois, ils ont préparé quelques-unes de nos sciences. Nous continuons d'admirer les travaux d'Aristote sur l'*Histoire Naturelle*, et les *Éléments* d'Euclide, qui fut presque son contemporain, forment encore le fond de notre enseignement géométrique[1].



Euclide[2].

Les Grecs avaient donc essayé de résoudre le grand problème de la philosophie naturelle, la constitution de la matière, dont la solution n'est pas encore trouvée. Les fluides impondérables n'ont fait que passer: l'éther des physiciens, l'atome des chimistes, l'unité de la matière, sont des hypothèses qui auront peut-être le sort de tant d'autres : vérité aujourd'hui, erreur demain. Déjà ne prétend-on pas tout expliquer par un nouveau venu, le mouvement, qui est aussi très ancien, puisqu'on peut le faire descendre d'Héraclite et que Descartes disait : « Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je referai le monde. »

Anaxagore[3].

Il est un problème encore plus difficile, celui dont la métaphysique s'occupe : la recherche du principe des choses. Anaximandre, on vient de le voir, l'avait abordé. L'école d'Élée et celle de Pythagore essayeront de le résoudre, mais ce sera plus d'un siècle après Thalès, qu'au témoignage d'Aristote[4], Anaxagore de Clazomène, né vers 500, dégagera clairement, φανερῶς, de la matière la cause première, ou le Dieu ordonnateur du monde, et méritera d'être appelé, pour ce sublime effort, ὁ Νοῦς, l'Intelligence[5].

L'école éléatique, qui prit son nom de la ville italienne d'Élée, fondée par les Phocéens, opposa au *multiple* des physiciens de l'Ionie, pour l'explication du monde, le principe de l'*unité*. Xénophane de

[1] Euclide, le géomètre, florissait vers 320.

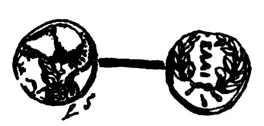
[2] Tête barbue et voilée d'Euclide, sur une monnaie de Mégare ; en légende, ΜΕΓΑΡΕΩΝ. ℞. Diane Lucifera, debout. (Bronze.) La légende et les traits du philosophe ont été retouchés au burin, à une époque moderne.

[3] Anaxagore, assis sur un globe, tenant peut-être un *volumen* de la main gauche et étendant la main droite. En légende : ΚΛΑΖΟΜΕΝΙΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze autonome de Clazomène.)

[4] *Métaphys.*, I. 3.

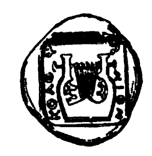
[5] Voy. le chap. XXII.

Colophon y arriva vers 536, et Parménide y naquit peu de temps après. Leur dialectique puissante les détournant de l'observation extérieure pour ne leur laisser écouter que les révélations de ce qu'ils croyaient être la raison pure, devint l'arme d'une école austère dont la tendance fut de tout absorber en un être sans commencement ni fin; infini dans l'espace comme dans le temps, de sorte qu'il n'y avait ni espace ni temps, et que l'être et le tout étaient identiques; immuable, de sorte qu'il n'y avait ni changements, ni mouvements; toujours identique à lui-même, de sorte qu'il ne pouvait se produire rien de nouveau, ni acte ni pensée. Mais ce principe éternel, invariable, qui n'était pas un esprit et n'avait aucun des attributs reconnus au Dieu des religions monothéistes, se confondait avec les lois de l'univers. Une seule chose est vraie, disait audacieusement Parménide, la métaphysique; le reste n'est que trompeuses apparences et illusions des sens. Ainsi la raison, non encore maîtresse d'elle-même à ce premier éveil, allait s'abîmer dans ses propres abstractions, et elle y entraînait avec elle les dieux du vulgaire. La religion des poëtes était durement traitée par ces métaphysiciens : « Si le bœuf et les lions savaient peindre, disait Xénophane, ils feraient des dieux semblables à eux-mêmes; » et il reprochait à Homère, à Hésiode d'avoir souvent célébré les actions criminelles des Olympiens[3].



Monnaie d'Élée[1].





Drachme de Colophon[2].

Parménide était poëte, comme Xénophane. Dans l'élan idéaliste qui l'emporte au-dessus du monde des réalités, il jette sur son austère philosophie un voile de poésie, dont le panthéisme s'enveloppe volontiers comme de la robe d'Isis. Tel est le fragment où il raconte le voyage, « en dehors des sentiers battus par les hommes, » qui le fait arriver dans la demeure éthérée dont la Justice garde les doubles clefs.

Zénon d'Élée, son disciple, s'enfonça plus encore dans les sophismes de l'école d'Élée. Un jour, dit-on, qu'il niait le mouvement, un de ses

[1] Tête casquée d'Athéna, à gauche. ℞. ΕΛΑΙ (Ἐλαιτῶν) dans une couronne de laurier. (Argent.)

[2] Tête laurée d'Apollon à droite; derrière, le monogramme d'un nom de magistrat. ℞. Dans un carré creux, ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ et une lyre. (Argent.)

[3] Bergk, *Poetæ lyr. Græci*, pars II, p. 356.

auditeurs se leva et marcha. Cette démonstration pratique n'était pas pour prévaloir en lui sur les spéculations abstraites. L'esprit, enivré de sa puissance depuis qu'il avait secoué les vieilles manières de penser, perdait terre. Le philosophe fermait les yeux et se satisfaisait avec un cliquetis de paroles; ce n'est pas une habitude absolument perdue.



Zénon d'Elée (?)[1].

Cependant, à cette école d'Élée, si étrange en ses affirmations que le bon sens condamne, se rattachent de puissants esprits qui, après elle, ont repris le problème de l'*Être*, devenu, suivant les temps et les systèmes, la *Substance*, l'*Absolu*, l'*Idée*.

Pythagore, né à Samos vers 570 ou un peu plus tôt, fonda une autre école qui porta son nom. Il émigra en Italie, par haine, dit-on, du tyran Polycrate, et se fixa à Crotone. On l'a fait voyager en Orient, tout au moins dans l'Égypte et la Babylonie[2], et l'on en concluait que c'était de là qu'il avait rapporté ce goût pour les sciences mathématiques qui caractérise son école. Il n'est pas nécessaire qu'il ait parcouru tant de pays pour y recueillir des idées. Nous savons que celles-ci voyagent plus qu'on ne le pense et qu'on les retrouve souvent bien loin de leur point de départ. comme ces veines de métaux


Pythagore[3].


Pythagore[4].

[1] D'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. XVII. — Le nom gravé sur ce marbre a été porté par plusieurs philosophes, et les raisons qui déterminent Visconti à y reconnaître Zénon d'Élée ne sont pas suffisantes.

[2] Le dernier historien de la philosophie grecque, Zeller (I, 301), conteste ces voyages, qui cependant étaient alors faciles.

[3] Pythagore assis, touchant avec une baguette un globe posé devant lui, sur un cippe. En légende ΠΥΘΑΓΟΡΗC CΑΜΙΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze de Samos, à l'effigie de l'empereur Commode.)

[4] Cornaline gravée, signée de Koimos (ΚΟΙΜΟΥ), d'après Visconti (*Icon. greca*, tav. XVII,

précieux qui, des profondeurs de la terre, viennent affleurer à la surface. Mais les relations entre Samos, l'Égypte et la Syrie étaient alors fréquentes. Il se peut donc que Pythagore ait visité ces pays qui attiraient beaucoup de Grecs, et qu'il en ait étudié d'autres. Le frère d'Alcée n'avait-il pas gagné à Babylone de brillantes récompenses militaires; et Hécatée de Milet, Hérodote d'Halicarnasse n'ont-ils pas été de grands voyageurs? Dans tous les cas, Pythagore a certainement subi l'influence de quelques idées qui ne semblent pas être nées dans son île de Samos. Phérécyde de Syros, qu'on lui donne pour maître, ne passe-t-il pas pour s'être inspiré des livres phéniciens[1]?.



Phérécyde de Syros[2].

On peut, en effet, distinguer dans le pythagorisme deux parties : l'une qui a plus le caractère grec; l'autre qui rappelle davantage l'Orient. On peut regarder comme appartenant à celle-ci les points suivants : le prin-

n° 2) qui y reconnaît Pythagore. Le sage est assis, la main gauche posée sur un globe. Cf. la monnaie de Samos.

[1] Clément d'Alexandrie range Phérécyde parmi les écrivains énigmatiques, et nous l'y laissons. Il n'est mentionné ici que pour quelques lignes de prose, les premières qui aient été écrites en Grèce, ou du moins les plus anciennes que nous possédions. Disons aussi que Cicéron lui attribue d'avoir enseigné l'immortalité de l'âme; doctrine qui, sans doute, était pour lui ce que fut la métempsycose pour son élève Pythagore.

[2] Buste en marbre, conservé au musée de Madrid (E. Hübner, *Die antiken Bildwerke in Madrid*, n° 176); d'après une photographie. — La tête n'appartient pas au buste sur lequel on lit l'inscription Φερεκύδης, mais ce n'en est pas moins un portrait et un morceau archaïque très intéressant.

cipe des choses est le feu central, ou le soleil, l'âme du monde, le dieu de vie. Les âmes des sphères qui gravitent autour du premier sont des dieux inférieurs; de ceux-ci émanent des dieux de troisième ordre. Les âmes des hommes et des animaux émanent aussi du feu central, rayons immortels de l'immortelle divinité; elles entrent dans le corps à la naissance et elles en sortent à la mort pour animer un corps nouveau, montant ou descendant, suivant leurs mérites, toute l'échelle des êtres. Voici le côté grec : l'âme est double, une partie d'elle-même est dans le cerveau, c'est le νοῦς; l'autre est dans la poitrine, c'est le θυμός; l'une raisonnable et immortelle, l'autre principe de la force et périssable. Les animaux n'ont que la dernière, l'homme les a toutes deux, mais il doit s'étudier à subordonner toujours celle-ci à celle-là. Ce qui est encore plus grec, ce sont les découvertes de Pythagore en géométrie, en astronomie et en musique, quoique sa théorie des nombres et sa doctrine de la métempsycose aient fait surtout sa réputation[1].

Cette théorie des nombres, si étrange d'abord, n'est cependant pas sans rapports avec les doctrines de l'école ionienne. Le point est en géométrie ce que l'unité est en arithmétique et la molécule dans la matière; ce sont les trois éléments générateurs, soumis aux mêmes lois. Mais, pour expliquer le monde physique, il faut deux choses, la matière et le principe organisateur. Cette idée, appliquée aux nombres, conduisit à considérer la *monade* comme le principe actif, la *dyade* comme le principe passif, et l'action du premier sur le second donna la *triade;* d'où cette conséquence : l'impair est le type des choses parfaites, et le pair le type des choses imparfaites. Cette conclusion s'appliquait également à la religion, qui, pour Pythagore, repose sur le dogme de l'unité divine représentée par la monade primordiale, et aux sciences morales : le beau, le bien et le vrai, consistant dans l'harmonie qui résulte de l'unité, comme le laid résulte du défaut d'accord et d'harmonie, le mal et le faux du multiple et de l'indéterminé.

Les successeurs de Pythagore allèrent plus loin; ils dirent que les

[1] On lui doit la démonstration relative au carré de l'hypoténuse, l'idée des quantités incommensurables, la théorie des proportions et des intervalles musicaux, enfin la découverte faite par lui ou par son école que le cercle enferme une plus grande surface que les courbes planes d'égal périmètre, et que la sphère enveloppe un plus grand volume que des surfaces égales ne peuvent en contenir. En astronomie, il a reconnu que l'étoile du matin et celle du soir sont un même astre, Vénus; que le jour et la nuit sont produits par la rotation de la terre autour de son centre, etc.

nombres, au lieu d'être le symbole numérique d'une vérité réelle, étaient les principes mêmes des choses[1]. Le nombre trois, type du parfait, quatre, le premier carré, dix, somme des quatre premiers nombres, eurent alors de grandes propriétés mystiques, surtout la triade qui deviendra la trinité platonicienne et alexandrine, dont Plotin



N° 1. N° 2. N° 3.

Maximes de philosophes et de sages[2].

et Proclus feront la loi universelle des êtres, et que les chrétiens appliqueront à leur dogme fondamental. De là bien des rêveries auxquelles s'abandonna l'école pythagoricienne, qui proclamait cependant une grande vérité, l'harmonie de l'univers, qu'elle n'appelait plus τὸ πᾶν, le tout, mais κόσμος, en latin *mundus*, l'ordre : mot et idée qui sont

[1] Ἀριθμὸν εἶναι τὴν οὐσίαν ἁπάντων. (Aristote, *Métaph.*, I, 5.) « Faire d'une quantité numérique la substance des choses est une manière de penser qui nous paraît très singulière, mais songeons à l'impression qu'a dû produire sur l'esprit des hommes la première découverte d'une régularité mathématique, profonde et immuable au sein des phénomènes; nous comprendrons alors que le nombre ait été adoré comme la cause de tout ordre et de toute détermination, comme le principe de toute connaissance, comme la puissance divine qui règne sur le monde. » (Zeller, t. I, p. 339, trad. Boutroux.)

[2] Inscriptions gravées sur trois bustes sans têtes, qui ont été découverts au même endroit que les bustes de Bias et de Périandre, donnés ci-dessus, p. 635 et 636 ; d'après Visconti, *Musée Pie-Clémentin*, VI, pl. XXII et XXII *a*. — N° 1. Κλεόβουλος Λίνδιος : Kléoboulos de Lindos. Μέτρον ἄριστον : la mesure est la plus grande qualité. — N° 2. Σόλων Ἐξηκεστίδου Ἀθηναῖος : Solon fils d'Exékestidès, Athénien. Μηθὲν ἄγαν : rien de trop. Voyez ci-dessus, p. 634.) — N° Πιττακὸς Ὕρρα Μυτιληναῖος : Pittakos, fils d'Hyrras, de Mytilène. Καιρὸν γνῶθι : connais le moment favorable. On sait qu'Hipparque, fils de Pisistrate, avait ainsi fait graver des sentences morales sur les hermès des routes (Cf. Platon, *Hipparque*, p. 228, et *Corpus inscriptionum Atticarum*, I, n° 522).

restés. Cette harmonie que Pythagore voyait au ciel où il croyait entendre la musique des sphères, il la voulait dans l'État par la concorde, dans la famille par l'affection, dans l'homme par la vertu.

La théorie pythagoricienne de la métempsycose est une des plus curieusement imaginées pour résoudre l'insoluble question de l'existence par delà le tombeau, dissiper l'effroi que cause la destruction



Métempsycose et immortalité : Memnon changé en oiseau[1].

finale de notre être et donner à la vie une sanction morale. Après la mort, l'âme, selon ses mérites ou ses démérites, passait dans un corps nouveau placé plus haut ou plus bas dans l'échelle des êtres; de sorte que l'univers vivant était le théâtre de migrations perpétuelles qui avaient pour terme suprême l'absorption en Dieu de l'âme arrivée à l'état de perfection. Aussi Pythagore prohibait d'une manière presque absolue les sacrifices sanglants sur les autels des dieux, et détournait ses disciples de l'usage habituel de la viande. Comme il avait purifié

[1] Peinture de vase, d'après le *Museo Etrusco*, tav. XLVII, 2 *a*. — Memnon, à droite, est étendu mort sur un bûcher, dans une forêt de myrtes. Debout auprès du cadavre se tient sa mère, Éos ou l'Aurore; plus loin sont les armes du héros. Sa mère se lamente et pleure : elle avait pourtant obtenu l'immortalité pour son fils, à la condition que l'âme de ce dernier passerait dans le corps d'un oiseau. L'oiseau est perché sur une branche, au-dessus d'Éos. Les larmes de l'inconsolable Éos devinrent, selon la fable, la rosée qui chaque matin couvre la terre. (Voyez, ci-dessus, p. 418.)

la notion de la divinité et de la vie, il purifia la morale, qui dépend toujours de cette double conception, et il arriva, sur certains points, à une élévation qui rappelle le christianisme. Il n'enseignait pas seulement la justice, qui lui semblait le principe de toute vertu, mais la tempérance, la chasteté et la pudeur. On pourrait voir aussi dans le fond de sa pensée le principe qui est devenu l'axiome de la science moderne : tout change; rien ne se détruit. Sa doctrine a formé deux des hommes qui ont laissé le nom le plus pur, Archytas de Tarente et le Thébain Épaminondas, peut-être même Eschyle.




Monnaie de Tarente[1].

Pythagore ne se borna point à de pures spéculations. Pour leur donner autorité et les répandre, il fonda un institut, sorte d'ordre monastique, formé de communautés, où un noviciat, à trois degrés, préparait les élèves à recevoir les révélations du maître. A l'aide de ce corps moitié sacerdotal et moitié politique, Pythagore voulait faire prédominer dans l'État l'empire de la sagesse et de la vertu, comme dans l'individu celui de la raison. La discipline et l'enthousiasme de ses élèves lui acquirent dans Crotone, à Locres, à Caulonia, à Tarente, à Métaponte, une autorité qui lui permit de faire dans ces villes une révolution




Monnaie de Caulonia[2].

[1] Le héros Taras nu, tenant un arc et une flèche, assis sur un dauphin. Au-dessus, ΤΑΡΑΣ; au-dessous, un petit éléphant et la marque d'atelier ΔΙ. ℞. Jeune éphèbe sur un cheval qui s'avance au pas, à gauche; devant, un héros nu qui saisit le cheval par la bride et lève la main pour l'arrêter; dans le champ, ΑΡΙΣΤΙ et ΓΥ, initiales de deux noms de magistrats. (Argent.)

[2] Apollon nu, debout, tourné à droite, dans l'attitude de la lustration; de la main droite levée au-dessus de sa tête, il tient une branche de laurier; sur son bras gauche étendu, on voit le Génie même de la lustration (ἁγνισμός ou καθαρμός), en course, et tenant aussi une branche de laurier. Devant Apollon, le cerf qui doit être sacrifié. En légende, ΚΑΥΛ. Au revers, le même type en creux, au lieu d'être en relief; les parties accessoires ont disparu. Style archaïque. (Argent.) Pour l'explication de ce type, voyez Raoul Rochette, *Mémoires de numismatique et d'antiquité*, Paris, 1840, p. 25 et suiv.

morale et politique. Mais les principes de gouvernement aristocratique que ses doctrines renfermaient se développèrent; la secte s'empara des places, du pouvoir, et s'y montra probablement, comme toute corporation qui triomphe, fort peu tolérante. C'était une théocratie qui se fondait, c'est-à-dire quelque chose d'absolument contraire au génie grec. Elle provoqua une réaction du parti populaire, et, un jour qu'à la suite d'une victoire sur Sybaris, les pythagoriciens de Crotone, qui formaient le gouvernement, voulurent se réserver tout le butin, la révolution éclata. L'institut fut dispersé; beaucoup de ses adeptes périrent (505); toutefois ses doctrines survécurent, et le paganisme mourant les combina avec celles de Platon, pour combattre le christianisme. Quant à Pythagore, il paraît être mort à Métaponte, quelque temps après la dispersion de son institut. Il avait été regardé, même par ses contemporains, comme un être presque surnaturel et en rapport avec les dieux. La légende qui se forma autour de son nom s'accrut, à chaque génération, de nouveaux récits merveilleux, comme celle des saints du moyen âge. On raconta que, lorsqu'il passa en Grèce, à Olympie, il montra aux assistants une cuisse d'or ou d'ivoire, et qu'il fascina de son regard un aigle qui fondait sur lui. On le fit descendre, de son vivant, aux Enfers, et, après sa mort, apparaître à ses amis. Il prophétisait l'avenir, commandait à la tempête et arrêtait soudain les maladies contagieuses. Des faits sembla-





Monnaie de Métaponte[1].



Tête de griffon.
Bronze découvert à Olympie[2].

[1] Tête de Déméter à droite; la déesse porte une couronne d'épis, des boucles d'oreilles et un voile très léger lui descend derrière la tête; devant le cou, une marque d'atelier. ℞. META. Épi de blé avec une feuille sur laquelle grimpe une souris; dans le champ, la lettre Φ, marque d'atelier. (Argent.)

[2] D'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, III, Taf. XXIV *a*. — Bronze très archaïque, décoré, à la pointe, de spirales et d'écailles; à l'extrémité inférieure du cou se voient trois clous qui servaient à fixer la tête du griffon au vase dont elle faisait partie.

bles se retrouvent aux époques les plus diverses, parce que ce qui manque le moins, ce n'est pas la froide raison, mais la crédulité publique et l'imagination populaire[1].

Toutes ces philosophies avaient un vice radical : elles étaient des conceptions *a priori*. Partant de l'inconnu pour arriver au connu, elles suivaient une marche contraire à la méthode scientifique, qui procède en sens inverse. Cependant, bien que les doctrines de Thalès, de Xénophane et de Pythagore ne fussent que les bégayements de la raison, trop soumise encore aux illusions de l'imagination, leurs trois écoles ouvraient une ère nouvelle pour l'esprit grec et pour l'esprit humain. Au polythéisme panthéistique d'Homère et d'Hésiode, à cette nature toute pétrie de divinité, dont les divers éléments et les mille aspects avaient été personnifiés en autant d'êtres divins, ils substituaient une matière réglée par des lois fixes, κόσμος, que l'intelligence de l'homme pouvait aller saisir. Ce monde divin, cet antique Protée aux formes changeantes, était chargé de liens et forcé de répondre sur lui-même; c'était donc bien une révolution morale qui délivrait la pensée de ses chaînes. Le doute et l'examen succédaient à la foi aveugle et craintive, la recherche scientifique des causes à l'adoration servile des phénomènes, l'âge historique et rationaliste à l'âge légendaire et mythique. Aussi, écoutez Xénophane, arrivant déjà, par désespoir des forces de la raison, à dire : « Nul n'atteint à la certitude; nul ne peut rien savoir des dieux ni du monde. En toutes ces choses, il n'y a que des opinions. » Dès sa première heure, la philosophie commençait son œuvre de destruction contre la religion positive[3].


Philosophe grec inconnu[2].

Nous avons tenu à montrer, dans ce rapide tableau, avec quelle ardeur les colonies grecques, surtout celles d'Asie, se portèrent dans toutes les directions où l'esprit humain peut espérer de trouver le beau et le vrai. Elles ont ouvert de larges voies, où la Grèce proprement dite va se lancer à son tour et qu'elle élargira. Les colonies ont donc droit à la reconnaissance de la Grèce et du monde; car

[1] Il y a bien des incertitudes sur Pythagore et ses doctrines. Le monument le plus ancien de cette école est celui dont Bœckh a prouvé l'authenticité, non les *Vers dorés* de Pythagore, mais les fragments de Philolaos, contemporain de Socrate. (Voy. Denis, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*; Janet, *Histoire de la philosophie morale et politique*. La plus récente et la meilleure histoire de la philosophie grecque est celle de Zeller.)

[2] Buste de profil, la barbe et les cheveux hérissés. Intaille en nicolo (haut. 15 millim., larg. 10 millim); Cabinet de France, n° 2042.

[3] Voy. nos chapitres XXVII et XXX.

sans elles, sans leurs travaux en tout genre, souvent inexpérimentés, mais presque toujours magnifiques, le siècle de Périclès, si fécond en chefs-d'œuvre, que nous aurons bientôt à contempler, ou ne fût pas venu, ou fût resté bien au-dessous de ce qu'il a été.

[1] Pierre gravée, d'après C. W. King, *Antique Gems and Rings* (1872), pl. XXXV, III, 5.



Astronome prenant des mesures sur une sphère[1].

CHAPITRE XIV

ASSERVISSEMENT DES COLONIES GRECQUES AVANT LES GUERRES MÉDIQUES.

I. — CONQUÊTES DES LYDIENS ET DES PERSES.

La Grèce d'Asie aurait été la Grèce véritable si elle avait eu les Thermopyles derrière elle. Mais la nature, qui lui avait prodigué tous les dons, n'avait rien fait pour la défendre, et ses peuples ne surent pas remplacer par une forte organisation militaire les remparts naturels qu'elle ne leur avait pas donnés. L'esprit d'union leur manqua, et pour n'avoir pas voulu sacrifier une partie de cette liberté dont ils avaient si bien usé, ils perdirent tout. Ils avaient aussi trop de richesse; « leurs robes traînantes, artistement travaillées, leurs longs cheveux parfumés d'encens »[1], révélaient la mollesse d'une vie que des soucis prévoyants ne troublaient pas. Leur asservissement aux barbares qui les entouraient eut pour contre-coup leur décadence morale. Passons rapidement sur cette triste histoire.

Les colonies ioniennes furent longtemps gouvernées par des princes de la maison de Codrus, dont les descendants jouissaient encore à Éphèse, du temps de Strabon, de prérogatives qui rappelaient leur ancien pouvoir; mais, dans ces cités commerçantes et formées d'éléments très divers, il était inévitable que la démocratie prît un rapide essor. La royauté y fut abolie peu de générations après l'arrivée des colons sur les côtes d'Asie. Comme dans la mère-patrie, l'aristocratie voulut prendre la place des rois, et de longues discordes déchirèrent les cités. Hérodote parle, pour Milet, d'une guerre qui dura deux générations. La liberté à la fin l'emporta; c'était bien. Mais il eût fallu songer aussi à l'indépendance en mettant toutes les forces en commun, et nulle de ces brillantes cités ne songea à sortir de son isolement égoïste.

[1] Vers du philosophe Xénophane, qui était lui-même Ionien. (Bergk, *Poetæ lyr.*, II, p. 357.)

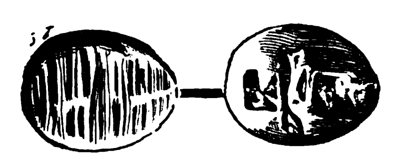
Cependant il était facile de voir que derrière elles était un grand danger. Ayant occupé tous les rivages occidentaux de l'Asie Mineure et mis une grande ville, Éphèse, Smyrne et Milet, à l'embouchure de chacun de ses fleuves, l'Hermos, le Caystre et le Méandre, elles inter-



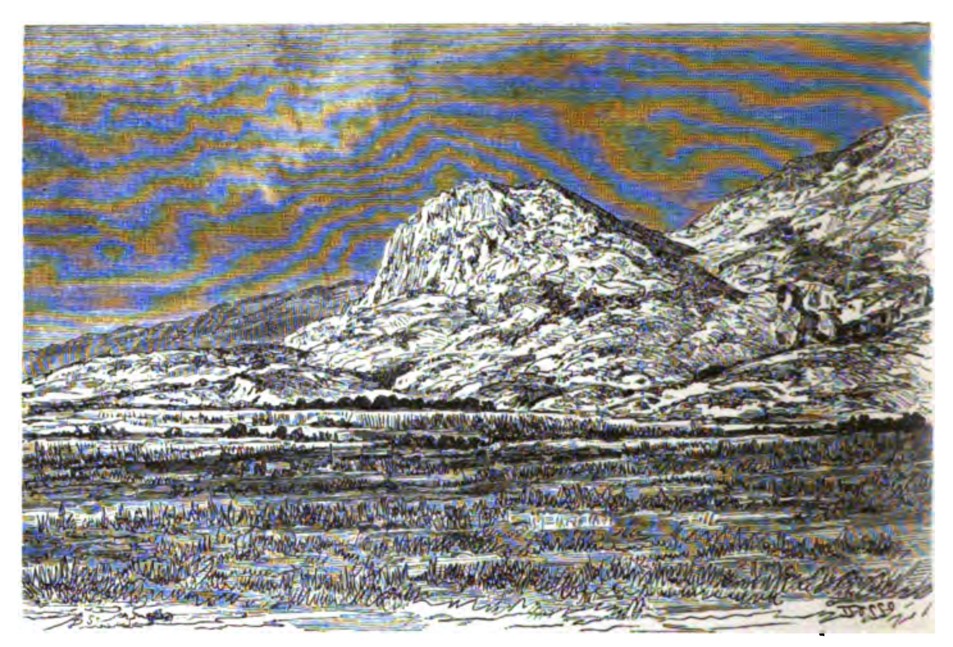
Milet et le golfe Latmique

disaient aux rois de Lydie l'approche de la mer. Quand ces rois, dans le courant du septième siècle, furent devenus puissants, ils tournèrent leurs armes contre les étrangers établis sur leurs domaines. Des Lydiens on a fait des Sémites ; Hérodote, leur voisin, est tout près de les croire Grecs ; du moins il leur donne pour premiers rois des Héraclides et montre leur seconde race royale en constante communication avec l'oracle de Delphes. Lui-même vit et toucha, dans le temple,

les riches dons envoyés par eux à Apollon. Cependant le plus généreux de ces princes envers le grand sanctuaire hellénique, Gygès, commença la guerre contre les Ioniens; il s'empara de Colophon, et Priène tomba aux mains d'Ardys, son successeur. Mais, vers ce temps, un grand mouvement ébranlait le monde barbare, au nord de l'Euxin, du Caucase et de l'Oxus. Les nomades qui erraient dans ces vastes solitudes se jetèrent de deux côtés à la fois sur l'Asie. Tandis que les Scythes s'avançaient



Monnaie attribuée à Gygès[1].



Vue de Priène[2].

à travers le pays des Mèdes et des Assyriens, jusqu'à l'Égypte, les Cimmériens pénétraient dans l'Asie Mineure dont ils ravagèrent toute la partie occidentale. Sardes fut prise, et l'Ionie elle-même souffrit des maux dont le douloureux écho est venu jusqu'à nous dans les poésies de Callinos.

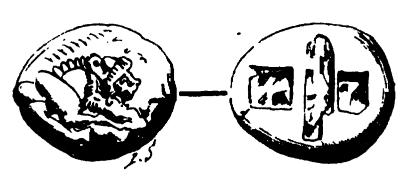
[1] Surface striée, sans empreinte de coin monétaire. ℞. Carré creux résultant de l'empreinte de trois poinçons, dont un rectangulaire allongé entre deux autres de forme carrée dans le rectangle allongé; on a cru voir en relief, un renard courant. Statère d'électrum; flan globuleux.

[2] La ville et l'acropole de Priène, sur le mont Mycale; la source du Gæson; d'après O. Rayet et A. Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, pl. 5. Voy. la carte de la page 655.

C'était un poète d'Éphèse. Pour ranimer le courage des guerriers qui n'osaient plus affronter les barbares, il reprit les vers que Tyrtée avait composés durant la seconde guerre de Messénie : « Jusques à quand cette indolence, ô jeunes gens? et quand donc aurez-vous un cœur vaillant? Ne rougissez-vous pas de vous abandonner lâchement vous-mêmes? Vous voulez vivre dans la paix; mais la guerre embrase la contrée entière.... Marchez devant vous la lance haute; que votre cœur, sous le bouclier, se ramasse en sa vaillance au moment où commencera la mêlée; et qu'en mourant on lance encore un dernier trait, car il est honorable à un brave de combattre pour son pays, pour ses enfants, pour sa légitime épouse. Quant à la mort, elle viendra à l'instant que marquera le fil des Parques. Nul ne peut l'éviter, eût-il les Immortels pour ancêtres; et souvent celui qui fuit le combat et les traits, au sifflement aigu, tombe plus vite dans sa maison. Pour lui, alors, nul regret. L'autre, au contraire, petits et grands le pleurent, car, vivant, on l'estimait à l'égal des demi-dieux, puisqu'il était pour ses concitoyens un rempart assuré. »

Nous ne savons ce qu'il advint des barbares. Le flot recula sans doute comme il était venu et se perdit; du moins, ces barbares, décimés par les maladies et la guerre, disparurent peu à peu.

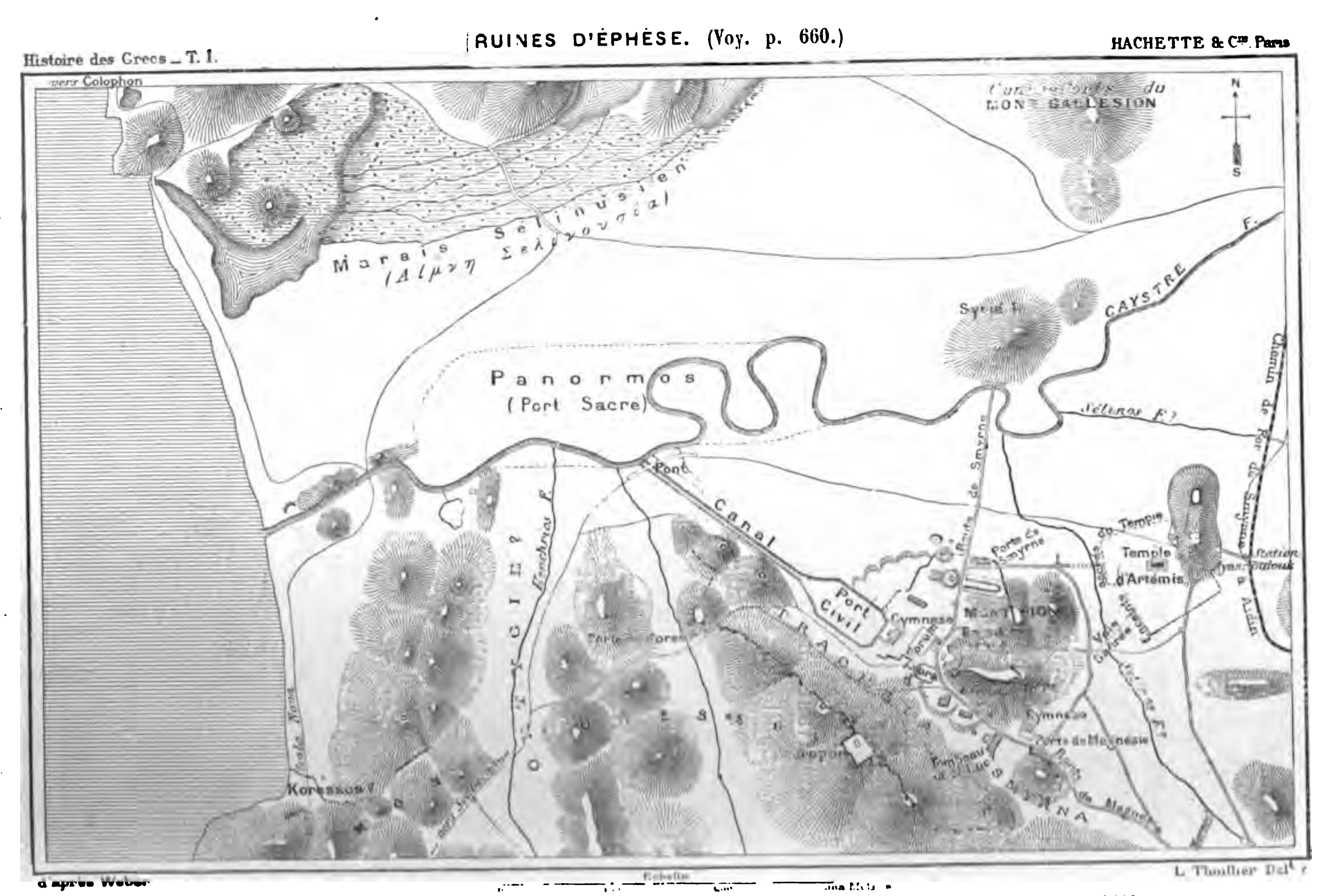
Sadyatte et son fils Alyatte reprirent les projets de leurs prédécesseurs contre les colonies grecques. Le dernier s'attaqua surtout à Milet. Incapable de la réduire par la force, il essaya de la dompter par la famine. Chaque été, dit Hérodote, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, le roi partait à la tête de son armée, qu'il faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il respectait les habitations éparses dans les champs, et n'en faisait pas même enlever les portes, mais il détruisait les récoltes et les fruits, puis se retirait. Comme les Milésiens étaient maîtres de la mer, il était inutile de tenter un siège régulier de la ville avec une armée qui n'avait point de vaisseaux. Quant aux maisons, s'il empêchait de les abattre, c'était pour y rappeler les habitants, qui ne manquaient pas, après son départ, de se remettre à travailler la terre et à l'ense-


Monnaie attribuée à Sadyatte[1].

[1] Partie antérieure d'un lion, la gueule béante, d'un style rude et archaïque. R̸. Carré creux résultant de l'empreinte de trois poinçons, comme sur la monnaie de Gygès. (Statère d'électrum; flan globuleux.)

RUINES D'ÉPHÈSE. (Voy. p. 660.)

HACHETTE & Cie. Paris



D'après G. Weber, *Essai sur la chorographie d'Éphèse*, dans le Μουσεῖον καὶ Βιβλιοθήκη τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς, 1884.

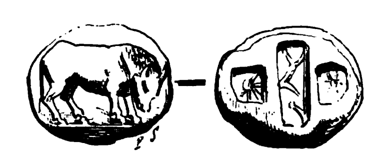
mencer, de sorte que l'année suivante il trouvait toujours quelque chose à ravager.

Les Lydiens firent ainsi la guerre à ceux de Milet pendant onze ans. La douzième année, ayant mis le feu aux blés, comme de coutume, le feu se communiqua à un temple de Minerve, et presque aussitôt Alyatte tomba malade. Il consulta l'oracle de Delphes qui répondit : « Le roi ne guérira qu'après avoir fait reconstruire le temple de la



Lion en marbre, découvert à Milet[1].

déesse. » Alyatte envoya alors demander aux Milésiens une trêve qui lui permît d'exécuter l'ordre de la Pythie. Thrasybule, tyran de Milet, instruit par Périandre, tyran de Corinthe, de la réponse du dieu, imagina le stratagème suivant : il fit porter sur la place publique tout ce qu'il y avait dans la ville de provisions de bouche, et ordonna aux Milésiens, dès que l'envoyé du roi entrerait dans la ville, de les consommer en joyeux festins. Ces ordres furent suivis. De retour à Sardes, l'envoyé raconta ce qu'il avait vu. Alyatte avait cru que la famine désolait Milet et que le peuple y était réduit aux dernières



Monnaie attribuée à Alyatte[2].

[1] Marbre découvert dans la nécropole de Milet par O. Rayet; il est maintenant au musée du Louvre.

[2] Taureau marchant à droite et baissant la tête. ℟. Carré creux résultant de l'empreinte de trois poinçons, comme sur les monnaies de Gygès et de Sadyatte. (Statère d'électrum; flan globuleux.)

extrémités; détrompé par ce récit, il consentit à la paix et, au lieu d'un temple, il en fit bâtir deux.




Monnaie de Milet[2].

Milet était sauvé; mais Smyrne et Éphèse furent prises, quoique les Éphésiens eussent consacré leur ville à Artémis[1] en attachant à son temple un cordage qu'ils tendirent jusqu'à leurs murailles éloignées de sept stades. Les autres cités tombèrent les unes après les autres sous les coups de Crésus qui les força d'abattre une partie de leurs remparts, pour que ses troupes pussent en tout temps y entrer. Il songeait même à porter la guerre chez les insulaires; Bias l'en détourna. « Le bruit court, dit le sage, que les habitants des îles rassemblent dix mille cavaliers pour venir vous attaquer dans Sardes. — Plaise aux dieux, s'écria Crésus, qu'ils soient assez insensés pour le faire! — Oui, repartit Bias, les Grecs seraient insensés s'ils venaient vous combattre avec de la cavalerie qui est la force des Lydiens; mais, vous, ô Crésus, ne le seriez-vous pas si vous alliez les chercher



Monnaie d'or de Smyrne[3].




Monnaie d'Éphèse[4].

[1] Voy. p. 661 une statue d'Artémis en albâtre oriental, du musée de Naples; d'après une photographie. — La déesse est coiffée du *polos*, auquel se rattache une parure circulaire, couverte, comme toutes les autres parties de la statue, de figures symboliques. La poitrine, dont la partie supérieure est cachée sous une sorte d'égide, est chargée de nombreuses mamelles; tout le reste du corps disparaît sous une gaine ornée de zones d'animaux : béliers et taureaux ailés, abeilles. L'abeille figure également sur les monnaies d'Éphèse. Des lions sont sculptés sur les bras; les mains, ouvertes, sont sans attribut. La statue de Naples est une des nombreuses imitations de la statue chryséléphantine, avec parties en bois, qui décorait le temple d'Éphèse. (Voyez l'article de Schreiber, dans le *Dictionnaire de Mythologie grecque et romaine*, de W. H. Roscher, p. 588 et suiv., *Artemis*.)

[2] Tête de lion, la gueule béante, à gauche; dessous, une massue; dans le champ, ΜΑ, initiales du nom d'un magistrat. ℞. Étoile à quatre grands rayons séparés par quatre autres plus petits et au second plan. (Argent.)

[3] Tête tourelée de Cybèle, à droite. ℞. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. Cybèle tourelée, debout, de face, retenant de la main droite les plis de son *péplos*, et tenant, de la main gauche appuyée sur un cippe, une petite Victoire qui la couronne. A côté, le mot ΠΡΥΤΑΝΕΙΣ (*les prytanes*).

[4] Abeille, entre les lettres ΕΦ (Ἐφεσίων). ℞. Partie antérieure d'un cerf courant, dans l'attitude de l'effarement; derrière, un palmier. En légende : ΔΗΜΟΚΛΗΣ, nom d'un magistrat. (Argent.)

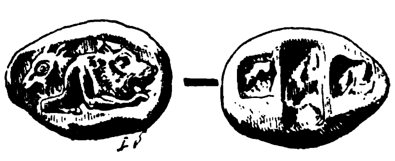


ARTÉMIS D'ÉPHÈSE. (Voy. p. 660, note 1.)



sur la mer où ils ont tant d'avantage? » Le roi abandonna son projet, contracta avec les insulaires des traités d'hospitalité et usa de sa domination sur les Grecs d'Asie avec tant de douceur, qu'ils repoussèrent les sollicitations que Cyrus leur fit porter quand il attaqua les Lydiens.

Crésus, qui avait pour mère une femme d'Ionie, était un roi puissant, généreux, ami des arts, presque Grec : il consultait fréquemment l'oracle de Delphes, recevait à sa cour Bias de Priène, Pittacos de Mytilène, peut-être l'Athénien Solon[1], et subissait l'empire qu'exerce une civilisation supérieure. Il avait étendu sa domination jusqu'au fleuve Halys. Quand les Mèdes et leur roi Astyage eurent été vaincus par Cyrus, il crut le moment venu de saisir l'empire de l'Asie. Hérodote s'est complu à raconter les malheurs de ce prince. Écoutons-le sans toujours le croire; il nous distraira des pensées plus sévères de l'histoire philosophique. C'est le Joinville des Grecs et il est aussi pieux que le nôtre. Dans ses vivants récits, nous trouverons la confirmation et, pour ainsi dire, la mise en action des idées religieuses que nous avons précédemment exposées. Ce contemporain de Thucydide est le dernier représentant de l'ancienne théologie que l'historien de la guerre du Péloponnèse ne connaîtra plus. Si la vérité n'est pas dans les détails donnés sur les tragiques aventures de Crésus et de ses fils, elle est dans l'esprit de celui qui les raconte. Il nous fait connaître, par son exemple, ce que le peuple grec pensait encore au milieu du cinquième siècle, et nous comprendrons mieux le rôle important des oracles durant les guerres Médiques, en voyant la sollicitude d'un roi barbare à les consulter.

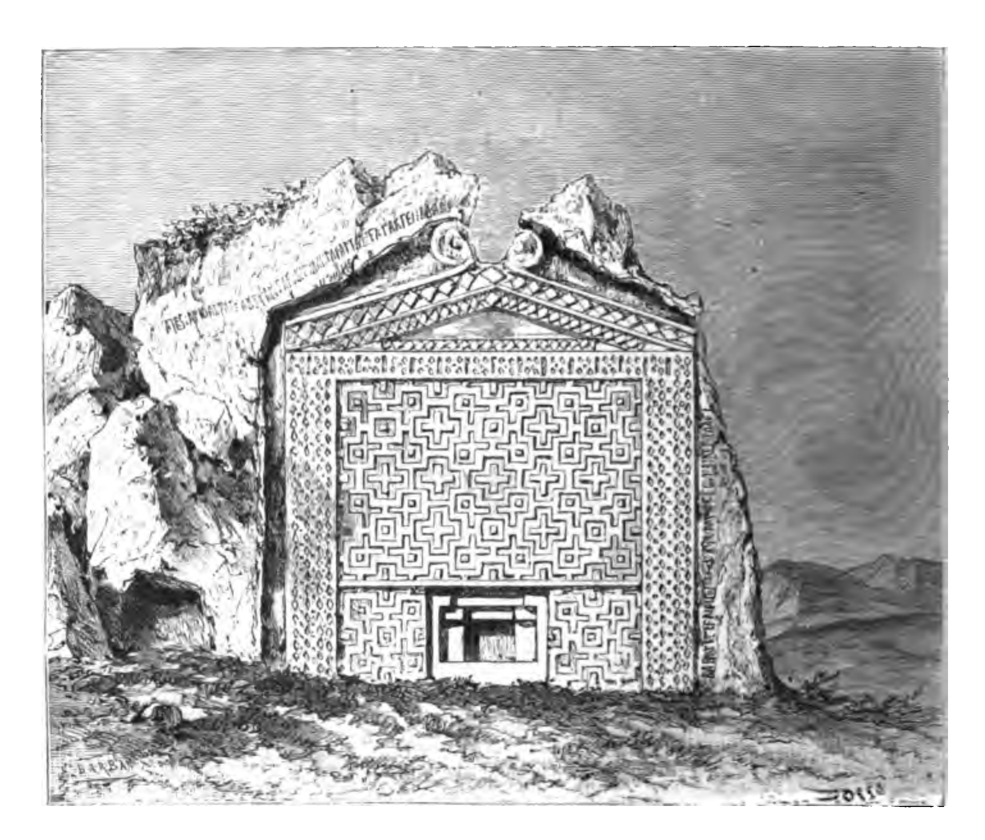

Monnaie attribuée à Crésus[2].

« Une nuit, Crésus fut troublé par un songe qui lui révéla qu'une triste fin menaçait un de ses fils. Il en avait deux : l'un, affligé d'une infirmité naturelle : il était muet; l'autre, qui surpassait en tout les jeunes gens de son âge : il se nommait Atys. Ce fut Atys que le songe indiqua à Crésus, comme devant périr par une arme de fer. Le roi, tremblant pour son fils, l'éloigna des armées, à la tête

[1] Voyez ci-dessus, p. 245.
[2] Deux parties antérieures de taureaux, adossées et reliées l'une à l'autre. ℞. Carré creux résultant de l'empreinte des trois poinçons comme sur les précédentes monnaies lydiennes. (Statère d'électrum; flan globuleux.)

desquelles il avait coutume de l'envoyer, et fit ôter les dards, les piques, des appartements où ces armes étaient suspendues, de peur qu'il n'en tombât quelqu'une sur son fils.

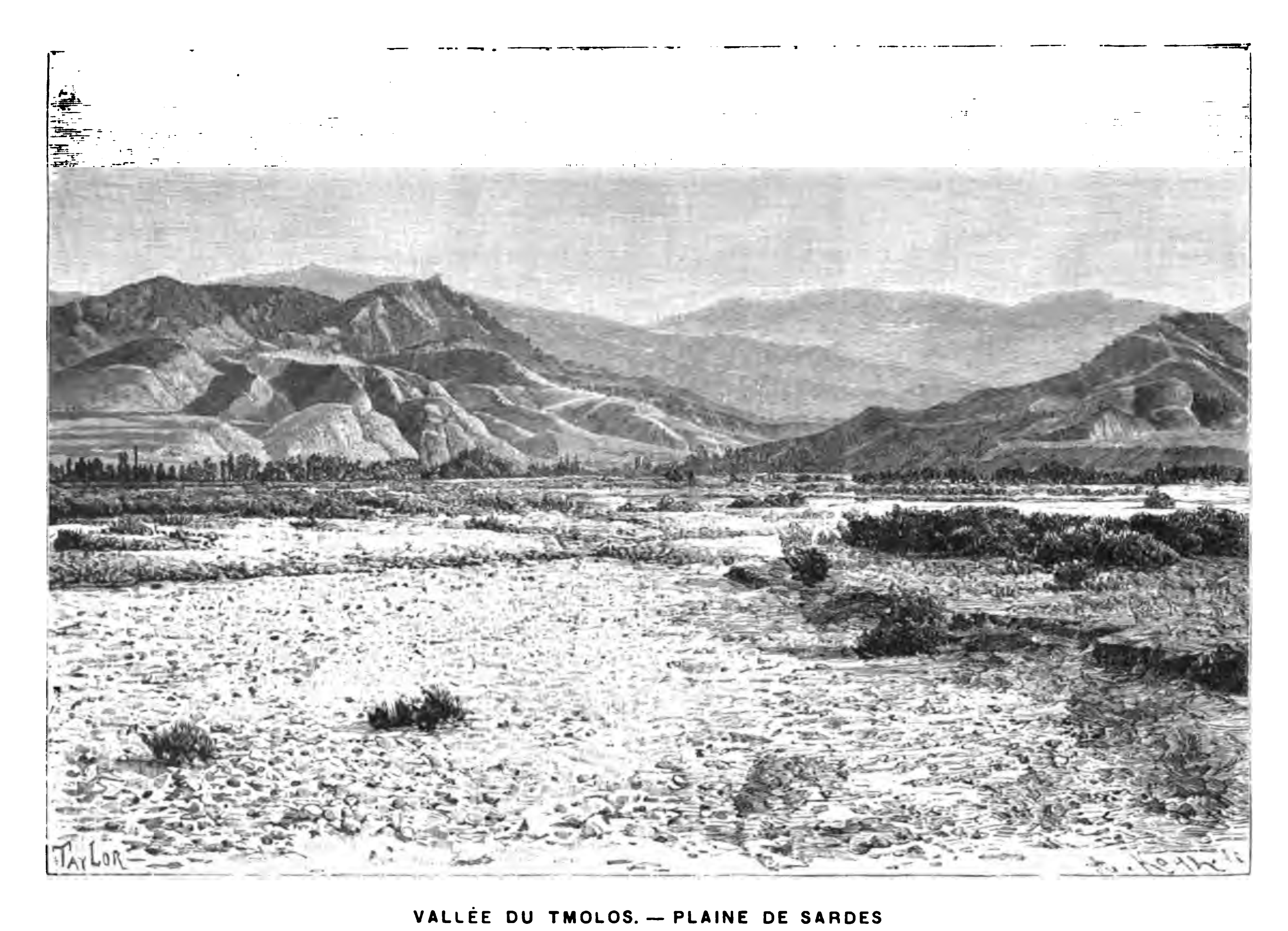
« Sur ces entrefaites, vint à Sardes un malheureux dont les mains étaient impures : cet homme était Phrygien et issu de sang royal.



Tombeau de Midas [1].

Arrivé au palais, il pria Crésus de le purifier suivant les lois du pays. Les expiations faites, Crésus voulut savoir d'où il venait et quel homme ou quelle femme, il avait tué! « Seigneur, je suis fils de Gordius. « et petit-fils de Midas : je m'appelle Adraste; j'ai tué mon frère sans

[1] Tombeau phrygien, taillé dans le roc (d'après L. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, I, p. 154 et pl. 56). — Ce monument a été découvert par le colonel Leake, et le nom de Midas se lit sur l'inscription qui a 13m,80 de longueur : c'est le quatrième mot. Le sixième est le mot : FANAKTEI (Fάνακτι). Il semble donc que le sens de l'inscription soit le suivant : « Un tel a consacré à Midas, roi... » Quel était ce roi Midas, nous l'ignorons : le monument n'en est pas moins fort intéressant. La façade, sur laquelle s'ouvre une niche peu profonde, est décorée de méandres, encadrés dans une frise. Celle-ci est ornée de losanges en creux et

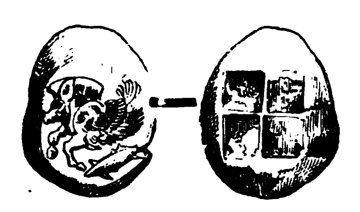


VALLÉE DU TMOLOS. — PLAINE DE SARDES

D'après É. Reclus, *Nouvelle Geographie universelle*, t. IX. p. 489.

« le vouloir. Chassé par mon père, je suis venu chercher ici un asile. « — Vous sortez, reprit Crésus, d'une maison que j'aime. Vous êtes « chez des amis; rien ne vous manquera dans mon palais, tant que « vous jugerez à propos d'y rester. Supportez votre malheur avec pa- « tience, c'est le moyen de l'adoucir. » Adraste demeura donc à la cour de Crésus.

« Dans ce même temps, il parut en Mysie un sanglier d'une grosseur énorme, qui, descendant du mont Olympe, faisait un grand dégât dans les campagnes. Les Mysiens l'avaient attaqué à diverses reprises, mais sans lui faire aucun mal, tandis qu'il leur en avait fait beaucoup. Enfin ils s'adressèrent à Crésus : « Seigneur, lui dirent « leurs députés, il a paru sur nos terres un effroyable sanglier qui « ravage nos campagnes; malgré nos efforts, nous n'avons pu nous « en défaire. Nous vous supplions, pour en purger le pays, d'en- « voyer avec nous votre meute et le prince votre fils, à la tête d'une « troupe de jeunes gens choisis. » Crésus, se rappelant le songe qu'il avait eu, leur répondit : « Ne me parlez pas de mon fils, je « ne puis l'envoyer avec vous, mais je vous donnerai mon équi- « page de chasse, avec l'élite de la jeunesse lydienne, à qui je « recommanderai de s'employer avec ardeur pour vous délivrer de « ce sanglier. »



Sanglier ailé[1].

« Les Mysiens furent très contents de cette réponse. Atys, qui avait entendu leur demande et le refus qu'avait fait Crésus de l'envoyer avec eux, entra sur ces entrefaites, et s'adressant à ce prince : « Mon père. « lui dit-il, les actions les plus nobles et les plus généreuses m'étaient « autrefois permises, je pouvais m'illustrer à la guerre et à la chasse; « mais vous m'éloignez aujourd'hui de l'une et de l'autre, quoique « vous n'ayez remarqué en moi ni lâcheté ni faiblesse. Quand j'irai « à la place publique ou que j'en reviendrai, de quel œil me verra- « t-on? Quelle opinion auront de moi les citoyens? Permettez-moi « donc, seigneur, d'aller à cette chasse. »

couronnée par un fronton, au sommet duquel est une sorte de volute. C'est la décoration purement géométrique dont l'art archaïque nous offre tant de spécimens. (Voy. A. Milchhöfer, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, p. 23, 24 et suiv.)

[1] Partie antérieure d'un sanglier ailé, bondissant à gauche; dessous le thon, emblème de Cyzique. ℞. Carré creux partagé en quatre compartiments. (Statère d'or de Cyzique.)

« — Ce n'est pas, mon fils, reprit Crésus, que j'aie remarqué dans « votre conduite la moindre lâcheté; mais un songe m'a fait connaître « que vous deviez périr par une arme « de fer. C'est pour cela que je ne vous « envoie pas à cette expédition et que « je prends toutes sortes de précautions « pour vous dérober, du moins pendant « ma vie, au malheur qui vous menace. « Je n'ai que vous d'enfant, car mon « autre fils, disgracié de la nature. « n'existe plus pour moi.



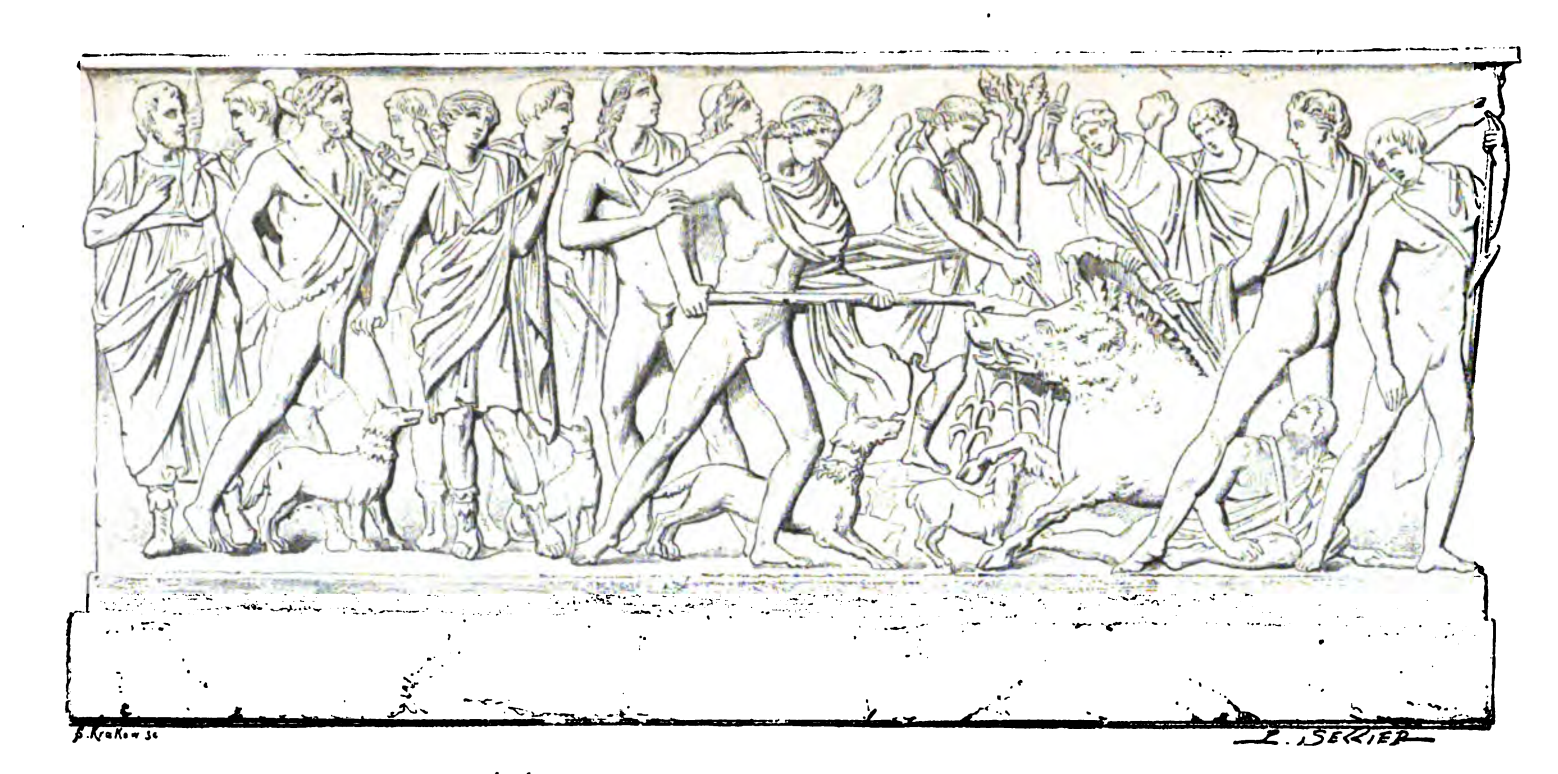
Scène de chasse[1].

« — Mon père, répliqua le jeune « prince, après un pareil songe, le soin « avec lequel vous me gardez est bien « excusable; mais il me semble que « vous n'en saisissez pas bien le sens. « Les dieux vous ont fait connaître que « je devais périr d'une arme de fer. « Mais un sanglier a-t-il des mains? « Est-il armé de ce fer aigu que vous « craignez? Si votre songe vous eût ap« pris que je dusse mourir d'une dé« fense de sanglier ou de quelque ma« nière semblable, on approuverait vos « précautions; mais il n'est question « que d'une pointe de fer. Puis donc « que ce ne sont pas des hommes que « j'ai à combattre, laissez-moi partir.

« — Mon fils, répond Crésus, votre « interprétation est plus juste que la « mienne. Je cède à vos raisons; ma dé« fense est révoquée, la chasse que vous « désirez vous est permise. »

« En même temps, il mande le Phry« gien Adraste, et lui dit : « Vous étiez sous les coups du malheur,

[1] Lame d'un poignard en bronze, incrustée d'or, découverte à Mycènes (d'après le *Bull. de Corr. hellén.*, X, (1886), pl. II, 3 et p. 341. G. Perrot). - Cinq hommes sont en lutte contre un lion. « Les hommes n'ont pour tout vêtement qu'une sorte de caleçon qui s'arrête au milieu de la cuisse. Comme armes, quatre d'entre eux ont des lances qu'ils manient des deux

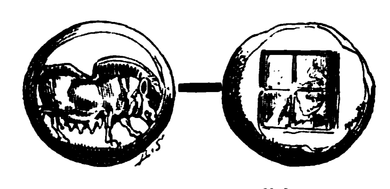


MÉLÉAGRE CHASSANT LE SANGLIER DE CALYDON.

Bas-relief d'un sarcophage du palais Doria Panfili (d'après Braun, *Antike Marmorwerke*, II, Taf. VI). — Méléagre est aux prises avec le sanglier, qui, à moitié sorti de son antre, a déjà renversé l'un des chasseurs, Ankaïos. Un arbre, des roseaux, servent à indiquer le lieu de la scène. Le héros, accompagné d'un chien molosse, s'avance contre la bête, la lance droite : c'est en vain que l'un des Dioscures cherche à le retenir par le bras, l'autre au contraire semble l'exciter. Méléagre n'est d'ailleurs pas seul : à côté et en avant de lui marche Atalante qui vient de lancer une flèche contre le sanglier ; plus loin, deux paysans s'apprêtent à frapper la bête l'un d'un épieu, l'autre d'une pierre ; enfin, à droite sont deux des chasseurs : l'un brandit une lance, l'autre s'enfuit. — La scène qui remplit la partie gauche du bas-relief est moins claire : elle est antérieure à la chasse et l'on reconnaît, à l'extrémité, le roi Oineus, puis Ankaïos, armé d'une hache, et Atalante. (Sur les sarcophages avec représentations du mythe de Méléagre, voy. *Annali dell' Instit. archeol.*, 1863, p. 81-105, et 1869, p. 76-103. F. Matz).

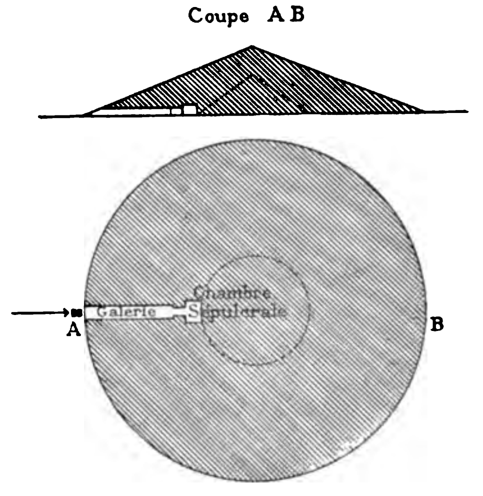


« Adraste (me préserve le ciel de vous le reprocher !), je vous ai « purifié, je vous ai reçu dans mon palais, où je pourvois à tous vos « besoins : prévenu par mes bien- « faits, vous me devez quelque retour. « Mon fils part pour la chasse : je « vous confie la garde de sa per- « sonne ; préservez-le des brigands « qui pourraient vous attaquer sur la « route. D'ailleurs il vous importe « de rechercher les occasions de vous signaler : vos pères vous l'ont « enseigné, la vigueur de votre âge vous le permet.



Laie, sur un statère d'électrum frappé en Mysie.

« — Seigneur, répondit Adraste, sans un pareil motif, je n'irais « point à ce combat. Au comble « du malheur, se mêler à des « hommes de mon âge et plus « heureux, je n'en ai pas le droit, « je n'en ai pas la volonté : sou- « vent je m'en suis abstenu. Mais « vous le désirez, il faut vous « obéir et reconnaître vos bien- « faits. Soyez sûr que votre fils, « confié à ma garde, reviendra « sain et sauf, autant qu'il dé- « pendra de son gardien. »



Coupe et plan d'un tombeau lydien, à Sardes[1].

« Le prince Atys et lui partirent après cette réponse, avec une troupe de jeunes gens d'élite et la meute du roi. Arrivés au mont Olympe, on cherche le sanglier, on le trouve, on l'environne, on lance sur lui des traits ; mais le javelot d'Adraste manque la bête et frappe le fils de Crésus.

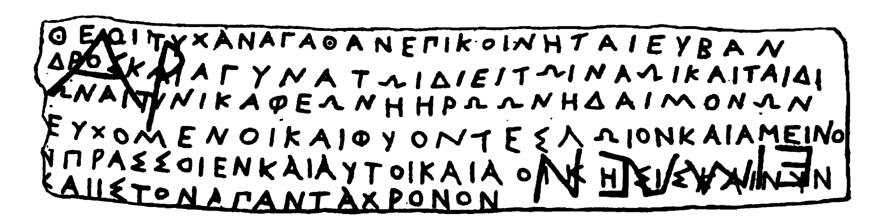
« Le jour des funérailles, comme un silence lugubre régnait dans l'assemblée, on vit cet Adraste, qui avait été le meurtrier de son frère

mains, et des boucliers de deux types différents, les uns quadrangulaires, les autres orbiculaires et fortement échancrés vers le milieu de leur hauteur. Un des combattants est tombé ; il est renversé entre les pattes du lion. Un cinquième combattant, sans bouclier, courbe à demi le genou et tend l'arc pour lancer une flèche. Le terrain est indiqué par une bande d'or qui forme une ligne à peu près droite. » (Sur la technique de ces armes de luxe, voyez W. Helbig, *Das Homerische Epos*, p. 303.)

[1] D'après la *Revue archéologique*, 1876, II, p. 76, fig. 12. (A. Choisy.) — « Les tombeaux de Sardes se rapportent à un type à très peu près uniforme. La chambre sépulcrale, située sous la butte conique, est une petite salle basse, construite à fleur de terre, et dont les dimen-

et du fils de son hôte, terminer lui-même sa vie misérable en se tuant sur le tombeau d'Atys.

« Crésus pleura deux ans la mort de son fils. Mais les révolutions



Demande adressée à l'oracle de Dodone[1].

qui agitèrent la haute Asie, l'empire d'Astyage renversé, celui de



Fragment d'une réponse de l'oracle de Dodone[2].

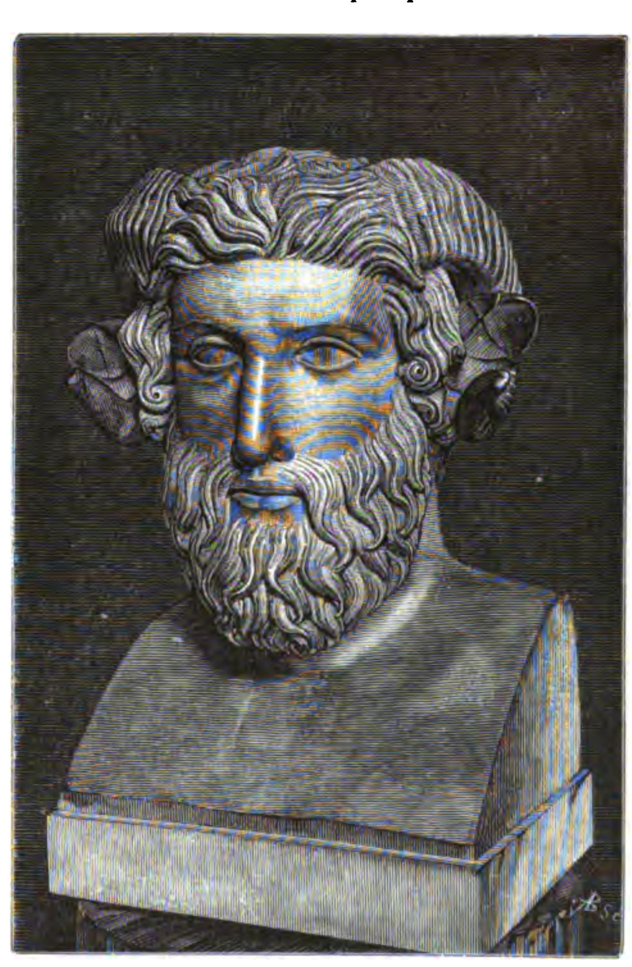
Cyrus élevé sur ses ruines et croissant chaque jour, lui firent mettre

sions se reproduisent à peu près les mêmes, quelle que soit l'importance du tertre qui la recouvre. Ces dimensions sont en chiffres ronds : 3m,50 dans le sens de la plus grande face, 2 mètres dans l'autre sens, et 2 mètres en hauteur. Les grands côtés sont dirigés de l'est à l'ouest. Une porte, pratiquée dans la face sud, met la salle en communication avec un couloir qui va, après un parcours plus ou moins long, se perdre dans la masse même des remblais (*ibid.*, p. 74). Si l'on examine les parois d'une tranchée pratiquée à travers les terres, on reconnaîtra les circonstances suivantes : les remblais furent exécutés par couches coniques, régulièrement disposées autour de l'axe de la butte. Les couches inférieures sont à pentes raides, et la pente va s'atténuant d'assise en assise. Quant à la chambre sépulcrale, elle ne se trouve jamais au point central, mais est toujours reportée vers le pourtour » (*ibid.*, p. 76).

[1] Inscription gravée sur une plaque de plomb (d'après Carapanos, *Dodone et ses ruines*, pl. XXXIV, n° 3). Θεοί. Τύχαν ἀγαθάν. Ces formules sont fréquentes. Suit la demande même : Ἐπικοινῆται Εὔβανδρος καὶ ἁ γυνὰ τῷ Διεὶ τῷ Νάῳ καὶ τᾷ Διώνᾳ, τίνι κα θεῶν ἢ ἡρώων, ἢ δαιμόνων εὐχόμενοι καὶ θύοντες, λῷϊον καὶ ἄμεινον πράσσοιεν καὶ αὐτοὶ καὶ ἁ οἴκησις καὶ νῦν καὶ ἐς τὸν ἅπαντα χρόνον. « Évandros et sa femme demandent à Zeus Naïos et à Dioné, auquel des dieux ou des héros ou des démons il leur faut adresser des vœux ou faire des sacrifices pour qu'ils soient heureux, eux et leur famille, et maintenant et toujours. » La formule λῷϊον καὶ ἄμεινον εἶναι ou πράττειν était consacrée : on la retrouve dans des demandes adressées à l'oracle de Delphes (*Bull. de Corr. hellén.*, VI (1882), p. 454 et suiv., nos 87, 88). La série des demandes adressées à l'oracle de Dodone est particulièrement intéressante : un fidèle demande au dieu si ses couvertures et ses oreillers, qui ont disparu, ont été perdus ou volés; un mari, s'il est trompé, etc. (Carapanos, p. 75 nos 10 et 11). Sur les procédés de divination employés par l'oracle de Dodone, voy. Carapanos, p. 164 et suiv.

[2] Plaque de plomb (d'après Carapanos, pl. XXXVIII, n° 5). — C'est le dieu qui parle et sa

un terme à sa douleur. Il ne pensa plus qu'aux moyens de réprimer cette puissance. avant qu'elle devînt menaçante pour lui-même, et tout d'abord il résolut de consulter les oracles les plus fameux. Il envoya des députés en divers endroits, les uns à Delphes, les autres à Abès, en Phocide, d'autres encore à Dodone, quelques-uns à l'oracle d'Amphiaraos, à l'antre de Trophonios, aux Branchides dans la Milésie, enfin en Libye, au temple de Jupiter Ammon. Il ne voulait d'abord qu'éprouver les oracles, se promettant de consulter une seconde fois pour savoir s'il devait faire la guerre aux Perses, ceux-là seulement dont il aurait reconnu la véracité.



Buste de Jupiter Ammon[1].

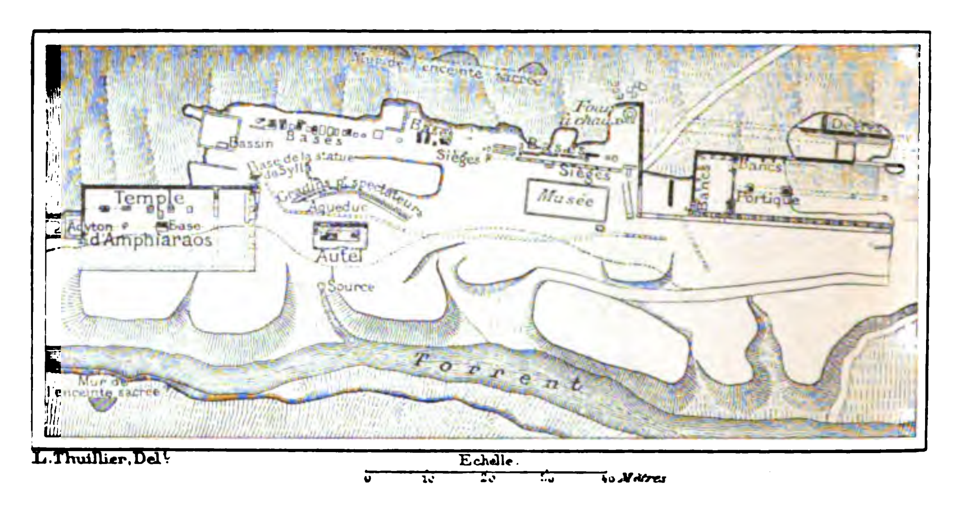
« Ces députés partirent le même jour de Sardes avec l'ordre de ne se présenter devant l'oracle que le centième jour depuis leur départ, et de demander ce que Crésus, fils d'Alyatte, roi de Lydie, faisait en ce moment-là. On ne connaît que la réponse de l'oracle de Delphes. Aussitôt que les Lydiens furent entrés dans le temple pour

réponse est transcrite en dialecte ionien : Τ[ό]δε τὸ μαντήιον ἐγὼ χρήω κὲ ἀλάες. « Voici l'oracle que je rends. » Le reste est inintelligible. On sait que le verbe χράω est employé spécialement pour les réponses du dieu. (Cf. dans les inscriptions de Delphes citées plus haut les mots : ὁ Θεὸς ἔχρησεν.)

[1] Buste en marbre, du musée de Naples ; d'après une photographie. Cf. Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, II, p. 277 et suiv.

consulter le dieu, et qu'ils eurent interrogé la pythie sur ce qui leur avait été prescrit, elle leur dit : « Je connais le nombre des « grains de sable et les bornes de la mer; je comprends la langue « du muet; j'entends la voix de celui qui ne parle point. Mes sens « sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on fait cuire avec de la « chair d'agneau dans une chaudière d'airain dont le couvercle est « aussi d'airain. »

« Quand les députés furent de retour avec les réponses des oracles. Crésus ouvrit leurs lettres; en lisant la réponse de l'oracle de Delphes.



Plan des ruines du sanctuaire d'Amphiaraos [1].

il la reconnut pour vraie et adora le dieu, persuadé que cet oracle était le seul véritable, puisqu'il était le seul qui eût découvert la vérité. En effet, après le départ des députés, Crésus avait imaginé la chose la plus impossible à deviner et à connaître. Il avait coupé lui-même par morceaux une tortue et un agneau, et on les avait

[1] D'après les Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρίας τοῦ ἔτους 1884, Πίν. E'. — Les fouilles entreprises en 1884 par la Société archéologique d'Athènes à Mavrodilési, entre le village de Kalamo et l'Échelle d'Oropo, ont amené la découverte du temple d'Amphiaraos : il ne reste guère que la moitié nord. Toute la partie sud a été entraînée par le torrent. Le temple était voisin d'une source dont l'eau ne servait ni aux sacrifices ni aux purifications. Voici, d'après Pausanias (I, 34, 4), comment procédaient ceux qui venaient demander à Amphiaraos la guérison d'une maladie ou la solution d'une difficulté : Ils sacrifiaient un bélier dont ils gardaient soigneusement la peau. La nuit venue, ils pénétraient dans le temple, s'étendaient sur leur peau de bélier et s'endormaient, attendant un songe révélateur. Ceux qui lui devaient leur guérison étaient tenus de jeter dans la source une pièce d'or et une pièce d'argent (Cf. Hypéride, dans les *Oratores Attici*, éd. Didot, II, p. 377, § 14 et suiv.). Sur l'*incubation*, voyez le *Plutus* d'Aristophane, 620 et suiv., et mon second volume où il sera parlé de l'Asklépiéion d'Athènes.

fait cuire ensemble dans un vase d'airain, dont le couvercle était de même métal.

« Quant à la réponse que reçurent les Lydiens dans le temple d'Amphiaraos, je n'en puis rien dire. On sait seulement que Crésus reconnut aussi la véracité de cet oracle.

« Ce prince tâcha ensuite de se rendre propice le dieu de Delphes par de somptueux sacrifices, dans lesquels on immola trois mille victimes de toutes les espèces d'animaux qu'il est permis d'offrir aux dieux et par des dons en or et en argent qu'il consacra dans son temple.

« Quant au héros Amphiaraos, il lui fit offrande d'un bouclier d'or massif, avec une pique de même métal. De mon temps, on voyait encore l'un et l'autre à Thèbes, dans le temple d'Apollon Isménien.



Ex-voto à Apollon Isménien [1].

« Les Lydiens, chargés de porter ces présents aux oracles de Delphes et d'Amphiaraos, consultèrent les oracles en ces termes : « Crésus, roi des Lydiens et « d'autres nations, persuadé que vous « êtes les seuls véritables oracles qu'il « y ait dans le monde, vous envoie les « présents qu'il croit dignes de votre « habileté. Maintenant il vous demande « s'il doit marcher contre les Perses, et « s'il doit joindre à son armée des troupes auxiliaires. » Les deux oracles s'accordèrent dans leurs réponses. Ils prédirent l'un et l'autre à ce prince que, s'il entreprenait la guerre contre les Perses, il détruirait un grand empire, et lui conseillèrent

[1] Statuette archaïque en bronze (d'après les *Mittheil. d. d. archäolog. Instit. in Athen*, I (1876), Taf. V). L'inscription, gravée sur les deux jambes, est une dédicace : Πτωΐων ...μαστος τοῖ Ἰσμενίοι ἀνέθεαν. — Au dire du vendeur, la statuette aurait été trouvée dans les ruines du château de Chalcis; mais M. Foucart (*Bull. de Corr. hellén.*, III (1879), p. 139) croit le renseignement inexact et attribue la figurine à la ville de Thèbes et au sanctuaire d'Apollon Isménien; cette ville étant la seule où soit attestée l'existence d'un temple sous ce nom. De plus le nom Πτωΐων est propre à la Béotie : il est précisément formé de l'épithète d'Apollon Πτώϊος (voy. p. 197). Enfin la désinence οι et la forme de l'aoriste ἀνέθεαν sont en usage dans le dialecte béotien : la désinence οι est particulièrement usitée à Thèbes.

de rechercher l'amitié des États de la Grèce qu'il aurait reconnus pour les plus puissants.

« Crésus, charmé de ces réponses et concevant l'espoir de renverser l'empire de Cyrus, envoya de nouveaux présents à Delphes et, interrogeant le dieu pour la troisième fois, lui demanda si sa monarchie serait de longue durée. La pythie répondit : « Quand un mulet sera roi des Mèdes, « fuis alors, Lydien efféminé, sur les bords de « l'Hermos : garde-toi de résister, et ne rougis point « de ta lâcheté. »



L'Hermos personnifié[1].

« Cette réponse fit encore plus de plaisir à Crésus que toutes les autres. Persuadé qu'on ne verrait jamais sur le trône des Mèdes un mulet, il conclut que ni lui ni ses descendants ne seraient privés de la puissance souveraine. Il rechercha ensuite quels étaient les peuples les plus puissants de la Grèce, dans le dessein de s'en faire des amis; il trouva que les Lacédémoniens et les Athéniens tenaient le premier rang, les uns parmi les Doriens, les autres parmi les Ioniens. Mais ceux-ci étaient divisés par des factions, tandis que les Lacédémoniens étaient dans l'état le plus prospère. Crésus envoya donc des ambassadeurs aux Spartiates avec des présents, et il fit avec eux un traité d'amitié et d'alliance défensive et offensive. »

Malheureusement régnait alors à Suse un roi dont les parents étaient de race différente, Cyrus, fils du Perse Cambyse et de Mandane, princesse du sang royal de Médie. C'était lui le mulet de l'oracle, et Crésus le provoqua en franchissant l'Halys, limite des deux empires. Hérodote raconte la bataille perdue par les Lydiens, le siège, puis la prise de Sardes (546). Mais il ne pouvait admettre que les choses se fussent passées avec cette simplicité, que ce grand royaume eût été le prix d'une seule bataille, et que ce roi si pieux envers les divinités de la Grèce eût disparu de la scène du monde sans que le ciel s'en fût mêlé, sans que quelque ha-



L'Halys personnifié[2].

[1] L'Hermos assis à gauche, tenant dans la main droite un roseau, dans la gauche une corne d'abondance et s'appuyant sur une urne d'où s'échappent des flots; à l'exergue, son nom ΕΡΜΟC. En légende CΑΕΤΤΗΝΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze de Saetteni de Lydie, à l'effigie de Julia Mammæa.)

[2] L'Halys assis, s'appuyant de la main gauche sur une urne d'où s'échappent des flots, et tenant dans la droite une grande plante marine en fleur. Légende : ΑΝΚΥΡΑC ΜΗΤΡΟΠΟ-ΛΕΩΣ. (Revers d'une monnaie de bronze d'Ancyre de Galatie, à l'effigie de Caracalla.)

bitant de l'Olympe eût montré qu'il gardait souvenir de ses offrandes.

« Crésus, dit-il, avait un fils doué de toutes sortes de bonnes



Cyrus[1].

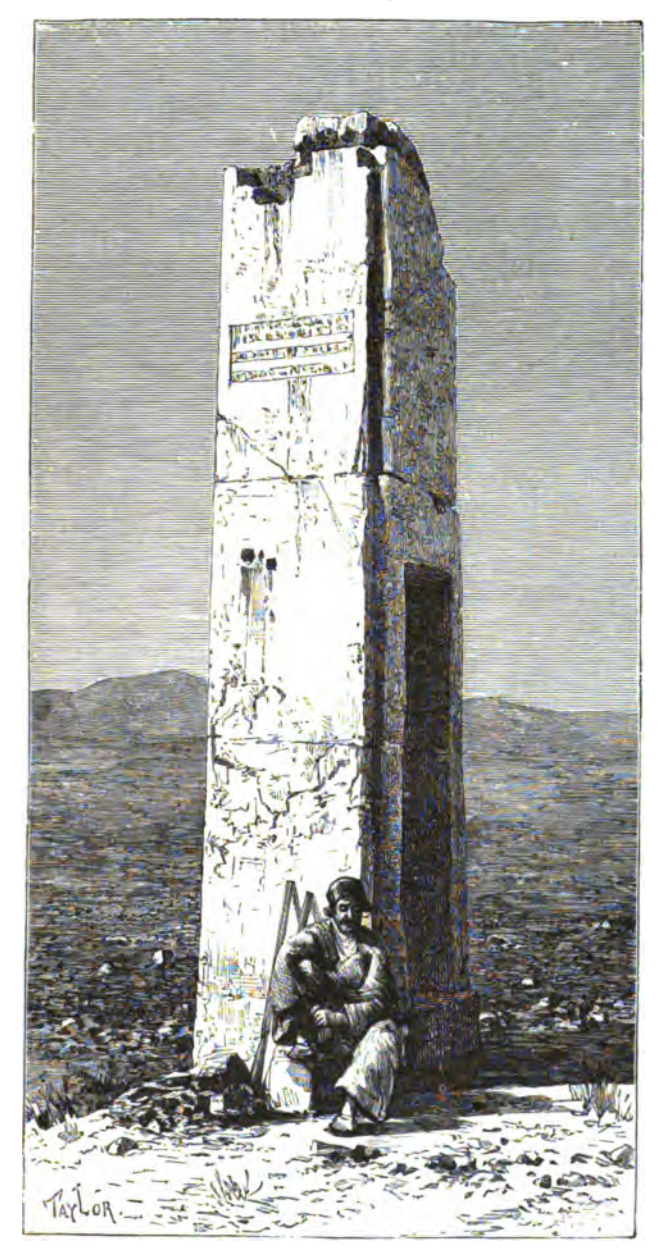
qualités, mais qui était muet. Dans le temps de sa prospérité, Crésus, pour le guérir, avait eu recours à l'oracle de Delphes. La pythie avait répondu : « Lydien, roi de plusieurs peuples, insensé Crésus, ne « demande pas d'entendre en ton palais la voix tant désirée de ton « fils. Il commencera de parler le jour où commenceront tes « malheurs. »

[1] Bas-relief de Meched-Mourgab (d'après M. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse* (1884), pl. XVII). — Le roi est coiffé d'une couronne ornée d'*uræus*, et de la main droite il tient une statuette dont la coiffure est également surmontée de l'*uræus*. Tous ces attributs sont empruntés à l'Égypte, comme les grandes ailes déployées sont empruntées à l'Assyrie.

« Après la prise de la ville, un Perse allait tuer Crésus sans le connaître. Ce prince le voyait fondre sur lui; mais, accablé du poids de ses malheurs, il négligeait de l'éviter, et peu lui importait de périr sous ses coups. A la vue du Perse qui se jetait sur son père, le jeune prince, saisi d'effroi, fit un effort qui lui rendit la voix. « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus ! » Tels furent ses premiers mots; depuis il conserva pour le reste de sa vie la faculté de parler.

« Crésus avait régné quatorze ans, soutenu un siège d'autant de jours et, conformément à l'oracle, détruit un grand empire. Les Perses qui l'avaient fait prisonnier le menèrent à leur roi. Cyrus le fit monter, chargé de fers et entouré de quatorze Lydiens, sur un bûcher, pour éprouver si Crésus, dont on vantait la piété, serait garanti des flammes par la divinité. Sur le bûcher, malgré l'excès de sa douleur, Crésus se rappela ces paroles de Solon : « Nul homme ne peut se dire heu-« reux tant qu'il respire encore; » et il lui vint à l'esprit que ce sage ne les avait pas proférées sans la permission des dieux. Rappelé à lui-même par cette pensée, il sortit avec un profond soupir du long silence qu'il avait gardé et prononça par trois fois le nom de Solon. Cyrus, frappé de ces paroles, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait. Ils s'approchèrent et l'interrogèrent. Crésus ne répondit pas d'abord; forcé de parler, il dit : « C'est un homme dont je préférerais l'entretien aux richesses de tous « les rois. » Ce discours leur paraissant obscur, ils l'interrogèrent de nouveau. Vaincu par l'importunité de leurs demandes, il répondit qu'autrefois Solon d'Athènes était venu à sa cour; qu'ayant contemplé toutes ses richesses, il n'en avait fait aucun cas; que tout ce qu'il avait dit se trouvait confirmé par l'événement, et que les avertissements de ce philosophe ne le regardaient pas plus, lui en particulier, que tous les hommes en général et principalement ceux qui se croyaient heureux. Ainsi parla Crésus. Le feu était déjà allumé, et le bûcher s'enflammait par les extrémités. Cyrus, apprenant de ses interprètes la réponse de ce prince, se repentit de l'ordre cruel qu'il avait donné. Il songea qu'il était homme, que cependant il faisait brûler un homme qui n'avait pas été moins heureux que lui, que la vengeance des dieux viendrait peut-être, à son tour, le frapper. En conséquence il ordonna d'éteindre promptement le bûcher, et d'en faire descendre Crésus ainsi que ses compagnons d'infortune; mais les plus grands efforts ne purent surmonter la violence des flammes.

« Alors Crésus, à ce que disent les Lydiens, instruit du changement



Pilier du palais de Cyrus [1].

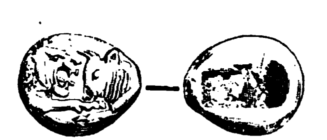
de Cyrus et voyant la foule empressée à éteindre le feu sans pouvoir y

[1] D'après le *Tour du Monde*, t. XLVII, p. 199 (Mme Jane Dieulafoy). — Le pilier est en pierre calcaire et porte à la partie supérieure une inscription trilingue, en perse, médique et assyrien. On lit : « Moi Cyrus, roi Akhéménide. » (Voy. M. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, pl. XIV.)

réussir, implore à grands cris Apollon, le conjure, si ses offrandes lui ont été agréables, de le secourir, de le sauver d'un péril si pressant. Ses prières étaient accompagnées de larmes. Soudain, au milieu d'un ciel pur et serein, des nuages se rassemblent, un orage éclate et une pluie abondante éteint le bûcher[1]. Ce prodige apprit à Cyrus combien Crésus était cher aux dieux. Il le fit descendre du bûcher, et lui dit : « Crésus, quel homme vous « a conseillé d'entrer sur « mes terres avec une ar- « mée et de vous déclarer « mon ennemi, au lieu « d'être mon ami? — Vo- « tre heureux destin et mon infortune m'ont jeté, seigneur, dans « cette malheureuse entreprise. Le dieu des Grecs en est la cause; « lui seul m'a persuadé de vous attaquer. « Eh! quel est l'homme assez insensé pour « préférer la guerre à la paix? Dans la « paix, les enfants ferment les yeux à leurs « pères; dans la guerre, les pères enter- « rent leurs enfants. »



Ex-voto à Apollon de Priène[2].



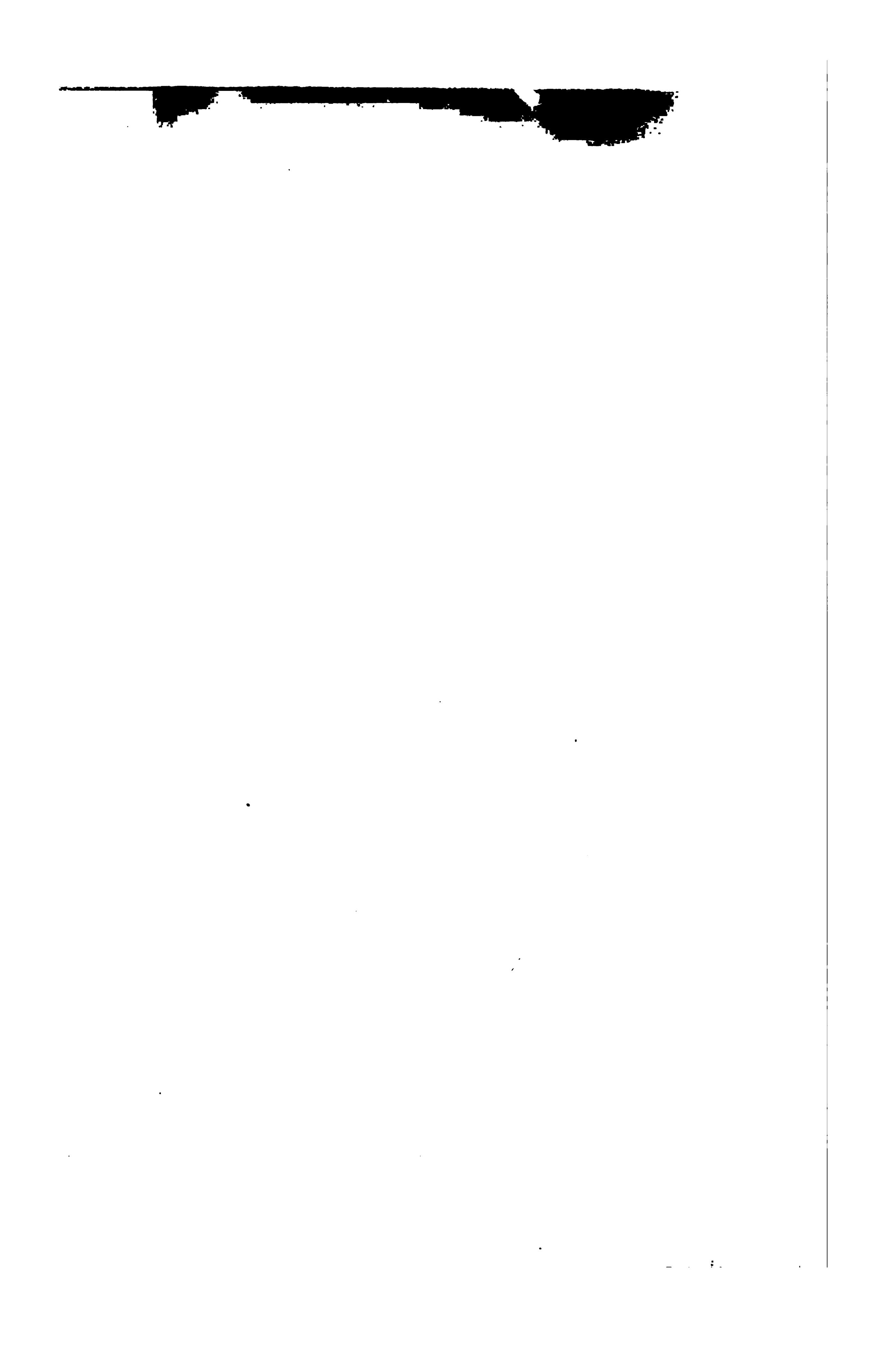
Monnaie d'or de Crésus[3].

« Après ce discours, Cyrus commanda qu'on lui ôtât ses fers; il le fit asseoir près de lui, le traita avec beaucoup d'égards et lui dit : « Demandez-moi ce qu'il vous plaira, vous l'obtiendrez sur-le-champ. « — Seigneur, répondit Crésus, la plus grande faveur serait de me

[1] Cette histoire du bûcher où Cyrus fit monter Crésus semble infirmée par Hérodote lui-même, lorsqu'il remarque que les Perses regardaient comme un sacrilége de brûler les corps.

[2] Lièvre en bronze, aujourd'hui conservé au musée Britannique; d'après Rœhl, *Inscriptiones Gr. antiquissimæ*, n° 385. — Le lièvre est représenté mort et pendu par les deux pattes de devant. Sur le cou, l'un des côtés et le ventre, on lit l'inscription suivante : Τῷ Ἀπόλλωνι τῷ Πριη[ν]ῆι μ' ἀνέθηκεν Ἡφαιστίων. « Héphæstion m'a dédié à Apollon de Priène. » Le graveur a omis l'un des jambages du nu dans le mot Πριηνῆι.

[3] Lion dévorant un taureau. On a figuré seulement l'avant-corps des deux animaux. Le revers est formé par un carré creux. Poids : 8 gr. 10.





Dambourgez chromolith · Imp. Fraillery

CRÉSUS SUR SON BÛCHER

Musée du Louvre

« permettre d'envoyer au dieu des Grecs, celui de tous les dieux que « j'ai le plus honoré, les fers que voici, avec ordre de lui demander « s'il lui est permis de tromper ceux qui ont bien mérité de lui. » Le roi l'interrogea pour savoir quel sujet il avait de s'en plaindre, et quel était le motif de sa demande. Crésus répéta les projets qu'il avait formés, et l'entretint des réponses des oracles, de ses offrandes surtout et des prédictions qui l'avaient animé à la guerre contre les Perses. Il finit en lui demandant de nouveau la permission d'envoyer faire au dieu des reproches. « Non seulement cette permission, « dit en riant « Cyrus, mais ce « que vous souhaiterez désormais, je vous « l'accorde. » Crésus envoya donc des Lydiens à Delphes, avec ordre de placer ses fers sur le seuil du temple; de demander au dieu s'il ne rougissait pas d'avoir, par ses oracles, excité Crésus à la guerre contre les Perses, dans l'espoir de ruiner l'empire des Perses; enfin de lui montrer ses chaînes, seul trophée qu'il pût lui offrir de cette expédition, en disant : « Est-il « dans l'usage des dieux de la Grèce de se montrer ingrats? »



Médaillon de Sardes[1].

« Les Lydiens exécutèrent, à leur arrivée à Delphes, les ordres de Crésus; on assure que la pythie leur fit cette réponse : « Il est impos- « sible, même à un dieu, d'éviter le sort marqué par les destins. « Crésus est puni du crime de son cinquième ancêtre (Gygès), qui, « simple garde du roi de la race des Héraclides, se prêta aux instiga- « tions d'une femme artificieuse, tua son maître et s'empara de la « couronne, à laquelle il n'avait aucun droit[2]. Apollon a mis tout en « usage pour détourner de Crésus le malheur de Sardes, et ne le faire

[1] Buste à droite de la ville personnifiée, voilée et couronnée de tours. En légende : CAPΔIC ACIAC ΛΥΔΙΑC ΕΛΛΑΔΟC Α ΜΗΤΡΟΠΟΛΙC (*Sardes, première métropole de l'Asie, de la Lydie, de la Grèce*). ℟. Le Soleil dans un char traîné par deux dragons, montant à l'horizon, de gauche à droite; près de la tête du Soleil, on lit ΤΥΛΟC. En bas, la Terre couchée sur des épis et en tenant plusieurs dans la main gauche; près d'elle, son nom, ΓΗ. En légende : ΕΠ CT ΑΥΡ ΗΡΑΚΛΕΙΔΙΑΝΟΥ CAPΔIANΩN B NEOKOPΩN (*Sous le stratège Aurélius Heraclidianus, monnaie des Sardiens, deux fois néocores*). Médaillon de bronze.

[2] Voyez, ci-dessus, le chapitre sur l'Envie des dieux.

« tomber que sur ses enfants; mais il ne lui a pas été possible de « fléchir les Parques. Tout ce qu'elles ont accordé à ses prières, il en « a gratifié ce prince. Il a reculé de trois ans la prise de Sardes. Que « Crésus sache donc qu'il a été fait prisonnier trois ans plus tard qu'il « n'était porté par les destins. En second lieu, le dieu l'a secouru « lorsqu'il allait devenir la proie des flammes. Quant à l'oracle rendu, « Crésus a tort de se plaindre. Apollon lui avait prédit qu'en faisant « la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire. Pourquoi n'a-t-il « pas demandé au dieu de quel empire il s'agissait? N'ayant ni saisi « le sens de l'oracle ni fait interroger de nouveau le dieu, qu'il



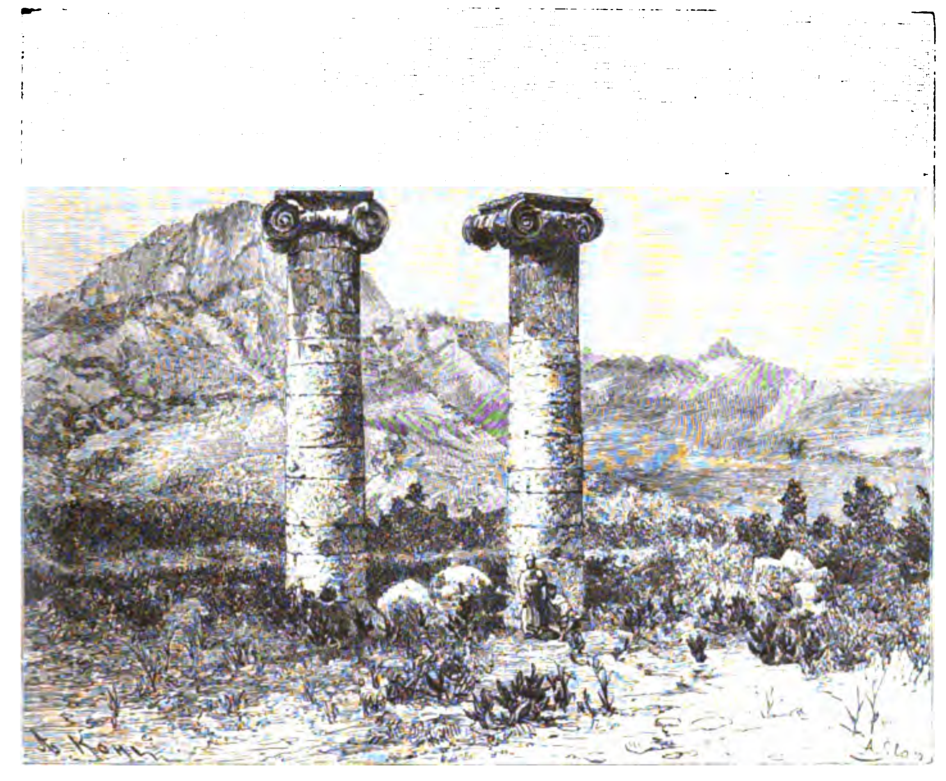
Ruines du théâtre de Sardes[1].

« ne s'en prenne qu'à lui-même. Il n'a pas non plus, en dernier « lieu, compris la réponse d'Apollon relativement au mulet. Cyrus « était ce mulet, les auteurs de ses jours étant de deux nations « différentes : son père était d'une origine moins illustre que sa « mère : celle-ci était Mède et fille d'Astyage, roi des Mèdes; l'au- « tre, Perse et sujet de la Médie; et, quoique inférieur en tout, il « avait cependant épousé sa souveraine. » Les Lydiens s'en retournèrent à Sardes avec cette réponse de la pythie et la communiquèrent à Crésus. Il reconnut alors que c'était sa faute, et non celle du dieu.

« Dès que la nouvelle de la prise de Sardes arriva aux Ioniens et aux Éoliens, ils envoyèrent des ambassadeurs à Cyrus, pour le prier de

[1] D'après le *Tour du Monde*, t. XI, p. 263.

les recevoir au nombre de ses sujets aux mêmes conditions qu'ils l'avaient été de Crésus. Ce prince répondit à leur proposition par cet apologue : un joueur de flûte aperçut des poissons dans la mer; il joua de la flûte, s'imaginant qu'ils viendraient à terre. Trompé dans son attente, il prit un filet, enveloppa une grande quantité de poissons qu'il tira sur le bord, et, comme il les vit sauter :



Colonnes du temple de Cybèle, à Sardes[1].

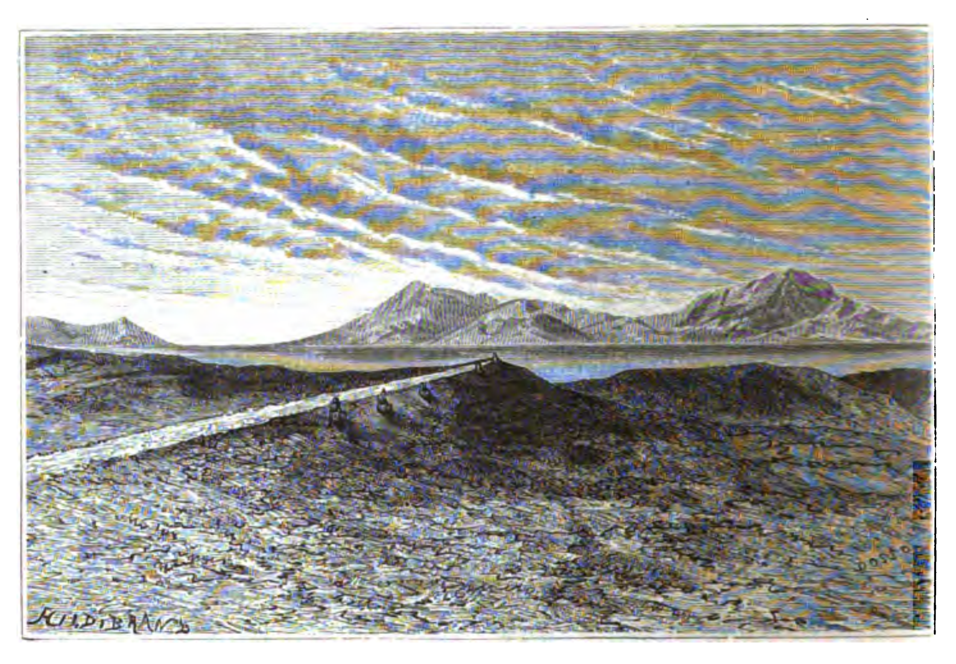
« Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de danser, puisque vous « n'avez pas voulu le faire au son de la flûte. »

« Il tint ce discours aux Ioniens et aux Éoliens, parce qu'ayant fait auparavant solliciter les Ioniens, par ses envoyés, d'abandonner le parti de Crésus, il n'avait pu les y engager, et qu'il ne les voyait disposés à lui obéir qu'après qu'il était venu à bout de toutes ses entreprises. Sur le rapport des députés, les Ioniens fortifièrent leurs villes et s'assemblèrent au Panionion, à la réserve des Milésiens, les seuls

[1] D'après E. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, p. 607. — On n'est pas d'accord sur le nom donné au temple.

avec qui Cyrus fit un traité aux mêmes conditions que celles qui leur avaient été accordées par Crésus. Il nomma le Perse Tabalos gouverneur de Sardes, chargea le Lydien Pactyas de transporter en Perse les trésors de Crésus et retourna à Ecbatane, pensant qu'il suffisait d'envoyer un de ses lieutenants contre les Ioniens.

« Il ne se fut pas plus tôt éloigné, que Pactyas fit soulever les Lydiens. Comme il avait entre les mains de grandes richesses, il se



La Voie Sacrée des Branchides[1].

rendit dans les cités grecques du bord de la mer, prit des troupes à sa solde, engagea les habitants à s'armer en sa faveur, puis revint à Sardes, où il assiégea Tabalos dans la citadelle.

« A cette nouvelle, Cyrus ordonna au Mède Mazarès d'aller à Sardes réduire en servitude ceux qui s'étaient ligués pour assiéger la citadelle et de lui amener Pactyas vivant.

« A l'approche des Perses, Pactyas, pris d'épouvante, se sauva à Cymé. Mazarès fit d'abord exécuter à Sardes les ordres du roi, puis il somma les Cyméens de lui livrer le fugitif. Avant de répon-

[1] D'après C. T. Newton, *A History of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ*, pl. LXXVI. — La Voie Sacrée conduisait du port de Panormos au temple d'Apollon Didyméen : elle était bordée de statues (voyez p. 685).

dre, ils consultèrent l'oracle des Branchides sur le parti qu'il fallait prendre à l'égard de Pactyas, afin de se rendre agréables aux dieux. L'oracle répondit qu'ils devaient le livrer aux Perses. On se disposait à obéir au dieu, quand Aristodicos, homme de distinction parmi les Cyméens, empêcha qu'on exécutât cette résolution jusqu'à ce qu'on



Statue découverte sur la Voie Sacrée des Branchides [1].

eût envoyé une seconde députation dans laquelle il fut admis, soit qu'il se défiât de l'oracle, soit qu'il soupçonnât d'infidélité le rapport des députés.

[1] D'après une photographie. (Cf. O. Rayet et A. Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, pl. 25.) — Cette statue est une de celles qui ornaient la Voie Sacrée des Branchides. Dix sont aujourd'hui conservées au musée Britannique ; de style uniforme, elles représentent, non des dieux ou des déesses, mais des hommes et des femmes, assis sur des sièges à dossier élevé : les jambes sont rapprochées, les mains posées sur les genoux. L'inscription, gravée sur le siège de celle que nous reproduisons, est ainsi conçue : Χάρης εἰμί ὁ Κλείσιος, Τειχιούσης ἀρχός, ἄγαλμα τοῦ Ἀπόλλωνος. « Je suis Charès, fils de Klisis, archonte de Teichioussa. Offrande

« Les députés arrivés aux Branchides, Aristodicos porta la parole pour eux, et dit : « Grand dieu, le Lydien Pactyas est venu chercher « un asile parmi nous pour éviter la mort dont le menacent les « Perses. Ceux-ci le redemandent et nous ordonnent de le remettre « entre leurs mains; mais, quoique nous redoutions leur puissance, « nous n'avons pas osé jusqu'ici leur livrer ce suppliant, que nous « n'ayons appris de vous avec certitude ce que nous devons faire. » Le dieu fit la même réponse. Alors Aristodicos alla autour du temple et chassa les oiseaux qui y avaient fait leur nid. On raconte que, tandis qu'il exécutait son dessein, il sortit du sanctuaire une voix qui s'adressait à lui et disait : « O le plus scélérat de « tous les hommes! as-tu « bien la hardiesse d'arracher de mon temple « mes suppliants? » et qu'Aristodicos, sans se déconcerter, répondit : « Quoi! grand dieu, vous protégez vous-« même vos suppliants, et vous ordonnez aux Cyméens de livrer le « leur? — Oui, je le veux, reprit la même voix, et c'est afin qu'ayant « commis une impiété, vous en périssiez plus tôt, et que vous ne « veniez plus consulter l'oracle pour savoir si vous devez livrer des « suppliants. »





Tétradrachme de Cymé[1].

« Sur le rapport des députés, les Cyméens envoyèrent Pactyas à Mytilène, ne voulant ni s'exposer à périr en le livrant, ni se faire assiéger en continuant de lui donner un asile. Mazarès fit aussitôt réclamer Pactyas auprès des Mytiléniens, et ils se disposaient à le lui remettre moyennant une somme d'argent, lorsque les Cyméens, qui avaient appris ce marché honteux, envoyèrent à Lesbos un vaisseau pour transporter Pactyas à Chios.

« Mais les habitants de cette île l'arrachèrent du temple de Minerve Poliarchos et le livrèrent à Mazarès, à condition qu'on leur donnerait

à Apollon. » Cette inscription et d'autres, gravées sur ces marbres, permettent de les rapporter à la LX[e] olympiade, environ au dernier tiers du sixième siècle.

[1] Tête diadémée d'Apollon Cyméen, à droite. ℞. ΚΥΜΑΙΩΝ. Cheval tourné à droite; sous ses pieds, un vase; à l'exergue, ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ, nom d'un magistrat; le tout dans une couronne de laurier.

l'Atarnée, pays de la Mysie, vis-à-vis de Lesbos. Lorsque les Perses eurent Pactyas en leur puissance, ils le gardèrent étroitement, à dessein de le présenter à Cyrus. Depuis cet événement, il se passa beaucoup de temps, sans que les habitants de Chios osassent, dans les sacrifices, répandre sur la tête de la victime de l'orge d'Atarnée, ni offrir à aucun dieu des gâteaux faits avec de la farine de ce canton : on excluait des temples tout ce qui en provenait.

« Quand les habitants de Chios eurent livré Pactyas, Mazarès marcha contre ceux qui s'étaient joints à ce rebelle pour assiéger Tabalos. Il



Suppliante auprès de l'autel[1].

réduisit les Priéniens en servitude, fit une excursion dans la plaine du Méandre et permit à ses soldats de tout piller. Il traita de même la Magnésie; après quoi, il tomba malade et mourut. Harpagos lui succéda.»

Les Ioniens avaient décidé qu'ils demanderaient du secours à Sparte. Leurs envoyés, arrivés à Lacédémone, firent parler un Phocéen qui, revêtu d'une robe de pourpre, débita un verbeux discours. Une si longue harangue déplut aux Spartiates; ils n'accordèrent rien et congédièrent les ambassadeurs. Mais, en même temps, ils firent partir des émissaires, chargés d'observer l'état des choses. Ceux-ci virent sans doute trop de faiblesse d'un côté, trop de force de l'autre, pour engager leurs compatriotes à intervenir. Les Ioniens, laissés à leur

[1] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, Taf. CLXXXV. — Polyxène, poursuivie par Achille et l'un de ses compagnons, s'est réfugiée sur les degrés d'un aute'. Achille s'apprête à la frapper. (Cf. Achille et Troïlos sur une peinture de vase, ci-dessus, p. 577).

sort, succombèrent. Ils devinrent tributaires de la Perse qui, pour les mieux tenir dans sa dépendance, favorisa l'élévation, dans leurs cités, de chefs ambitieux qu'on appela des « tyrans», non pas qu'ils fussent toujours oppressifs et cruels, mais parce qu'ils exercèrent un pouvoir que la loi ne reconnaissait pas.

Le peuple de Phocée donna un grand exemple. Assiégés par Harpagos et près d'être forcés, les Phocéens montèrent sur leurs vaisseaux, emportant les images de leurs dieux, et firent voile vers l'île de Chios. « Ils offrirent aux habitants une somme d'argent en échange des îles Œnusses (ou riches en vignobles); ceux-ci n'y ayant pas consenti, dans la crainte de voir s'établir près d'eux un commerce rival, ils se rembarquèrent pour se diriger vers la Corse, où ils avaient fondé Aléria, vingt ans auparavant. Mais, avant de prendre cette route, ils retournèrent à Phocée, y débarquèrent inopinément et massacrèrent la garnison qu'Harpagos y avait laissée. Ils prononcèrent ensuite des imprécations solennelles contre ceux qui abandonneraient la flotte; et, jetant dans la mer une masse de fer rougie au feu, firent serment « qu'aucun Phocéen ne retournerait dans sa ville avant que cette masse ne reparût sur l'eau[1]. » Pourtant, quand la flotte mit à la voile pour la Corse, plus de la moitié des citoyens, attendris par l'aspect des lieux et l'amour de la patrie, devinrent parjure, et rentrèrent dans Phocée. Les autres continuèrent leur navigation vers l'ouest et fondèrent, sur la côte d'Italie, Élée, dont la prospérité fut rapide et durable.



Monnaie d'Elée (Velia)[2].

Les habitants de Téos imitèrent les Phocéens et allèrent fonder Abdère en Thrace. Mais ces deux peuples furent les seuls qui préférèrent l'exil à la servitude. Les autres, même ceux des îles voisines du

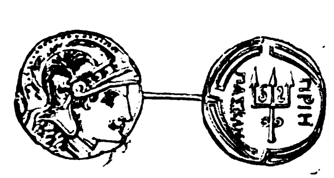
[1] On a retrouvé près de Téos une inscription qui nous offre un exemple d'imprécation solennelle. En voici un fragment d'après Rœhl, *Inscript. Gr. antiquiss.*, n° 497 : Ὅστις φάρμακα δηλητήρια ποιοῖ ἐπὶ Τηΐοισιν, τὸ ξυνὸν ἢ ἐπ' ἰδιώτῃ, κεῖνον ἀπόλλυσθαι καὶ αὐτὸν καὶ γένος τὸ κείνου. — Ὅστις ἐς γῆν τὴν Τηΐην κωλύοι σῖτον ἐσάγεσθαι, ἢ τέχνῃ, ἢ μηχανῇ, ἢ κατὰ θάλασσαν ἢ κατ' ἤπειρον, ἢ ἐσαχθέντα ἀνωθεοίη, κεῖνον ἀπόλλυσθαι καὶ αὐτὸν καὶ γένος τὸ κείνου. « Que celui qui voudrait empoisonner la cité de Téos ou quelque particulier, que celui-là périsse lui et sa famille. — Que celui qui, par quelque voie ou moyen que ce soit, empêcherait l'importation de grains à Téos, soit par terre, soit par mer, que celui-là périsse, lui et sa famille. » L'inscription date de la première partie du cinquième siècle.

[2] Tête casquée de Pallas à gauche; le casque est orné d'un griffon. ℞ VEΛHTΩN. Lion dévorant une tête de bélier. (Argent.)

continent et qui y avaient des domaines, comme Lesbos et Chios, consentirent à payer tribut.

« J'ai appris, dit encore Hérodote, que, dans une assemblée générale du Panionion, Bias de Priène avait ouvert un avis plein de sagesse : il conseillait aux Ioniens de réunir en une seule flotte leurs vaisseaux, de s'y embarquer tous, et de se rendre en Sardaigne, où ils fonderaient une cité unique qui comprendrait toute l'Ionie. Il leur démontrait que, dans cette grande île, ils seraient à l'abri de la servitude, et supérieurs en force à tous les autres insulaires. Thalès de Milet leur avait aussi donné un très utile avis, avant que l'Ionie fût subjuguée. Il leur proposait de n'avoir qu'un seul conseil général, *βουλευτήριον*, qu'ils établiraient à Téos, ville située au centre de toute l'Ionie, ce qui n'empêcherait pas que les autres villes ne continuassent à se gouverner intérieurement par leurs lois particulières, comme des cités séparées. C'étaient là de sages conseils, mais les Ioniens


Bas-relief d'Abdère[1].


Monnaie de Priène[2].


Monnaie des treize villes du Panionion[3].

[1] Fragment d'une stèle en marbre, d'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, IV (1880), pl. VIII (E. Pottier). — Le bas-relief est de style attique et peut être attribué à la première moitié du cinquième siècle. Les trous, pratiqués sur la bandelette qui serre les cheveux et derrière la tête, marquent la place d'une couronne de métal.

[2] Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. Trident ; à droite, ΠΡΙΗ (pour Πριηνέων), et ΠΑΣΙΚΛΗ[Σ], nom d'un magistrat. Autour du champ, les détours du Méandre. (Argent.)

[3] Hercule assis sur une peau de lion, sa massue posée à terre ; il tend la main à Iole, debout

n'en profitèrent pas[1]. » S'ils eussent suivi celui de Bias, l'avenir du monde occidental pouvait être changé.

La soumission des Grecs d'Asie au grand roi était un grave événement, car elle conduisit leurs maîtres à rêver aussi la conquête de la Grèce d'Europe. Les guerres Médiques étaient donc là en germe avec toutes leurs conséquences : l'empire d'Athènes, de Sparte, d'Alexandre, et la diffusion de la civilisation grecque sur l'Asie occidentale.



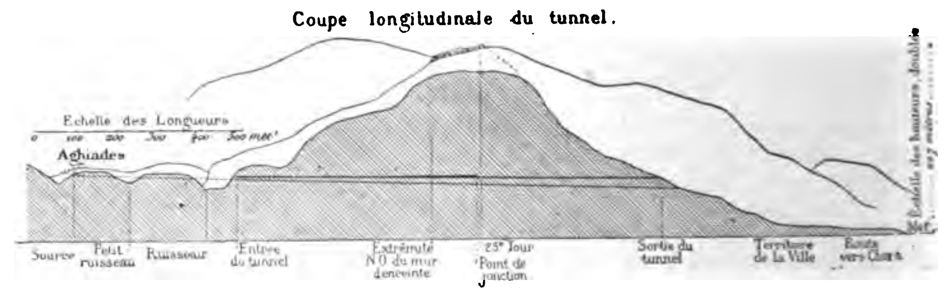


Le Grand Roi luttant contre un Grec[2].

II. — PROSPÉRITÉ DES INSULAIRES.

La ruine des Ioniens du continent fit passer la puissance maritime à une île voisine, à Samos. Polycrate, avec l'aide du tyran de Naxos,

Coupe longitudinale du tunnel.



Aqueduc et tunnel de Samos. (Voy. la note, et le plan de Samos, p. 692,)

devant lui et qui paraît s'enfuir ; à côté de Iole, un carquois rempli de flèches. En légende : ΚΟΙΝΟΝ ΓΙ (13) ΠΟΛΕΩΝ ΑСΙΑС ΠΡΟΤΩΝ (*sic*) ΕΦΕСΙΩΝ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΟΜ ΚΑ ΦΡΟΝΤΩΝ. Monnaie de la communauté des treize premières villes de l'Asie, des Éphésiens et des Pergaméniens, frappée sous l'autorité d'un magistrat nommé probablement Promathius Claudianus Fronto. (Médaillon de bronze à l'effigie de l'empereur Antonin le Pieux.)

[1] Hérodote, I, 170. Thalès conseillait donc aux Grecs asiatiques de faire dans l'Ionie ce que, suivant la légende, Thésée avait fait dans l'Attique. (Voy. ci-dessus, p. 161.)

[2] Cylindre en calcédoine calcinée (d'après les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. XVI, 2

Lygdamis, y avait usurpé le pouvoir entre les années 536 et 532, et l'avait d'abord partagé avec ses deux frères. Mais, se débarrassant de l'un par le meurtre et de l'autre par l'exil, il était resté seul maître et avait contracté une alliance avec Amasis, roi d'Égypte. Sa puissance s'accrut au point qu'il eut cent vaisseaux à cinquante rameurs et mille archers. Avec ces forces, il protégeait le commerce des Samiens et s'enrichissait lui-même par des courses qui tenaient plus du pirate que du prince. Il se rendit maître d'un grand nombre d'îles, même de plusieurs villes du continent, et il fut, dit Hérodote, le premier des Grecs, après Minos, qui eût conçu le projet de saisir l'empire de la mer. Au reste, il employait ses richesses à orner Samos d'ouvrages utiles ou magnifiques, un aqueduc creusé à travers une montagne, un môle immense pour agrandir et protéger le port et le temple ionique de Héra (Junon), qu'Hérodote comptait au nombre des merveilles de la Grèce. Pour Polycrate, ces travaux avaient un autre avantage, celui d'occuper le peuple et de lui faire oublier la liberté. Mais il aimait les artistes et les poètes, Ibycos et Anacréon furent ses hôtes; la cour du tyran de Samos rivalisait avec celle des Pisistratides.

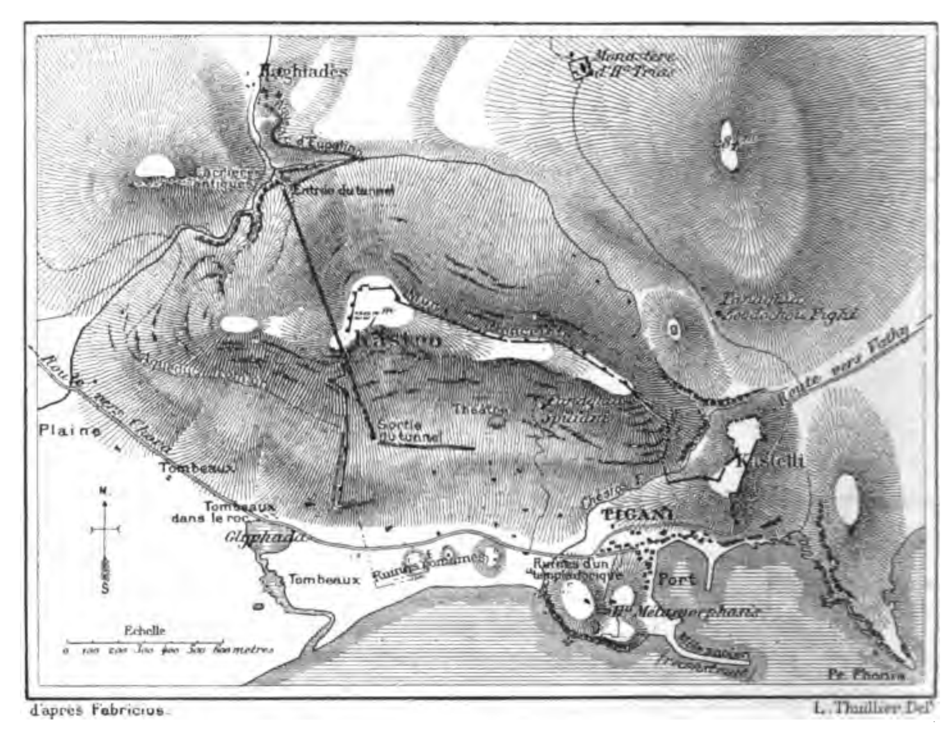


Anacréon[1].

et 3). — Le Grand Roi, vêtu d'une longue robe et coiffé d'une tiare radiée, brandit de la main gauche une pique dont il menace le guerrier grec, reconnaissable à son casque. De la main droite le roi tient son arc et semble vouloir s'en servir pour parer le coup de son ennemi. Un guerrier grec est déjà étendu à terre. La triade divine plane au-dessus de la scène du combat. (Sur le casque du guerrier grec, voy. A. Furtwängler, *Die Bronzefunde aus Olympia*, p. 56. dans les *Abhandlungen der kœnigl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1879.) Cf. deux pierres babyloniennes publiées par Raoul-Rochette, *Mémoires d'archéologie comparée*, I, pl. VI, n° 16; VII. n° 5. Le cylindre du Bosphore servait de cachet : tournant avec facilité autour de son axe, il pouvait être roulé sur une matière tendre, comme de la cire en fusion.

[1] Statue de la villa Borghèse; d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1884, Taf. XI. (Les bras et une partie de la jambe droite ont été restaurés). — Un buste, découvert à Rome en 1884 et qui porte l'inscription 'Ανακρέων [ὁ] λυρικός, a permis à M. P. Wolters de donner son vrai nom à la statue de la villa Borghèse. Les deux têtes offrent, en effet, une res-

Cependant, à Samos comme à Athènes, il y avait des mécontents. Lorsque Cambyse envahit l'Égypte, Polycrate lui offrit quarante vais-



Plan de l'ancienne Samos [1].

seaux; il eut soin d'y faire monter tous ceux qui lui étaient contraires, et il pria son allié de faire périr les équipages après s'en

semblance frappante (voy. le buste dans le *Bullettino della Commissione archeologica communale di Roma*, 1884, Tav. II-III). Le poète est représenté debout, jouant de la lyre.

[1] D'après Fabricius, dans les *Mittheil. d. d. archæolog. Instit. in Athen*, IX (1884), Taf. VIII. — Après une longue digression sur Polycrate, Hérodote conclut en ces termes (III, 60) : « Je me suis étendu sur les Samiens, parce qu'ils ont accompli les trois plus grands travaux qui aient été faits dans toute la Grèce. (I) Dans une montagne haute d'environ 150 brasses, ils ont creusé un *tunnel* qui la traverse de part en part. Le tunnel est long de 7 stades, haut et large de 8 pieds. Dans toute la longueur de ce tunnel a été creusé un *canal* profond de 20 coudées, large de 3 pieds, par lequel, au moyen de conduits, l'eau est amenée d'une grande source jusqu'à la ville. L'architecte de ce tunnel a été le Mégarien Eupalinos, fils de Naustrophos. » En second lieu (II), Hérodote cite le *môle* construit pour abriter le port : il était long de plus de 2 stades et profond d'environ 20 brasses. En dernier lieu (III), il cite le *temple d'Héra,* le plus grand de tous les temples grecs. L'emplacement et les ruines du temple sont bien connus (voy. *Bull. de Corr. hellén.*, IV (1880) pl. XII); il en est de même pour le môle (voy. la carte); mais c'est tout récemment, en 1884, que M. E. Fabricius a exploré l'aqueduc d'Eupalinos découvert au mois de juillet 1882. (Voy. les *Mittheil.*, 1884, p. 185 et suiv.). La grande source mentionnée par Hérodote est celle d'Haghiadès. De la source au tunnel a été creusé un passage souterrain assez élevé et large pour qu'un homme puisse s'y tenir debout. On y a retrouvé de nombreux fragments de conduits en argile. Hérodote distingue du tunnel proprement dit un canal profond où étaient posés

être servi. De tyran à roi fou, un pareil arrangement n'était qu'un échange de services. Par malheur, les victimes, soupçonnant le danger, se saisirent de la flotte et revinrent sur Samos pour exciter un soulèvement. Repoussés, ils implorèrent le secours des Spartiates, qui se faisaient alors volontiers les redresseurs des torts, surtout quand il s'agissait de renverser quelque tyran puissant au profit d'une oligarchie. Corinthe, qui avait eu à se plaindre des pirateries de Polycrate, donna aussi des secours. Les alliés restèrent quarante jours devant Samos. Le tyran était sur ses gardes, rien ne bougea dans l'inexpugnable ville: il fallut se retirer (625). On prétend que Polycrate avait payé la retraite des alliés avec une monnaie de plomb doré, que les Spartiates, dans leur inexpérience, avaient prise pour de l'or au meilleur titre. Les Samiens, qui les avaient appelés, pillèrent Siphnos, Hydrea, et descendirent en Crète, à Cydonia, où cinq ans après ils furent battus, pris et vendus tous comme esclaves.



Monnaie de Siphnos [1].

Polycrate se trouva plus fort après cette épreuve. Sa fortune était au comble; il commença à trembler, se souvenant qu'Amasis n'avait pas voulu de son alliance, parce qu'il l'estimait trop heureux, c'est-à-dire trop près de quelque misère éclatante. Pour conjurer la colère et l'envie des dieux, on conte qu'il se décida de faire un sacrifice. Il monta sur un vaisseau, se rendit en pleine mer et y jeta un anneau très précieux. Puis il revint dans son palais pour se livrer au chagrin que lui causait la perte qu'il venait de faire. Il croyait avoir acheté du bonheur pour longtemps et fait avec la fortune un bail sûr. Trois jours après, un pêcheur prend un magnifique poisson, l'apporte au

les conduits. Ce canal en forme de tunnel (car Hérodote emploie pour le désigner le même mot que pour le tunnel proprement dit, ὄρυγμα) aboutit au-dessous du tunnel, à peu de distance de l'entrée N. Le sol du canal est de plus de 2 mètres au-dessous du sol du tunnel, et la distance va toujours en augmentant, car le canal suit une ligne oblique ainsi qu'on peut le voir sur le plan. Quant au tunnel proprement dit, il est formé de deux galeries (galerie N. et galerie S.) qui se rejoignent en un point marqué sur le plan (*point de jonction*). Quelle était l'utilité de cette double construction, tunnel et canal? Faut-il admettre une erreur de la part d'un architecte assez habile pour faire joindre deux galeries à l'intérieur d'une montagne haute de 227 mètres, et croire que, le tunnel ne s'étant pas trouvé de niveau avec la source, il lui fallut creuser un canal au-dessous? C'est ce que nous ignorons. Nous renvoyons d'ailleurs, pour de plus amples détails, à l'article de M. E. Fabricius ; il n'est pas sans intérêt de contrôler les chiffres donnés par Hérodote.

[1] Tête d'Apollon à droite. Style archaïque. ℞. ΣΙΦ. (Σιφνίων). Colombe, vue de face, les ailes éployées; dans le champ, à gauche, un grain de blé. Carré creux. Argent.

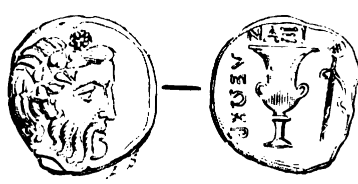
roi; on l'ouvre : ô prodige! on y trouve l'anneau. Ainsi l'offrande de Polycrate était rejetée. Quelque temps après, le satrape Orétès, qu'il avait offensé, l'attira sur le continent, sous prétexte qu'il l'aiderait dans ses projets de domination, et le fit mettre en croix (522). Hérodote ne doute pas de la vérité de toute cette légende, dont s'amusait l'esprit des Grecs, et qui, d'ailleurs, était d'accord avec leurs sentiments religieux les plus intimes. Ils croyaient les dieux jaloux de toute prospérité trop grande pour un mortel; derrière le bonheur, ils voyaient Némésis armée de ses vengeances et prête à frapper, pour abaisser l'orgueil de celui qui oubliait l'infirmité de la nature humaine. Tel est aussi le fond, bien plus moral qu'historique, de la belle et tragique histoire de Crésus, telle qu'Hérodote nous l'a donnée.


Partie convexe.


Partie plane.

Anneau grec[1].

Avec Polycrate tomba la puissance de Samos. Méandrios, qu'il avait laissé gardien de l'acropole et de ses trésors, voulut abdiquer la tyrannie. Au lieu d'applaudir à ce désintéressement, on lui demanda des comptes, on l'injuria. Il ressaisit ce qu'il abandonnait. « Les Samiens, dit avec tristesse Hérodote, ne voulurent pas être libres. » Attaqué par une armée persique que conduisait Syloson, frère de Polycrate, Méandrios s'enfuit avec ses richesses. Les Perses tuèrent jusqu'au dernier homme dans Samos. Otanès la repeupla dans la suite et la laissa sous le dur gouvernement de Syloson, devenu le tributaire du Grand Roi.



Monnaie de Naxos[2].

Trois îles mériteraient encore d'être citées : Naxos, alors très puissante, mais dont je parlerai en racontant la révolte des Ioniens: Lemnos, où les Grecs, pour expliquer les éruptions volcaniques, avaient placé les ateliers de Vulcain et où ils entendaient, dans les grondements du sol, le bruit des marteaux des Cyclopes forgeant la foudre

[1] Cornaline orientale, taillée en forme de scarabée, mais offrant, à sa partie convexe, la figure d'un lion couché. Sur la partie plane se voit un trophée. (D'après les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. XVI, 11 et 12.)

[2] Tête de Bacchus à droite, couronnée de pampre et de lierre. ℞. ΝΑΞΙ. Canthare et thyrse orné de bandelettes; dans le champ ΛΕΩΚΡ (pour Λεωκράτους), nom d'un magistrat. (Argent.)

COLONIES GRECQUES

EXPLICATION DES COULEURS

Colonies Éoliennes et Achéennes

__ id __ Ioniennes

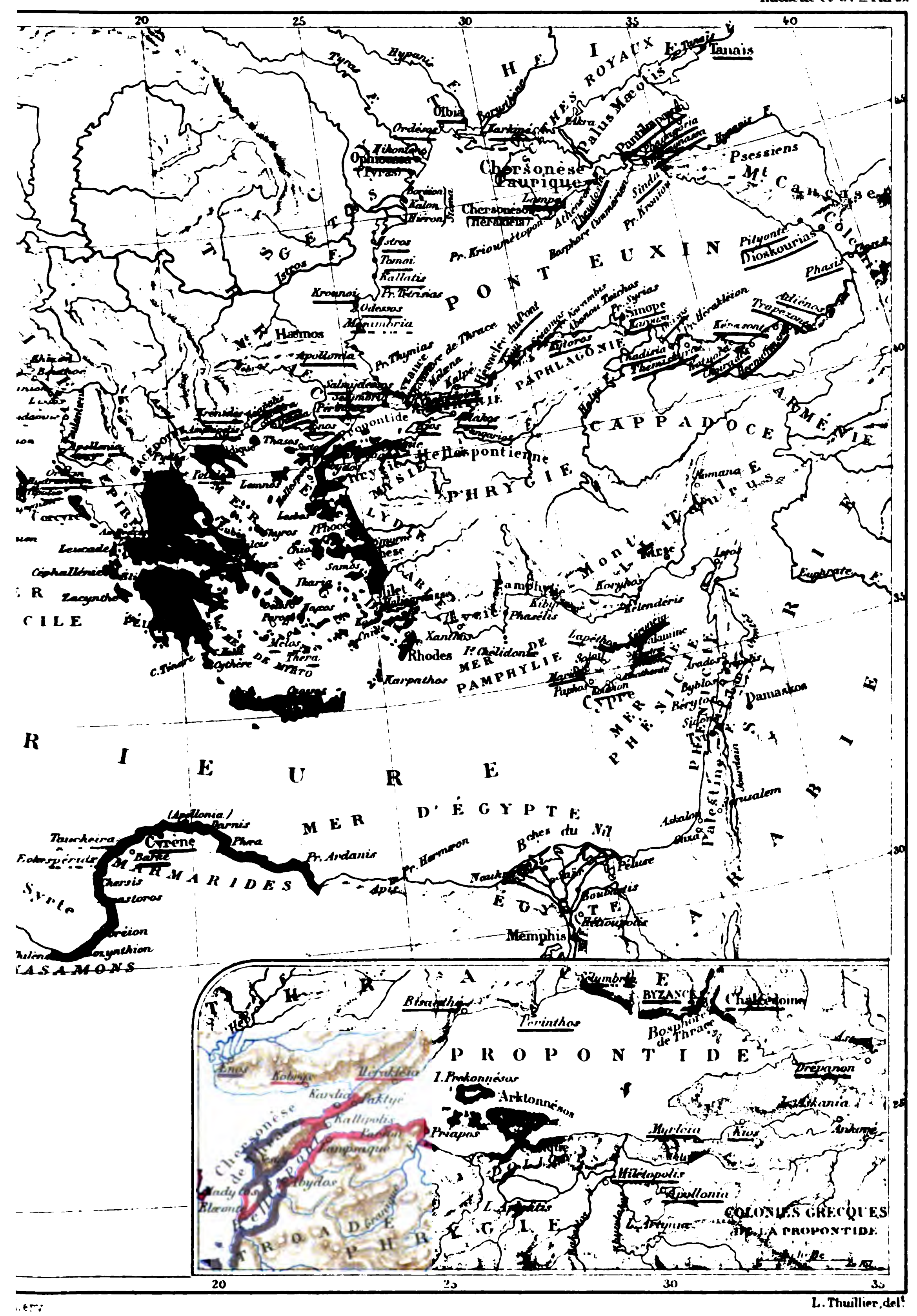
__ id __ Doriennes

Echelle

0 10 20 30 40 50 Myriamètres

Gravé par Erhard Frères 35bis Rue Denfert-Rochereau _ Paris.

Hachette et Cie _ Paris.

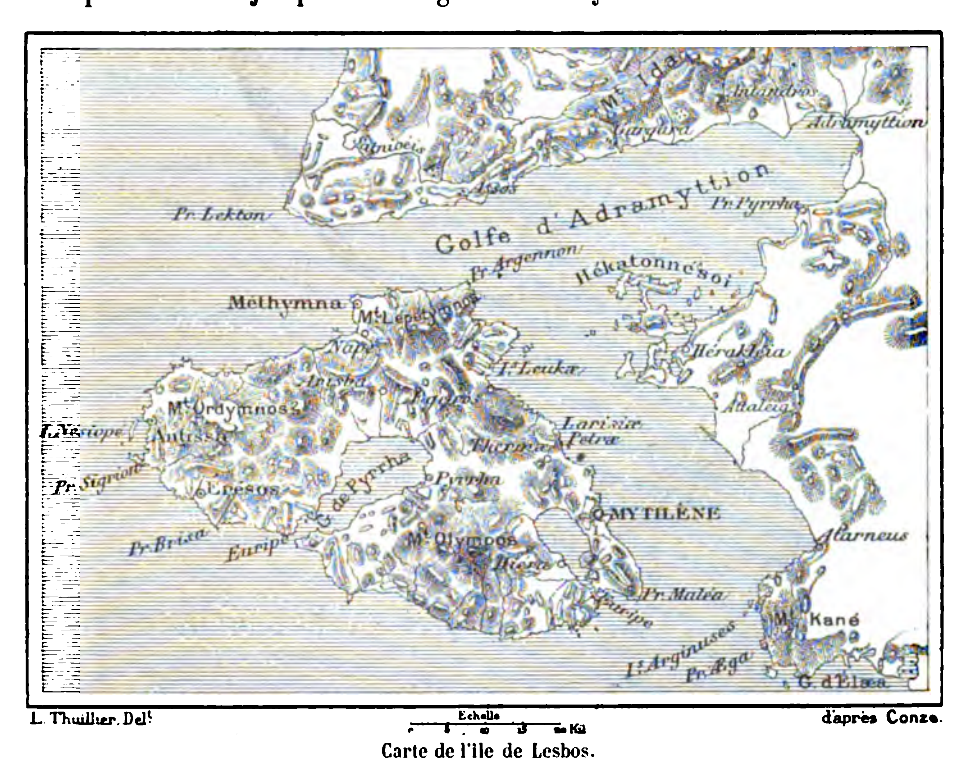


L. Thuillier, del.^t



de Jupiter; enfin Lesbos, que Pittacos, un des Sages, que ses musiciens et ses poètes, Terpandre, Arion, Alcée, Sappho avaient rendue célèbre. La légende savait bien pourquoi toute cette veine de poésie y coulait : après qu'Orphée eût été mis en pièces par les Bacchantes furieuses, sa tête et sa lyre, jetées dans l'Hèbre, rendaient encore des sons harmonieux, et furent roulées par les flots jusqu'aux rivages de Méthymne. Les Lesbiens enseve-


Sappho sur une monnaie de Mytilène[1].



Carte de l'île de Lesbos.

lirent la tête du poète et suspendirent sa lyre dans le temple d'Apollon. Le dieu récompensa leur piété en leur donnant le don de la musique et de la poésie. On vantait aussi la beauté de ses femmes et leur adresse à filer la laine[2].

[1] ΙΟΥ ΠΡΟΚΛΑ ΗΡΩΙΔΑ. Buste de Julia Procla, héroïne de Lesbos, inconnue. ℞. ΕΠΙ ΣΤΡΑ ΑΠΟΛΛΩΝ ΜΥΤΙ. Sappho assise et jouant de la lyre. (Monnaie de bronze frappée à l'époque des Antonins, sous l'autorité du stratège Apollonius.)

[2] Quand Agamemnon énumère les présents qu'il promet de faire à Achille pour apaiser sa colère, il cite les esclaves de Lesbos, aussi belles qu'habiles à tisser la laine. Une ancienne tradition voulait que Lesbos eût été séparée du continent asiatique à l'époque où l'Euxin, jusqu'alors un lac, rompit ses digues et fit irruption dans la Méditerranée. Lesbos n'est, en

Lesbos, une des grandes îles de la mer Égée, renfermait quatre États. Mytilène[1] et Méthymne y tenaient le premier rang, et firent de longues guerres où la première l'emporta; mais sa rivale asservie se vengea par de fréquentes révoltes et de constants appels à l'étranger. Mytilène avait deux ports[2], une marine puissante et des possessions dans la Troade pour dominer le commerce de l'Hellespont. Cette prétention devint une cause de guerre avec Athènes, qui s'empara de Sigée et aurait voulu expulser tout à fait les Mytiléniens de cette côte. Pittacos, nommé leur chef, provoqua le général ennemi, Phrynon, à un combat singulier. Ces défis, communs au moyen âge, sont rares dans l'histoire de la Grèce. Phrynon, qui avait été plusieurs fois vainqueur aux jeux Olympiques, accepta, mais fut tué. Pittacos l'avait enveloppé d'un filet qu'il tenait caché sous son bouclier. Les Mytiléniens furent pourtant battus, et dans la fuite Alcée abandonna son bouclier, dont les Athéniens firent le principal ornement de leur trophée. Le poète osa chanter sa honte; Horace, qui l'a imité, eut au moins l'excuse d'une flatterie obligée envers Auguste. Le tyran



Tête d'un vainqueur aux jeux Olympiques[3].

effet, qu'à une faible distance de la côte asiatique, et l'étroit canal qui l'en sépare est semé d'îles.

[1] La vue de Mytilène (p. 697) a été prise du sud. Au fond est la presqu'île sur laquelle s'élevait en partie la ville antique et qui séparait les deux ports. A l'horizon, on aperçoit la côte d'Asie.

[2] Le port du nord est aujourd'hui ensablé, et celui du midi ne reçoit plus que des navires marchands d'un faible tonnage. Les bateaux à vapeur mouillent en dehors et, lorsque la mer est houleuse, n'osent s'arrêter sur cette côte autrefois si animée et maintenant si inhospitalière. (Boutan, *Mémoire sur la topographie et l'histoire de Lesbos*, 1855; *Archiv. des missions*, t. V, p. 273.)

[3] Bronze découvert à Olympie (d'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, V, Taf. XXII). — A en juger par la déformation des oreilles tuméfiées, c'est le portrait d'un pugiliste ou d'un pancratiaste. La tête portait une couronne d'olivier sauvage (κότινος) : sur l'original, une des feuilles de la couronne est encore visible à la tempe droite. (Voy. ci-dessus, p. 618.)

VUE DE MYTILÈNE.
D'après une photographie.

de Corinthe, Périandre, pris pour arbitre entre les deux peuples, laissa à chacun ce qu'il possédait (612).

Ce Pittacos, aidé des frères d'Alcée, avait tué le tyran Mélanchros, mais non l'anarchie. Des dissensions continuelles désolaient la cité; un parti chassa l'autre, et les bannis tinrent la ville comme assiégée. Pittacos fut enfin élu *ésymnète* pour dix ans avec un pouvoir illimité. Nous ignorons quelles mesures il prit, mais nous savons que cet ami de Solon sut, comme lui, rétablir le calme et, comme lui aussi, résister à la tentation de garder le pouvoir. Au bout de dix ans, il s'en démit et redevint simple citoyen. On s'étonnait de ce désintéressement inaccoutumé. « J'ai été effrayé, répondit-il, de voir Périandre, à Corinthe, devenir le tyran de son peuple. Il est trop difficile de garder toujours la vertu. » Quand la domination des Perses s'approcha d'elle, Lesbos traita avec Cyrus; après la défaite des Ioniens à Ladé en 494, elle partagea leur sort.



Médaillon de Mytilène[1].

Cyrène, en Afrique, perdit aussi sa liberté et eut les mêmes maîtres. Composée d'éléments contraires, la population grecque de Cyrène fut agitée de révolutions qui ne lui laissèrent jamais de repos. La famille de Battos y domina pendant plusieurs générations. Sous Battos III l'Heureux (de 574 à 554), l'oracle ordonna d'accueillir indistinctement les Grecs de toute tribu : ainsi s'accumula dans toute la ville, qui renfermait déjà beaucoup de Libyens, une multitude considérable et hétérogène. Pour donner



Statère de Cyrène[2].

[1] ΖΕΥС ΒΟΥΛΑΙΟС. Buste de Jupiter Bulaeus, à gauche. ℞. ΕΠΙ СΤΡ ΒΑΛ ΑΡΙСΤΟΜΑΧΟΥ ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΩΝ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΕΦΕСΙΩΝ. Cybèle, tourelée, assise de face sur un trône, tenant une patère et une corne d'abondance; à sa droite, Esculape, dieu particulier de Pergame; à sa gauche, Diane d'Éphèse; dans le champ, ΟΜΟΝΟΙΑ. (Médaillon de bronze frappé sous l'autorité du stratège Valerius Aristomachus, au nom des trois villes alliées, Mytilène, Pergame et Éphèse.)

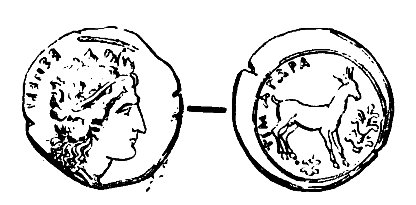
[2] Jupiter Ammon, debout de face, la tête radiée, tenant un sceptre et une petite Victoire; à sa gauche, un bélier. ℞. Déesse (probablement la nymphe Cyrène) conduisant un quadrige au trot; en légende : ΚΥΡΑΝΑΙΟΝ. (Or.)

les terres promises aux nouveaux venus, il fallut déposséder les Libyens du voisinage, qui invoquèrent l'assistance du roi d'Égypte, Apriès. Il leur envoya une nombreuse armée; elle fut détruite et cette défaite causa une révolution en Égypte, où Apriès fut renversé du trône. Amasis, son successeur, fit la paix avec les Cyrénéens et épousa une femme de la famille de leurs rois.



Monnaie des Libyens[1].

Arcésilaos II régna ensuite (554 à 544). Dans une guerre contre les Libyens, il laissa sur le champ de bataille sept mille de ses hoplites. Jamais une ville grecque n'avait subi pareil désastre. Cyrène parut à peine le sentir, mais Arcésilaos n'y survécut pas. A son retour, il fut assassiné par son frère Léarchos : sa femme le vengea en tuant le meurtrier.



Monnaie de la Cyrénaïque[2].

Sous Battos le Boiteux, on fit venir de Mantinée, par ordre de la Pythie, le législateur Démonax, qui partagea les habitants en trois tribus contenant, l'une les Théréens, l'autre les Péloponnésiens et les Crétois, la troisième les Grecs insulaires. Ensuite, ne réservant au roi que le sacerdoce et les terres consacrées, Démonax rendit au peuple le reste des propriétés et des fonctions publiques (543). Ces réformes ne donnèrent pas le repos à Cyrène. Arcésilaos III, fils de Battos le Boiteux, réclama les privilèges perdus par la royauté, et, pour se procurer des appuis au dehors, paya tribut aux Perses, qui venaient de conquérir l'Égypte. Effrayé par un oracle qui lui avait recommandé, sous peine de grands malheurs, un gouvernement paternel, il quitta Cyrène, où il avait versé trop de sang et se retira à Barcé, dont les habitants l'assassinèrent. Sa mère Phérétime se rendit alors en Égypte, auprès du satrape Aryandès, et obtint de lui une armée formidable, qui s'empara de Barcé après un siège difficile. Par l'or-

[1] Tête d'Hercule imberbe, coiffée de la peau de lion, à gauche. ℟. Lion marchant à droite; dans le champ, la lettre grecque M, et la lettre phénicienne équivalente, marques d'atelier; à l'exergue ΛΙΒΥΩΝ. (Didrachme phénicienne.)

[2] Tête imberbe et diadémée du fleuve Lathon, avec de petites cornes sur le front, à droite; en légende ΕΣΠΕΡΙ[ΤΩΝ] *Evesperis*. ℟. Daim à droite; dans le champ, deux tiges de silphium et le nom du magistrat ΤΙΜΑΓΟΡΑ[Σ]. (Didrachme.)

dre de Phérétime, on mit en croix autour de la ville tous ses ennemis; on coupa le sein à leurs femmes et on borda les murailles de ces trophées sanglants. Le reste des Barcéens fut envoyé à Darius, qui leur donna des terres dans la Bactriane. Les Battiades étaient rétablis, mais les Cyrénéens étaient tributaires du Grand Roi, qui emmena leurs soldats dans son expédition contre la Grèce. Cyrène ne retrouva que vers 450 son gouvernement républicain.



Monnaie d'un satrape inconnu[1].

En regard de ces révolutions et de ces malheurs nés de la division, mettons la sagesse et l'obscure prospérité d'un petit peuple qui entrevit dès l'antiquité les avantages du système politique que pratique l'Europe moderne, le gouvernement représentatif. Les Lyciens avaient fait trois classes de leurs vingt-trois cités; celles de la première possédaient chacune trois voix à l'assemblée générale; celles de

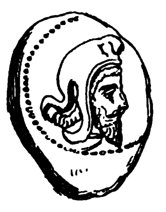


La nymphe Cyrène couronnée par la Libye[2].

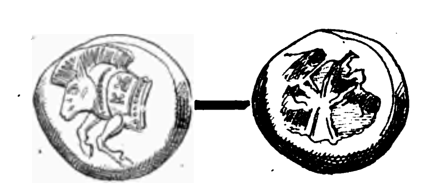
[1] Le satrape vêtu du costume perse, sur un cheval au galop, à droite. ℟. Guerrier agenouillé à gauche et combattant, armé du casque, de la lance et du bouclier; en légende araméenne, תרז, nom de la ville de Tarse. (Argent.)

[2] Pour la légende, voyez p. 575. La gravure représente un bas-relief de la Cyrénaïque, d'après Smith et Porcher, *History of the recent discoveries at Cyrene*, pl. 76. — La nymphe Cyrène,

la seconde deux, celles de la dernière une. Mais chacune contribuait aux dépenses publiques dans la même proportion. Cette assemblée de députés, qui décidait de la paix, de la guerre et de tous les grands intérêts de la nation ne se tenait pas en un lieu fixe, de sorte qu'il n'y avait pas de capitale qui absorbât toute la vie de la nation. Un magistrat suprême et quelques chefs secondaires étaient élus pour tout le corps lyciaque, et un tribunal supérieur jugeait les causes que les membres de la confédération avaient à débattre. Chaque cité avait, dans la nomination aux charges de l'administration et de la justice, la part que lui assignait son rang. La Grèce connut mal cette sage organisation, dont la ligue achéenne ne fut qu'une faible et trop tardive image.




Monnaie lycienne[1].



Monnaie lycienne[2].

Ce petit peuple grec, perdu au milieu des barbares, donna, dans la conquête de l'Asie Mineure par les Perses, un autre exemple. Lorsque Harpagos parut sous les murs de Xanthos, les habitants sortirent à sa rencontre; repoussés dans la place, ils jetèrent dans un bûcher leurs

traitée en Diane chasseresse, est représentée terrassant un lion qu'elle étreint de ses deux bras. La Libye, à droite, dépose une couronne sur sa tête. On lit, à la partie inférieure du bas-relief, l'inscription métrique suivante :

Κυρήνην πολίων μητρόπτολιν, ἣν στέφει αὐτή
ἠπείρων Λιβύη τρισσὸν ἔχουσα κλέος,
ἐνθάδ' ὑπὲρ μελάθροιο λεοντόφόνον θέτο Κάρπος,
εὐξάμενος μεγάλης σῆμα φιλοξενίης.

« C'est Karpos qui, en souvenir de la généreuse hospitalité [qu'il a reçue] a placé, au-dessus de cette architrave, Cyrène tuant un lion : [Cyrène, métropole de tant] de villes, est couronnée par la Libye, qui a, elle, la gloire de trois continents. » Ces derniers mots font sans doute allusion à la triple population de la Libye : Africains, colons d'Europe et colons d'Asie.

[1] Tête de Ddenevelès, coiffée de la tiare perse, à droite. ℞. Tête casquée de Pallas à droite: en caractères lyciens, le nom du dynaste : ΔΔΕΝΕϜΕΛ... (Argent.) Ddenevelès parait avoir été dynaste d'Antiphellos vers 395 avant notre ère (J. P. Six, dans la *Revue numismatique*, 1886, p. 185).

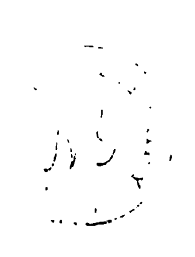
[2] Partie antérieure de sanglier, à gauche; sur le flanc de l'animal, un monogramme composé des lettres KYB, initiales du nom de *Kuberniscos*. (Kuberniscos, fils de Sicas, fut satrape de Lycie, sous le règne de Xerxès, de 500 à 480 environ). ℞. Carré creux. Flan globuleux.



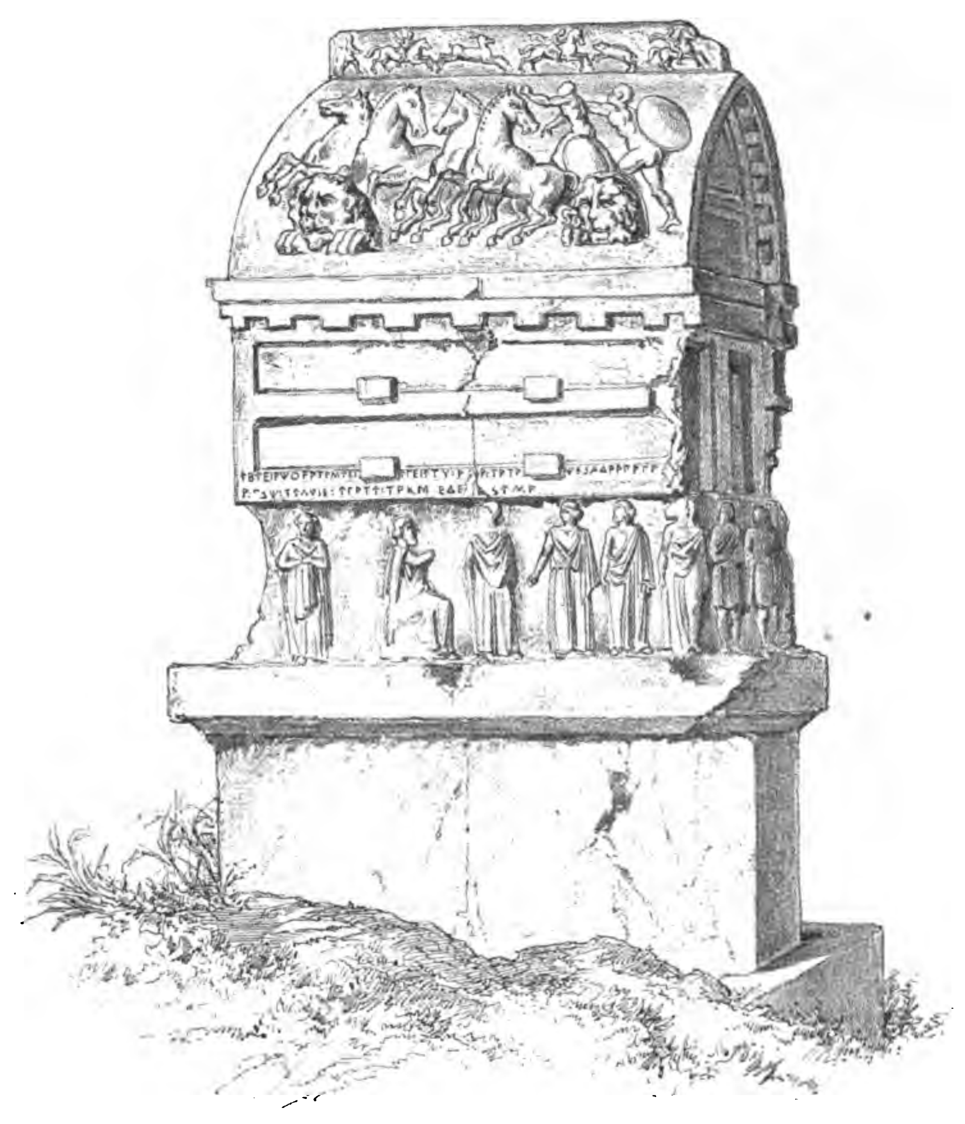
Dembourgez chromolith Imp Fraillery

COUPE D'ARCÉSILAS (CABINET DE FRANCE)

Arcésilas, roi de Cyrène, surveillant la rentrée de ses récoltes.



femmes, leurs enfants, leurs trésors, et allèrent mourir les armes à la main, au plus épais de l'armée persique. Léonidas et ses trois cents Spartiates sont plus célèbres, mais non plus héroïques.

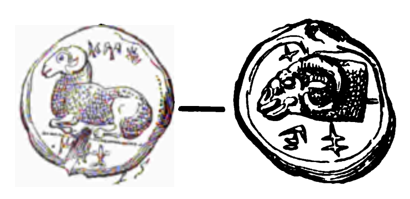


Tombeau lycien, à Xanthos [1].

Plus loin encore que la Lycie, *Cypre* avait été tour à tour soumise aux Phéniciens, à l'Égypte et aux Perses; sa population, formée de

[1] D'après Fellows, *A journal written during an excursion in Asia Minor* (1838); frontispice. — Le tombeau est en marbre, et l'inscription gravée au-dessus du bas-relief principal est en caractères lyciens. Sur les tombes de la Lycie, voy. *Reisen in Lykien und Karien*, par O. Benndorf et G. Niemann, 1884, ch. IV.

plusieurs races étrangères, avait à peine quelques gouttes de sang grec dans les veines. Salamine pourtant se souvenait de son origine hellénique et le montrera par ses efforts répétés pour secouer le joug persique.



Monnaie cypriote[1].

Au milieu de cette mer et du monde grec, nous avons oublié la Crète, à qui sa fécondité avait mérité le surnom de l'*île des bienheureux*, et dont Aristote disait que jamais position ne fut plus favorable pour l'établissement d'un grand empire[2]. Elle se rapproche, en effet, par un côté de l'Asie, par l'autre du Péloponnèse, et elle commande les communications de la Grèce avec l'Égypte, de la Thrace avec la côte de Phénicie. Du haut de ses promontoires se déroule au regard une immense étendue de mer : c'est une des citadelles de la Méditerranée. Vaste, il le semblait alors, comme un continent, elle avait les beautés sauvages d'un pays alpestre avec les fertiles vallées d'une terre féconde, et, sur ses côtes du nord, tournées vers la Grèce et l'Asie, des ports nombreux et sûrs; mais,



Tête cypriote[3].

[1] Monnaie d'Évanthès, roi de Salamine de 440 à 430 environ. Bélier couché à gauche: en légende cypriote : Εὐϝά[ν]θεος. ℞. Tête de bélier à gauche; en légende cypriote : Βασι[λέος]. Argent. (Voyez J. P. Six, dans la *Revue numismatique*, 1883, p. 277.)

[2] *Polit.*, II, IX.

[3] Tête en pierre calcaire, de la collection E. Piot; d'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. III, fig. 366, p. 540. — Comme bien d'autres monuments cypriotes, cette tête trahit, par tout le détail de l'exécution et par le caractère du style, l'influence des sculpteurs grecs. Voyez, à ce sujet, les très justes observations de M. Heuzey dans le *Catalogue des figurines antiques en terre cuite du musée du Louvre*, I, p. 133.

au sud, elle se terminait, comme Malte, par des précipices. Cependant, sauf à une époque, la plus ancienne, les hommes ont ici fait mentir la nature. Les Phéniciens y abordèrent de bonne heure : Europe, la Sidonienne, que le taureau, image du soleil ou de Zeus, transporte à travers les flots, de Phénicie en Crète, est le symbole de leurs antiques voyages. Ils y fondèrent des villes, et y établirent leurs dieux, Astarté ou Vénus, même le farouche Moloch, dont la statue d'airain, rougie par un feu intérieur, brûlait les victimes qu'une piété atroce plaçait entre ses bras. Toutefois ils ne purent prévaloir sur la population indigène, qui, fortifiée par de nouveaux venus arrivés des côtes d'Asie, resta grecque de langue, d'esprit et de courage. Sa grande divinité était le dieu des Pélasges helléniques, celui qui aime les cimes neigeuses et l'air pur des hauts sommets, le Zeus de l'Ida.


Bronze (peut-être Zeus) découvert dans la grotte de Zeus, sur le mont Ida [1].

Le lieu le plus célèbre de l'Europe, aux anciens jours, a été la Crète aux cent villes. C'était, il est vrai, dans l'âge héroïque, aux temps fabuleux de Minos et d'Idoménée. Quand la Grèce commença à s'éclairer aux yeux de l'Histoire, la Crète retomba dans l'ombre et vécut à l'écart. Lycurgue y passa ; Épiménide en vint. Le premier y trouva les vieilles coutumes doriennes. Nos conventionnels, qui avaient le culte de l'antiquité sans la connaître, séduits sans doute par une coutume crétoise relative au moyen de se débarrasser du chef qui déplaisait, firent un jour demander à la Bibliothèque nationale les lois de Minos. On ne les


L'enlèvement d'Europe sur une monnaie crétoise [2].



L'enlèvement d'Europe sur une monnaie de Sidon [3].

[1] D'après les *Mittheilungen d. d. archäol. Instit. in Athen*, X (1885), p. 59, n° 1 (E. Fabricius). — Peut-être ce petit bronze, qui est un ex-voto, représente-t-il Zeus même.

[2] Europe assise sur un taureau qui marche à droite. ℟. Dans un carré creux, une tête de lion de face, les deux pattes en avant. (Monnaie d'argent de Gortyne.)

[3] Europe tenant son voile au-dessus de sa tête, assise sur un taureau qui s'élance en bondissant. En légende, ΣΙΔΩΝΟΣ et la date L ΕΟΡ (an 165). (Revers d'une monnaie de bronze de Sidon à l'effigie de Néron.)

trouva pas, bien entendu ; et cependant nous possédons aujourd'hui un




Monnaie d'Itanos, en Crète [1].




Monnaie de Phaestos, en Crète [2].

corps de lois crétoises. En 1884, on a découvert à Gortyne, en Crète, une



Carte de l'île de Crète

inscription *boustrophédon*, c'est-à-dire écrite de droite à gauche, puis de gauche à droite, alternativement. Cette inscription, qu'on peut dater du sixième siècle avant notre ère, ne comprend pas moins de six cent cinquante lignes. Elle réglemente les principales matières du droit civil, la protection des personnes et des biens, les droits de la femme, le mariage, le divorce, la condition de l'enfant, les successions, les contrats, etc. Malheureusement on ne peut affirmer encore que ce texte précieux

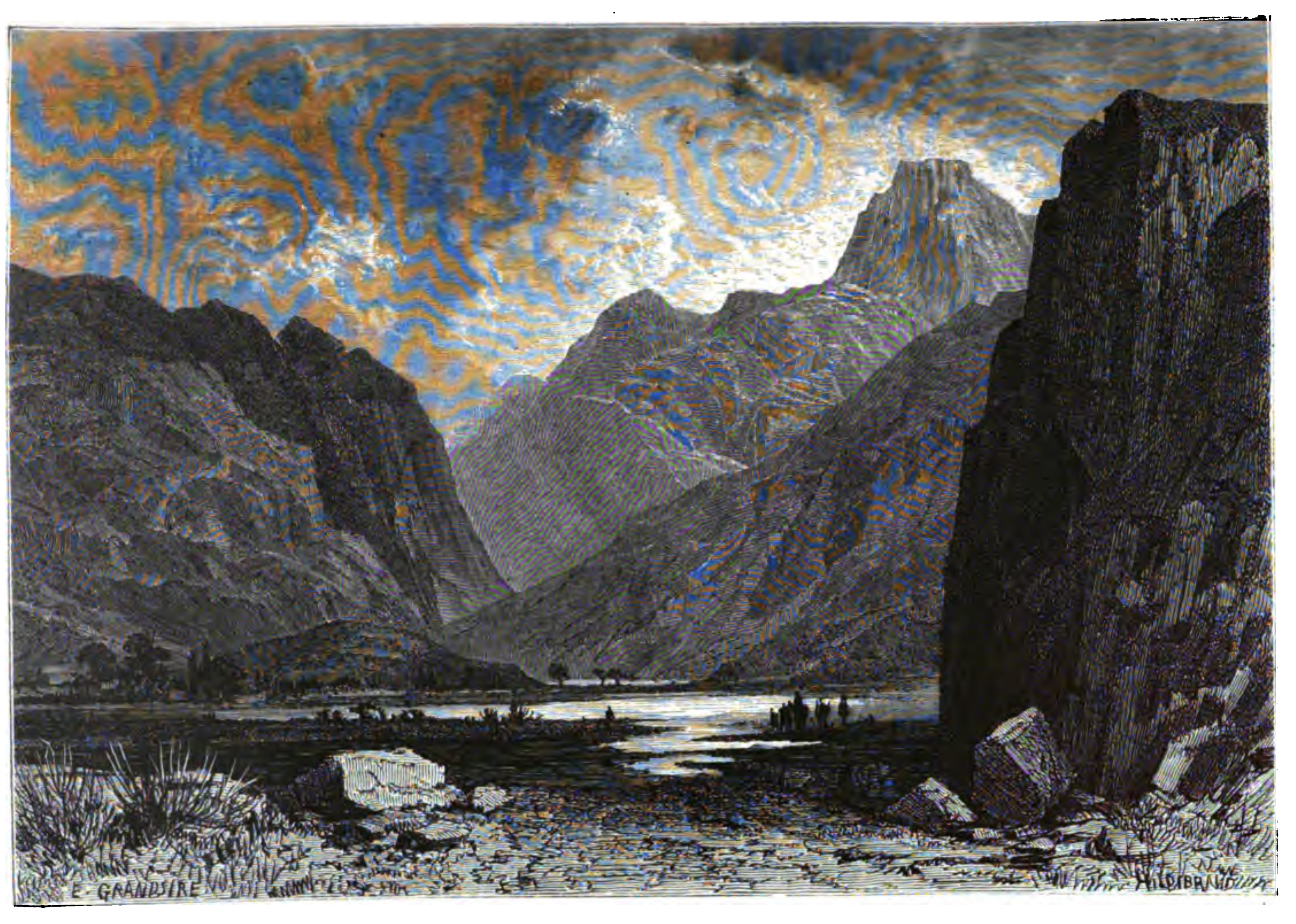


Guerrier crétois [3].

[1] Triton ichthyomorphe armé du trident, à droite ; en légende : ITANION. ℞. Deux dragons à têtes d'oiseaux marins, et à queue de scorpion, dressés en face l'un de l'autre. (Argent.)

[2] Le géant Talos représenté sous les traits d'un jeune homme nu, imberbe, avec deux grandes ailes ; à ses pieds, son nom, ΤΑΛΩΝ. On sait que ce géant faisait, périodiquement, suivant la légende, le tour de l'île de Crète pour en chasser les étrangers qui auraient pu y aborder. ℞. ΦΑΙΣΤΙΩΝ. Taureau cornupète à droite. (Argent.)

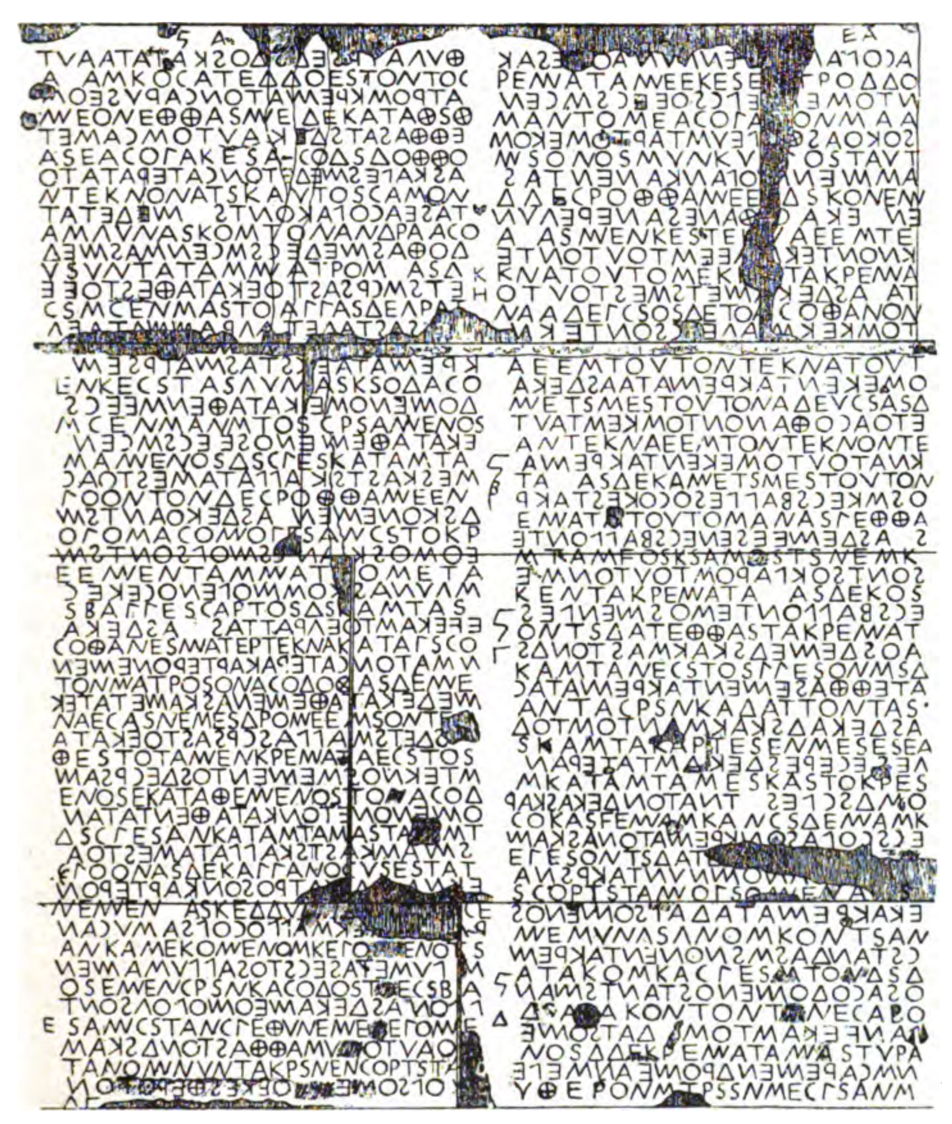
[3] Revers d'une monnaie d'argent d'Aptéra en Crète. Soldat debout, casqué, armé du bou-



ENTRÉE DES GORGES D'HAGIO-ROUMELI EN CRÈTE.

D'après E. Reclus, *Nouvelle Géogr. univ.*, I, p. 187.

pour les jurisconsultes et pour l'étude particulière de l'état social de la Crète, donnera beaucoup à l'histoire générale de l'Hellade[1].



Fragment de l'inscription de Gortyne[2].

Montesquieu a dit, en exagérant la portée des emprunts de Lycurgue, que les lois de la Crète étaient l'original de celles de Sparte, et

clier et de la lance, et étendant la main droite; dans le champ, un olivier; en légende : ΠΤΟΛΙΟΙΚΟΣ, nom d'un magistrat. Au droit, on voit la tête de Héra avec la légende ΑΠΤΑΡΑΙΩΝ. Voyez ci-dessus, p. 426, les archers crétois sur deux autres monnaies de Crète.

[1] M. Dareste a publié une traduction et un savant commentaire de l'inscription de Gortyne. « Il y a dans ce texte, dit-il, du travail pour toute une génération de philologues et de jurisconsultes. »

[2] D'après le *Museo italiano di antichità classica*, vol. I (1885), tav. VIII *a*, 5e et 6e colonnes.

que celles de Platon en étaient la correction. Parmi ces lois s'en trouvait une qui reconnaissait le droit d'insurrection contre les magistrats prévaricateurs. Aristote la condamne, Montesquieu l'approuve, « parce que les Crétois avaient, dit-il, le patriotisme le plus ardent, le moins sujet à faillir. L'amour de la patrie corrige tout[1]. » C'est une grande chose que l'amour de la patrie, surtout vis-à-vis de l'étranger, parce que alors il ne se trompe pas. Mais dans les affaires intérieures, la passion, l'intérêt peuvent l'égarer et une insurrection sera presque toujours un détestable moyen d'améliorer un gouvernement. Nous ne savons rien des longues dissensions de la Crète, ni de la rivalité de ses deux plus puissantes villes, Knosse et Gortyne. La perte de cette histoire est peu à regretter; si rien n'a surnagé, c'est qu'il n'y eut là rien de grand. Les Crétois donnèrent de bonne heure l'exemple fatal de soldats mercenaires. La Crète approvisionna toutes les armées d'archers et de frondeurs. Ils avaient une autre réputation : les anciens les appelaient « de grands menteurs ». Faute de savoir faire de l'histoire, ils se rendirent très habiles à forger des fables. entre autres, dit Platon, celle de Jupiter et de Ganymède, pour justifier leurs habitudes honteuses[2].

III. — LA GRANDE-GRÈCE, LA SICILE ET MARSEILLE.

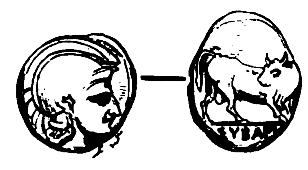
Dans l'autre bassin de la Méditerranée brillèrent d'abord Sybaris et Crotone. L'époque de la prospérité de Sybaris est de 600 à 550. L'extraordinaire fertilité de son territoire, qui donnait cent pour un, son

(D. Comparetti.) — Nous donnons en caractères courants la transcription des premières lignes de la colonne de droite... ἀπολαν[κά]νεν. Γυνὰ ῶ[ι κ'] ῆι ἆ χρήματα μὴ ἔχηι ἢ [πα]τρὸδ δόντος ἢ ἀ[δ]ελπιῶ ἢ ἐπισπένσαντος ἢ ἀπολά[κ]ονσα ἆι ὄκ' ὁ Αἰθ[α]λεὺς 'τάρτος, ἐκόσμιον οἱ σὺν Κύ[λ]λωι, ταύτας μὲν [ἀπ]ολανκάνεν· ταὶδ δὲ πρόθθα μὴ ἔ[ν]δικον ἦμεν. Les lettres dont la forme est le plus remarquable sont le pi (C) et l'iota (S); le mu a quatre jambages. (Cf. l'inscription sur la monnaie de Gortyne, donnée ci-dessus, p. 303.) M. Dareste traduit ainsi le passage (*Bull. de Corr. hellén.*, IX (1885), p. 307) : « Si une femme n'a pas de biens à elle donnés ou promis par son père, ou par son frère, ou recueillis par elle dans un partage, avant l'année où [le startos des Αἰθαλεῖς était au pouvoir] et où Kyllos et ses collègues furent cosmes, elle viendra à partage. S'il y en a qui aient reçu quelque chose avant ladite année, il n'y aura pas d'action contre elles. » Nous avons emprunté à M. D. Comparetti la restitution et la traduction du passage mis entre crochets. (*Museo*, I, p. 266.)

[1] *Polit.*, II, 8; *Esprit des lois*, VIII, II.

[2] Ce vice fut général en Grèce. En Crète, à Sparte, la loi le protégea, et il est à craindre que les plus grands hommes de la Grèce, Aristide, Épaminondas, Thémistocle, Phidias, Euripide, Sophocle même, en aient été atteints. Il n'en est pas question dans Homère, sauf l'histoire de Ganymède.

commerce avec Milet et l'Ionie, sa politique libérale à l'égard des étrangers, portèrent au comble sa richesse et ses forces. Elle avait 5000 cavaliers et pouvait, dit-on avec une évidente exagération, armer 300 000 hommes. Mais de bonne heure aussi elle s'abandonna à l'influence énervante du climat, et le nom de Sybarite est devenu dans toutes les langues l'épithète qui désigne les plus extrêmes raffinements de la mollesse et de la volupté. Aussi un grand désastre suffit pour l'abattre, les peuples amollis n'étant pas plus capables que les individus énervés d'un persévérant effort. En 510, Sybaris, jusque-là gouvernée par une démocratie modérée, chassa de ses murs les citoyens les plus puissants. Crotone accueillit les bannis et refusa leur extradition. Les deux peuples marchèrent l'un contre l'autre. A la tête des Crotoniates était le fameux Milon, armé d'une massue, comme Hercule. Le Spartiate Doriéos, alors dans ces parages où il cherchait fortune, prit parti pour les Crotoniates, qui firent un affreux massacre de leurs adversaires, s'emparèrent de Sybaris et s'acharnèrent à sa ruine avec l'emportement que donne aux passions ce climat presque africain. Ils en rasèrent les maisons et les murailles, et, pour en faire disparaître jusqu'aux vestiges, ils détournèrent un fleuve voisin qu'ils firent passer à la place où s'élevait naguère la cité rivale.



Monnaie de Sybaris [1].

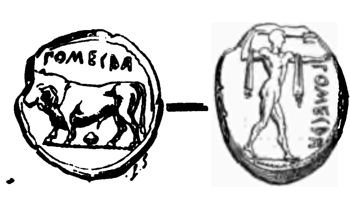

Junon Lacinienne [2].

Cette ville de Crotone, que nous voyons si cruelle dans la victoire, avait été fondée en 710 par les Achéens comme Sybaris. Un siècle après, elle mettait déjà sur pied 120 000 hommes(?). Elle fut sans doute gouvernée d'abord par une démocratie. Vers 540, Pythagore y établit son institut. En 510, un chef populaire, Cylon, suscita un mouvement contraire à l'impulsion donnée par le philosophe et déchaîna les partis jusqu'au moment où un certain Clinias s'empara de la tyrannie (494). La destruction de Sybaris avait fait de Crotone la première ville de la Grande-Grèce; elle dominait sur plusieurs cités et appelait les Grecs italiotes à des fêtes communes autour du temple de Junon Lacinienne. Mais cette union religieuse ne fut pas assez forte

[1] Tête casquée de Pallas, à droite. ℟. ΣΥΒΑΡΙ. Taureau marchant à droite et détournant la tête. (Argent.)

[2] Tête de Junon Lacinienne, de face, diadémée, les cheveux flottant derrière la tête.

pour amener une union politique, bien nécessaire cependant, car au cinquième siècle les vieilles populations de l'Italie descendaient des montagnes du centre de la péninsule pour rentrer dans leur primitif héritage. Les Sabelliens prirent Cumes et Poseidonia; et deux peuples nouveaux, les Lucaniens et les Bruttiens, occupèrent tout le centre du pays, de Bénévent à Rhégion. Les Grecs, rejetés à la côte, y vécurent en de continuelles alarmes. Tarente même souffrit en 473, de la part des Iapyges, une désastreuse défaite, et elle ne résista à leurs efforts que grâce aux secours qu'elle reçut à plusieurs reprises de la mère-patrie.



Monnaie de Poseidonia [1].

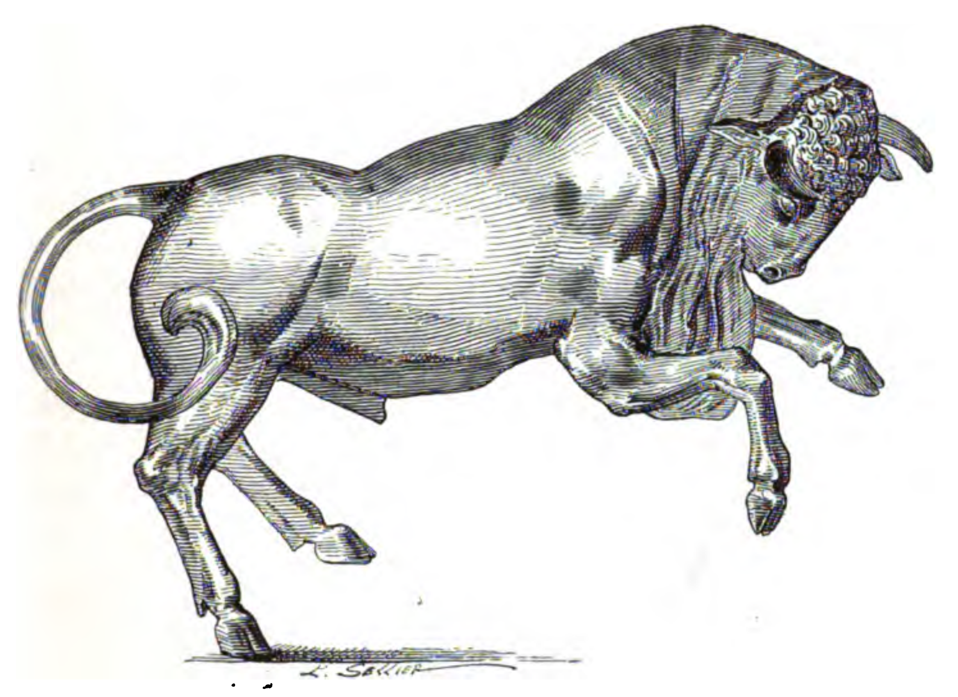
Ainsi le monde grec fléchissait à ses extrémités : en Asie, en Afrique, sous la pression du grand empire des Perses; en Italie, sous celle des races indigènes. Deux villes font exception à cette décadence générale des colonies, Syracuse et Marseille.

La prépondérance en Sicile appartint d'abord à Agrigente et à Géla. On sait peu de chose d'Agrigente, si ce n'est la cruauté de Phalaris. Chargé vers 570 de bâtir le temple de Jupiter sur l'acropole, il réunit de nombreux ouvriers, qu'il arma le jour de la fête de Cérès et qui se saisirent pour lui de la citadelle : il la garda seize ans. On connaît son taureau d'airain où il enfermait ses victimes pour les brûler à petit feu et entendre, dans les rugissements du monstre, les cris de leur douleur. Il n'était pas le seul tyran dans l'île; chaque cité à peu près avait le sien, car leur état intérieur favorisait les usurpations. Il y avait là en effet quatre classes en présence : les fondateurs de la cité, maîtres de vastes domaines qu'ils faisaient labourer par des colons indigènes : les étrangers, Grecs ou autres, établis dans la ville et exclus des charges; les colons, à peu près réduits à la condition de serfs de la glèbe, et, dans l'intérieur de l'île, les Sicules, toujours prêts à se venger de ceux qui les avaient dépossédés, en se louant comme mercenaires au plus offrant. Un homme ambitieux et habile pouvait aisément, au milieu de tant d'éléments contraires, s'élever avec l'aide des uns contre les autres et les dominer tous.

℟. ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΑΣ. Hercule assis, sacrifiant sur un trépied; à ses pieds, la massue et la peau de lion. (Monnaie d'argent de Crotone.) Voy. ci-dessus, p. 566.

[1] En légende archaïque : ΠΟΣΕΙΔΑ[Ν]. Taureau marchant à gauche; dessous, un coquillage. ℟. ΠΟΣΕΙΔΑ[Ν]. Neptune debout à droite, son *péplos* sur les épaules et combattant avec son trident. (Argent.)

Ainsi firent, à Géla, d'abord Cléandros, puis Hippocratès (498), qui s'entourèrent d'une troupe nombreuse de mercenaires indigènes. Hippocratès commanda un moment à la moitié de la Sicile; quand il eut péri dans une bataille contre les Sicules, un de ses officiers, Gélon, lui succéda en 491, avec des visées plus hautes. En Sicile, dont la chaîne centrale descend par terrasses successives à trois mers, toute

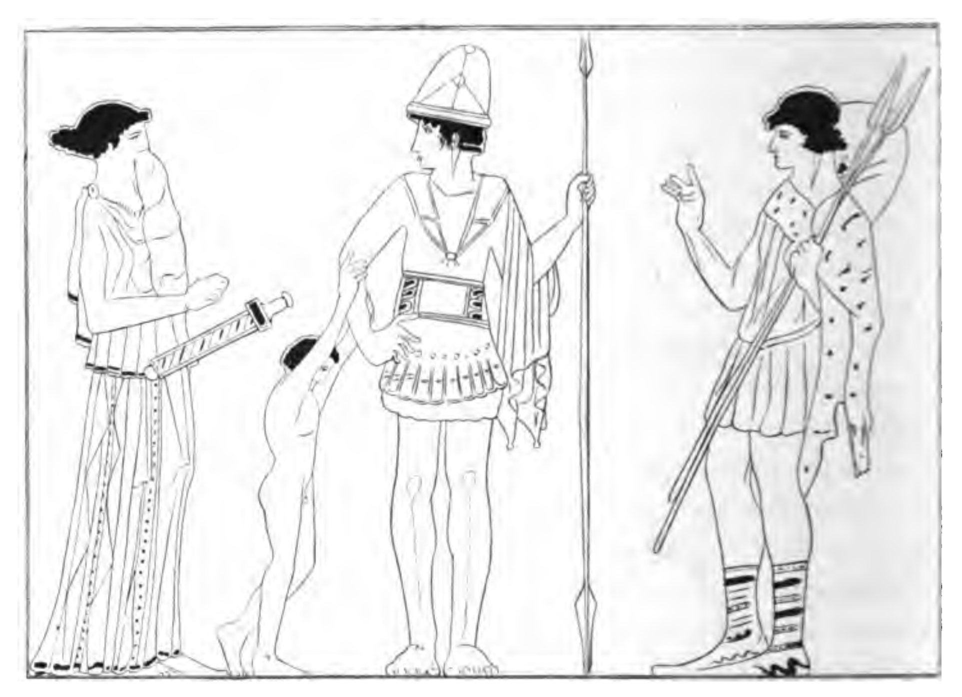


Taureau bondissant[1]. (Voy. p. 712.)

la vie est aux rivages. Qui veut dominer hors de l'étroite vallée où chaque ville est assise, doit posséder une flotte. Gélon voulut en avoir une; mais, pour des navires de guerre, il faut un port, et un seul existait, en de bonnes conditions de sécurité, sur le littoral du sud-est, celui de Syracuse. Il fut facile à Gélon de pratiquer des intelligences dans cette cité qu'agitait la rivalité des classes. Les riches, ou descendants des premiers colons doriens, y étaient tenus en perpétuelle inquiétude par les nombreux étrangers, accourus en un lieu si favorable au commerce, et par les anciens habitants dont ils avaient fait des serfs de la glèbe, comme les hilotes de la Laconie et les pénestes des

[1] Bronze de l'ancienne collection Gréau, aujourd'hui au musée du Louvre. — « Il a été, dit le Catalogue, trouvé à Vitry-le-Français. »

Thessaliens. Les deux classes opprimées ou méprisées unirent leurs intérêts, leur haine, et les grands, affaiblis par une défaite que leur



Scène de départ, sur un vase de Camarina[1].

infligea Hippocratès, furent un jour chassés de la ville. Ils se réfugièrent auprès de Gélon, qui eut l'adresse de se faire accepter de tous les partis comme un médiateur pacifique. Maître de Syracuse, il y transporta les habitants de Camarina, la moitié de ceux de Géla, et tous les riches de Mégara et d'Eubœa. Quant aux hommes du peuple de ces deux dernières villes, il les fit vendre comme esclaves, à la condition expresse





Monnaie de Camarina[2].

[1] D'après O. Benndorf, *Griechische und Sicilische Vasenbilder*, Taf. XXXIX, n° 1. — Au centre est un jeune guerrier qui prend congé des siens. Pendant que son compagnon, à droite, l'avertit que le moment du départ est venu, le guerrier a la tête tournée vers sa femme qui lui tend en pleurant son épée. Son jeune fils, la tête baissée, s'attache à son bras. Quelque rapide et incorrect que soit le dessin, la peinture n'en est pas moins pleine d'expression et de charme. Cf. une scène de départ sur un vase sicilien donné ci-dessus.

[2] Tête barbue d'Hercule à gauche, coiffée de la peau de lion ; en légende, KAMAPINA[IΩN]. La nymphe Camarina couronnée par la Victoire, dans un quadrige au galop, à gauche ; à l'exergue, un cygne volant à gauche.

qu'ils seraient emmenés hors de l'île, car il pensait, ajoute Hérodote, qu'avec le peuple il n'y a pas de gouvernement possible. C'était du plus pur esprit dorien.

Les nouveaux venus ne pouvaient tenir dans l'île d'Ortygie; ils s'étendirent sur la terre ferme; Gélon y plaça lui-même sa résidence, sur un plateau élevé qu'il fortifia soigneusement, l'Achradine. Excepté Messine qui obéissait au tyran de Rhégion, et les grandes villes d'Agrigente, d'Himère et de Sélinonte, toute la Sicile grecque, avec une partie des tribus sicules, lui était soumise; Agrigente même avait contracté avec lui une étroite alliance. De nombreux mercenaires accoururent autour de lui, et, s'il en fallait croire Hérodote, il aurait promis aux Grecs menacés par Xerxès 20 000 hoplites, 200 trirèmes, 2000 cavaliers, 2000 archers, autant de frondeurs et de cavalerie légère, enfin du blé pour tout le temps que la guerre durerait.



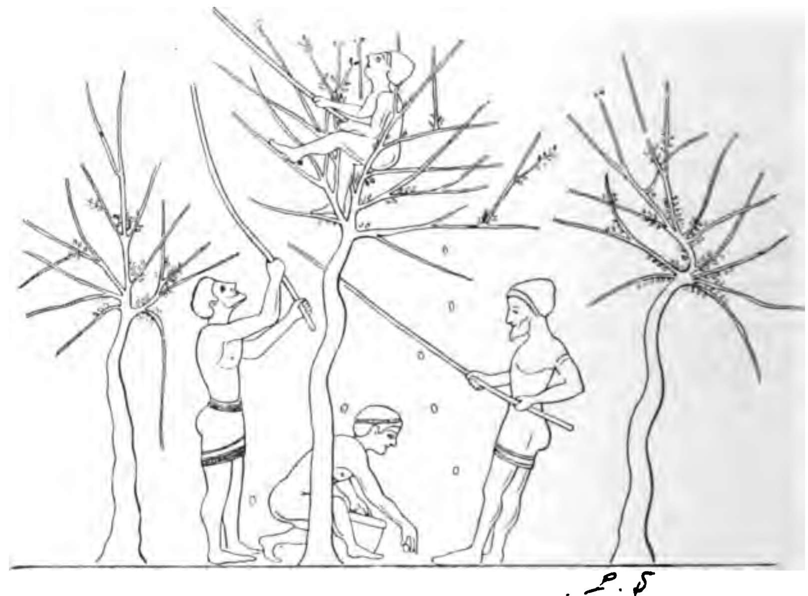

Monnaie de Gélon, roi de Syracuse[1].

Il y avait peu de sincérité dans ces offres, car Gélon était engagé dans une guerre avec les Carthaginois, qu'il voulait expulser de Sicile et qui, en ce même temps, préparaient contre lui un armement formidable. Tandis que Xerxès envahissait la Grèce, les Carthaginois, ses alliés, vinrent au nombre de 300 000, dit-on, assiéger Himère sur la côte septentrionale de l'île, au voisinage de la ville actuelle de Termini. Gélon ne put leur opposer que 50 000 fantassins et 5000 chevaux. Il n'en gagna pas moins une bataille qui se termina par l'entière destruction de l'armée carthaginoise; 150 000 Africains périrent, et le nombre des captifs fut si considérable, que des particuliers d'Agrigente en eurent jusqu'à 500 pour leur part. Quelque outrés que soient ces chiffres, comme tous ceux qu'on nous donne pour la Sicile, la Grande-Grèce et Carthage, la victoire était certainement considérable, car Pindare célébra Gélon à l'égal des vainqueurs de Salamine et de Platée « où périrent les archers mèdes »; et, pour marquer que c'était bien la justice divine, la Némésis vengeresse, qui humiliait les nations barbares devant la race hellénique, on voulut que les Perses et les Carthaginois eussent, le même jour, fléchi le genou sous l'épée des

[1] Tête diadémée de Gélon, à gauche. ℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΓΕΛΩΝΟΣ. La Victoire dans un bige lancé au galop, à droite. (Argent.) On ne sait si la tête qui figure sur cette monnaie est celle de Gélon Ier ou de Gélon II.

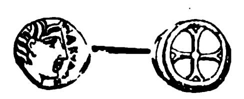
Grecs. Les Carthaginois ne furent pas chassés de l'île, mais ils achetèrent la paix 2000 talents, et Syracuse, sous la glorieuse et bienfaisante tyrannie de Gélon, devint la première ville grecque de l'Occident (480).

Il y avait encore dans cet Occident une ville grecque fameuse. Elle n'atteignit point à cette puissance, mais elle n'eut pas non plus les revers dont avaient déjà été frappées tant de colonies et qui étaient



Récolte des olives[1]

réservés à Syracuse même. Marseille, malgré la turbulence dont on fait l'attribut du caractère ionien, est bien différente de ces villes doriennes si troublées. On a toujours vanté le calme intérieur dont jouit cette cité ionienne et la douceur de ses mœurs. Le glaive destiné aux exécutions s'était rouillé, tant étaient rares les occasions d'en faire usage. Une aristocratie modérée la gouvernait : c'était un conseil de six cents membres nommés à vie et qui ne pouvaient être choisis que parmi des citoyens mariés,



Monnaie de Marseille[2].

[1] Peinture de vase d'après O. Jahn, *Ueber Darstellung des Handwerks und Handelsverkehrs auf Vasenbildern*, dans les *Berichte über die Verhandlungen der königl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, 1867, Taf. II. — Quatre paysans sont occupés à la récolte des olives : trois d'entre eux frappent l'arbre avec de longues gaules ; le quatrième ramasse les olives dans une corbeille.

[2] Tête jeune du Lacydon (le fleuve de Marseille) à droite, avec des cornes sur le front ; en légende ΛΑΚΥΔΩΝ. ℞. Une roue à quatre jantes. Argent

ayant des enfants et comptant trois générations d'aïeux citoyens. Un comité de quinze membres formait la tête de cette assemblée; le pouvoir exécutif était confié à trois magistrats. La paix intérieure que Marseille sut garder lui était commandée par sa position critique au milieu de tribus belliqueuses. On sait, mais vaguement, qu'elle soutint contre les Carthaginois et les Étrusques de longues guerres maritimes. Malgré la petitesse de son territoire, elle faisait un commerce considérable de vin et d'huile. Nous avons déjà parlé de ses colonies.

Deux faits ressortent de cette histoire générale des colonies : leur prospérité et leur éclat au septième et au sixième siècle, quand la mère-patrie était encore obscure; leur décadence au cinquième, Syracuse et Marseille exceptées, quand les Grecs d'Asie et d'Afrique ont perdu leur liberté sous les Perses, quand ceux d'Italie se défendent péniblement contre les populations sabelliennes descendues de l'Apennin. Alors, au contraire, la métropole grandit, la vie s'y montre avec une exubérante fécondité. Tout à l'heure il n'y avait de lumière qu'aux extrémités du monde grec, maintenant elle se condense au centre et va y briller d'un éclat incomparable.

[1] Petit vase provenant de Corinthe et conservé au Louvre (Cf. L. Heuzey, *Gaz. archéol.*, VI (1880), pl. XXVIII, n° 2, et p. 147). — Il est en faïence égyptienne et porte des signes hiéroglyphiques, où l'on reconnait le nom du roi *Ouhabra*, l'Apriès des Grecs (599 à 569 av. J.-C.). Cette tête casquée est, peut-être, celle d'un de ces mercenaires qui cherchaient alors fortune en Égypte : le casque est en effet de forme grecque.



Aryballe en forme de tête casquée [1]

CHAPITRE XV

INSTITUTIONS GÉNÉRALES.

— LE CORPS HELLÉNIQUE ET LES AMPHICTYONIES.

Nous venons de parcourir toute la Méditerranée, de la Lycie à Marseille, et de Cyrène à la Macédoine. Ce qui nous a frappés, c'est un double mouvement d'expansion au dehors et d'isolement à l'intérieur. Les Grecs peuplent tous les rivages et se divisent en autant d'États qu'ils ont bâti de hameaux. La souveraineté, à leurs yeux, est essentiellement municipale [1]. Pour former un État, il leur suffit d'une enceinte fortifiée où serrer la récolte et trouver au besoin un abri; même de moins encore. Un rocher stérile est trop vaste pour une seule république. L'île des Phéaciens avait douze chefs et Alcinoos s'élevait à peine au-dessus d'eux. C'est un roi de l'âge homérique, mais la Grèce de l'histoire garda ces habitudes. Des îlots comme Péparéthos et Amor-

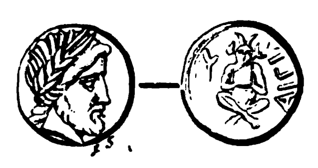


Conseil royal : dispute d'Agamemnon et d'Achille [2].

[1] La cité est un produit essentiellement grec. (Voy. Taine, *Philosophie de l'art*, t. I, ch. II, § 5.)

[2] Fragment du relief connu sous le nom de *Table iliaque* et conservé au musée du Capitole (d'après O. Jahn, *Griechische Bilderchroniken*, Taf. I, A). — Ce relief très mutilé et beaucoup plus mal conservé que ne le laisserait croire notre gravure, a été découvert sur la via Appia, dans les ruines de la ville de Bovillæ. Il n'est sans doute pas antérieur au Ier siècle de l'empire, et faisait très probablement partie du matériel de l'enseignement, comme les cartes, les sphères, etc. C'est une sorte de résumé illustré de l'Iliade, et les élèves l'avaient sous les yeux quand on les interrogeait sur quelque chant ou quelque passage du poème. La scène que nous publions est empruntée au premier chant (vers 54 et suiv.) : les Grecs en armes sont réunis et délibèrent. On voit au premier plan Agamemnon (ΑΓΑΜΕΜΝΩΝ), l'épée à la main, et Nestor (ΝΕΣΤΩΡ). Tous deux sont assis. Achille, à droite, s'avance en tirant son épée, mais Athéné (ΑΘΗΝΑ), debout derrière lui, l'a saisi à la chevelure et le retient (v. 197 et suiv.).

gos ont chacun deux ou trois villes indépendantes. Les Mégariens se vantaient, en offrant leur droit de cité à Alexandre, de ne l'avoir donné à personne depuis Hercule, et quand, après Ægos-Potamos, Sparte leur demanda ce titre pour un des chefs qui venaient de vaincre leur odieuse rivale : « Faites-le Spartiate d'abord, répondirent-ils, ensuite nous le ferons Mégarien. »


Monnaie d'Ægialé, dans l'île d'Amorgos[1].

Les dieux sont aussi des divinités locales. Quand on interrogeait la Pythie sur les sacrifices à faire, sur les rites à accomplir pour les morts, elle répondait : « Conformez-vous aux lois de votre pays. » Cependant il y avait une religion hellénique et il existait un peuple grec, car tous, de l'Olympe au cap Ténare, regardaient comme des étrangers, des ennemis, les peuples qui ne parlaient pas leur langue[2] et qui n'avaient pas leurs dieux. « Tu n'es qu'un barbare, dit le Pélasgos d'Eschyle au héraut égyptien, et tu oses insulter des Hellènes? Une telle audace prouve que ton esprit est bien troublé[3]. »

Sans doute, entre le pâtre, adorateur grossier du Pan d'Arcadie, et l'élégant citoyen d'Athènes ou de Milet, les différences sont grandes; mais plus grandes encore les ressemblances. Outre qu'ils ont même langue et même culte, il y a entre eux communauté morale. L'horizon de l'un est immense, celui de l'autre borné; mais tous deux y voient des choses semblables, et ils repoussent ce qu'on trouve chez les nations contemporaines : les sacrifices humains, les mutilations, la polygamie, la vente des enfants par le père, comme en Thrace et à Rome même, et la servile obéissance d'un Asiatique pour son Grand Roi. Tous deux vont combattre nus aux jeux publics, ce qui serait une honte, disent Hérodote et Platon, chez presque tous les barbares; et, dans un autre ordre de faits, tous deux, avec le sentiment d'une commune origine, se refusent à l'idée que leur ville ira se perdre dans un de ces vastes États, comme l'Asie en voit si facilement s'élever. Enfin les poèmes d'Homère, que l'on chante d'un bout à l'autre

[1] Tête laurée de Jupiter, à droite. ℞. ΑΙΓΙΑ (Αἰγιαλέων). Pan accroupi de face et jouant de la syrinx. A gauche, un symbole. (Argent.)

[2] Il y avait en Grèce trois dialectes principaux : l'ionien plus doux, le dorien plus rude, l'éolien qui tient de tous les deux et que l'on est porté à regarder comme le fonds commun sur lequel les deux autres se sont formés. L'ionien préfère les voyelles molles ε, η, aux voyelles α et ο qui sont plus fermes.

[3] Les *Suppliantes*, 914-915.

de l'Hellade, leur servent de livre sacré et font la même patrie idéale, celle que protège le Jupiter panhellénique.

Il y a donc un peuple grec distinct des barbares, mais il y a aussi, comme dit Hérodote [1], un corps hellénique, τὸ Ἑλληνικόν; et ce mot, qui signifie alors la race grecque, signifiera plus tard la civilisation [2].



Pan [3]. (Voy. p. 719.)

Cette commune manière de vivre et de sentir devait en effet conduire les Grecs, en dépit d'eux-mêmes, à reconnaître quelques institutions générales, qui eurent moins, il est vrai, une puissance coercitive qu'une certaine force d'attraction et de cohésion; je veux parler des amphictyonies, des jeux publics et des oracles.

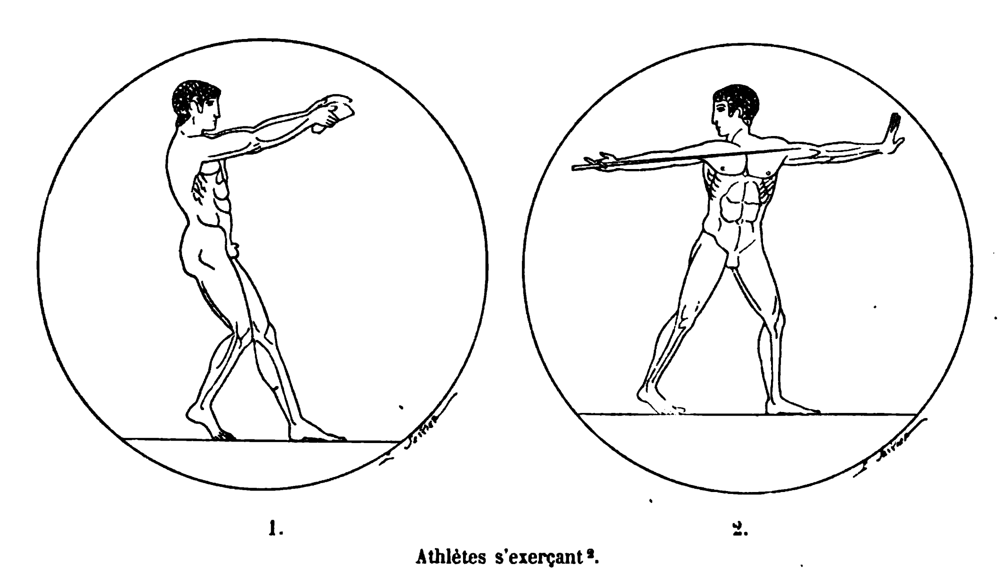
Les amphictyonies étaient des associations à la fois politiques et religieuses, que formaient, comme le nom l'indique, un certain nombre

[1] VIII, 144. Thucydide, dans son introduction, remarque que cette distinction était de date récente et que du temps d'Homère on n'opposait pas les *Hellènes* aux *Barbares*.

[2] Isocrate, *Panégyr.*, 50.

[3] Statue en marbre provenant de la villa Borghèse et conservée au musée du Louvre (Cf. Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 325, n° 506). — Pan est assis sur un rocher que recouvre une peau de panthère. Il élève la main gauche qui tient une flûte, et l'autre main porte aujourd'hui une grappe de raisin. La tête est celle d'une autre statue; le bras droit et les jambes sont modernes.

d'Etats limitrophes, dans le but de régler à l'amiable leurs mutuelles relations[1]. Jamais, si ce n'est à leur dernier jour, les Grecs ne s'élevèrent à la pensée de se donner une constitution fédérale qui doublât leurs forces en rassemblant comme en un faisceau celles de toutes les cités. Mais l'idée d'une union fraternelle régna toujours parmi eux, malgré les guerres qui ne cessèrent de les déchirer. C'est à cet esprit qu'est dû l'établissement des amphictyonies. Dans les anciens temps,



1. 2.

Athlètes s'exerçant[2].

ces ligues furent nombreuses. Il y en avait une pour la Béotie à Oncheste; une autre à l'isthme de Corinthe pour Athènes, Sicyone, Argos et Mégare; une troisième dans l'île de Calaurie, en face de Trézène, pour Hermione, Épidaure, Égine, Athènes, Orchomène et deux villes, Prasies et Nauplie, que Sparte et Argos, dans la suite, remplacèrent; d'autres encore, au temple de Junon, entre Argos et Mycènes, au promontoire Samicon dans la Triphylie, à Amarynthe, près d'Érétrie en Eubée, à Délos, dans l'Ionie, la Doride, etc. Le vieil auteur de

[1] *Les Voisins*, ἀπὸ τοῦ ἀμφὶ κτίζεσθαι, selon Valois. M. Wescher (*Étude sur le monum. bilingue de Delphes*) écrit toujours *Amphictions* pour l'amphictionie *Delphique*. L'amphictyonie *Pylaïque* se rattachant au héros Amphictyon, prenait l'*y*. Du reste, les deux orthographes se retrouvent dans les inscriptions de Delphes.

[2] Graffites sur un disque votif en bronze, conservé au musée Britannique; d'après la *Gazette archéologique*, I (1875), pl. XXXV. — N° 1. L'athlète tient ses haltères dans les deux mains et se renverse en arrière, afin de prendre son élan pour sauter le plus loin possible. — N° 2. Revers du même disque. L'athlète se prépare à lancer le javelot qu'il tient, un des doigts de sa main droite passé dans la boucle que forme l'*ancyle*. (L'ancyle est la courroie qui servait à lancer le javelot).

l'hymne homérique à Apollon décrit ainsi la fête de Délos. « Là, les Ioniens vêtus de longues tuniques se rassemblent avec leurs enfants et leurs chastes épouses. Pour te plaire, ô dieu au plectre d'or, ils ont institué des concours de pugilat, de danse et de chant. Celui qui surviendrait au milieu de la foule pressée des Ioniens, les croirait à l'abri de la vieillesse, car il verrait leur grâce et il se réjouirait dans son cœur, en regardant les hommes et les femmes aux belles ceintures, leurs navires rapides et leurs immenses richesses[1]. Et quel spectacle que les vierges de Délos, servantes du dieu qui lance au loin ses traits; elles célèbrent d'abord Apollon, puis Latone et



Chœur de jeunes gens et de jeunes filles [2].

Diane, qui aime son arc d'argent et ses flèches; elles chantent les héros et les femmes des anciens jours, et elles charment la foule des mortels[3]. »

Un temple était toujours le centre de ces confédérations, et une fête religieuse l'époque de la réunion des députés ou des peuples, car le culte commun d'une divinité et la participation aux mêmes sacrifices furent le seul lien que les anciens Grecs voulurent accepter. Jamais ces ligues n'eurent la plus importante des attributions souveraines, le droit d'administration.

La plus célèbre de ces amphictyonies fut celle qui avait lieu le printemps à Delphes, l'automne aux Thermopyles, dans la plaine d'Anthéla.

[1] On voit qu'aux fêtes de Délos le commerce n'était pas plus oublié qu'aux Thermopyles. Voy. p. 724.

[2] Fragment du fameux vase François, au musée de Florence, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, IV, tav. LVI-LVII. (Cf. *Annali*, 1848, p. 355, E. Braun.) — Thésée (ΘΕSΕΥS), célèbre la victoire qu'il vient de remporter sur le Minotaure : il conduit, aux sons de la lyre, le chœur des jeunes filles et des jeunes gens qu'il a sauvés, et devant lui se tiennent la nourrice (ΘΡΟΦΟS) et Ariane (ΑΡΙΑΝΕ): celle-ci tend une fleur au héros. Les jeunes filles sont vêtues de la longue tunique. On sait que ce vêtement n'était pas particulier aux Ioniens : la longue tunique était un vêtement de fête, et les Doriens la portaient comme les Ioniens. (Voy. W. Helbig, *Das Homerische Epos...*, pp. 115 et 119.)

[3] Vers 143 et suiv.

avant et après les travaux des champs[1]. La tradition attribuait à Amphictyon, fils de Deucalion, l'établissement de ce conseil, dont Strabon rapportait la fondation à Acrisios, roi d'Argos. Quelle que soit son origine, cette institution est certainement ancienne, comme le prouvent les noms des peuples qui en faisaient partie. Ils sont au nombre de douze : Thessaliens, Béotiens, Doriens, Ioniens. Perrhæbes et Dolopes, Magnètes, Locriens, Æníanes, Achéens-Phthiotes, Maliens, Œtéens, Phocidiens[2]. Sur douze, sept de ces peuples habitent au delà du mont Œta, preuve que l'époque où se forma la ligue fut celle de la puissance de la Thessalie, c'est-à-dire le temps de la première civilisation grecque.

Chacun de ces peuples avait deux voix; en tout vingt-quatre suffrages[3]. Ce nombre resta le même jusqu'à Auguste; seulement, le droit de voter fut quelquefois transmis d'un peuple à un autre, ou divisé entre deux parties d'un même peuple. Ainsi, Sparte n'eut qu'une des deux voix doriennes; Athènes, une des deux voix ioniennes; les deux autres appartenaient aux montagnards de la Doride et aux Eubéens. Les Locriens Ozoles (Amphissa) et les Épicnémidiens (Oponte) se partagèrent aussi les deux voix de leur peuple. Les Dolopes ayant été, à cause de leurs brigandages, privés du droit d'amphictyonie, leurs voix passèrent aux Perrhæbes. Enfin, après la troisième guerre Sacrée, les Macédoniens furent admis à la place des Phocidiens. Dans l'institution amphictyonique, comme dans toutes les institutions primitives, la politique est placée sous l'invocation de la religion. Chez les anciens d'ailleurs, et surtout dans la Grèce, il n'était point d'acte un peu solennel qui ne s'accomplît au pied des autels et qui ne fût précédé ou suivi d'un sacrifice. Aussi aurons-nous de la peine à distinguer le caractère religieux du caractère politique dans les attributions du conseil des amphictyons. Il est même possible que cette réunion, n'ait été dans le

[1] Dans les derniers temps, les deux assemblées se tenaient à Delphes. (Cf. Wescher, *Étude sur le monum. bilingue*, etc., p. 144.) La grande fête d'Apollon, marquée par l'arrivée des théories que les villes envoyaient, par la représentation d'un drame sacré, par des chants, des danses et un concours de musique, se célébrait la neuvième année, ἐνναετηρίς; plus tard, le retour des jeux Pythiens eut lieu dans la cinquième; la trêve sacrée durait un an. Cf. Foucart, *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*, p. 124-230.

[2] Je suis la liste donnée par M. Foucart, qui a fait de si heureuses fouilles à Delphes (*Mém. sur les ruines et l'histoire de Delphes*, p. 162.) De nouvelles découvertes lui ont permis de traiter plus complètement la question au *Bulletin de Corresp. hellénique*, t. VII (1883) p. 439.

[3] Les Dolopes, les Perrhæbes, les Maliens, les Œtéens se partageaient six de ces vingt-quatre voix, sans qu'on ait pu déterminer quels étaient les deux peuples qui ne disposaient chacun que d'un seul suffrage.

principe, qu'une fête religieuse en l'honneur de Déméter, la déesse nour-



Ex-voto à Déméter [1].

ricière, dont le temple s'élevait dans le voisinage des Thermopyles. Là avait lieu un grand concours d'hommes, de femmes, d'enfants, de familles entières, qui, délivrées des travaux de l'agriculture, venaient se réjouir en commun et consacrer, sur les autels de la déesse, quelque léger tribut prélevé sur leurs moissons. D'autres y venaient attirés par la dévotion, la curiosité ou les affaires; et, tandis que la foule se livrait aux plaisirs ou échangeait ses denrées [2], les députés des douze tribus unies délibéraient sur les affaires communes. Car il faut distinguer ces deux éléments :



Hiéromnémon sur une monnaie de Byzance [3].

[1] Bas-relief en marbre, conservé au Louvre (Fröhner, *Notice de la sculpture antique*, n° 59). — A droite, Déméter, de proportions colossales, se tient debout, portant d'une main un sceptre, de l'autre une *phiale* dont elle verse le liquide sur un autel circulaire placé devant elle. Une longue file de suppliants s'achemine vers la déesse pour lui sacrifier une chèvre : ce sont deux hommes d'âge, suivis de trois éphèbes et de quatre jeunes filles dont l'une porte une couronne de fleurs. Derrière l'autel, un petit garçon nu porte un plat chargé de fruits.

[2] Ces marchés ou foires rappellent ceux qui s'établirent au moyen âge, par les mêmes raisons, auprès des lieux fameux de pèlerinage, et qui furent la continuation ou l'extension d'usages anciens. Les marchands y avaient franchise de droits (ἀτέλεια), et devaient, disait-on, cette franchise à Acrisios. (Sur les pèlerinages des anciens, voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. II, p. 25 et sqq.)

[3] ΙΕΡΟΜΝΑ(μων) ΑΙΛΙ ΣΕΥΗΡΟΣ. Victoire debout, tournée à gauche, tenant une couronne dans la main droite et une palme de la gauche ; devant elle, un casque sur un autel; à l'exergue : ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Lucius Verus.)

l'assemblée générale de tous les membres présents de la confédération, ou, comme Eschine l'appelle, la commune des amphictyons, qui n'était consultée que pour des cas très rares; et le conseil même formé des députés représentant les États confédérés et qu'on appelait *Hiéromnémons* et *Pylagores*.

Les premiers semblent avoir été revêtus, comme leur nom l'indique,



Apollon *Delphinios*[1].

d'une sorte de caractère religieux; on croit qu'il leur appartenait de convoquer et de présider le conseil, de sauvegarder la fortune mobilière et immobilière d'Apollon[2], de réprimer les usurpations faites aux

[1] Peinture de vase (d'après Lenormant et de Witte, *Élite des Monuments céramographiques*, II, pl. VI). — Apollon est assis sur un trépied élevé, que de larges ailes portent doucement au-dessus des vagues. Des dauphins, s'élançant des eaux, lui font cortège : de là vient au dieu le surnom de *Delphinios*. Il est couronné de laurier; de la main gauche, il touche sa cithare; à son épaule sont passés le carquois et l'arc. Les voyages du dieu, porté sur son trépied, font sans doute allusion aux colonies fondées sur l'ordre de l'oracle de Delphes.

[2] M. Wescher (*Étude sur le monum. bilingue*, etc, p. 55) estime que le territoire sacré avait 11 kil. de large et 20 à 25 de long.

dépens des domaines du dieu, d'infliger des amendes à ceux qui les commettaient et de veiller à l'entretien des ponts et des routes qui menaient au sanctuaire[1].

Les pylagores ou orateurs étaient chargés de défendre, dans l'assemblée, les intérêts de leur peuple et d'éclairer de leurs conseils les hiéromnémons; ceux-ci avaient voix délibérative et paraissent avoir été en nombre égal au chiffre des suffrages; les pylagores n'avaient que voix consultative, aussi leur nombre était indéterminé : les uns et les autres prenaient le nom de synèdres, *ceux qui siègent ensemble*. A Athènes, les premiers étaient désignés par le sort, les seconds étaient élus.

En entendant parler d'un conseil de la Grèce entière, on pourrait croire qu'à Delphes siégeait un véritable gouvernement des affaires générales du pays. Il n'en est rien. Dans tous les temps, chaque État grec eut son entière liberté; et quand deux millions d'Asiatiques se précipitèrent sur l'Hellade, on ne vit pas les amphictyons prendre la direction de la défense. Ce n'est qu'après la victoire qu'ils reparaissent et agissent. Alors ils mettent à prix et dévouent aux dieux la tête du traître qui avait ouvert à l'ennemi la porte de la Grèce; ils élèvent aux héros des Thermopyles un monument funèbre avec une immortelle inscription, et ils font dresser à Delphes les statues de Scyllis et de sa fille Cyané, habiles plongeurs qui avaient causé la perte de nombreux navires de Xerxès, en allant, à l'approche d'une tempête, couper sous les flots les câbles de leurs ancres[2].

Par ces faits, nous rentrons dans le véritable caractère des amphictyons. Décerner des récompenses nationales, ériger des statues, des tombeaux à ceux qui avaient bien servi la patrie commune, ou jeter la malédiction sur la tête coupable, voilà des actes véritablement amphictyoniques, soit par le genre même des châtiments et des récompenses, qui portaient l'empreinte de la religion, soit parce que cette haute dispensation des peines et des honneurs était le véritable apanage du tribunal suprême de la race hellénique, image du conseil des douze grands dieux.

A ce même titre de tribunal religieux, le conseil des amphictyons exerçait, dans l'intérieur de la Grèce, une sorte de suprême justice de paix et de conciliation. De même qu'au moyen âge le clergé s'efforça par

[1] *C. I. G.*, n° 1698. Au théâtre de Bacchus à Athènes, on lit, sur un des siéges réservés, le mot ἱερομνήμονες. C'était celui ou siégeait l'hiéromnémon d'Athènes.

[2] Pausanias, X, 9, 1.

l'institution de la *trêve de Dieu* de mettre quelque frein aux passions violentes, les amphictyons imposèrent aux guerres entre les membres de la confédération certaines limites et certains tempéraments. Il était interdit à toute armée assiégeant une ville amphictyonique de couper les conduits ou de détourner les fleuves qui lui apportaient l'eau; la ville prise, défense aux vainqueurs de la détruire; dans le cours de la guerre, on devait s'accorder des trêves pour ensevelir les morts, car



Scène d'enterrement : exposition du mort[1].

les sacrilèges seuls restaient sans sépulture; après la victoire, n'élever aucun trophée durable, pour ne pas éterniser les haines, à moins que

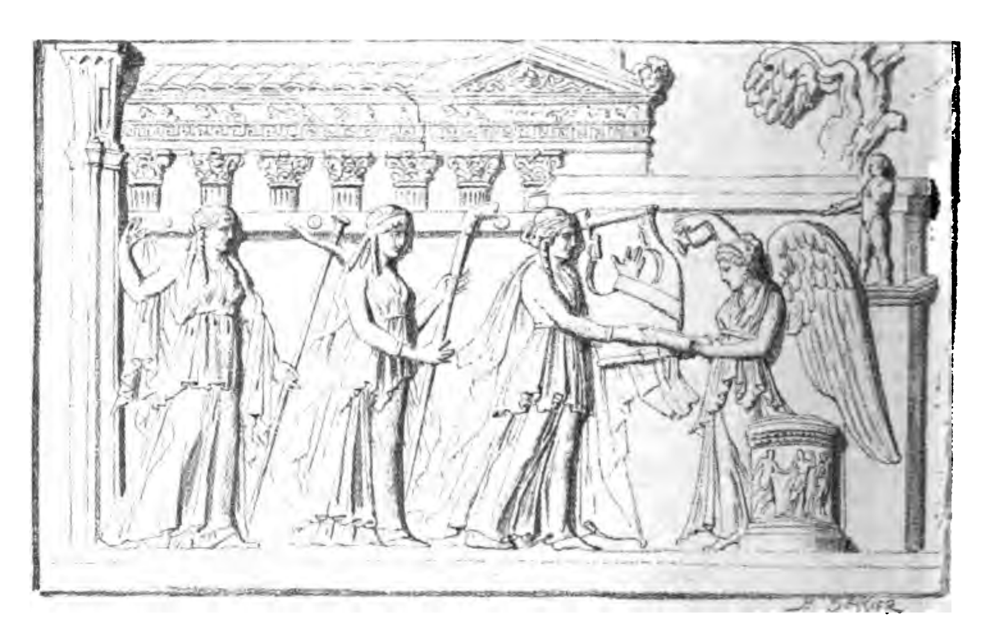
[1] Fragment d'un vase très archaïque, découvert à Athènes, au Dipylon (d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, IX, tav. XXXIX-XL. — Cf. *Annali*, 1872, p. 131 et suiv., G. Hirschfeld). — Pour l'explication de la scène de l'exposition (πρόθεσις) et de la lamentation funèbre, voyez ci-dessus, p. 172, n. 5. Ce fragment et celui de la page 729, appartiennent à des vases d'un type très remarquable, dont nous n'avons encore publié aucun spécimen. Ce sont des vases de proportions colossales, décorés d'ornements géométriques et de figures humaines réparties dans de longues zones.

Le convoi funèbre (ἐκφορά) (voy. p. 729) est particulièrement intéressant : le mort est étendu sur un chariot que traînent des chevaux. Au-dessus et au-dessous, s'avancent de longues files d'hommes et de femmes, les uns reconnaissables à leurs épées, qui semblent les transpercer, les autres à leurs seins grossièrement indiqués. Les femmes portent leurs mains à leur chevelure comme pour l'arracher. Cf. p. 250, n. 3.

ces trophées, comme ceux de Salamine et de Marathon, ne rappelassent un triomphe sur les barbares; respect à ceux qui se réfugiaient dans les temples; enfin liberté entière pour tous d'assister aux jeux publics, d'aller consulter les oracles, de se rendre au temple commun et d'y sacrifier. Apollon refusait de répondre à ceux, États ou individus, qui consultaient son oracle sur des moyens de nuire à des Hellènes. Tel était parmi les Grecs le droit des gens, dont les amphictyons étaient les gardiens et dont Platon sera le théorien, au cinquième livre de sa *République*.



L'omphalos du temple de Delphes[1].



Apollon, Diane et Latone[2].

Ces règlements étaient mis sous la sanction de véritables anathèmes : « Si quelques particuliers, ou ville, ou nation, commettent un attentat, qu'ils soient dévoués à Apollon, à Diane, à Latone, à Minerve-Pronœa.

[1] L'omphalos du temple de Delphes, sous la forme d'une pierre conique posée sur un rocher et autour de laquelle s'enroule un serpent. Légende : ΔΕΛΦΩΝ. (Monnaie de bronze de Delphes, à l'effigie de l'empereur Hadrien).

[2] Bas-relief delphique, conservé au musée du Louvre (Fröhner, *Notice de la sculpture antique*, n° 12.)— Apollon, Diane et Latone se dirigent à droite vers une statuette archaïque d'Apollon, placée debout sur un pilastre. Le dieu joue de la cithare, et de la main droite tend une *phiale* à la déesse de la Victoire, qui, approchant sur la pointe des pieds, s'apprête à lui verser de son



SCÈNE D'ENTERREMENT. CONVOI FUNÈBRE.
(Voyez la note de la page 727.)



Puisse la terre ne porter pour eux aucun fruit; que de leurs femmes naissent des monstres affreux; que leurs troupeaux n'engendrent point suivant l'ordre de la nature; qu'ils soient malheureux à la guerre et dans toutes leurs affaires; qu'ils périssent misérablement, eux, leurs maisons et toute leur race; enfin que leurs sacrifices à Apollon Pythien, à Diane, à Latone, à Minerve-Pronœa, offerts d'une manière illégale, soient toujours rejetés par ces divinités. » Ces imprécations prononcées, l'amphictyon jurait d'employer sa voix, ses pieds, ses mains, à dénoncer, à poursuivre, à frapper le coupable. Malheur donc à qui violait les règlements amphictyoniques! Pour le punir, le tribunal suspendait ses propres lois de clémence. Dans la première guerre Sacrée, au siège de Cirrha, les amphictyons, d'après le conseil de Solon, détournèrent la source dont la ville buvait les eaux, puis la lui renvoyèrent empoisonnée d'ellébore. Quand Cirrha fut prise, au bout de dix années (595), ils la rasèrent jusqu'au sol et défendirent avec imprécations d'en cultiver jamais le territoire. Tout Grec était tenu de répondre au premier appel des amphictyons et de prêter ses mains à l'exécution de leurs décrets. Clisthénès de Sicyone, qui les seconda énergiquement devant Cirrha, reçut d'eux en retour un appui efficace dans ses projets contre la liberté de sa patrie.



Latone [1].

Quel était donc le crime de Cirrha? Elle avait offensé Apollon Delphien par les exactions exercées sur les pèlerins qui venaient sacrifier à ses autels. La protection du temple, de son territoire et de ceux qui y apportaient des offrandes, appartenait en effet aux amphictyons. Quelques *théores*[2] du Péloponnèse traversant le pays de Mégare, pour se rendre à Delphes, avaient été renversés de leur chariot par des gens de la contrée et jetés dans un marais, où plusieurs avaient péri. Le tribunal amphictyonique exigea aussitôt la mort des plus coupables

œnochoé la liqueur de la libation. Dans le fond, on aperçoit le temple de Delphes, entouré d'un mur élevé. A droite, un vieil arbre représente le platane sacré qui, d'après la légende, avait été planté par Agamemnon. Ce bas-relief fait partie d'une série assez nombreuse, dans laquelle Apollon apparaît comme le patron des vainqueurs aux concours de musique, et l'on admet que ces sculptures sont des ex-voto consacrés par des artistes victorieux.

[1] Latone debout sous un temple tétrastyle, et s'enfuyant avec ses deux enfants, Apollon et Diane. (Cf. p. 739.) En légende : TPIΠOΛEITΩN. Revers d'une monnaie de bronze de Tripolis de Carie; au droit figure une tête de femme voilée avec la légende IEPA BOYΛH.

[2] On appelait *théories* les députations envoyées par les villes dans un but religieux, et *théores* ceux qui les composaient. Pour la guerre de Cirrha, voy. ci-dessus, p 243.

et le bannissement des autres. Quand le temple de Delphes fut consumé par les flammes, en 548, les amphictyons firent marché avec les Alcméonides pour sa reconstruction. C'étaient eux qui administraient les trésors du dieu et qui les prêtaient à intérêts aux villes ou aux particuliers[1] Ils avaient nécessairement de l'influence sur l'oracle : souvent les débats concernant les autres temples leur furent soumis. Ainsi ils décidèrent entre Athènes et Délos, au sujet de la préséance dans le



Chariot grec[2]. (Voy. p. 731.)

sanctuaire d'Apollon ; et les Samiens, pour conserver sous les Romains le droit d'asile dans le temple de Junon, s'appuyèrent d'un décret des amphictyons. Après la victoire de Platée, ils contraignirent Lacédémone à effacer l'orgueilleuse et mensongère inscription qu'elle avait gravée sur une offrande[3].

Pourquoi, malgré ces prérogatives, l'influence de ce conseil fut-elle si bornée? C'est que toute autorité centrale s'exerçant sur autre chose que les affaires religieuses effrayait les cités helléniques; c'est aussi que, en conséquence de l'antique répartition des voix, Sparte et Athènes, se trouvant dans cette assemblée les égales de petites peuplades des environs du Pinde, n'avaient nulle affection pour une insti-

[1] Tous les temples renommés de la Grèce étaient des banques de dépôt : on y mettait, sous la garde du dieu, de l'or, des objets précieux ou importants, des contrats et jusqu'à des testaments; ils étaient aussi des banques de prêt qui faisaient valoir de leur mieux les capitaux sacrés.

[2] Peinture de vase (d'après Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, Taf. CCXVII). — Le chariot est attelé de deux chevaux, et le conducteur, un fouet à la main, est assis de côté. Pour la forme des roues voyez ci-dessous, p. 251.

[3]. Voyez ci-dessus, p. 394

tution qui les mettait à un tel niveau. Il y eut un moment où cette organisation faillit être réformée, quand Lacédémone, après Platée. proposa d'exclure de l'union les peuples qui n'avaient pas combattu contre les Perses. Thémistocle fit prudemment rejeter cette mesure qui eût fait du conseil amphictyonique, placé dans les mains de Sparte et relevé, agrandi par elle, un moyen puissant de domination.

Pendant les guerres Médiques et dans les quatre-vingts années que dure la prépondérance d'Athènes et de Lacédémone, l'assemblée de Delphes reste inactive et obscure. Après Leuctres, quand le premier rôle passe à une ville du nord de la Grèce, on la voit s'essayer à agir. Thèbes trouve utile de s'appuyer sur elle et en obtient une sentence contre les Spartiates. A cette époque, elle devient peu à peu un instrument politique dont Philippe saura se servir.

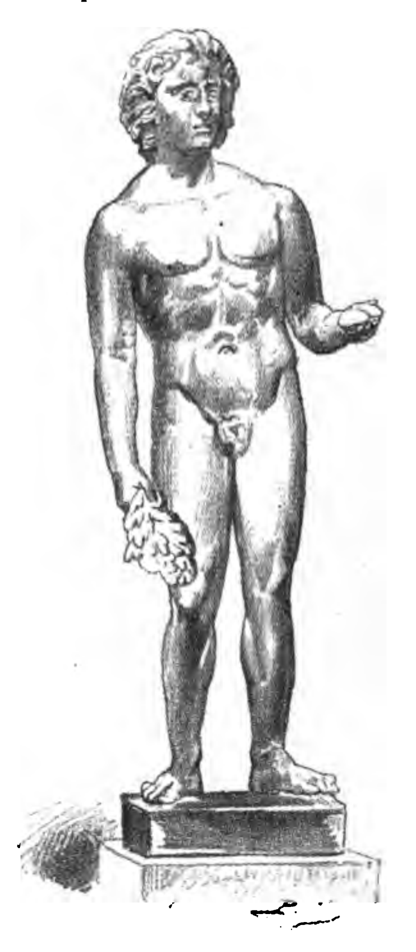
II. — LES ORACLES ET LES FÊTES.

D'autres institutions, qui tendaient moins manifestement à maintenir l'unité de la race hellénique, y contribuèrent certainement davantage : je veux parler des oracles, des fêtes et des jeux publics. Ce n'est pas aux Grecs qu'il fallait présenter ces liens fédératifs, tolérables seulement aux peuples dociles et disciplinés. Mais que grandisse la réputation d'un oracle, qu'un temple magnifique s'élève, que la pompe des cérémonies religieuses se déploie, que les jeux et les fêtes, que des concours et des luttes soient annoncés, et ces hommes crédules, curieux, amis des arts, des spectacles et de la gloire, pris à l'amorce de leurs goûts et de leurs plaisirs, quitteront ces petites cités qu'ils aiment tant pour accourir et s'asseoir à côté de ceux qu'ils combattaient hier, qu'ils combattront demain, et qui ne leur paraissent pour l'heure que des membres de la commune famille.

Aux temps anciens, quand les phénomènes de la nature frappaient vivement l'imagination des hommes, l'art de lire dans les entrailles des victimes et d'interpréter les songes, le vol des oiseaux, les éclats de la foudre faisait partie de la religion et de la politique : Tirésias et Calchas étaient alors en grand crédit auprès des rois. Avec les progrès de la sagesse laïque, on s'occupa plus des affaires de la terre que de celles du ciel. C'est une loi de l'histoire que le surnaturel perde en proportion de ce que la raison gagne.

Périclès et Épaminondas, Thucydide et Lysandre, Euripide et Aris-

tophane, qui sentaient la puissance de leur esprit, croyaient à leur raison bien plus qu'aux paroles obscures d'un devin ou d'un prêtre; mais, pour la multitude, la foi à la divination était encore si grande, que Plutarque la met au nombre des opinions qui tiennent du consentement universel un caractère d'absolue vérité; et Platon disait[1] : « Dieu a donné la divination à l'homme pour suppléer à son défaut d'intelligence. » Aussi n'était-ce pas à l'esprit le plus cultivé qu'on reconnaissait le privilège de lever les voiles de l'avenir. La manifestation de la volonté divine semblait d'autant plus éclatante que l'instrument était plus imparfait. L'aveugle, l'insensé, devenaient pour la foule des prophètes infaillibles avec lesquels devaient compter la sagesse de l'homme d'État et l'expérience du général. Les fontaines dont l'eau troublait l'économie du corps ou celle de l'esprit, les grottes d'où s'échappaient des gaz qui produisaient le délire et les hallucinations, furent regardées comme des lieux où la divinité était toujours présente.


Devin héroïque[2].

La source de Castalie, tombant limpide et pure des roches Phédriades était l'eau sainte où tous ceux qui venaient consulter l'oracle devaient se purifier[3].

Si l'on excepte les chênes prophétiques de Dodone en Épire, dont

[1] *Timée*, 47.

[2] Statuette en bronze, de l'ancienne collection Gréau; aujourd'hui au musée du Louvre (cf. *Gazette archéologique*, 1880, pl. XXXIV et p. 203. Article de M. F. Lenormant). — Un jeune homme, debout et nu, tient de la main droite abaissée « le rameau du laurier apollinien qui servait au rite de l'aspersion lustrale; la gauche, étendue en avant, supporte... le foie d'un agneau ou d'un chevreau à peine né. » Dans cette figurine que des archéologues prennent pour l'image idéalisée d'Alexandre, F. Lenormant reconnait un devin hépatoscope, de l'âge héroïque. Le bronze a été apporté d'Égypte à Paris.

[3] Devant la source où les pèlerins venaient se baigner se trouve maintenant une chapelle consacrée à saint Jean.

les prêtresses interrogeaient les bruits au milieu des vents et de la tempête[1], il n'y avait pas en Grèce d'oracles plus fameux que ceux



Le prophète aveugle Phinéus invoquant les dieux[2].

de l'antre de Trophonios en Béotie[3], et du temple de Delphes en

[1] Les trois prêtresses de Dodone lisaient l'avenir dans le murmure des feuilles et le gémissement des branches, dans le bouillonnement d'une source qui jaillissait au pied du chêne prophétique, dans les bruits rendus par les vases d'airain suspendus autour du temple. On y consultait aussi les sorts tirés d'une urne au hasard.

[2] Peinture d'un vase du musée Britannique (d'après Conze, *Vorlegeblätter für archäologische Uebungen*, Série C, Taf. VIII, 1 *a*. — Le prophète aveugle Phineus est debout, et, tendant les mains en avant (χεῖρας ἀνασχών), il invoque les dieux : le premier mot de son invocation ΘΕΟΙ est inscrit non loin de ses lèvres. Devant lui est une table chargée de mets : selon la légende, toutes les fois que le prophète s'asseyait à la table du repas, les Harpyes survenaient, et enlevaient ou corrompaient les mets. Phinéus était roi de Thrace, aussi le peintre lui a donné un sceptre et l'a représenté la tête ceinte d'une bandelette. (Cf. A. Flasch, *Phineus auf Vasenbildern*, dans l'*Archäologische Zeitung*, 1880, p. 138 et suiv.)

[3] La rivière que l'on voit au premier plan de la gravure, p. 737, est l'*Herkyna*, dans laquelle devaient se baigner ceux qui venaient consulter l'oracle. Dans le fond se dresse le mont Laphystion ; à droite, un rocher à pic, couronné par une citadelle franque. Un peu au-dessus du pont sont deux ruisseaux où l'on a reconnu les sources *Léthé* et *Mnémosyné;* au pied du rocher, on voit encore une chambre entourée de niches destinées à des ex-voto : peut-être était-ce l'emplacement du sanctuaire du *Bon Démon* et de la *Bonne Fortune*. Pausanias, qui a consulté l'oracle, nous apprend à quel régime on était soumis. Il fallait passer plusieurs jours dans le sanctuaire du Bon Démon : on se nourrissait de la chair des victimes, on se bai-

Phocide; tous deux provenaient d'une même cause, l'exhalaison gazeuse reçue ici par une prêtresse, là par le consultant. Plutarque et



Ulysse et l'ombre de Tirésias [1].

surtout Pausanias [2] nous ont laissé le récit des scènes étranges dont le sanctuaire de Trophonios était le théâtre.

La bouche de l'antre, souvenir de celui où Apollon avait tué le ser-

gnait dans l'Herkyna. La veille du grand jour, après un sacrifice solennel, le patient était conduit aux sources sacrées : l'eau de la Léthé lui faisait oublier le passé, l'eau de la Mnémosyné permettait à sa mémoire de retenir fidèlement tout ce qu'il allait voir et entendre. J'ai raconté la scène de la consultation de l'oracle : elle avait lieu dans une grotte dont on n'a pas retrouvé l'emplacement, mais qui était située sur la montagne. La consultation terminée, le patient était ressaisi par les prêtres qui l'asseyaient sur le *trône de Mnémosyné* et lui demandaient ce qu'il avait vu et entendu. Alors seulement il était rendu aux siens, qui l'emportaient dans l'état que j'ai décrit. (voy. p. 739).

[1] Peinture sur une amphore de Nola (de la collection de Luynes, au Cabinet de France). — L'artiste a peint l'une des scènes de l'évocation des morts ou Νέκυια, dans l'*Odyssée* (ch. XI). Ulysse est assis sur un monceau de pierres et penché sur la fosse qu'il a creusée lui-même (v. 24 et suiv.) : il y a répandu des libations d'hydromel, de vin et d'eau, saupoudrées de farine et y a fait couler le sang d'un bélier et d'une brebis, dont on voit les têtes à ses pieds (v. 26-36). Aussitôt les ombres, sortant de l'Érèbe, se sont présentées en foule, mais le héros les éloigne du sang qu'elles sont avides de boire : il veut tout d'abord consulter Tirésias (v. 36-50). L'ombre du devin paraît enfin : sa tête se montre au bord de la fosse (v. 90 et suiv.). C'est le moment qu'a représenté le peintre. A droite et à gauche du héros se tiennent deux de ses compagnons, Périmédès et Eurylochos, qui ont amené les victimes (v. 23). Polygnote avait peint la même scène dans la célèbre Lesché de Delphes. (Pausanias, X, 29, 8).

[2] Plutarque, *Du génie de Socrate*, 21 ; Pausanias, IX, 39, 4.



L'ANTRE DE TROPHONIOS, À LÉBADEIA.

D'après Stackelberg.



pent Python, se trouvait dans une grotte haute de moins de trois mètres et qui n'en avait pas deux de large. Après de longues préparations et un examen rigoureux, on y descendait la nuit, à l'aide d'une échelle. A une certaine profondeur, il n'y avait plus qu'une ouverture extrêmement étroite par où l'on passait les pieds; alors on était entraîné avec une rapidité extrême jusqu'au fond du gouffre, au bord d'un abîme. Pris de vertige par la rapidité du mouvement, la peur et l'influence des gaz, on entendait des sons effrayants, des



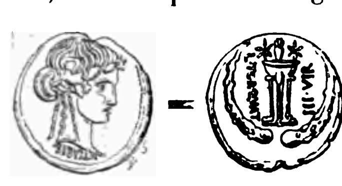
Latone et le serpent Python[1].

mugissements confus et des voix qui, du milieu de ces bruits, répondaient aux questions; ou bien l'on voyait des apparitions étranges, des lueurs traversant les ténèbres, des images qui, elles aussi, étaient une réponse. C'était l'imagination troublée par ces prestiges, qu'on remontait, relancé la tête en bas, avec la même force et la même vitesse qu'en descendant. Il fallait tenir dans chaque main des gâteaux de miel qui avaient la vertu, disaient les prêtres, de garantir de la morsure des serpents dont l'antre était rempli; en réalité, pour

[1] Peinture de vase (d'après Lenormant et de Witte, *Élite des Monuments céramographiques*, II, pl. 1). — Le serpent Python, sortant d'une caverne rocheuse, se dresse contre Latone, qui s'enfuit effrayée. La déesse porte dans ses bras Apollon et Artémis, et l'insouciance charmante des enfants qui tendent les bras au monstre fait un heureux contraste avec l'effroi de la mère. Le sujet a été souvent représenté dans l'antiquité. Cf. la monnaie de Tripolis de la p. 731, et ci-dessous une statuette en marbre du musée Torlonia. (voy. T. Schreiber, *Apollon Pythoktonos*, ch. VII, p. 74 et suiv.).

empêcher le consultant de reconnaître avec ses mains les ressorts de toutes ces machines. Un des gardes du roi Démétrius, envoyé pour pénétrer ce mystère, entra dans la caverne, mais n'en sortit pas. On retrouva, quelques jours après, son corps rejeté par une issue secrète. Les prêtres l'avaient deviné et immolé. L'impression produite par ces apparitions, ou par l'effet de narcotiques puissants, était parfois telle, que la terreur éprouvée ne s'effaçait pas complètement. Aussi, disait-on, des gens atteints d'une mélancolie incurable : « Il a consulté l'oracle de Trophonios. »

Apollon était moins terrible. Pour ce dieu de la lumière, interprète des volontés de Zeus, le souverain maître des hommes et des immortels, tout se passait au grand jour : la prêtresse seule souffrait de la présence du dieu. L'autorité de ses oracles s'étendait au delà des bornes du monde hellénique, jusqu'en Lydie, jusque chez les Étrusques et à Rome, où les livres de la Sibylle apollinienne de Cumes eurent tant de crédit. Cicéron l'appelait l'oracle de la terre, et Delphes fut vraiment le centre de la religion hellénique, par le concours des pèlerins et l'importance des consultations demandées au dieu qui semblait être présent en ce lieu plus qu'en aucun autre de ses sanctuaires[2].


La Sibylle de Cumes[1].

Pour que l'action divine parût plus manifeste, les réponses d'Apollon étaient rendues, dans l'origine, par une jeune fille simple et ignorante, presque toujours atteinte de quelqu'une de ces affections nerveuses qui semblent communes dans certaines parties de la Grèce[3], plus tard par une femme âgée au moins de cinquante ans; enfin, une seule Pythie ne suffisant plus à l'immense affluence des pèlerins, on en établit trois. Ces malheureuses étaient traînées languissantes, éperdues, vers une ouverture de la terre d'où s'échappaient certaines vapeurs[4]. Là, assises sur un trépied où des

[1] Tête de la Sibylle de Cumes, les cheveux retenus par un diadème; dessous, son nom SIBYLLA. ℞. Trépied surmonté d'un *præfericulum*, ou vase à sacrifice, et de deux étoiles. En légende : L. TORQVATVS III VIR. Le tout dans un collier ou *torques*. (Denier d'argent de la République romaine frappé par le triumvir L. Manlius Torquatus.)

[2] Les temples où Apollon rendait des oracles étaient nombreux. Les plus fameux, après Delphes, étaient ceux de Patara en Lycie, de Claros près de Colophon, de Didyme, près de Milet, que Dioclétien consulta encore en l'année 303 de notre ère. L'ordre suivant lequel les consultants arrivaient devant la Pythie était déterminé par le sort. (Eschyle, *Euménides*, *initio*.)

[3] Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, t. IV, p. 213.

[4] Il n'y a plus à Delphes aucune trace d'exhalaison de vapeurs; mais la Grèce est sujette aux

prêtres les retenaient de force, elles recevaient l'exhalaison prophétique. On voyait leur visage pâlir, leurs membres s'agiter de mouvements convulsifs. D'abord, elles ne laissaient échapper que des plaintes et de longs gémissements; bientôt, les yeux étincelants, la bouche écumante, les cheveux hérissés, elles faisaient entendre, au milieu



Apollon sur son trépied[1].

des hurlements de la douleur, des paroles entrecoupées, incohérentes, que l'on recueillait avec soin et où le prêtre chargé de mettre cette réponse en vers s'ingéniait, dupe lui-même de sa foi dans l'oracle, à trouver la révélation de l'avenir que le dieu y avait cachée. Grâce à l'immense concours des pèlerins, les prêtres pouvaient se tenir au courant de toutes les affaires des États, même des particuliers.

tremblements de terre, et ces phénomènes sont fréquemment accompagnés de dégagements de gaz. Ce que l'un fait, l'autre peut le défaire. Pour mieux préparer la Pythie au délire, on l'obligeait de jeûner, ce qui porte aux hallucinations, et on lui faisait mâcher des feuilles de laurier, à cause de leur vertu narcotique. Au temple de Cérès, à Patras, on soumettait le consultant à des fumigations de plantes narcotiques, le datura stramonium, la jusquiame, la belladone, la mandragore, le pavot, etc. Cf. Maury, t. II, p. 494.

[1] Peinture de vase (d'après l'*Élite des Monuments céramographiques*, II, pl. 46). — Apollon, couronné de laurier, est assis sur son trépied; de la main gauche il tient son arc, de la main droite une *phiale*. La Pythie se tient debout derrière le dieu, une *œnochoé* à la main. Dans la jeune fille qui se présente devant lui, on peut reconnaître Créuse ou Manto. Celle-ci, fille de Tirésias, avait obtenu d'Apollon le don de prophétie.

Ce qu'ils avaient appris de cette façon leur permettait de donner à des sons inarticulés une signification que la crainte ou l'espérance acceptait, et que la foi réalisait souvent; car cette foi des Grecs n'était pas inerte comme le fatalisme des Orientaux, et on est bien près du succès, alors qu'on croit avoir les dieux pour complices. Ils furent aussi fréquemment les instruments volontaires ou intéressés des chefs des États. Si Démosthène put accuser la Pythie de *philippiser*, bien plus souvent elle *hellénisa*. Dans les grands dangers de la Grèce, ses réponses furent toujours patriotiques, malgré leur ambiguïté, et plus propres à porter l'espoir que le découragement dans l'âme des Grecs. A Olympie, les devins n'avaient pas la liberté de prononcer une prophétie contraire aux Hellènes.


Apollon et la Pythie[1].

Les oracles furent encore, bien souvent, les gardiens de la morale privée. Glaucos veut conserver un dépôt qui lui a été confié, la Pythie lui montre les malheurs réservés au parjure[2]. Les Sybarites tuent un joueur de flûte réfugié au pied des autels, elle leur annonce la vengeance des dieux, qui arrive et va détruire leur cité. Un homme abandonne lâchement son campagnon aux attaques des bandits, elle refuse de lui répondre. On lui demande : « Quel est le plus heureux des hommes ? — Phédios, qui vient de mourir pour sa patrie. » A Gygès, maître d'un puissant royaume, elle préfère un pauvre vieillard qui cultive en paix un petit champ au fond de l'Arcadie. Elle corrige jusqu'aux travers de la vanité. Anacharsis prétend être le plus sage des mortels, et Mégare la première des cités grecques; l'oracle, en leur répondant, attribue la suprême sagesse à un obscur montagnard de l'Œta, et ne donne pas même à Mégare le dixième rang dans l'Hellade. Au fronton du temple, on avait gravé en lettres d'or ce mot, source de toute morale : « Γνῶθι σεαυτόν, » et cet autre : « Μηδὲν ἄγαν[3] ». En tout la mesure, ou la modération dans les désirs. l'équilibre entre les facultés, la vie de l'esprit bien ordonnée. Le dieu de Delphes, qui éclaire

[1] Pierre gravée du musée de Berlin (d'après Müller-Wieseler, *Denkmäler der alten Kunst*, II, Taf. XII, n° 134 *c*). — Apollon est assis sur un autel enguirlandé de laurier : il tient sa lyre de la main gauche. Debout auprès de lui est la Pythie, qui s'appuie sur un bâton.

[2] Voy. ci-dessus, p. 102-103.

[3] Pausanias, X, 24. Hésiode avait déjà dit (*les Trav. et les Jours*, I, 40) : « Ils ne savent pas que souvent la moitié vaut mieux que le tout », ὅσῳ πλέον ἥμισυ παντός.

les âmes en même temps que le monde, méritera de finir par être, pour les païens, le dieu universel, celui qu'Aurélien appellera le *deus certus* et qui sera adoré par Julien. Mais, à se mêler ainsi aux affaires humaines, le dieu, de quelque obscurité qu'il enveloppât le plus souvent ses réponses, courait le risque de compromettre son autorité, quand l'événement était en contradiction manifeste avec l'oracle; et, en révélant l'avenir, il donnait la tentation d'employer tous les moyens pour détourner les menaces ou réaliser les espérances. De là quelque-



Les Érinnyes poursuivant un suppliant réfugié auprès des autels[1].

fois des crimes comme en montrent les légendes d'Œdipe, d'Oreste et de Cypsélos.

Remarquons cependant que les oracles supposaient la croyance à l'intervention directe des dieux dans les affaires humaines, par conséquent à une action de la Providence contraire à la fatalité. Pour les anciens Grecs, la prière et les sacrifices servaient à gagner la protection des immortels; les Érinnyes, à punir les crimes des hommes; et, avec cette double conviction, la morale était sauve. Ce sont les stoïciens qui

[1] Peinture de vase (d'après Müller-Wieseler, *Denkmäler der alten Kunst*, II, Taf. XIII, n° 148). — Oreste, agenouillé sur la base de l'omphalos, auprès duquel se dressent le laurier et le trépied sacrés, se défend, l'épée à la main, contre deux Érinnyes armées de torches et de serpents. Apollon, debout auprès du trépied et portant de la main gauche une branche de laurier, étend la droite au-dessus du suppliant qu'il prend sous sa protection. (Voy. Overbeck, *Bildwerke zum Thebischen und Troischen Heldenkreis*, p. 710, n° 51.)

ont établi le destin comme doctrine philosophique et, heureuse contradiction, le stoïcisme finit par être une grande école de moralité, ainsi qu'il est arrivé pour les calvinistes, malgré leur système de la prédestination, et pour les jansénistes, malgré leur doctrine de la grâce. Le cœur corrige souvent dans l'homme les erreurs de la logique.

Les Grecs aimaient les oracles. Peuple curieux et impatient, ils voulaient tout savoir, même l'avenir. L'énigme leur plaisait, elle exerçait la subtilité de leur esprit; mais ils aimaient aussi la pompe et l'éclat des fêtes, si brillantes sous leur beau ciel, et ils marquaient par des solennités religieuses les grandes phases de leur existence nationale, comme les phénomènes de la vie naturelle et morale qui leur semblaient un bienfait, un conseil ou une menace des dieux.

Platon trouvait, pour ces solennités, à côté de la raison religieuse, un motif social : « Les dieux, dit-il, touchés de compassion pour le genre humain, que la nature condamne au travail, lui ont ménagé des intervalles de repos par la succession régulière des fêtes instituées en leur honneur[1]. » Les Grecs goûtaient si bien cette raison, qu'ils multiplièrent les intervalles au point d'égaler presque le repos au labeur. On a compté qu'à Athènes plus de quatre-vingts jours de l'année étaient remplis par des fêtes et des spectacles.

Ces spectacles et ces jeux n'étaient pas l'inutile délassement d'une foule paresseuse comme la plèbe de Rome sous les Césars; ils faisaient partie de la religion et du culte national[2]; ils étaient la grande école du patriotisme et de l'art, même de la morale : « Les Muses, dit Platon, et Apollon, leur chef, y président et les célèbrent avec nous. » Le coupable en était banni; mais le pauvre, même l'esclave, y assistaient. Aux grandes Dionysies d'Athènes, les fers des prisonniers tombaient pour qu'ils pussent, eux aussi, célébrer la fête joyeuse du dieu qui chasse les chagrins rongeurs et rend l'esprit libre comme la parole. Tant qu'elle durait, l'esclave n'avait pas de maître, ni le captif de gardiens. En Crète, le jour des Hermées, c'étaient les maîtres qui servaient à table leurs serviteurs.

Chaque ville avait ses fêtes particulières et réservait pour ces solen-

[1] *Lois*, II, 1.

[2] Parfois même de la diplomatie. Téos, envoyant une députation aux habitants de Knosse, plaça parmi ses députés un habile musicien qui leur joua les airs des anciens poètes, et, dans une autre ville crétoise, apporta une compilation de tous les textes en vers ou en prose qui intéressaient l'histoire et les antiquités poétiques de la Crète. (*Corp. inscr. Græc.*, nos 3055 et 3057.) Combien ce peuple était artiste et poète!

nités des places aux habitants d'une ville alliée, d'une colonie ou de la métropole. Dès que le service du dieu commençait, les affaires de



Apollon Musagète[1]

la cité étaient suspendues : les tribunaux se fermaient; on ajournait les payements, les exécutions des débiteurs ou des coupables, même

[1] Statue du Vatican, découverte avec les neuf Muses dans la villa de Cassius, à Tivoli (d'après une photographie). — C'est peut-être la copie d'une œuvre célèbre de Scopas, qu'Auguste avait fait transporter au Palatin et que les poètes romains célèbrent à l'envi (Properce, III, 29, 15. Tibulle, III, 4, 23-40. Ovide, *Amours*, I, 8, 59; *Métamorphoses*, XI, 165). « Le dieu, couronné de laurier, chante en s'accompagnant de la cithare, la tête haute, les yeux levés au ciel, le corps animé par un léger mouvement de danse, avec tous les signes, discrètement mais clairement exprimés, de l'inspiration qui descend en lui et de l'enthousiasme dont il est possédé. »

à Sparte, les décisions qui importaient le plus à la sûreté de l'État. On ne voulait pas servir à la fois deux maîtres, le peuple et les dieux. Démosthène cite une loi d'Athènes qui punissait la violation du repos des jours fériés[1] et transformait en crimes contre l'État les délits commis envers ceux qui, ayant un rôle officiel dans ces fêtes, y portaient « la couronne signe de l'autorité publique[2] ».

Comme durant notre moyen âge, les corporations, les métiers, même l'âge et le sexe, avaient leurs patrons et leurs fêtes. Ainsi, à Athènes, les matelots, les forgerons, et sans doute bien d'autres; à Sparte, les nourrices; en divers lieux, les esclaves. Il y avait pour les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes mariées, des dévotions particulières, et les familles avaient leurs saints, qu'on appelait les héros ou les démons, ce qui n'empêchait pas d'accomplir aux autels des dieux communs les rites ordinaires pour les naissances, les mariages et la mort.

De même qu'au moyen âge encore, le clergé, pour amuser quelques instants le peuple des fidèles, ouvrait, à certains jours, les églises à des fêtes peu édifiantes. Délos avait des rites burlesques. Ses prières faites, le pèlerin devait tourner autour du grand autel d'Apollon, sous les coups de fouet des prêtres, et mordre à belles dents le tronc de l'olivier sacré, les mains derrière le dos. C'était, ajoute Callimaque[3], une nymphe de Délos qui avait imaginé ce jeu pour amuser l'enfance du jeune Apollon.

Je ne parlerai que de trois de ces fêtes : l'une qui montre le côté honteux, orgiastique de l'ancien naturalisme; l'autre, la magnificence des pompes religieuses; la troisième, les idées morales qui se mêlaient si rarement au culte païen. Ce sont les fêtes de Dionysos ou Bacchus[4], les grandes Panathénées et les Thesmophories.

(Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 128.) Sur l'un des montants de la cithare est sculpté le satyre Marsyas : il est pendu à un arbre, nu et prêt à subir son supplice. Voy. ci-dessus, p. 611.

[1] *Contre Timocrate*, 29.

[2] C'est le fond du plaidoyer de Démosthène *Contre Midias*. La couronne était de myrte pour les magistrats et les orateurs officiels dans l'exercice de leurs fonctions. Durant les fêtes, les chorèges se paraient parfois d'une couronne d'or. (*Ibid.*)

[3] Hymne à Délos, 300.

[4] Sur un très beau vase découvert à Kertsch, l'artiste a représenté le retour d'Apollon à Delphes (ἐπιδημία) et sa rencontre avec Dionysos (voy. p. 747). Le dieu quittait pendant l'hiver ses sanctuaires de Delphes, de Délos, et gagnait la région sereine des Hyperboréens (voy. ci-dessus, p. 41). Les sommets du Parnasse et l'Antre Corycien retentissaient alors des cris des bacchantes et des satyres, les joyeux compagnons de Dionysos. Le printemps ramenait le dieu de la lumière dans ses temples favoris, auprès de l'omphalos et du trépied de Delphes, auprès du palmier de Délos. A Delphes, Dionysos se portait à sa rencontre et renouvelait en quelque sorte avec le dieu brillant le traité d'alliance et d'amitié qui les unissait. Sur



APOLLON ET DIONYSOS

Peinture d'un vase de Kertsch (Panticapée); d'après les *Comptes rendus de la Commission archéologique de Saint-Pétersbourg*, 1861, Tab. IV.

« Autrefois, dit Plutarque[1], la fête de Dionysos avait une simplicité qui n'excluait pas la joie : en tête du cortège une cruche pleine de vin et couronnée de pampres; derrière, un bouc, puis un des assistants chargé d'un panier de figues; enfin un autre portant le *phallos*, symbole de la fertilité. » Dionysos présidait aux travaux champêtres, qui, dans un pays peu fertile en blé, étaient surtout les travaux des vignobles. Aussi était-il par excellence le dieu du raisin, et à chaque phase de la végétation de la vigne ou de la fabrication du vin répondait une Dionysie. L'approche des vendanges était annoncée par une procession et des jeux. Des jeunes gens, vêtus de la longue robe d'Ionie, portaient des ceps avec leurs grappes et des branches d'olivier auxquelles étaient suspendus tous les fruits alors en maturité. Et ils chantaient : « Branches divines, de vos rameaux découlent le miel, l'huile et le pur nectar qui remplit la coupe où l'on trouve le sommeil. » La fête se terminait par des courses à pied : le vainqueur recevait pour récompense un vase rempli jusqu'aux bords.



Satyres dressant l'image rustique de Dionysos[2].



Procession bachique[3].

le vase de Kertsch, Dionysos, en vêtements de fête, la couronne de lierre en tête et le thyrse à la main, tend la main droite au dieu de Delphes; celui-ci, vêtu d'un *himation* qui laisse toute une partie du torse à découvert, jeune et calme, presse la main de Dionysos. Il est couronné de laurier et tient une branche de laurier de la main gauche. L'omphalos au centre, et le trépied à gauche, servent à marquer le lieu de la scène; le palmier, dans le fond, fait allusion au sanctuaire de Délos, qui retrouve aussi son maître. Bacchantes et satyres s'associent à la joie de leur dieu : tous sont couronnés de laurier, l'un joue de la cithare, l'autre de la double flûte, une autre frappe son tympanon. A droite, une bacchante pose un coussin sur le siège destiné à Apollon.

[1] *Du désir des richesses*, 9. Cf. Aristophane, *Acharn.*, 242 et suiv.

[2] Relief d'une lampe en terre cuite, d'après Bartoli et Bellori, *Veterum Lucernæ sepulcrales*, pars II, fig. XXVIII (dans le *Thesaurus Græcarum antiquitatum* de Gronovius, tome XII).

[3] Bacchus tenant un thyrse orné de bandelettes, assis su un char traîné par une panthère

Autre fête quand le raisin était mis sous le pressoir. D'abord des libations de vin doux et le plus somptueux festin qu'on pût faire : on n'oubliait pas d'y honorer le dieu en usant largement de ses dons; ensuite une procession solennelle. On montait à demi aviné sur les chars qui avaient porté les vendanges, la tête cachée sous les pampres, le lierre ou le feuillage, le corps couvert de peaux de bêtes ou de vêtements bizarrement disposés, et l'on parcourait les bourgs en se lançant de gais propos, comme on faisait naguère encore durant nos jours de carnaval. Des femmes plus particulièrement dévotes au dieu de la fécondité et prenant son nom, les bacchantes ou ménades, formaient un groupe à part et tenaient à la main des thyrses ou des *phallos*. En de certains lieux, des tréteaux étaient dressés. Le cortège s'y arrêtait : un des assistants y montait pour réciter un dithyrambe qui célébrait les aventures du dieu du vin et de la joie. Des chœurs répondaient d'en bas, et les Pans, les sylvains, les satyres, dansaient à l'entour. Silène, sur son âne, lançait des brocards et buvait. Un bouc, l'animal lascif, était la récompense de celui qui avait composé les chants pour la fête, et il servait de victime sur l'autel du dieu[1].

De ces mascarades burlesques, de ces dialogues obscènes, de ces chants pieux et avinés, sortirent la comédie et la tragédie[2]. Thespis et Phrynichos confièrent le dithyrambe à un seul personnage et ajoutèrent à l'hymne saint des récits, Eschyle un dialogue et une action

et une chèvre, monté par Cupidon; à côté de l'attelage, une ménade qui joue du *tympanon* et un satyre qui joue des crotales. En légende : ΕΠΙ Α ΑΙΛ ΠΙΓΡΗΤΟC ΑCΙΑΡ ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. Médaillon de bronze à l'effigie de Caracalla, frappé à Laodicée de Phrygie, néocore, sous l'autorité de l'asiarque, Lucius Ælius Pigrès.

[1] Une scène dionysiaque est représentée sur un sarcophage découvert, près de Rome, à la via Salaria, dans la chambre sépulcrale des Licinii Crassi, où l'on a trouvé six autres sarcophages. (Cf. *Notizie degli scavi di antichità*, 1885, p. 42 et 43). Nous la reproduisons p. 751, d'après une photographie. Il existe un moulage du relief à l'École des Beaux-Arts. — L'artiste a représenté des satyres et des ménades dansant aux sons du *tympanon*. On voit à gauche un satyre accompagné d'une panthère à laquelle il fait mordre le vêtement flottant d'une ménade; celle-ci danse, la tête rejetée en arrière, s'appuyant sur son thyrse et tenant le *tympanon* de la main gauche. Vient la ciste mystique, d'où sort le serpent. (Nous retrouverons plus loin la ciste mystique, sur un bas-relief). Entre la ciste et l'autel enguirlandé où sont posés deux masques bachiques, danse un Satyre; de la main droite il tient le *pedum*, à son épaule gauche sont passés son vêtement et une peau de panthère : à ses pieds est la *syrinx*. Suit une Ménade à demi nue, de face, qui frappe son *tympanon* au-dessus d'un autel où brille la flamme. Puis, viennent Pan et Silène : le premier a son *pedum* dans la main gauche et de la droite élève une grappe à laquelle veut mordre une chèvre; une ménade le sépare de Silène. Celui-ci, alourdi par l'ivresse, s'appuie sur un satyre. Un pilastre surmonté d'un vase et une ménade terminent la scène à droite.

[2] Κωμηδόν, par bourgades, τράγου ᾠδή le chant du bouc.



SCÈNE DIONYSIAQUE (Voy. p. 750, n° 1).

accomplie par plusieurs personnages : l'art dramatique était né; Eschyle en est le père.

Les Anthestéries, ou fête des fleurs qui durait trois jours, avaient lieu au printemps, après la fermentation, quand on ouvrait pour la



Hermès apportant Dionysos enfant à Silène [1].

première fois les vases qui renfermaient le vin nouveau. On en offrait aux dieux quelques gouttes en libations; aux voisins, aux journaliers, aux esclaves, on en versait à pleins bords [2]. A Athènes, on célébrait un

[1] Cratère de Vulci, conservé au Vatican (d'après une photographie. — Cf. *Museo Etrusco Gregoriano* II, tav. XXXVI, 1[a]). — Hermès, reconnaissable à son pétase, à son caducée et à ses talonnières, remet Dionysos enfant à Silène : celui-ci est assis et tient un thyrse de la main gauche. Deux femmes, sans doute deux Nymphes, ferment la scène à gauche et à droite. Cf. le vase célèbre du musée de Naples, signé de l'Athénien Salpion : Hermès, suivi de deux satyres et d'une ménade, confie le jeune Dionysos aux Nymphes. (*Museo Borbonico*, I, tav. XLIX.)

[2] Pseudo-Démosthène, *Contre Neæra*, 73.

festin public que présidait l'archonte-roi, dont la femme avait un rôle important dans la cérémonie. Personnifiant la cité et épouse mystique de Dionysos, elle conduisait sur un char, au temple de Limnæ, une vieille idole du dieu. D'autres femmes, costumées en Nymphes, Heures et Bacchantes, formaient le cortège nuptial qui entourait les deux époux jusqu'au sanctuaire où se célébrait l'union sainte, l'ἱερὸς γάμος, de Bacchus et d'Athènes[1].



La femme de l'archonte-roi[2].

Ces fêtes étaient celles de la joie; les Bacchanales furent celles du regret et de la douleur. Elles avaient lieu la nuit, au solstice d'hiver, quand la vigne desséchée et comme morte montrait le dieu éloigné ou impuissant. Des femmes seules, les Ménades ou les Furieuses, accomplissaient ces rites farouches sur les flancs du Parnasse et les cimes du Taygète, ou dans les plaines de la Macédoine et de la Thrace. Chez les Doriens, ces femmes gardaient une certaine retenue; mais en Béotie, échevelées, demi-nues, elles couraient à la lueur des flambeaux au bruit des cymbales, avec des cris sauvages, des gestes et des transports violents. L'exaltation nerveuse amenait le désordre des sens, des idées, des paroles et des attitudes; l'obscénité devenait un acte pieux. Quand les ménades dansaient éperdues, avec des mouvements désordonnés, des serpents autour

[1] Sur la fête des Anthestéries, voy. *Gazette archéol.*, 1879, p. 8 et suiv.

[2] Peinture de vase (d'après Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, Taf. CCXCIX). Le vase est signé du peintre Épiktétos. — Dans cette femme, vêtue du long *chiton* et du *péplos*, et qui tient de la main droite une grenade, de la main gauche un sceptre, Gerhard propose, avec hésitation il est vrai, de reconnaître la femme de l'archonte-roi. La grenade et le sceptre feraient peut-être allusion à l'union sainte, ἱερὸς γάμος.



MÉNADES DANSANT.

Revers de la coupe d'Hiéron, dont la face a été publiée p. 243. — Six ménades échevelées dansent auprès de l'hermès de Dionysos (voy. p. 243). Trois d'entre elles portent un thyrse, et des deux qui les séparent, l'une agite des *crotales*, l'autre, un cratère à la main, semble épuisée par l'ivresse et la fureur la dernière, à droite, s'avance près d'un grand cratère enguirlandé de lierre.

des bras, à la main un poignard ou le thyrse, dont elles frappaient tout autour d'elles; quand l'ivresse et la vue du sang portaient jusqu'au délire la troupe furieuse, c'était le dieu qui agissait en elles et qui les sacrait prêtresses de son culte. Malheur à l'homme qui surprenait ces mystères : il était mis en pièces; les animaux mêmes étaient déchirés; elles mangeaient leur chair palpitante et buvaient leur sang[1].

Ce culte orgiastique n'eut jamais, à Athènes, de popularité. La solennité par excellence fut, dans cette ville, les grandes Panathénées, qui duraient quatre jours, dans la troisième année de chaque olympiade, du 25 au 28 du mois hécatombéon (juillet-août)[2]. C'était à la fois la fête d'Athéna et de toutes les tribus de l'Attique, qui, au pied de son autel, s'étaient unies en un seul peuple; c'était aussi la fête de la guerre et de l'agriculture, de toutes les qualités du corps et de tous les dons de l'intelligence. En l'honneur de la déesse qui portait la lance, mais qui avait aussi créé l'olivier et enseigné les arts, on célébrait une danse armée, des courses de chars, des luttes gymniques, dont les récompenses étaient, pour les vainqueurs, des vases peints remplis de l'huile fournie par les oliviers sacrés; des exercices équestres, où les cavaliers portaient des flambeaux allumés à l'autel d'Éros, symbole de l'amour éveillant l'intelligence rapide; ensuite la récitation de vers d'Homère ou de quelque poète héroïque et des con-



Le jeu de l'Askoliasmos (divertissement du troisième jour des Anthestéries)[3].

[1] Voy. les *Bacchantes* d'Euripide.

[2] Ce mois était le premier de l'année athénienne. Les petites Panathénées étaient célébrées tous les ans.

[3] Le jeu de l'*askoliasmos* (des mots ἀσκός outre, et λιάζω, je fais tomber) consistait à se tenir debout, à marcher ou sauter sur une outre gonflée et enduite d'huile. Le jeu se pratiquait surtout aux fêtes de Bacchus : l'outre était alors remplie de vin et donnée en prix au vainqueur. La mosaïque du musée de Berlin, que nous reproduisons d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1847, pl. IX, 1 et p. 129, montre les préparatifs du jeu : Dionysos et Ariane y président. Satyres et Nymphes entourent l'outre sur laquelle un jeune homme, entièrement nu, s'apprête à monter.

cours de musique; enfin, ce qui ajoutait une sainte et pure émotion à toutes celles qui naissaient de cette belle solennité, le citoyen qui avait bien mérité de la patrie recevait une couronne, aux yeux de la multitude accourue de la Grèce entière. Pour les grandes Panathénées, l'ἱερομηνία, ou temps consacré aux préparatifs de la fête et pendant lequel tout travail civil était interdit, durait au moins quinze jours.

La frise du Parthénon, « le temple de la Vierge », montre encore,



Le *péplos* à la fête des Panathénées[1].

par des sculptures magnifiques, quoique mutilées, la cavalcade aux flambeaux, la course des chars et la procession du *péplos* ou voile dont était recouverte la statue en bois d'Athéna, que l'on croyait tombée du ciel. Ce voile, d'un tissu léger, parsemé de broderies d'or, avait été fait durant l'année précédente par des jeunes filles nées dans les plus nobles maisons, les ἐργαστῖναι. Pendant toute la durée du travail, elles étaient demeurées sur l'Acropole, dans l'Érechthéion, vêtues d'une robe blanche, sur laquelle était jetée une sorte de cape brochée d'or. Les plus riches citoyens se disputaient, comme une œuvre pie, le droit de fournir à leur subsistance.

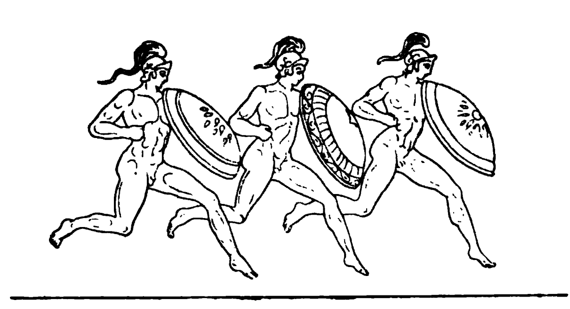
[1] Fragment de la frise Est du Parthénon, conservé au Musée Britannique; d'après un moulage. — D'après Beulé (*L'Acropole d'Athènes*, II, p. 142), la grande prêtresse, à gauche. reçoit des deux vierges Errhéphores les objets mystérieux qu'elles ont été, pendant la nuit, chercher dans la ville. Plus loin, un des Praxiergides replie avec l'aide d'un jeune garçon le *péplos* des quatre dernières années, qu'il a enlevé à la statue de la déesse. Suivent les dieux assis. L'interprétation de M. Michaëlis (*Der Parthenon*, 1871, p. 255 et suiv.) nous semble beaucoup plus vraisemblable. Il n'y a là ni objets mystérieux, ni torche dans la main de l'une des Errhéphores: ces jeunes filles portent des sièges (δίφροι), des tapis, comme d'autres portent des coupes, des hydries. Ce sont des *diphrophores*, comme les porteuses de vases sont des *canéphores*. On hésite sur le nom à donner au personnage qui replie le *péplos*.

JEUX ET LUTTES
DES PANATHÉNÉES

D'APRÈS DES AMPHORES PANATHÉNAÏQUES.

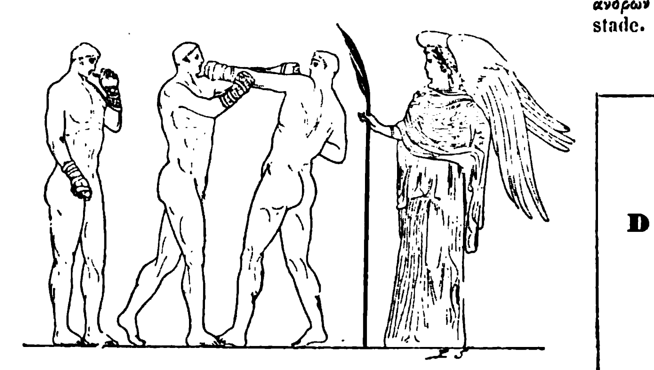
MONUM. DELL' INST. ARCH., X, TAV. XLVII-XLVIII, n

ANNALI, 1877, P. 294; 1878, P. 276.



COURSE ARMÉE.

Tav. XLVIII, *g*, n° 9. Amphore de la Cyrénaïque, au Louvre ; datée de l'archontat de Képhisodoros (323/2). — Trois éphèbes, nus, armés de casques et de boucliers argiens, courent vers la droite.



PUGILAT.

Tav. XLVIII, *e*, n° 2. Amphore de Cæré, au musée Britannique ; datée de l'archontat de Pythodélos (336/5). — Deux pugilistes luttent entre une Victoire ailée qui tient une palme à la main et un pugiliste qui tient un strigile.

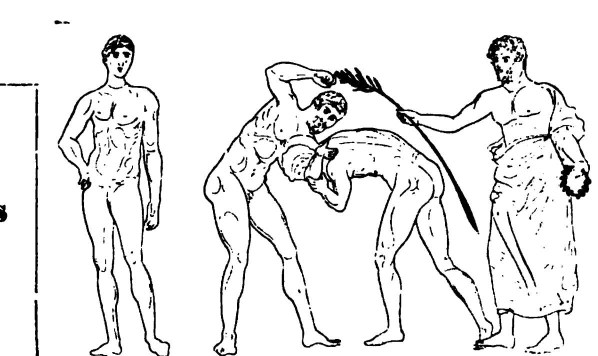


COURSE.

Tav. XLVIII, *m*. Amphore de très ancien style, non datée, au musée de Munich. — Quatre hommes courent vers la droite. Au-dessus, l'inscription : Στάδιον ἀνδρῶν νίκε. Victoire des hommes à la course du stade.

ATHLÈTES, PÉDOTRIBE ET HÉRAUT.

Tav. XLVIII, *g*, n° 11. Amphore de la Cyrénaïque, au Louvre ; datée de l'archontat de Théophrastos (313/2). — A droite sont deux athlètes nus, couronne en tête et palme à la main. Suivent un pédotribe et un héraut portant une trompette.



LUTTE.

Tav. XLVIII, *f*, n° 5. Amphore de Capoue, au musée Britannique ; datée de l'archontat de Nikétès (332/1). Deux lutteurs combattant entre un athlète à gauche et un pédotribe à droite ; celui-ci semble vouloir les séparer.

Dans un passage de sa tragédie d'*Ion*[1], Euripide décrit la décoration intérieure du Parthénon, ce qu'on a appelé la chambre de la Vierge. Une tapisserie merveilleuse à voir s'étend au-dessous du toit entr'ouvert et voici ce que représente le précieux tissu : Ouranos rassemble les astres au milieu de la voûte céleste. Le Soleil dirige ses coursiers vers le couchant, où se voient les dernières lueurs du jour, et



Apparition de l'Aurore[2].

il traîne à sa suite l'étoile brillante d'Hespéros. La Nuit, couverte de voiles sombres, presse son attelage : les étoiles font cortège à la déesse. La Pléiade s'avance à travers l'éther avec Orion, le porte-glaive; au-dessus d'eux, l'Ourse enroule sa queue lumineuse autour du pôle d'or. La lune, qui partage les mois, brille en son plein au haut du ciel; les Hyades, qui ne trompent jamais le nautonnier, annoncent l'orage, et l'Aurore, messagère du jour, chasse devant elle les astres de la nuit[3].

[1] Vers 1141-1165.

[2] Peinture sur le fond d'une coupe (d'après Gerhard, *Gesammelte Abhandlungen*, VIII, 3). — Éos, le sceptre à la main et debout sur un char tiré par des chevaux ailés, sort de l'Océan. La lune et des étoiles brillent encore au ciel.

[3] De Ronchaud, *La tapisserie dans l'antiquité*. L'auteur croit que la décoration décrite par

Sur les murs du temple, des tapisseries représentent des barbares sur leurs galères bien construites aux prises avec celles des Grecs; puis des monstres, moitié hommes, moitié bêtes, des chasses à cheval, des poursuites de cerfs et de lions féroces. A l'entrée, Cécrops, près de ses filles, déroule ses replis tortueux : c'était l'offrande d'un citoyen d'Athènes[1].

Le jour de la fête de Minerve, les magistrats, gardiens des lois et des rites sacrés, ouvraient la marche; après eux venaient les vierges, chargées des vases nécessaires aux sacrifices, les jeunes filles portant les corbeilles sacrées, *canéphores*[2], puis les victimes aux cornes dorées, toujours nombreuses, car chaque colonie d'Athènes envoyait un bœuf, pour que ses concitoyens eussent le droit de s'associer à la fête et au festin sacré, suivaient des musiciens jouant de la flûte et de la lyre, un groupe de beaux vieillards ayant tous à la main une branche d'olivier; les cavaliers, les chars et la foule immense du peuple portant des rameaux de myrte. Ce jour-là, les captifs eux-mêmes étaient libres, afin qu'il n'y eût personne dans la cité qui ne pût fêter la déesse chaste et libre, puisqu'elle était restée vierge.

Les Thesmophories ou la fête des législatrices, avaient un autre caractère. L'idée de la cité particulière y cédait la place à celle de la commune société des hommes, la publicité au mystère, la foule à une troupe choisie d'officiants. Les Panathénées étaient la fête de Minerve et d'Athènes, les Thesmophories, celle de la famille et de la vie sociale, gouvernées par les saintes lois que « les grandes déesses » avaient fondées sur l'agriculture et la propriété. L'idée si complexe de la fécondité avait, chez les anciens, bien des représentants. Tandis que Vénus avait été peu à peu réduite à n'exprimer que le plaisir, et Bacchus l'orgie, Déméter était restée la chasteté féconde, la déesse qui rendait les familles prospères par les mœurs honnêtes, et les champs fertiles par un travail réglé. Au fond de son

Euripide était permanente, on lui a répondu que, dans ce cas, l'obscurité aurait été complète dans le *naos* et que le poète, en racontant le sacrifice d'Ion, ne parle, très vraisemblablement, que d'une décoration temporaire, comme on en fait dans nos églises. Quoi qu'il en soit, le livre de M. de Ronchaud est très curieux; il a mis en pleine lumière une décoration et un art auxquels on ne donnait pas assez d'attention.

[1] Cécrops était représenté moitié homme, moitié serpent. (Voyez la gravure de la page 52.)

[2] Les métèques avaient une place à part et des fonctions inférieures; leurs filles portaient des ombrelles pour abriter les canéphores, et eux-mêmes étaient chargés des vases d'huile récompense des vainqueurs. Les vases panathénaïques étaient en argile, mais décorés de peintures. Plus tard on ajouta des courses de chars dans l'Hippodrome près du Pirée et des régates entre les trirèmes.

HACHETTE ET Cie



AMPHORE PANATHÉNAÏQUE

(Musée du Louvre)



culte se trouvait bien l'idée de la génération, mais selon la nature et la loi morale, non pour le désordre et l'emportement des sens. Son surnom par excellence était celui de législatrice[1].

Les Thesmophories se célébraient en beaucoup de pays, nulle part



Dionysos et Déméter Thesmophoros[2].

avec autant d'éclat qu'à Athènes. Elles avaient lieu à l'époque des semailles d'automne ; aussi les femmes mariées seules officiaient[3], après s'y être préparées, durant plusieurs jours, par le jeûne, l'abstinence et

[1] Ἡ Θεσμοφόρος ou, avec Proserpine, τὼ Θεσμοφόρω.

[2] Peinture de vase (d'après Lenormant et de Witte, *Élite des Monuments céramographiques*, III, pl. XL). — Déméter Thesmophoros est assise à droite, tenant le rouleau sur lequel sont tracées les lois. Devant elle se présente Dionysos, reconnaissable à son thyrse et à sa couronne de lierre; il tient de la main droite une *phiale* et porte sur le corps une guirlande de perles, comme les initiés. Proserpine apparait à une fenêtre et regarde le jeune dieu. Derrière Déméter est un autel chargé d'encens; dans le champ sont semées des branches de lierre.

[3] Tous les citoyens d'Athènes possédant un bien de 3 talents (environ 16 000 francs) étaient obligés de fournir à leurs femmes l'argent nécessaire pour la célébration des Thesmophories.

des purifications qui donnaient un caractère chaste et pieux à des rites qu'il eût été facile de faire dégénérer en licence[1]; les hommes étaient rigoureusement exclus de certaines cérémonies qui s'accomplissaient la nuit.

La course des torches était une fête plus simple, mais d'un sens profond. Au feu de l'autel dressé à Prométhée dans l'Académie, on allumait des flambeaux, et la victoire restait à celui qui, après une course rapide, rapportait à l'autel sa torche enflammée. Cette fête rappelait que le Titan avait donné aux hommes le feu, principe de tous les arts, et qu'ils ne devaient pas le laisser s'éteindre. Il s'y mêlait un autre souvenir mythologique, la légende qui attribuait au Titan, comme à Vulcain, le coup de hache frappé sur la tête de Jupiter d'où était sortie Minerve ou l'Intelligence qui éclaire[2]. La foule n'y voyait qu'un spectacle, tout au plus un témoignage de reconnaissance envers celui à qui l'humanité devait des dons plus précieux que ceux de Cérès et de Bacchus[4]; mais, pour quelques-uns, c'était la lumière que la Grèce avait reçue, qu'elle devait répandre et qu'en effet elle a partout répandue.



L'autel de Cérès[3].

III. — LES MYSTÈRES, L'ORPHISME

Certaines de ces fêtes ont eu une longue popularité et sont encore l'objet d'études persévérantes; je veux parler des mystères, surtout de ceux de Samothrace et d'Éleusis, renommés comme les plus anciens et les plus vénérables.

A Samothrace, on honorait les dieux Cabires, dont les vrais noms, cachés aux profanes, étaient révélés aux seuls initiés, pour que seuls ils pussent, dans le péril, invoquer ces divinités puissantes et secourables.

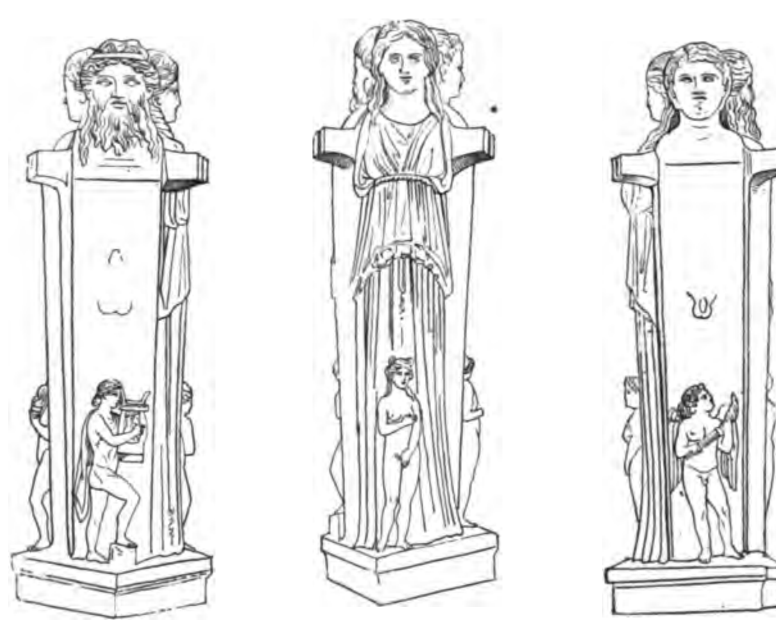
[1] On y portait processionnellement le *phallos* et le Κτείς. De là les très légitimes accusations des Pères de l'Église, contre des désordres que ces solennités semblaient autoriser.

[2] Voyez p. 195, la naissance d'Athéna d'après une peinture de vase.

[3] Autel avec une porte au centre; au-dessus, trois statues de femmes portant des torches. De chaque côté de l'autel. une torche gigantesque autour de laquelle est enroulé un serpent. En légende : ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ. (Revers d'un médaillon de bronze de Cyzique, à l'effigie de l'empereur Hadrien.)

[4] Le surnom habituel de Prométhée était celui de Porte-feu, ὁ πυρφόρος θεὸς Τιτὰν Προμηθεύς (Sophocle, *Œdipe à Colone*, 56). L'autel de l'Académie était commun à Prométhée et à Vulcain dont les images réunies s'élevaient au même lieu. (Pausanias, I, 30, 2; I, 3, 6.)

Un ancien nous les a pourtant livrés[1] : Axiéros, Axiokersos et Axiokersa, qui formaient une triade sainte, plus un quatrième dieu, Kasmilos, probablement leur fils. Les trois premiers noms renferment les racines *éros*, l'amour, et *kersos*, forme archaïque de κόρος et de κόρη, jeune garçon et jeune fille. Axiokersos et Axiokersa étaient donc le principe mâle et le principe femelle, attirés l'un vers l'autre par l'amour, et leur culte, un de ceux au fond desquels se retrouve l'idée de génération



Axiokersos, Axiokersa et Kasmilos[2].

et de production, qui a tant préoccupé l'antiquité païenne. L'enseignement donné aux initiés paraît avoir roulé sur des notions cosmogoniques où l'on s'efforçait bien plus de pénétrer la nature des choses que celle des dieux. C'est du moins l'avis de Cicéron[3].

Tout le monde pouvait être initié aux mystères de Samothrace, mais après des purifications qui expiaient les crimes et passaient pour garantir dans cette vie contre le danger, et pour assurer, au delà du tombeau, une existence meilleure. Une des conditions nécessaires était

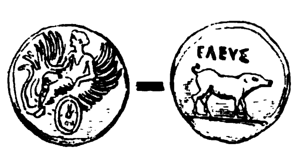
[1] Le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, I, 915.

[2] Triple hermès en marbre, conservé au Vatican (d'après Gerhard, *Antike Bildwerke*, Taf. XLI). — Les trois divinités des mystères sont ici représentées, Axiokersos sous les traits de Dionysos, Axiokersa sous ceux de Koré, et Kasmilos sous ceux d'Hermès. Sur les trois faces, à la base, se détachent en relief les divinités grecques correspondant aux trois divinités cabiriques, Apollon, Aphrodite et Éros. (Sur les Cabires voy. l'article de F. Lenormant dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, s. v.).

[3] Cicéron, *de natura Deorum*, I, 43.

la confession faite au prêtre par le récipiendaire. Lysandre et Antalcidas s'y refusèrent. Le prêtre les ayant sommés de confesser le plus grand crime qu'ils eussent commis : « Les dieux le savent, dit le second, c'est assez. » « Est-ce toi ou les dieux qui l'exigent? dit le premier. — Ce sont les dieux. — Alors retire-toi; s'ils m'interrogent, je répondrai. »

Les mystères d'Éleusis font involontairement penser à ces représentations théâtrales que le moyen âge appelait aussi, mais dans un tout autre sens, des mystères : car elles étaient la mise en scène de la belle et dramatique légende de Déméter et de Kora (Cérès et Proserpine) qu'un hymne homérique nous a conservée[2]. En voici le résumé :



Monnaie d'Éleusis[1].

Proserpine, brillante de jeunesse et de beauté, jouait dans le champ Nyséen[3] avec les Nymphes, filles de l'Océan, et cueillait les fleurs parfumées de la prairie[4], quand soudain la terre s'entr'ouvre, et le dieu des Enfers paraît monté sur un char étincelant d'or. Il saisit, malgré ses pleurs, la vierge immortelle, et ses coursiers fougueux l'emportent à travers l'immensité. Sous leurs pas rapides, la terre fuit, et le ciel étoilé, et la mer profonde, et la route embrasée du soleil. En vain Proserpine fait retentir de ses cris le sommet des montagnes et toute l'étendue de l'Océan, nul dieu, nul mortel n'entend sa voix. Cérès l'a reconnue; son cœur maternel est saisi d'un violent désespoir; elle arrache les bandelettes qui ceignaient sa belle chevelure; elle jette sur ses épaules divines un manteau d'azur et se met à la poursuite du ravisseur. Mais, parmi les dieux et les hommes, personne ne peut lui indiquer la route qu'il a suivie : Hécate seule et le Soleil avaient vu la violence, et ils n'osaient la révéler. La déesse interrogea le vol des

[1] Cérès assise sur un char traîné par deux dragons ailés. ℞. EΛEYΣ. Porc debout, tourné à droite. (Bronze.)

[2] Cf. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, aux *Éclaircissements* du t. III, part. II, sect. II, p. 1098; et Maury, t. II, p. 468-476. Cet hymne n'a pas moins de quatre cent quatre-vingt-seize vers. On suppose qu'il fut rédigé au septième siècle.

[3] Il y a beaucoup de localités du nom de Nyséen. On ne saurait dire de laquelle l'hymne a parlé.

[4] Une fort jolie terre cuite de la Cyrénaïque est regardée comme représentant Proserpine dans le champ Nyséen. Voy. *Hist. des Rom.*, t. III, p. 481. Du reste, ce rapt se retrouve souvent sur les monuments antiques. Cf., p. 766, une peinture de vase; ci-dessous, une monnaie, et *Hist. des Rom.*, t. III, p. 482, une peinture d'Ostie.



L'ARRIVÉE DE PROSERPINE AUX ENFERS.

D'après les *Monumenti dell Instit. archeol.*, VI, tav. XLII. — Hadès et Kora sont debout sur un char qu'emportent quatre chevaux. L'artiste n'a pas représenté ici le premier enlèvement, celui qui coûta tant de larmes à Proserpine et à sa mère. Il a peint le retour (κάθοδος) de la déesse aux Enfers, où elle vient chaque année célébrer l'union solennelle (voy. ci-dessus, p. 773). Proserpine ne paraît en effet ni désolée ni résignée : c'est la fiancée grave et sereine, c'est la reine des Enfers. L'Amour ailé la suit, une couronne à la main ; Hécate guide le char dont elle éclaire la route ; enfin un dieu, peut-être Apollon, assis à gauche, s'apprête à recevoir le couple royal. On ne saurait nommer avec certitude la figure de femme qui, derrière le char, tient une torche à la main. (Voy. Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, II, p. 597 et suiv.)

oiseaux : l'augure resta sans réponse. Ainsi le voulait le maître des dieux, qui avait autorisé cet hymen de Pluton.

Durant neuf jours, la déesse vénérable parcourut la terre; durant neuf nuits, elle chercha sa fille, un flambeau à la main; et ni le nectar ni l'ambroisie n'approchèrent de ses lèvres[1]. Cependant, lorsque brilla la dixième aurore, Hécate lui dit enfin qu'elle avait vu passer Proserpine sur un char étincelant, mais sans pouvoir reconnaître le ravisseur. Le Soleil en savait davantage. « C'est Pluton, dit-il à Cérès, qui, par la permission de Jupiter, a ravi votre fille. Mais le roi des Enfers n'est pas un gendre indigne de vous, car une des trois parties du monde obéit à ses lois. »


L'enlèvement de Proserpine[2].

A cette révélation d'un destin inexorable, Cérès est pénétrée de douleur. Elle quitte l'assemblée des dieux et l'Olympe; elle échange les traits d'une déesse contre ceux d'une vieille femme et descend sur la terre pour y chercher encore sa fille. Après de longues courses inutiles, elle s'arrête à Éleusis et s'assoit, abîmée dans ses pensées, à l'ombre d'un olivier, sur « la triste pierre, » au bord du chemin qui menait au puits de Parthénios, que Callimaque a chanté. Kéléos régnait alors à Éleusis. Ses filles, en allant puiser de l'eau à la fontaine dans des vases d'airain, voient et interrogent l'inconnue, dont la tête est voilée en signe de deuil. « Mon nom est Déo[4], répond la déesse. Des pirates m'ont enlevée en Crète ; je leur ai échappé pendant que, débarqués non loin de ces rivages, ils préparaient leur repas du soir.


Déméter Éleusinienne[3].

[1] De là, la course aux flambeaux et le jeûne.

[2] Pluton debout dans un char, saisissant Proserpine, qui se renverse en arrière, en faisant le geste du désespoir. Sur le devant du char, Cupidon tenant deux torches, éclaire la marche des chevaux sous lesquels on voit un vase renversé. Légende fruste. (Revers d'un médaillon de bronze d'Ionie, à l'effigie d'Antonin le Pieux.)

[3] Figurine en terre cuite, de style sévère, provenant d'Éleusis et conservée au musée du Louvre. — La déesse, coiffée d'une haute stéphané en forme de *kalathos*, tient le porc et le flambeau allumé. (Cf. Heuzey, *Les figurines antiques de terre cuite au musée du Louvre*, pl. XVIII *bis*, n° 2.)

[4] Δηώ, probablement de δήειν, chercher.

J'ignore où je suis. Prenez pitié de moi, chères enfants, et trouvez pour moi quelque charge à remplir dans le palais de votre père. » Kallidice, la plus belle, lui répond avec bonté et lui montre la demeure des héros du pays, du sage Triptolème, du juste Eumolpos et de Kéléos, son père. « Les épouses de ces héros, lui dit-elle, veillent avec diligence sur leur demeure; aucune ne vous repoussera avec mépris. Notre mère, Métanire, vous donnera sûrement asile dans son palais, et vous garderez notre jeune frère, que nos parents ont eu dans leurs vieux jours. » Métanire y consent.



Triptolème[1].

Quand, au seuil du palais, Cérès laisse enfin tomber son voile, un rayon divin brille à travers les traits que la vieillesse et la misère semblent avoir flétris. Métanire se lève instinctivement de son siège royal et veut y faire asseoir l'inconnue. Elle refuse et demeure triste, silencieuse, jusqu'à ce que la jeune Iambée lui ait présenté un siège couvert d'une blanche toison, et ait amené par de joyeux propos un sourire sur ses lèvres. Métanire lui offre alors une coupe de vin; elle ne veut accepter que le breuvage consacré, le *cycéon*, mélange d'eau et d'un peu de farine, parfumé avec de la menthe.

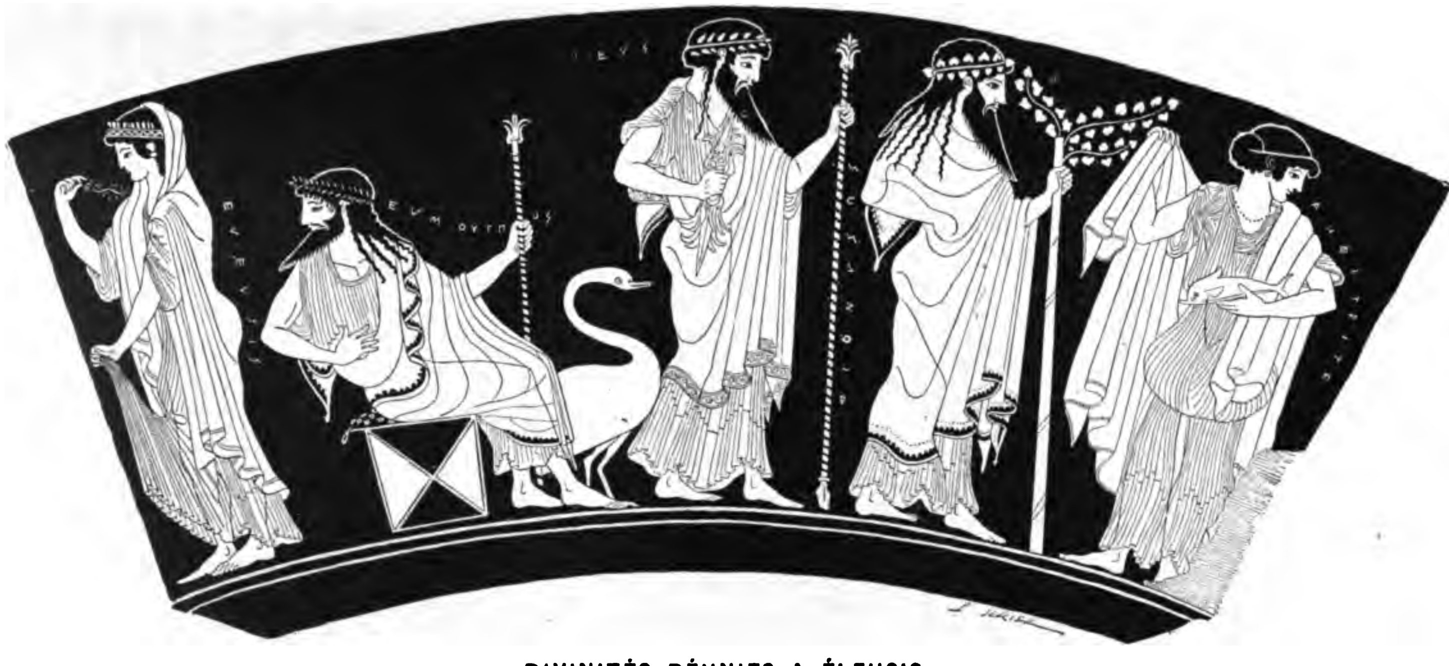

Cérès à la recherche de sa fille[2].

La reine lui confie son fils Démophoon. Elle ne le nourrit d'aucun des aliments que prend une bouche mortelle, ni lait ni pain; mais elle oint son corps d'ambroisie, répand dans sa poitrine un souffle divin et le berce sur le sein d'une immortelle. La nuit, elle le plaçait au milieu d'un foyer ardent, pour détruire ce qui restait en lui de corruptible.

Cependant Démophoon grandissait en force et en beauté. Sa mère veut surprendre le secret de cette éducation merveilleuse. Une nuit, elle voit son fils au milieu des flammes et jette un grand cri. La déesse aussitôt se révèle et punit le doute qu'elle inspire : « Insensés et aveugles, qui ne connaissez ni les biens ni les maux que le destin vous réserve! Je voulais affranchir Démophoon de la mort; maintenant il mourra, et parce que vous n'avez pas eu confiance, la discorde et la

[1] Triptolème dans un char traîné par deux dragons ailés. En légende : NIKAIEΩN. (Revers d'un médaillon de bronze de Nicée de Bithynie, à l'effigie de Caracalla.)

[2] Déméter marchant à droite, tenant dans chaque main une torche allumée. Légende : KYZIKHNΩN. (Revers d'une monnaie de bronze de Cyzique, frappée sous l'empire romain; d'après Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiq. gr. et rom.*, t. I, p. 1054.)



DIVINITÉS RÉUNIES A ÉLEUSIS.

Peinture sur une coupe d'Hiéron (cf. un fragment de la même coupe, ci-dessus, p. 53). — Les divinités sont réunies à Éleusis pour assister au départ de Triptolème, qu'assistent Déméter et Proserpine. Ce sont, à gauche, derrière Proserpine : Éleusis elle-même (ΕΛΕΥΣΙΣ), sous les traits d'une nymphe couronnée qui tient une fleur à la main, puis Eumolpos (ΕΥΜΟΛΠΟΣ). Ce dernier est assis et a le sceptre en main ; le cygne, placé à côté de lui, fait allusion au nom du roi : c'est en effet l'animal harmonieux (εὔμολπος). Viennent ensuite, Zeus (ΖΕΥΣ), Dionysos (ΔΙΟΝΥΣΟΣ) et Amphitrite (ΑΝΦΙΤΡΙΤΕ). Le sceptre de Dionysos est un cep de vigne, et Amphitrite tient de la main gauche un poisson.

guerre désoleront Éleusis. Je suis la glorieuse Déméter, la joie des dieux et des hommes. Qu'un temple s'élève ici pour moi, et j'y enseignerai les mystères qui permettront aux hommes de se racheter de la faute qui vient d'être commise. »

Le temple s'éleva, et la déesse y fixa sa demeure; mais, toujours inconsolable et irritée, elle refusa sa bénédiction à la terre. Les germes restaient sans vie, les plaines sans moissons. Le genre humain allait périr. Zeus envoya, pour fléchir la déesse, Iris aux ailes d'or, sa messagère, puis tous les dieux. Elle demeura implacable. Alors Hermès



Zeus, Hermès et Iris [1].

descendit aux Enfers, et, au nom de Jupiter, demanda au sombre monarque de laisser sa jeune épouse revenir au ciel embrasser sa mère. Pluton y consent, et Proserpine s'élance avec joie sur le char étincelant de son époux. Arrivée au temple d'Éleusis, elle se jette dans les bras de sa mère qui, de bonheur, pleure et ne peut parler. Cérès craint que sa fille, retrouvée, ne lui soit encore ravie, car elle sait le secret terrible, inviolable : si Proserpine n'a pris aucune nourriture auprès de son époux, elle ne lui reviendra jamais, mais si elle a goûté, aux Enfers, à quelque aliment, elle appartiendra à Pluton un tiers de l'année, et ne pourra passer que les deux autres sur la terre et aux cieux. Symbole charmant du germe qui doit s'unir à la terre durant les sombres mois, pour reparaître et s'épanouir à la douce lumière de la saison chaude et féconde, sa première mère.

[1] Peinture de vase, au Musée du Louvre. — Zeus a le sceptre et le foudre en main. Ses deux messagers, armés du caducée, s'éloignent rapidement, porteurs des ordres que le dieu vient de leur donner. Cf. *Gazette archéologique*, I (1875), p. 63 et pl. XIV-XVI.

Cérès interroge sa fille avec anxiété : « Chère enfant, as-tu goûté à quelque nourriture? » Proserpine a mangé un pepin de grenade; il faut donc que les destins s'accomplissent. Rhéa, l'antique déesse, descend, par l'ordre de Jupiter, à Rharios, champ autrefois fertile, où, par la colère de Cérès, le grain reste inerte dans les sillons, et elle annonce la volonté du dieu inexorable. La déesse se résigne. Elle rend



Retour de Proserpine [1].

aux campagnes leur fertilité; elle enseigne à Triptolème et à Eumolpos les secrets de l'agriculture[2] et les rites sacrés par lesquels elle veut

[1] Peinture de vase (d'après Strube, *Supplement zu den Studien über den Bilderkreis von Eleusis*, Taf. III). — Kora-Perséphoné (ΓΕΡϟΩΦΑΤΑ) sort des entrailles de la terre, guidée par Hermès (HPMEϟ) et précédée par Hékaté (HKATE), qui tient deux torches dans ses mains. L'attitude de la déesse, ses bras rejetés en arrière, expriment l'étonnement qu'elle éprouve, à la vue de la lumière du jour. Sa mère (ΔEMETEP), debout à droite, l'attend paisiblement, appuyée sur son sceptre.

[2] Voyez, p. 421, sur le bas-relief d'Éleusis, Cérès confiant à Triptolème le grain de blé.

Data semina jussit
Spargere humo.
OVIDE, *Métam.*, V, 645-46.

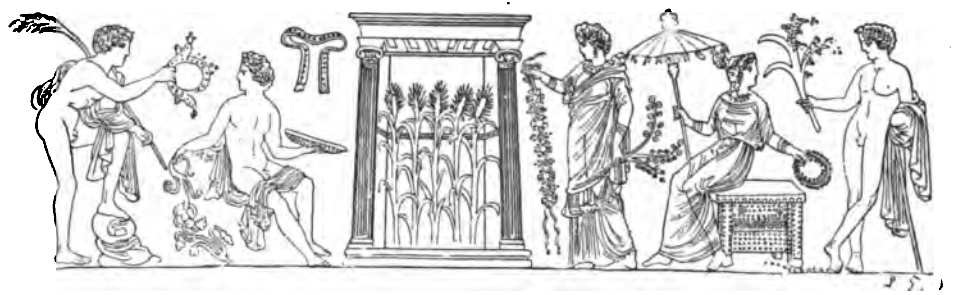
On a trouvé, en 1858, une curieuse inscription contenant le programme des cérémonies qui accompagnaient la célébration des mystères à Andanie, en Messénie. Elle commence par la formule du serment que devaient prêter les prêtres et les prêtresses, celles-ci devant jurer qu'elles avaient vécu honnêtement avec leurs maris. Elle règle ensuite la transmission des objets sacrés : la couronne et le costume que les initiés devaient porter, le serment de la directrice des femmes (*gynéconome*), l'ordre de la procession, la manière de dresser

être honorée, puis remonte vers l'Olympe. Mais elle et sa fille veillent désormais sur la terre, et accordent une vie heureuse à ceux qui les invoquent après s'être fait initier à leurs mystères[1].


Lois de Triptolème[2].

Les fêtes d'Éleusis étaient la mise en action de cette légende sous la direction des Eumolpides, à qui, dit le poète, était remise la clef d'or des mystères.

Le 15 du mois boédromion, le premier pontife d'Éleusis, l'hiérophante, toujours choisi dans cette famille, et dont le sacerdoce était à vie, à condition qu'il gardât le célibat, se


Adoration des épis à Éleusis[3].

rendait au Pœcile d'Athènes, la tête couverte du diadème, et y procla-

les tentes; elle établit des peines sévères contre ceux qui troubleraient la cérémonie, et nomme à cet effet vingt officiers de police dont elle trace les devoirs; elle règle la nomination des receveurs pour les offrandes, confère à Mnésistrate, qui paraît être l'hiérophante, le soin de la fontaine sacrée; elle pourvoit à tout ce qui se rapporte aux bains, et ordonne à tous les officiers qui auraient quelque part dans la direction de la cérémonie, de faire le rapport de leur gestion aux prytanes. (Cf., sur cette inscription, le commentaire de M. Foucart, Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, p. 164.)

[1] Il est à noter que le nom de Dionysos ne se trouve pas dans cet hymne à Déméter, nouvelle preuve de la venue tardive de Bacchus en Grèce, voy. ci-dessus p. 197, n. 1.

[2] Pierre gravée (d'après Gerhard, *Antike Bildwerke*, Taf. CCCXI, n° 13). — Triptolème, debout sur un char traîné par des serpents, remet à un autre personnage le rouleau de ses lois. Sur les lois de Triptolème et sur Déméter Thesmophoros, voy. F. Lenormant, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, au mot *Ceres*, p. 1043.

[3] Peinture de vase (d'après Minervini, *Monumenti inediti posseduti da Raffaelle Barone*, pl. XXII, n° 1). — La vue des épis moissonnés (τεθερισμένος στάχυς) était « le grand, le merveilleux, le plus parfait mystère de l'époptie », ainsi que le dit l'auteur des *Philosophoumena* (V, 8, p. 115, éd. Miller). Elle couronnait le spectacle de la veillée mystique (παννυχίς) de Déméter et de sa fille. Sur le vase de Ruvo, dont nous reproduisons une partie, les épis sont placés sous une sorte d'édicule, et des initiés de l'un et l'autre sexe viennent y apporter des offrandes diverses. (Voy. F. Lenormant dans la *Gazette archéologique*, V (1879), p. 32 et suiv.)

mait l'ouverture de la solennité, ainsi que les obligations imposées aux initiés et aux mystes : ceux-ci étaient les novices qui s'étaient longuement préparés, sous la direction d'un Eumolpide, à recevoir l'initiation[1]. Les barbares et les meurtriers, même involontaires, étaient exclus; mais tout homme de sang hellénique « qui avait l'âme et les mains pures » pouvait être admis. Le lendemain, les mystes allaient faire à la mer des purifications qui étaient renouvelées plus tard sur la route d'Éleusis. Le 17, le 18 et le 19, ils préludaient à l'initiation par des sacrifices, des cérémonies expiatoires et des prières, selon un



Scène de purification[2].

rituel soigneusement caché aux profanes, et par un jeûne d'un jour, qui n'était rompu que le soir.

La plus touchante de ces cérémonies était celle où soit un jeune garçon[3], soit une jeune fille de pur sang athénien, et qu'on appelait « l'enfant du foyer » parce qu'il se tenait le plus près de l'autel et de la flamme du sacrifice, accomplissait certains rites d'expiation au nom de ceux qui demandaient à être admis aux mystères. Il semblait que

[1] Sophocle, *Œdipe à Colone*, 1051. Les deux familles des Eumolpides et des Céryces se partageaient le sacerdoce des grandes déesses.

[2] Peinture sur un lécythe athénien (d'après H. Heydemann, *Griechische Vasenbilder*, Taf. XI, 3). — L'artiste a représenté les préparatifs d'une scène de purification. Une femme, peut-être une prêtresse, dépose à terre un petit porc; de la main gauche, elle porte une corbeille qui renferme sans doute l'orge du sacrifice. Devant elle brûlent trois torches posées à terre.

[3] Voy., *Hist. des Rom.*, t. IV, p. 420, la représentation de « l'Initié de l'autel », avec la note explicative, p. 419.

ces supplications, passant par des lèvres innocentes, en seraient plus agréables aux dieux : c'était le rachat de tous par la prière d'un enfant.

Le 20, la partie de la fête qui se passait à Athènes était finie, et par la voie Sacrée partait la grande procession qui portait à Éleusis l'image d'Iacchos, qu'on donnait pour fils à Cérès, et dont le nom était le cri



Initiation d'Héraklès aux petits mystères[1].

d'allégresse des initiés. La route n'était que de cent cinquante stades[2] environ, mais on y faisait de nombreuses stations pour les sacrifices,

[1] Peinture de vase (d'après le *Compte rendu de la Commission archéologique de Saint-Pétersbourg*, 1859, pl. II). — Au centre sont Déméter et Perséphoné. Déméter est assise, coiffée du *kalathos* et tient son sceptre à la main. Perséphoné est debout, appuyé sur une colonne et porte une longue torche. Entre les deux divinités, le jeune Ploutos, le dieu de la richesse, tient une corne d'abondance. Aphrodite, assise à gauche, à côté d'Éros, une autre femme, dont le nom est incertain, assise à droite, complètent le premier plan. Au second plan est Dionysos, reconnaissable à son thyrse et à sa couronne de lierre : plus loin, Triptolème sur son char ailé. Le jeune dieu revient de ses longues courses pour assister à l'initiation d'Héraklès. Le héros s'approche de Déméter, guidé par un personnage richement vêtu qui tient deux torches : c'est le *mystagogos*, l'introducteur des mystes, peut-être ici le dadouque. De la main droite Héraklès tient sa massue, son attribut ordinaire ; de la gauche il tient la branche ou βάκχος, que portaient les initiés. Il est aussi, comme les initiés, couronné de myrte. C'est aux petits mystères que fut initié le héros : on lui attribuait même l'institution de cette fête qui se célébrait à Athènes, sur les bords de l'Ilissos, dans le quartier appelé Agræ. (Voy. C. Strube, *Studien über den Bilderkreis von Eleusis*, Kap. III, p. 49.)

[2] Un cheval de voyage marchant au pas fait cette route en quatre heures.

les ablutions et les chants. Au pont du Céphise, de gais propos, échangés entre les pèlerins allant au temple et la foule courant aux fêtes, rappelaient ceux d'Iambé qui avaient un moment distrait la déesse de ses tristes pensées[1]. On n'arrivait à Éleusis que le soir, aux flambeaux, et on y demeurait plusieurs jours : la foule livrée aux divertissements qu'elle cherche dans ces solennités, les initiés tout entiers aux actes religieux qui s'accomplissaient pour eux seuls. Le héraut, avant de leur ouvrir les portes saintes, s'écriait : « Loin d'ici les profanes, les impies, les magiciens et les homicides. » Un de ceux-là, trouvé dans le sanctuaire, au milieu des initiés et des mystes, eût été puni de mort. La même peine, avec la confiscation des biens, frappait ceux qui révélaient les mystères.

Le temple s'élevait au-dessus d'Éleusis, sur le penchant d'une colline. Un mur, qui renfermait un espace long de cent trente mètres et large de cent, interdisait aux profanes l'approche et la vue de l'enceinte sacrée[2]. Les initiés s'y rendaient vêtus de longues robes de lin, les cheveux relevés par des cigales d'or et ceints d'une couronne de myrte. Ils rappelaient, par des cérémonies symboliques, le rapt de Proserpine et son séjour aux Enfers, la douleur de Cérès et ses courses errantes. Les rites les plus saints se célébraient la nuit, temps propice aux choses mystérieuses et à cette ivresse de l'esprit qui naît de l'imagination surexcitée. Un des plus fameux était la course aux flambeaux. Ils sortaient de l'enceinte, marchant deux à deux sans bruit, avec une torche allumée, puis, rentrés dans le parvis sacré, couraient en tous sens, secouaient leurs torches pour en faire jaillir les étincelles qui purifiaient les âmes, et se les transmettaient de main en main, en signe de la lumière et de la science divines qui se communiquent et qui vivifient. Peu a peu les torches s'éteignaient; alors du sein des ténèbres sortaient des voix mystérieuses et des images effrayantes,



Cérès à la recherche de sa fille[3].

[1] C'étaient les *géphyrismes* ou farces du pont.

[2] La Société archéologique d'Athènes a fait à Éleusis d'importantes fouilles : je donnerai dans le second volume le plan des ruines du sanctuaire.

[3] Cérès tenant deux torches, debout dans un char traîné par deux dragons ailés. En légende : ΚΟΙΝΟΝ ΓΙ. ΠΟΛΕΩΝ ΚΑ ΦΡΟΝΤΩΝΟC ΑCΙΑΡΚΟΥ ΚΑΙ.... Monnaie frappée pour la communauté des treize villes de l'Ionie, sous l'autorité de Claudius Fronto, asiarque et grand prêtre. (Médaillon de bronze à l'effigie d'Antonin le Pieux.)

que montraient de rapides éclairs. La terre mugissait; on entendait des bruits de chaînes et des hurlements de douleur. L'effroi descendait dans les cœurs.

Après ces épreuves, qui constataient et affermissaient la foi des fidèles, le poème sacré continuait à se dérouler : Proserpine était retrouvée, et aux scènes de deuil succédaient les scènes d'allégresse, aux terreurs du Tartare les joies de l'Empyrée : les ténèbres s'illuminaient



Divinités et prêtres réunis à Éleusis[1].

de mille feux; le sanctuaire s'emplissait de lumière et d'harmonie. Des apparitions merveilleuses, des chants sacrés, des danses rhythmiques, annonçaient l'accomplissement des mystères. Enfin les voiles tombaient, et Cérès apparaissait dans sa majestueuse beauté.

[1] Relief peint sur une hydrie de Cumes, aujourd'hui conservée au musée de l'Ermitage (d'après le *Compte rendu*, 1862, pl. III. — Cf. Strube, *Studien über den Bild. von Eleusis*, p. 32 et suiv.). — La composition comprend cinq groupes de deux personnages : dans chacun des groupes, l'une des figures est assise, l'autre debout. Au centre, nous voyons Déméter et Kora. Déméter, assise sur une pierre, est coiffée du *kalathos* et s'appuie sur un sceptre. Elle tourne la tête vers sa fille Kora qui tient des deux mains une lourde torche. Entre les deux divinités est un petit autel portatif, au-dessus duquel sont croisées deux gerbes d'épis; les initiés étaient tenus d'apporter des épis à Éleusis, en souvenir des bienfaits de la Grande Déesse. Dans les deux personnages qui sont de chaque côté du groupe central, M. Strube a

Nous n'avons malheureusement que des révélations fort incomplètes, et nous ne pouvons suivre l'ordre des cérémonies, dont quelques-unes étaient comme des sacrements. Les purifications préliminaires, qui lavaient toute souillure, rappellent le baptême, et en buvant le cycéon ou breuvage sacré, l'initié communiait avec la nature et la vie. D'autres rites consistaient dans l'adoration de reliques et d'objets mystérieux qu'on prenait, en les baisant, et qu'on se passait de main en main ou que l'on replaçait dans la corbeille sacrée, *kalathos*. « J'ai jeûné, disait la formule des mystères; j'ai bu le cycéon; j'ai pris de la ciste et, après avoir goûté, j'ai déposé dans la corbeille; j'ai repris de la corbeille et j'ai mis dans la ciste. »



Le *kalathos* de Déméter[1].

Les fêtes se célébraient à deux époques différentes de l'année, parce qu'il y avait trois degrés d'initiation, comme trois ordres de cléricature, car les initiés formaient bien, dans le sens primitif du mot, un clergé[2]. Les petites *Éleusinies*, qui étaient une préparation aux grandes, προκάθαρσις, avaient lieu au mois des premières fleurs, *anthestérion* (février), lorsque la vie, se réveillant au sein de la terre, annonçait le retour de Proserpine à Éleusis; les *Grands mystères*, au mois des courses sacrées, *boédromion* (septembre), quand la nature allait s'endormir et la fiancée d'Hadès retourner vers son époux, dans le sombre

reconnu à gauche le hiérophante, à droite le sacrificateur (ἱερεὺς ὁ ἐπὶ βωμῷ, p. 59). Celui-ci, vêtu comme le sont ordinairement les sacrificateurs, tient de la main droite un porc, la victime consacrée dans les sacrifices offerts à Déméter, et de la gauche des épis. Le hiérophante, couronné de myrte et revêtu d'une *stola* splendide, en partie dorée, porte un thyrse; derrière lui se dresse un trépied. Le thyrse convenait au prêtre d'Iacchos; le trépied à l'interprète des signes des sacrifices. Hiérophante et sacrificateur se tournent l'un vers Triptolème, l'autre vers Athéna. La déesse est armée du casque et de la lance, mais l'égide ne couvre pas sa poitrine. Deux divinités assises ferment de chaque côté la composition : à droite, Aphrodite, la tête couverte d'un voile; à gauche Artémis. Toutes deux s'appuient sur leur sceptre. Devant Aphrodite se tient un prêtre, peut-être le dadouque; devant Artémis se placerait le héraut sacré. L'un et l'autre portent une longue torche. Sur cette très belle et très intéressante composition, voyez encore Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, II, p. 675-680.

[1] Ptolémée Philadelphe avait institué à Alexandrie la procession du *kalathos* de Déméter, qu'on plaçait sur un char traîné par quatre chevaux blancs. La médaille d'Alexandrie que nous donnons ici retrace cette scène. On voit le kalathos rempli de fleurs et d'épis, sur un char conduit par quatre chevaux. Dans le champ, la date LIΓ (= an 13). Grand bronze à l'effigie de Trajan. (D'après Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq. gr. et rom.*, t. I, p. 1071.)

[2] Κλῆρος, la part tirée au sort.

séjour. On n'était admis qu'au bout d'une année à la dernière initiation l'*époptie* ou contemplation suprême.

L'homme a toujours fait cette offense au juge suprême de supposer qu'il réglerait sa sentence non sur les actes de la vie, mais sur les dévotions du temple, et l'on s'est dit l'élu des dieux pour avoir rempli certaines pratiques que d'autres n'accomplissaient pas. Les initiés d'Éleusis comptaient résolument sur les béatitudes éternelles qu'Homère



Initiation d'Hèraklès et des Dioscures aux petits mystères[1].

et Hésiode réservaient à quelques héros. « Bienheureux, dit l'hymne homérique à Déméter, bienheureux les mortels qui ont vu ces choses! Celui qui n'a pas reçu l'initiation n'aura pas, après la mort, une aussi belle destinée dans le royaume des ténèbres[2] ». — « Il y croupit, ajoute

[1] Peinture d'un vase du musée Britannique (d'après Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*, III, pl. 63 a. — Cf. Strube, *ouv. cité*, p. 49 et suiv., p. 54. — Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, II, p. 669 et suiv.). — Au centre, comme sur l'hydrie de Cumes (p. 779), nous voyons Déméter assise et Kora debout. Triptolème est également au premier plan, assis sur son char. Les deux déesses tournent la tête à droite vers l'un des Dioscures qu'introduit le *mystagogos*. Le Dioscure porte la branche ou *bacchos* dont il a été parlé plus haut; le mystagogos porte une torche. Au second plan à gauche, également précédés du mystagogos, apparaissent dans le bas Hèraklès reconnaissable à sa massue, et le second des Dioscures. Dans le fond, on aperçoit les colonnes de l'Éleusinion d'Agræ. (Sur l'initiation des Dioscures, voy. Xénophon, *Helléniques*, VI, 3, 6.)

[2] *In Cererem*, 481-483.

Pindare, dans le bourbier d'Hadès, tandis que l'homme purifié par l'initiation a connu avant d'être mis en terre le commencement et les fins de la vie; après sa mort, il habite avec les dieux. » Et Sophocle : « Seuls, ils ont la vie éternelle. » On croyait même que durant la célébration des mystères, l'âme des initiés participait à l'état des bienheureux[1]. Dans le tableau des Enfers peint à Delphes par Polygnote, deux femmes étaient représentées, qui, nouvelles Danaïdes, portaient des vases sans fond d'où l'eau s'échappait. Une inscription disait qu'elles n'avaient pas été initiées, ce qui signifiait que sans l'initiation la vie s'écoule et se perd.

Ces idées n'étaient point très anciennes, car la question de l'immortalité de l'âme était toujours restée obscure, et les conceptions d'Homère et d'Hésiode avaient suffi aux besoins religieux du génie grec jusqu'au sixième siècle. Alors la voie où l'hellénisme s'avançait fut élargie par trois puissances nouvelles : les philosophes, qui agitèrent déjà de bien téméraires questions; les poètes dramatiques, dont la main hardie remua profondément le vieux monde des légendes héroïques; enfin de pieuses confréries, qui prétendirent donner satisfaction à des curiosités plus exigeantes que celles des temps passés. Il a été question précédemment des premières écoles de philosophie[3], et il sera parlé plus loin du drame. Mais, à la suite des mystères, viennent naturellement se placer les associations qui s'aventuraient, par delà le culte officiel, en des régions ténébreuses où l'homme cherchait ce qui pouvait calmer ses inquiétudes.


Les treize villes de la communauté des Ioniens offrant un sacrifice[2].

Dans presque toutes les religions, en dehors du culte domestique, réglé par le père de famille, et du culte public, soumis à des rites traditionnels sous la surveillance des magistrats, il s'est pratiqué des dévotions particulières qui, croit-on, conduisent à une vie plus sainte et

[1] Sophocle, *fragm.* 348 de l'édit. de Didot; Pindare, *fragm.* 102 de l'édit. de Bœckh.

[2] Apollon Clarios assis dans un temple tétrastyle. Devant le temple, on voit debout treize personnages représentant les treize villes de la communauté des Ioniens. Ces personnages, levant la main, forment un demi-cercle autour d'un autel allumé et d'un taureau qui va être sacrifié. En légende : ΕΠΙ ΣΤΡ ΚΑ ΚΑΛΛΙΣΤΟΥ ΙΕΡΕΩΣ ΙΩΝΩΝ ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ. Au centre : ΤΟ ΚΟΙΝΟΝ ΤΩΝ ΙΩΝΩΝ. (Revers d'un médaillon de bronze frappé à Colophon, à l'effigie de Trébonien Galle.)

[3] Voy. ci-dessus, p. 632 et suiv.

souvent mènent à de dangereux désordres. Dans la seconde moitié du sixième siècle, on commença à parler des livres d'Orphée contenant les révélations nécessaires pour arriver à la vie bienheureuse. Aristote, qui ne croit pas à l'existence de ce personnage mythique, attribue les vers qu'on faisait courir sous son nom à Cercops, un philosophe pythagoricien, et au poète Onomacritos, tous deux contemporains des Pisistratides[1]. Quelle qu'en fût l'origine, cette poésie qui répondait à certaines aspirations provoqua la formation de sociétés au sein desquelles les idées religieuses plus étudiées, plus raffinées, se dégagèrent peu à peu des conceptions grossières du culte populaire. Secte moitié philosophique, moitié religieuse, l'orphisme, qui trouva dans Athènes un lieu d'élection, développa l'idée de l'harmonie du monde, garantie par l'observance des lois morales et, pour la rémission des fautes, par les actes expiatoires qui assuraient la jouissance, après la mort, des plaisirs élyséens. Dionysos Zagréus, le dragon né, dans la Crète ou la Thrace sauvages[3], de Zeus et de Perséphoné, la Junon infernale, et le Dionysos des monts béotiens que parcouraient les bacchantes furieuses[4], furent réunis par les Orphiques en une seule divinité khthonienne, qu'ils associèrent sous le nom d'Iacchos, à Déméter et à Kora. Ce rapprochement était naturel : Cérès, qui avait semé le blé, Bacchus, qui avait planté la vigne, se complétaient mutuellement comme étant la double expression d'une même force, l'énergie vitale de la nature. Mais le grain qui, enfoui dans le sol, se développe et,



Naissance de Dionysos Zagreus[2].

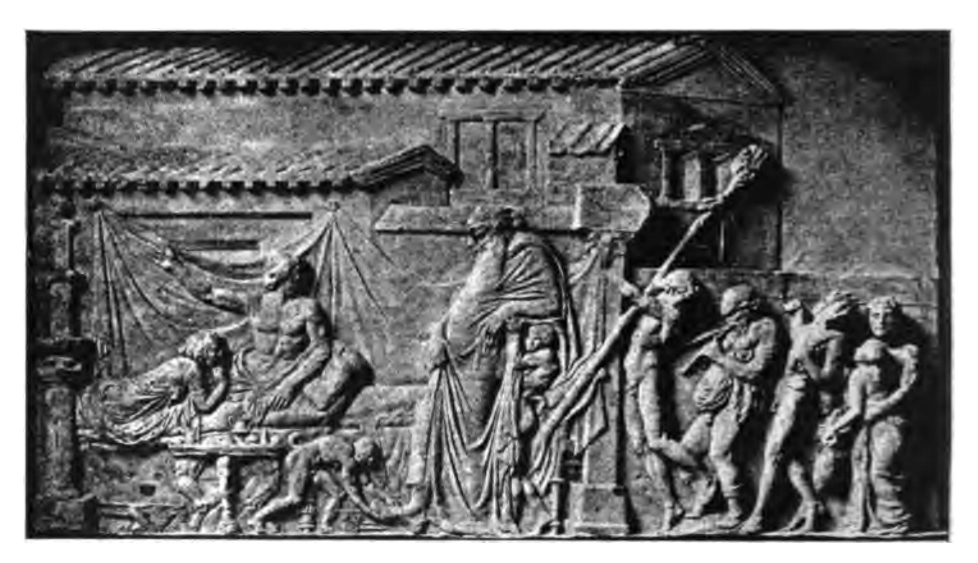
[1] Lobeck (*Aglaophamus*, liv. II, p. 313) met au sixième siècle le commencement de la secte orphique. L'opinion d'Aristote sur Orphée est rapportée par Cicéron, *de Nat. Deorum*, I, 38.

[2] Proserpine, mère de Dionysos, assise sur un trône, remet l'enfant mystique à Ilithye qui le prend dans ses bras. Cérès debout, voilée, reconnaissable à son bouquet d'épis et de pavots, assiste à cette scène. Ilithyie est debout à demi nue; Cérès et Proserpine sont entièrement vêtues. (Camée sur sardonyx à deux couches. Haut. 36 mill.; larg. 40 mill. Cabinet de France, n° 59.)

[3] Hérodote (VII, 111) parle d'un peuple thrace, les Satres, qui habitait les cimes des monts et que personne n'avait jamais soumis; il possédait un oracle de Dionysos.

[4] Voyez les *Bacchantes* d'Euripide.

après la moisson, recommence une vie nouvelle; le rameau qui, verdoyant au printemps, se charge de fruits à la maturité, puis se dessèche pour revivre au renouveau, étaient ainsi le symbole de l'existence humaine et des espérances d'outre-tombe[1], en même temps que l'image de la *passion* des deux divinités qui, tour à tour, semblaient mourir et ressusciter. Aux premières fleurs qui s'épanouissaient, on chantait la naissance de Dionysos; l'hiver venu, lorsque la nature était en deuil et



Arrivée de Dionysos chez Ikarios[2].

la terre inféconde, on pleurait sa mort. Dépouillé de son caractère bestial et orgiastique, il devint le représentant des forces productives, le principe de la vie universelle, le médiateur divin entre la terre et le

[1] S. Paul, dans son Épitre I aux Corinthiens (xv, 36), reprendra cette image du grain de blé comme symbole de la résurrection.

[2] Selon la légende, Ikarios vivait à Athènes sous le roi Pandion; il donna l'hospitalité à Dionysos, qui, en récompense, lui apprit à cultiver la vigne. (Pausanias, I, 2, 4; Apollod., III, 4, 7.) La gravure représente l'arrivée du dieu, d'après un bas-relief en marbre du musée de Naples. — La scène se passe aux abords d'une grande maison qu'on voit au second plan. Dionysos, alourdi par l'ivresse et soutenu par un satyrisque qu'il semble écraser, fait son entrée chez Icarios, le type héroïque du cultivateur athénien. Icarios est étendu, à côté de sa femme Phanothéa, devant une table chargée de mets, auprès d'une colonne sur laquelle se dresse l'hermès d'une divinité d'ancien style. Le dieu, épuisé, va prendre place à côté de ses hôtes sur un lit de repos, et tend à grand'peine son pied droit au satyrisque qui le déchausse. Il est suivi de son cortège bruyant et titubant : c'est d'abord un satyre qui porte le thyrse énorme de son dieu, puis Silène qui souffle violemment dans une double flûte, enfin deux autres satyres, dont le dernier soutient une bacchante épuisée. Il existe d'assez nombreuses répliques de ce bas-relief, notamment au Louvre. (Voy. Fröhner, *Notice de la sculpture antique*, n° 204. — Cf. dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, la note 522 de la p. 606.)

ciel, le libérateur de nos maux, par l'ivresse bachique ou prophétique dans la vie ordinaire, par l'ivresse morale dans les mystères, enfin, par la félicité promise dans le royaume des ombres à celui qui aura su vaincre ses passions. La vertu, qui n'était comptée pour rien dans l'ancienne théologie, reprend ses droits. Le Destin n'est plus le seul maître de l'homme[1]; celui-ci devient personnellement responsable, et l'Enfer se moralise, comme la vie s'est spiritualisée. Par toutes ces raisons, le Dionysos d'Éleusis présidait à la vie et à la mort, et son culte était tout à la fois joyeux et triste, joyeux jusqu'à la licence, triste jusqu'aux



Scène d'initiation aux mystères bachiques[2].

pensées sévères de purification et de perfectionnement moral. Aussi les artistes se plairont à représenter sur les sarcophages la renaissance du dieu sauveur.

Les mystères avaient d'abord parlé aux yeux; ils étaient un drame religieux bien plus qu'un enseignement philosophique ou moral[3]. Mais

[1] Voyez au chap. XIX, l'*Orestie* d'Eschyle.

[2] Relief en terre cuite (d'après Campana, *Opere antiche in plastica*, tav. XLV). — Aux sons du tympanon que frappe une bacchante, la prêtresse guide vers la gauche celui qu'elle va initier aux mystères. L'initié, la tête voilée, s'avance avec précaution, courbé vers la terre. Un vieux Silène ouvre la marche, portant de ses deux mains le van mystique, rempli de fruits, au milieu desquels se détache le symbole de la fécondité.

[3] « Aristote, dit l'évêque Synésius, est d'avis que les initiés n'apprenaient rien précisément, mais qu'ils recevaient des impressions, qu'ils étaient mis dans une certaine disposition d'âme. » (*Disc.*, p. 48, édit. Petau.) Je crois que ces mots renferment toute la vérité sur les

l'esprit ne pouvait demeurer inerte en face de ces cérémonies émouvantes. Les uns n'allaient pas au delà de ce qu'ils avaient vu et s'arrêtaient pieusement à la légende; d'autres, en petit nombre, s'élevaient du sentiment à l'idée, de l'imagination à la raison, et, grâce à l'élasticité du symbole, y firent entrer peu à peu des doctrines qui n'y étaient certainement pas à l'origine ou ne s'y trouvaient que d'une manière bien confuse. Démophoon au milieu des flammes fut l'âme qui se purifie au milieu des épreuves; Proserpine et Dionysos aux



Purification de Thésée[1].

Enfers, la mort apparente de la moisson humaine; leur retour sur l'Olympe, la résurrection de la vie et l'immortalité. Plus tard encore, ces idées se précisèrent davantage et il s'élabora, au sein des mystères, un polythéisme épuré qui se rapprocha, par certaines de ses tendances, du spiritualisme chrétien.

Diodore de Sicile croit que l'initiation rendait les hommes meilleurs[2].

mystères d'Éleusis. Mais n'y a-t-il pas souvent plus de force dans les émotions produites sur l'âme que dans les raisonnements soumis à l'esprit?

[1] Peinture de vase (d'après la *Gazette archéologique*, IX (1884), pl. XLIV-XLVI et p. 352 (de Witte). Le vase fait partie de la collection d'antiquités conservées à l'hôtel Lambert, à Paris. — Au centre, Thésée, entièrement nu, est accroupi sur la jambe gauche : peut-être la peau tachetée de quelque animal est-elle étendue sous lui. Trois femmes, vêtues d'un long chiton et d'un péplos, sont debout derrière lui : la première étend au-dessus du héros un vase qu'elle tient de la main droite; les deux autres portent de longues torches allumées. De l'autre côté de Thésée sont deux femmes dont l'une lève le bras droit et appuie le coude dans le creux de sa main gauche, l'autre écarte les deux bras et tient de la main droite une phiale. Entre les deux femmes est un réchaud sur lequel est posé un vase à une anse; enfin à l'extrémité du tableau est un grand récipient dans lequel est placée une hydrie de forme allongée. Quelque nom qu'on donne au principal personnage, qu'on y reconnaisse ou non Thésée se purifiant du meurtre des brigands, il ne semble pas douteux que F. Lenormant et M. de Witte aient bien compris le sens de la scène.

[2] V, 49, 6.

N'était-ce pas un initié cet Athénien qui, en secret, dotait des filles pauvres, rachetait des prisonniers et enterrait des morts, sans demander à personne sa récompense[1]. Les héros d'Homère mettaient le bonheur dans la domination et la jouissance : les initiés devaient le chercher dans la modération et la piété. Voilà l'évolution morale qui s'était produite.

Mais si les nouvelles croyances pouvaient porter quelques âmes dans les hautes régions, elles ne détachaient pas tous les esprits du vieux naturalisme qui, dans l'Orient, avait provoqué le désordre en le sanctifiant; et comme elles parlaient surtout à l'imagination, elles produisaient, même parmi les initiés, une surexcitation nerveuse qui pouvait dégénérer en discours licencieux et en scènes immondes. En outre, d'habiles charlatans, magiciens et faiseurs de miracles, exploitèrent les espérances données aux adeptes. Un siècle n'était pas écoulé depuis l'apparition de l'orphisme, qu'Euripide se moquait des entrepreneurs en rites expiatoires, les ὀρφεοτελεσταί, qui prétendaient enseigner aux riches timorés les moyens de contraindre la volonté des dieux et qui vendaient par les rues des amulettes pour protéger contre tous les maux, des indulgences pour effacer jusqu'aux péchés des aïeux[2].

Cette exploitation, parfois inconsciente, de la sottise humaine est de tous les temps; on trouve des devins et des sorciers chez les nègres, les Indiens d'Amérique et les sauvages de l'Océanie, comme il y en eut dans les sociétés policées de l'ancien monde. Heureusement pour les Grecs, mysticisme impur et mysticisme sincère n'ont été longtemps qu'un incident de peu d'importance dans la religion hellénique qui, avec beaucoup de défaillances morales, garda son caractère de culte né sous le soleil, en pleine lumière et au souffle de l'inspiration poétique.

V. — LES JEUX NATIONAUX.

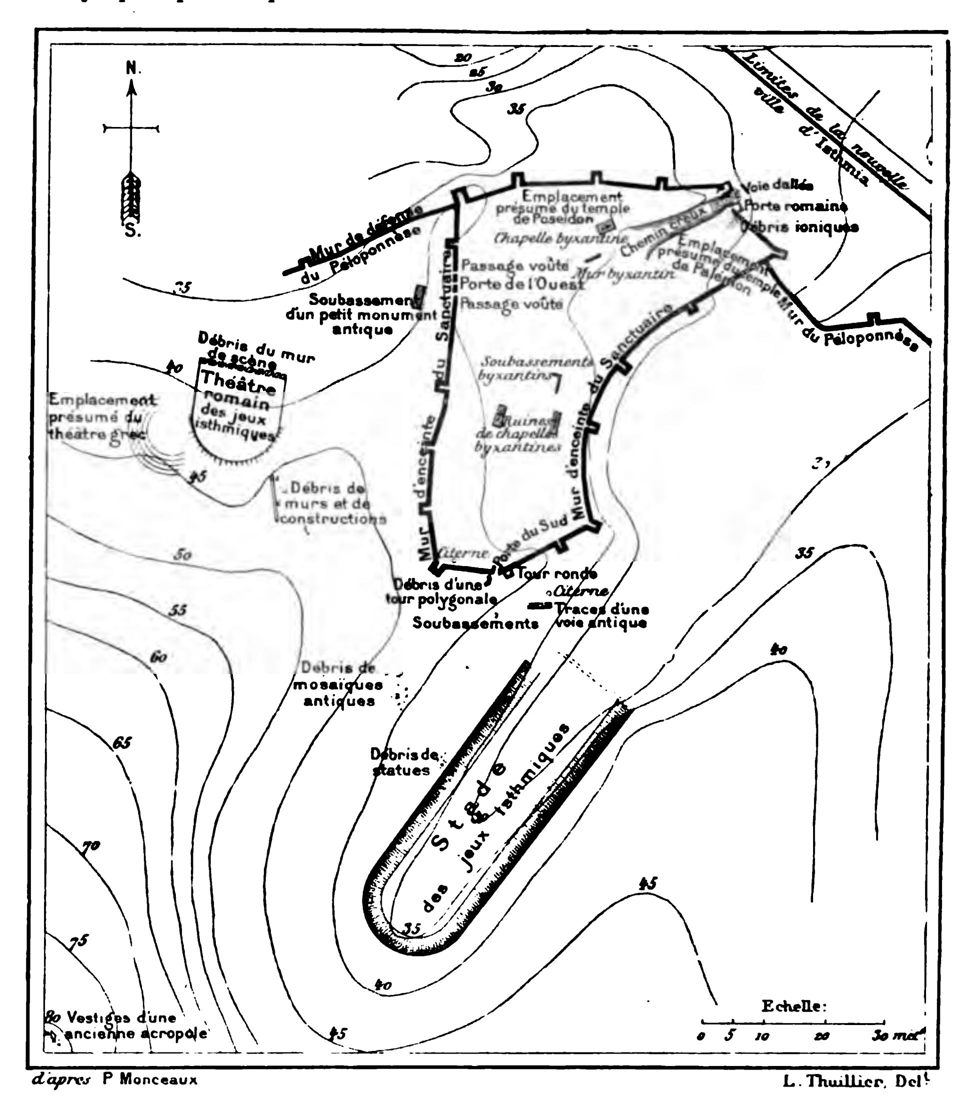
« Les dieux, dit Pindare, sont amis des jeux. » La Grèce en avait quatre qui appartenaient à la nation tout entière : jeux isthmiques près de Corinthe, en l'honneur de Neptune[3]; jeux de Némée, dans

[1] Lysias, XIX, 59.

[2] *Hippolyte*, 953; Théophraste, *Caractères*, 16, Δεισιδαιμονίας et surtout Platon, au II[e] livre de la *République*. Je reviendrai au tome II, sur ces confréries.

[3] Les ingénieurs qui coupent en ce moment l'isthme de Corinthe, ont trouvé, près du temple dorique de Poséidon et du temple ionique de Palémon, des restes d'édicules et de diverses constructions pour les prêtres, les athlètes et les marchands (Monceaux, *Fouilles au*

l'Argolide, qui avaient lieu tous les deux ans; ceux de Delphes et d'Olympie qui éclipsaient tous les autres.



Plan de l'acropole des jeux isthmiques[1].

C'est dans la riante plaine de Cirrha que se célébraient les jeux

sanctuaire des jeux isthmiques, dans *Gaz. arch.* (1884), p. 273 et 354). A côté des sanctuaires renommés s'étaient ainsi formées des villes à la fois sacerdotales et marchandes. A Délos, M. Homolle a mis au jour des fondations de grands magasins près du temple d'Apollon. Il dut y avoir aussi, au Poséidon, un nombreux concours de marchands mêlés aux pèlerins et aux curieux.

[1] D'après la *Gazette archéologique*, IX (1884), pl. XXXVIII. (Cf. p. 273-285 et p. 353-363. *Fouilles et recherches archéologiques au sanctuaire des jeux isthmiques*, par Paul Monceaux.). — M. Monceaux est le premier qui ait fait des ruines du sanctuaire des jeux isthmiques une exploration

pythiques en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent Python. Plus haut, Delphes se déroulait en amphithéâtre, dominé par le Parnasse et son double sommet, que tant de poètes ont chanté ; on voyait le temple environné d'un peuple de statues de bronze et de marbre, répandu dans la vaste enceinte qui contenait les offrandes des nations, des rois et des particuliers. Statues, trépieds, bassins, vases magnifiques, métaux précieux, formaient une richesse considérable qui dépassait de beaucoup la somme de 10 000 talents (plus de 56 millions de francs) que les Phociens enlevèrent lorsque, au quatrième siècle, ils s'emparèrent du sanctuaire. Divers édifices appelés *trésors* recevaient ces richesses : dans le trésor de Corinthe, on voyait les présents de Gygès et de Crésus, rois de Lydie.



Les jeux isthmiques [1].


Apollon combattant le serpent Python [2].

Les jeux pythiques, organisés en 586, revenaient tous les quatre ans, la troisième année de chaque olympiade. Cette période semble avoir été consacrée chez les Grecs : car elle était la même pour les fêtes de Délos et d'Olympie; mais elle n'égala jamais en importance le retour périodique des jeux olympiques qui servit de règle à la chronologie. A partir de l'année 776 avant J.-C., on inscrivit sur le registre public des Éléens le nom de celui qui remportait le prix à la course du stade. Cet usage continua jusqu'aux derniers temps, et les noms de tous ces vainqueurs indiquèrent les différentes *olympiades*. Ces

Les jeux pythiques [5].



Les jeux pythiques [4].

vraiment scientifique et complète. Nous renvoyons à ses articles pour l'explication détaillée du plan.

[1] Les jeux isthmiques, mentionnés sur une monnaie de bronze de Corinthe, à l'effigie de l'empereur Hadrien. Au milieu d'une couronne de laurier, on lit en deux lignes, le mot ISTHMIA.

[2] Un grand trépied orné de bandelettes; à gauche, Apollon agenouillé et tirant de l'arc sur le serpent Python qui se dresse de l'autre côté du trépied. Revers d'une monnaie de Crotone dont la face représente Hercule, fondateur de la ville. (Voy. ci-dessus, p. 589.)

[3] ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΙΑ ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ ΝΕΟΚΟΡΩΝ. Table carrée sur laquelle est posée l'urne des jeux. Sur la panse de l'urne, on lit l'inscription ΠΥΘΙΑ. (Revers d'une monnaie de bronze de Périnthe, en Thrace, à l'effigie de Septime Sévère.)

[4] Revers d'une monnaie de Delphes à l'effigie de l'empereur Hadrien. En légende : ΔΕΛΦΩΝ. Couronne de laurier, au centre de laquelle on lit le mot ΠΥΘΙΑ. (Bronze.)

[5] Voy., dans Sophocle (680-756), une description des jeux pythiques.

jeux avaient aussi le privilège de suspendre les guerres et d'être pour la Grèce une sorte de trêve de Dieu pendant tout le temps nécessaire pour aller à la solennité et en revenir[1], c'est-à-dire durant un mois; et comme chaque année se célébrait un des quatre grands jeux, il se trouvait que la trêve était annuelle. Quelque courte qu'elle fût, elle introduisait cependant des sentiments de paix et d'humanité. Des hérauts couronnés de fleurs et de feuillage allaient proclamer à l'avance l'ouverture du mois sacré, et une lourde amende frappait le peuple qui l'osait violer. Une armée lacédémonienne, pour avoir envahi, en 420, le territoire de l'Élide, après la proclamation de la paix publique, fut condamnée à une amende de deux mines par soldat. Plus d'une fois les Argiens repoussèrent une invasion en déclarant l'ouverture des jeux néméens. A Sparte, pendant les fêtes d'Apollon Carnéen, aucune expédition ne pouvait être entreprise.

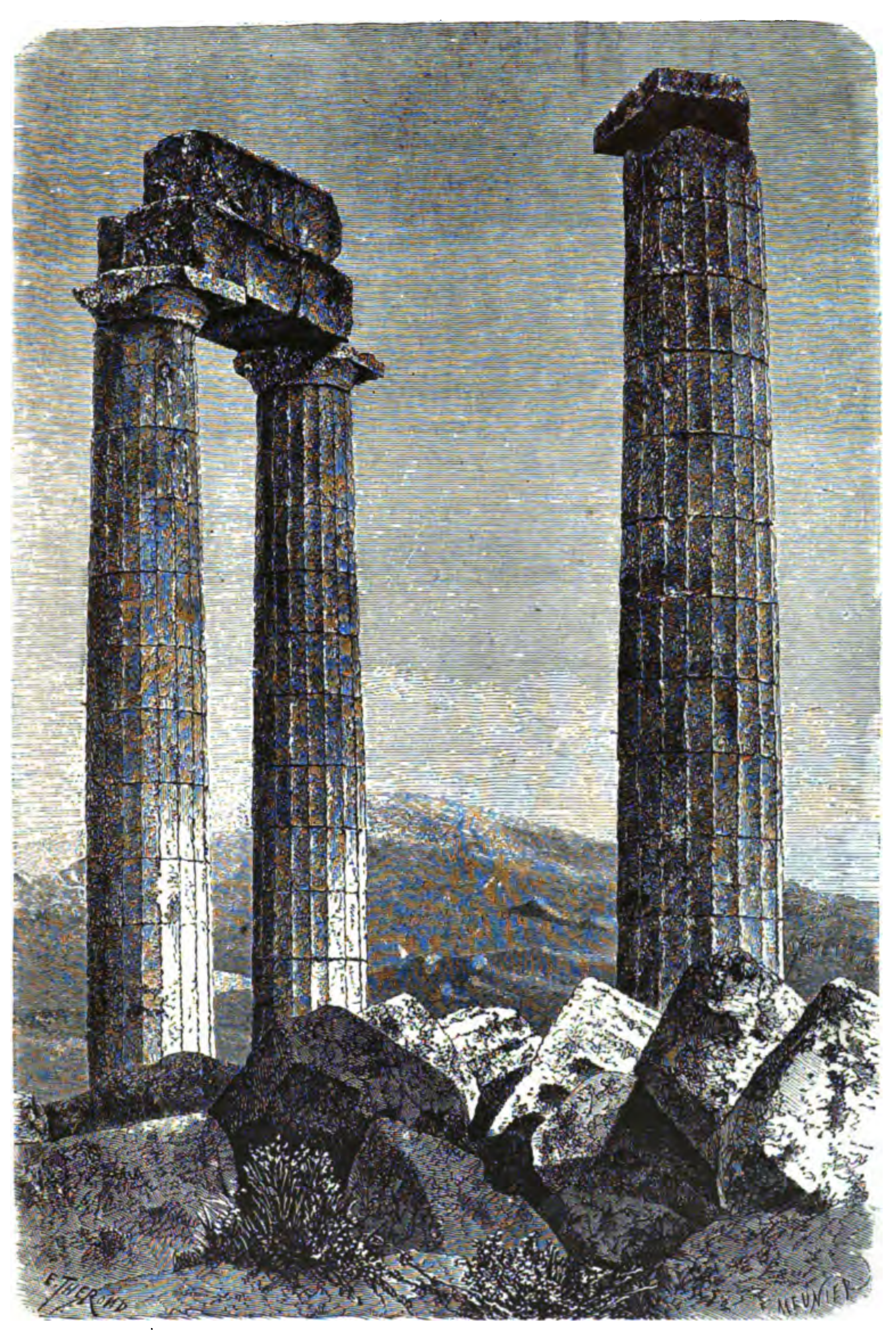


Latone fuyant, avec ses deux enfants, le serpent Python (Voy. p. 789.)[2].

Ces jeux consistaient en divers exercices, tous estimés des Grecs, quoiqu'ils nous semblent, à nous modernes, de mérites fort différents: tous aussi sanctifiés par la religion qui faisait présider à chacun d'eux une divinité ou un héros. On observait dans les *cinq combats*, *pentathlon*, l'ordre suivant: Pour le *saut*, les concurrents étaient en nombre indéterminé. Ceux qui avaient franchi l'espace réglementaire entraient en lice pour le *javelot*. Les quatre meilleurs champions à cette épreuve se présentaient pour la *course* qui éliminait un concurrent. Il en restait

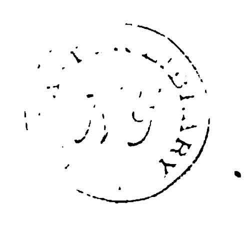
[1] Du temps de Pausanias (V, 20, 1), on montrait à Olympie le disque d'Iphitos sur le bord duquel était inscrite la loi qui établissait la trêve.

[2] Statuette en marbre du musée Torlonia (d'après T. Schreiber, *Apollon Pythoktonos*, Taf. I, n° 1. et p. 74). — La statuette, très mutilée, a été très heureusement restaurée. Il est intéressant de la comparer avec la monnaie d'Éphèse et la peinture de vase publiées ci-dessus, pages 660 et 739.



RUINES DU TEMPLE DE NÉMÉE

D'après une photographie. — Le temple, consacré à Zeus, était périptère et avait six colonnes de face.



donc trois pour le disque[1] et les deux derniers pour la lutte[2]. On y ajoutait des courses de chevaux et de chars, des concours de musique et de poésie, et tous excitaient également l'enthousiasme. La musique n'avait cependant à son service qu'un très petit nombre et de bien pauvres instruments. Mais elle était regardée comme un puissant moyen de culture, et l'on verra plus loin qu'il lui était attribué une grande influence morale, même politique.



Les palmes des jeux[3].

Ni l'or, ni l'argent, ni l'airain ne formaient le prix si vivement disputé; une couronne de laurier ou d'olivier sauvage était la récompense du vainqueur. Le dieu, spectateur invisible de ces fêtes, ne voulait pas qu'une idée de lucre se mêlât à la joie d'une victoire gagnée en son nom. Mais à quelque jeu que ce fût, c'était un insigne honneur de vaincre, pour le vainqueur lui-même, et aussi pour la cité qui lui avait donné le jour. A son retour, il y rentrait porté sur un char magnifique; on abattait des pans de murailles pour lui livrer passage; on lui donnait l'immunité d'impôt et le droit de s'asseoir aux premières places dans les spectacles et les jeux[4]; son nom était dans toutes

[1] La gravure de la p. 795 représente, d'après une photographie, une statue conservée à Rome, au Vatican; l'on s'accorde à y reconnaître une copie du célèbre Discobole de Myron. Le sculpteur athénien Myron vivait vers l'olympiade LXXX : il était, comme Phidias, élève de l'Argien Agéladas, et contemporain de Kalamis.

[2] Pinder, *Ueber den Fünfkampf*, Berlin, 1867. Les Doriens, fondateurs ou organisateurs des jeux olympiques, n'y admirent pas les combats de musique et de poésie qui avaient lieu à la fête ionienne de Délos et surtout aux jeux pythiques avec un grand éclat. Les Athéniens, au contraire, dédaignaient les luttes corps à corps, et leurs eupatrides ne consentaient à concourir que pour la course des chevaux et des chars. (Ott. Müller, *Ægin.*, p. 141.) Le pancrace, établi plus tard, fut la réunion de la lutte et du pugilat : les concurrents y déployaient toute leur force. Des inscriptions trouvées dans la vallée et dans le lit de l'Alphée, montrent le corps sacerdotal d'Olympie en fonctions à la fin du troisième siècle de notre ère. Éleusis eut aussi ses jeux. Une inscription récemment trouvée, et datée de l'an 329 av. J.-C., montre qu'ils comprenaient des concours gymniques, hippiques et musicaux, et nous savons qu'il existait à Éleusis un théâtre, par conséquent un concours de poésie. Cf. *Bullet. de corr. hell.*, 1884, p. 200. Les fêtes d'Olympie ne furent abolies que par Théodose en l'année 394 de notre ère.

[3] ΤΑΡΣΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ Α Μ Κ Γ Β. Table carrée sur laquelle est posée l'urne des jeux, d'où émergent des palmes. Sur la panse de l'urne, on lit : ΟΙΚΟΥΜΕΝΙΚΑ. Sous la table, l'urne du scrutin. (Revers d'une monnaie de bronze de Tarse, à l'effigie de l'empereur Gordien le Pieux.)

[4] Une inscription de Lindos, dans l'île de Rhodes mentionne différents honneurs accordés à un citoyen : l'éloge public, une statue, le droit de porter une couronne pendant les fêtes annuelles célébrées par la cité et la première place dans les jeux publics. (*Bull. de corr. hell.*, 1885, p. 98.) Rome connut ce dernier usage de places réservées, au théâtre, à quelques

les bouches : les poètes les chantaient; les peintres, les sculpteurs, reproduisaient son image pour orner les places publiques, les avenues ou les portiques des temples[1]. On vit des pères mourir de joie en embrassant leur fils victorieux. A Athènes, Solon avait établi qu'une somme de 500 drachmes serait donnée au vainqueur. De toutes les récompenses, il n'en était pas de plus héroïque que celle de Sparte : à la première bataille, on réservait au vainqueur d'Olympie le poste le plus périlleux, l'honneur de braver le plus de dangers pour la patrie.

Rendons cette justice aux Grecs, qu'ils accordaient quelque chose de


Athlète vainqueur. Marbre d'Olympie[2].


Tête de Zeus. Terre cuite d'Olympie[3].

plus aux poètes qu'aux athlètes. Aux jeux pythiques, on vit Pindare, forcé par l'assemblée de s'asseoir sur un siège élevé, la couronne sur la tête, la lyre à la main, soulever par ses chants d'enthousiastes accla-

citoyens; mais le *bisellium* n'était pas la récompense d'une victoire aux jeux olympiques; il était habituellement accordé à un donateur et en vue de susciter des libéralités nouvelles. (Voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 385).

[1] Pour avoir le droit de placer sa statue à Olympie, il fallait avoir été trois fois vainqueur. (Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 9.)

[2] D'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, V, Taf. XX. — Tête idéalisée d'un vainqueur au pancrace ou au pugilat, ainsi qu'on le reconnaît aux oreilles tuméfiées. Elle est ceinte d'une bandelette, non de la couronne d'olivier. Cf. page 696, une autre tête de vainqueur à Olympie.

[3] D'après *Die Ausgrabungen*, IV, Taf. XXVI B. — Il est intéressant de la rapprocher du bronze plus ancien, donné ci-dessus, page 358.



LE DISCOBOLE (Voy. p. 793, n. 1.)

mations; une part lui était réservée dans les prémices offertes aux immortels; et après sa mort, le trône où le poète s'était assis fut placé parmi les statues des dieux, dans le temple d'Olympie. Archiloque, Simonide, reçurent des hommages semblables. Quelquefois aussi un illustre spectateur détournait de l'arène les yeux du public et devenait lui-même l'objet du spectacle. Thémistocle, Pythagore, Hérodote et Platon eurent cet honneur; le premier avouait qu'il avait goûté là les plus douces jouissances de sa vie[1].

A ces jeux on accourait de la Grèce, des colonies et des pays étrangers, mais les Grecs seuls étaient admis à concourir; Alexandre de Macédoine n'en acquit le droit qu'en prouvant son origine hellénique. Ce ne fut pas le seul roi qui ambitionna la gloire d'une victoire olympique : sur la liste des vainqueurs on lisait les noms de Gélon et d'Hiéron, rois de Syracuse; de Théron, roi d'Agrigente: d'Archélaos, roi de Macédoine; de Pausanias, roi de Lacédémone[2]. L'égalité la plus entière régnait dans ces jeux: la fortune, la naissance, n'y avaient point de place à part. Tous, pauvres ou riches, nobles ou obscurs, pouvaient y être admis, mais il fallait être de naissance libre et n'avoir point commis d'action déshonorante; le héraut s'assurait publiquement de ces conditions avant le combat. C'était l'égalité, à la condition de la vertu et de l'honneur. Plus l'affluence était nombreuse, plus on s'en réjouissait, par la pensée que la patrie avait un plus grand nombre de citoyens vertueux.



Les jeux olympiques[3].

Si quelque désordre était causé, les hellanodices le réprimaient aussitôt; le bâton des serviteurs des jeux tombait sur les épaules du noble comme sur celles du pauvre. Lichas, un des principaux personnages de Sparte, fut ainsi frappé. Les femmes étaient rigoureusement

[1] Gorgias, Prodicus, Anaximène, Polus d'Agrigente, Lysias, Isocrate, Dion Chrysostome, y lurent quelques-unes de leurs œuvres; Echion y exposa un tableau, Œnopidès de Chios ses tables astronomiques, etc.

[2] Pour les courses de chars ou de chevaux, il n'était pas nécessaire de payer de sa personne. Alcibiade fit courir à la fois sept chars en son nom.

[3] ΕΠΙ CΤΡ ΙΟΥΛ ΑΝΘΙΜΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΤΡΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ. Table carrée, sur laquelle sont posées deux urnes soutenant des palmes; au milieu, une couronne avec l'inscription ΟΛΥΜΠΙΑ. Sous la table, plusieurs vases et d'autres objets relatifs aux jeux. (Revers d'un médaillon de bronze de Pergame, à l'effigie de Caracalla.)

exclues sous peine d'être précipitées du haut du rocher voisin, le mont Typæon.

Les fêtes olympiques commençaient avec la pleine lune. Les plaisirs pouvaient donc continuer durant ces nuits de la Grèce, plus lumineuses que bien des jours de nos climats.

Tels étaient ces jeux si fameux dans l'antiquité. Ils formaient un lien pour tous les peuples de la Grèce, en les forçant de déposer leurs haines au seuil du territoire sacré, et ils les invitaient à les oublier au retour. Plus d'une fois des villes se réconcilièrent ou firent alliance au milieu de ces solennités, le héraut lisait à haute voix leur traité qui était ensuite gravé sur une colonne dans le lieu même. Le sentiment



Génies des jeux d'athlètes[1].

de la grande patrie hellénique si souvent oublié s'y réveillait avec énergie, quand Hérodote racontait aux fils les exploits de leurs pères pour la commune liberté, ou que Lysias les appelait à s'armer pour la défendre contre les deux périls qui la menaçaient de l'Orient et de l'Occident, le roi de Perse et le tyran de Syracuse.

Les jeux entretenaient parmi les Grecs le goût de ces exercices salutaires au corps et à l'âme : au corps rendu souple et résistant par cette gymnastique prolongée qui, développant la force et l'adresse, préparait le soldat de Marathon et des Thermopyles ; à l'âme, qui est plus libre et plus active en un corps sain et dispos que lorsqu'elle traîne péniblement une enveloppe misérable et souffrante[2]. L'art aussi et la

[1] Bas-relief en marbre, conservé au musée du Louvre (Cf. Clarac, *Musée de Sculpture*, t. II. 1re partie, p. 605 et p. 614). — L'hermès que l'on voit à gauche semble indiquer que les exercices représentés ont lieu dans une palestre; ce sont le jet du disque, la lutte, le pancrace et le pugilat. A gauche se tient un pédotribe, la tête ceinte d'une bandelette. Suivent deux discoboles, dont le premier s'apprête à lancer le disque, tandis que l'autre regarde au loin s'il a atteint le but. (Pour la pose du premier, cf. la statue donnée ci-dessus, p. 795). Viennent deux lutteurs que semble surveiller un troisième personnage, qui les regarde. Au centre, un athlète victorieux se pose une couronne sur la tête : à sa droite est un joueur de flûte, à sa gauche est le juge, une palme à la main. Les exercices continuent : après deux pancratiastes, viennent deux pugilistes qui achèvent la lutte sous la surveillance d'un troisième personnage.

[2] *Mens sana in corpore sano* (Juvénal, X, 356). Cf. le *Timée* de Platon, p. 132 de la traduc-

morale y gagnaient. Platon cite divers personnages que le désir de conserver leurs forces pour gagner ces couronnes préserva de tout excès, et qui s'astreignirent à une chasteté volontaire[1]. La sculpture et la peinture avaient là sous les yeux une race que cette vie avait faite la plus belle du monde, et des encouragements tels que nul peuple n'en a jamais donné : car on ne venait pas seulement pour assister aux luttes, mais aussi pour admirer les productions des artistes. Dans l'Altis, vaste enceinte autour du temple de Jupiter à Olympie[3], se dres-



Athlètes [2].

tion de M. Cousin. Les jeux profanes ne commencèrent que tard. Thémistocle établit des combats de coqs, et à Sunion il y eut des régates de trirèmes.

[1] *Lois*, VIII, 7.

[2] ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩC ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΕΩC ΝΕΩΚΟΡΟΥ. Trois athlètes nus, debout, le ceste à la main, et paraissant attendre le moment de combattre. Celui du milieu pose la main sur l'urne du scrutin. (Revers d'un médaillon de bronze de Philippopolis, en Thrace, à l'effigie de Caracalla.)

[3] Altis pour ἄλσος, *bois saint*; c'était un bois sacré d'oliviers sauvages (κότινος). Nous avons dit que les vainqueurs des jeux olympiques recevaient une couronne d'olivier (Voy. ci-dessus, p. 701, n. 1). Les Allemands ont exécuté récemment, de 1875 à 1881, de très importantes fouilles à Olympie. Les résultats en sont consignés dans une publication officielle qui a pour titre : *Die Ausgrabungen zu Olympia, Uebersicht der Arbeiten und Funde*, von 1875-1881. C'est au dernier volume que nous avons emprunté le plan des fouilles, qui est ci-joint. (Cf. l'ouvrage de A. Bötticher, *Olympia, das Fest und seine Stätte*, Berlin, 1883.) — Ces fouilles ont mis au jour un très grand nombre de monuments d'époques bien différentes, depuis l'Héræon jusqu'au palais de Néron et à l'exèdre d'Hérode Atticus. Pour ne parler que de ceux qui étaient renfermés dans l'*Altis*, nous citerons d'abord l'*Héræon* ou temple d'Héra, le plus ancien de tous, et qui fut longtemps le seul temple d'Olympie (Pausanias, V. 16, 1). C'est un temple dorique, dont les colonnes étaient primitivement en bois : Pausanias en vit encore une. On les remplaça peu à peu par des colonnes en pierre. Tout l'entablement était en bois. Le *Pélopion* ou enceinte sacrée de Pélops, de même que la plupart des *Trésors*, est antérieur aux guerres Médiques. (Voy. ci-dessus, p. 510, le plan des Trésors d'Olympie.)

Le *temple de Zeus* date de la première moitié du cinquième siècle. Les savants français de l'expédition de Morée y avaient, en 1829, commencé d'intéressantes fouilles : il est aujourd'hui complètement dégagé. Comme les plus anciennes constructions d'Olympie, il a été construit en calcaire coquillier, pierre qui abonde aux environs. L'architecte était d'ailleurs un homme du pays, un Éléen, Libon. Le temple était d'ordre dorique et périptère, avec six colonnes de face et treize sur les longs côtés. Sa longueur, mesurée sur le stylobate, était de 200 pieds olympiques, soit $64^m,10$; sa largeur, de $27^m,66$ ou 86 pieds 1/4. Les colonnes étaient hautes de $10^m,43$, avaient $2^m,24$ de diamètre et 20 cannelures. Elles étaient recouvertes de stuc. La *cella* était longue de 100 pieds, large de 50. Des sculpteurs et des peintres célèbres avaient été chargés de décorer cet édifice : Panænos, le frère de Phidias, était l'auteur des peintures de la cella. Pæonios de Mendé avait sculpté les figures du fronton oriental : il avait représenté les préparatifs de la course de Pélops et d'Œnomaos. Alkaménès, le rival de Phidias, avait représenté sur le fronton occidental le combat des Lapithes

saient mille statues dont un grand nombre étaient des chefs-d'œuvre et qui toutes réveillaient de glorieux souvenirs. Il n'y aurait pas trop d'exagération à dire qu'à ces jeux s'est formé le génie de la Grèce. Au milieu de l'immense concours d'hommes accourus de tous les pays, les uns pour voir ou être vus et briller, les autres pour vendre toutes sortes de denrées, d'autres enfin pour attirer le public par leurs improvisations ou leurs ingénieux sophismes, les Grecs prenaient ce caractère éminemment sociable, cet esprit curieux de nouveautés, exempt de préjugés et ouvert à toutes les connaissances, qui fit d'eux le peuple novateur par excellence et, de la Grèce, la grande école de la politique et de la philosophie. Qu'il y a loin de ces chœurs, de ces *théories* arrivant aux bords de l'Alphée et au pied du Parnasse sur de riches chariots, ou à Délos sur des flottes dorées, aux voiles de pourpre, de ces courses de chevaux et de chars, de ces luttes de poésie, de musique et de danses sacrées, qu'il y a loin de ces belles solennités aux spectacles de Rome, pour qui toute fête était sans joie quand le sang n'y coulait pas sous l'épée des gladiateurs ou sous la dent des lions!

Une autre force de l'esprit, une autre gloire de la Grèce que Rome n'a pas connues et dont nous parlerons plus loin, est le drame né sur les marches des temples au milieu des fêtes religieuses. La scène tragique, où d'abord ne s'accomplit qu'un acte de foi, fut pour un temps,

et des Centaures. Nombre de ces sculptures ont été retrouvées et comptent parmi les plus admirables monuments de l'art antique. (Voyez les deux métopes que j'ai données ci-dessus, p. 84 et p. 85.) Enfin Phidias était l'auteur de la grande statue chryséléphantine de Zeus, haute de près de 40 pieds, qui était placée à l'intérieur du sanctuaire, objet de l'admiration universelle.

C'est auprès de ce temple splendide, autour du grand *autel de Zeus*, que se déroulaient ces fêtes si brillantes qui, pendant de longs siècles, jusqu'à l'empereur Théodose, en 394, ont attiré les Grecs de toutes les contrées. Que l'on se représente cette enceinte sacrée tout encombrée d'autels, de statues et de groupes dus aux plus célèbres artistes de la Grèce! Nombre de bases ont été retrouvées, ainsi que quelques statues : il faut citer en première ligne la *Niké* de Pæonios de Mendé, et l'*Hermès* portant Dionysos enfant, de Praxitèle. La statue de Pæonios était à l'E.-S.-E. du temple de Zeus; celle de Praxitèle était dans l'Héræon.

A l'est de l'Altis se trouve l'entrée du *stade*, l'entrée réservée aux juges et aux concurrents. Les fouilles du stade ont permis de déterminer très exactement la longueur du stade olympique, une des plus importantes mesures de l'antiquité. Le stade olympique mesure 192^{m},27. Le pied olympique, qui en est la 600e partie, mesure 0^{m},3025. L'*hippodrome* était au sud du stade et parallèle à celui-ci : il a été en grande partie détruit par l'Alphée.

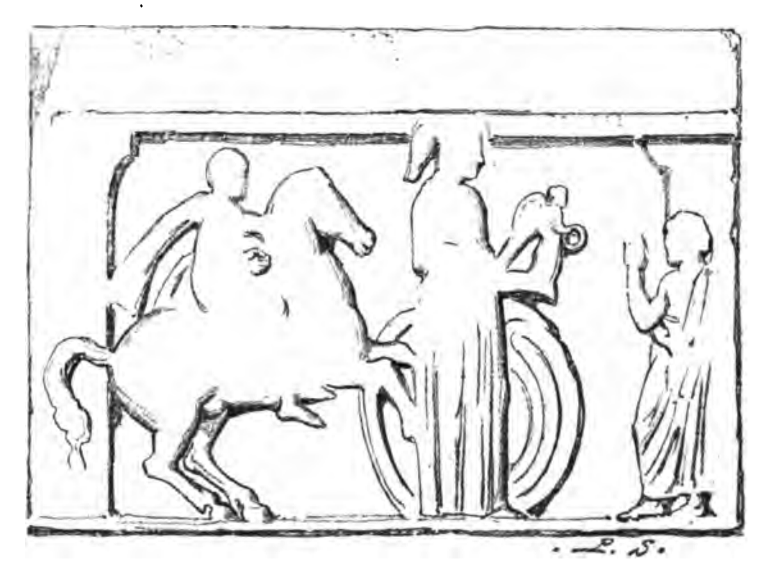
Pour les autres monuments et l'explication détaillée du plan, nous renvoyons aux ouvrages cités plus haut.

Les chiffres que l'on trouve en différents endroits de notre plan indiquent l'altitude ou la profondeur des lieux au-dessus ou au-dessous du stylobate du temple de Zeus.

chez ce peuple, une école de mœurs. Dans les drames d'Eschyle et de Sophocle, la mythologie se dépouillera de ses formes impures, et la morale s'élèvera, même dans ceux d'Euripide, à une grande hauteur.

Ce siècle, qui nourrissait les esprits de fortes et religieuses pensées, préparait dignement celui où le sentiment du devoir patriotique allait produire des miracles, et où les bras exercés aux luttes du stade frapperont de si grands coups.

Cependant la philosophie, commençant son œuvre de destruction, avait déjà dit, par la bouche de Xénophane[1] : « Le plus glorieux vain-



En-tête d'un décret de proxénie[2].

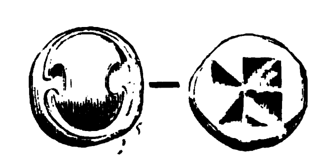
queur d'Olympie ne vaut pas un philosophe. Notre sagesse est plus précieuse que la vigueur des muscles, et celui qui aura gagné le prix au pentathle n'en saura pas mieux gouverner sa ville[1]. » C'est vrai ; mais, à Marathon et aux Thermopyles, les abstracteurs de quintessence de l'école d'Élée auraient-ils mieux fait que Miltiade et Léonidas?

Arrivé au terme de cette étude sur les institutions générales de la Grèce, je suis obligé de reconnaître que si ces coutumes : amphictyonies, oracles, fêtes nationales, union de plusieurs villes, liens d'hospitalité entre les particuliers, proxénie ou droit d'hospitalité publique

[1] Bergk, p. 357.

[2] Relief sculpté en tête d'un décret de proxénie athénien (d'après Schöne, *Griechische Reliefs*, Taf. XXI, n° 93). — Le décret (*Corpus inscript. Attic.*, II, 69) avait été rendu, sous l'archontat de Kallistratos (355/4), en l'honneur de Philiskos de Sestos, qui avait mérité la

accordé par une ville à l'habitant d'une autre cité[1], eurent une grande influence sur les esprits, elles en eurent bien peu sur les intérêts.



Monnaie archaïque des Béotiens, *in genere*[2].

Dans le monde grec, il y eut unité morale, et jamais unité politique. A Olympie, à Delphes, on était frères, on était Hellènes, on honorait les mêmes dieux, on aimait les mêmes arts, et l'on chantait le pæan d'Apollon ou le dithyrambe de Dionysos, les deux divinités qui donnaient l'inspiration poétique[3]; hors du territoire sacré, on redevenait ennemis, Spartiates et Athéniens, Béotiens et Phocidiens. A quelques pas de sa ville natale, le citoyen trouvait la terre étrangère où, à moins de stipulations particulières[4], il ne pouvait acquérir un immeuble, ni contracter un mariage, ni poursuivre personnellement en justice; et que de fois n'y trouvait-il pas la guerre et l'esclavage! Que de fois n'a-t-on pas entendu « les villes retentir des lamentations des captives mourantes, et vu les vierges, les mères, emmenées comme un troupeau de

reconnaissance de la cité en courant annoncer aux Athéniens l'arrivée d'une flotte ennemie. Philiskos est représenté sur un cheval au galop, portant la nouvelle. Plus loin, Athéna Parthénos, debout devant son bouclier autour duquel s'enroule le serpent, et tenant une petite Victoire à la main, regarde un personnage de taille inférieure qui est dans l'attitude de l'adoration : ce personnage n'est autre que Philiskos, et la déesse personnifie la cité. Philiskos et ses descendants reçoivent, en même temps que le titre de proxènes, celui de *bienfaiteurs*. Au-dessous du bas-relief on lit : Προξενία καὶ εὐεργεσία Φιλίσκῳ Λύκου, αὐτῷ καὶ ἐκγόνοις Σηστίοις. — Sur la proxénie, voy. la thèse de M. P. Monceaux : *Les Proxénies grecques*, Paris, 1886. M. Monceaux a joint à son livre deux listes intéressantes : 1° liste chronologique des proxènes athéniens connus; 2° liste chronologique des représentants de villes étrangères à Athènes.

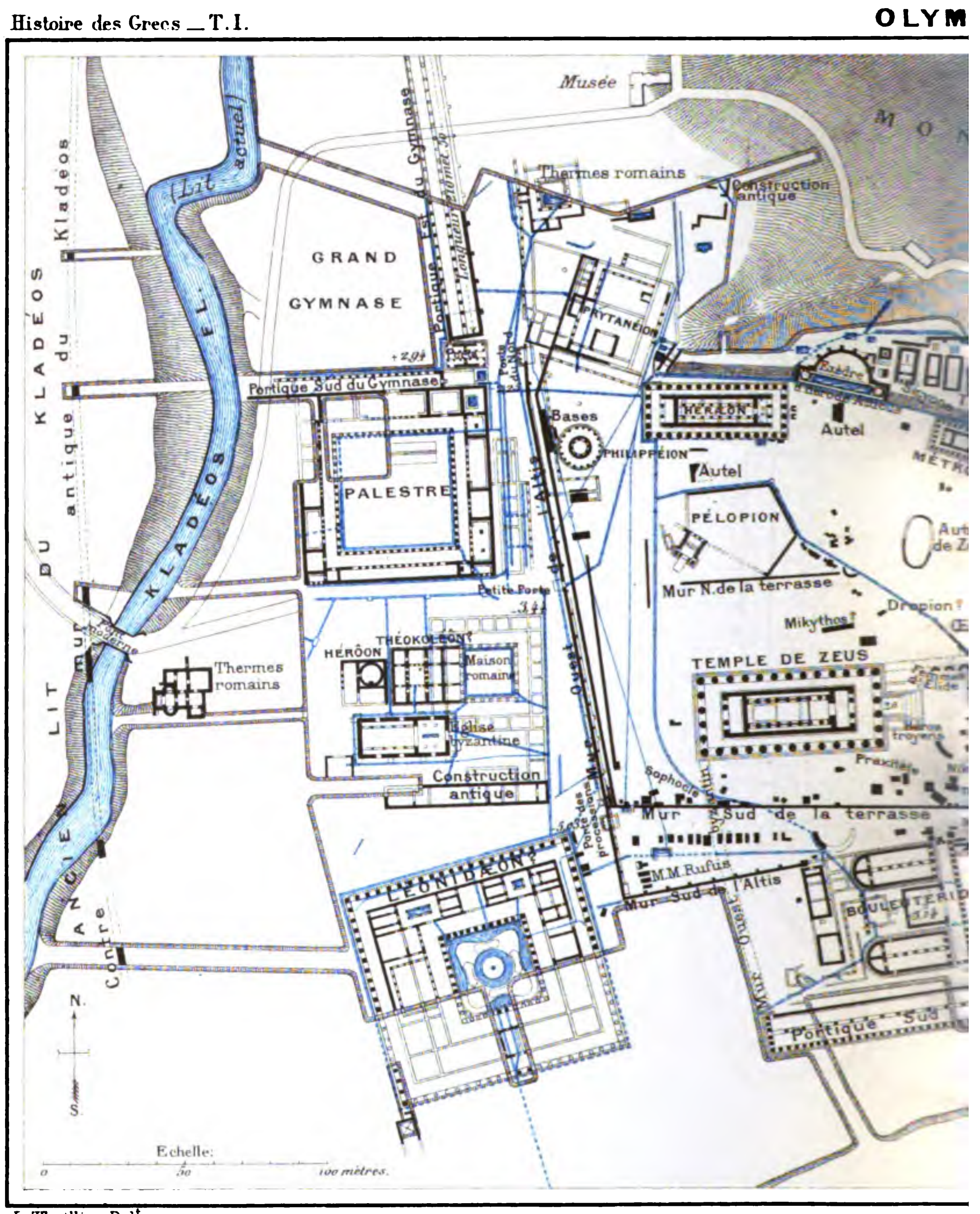
[1] Le titre de proxène ou d'hôte public de la cité n'était pas seulement un honneur, il assurait souvent des avantages. (Voy. P. Monceaux, *ouv. cité*, p. 92 et suiv.) De nombreux décrets de proxénie déclarent le proxène inviolable, même en temps de guerre, et lui accordent l'exemption (ἀτέλεια) des droits d'importation et d'exportation, ce qui, chez un peuple de négociants, était d'un très grand profit. Ces privilèges étaient héréditaires dans la famille du proxène (Xénophon, *Hellén.*, VI, 3). A son tour, il devait lui-même, dans sa patrie, héberger les délégués et se charger des intérêts de la ville qui l'avait en quelque sorte adopté. On voit qu'à la proxénie grecque, dont on a constaté l'existence dès le huitième siècle (Pausanias, IV, 14; Bœckh, *C. I. G.*, n° 4), répond le patronage des cités ou des peuples exercé par les grandes familles de Rome (*Hist., des Rom.*, t. V). Sur le rôle des patrons de peuples et de cités en Grèce, voy. Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponn.*, 339[a].

[2] Bouclier béotien. ℞. Carré creux. (Argent.) Sur les monnaies de Béotie, voy. Barclay V. Head, *On the Chonological sequence of the coins of Bœotia*, London, 1881.

[3] Ces deux divinités sont réunies sur le beau vase de Kertsch que nous avons donné ci-dessus, p. 747.

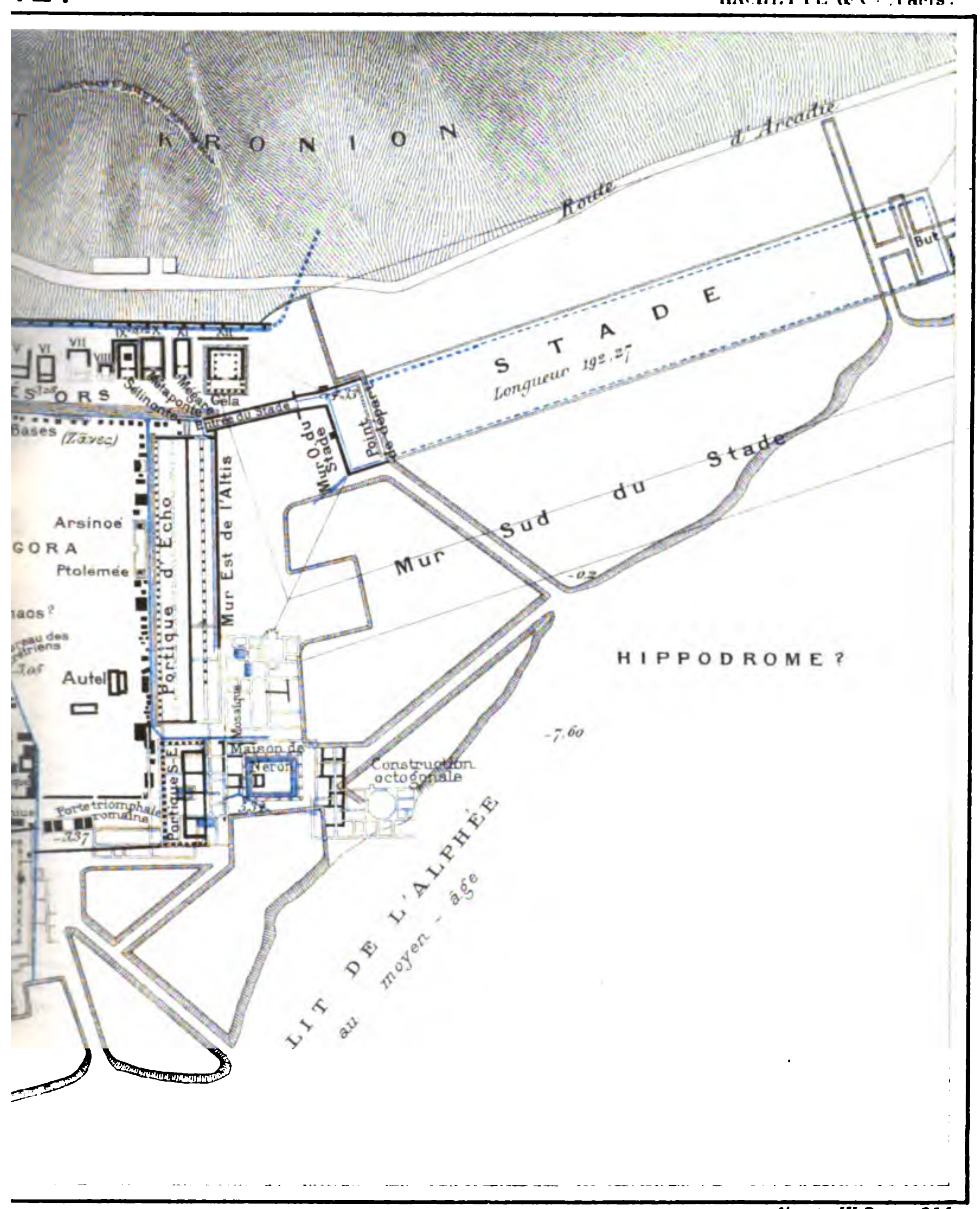
[4] Cf. S. Reinach, *Épig. grecque*, p. 364. Entre autres privilèges, les proxènes athéniens recevaient souvent ce droit de posséder une maison et des terres, ἔγκτησις γῆς καὶ οἰκίας.

OLYM



L. Thuillier Del[t]

 HACHETTE & Cie. Paris.



d'après W. Doerpfeld.



cavales... commencer l'odieux voyage de l'exil, etc. [1] ». De là l'éclat incomparable, dans la sphère de l'intelligence de ce monde grec à la fois si uni et si divisé; mais aussi sa faiblesse politique. En face de la formidable armée de Xerxès, les Grecs se réunirent et triomphèrent; en face de la Macédoine et de Rome, ils restèrent divisés et furent vaincus. Leur union sous Alexandre leur vaudra pour un moment la domination du monde oriental.

[1] Eschyle, dans les *Sept Chefs*, a peint par la voix des jeunes Thébaines les horreurs de ces guerres sans cesse renouvelées.

[2] Peinture sur le fond d'une coupe de Vulci (d'après le *Museo Gregoriano*. II, Tav. LXXIII, 2 *a*). — Une amazone, armée du casque, de la cuirasse et du bouclier, et tenant une lance dans la main gauche, s'avance vers la gauche en soufflant dans une longue trompette guerrière.



Amazone [2].

TABLES ALPHABÉTIQUES

I. — MONNAIES, CAMÉES, PIERRES GRAVÉES. JETONS, TESSÈRES, CYLINDRES.

[1] Voy. aussi Diane.

[1] Voyez aussi Héra.

[1] Voy. aussi Athéna et Pallas.

[1] Voy. aussi Héra. Pythagore, etc.

II. — MONUMENTS, SCULPTURES, PEINTURES, ETC.

[1] Voyez aussi Vénus.

[1] Voy. aussi Dionysos.

[1] Voy. aussi Zeus.

III. — CARTES ET PLANS.

IV. — PLANCHES EN COULEUR, HORS TEXTE[1]

I. — CHROMOLITHOGRAPHIES.

II. — CARTES ET PLANS.

[1] Le relieur devra placer ces planches en regard des pages indiquées.

TABLE DES MATIÈRES

FORMATION DU PEUPLE GREC.

CHAPITRE PREMIER.

LE SOL.

PREMIÈRE PÉRIODE.

HISTOIRE LÉGENDAIRE (2000-1104?). — FORMATION DU PEUPLE GREC.

CHAPITRE II.

LES PÉLASGES ET LES IONIENS.

CHAPITRE III.

LES ÉOLIENS ET LES ACHÉENS.

CHAPITRE IV.

LES DORIENS.

CHAPITRE V.

MŒURS DES TEMPS HÉROÏQUES.

CHAPITRE VI.

RELIGION DE L'AGE HÉROÏQUE.

DEUXIÈME PÉRIODE.

DE L'INVASION DORIENNE AUX GUERRES MÉDIQUES (1104-490).
ISOLEMENT DES ÉTATS. — RÉVOLUTIONS INTÉRIEURES. — COLONIES.

CHAPITRE VII.

SPARTE ET LYCURGUE.

CHAPITRE VIII.

CONQUÊTES DE SPARTE JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES (743-490).

CHAPITRE IX.

ATHÈNES ET LA CONSTITUTION DE SOLON.

CHAPITRE X.

LES PISISTRATIDES ET CLISTHÉNÈS (560-500).

CHAPITRE XI.

ÉTATS SECONDAIRES DE LA GRÈCE CONTINENTALE.

CHAPITRE XII.

FONDATION DES COLONIES GRECQUES.

CHAPITRE XIII.

GRANDEUR ET CIVILISATION DES COLONIES GRECQUES.

CHAPITRE XIV.

ASSERVISSEMENT DES COLONIES GRECQUES AVANT LES GUERRES MÉDIQUES.

CHAPITRE XV.

INSTITUTIONS GÉNÉRALES.

TABLES ALPHABÉTIQUES

ERRATA

Page 20. L'échelle pour l'isthme de Corinthe devrait lui donner 5600 mètres de largeur
— 197. Note de l'Apollon Ptoos, ajoutez : et ci-dessous, p. 621.
— 280. (Légende de la gravure.) Au lieu de *monnaies*, lisez *monnaie*.
— 293. — Au lieu de *vallées*, lisez *vallée*.
— 346. Note 1 : La Caryatide mise p. 347 n'est pas celle de l'Erechthéion (ou Pandrosion), qui ne sera placée qu'au second volume.
— 363. Légende de la seconde monnaie, au lieu de *Thésé*, lisez *Thésée*.
— 385. Note 1, ligne 4, au lieu de : L'intérêt légal à Athènes était de 18 pour 100, lisez : 12, même de 18.
— — ligne 5, au lieu de : *On place*, etc., lisez : Aujourd'hui, le taux légal dans les procès est, à Athènes, de 8 pour 100.
— 391. Ligne 16, lisez : Tant qu'ils étaient *en* fonction.
— 482. Note 1, au lieu de : voyez *ci-dessous*, lisez : *ci-dessus*.
— 535. La pagination dit par erreur : 335.
— 560. (Légende de la gravure). Mettez deux points (:) après le mot *Sélinonte*.
— 621. (Légende de la gravure et note 3), au lieu de Téméa, lisez Ténéa.
— 688. Ligne 24, au lieu de : devinrent *parjure*, lisez : devinrent *parjures*.

13353. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.